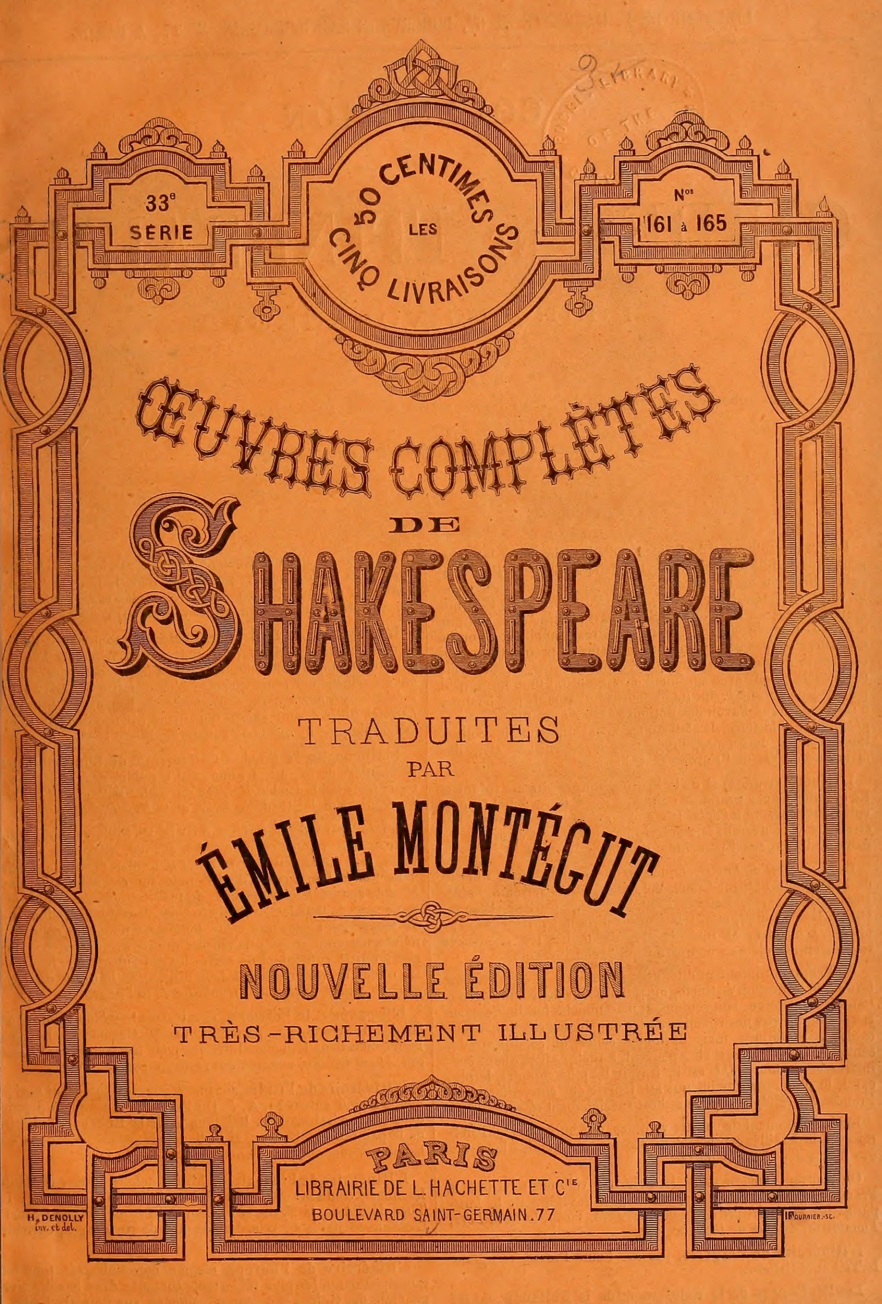



33e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 161 à 165
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
H. DENOLLY inv. et del.
FOURNIER sc.

COLLECTION
DE
GUIDES ET ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS

Cette collection, qui comprend déjà 120 volumes, est constamment tenue à jour et continuée sous la direction

de M. Adolphe Joanne

La grande collection de Guides et d'Itinéraires pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et Cie, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux Guides ou Itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collections d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'Itinéraire général de la France comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, publié en 1863, illustré de 410 gravures, est consacré à *Paris*. Il n'a pas moins de 1200 pages. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* remplissent un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire, si intéressante, de toutes les résidences royales ou princières y occupe une place considérable.

La France proprement dite, avec sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en dix volumes, contient la description, non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est spécialement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'Itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes des chemins de fer.

On trouvera encore dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés: le *Dauphiné*, les *Villes d'hiver de la Méditerranée*, *Vichy*, le *Mont Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'Itinéraire de l'Algérie, par M. Louis Piesse, comprend le Tell et le Sahara.

Les Itinéraires de la Belgique et de la Hollande ont été rédigés, sur un plan entièrement nouveau, par M. A. J. Du P[...] qui depuis quinze années est chargé dans le journal *l'Illu[...] tion* de la critique des œuvres d'art. — *Spa et ses environs*, [...] M. Adolphe Joanne, forment un volume séparé.

L'Itinéraire de la Grande-Bretagne, contenant : l'An[...] terre, l'Écosse et l'Irlande, a pour auteur M. Alphonse Esqu[...] dont les monographies, publiées par la *Revue des Deux-Mon[...]* ont été si justement remarquées.—L'Écosse, par M. Ad. Joa[...] a été réimprimée à part. — Le *Guide du Voyageur à Londr[...] Londres illustré* sont signés d'un nom célèbre dans la sci[...] géographique; ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'Allemagne du Nord et **l'Allemagne du Sud** sont l'œ[...] particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié des volumes [...] ciaux pour les touristes désireux de visiter seulement *Bade* [...] *Forêt-Noire* ou les *bords du Rhin, de la Moselle et du Neckar*.

L'Itinéraire de la Suisse, dont la 1re édition (1852) a [...] pour faire la réputation de M. Ad. Joanne, et dont la 4e es[...] vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qui e[...] dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable p[...] M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au courant, [...] seulement de tous les progrès des voies de communication, [...] de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles course[...] montagnes entreprises pendant ces dernières années. Les [...] ristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les la[...] les routes de voitures, ont à leur disposition le *Guide du V[...] geur en Suisse*, abrégé de l'*Itinéraire de la Suisse*.

L'Espagne et **le Portugal**, réunis dans le même volume, [...] été décrits avec un soin particulier par M. Germond de Lavi[...] bien connu dans le monde littéraire pour ses études sur l'E[...] gne. La 2e édition, entièrement revue, a paru en 1866.

L'Itinéraire de l'Italie, dont les éditions se succèdent ra[...] ment, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété de[...] dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'hist[...] de la peinture en Europe, si brillamment commencée dans [...] beaux volumes enrichis de nombreux plans de ville.

L'Itinéraire de l'Orient, par MM. Adolphe Joanne et É[...] Isambert, contient: Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe[...] Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont Si[...] C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, enri[...] de 30 cartes ou plans.

L'Itinéraire de l'Europe résume non-seulement tous [...] renseignements les plus importants contenus dans la collec[...] générale des Guides ci-dessus mentionnés, sur Paris, la Fra[...]


TROILUS ET CRESSIDA

PERSONNAGES DU DRAME.

PRIAM, roi de Troie.
HECTOR, TROÏLUS, PARIS, DEIPHOBUS, HÉLÉNUS, ses fils.
MARGARELON, fils naturel de PRIAM.
ÉNÉE, ANTÉNOR, chefs troyens.
CALCHAS, prêtre troyen qui prend parti avec les Grecs.
PANDARUS, oncle de CRESSIDA.
AGAMEMNON, général des Grecs.
MÉNÉLAS, son frère.
ACHILLE, ULYSSE, NESTOR, AJAX, DIOMÈDE, PATROCLE, chefs grecs.
THERSITE, Grec difforme et grossier.
ALEXANDRE, serviteur de CRESSIDA.
Un serviteur de TROÏLUS.
Un serviteur de PARIS.
Un serviteur de DIOMÈDE.

HÉLÈNE, femme de MÉNÉLAS.
ANDROMAQUE, femme d'HECTOR.
CASSANDRE, fille de PRIAM, prophétesse.
CRESSIDA, fille de CALCHAS.

Soldats grecs et troyens, comparses, etc.

Scène. — Troie, et le camp grec devant Troie.

TROÏLUS ET CRESSIDA.

PROLOGUE.

C'est à Troie qu'est la scène. Des îles de la Grèce, les princes orgueilleux, leur sang noble s'étant échauffé de courroux, ont envoyé au port d'Athènes leurs vaisseaux, chargés des ministres et des instruments d'une guerre cruelle : soixante-neuf princes, porteurs de petites couronnes royales, ont de la baie Athénienne fait voile pour la Phrygie. Ils ont formé le vœu de saccager Troie ; entre les solides remparts de cette ville, Hélène, femme de Ménélas, dort avec son ravisseur le voluptueux Pâris ; de là la querelle. Ils arrivent à Ténédos, et les barques profondes pesamment chargées y dégorgent leur cargaison belliqueuse ; et maintenant sur les plaines Dardaniennes les Grecs tout frais et encore non éprouvés plantent leurs pavillons de guerre. La ville de Priam entre ses six portes, Dardan et Tymbria, Helias, Chetas, Troias et Antenorides, chacune armée de gâches massives et de verrous étroitement tirés, enferme les fils de Troie. Maintenant l'attente, chatouillant à la fois des deux côtés les esprits saisis de la fièvre de l'impatience, dispose Troyens et Grecs à tout remettre au hasard. Je viens ici, Prologue en armure, — non par suite de l'assurance que m'inspire la plume de l'auteur ou le débit de l'acteur, mais parce que ce costume est assorti à notre sujet, — afin de vous dire, aimables spectateurs, que notre pièce sautant par-dessus le début et les préludes de ces querelles, commence juste au milieu, et part de là pour ramasser sur sa route tous les événements qui peuvent se disposer en drame. Louez ou blâmez, faites selon votre bon plaisir ; notre drame peut avoir bonne ou mauvaise fortune ; après tout, c'est là la chance de la guerre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Troie. — Devant le palais de Priam.

Entrent TROÏLUS *armé, et* PANDARUS.

TROÏLUS. — Mandez ici mon varlet ; je veux me désarmer encore : pourquoi irais-je me battre en dehors des murs de Troie, moi qui trouve ici, au dedans de moi, un si cruel combat ? Que ceux des Troyens qui sont maîtres de leur cœur, aillent au champ de bataille ; pour Troïlus, hélas ! il n'est pas maître du sien.

PANDARUS. — Est-ce que la chose est absolument sans remède ?

Troïlus. — Les Grecs sont forts, et ils ajoutent l'habileté à leur force, la cruauté à leur habileté, et la vaillance à leur cruauté; mais moi je suis plus faible qu'une larme de femme, plus mou que le sommeil, plus facile à tromper que l'ignorance, moins brave que la vierge pendant la nuit, moins habile que l'enfance sans expérience.

Pandarus. — C'est bon, je vous en ai dit assez là-dessus : pour ma part, je ne veux plus m'en mêler, ni pousser l'affaire plus loin. Celui qui veut tirer un gâteau de la farine doit nécessairement attendre la mouture.

Troïlus. — N'ai-je pas attendu?

Pandarus. — Oui, la mouture; mais il vous faut attendre le blutage.

Troïlus. — N'ai-je pas attendu?

Pandarus. — Oui, le blutage; mais il vous faut attendre l'action du levain.

Troïlus. — J'ai encore attendu.

Pandarus. — Oui, l'action du levain; mais dans le mot *ensuite* sont encore compris le pétrissage, la façon du gâteau, le chauffage du four et la cuisson; il vous faut même laisser encore refroidir le gâteau, ou vous courriez risque de vous brûler les lèvres.

Troïlus. — La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, supporte la souffrance moins docilement que moi. Je m'assieds à la table royale de Priam, et lorsque la belle Cressida revient à ma pensée.... *Lorsqu'elle revient à ma pensée!* Que dis-je là, traître que je suis! quand donc en est-elle absente?

Pandarus. — Ma foi, hier soir elle était en beauté plus que je ne l'ai jamais vue, plus que je n'y ai jamais vu aucune femme.

Troïlus. — Qu'est-ce que je vous disais donc?... Eh bien, lorsqu'elle se présente à ma pensée, mon cœur, comme fendu par les soupirs qui le gonflent, est près de se briser en deux; alors de peur que mon père ou Hector ne me surprennent, pareil au soleil quand il luit sur un orage, j'ensevelis ce soupir sous le pli d'un sourire; mais le chagrin qui se dérobe sous une feinte gaieté est pareil à cette joie que la destinée change soudainement en tristesse.

Pandarus. — N'était que ses cheveux sont un peu plus noirs que ceux d'Hélène, allez, il n'y aurait pas plus de comparaison entre les deux femmes..., mais pour ce qui me regarde, elle est ma parente, et je ne voudrais pas, comme on dit, la faire valoir. Cependant j'aurais voulu que quelqu'un l'eût entendue causer hier comme je l'ai entendue. Je ne voudrais pas déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre; mais....

Troïlus. — O Pandarus! je t'en conjure, Pandarus, lorsque je te dis que mes espérances sont là noyées, ne me réponds pas en me montrant à combien de brasses de profondeur elles sont plongées. Je te dis que je suis fou par amour pour Cressida : tu me réponds, elle est belle; tu verses dans l'ulcère ouvert de mon cœur, ses yeux, sa chevelure, son visage, sa démarche, sa voix; dans tes paroles, tu agites devant moi sa main, sa main auprès de laquelle, me dis-tu, toutes les choses blanches sont de l'encre écrivant la confession de leur infériorité, dont la douce étreinte fait paraître rude le duvet du cygne, et dure comme la paume du laboureur l'âme même du tact! Voilà ce que tu me dis, et tu me dis la vérité, tout comme moi lorsque je te dis que je l'aime; mais en parlant ainsi, au lieu d'huile et de baume, tu places dans chacune des blessures que l'amour m'a faites, le couteau qui les ouvrit.

Pandarus. — Je ne dis que la vérité.

Troïlus. — Tu ne la dis pas même toute.

Pandarus. — Ma foi, je ne veux pas me mêler de cela. Qu'elle soit comme elle voudra; si elle est belle, tant mieux pour elle, et si elle ne l'est pas, qu'elle s'arrange comme elle pourra.

Troïlus. — Mon bon Pandarus, que veux-tu dire, Pandarus?

Pandarus. — J'ai reçu mes peines pour récompense de mon travail; mal jugé d'elle, et mal jugé de vous: j'ai fait et refait entre vous deux l'office d'entremetteur, mais j'ai reçu de médiocres remercîments pour mes peines.

Troïlus. — Comment, tu es en colère, Pandarus? et contre moi encore?

Pandarus. — Comme elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène : si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène est belle le dimanche. Mais qu'est-ce que cela me fait? peu m'importe; quand bien même elle serait une négresse, cela m'est bien égal.

Troïlus. — Est-ce que je te dis qu'elle n'est pas belle?

Pandarus. — Peu m'importe que vous le disiez ou non. Elle est une sotte de rester ici après son père; qu'elle aille parmi les Grecs; et c'est là ce que je lui dirai la première fois que je la verrai; mais, pour ma part, je ne veux plus être mêlé à cette affaire, ni m'en occuper davantage.



Troïlus. N'ai-je pas attendu?
Pandarus. Oui, la mouture; mais il vous faut attendre le blutage. (Acte I, sc. i.)

Troïlus. — Pandarus....

Pandarus. — Non, ma foi.

Troïlus. — Mon bon Pandarus....

Pandarus. — Je vous en prie, ne m'en parlez plus : je laisserai la chose comme elle était quand je l'ai prise, et voilà tout. (*Sort Pandarus. Alarme.*)

Troïlus. — Paix, disgracieuses clameurs! paix, bruits barbares! Sots des deux côtés! Hélène doit vraiment être bien belle pour que vous la peigniez ainsi chaque jour de votre sang. Je ne puis combattre pour une telle cause; c'est un sujet trop maigre pour mon épée. Mais Pandarus.... O Dieux, comme vous m'éprouvez! Je ne puis arriver à Cressida que par Pandarus, et il est aussi rebelle à se laisser persuader de la persuader, qu'elle est entêtée dans son chaste refus d'écouter toute sollicitation. Dis-moi, Apollon, par l'amour de ta Daphné, dis-moi ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, ce que je suis moi-même. Son lit est l'Inde; là elle repose, perle qu'elle est : quant à l'espace compris entre notre Ilion et l'endroit où elle réside, appelons-le la mer sauvage et mouvante; nous, nous sommes le marchand, et ce flotteur de Pandarus est notre douteuse espérance, notre transport et notre barque.

Alarme. Entre ÉNÉE.

Énée. — Eh bien! qu'est-ce à dire, prince Troïlus? pourquoi n'êtes-vous pas au combat?

Troïlus. — Parce que je n'y suis pas : cette réponse de femme convient à la circonstance, car c'est se conduire comme une femme que de n'y être pas. Quelles nouvelles du champ de bataille aujourd'hui, Énée?

Énée. — Que Pâris est revenu au logis, et blessé.

Troïlus. — Par qui, Énée?

Énée. — Par Ménélas, Troïlus.

Troïlus. — Que Pâris saigne: ce n'est qu'une cicatrice pour un affront; Pâris est blessé par la corne de Ménélas. (*Alarme.*)

Énée. — Écoutez un peu la belle fête qui se donne aujourd'hui hors de la ville.

Troïlus. — Elle serait plus belle en ville, si *je pouvais* était la même chose que *je puis*. Mais allons là-bas à la fête; vous dirigiez-vous de ce côté-là?

Énée. — Avec toute la diligence possible.

Troïlus. — En ce cas, partons, nous irons ensemble. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Troie. — Une rue.

Entrent CRESSIDA *et* ALEXANDRE.

Cressida. — Quelles sont les personnes qui viennent de passer?

Alexandre. — La reine Hécube et Hélène.

Cressida. — Et où vont-elles?

Alexandre. — Là-bas à la tour orientale, dont le sommet domine souverainement toute la vallée, afin de voir le combat. Hector, dont la patience est inaltérable comme une vertu, était cependant agité aujourd'hui : il a grondé Andromaque, il a frappé son armurier, et avant que le soleil fût levé, absolument comme si la guerre était un travail de laboureur, il s'est harnaché lestement et s'est rendu au champ de bataille, où chaque fleur, comme une prophétesse, pleurait en prévoyance de ce qu'allait amener le courroux d'Hector.

Cressida. — Quelle était la cause de sa colère?

Alexandre. — Le bruit qui court est celui-ci : il y a parmi les Grecs un Seigneur de sang troyen, qui est neveu d'Hector; on l'appelle Ajax.

Cressida. — Bon; eh bien, que fait-il?

Alexandre. — On dit que c'est un homme *per se*, et qui marche tout seul.

Cressida. — C'est ce que font tous les hommes, à moins qu'il ne soient ivres, malades, ou qu'ils n'aient pas de jambes.

Alexandre. — Cet homme, Madame, a volé à diverses bêtes leurs traits caractéristiques; il est vaillant comme le lion, bourru comme l'ours, lent comme l'éléphant; c'est un homme chez qui la nature a entassé une telle variété d'humeurs, que sa valeur est broyée en folie et que sa folie est assaisonnée de prudence; il n'est pas un homme ayant une vertu dont il ne possède un atome; il n'y a pas un homme ayant une folie, dont il n'ait une teinte légère. Il est mélancolique sans cause et gai contre tout bon sens; il a les articulations de toutes choses, mais toute chose est en lui si désarticulée, que c'est un Briarée paralytique, ayant cent bras sans en avoir l'usage, ou un Argus aveugle, tout yeux et pas de vue.

Cressida. — Mais comment cet homme qui m'arrache un sourire, a-t-il pu arracher sa colère à Hector?

Alexandre. — On dit qu'il s'est hier mesuré dans la bataille avec Hector et qu'il l'a renversé; honteux et confus de cette aventure, Hector n'a depuis ni mangé, ni dormi.

Cressida. — Qui vient ici?

Alexandre. — Madame, c'est votre oncle Pandarus.

Entre PANDARUS.

Cressida. — Hector est un vaillant homme.

Alexandre. — Autant qu'homme au monde, Madame.

Pandarus. — Qu'est-ce qu'on dit? qu'est-ce qu'on dit?

Cressida. — Bonjour, oncle Pandarus.

Pandarus. — Bonjour, nièce Cressida : de quoi parliez-vous? Bonjour, Alexandre. Comment allez-vous, ma nièce? quand étiez-vous à Ilion?

Cressida. — Ce matin, mon oncle.

Pandarus. — De quoi parliez-vous, lorsque je suis venu? Hector était-il déjà armé et parti, lorsque vous êtes allée à Ilion? Hélène n'était pas levée, n'est-ce pas?

Cressida. — Hector était parti, mais Hélène n'était pas levée.

Pandarus. — C'est bien cela : Hector était debout de bonne heure.

Cressida. — C'est de lui que nous parlions et de sa colère.

Pandarus. — Était-il en colère?

Cressida. — C'est ce qu'il me dit, lui que voilà.

Pandarus. — C'est la vérité, il était en colère; j'en sais aussi la cause; il en mettra aujourd'hui par terre, je puis leur dire cela : et il y a aussi Troïlus qui ne restera pas bien loin en arrière de lui; qu'ils prennent garde à Troïlus, je puis leur dire aussi cela.

Cressida. — Comment, est-ce que Troïlus est aussi en colère?

Pandarus. — Qui, Troïlus? Troïlus est le plus vaillant des deux.

Cressida. — O Jupiter! il n'y a pas de comparaison.

Pandarus. — Comment! pas de comparaison entre Hector et Troïlus? Reconnaissez-vous un homme quand vous en voyez un?

Cressida. — Certes, si je l'ai vu et connu auparavant.

Pandarus. — Eh bien alors, je dis que Troïlus est Troïlus.

Cressida. — En ce cas, vous dites comme moi; car je suis sûre qu'il n'est pas Hector.

Pandarus. — Non, ni qu'Hector n'est pas Troïlus à certains égards.

Cressida. — C'est la vérité pour l'un et l'autre; Troïlus est lui-même.

Pandarus. — Lui-même! Hélas, pauvre Troïlus, je voudrais bien qu'il le fût....

Cressida. — Et c'est ce qu'il est.

Pandarus. — Me fallût-il pour cela aller pieds nus jusqu'à l'Inde.

Cressida. — Il n'est pas Hector.

Pandarus. — Lui-même! non, il n'est pas lui-même, — plût au ciel qu'il fût lui-même! Bon, les Dieux sont au-dessus de nous; le temps sourira peut-être, ou bien il mettra fin à tout. Allons, Troïlus, allons, je voudrais que mon cœur fût dans son corps à elle! Non, Hector ne vaut pas mieux que Troïlus.

Cressida. — Excusez-moi.

Pandarus. — Il est son aîné.

Cressida. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Pandarus. — L'autre n'a pas encore son âge; vous me parlerez tout autrement quand l'autre aura son âge. Ce n'est pas de cette année-ci que Hector aura son esprit.

Cressida. — S'il a le sien, il n'en aura pas besoin.

Pandarus. — Ni ses qualités.

Cressida. — Peu importe.

Pandarus. — Ni sa beauté.

Cressida. — Elle ne lui servirait guère, la sienne est supérieure.

Pandarus. — Vous n'avez pas de jugement, nièce: Hélène elle-même jurait l'autre jour que Troïlus pour un brun — car il est brun, je dois l'avouer, — pas brun précisément....

Cressida. — Non, mais brun cependant.

Pandarus. — En bonne foi, pour dire la vérité, il est brun et il n'est pas brun.

Cressida. — Pour dire la vérité, cela est vrai et n'est pas vrai.

Pandarus. — Elle a vanté son teint qu'elle a déclaré supérieur à celui de Pâris.

Cressida. — Mais Pâris possède assez de couleurs.

Pandarus. — Troïlus aussi.

Cressida. — Alors Troïlus en a trop: si elle l'a mis au-dessus de Pâris, alors son teint est plus rubicond que le sien; puisque Pâris possède assez de couleurs, si Troïlus en a davantage, la louange d'Hélène est trop éclatante pour un beau teint. J'aimerais autant que la langue d'or d'Hélène eût vanté Troïlus comme ayant un nez de cuivre.

Pandarus. — Je vous jure que je crois qu'Hélène l'aime mieux que Pâris.

Cressida. — Alors c'est une Grecque capricieuse, ma foi.

Pandarus. — Vrai, je suis sûr qu'elle l'aime mieux. Elle vint l'autre jour à lui, près de l'embrasure de la fenêtre,... et vous savez qu'il n'a pas plus de trois ou quatre poils au menton.

Cressida. — En vérité l'arithmétique d'un garçon de taverne suffirait à faire bien vite sur ce point le total de son compte.

Pandarus. — Parbleu, il est très-jeune: et cependant, à trois livres près, il peut soulever autant que son frère Hector.

Cressida. — Un si jeune homme être déjà un si vieux *leveur!*

Pandarus. — Mais pour vous prouver qu'Hélène l'aime, elle l'aborde et vous met sa blanche main au trou de son menton....

Cressida. — Bonté de Junon, comment a-t-il le menton troué?

Pandarus. — Parbleu, vous savez bien qu'il y a des fossettes: je crois que son sourire lui va mieux qu'à aucun homme dans toute la Phrygie.

Cressida. — Oh! il sourit vaillamment.

Pandarus. — N'est-ce pas?

Cressida. — Oh oui, comme un nuage en automne.

Pandarus. — Fort bien, allez donc.... mais pour vous prouver qu'Hélène aime Troïlus....

Cressida. — Troïlus acceptera l'*épreuve*, si vous pouvez lui prouver cela.

Pandarus. — Troïlus! Parbleu, il ne l'estime pas plus que je n'estime un œuf de serpent.

Cressida. — Si vous aimiez un œuf de serpent autant que vous aimez une cervelle vide, vous mangeriez les petits dans la coque.

Pandarus. — Je ne puis m'empêcher de rire, en songeant à la manière dont elle lui chatouilla le menton; vraiment, elle a une main étonnamment blanche, il faut bien que je le confesse.

Cressida. — Sans avoir besoin pour cela d'être mis à la torture.

Pandarus. — Et voilà qu'elle s'avise de lui découvrir un poil blanc au menton.

Cressida. — Hélas, pauvre menton! il y a bien des verrues qui sont plus riches.

Pandarus. — Mais on a ri!... La reine Hécube riait tant que ses yeux en laissaient tomber....

Cressida. — Des pierres meulières.

Pandarus. — Et Cassandre riait....

Cressida. — Mais il y avait au moins un feu plus modéré sous la marmite de ses yeux, n'est-ce pas? Est-ce que ses yeux ont aussi débordé?

Pandarus. — Et Hector riait....

Cressida. — A quel propos tous ces rires?

Pandarus. — Parbleu, à propos du poil blanc qu'Hélène avait découvert au menton de Troïlus.

Cressida. — Si ce poil avait été vert, j'aurais pu rire aussi.

Pandarus. — Ils ne riaient pas autant du poil que de la jolie réponse qu'il a faite.

Cressida. — Quelle est cette réponse?

Pandarus. — Elle avait dit : « Il n'y a que cinquante et un poils à votre menton, et il y en a un de blanc. »

Cressida. — C'est là sa question?

Pandarus. — Parfaitement, ne mettez pas cela en question. « Cinquante et un poils, a-t-il dit, et il y en a un de blanc; ce poil blanc est mon père, et tous les autres sont ses fils. — Jupiter! a-t-elle dit, et lequel de ces poils est Pâris, mon mari? — Celui dont la pointe est en forme de corne, a-t-il répondu, arrachez-le et donnez-le-lui. » Mais on a ri là-dessus! et Hélène a tellement rougi, et Pâris s'est tellement fâché, et tous les autres ont tellement ri, que cela passait toute mesure.

Cressida. — Eh bien, en ce cas, laissez cela reposer maintenant, car cela a marché assez longtemps.

Pandarus. — Bon, ma nièce, je vous ai dit hier une certaine chose; pensez-y.

Cressida. — C'est ce que je fais.

Pandarus. — Je vous jure que c'est vrai; il va pleurer à votre occasion, comme s'il était né en avril.

Cressida. — Et je grandirai par le fait de ses larmes, comme une ortie avant mai. (*On sonne une retraite.*)

Pandarus. — Écoutez! Ils reviennent du champ de bataille : nous tenons-nous ici, pour les voir retourner à Ilion? Faisons cela, ma bonne nièce, ma charmante nièce Cressida.

Cressida. — Qu'il en soit selon votre désir.

Pandarus. — Ici, ici, voilà une excellente place; de là nous pouvons les voir à merveille : je vous les nommerai tous par leurs noms à mesure qu'ils passeront; mais remarquez Troïlus plus que tous les autres.

Cressida. — Ne parlez pas si haut.

ÉNÉE *traverse le théâtre.*

Pandarus. — Celui-ci est Énée; n'est-il pas un bel homme? C'est une des fleurs de Troie, je vous le déclare : mais, remarquez bien Troïlus; vous allez le voir tout à l'heure.

ANTENOR *traverse le théâtre.*

Cressida. — Quel est celui-là?

Pandarus. — C'est Antenor; il a l'esprit très-avisé, je vous le déclare; c'est un homme assez remarquable : il possède un des meilleurs jugements qu'il y ait à Troie, et il est bien de sa personne. Quand viendra donc Troïlus? Je vais vous montrer Troïlus tout à l'heure; s'il m'aperçoit vous verrez qu'il me saluera d'un petit signe de tête.

Cressida. — Il vous saluera d'un signe de tête?

Pandarus. — Vous verrez.

Cressida. — Alors, il salue tout autrement ceux qui sont possesseurs d'une tête.

HECTOR *traverse le théâtre.*

Pandarus. — Celui-là est Hector, celui-là, celui-là, remarquez bien, c'est celui-là; voilà un gaillard! Va ton chemin, Hector! Voilà un vaillant homme, nièce! O brave Hector! Voyez quels regards il lance! voilà un maintien! n'est-ce pas un bel homme?

Cressida. — Oh oui, un bel homme!

Pandarus. — N'est-ce pas? Cela fait du bien au cœur de le voir. Voyez que de bosses il y a sur son casque! Regardez là-bas, voyez-vous bien? regardez ici! ce n'est pas pour rire; ce sont bien de bonnes bosses, les redresse qui voudra comme on dit : en voilà des bosses!



PANDARUS. Remarquez-le, observez-le. O brave Troïlus! regardez-le bien, nièce.

(Acte I, sc. II.)

CRESSIDA. — Est-ce qu'elles ont été faites par des épées?

PANDARUS. — Par des épées! par n'importe quoi, il n'en a souci : quand le diable viendrait le trouver, cela lui serait égal. Cils de Dieu! cela fait du bien au cœur de le voir. Voici là-bas venir Pâris; voici là-bas venir Pâris : regardez là-bas, nièce; n'est-ce pas un joli homme aussi, dites-moi?

PARIS *traverse le théâtre.*

PANDARUS. — Parbleu, voilà qu'il va bien! Qui disait qu'il avait été blessé aujourd'hui? Il n'est pas blessé; parbleu, cela va faire du bien au cœur d'Hélène, eh! eh! Si je pouvais voir Troïlus maintenant! Vous allez voir Troïlus tout à l'heure.

HÉLÉNUS *traverse le théâtre.*

CRESSIDA. — Quel est celui-là?

PANDARUS. — C'est Hélénus : — je me demande où est Troïlus : — c'est Hélénus; — je pense qu'il n'est pas allé au combat d'aujourd'hui : — — c'est Hélénus.

CRESSIDA. — Hélénus est-il bon guerrier, oncle?

PANDARUS. — Hélénus! non : — oui, il peut se battre passablement bien : — je me demande où est Troïlus! Écoutez! n'entendez-vous pas le peuple crier, *Troïlus?* Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA. — Quel est ce gaillard qui vient là-bas la tête basse?

TROÏLUS *traverse le théâtre.*

PANDARUS. — Où ça? là-bas? c'est Deiphobus. — C'est Troïlus! Voilà un homme, nièce! — Hem! — Brave Troïlus! le prince de la chevalerie!

CRESSIDA. — Paix, par pudeur, paix!

PANDARUS. — Remarquez-le, observez-le. O brave Troïlus! Regardez-le bien, nièce; voyez comme son épée est ensanglantée, comme son heaume est plus bosselé que celui d'Hector; et quels regards il lance, et quelle démarche il a! O admirable jeune homme! il n'a pas encore ses vingt-trois ans. Va ton chemin, Troïlus, va ton chemin! Si j'avais pour sœur une Grâce, ou pour fille une déesse, il aurait le choix. O homme admirable! Pâris? Pâris est de la boue en comparaison de lui; et je vous garantis que pour changer, Hélène donnerait de l'argent par-dessus le marché.

CRESSIDA. — En voici d'autres.

DES TROUPES *traversent le théâtre.*

PANDARUS. — Des ânes, des sots, des balourds! Paille et son, son et paille! du potage après dîner! Je pourrais vivre et mourir en regardant Troïlus. Ne regardez plus, ne regardez plus; les aigles sont passés; corneilles et grues, tous ceux-là, grues et corneilles! J'aimerais mieux être Troïlus qu'Agamemnon et tous les Grecs ensemble.

CRESSIDA. — Il y a parmi les Grecs Achille, un homme plus vaillant que Troïlus.

PANDARUS. — Achille! un charretier, un portefaix, un véritable chameau.

CRESSIDA. — Bon, bon.

PANDARUS. — *Bon, bon!* Parbleu, avez-vous quelque intelligence? avez-vous des yeux? savez-vous ce qu'est un homme? Est-ce que la naissance, la beauté, les belles formes, l'élégance du langage, la virilité, l'instruction, la noblesse, la vertu, la jeunesse, la libéralité, et autres choses semblables ne sont pas les épices et le sel qui *assaisonnent* un homme?

CRESSIDA. — Oui, un homme en hachis, pour être cuit sans datte dans un pâté, car alors la date de l'homme *n'a plus de saison.*

PANDARUS. — Vous êtes une drôle de femme! on ne sait pas sur quelle garde vous vous tenez.

CRESSIDA. — Sur la garde de mon derrière pour défendre mon devant; sur la garde de mon esprit pour défendre mes ruses; sur la garde de ma discrétion pour défendre mon honnêteté; sur la garde de mon masque pour défendre ma beauté; sur votre garde pour défendre toutes ces choses; c'est sur toutes ces gardes que j'établis ma défense, avec mille précautions à la fois.

PANDARUS. — Nommez une de ces précautions.

CRESSIDA. — Non, je me précautionnerai contre vous pour la chose que vous me demandez, et c'est une de mes meilleures précautions; si je ne puis réussir à garder ce que je ne voudrais pas voir atteindre, je puis prendre mes précautions pour vous dire comment j'ai reçu le coup; à moins que ledit coup ne gonfle à ne pouvoir le cacher, et alors il ne vaut plus la peine de prendre des précautions.

PANDARUS. — Vous êtes une personne avisée, vous!

Entre LE PAGE *de* TROÏLUS.

LE PAGE. — Monsieur, mon maître voudrait vous parler immédiatement.

PANDARUS. — Où?

LE PAGE. — A votre propre maison ; c'est là qu'il se désarme.

PANDARUS. — Cher enfant, dis-lui que j'y vais. (*Sort le page.*) J'ai peur qu'il ne soit blessé. Portez-vous bien, ma bonne nièce.

CRESSIDA. — Adieu, mon oncle.

PANDARUS. — Je vous reprends tout à l'heure, ma nièce.

CRESSIDA. — Pour me porter, mon oncle?

PANDARUS. — Oui, un cadeau de la part de Troïlus. (*Il sort.*)

CRESSIDA. — Par ce cadeau, vous êtes un maquereau. — Paroles, vœux, dons, larmes, tout le sacrifice de l'amour, il l'offre pour le service d'un autre; mais je vois mille fois plus à louer dans Troïlus que ne m'en dit le miroir de Pandarus, et cependant je le tiens à distance. Les femmes sont des anges tant qu'on leur fait la cour; une fois obtenues, les choses perdent leur prix : l'âme du plaisir est dans la poursuite. La femme aimée ne sait rien, si elle ne sait pas que les hommes estiment la chose qu'ils n'ont pas obtenue plus qu'elle ne vaut : elle est encore à naître la femme qui a trouvé autant de douceurs dans l'amour triomphant que dans l'amour suppliant : c'est de l'expérience de l'amour que je déduis cette maxime : « celui qui a obtenu est un maître, celui qui n'a pas obtenu est un suppliant; » aussi quoique mon cœur se sente heureux de lui porter un fidèle amour, mes yeux n'en laisseront rien paraître. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Agamemnon.

Fanfares. Entrent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS, *et autres.*

AGAMEMNON. — Princes, quel chagrin jaunit donc ainsi vos joues ? Les vastes promesses que fait l'espérance dans toutes les entreprises commencées sur la terre ne se réalisent jamais dans toute leur ampleur : échecs et désastres naissent dans les veines des actions les plus nobles, comme par le conflit des séves qui se rencontrent, des nœuds se forment qui estropient le pin robuste, et pliant ses fibres, de droite qu'était sa croissance la rendent tortueuse et excentrique. Ce ne doit pas être non plus pour nous matière à étonnement, si malgré nos calculs, les murs de Troie sont encore debout après sept ans de siége, puisque dans toutes les actions antérieures dont le souvenir nous a été transmis, il ne s'en est pas trouvé une que l'exécution n'ait mutilée et déformée, qui ait répondu au but qu'on se proposait, et qui se soit présentée avec cette figure que l'imagination lui avait dessinée d'avance et sous laquelle elle la voyait. Pourquoi donc, vous princes, considérez-vous notre ouvrage avec des regards si consternés, et appelez-vous hontes ce qui n'est que les épreuves prolongées du grand Jupiter pour découvrir chez les hommes la constance persistante? Ce ne sont pas les faveurs de la fortune qui permettent de reconnaître la beauté du métal de cette vertu, car, éprouvés par cette pierre de touche, le vaillant et le lâche, le sage et le fou, l'habile et l'ignorant, le cruel et le doux, semblent de même pâte et de même trempe; mais lorsque soufflent le vent et la tempête de sa colère, alors la déesse chargée d'établir les différences, armée d'un van large et puissant, crible tous les hommes ensemble, chasse tout ce qui est léger, et ce qui a poids et matière reste seul, riche de sa vertu, et sans mélange.

NESTOR. — Tes dernières paroles, grand Agamemnon, Nestor s'en emparera pour les développer, avec tout le respect qui est dû à ton trône divin. Les duretés de la fortune sont la véritable épreuve des hommes : lorsque la mer est calme, combien d'humbles petits bateaux osent naviguer sur son sein patient, et faire route avec les navires de plus large volume! Mais que le brutal Borée vienne à faire mettre en colère la noble Thétis, et voyez alors comme la barque aux flancs robustes ouvre son chemin à travers les montagnes liquides, bondissant entre les deux étendues humides comme le cheval de Persée. Et la barque présomptueuse aux flancs faiblement construits, qui rivalisait tout à l'heure avec la grandeur, où est-elle maintenant? ou bien elle a fui vers le port, ou bien Neptune n'en a fait qu'une bouchée. C'est ainsi que dans les tempêtes de la fortune, l'apparence de la valeur et la réalité de la valeur se séparent : car sous l'éclat et les rayons de la fortune, le troupeau éprouve plus d'ennui par les mouches que par le tigre; mais lorsque le vent irrésistible fait courber les troncs des chênes noueux, et que les mouches s'enfuient à l'ombre, ah! alors l'être courageux, comme réveillé par la colère des éléments, sympathise avec cette colère, et gronde la fortune grondeuse avec une voix montée à son diapason.

ULYSSE. — Agamemnon, grand chef, os et nerfs de la Grèce, cœur de nos forces, âme et esprit unique en qui les âmes et les volontés de tous devraient se renfermer, écoute ce que va dire Ulysse. Malgré les applaudissements et les approbations que je donne à vos deux discours, — au tien, à toi très-puissant, pour ta situation et ton autorité, et au tien, à toi très-respectable, pour ta longue existence, — discours qui vous mériteraient, à toi Agamemnon, que le tien fût inscrit profondément dans le bronze de la main même de la Grèce; et à toi, vénérable Nestor, d'être figuré dans une statue d'argent, enchaînant toutes les oreilles des Grecs à ta parole pleine d'expérience par un lien d'air aussi puissant que l'axe sur lequel tourne le ciel, — malgré ces applaudissements et cette approbation, qu'il vous plaise à tous les deux, au puissant et au sage, d'écouter parler Ulysse.

AGAMEMNON. — Parle, prince d'Ithaque; nous sommes encore plus sûrs, quand tu ouvres tes lèvres, que ce n'est pas pour en laisser sortir des paroles inutiles, sans importance et sans poids, que nous sommes sûrs de ne pas entendre de la musique, des paroles spirituelles et des oracles, lorsque le hargneux Thersite ouvre ses mâchoires de dogue.

ULYSSE. — Troie, encore sur sa base, serait à terre, et l'épée du grand Hector serait veuve de son maître, n'eussent été les choses que je vais dire. Les droits propres au commandement n'ont pas été observés : voyez, autant de tentes grecques se dressent légères sur cette plaine, autant de factions légères s'y dressent. Lorsque celle du général n'est pas semblable à la ruche qui doit servir de point de réunion à tous les butineurs, quel miel peut-on espérer? Quand la distinction des rangs est masquée, le plus indigne peut paraître noble sous le masque. Les cieux eux-mêmes, les planètes, et ce globe terrestre, observent, dans un ordre invariable, les lois du rang, de la priorité, de la distance, de la position, du mouvement, des saisons, de la forme, des fonctions, et de la régularité; et c'est pourquoi cette glorieuse planète, le soleil, trône parmi les autres au sein de sa sphère avec une noble éminence; aussi son œil salutaire corrige-t-il les mauvais regards des planètes funestes, et pareil à un roi qui ordonne, commande-t-il sans obstacle aux bons et aux mauvais astres. Mais lorsque les planètes errent en désordre, dans un pêle-mêle funeste, quels fléaux et quels prodiges alors! quelle anarchie! quelles colères de la mer! quels tremblements de la terre! quelles commotions des vents! Phénomènes terribles, changements, horreurs, bouleversent et brisent, fendent et déracinent complétement de leur position fixe, l'unité et le calme habituel des États! Oh, une entreprise est bien malade lorsqu'est ébranlée la hiérarchie, échelle de tous les grands desseins! Par quel autre moyen que la hiérarchie, les sociétés, l'autorité dans les écoles, l'association dans les cités, le commerce paisible entre des rivages séparés, les droits de primogéniture et de naissance, les prérogatives de l'âge, de la couronne, du sceptre, du laurier, pourraient-ils dûment exister? Enlevez la hiérarchie, désaccordez cette seule corde, et écoutez la cacophonie qui s'ensuit! Toutes les choses vont se rencontrer pour se combattre : les eaux contenues élèveraient leurs seins plus haut que leurs rivages et feraient un vaste marais de tout ce globe solide; la violence deviendrait maîtresse de la faiblesse, et le fils brutal frapperait son père à mort; la force serait le droit, ou plutôt le droit et le tort dont la querelle éternelle est contenue par l'interposition de la justice qui établit sa résidence entre eux, perdraient leurs noms, et ainsi ferait la justice. Alors toutes choses se concentreraient dans la puissance, la puissance à son tour se concentrerait dans la volonté, la volonté dans l'appétit, et l'appétit, loup universel, doublement secondé par la volonté et la puissance, ferait nécessairement sa proie de l'univers entier, jusqu'à ce qu'il se dévorât lui-même à la fin. Grand Agamemnon, lorsque la hiérarchie est étouffée, voilà le chaos qui suit son étouffement. Ce qui caractérise ce mépris de la hiérarchie c'est de reculer toujours d'un pas alors qu'il se propose de monter toujours d'un échelon. Le général est dédaigné par celui qui est d'un grade au-dessous de lui; celui-là par le suivant; ce troisième par celui qui lui succède : si bien que chaque grade, suivant l'exemple du premier que son supérieur importune, est en proie à la fièvre envieuse d'une pâle et lâche émulation; c'est cette fièvre qui maintient Troie debout, et non pas ses propres nerfs. Pour conclure un discours trop long, Troie résiste non par sa force, mais par notre faiblesse.

NESTOR. — Ulysse vient très-sagement d'indiquer la fièvre dont est malade notre armée entière.

AGAMEMNON. — La nature de la maladie, une fois trouvée, quel est le remède, Ulysse?



Énée. Cette tente est-elle celle du grand Agamemnon, je vous prie?
Agamemnon. Sa tente même. (Acte I, sc. III.)

Ulysse. — Le grand Achille, que l'opinion couronne comme le nerf et le bras droit de notre armée, ayant les oreilles remplies du bruit de sa renommée, devient enflé de son mérite, et reste dans sa tente à se moquer de nos desseins : auprès de lui, Patrocle, couché sur un lit de paresse, se répand tout le long du jour en plaisanteries indécentes, et il s'amuse à nous contrefaire par une pantomime ridicule et bouffonne qu'il appelle imitation, le calomniateur. Quelquefois, grand Agamemnon, c'est ton autorité suprême qu'il représente, et pareil à un comédien fanfaron dont tout le talent est dans le jarret, et qui croit faire merveille en établissant un dialogue entre son pied et le bois du tréteau qu'il frappe, il représente ta grandeur par quelque mimique pitoyable et sans vérité aucune; lorsqu'il parle, on dirait le bruit d'un carillon qu'on raccommode, et c'est en termes si exagérés, que si ses paroles tombaient de la bouche du rugissant Typhon, elles paraîtraient des hyperboles. Devant cette farce misérable, le robuste Achille, qui se dandine sur son lit de repos, laisse de sa profonde poitrine échapper un bruyant applaudissement sous forme de rire; il crie : « Excellent, c'est justement Agamemnon. Maintenant, joue-moi Nestor; fais *hem!* et caresse ta barbe, comme c'est son habitude lorsqu'il se dispose à entamer quelque discours. » Aussitôt fait que dit, et l'imitation se rapproche du modèle, à peu près comme les deux bouts de deux lignes parallèles, ou Vulcain de sa femme : cependant le Dieu Achille crie encore : « Excellent! c'est justement Nestor. Maintenant, représente-le-moi s'armant pour aller repousser une attaque de nuit. » Alors les faiblesses de l'âge deviennent nécessairement un sujet de

gaieté; il tousse et crache, et d'une main tremblottante essaye d'agrafer son gorgeron sans y parvenir, et, à ce spectacle, Messire Valeur se meurt de rire; il crie : « Oh! assez, Patrocle, ou bien donne-moi des côtes d'acier, car je vais rompre les miennes à force de rire! » C'est de cette manière que nos talents, nos dons, nos caractères, nos personnes physiques, nos qualités publiques ou privées, nos exploits, nos plans, nos ordres, nos mesures de prudence, nos harangues pour exciter au combat, nos discours pour demander trêve, nos succès et nos revers, ce qui est et ce qui n'est pas, servent de matière à ces deux hommes pour faire des paradoxes.

NESTOR. — Et beaucoup sont corrompus par l'imitation de ces deux hommes, que l'opinion, — ainsi que le dit Ulysse, — couronne d'une voix souveraine. Ajax est devenu volontaire, il porte sa tête aussi haut, aussi libre de rênes, que le puissant Achille; comme lui, il reste sous sa tente, fait des festins séditieux, raille notre état de guerre avec l'audace d'un oracle, et excite Thersite, un manant dont le cœur enfiellé frappe des calomnies comme une fabrique de monnaie, à nous mettre dans ses comparaisons aussi bas que la fange, à affaiblir et à discréditer nos entreprises, de quelques extrêmes périls que nous soyons environnés.

ULYSSE. — Ils blâment notre politique et l'appellent couardise; ils ne comptent la sagesse pour rien dans la guerre, ne font aucun cas de la prévoyance et n'estiment absolument que les actes du poignet : les qualités paisibles et morales qui décident quel nombre d'hommes devra combattre, quand l'occasion devient pressante, et qui se rendent compte, par le travail de l'observation, de la force de l'ennemi, bah! tout cela ne vaut pas pour eux la puissance d'un seul doigt : ils appellent cela œuvre de lit, paperasserie de géographe, guerre de cabinet, si bien qu'ils placent le bélier qui bat les murailles, pour la force de ses coups et la puissance de son poids, avant celui dont la main créa la machine, ou ceux qui, grâces à la supériorité de leur intelligence, sont capables d'en guider les mouvements par la raison.

NESTOR. — Qu'on admette pareille chose, et le cheval d'Achille vaudra bien des fils de Thétis. (*Fanfare.*)

AGAMEMNON. — Quelle est cette trompette? voyez un peu, Ménélas.

MÉNÉLAS. — C'est une trompette de Troie.

Entre ÉNÉE.

AGAMEMNON. — Que venez-vous faire devant notre tente?

ÉNÉE. — Cette tente est-elle celle du grand Agamemnon, je vous prie?

AGAMEMNON. — Sa tente même.

ÉNÉE. — Est-il permis à quelqu'un qui est héraut et prince de faire entendre à son oreille royale un message honorable?

AGAMEMNON. — Il peut parler avec une sécurité plus forte encore que le bras d'Achille devant tous les chefs grecs qui, d'une voix unanime, appellent Agamemnon leur chef et leur général.

ÉNÉE. — Loyale permission et large sécurité. Mais comment quelqu'un qui est étranger pourra-t-il reconnaître ses regards très-souverains de ceux des autres mortels?

AGAMEMNON. — Comment?

ÉNÉE. — Oui, je le demande, afin que je puisse éveiller en moi le respect, et avertir mes joues d'avoir à se revêtir d'une rougeur modeste comme l'aurore lorsqu'elle regarde pudiquement le jeune Phébus. Où est ce Dieu en exercice, ce guide des hommes? Quel est le haut et puissant Agamemnon?

AGAMEMNON. — Ce Troyen nous méprise, ou bien ces gens de Troie sont de cérémonieux courtisans.

ÉNÉE. — Des courtisans qui, lorsqu'ils sont sans armes, sont aussi francs, aussi bienveillants que des anges qui saluent; telle est leur réputation dans la paix : mais lorsqu'ils veulent paraître en soldats, ils ont à leur service de la bile, de bons bras, des membres robustes et de solides épées, et Jupiter l'accorde, on ne trouve nulle part plus de courage. Mais paix, Énée, paix, Troyen, pose ton doigt sur tes lèvres! La louange affaiblit elle-même sa valeur, lorsque c'est la personne louée qui la rapporte elle-même; mais celle que l'ennemi donne à contre-cœur est celle que la renommée aime à publier; cette louange-là seule est pure et de haut prix.

AGAMEMNON. — Messire, qui êtes de Troie, vous vous appelez Énée?

ÉNÉE. — Oui, Grec, c'est mon nom.

AGAMEMNON. — Quelle affaire vous amène, je vous prie?

ÉNÉE. — Pardon, Messire; ce message est pour les oreilles d'Agamemnon.

AGAMEMNON. — Il ne donne aucune audience particulière à ce qui vient de Troie.

Énée. — Je ne viens pas non plus de Troie pour lui chuchoter à l'oreille, moi qui apporte une trompette pour la réveiller : je viens pour disposer son esprit à l'attention nécessaire, et pour parler, cela fait.

Agamemnon. — Parle aussi librement que souffle le vent : ce n'est pas l'heure où Agamemnon sommeille : tu sauras, Troyen, qu'il est éveillé ; c'est lui-même qui te le dit.

Énée. — Allons, trompette, sonne haut, fais pénétrer ta voix de bronze dans toutes ces tentes endormies, et fais connaître à tout Grec de cœur les propositions que Troie veut loyalement exprimer tout haut. (*La trompette sonne.*) Grand Agamemnon, nous avons ici dans Troie un prince nommé Hector, — Priam est son père, — qui, trouvant qu'il se rouille dans l'ennui de cette longue trêve, m'a ordonné de prendre une trompette et de venir porter cette proposition. Rois, princes, Seigneurs ! s'il est parmi les plus beaux de la Grèce quelqu'un qui tient son honneur en plus haute estime que son repos, qui cherche la gloire plus qu'il ne craint le péril, qui connaît sa valeur et n'a jamais connu sa crainte, qui aime sa maîtresse plus qu'il ne le lui déclare en posant des baisers indolents sur les lèvres qu'il aime, et qui ose confesser sa beauté et son mérite à d'autres bras que ceux de sa belle, à celui-là ce défi ! Hector, en présence des Grecs et des Troyens, se charge de prouver, — et fera de son mieux pour cela, — qu'il possède une Dame plus sage, plus belle, plus fidèle, que Grec n'en serra jamais dans ses bras. Demain, il fera retentir sa trompette à égale distance de vos tentes et des murs de Troie, pour réveiller celui des Grecs qui est sincère en amour ; s'il s'en présente quelqu'un, Hector l'honorera du combat ; s'il ne s'en présente aucun, il dira dans Troie, à son retour, que les Dames grecques sont brûlées du soleil, et que pas une ne vaut le bris d'une lance. J'ai dit.

Agamemnon. — Cela sera dit à nos amoureux, Seigneur Énée. S'il ne s'en trouve aucun qui montre d'âme pour cette affaire, c'est que nous aurons laissé tous nos amoureux dans notre patrie : mais nous sommes soldats, et puisse-t-il prouver qu'il n'est qu'un simple poltron, le soldat qui n'a pas été, ne se propose pas d'être, ou n'est pas amoureux ! S'il en est un qui le soit, ou qui l'ait été, ou qui se propose de l'être, que celui-là réponde à Hector ; s'il n'en est aucun, je suis son homme.

Nestor. — Parlez-lui de Nestor, qui était homme fait, lorsque le grand-père d'Hector était à la mamelle : il est vieux maintenant ; mais s'il ne se trouve pas dans notre armée grecque un seul homme qui ait une étincelle de feu pour soutenir son amour, dites-lui de ma part que je cacherai ma barbe d'argent sous une visière d'or, que je revêtirai ce bras desséché de mon brassard, et, qu'allant à sa rencontre, je lui soutiendrai que ma Dame était plus belle que sa grand'mère, et aussi chaste que femme puisse être chaste : avec les trois gouttes de sang qui me restent, je prouverai la vérité de mes paroles à sa jeunesse au sang abondant.

Énée. — Les cieux défendent qu'il se rencontre une telle disette de jeunes gens !

Ulysse. — *Amen !*

Agamemnon. — Mon beau Seigneur Énée, laissez-moi vous toucher la main ; je vous conduirai à notre pavillon, Messire. Achille recevra avis de ce message, ainsi que chaque Seigneur de Grèce, tente après tente. Vous festoierez vous-même avec nous avant de partir et vous recevrez la bienvenue d'un noble ennemi. (*Tous se retirent, sauf Ulysse et Nestor.*)

Ulysse. — Nestor !

Nestor. — Que dit Ulysse ?

Ulysse. — Il vient de m'éclore une pensée dans le cerveau : tenez-moi lieu du temps pour lui donner forme.

Nestor. — Quelle est cette pensée ?

Ulysse. — La voici. Les coins épais fendent les durs nœuds : la graine d'orgueil qui est arrivée à ce point de croissance et de maturité chez le hargneux Achille doit, ou bien être fauchée maintenant, ou bien se répandant elle engendrera une moisson de désordres semblables qui nous étouffera tous.

Nestor. — Bon, et puis ?

Ulysse. — Ce défi que le vaillant Hector envoie, bien qu'il s'adresse à tous indistinctement, s'adresse en réalité au seul Achille.

Nestor. — Ce but est aussi évident que l'est un corps visible, bien que sa masse soit formée d'atomes invisibles ; et n'en doutez pas, lorsque le défi sera connu, Achille, son cerveau fût-il aussi stérile que les sables de la Libye, — et Apollon sait s'il est sec, — découvrira avec une remarquable rapidité de jugement, oui il découvrira avec célérité, que c'est lui que vise le projet d'Hector.

ULYSSE. — Et pensez-vous que cette découverte le réveille assez pour le porter à y répondre?

NESTOR. — Oui, cela est très-nécessaire; quel autre qu'Achille pourrait enlever à Hector l'honneur de ce défi? Quoique ce soit un combat pour rire, cependant une grande importance s'attache à cette épreuve : car par là les Troyens vont goûter notre meilleure réputation avec leur plus fin palais; et croyez-moi, Ulysse, on tirera de ce combat singulier des présomptions mal fondées concernant notre valeur. Car le succès, bien que tout individuel, sera pris, en bien ou en mal, comme un échantillon de ce que nous sommes, et de tels index, bien qu'ils soient petits relativement à la grandeur des volumes qui les suivent, laissent voir en miniature la forme gigantesque de la masse des choses à venir. On supposera que l'antagoniste d'Hector sort de notre choix, et ce choix étant un acte mutuel de toutes nos âmes réunies, on supposera que c'est le mérite qui a fait cette élection, et que nous avons tiré de nous-mêmes un homme qui est le pur élixir de toutes nos vertus que nous avons fait bouillir ensemble pour ainsi dire : si ce champion ne réussit pas, quel encouragement va tirer de son échec le parti vainqueur, quel affermissement dans la bonne opinion qu'il croira devoir tenir à son propre égard! Une fois formée, les membres ne sont plus que les instruments d'une telle opinion, et agissent sous son impulsion, avec la même obéissance que les épées et les arcs obéissent aux membres.

ULYSSE. — Pardonnez à mon opinion, mais c'est pour cela qu'il ne convient pas qu'Achille soit l'antagoniste d'Hector. Imitons les marchands; montrons nos plus mauvaises denrées, dans l'espérance que peut-être on les achètera; si cela ne réussit pas, le lustre des meilleures brillera d'autant plus que nous aurons d'abord montré les pires. Ne permettez pas qu'Hector et Achille se combattent, car dans cette affaire, notre honneur et notre honte à la fois ont à leurs talons deux singuliers poursuivants.

NESTOR. — Je ne les vois pas avec mes vieux yeux; quels sont-ils?

ULYSSE. — Cette gloire que notre Achille remporterait sur Hector, s'il n'était pas orgueilleux, nous la partagerions tous avec lui; mais il est déjà trop insolent, et il vaudrait mieux pour nous, nous griller au soleil de l'Afrique qu'aux flammes orgueilleuses et au feu du mépris de ses yeux, s'il sort triomphant d'Hector : si au contraire il était vaincu, nous écraserions la meilleure opinion de nous mêmes sous l'humiliation de notre plus vaillant homme. Non, faisons une loterie, et arrangeons les choses de façon que le sort désigne le stupide Ajax pour combattre avec Hector : accordons-lui parmi nous la réputation d'être notre plus vaillant homme, car cela donnera une leçon de modestie au grand Myrmidon qui est infatué par les louanges bruyantes, et lui fera baisser son panache qu'il agite plus orgueilleusement qu'Iris ne déploie son écharpe bleue. Si ce stupide Ajax sans cervelle s'en tire, nous le couvrirons d'éloges; s'il échoue, nous pouvons toujours nous abriter derrière cette opinion que nous avons mieux que lui. Mais, qu'il triomphe ou qu'il échoue, notre projet sera réalisé et atteindra toujours ce but : le choix d'Ajax abat le panache d'Achille.

NESTOR. — Ulysse, je commence maintenant à goûter ton avis, et je veux le faire apprécier sur-le-champ à Agamemnon; allons le trouver de ce pas. Deux dogues se dompteront ainsi l'un l'autre; l'orgueil seul est l'os par lequel on peut exciter des mâtins de cette espèce

(*Ils sortent.*)



THERSITE. Vous le voyez bien là; le voyez-vous?
ACHILLE. Oui, de quoi s'agit-il? (Acte II, sc. I.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du camp des Grecs.

Entrent AJAX *et* THERSITE.

AJAX. — Thersite!

THERSITE. — Si Agamemnon avait des boutons, s'il en avait partout et plein le corps, *généralement?...*

AJAX. — Thersite!

THERSITE. — Et si ces boutons venaient à donner? — Supposons cela; — ne pourrait-on pas dire que le *général* donne alors? Ne montrerait-il pas qu'il a du fonds, un fonds d'ulcères?

AJAX. — Chien!

THERSITE. — Alors il sortirait quelque chose de lui; pour le moment, je n'y vois rien.

AJAX. — Fils de louve, tu ne peux donc pas entendre? Eh bien, sens, en ce cas. (*Il le frappe.*)

THERSITE. — La peste de la Grèce tombe sur toi, Seigneur métis à l'esprit de bœuf!

AJAX. — Parle donc, levain aigri, parle donc; je vais te rendre poli à force de te rosser.

THERSITE. — Il me serait plus facile de te don-

ner de l'esprit et de la moralité à force de te railler : mais je crois bien que ton cheval apprendrait plutôt un discours par cœur que tu n'apprendrais une prière sans livres. Tu es capable de frapper, n'est-ce pas ? La peste rouge soit de tes plaisanteries de roussin !

AJAX. — Champignon vénéneux ! apprends-moi quelle est cette proclamation.

THERSITE. — Est-ce que tu crois que je suis insensible pour me frapper ainsi?

AJAX. — La proclamation !

THERSITE. — Elle proclame que tu es un sot, je crois.

AJAX. — Tais-toi, porc-épic, tais-toi; les doigts me démangent.

THERSITE. — Je voudrais que tu eusses des démangeaisons de la tête aux pieds, et que je fusse chargé de te gratter; je ferais de toi le galeux le plus repoussant de la Grèce. Lorsque tu sors pour quelque incursion, tu es aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX. — La proclamation! te dis-je.

THERSITE. — Tu es à chaque minute à grogner et à railler contre Achille; mais tu es aussi dévoré d'envie devant sa grandeur que Cerbère devant la beauté de Proserpine; aussi aboies-tu après lui.

AJAX. — Commère Thersite!

THERSITE. — Tu devrais le battre, lui.

AJAX. — Espèce de tourteau !

THERSITE. — Il te casserait en morceaux avec son poing, comme un matelot casse un biscuit.

AJAX. — Chien, fils de putain! (*Il le bat.*)

THERSITE. — Frappe, frappe.

AJAX. — Escabeau de sorcière!

THERSITE. — Oui, marche, marche, Seigneur à l'esprit bouilli! Tu n'as pas plus de cervelle que je n'en ai au coude; un ânon pourrait te servir de maître. Misérable âne vaillant! Tu n'es bon qu'à mettre des Troyens en marmelade, mais parmi les gens de quelque esprit, tu es vendu et acheté comme un esclave de Barbarie. Si tu prends l'habitude de me battre, je ferai le compte de ta personne à commencer par les talons, et je te dirai combien tu vaux pouce par pouce, être sans entrailles !

AJAX. — Chien!

THERSITE. — Seigneur scorbutique!

AJAX. — Mâtin ! (*Il le bat.*)

THERSITE. — Idiot de Mars ! frappe, brutalité ! frappe, chameau ! frappe, frappe !

Entrent ACHILLE *et* PATROCLE.

ACHILLE. — Eh bien, Ajax, qu'est-ce là ? pourquoi vous conduisez-vous ainsi ? Qu'y a-t-il, Thersite ? de quoi s'agit-il, mon ami ?

THERSITE. — Vous le voyez bien là; le voyez-vous ?

ACHILLE. — Oui, de quoi s'agit-il?

THERSITE. — Voyons, regardez-le.

ACHILLE. — C'est ce que je fais; qu'y a-t-il?

THERSITE. — Oui, mais regardez-le bien.

ACHILLE. — Et parbleu, c'est ce que je fais.

THERSITE. — Et cependant vous ne le regardez pas bien, car pour qui que vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE. — Je sais cela, imbécile.

THERSITE. — Oui, mais cet imbécile ne se connaît pas lui-même.

AJAX. — C'est pour cela que je te bats.

THERSITE. — Là, là, là, quel pauvre *minimum* d'esprit il montre! ses plaisanteries évasives ont des oreilles suffisamment longues. J'ai turlupiné sa cervelle plus qu'il n'a rossé mes os : je puis acheter neuf moineaux pour un sou, et sa *pia mater* ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Achille, ce Seigneur Ajax qui porte son esprit dans sa panse, et sa panse dans sa tête, je vais vous apprendre ce que je dis de lui.

ACHILLE. — Qu'en dis-tu?

THERSITE. — Je dis que cet Ajax.... (*Ajax se dispose à le frapper; Achille s'interpose.*)

ACHILLE. — Voyons, mon bon Ajax.

THERSITE. — N'a pas autant d'esprit....

ACHILLE. — Voyons, je dois vous retenir.

THERSITE. — Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'aiguille de cette Hélène pour laquelle il vient combattre.

ACHILLE. — Paix, imbécile !

THERSITE. — Je voudrais bien avoir la paix et le repos, mais l'imbécile que voilà ne le veut pas : le voilà, c'est lui, regardez-le bien.

AJAX. — Oh, maudit chien ! je te....

ACHILLE. — Allez-vous mettre votre esprit aux prises avec celui d'un fou?

THERSITE. — Non, je vous en réponds; car un fou l'humilierait.

PATROCLE. — De bonnes paroles, Thersite.

ACHILLE. — Quel est l'objet de la querelle?

AJAX. — J'ordonnais à ce vil hibou d'aller m'apprendre quelle était la teneur de la proclamation, et là-dessus il m'insulte.

Thersite. — Je ne suis pas ton domestique.

Ajax. — C'est bon, continue, continue.

Thersite. — Je sers ici volontairement.

Achille. — Votre dernier service ici était pourtant fort obligatoire, il n'était pas volontaire, car personne ne se laisse battre volontiers: Ajax était ici le volontaire, vous, vous étiez comme contraint par la *presse*.

Thersite. — Ah! c'est comme cela! Une grande partie de votre esprit, à vous aussi, gît dans vos muscles, ou bien il y a des menteurs au monde. Hector remportera vraiment une grande victoire, s'il fend la cervelle d'un de vous deux : il vaudrait autant pour lui casser une noix pourrie sans amande.

Achille. — Comment! vous m'insultez aussi, Thersite?

Thersite. — Ulysse et le vieux Nestor (dont l'esprit était moisi avant que vos grands pères eussent des ongles à leurs orteils) vous attellent comme des bœufs accouplés et vous font labourer cette guerre.

Achille. — Comment! comment!

Thersite. — Oui, ma foi, c'est la vérité : hue, Achille! hue, Ajax! hue!

Ajax. — Je vous couperai la langue.

Thersite. — Peu importe; je parlerai autant que vous après cela.

Patrocle. — Assez, Thersite, silence!

Thersite. — Est-ce que je dois garder le silence lorsque le chien couchant d'Achille me l'ordonne, eh?

Achille. — Attrapez, Patrocle.

Thersite. — Je veux vous voir pendus comme des benets, avant de remettre jamais les pieds sous vos tentes; j'élirai domicile là où il y a de l'esprit en train, et je laisserai la faction des sots. (*Il sort.*)

Patrocle. — Bon débarras.

Achille. — Parbleu, Messire, voici ce qui est proclamé à travers notre armée entière : demain matin, à la cinquième heure du soleil, entre nos tentes et Troie, Hector avec une trompette viendra défier tout chevalier en armes ayant du cœur, et osant soutenir.... je ne sais quoi; — une sornette. Adieu.

Ajax. — Adieu. Qui lui répondra?

Achille. — Je ne sais, cela est remis à la décision du sort; autrement, il trouverait son homme.

Ajax. — Oh! c'est vous que vous voulez désigner? — Je vais aller en apprendre plus long. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PRIAM, HECTOR, TROÏLUS, PÂRIS *et* HÉLÉNUS.

Priam. — Après une telle dépense de temps, d'existences et de discours, voici ce qu'une fois encore, Nestor me fait dire de la part des Grecs : « Rendez Hélène, et tous les dommages que nous avons soufferts en honneur, perte de temps, fatigues, dépenses, blessures, amis, et enfin tout ce que le cormoran au chaud estomac de cette guerre nous a dévoré de plus précieux, sera mis en oubli. » Hector, qu'en dites-vous?

Hector. — Quoiqu'il n'y ait pas d'homme qui craigne moins les Grecs que moi, quant à ce qui me touche particulièrement, cependant, redouté Priam, il n'y a pas de Dame qui ait des entrailles plus délicates, qui soit plus susceptible d'être émue par le sentiment de la crainte, plus prête à crier « Qui sait ce qui va suivre, » qu'Hector. Le danger de la paix est la sécurité, une sécurité trop confiante; mais un doute prudent est appelé le fanal du sage, la sonde qui cherche jusqu'au fond de ce qu'on peut craindre de pire. Qu'Hélène parte : depuis que la première épée fut tirée pour cette querelle, parmi les milliers de guerriers qui ont été décimés, chacun de ces décimés nous était aussi cher qu'Hélène, — j'entends parmi ceux de notre camp : si donc nous avons perdu tant de fois le dixième des nôtres pour garder une personne qui ne nous appartient pas, et qui, nous appartînt-elle et eût-elle la valeur d'un de ces dixièmes, ne nous est d'aucune utilité, pour quelle raison sérieuse refuserions-nous de la rendre?

Troïlus. — Fi! fi! mon frère! pesez-vous l'honneur et la dignité d'un roi aussi grand que notre redouté père dans la balance des intérêts vulgaires? Voulez-vous compter avec des jetons les dimensions hors de pair de son pouvoir immense, et prendre la mesure d'une taille aussi énorme avec des toises et des pouces aussi petits que des craintes et des raisons? Fi donc, au nom de Dieu!

Hélénus. — Il n'est pas étonnant que vous vous emportiez si âprement contre les raisons, vous en êtes si absolument dénué. Faudrait-il

donc que notre père dirigeât le timon de ses grandes affaires, sans le secours de raisons, parce que le discours par lequel vous le lui conseillez n'en contient aucune?

Troïlus. — Vous êtes pour les visions et les rêves, frère prêtre; vous doublez vos gants avec des raisons. Voici vos raisons : vous savez qu'un ennemi est un être qui a l'intention de vous faire du mal; vous savez qu'une épée qu'on emploie est dangereuse, et la raison fuit tout objet qui peut faire du mal : quoi d'étonnant alors, si Hélénus prend à ses talons les ailes de la raison, et fuit comme Mercure grondé par Jupiter, ou comme une planète hors de sa sphère, lorsqu'il aperçoit un Grec et son épée? Parbleu, si nous parlons de raison, fermons nos portes, et dormons : le courage et l'honneur auraient des cœurs de lièvres, s'ils engraissaient leurs pensées avec cette pâtée de la raison; la raison et la prudence font des foies blancs et abattent la vaillance.

Hector. — Frère, elle ne vaut pas ce qu'elle nous coûte à garder.

Troïlus. — Quel objet a d'autre valeur que celle qu'on lui donne?

Hector. — Mais la valeur d'un objet ne dépend pas d'une appréciation individuelle; il tire son mérite et son importance autant de son prix intrinsèque que de l'estimation de l'appréciateur : faire l'office religieux plus grand que le Dieu, c'est folle idolâtrie; et la passion délire, quand elle attribue les qualités dont elle est fanatique à un objet qui est sans ombre de ce mérite aimé.

Troïlus. — Je prends aujourd'hui une femme, et mon choix est dirigé par mon inclination; mon inclination a été enflammée par mes yeux et mes oreilles, pilotes habituels entre les dangereux rivages qui séparent la passion du jugement : comment pourrai-je repousser la femme que j'aurai choisie, même si mon jugement vient à désapprouver son choix? Il n'y a pas de moyen de se retirer de ce choix et de rester en même temps ferme dans l'honneur. Nous ne renvoyons pas ses étoffes au marchand, lorsque nous les avons salies; nous ne jetons pas davantage, dans un panier de rebut, les viandes qui restent après un repas, sous prétexte que nous sommes repus. Vous jugeâtes convenable que Pâris tirât quelque vengeance des Grecs : le souffle de votre entier consentement enfla ses voiles; les vents et les vagues, antiques ennemis en lutte, firent une trêve et le servirent également : il aborda aux ports désirés, et en échange d'une vieille tante que les Grecs retenaient captive, il amena une reine grecque, dont la jeunesse et la fraîcheur font paraître Apollon ridé et l'Aurore surannée. Pourquoi la gardons-nous? parce que les Grecs gardent notre tante. Vaut-elle la peine d'être gardée? certes, car c'est une perle, dont le prix a fait lancer plus de mille vaisseaux en mer, et changé des rois couronnés en marchands. Si vous confessez que l'expédition de Pâris fut sage — et vous y êtes bien forcés, car tous vous criâtes : « Pars, pars! » — si vous confessez qu'il rapporta dans la patrie une noble prise, — et vous y êtes bien forcés, car tous vous avez alors battu des mains, et crié : « Inestimable! » — pourquoi donc aujourd'hui condamnez-vous le résultat de votre propre sagesse, et faisant ce que ne fit jamais l'opulence, désappréciez-vous ce que vous estimiez un bien plus riche que la mer et la terre! O vol très-vil, puisque nous avons volé ce que nous craignons de garder! O voleurs indignes de la chose ainsi volée, puisqu'après avoir fait aux Grecs cet affront dans leur propre pays, nous avons peur de conserver l'objet volé dans notre ville natale!

Cassandre, *de l'extérieur.* — Pleurez, Troyens, pleurez!

Priam. — Quel est ce bruit? quel cri est-ce là?

Troïlus. — C'est la folle, notre sœur, je reconnais sa voix.

Cassandre, *de l'extérieur.* — Pleurez, Troyens!

Hector. — C'est Cassandre.

Entre CASSANDRE *en délire.*

Cassandre. — Pleurez, Troyens, pleurez! Donnez-moi dix mille yeux, et je les remplirai de larmes prophétiques!

Hector. — Paix, ma sœur, paix!

Cassandre. — Vierges et adolescents, hommes faits et vieillards ridés, douce enfance qui ne peux rien que pleurer, ajoutez à mes clameurs! Payons d'avance une partie de la masse de gémissements que nous demandera l'avenir. Pleurez, Troyens, pleurez! habituez vos yeux aux larmes! Troie n'existera pas, Ilion ne restera pas debout : notre frère Pâris est la torche qui nous brûle tous. Pleurez, Troyens, pleurez! Hélène et le malheur ne sont qu'un! Pleurez, pleurez! Qu'Hélène parte, sinon Troie brûlera. (*Elle sort.*)



CASSANDRE. Pleurez, Troyens, pleurez! Donnez-moi dix mille yeux, et je les remplirai de larmes prophétiques!

(Acte II, sc. II.)

Hector. — Eh bien, jeune Troïlus, est-ce que ces accents de haute divination que laisse échapper notre sœur, n'éveillent pas en vous quelques velléités de remords? ou bien votre sang est-il si follement ardent, que nul discours de la raison, que nulle crainte d'une mauvaise issue dans une mauvaise cause, ne soient capables de le calmer?

Troïlus. — Vraiment, frère Hector, nous ne pouvons pas décider que tel acte est juste, parce que le résultat lui donne telle forme plutôt que telle autre, ni laisser abattre le courage de nos âmes, parce que Cassandre est folle. Les transports de son cerveau malade ne peuvent pas dénaturer l'excellence d'une cause que nos honneurs à tous se sont engagés à démontrer juste. Pour ma part, je ne suis pas plus atteint que les autres fils de Priam, et Jupiter défende qu'il soit rien fait parmi nous qui puisse donner la plus petite répugnance à conserver ce que nous possédons et à combattre pour sa possession!

Pâris. — Autrement le monde pourrait taxer de légèreté mon entreprise aussi bien que vos conseils : mais j'en atteste les Dieux, ce fut votre entier consentement qui donna des ailes à ma passion, et fit taire toutes les craintes que soulevait une entreprise si périlleuse. Car, hélas! que peuvent mes simples bras? Quel pouvoir de défense y avait-il dans la valeur d'un seul homme pour soutenir le choc et l'inimitié de ceux que cette querelle devait soulever? Cependant, je le déclare, eussé-je été seul à soutenir ces difficultés, si ma puissance avait égalé ma volonté, jamais Pâris n'aurait rétracté ce qu'il a fait, et n'aurait fléchi dans sa résolution.

Priam. — Pâris, vous parlez comme un homme hébété par vos douces voluptés : vous continuez à avoir le miel, mais ceux-ci ont l'absinthe; être vaillant dans votre cas, n'est pas une louange du tout.

Pâris. — Sire, je ne cherche pas seulement les plaisirs qu'une telle beauté peut apporter avec elle, je voudrais encore effacer la tache de son heureux enlèvement, par l'honneur de la garder. Quelle trahison ne serait-ce pas envers la reine enlevée, quelle disgrâce pour vos gloires, quelle honte pour moi, si on allait maintenant céder sa possession aux conditions dictées par une vile contrainte! Se peut-il qu'une intention aussi déshonorante que celle-là ait pu prendre racine, un seul jour, dans vos seins généreux? Il n'est pas dans notre parti d'homme si peu vaillant qui n'ait un cœur pour oser et une épée pour frapper, lorsqu'il s'agit de défendre Hélène; il n'en est aucun de si noble qui croie sa vie mal employée ou sa mort déshonorée, s'il s'agit d'Hélène : je conclus donc que nous pouvons bien combattre pour celle dont nous savons que le vaste monde ne contient pas l'égale.

Hector. — Pâris et Troïlus, vous avez tous deux bien parlé; vous avez raisonné sur l'affaire et la cause en discussion.... fort superficiellement, et à peu près comme les jeunes gens qu'Aristote jugeait incapables de comprendre la philosophie morale : les raisons que vous alléguez sont plus capables de mener aux passions ardentes d'un sang en délire, que de conduire à un libre et ferme choix entre le vrai et le faux; car le plaisir et la vengeance ont des oreilles plus sourdes que des aspics à la voix de toute décision loyale. La nature exige qu'on rende son dû à chaque légitime propriétaire : si cela est, est-il, dans l'humanité entière, objet qui soit dû plus obligatoirement à quelqu'un, qu'une femme à son mari? Si cette loi de la nature est corrompue par la passion, si de grandes âmes, par une indulgence partiale pour leurs désirs aveugles, lui résistent, il est cependant dans toute nation bien ordonnée une loi écrite pour courber les appétits effrénés qui sont trop désobéissants et réfractaires. Si donc, Hélène est la femme du roi de Sparte, comme il est connu qu'elle l'est, ces lois morales de la nature et des nations proclament tout haut qu'elle doit être rendue à son mari : persister à commettre le mal n'affaiblit pas le mal, mais ne sert qu'à le rendre beaucoup plus grave. Telle est l'opinion d'Hector sur la vérité de cette question en elle-même : néanmoins, mes spirituels frères, j'incline avec vous dans la résolution de continuer à garder Hélène, car c'est une cause qui n'intéresse pas médiocrement nos honneurs à tous en général et à chacun en particulier.

Troïlus. — Parbleu, ici vous avez touché l'âme même de notre situation : si notre gloire n'était pas plus intéressée dans cette affaire que la satisfaction de nos rancunes, je ne souhaiterais pas qu'il fût dépensé pour sa défense une goutte de sang troyen de plus. Mais, noble Hector, elle est un prétexte d'honneur et de renom, un éperon pour les actes vaillants et magnanimes, l'éperon d'un courage qui dans le présent peut nous permettre de battre nos ennemis, et dans l'avenir sera la source d'une renommée qui pourra nous immortaliser;

car je suppose que le brave Hector ne voudrait pas, pour le revenu du monde entier, perdre un si riche avantage que celui des promesses de gloire qui brillent comme un sourire au front de cette lutte.

HECTOR. — Je me range à votre avis, vaillant rejeton du grand Priam. Je viens d'envoyer aux nobles stupides et factieux de la Grèce un défi bruyant qui va faire faire un soubresaut à leurs âmes endormies : on m'a dit que leur grand général sommeillait, tandis que la discorde se glissait dans son armée ; je présume que ce défi le réveillera. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp grec. — Devant la tente d'Achille.

Entre THERSITE.

THERSITE. — Eh bien, qu'est-ce à dire, Thersite ? quoi ! te voilà perdu dans le labyrinthe de ta fureur ! L'éléphant Ajax l'emportera-t-il ainsi ? il me bat, et je le raille : oh ! la belle satisfaction ! Plût au ciel qu'il en fût autrement ; que je pusse le battre pendant qu'il me raillerait. Mordieu ! j'apprendrai à évoquer et à conjurer des diables, mais mes exécrations envieuses auront un résultat. Et puis, il y là Achille, — un rare ouvrier. Si les murs de Troie ne tombent que lorsque ces deux là les auront minés, les murs resteront debout jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. O toi, grand lance-tonnerre de l'Olympe, puisses-tu oublier que tu es Jupiter, le roi des dieux, et toi, Mercure, puisses-tu perdre la ruse serpentine de ton caducée, si vous ne parvenez pas à leur enlever le petit, petit, moins que petit esprit qu'ils possèdent ! L'ignorance aux courtes armes sait elle-même que leur esprit est en si minime quantité qu'ils seraient incapables de délivrer une mouche prise dans les toiles d'une araignée, sans tirer leurs épées massives et couper d'abord la toile. Après cela, vengeance sur tout le camp, ou plutôt la vérole sur tout le camp ! car il me semble que c'est la malédiction convenable contre ceux qui font la guerre pour une jupe. J'ai dit mes prières, que le diable envie dise, *Amen*. Holà, ho ! Seigneur Achille.

Entre PATROCLE.

PATROCLE. — Qui est là ? Thersite ! Mon bon Thersite, entre et raille.

THERSITE. — Si par hasard j'avais pensé à une pièce d'or fausse, mes prières de tout à l'heure ne t'auraient pas *faussé* malédiction ; mais peu importe, reste toi-même avec toi-même. Les malédictions ordinaires de l'humanité, la sottise et l'ignorance, puisses-tu les posséder en revenu considérable ! puissent le ciel te préserver d'un conseiller et la discipline n'approcher jamais de toi ! Que ton sang te serve de guide jusqu'à ta mort ! alors, si celle qui t'ensevelira dit que tu es un beau cadavre, c'est qu'elle n'aura jamais plié que des lépreux. *Amen*. Où est Achille ?

PATROCLE. — Comment, est-ce que tu es dévot ? étais-tu en prières ?

THERSITE. — Oui, que les cieux m'entendent !

Entre ACHILLE.

ACHILLE. — Qui est là ?

PATROCLE. — Thersite, Monseigneur.

ACHILLE. — Où çà, où çà ? Comment donc mon dessert, mon fromage, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table depuis tant de repas ? Voyons, qu'est-ce qu'Agamemnon ?

THERSITE. — Ton commandant, Achille : — maintenant dis-moi, Patrocle, qu'est-ce qu'Achille ?

PATROCLE. — Ton Seigneur, Thersite ; et toi, dis-moi, qui es-tu toi-même ?

THERSITE. — Ton connaisseur, Patrocle ; et maintenant, dis-moi, Patrocle, qui es-tu ?

PATROCLE. — Tu peux bien dire ce que tu connais.

ACHILLE. — Oh ! dis, dis.

THERSITE. — Je m'en vais déduire toute la série : Agamemnon commande Achille ; Achille est mon Seigneur, je suis le connaisseur de Patrocle, et Patrocle est un sot.

PATROCLE. — Canaille !

THERSITE. — Paix, sot ! je n'ai pas fini.

ACHILLE. — C'est un homme privilégié. — Continue, Thersite.

THERSITE. — Agamemnon est un sot, Achille est un sot, Thersite est un sot, et comme je le disais, Patrocle est un sot.

ACHILLE. — Explique cela, voyons.

THERSITE. — Agamemnon est un sot de chercher à commander Achille, Achille est un sot de se laisser commander par Agamemnon, Thersite est un sot de servir un tel sot, et Patrocle est un sot positif.

PATROCLE. — Pourquoi suis-je un sot ?

THERSITE. — Adresse cette demande à ton créa-

teur. Il me suffit que tu le sois. Regardez donc, qui vient ici?

Achille. — Patrocle, je ne veux parler à personne. — Viens avec moi Thersite. (*Il sort.*)

Thersite. — Voilà ce qui peut s'appeler une duperie, une jonglerie et une canaillerie, cette guerre! et dire que tout le prétexte en est une putain et un cocu; jolie querelle pour mettre aux prises des partis rivaux et saigner à mort. Le *serpigo* sur un pareil prétexte! et puissent la guerre et la paillardise les tuer tous. (*Il sort.*)

Entrent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR *et* AJAX.

Agamemnon. — Où est Achille?

Patrocle. — Dans sa tente; mais mal disposé, Monseigneur.

Agamemnon. — Qu'il sache que nous sommes ici Il a maltraité nos messagers, et nous mettons de côté nos prérogatives pour le visiter. Qu'on le lui dise, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que nous n'osons pas faire valoir les droits de notre autorité, et que nous oublions qui nous sommes.

Patrocle. — Je le lui dirai. (*Il sort.*)

Ulysse. — Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente, il n'est pas malade.

Ajax. — Si, il a la maladie du lion, il est malade d'un cœur orgueilleux; vous pouvez appeler cette maladie mélancolie, si vous voulez juger l'homme avec indulgence; mais sur ma tête, c'est orgueil. Et pourquoi cela, pourquoi? qu'il nous en montre une raison. Un mot, Monseigneur. (*Il prend Agamemnon à part.*)

Nestor. — Qu'est-ce qui pousse ainsi Ajax à aboyer contre Achille?

Ulysse. — Achille lui a soutiré son bouffon.

Nestor. — Qui ça, Thersite?

Ulysse. — Lui-même.

Nestor. — Alors Ajax va manquer de matière, maintenant qu'il a perdu son texte.

Ulysse. — Non, vous voyez qu'il fait son texte de celui qui lui a pris son texte, Achille.

Nestor. — Tout n'en va que mieux; leur division est plus selon nos désirs que ne l'était leur union; mais c'était vraiment une solide union que celle qu'un fou a pu dissoudre.

Ulysse. — La folie peut aisément délier l'amitié que la sagesse n'unit pas. Voici venir Patrocle.

Nestor. — Mais pas le moindre Achille avec lui.

Ulysse. — L'éléphant a des articulations, mais non pour la courtoisie; il a des jambes pour la nécessité, non pour les révérences.

Rentre PATROCLE.

Patrocle. — Achille m'ordonne de vous dire qu'il est très-désolé, si c'est pour autre chose que pour votre amusement et votre plaisir que Votre Grandeur et cette noble compagnie se sont décidés à venir le demander; il espère que vous n'avez pas voulu faire autre chose qu'une promenade d'après-dîner pour votre santé et les besoins de votre digestion.

Agamemnon. — Écoutez un peu, Patrocle; — nous savons trop bien ce que veulent dire ces réponses-là; mais ses faux fuyants, quoique si légèrement ailés de mépris, ne peuvent pas échapper à notre compréhension. Il a de grands dons, et nous avons beaucoup de raisons de les lui reconnaître; cependant toutes ses vertus, pour lesquelles il n'a pas de son côté des égards vertueux, commencent à perdre leur lustre à nos yeux, et risquent, ma foi, de se pourrir sans qu'on y goûte, comme un beau fruit dans un plat malsain. Allez, et informez-le que nous venions pour lui parler, et vous ne pécherez pas, si vous dites que nous jugeons que son orgueil est trop haut et son honnêteté trop petite; dites-lui qu'il est plus grand dans l'estime présomptueuse qu'il a de lui-même que dans le jugement des autres; que de meilleurs que lui prennent ici note des airs sauvages qu'il se donne, qu'ils veulent bien laisser reposer la force sacrée de leur autorité et tolérer, tout en l'observant, son humeur de prédominance; oui, ils veulent bien faire attention à ses petites lunes, à ses mouvements de flux et de reflux, tout comme si le développement et le cours de cette entreprise dépendaient de sa marée. Allez, dites-lui cela, et ajoutez que s'il se met à si haut prix, nous ne voulons pas de lui, mais que nous le laisserons comme une machine qu'on ne peut porter, en vertu de cette opinion, qu'il faut ici de l'action, qu'un tel homme ne peut être utile à la guerre, et que nous donnons ici la préférence à un nain qui se remue sur un géant qui dort : dites-lui cela.

Patrocle. — Je le lui dirai, et je vous rapporte sa réponse immédiatement. (*Il sort.*)

Agamemnon. — Nous ne pouvons pas nous contenter d'un porte-voix; nous sommes venus pour lui parler à lui-même. Ulysse, entrez, vous. (*Sort Ulysse.*)

Ajax. — Qu'est-il plus qu'un autre?



ACHILLE. Qui est ici ?
PATROCLE. Thersite, Monseigneur. (Acte II, sc. III.)

AGAMEMNON. — Il ne peut pas être plus qu'il ne croit être.

AJAX. — Vaut-il tant que cela ? ne croyez-vous pas qu'il se croit un homme supérieur à moi?

AGAMEMNON. — Incontestablement.

AJAX. — Est-ce que vous souscrivez à sa pensée et que vous dites qu'il m'est supérieur ?

AGAMEMNON. — Non, noble Ajax, vous êtes aussi robuste, aussi vaillant, aussi sage, vous n'êtes pas moins noble, vous êtes beaucoup plus doux, et tout autrement traitable.

AJAX. — Pourquoi un homme serait-il orgueilleux? Comment l'orgueil vous vient-il? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil, moi !

AGAMEMNON. — Votre esprit n'en est que plus lucide, Ajax, et vos vertus n'en sont que plus belles. Celui qui est orgueilleux se dévore lui-même : l'orgueil est son propre miroir, sa propre trompette, sa propre chronique ; quand on se loue autrement que par ses actions, les louanges dévorent les actions.

AJAX. — Je hais un homme orgueilleux comme je hais l'engendrement des crapauds.

NESTOR, *à part.* — Cependant il s'aime lui-même : n'est-ce pas étrange ?

Rentre ULYSSE.

ULYSSE. — Achille n'ira pas aujourd'hui au combat.

AGAMEMNON. — Quelle excuse donne-t-il ?

ULYSSE. — Il ne s'embarrasse d'en donner aucune, mais il suit le courant de ses dispositions, sans souci ni respect pour personne, et obéit à son caprice particulier et à sa vaniteuse estime de lui-même.

AGAMEMNON. — Pourquoi donc ne consentirait-

il pas, sur notre courtoise requête, à sortir de sa tente et à prendre l'air avec nous ?

ULYSSE. — Il donne de l'importance à des choses grosses comme rien, par cela seul qu'on les lui demande : il est tellement possédé de l'idée de sa grandeur, qu'il se parle à lui-même avec un orgueil qui cherche querelle à ses propres paroles : son mérite imaginaire entretient dans son sang une vanité si ardente et si gonflée, que ce royal Achille bouillonnant de rage met aux prises son intelligence et sa passion, et dans ce combat se démolit lui-même. Que vous dirai-je ? il est infecté d'orgueil, à ce point, que les symptômes de mort crient : « Il n'y a point de remède. »

AGAMEMNON. — Qu'Ajax aille le trouver. — Mon cher Seigneur, allez le saluer dans sa tente · on dit qu'il a pour vous de l'affection ; à votre requête, il consentira à se relâcher un peu de son égoïsme.

ULYSSE. — O Agamemnon, ne faites pas cela ! nous devons bénir au contraire tous les pas que fait Ajax, quand ils l'éloignent d'Achille. Ce Seigneur orgueilleux, qui arrose son arrogance avec sa propre graisse, et qui ne permet à aucune affaire d'occuper sa pensée, à l'exception de ce qu'il se forge et de ce qu'il rumine en lui-même, sera-t-il honoré par l'homme que nous idolâtrons plus que lui ? Non, ce trois fois illustre et vaillant Seigneur ne compromettra pas ainsi ses palmes noblement acquises, et autant qu'il dépendra de ma volonté, n'abaissera pas son mérite, qui a des titres aussi considérables que ceux d'Achille, en allant trouver ce même Achille : ce serait barder de lard son orgueil déjà si gras, ou ajouter des charbons au signe du Cancer quand il brûle pour fêter le grand Hypérion. Un tel Seigneur aller le trouver ! que Jupiter le défende et qu'il dise par son tonnerre : « Achille, c'est à toi d'aller le trouver ! »

NESTOR, *à part*. — Oh ! voilà qui est bien ; il le chatouille à l'endroit sensible.

DIOMÈDE, *à part*. — Oh ! comme son silence boit cette louange !

AJAX. — Si je vais le trouver, je lui casse la figure avec mon poing armé.

AGAMEMNON. — Oh non, vous n'irez pas.

AJAX. — Et s'il fait l'orgueilleux avec moi, j'étrillerai son orgueil : laissez-moi aller le trouver.

ULYSSE. — Non, pour tous les biens que nous avons engagés dans cette lutte !

AJAX. — Un chétif garçon insolent !

NESTOR, *à part*. — Comme il se décrit bien lui-même !

AJAX. — Est-ce qu'il ne peut pas être sociable ?

ULYSSE, *à part*. — Le corbeau gourmande la couleur noire.

AJAX. — Je le purgerai de ses humeurs.

AGAMEMNON, *à part*. — Celui qui devrait être le patient veut être le médecin.

AJAX. — Si tout le monde pensait comme moi....

ULYSSE, *à part*. — L'esprit passerait de mode.

AJAX. — Il ne se comporterait pas ainsi, ou il mangerait des épées auparavant : l'orgueil emportera-t-il la victoire ?

NESTOR, *à part*. — S'il l'emportait, tu en emporterais la moitié.

ULYSSE, *à part*. — Il en aurait dix parts pour lui.

AJAX. — Je le pétrirai comme pâte, je le rendrai souple.

NESTOR, *à part*. — Il n'est pas encore assez chaud ; bourrez-le de louanges : versez, versez ; son ambition est sèche.

ULYSSE, *à Agamemnon*. — Monseigneur, vous prenez trop à cœur ce petit déplaisir.

NESTOR. — Notre noble général, ne faites pas cela.

DIOMÈDE. — Il faut prendre vos dispositions pour combattre en vous passant d'Achille.

ULYSSE. — Le nommer lui fait mal, on le voit. Il y a ici un homme.... mais je parle devant lui ; je me tairai.

NESTOR. — Pourquoi vous tairiez-vous ? il n'est pas arrogant comme Achille.

ULYSSE. — Que le monde entier sache qu'il est tout aussi vaillant.

AJAX. — Un chien fils de putain qui ose ainsi nous tenir la dragée haut ! Oh, que n'est il Troyen !

NESTOR. — Quel vice vraiment ce serait chez Ajax....

ULYSSE. — S'il était orgueilleux....

DIOMÈDE. — Ou ambitieux de louanges....

ULYSSE. — Oui, ou d'humeur hargneuse....

DIOMÈDE. — Ou sauvage et plein de lui-même !

ULYSSE. — Remercie le ciel, Seigneur, d'être d'un heureux caractère ; bénis celui qui t'engendra, celle qui te donna le sein : loué soit ton précepteur, et que tes dons naturels soient estimés trois fois plus précieux que toute science au

monde : mais quant à celui qui enseigna ton bras à combattre, que Mars, divisant l'éternité en deux, lui en donne la moitié, et pour ce qui est de ta vigueur, que Milon le porteur de taureaux cède sa réputation au musculeux Ajax. Je ne louerai pas ta sagesse, qui comme une borne, une palissade, un rivage, enserre et maintient l'effusion de tes vastes qualités : voici Nestor, instruit par les longues années ; il est, il doit, il ne peut être que sage ; — mais pardonnez-moi, père Nestor, si votre âge était aussi vert que celui d'Ajax, et si à cette verdeur des années vous joigniez comme lui l'équilibre des facultés, vous n'auriez pas sur lui la prééminence ; il faudrait vous contenter d'être Ajax.

Ajax. — Vous appellerai-je père ?

Nestor. — Oui, mon bon fils.

Diomède. — Laissez-vous gouverner par lui, Seigneur Ajax.

Ulysse. — Il n'y a pas à nous attarder ici : le cerf Achille garde le fourré. Qu'il plaise à notre grand général de réunir tout son état de guerre ; de nouveaux rois sont arrivés à Troie : demain, il nous faudra tenir ferme avec toutes nos troupes. Mais voici un Seigneur.... bon, viennent s'ils le veulent, des chevaliers de l'Est et de l'Ouest, et qu'ils trient la fleur d'entre eux, Ajax luttera avec le plus vaillant.

Agamemnon. — Allons au conseil. Laissons Achille dormir : les barques légères fendent les ondes, bien que les gros vaisseaux aient plus de tirant. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PANDARUS *et* un valet.

Pandarus. — Un mot, l'ami, je vous prie : n'êtes-vous pas un suivant du jeune Seigneur Pâris ?

Le valet. — Oui, Messire, quand il marche devant moi.

Pandarus. — Ne dépendez-vous pas de lui, veux-je dire ?

Le valet. — Messire, je dépends de ce Seigneur.

Pandarus. — Vous dépendez d'un noble gentilhomme ; je ne puis me retenir de le louer.

Le valet. — Le Seigneur en soit loué !

Pandarus. — Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

Le valet. — Ma foi, Messire, bien superficiellement.

Pandarus. — Connaissez-moi mieux, mon ami, je suis le Seigneur Pandarus.

Le valet. — J'espère connaître votre honneur en mieux.

Pandarus. — Je le désire.

Le valet. — Vous êtes dans l'état de grâce.

Pandarus. — *Grâce !* non pas, mon ami ; mes titres sont *Honneur* et *Seigneurie*. (*Musique à l'extérieur.*) Quelle est cette musique ?

Le valet. — Je le sais en partie, Messire ; c'est une musique en parties.

Pandarus. — Connaissez-vous les musiciens ?

Le valet. — Entièrement, Messire.

Pandarus. — Pour qui jouent-ils ?

Le valet. — Pour ceux qui les écoutent, Messire.

Pandarus. — Au plaisir de qui, mon ami ?

Le valet. — Au mien, Messire, et à celui des gens qui aiment la musique.

Pandarus. — A l'ordre de qui, veux-je dire, mon ami ?

Le valet. — A qui donnerai-je des ordres, Messire ?

Pandarus. — Mon ami, nous ne nous comprenons pas l'un l'autre ; je suis trop poli et tu es

trop retors. A la requête de qui jouent ces hommes?

Le valet. — Vous y voilà enfin, Messire : parbleu, Messire, à la requête de Pâris, mon Seigneur, qui est ici en personne ; et avec lui, la Vénus mortelle, élixir de la beauté, âme invisible de l'amour....

Pandarus. — Qui, ma nièce Cressida?

Le valet. — Non, Messire, Hélène; ne pouviez-vous pas la reconnaître aux attributs que je nommais?

Pandarus — Il semblerait, en ce cas, mon ami, que tu n'as pas vu Madame Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troïlus; je vais lui donner un assaut de compliments, car mon affaire bout.

Le valet. — Une affaire qui bout! voilà une phrase à l'étuvée, ma foi!

Entrent PÂRIS *et* HÉLÈNE *avec leurs suites.*

Pandarus. — Beau temps à vous, Monseigneur, et à toute cette belle compagnie! Que de beaux désirs, dans une belle mesure, vous guident bellement! particulièrement vous, belle reine! que de belles pensées soient votre bel oreiller!

Hélène. — Cher Seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

Pandarus. — C'est votre beau plaisir qui dit cela, aimable reine. Beau prince, voici de belle musique interrompue.

Pâris. — C'est vous qui l'avez interrompue, cousin : sur ma vie, vous la rétablirez; vous la raccorderez avec quelque pièce de votre façon. Nell, il est plein d'harmonie.

Pandarus. — Véritablement non, Madame.

Hélène. — O Messire....

Pandarus. — Rauque, en vérité; en bonne vérité, très-rauque.

Pâris. — Bien dit, Monseigneur! Parbleu, c'est par mesures détachées que vous énoncez cette affirmation.

Pandarus. — J'ai quelques affaires avec Monseigneur, chère reine. Monseigneur, voulez-vous m'accorder une minute?

Hélène. — Oh! mais cela ne nous fera pas perdre de vue notre demande : nous vous entendrons chanter, certainement.

Pandarus. — Bon, charmante reine, vous plaisantez avec moi. Mais parbleu, voici ce qui en est, Monseigneur; mon cher Seigneur et ami très-estimé, votre frère Troïlus....

Hélène. — Monseigneur Pandarus, Seigneur doux comme miel.

Pandarus. — Allez, charmante reine, allez, — Troïlus se recommande très-affectueusement à vous....

Hélène. — Vous ne nous tricherez pas de notre mélodie attendue; si vous faites cela, que notre mélancolie retombe sur votre tête!

Pandarus. — Charmante reine, charmante reine; c'est une charmante reine, en vérité....

Hélène. — Et rendre triste une aimable Dame est une vilaine offense.

Pandarus. — Non, cela ne vous fera pas obtenir ce que vous demandez, cela ne vous le fera pas obtenir, véritablement, là! Parbleu, je n'ai souci de telles paroles; non, non. — Monseigneur, il désire que vous présentiez ses excuses au roi, s'il l'appelle à souper.

Hélène. — Monseigneur Pandarus....

Pandarus. — Que dit mon aimable reine? ma très, très-aimable reine?

Pâris. — Quel exploit a-t-il en vue? Où soupe-t-il ce soir?

Hélène. — Oui, mais Monseigneur....

Pandarus. — Que dit mon aimable reine? — Mon cousin se fâcherait contre vous. Vous ne devez pas savoir où il soupe.

Pâris. — J'engagerais ma vie que c'est avec ma gaie Cressida.

Pandarus. — Non, non, il n'y a rien de pareil; vous vous trompez bien, allez : votre gaie Demoiselle est malade.

Pâris. — Bien, je dois faire des excuses.

Pandarus. — Oui, mon bon Seigneur. Pourquoi diriez-vous Cressida? non, votre pauvre gaie Demoiselle est malade.

Pâris. — Je devine.

Pandarus — Vous devinez! que devinez-vous? — Allons, donnez-moi un instrument. Maintenant, aimable reine....

Hélène. — Vraiment, voilà qui est très-gentil de votre part.

Pandarus. — Ma nièce est horriblement amoureuse d'une chose que vous possédez, aimable reine.

Hélène. — Elle l'aura, Monseigneur, pourvu que ce ne soit pas Monseigneur Pâris.

Pandarus. — Lui? non, elle ne veut pas du tout de lui; elle et lui font deux.

Hélène. — Mais s'ils se rapprochaient après s'être tenus à distance, ils pourraient bien faire un troisième.



PANDARUS. Beau temps à vous, Monseigneur, et à toute cette belle compagnie!
(Acte III, sc. 1.)

PANDARUS. — Allons, allons, je ne veux plus entendre parler de cela. Je vais maintenant vous chanter une chanson.

HÉLÈNE. — Oui, oui, je t'en prie. Sur ma foi, mon aimable Seigneur, tu as un beau front.

PANDARUS. — Oui, dites, dites; vous en avez permission.

HÉLÈNE. — Que ton chant soit un chant d'amour : cet amour nous ruinera tous. Ô Cupidon, Cupidon, Cupidon!

PANDARUS. — D'amour! oui, ce sera un chant d'amour, ma foi.

PÂRIS. — Oui, c'est cela; l'amour, l'amour, rien que l'amour.

PANDARUS. — Et véritablement c'est par ce mot qu'il commence. (*Il chante.*)

L'amour, l'amour, rien que l'amour, toujours
plus d'amour!
Car, ô l'arc de l'amour
Atteint chevreuil et biche.
La flèche perce à fond,
Ce n'est pas qu'elle blesse,
Mais elle chatouille toujours la plaie

Les amants crient ô! ô! ils meurent!
Cependant cette blessure qui semblait tuer
Change les ô! ô! en ha! ha! hé!
Ainsi en mourant l'amour vit encore :
Ô! ô! un moment, mais ensuite ha! ha!
Ô! ô! en gémissant se fond dans des ha! ha! ha!
Hourra!

HÉLÈNE. — Voilà de l'amour, ma foi, jusqu'au bout du nez.

PÂRIS. — Il ne mange rien que des colombes, l'amour; et cela engendre un sang chaud, et le sang chaud engendre les chaudes pensées, et les chaudes pensées engendrent les chaudes actions, et les chaudes actions c'est l'amour.

PANDARUS. — Est-ce là la génération de l'amour? Un sang chaud, de chaudes pensées, et de chaudes actions? Parbleu ce sont des vipères, est-ce que l'amour est une génération de vipères? Aimable Seigneur, quels guerriers sont au champ de bataille, aujourd'hui?

PÂRIS. — Hector, Deiphobus, Hélénus, Antenor, et toute la fleur des guerrriers de Troie. Je me serais volontiers armé aujourd'hui; mais ma Nell n'a pas voulu me le permettre. Comment se fait-il que mon frère Troïlus n'y soit pas allé?

HÉLÈNE. — Quelque chose fait faire la moue à ses lèvres; — vous savez tout, Seigneur Pandarus?

PANDARUS. — Moi! non, reine douce comme miel. Je grille d'apprendre quelle a été leur fortune d'aujourd'hui. — Vous vous rappellerez les excuses de votre frère?

PÂRIS. — Jusqu'à un iota.

PANDARUS. — Adieu, aimable reine.

HÉLÈNE. — Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS. — Je n'y manquerai pas, douce reine. (*Il sort.*) — (*On sonne une retraite.*)

PÂRIS. — Ils sont revenus du champ de bataille: rendons-nous dans la salle de Priam pour féliciter les guerriers. Ma douce Hélène, il faut que je vous fasse la cour pour vous inviter à aider notre Hector à se désarmer; les crochets solides de son armure, touchés par vos doigts blancs faisant office d'enchanteurs, vous obéiront plus volontiers qu'ils n'obéissent au tranchant de l'acier ou à la force des muscles grecs: vous ferez plus que tous les rois des îles, pour désarmer le grand Hector.

HÉLÈNE. — Nous serons très-fière d'être sa servante, Pâris; certes, l'hommage que nous lui rendrons ainsi, nous donnera plus de droits à la palme de la beauté que nous n'en avons; un tel honneur est fait pour nous élever au-dessus de notre mérite.

PÂRIS. — Chérie, je t'aime au delà de toute imagination! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Troie. — Le jardin de Pandarus.

Entrent en se rencontrant PANDARUS *et* LE PAGE *de* TROÏLUS.

PANDARUS. — Eh bien, où est ton maître? chez ma nièce Cressida?

LE PAGE. — Non, Messire; il vous attend pour que vous l'y conduisiez.

PANDARUS. — Oh, le voici qui vient.

Entre TROÏLUS.

PANDARUS. — Eh bien, eh bien, où en sommes-nous?

TROÏLUS. — Maraud, va-t'en faire un tour de promenade. (*Sort le page.*)

PANDARUS. — Avez-vous vu ma nièce?

TROÏLUS. — Non, Pandarus: je suis à rôder devant sa porte, comme une âme nouvellement débarquée sur les rives du Styx attendant pour la traversée. Oh! sois mon Caron, et transporte-moi

bien vite dans ces Champs-Élysées où je pourrai m'étendre sur ces couches de lis destinées aux bienheureux qui les ont méritées! Ô mon gentil Pandarus, arrache aux épaules de Cupidon ses ailes coloriées, et fuyons ensemble vers Cressida!

Pandarus. — Promenez-vous ici dans le jardin, je vais vous l'amener tout de suite. (*Il sort.*)

Troïlus. — J'ai le vertige : l'attente me fait tourner sur moi-même. Le plaisir imaginaire est si doux qu'il enchante mes sens : que sera-ce donc lorsque le palais humecté goûtera en réalité le nectar trois fois raffiné de l'amour? Ce sera la mort, je le crains, un évanouissement destructeur, ou quelque joie trop pénétrante, trop subtilement puissante pour la capacité de mes sens grossiers, laquelle, à force de douceur, se changera en âpreté : je le crains beaucoup, et je crains en outre de perdre le sentiment particulier de chacune de mes joies, comme il arrive dans une bataille, lorsque nous chargeons en masse l'ennemi fuyant.

Rentre PANDARUS.

Pandarus. — Elle s'apprête, elle va venir tout de suite; il vous faut à cette heure avoir toute votre présence d'esprit. Elle rougit de telle sorte, et elle respire avec tant de peine, qu'on dirait qu'elle est effrayée par un revenant : je vais aller la chercher. C'est la plus gentille petite coquine.... Elle palpite si fort, qu'on dirait un moineau qu'on vient de prendre. (*Il sort.*)

Troïlus. — C'est juste le même trouble auquel je suis en proie : mon cœur bat plus vite que le pouls d'un fiévreux, et toutes mes facultés perdent leur empire sur elles-mêmes, pareilles à des vassaux qui rencontrent à l'improviste l'œil de la majesté.

Rentre PANDARUS *avec* CRESSIDA.

Pandarus. — Voyons, voyons, qu'avez-vous besoin de rougir? la timidité est une enfant. Eh bien, la voici; jurez-lui à elle, à cette heure, les serments que vous me juriez à moi. — Eh bien, vous voilà repartie? il faudra donc vous tenir sans cesse de l'œil pour vous apprivoiser, eh! Voyons, avancez, avancez; si vous reculez, nous allons être obligé de vous atteler aux brancards. — Pourquoi ne lui parlez-vous pas, vous? — Voyons, tirez ce rideau et faites-lui voir votre portrait. Hélàs! c'est le jour qui fait cela; comme vous avez peur d'offenser la lumière du jour! s'il était nuit, vous vous embrasseriez plus vite. Allons, allons, poussez, et baisez maîtresse. Eh bien, qu'est-ce que c'est maintenant! Un baiser à bail perpétuel! Bâtis ici, charpentier, l'air y est doux. Parbleu, vous vous direz tout ce que vous avez sur le cœur avant que je vous sépare. Le faucon et le tiercelet se valent, j'en jurerais par tous les canards de la rivière : allez, allez.

Troïlus. — Vous m'avez complétement privé de la parole, Madame.

Pandarus. — Les paroles ne payent pas de dettes, donnez-lui des actions : mais elle finira par vous priver de vos actes aussi, si elle met votre activité en question. Comment! on se becquète encore? nous y voilà : « *En foi de quoi les parties mutuellement....* » Rentrons, rentrons, je vais vous préparer du feu. (*Il sort.*)

Cressida. — Voulez-vous rentrer, Monseigneur?

Troïlus. — O Cressida, que de fois je me suis souhaité où je suis!

Cressida. — Souhaité, Monseigneur? — Les dieux concèdent!... ô Monseigneur!

Troïlus. — Qu'est-ce qu'ils doivent concéder? qu'est-ce qui cause ce gentil cri d'appréhension? Quel limon trop indiscret, ma douce Dame aperçoit-elle dans la fontaine de notre amour?

Cressida. — J'y aperçois plus de limon que d'eau, si mes craintes ont des yeux.

Troïlus. — Les craintes font des diables des chérubins; elles ne voient jamais bien.

Cressida. — La crainte aveugle, qu'une raison clairvoyante guide, pose le pied plus sûrement que ne fait la raison aveugle qui trébuche parce qu'elle n'a pas de crainte : craindre le pire souvent guérit le pire.

Troïlus. — Oh! que ma Dame n'appréhende aucune crainte; on ne voit aucun monstre dans la comédie de Cupidon.

Cressida. — Ni rien de monstrueux non plus?

Troïlus. — Rien, si ce n'est nos entreprises, comme lorsque nous jurons de pleurer des mers, de vivre dans le feu, de manger des rochers, d'apprivoiser des tigres, croyant qu'il est encore plus difficile à notre maîtresse d'inventer assez de tâches pour nous les imposer, qu'il ne nous est difficile d'accomplir n'importe laquelle de ces tâches. La vraie monstruosité de l'amour, Madame, c'est que la volonté est infinie et que le pouvoir d'exécution a des barrières, c'est que le désir est sans bornes, et que l'action est esclave des limites.

CRESSIDA. — On dit que tous les amants jurent d'accomplir plus d'exploits qu'ils ne peuvent en exécuter, et que malgré cela ils laissent inactive une faculté d'action qu'ils ne montrent jamais; ils ont ainsi la prétention d'avoir plus de perfections que dix hommes réunis, et ils font moins de choses que la dixième partie d'un seul. Ceux qui ont la voix de lions et la puissance d'action de lièvres, ne sont-ils pas des monstres?

TROÏLUS. — Est-il de tels hommes? s'il en est, nous n'en sommes pas: louez-moi selon le goût que vous me trouverez; jugez-moi sur les preuves que je vous donnerai. Notre tête restera nue, jusqu'à ce que le mérite la couronne : nulle perfection à venir ne recevra par avance sa louange dans le présent : nous ne donnerons pas de nom au mérite avant qu'il soit né, et une fois né, il ne portera qu'un titre modeste. Peu de paroles conviennent à une ferme fidélité; Troïlus sera tel pour Cressida, que ce que l'envie pourra inventer de pire, sera de se moquer de sa fidélité, et que tout ce que la vérité pourra dire de plus vrai, ne le sera pas plus que Troïlus.

CRESSIDA. — Voulez-vous rentrer, Monseigneur?

Rentre PANDARUS.

PANDARUS. — Comment! nous rougissons encore? Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de parler?

CRESSIDA. — Bien, mon oncle, quelque folie que je commette, je vous la dédie.

PANDARUS. — Je vous remercie; si Monseigneur vous fait un enfant, vous me le donnerez. Soyez fidèle à Monseigneur: s'il déserte, grondez-moi.

TROÏLUS. — Vous connaissez maintenant vos otages, la parole de votre oncle et ma ferme fidélité.

PANDARUS. — Certes, et j'engagerai encore ma parole pour elle: les filles de notre maison sont longues à se laisser gagner, mais une fois gagnées, elles sont constantes : ce sont des chardons, je vous en préviens; là où on les jette, elles s'accrochent.

CRESSIDA. — Voici maintenant que la hardiesse me vient et me donne du cœur: prince Troïlus, je vous ai aimé nuit et jour, depuis bien des tristes mois.

TROÏLUS. — Pourquoi donc alors ma Cressida a-t-elle été si dure à vaincre?

CRESSIDA. — Si dure à paraître vaincue : mais je fus vaincue, Monseigneur, dès le premier regard que.... pardonnez-moi; — si j'en avoue si long, vous ferez le tyran. Je vous aime maintenant, mais jusqu'à ce jour je ne vous aimais pas tellement qu'il me fût impossible de rester maîtresse de mon amour: — mais non, sur ma foi, je mens; mes pensées étaient devenues comme des enfants qui ont pris la bride sur le cou et qui sont désormais trop volontaires pour leurs mères. — Voyez, quelles folles nous sommes! Pourquoi donc ai-je babillé? qui sera sincère envers nous, si nous sommes aussi indiscrètes envers nous-mêmes? — Mais quoique je vous aimasse bien, je ne vous fis pas d'avances; et cependant, sur ma bonne foi, je regrettai de ne pas être un homme, ou bien que nous, femmes, nous n'eussions pas, comme les hommes, le privilége de parler les premières. Chéri, ordonne-moi de retenir ma langue, car dans cet enivrement, je vais assurément dire des choses dont je me repentirai. Voyez, voyez, votre silence, rusé dans son mutisme, arrache à ma faiblesse l'âme même de mes secrets : fermez ma bouche.

TROÏLUS. — C'est ce que je vais faire, quoiqu'il en sorte une douce musique.

PANDARUS. — C'est gentil, ma foi.

CRESSIDA. — Monseigneur, je vous en conjure, pardonnez-moi; ce n'était pas mon dessein de mendier ainsi un baiser : je suis honteuse; ô cieux! qu'ai-je fait? Pour aujourd'hui, je vais prendre congé, Monseigneur.

TROÏLUS. — Votre congé, douce Cressida!

PANDARUS. — *Congé!* Si vous prenez congé avant demain matin....

CRESSIDA. — Je vous en prie, permettez-le-moi.

TROÏLUS. — Qu'est-ce qui vous offense, Madame?

CRESSIDA. — Seigneur, ma propre compagnie.

TROÏLUS. — Vous ne pouvez vous éviter vous-même.

CRESSIDA. — Laissez-moi partir, j'essayerai. J'ai une sorte de tendre *moi* qui réside avec vous, mais j'ai aussi un méchant *moi* qui voudrait s'en aller, pour être la folle d'un autre. Je voudrais être partie : — où est mon esprit? je ne sais plus ce que je dis.

TROÏLUS. — Ils savent bien ce qu'ils disent ceux qui parlent aussi sagement que vous.

CRESSIDA. — Peut-être, Monseigneur, vous parais-je avoir montré plus d'habileté que d'amour, et ne vous avoir fait si rondement ma confession entière que pour amorcer votre inclination : mais



CRESSIDA. Voici maintenant que la hardiesse me vient et me donne du cœur : prince Troïlus, je vous ai aimé nuit et jour depuis bien des tristes mois. (Acte III, sc. II.)

si vous pensez ainsi, c'est que vous êtes trop sage, ce qui équivaut à dire que vous n'aimez pas; car être sage et aimer à la fois excède le pouvoir de l'homme; les Dieux seuls possèdent ce privilége.

Troïlus. — Oh, que je voudrais croire qu'il est possible à une femme, — comme si cela se peut, je veux le croire de vous, — d'entretenir éternellement la lampe et les flammes de son amour, de conserver sa constance toujours intègre, toujours jeune, de la faire survivre à la beauté extérieure par le pouvoir d'une âme qui se renouvellerait plus vite que le sang ne s'épuise! Oh! si je pouvais être pénétré seulement de cette persuasion que ma sincérité et ma fidélité envers vous rencontreront même poids et même mesure dans un amour passé au van d'une pureté semblable! Oh! comme je me sentirais haut, alors! mais hélas! je suis aussi sincère que la simplicité de la vérité, et plus simple que l'enfance de la vérité.

Cressida. — Sur ce point, je puis entrer en lutte avec vous.

Troïlus. — O le vertueux combat, lorsque le noble et le noble luttent à qui sera le plus noble! Les vrais amants, dans le temps à venir, jureront de leur fidélité sur le nom de Troïlus : lorsque leurs vers, pleins de protestations, de serments, d'hyperboles, manqueront de comparaisons après avoir épuisé toutes celles que suggère le mot fidélité, telles que « fidèle comme l'acier, comme la végétation à la lune, comme le soleil au jour, comme la tourterelle à son compagnon, comme le fer au diamant, comme la terre à son centre, » après toutes ces comparaisons de fidélité, on citera le modèle parfait de la fidélité, et « fidèle comme Troïlus » couronnera le vers et en sanctifiera les mètres poétiques.

Cressida. — Puissiez-vous être prophète! et moi si je me montre fausse, si je m'écarte d'un cheveu de la ligne de la fidélité, lorsque le temps sera vieux et se sera oublié lui-même, lorsque gouttes d'eau après gouttes d'eau auront rongé les pierres de Troie, lorsque l'aveugle oubli aura dévoré des cités, et que de puissants États, sans laisser de traces, seront rentrés dans le néant de la poussière, que ma mémoire, transmise de fausseté en fausseté, reste encore parmi les filles fausses en amour, pour accuser mon manque de foi! Lorsqu'on aura dit « fausse comme l'air, comme l'eau, le vent ou le sable, comme le renard envers l'agneau, comme le loup envers le veau de la vache, comme le léopard envers le chevreuil, ou la marâtre envers son beau-fils, » qu'on dise pour exprimer le cœur même de la fausseté : « fausse comme Cressida. »

Pandarus. — Allons, voilà une affaire faite : scellez-la, scellez-la; je serai témoin. Je tiens votre main de ce côté, et de celui-là, celle de ma nièce. Si jamais vous vous montrez infidèles l'un à l'autre, puisque j'ai pris de telles peines pour vous réunir, que tous les malheureux entremetteurs soient jusqu'à la fin du monde appelés de mon nom, qu'on les appelle tous des Pandares. Que tous les hommes constants soient donc des Troïlus, toutes les femmes fausses des Cressidas, et tous les entremetteurs des Pandares! Dites, *Amen!*

Troïlus. — *Amen.*

Cressida. — *Amen.*

Pandarus. — *Amen.* Là-dessus je vais vous montrer une chambre et un lit, et comme ce lit ne pourra pas parler de vos gentils combats, pressez-le-moi à mort : en route! — Que Cupidon accorde ici à toutes les filles qui ont la langue nouée, une chambre, un lit et un Pandare pour préparer leur affaire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp grec

Entrent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS *et* CALCHAS.

Calchas. — Maintenant, princes, l'heure est venue, où je puis vous réclamer tout haut la récompense du service que je vous ai rendu. Considérez, que par suite de la prescience que j'ai des choses, j'ai abandonné Troie à Jupiter, laissé mes biens, encouru le nom de traître; que j'ai quitté des avantages certains et réels pour m'exposer à une fortune douteuse, que je me suis séparé de tout ce que le temps, l'habitude, la coutume, la condition avaient rendu le plus cher et le plus familier à ma nature, et que pour vous rendre service, je suis ici comme nouveau venu dans le monde, étranger et sans connaissances : je vous conjure de m'accorder aujourd'hui une petite récompense, ne fût-ce que comme avant-goût des choses nombreuses dont j'ai promesse, et qui, me dites-vous, m'attendent dans l'avenir.

Agamemnon. — Que voudrais-tu de nous, Troyen? Fais ta demande.

CALCHAS. — Vous avez un prisonnier troyen, nommé Anténor, qui a été pris hier : Troie le tient en grand prix. Vous avez souvent (et aussi souvent je vous en ai remercié) désiré que ma Cressida fût échangée contre quelqu'un de considérable, proposition que Troie a toujours refusée: mais cet Anténor tient tellement la clef de leurs affaires, que toutes leurs négociations vont aller de travers, s'ils n'ont plus sa direction, et ils seraient presque capables de vous donner en échange un prince du sang, un fils de Priam : renvoyez-le, grands princes, et il rachètera ma fille, dont la présence payera tous les services que je vous ai rendus, et toutes les fatigues que je me suis imposées volontairement.

AGAMEMNON. — Que Diomède le conduise, et nous ramène Cressida : Calchas obtiendra ce qu'il nous demande. Mon bon Diomède, équipez-vous convenablement pour cet échange : demandez en outre si Hector veut accepter pour demain la réponse à son défi : Ajax est prêt.

DIOMÈDE. — Je me charge du message; c'est un fardeau que je suis fier de porter. (*Sortent Diomède et Calchas.*)

ACHILLE *et* PATROCLE *paraissent devant leur tente.*

ULYSSE. — Achille se montre à l'entrée de sa tente : qu'il plaise à notre général de passer froidement devant lui, comme s'il était oublié, et vous tous, princes, paraissez indifférents à son égard et ne lui portez aucune attention : je viendrai le dernier. Il est probable qu'il me demandera pourquoi ces regards désapprobateurs sont dirigés sur lui : s'il le fait, j'ai en réserve un remède ironique pour agir entre votre froideur et son orgueil, qu'il aura certainement bonne envie d'avaler : cela pourra faire bien : l'orgueil n'a d'autre miroir pour se regarder que l'orgueil; car les humbles génuflexions entretiennent l'arrogance et sont le salaire de l'orgueilleux.

AGAMEMNON. — Nous exécuterons votre dessein, et nous allons prendre un air de froideur en passant devant lui; que chaque Seigneur fasse ainsi; ne le complimentez pas, ou mieux encore regardez-le dédaigneusement, ce qui l'irritera plus que si on ne le regardait pas. Je vais ouvrir la marche.

ACHILLE. — Qu'est-ce? Est-ce que le général vient me parler? Vous connaissez ma décision; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON, *à Nestor.* — Que dit Achille? Est-ce qu'il nous voudrait quelque chose?

NESTOR. — Est-ce que vous voulez quelque chose au général, Monseigneur?

ACHILLE. — Non.

NESTOR. — Rien, Monseigneur.

AGAMEMNON. — Tant mieux. (*Sortent Agamemnon et Nestor.*)

ACHILLE. — Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS. — Vous allez bien? vous allez bien? (*Il sort.*)

ACHILLE. — Comment! Est-ce que le cocu me méprise?

AJAX. — Eh bien, comment va, Patrocle?

ACHILLE. — Bonjour, Ajax.

AJAX. — Eh?

ACHILLE. — Bonjour.

AJAX. — Oui, bonjour pour aujourd'hui, et pour demain aussi. (*Il sort.*)

ACHILLE. — Qu'est-ce qui prend à ces gaillards-là? Est-ce qu'ils ne connaissent pas Achille?

PATROCLE. — Ils passent dédaigneusement, eux qui avaient coutume d'envoyer leurs sourires féliciter Achille avant leurs personnes, et de venir vers lui aussi humblement que lorsqu'ils se glissent devant les saints autels.

ACHILLE. — Eh quoi, serais-je devenu pauvre tout récemment? Cela est bien connu, une fois que la grandeur est abandonnée de la fortune, elle est bientôt abandonnée des hommes aussi : l'homme ruiné lit sa condition dans les yeux des autres, aussi vite qu'il sent lui-même sa chute : car les hommes, comme des papillons, ne montrent leurs ailes riches de pollen que l'été, et il n'est pas un homme qui reçoive quelque honneur simplement parce qu'il est homme; mais il est honoré pour les honneurs qu'il possède, tels que places, richesses, faveurs, biens dus à l'accident aussi souvent qu'au mérite : quand ces honneurs glissants viennent à tomber, l'affection aussi glissante qu'eux qui leur demandait appui, tombe en même temps, les uns entraînant l'autre, et ils meurent dans la même chute. Mais il n'en est pas ainsi de moi : nous sommes amis, moi et la fortune; je jouis complétement de toutes les choses que je possédais, sauf des bons regards de ces gens qui, sans doute, découvrent en moi quelque chose qui ne vaut pas la contemplation admirative qu'ils avaient coutume de m'accorder. Voici Ulysse : je vais interrompre sa lecture. Eh bien, Ulysse!

ULYSSE. — Quoi, puissant fils de Thétis?

ACHILLE. — Que lisez-vous?

ULYSSE. — Un étrange individu m'écrit ici, que l'homme, quelque précieux que soient ses dons, quelque vastes que soient ses biens, extérieurs ou moraux, ne peut être certain d'avoir ce qu'il a, ni sentir qu'il le possède, autrement que par reflet; comme, par exemple, lorsque ses vertus, jetant leur lumière sur les autres hommes, les échauffent, et qu'ils renvoient cette chaleur à celui de qui elle émane.

ACHILLE. — Cela n'est pas étrange, Ulysse. La beauté que nous portons sur le visage, celui qui la porte ne la connaît pas, mais il apprend son existence par les yeux des autres : l'œil, ce sens si purement spirituel, ne se voit pas davantage, puisqu'il ne peut sortir de lui-même; mais lorsque les yeux de deux hommes se rencontrent, ils se saluent mutuellement dans leur miroir réciproque; car la vue ne se voit pas elle-même avant d'avoir voyagé, et ce faisant rencontré un miroir où elle peut se connaître. Cela n'est pas étrange du tout.

ULYSSE. — Je n'ai pas d'objections contre la proposition, — elle est bien connue, — mais contre les conséquences qu'en tire mon auteur, qui établit expressément par ses raisonnements, que nul homme n'est le maître de quoi que ce soit (quoiqu'il puisse extérieurement et moralement posséder beaucoup), jusqu'à ce qu'il ait fait part de ses richesses aux autres : il ne les connaît même pas réellement par lui-même, avant de les avoir vues sous la forme des applaudissements qu'elles arrachent à ceux qui y participent, applaudissements qui sont semblables à la voûte qui répercute la voix, ou à une porte d'acier qui, opposée au soleil, lui renvoie son image et sa chaleur. Cela m'avait jeté dans de très-grandes rêveries, et j'en ai fait immédiatement l'application à Ajax qui est vraiment ignoré. Cieux! quel homme cela est! un vrai cheval, qui possède ce qu'il ne se connaît pas. O nature, que de choses il existe, qui sont estimées très abjectes, et dont l'emploi est très-précieux! que de choses en revanche sont estimées précieuses qui sont pauvres en valeur! Nous allons voir demain Ajax couvert de gloire pour une action dont un pur hasard l'a chargé. O cieux! que ne font pas certains hommes et que d'autres ne laissent-ils pas faire! Comme certains hommes savent se faufiler dans la salle au parquet glissant de la Fortune, tandis que d'autres jouent les idiots sous ses yeux! Comme certains se nourrissent de l'orgueil d'autrui, tandis que l'orgueilleux reste à jeûner avec son caprice! Voyez un peu ces Seigneurs grecs! ils commencent déjà, parbleu, à taper sur l'épaule de ce lourdaud d'Ajax, comme si son pied était déjà sur la poitrine du brave Hector, et si la grande Troie était remplie de clameurs.

ACHILLE. — Je le crois : car ils ont passé devant moi, comme les avares passent devant les mendiants, et aucun d'eux ne m'a donné ni un regard, ni une bonne parole. Eh quoi! est-ce que mes exploits sont oubliés?

ULYSSE. — Le temps, Monseigneur, porte sur son dos un bissac, où il jette les aumônes destinées à l'oubli, monstre gonflé d'ingratitudes dans des proportions énormes : ces rogatons sont les belles actions passées, qui sont dévorées aussi rapidement qu'elles sont accomplies, et oubliées aussitôt qu'achevées : la persévérance, mon cher Seigneur, garde l'honneur brillant : avoir fini, c'est être pendu, hors de mode, comme une cotte d'armes rouillée, dans un trophée dérisoire. Prenez le chemin présent, car l'honneur voyage dans un sentier si étroit qu'on n'y passe qu'un de front : cela fait, gardez bien le chemin, car l'émulation a mille fils qui vont vous poursuivre l'un après l'autre; si vous cédez ce chemin, ou si vous rangeant de côté vous cessez de tenir le milieu de la route, ils vont tous se précipiter, comme un flot qui a trouvé issue, et vous laisseront en arrière; ou bien encore, comme un vaillant cheval tombé au premier rang, vous resterez étendu, servant de pavé à une abjecte arrière-garde, qui vous piétinera et sautera par-dessus vous : ceux qui agissent dans le présent, vous dépasseront donc nécessairement, bien que leurs actions soient moindres que vos actions passées; car le temps est comme un hôte selon la mode, qui donne à son convive au départ une légère poignée de main, et s'avance les bras étendus, comme s'il voulait s'envoler, pour embrasser le nouveau venu : la bienvenue sourit toujours, et l'adieu part en soupirant. Oh! que la vertu ne cherche jamais une rémunération pour les choses passées; car la beauté, l'esprit, la haute naissance, la vigueur du corps, les services méritoires, l'amour, l'amitié, la charité, sont tous sujets à l'envie et aux calomnies du temps. Un même caractère fait parents tous les hommes, et ce caractère, c'est que d'un consentement unanime, ils louent les frivolités nouvellement nées, quoiqu'elles aient



Achille. Voici Ulysse : je vais interrompre sa lecture. Eh bien, Ulysse !

(Acte III, sc. iii.)

été formées et forgées par les choses passées, et ils donnent à la poussière tant soit peu dorée plus d'éloges qu'à l'or recouvert de poussière. L'œil présent loue l'objet présent : ne t'étonne donc pas, homme grand et parfait, si tous les Grecs commencent à adorer Ajax, puisque les choses en mouvement attirent l'œil plutôt que les choses immobiles. Le cri général se portait naguère sur toi, et il pourrait s'y porter encore, et il s'y porterait, si tu ne t'enterrais pas vivant, et si tu n'enfermais pas ta réputation sous ta tente, toi dont les glorieux exploits, piquant les dieux d'émulation, les firent descendre récemment sur ces champs de bataille et poussèrent le puissant Mars à la sédition.

Achille. — J'ai de fortes raisons pour garder cette retraite.

Ulysse. — Mais il y en a de plus fortes et de plus héroïques contre votre retraite. Il est connu, Achille, que vous êtes amoureux d'une des filles de Priam.

Achille. — Ah ! cela est connu !

Ulysse. — Est-ce bien étonnant ? La prévoyance qui a l'œil sans cesse ouvert, connaît presque chaque grain de l'or de Plutus, trouve le fond des profondeurs insondables, pénètre les âmes, et presque à l'instar des dieux dévoile les pensées dans leurs berceaux muets. Il y a dans l'âme d'un état un mystère dont jamais on n'a osé faire la description, et dont l'opération est plus divinatrice que ne le peuvent exprimer la parole et la plume ; tout le commerce que vous avez eu avec Troie, nous est aussi parfaitement connu qu'il l'est de vous, Monseigneur : il conviendrait mieux à Achille de renverser Hector que Polyxène. Mais comme le jeune Pyrrhus aujourd'hui dans sa pa-

trie sera chagrin, lorsque la trompette de la renommée sonnera cette nouvelle dans nos îles, et que toutes les filles de la Grèce chanteront en dansant : « La sœur du grand Hector vainquit Achille; mais notre grand Ajax a bravement battu Hector. » Adieu, Monseigneur, je vous parlé comme un ami; le fou patine sur la glace que vous devriez briser. (*Il sort.*)

Patrocle. — C'est dans ce même sens, que je vous ai parlé, Achille : une femme impudente et passée à l'état de virago n'est pas plus détestable qu'un homme efféminé en temps d'action. Le blâme de votre inaction retombe sur moi; on suppose que c'est mon peu de goût pour la guerre, et votre grande amitié pour moi, qui vous retiennent ainsi : cher ami, réveillez-vous, et ce faible et frivole Cupidon débarrassera votre cou de son étreinte amoureuse, et vous le chasserez en l'air comme un lion secoue de sa crinière une goutte de rosée.

Achille. — Ajax combattra-t-il avec Hector?

Patrocle. — Oui, et peut-être il recevra beaucoup d'honneur de ce combat.

Achille. — Je vois que ma réputation est en jeu; ma gloire est habilement assassinée.

Patrocle. — Oh, prenez garde, alors; les blessures que les hommes se font à eux-mêmes guérissent mal : omettre de faire ce qui est nécessaire, c'est signer en blanc une commission au danger, et le danger comme une maladie nous pénètre subtilement, même alors que nous sommes assis paresseusement au soleil.

Achille. — Va, appelle ici Thersite, mon cher Patrocle; je vais envoyer le fou à Ajax, et le faire prier d'inviter les seigneurs troyens à venir après le combat nous voir ici sans armes : j'ai une envie de femme, un appétit qui me rend malade de voir le grand Hector dans son costume de paix, de parler avec lui, et de contempler son visage tout à mon aise. — Ah, voici une peine d'épargnée!

Entre THERSITE.

Thersite. — Une merveille!

Achille. — Quelle est-elle?

Thersite. — Ajax va et vient dans la campagne en demandant où on pourrait le trouver.

Achille. — Comment ça?

Thersite. — Il doit se battre demain en combat singulier avec Hector, et il est si fier prophétiquement de la bastonnade héroïque qu'il recevra, qu'il délire tout haut sans rien dire.

Achille. — Comment cela se peut-il?

Thersite. — Il est là à se promener de long en large comme un paon : une enjambée, puis une pause : il rumine comme une hôtesse qui n'a d'autre arithmétique que celle de son cerveau pour établir ses comptes, et il mord sa lèvre avec un air de profond politique comme s'il voulait dire : il y aurait de l'esprit dans cette tête, s'il pouvait en sortir; et il y en a, mais il y reste aussi froid que le feu dans un caillou, lequel ne se montrera que si on frappe le caillou. L'homme est perdu pour toujours; car si Hector ne lui casse pas le cou dans le combat, il se cassera lui-même par vaine gloire. Il ne me reconnaît pas : je lui ai dit : « Bonjour, Ajax, » et il m'a répondu : « Merci, Agamemnon. » Que pensez-vous de cet homme qui me prend pour le général? Il est devenu un véritable poisson de terre, un être sans nom, un monstre. Peste soit de la vanité! Un homme peut la porter des deux côtés comme une casaque de cuir.

Achille. — Il faut que tu me serves d'ambassadeur auprès de lui, Thersite.

Thersite. — Qui, moi? parbleu, il ne répondra à personne; il fait profession de ne pas répondre; parler est bon pour des mendiants; il porte sa langue au bout de ses bras. Je vais vous le contrefaire; que Patrocle m'adresse des questions, et vous allez voir la représentation du personnage d'Ajax.

Achille. — Fais cela, Patrocle : dis-lui : « Je désire humblement que le vaillant Ajax invite le très-valeureux Hector à venir désarmé dans ma tente, et qu'il lui procure un sauf-conduit du magnanime, du très-illustre, et du six ou sept fois honoré capitaine général de l'armée grecque, Agamemnon, etc. » Fais cela.

Patrocle. — Jupiter bénisse le grand Ajax!

Thersite. — Hum!

Patrocle. — Je viens de la part du noble Achille....

Thersite. — Ah!

Patrocle. — Qui désire très-humblement que vous invitiez Hector à venir sous sa tente....

Thersite. — Hum!

Patrocle. — Et que vous vous procuriez un sauf-conduit d'Agamemnon.

Thersite. — Agamemnon?

Patrocle. — Oui, Monseigneur.

Thersite. — Ah!

Patrocle. — Que répondez-vous à cela?

Thersite. — Que je souhaite de tout mon cœur que Dieu soit avec vous.

Patrocle. — Votre réponse, Monseigneur?

Thersite. — Si demain il fait beau, à onze heures ce sera une chose faite de manière ou d'autre; quoi qu'il arrive, il m'achètera cher avant de m'avoir.

Patrocle. — Votre réponse, Monseigneur?

Thersite. — Je vous dis portez-vous bien, de tout mon cœur.

Achille. — Mais il n'est pas dans ce ton-là, n'est-ce pas?

Thersite. — Non, mais il est hors de toute espèce de ton, comme je vous le dis. Quelle musique sortira de lui, lorsqu'Hector lui aura cassé la tête, je n'en sais rien; mais je suis sûr qu'il n'en sortira aucune, à moins que ce violonneux d'Apollon ne prenne ses nerfs pour en faire des cordes.

Achille. — Allons, tu vas lui porter immédiatement une lettre.

Thersite. — Faites-m'en porter une seconde pour son cheval; car des deux, c'est la créature la plus raisonnable.

Achille. — Mon esprit est trouble comme une fontaine qu'on vient d'agiter; et moi-même je n'en vois pas le fond. (*Sortent Achille et Patrocle.*)

Thersite. — Je voudrais que la fontaine de votre esprit fût redevenue claire, afin d'y faire boire un âne! J'aimerais mieux être une tique sur un mouton qu'un tel vaillant ignorant. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Troie. — Une rue.

Entrent d'un côté ÉNÉE *et* un serviteur *avec une torche; de l'autre,* PÂRIS, DÉIPHOBUS, ANTÉNOR, DIOMÈDE, *et autres avec des torches.*

Pâris. — Attention, eh! qui va là?

Déiphobus. — C'est le seigneur Énée.

Énée. — Est-ce le prince en personne? Si j'avais une aussi bonne occasion que la vôtre de rester couché, prince Pâris, il n'y aurait qu'une affaire venant du ciel qui pourrait voler ma camarade de lit de ma compagnie.

Diomède. — C'est aussi mon opinion. — Bonjour, Seigneur Énée.

Pâris. — C'est un vaillant Grec, Énée, donnez-lui la main: j'invoque le souvenir de votre propre récit, alors que vous nous avez raconté comment Diomède, pendant toute une semaine, vous avait poursuivi, jour après jour, sur le champ de bataille.

Énée. — Bonne santé, vaillant Seigneur, pendant tout le temps que durera l'aimable trêve; mais quand je vous rencontrerai sous les armes, défi aussi implacable que le cœur puisse le ressentir ou le courage le tenir.

Diomède. — Diomède accepte l'un et l'autre. Nos courroux sont maintenant au calme; bonne santé, pendant tout ce temps-là : mais lorsque la lutte recommençant, une occasion se présentera, par Jupiter, je donnerai la chasse à ta vie avec toute ma force, ma persévérance, et ma ruse.

Énée. — Et tu donneras la chasse à un lion qui fuira, la face retournée de ton côté. En toute humaine sympathie, sois à Troie le bienvenu! Oui, par la vie d'Anchise, tu es le bienvenu! Par la main de Vénus, je jure qu'il n'est pas d'homme vivant qui puisse aimer avec autant d'affection l'homme qu'il se propose de tuer!

Diomède. — Nous sympathisons : Jupiter, fais qu'Énée vive le temps de mille voyages complets du soleil, si la destinée ne veut pas que sa mort soit une gloire pour mon épée! mais pour la satisfaction de mon honneur jaloux, permets qu'il meure, une blessure à chaque membre, et cela dès demain!

Énée. — Nous nous connaissons bien l'un l'autre.

Diomède. — Oui, et nous avons soif de nous connaître en pire.

Pâris. — Voilà bien le plus hostilement courtois accueil, la plus noblement haineuse amitié, dont j'aie jamais entendu parler. Quelle affaire vous tient levé si matin, Seigneur ?

Énée. — On m'a envoyé chercher de la part du roi; mais pourquoi, je ne le sais pas.

Pâris. — Son message vous rencontre en chemin : c'était pour vous charger de conduire ce Grec à la maison de Calchas, et une fois là, de lui remettre la belle Cressida en échange d'Anténor qui nous est rendu. Veuillez faire route avec nous, ou s'il vous plaît mieux, passez devant pour nous y précéder : je soupçonne fort, ou plutôt prenez mon soupçon pour une certitude, que mon frère Troïlus y couche cette nuit; réveillez le, avertissez le de notre arrivée, en l'informant de toutes les circonstances qui l'expliquent : je crains que nous ne soyons les très-mal venus.

Énée. — Cela, je vous en réponds; Troïlus aimerait mieux voir Troie emportée en Grèce que Cressida emportée de Troie.

Pâris. — Il n'y a pas moyen de faire autrement; les fâcheuses circonstances du moment l'exigent. Allez devant, Seigneur; nous vous suivons.

Énée. — Bonjour à tous. (*Il sort avec son valet.*)

Pâris. — Et dites-moi, noble Diomède, oui, dites-moi la vérité en toute franchise, et en toute bonne et sincère amitié; dans votre opinion, quel est de moi ou de Ménélas celui qui mérite le mieux la belle Hélène ?

Diomède. — Tous deux également : il mérite bien de l'avoir, lui qui sans tenir compte de sa souillure, la poursuit à travers un enfer de souffrances et un monde d'ennuis; et vous méritez bien de la garder, vous qui sans vous dégoûter du parfum de son déshonneur, la défendez au prix énorme de tant de richesses et d'amis. Lui, comme un cocu pleurnicheur, boirait la vase et la lie d'un vulgaire tonneau éventé; vous, comme un libertin, vous vous trouvez heureux d'avoir des héritiers sortis des reins d'une catin : vos deux mérites sont égaux; l'un ne pèse pas plus que l'autre ; d'un côté comme de l'autre, le poids d'une même catin tient la balance en équilibre.

Pâris. — Vous êtes trop amer pour votre compatriote.

Diomède. — C'est elle qui est amère pour sa patrie : écoutez-moi, Pâris; une vie grecque a péri pour chacune des gouttes du sang menteur de ses veines de catin, et pour chaque once de sa charogne souillée, un Troyen a été massacré : depuis qu'elle a pu parler, sa bouche n'a pas donné naissance à autant de bonnes paroles, qu'il a été tué pour elle de Grecs et de Troyens.

Pâris. — Beau Diomède, vous agissez comme les acheteurs, vous dépréciez la chose que vous désirez acquérir; mais nous, nous montrons sa valeur par notre silence; nous ne louerons pas ce que nous n'avons pas l'intention de vendre. Notre chemin est par ici. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Troie. — La cour de la maison de Pandarus.

Entrent TROÏLUS *et* CRESSIDA.

Troïlus. — Chérie, ne vous dérangez pas : la matinée est froide.

Cressida. — Alors, mon doux Seigneur, je vais faire descendre mon oncle; il ouvrira les portes.

Troïlus. — Ne le dérange pas; au lit, au lit : que le sommeil tue ces jolis yeux, et enchaîne tes sens dans une aussi douce captivité que celle dont il enveloppe les enfants vides de pensée !

Cressida. — Adieu, alors.

Troïlus. — Voyons, je t'en prie, au lit.

Cressida. — Êtes-vous las de moi ?

Troïlus. — O Cressida, n'était que le jour bruyant réveillé par l'alouette a fait lever les corneilles médisantes, et que la nuit mère des rêves ne peut plus cacher nos joies, je ne me séparerais pas de toi.

Cressida. — La nuit a été trop courte.

Troïlus. — Maudite soit la sorcière ! elle traîne aussi ennuyeusement que l'enfer auprès des créatures venimeuses, mais elle fuit les embrassements des amoureux avec des ailes plus rapides que la pensée. Vous allez prendre froid, et vous me maudirez.

Cressida. — Je t'en prie, attends un peu; vous autres hommes, vous ne voulez jamais attendre. O sotte Cressida ! j'aurais dû encore tenir bon, et alors vous auriez bien été forcé d'attendre. Écoutez ! voici quelqu'un.

Pandarus, *du dehors.* — Comment ! toutes les portes sont ouvertes ici ?

Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, llemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, Portugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, gypte ; les touristes y trouveront en outre des chapitres le *Danemark*, la *Suède*, la *Norvége* et la *Russie*, les seules trées de l'Europe qui n'ont pas encore d'itinéraires spéciaux.

Les Bains d'Europe ont pour auteurs M. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive), et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

Une nouvelle collection de Guides pratiques et portatifs intitulés *Guides diamant*, a été commencée en 1866. Cette collection sera continuée en 1869.

N. B. — Les recommandations contenues dans tous les guides de la collection Joanne sont entièrement gratuites.

I. GUIDES ET ITINÉRAIRES IN-18 JÉSUS

La reliure de chaque vol se paye de 1 fr. à 1 fr. 50 en sus des prix ci-après désignés.

FRANCE ET ALGÉRIE

GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS

s illustré, par *Adolphe Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*, t. I).
le parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger ur s'installer, vivre à Paris et visiter Paris, suivi de la liste de toutes rues, par *Ad. Joanne*. 24 gravures et un plan de Paris. 1 vol. 5 »
veau Plan de Paris, accompagné de *la Liste des rues de Paris*, contenant les boulevards, les monuments, etc Collé sur toile. 4 50
Environs de Paris illustrés (V. *Itinéraire de la France*, t. II).
ailles, son palais, son musée, ses eaux, etc., Saint-Cloud, Ville-d'Avray, udon, Bellevue, Sèvres, par *Ad. Joanne*. (37 grav.) 2 »
ainebleau, ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (27 vign.). 2 »

GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE

iraire général de la France, par *Ad. Joanne:*
Paris illustré. 1 vol. 1100 pages, 410 gravures, 7 cartes ou plans. 10 fr.
Environs de Paris illustrés. 1 vol. 220 gravures, 4 cartes ou plans. 7 fr.
Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Savoie. 1 vol. 17 cartes ou plans. 6 fr.
Auvergne, Dauphiné, Provence. 24 cartes et plans. 1 vol 8 fr.
La Loire et le centre de la France. 10 fr.
Les Pyrénées. 1 vol. 15 cartes, plans et panoramas 10 fr.
La Bretagne. 1 vol. 7 fr.
La Normandie. 1 volume contenant 11 cartes et plans 6 fr.
Le Nord. 1 vol 6 fr.
Les Vosges et les Ardennes. 1 vol. 9 fr.
e du voyageur en France, par *Richard*, édition refondue, 1 vol. 7 fr.

GUIDES SPÉCIAUX

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

aris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. (100 vign. et une carte). 3 »
trasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (50 vign. et carte). 1 »
aris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (150 vign.). 4 »
aris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, par *G. Héquet*. 1 v. avec cartes. 3 »
bières et ses environs, guide du baigneur, par *É. Lemoine*. 1 v. 3 »

Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

aris à Lyon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (100 vign., 1 carte et 2 plans). 3 »
aris en Suisse, par Dijon, Bâle et Besançon. 31 gravures et plans, *Ad. Joanne*. 1 vol. 3 »
ijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (20 gr. une carte). 2 »
yon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (126 vignettes, une carte et 4 plans). 3 »
aris à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (200 vignettes et 4 cartes ou plans). 6 »

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, Royat, la Bourboule et Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. (52 vign. et carte). 3 »
Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3e édit. 1 vol. (45 vign., 1 carte). 3 »
Savoie (Itinéraire de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol. (6 cartes). 5 »
Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*.
1re partie : Isère, 16 cartes, 1 plan et un panorama. 1 vol. 6 »
2e partie : Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont (3 cartes et 8 profils de montagnes). 1 vol. 4 »
Les villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, etc.), par *Élisée Reclus*. 1 vol. (34 vign. et 4 cartes). 6 »

Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.

De Bordeaux à Bayonne, à **Biarritz**, à **Arcachon** et à **Mont-de-Marsan**, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec vignettes. 2 »
De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. 32 gr. vignettes, une carte. 3 »
Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2e édition. 1 vol. 1 50

Réseau des chemins de fer du Nord.

De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht, par *A. Morel*. (1 vol. 89 vign. et une carte). 2 »
De Paris à Boulogne par Creil, Amiens et Abbeville, par *E. Pénel*. 1 vol. (54 vign. et une carte). 4 »

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

De Paris à Bordeaux, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (120 vign. et 1 carte). 3 »
De Paris à Nantes et à Saint Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 v. 95 vign. 3 »
De Paris à Agen, par *Célestin Port*. 1 vol. (66 vign. et 2 cartes). 3 50
De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (21 gravures et une carte). 2 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par la Loire. 1 vol. (95 vign., 1 carte et 4 plans), par *Ad. Joanne*. 3 50
De Nantes à Brest, à Saint-Nazaire, à Rennes et à Napoléonville, par *Pol de Courcy*. 1 vol. (1 carte). 3 »

Réseau des chemins de fer de l'Ouest

De Paris à Dieppe, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (30 vign. et 2 plans). 2 »
De Paris au Havre, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (80 vign. et une carte). 3 »
De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. (70 vig.). 3 »
De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault*. 1 vol. 3 »
Dieppe et ses environs, par *E. Chapus*. 1 vol. (12 vign. et un plan). 1 »
De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *de Courcy*. 1 vol. (carte) 3 »

ALGÉRIE

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*. 1 volume, avec 5 cartes. 10 »

PAYS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN

iraire historique et descriptif de l'Allemagne, par *A. Joanne*. 2 vol. :
Allemagne du Nord. 1 vol. avec 14 cartes et 13 plans. 10 50
Allemagne du Sud, avec 11 cartes et 7 plans. 10 50
Bords du Rhin illustrés. Itinéraire descriptif et historique, par le ... ne. 1 vol. (292 grav., 11 cartes et 10 plans). 5 »
Trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles (21 cartes). 3 »
... et la Forêt-Noire, contenant la route de Paris à Baden-Baden, par ... même. 1 vol. (100 grav. et 5 cartes). 2 »

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE

iraire descriptif et histor. de la Grande Bretagne (Angleterre, Écosse) et Irlande, par *Alphonse Esquiros*, avec 3 cartes et 10 plans. 13 50
iraire de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec 1 carte et 2 plans. 1 vol. 7 50
... à Londres, par *Élisée Reclus*. 1 vol. (2 cartes et 6 plans.) 10 »
...res illustré, par *É. Reclus*. 1 vol., 63 grav., 1 carte et 11 plans. 3 »

BELGIQUE ET HOLLANDE

iraire descriptif de la Belgique, comprenant : les routes de France en Belgique, de Belgique en Hollande, en Prusse Rhénane et en Angleterre, *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 4 cartes et 7 plans, etc. 5 »
iraire descriptif de la Hollande, comprenant : les routes de France ... la Hollande, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 3 cartes et 6 plans. 5 »
...et ses environs, par *Ad Joanne*. 1 vol. avec 1 carte. 2 »

ESPAGNE ET PORTUGAL

Itinéraire descriptif, histor. et artist. de l'Espagne et du Portugal, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol avec 13 cartes et 20 plans. 15 »

ITALIE

Itinéraire de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 2 forts vol., avec 8 cartes et 52 plans. 4e éd. augmentée. Chaque volume se vend séparément. I. Italie du Nord. 1 vol. — II. Italie du Sud. 1 vol. Chaque vol. 10 »

ORIENT

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. (11 cartes et 19 plans). 20 »

SUISSE

Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne*. 1 vol. de 984 p. (16 cartes, 5 plans, 13 vues et 7 panoramas). 4e édit. 10 »
Guide illustré du voyageur en Suisse et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 volume, 117 vign. et panoramas. 3 »

EUROPE

Guide du voyageur en Europe, comprenant tous les pays de l'Europe, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. de 1120 pages avec 1 carte, 3e édition. 20 »
Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. le Pileur* 1 vol. avec 1 carte. 10 »

II. GUIDES DIAMANT IN-32 JÉSUS

NOUVELLE SÉRIE DES GUIDES PORTATIFS

CONTENANT DANS UN PETIT FORMAT TOUS LES RENSEIGNEMENTS NÉCESSAIRES AUX VOYAGEURS

Chacun de ces volumes est cartonné élégamment en percaline gaufrée.

Les touristes se plaignent, depuis quelques années, du poids et de la grosseur des itinéraires auxquels leurs auteurs, s'ils veulent être exacts et complets, sont obligés, tout en se limitant le plus possible, de donner des développements sans cesse croissants.

Pour répondre à ces justes réclamations, les éditeurs de la collection des Guides-Joanne ont résolu de publier une seconde collection, dite des *Guides diamant*, qui contînt, sous la forme la plus commode et dans les conditions de poids les plus favorables, tous les renseignements pratiques indispensables aux voyageurs.

Dans la pensée des éditeurs, les Guides diamant, publiés sous la direction de M. Adolphe Joanne, doivent être non les remplaçants, mais les liaires des Itinéraires dont ils renfermeront la substance. Vrais Guid poche, ils pourront être emportés facilement dans toutes les excursion seront toujours consultés avec profit, car les touristes y trouveront, à les détails spécialement réservés pour les grands Guides, toutes les indica désirables sur les distances parcourues, les localités visitées, les hau atteintes, les curiosités de l'art ou de la nature admirées, enfin sur les préférables, les guides les plus utiles, les précautions nécessaires.

Chaque volume des Guides diamant est imprimé avec luxe sur un à la fois léger et solide, fabriqué tout exprès pour cette collection.

EN VENTE :

Suisse, par *Adolphe Joanne* (6 cartes tirées en chromo-lithographie et coloriées. 4 fr.

Italie et **Sicile**, par *A.-J. Du Pays* (10 cartes ou plans). 4 fr.

Belgique et **Hollande**, par *A.-J. Du Pays* (2 cartes et 13 plans). 4 fr.

Espagne et **Portugal**, par *A. Germond de Lavigne* (1 carte et 4 plans). 4 fr.

Paris-diamant, par *Adolphe Joanne* (127 vignettes et un plan de Paris). 2 fr.

Paris-diamant, en anglais (*id.*). 3 fr.

Paris-diamant, en espagnol (*id.*).

Paris-diamant, en allemand (*id.*).

Normandie, par *Adolphe Joanne* (1 carte, 4 plans).

France, par *Adolphe Joanne* (8 cartes).

Vosges, par *Adolphe Joanne* (4 cartes).

SOUS PRESSE

Pyrénées; — **Bords du Rhin**; — **Bretagne**; **Savoie et Dauphiné**, etc.

Fuyez les ciceroni ; tous ces industriels-là ne visent qu'à vous vendre leur insignifiant radotage.... Fuyez aussi les itinéraires : seulement exceptez de la proscription : ce bon Ebel, Maurray, Joanne, quelques autres encore, qui sont non pas des guides bavards, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés !... (*Voyages en zigzag*, t. Ier.) TOPFFER.

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A. J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente. (*Daniella*, t. Ier.) George SAND.

M. Adolphe Joanne, dans les recommandables *Itinéraires* qu'il consacre à la France, œuvre patriotique parce qu'elle est consciencieuse, a trop bien décrit Lyon, pour laisser beaucoup à glaner après lui. (*Dick Moon en France.*) Francis WEY.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire un nouveau Manuel du voyageur ; celui de M. Adolphe Joanne ne laisse rien à désirer. (*Voyage en Suisse.*) Xavier MARMIER.

Nous avons déjà indiqué l'intérêt qui s'attache aux *Itinéraires* de M. Adolphe Joanne ; l'exactitude et l'abondance des renseignements s'y concilient avec une forme agréable qui n'a ni l'aridité de quelques guides ni l'emphase banale de quelques autres. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1855.)

Si je n'avais éprouvé, par une expérience récente, tout ce que les ouvrages de M. Adolphe Joanne, uniquement destinés à la satisfaction des voyageurs, renferment d'érudition sérieuse, de variété attachante, et de mérite vraiment littéraire, j'hésiterais à faire mention, à cette place, de ces *Itinéraires* célèbres qui sont, au moment même où j'écris, entre les mains de tout le monde ou qui y seront demain : car tout le monde voyage en cette saison ou s'apprête à voyager. Ceux qui ne voyagent pas pourraient lire les *Itinéraires* de M. Joanne, qui tantôt nous provoquent à sortir de chez nous, tantôt nous consolent d'y rester.

L'an dernier, j'étais aux bains d'Allevard près de Grenoble, et de là je fis un tour en Suisse en traversant la Savoie. Vous dire ce que j'ai dû de jouissances d'esprit aux intarissables informations de M. Joanne, ce serait vous raconter tout mon voyage. M. Joanne ne m'a pas quitté un moment. Je ne sais pas un compagnon plus aimable et aussi plus exigeant. Vous voudriez vous reposer quelquefois dans votre ignorance et votre *far niente*; mais non, il faut s'enquérir, il faut apprendre; le livre est là, il faut l'ouvrir ; la page est commencée, comment ne pas la finir? Quand deux personnes voyagent ensemble, on dit toujours que l'une finit par tyranniser l'autre : cela est trop vrai avec M. Joanne, mais personne ne se plaindra de lui laisser la parole et de lui abandonner la direction de son voyage; il sait tout, il a tout vu tout prévu.

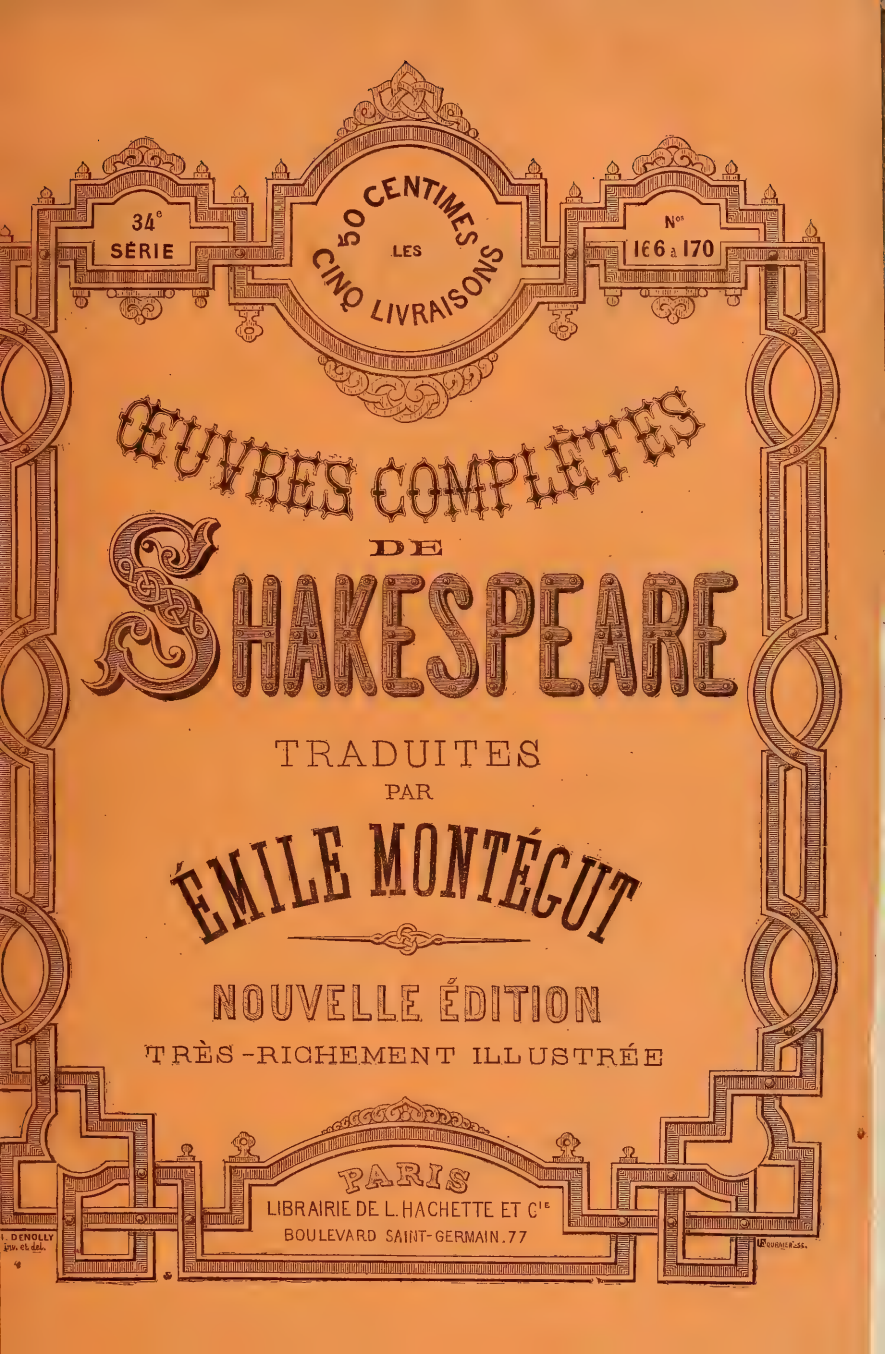
Tout savoir, tout voir, tout prévoir, connaissez-vous beaucoup d'entre qui demandent davantage? Pour faire les livres que M. Joanne a écri puis quinze ans, sans parler de ceux du même genre qu'il a simpl dirigés, il a fallu le travail du cabinet, cela va sans dire, courir les b thèques, feuilleter les vieux recueils, consulter les cartes, remonter par siècle l'histoire de tous les âges; puis voir aussi ce qu'on avait à d parcourir l'Europe en quête d'impressions de toute sorte, être un to en même temps qu'un savant. Que dis-je? Pour répondre à l'exigen voyageurs, qui semble croître en raison de leur nombre, il fallait se leur pourvoyeur, leur messager, leur maréchal des logis sur toutes les r (*Débats*, 7 juillet 1863.) CUVILLIER FLEURY.

Et maintenant c'est l'heure où l'honnête homme, enfin délivré du obéit au caprice, à l'inspiration, et s'en va, glorieux et content, choisi la collection des *Guides-Joanne*

.... un endroit écarté,
Où de se reposer il ait la liberté.

Ce *sieur* Joanne, pour parler à la façon de son rapporteur du Sénat *sieur* ne lui eût pas écorché la bouche), est un vrai guide, enne hasard, grand connaisseur des vrais sentiers, parlant bien, écrivant r Il vous dit la marche et la halte. Il sait toutes les joies et toutes les sur du voyage ; il vous en indiquera les dangers. Courageux pour lui-mêm est très-prudent pour les voyageurs qu'il prend sous sa garde, et ne cra pas que, chemin faisant, il oublie un beau site, un chef-d'œuvre, ou vous indique un mauvais hôte, un méchant gîte. A chaque stage, i dirait volontiers : *J'étais là, telle chose m'advint.* Son livre est une révél et, soit que vous choisissiez le gros tome in-18, représentant de la g histoire et du voyage au long cours, soit que vous préfériez l'édition di sous sa tranche empourprée à l'antique façon des vieux livres, vou entourés de zèle et de bienveillance. Aujourd'hui, dans son guide-dia le *sieur* Joanne vous appelle à Lausanne, à Fribourg, sur les haute Mont-Blanc, dans cette Suisse au paysage infini. Il vous convie, en son *en Normandie*, à travers l'illustre et poétique province où Guillau *Conquérant* a laissé sa trace impérissable. Le beau voyage ! A peine ave dépassé Paris, l'antique Rouen vous invite à ses merveilles ; le Hav plus loin qui vous appelle. Ici Dieppe, et là-bas, par ces sentiers fleur charmant Tréport, le château d'Eu, toute une histoire si touchante ! la même route : Orbec, Lisieux, plus loin Cherbourg; halte-là ! la Bre n'est pas loin. Notre éloquent Joanne (il eût sauvé le jardin du Luxem si l'éloquence était encore une vertu) vous conduirait dans la Palest dans la Turquie d'Asie. Il vous dira l'Allemagne du Nord, l'Allemag Sud, Bade et la Forêt-Noire, la Moselle et le Neckar, Belgique, Hol Espagne et Portugal, Spa même, le doux Spa de la fête et du loi l'Italie.... Il ne s'agit que de partir. (*Débats*, 27 août 1866.) Jules JAN

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


34e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 166 à 170
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

COLLECTION

DE

GUIDES ET ITINÉRAIRES

POUR LES VOYAGEURS

Cette collection, qui comprend déjà 120 volumes, est constamment tenue à jour et continuée sous la direction

de M. Adolphe Joanne

La grande collection de Guides et d'Itinéraires pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et Cie, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux Guides ou Itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collections d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'Itinéraire général de la France comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, publié en 1863, illustré de 410 gravures, est consacré à *Paris*. Il n'a pas moins de 1200 pages. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* remplissent un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire, si intéressante, de toutes les résidences royales ou princières y occupe une place considérable.

La France proprement dite, avec sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en dix volumes, contient la description, non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est spécialement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'Itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes des chemins de fer.

On trouvera encore dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés : le *Dauphiné*, les *Villes d'hiver de la Méditerranée*, *Vichy*, le *Mont Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'Itinéraire de l'Algérie, par M. Louis Piesse, comprend le Tell et le Sahara.

Les Itinéraires de la Belgique et **de la Hollande** ont été rédigés, sur un plan entièrement nouveau, par M. A. J. Du I qui depuis quinze années est chargé dans le journal *l'Illu tion* de la critique des œuvres d'art. — *Spa et ses environs*, M. Adolphe Joanne, forment un volume séparé.

L'Itinéraire de la Grande-Bretagne, contenant : l'A terre, l'Écosse et l'Irlande, a pour auteur M. Alphonse Esqu dont les monographies, publiées par la *Revue des Deux-Mo* ont été si justement remarquées.—L'Écosse, par M. Ad. Joa a été réimprimée à part. — Le *Guide du Voyageur à Londr Londres illustré* sont signés d'un nom célèbre dans la sci géographique; ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'Allemagne du Nord et **l'Allemagne du Sud** sont l'œ particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié des volumes ciaux pour les touristes désireux de visiter seulement *Bade Forêt-Noire* ou les *bords du Rhin, de la Moselle et du Neckar*

L'Itinéraire de la Suisse, dont la 1re édition (1852) a pour faire la réputation de M. Ad. Joanne, et dont la 4e e vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qui dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au courant, seulement de tous les progrès des voies de communication, de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles cours montagnes entreprises pendant ces dernières années. Les ristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les la les routes de voitures, ont à leur disposition le *Guide du geur en Suisse*, abrégé de l'*Itinéraire de la Suisse*.

L'Espagne et **le Portugal**, réunis dans le même volume été décrits avec un soin particulier par M. Germond de Lav bien connu dans le monde littéraire pour ses études sur l'E gne. La 2e édition, entièrement revue, a paru en 1866.

L'Itinéraire de l'Italie, dont les éditions se succèdent ra ment, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété de dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'hi de la peinture en Europe, si brillamment commencée dan beaux volumes enrichis de nombreux plans de ville.

L'Itinéraire de l'Orient, par MM. Adolphe Joanne et I Isambert, contient: Malte, la Grèce, la Turquie d'Euro Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, en de 30 cartes ou plans.

L'Itinéraire de l'Europe résume non-seulement to renseignements les plus importants contenus dans la coll générale des Guides ci-dessus mentionnés, sur Paris, la F



TROILUS. Voyons, je t'en prie, au lit.
CRESSIDA. Êtes-vous las de moi ? (Acte IV, sc. II.)

TROÏLUS. — C'est votre oncle.

CRESSIDA. — Peste de lui! Maintenant il va se mettre à railler : je vais avoir une vie....

Entre PANDARUS.

PANDARUS. — Eh bien, eh bien! comment vont les pucelages? Ah! vous voilà, Mademoiselle! où est ma nièce Cressida?

CRESSIDA. — Allez vous faire pendre, vilain railleur d'oncle! vous me poussez à faire la chose, et puis vous me raillez par-dessus le marché.

PANDARUS. — Je vous ai poussée à faire quoi? à faire quoi? — qu'elle dise quoi? Qu'est-ce que je vous ai poussée à faire?

CRESSIDA. — Voyons, voyons, allez vous promener! vous ne voulez jamais être bon, ni laisser les autres en paix.

PANDARUS. — Ha! ha! Hélas, la pauvre petite! Hélas, la pauvre sainte n'y touche! Tu n'as pas dormi cette nuit? est-ce qu'il n'a pas voulu te laisser dormir le méchant? Que le loup-garou l'emporte! (*On frappe à la porte.*)

CRESSIDA. — Ne vous l'avais-je pas dit? je voudrais qu'on l'assommât! — Qui est là à la porte? allez donc voir, mon bon oncle. — Monseigneur, rentrez dans ma chambre. Vous souriez et vous vous moquez de moi comme si je pensais à mal.

TROÏLUS. — Ha! Ha!

CRESSIDA. — Eh bien, vous vous trompez, je ne pense à rien de pareil. (*On frappe de nouveau.*) Avec quel entrain ils frappent! Je vous en prie, rentrez; je ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous vît ici. (*Sortent Troïlus et Cressida.*)

PANDARUS, *allant vers la porte.* — Qui est ici? Qu'y a-t-il? Est-ce que vous voulez enfoncer la porte? Qu'y a-t-il? de quoi s'agit-il?

Entre ÉNÉE.

ÉNÉE. — Bonjour, Seigneur, bonjour.

PANDARUS. — Qui est là? Monseigneur Énée! Sur ma foi, je ne vous reconnaissais pas : quelles nouvelles apportez-vous si matin?

ÉNÉE. — Est-ce que le prince Troïlus n'est pas ici?

PANDARUS. — Ici? que ferait-il ici?

ÉNÉE. — Voyons, il est ici, Monseigneur; ne le niez pas : il lui importe beaucoup que je lui parle.

PANDARUS. — Il est ici, dites-vous? c'est plus que je n'en sais, je vous le jure : pour mon compte, je suis rentré tard. Que ferait-il ici?

ÉNÉE. — Lui? rien du tout, parbleu! Voyons, voyons, vous allez lui faire du tort sans vous en douter : vous voulez lui être si fidèle, que vous allez lui être infidèle : ignorez qu'il est ici, mais allez le chercher; allez.

Au moment où PANDARUS *va sortir, rentre* TROÏLUS.

TROÏLUS. — Eh bien, qu'y a-t-il? De quoi s'agit-il?

ÉNÉE. — Monseigneur, j'ai à peine le loisir de vous saluer, tellement mon affaire est pressée : il y a ici tout proche votre frère Pâris, Déiphobus, le Grec Diomède, et notre Anténor, qui nous a été rendu; et en échange de ce dernier, il faut qu'avant le premier sacrifice, d'ici à une heure, nous ayons remis entre les mains de Diomède Madame Cressida.

TROÏLUS. — La chose est-elle décidée?

ÉNÉE. — Décidée par Priam et le grand conseil de Troie; ils sont tout proche, et viennent pour exécuter cette décision.

TROÏLUS. — Comme mes succès me raillent! Je vais aller à leur rencontre : mais, Monseigneur Énée, il est entendu que nous nous sommes rencontrés par hasard; vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE. — C'est bon, c'est bon, Monseigneur; la nature ne garde pas ses secrets avec plus de discrétion que moi les miens. (*Sortent Troïlus et Énée.*)

PANDARUS. — Est-ce possible? Pas plus tôt gagnée que perdue! Le diable emporte Anténor! Le jeune prince en deviendra fou. La peste soit d'Anténor! Je voudrais qu'ils lui eussent tordu le cou!

Rentre CRESSIDA.

CRESSIDA. — Eh bien, de quoi s'agit-il? Qui était ici?

PANDARUS. — Ah! ah!

CRESSIDA. — Pourquoi soupirez-vous si profondément? Où est allé Monseigneur? Qu'y a-t-il? dites-le-moi, mon bon oncle.

PANDARUS. — Je voudrais être enfoncé sous terre de toute ma hauteur!

CRESSIDA. — Ah Dieux! qu'y a-t-il donc?

PANDARUS. — Rentre, je t'en prie : plût au ciel que tu ne fusses jamais née! je savais que tu se-

rais sa mort. Ah, le pauvre gentilhomme! Peste soit d'Anténor!

Cressida. — Mon bon oncle, je vous en conjure, je vous en supplie à genoux, qu'y a-t-il?

Pandarus. — Il faut que tu partes, fillette, il faut que tu partes : tu es échangée contre Anténor : tu dois retourner vers ton père et te séparer de Troïlus : cela sera sa mort; cela sera son poison; il ne pourra le supporter.

Cressida. — O Dieux immortels! Je ne partirai pas.

Pandarus. — Il le faut!

Cressida. — Je ne partirai pas, mon oncle : j'ai oublié mon père; je ne connais plus aucun des liens du sang; ni parenté, ni affection, ni sang, ni âme au monde ne me sont aussi proches que le doux Troïlus. O vous, Dieux divins! faites du nom de Cressida la couronne même de la fausseté, si jamais elle abandonne Troïlus! Temps, force, mort, faites subir à ce corps tous les outrages que vous voudrez; mais la solide base, le fondement de mon amour, est comme le centre de la terre qui attire vers lui toutes choses. Je vais rentrer et pleurer....

Pandarus. — Va, va.

Cressida. — Arracher ma brillante chevelure, égratigner mon visage vanté, enrouer de sanglots ma voix limpide, et briser mon cœur à force de crier Troïlus! Je ne veux pas partir de Troie! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Troie. — Une rue devant la maison de Pandarus.

Entrent PÂRIS, TROÏLUS, ÉNÉE, DÉIPHOBUS, ANTÉNOR *et* DIOMÈDE.

Pâris. — Il est grand matin, et l'heure fixée pour la remettre aux mains de ce Grec vaillant s'approche rapidement : mon bon frère Troïlus, informez la Dame de ce qu'elle doit faire, et décidez-la à consentir promptement.

Troïlus. — Dirigez-vous vers sa maison; je vais l'amener au Grec sans retard, et quand je la remettrai entre ses mains, imagine que ses mains sont un autel, et que ton frère Troïlus est un prêtre qui offre son propre cœur. (*Il sort.*)

Pâris. — Je sais ce que c'est que d'aimer, et je voudrais pouvoir t'aider, aussi bien que je sais te plaindre! Vous plairait-il de marcher en avant, Messeigneurs? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Troie. — Un appartement dans la demeure de Pandarus.

Entrent PANDARUS *et* CRESSIDA.

Pandarus. — Sois modérée, sois modérée.

Cressida. — Pourquoi me parlez-vous de modération? La douleur que je ressens est extrême, complète; c'est le dernier mot de la douleur, et elle me violente aussi fortement que l'amour qui la cause : comment pourrais-je la modérer? Si je pouvais modérer mon amour, verser de l'eau dessus pour l'affaiblir et le refroidir, je pourrais donner à ma douleur la même atténuation; mais mon amour n'admet pas de tels remèdes affaiblissants, et pas davantage ma douleur, quand il s'agit d'une perte si chère.

Pandarus. — Là, là, là, le voici qui vient.

Entre TROÏLUS.

Pandarus. — O charmants tourtereaux!

Cressida, *embrassant Troïlus.* — O Troïlus! Troïlus!

Pandarus. — Le joli couple que voilà! Je veux vous embrasser aussi. *O cœur*, comme dit la jolie chanson :

> Oh cœur! ô triste cœur!
> Pourquoi soupires-tu sans t'arrêter?

A quoi il répond .

> Parce que tu ne peux soulager ta blessure,
> Ni par les soins de l'amitié, ni par les paroles.

Il n'y eut jamais chanson plus vraie. Ne faisons jamais fi de rien, car nous pouvons vivre assez pour avoir besoin d'une telle chanson; nous le voyons, nous le voyons. Eh bien, mes agneaux?

Troïlus. — Cressida, je t'aime avec une ardeur si pure, que les Dieux immortels furieux de ma passion dont le zèle est plus chaud que les prières que de froides lèvres envoient vers leurs divinités, t'arrachent à moi.

Cressida. — Est-ce que les Dieux ont de l'envie?

Pandarus. — Oui, oui, oui, oui; c'est trop évident.

Cressida. — Et est-il vrai que je dois quitter Troie?

Troïlus. — Trop odieusement vrai.

Cressida. — Quoi! et quitter Troïlus aussi?

Troïlus. — Troie et Troïlus.

Cressida. — Est-ce possible?

Troïlus. — Et cela tout de suite; car la méchanceté du hasard nous refuse le temps des adieux, nous frustre brutalement de tout délai, prive grossièrement nos lèvres de tout baiser, empêche par la contrainte nos étroits embrassements, étouffe nos tendres vœux dans le berceau même de notre souffle où ils s'engendrent : nous qui nous sommes achetés mutuellement au prix de tant de milliers de soupirs, il nous faut nous vendre misérablement au prix d'un seul exhalé à la hâte. Aujourd'hui le temps injurieux, avec la précipitation d'un voleur, entasse son riche larcin, pêle-mêle, et sans savoir ce qu'il fait; il rassemble en un seul adieu sommaire autant d'adieux qu'il y a d'étoiles au ciel, adieux dont chacun avait son battement de cœur distinct et ses baisers propres, et il nous réduit à un seul maigre baiser gâté par le sel de nos larmes.

Énée, *de l'extérieur.* — Monseigneur, la Dame est-elle prête?

Troïlus. — Écoutez! on vous appelle : certains disent que l'esprit crie ainsi *venez!* à celui qui doit mourir subitement. — Priez-les de prendre patience; elle va venir tout à l'heure.

Pandarus. — Où sont mes larmes? de la pluie pour abattre ce vent, ou mon cœur va être déraciné! (*Il sort.*)

Cressida. — Je dois donc aller parmi les Grecs?

Troïlus. — Il le faut absolument.

Cressida. — Une Cressida douloureuse parmi les Grecs joyeux! Quand nous reverrons-nous?

Troïlus. — Écoute-moi, mon amour : sois seulement fidèle de cœur....

Cressida. — Moi, fidèle! eh bien! quelle méchante supposition est-ce là?

Troïlus. — Voyons, c'est avec tendresse que nous devons nous faire nos recommandations, car voici l'heure de notre séparation : quand je te dis *sois fidèle*, ce n'est pas que je redoute que tu ne le sois pas; car je jetterais mon gant à la mort elle-même, comme garantie que ton cœur est sans tache : mon *sois fidèle* n'avait d'autre but que d'amener cette promesse-ci : sois fidèle, et j'irai te voir.

Cressida. — Oh! Monseigneur, vous vous exposerez à des dangers aussi infinis que menaçants! mais je serai fidele.

Troïlus. — Et moi, je ferai amitié avec le danger. Porte cette manche.

Cressida. — Et vous ce gant. Quand vous verrai-je?

Troïlus. — Je corromprai les sentinelles grecques pour te rendre visite de nuit : mais encore une fois, sois fidèle.

Cressida. — O cieux! encore ce *sois fidèle!*

Troïlus. — Écoutez la raison pour laquelle je parle ainsi, bien-aimée; les jeunes Grecs sont pleins de charmes; ils sont portés à l'amour, beaux de formes, riches en dons naturels, ils excellent dans tous les arts et tous les exercices. Hélas! une sorte de jalousie divine que je vous conjure de tenir pour un péché vertueux, me fait craindre pour vous les tentations de la nouveauté et de leurs charmes personnels.

Cressida. — O cieux! vous ne m'aimez pas.

Troïlus. — Que je meure comme un scélérat, si cela est vrai! Quand je dis cela, c'est bien moins votre fidélité que je mets en question que mon mérite : je ne sais pas chanter, ni danser la volte, ni dire des douceurs, ni jouer à des jeux subtils, aimables talents dans lesquels les Grecs sont très-versés et très-habiles : mais, je puis vous le dire, dans chacune de ces grâces rampe un diable invisible et au langage muet, qui tente très-habilement : ne soyez pas tentée.

Cressida. — Croyez-vous que j'en sois capable?

Troïlus. — Non, mais on peut faire ce qu'on ne veut pas, et nous sommes parfois des diables envers nous mêmes, lorsque présumant trop de leur puissance soumise au changement, nous tentons la fragilité de nos instincts.

Énée, *de l'extérieur.* — Mais, mon bon Seigneur.

Troïlus. — Allons, un baiser, et séparons-nous.

Pâris, *de l'extérieur.* — Frère Troïlus!

Troïlus. — Mon bon frère, venez ici, et amenez avec vous Énée et le Grec.

Cressida. — Monseigneur, serez-vous fidèle?

Troïlus. — Qui, moi? hélas! la fidélité est mon vice, mon défaut : tandis que d'autres pêchent avec la ruse une grande renommée, moi, avec une grande sincérité je n'attrape qu'une simple notoriété; tandis que d'autres dorent par l'astuce leurs couronnes de cuivre, moi je porte la mienne toute nue, franchement et simplement. Ne suspectez pas ma sincérité : la devise de mon caractère



TROÏLUS. Soyez le bienvenu, Messire Diomède! Voici la Dame que nous devons vous remettre en échange d'Anténor. (Acte IV, sc. IV.)

est *simple et franc;* voilà toute ma nature jusqu'au bout.

Entrent ÉNÉE, PÂRIS, ANTÉNOR, DÉIPHOBUS *et* DIOMÈDE.

TROÏLUS. — Soyez le bienvenu, Messire Diomède! Voici la Dame que nous devons vous remettre en échange d'Anténor : aux portes de la ville, je la confierai à tes mains, Seigneur, et tout en faisant route, je vais te renseigner sur elle. Traite-la bien, et sur mon âme, beau Grec, si jamais tu te trouves à la merci de mon épée, tu n'auras qu'à nommer Cressida, et ta vie sera aussi sûre que celle de Priam est sûre dans Ilion.

DIOMÈDE. — Belle Madame Cressida, qu'il vous plaise d'épargner les remercîments que ce prince attend : la lumière de vos yeux, le ciel de votre visage réclament éloquemment les plus respectueux égards : vous serez la maîtresse de Diomède et vous lui commanderez pleinement.

TROÏLUS. — Grec, ce n'est pas me traiter avec courtoisie que de faire honte par les louanges que tu lui donnes au zèle des recommandations que je t'adresse en sa faveur : je te le dis, Seigneur Grec, elle est autant au-dessus de tes louanges, que tu es peu digne d'être nommé son serviteur. Je t'enjoins de la bien traiter, ne fût-ce qu'à cause de l'ordre que je te donne; car si tu ne le fais pas, par le redoutable Pluton, je te couperai la gorge, quand bien même tu aurais pour te défendre le gigantesque Achille.

DIOMÈDE. — Oh! pas d'emportement, prince Troïlus : veuillez m'accorder, au nom de ma condition et de mon ambassade, le privilége du franc parler : lorsque je serai sorti d'ici, j'agirai à ma volonté, et sachez bien, Seigneur, que je ne ferai

rien par ordre : elle aura les égards qui sont dus à son mérite ; mais si vous me dites : « Qu'il en soit ainsi, » je vous répondrai en tout courage et en tout honneur, — non.

Troïlus. — Allons, marchons vers le port. Je te le déclare, Diomède, ta bravade te forcera plus d'une fois à cacher ta tête. — Madame, donnez-moi la main, et tout en marchant, confions-nous mutuellement l'un à l'autre ce que nous avons à nous dire. (*Sortent Troïlus, Cressida et Diomède. Bruit de trompette à l'extérieur.*)

Pâris. — Écoutez ! c'est la trompette d'Hector.

Énée. — A quoi avons-nous passé cette matinée ! Le prince va me croire négligent et oublieux, moi qui lui avais promis d'être sur le champ du combat avant lui.

Pâris. — C'est la faute de Troïlus : vite, vite, allons rejoindre Hector au lieu du combat.

Déiphobus. — Apprêtons-nous en toute hâte.

Énée. — Oui, préparons-nous avec l'allègre vivacité d'un fiancé à bien vite rejoindre Hector : la gloire de notre Troie dépend aujourd'hui de son noble courage et de sa seule chevalerie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le camp grec. — Une arène de combat est préparée.

Entrent AJAX, *en armes*, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR, *et autres.*

Agamemnon. — Te voilà frais et dispos au rendez-vous où ton courage bouillant t'a fait devancer l'heure. Redoutable Ajax, que ta trompette lance vers Troie un bruyant appel, afin que l'air tressaillant pénètre les oreilles de l'illustre combattant, et l'entraîne ici

Ajax. — Trompette, voici ma bourse. Allons, crève tes poumons et fais éclater ton tuyau d'airain. Souffle, coquin, jusqu'à ce que tes joues prennent la forme d'une sphère et battent en volume l'enflure de l'Aquilon bouffi : voyons, dilate ta poitrine, et que tes yeux jettent le sang ; tu souffles pour Hector (*La trompette sonne.*)

Ulysse. — Aucune trompette ne répond.

Achille. — Il est encore de très-bonne heure.

Agamemnon. — N'est-ce pas Diomède qui vient là-bas avec la fille de Calchas ?

Ulysse. — C'est lui, je le reconnais à sa façon de marcher : il va se dressant sur la pointe des pieds : les aspirations de son âme le soulèvent ainsi de terre.

Entre DIOMÈDE *avec* CRESSIDA.

Agamemnon. — Est-ce là Madame Cressida ?

Diomède. — Elle-même.

Agamemnon. — Vous êtes la très-bien venue parmi les Grecs, aimable Dame.

Nestor. — Notre général vous salue par un baiser.

Ulysse. — Cependant sa politesse n'est qu'individuelle : il serait mieux qu'elle fût embrassée *en général.*

Nestor. — C'est un conseil très-courtois : je vais commencer. Voilà pour Nestor.

Achille. — Je vais chasser cette glace de Nestor de vos lèvres, belle Dame. Achille vous souhaite la bienvenue.

Ménélas. — J'avais de bonnes raisons pour donner des baisers autrefois.

Patrocle. — Mais vous n'en avez pas pour en donner maintenant, car survint Pâris dont le brusque succès vous sépara vous et vos raisons, — comme cela. (*Il embrasse Cressida.*)

Ulysse. — O maudite aventure, sujet de toutes nos misères, qui est cause que nous perdons nos têtes pour dorer ses cornes !

Patrocle. — Le premier baiser était celui de Ménélas ; voici le mien : Patrocle vous embrasse.

Ménélas. — Ah bien, voilà qui est joli !

Patrocle. — Pâris et moi nous embrassons toujours pour lui.

Ménélas. — Je veux avoir mon baiser, Messire. Madame, avec votre permission.

Cressida. — Quand vous embrassez, recevez-vous ou donnez-vous ?

Ménélas. — Je prends et je donne.

Cressida. — Je veux faire un marché avantageux : le baiser que vous prenez vaut mieux que celui que vous donnez ; donc pas de baiser.

Ménélas. — Je vous en rendrai en quantité ; je vous en donnerai trois pour un.

Cressida. — Vous êtes un homme impair ; donnez-en un nombre pair ou n'en donnez aucun.

Ménélas. — Un homme impair, Madame ! Tout homme est impair (*a*).

Cressida. — Non, Pâris ne l'est pas, car vous savez que votre compte avec lui n'est pas réglé, et que lui est au pair avec vous.

(*a*) *Impair*, puisqu'il ne fait que le nombre *un*.

MÉNÉLAS. — Vous visez mon front.

CRESSIDA. — Non, je vous jure.

ULYSSE. — Vos ongles contre ses cornes, les armes ne seraient pas égales entre vous. Aimable Dame, puis-je solliciter de vous un baiser?

CRESSIDA. — Vous pouvez.

ULYSSE. — Je le désire.

CRESSIDA. — Eh bien, demandez-le alors.

ULYSSE. — Eh bien alors, au nom de Vénus, donnez-moi un baiser le jour où Hélène sera redevenue vierge et l'épouse de Ménélas.

CRESSIDA. — Je suis votre débitrice, réclamez votre dû quand le jour viendra.

ULYSSE. — Mon jour est jamais, donc un baiser de vous.

DIOMÈDE. — Madame, un mot. — Je vais vous conduire à votre père. (*Il sort avec Cressida.*)

NESTOR. — Une femme d'un vif esprit.

ULYSSE. — Fi, fi d'elle! Il y a un langage dans son œil, dans sa joue, dans sa lèvre, il n'est pas jusqu'à son pied qui ne parle; son âme capricieuse jaillit de toutes les articulations et de tous les membres de son corps. Oh! ces escarmoucheuses, si déliées de la langue, qui vous donnent l'accolade avant qu'on la demande, et qui ouvrent toutes grandes les tablettes de leurs pensées à tout lecteur qui peut les émoustiller, vous pouvez hardiment les tenir comme autant de proies lascives de l'occasion favorable, et de vraies filles du métier. (*Une trompette sonne.*)

TOUS. — La trompette du Troyen!

AGAMEMNON. — Voici venir la bande.

Entrent HECTOR, *armé*, ÉNÉE, TROÏLUS, *et autres Troyens avec des gens de leurs suites.*

ÉNÉE. — Salut à vous tous, chefs de la Grèce! Que proposez-vous de faire pour celui qui remportera la victoire? Votre intention est-elle que le vainqueur soit proclamé? Voulez-vous que les chevaliers poussent le combat à toute outrance, ou bien devront-ils s'arrêter sur un appel ou un ordre des juges? Hector me charge de vous poser ces questions.

AGAMEMNON. — Comment Hector désire-t-il que les choses se passent?

ÉNÉE. — Cela lui est égal; il obéira aux conditions qui seront faites.

ACHILLE. — Voilà qui est agir comme Hector, mais agir imprudemment, avec tant soit peu d'orgueil et pas mal de mépris pour le chevalier ennemi.

ÉNÉE. — Si vous n'êtes pas Achille, Messire, quel est votre nom?

ACHILLE. — Personne, si je ne suis pas Achille.

ÉNÉE. — Par conséquent, vous êtes Achille : mais quoi qu'il en soit, sachez bien ceci : la valeur et l'orgueil atteignent chez Hector les extrémités du grand et du petit; l'une est presque infinie comme l'univers, l'autre est vide comme le néant. Sondez-le bien, et vous verrez que ce qui paraît orgueil chez lui est courtoisie. Cet Ajax est sorti à moitié du sang d'Hector, et par affection pour lui, la moitié d'Hector est restée à son logis; une moitié d'Hector, avec une moitié de main et une moitié de cœur, est venue pour rencontrer le chevalier métis, moitié Troyen et moitié Grec.

ACHILLE. — C'est un combat de femmelettes, alors? Oh! je vous vois venir.

Rentre DIOMÈDE.

AGAMEMNON. — Voici Messire Diomède. Allez, gentil chevalier, tenez-vous près de notre Ajax : que l'ordre du combat soit celui que vous établirez d'accord avec le Seigneur Énée, soit un combat à outrance, soit une simple passe : la parenté des combattants arrête à demi leur lutte avant même qu'ils n'en soient venus aux coups. (*Ajax et Hector entrent dans l'arène.*)

ULYSSE. — Ils sont déjà en présence.

AGAMEMNON. — Quel est ce Troyen qui a l'air si triste?

ULYSSE. — Le plus jeune fils de Priam, un véritable chevalier; il n'est pas encore mûr, et cependant il est hors de pair; sûr dans sa parole, éloquent par ses actes et modeste de langue; difficile à courroucer, mais une fois courroucé difficile à calmer : ouvert et libéral de cœur et de main, car il donne ce qu'il a, et laisse voir ce qu'il pense; cependant il ne donne pas sans que son jugement guide sa générosité, et il n'honore pas de la parole une pensée imparfaite : il est vaillant comme Hector, mais plus dangereux; car dans le feu même de son courroux, Hector cède à de tendres sentiments; mais lui, dans la chaleur de l'action, il est plus vindicatif que l'amour jaloux : on l'appelle Troïlus, et sur lui on bâtit une seconde espérance, aussi solidement assise que la confiance qu'inspire Hector. C'est le jugement que porte de lui Énée qui connaît le jeune homme, et qui en conversation amicale, me l'a décrit ainsi dans la grande Ilion. (*Signal du combat. Ajax et Hector entrent en lutte.*)

AGAMEMNON. — Les voici aux prises.

NESTOR. — Allons, Ajax, fais solide contenance !

TROÏLUS. — Hector, tu sommeilles; réveille-toi !

AGAMEMNON. — Ses coups sont bien portés : hardi, Ajax !

DIOMÈDE. — Il faut vous arrêter. (*Les trompettes se taisent.*)

ÉNÉE. — Princes, assez, je vous prie.

AJAX. — Je ne suis pas encore échauffé ; recommençons le combat.

DIOMÈDE. — Comme il plaira à Hector.

HECTOR. — Eh bien alors, j'en resterai là. Puissant Seigneur, tu es le fils de la sœur de mon père, et le cousin-germain des enfants du grand Priam : les devoirs du sang interdisent entre nous une rivalité meurtrière. Si le mélange des sangs grec et troyen était tel en toi, que tu pusses dire : « Cette main est toute grecque, et celle-ci est troyenne ; les muscles de cette jambe sont tous grecs, les muscles de cette autre sont tous troyens ; le sang de ma mère coule sous ma joue droite, celui de mon père est enfermé sous ma joue gauche, » alors par Jupiter aux puissances multiples, tu n'emporterais pas un membre grec où mon épée n'eût laissé la marque de notre querelle envenimée ! Mais les justes Dieux interdisent que mon épée meurtrière fasse couler une seule goutte du sang que tu tiens de ta mère, ma tante vénérée ! Laisse-moi t'embrasser, Ajax : par le dieu du tonnerre, tu as de robustes bras, et voilà comment Hector veut que ces bras l'étreignent : tout honneur à toi, cousin !

AJAX. — Je te remercie, Hector : tu es un homme trop noble et trop généreux : je suis venu pour te tuer, cousin, et pour emporter d'ici un grand surcroît de gloire acquis par ta mort.

HECTOR. — Néoptolème lui même, tout extraordinaire qu'il est, Néoptolème sur le bruyant cimier duquel la renommée se perche, pour crier *c'est lui*, de ses bravos les plus bruyants, ne pourrait se donner la promesse d'ajouter à sa gloire par un honneur ravi à Hector

ÉNÉE. — On attend ici des deux côtés votre décision sur ce que vous voulez faire.

HECTOR. — Nous allons répondre; la conclusion est un embrassement. Ajax, adieu.

AJAX. — Si mes prières pouvaient obtenir un succès dont j'aurai rarement l'occasion, je désirerais que mon illustre cousin visitât nos tentes grecques.

DIOMÈDE. — C'est le désir d'Agamemnon, et le grand Achille aspire à voir le vaillant Hector sans ses armes.

HECTOR. — Énée, dis à mon frère Troïlus de venir auprès de moi : annonce cette affectueuse entrevue à nos spectateurs troyens, et prie-les de s'en retourner au logis. — Donne moi ta main, mon cousin : je vais aller dîner avec toi et rendre visite à vos chevaliers.

AJAX. — Le grand Agamemnon s'avance pour nous accueillir.

HECTOR. — Nomme-moi l'un après l'autre les plus nobles d'entre eux ; mais quant à Achille, mes regards investigateurs le devineront à sa large et majestueuse carrure.

AGAMEMNON. — Noble guerrier ! reçois la bienvenue autant que peut te la souhaiter un homme qui voudrait bien être délivré d'un ennemi tel que toi ; mais ce n'est pas là souhaiter une bienvenue : comprends-nous clairement, ce qui est passé et ce qui est à venir, nous le jetons avec les choses de rebut dans le détritus informe de l'oubli, et ce sont la bonne foi et la franchise, pures de toute mauvaise arrière-pensée, qui, en ce moment présent, avec la divine sincérité du cœur qui s'adresse au cœur même, te disent : sois le bienvenu, grand Hector !

HECTOR. — Je te remercie, très-royal Agamemnon.

AGAMEMNON, *à Troïlus.* — Vous n'êtes pas le moins bienvenu, Seigneur de Troie, qui êtes si bien renommé.

MÉNÉLAS. — Permettez-moi de compléter l'accueil princier de mon frère ; vous êtes les bienvenus ici, couple de frères guerriers.

HECTOR. — A qui devons-nous répondre?

ÉNÉE. — Au noble Ménélas.

HECTOR. — Ah, c'est vous, Monseigneur ? merci, par le gantelet de Mars ! Ne vous moquez pas de moi, si je me sers d'un juron inaccoutumé ; votre *quondam* femme jure encore par le gant de Vénus : elle se porte bien, mais elle ne m'a pas chargé de vous porter ses compliments.

MÉNÉLAS. — Ne la nommez pas en ce moment, Messire : c'est un sujet de douleurs mortelles.

HECTOR. — Oh ! pardon, je vous ai offensé.

NESTOR. — Brave Troyen, je t'ai vu souvent, tenant la place de la destinée, t'ouvrir un chemin sanglant à travers les rangs de la jeunesse grecque. Je t'ai vu, ardent comme Persée, éperonner ton coursier phrygien, et dédaigneux d'achever



AGAMEMNON. Les voici aux prises.
NESTOR. Allons, Ajax, fais solide contenance!

(Acte, IV, sc. v)

plus d'un triomphe et d'arracher la soumission à ceux que tu avais vaincus, laisser la pointe en l'air ton épée relevée au lieu de la faire tomber sur ceux qui étaient à terre, si bien que j'ai dit alors à ceux qui étaient près de moi : « Voyez donc, là-bas, Jupiter, qui accorde à son gré la vie! » Je t'ai vu t'arrêter pour reprendre haleine, comme un lutteur olympien, alors qu'un cercle de Grecs faisait barrière de toutes parts autour de toi : voici ce que j'ai vu; mais ce que je n'avais pas vu encore, c'était ton visage, toujours masqué par l'acier. J'ai connu ton grand-père, et j'ai autrefois combattu avec lui : c'était un bon soldat, mais par le grand Mars, notre chef à tous, il ne te fut jamais comparable. Permets à un vieillard de t'embrasser, et sois le bienvenu sous nos tentes, noble guerrier.

Énée. — C'est le vieux Nestor.

Hector. — Laisse-moi t'embrasser, bonne vieille chronique, qui si longtemps as marché la main dans la main avec le temps : très-respectable Nestor, je suis heureux de te donner l'accolade.

Nestor. — Plût au ciel que mes bras pussent lutter de vigueur avec les tiens, aussi bien qu'ils luttent de courtoisie!

Hector. — Je le voudrais de tout mon cœur.

Nestor. — Ah! si cela se pouvait, par cette barbe blanche, je combattrais avec toi dès demain : bon, sois le bienvenu, le bienvenu! J'ai vu un temps....

Ulysse. — Je me demande comment la ville, là-bas, peut rester debout, alors que nous avons ici, près de nous, sa base et sa colonne.

Hector. — Je connais parfaitement votre physionomie, Seigneur Ulysse. Ah, Messire, il est mort bien des Grecs et des Troyens, depuis le jour où je vous ai vus pour la première fois dans Ilion, vous et Diomède, lors de votre ambassade grecque.

Ulysse. — Messire, je vous ai prédit alors ce qui s'ensuivrait : ma prophétie n'en est encore qu'à la moitié de sa route, car ces murailles là-bas qui défendent si impertinemment votre ville, et ces tours dont les sommets vont baiser les nuages, devront baiser leurs propres pieds.

Hector. — Je ne dois pas vous croire : murs et tours sont encore debout, et je crois modestement que la chute de chaque pierre phrygienne coûtera une goutte de sang grec : la fin couronne tout, et ce vieil arbitre commun de l'univers, le temps, décidera un jour de la chose.

Ulysse. — Aussi lui laissons-nous ce soin là. Soyez le bienvenu, très-noble et très-vaillant Hector : après le général, je demande à être le premier qui ait l'honneur de vous recevoir et de vous traiter sous ma tente.

Achille. — Mais moi je vous supplanterai, vous, Seigneur Ulysse! Hector, j'ai maintenant repu mes yeux de ta personne; je t'ai lu avec une attentive inspection, Hector, et je t'ai appris par cœur, membre par membre.

Hector. — Est-ce Achille?

Achille. — Je suis Achille.

Hector. — Aie la complaisance de te tenir droit, je t'en prie; laisse-moi te regarder.

Achille. — Regarde-moi ton soûl.

Hector. — C'est bien, j'ai déjà fini.

Achille. — Tu vas trop vite; moi, je vais pour la seconde fois t'examiner, membre par membre, comme si je voulais t'acheter.

Hector. — Oh! tu me lis comme un livre d'exercices chevaleresques, mais il y a en moi plus de choses que tu n'en comprends. Pourquoi me foudroies-tu ainsi de ton œil?

Achille. — Cieux, dites-moi, dans quelle partie de son corps le tuerai-je? Sera-ce là, ou là, ou là, afin que je puisse donner un nom à la blessure, et que je fasse connaître la brèche par où s'enfuira l'âme du grand Hector : répondez-moi, ô cieux!

Hector. — Cela discréditerait les Dieux, homme orgueilleux, de répondre à une telle question : tiens-toi debout derechef : penses-tu cueillir ma vie si aisément, que tu puisses conjecturer avec précision l'endroit par où tu me frapperas à mort?

Achille. — Oui, je le déclare.

Hector. — Tu serais un oracle pour me parler ainsi, que je ne te croirais pas. Désormais garde-toi bien, car moi je ne te tuerai pas ici, ou là, ou là, mais par la forge où fut forgé le casque de Mars, je te tuerai partout; oui, partout, et plusieurs fois plutôt qu'une. Très-sages Grecs, permettez-moi cette bravade, son insolence fait sortir des sottises de mes lèvres; mais je ferai en sorte que mes actes égalent mes paroles, ou puissé-je ne jamais....

Ajax. — Ne t'échauffe pas, cousin, et vous, Achille, laissez là ces menaces, jusqu'à ce que la marche des choses ou l'occasion vous mettent à même de les réaliser : si vous avez appétit d'Hector, vous pouvez en manger tous les jours à votre aise; mais le conseil général de l'armée aura

peine, je le crains, à vous persuader d'en venir aux mains avec lui.

HECTOR. — Permettez-nous de vous voir sur le champ de bataille, je vous prie : nous n'avons eu que de misérables combats, depuis que vous avez déserté la cause des Grecs.

ACHILLE. — Tu m'adresses une prière, Hector? Demain tu me trouveras en face de toi, cruel comme la mort; ce soir, nous sommes tous amis.

HECTOR. — Ta main, pour conclure ce marché.

ACHILLE. — Pour commencer, venez tous à ma tente, pairs de Grèce; là nous festoierons amplement; puis, selon que le loisir d'Hector se trouvera d'accord avec vos libéralités, chacun de vous pourra le traiter pour son compte. Que les tambourins résonnent haut, que les trompettes retentissent, afin que ce grand soldat puisse savoir qu'il est le bienvenu! (*Tous sortent, hormis Troïlus et Ulysse.*)

TROÏLUS. — Monseigneur Ulysse, apprenez-moi, je vous en conjure, en quel endroit du camp réside Calchas.

ULYSSE. — A la tente de Ménélas, prince Troïlus : Diomède y festoie ce soir avec lui, Diomède qui ne regarde plus ni le ciel, ni la terre, mais dont les yeux n'ont d'autre occupation que de contempler amoureusement la belle Cressida.

TROÏLUS. — Aimable Seigneur, voulez-vous m'accorder de vous être trés-reconnaissant, en me conduisant à cet endroit, lorsque nous quitterons la tente d'Agamemnon?

ULYSSE. — Vous me commanderez, Messire. Voulez-vous avoir de votre côté la même obligeance, en me disant en quelle estime cette Cressida était à Troie? N'y avait-elle aucun amant qui pleure son absence?

TROÏLUS. — O Messire, une moquerie est due à ceux qui, pour se vanter, montrent leurs blessures. Voulez-vous que nous marchions, Seigneur? Elle était aimée, elle aimait; elle aime, elle est aimée : mais néanmoins le doux amour est nourriture pour la dent de l'occasion. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp grec. Devant la tente d'Achille.

Entrent ACHILLE *et* PATROCLE.

ACHILLE. — Je vais échauffer ce soir avec du vin de Grèce son sang, que demain je refroidirai avec mon cimeterre. Patrocle, faisons-lui une fête complète.

PATROCLE. — Voici Thersite.

Entre THERSITE.

ACHILLE. — Eh bien! cœur de l'envie en personne, fournée manquée de la nature, quelles nouvelles?

THERSITE. — Pardi, peinture de ce que tu parais, idole des adorateurs d'idiots, voici une lettre pour toi.

ACHILLE. — D'où vient-elle, morceau d'homme?

THERSITE. — De Troie, parbleu, sot complet.

PATROCLE. — Qui garde la tente, maintenant? Qui est sous toiles?

THERSITE. — Sous toiles! la trousse du chirurgien, ou la blessure du patient.

PATROCLE. — Bien dit, Messire contradiction! Et à quel propos ces plaisanteries?

THERSITE. — Je t'en prie, garde le silence, enfant; ta conversation ne m'instruit pas : on pense que tu es la servante mâle d'Achille.

PATROCLE. — Sa servante mâle, coquin! qu'est-ce à dire?

THERSITE. — C'est-à-dire sa putain masculine, parbleu. Mais que toutes les maladies putrides du vent du sud, les coliques qui tordent les boyaux, les descentes de bourses, les catarrhes, les graviers aux reins, les léthargies, les humeurs froides, la chassie des yeux, la putréfaction du foie, le sifflement des poumons, les pustules pleines de sanie,

les sciatiques, les sensations de brûlure de chaux aux mains, la carie incurable des os, et la possession éternelle des dartres sèches, emportent, et emportent encore de si détestables suppositions !

PATROCLE. — Mais, damnée boîte d'envie, qu'est-ce que tu prétends maudire ainsi?

THERSITE. — Est-ce que je te maudis?

PATROCLE. — Moi, non certes, barrique effondrée, informe chien de catin, non.

THERSITE. — Non! En ce cas, pourquoi es-tu exaspéré, mauvais écheveau de soie floche, abat-jour de florence verte pour un œil malade, gland de la bourse d'un prodigue? Ah, comme le pauvre monde est encombré de telles libellules, les infiniment petits de la nature!

PATROCLE. — A bas, fiel!

THERSITE. — OEuf de pinson!

ACHILLE. — Mon cher Patrocle, je suis tout à fait traversé dans mon projet de combat pour demain. Voici une lettre de la reine Hécube, et un cadeau de sa fille, ma belle bien-aimée ; toutes deux me pressent et m'invitent à tenir un serment que j'ai juré. Je ne veux pas y manquer: tombent les Grecs, s'envole la renommée, soit ballotté l'honneur par le vent de l'opinion, mon principal serment est de ce côté-là, et j'y obéirai. Viens, viens, Thersite, m'aider à orner ma tente ; cette soirée sera passée tout entière à banqueter. Partons, Patrocle. (*Sortent Achille et Patrocle.*)

THERSITE. — Ces deux-là pourront devenir fous par trop de sang et trop peu de cervelle, mais s'ils le deviennent par trop de cervelle et trop peu de sang, je veux bien moi devenir guérisseur de fous. Voici Agamemnon : c'est un assez honnête garçon, et qui aime bien les poulettes ; mais il n'a pas plus de cervelle qu'une figure de cire : et cette excellente transformation de Jupiter, ce taureau, son frère, cette statue primitive et cet oblique emblème des cocus, figure de corne à chausser enchâssée dans une chaîne pendue à la jambe de son frère, en quelle autre forme que la sienne, l'esprit lardé de malice, ou la malice farcie d'esprit, pourraient-ils le changer? En âne, ce ne serait pas difficile : il est à la fois âne et bœuf; en bœuf, ce ne serait pas difficile : il est à la fois bœuf et âne. Cela ne me ferait rien d'être chien, mulet, chat, belette, crapaud, lézard, hibou, milan, ou hareng mâle ; mais plutôt que d'être Ménélas, je lutterais avec la destinée. Ne me demandez pas ce que je voudrais être, si je n'étais pas Thersite ; car pourvu que je ne fusse pas Ménélas, cela me serait égal d'être une maison de lépreux. Holà! voilà des esprits avec des feux follets!

Entrent HECTOR, TROÏLUS, AJAX, AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, MÉNÉLAS *et* DIOMÈDE, *avec des lumières.*

AGAMEMNON. — Nous nous trompons, nous nous trompons.

AJAX. — Non, c'est là-bas ; là, où nous voyons les lumières.

HECTOR. — Je vous importune.

AJAX. — Non, pas le moins du monde.

ULYSSE. — Il vient en personne pour vous guider.

Rentre ACHILLE.

ACHILLE. — Sois le bienvenu, brave Hector ; et vous tous, princes, vous êtes les bienvenus.

AGAMEMNON. — Et maintenant, beau prince de Troie, je vous souhaite bonne nuit. Ajax commande la garde chargée de veiller sur vous.

HECTOR. — Mes remercîments et mes souhaits de bonne nuit au général des Grecs.

MÉNÉLAS. — Bonne nuit, Monseigneur.

HECTOR. — Bonne nuit, mon doux Ménélas.

THERSITE. — Doux lieux d'aisance! Est-ce *doux* qu'il a dit? Doux cloaque, doux égout.

ACHILLE. — Bonne nuit et salut, à la fois à ceux qui s'en vont et à ceux qui restent.

AGAMEMNON. — Bonne nuit. (*Sortent Agamemnon et Ménélas.*)

ACHILLE — Le vieux Nestor reste ; restez aussi, Diomède, tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE. — Je ne puis, Seigneur, j'ai d'importantes affaires, dont c'est maintenant l'heure pressante. Bonne nuit, grand Hector.

HECTOR. — Donnez-moi votre main.

ULYSSE, *à part à Troïlus.* — Suivez sa torche, il se rend à la tente de Calchas ; je vous tiendrai compagnie.

TROÏLUS. — Aimable Messire, vous me faites grand honneur.

HECTOR. — Eh bien, bonne nuit. (*Sort Diomède ; Ulysse et Troïlus le suivent.*)

ACHILLE. — Allons, allons, entrez dans ma tente. (*Sortent Achille, Ajax, Hector et Nestor.*)

THERSITE. — Ce Diomède est un coquin au cœur faux, un très-déloyal drôle ; je ne me fierais pas plus à lui quand il cligne de l'œil, que je ne me fie à un serpent quand il siffle : il va vous



THERSITE. Pardi, peinture de ce que tu parais, idole des adorateurs d'idiots, voici une lettre pour toi.
(Acte V, sc. I.)

être prodigue de ses paroles et de ses promesses, comme un limier aux aboiements indiscrets; mais lorsqu'il tient ce qu'il promet, les astronomes le prédisent; c'est un prodige qui annonce quelque changement prochain; le soleil emprunte à la lune, quand Diomède tient sa parole. J'aime mieux ne pas voir Hector, que de manquer de le pourchasser : on dit qu'il entretient une gourgandine troyenne, et qu'il se sert de la tente du traître Calchas : je vais le suivre. Rien que paillardise! tous valets incontinents! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Le camp grec. Devant la tente de Calchas.

Entre DIOMÈDE.

DIOMÈDE. — Eh bien, êtes-vous levés ici, eh? parlez.

CALCHAS, *de l'intérieur.* — Qui appelle?

DIOMÈDE. — Diomède. — Calchas? je pense. — Où est votre fille?

CALCHAS, *de l'intérieur.* — Elle vient vous trouver.

Entrent à distance TROÏLUS *et* ULYSSE; THERSITE *vient derrière eux.*

ULYSSE. — Tenons-nous à un endroit où les torches ne puissent pas nous faire découvrir.

Entre CRESSIDA.

TROÏLUS. — Cressida, qui vient le trouver!

DIOMÈDE. — Eh bien, ma protégée?

CRESSIDA. — Me voici, mon doux protecteur. Écoutez, un mot. (*Elle chuchote.*)

TROÏLUS. — Oui-da, bien familière!

ULYSSE. — Elle chantera pour tout homme à première vue.

THERSITE, *à part.* — Et tout homme la chantera, s'il peut lui prendre sa clef; elle est notée.

DIOMÈDE. — Vous rappelez-vous?

CRESSIDA. — Si je me rappelle? oui.

DIOMÈDE. — Eh bien, faites, alors, et que votre conduite soit d'accord avec vos paroles.

TROÏLUS. — Que doit-elle se rappeler?

ULYSSE. — Écoutons!

CRESSIDA. — Doux Grec à la langue de miel, ne me tente plus pour me faire faire des folies.

THERSITE, *à part.* — Coquinerie!

DIOMÈDE. — Mais alors....

CRESSIDA. — Je vais vous dire....

DIOMÈDE. — Ta, ta! vous allez me dire des enfantillages; vous ne tenez pas parole.

CRESSIDA. — Sur ma foi, je ne le puis pas: que voudriez-vous me faire faire?

THERSITE, *à part.* — Un petit tour d'adresse.... pour se faire ouvrir secrètement.

DIOMÈDE. — Qu'avez-vous juré que vous m'accorderiez?

CRESSIDA. — Je t'en prie, n'insiste pas sur mon serment; demande-moi tout ce que tu voudras, sauf cela, aimable Grec.

DIOMÈDE. — Bonne nuit.

TROÏLUS. — Contiens-toi, ma patience!

ULYSSE. — Eh bien, qu'y a-t-il, Troyen?

CRESSIDA. — Diomède....

DIOMÈDE. — Non, non, bonne nuit : je ne serai pas votre jouet plus longtemps.

THERSITE, *à part.* — Meilleur que toi l'est bien.

CRESSIDA. — Écoutez, un mot à l'oreille.

TROÏLUS. — Ah, peste et folie!

ULYSSE. — Vous êtes irrité, prince; partons, je vous en prie, de crainte que votre déplaisir n'éclate en paroles de colère : cette place-ci est dangereuse; l'heure est mortelle : je vous en conjure, partons.

TROÏLUS. — Regardons, je vous en prie!

ULYSSE. — Non, mon bon Seigneur, partez : vous allez vous laisser aller à un grand éclat; venez, Monseigneur.

TROÏLUS. — Je t'en prie, reste.

ULYSSE. — Vous n'avez pas de patience; venez.

TROÏLUS. — Je vous en prie, restons; par l'enfer et tous les tourments de l'enfer, je ne dirai pas un mot.

DIOMÈDE. — Et là-dessus, bonne nuit.

CRESSIDA. — Mais nous nous séparons fâchés.

TROÏLUS. — Est-ce que cela t'afflige? O fidélité flétrie!

ULYSSE. — Eh bien, Seigneur?

TROÏLUS. — Par Jupiter, je serai patient.

CRESSIDA. — Mon gardien! — Hé, hé, Grec!

DIOMÈDE. — Ta, ta! adieu; vous équivoquez.

CRESSIDA. — Non, sur ma foi : revenez ici encore une fois.

ULYSSE. — Il y a quelque chose qui vous fait tressaillir, Monseigneur : voulez-vous venir? vous allez éclater.

TROÏLUS. — Elle lui tape sur la joue!

ULYSSE. — Venez, venez.

TROÏLUS. — Non, restons; par Jupiter, je ne dirai pas un mot; entre ma volonté et toutes les offenses qui peuvent m'être faites est interposée une garde de patience : attendons encore un peu.

THERSITE, *à part.* — Comme le diable luxure, avec ses chauds rognons et ses doigts de gingembre, les chatouille tous deux! chauffe, luxure, chauffe.

DIOMÈDE. — Mais consentirez-vous alors?

CRESSIDA. — Sur ma foi, oui, je consentirai, ou bien ne me croyez jamais plus.

DIOMÈDE. — Donnez-moi que'que gage comme garantie.

CRESSIDA. — Je vais aller vous en chercher un. (*Elle sort.*)

ULYSSE. — Vous avez juré d'avoir patience.

TROÏLUS. — Ne craignez rien, mon aimable Seigneur; je saurai m'oublier moi-même et ignorer ce que je suis : je suis tout patience.

Rentre CRESSIDA.

THERSITE, *à part.* — Voilà le gage; le voilà, le voilà, le voilà!

CRESSIDA. — Tenez, Diomède, gardez cette manche.

TROÏLUS. — O beauté! où est ta fidélité?

ULYSSE. — Monseigneur....

TROÏLUS. — Je serai patient; je le serai en apparence.

CRESSIDA. — Vous regardez cette manche; contemplez-la bien. — Il m'aimait. — Ô fille fausse que je suis! — Rendez-la-moi.

DIOMÈDE. — A qui appartenait-elle?

CRESSIDA. — Peu importe, maintenant que j'ai pu la reprendre. Je ne vous recevrai pas demain soir : je t'en prie, Diomède, ne viens plus me voir.

THERSITE. — Voilà qu'elle l'excite : bien dit, pierre à aiguiser!

DIOMÈDE. — Je l'aurai.

CRESSIDA. — Quoi ! ceci?

DIOMÈDE. — Oui, cela.

CRESSIDA. — Ô vous, Dieux ! Ô gentil, gentil gage ! Maintenant ton maître étendu dans son lit pense à toi et à moi; il soupire, il prend mon gant, et lui donne en souvenir mille délicieux baisers, comme celui que je te donne. — Non, ne me la reprends pas; celui qui me l'arracherait, arracherait en même temps mon cœur.

DIOMÈDE. — J'avais votre cœur auparavant, cela l'accompagne.

TROÏLUS. — J'ai juré d'avoir patience.

CRESSIDA. — Vous n'aurez pas cela, Diomède; sur ma foi, vous ne l'aurez pas; je vous donnerai quelque autre chose.

DIOMÈDE. — Je veux cet objet; à qui appartenait-il?

CRESSIDA. — Peu importe.

DIOMÈDE. — Allons, dites moi à qui il appartenait.

CRESSIDA. — A quelqu'un qui m'aimait mieux que vous ne m'aimerez : mais maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE. — A qui appartenait cette manche?

CRESSIDA. — Par toutes les Nymphes du cortége de Diane, errantes là-bas, et par Diane elle-même, je ne vous le dirai pas.

DIOMÈDE. — Demain je la porterai sur mon casque, et je blesserai le cœur de celui qui n'osera pas le réclamer.

TROÏLUS. — Tu serais le diable, et tu porterais ce gage sur tes cornes, que je le réclamerais.

CRESSIDA. — Bien, bien, c'est fait, c'est fini; et cependant non, je ne tiendrai pas ma promesse.

DIOMÈDE. — Eh bien, alors, adieu; tu ne te moqueras jamais plus de Diomède.

CRESSIDA. — Vous ne partirez pas : on ne peut pas vous dire un mot, sans que cela vous fâche tout de suite.

DIOMÈDE. — Je n'aime pas ces plaisanteries-là.

THERSITE, *à part*. — Ni moi, par Pluton : mais ce que vous n'aimez pas, est ce qui me plaît davantage.

DIOMÈDE. — Voyons, viendrai-je? à quelle heure?

CRESSIDA. — Oui, venez : ô Jupiter! — Venez : — je serai maudite.

DIOMÈDE. — Adieu, jusqu'à ce moment-là.

CRESSIDA. — Bonne nuit. Je t'en prie, viens. (*Sort Diomède.*) Adieu, Troïlus! un de mes yeux te regarde encore, mais c'est mon cœur qui voit avec l'autre œil. Ah, notre pauvre sexe ! je découvre en nous ce défaut, c'est que l'erreur de notre œil dirige notre âme : elle doit errer nécessairement celle que conduit l'erreur; oh, concluons alors que les âmes guidées par les yeux sont pleines de turpitudes. (*Elle sort.*)

THERSITE, *à part*. — Elle n'en pouvait pas donner une démonstration plus forte, à moins de dire, mon âme est devenue putain.

ULYSSE. — Tout est fini, Monseigneur.

TROÏLUS. — Tout est fini.

ULYSSE. — Pourquoi restons-nous alors?

TROÏLUS. — Pour repasser dans mon âme chacune des syllabes qui ont été prononcées ici. Mais si je racontais ce que ces deux-ci ont fait de concert, ne mentirais-je pas tout en disant la vérité? Il y a encore dans mon cœur une telle confiance, une espérance si opiniâtrément robuste, qu'elles récusent le témoignage des yeux et des oreilles, comme si ces organes avaient des fonctions trompeuses et n'avaient été créés que pour calomnier. Est ce que Cressida était bien ici ?

ULYSSE. — Je n'ai pas pouvoir d'évoquer, Troyen?

TROÏLUS. — Elle n'y était pas assurément.

ULYSSE. — Très-assurément elle y était.

TROÏLUS. — Mais j'espère que ma négation ne sent pas la folie?

ULYSSE. — Ni la mienne non plus, Monseigneur : Cressida était là il n'y a qu'un instant.

TROÏLUS. — Ne le croyons pas pour l'honneur du sexe féminin ! Pensons que nous avons eu des mères; ne donnons pas aux censeurs cyniques, enclins sans raison à croire au mal, l'avantage de juger de tout le sexe en général par l'exemple de Cressida : croyons plutôt que ce n'est pas Cressida.

ULYSSE. — Prince, qu'a-t-elle fait qui puisse souiller l'honneur de nos mères?

TROÏLUS. — Rien du tout, à moins que la femme qui était ici ne fût elle.

THERSITE, *à part*. — Va-t-il donc maintenant porter un défi à ses propres yeux?

TROÏLUS. — Elle, cette femme? non, c'est la Cressida de Diomède : si la beauté possède une âme, ce n'est pas elle; si les âmes dictent les vœux, si les vœux sont saints, si la sainteté est un plaisir pour les dieux, s'il est une loi dans l'identité elle-même, ce n'est pas elle. Ô folie de la logique qui peux plaider pour et contre la même cause ! Autorité équivoque qui permets à la raison de se révolter sans se perdre, et à l'erreur de se

faire passer sans révolte pour la raison : c'est, et ce n'est pas Cressida ! Dans mon âme se livre un combat de si étrange nature, qu'un être identique se divise en deux personnes plus séparées l'une de l'autre que le ciel ne l'est de la terre; et pourtant l'espace immense compris entre ces deux divisions n'admet pas d'ouverture assez vaste pour qu'on pût y introduire un point aussi subtil qu'un des fils de la toile brisée d'Arachné. Certitude, ô certitude forte comme les portes de Pluton! Cressida m'appartient, enchaînée à moi par les liens du ciel : et certitude, ô certitude forte comme le ciel lui-même! les liens du ciel sont défaits, relâchés et dissous; et avec un autre nœud, lié par ses cinq doigts, elle a attaché à Diomède les débris de sa foi, les éclats de son amour, les fragments, les morceaux, les parcelles, les restes graisseux de sa fidélité rongés jusqu'aux os.

Ulysse. — Le noble Troïlus peut-il réellement ressentir la moitié des sentiments qu'exprime ici sa passion !

Troïlus. — Oui, Grec, et cette passion sera divulguée en caractères aussi rouges que le cœur de Mars enflammé par Vénus : jamais jeune homme n'aima d'un amour aussi éternel et aussi constant. Écoute, Grec : autant j'aime Cressida, autant je hais son Diomède : les deux sentiments ont même poids. Cette manche qu'il doit porter sur son casque est à moi, et ce casque eût-il été forgé par l'habileté de Vulcain, mon épée le fendra : non, la redoutable colonne d'eau que les marins appellent trombe, condensée en une même masse par le tout-puissant soleil, n'étourdit pas de plus de clameurs l'oreille de Neptune quand elle tombe, que ne le fera mon épée quand sifflante elle tombera sur Diomède.

Thersite, *à part.* — Il va le chatouiller pour sa concupiscence.

Troïlus. — Ô Cressida! ô fausse Cressida! fausse, fausse, fausse! que tous mensonges soient mis en face de ton nom souillé, et ils paraîtront glorieux.

Ulysse. — Oh! contenez-vous; votre passion attire les oreilles de ce côté.

Entre ÉNÉE.

Énée. — Je vous ai cherché toute cette heure-ci, Monseigneur : Hector, en ce moment, s'arme dans Troie; Ajax, votre gardien, attend pour vous reconduire à vos foyers.

Troïlus. — Je suis à vous, prince. — Adieu, mon courtois Seigneur. — Adieu, belle révoltée, et toi, Diomède, tiens-toi ferme, et aie soin de porter un château sur ta tête!

Ulysse. — Je vais vous accompagner jusqu'aux portes.

Troïlus. — Acceptez les remercîments d'un homme égaré. (*Sortent Troïlus, Énée et Ulysse.*)

Thersite, *s'avançant.* — Ah, si je pouvais rencontrer ce coquin de Diomède! je croasserais comme un corbeau, je lui chanterais des présages, je lui chanterais des présages. Patrocle me donnera tout ce que je voudrai pour l'accointer avec cette putain : le perroquet n'en ferait pas plus pour une amande, que lui pour une catin facile. Paillardise! paillardise! toujours guerre et paillardise; il n'y a que cela à la mode : qu'un diable de flammes les emporte tous! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Troie. — Devant le palais de Priam.

Entrent HECTOR *et* ANDROMAQUE.

Andromaque. — Depuis quand Monseigneur a-t-il assez mauvais caractère pour fermer ses oreilles aux avertissements? Désarmez-vous, désarmez-vous, et n'allez pas au combat aujourd'hui.

Hector. — Vous m'obligez à vous offenser; rentrez : par tous les dieux immortels, j'irai!

Andromaque. — A coup sûr mes rêves présagent quelque malheur pour aujourd'hui.

Hector. — Assez, dis-je.

Entre CASSANDRE.

Cassandre. — Où est mon frère Hector?

Andromaque. — Ici, ma sœur, tout armé, et respirant le carnage; unissez vous avec moi dans une prière véhémente et tendre, supplions-le à genoux; car j'ai rêvé d'une mêlée sanglante, et j'ai passé ma nuit entière à ne voir que formes et images de massacre.

Cassandre. — Oh! c'est vrai.

Hector. — Holà! commandez à mon trompette de sonner.

Cassandre. — Que ce ne soit pas le boute-selle, au nom du ciel, mon doux frère!

Hector. — Retirez-vous, vous dis-je, les dieux m'ont entendu jurer.

Cassandre. — Les dieux sont sourds aux vœux violents et téméraires : ce sont là des offrandes



HECTOR. Retirez-vous, vous dis-je, les Dieux m'ont entendu jurer.
CASSANDRE. Les Dieux sont sourds aux vœux violents et téméraires. (Acte V, sc. III)

souillées, et plus abhorrées que les taches aux foies des victimes offertes au sacrifice.

ANDROMAQUE. — Oh! laissez-vous persuader! ne croyez pas qu'il soit pieux de mal faire pour être intègre; cela n'est pas plus légitime que si, pour donner beaucoup, nous commettions de violents larcins, et que si nous volions sous prétexte de charité.

CASSANDRE. — C'est le but qui fait la force du serment; mais les serments ne doivent être tenus que selon la fin qu'ils ont en vue : désarmez-vous, mon doux Hector.

HECTOR — Tenez-vous tranquille, vous dis-je. C'est mon honneur qui détermine la température de ma destinée : tout homme tient la vie pour précieuse, mais l'homme dont l'âme est précieuse tient l'honneur pour autrement précieux que la vie.

Entre TROÏLUS.

HECTOR. — Comment donc, jeune homme! as-tu l'intention d'aller au combat aujourd'hui?

ANDROMAQUE. — Cassandre, appelle mon père pour le persuader. (*Sort Cassandre.*)

HECTOR. — Non vraiment, n'y vas pas, jeune Troïlus; dépouille-toi de ton armure, jeune homme, je suis aujourd'hui dans une veine de chevalerie : laisse grossir tes muscles jusqu'à ce que leurs nœuds soient assez forts, et ne t'en va pas t'exposer encore aux blessures de la guerre. Désarme-toi, va ; et n'en doute pas, brave enfant, je suffirai aujourd'hui pour défendre à moi seul, toi, moi et Troie.

TROÏLUS. — Frère, vous avez en vous un vice de clémence qui convient mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR. — Qu'est-ce que ce vice, mon bon Troïlus? gronde-moi à son sujet.

TROÏLUS. — Bien souvent, lorsque les vaincus grecs tombent sous le vent de votre épée sifflante, vous leur commandez de se relever et de vivre.

HECTOR. — Oh! c'est de beau jeu.

TROÏLUS. — Jeu de sot, par le ciel, Hector!

HECTOR. — Comment donc! comment donc!

TROÏLUS. — Pour l'amour de tous les Dieux, laissons l'ermite Pitié avec nos mères, et lorsque nous avons une fois endossé nos armures, que la vengeance envenimée dirige nos épées; faisons-leur faire une besogne impitoyable, ne permettons pas à la compassion de les retenir.

HECTOR. — Fi, sauvage, fi!

TROÏLUS. — Hector, telle doit être la guerre.

HECTOR. — Troïlus, je ne voudrais pas vous voir combattre aujourd'hui.

TROÏLUS. — Rien ne pourrait m'en empêcher! ni la destinée, ni les devoirs de l'obéissance, ni la main de Mars me faisant signe avec une épée de flammes de me retirer; Hécube et Priam à genoux, les yeux rougis à force de larmes, et vous-même, mon frère, même si votre loyale épée essayait de s'opposer à moi, vous seriez incapables de me barrer le chemin autrement qu'en me tuant.

Rentre CASSANDRE *avec* PRIAM.

CASSANDRE. — Pose la main sur lui, Priam, tiens-le ferme : il est ta béquille; si tu perds aujourd'hui ton étai, Troie entière s'appuyant sur toi, et toi sur lui, nous allons tous tomber ensemble.

PRIAM. — Allons, Hector, allons, reviens : ta femme a eu des rêves, ta mère a eu des visions, Cassandre prophétise, et moi-même je suis un prophète soudainement inspiré pour te dire que ce jour est menaçant : ainsi donc, reviens.

HECTOR. — Énée est au combat, et j'ai pris avec une foule de Grecs l'engagement de me montrer à eux ce matin; je l'ai promis sur la foi même de la valeur.

PRIAM. — Oui, mais tu n'iras pas.

HECTOR. — Je ne dois pas violer mon serment. Vous savez que je suis obéissant; ainsi, cher Seigneur, ne me forcez pas à manquer de respect, mais donnez-moi au contraire, de vive voix, et de libre consentement, permission de suivre la voie que vous me défendez ici, royal Priam.

CASSANDRE. — O Priam, ne lui cède pas!

ANDROMAQUE. — Ne lui cédez pas, mon cher père.

HECTOR. — Andromaque, je suis fâché contre vous : au nom de l'amour que vous me portez, rentrez. (*Sort Andromaque.*)

TROÏLUS. — C'est cette folle fille qui avec ses superstitions et ses rêves, donne naissance à tous ces présages.

CASSANDRE. — Oh! adieu, cher Hector! Vois comme tu meurs! vois comme ton œil pâlit! vois par combien de blessures s'échappe ton sang! Entends comme Troie rugit! entends comme Hécube sanglote! comme la pauvre Andromaque jette sa douleur en cris perçants! Regarde, la folie, la frénésie et la stupeur, pareilles à des marionnettes privées d'âme, s'abordent l'une l'autre, et toutes crient : Hector! Hector est mort! Ô Hector!

TROÏLUS. — Pars! pars!

CASSANDRE. — Adieu : une minute, cependant! Hector, je prends congé de toi : tu te perds toi-même, et tu perds toute notre Troie. (*Elle sort.*)

HECTOR. — Ses exclamations vous ont plongé dans la consternation, mon Suzerain : rentrez, et réveillez la confiance de la ville; nous allons sortir et combattre, et nous ferons des actes dignes de louange que nous vous raconterons ce soir.

PRIAM. — Adieu : que les Dieux t'entourent de sécurité! (*Sortent de divers côtés Priam et Hector. — Alarmes.*)

TROÏLUS. — Écoutez, ils sont aux prises. — Orgueilleux Diomède, crois bien que je viens pour perdre mon bras ou pour conquérir ma manche.

Au moment où TROÏLUS *sort,* PANDARUS *entre de l'autre côté.*

PANDARUS. — Entendez-vous, Monseigneur? entendez-vous?

TROÏLUS. — Quoi donc?

PANDARUS. — Voici une lettre de la pauvre fille qui est là-bas.

TROÏLUS. — Laisse-la-moi lire.

PANDARUS. — J'ai un bougre de mal de poitrine, un bougre de coquin de mal de poitrine qui me fatigue tellement, de compagnie avec la sotte fortune de cette fille, que ceci aidant cela, je vous laisserai un de ces jours : j'ai aussi un rhume aux yeux, et de telles douleurs dans les os, que je ne sais qu'en penser, si cela ne veut pas dire que je suis maudit. Que dit-elle dans cette lettre?

TROÏLUS. — Des mots, des mots, de simples mots, rien qui vienne du cœur : le cœur est oc

cupé d'un autre côté. (*Il déchire la lettre.*) Vent, va au vent, tournez et changez ensemble. Elle continue à nourrir mon amour de mots et de mensonges, mais elle en honore un autre de ses actes. (*Ils sortent de côtés différents.*)

SCÈNE IV.

Les plaines entre Troie et le camp grec.

Alarmes, combats. Entre THERSITE.

Thersite. — Ils sont pour le moment à s'envoyer des coups de langue les uns aux autres; je vais aller voir ça. Cet abominable fourbe, ce valet de Diomède, a mis à son heaume la manche de ce jeune drôle imbécile de Troie qui a une si vile passion : je voudrais bien les voir se rencontrer, et je serais charmé que ce jeune âne troyen qui aime cette catin renvoyât ce coquin de maquereau grec à la manche, porter un message sans manches à cette menteuse d'impudique gourgandine. D'un autre côté, la politique de ces coquins qui se vantent de leur habileté, de ce vieux et sec fromage suranné et mangé des rats, Nestor, et de ce renard-chien Ulysse, n'a pas produit de résultats valant une mûre des haies. Par politique, ils vous ont opposé ce dogue métis d'Ajax à ce chien d'aussi mauvaise race, Achille, et voilà maintenant que le dogue Ajax est plus orgueilleux que le dogue Achille, et qu'il ne veut pas s'armer aujourd'hui : il en résulte que les Grecs commencent à proclamer la barbarie et que la politique tombe en discrédit. Doucement! voici l'homme à la manche avec l'autre.

Entre DIOMÈDE; TROÏLUS *le suit.*

Troïlus. — Ne fuis pas, car quand bien même tu te jetterais dans le fleuve Styx, je t'y poursuivrais à la nage!

Diomède. — Tu juges mal ma retraite : je ne fuis pas; mais c'est pour mieux choisir mon terrain que je me suis retiré du pêle-mêle. En garde!

Thersite, *à part.* — Soutiens ta putain, Grec! combats pour ta putain, Troyen! allons, la manche! allons, la manche! (*Sortent en combattant Troïlus et Diomède.*)

Entre HECTOR.

Hector. — Qui es-tu, Grec? es-tu un adversaire digne d'Hector? es-tu homme de race et d'honneur?

Thersite. — Non, non : je suis un coquin; un vil drôle railleur; un drôle très-boueux.

Hector. — Je te crois; vis. (*Il sort.*)

Thersite. — Je remercie Dieu que tu aies voulu me croire, mais que la peste t'étouffe pour m'avoir fait cette peur-là! Que sont devenus nos coquins de putassiers? Je crois qu'ils se sont avalés l'un l'autre : je rirais bien de ce miracle : — cependant la paillardise se dévore en effet elle-même d'une certaine façon. Je vais à leur recherche. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Une autre partie des plaines.

Entrent DIOMÈDE *et* un valet.

Diomède. — Va, va, mon valet, prends le cheval de Troïlus; présente le beau coursier à Madame Cressida : recommande mes services à sa beauté, mon garçon; dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen et que je suis son chevalier sur preuves.

Le valet. — J'y vais, Monseigneur. (*Il sort.*)

Entre AGAMEMNON.

Agamemnon. — Recommencez, recommencez! Le féroce Polydamas a couché Memnon à terre : le bâtard Margarelon a fait Doreus prisonnier, et il se tient comme un colosse, brandissant sa lance, sur les cadavres écrasés des rois Epistrophus et Cedius : Polyxènes est tué; Amphimachus et Thoas sont gravement blessés; Patrocle est pris ou tué, et Palamède cruellement blessé et meurtri de coups : le terrible sagittaire épouvante nos troupes : hâtons-nous de porter renfort, Diomède, où nous périssons tous.

Entre NESTOR.

Nestor. — Allez, portez à Achille le corps de Patrocle, et commandez à cet Ajax à la lenteur d'escargot de s'armer, au nom de la honte. Il y a mille Hectors sur le champ de bataille : ici, il est à combattre sur son cheval Galathé, et la besogne lui manque bientôt; là-bas, il combat à pied, et les nôtres fuient ou meurent comme les poissons écailleux devant la baleine aux naseaux vomissants; puis il est de cet autre côté, et les Grecs semblables à de la paille, mûrs pour son épée, tombent devant

lui comme le blé devant le moissonneur; ici, là, partout, il frappe et tue à son plaisir; son agilité obéit à ce point à son appétit de carnage, qu'il fait tout ce qu'il veut, et il en fait tant, que l'évidence s'appelle impossibilité.

Entre ULYSSE.

Ulysse. — Oh! courage, courage, princes! le grand Achille s'arme, pleurant, maudissant, jurant d'avoir vengeance : les blessures de Patrocle s'ajoutant à ses Myrmidons mutilés qui reviennent vers lui, hachés et raccourcis, qui sans nez, qui sans mains, en criant contre Hector, ont réveillé sa vaillance endormie. Ajax a perdu un ami, sa bouche écume, il est armé, et le voilà lancé, rugissant après Troïlus, qui aujourd'hui s'est conduit avec une bravoure folle et fantastique, s'engageant et se dégageant, avec une ardeur tellement insouciante et une prudence si semblable à l'abandon de soi, qu'on aurait dit que la fortune lui avait ordonné de tout vaincre, en dépit de toute tactique.

Entre AJAX.

Ajax. — Troïlus! eh, lâche Troïlus! (*Il sort.*)

Diomède. — Oui, va, là-bas, là-bas.

Nestor. — Allons, allons, nous reprenons nos forces.

Entre ACHILLE.

Achille. — Où est cet Hector? Allons, allons, tueur d'enfants, montre ta face; apprends ce que c'est que de rencontrer Achille furieux. Hector! où est Hector? je ne veux qu'Hector! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie des plaines.

Entre AJAX.

Ajax. — Troïlus, lâche Troïlus, montre ta tête!

Entre DIOMÈDE.

Diomède. — Troïlus, dis-je! Où est Troïlus?

Ajax. — Que lui voudrais-tu?

Diomède. — Je voudrais le corriger.

Ajax. — Si j'étais le général, je te céderais ma charge avant de te céder cette correction. Troïlus, dis-je! hé, Troïlus!

Entre TROÏLUS.

Troïlus. — Ah, traître Diomède, retourne ta face menteuse, et paye-moi la vie que tu me dois pour prix de mon cheval!

Diomède. — Ah, te voilà donc?

Ajax. — Moi seul je me battrai avec lui; tiens-toi à l'écart, Diomède.

Diomède. — Il est ma proie; je ne veux pas jouer le rôle de spectateur.

Troïlus. — Venez tous deux, fourbes de Grecs; en garde tous deux! (*Ils sortent en combattant.*)

Entre HECTOR.

Hector. — Bravo, Troïlus! Oh, bien combattu, mon très-jeune frère!

Entre ACHILLE.

Achille. — Maintenant je te vois, ah, ah! En garde, Hector!

Hector. — Repose-toi, si tu veux.

Achille. — Je dédaigne ta courtoisie, orgueilleux Troyen : félicite-toi que mes armes soient hors d'état de servir; mon inaction et ma négligence te sauvent maintenant, mais tu entendras parler de moi tout à l'heure : jusqu'à ce moment, va poursuivre ta fortune. (*Il sort.*)

Hector. — Porte-toi bien : si je t'avais attendu, je t'aurais présenté un adversaire plus reposé. — Eh bien, qu'y a-t-il, mon frère?

Rentre TROÏLUS.

Troïlus. — Ajax a pris Énée : permettrons-nous cela? Non, par la flamme de ce glorieux ciel là-bas, il ne l'emmènera pas, je serai pris aussi, ou je le délivrerai. Destinée, écoute ce que je dis! Il m'est égal que ma vie finisse aujourd'hui. (*Il sort.*)

Entre UN COMBATTANT *en somptueuse armure.*

Hector. — Arrête, arrête, Grec; tu es une bien belle cible. non? tu ne veux pas? J'aime beaucoup ton armure; je la bossellerai et j'en ferai sauter tous les ferrements, mais j'en serai le maître. — Ne veux-tu pas attendre, animal? Eh bien, alors, fuis, je vais te donner la chasse pour avoir ta peau. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie des plaines.

Entre ACHILLE *avec ses* MYRMIDONS.

Achille. — Venez ici autour de moi, vous, mes



ACHILLE. Allons, attachez son corps à la queue de mon cheval; je trainerai le Troyen tout le long de la plaine.

(Acte V, sc. IX.)

Myrmidons; écoutez ce que je vais vous dire. Suivez-moi dans mes tours et détours; ne frappez pas un coup, mais tenez-vous en haleine, et lorsque j'aurai découvert le sanguinaire Hector, que vos épées l'entourent d'une palissade, et exécutez votre consigne de la manière la plus impitoyable. Suivez-moi, Messieurs, et accompagnez de l'œil tous mes actes. Il est décrété que le grand Hector doit mourir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Une autre partie des plaines.

Entrent en se battant MÉNÉLAS *et* PÂRIS, *puis* THERSITE.

THERSITE, *à part.* — Le cocufié et le cocufiant sont aux prises. Hardi, taureau! hardi, chien! Czzz, Pâris, czzz! Allons, mon moineau aux deux femelles! Czzz, Pâris, czzz! Le taureau a l'avantage : gare aux cornes, ho! (*Sortent Pâris et Ménélas.*)

Entre MARGARELON.

MARGARELON. — Retourne-toi, esclave, et combats.

THERSITE. — Qui es-tu?

MARGARELON. — Un fils bâtard de Priam.

THERSITE. — Je suis un bâtard, moi aussi; j'aime les bâtards : je suis bâtard par la naissance, bâtard par l'instruction, bâtard par l'âme, bâtard par la vaillance, illégitime en toutes choses. Un ours n'en mordra pas un autre, et pourquoi un bâtard en mordrait-il un autre? Prends garde, cette guerre est de mauvais présage pour nous : si le fils d'une putain combat pour une putain, il risque de se faire juger pour ce qu'il est. Adieu, bâtard. (*Il sort.*)

MARGARELON. — Le Diable t'emporte, lâche! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

Une autre partie des plaines.

Entre HECTOR.

HECTOR. — Corps très-misérable, si beau à l'extérieur, ta superbe armure t'a coûté la vie. Maintenant, mon travail de la journée est fini, je vais souffler largement : repose-toi, mon épée; tu as ton soûl de sang et de mort! (*Il retire son casque et suspend son bouclier derrière lui.*)

Entrent ACHILLE *et* LES MYRMIDONS.

ACHILLE. — Vois, Hector, comme le soleil commence à se coucher; comme la hideuse nuit vient soufflant derrière ses talons : pour que la journée finisse bien, la vie d'Hector va s'achever au moment où le soleil se voilera et s'éteindra.

HECTOR. — Je suis désarmé; dédaigne un tel avantage, Grec.

ACHILLE. — Frappez, compagnons, frappez! voilà l'homme que je cherche. (*Hector tombe.*) Tombe ainsi à ton tour, Ilion! Troie, écroule-toi! là gisent ton cœur, tes muscles et tes os. En avant, Myrmidons, et criez tous d'une voix : « Achille a tué le puissant Hector? » (*Une retraite sonne.*) Écoutez! une retraite du côté de nos Grecs.

UN MYRMIDON. — Les trompettes troyennes en sonnent une aussi, Monseigneur.

ACHILLE. — L'aile de dragon de la nuit recouvre la terre, et sépare les armées, à la façon de l'arbitre des joutes. Mon épée qui n'a dîné qu'à moitié et qui aurait voulu largement se repaître, satisfaite de ce morceau délicat, s'en va ainsi au lit. (*Il rengaine son épée.*) Allons, attachez son corps à la queue de mon cheval; je traînerai le Troyen tout le long de la plaine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Une autre partie des plaines.

Entrent AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR, DIOMÈDE *et autres, au pas de charge. Applaudissements à distance.*

AGAMEMNON. — Écoutez! écoutez! quels sont ces acclamations?

NESTOR. — Paix, tambours!

VOIX *à distance.* — Achille! Achille! Hector est tué! Achille!

DIOMÈDE — Cette rumeur crie qu'Hector est tué, et par Achille.

AJAX. — Si cela est vrai, que la vanterie ne se montre pas; le grand Hector était un homme qui le valait.

AGAMEMNON. — Continuons tranquillement notre marche : qu'on envoie quelqu'un pour prier le grand Achille de venir nous voir à notre tente. Si les dieux nous ont fait la faveur de cette mort, la grande Troie est à nous, et nos dures guerres sont finies. (*Ils sortent au pas de charge.*)

SCÈNE XI.

Une autre partie des plaines.

Entrent ÉNÉE *et* LES TROYENS.

ÉNÉE. — Arrêtez, holà! nous sommes encore les maîtres du champ de bataille : ne rentrons pas, et passons ici la nuit.

Entre TROÏLUS.

TROÏLUS. — Hector est tué!

TOUS. — Hector! les Dieux le défendent!

TROÏLUS. — Il est mort, et attaché à la queue du cheval du meurtrier, il est bestialement traîné à travers cette hideuse plaine. Cieux, armez-vous de courroux, faites-nous vite sentir les effets de votre rage! Asseyez-vous sur vos trônes, Dieux, et regardez Troie avec sourires! Je vous le demande, que vos châtiments aient au moins la clémence d'en vite finir, et ne nous faites pas attendre notre sûre destruction!

ÉNÉE. — Monseigneur, vous découragez toute l'armée.

TROÏLUS. — Vous ne me comprenez pas, vous qui me parlez ainsi : je ne parle pas de fuite, de crainte, de mort : je brave tous les dangers, dont nous menacent les hommes et les Dieux. Hector n'est plus! qui apprendra cette nouvelle à Priam, ou à Hécube? Que celui qui consent a être pour toujours appelé hibou de sinistre nouvelle, aille dans Troie et dise, *Hector est mort :* voilà une parole qui changera Priam en pierre, transformera en sources et en Niobés les jeunes filles et les épouses, en froides statues les jeunes gens, qui, pour tout dire, fera évanouir Troie de douleur. Mais, marchons, en avant : Hector est mort; il n'y a pas autre chose à dire. Restez encore cependant. — Viles et abominables tentes, si fièrement dressées sur nos plaines phrygiennes, que Titan se lève d'aussi bonne heure qu'il le voudra, je vous traverserai, et je vous traverserai! Et toi, lâche colosse, nulle distance ne pourra empêcher nos deux haines de se rejoindre; je te hanterai comme une conscience coupable qui enfante les spectres plus rapidement que l'imagination de la folie frénétique. Battez la marche vers Troie avec fermeté, allez-vous-en consolés; l'espoir de la vengeance doit cacher nos douleurs intérieures. (*Sortent Énée et les Troyens.*)

Comme TROÏLUS *est en train de partir,* PANDARUS *entre de l'autre côté.*

PANDARUS. — Mais écoutez donc! écoutez donc!

TROÏLUS. — Hors d'ici, valet entremetteur! Honte et ignominie que tu es, poursuis ta vie, et vis à jamais avec ton nom! (*Il sort.*)

PANDARUS. — Voilà une bonne médecine pour mes os malades! Ô monde, monde, monde! c'est ainsi que le pauvre agent est méprisé! Ô traîtres et maquereaux, comme on vous presse d'instances pour vous faire mettre à l'œuvre, et comme vous êtes mal récompensés! Pourquoi nos services sont-ils tant aimés, et une fois exécutés tant abhorrés? Y a-t-il des vers là-dessus? Y a-t-il quelque exemple à citer? Voyons :

Très-joyeusement chante le bourdon,
Jusqu'à ce qu'il ait perdu miel et aiguillon;
Mais dès que sa queue armée est retranchée,
Doux miel et douces notes disparaissent aussi.

Bons trafiquants en chair humaine, écrivez cela sur vos tapisseries peintes.

Vous tous qui dans cette assemblée êtes du même château que Pandare, pleurez d'un œil la chute de Pandare, et si vous ne pouvez pleurer, poussez au moins quelques gémissements, sinon pour moi, au moins pour les os qui vous font mal. Frères et sœurs dans le métier d'ouvrir et de fermer les portes, d'ici à deux mois mon testament sera fait : il le serait maintenant, si je ne craignais que quelque oie méchante de Winchester ne se mît à siffler : jusqu'à ce moment, je vais me faire suer et me chercher des remèdes, et le moment venu, je vous léguerai mes maladies. (*Il sort.*)




TIMON
D'ATHÈNES

PERSONNAGES DU DRAME.

TIMON, noble athénien.

LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS,	Seigneurs, et flatteurs de TIMON.

VENTIDIUS, un des faux amis de TIMON.
ALCIBIADE, général athénien.
APEMANTUS, philosophe grondeur.
FLAVIUS, intendant de TIMON.
Un poëte.
Un peintre.
Un joaillier.
Un marchand.
Un vieil athénien.

FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS,	serviteurs de TIMON.
CAPHIS, PHILOTUS, TITUS, HORTENSIUS,	serviteurs des créanciers de TIMON.

Serviteurs de VENTIDIUS et de VARRON et ISIDORE, deux des créanciers de TIMON.
Un page.
Un bouffon.
Trois étrangers.

PHRYNIA, TIMANDRA,	maîtresses d'ALCIBIADE.

Cupidon et les Amazones, personnages de la mascarade.

Seigneurs, Sénateurs, Officiers, Soldats, Voleurs, Suivants, etc.

Scène. — Athènes, et les bois dans le voisinage.

TIMON D'ATHÈNES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Une salle dans la demeure de Timon.

Entrent UN POËTE *et* UN PEINTRE.

LE POËTE. — Bonjour, Monsieur.

LE PEINTRE. — Je suis heureux de vous voir en bonne santé.

LE POËTE. — Je ne vous ai pas vu depuis longtemps, comment va le monde ?

LE PEINTRE. — Il s'use, Monsieur, à mesure qu'il marche.

LE POËTE. — Oui, cela est bien connu : mais je vous demande, quelle rareté particulière y a-t-il ? quelle chose neuve dont nous n'ayons pas eu les oreilles rebattues cent fois ? Voyez....

Entrent UN JOAILLIER, UN MARCHAND *et autres par diverses portes.*

LE POËTE. — Ô magie de la bonté ! c'est ta puissance qui par ses conjurations a forcé tous ces esprits à apparaître. Je connais le marchand.

LE PEINTRE. — Je les connais tous deux ; l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND. — Oh ! c'est un digne Seigneur !

LE JOAILLIER. — Certes, cela est hors de tout doute.

LE MARCHAND. — Un homme très-incomparable : on dirait vraiment qu'il s'exerce infatigablement et sans relâche à la bonté : c'est la perfection même.

LE JOAILLIER. — J'ai ici un joyau....

LE MARCHAND. — Je vous en prie, faites-nous le voir : c'est pour le Seigneur Timon, Monsieur ?

LE JOAILLIER. — S'il veut en donner le prix : mais pour ce joyau....

LE POËTE, *se récitant des vers à lui-même.*

Lorsque pour une récompense nous avons loué l'homme vil,
Nous avons commis un acte qui ternit la gloire de l'heureuse poésie,
Dont la vraie nature est de chanter le bien....

LE MARCHAND, *regardant le joyau.* — C'est d'une belle forme.

LE JOAILLIER. — Et riche : voyez-moi quelle belle eau.

LE PEINTRE. — Vous êtes absorbé dans quelque ouvrage, Monsieur, quelque dédicace à ce grand Seigneur ?

LE POËTE. — Une babiole qui s'est échappée de moi sans y penser. Notre poésie est une gomme qui découle de l'âme qui la nourrit : le caillou ne montre pas le feu qu'il contient avant d'être frappé ; mais notre aimable flamme s'allume d'elle-même, et, comme le courant, franchit toutes les bornes qu'il gronde en les sautant. Qu'avez-vous là ?

LE PEINTRE. — Une peinture, Monsieur. Quand paraît votre livre ?

LE POËTE. — Immédiatement après qu'il aura été présenté, Monsieur. Voyons votre œuvre.

Le peintre. — C'est un bon morceau.

Le poëte. — En effet : cela est venu d'une façon toute magistrale ; c'est excellent.

Le peintre. — Passable.

Le poëte. — Admirable ! Comme l'attitude de cette gracieuse figure est expressive! quelle puissance morale jaillit de cet œil! quelle forte imagination entr'ouvre ces lèvres ! on pourrait interpréter le langage muet du geste !

Le peintre. — C'est une gentille parodie de la vie. Voyez cette touche ; est-elle bonne?

Le poëte. — Ce que j'en dirai, c'est qu'elle en remontre à la nature; l'effort de l'art vit dans ces touches, d'une vie plus vivante que la vie.

Quelques sénateurs *traversent le théâtre.*

Le peintre. — Comme ce Seigneur est recherché!

Le poëte. — Les Sénateurs d'Athènes : — heureux hommes!

Le peintre. — Regardez, en voici d'autres.

Le poëte. — Vous voyez ce flux, cette grande marée de visiteurs. J'ai, dans cet ouvrage imparfait, représenté un homme que ce monde sublunaire caresse et choie avec l'empressement le plus affectueux : ma libre conception ne s'arrête pas à un caractère en particulier, mais se meut à l'aise sur un vaste champ de cire : pas une allusion malicieuse n'envenime une seule virgule dans le cours de mon inspiration; mais je vole, comme vole l'aigle, hardiment, d'un grand essor, et sans laisser de traces derrière moi.

Le peintre. — Comment dois-je vous comprendre?

Le poëte. — Je vais vous donner la clef de mes paroles. Vous voyez à quel point les gens de toute condition, de tout caractère, les légers et les capricieux, aussi bien que les graves et les austères, offrent leurs services au Seigneur Timon : sa vaste fortune, appuyée sur sa bonne et gracieuse nature, soumet et achète à son amour et à sa société les cœurs de toute sorte, depuis le flatteur dont le visage est un miroir, jusqu'à cet Apemantus qui n'aime à peu près rien autant que s'abhorrer lui-même; oui, cet Apemantus lui-même courbe le genou devant lui, et s'en retourne apaisé, l'âme enrichie d'un signe de tête amical de Timon.

Le peintre. — Je les ai vus parler ensemble.

Le poëte. — Monsieur, j'ai imaginé la Fortune assise sur une colline haute et charmante : à la base de la montagne, sont rangés des hommes de tout talent, de toute nature, qui, sur la circonférence de cette sphère, s'efforcent de s'élever en condition : parmi cette foule d'hommes dont les yeux sont fixés sur la souveraine déesse, j'en ai représenté un sous la figure du Seigneur Timon ; de sa main d'ivoire la Fortune l'attire à elle, et par cette faveur fait en même temps de ses rivaux ses esclaves et ses serviteurs.

Le peintre. — Voilà une conception parlante. Ce trône, cette Fortune, cette colline, avec cet homme qui sur un signe se sépare de la foule d'en bas, et gravit, tête baissée, la montagne escarpée pour escalader son bonheur, il me semble que cette scène serait bien exprimée par notre art.

Le poëte. — Oui, Monsieur, mais écoutez-moi. Tous ces gens qui étaient ses compagnons, il n'y a qu'un instant (quelques-uns même valaient mieux que lui), se mettent immédiatement à suivre ses pas, vont faire antichambre dans ses vestibules, versent dans ses oreilles une pluie de chuchotements pleins de dévotions, font un objet sacré même de son étrier, et ne respirent que par sa permission.

Le peintre. — Oui, pardi, et que deviennent-ils?

Le poëte. — Tout à coup la Fortune, obéissant à l'humeur mobile de ses caprices, précipite en bas son récent bien-aimé ; alors tous ses dépendants qui s'efforçaient de le rejoindre au sommet de la colline, même en grimpant des mains et des genoux, le laissent glisser en bas, sans qu'un seul l'accompagne dans sa chute.

Le peintre. — C'est l'histoire ordinaire. Je pourrais vous montrer mille moralités peintes qui représentent ces coups rapides de la Fortune plus éloquemment que les paroles. Vous faites bien de montrer au Seigneur Timon que d'humbles yeux ont vu bien des gens les pieds plus haut que leurs têtes.

Des trompettes sonnent. Entre TIMON *avec sa suite.* Le serviteur *de* VENTIDIUS *converse avec lui.*

Timon. — Il est emprisonné, dites-vous?

Le serviteur *de Ventidius.* — Oui, mon bon Seigneur : sa dette est de cinq talents; ses ressources sont très minces, ses créanciers très-pressants; il désire que Votre Honneur écrive à ceux qui l'ont fait enfermer; si ce moyen lui manque, il n'a plus d'espoir.



TIMON. Il est emprisonné, dites-vous?
LE SERVITEUR DE VENTIDIUS. Oui, mon bon Seigneur.
(Acte I, sc. 1)

Timon. — Noble Ventidius! parbleu, se débarrasser d'un ami lorsqu'il a besoin de moi, n'est pas le fait d'un oiseau de mon plumage. Je le connais pour un gentilhomme qui mérite bien d'être secouru, et il le sera : je payerai sa dette et je le délivrerai.

Le serviteur *de Ventidius.* — Votre Seigneurie a conquis pour toujours sa reconnaissance.

Timon. — Porte-lui mes compliments; j'enverrai sa rançon, et dès qu'il sera en liberté, dis-lui de venir me voir : ce n'est pas assez de relever le faible, il faut encore le soutenir après. Porte-toi bien.

Le serviteur *de Ventidius.* — Parfait bonheur à Votre Seigneurie. (*Il sort.*)

Entre un vieil Athénien.

Le vieil Athénien. — Seigneur Timon, écoute-moi parler.

Timon. — Parle librement, bon père.

Le vieil Athénien. — Tu as un serviteur nommé Lucilius.

Timon. — Oui : qu'y a-t-il à son sujet?

Le vieil Athénien. — Très-noble Timon, fais appeler cet homme devant toi.

Timon. — Est-il ou non de service ici? Lucilius!

LUCILIUS *se détache des personnes de la suite.*

Lucilius. — Présent, au service de Votre Seigneurie.

Le vieil Athénien. — Ce compère-ci, Seigneur Timon, cet homme à tes gages, fréquente de nuit ma maison. Je suis un homme qui, dès ses premiers jours, ai songé à ramasser du bien, et ma fortune mérite un héritier d'un rang supérieur à celui d'un homme qui donne des assiettes.

Timon. — Bien, et ensuite?

Le vieil Athénien. — Je n'ai qu'une fille unique, sans autre parent qui doive hériter de tout ce que j'ai acquis : la fille est belle, elle entre seulement dans l'âge où l'on peut se marier, et je n'ai épargné aucuns frais pour lui faire donner la meilleure éducation. Cet homme de ta suite recherche son amour : je t'en prie, noble Seigneur, joins-toi à moi pour lui interdire d'aspirer à elle; j'ai moi-même parlé en vain.

Timon. — L'homme est honnête.

Le vieil Athénien. — Il continuera à l'être, Timon : son honnêteté porte sa récompense en elle-même; il ne doit pas avoir ma fille pour cela.

Timon. — L'aime t-elle?

Le vieil Athénien. — Elle est jeune et ouverte à la séduction : l'expérience de nos propres passions passées peut nous apprendre quelle légèreté il y a dans la jeunesse.

Timon, *à Lucilius.* — Aimez-vous la jeune fille?

Lucilius. — Oui, mon bon Seigneur, et elle accepte mon amour.

Le vieil Athénien. — Si elle se marie sans mon consentement, je prends tous les dieux à témoin que je choisirai mon héritier parmi les mendiants et que je la déposséderai absolument.

Timon. — Quelle sera sa dot, si elle est mariée à un époux qui ait égale fortune?

Le vieil Athénien. — Trois talents pour le moment, dans l'avenir tout ce que je possède.

Timon. — Cet honnête homme m'a longtemps servi, je veux faire un léger sacrifice pour fonder sa fortune, car c'est une obligation pour les hommes. Donne-lui ta fille : la dot que tu lui feras, je la balancerai, et je le ferai peser du même poids qu'elle.

Le vieil Athénien. — Très-noble Seigneur, donnez votre parole d'honneur comme gage de cette promesse, et elle est à lui.

Timon. — Voici ma main : j'engage mon honneur pour ma promesse.

Lucilius. — Je remercie humblement Votre Seigneurie; que jamais il ne m'arrive fortune ou bonheur que vous ne puissiez regarder comme vôtre. (*Sortent Lucilius et le vieil Athénien.*)

Le poëte. — Acceptez mon travail, et longtemps vive Votre Seigneurie!

Timon. — Je vous remercie; je suis à vous tout à l'heure : ne vous en allez pas. Qu'avez-vous là, mon ami?

Le peintre. — Un morceau de peinture que je supplie Votre Seigneurie d'accepter.

Timon. — La peinture est la bienvenue. La peinture est presque l'homme naturel, car depuis que le déshonneur trafique avec l'âme de l'homme, l'homme est tout extérieur : ces figures peintes se présentent pour ce qu'elles sont. J'aime votre ouvrage, et vous vous en apercevrez bien : veuillez m'attendre jusqu'à ce que je vous fasse demander.

Le peintre. — Les dieux vous protégent!

Timon. — Eh bien, bonne santé, Messieurs : donnez-moi votre main; il faut absolument que

nous dînions ensemble. Monsieur, votre joyau a souffert de l'estimation.

Le joaillier. — Comment, Monseigneur! il a été déprécié?

Timon. — Simplement accablé de louanges jusqu'à la satiété. Si je le payais au prix où il a été évalué, il me ruinerait entièrement.

Le joaillier. — Monseigneur, il n'est fixé qu'au prix qu'en donneraient les marchands : mais vous le savez, les choses de même valeur, possédées par différents maîtres, sont évaluées d'après leurs possesseurs : croyez-moi, cher Seigneur, vous augmentez la valeur du joyau en le portant.

Timon. — Bien raillé.

Le marchand. — Non, mon bon Seigneur, il parle la langue ordinaire que tout le monde parle avec lui.

Timon. — Voyez celui qui vient ici : voulez-vous être grondés?

Entre APEMANTUS.

Le joaillier. — Nous le supporterons, en compagnie de Votre Seigneurie.

Le marchand. — Il n'épargnera personne.

Timon. — Bonjour à toi, aimable Apemantus.

Apemantus. — Attends ton bonjour jusqu'à ce que je sois aimable ; je te le rendrai quand tu seras le chien de Timon et que ces drôles seront honnêtes.

Timon. — Pourquoi les appelles-tu drôles? tu ne les connais pas.

Apemantus. — Ne sont-ils pas Athéniens?

Timon. — Oui.

Apemantus. — Alors je ne me repens pas du mot.

Le joaillier. — Vous me connaissez, Apemantus?

Apemantus. — Tu sais bien que oui, je t'ai appelé par ton nom.

Timon. — Tu es orgueilleux, Apemantus!

Apemantus. — De rien autant que de ne pas ressembler à Timon.

Timon. — Où vas-tu?

Apemantus. — Casser la tête à un honnête Athénien.

Timon. — C'est une action qui te mènera à la mort.

Apemantus. — C'est justice, si ne rien faire est puni de mort par la loi.

Timon. — Cette peinture, te plaît-elle, Apemantus?

Apemantus. — Elle me plaît surtout pour son innocence.

Timon. — N'a-t-il pas bien travaillé, celui qui l'a faite?

Apemantus. — Celui qui a fait le peintre a bien mieux travaillé encore, et cependant il n'a fait qu'un bien triste ouvrage.

Le peintre. — Vous êtes un chien.

Apemantus. — Ta mère est de ma génération ; qu'est-elle, si je suis un chien?

Timon. — Veux-tu dîner avec moi, Apemantus?

Apemantus. — Non, je ne mange pas de Seigneurs.

Timon. — Si tu faisais cela, tu irriterais les Dames.

Apemantus. — Oh! elles mangent les Seigneurs ; c'est ce qui leur fait de gros ventres.

Timon. — Voici un bon mot qu'on peut prendre pour une obscénité.

Apemantus. — Si tu le prends ainsi, prends-le pour ta peine.

Timon. — Aimes-tu ce joyau, Apemantus?

Apemantus. — Pas autant que la franchise qui ne coûte un liard à personne.

Timon. — Combien penses-tu qu'il vaut?

Apemantus. — Pas autant que la peine d'y penser. — Eh bien, comment va, poëte?

Le poëte. — Comment va, philosophe?

Apemantus. — Tu mens.

Le poëte. — N'es-tu pas un philosophe?

Apemantus. — Oui.

Le poëte. — Alors, je ne mens pas.

Apemantus. — N'es-tu pas un poëte?

Le poëte. — Oui.

Apemantus. — Alors, tu mens : relis ta dernière œuvre, où tu as *feint* Timon sous les traits d'un homme digne.

Le poëte. — Il n'y a là aucune fiction ; c'est ce qu'il est.

Apemantus. — Oui, il est digne de toi, et digne de te payer pour ton labeur ; quiconque aime à être flatté est digne du flatteur. Cieux, que ne suis-je un Seigneur!

Timon. — Que ferais-tu alors, Apemantus?

Apemantus. — Ce qu'Apemantus fait pour l'heure, je haïrais un Seigneur de toute mon âme.

Timon. — Tu te haïrais toi-même?

Apemantus. — Oui.

Timon. — Pourquoi?

APEMANTUS. — Pour ne pouvoir railler tout mon soûl un Seigneur. — N'es-tu pas un marchand?

LE MARCHAND. — Oui, Apemantus.

APEMANTUS. — Que le trafic te ruine, si les Dieux ne te ruinent pas!

LE MARCHAND. — Si le trafic me ruine, ce seront les Dieux qui me ruineront.

APEMANTUS. — Le trafic est ton dieu; puisse donc ton dieu te confondre!

Des trompettes sonnent. Entre UN SERVITEUR.

TIMON. — Quelle est cette trompette?

LE SERVITEUR. — C'est Alcibiade et une vingtaine de cavaliers, tous de sa société.

TIMON. — Je vous en prie, allez les recevoir; conduisez-les vers nous. (*Sortent quelques gens de service.*) Il faut que vous dîniez avec moi. — Ne partez pas avant que je vous aie remerciés : quand le dîner sera fini, montrez-moi ce morceau. Je suis heureux de vous voir tous.

Entre ALCIBIADE *avec sa compagnie.*

TIMON. — Vous êtes le très-bienvenu, Seigneur. (*Ils saluent.*)

APEMANTUS. — Là, là, nous y voilà! Que les rhumatismes contractent et dévorent vos souples articulations! Dire qu'il y a si peu d'affection parmi ces doucereux coquins, avec toute la courtoisie que voilà! La nature de l'homme a glissé dans celle du babouin et du singe.

ALCIBIADE. — Seigneur, vous m'avez épargné la peine d'exprimer mon plus ardent désir; je me repais de votre vue avec gloutonnerie.

TIMON. — Vous êtes le très-bienvenu, Seigneur. Avant de nous séparer, nous partagerons quelques bonnes heures entre différents plaisirs. Je vous en prie, entrons. (*Tous sortent, sauf Apemantus.*)

Entrent DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. — Quelle heure est-il, Apemantus?

APEMANTUS. — L'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR. — Il est toujours cette heure-là.

APEMANTUS. — Tu n'en es que plus maudit, toi qui la manques sans cesse.

SECOND SEIGNEUR. — Tu te rends à la fête du Seigneur Timon?

APEMANTUS. — Oui, pour voir la viande gorger des drôles, et le vin échauffer des sots.

SECOND SEIGNEUR. — Adieu, adieu.

APEMANTUS. — Tu es un sot de me dire deux fois adieu.

SECOND SEIGNEUR. — Pourquoi, Apemantus?

APEMANTUS. — Tu aurais dû en garder un pour toi, car je n'ai l'intention de t'en adresser aucun.

SECOND SEIGNEUR. — Va te faire pendre!

APEMANTUS. — Non, je ne ferai rien sur ton commandement : adresse tes requêtes à ton ami.

SECOND SEIGNEUR. — Arrière, chien querelleur, ou je vais te chasser d'ici à coups de pied!

APEMANTUS. — Je vais fuir, comme un chien, les talons d'un âne. (*Il sort.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Il est hostile à l'humanité. — Voyons, entrons-nous goûter de la générosité du Seigneur Timon? il dépasse en bonté le cœur de la bonté en personne.

SECOND SEIGNEUR. — Il fait pleuvoir ses générosités; Plutus, le dieu de l'or, n'est que son intendant : pas de mérite qu'il ne rémunère sept fois plus qu'il ne vaut; pas de cadeau qui ne rapporte à son auteur un cadeau qui excède toutes les mesures ordinaires.

PREMIER SEIGNEUR. — Il a bien l'âme la plus noble qui ait jamais gouverné homme.

SECOND SEIGNEUR. — Puisse-t-il vivre longtemps riche! Entrons-nous?

PREMIER SEIGNEUR. — Je vais vous tenir compagnie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Une salle d'apparat dans la demeure de Timon.

Les hautbois jouent une musique gaie. Un grand banquet est servi. FLAVIUS *et autres sont de service; puis entrent* TIMON, ALCIBIADE, DES SEIGNEURS, DES SÉNATEURS, *et* VENTIDIUS. *Ensuite vient, se glissant derrière eux tous,* APEMANTUS, *en grondant.*

VENTIDIUS. — Très-honoré Timon, il a plu aux Dieux de se souvenir de l'âge de mon père et de l'appeler à une longue paix. Il est parti heureux, et m'a laissé riche. Ainsi, comme me le commande la vertu de la reconnaissance qui m'oblige envers votre cœur généreux, je vous rends, doublés par mes remercîments et ma gratitude, ces talents qui me procurèrent la liberté.

TIMON. — Oh! nullement honnête, Ventidius;



TIMON. Voyez celui qui vient ici : voulez-vous être grondés?
LE JOAILLIER. Nous le supporterons, en compagnie de Votre Seigneurie
(Acte I, sc I.)

vous jugez mal mon amitié. J'ai librement fait abandon de cette somme, et il n'est personne qui puisse dire qu'il donne véritablement, si on lui rend : si nos supérieurs jouent ce jeu-là, nous ne devons pas oser les imiter; ce sont de beaux défauts ceux qui ont pour principe la générosité.

VENTIDIUS. — Noble cœur! (*Tous se tiennent cérémonieusement debout, regardant Timon.*)

TIMON. — Parbleu, Messeigneurs, les cérémonies furent inventées à l'origine pour jeter un lustre sur les actions hypocrites, sur les menteuses bienvenues, sur la générosité peu décidée qui se repent avant de s'être montrée; mais là où il y a vraiment amitié, il n'est pas besoin de cérémonies. Voyons, asseyez-vous, je vous prie, vous êtes les bienvenus pour ma fortune, plus qu'elle ne m'est bienvenue à moi-même. (*Ils s'asseyent.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Monseigneur, nous avons toujours confessé cela.

APEMANTUS. — Oh, oh! vous l'*avez confessé!* et l'avez-vous pendu aussi?

TIMON. — Ah! Apemantus! — Vous êtes le bienvenu.

APEMANTUS. — Non, vous ne me donnerez pas la bienvenue : je suis venu pour que tu me fasses jeter hors des portes.

TIMON. — Fi! tu es un bourru; vous avez contracté une humeur qui ne convient pas à un homme, et qui est fort à blâmer : on dit, Messeigneurs, *ira furor brevis est*, mais l'homme que voici là-bas est toujours en colère. Allez, qu'on lui donne une table pour lui seul; car il n'aime pas la compagnie, et véritablement il n'est pas fait pour elle.

APEMANTUS. — Laisse-moi rester à tes risques et

périls, Timon; je suis venu pour observer, je t'en avertis.

TIMON. — Je ne te prête pas attention; tu es un Athénien, par conséquent sois le bienvenu: je voudrais n'avoir ici aucune autorité : je t'en prie, que mon dîner me procure ton silence.

APEMANTUS. — Je méprise ton dîner; il m'étoufferait, car il me serait impossible de te flatter. Ô Dieux! quelle masse de gens mangent Timon, et il ne s'en aperçoit pas! Cela me fâche de voir tant de gens tremper leur pain dans le sang d'un seul homme, et le comble de sa folie, c'est qu'il les applaudit pour cela. Je m'étonne que les hommes osent se confier aux hommes; il me semble qu'ils devraient inviter leurs semblables à venir sans leurs couteaux; ce serait économie pour leur dîner, et sécurité pour leurs vies. Il y a de nombreux exemples de cela; l'individu qui est assis le plus près de lui, qui rompt le pain avec lui, avec lequel il boit la moitié du même toast dans la même coupe, est l'homme qui sera le premier à le tuer : cela s'est vu. Si j'étais un gros personnage, je craindrais de boire à mes repas, de crainte qu'on ne surprît l'endroit périlleux par où on peut faire faire *couac* à la flûte de mon gosier : les hommes puissants devraient boire avec une armure au cou.

TIMON. — En toute cordialité, Monseigneur, et que les santés aillent à la ronde!

SECOND SEIGNEUR. — Faites-les refluer de ce côté, mon bon Seigneur.

APEMANTUS. — Refluer de ce côté! Voilà un brave compagnon! il observe bien sa marée. Timon, ces santés vous rendront malades, toi et ta fortune. Voilà qui est trop faible pour connaître le péché, l'honnête eau qui ne laissa jamais homme dans le bourbier : ce breuvage et ma nourriture vont de pair; il n'y a pas de discordance. Il y a trop d'orgueil dans les festins pour qu'on en rende grâces aux Dieux.

LES GRÂCES D'APEMANTUS.

Immortels Dieux, je ne demande pas de richesses;
Je ne prie pour personne que pour moi.
Faites que jamais je ne sois assez fou
Pour me fier à un homme, sur son serment ou son billet,
Ou à une catin, sur ses pleurs,
Ou à un chien quand il paraîtra dormir,
Ou à un gardien pour le salut de ma liberté,
Ou à mes amis, si j'avais besoin d'eux.
Amen. Ainsi soit-il :
Les riches pèchent, et moi je mange des racines.
(*Il boit et mange.*)
Grand bien te fasse à ton bon cœur, Apemantus!

TIMON. — Capitaine Alcibiade, votre cœur est tout à l'heure sur le champ de bataille.

ALCIBIADE. — Mon cœur est toujours à votre service, Monseigneur.

TIMON. — Vous préféreriez un déjeuner avec des ennemis à un dîner avec des amis.

ALCIBIADE. — S'ils étaient tout frais saignants, Monseigneur, il n'y a pas de viande qui les vaille; je souhaiterais mon meilleur ami à pareille fête.

APEMANTUS. — Que je voudrais, en ce cas, que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les tuer, et m'inviter à en manger!

PREMIER SEIGNEUR. — Monseigneur, si nous avions seulement le bonheur que vous voulussiez bien mettre une fois nos cœurs à l'épreuve, afin de nous donner l'occasion de vous montrer une partie de notre zèle, nous vous en aurions un gré éternel.

TIMON. — Oh! sans doute, mes bons amis; mais les Dieux eux-mêmes ont pourvu à ce que j'eusse grand besoin de vous; car sans cela, comment seriez-vous mes amis? Pourquoi porteriez-vous ce titre entre des milliers d'autres hommes, si vous n'apparteniez pas de plus près à mon cœur? Je m'en suis plus dit sur vous à moi-même, que la modestie ne vous permet de vous en dire en votre faveur, et voilà jusqu'à quel point je veux confirmer vos protestations d'amitié. Ô Dieux, ai-je pensé, où serait la nécessité des amis si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ils seraient les créatures les plus inutiles du monde, si nous ne devions jamais les employer, et ils ressembleraient à de mélodieux instruments renfermés dans leurs étuis, qui garderaient leurs sons pour eux-mêmes. Vraiment, je me suis souvent souhaité plus pauvre, afin de me sentir plus près de vous. Nous sommes nés pour exercer la bienfaisance, et que pouvons-nous plus exactement et plus justement appeler nôtre que les richesses de nos amis? Oh! quel précieux bonheur cela est que d'en avoir un si grand nombre, unis comme des frères, et commandant aux fortunes les uns des autres. Oh! joie étouffée avant d'avoir pu naître! Mes yeux, je crois vraiment, ne peuvent retenir leurs larmes : pour excuser leur sottise, je bois à votre santé.

APEMANTUS. — Tu pleures pour les faire boire, Timon.

SECOND SEIGNEUR. — La joie a été engendrée dans nos yeux de pareille façon, et en ce même instant, elle en a jailli comme un enfant.

APEMANTUS. — Ho, ho! je ris en pensant au bâtard qu'est cet enfant.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je vous le déclare, Monseigneur, vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS. — *Beaucoup!* (*Une fanfare sonne.*)

TIMON. — Que nous veut cette troupe?

Entre UN VALET.

TIMON. — Qu'y a-t-il?

LE VALET. — Sous votre bon plaisir, Monseigneur, il y a là certaines Dames qui désireraient beaucoup être admises.

TIMON. — Des Dames! que veulent-elles?

LE VALET. — Elles ont avec elles un courrier, Monseigneur, qui est chargé de les devancer pour annoncer leurs désirs.

TIMON. — Je vous en prie, faites-les entrer.

Entre CUPIDON.

CUPIDON. — Salut à toi, noble Timon; — et salut à tous ceux qui tâtent de ses bontés! — Les cinq meilleurs sens te reconnaissent pour leur patron, et viennent librement pour féliciter ton cœur généreux : l'ouïe, le goût, le toucher, l'odorat, se lèvent charmés de ta table, ils ne viennent à cette heure que pour donner une fête à tes yeux.

TIMON. — Ils sont tous les bienvenus; qu'on leur fasse une affectueuse réception : musique, souhaitez-leur la bienvenue! (*Sort Cupidon.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Vous voyez, Monseigneur, à quel point vous êtes aimé.

Musique. Rentre CUPIDON *accompagné d'une mascarade de* DAMES *vêtues en Amazones, avec des luths dans leurs mains, dansant et chantant.*

APEMANTUS. — Tudieu! quel déluge de vanité nous arrive de ce côté! Elles dansent, ce sont des femmes folles. La gloire de cette vie est une folie pareille, comme le prouve cette pompe-ci, alors qu'un peu d'huile et quelques racines suffisent à nos besoins. Nous nous faisons fous pour nous étourdir nous-mêmes, et nous prodiguons les flatteries pour boire à la santé des mêmes hommes, sur la vieillesse desquels nous cracherons le vin que nous avons bu en poison de malice et d'envie. Quel est l'homme vivant qui n'est pas dépravé ou qui ne déprave pas? quel homme meurt sans porter à son tombeau la meurtrissure d'un coup de pied, don de son ami? Je craindrais pour mon compte que les mêmes gens qui dansent aujourd'hui devant moi, ne me foulassent un jour aux pieds : cela s'est vu; les hommes ferment leurs portes en face d'un soleil couchant.

Les Seigneurs se lèvent de table avec force politesses pour Timon, et pour montrer leur amitié, chacun choisit une Amazone et danse; ils font ainsi deux ou trois tours au son du hautbois, puis s'arrêtent.

TIMON. — Vous avez porté beaucoup de grâce dans nos plaisirs, belles Dames, vous avez donné un bel ornement à notre fête, qui sans vous n'eût été ni aussi belle, ni aussi cordiale; vous lui avez ajouté prix et éclat, et vous me laissez ravi d'avoir eu cette idée-là; je vous en remercie.

PREMIÈRE DAME. — Monseigneur, vous nous jugez tout à fait au mieux.

APEMANTUS. — Oui, ma foi, car le pire en vous est sale et serait difficile à toucher, je m'en doute.

TIMON. — Mesdames, il y a ici une collation insignifiante qui vous attend; vous plairait-il de vous disposer?

TOUTES LES DAMES *ensemble.* — Avec une entière reconnaissance, Monseigneur. (*Sortent Cupidon et les Dames.*)

TIMON. — Flavius!

FLAVIUS. — Monseigneur?

TIMON. — Apporte-moi ici la petite cassette.

FLAVIUS. — Oui, Monseigneur. (*A part.*) Encore des bijoux! il n'y a pas moyen de le contrarier dans son humeur; autrement je lui parlerais; oui, ma foi, je devrais lui parler. Lorsque tout sera dépensé, il voudrait bien alors avoir été contrarié. C'est dommage que la générosité n'ait pas des yeux par derrière, pour que cet homme ne fût jamais misérable à cause de son bon cœur. (*Il sort et revient avec la cassette.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Où sont nos gens?

UN VALET. — Ici, Monseigneur, tous prêts.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Nos chevaux!

TIMON. — Ô mes amis, j'ai un mot à vous dire. — Voyez, mon bon Seigneur, je dois vous conjurer de me faire assez d'honneur pour accueillir ce joyau; acceptez-le, et portez-le, mon cher Seigneur.

PREMIER SEIGNEUR. — Vous m'avez déjà tellement comblé de vos dons.....

TOUS. — Ainsi que nous tous...

Entre UN VALET.

LE VALET. — Monseigneur, il y a ici plusieurs nobles du Sénat qui ont mis pied à terre et qui viennent vous visiter.

TIMON. — Ils sont les très-bienvenus.

FLAVIUS. — Je supplie Votre Honneur de me permettre de lui dire un mot; cela vous intéresse de très-près.

TIMON. — De près! eh bien, alors, je t'écouterai une autre fois : je t'en prie, qu'on prenne des mesures pour les recevoir.

FLAVIUS, *à part*. — Je sais à peine comment faire.

Entre UN SECOND VALET.

SECOND VALET. — Plaise à Votre Honneur, le Seigneur Lucius vous fait présenter, en don d'amitié, quatre chevaux blancs de lait, avec les harnais en argent.

TIMON. — Je les accepte avec gratitude; que ce présent soit dignement reconnu.

Entre UN TROISIÈME VALET.

TIMON. — Eh bien, qu'y a-t-il? quelles nouvelles?

TROISIÈME VALET. — S'il vous plaît, Monseigneur, cet honorable gentilhomme, le Seigneur Lucullus, implore l'honneur de votre compagnie pour sa chasse de demain, et il a envoyé à Votre Honneur deux couples de lévriers.

TIMON. — J'irai chasser avec lui; que ses lévriers soient reçus, mais non sans un noble retour.

FLAVIUS, *à part*. — A quoi tout cela aboutira-t-il? Il nous ordonne de pourvoir à tout, il donne de riches cadeaux, et tout cela il faut le tirer d'un coffre vide. Il ne veut pas connaître l'état de sa bourse, ou me permettre de lui montrer combien son cœur est indigent, incapable qu'il est de réaliser ses désirs : ses promesses vont tellement au delà de sa fortune, que tout ce dont il parle, est dû; il doit pour chacun des ordres qu'il nous donne : et il est tellement généreux que maintenant il paye intérêt pour sa générosité; ses terres sont engagées par acte écrit. Ah! que je voudrais être doucement déchargé de mon emploi, avant d'en être destitué par force! On est bien plus heureux de ne pas avoir d'amis à nourrir, que d'en avoir comme ceux-là qui sont pires même que des ennemis. Mon cœur saigne en moi pour mon maître. (*Il sort.*)

TIMON. — Vous vous faites injustice, vous rabattez trop de vos propres mérites. Acceptez, Monseigneur, cette bagatelle donnée par notre amitié.

SECOND SEIGNEUR. — J'accepte ce présent avec une reconnaissance plus qu'ordinaire.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Oh, c'est la générosité faite homme!

TIMON. — Et maintenant, Monseigneur, je me rappelle que vous m'avez fait l'autre jour l'éloge d'un cheval bai que je montais : il est à vous puisque vous le trouviez beau.

SECOND SEIGNEUR. — Oh! je vous en conjure, Monseigneur, pardonnez-moi d'avoir dit cela.

TIMON. — Il vous faut me prendre au mot, Monseigneur; je sais que personne ne loue véritablement que ce qu'il aime : je pèse l'affection de mes amis dans la balance de la mienne; je vous dis vrai. J'irai vous voir.

TOUS LES SEIGNEURS. — Oh, nul ne sera autant le bienvenu.

TIMON. — Vos visites à tous en général, et à chacun en particulier, sont si chères à mon cœur, qu'elles ne sont pas récompensées par mes cadeaux; il me semble que je pourrais distribuer des royaumes à mes amis, sans parvenir à me lasser. Alcibiade, tu es un soldat, par conséquent à peine riche; te faire un présent est presque te faire la charité, car tous tes revenus sont chez les morts, et toutes tes terres tiennent sur la surface d'un champ de bataille.

ALCIBIADE. — Oui, une terre de mauvais rapport, Monseigneur.

PREMIER SEIGNEUR. — Nous vous sommes si affectueusement reconnaissants, Monseigneur....

TIMON. — Je ne le suis pas moins envers vous.

SECOND SEIGNEUR. — Si infiniment attachés....

TIMON. — Tous mes bons souhaits. — Des lumières, encore d'autres lumières!

PREMIER SEIGNEUR. — Que le plus parfait bonheur, que l'honneur, que les richesses restent avec vous, Seigneur Timon!

TIMON. — Pour en faire jouir ses amis. (*Sortent Alcibiade, les Seigneurs, etc., etc.*)

APEMANTUS. — Qu'est-ce que toutes ces grimaces! Qu'est-ce que c'est que toutes ces simagrées et tous ces trémoussements du cul! je doute que



TIMON. Mesdames, il y a ici une collation insignifiante qui vous attend; vous plairait-il de vous disposer?

TOUTES LES DAMES ensemble. Avec une entière reconnaissance, Monseigneur

(Acte I, sc. II)

leurs jambes vaillent les sommes qu'elles leur rapportent. L'amitié est pleine de lie : il me semble que des cœurs faux ne devraient pas avoir des jambes solides. Et voilà comment d'honnêtes sots donnent leurs richesses en échange de politesses !

Timon. — Maintenant, Apemantus, si tu n'étais pas si morose, je serais bon pour toi.

Apemantus. — Non, je ne veux rien : car si je me laissais aussi corrompre, il ne resterait personne pour te railler, et alors tu n'en pécherais que plus vite. Tu as si longtemps donné, Timon, que je crains que tu ne te donnes toi-même sous peu sur papier : à quoi bon, ces fêtes, ces pompes, ces vaines gloires?

Timon. — Allons, j'ai juré de ne plus vous prêter attention, dès que vous commenceriez à railler la société. Adieu, et revenez avec une meilleure musique. (*Il sort.*)

Apemantus. — Bon ; tu n'entendras plus parler de moi maintenant, tu n'en entendras plus parler ; je vais fermer sur toi les portes de ton salut. Oh ! faut-il que les oreilles des hommes soient sourdes aux bons conseils, quand elles ne le sont pas à la flatterie ! (*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Un appartement dans la maison d'un sénateur.

Entre un Sénateur, *des papiers à la main.*

Le Sénateur. — Et tout récemment cinq mille ; — il en doit neuf mille à Varron et à Isidore ; — outre ma somme précédente, ce qui fait vingt-cinq. Et toujours en veine de prodigalité furieuse ! Cela ne peut pas durer ; cela ne durera pas. Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à voler le chien d'un mendiant et à le donner à Timon, ce chien va me frapper de l'or : si j'ai envie de vendre mon cheval, et d'en acheter dix autres qui vaillent mieux, je n'ai qu'à donner mon cheval à Timon, à le lui donner sans lui rien demander, et immédiatement cette bête va me *pouliner* dix superbes chevaux : ce n'est pas un portier qui est à sa porte, mais plutôt un homme chargé de sourire et d'inviter à entrer tous ceux qui passent. Cela ne peut pas durer ; il n'y a aucune raison pour croire que sa fortune est solide. Holà, Caphis ! Caphis, dis-je !

Entre CAPHIS.

Caphis. — Me voici, Monsieur ; quel est votre bon plaisir ?

Le Sénateur. — Prenez votre manteau, et rendez-vous en toute hâte chez le Seigneur Timon ; insistez auprès de lui pour qu'il me donne mon argent ; ne vous laissez pas congédier par un léger refus, ni réduire en silence par un *recommandez-moi à votre maître*, pendant qu'il joue avec son chapeau dans sa main droite ; — mais dites-lui que mes besoins sont criants, que je dois les satisfaire au moyen de ce qui m'appartient ; ses échéances et ses dates sont passées, et la confiance que j'avais mise aux promesses qu'il n'a pas tenues, a fait grand tort à mon crédit. Je l'aime et je l'honore, mais je ne veux pas me casser les reins pour lui guérir le doigt : mes besoins sont pressants, et je ne puis y faire face avec de beaux mots qui me sont envoyés et jetés au nez ; mais ils exigent des ressources immédiates. Partez, prenez un visage d'homme importun à l'excès, un visage de créancier ; car, je le crains, lorsque chacune de ses plumes sera rendue à l'aile à laquelle elle appartient, ce Seigneur Timon, qui brille tout à l'heure comme un phénix, ne sera plus qu'un oison sans plumes. Partez.

Caphis — J'y vais, Seigneur.

Le Sénateur. — Prenez les billets avec vous, et tenez compte des dates.

Caphis. — Oui, Seigneur.

Le Sénateur. — Allez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Une salle dans la maison de Timon.

Entre FLAVIUS, *plusieurs billets à la main.*

FLAVIUS. — Aucun souci, aucun temps d'arrêt! il est si insensé dans ses dépenses qu'il ne veut ni savoir comment il les continuera, ni arrêter ce déluge de prodigalités : il ne se rend aucun compte de la manière dont ses richesses s'envolent, et il ne prend aucun souci de ce qui doit arriver; jamais âme ne fut à la fois si déraisonnable et si bonne. Que faire? il n'écoutera que lorsqu'il sentira le coup : je vais lui parler rondement, dès qu'il sera revenu de la chasse. Fi, fi, fi, fi!

Entrent CAPHIS *et* LES SERVITEURS *d'*ISIDORE *et de* VARRON.

CAPHIS. — Bonsoir, Varron : comment! est-ce que vous venez pour de l'argent?

LE SERVITEUR DE VARRON. — N'est-ce pas aussi votre affaire?

CAPHIS. — Oui; et c'est la vôtre aussi, Isidore?

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Oui.

CAPHIS. — Plaise à Dieu que nous soyons tous payés!

LE SERVITEUR DE VARRON. — Je crains bien que cela ne soit pas.

CAPHIS. — Voici venir le Seigneur.

Entrent TIMON, ALCIBIADE, SEIGNEURS, *etc.*

TIMON. — Dès que le dîner sera fini, nous y retournerons, mon Alcibiade. — C'est moi que vous demandez? que voulez-vous?

CAPHIS. — Monseigneur, voici une note de certaines sommes dues....

TIMON. — Des sommes dues! d'où êtes-vous?

CAPHIS. — D'ici, d'Athènes, Monseigneur.

TIMON. — Allez trouver mon intendant.

CAPHIS. — Plaise à Votre Seigneurie, il m'a remis plusieurs fois ce mois-ci à des dates successives : mon maître se trouve forcé, par une nécessité urgente, de faire rentrer ses fonds; et il vous prie humblement d'ajouter à tous vos autres nobles mérites, celui de faire droit à sa demande.

TIMON. — Mon honnête ami, reviens seulement demain matin, je te prie.

CAPHIS. — Mais, mon bon Seigneur....

TIMON. — N'insiste pas, mon bon ami.

LE SERVITEUR DE VARRON. — Je suis un des serviteurs de Varron, mon bon Seigneur....

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Et moi je suis un de ceux d'Isidore, il prie humblement que vous le remboursiez sans délai....

CAPHIS. — Si vous connaissiez, Monseigneur, les besoins de mon maître....

LE SERVITEUR DE VARRON. — L'échéance de cette somme, Monseigneur, est passée depuis six semaines et plus....

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Votre intendant me promène, Monseigneur, et je suis expressément envoyé pour parler à Votre Seigneurie en personne.

TIMON. — Laissez-moi respirer. Je vous en prie, mes bons Seigneurs, passez devant; je vous rejoins immédiatement. (*Sortent Alcibiade et les Seigneurs.*) (*A Flavius.*) Venez ici : comment se fait-il, je vous prie, que je sois assailli par des demandes de payement de billets échus et de dettes longtemps différées, au détriment de mon honneur?

FLAVIUS. — Sauf votre bon plaisir, Messieurs, l'heure est très-inopportune pour parler de cette affaire : veuillez suspendre vos importunités jusqu'après le dîner, afin que je puisse faire comprendre à Sa Seigneurie pourquoi vous n'êtes pas payés.

TIMON. — Faites cela, mes amis. Voyez à les faire bien traiter. (*Il sort.*)

FLAVIUS. — Entrez, je vous prie. (*Il sort.*)

Entrent APEMANTUS *et* LE BOUFFON.

CAPHIS. — Arrêtez, arrêtez, voici venir le fou avec Apemantus; divertissons-nous un instant avec eux.

LE SERVITEUR DE VARRON. — Pendu soit-il! il va nous insulter.

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Peste de lui, le chien!

LE SERVITEUR DE VARRON. — Comment vas-tu, fou?

APEMANTUS. — Est-ce que tu dialogues avec ton ombre?

LE SERVITEUR DE VARRON. — Je ne te parle pas.

APEMANTUS. — Non, c'est à toi-même que tu parles. (*Au bouffon.*) Allons-nous-en.

LE SERVITEUR D'ISIDORE *au serviteur de Varron.* — Voilà que pour commencer il vous a déjà mis le fou sur le dos.

APEMANTUS. — Non, car je te vois sur tes jambes, tu n'es donc pas encore sur lui.

Caphis. — En ce cas, qui est le fou?

Apemantus. — Le dernier qui fait cette question. Pauvres coquins! valets d'usuriers! entremetteurs entre l'or et le besoin!

Tous les serviteurs *ensemble*. — Que sommes-nous, Apemantus?

Apemantus. — Des ânes.

Tous les serviteurs *ensemble*. — Pourquoi?

Apemantus. — Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Parle-leur, fou.

Le bouffon. — Comment allez-vous, Messieurs?

Tous les serviteurs *ensemble*. — Grand merci, mon bon fou. Comment se porte votre maîtresse?

Le bouffon. — Elle est en train de faire chauffer de l'eau afin de plumer plus facilement des poulets comme vous. Oh! que nous voudrions vous voir à Corinthe!

Apemantus. — Bon! grand merci.

Le bouffon. — Voyez, voici venir le page de ma maîtresse.

Entre un page.

Le page, *au bouffon*. — Ah, vous voilà, capitaine! que faites-vous dans cette sage compagnie? Comment vas-tu, Apemantus?

Apemantus. — Je voudrais avoir une verge dans ma bouche, afin de te donner une réponse qui te profitât.

Le page. — Je t'en prie, Apemantus, lis-moi les adresses de ces lettres, je ne sais pas les distinguer.

Apemantus. — Tu ne sais pas lire?

Le page. — Non.

Apemantus. — En ce cas, il se perdra peu de science, le jour où tu seras pendu. Cette lettre-ci est pour le Seigneur Timon, celle-là pour Alcibiade. Vas, tu es né bâtard et tu mourras maquereau.

Le page. — Tu fus mis bas par une chienne, et tu mourras de faim, ce qui est la mort d'un chien. Ne me réponds pas, je me sauve. (*Sort le page.*)

Apemantus. — C'est absolument comme cela que tu te sauves de la vertu. Fou, je veux aller avec vous voir le Seigneur Timon.

Le bouffon. — Est-ce que vous me laisserez ici?

Apemantus. — Oui, si Timon reste au logis. — Vous trois, vous servez trois usuriers?

Tous les serviteurs *ensemble*. — Oui; plût au ciel que ce fussent eux qui nous servissent!

Apemantus. — Je le souhaiterais, ce serait quelque chose d'aussi drôle que de voir le bourreau servir le voleur.

Le bouffon. — Vous êtes trois valets d'usuriers?

Tous les serviteurs. — Oui, fou.

Le bouffon. — Je pense qu'il n'est pas d'usurier qui n'ait un fou pour son valet: ma maîtresse est une usurière et je suis son fou. Lorsque les gens viennent emprunter à vos maîtres, ils arrivent tristes et s'en retournent gais; au contraire, ils entrent gais dans la demeure de ma maîtresse et s'en retournent tristes: quelle en est la raison?

Le serviteur de Varron. — Je puis vous en donner une.

Apemantus. — Fais cela alors, afin que nous puissions te tenir pour un putassier et un drôle, ce qui toutefois ne t'empêchera pas d'être estimé.

Le serviteur de Varron — Qu'est-ce qu'un putassier, fou?

Le bouffon. — C'est un fou en beaux habits, et quelque chose qui te ressemble. C'est un esprit; quelquefois il apparaît sous la forme d'un Seigneur; quelquefois, sous celle d'un légiste; quelquefois sous celle d'un philosophe avec deux pierres de plus que sa pierre philosophale; très souvent sous celle d'un chevalier, et généralement enfin, cet esprit se promène sous toutes les formes que peut revêtir l'homme de treize à quatre-vingts ans.

Le serviteur de Varron. — Tu n'es pas entièrement un fou.

Le bouffon. — Ni toi entièrement un sage; il te manque en esprit, juste autant que je possède en folie.

Apemantus. — Cette réponse serait digne d'Apemantus.

Tous les serviteurs *ensemble*. — Rangeons-nous, rangeons-nous; voici venir le Seigneur Timon.

Apemantus. — Viens avec moi, fou, viens.

Le bouffon. — Je n'accompagne pas toujours un amant, un frère aîné, ou une femme; quelquefois, j'accompagne un philosophe. (*Sortent Apemantus et le bouffon.*)

Rentrent TIMON *et* FLAVIUS.

Flavius. — Je vous en prie, promenez-vous un instant, je vous appellerai tout à l'heure. (*Sortent les serviteurs.*)

Timon. — Vous me comblez d'étonnement; pourquoi avez-vous attendu jusqu'à ce jour pour m'exposer pleinement ma situation? j'aurais pu

Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, lemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, Portugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, Égypte; les touristes y trouveront en outre des chapitres le *Danemark*, la *Suède*, la *Norvége* et la *Russie*, les seules trées de l'Europe qui n'ont pas encore d'itinéraires spéciaux.

Les Bains d'Europe ont pour auteurs M. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive), et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

Une nouvelle collection de Guides pratiques et portatifs intitulés *Guides diamant*, a été commencée en 1866. Cette collection sera continuée en 1869.

N. B. — Les recommandations contenues dans tous les guides de la collection Joanne sont entièrement gratuites.

I. GUIDES ET ITINÉRAIRES IN-18 JÉSUS

La reliure de chaque vol. se paye de 1 fr. à 1 fr. 50 en sus des prix ci-après désignés.

FRANCE ET ALGÉRIE

GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS

is illustré, par *Adolphe Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*, t. I).
de parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger pur s'installer, vivre à Paris et visiter Paris, suivi de la liste de toutes s rues, par *Ad. Joanne*. 24 gravures et un plan de Paris. 1 vol. 5 »
uveau Plan de Paris, accompagné de *la Liste des rues de Paris*, contenant les boulevards, les monuments, etc. Collé sur toile. 4 50
Environs de Paris illustrés (V. *Itinéraire de la France*, t. II).
sailles, son palais, son musée, ses eaux, etc., Saint-Cloud, Ville-d'Avray, eudon, Bellevue, Sèvres, par *Ad. Joanne*. (37 grav.) 2 »
ntainebleau, ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (27 vign.). 2 »

GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE

inéraire général de la France, par *Ad. Joanne:*
. Paris illustré. 1 vol. 1100 pages, 410 gravures, 7 cartes ou plans. 10 fr.
. Environs de Paris illustrés. 1 vol. 220 gravures, 4 cartes ou plans. 7 fr.
. Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Savoie. 1 vol. 17 cartes ou plans. 6 fr.
. Auvergne, Dauphiné, Provence. 24 cartes et plans. 1 vol. 8 fr.
. La Loire et le centre de la France. 10 fr.
. Les Pyrénées. 1 vol. 15 cartes, plans et panoramas. 10 fr.
. La Bretagne. 1 vol. 7 fr.
. La Normandie. 1 volume contenant 11 cartes et plans. 6 fr.
. Le Nord. 1 vol. 6 fr.
. Les Vosges et les Ardennes. 1 vol. 9 fr.
de du voyageur en France, par *Richard*, édition refondue, 1 vol. 7 fr.

GUIDES SPÉCIAUX

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

Paris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. (100 vign. et une carte). 3 »
Strasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (50 vign. et carte). 1 »
Paris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (150 vign.). 4 »
Paris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, par *G. Héquet*. 1 v. avec cartes. 3 »
mbières et ses environs, guide du baigneur, par *É. Lemoine*. 1 v. 3 »

Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Paris à Lyon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (100 vign., 1 carte et 2 plans). 3 »
Paris en Suisse, par Dijon, Bâle et Besançon. 31 gravures et plans, par *Ad. Joanne*. 1 vol. 3 »
Dijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (20 gr. et une carte). 2 »
Lyon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (126 vignettes, une carte et 4 plans). 3 »
Paris à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (200 vignettes et 4 cartes ou plans). 6 »

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, Royat, la Bourboule et Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. (52 vign. et carte). 3 »
Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3e édit. 1 vol. (45 vign., 1 carte). 3 »
Savoie (Itinéraire de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol. (6 cartes). 5 »
Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*.
1re partie : Isère, 16 cartes, 1 plan et un panorama. 1 vol. 6 »
2e partie : Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont (3 cartes et 8 profils de montagnes). 1 vol. 4 »
Les villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, etc.), par *Élisée Reclus*. 1 vol. (34 vign. et 4 cartes). 6 »

Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec vignettes. 2 »
De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. 32 gr. vignettes, une carte. 3 »
Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2e édition. 1 vol. 1 50

Réseau des chemins de fer du Nord.

De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht, par *A. Morel*. (1 vol. 89 vign. et une carte). 2 »
De Paris à Boulogne par Creil, Amiens et Abbeville, par *E. Pénel*. 1 vol. (54 vign. et une carte). 4 »

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

De Paris à Bordeaux, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (120 vign. et 1 carte). 3 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 v. 95 vign. 3 »
De Paris à Agen, par *Célestin Port*. 1 vol. (66 vign. et 2 cartes). 3 50
De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (22 gravures et une carte). 2 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par la Loire. 1 vol. (95 vign., 1 carte et 4 plans), par *Ad. Joanne*. 3 50
De Nantes à Brest, à Saint-Nazaire, à Rennes et à Napoléonville, par *Pol de Courcy*. 1 vol. (1 carte). 3 »

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

De Paris à Dieppe, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (60 vign. et 2 plans). 2 »
De Paris au Havre, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (80 vign. et une carte). 3 »
De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. (70 vig.). 3 »
De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault*. 1 vol. 3 »
Dieppe et ses environs, par *E. Chapus*. 1 vol. (12 vign. et un plan). 1 »
De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *de Courcy*. 1 vol. (carte) 3 »

ALGÉRIE

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*, 1 volume, avec 5 cartes. 10 »

PAYS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, par *A. Joanne*. 2 vol. :
1° Allemagne du Nord. 1 vol. avec 14 cartes et 13 plans. 10 50
2° Allemagne du Sud, avec 11 cartes et 7 plans. 10 50
Les Bords du Rhin illustrés. Itinéraire descriptif et historique, par le même. 1 vol. (292 grav., 11 cartes et 10 plans). 5 »
Les Trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles (21 cartes). 3 »
Bade et la Forêt-Noire, contenant la route de Paris à Baden-Baden, par le même. 1 vol. (100 grav. et 5 cartes). 2 »

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE

Itinéraire descriptif et histor. de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse) et l'Irlande, par *Alphonse Esquiros*, avec 3 cartes et 10 plans. 13 50
Itinéraire de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec 1 carte et 2 plans. 1 vol. 7 50
Guide à Londres, par *Élisée Reclus*. 1 vol. (2 cartes et 6 plans.) 10 »
Londres illustré, par *É. Reclus*. 1 vol., 63 grav., 1 carte et 11 plans. 3 »

BELGIQUE ET HOLLANDE

Itinéraire descriptif de la Belgique, comprenant: les routes de France en Belgique, de Belgique en Hollande, en Prusse Rhénane et en Angleterre, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 4 cartes et 7 plans, etc. 5 »
Itinéraire descriptif de la Hollande, comprenant: les routes de France vers la Hollande, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 3 cartes et 6 plans. 5 »
Spa et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec 1 carte. 2 »

ESPAGNE ET PORTUGAL

Itinéraire descriptif, histor. et artist. de l'Espagne et du Portugal, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol avec 13 cartes et 20 plans. 15 »

ITALIE

Itinéraire de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 2 forts vol., avec 8 cartes et 52 plans. 4e éd. augmentée. Chaque volume se vend séparément. I. Italie du Nord. 1 vol. — II. Italie du Sud. 1 vol. Chaque vol. 10 »

ORIENT

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant: Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. (11 cartes et 19 plans). 20 »

SUISSE

Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne*. 1 vol. de 984 p. (16 cartes, 5 plans, 135 vues et 7 panoramas). 4e édit. 10 »
Guide illustré du voyageur en Suisse et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 volume, 117 vign. et panoramas. 3 »

EUROPE

Guide du voyageur en Europe, comprenant tous les pays de l'Europe, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. de 1120 pages avec 1 carte, 3e édition. 20 »
Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. le Pileur* 1 vol. avec 1 carte. 10

II. GUIDES DIAMANT IN-32 JÉSUS

NOUVELLE SÉRIE DES GUIDES PORTATIFS

CONTENANT DANS UN PETIT FORMAT TOUS LES RENSEIGNEMENTS NÉCESSAIRES AUX VOYAGEURS

Chacun de ces volumes est cartonné élégamment en percaline gaufrée.

Les touristes se plaignent, depuis quelques années, du poids et de la grosseur des itinéraires auxquels leurs auteurs, s'ils veulent être exacts et complets, sont obligés, tout en se limitant le plus possible, de donner des développements sans cesse croissants.

Pour répondre à ces justes réclamations, les éditeurs de la collection des Guides-Joanne ont résolu de publier une seconde collection, dite des *Guides diamant*, qui contînt, sous la forme la plus commode et dans les conditions de poids les plus favorables, tous les renseignements pratiques indispensables aux voyageurs.

Dans la pensée des éditeurs, les Guides diamant, publiés sous la direction de M. Adolphe Joanne, doivent être non les remplaçants, mais les au liaires des Itinéraires dont ils renfermeront la substance. Vrais Guides poche, ils pourront être emportés facilement dans toutes les excursions seront toujours consultés avec profit, car les touristes y trouveront, à les détails spécialement réservés pour les grands Guides, toutes les indicati désirables sur les distances parcourues, les localités visitées, les haut atteintes, les curiosités de l'art ou de la nature admirées, enfin sur les hôt préférables, les guides les plus utiles, les précautions nécessaires.

Chaque volume des Guides diamant est imprimé avec luxe sur un pap à la fois léger et solide, fabriqué tout exprès pour cette collection.

EN VENTE :

Suisse, par *Adolphe Joanne* (6 cartes tirées en chromo-lithographie et coloriées. 4 fr.
Italie et Sicile, par *A.-J. Du Pays* (10 cartes ou plans). 4 fr.
Belgique et Hollande, par *A.-J. Du Pays* (2 cartes et 13 plans). 4 fr.
Espagne et Portugal, par *A. Germond de Lavigne* (1 carte et 4 plans). 4 fr.
Paris-diamant, par *Adolphe Joanne* (127 vignettes et un plan de Paris). 2 fr.
Paris-diamant, en anglais (*id.*). 3 fr.
Paris-diamant, en espagnol (*id.*). 3
Paris-diamant, en allemand (*id.*). 3
Normandie, par *Adolphe Joanne* (1 carte, 4 plans). 3
France, par *Adolphe Joanne* (8 cartes). 4
Vosges, par *Adolphe Joanne* (4 cartes). 3

SOUS PRESSE

Pyrénées; — Bords du Rhin; — Bretagne; Savoie et Dauphiné, etc.

Fuyez les ciceroni; tous ces industriels-là ne visent qu'à vous vendre leur insignifiant radotage.... Fuyez aussi les itinéraires; seulement exceptez de la proscription : ce bon Ébel, Maurray, Joanne, quelques autres encore, qui sont non pas des guides bavards, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés!... (*Voyages en zigzag*, t. Ier.) TOPFFER.

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A. J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente. (*Daniella*, t. Ier.) George SAND.

M. Adolphe Joanne, dans les recommandables *Itinéraires* qu'il consacre à la France, œuvre patriotique parce qu'elle est consciencieuse, a trop bien décrit Lyon, pour laisser beaucoup à glaner après lui. (*Dick Moon en France.*) Francis WEY.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire un nouveau Manuel du voyageur; celui de M. Adolphe Joanne ne laisse rien à désirer. (*Voyage en Suisse.*) Xavier MARMIER.

Nous avons déjà indiqué l'intérêt qui s'attache aux *Itinéraires* de M. Adolphe Joanne; l'exactitude et l'abondance des renseignements s'y concilient avec une forme agréable qui n'a ni l'aridité de quelques guides ni l'emphase banale de quelques autres. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1855.)

Si je n'avais éprouvé, par une expérience récente, tout ce que les ouvrages de M. Adolphe Joanne, uniquement destinés à la satisfaction des voyageurs, renferment d'érudition sérieuse, de variété attachante, et de mérite vraiment littéraire, j'hésiterais à faire mention, à cette place, de ces *Itinéraires* célèbres qui sont, au moment même où j'écris, entre les mains de tout le monde ou qui y seront demain : car tout le monde voyage en cette saison ou s'apprête à voyager. Ceux qui ne voyagent pas pourraient lire les *Itinéraires* de M. Joanne, qui tantôt nous provoquent à sortir de chez nous, tantôt nous consolent d'y rester.

L'an dernier, j'étais aux bains d'Allevard près de Grenoble, et de là je fis un tour en Suisse en traversant la Savoie. Vous dire ce que j'ai dû de jouissances d'esprit aux intarissables informations de M. Joanne, ce serait vous raconter tout mon voyage. M. Joanne ne m'a pas quitté un moment. Je ne sais pas un compagnon plus aimable et aussi plus exigeant. Vous voudriez vous reposer quelquefois dans votre ignorance et votre *far niente;* mais non, il faut s'enquérir, il faut apprendre; le livre est là, il faut l'ouvrir; la page est commencée, comment ne pas la finir? Quand deux personnes voyagent ensemble, on dit toujours que l'une finit par tyranniser l'autre: cela est trop vrai avec M. Joanne, mais personne ne se plaindra de lui laisser la parole et de lui abandonner la direction de son voyage; il sait tout, il a tout vu; tout prévu.

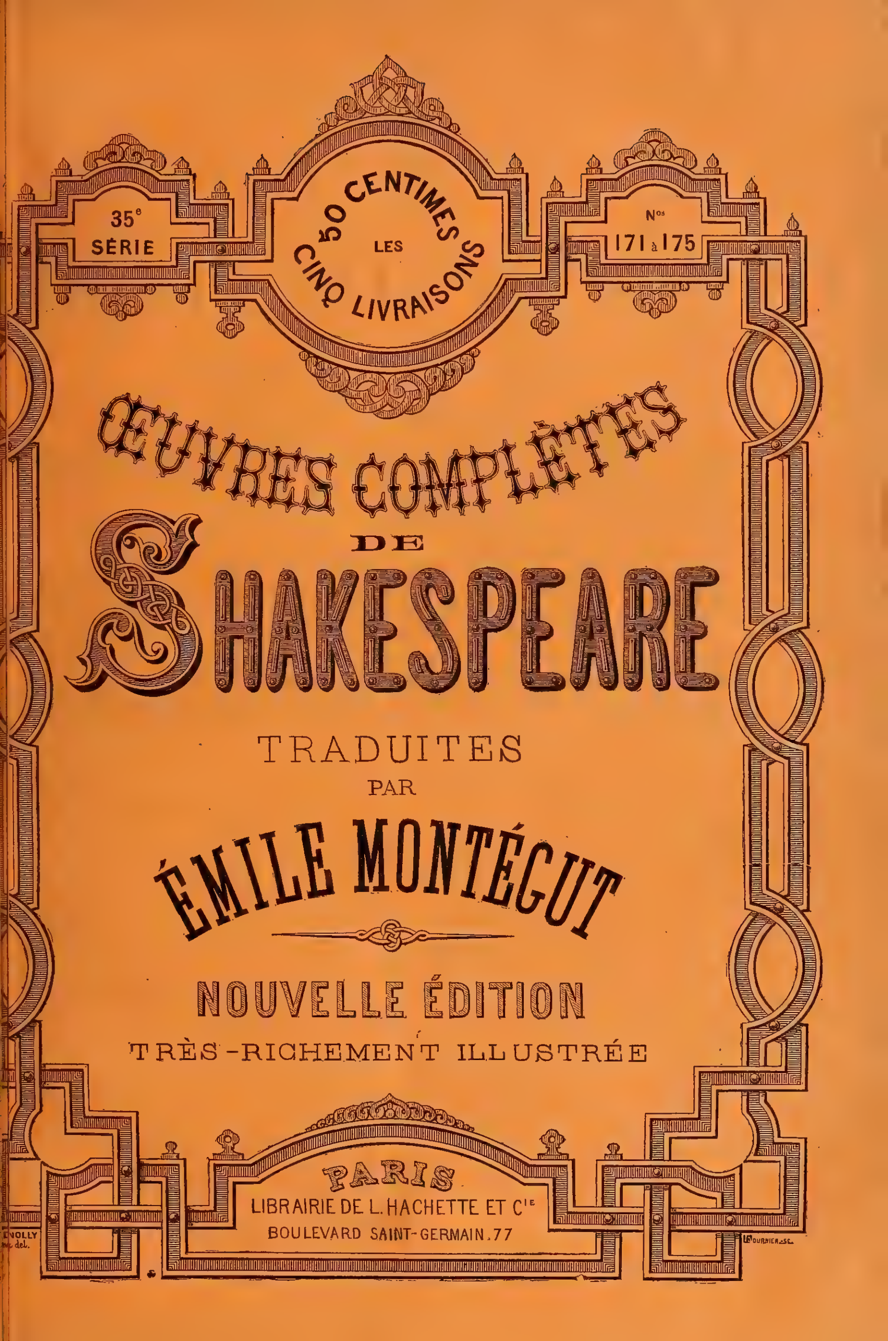
Tout savoir, tout voir, tout prévoir, connaissez-vous beaucoup d'entrepr qui demandent davantage? Pour faire les livres que M. Joanne a écrits puis quinze ans, sans parler de ceux du même genre qu'il a simplem dirigés, il a fallu le travail du cabinet, cela va sans dire, courir les bib thèques, feuilleter les vieux recueils, consulter les cartes, remonter si par siècle l'histoire de tous les âges; puis voir aussi ce qu'on avait à déc parcourir l'Europe en quête d'impressions de toute sorte, être un tour en même temps qu'un savant. Que dis-je? Pour répondre à l'exigence voyageurs, qui semble croître en raison de leur nombre, il fallait se f leur pourvoyeur, leur messager, leur maréchal des logis sur toutes les rou (*Débats*, 7 juillet 1863.) CUVILLIER FLEURY.

Et maintenant c'est l'heure où l'honnête homme, enfin délivré du jo obéit au caprice, à l'inspiration, et s'en va, glorieux et content, choisir d la collection des *Guides-Joanne*

> .... un endroit écarté,
> Où de se reposer il ait la liberté.

Ce *sieur* Joanne, pour parler à la façon de son rapporteur du Sénat (m *sieur* ne lui eût pas écorché la bouche), est un vrai guide, ennemi hasard, grand connaisseur des vrais sentiers, parlant bien, écrivant mie Il vous dit la marche et la halte. Il sait toutes les joies et toutes les surpr du voyage; il vous en indiquera les dangers. Courageux pour lui-même est très-prudent pour les voyageurs qu'il prend sous sa garde, et ne craig pas que, chemin faisant, il oublie un beau site, un chef-d'œuvre, ou q vous indique un mauvais hôte, un méchant gîte. A chaque stage, il v dirait volontiers: *J'étais là, telle chose m'advint.* Son livre est une révélati et, soit que vous choisissiez le gros tome in-18, représentant de la gra histoire et du voyage au long cours, soit que vous préfériez l'édition diam sous sa tranche empourprée à l'antique façon des vieux livres, vous entourés de zèle et de bienveillance. Aujourd'hui, dans son guide-diama le *sieur* Joanne vous appelle à Lausanne, à Fribourg, sur les hauteurs Mont-Blanc, dans cette Suisse au paysage infini. Il vous convie, en son *G en Normandie*, à travers l'illustre et poétique province où Guillaume *Conquérant* a laissé sa trace impérissable. Le beau voyage! A peine avez-v dépassé Paris, l'antique Rouen vous invite à ses merveilles; le Havre plus loin qui vous appelle. Ici Dieppe, et là-bas, par ces sentiers fleuris, charmant Tréport, le château d'Eu, toute une histoire si touchante! Et la même route : Orbec, Lisieux, plus loin Cherbourg; halte-là! la Breta n'est pas loin. Notre éloquent Joanne (il eût sauvé le jardin du Luxembo si l'éloquence était encore une vertu) vous conduirait dans la Palestin dans la Turquie d'Asie. Il vous dira l'Allemagne du Nord, l'Allemagne Sud, Bade et la Forêt-Noire, la Moselle et le Neckar, Belgique, Hollan Espagne et Portugal, Spa même, le doux Spa de la fête et du loisir, l'Italie.... Il ne s'agit que de partir. (*Débats*, 27 août 1866.) Jules JANIN.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


35e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 171 à 175
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

COLLECTION
DE
GUIDES ET ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS

Cette collection, qui comprend déjà 120 volumes, est constamment tenue à jour et continuée sous la direction

de M. Adolphe Joanne

La grande collection de Guides et d'Itinéraires pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et Cie, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux Guides ou Itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collections d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'Itinéraire général de la France comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, publié en 1863, illustré de 410 gravures, est consacré à *Paris*. Il n'a pas moins de 1200 pages. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* remplissent un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire, si intéressante, de toutes les résidences royales ou princières y occupe une place considérable.

La France proprement dite, avec sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en dix volumes, contient la description, non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est spécialement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'Itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes des chemins de fer.

On trouve encore dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés: le *Dauphiné*, les *Villes d'hiver de la Méditerranée*, *Vichy*, le *Mont Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'Itinéraire de l'Algérie, par M. Louis Piesse, comprend le Tell et le Sahara.

Les Itinéraires de la Belgique et **de la Hollande** ont été rédigés, sur un plan entièrement nouveau, par M. A. J. Du[...] qui depuis quinze années est chargé dans le journal *l'Il[...] tion* de la critique des œuvres d'art. — *Spa et ses enviro[...]* M. Adolphe Joanne, forment un volume séparé.

L'Itinéraire de la Grande-Bretagne, contenant: l'[...]terre, l'Écosse et l'Irlande, a pour auteur M. Alphonse Es[...] dont les monographies, publiées par la *Revue des Deux-M[...]* ont été si justement remarquées. — L'Écosse, par M. Ad. J[...] a été réimprimée à part. — Le *Guide du Voyageur à Lon[...] Londres illustré* sont signés d'un nom célèbre dans la [...] géographique; ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'Allemagne du Nord et **l'Allemagne du Sud** sont l[...] particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié des volume[...] ciaux pour les touristes désireux de visiter seulement *Ba[...] Forêt-Noire* ou les *bords du Rhin, de la Moselle et du Neck[...]*

L'Itinéraire de la Suisse, dont la 1re édition (1852) [...] pour faire la réputation de M. Ad. Joanne, et dont la 4e [...] vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qu[...] dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable [...] M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au couran[...] seulement de tous les progrès des voies de communicatio[...] de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles cou[...] montagnes entreprises pendant ces dernières années. Le[...] ristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les [...] les routes de voitures, ont à leur disposition le *Guide du [...] geur en Suisse*, abrégé de l'*Itinéraire de la Suisse*.

L'Espagne et **le Portugal**, réunis dans le même volum[...] été décrits avec un soin particulier par M. Germond de La[...] bien connu dans le monde littéraire par ses études sur l'[...]gne. La 2e édition, entièrement revue, a paru en 1866.

L'Itinéraire de l'Italie, dont les éditions se succèdent [...]ment, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété [...] dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'h[...] de la peinture en Europe, si brillamment commencée da[...] beaux volumes enrichis de nombreux plans de ville.

L'Itinéraire de l'Orient, par MM. Adolphe Joanne et [...] Isambert, contient: Malte, la Grèce, la Turquie d'Eur[...] Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont [...] C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, e[...] de 30 cartes ou plans.

L'Itinéraire de l'Europe résume non-seulement t[...] renseignements les plus importants contenus dans la col[...] générale des Guides ci-dessus mentionnés, sur Paris, la F[...]



TIMON. Vous me comblez d'étonnement; pourquoi avez-vous attendu jusqu'à ce jour pour m'exposer pleinement ma situation? (Acte II, sc. II.)

de la sorte proportionner mes dépenses à mes ressources.

FLAVIUS. — Vous n'avez pas voulu m'écouter : plusieurs fois j'ai voulu vous expliquer les choses à vos heures de loisir.

TIMON. — Allez : sans doute vous avez choisi les heures, où, étant mal disposé, je vous ai congédié, et vous aurez pris avantage de cette circonstance pour vous excuser.

FLAVIUS. — Ô mon bon Seigneur! plusieurs fois je vous ai apporté mes comptes, je les ai placés sous vos yeux, et vous les avez rejetés en me disant que vous les trouviez dans mon honnêteté. Lorsque vous m'avez commandé de rendre des présents si magnifiques pour quelque bagatelle donnée en cadeau, j'ai hoché la tête et j'ai pleuré : oui, en dépit des lois mêmes du respect, je vous ai prié de tenir votre main plus étroitement close. Bien souvent j'ai dû essuyer de votre part des réprimandes, et des réprimandes qui n'étaient pas légères, lorsque je me suis efforcé de vous montrer le reflux de votre fortune et l'énorme marée montante de vos dettes. Mon bien cher et aimé Seigneur, quoique vous consentiez à l'entendre maintenant, — trop tard, hélas! — sachez qu'à cette heure, il s'en faut de moitié que la somme entière de votre fortune puisse payer vos dettes présentes.

TIMON. — Que toutes mes terres soient vendues.

FLAVIUS. — Elles sont toutes engagées; quelques-unes saisies sont allées aux mains des créanciers, et ce qui reste suffira à peine pour arrêter le cri des présentes dettes : l'avenir s'avance à grands pas; comment ferons-nous face en attendant? et finalement comment réglerons-nous nos comptes?

TIMON. — Mes terres s'étendaient jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS. — Ô mon bon Seigneur, le monde n'est qu'un mot; il serait tout entier à vous, que si vous le donniez en une seule phrase, il serait bien vite parti.

TIMON. — Vous me dites vrai.

FLAVIUS. — Si vous me soupçonnez de mauvaise économie ou de fraude, faites-moi citer devant les experts les plus rigoureux, et obligez-moi à rendre mes comptes. Les dieux me bénissent! lorsque tous nos offices étaient encombrés de convives tapageurs, lorsque toutes nos caves pleuraient des flots de vin gaspillé dans l'ivresse, lorsque chaque salle était étincelante de lumières et retentissante de chants, je me suis appuyé bien souvent sur un de ces tonneaux prodigués, et j'ai laissé couler mes larmes.

TIMON. — Assez, je t'en prie.

FLAVIUS. — Cieux, ai-je dit, voyez la générosité de ce Seigneur! que de bons morceaux prodigués, ont engloutis cette nuit des esclaves et des paysans! Qui n'est pas l'homme de Timon? qui ne met pas à la disposition du Seigneur Timon, son cœur, sa tête, son épée, sa force, ses ressources? Le grand Timon, le noble, le digne, le royal Timon! Ah, lorsque les richesses qui achètent ces louanges seront parties, le souffle d'air dont ces louanges sont faites s'éteindra aussi : ce que gagne la grasse chère, le jeûne le perd : une pluie d'un nuage d'hiver, et voilà toutes ces mouches à bas.

TIMON. — Allons, ne me sermonne pas davantage : ma générosité n'a pas été de nature à accuser mon cœur; j'ai donné follement, mais non ignoblement. Pourquoi pleures-tu? Peux-tu manquer de foi au point de croire que je manquerai d'amis? Rassure ton cœur : si je voulais mettre en perce les tonneaux de mes amitiés, et éprouver l'étoffe des cœurs en empruntant, je pourrais aussi facilement user des hommes et de leurs fortunes qu'il m'est facile de t'ordonner de parler.

FLAVIUS. — Puisse cette conviction se trouver vraie pour votre bonheur!

TIMON. — Et à considérer les choses d'une certaine manière, ces nécessités où je suis couronnent si bien mes vœux, que je les tiens pour une bénédiction; car, grâces à elles, je pourrai éprouver mes amis, et vous allez voir combien vous vous trompez sur ma fortune. Je suis riche par mes amis. Quelqu'un, holà! Flaminius! Servilius!

Entrent FLAMINIUS, SERVILIUS, *et autres serviteurs.*

LES SERVITEURS. — Monseigneur? Monseigneur?

TIMON. — J'ai besoin de vous envoyer en divers endroits. Vous, allez chez le Seigneur Lucius; vous, chez le Seigneur Lucullus, j'ai chassé avec Son Honneur aujourd'hui; vous, chez le Seigneur Sempronius; recommandez-moi à leurs amitiés, et dites-leur que je suis fier de ce que les circonstances me fournissent une occasion de m'adresser à eux dans un besoin d'argent : demandez cinquante talents.

FLAMINIUS. — Je ferai comme vous avez dit, Monseigneur.

FLAVIUS. — Le Seigneur Lucius et Lucullus? hum! (*A part.*)

TIMON, *à un autre serviteur.* — Vous, Monsieur, allez trouver les sénateurs; j'ai mérité d'eux qu'ils m'écoutent en cette circonstance, même pour le plus grand bien de l'État; demandez-leur de m'envoyer immédiatement mille talents.

FLAVIUS. — J'ai eu la hardiesse — car je savais que c'était le moyen le plus court, — de leur présenter votre nom et votre seing; mais ils ont secoué leurs têtes et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON. — Est-ce vrai? est-ce possible?

FLAVIUS. — Ils répondent tous, d'une seule et même voix, que pour le moment ils sont à court, qu'ils manquent d'argent, qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils voudraient; — ils sont désolés; — ils savent que vous êtes honorable; — mais cependant ils auraient désiré; — ils ne savent que dire; — il y a eu quelque chose qui a mal marché; — une noble nature peut éprouver un revers; — plût aux Dieux que tout fût bien; — c'est dommage; — et là dessus, prétextant d'autres affaires importantes, après m'avoir servi ces morceaux de phrases accompagnées de sourires dédaigneux, soulevant à demi leurs chapeaux et me saluant de petits signes froids, ils m'ont laissé pétrifié et silencieux.

TIMON. — Ô Dieux, donnez-leur leur récompense! Je t'en prie, mon homme, reprends ton air gai. Chez ces vieux compères l'ingratitude est héréditaire; leur sang est caillé, il est froid, il coule à peine : ils sont durs, parce que cette chaleur qui porte à la tendresse manque en eux; et notre nature, à mesure qu'elle se rapproche de la terre,

se façonne pour son voyage, et devient sourde et pesante. (*A un serviteur.*) Va chez Ventidius. — (*A Flavius.*) Je t'en prie, ne sois pas triste; tu es honnête et loyal; je parle sincèrement; aucun blâme ne doit retomber sur toi. (*Au serviteur.*) Ventidius a dernièrement enterré son père, et par suite de sa mort, il a hérité d'une grande fortune : lorsqu'il était pauvre, emprisonné, et en disette d'amis, je le libérai moyennant cinq talents : allez lui porter mes compliments, priez-le de vouloir bien croire que la nécessité qui presse son ami est urgente, puisqu'elle le force à lui rappeler ces cinq talents : une fois ces talents en votre possession, donnez-les à ces gens auxquels ils sont dus maintenant. (*A Flavius.*) Ne dites, ni ne pensez jamais, que les amis de Timon laisseront périr sa fortune.

Flavius. — Je voudrais ne pas le penser, car cette pensée est l'ennemie de la générosité qui étant libérale par nature croit que tous les autres le sont aussi.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Un appartement dans la demeure de Lucullus.

FLAMINIUS *attend. Entre* UN SERVITEUR.

Le serviteur. — J'ai parlé à Monseigneur à votre sujet; il descend vous trouver.

Flaminius. — Je vous remercie, Monsieur

Entre LUCULLUS.

Le serviteur. — Voici Monseigneur.

Lucullus, *à part.* — Un des hommes du Seigneur Timon? c'est un présent, je gage. Parbleu, cela touche droit; j'avais rêvé cette nuit d'un bassin et d'une aiguière d'argent. (*Haut.*) Flaminius, honnête Flaminius, je suis enchanté de vous voir. — Portez-moi du vin. (*Sort le serviteur.*) Et comment va cet honorable, cet accompli, ce franc gentilhomme d'Athènes, ton très-généreux bon Seigneur et maître?

Flaminius. — Sa santé est bonne, Monsieur.

Lucullus. — Je suis heureux qu'il soit en bonne santé, Monsieur : et qu'as-tu là sous ton manteau, gentil Flaminius?

Flaminius. — Ma foi, rien qu'une boîte vide, Monsieur, que je viens supplier Votre Honneur de remplir pour rendre service à mon maître, qui ayant un grand et instant besoin de cinquante talents, les envoie demander à Votre Seigneurie, et ne doute nullement que vous lui prêterez votre présente assistance.

Lucullus. — La, la, la, il ne doute nullement, dit-il? Hélas! le bon Seigneur; c'est un noble gentilhomme qui n'a que le défaut de tenir une trop bonne maison. Mille et une fois j'ai dîné avec lui, et je lui ai dit cela, et je suis ensuite revenu souper avec lui, rien que pour l'empêcher de tant dépenser; mais il ne voulait écouter aucun conseil, ni recevoir aucun avis, malgré ma visite. Tout homme a son défaut, et la libéralité est le sien; je le lui ai dit, mais je n'ai jamais pu le corriger.

Rentre LE SERVITEUR *avec du vin.*

Le serviteur. — Plaise à Votre Seigneurie, voici le vin.

Lucullus. — Flaminius, je t'ai toujours tenu pour avisé. Voici pour toi.

Flaminius. — Votre Seigneurie est bien obligeante.

Lucullus. — J'ai toujours remarqué en toi un esprit singulièrement alerte, — je ne te rends que stricte justice, — qui saisit ce qui est raisonnable, et qui profite fort bien de l'occasion, si l'occasion le favorise : ce sont de bonnes qualités. — Partez, vous, maraud. (*Sort le serviteur.*) Avance ici, honnête Flaminius. Ton maître est un magnifique gentilhomme; mais tu es avisé, et tu

sais fort bien, malgré ta visite, que ce n'est pas un temps où l'on prête de l'argent, surtout par amitié pure, et sans garanties. Voici trois deniers pour toi; mon bon garçon, suppose que tu ne m'as pas vu, et dis que tu ne m'as pas rencontré. Porte-toi bien.

Flaminius. — Est-il possible que les hommes fassent volte-face à ce point, et sommes-nous les mêmes gens que nous étions tout à l'heure? Retourne, bassesse damnée, à qui t'adore! (*Il rejette l'argent.*)

Lucullus. — Ah! je vois maintenant que tu es un sot, et bien digne de ton maître. (*Il sort.*)

Flaminius. — Puissent ces pièces d'argent s'ajouter à celles qui te feront brûler! puisses-tu cuire dans la monnaie fondue, comme damnation, ami qui n'es pas un ami, mais une corruption d'ami! L'amitié a-t-elle à ce point un cœur de crème qu'il tourne en moins de deux nuits? Ô Dieu, je ressens la colère que ressentira mon maître! Ce goujat a dans le ventre de Sa Seigneurie, les dîners de mon maître; pourquoi lui profiteraient-ils et lui referaient-ils du sang, lorsque lui-même est devenu tout poison? Oh! puissent ces dîners ne lui engendrer rien d'autre que des maladies! et lorsqu'il sera malade à la mort, puisse la partie de lui-même que mon maître a fournie, n'avoir aucune force pour chasser la maladie et n'en avoir que pour prolonger l'agonie! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Une place publique.

Entrent LUCIUS *et* trois étrangers.

Lucius. — Qui ça? le Seigneur Timon? C'est mon très-bon ami et un honorable gentilhomme.

Premier étranger. — Nous le connaissons pour ce que vous nous dites, quoique nous lui soyons des étrangers; mais, je puis vous donner une nouvelle, Monseigneur, une nouvelle que je tiens de la rumeur générale : aujourd'hui les jours de bonheur de Timon sont finis et passés, et sa fortune s'est envolée de ses mains.

Lucius. — Fi! non, ne croyez pas cela; il ne peut manquer d'argent.

Deuxième étranger. — En tout cas, Milord, croyez ceci, c'est qu'il n'y a pas longtemps, un de ses serviteurs est allé chez le Seigneur Lucullus pour lui emprunter un certain nombre de talents : il a même extrêmement insisté, et il a montré quel besoin on en avait, et cependant il a été refusé.

Lucius. — Comment!

Deuxième étranger. — Refusé, je vous dis, Monseigneur.

Lucius. — Quelle singulière histoire que celle-là! Eh bien, par tous les dieux, j'en suis honteux. Refuser cet homme d'honneur! celui qui a fait cela a montré, lui, peu d'honneur. Pour ma part, il faut bien que je l'avoue, j'ai reçu quelques petites marques d'amitié de sa part, telles que argent, joyaux, argenterie, et autres bagatelles du même genre, qui ne sont rien en comparaison des présents qu'a reçus Lucullus; cependant si, au lieu de s'adresser à lui, Timon avait envoyé chez moi, jamais je ne lui aurais refusé les talents dont il avait besoin.

Entre SERVILIUS.

Servilius. — Ah! par le plus heureux hasard, voici Monseigneur; je me suis mis en nage pour trouver Son Honneur. — Mon honoré Seigneur....

Lucius. — Servilius! charmé de vous rencontrer, Monsieur. Adieu : — recommande-moi à ton honorable et vertueux Seigneur, mon très-parfait ami.

Servilius. — Plaise à Votre Honneur, Monseigneur m'a envoyé....

Lucius. — Ha! qu'est-ce qu'il a envoyé? J'ai déjà tant d'obligations envers ce Seigneur; il est toujours à envoyer : dis-moi comment je pourrai jamais lui en montrer ma reconnaissance? Et qu'est-ce qu'il envoie aujourd'hui?

Servilius. — Il vous envoie seulement pour l'heure l'aveu de sa situation présente, en suppliant Votre Seigneurie de fournir à son besoin pressant la somme de talents dont voici le chiffre.

Lucius. — Je sais que Sa Seigneurie veut seulement rire avec moi : il ne peut avoir besoin de cinquante-cinq fois cent talents.

Servilius. — Mais néanmoins, il a pour l'instant besoin de moins, Monseigneur. Si son besoin n'était pas si pressant, je ne remplirais pas mon message avec la moitié autant d'insistance.

Lucius. — Parles-tu sérieusement, Servilius?

Servilius. — Sur mon âme, je vous ai dit la vérité, Monsieur.

Lucius. — Quel absurde animal j'ai été de me dégarnir d'argent à un moment où je pouvais me faire honneur! Comme cela se trouve mal, que



Le serviteur. Plaise à Votre Seigneurie, voici le vin.
Lucullus. Flaminius, je t'ai toujours tenu pour avisé. Voici pour toi.
Flaminius. Votre Seigneurie est bien obligeante. (Acte III, sc. 1.)

j'aie fait hier des acquisitions d'où je tirerai peu de gloire, pour venir perdre ainsi une occasion de grand honneur! Servilius, j'en jure par tous les dieux, je ne suis pas capable de faire ce qu'il me demande : je n'en suis que plus stupide, dis je : j'allais envoyer chez le Seigneur Timon pour mes propres besoins, ces Messieurs en sont témoins; mais à présent, je ne voudrais pas avoir fait cela, pour toute la richesse d'Athènes. Porte à ton maître mes compliments en abondance; j'espère que Son Honneur ne me jugera pas plus mal, parce que je n'ai pu lui rendre service, et dis-lui de ma part que je regarde comme une de mes plus grandes afflictions de ne pouvoir faire plaisir à un si honorable gentilhomme. Mon bon Servilius, voulez-vous m'être assez ami, pour lui rapporter mes propres paroles mêmes?

Servilius. — Oui, Monsieur, je les lui rapporterai.

Lucius. — Je t'en garderai reconnaissance, Servilius. (*Sort Servilius.*) C'est la vérité, Timon est bien ruiné, comme vous le disiez, et celui qui est une fois refusé aura peine à prospérer. (*Il sort.*)

Premier étranger. — Remarquez-vous ce qui se passe, Hostilius?

Second étranger. — Oui, trop bien.

Premier étranger. — Eh bien, c'est le cœur même du monde, et l'âme de tout flatteur est faite de cette étoffe-là. Qui peut appeler son ami celui qui mange dans le même plat que lui? A ma connaissance, Timon a été le père de ce Seigneur, il a soutenu son crédit de sa bourse; il a soutenu son train de maison; c'est l'argent de

Timon même qui a payé les gages de ses gens. Il ne boit jamais sans que l'argenterie de Timon lui touche la lèvre ; et cependant (oh voyez quel monstre est l'homme lorsqu'il se présente sous la forme de l'ingratitude !) il lui refuse, étant donnée sa fortune, une somme que les hommes charitables donnent aux mendiants.

TROISIÈME ÉTRANGER. — La religion en gémit.

PREMIER ÉTRANGER. — Pour ma part, je n'ai jamais de ma vie goûté de la fortune de Timon, et jamais aucune de ses libéralités n'est tombée sur moi pour me désigner au nombre de ses amis ; cependant, je le déclare, en considération de son noble esprit, de son illustre vertu, et de sa conduite honorable, si dans ses besoins il s'était adressé à moi, j'aurais tenu ma fortune comme lui appartenant, et je lui en aurais envoyé la meilleure moitié, tant j'aime son cœur : mais je m'aperçois que les hommes doivent apprendre désormais à se dispenser de toute pitié, car l'intérêt trône au-dessus de la conscience. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la demeure de Sempronius.

Entrent SEMPRONIUS *et* UN SERVITEUR *de* TIMON.

SEMPRONIUS. — Est-ce qu'il a besoin de m'importuner de cela ? hum ! et plus que tous les autres ? il aurait dû s'adresser au Seigneur Lucius ou à Lucullus ; Ventidius, qu'il a racheté de la prison, est riche aussi maintenant : tous ces hommes lui doivent leurs fortunes.

LE SERVITEUR. — Monseigneur, ils ont tous été éprouvés, et reconnus pour vil métal ; car ils l'ont tous refusé !

SEMPRONIUS. — Comment ! ils l'ont refusé ! Ventidius et Lucullus l'ont refusé, et il envoie chez moi ? Trois ! hum ! — Voilà qui montre en lui peu d'affection et de jugement. Est-ce que je suis fait pour être son dernier refuge ? Ses amis, comme des médecins, l'ont trois fois abandonné ; dois-je entreprendre sa guérison ? Il m'a fait par là grande injure ; je suis furieux contre lui qui aurait dû mieux savoir qui je suis : je ne peux pas comprendre comment il ne s'est pas adressé à moi tout d'abord, car en conscience, je fus le premier qui reçut jamais un présent de lui : a-t-il donc maintenant assez mauvaise opinion de moi pour croire que je suis le dernier qui doit s'en montrer reconnaissant ? Non, cela pourrait fournir aux autres un prétexte de risée, et je passerais pour un sot parmi les Seigneurs. J'aurais donné trois fois la somme pour qu'il s'adressât d'abord à moi, ne fût-ce que par souci de la réputation de mon caractère : j'aurais montré la plus grande ardeur à lui rendre service. Mais maintenant tu peux t'en retourner et joindre ma réponse à leurs lâches refus ; qui ravale mon honneur, ne connaîtra pas mon argent. (*Il sort.*)

SERVILIUS. — Excellent ! Votre Seigneurie est un coquin sous masque d'homme vertueux. Le diable ne savait pas ce qu'il faisait, lorsqu'il créa l'homme politique ; il se créa par là des obstacles à lui-même, et je crois qu'à la fin, les ruses de coquin de l'homme le feront paraître blanc comme neige. Quels soins se donne ce Seigneur pour se montrer ignoble ; que de prétextes de vertus il prend pour être méchant ! il ressemble à ces gens, qui, sous le prétexte d'un zèle ardent et chaud, mettraient des royaumes en feu : sa politique amitié est juste de cette nature-là. C'était la meilleure espérance de mon maître ; tous se sont enfuis, il ne reste plus que les Dieux. Maintenant ses amis sont morts, et ses portes qui, pendant tant d'années de prodigalités, ne connurent jamais les verrous, doivent à cette heure être employées à garder sûrement leur maître. Et voilà tout ce qu'en fin de compte, une conduite libérale vous accorde ; quiconque ne peut garder sa fortune, doit garder sa maison. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans la demeure de Timon.

Entrent DEUX SERVITEURS *de* VARRON, *et* LE SERVITEUR *de* LUCIUS ; *ils rencontrent* TITUS, HORTENSIUS, *et autres serviteurs des créanciers de* TIMON *qui attendent sa sortie.*

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Bonne rencontre ; bonjour, Titus et Hortensius.

TITUS. — Je vous en dis autant, aimable Varron.

HORTENSIUS. — Lucius ! Comment ! nous nous rencontrons ici !

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Oui, et je pense que la même affaire nous amène tous ici, car la mienne a rapport à de l'argent.

TITUS. — Telles sont aussi les leurs et les nôtres.

Entre PHILOTUS.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Et Monsieur Philotus aussi!

PHILOTUS. — Bonjour à tous à la fois.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Bonjour, mon bon frère. Quelle heure pensez-vous qu'il soit?

PHILOTUS. — Bien près de neuf heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Autant que cela?

PHILOTUS. — Est-ce qu'on n'a pas encore vu Monseigneur?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Non, pas encore.

PHILOTUS. — Je m'en étonne; il avait coutume de briller dès sept heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Oui, mais les jours sont devenus plus courts pour lui : vous devez faire attention que la course d'un prodigue ressemble à celle du soleil, mais qu'elle ne recommence pas comme la sienne. Je crains qu'il ne soit grand hiver dans la bourse du Seigneur Timon; je veux dire qu'on peut y enfoncer la main suffisamment à fond et n'y pas trouver grand'chose.

PHILOTUS. — J'ai la même crainte que vous.

TITUS. — Je vais vous faire remarquer quelque chose d'étrange. Votre maître vous envoie chercher de l'argent.

HORTENSIUS. — Oui, c'est ce qu'il fait.

TITUS. — Et il porte à cette heure des joyaux donnés par Timon dont je viens toucher le prix.

HORTENSIUS. — C'est bien contre mon cœur.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Remarquez combien cela semble étrange, que Timon ait à payer plus qu'il ne doit : c'est absolument comme si votre maître portait de riches joyaux dont il enverrait lui-même toucher le prix.

HORTENSIUS. — Je suis assommé de ce message, les dieux m'en sont témoins : je sais que mon maître a contribué pour sa part à manger la richesse de Timon, et maintenant l'ingratitude fait paraître cela pire que le vol.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Oui; ma note est de trois mille écus : à combien se monte la vôtre?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — A cinq mille mines.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — C'est beaucoup, et il semblerait par cette somme que la confiance de votre maître excédait celle du mien : car autrement, sa note eût égalé l'autre à coup sûr.

Entre FLAMINIUS.

TITUS. — Un des hommes du Seigneur Timon.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Flaminius! un mot, Monsieur : dites-moi, je vous en prie, Monseigneur va-t-il sortir bientôt?

FLAMINIUS. — Non, vraiment, pas de sitôt.

TITUS. — Nous attendons Sa Seigneurie; je vous en prie, faites-le-lui savoir.

FLAMINIUS. — Je n'ai pas besoin de l'informer de cela; il sait bien que vous n'êtes que trop diligents. (*Il sort.*)

Entre FLAVIUS *le visage enveloppé d'un manteau.*

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Ah! Est-ce que ce n'est pas son intendant qui est ainsi enveloppé? il s'en va sous un nuage : appelez-le, appelez-le.

TITUS. — Entendez-vous, Monsieur?

SECOND SERVITEUR DE VARRON. — Avec votre permission, Monsieur....

FLAVIUS. — Que me demandez-vous, mon ami?

TITUS. — Nous attendons ici certaines sommes d'argent, Monsieur.

FLAVIUS. — Parbleu, si l'argent était aussi certain que votre attente, il serait suffisamment sûr. Pourquoi n'avez-vous pas présenté vos créances et vos billets, lorsque vos hypocrites de maîtres mangeaient les repas de Monseigneur? Alors ils avaient pour ses dettes sourires et caresses, et leurs gloutonnes mâchoires en avalaient l'intérêt. Vous ne vous faites que tort en m'agaçant ainsi; laissez-moi passer tranquillement : croyez-moi, mon maître et moi, nous avons fait une fin; je n'ai plus d'argent à compter, ni lui à dépenser.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Oui, mais cette réponse ne servira pas.

FLAVIUS. — Si elle ne peut pas servir, elle est moins basse que vous, car vous servez des coquins. (*Il sort.*)

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Oui dà! Que nous marmotte là son excellence cassée aux gages?

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON. — Peu importe ce qu'il marmotte; il est pauvre, et c'est une assez grande vengeance. Qui a le droit de parler plus librement que celui qui n'a pas de toit pour

couvrir sa tête? ceux-là peuvent railler contre les grandes maisons.

Entre SERVILIUS.

TITUS. — Oh! voici Servilius, nous allons avoir une réponse quelconque.

SERVILIUS. — Si je pouvais obtenir de vous, Messieurs, de repasser à une autre heure, je vous serais fort obligé; car, croyez-le sur mon âme, Monseigneur est disposé singulièrement au mécontentement : son caractère aimable l'a abandonné; il est très-malade et garde sa chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Beaucoup gardent leurs chambres qui ne sont pas malades, et si sa santé est altérée à ce point, il me semble que c'est une raison pour payer promptement ses dettes, afin de s'en aller chez les dieux par une route sans obstacles.

SERVILIUS. — Bons Dieux!

TITUS. — Nous ne pouvons pas prendre cela pour une réponse, Monsieur.

FLAMINIUS, *de l'intérieur.* — Servilius! au secours! — Monseigneur! Monseigneur!

Entre TIMON *dans un transport de rage;* FLAMINIUS *le suit.*

TIMON. — Comment! Est-ce que mes portes vont s'opposer à ce que je passe? J'aurai toujours été libre, et ma maison sera maintenant un ennemi qui me retient captif, une prison? Est-ce que la demeure où j'ai donné mes fêtes, va, comme tout le genre humain, me montrer un cœur de fer?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Avance maintenant, Titus.

TITUS. — Monseigneur, voici mon billet.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Voici le mien.

HORTENSIUS. — Et le mien, Monseigneur.

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON. — Et les nôtres, Monseigneur.

PHILOTUS. — Tous nos billets.

TIMON. — Servez-vous-en comme de massues pour m'assommer; fendez-moi jusqu'à la ceinture.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Hélas, Monseigneur!

TIMON. — Divisez mon cœur en sommes d'argent.

TITUS. — Voici ma note, cinquante talents.

TIMON. — Prends-les dans mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Cinq mille écus, Monseigneur.

TIMON. — Rembourse-toi avec cinq mille gouttes de sang. Quel est le chiffre de la vôtre? et de la vôtre?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Monseigneur ...

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON. — Monseigneur....

TIMON. — Déchirez-moi, prenez-moi, et que les Dieux tombent sur vous! (*Il sort.*)

HORTENSIUS. — Ma foi, je m'aperçois que nos maîtres peuvent porter le deuil de leur argent; on peut bien appeler ces dettes-ci désespérées, car c'est un fou qui les doit. (*Ils sortent.*)

Rentrent TIMON *et* FLAVIUS.

TIMON. — Ils m'ont tout à fait mis hors d'haleine, les goujats. Des créanciers! des diables.

FLAVIUS. — Mon cher Seigneur....

TIMON. — Mais si je faisais cela?

FLAVIUS. — Monseigneur....

TIMON. — Je le ferai. Mon intendant!

FLAVIUS. — Ici, Monseigneur.

TIMON. — Si fidèle à l'appel? Va, convie une fois encore tous mes amis, Lucius, Lucullus et Sempronius, tous; je veux une fois encore traiter ces coquins.

FLAVIUS. — Oh, Monseigneur, vous parlez ainsi dans l'égarement de votre âme : il ne vous reste pas même assez pour fournir aux frais d'un repas modeste.

TIMON. — Ne t'inquiète pas de cela; va, invite-les tous, je te l'ordonne; laisse affluer une fois encore le flot de ces coquins; mon cuisinier et moi nous pourvoirons à tout. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Athènes. — La salle du Sénat.

LE SÉNAT *est en séance.*

PREMIER SÉNATEUR. — Monseigneur, vous avez ma voix en cette occasion; c'est une faute très-grave; il faut qu'il meure, car rien n'enhardit le crime comme la clémence.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — C'est très-vrai; la loi le brisera.

Entre ALCIBIADE *avec sa suite.*

ALCIBIADE. — Je souhaite au Sénat, honneur, santé et compassion!

PREMIER SÉNATEUR. — Qu'y a-t-il, capitaine?



TIMON. Déchirez moi, prenez-moi, et que les Dieux tombent sur vous!
(Acte III, sc. IV.)

ALCIBIADE. — Je viens en humble solliciteur devant vos vertus; car la pitié est la vertu de la loi, et les tyrans seuls en usent cruellement. Il a plu aux circonstances et à la fortune de s'appesantir sur un de mes amis, qui, dans l'effervescence du sang, a sauté en plein dans la loi, abîme sans fond, pour ceux qui s'y laissent tomber par mégarde. Son accident mis à part, c'est un homme plein d'aimables vertus; et (circonstance qui rachète sa faute) aucune lâcheté n'a souillé son action; mais voyant sa réputation touchée à mort, il s'est placé en face de son ennemi avec une noble fureur et un beau courage : avant que sa colère eût éclaté d'ailleurs, il avait commencé par la contenir, et il avait parlé avec calme et modération, comme s'il avait simplement prouvé une thèse.

PREMIER SÉNATEUR. — Vous vous chargez de soutenir un paradoxe trop difficile, en vous efforçant de faire paraître belle une laide action : à voir les peines qu'a prises votre éloquence, on dirait qu'elle veut essayer de justifier le meurtre, et de classer au rang de la plus haute valeur l'humeur querelleuse qui n'est qu'une valeur bâtarde, venue au monde au moment même où naissaient les sectes et les factions : il est véritablement vaillant celui qui peut sagement supporter le pire qu'un homme peut dire de lui, qui peut regarder les torts commis à son égard comme des choses extérieures qui ne le touchent pas et qu'il porte comme son manteau, avec indifférence; celui qui ne permet jamais aux injures de gouverner son cœur au point de lui faire commettre un crime. Si les outrages sont des maux et nous poussent à tuer, quelle folie n'est-ce pas que de hasarder sa vie pour un mal!

ALCIBIADE. — Monseigneur....

PREMIER SÉNATEUR. — Vous ne pouvez pas blanchir des crimes évidents; la valeur ne consiste pas à se venger, mais à supporter l'injure.

ALCIBIADE. — Messeigneurs, en ce cas, soyez assez indulgents pour me pardonner, si je parle comme un capitaine. Pourquoi, nous sots d'hommes que nous sommes, nous exposons-nous dans les batailles et n'endurons-nous pas toutes les menaces? pourquoi ne dormons-nous pas là-dessus, et ne laissons-nous pas l'ennemi nous couper la gorge sans répugnance? S'il y a une telle valeur dans la patience, que faisons-nous en campagne? Parbleu, si la patience doit emporter la palme, les femmes qui restent au logis sont plus vaillantes que nous, et l'âne est un plus grand général que le lion : si la sagesse consiste dans l'action de souffrir, le criminel chargé de fers est plus sage que le juge. Ô Messeigneurs, soyez aussi bons et compatissants que vous êtes puissants! Qui donc de sang-froid ne condamnera pas la précipitation? Tuer est, je l'accorde, le dernier excès du crime; mais tuer pour sa défense personnelle, oh! vos clémences m'accorderont que cela est trop juste. La fureur est une impiété, mais quel homme n'a pas connu la fureur? pesez seulement son crime avec cette considération.

SECOND SÉNATEUR. — Vous parlez en vain.

ALCIBIADE. — En vain! les services qu'il a rendus à Lacédémone et à Byzance devraient suffire pour racheter sa vie.

PREMIER SÉNATEUR. — Qu'est-ce que cela veut dire?

ALCIBIADE. — Cela veut dire, parbleu, Messeigneurs, qu'il a rendu de bons services, et qu'il a tué en combat bon nombre de vos ennemis. Avec quelle valeur il s'est conduit dans le dernier combat! que de coups n'a-t-il pas portés?

SECOND SÉNATEUR. — Il n'en a que trop porté, c'est un querelleur juré : il possède un défaut qui souvent le noie, et fait sa valeur prisonnière; un défaut qui, n'eût-il pas d'ennemis, suffirait pour le vaincre : il est bien connu que dans cette fureur bestiale il commet des outrages et tient des propos factieux; il nous est rapporté qu'il passe sa vie dans la crapule et que son ivrognerie est dangereuse.

PREMIER SÉNATEUR. — Il doit mourir.

ALCIBIADE. — C'est une dure destinée! il aurait dû mourir à la guerre. Messeigneurs, si ce n'est pour aucune de ses qualités, — quoique son bras droit fût capable de racheter sa faute de manière à lui permettre de ne devoir rien à personne, — pour vous toucher davantage, joignez mes services aux siens et faites-en un seul tout : comme je sais que vos âges respectables aiment la sécurité, je vous engagerai mes victoires, tout mon honneur enfin, pour sa conduite à venir. Si pour ce crime, il doit sa vie à la loi, eh bien! que la guerre reçoive sa vie avec son sang valeureux; car si la loi est inexorable, la guerre ne l'est pas moins.

PREMIER SÉNATEUR. — Nous sommes pour la loi, il mourra! n'insistez pas davantage, sous peine de notre déplaisir : frère ou ami, il condamne

son propre sang à être répandu, celui qui verse le sang d'autrui.

Alcibiade. — En doit-il être ainsi? cela ne se peut pas. Messeigneurs, je vous en conjure, songez qui je suis.

Second Sénateur. — Comment!

Alcibiade. — Rappelez-moi à vos souvenirs.

Troisième Sénateur. — Quoi!

Alcibiade. — Je ne puis croire autre chose, sinon que vos années ont oublié qui je suis; si ce n'était pas cela, il serait impossible que je fusse descendu à ce point de solliciter sans l'obtenir une telle grâce ordinaire : mes blessures crient vers vous.

Premier Sénateur. — Affrontez-vous notre colère? Elle s'exprime en quelques paroles, mais ses effets en sont illimités : nous te bannissons à perpétuité.

Alcibiade. — Vous me bannissez! bannissez votre radotage, bannissez l'usure qui couvre le Sénat d'ignominie.

Premier Sénateur. — Si, après deux jours, Athènes te contient encore, attends-toi à notre plus sévère jugement; et quant à lui, pour ne pas prolonger notre colère, il sera exécuté sur-le-champ. (*Sortent les Sénateurs.*)

Alcibiade. — Eh bien, puissent les dieux vous faire venir assez vieux pour que vous n'ayez plus que les os, et que personne n'ose vous regarder! Je suis pis que fou : j'ai repoussé leurs ennemis, pendant qu'ils comptaient leur argent et qu'ils prêtaient leurs capitaux à gros intérêts; je n'y ai gagné d'autres richesses que de fortes blessures, et le tout pour cela? Est-ce là le baume que le Sénat usurier verse dans les blessures du capitaine? Le bannissement! cela n'est pas mauvais; je ne déteste pas d'être banni; ce sera pour mon ressentiment et ma fureur un prétexte de frapper sur Athènes. Je vais relever l'enthousiasme de mes troupes mécontentes et gagner leurs cœurs. C'est honneur d'avoir à se mesurer avec de nombreux ennemis; les soldats supportent les outrages aussi peu que les dieux. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Athènes. — Une salle de banquet dans la demeure de Timon.

Musique. Des tables sont servies : les serviteurs sont à leurs postes. Entrent par diverses portes divers Seigneurs.

Premier Seigneur. — Bien le bonjour, Seigneur.

Second Seigneur. — Je vous rends votre souhait. Je pense que cet honorable Seigneur a voulu seulement nous éprouver l'autre jour.

Premier Seigneur. — C'est précisément ce que je ruminais, lorsque nous nous sommes rencontrés : j'espère qu'il n'est pas aussi bas que le faisaient croire ses tentatives auprès de ses divers amis.

Second Seigneur. — Ce nouveau festin prouve assez que cela ne peut être.

Premier Seigneur. — Je le pense aussi. Il m'a envoyé une invitation pressante, que diverses circonstances m'engageaient à refuser; mais sa prière a été la plus forte, et j'ai dû absolument m'y rendre.

Deuxième Seigneur. — J'étais également retenu par des affaires très-urgentes, mais il n'a pas voulu accepter mes excuses. Je suis désolé de m'être trouvé à court d'argent, lorsqu'il m'en a envoyé demander.

Premier Seigneur. — J'éprouve le même chagrin, car je comprends maintenant comment vont les choses.

Second Seigneur. — C'est le cas de tous ceux qui sont ici. Qu'est-ce qu'il demandait à vous emprunter?

Premier Seigneur. — Mille pièces.

Deuxième Seigneur. — Mille pièces!

Premier Seigneur. — Et à vous?

Troisième Seigneur. — Il m'a envoyé, Seigneur.... — Le voici qui vient.

Entrent TIMON *et autres personnes le suivant.*

Timon. — Tous mes compliments, à vous deux, Seigneurs : — et comment allez-vous?

Premier Seigneur. — Toujours fort bien, lorsque nous apprenons de bonnes nouvelles sur Votre Seigneurie.

Deuxième Seigneur. — L'hirondelle n'est pas plus fidèle à l'été, que nous à Votre Seigneurie.

Timon, *à part.* — Et vous quittez l'hiver tout aussi volontiers que l'hirondelle : voilà bien les oiseaux d'été que sont les hommes. (*Haut.*) Messieurs, notre dîner ne compensera pas cette longue attente : faites faire en attendant à vos oreilles un dîner de musique, si elles peuvent s'accommoder de sons aussi criards que ceux de la trompette : nous allons nous mettre à table dans un instant.

Premier Seigneur. — J'espère que Votre Sei-

gneurie ne m'en veut pas, pour avoir fait à sa demande une réponse négative?

TIMON. — Ô Seigneur, que cela ne vous trouble pas.

SECOND SEIGNEUR. — Mon noble Seigneur....

TIMON. — Ah! mon bon ami! qu'y a-t-il?

SECOND SEIGNEUR. — Mon très-honorable Seigneur, je suis honteux à en être malade, de m'être trouvé nécessiteux au point où je l'étais, le jour où Votre Seigneurie a envoyé chez moi.

TIMON. — Ne pensez pas à cela, Monsieur.

SECOND SEIGNEUR. — Si vous aviez envoyé deux heures auparavant seulement....

TIMON. — Votre mémoire a mieux à faire qu'à s'encombrer de tels souvenirs. — Allons, qu'on serve tout à la fois. (*On apporte les plats.*)

SECOND SEIGNEUR. — Tous plats couverts!

PREMIER SEIGNEUR. — Chère royale, je vous le garantis!

TROISIÈME SEIGNEUR. — N'en doutez pas, si l'argent et la saison où nous sommes y suffisent.

PREMIER SEIGNEUR. — Et votre santé? Quelles sont les nouvelles?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Alcibiade est banni; saviez-vous cela?

PREMIER *et* SECOND SEIGNEURS. — Alcibiade est banni!

TROISIÈME SEIGNEUR. — Oui, tenez cela pour certain.

PREMIER SEIGNEUR. — Comment cela! comment cela!

SECOND SEIGNEUR. — A quel propos, dites-moi?

TIMON. — Mes dignes amis, voulez-vous vous approcher?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je vous en dirai plus long tout à l'heure. Voici un bien beau dîner qui s'apprête!

SECOND SEIGNEUR. — C'est toujours le vieil homme.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Y tiendra-t-il? y tiendra-t-il?

SECOND SEIGNEUR. — Il tient, mais le temps dira si... et voilà.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je comprends.

TIMON. — Chacun à sa place, avec le même empressement que s'il courait aux lèvres de sa maîtresse : le repas sera le même pour tous les convives. N'imitons pas ces dîners de la ville, où on laisse refroidir les plats, pendant qu'on se dispute à qui doit revenir la première place : asseyez-vous, asseyez-vous. Les Dieux demandent que nous leur rendions grâces.

« Ô vous grands bienfaiteurs, répandez sur notre société la vertu de la reconnaissance. Exigez nos louanges pour vos dons : mais réservez-vous le pouvoir de donner encore, de crainte que vos divinités ne soient méprisées. Prêtez assez à chacun, pour que l'un n'ait pas besoin de prêter à l'autre; car si vos divinités avaient besoin d'emprunter aux hommes, les hommes renieraient les Dieux. Faites que le festin soit plus aimé que l'homme qui le donne. Que toutes les fois que vingt personnes seront assemblées, il y ait vingt coquins; que lorsque douze femmes seront assises ensemble à table, il y en ait une douzaine qui soient.... ce qu'elles sont. Pour vos dernières bénédictions, ô Dieux, accordez au Sénat d'Athènes et à la vulgaire lie de son peuple, à tous ensemble, le bienfait d'obtenir leur propre ruine, par le moyen de leurs propres vices. Quant à mes amis ici présents, comme ils ne me sont rien, ne les bénissez en rien; c'est pourquoi ils ne sont les bienvenus en rien. » Découvrez les plats, chiens, et lapez. (*On découvre les plats et on les trouve remplis d'eau chaude.*)

UN CONVIVE. — Que veut dire Sa Seigneurie?

UN AUTRE CONVIVE. — Je ne sais pas.

TIMON. — Puissiez-vous ne jamais voir de meilleur festin, bande d'amis des lèvres! Fumée et eau tiède, voilà votre parfaite image. C'est le dernier banquet de Timon, qui tout couvert et doré de vos flatteries, s'en lave ainsi, et vous jette au visage vos infamies fumantes. (*Il leur jette l'eau au visage.*) Vivez méprisés, et longtemps, parasites détestés, doucereux, au perpétuel sourire, courtois agents de ruine, loups affables, ours polis, suivants de la fortune, amis de la cuisine, mouches de la prospérité, valets aux révérences serviles, vapeurs, jacquemards d'horloges! Que les infinies variétés des maladies de l'homme et de la bête vous recouvrent d'ulcères de la tête aux pieds! — Comment! tu t'en vas, toi? doucement, prends d'abord ta médecine, — et toi aussi, et toi encore. (*Il leur jette les plats à la tête et les chasse.*) Attendez, je vais vous prêter de l'argent, et non pas vous en emprunter. Comment! vous voilà tous en fuite! Que désormais il n'y ait pas de fête où un scélérat ne soit un convive bienvenu. Brûle, maison! engloutis-toi, Athènes! et désormais soyez haïs de l'individu nommé Timon et de toute l'humanité! (*Il sort.*)



TIMON. Comment! tu t'en vas, toi? doucement, prends d'abord ta médecine, — et toi aussi, et toi encore.

(Acte III, sc. VI.)

Rentrent LES SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. — Eh bien, Messeigneurs!

SECOND SEIGNEUR. — Pourriez-vous me dire comment s'appelle le genre de frénésie du Seigneur Timon?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Peste soit d'elle! avez-vous vu mon chapeau?

QUATRIÈME SEIGNEUR. — J'ai perdu ma robe.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Ce Seigneur n'est qu'un fou, et il n'est gouverné par rien d'autre que ses lubies. Il m'a donné un joyau l'autre jour, et aujourd'hui il l'a fait sauter de mon chapeau : avez-vous vu mon joyau?

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Avez-vous vu mon chapeau?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Le voici.

QUATRIÈME SEIGNEUR. Voici ma robe.

PREMIER SEIGNEUR. — Ne séjournons pas ici.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Le Seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je le sens à mes os.

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Un jour il vous donne des diamants, le lendemain des pierres. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

En dehors des murs d'Athènes.

Entre TIMON.

TIMON. — Je veux te regarder encore. Ô muraille, qui entoures ces loups, enfonce-toi sous la terre et ne protége plus Athènes! Matrones, changez-vous en catins! Pères, trouvez vos enfants sans obéissance! Esclaves et paillasses, arrachez de leurs siéges les graves sénateurs aux rides vénérables, et gouvernez à leur place! Banqueroutiers, tenez bon, et plutôt que de payer vos dettes, tirez vos couteaux et coupez les gorges de vos prêteurs! Serviteurs de confiance, volez! vos graves maîtres sont des voleurs aux larges manches qui pillent avec l'autorité de la loi. Allez aux égouts publics, jeunes vierges! faites cela sous les yeux de vos parents! Servante, entre au lit de ton maître; ta maîtresse appartient au bordel! Enfant de seize ans, arrache à ton vieux podagre de père sa béquille rembourrée, et sers-t'en pour lui casser la tête! Que la piété et la crainte, la religion envers les dieux, la paix, la justice, la vérité, le respect de la famille, le repos des nuits, les rapports de voisinage, l'instruction et les manières, les cultes, les métiers, les rangs, les traditions, les coutumes et les lois, glissent dans leurs anarchiques contraires, et que règne la confusion! Fléaux qui attaquez l'humanité, entassez vos contagions puissantes et infectantes sur Athènes, mûre pour vos pestes! Froide sciatique, estropie nos sénateurs, afin que leurs jambes boitent aussi fort que boitent leurs mœurs! Licence et paillardise, glissez-vous dans les âmes et dans les moelles de nos jeunes gens, afin qu'ils puissent lutter contre le flot de la vertu, et se noyer dans la débauche! Gales, ulcères, répandez-vous sur tous les seins athéniens, et qu'ils portent la moisson d'une lèpre générale! Haleine, infecte l'haleine, afin que leur société comme leur amitié ne soit que poison! Je n'emporterai rien de toi que la nudité, ville détestable! prends cela aussi pour toi, avec mille et mille malédictions! Timon s'en va dans les bois, où il trouvera la bête la plus sauvage plus tendre que le genre humain. Que les dieux confondent, — ô Dieux bons, entendez-moi tous! — les Athéniens, et dans leur ville et hors de leur ville! et qu'ils accordent à Timon de faire croître de plus en plus sa haine, envers le genre humain tout entier, grands et petits, à mesure qu'il avancera en âge! Amen. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Un appartement dans la demeure de Timon.

Entre FLAVIUS *avec deux ou trois* SERVITEURS.

PREMIER SERVITEUR. — Entendez-vous, Monsieur l'intendant, où est notre maître ? sommes-nous ruinés? renvoyés? ne reste-t-il rien?

FLAVIUS. — Hélas, mes camarades, que vous dirai-je? Que les justes dieux prennent protection de moi, je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR. — Une telle maison brisée! un si noble maître déchu! Ruine complète! et pas un ami pour prendre sa fortune par le bras, et l'emmener avec lui!

DEUXIÈME SERVITEUR. — Ainsi que nous nous éloignons de notre compagnon, une fois qu'il a été mis dans la fosse, ainsi tous ses familiers se sont esquivés devant sa fortune ensevelie, en lui laissant leurs vœux menteurs, pareils à autant de bourses vidées : et lui-même, le pauvre être, mendiant sans asile, il marche seul, comme le mépris, avec sa maladie évitée de tous, la pauvreté. Voici quelques autres de nos camarades.

Entrent d'autres SERVITEURS.

FLAVIUS. — Tous instruments brisés d'une maison ruinée.

TROISIÈME SERVITEUR. — Cependant nos cœurs portent la livrée de Timon, je le vois à vos visages; nous sommes encore camarades, nous sommes serviteurs d'une douleur commune : fendue est notre barque, et nous, pauvres matelots, nous sommes là sur le pont qui s'enfonce à écouter les vagues menaçantes : nous devons tous aller, chacun de notre côté, dans cette mer du monde.

FLAVIUS. — Ô mes bons compagnons, je partagerai avec vous tous le reste de ma fortune. En quelque lieu que nous nous rencontrions, soyons encore compagnons : secouons nos têtes en ces occasions-là, et disons, comme si c'était pour sonner le glas de la fortune de notre maître, « nous avons vu des jours meilleurs. » Que chacun en prenne un peu. (*Il leur présente de l'argent.*) Voyons, avancez tous vos mains. Pas un mot de plus : en nous séparant pauvres comme nous voilà, nous nous séparons riches de notre douleur. (*Les serviteurs s'embrassent et s'en vont, chacun de son côté.*) Oh! les terribles malheurs que la grandeur nous apporte! Qui ne souhaiterait d'être exempt d'opulence, puisque les richesses peuvent conduire à la misère et au mépris? Qui voudrait se laisser moquer ainsi par la gloire, ou consentir à vivre dans un simple rêve d'amitié? Qui voudrait ne posséder qu'en peintures, en peintures pareilles à ses effigies d'amis, sa pompe et tout ce dont la grandeur se compose? Pauvre honnête Seigneur, mis à bas par son propre cœur, ruiné par sa bonté! Rare et étrange nature que celle dont le pire péché est de trop faire le bien! Qui pourrait oser désormais être la moitié aussi bon, puisque la libéralité qui fait les dieux, ruine toujours les hommes. Mon très-cher Seigneur, qui fus béni pour être maudit davantage, qui fus riche seulement pour être misérable, tes grandes richesses sont devenues tes principales afflictions. Hélas! bon Seigneur! il s'est sauvé en rage loin de ce lieu de séjour ingrat de monstrueux amis, et il n'a pas de ressources pour vivre, ni de moyens pour gagner sa vie. Je vais sortir et m'informer de ce qu'il est devenu; je servirai toujours de bon gré ses volontés : tant que j'aurai de l'or, je serai encore son intendant. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Les bois. — Devant la caverne de Timon.

Entre TIMON.

TIMON. — Ô bienheureux soleil qui engendres la fécondité, pompe de la terre une humidité putride, et infecte l'air qui s'étend au-dessous de l'orbe de ta sœur! Prenez deux frères jumeaux, sortis d'un même ventre, à peine séparés par la procréation, la naissance et la résidence, et éprouvez-les par des fortunes diverses; le plus grand méprise le plus petit : le cœur humain que tous les fléaux assiégent, ne peut supporter une grande fortune, sans mépriser la nature. Élevez-moi ce mendiant, et abaissez-moi ce Seigneur; le sénateur aura à supporter un mépris héréditaire, le mendiant va jouir des honneurs de la naissance. C'est le fourrage qui engraisse le bétail, c'est l'absence de fourrage qui le maigrit. Qui oserait, qui oserait se lever dans toute la pureté native de son humanité et dire, « cet homme est un flatteur? » S'il en est un qui l'est, ils le sont tous avec lui, car chacun des pas de l'homme riche est balayé par celui qui est au-dessous de lui : la tête savante fait la cour à l'imbécile doré : tout est oblique, rien n'est droit dans nos natures maudites, si ce n'est la

scélératesse. En conséquence, que les hommes soient abhorrés dans leurs fêtes, leurs sociétés, leurs foules! Oui, Timon méprise son semblable, oui il se méprise lui-même : que la destruction engloutisse le genre humain! — Terre, donne-moi des racines! (*Il creuse la terre.*) Que celui qui demande mieux que cela, imbibe son palais de ton plus actif poison! — Qu'y a-t-il là? de l'or? de l'or jaune, brillant, précieux? Non, ô Dieux! je ne suis pas un homme qui fais des prières inconséquentes : de simples racines, ô vous cieux très-purs! Beaucoup de cette chose que voilà, va faire du blanc le noir, du laid le beau, du faux le vrai, du bas le noble, du vieux le jeune, du lâche le vaillant. Ah Dieux! pourquoi cela? qu'est cette chose, ô Dieux! Cette chose! mais elle va vous suborner vos prêtres et vos serviteurs, et les éloigner de vous; elle va retirer l'oreiller sous la tête de l'homme le plus robuste : ce jaune esclave va resserrer et dissoudre les religions, bénir les maudits, faire adorer la lèpre blanche, donner des places aux voleurs, et les faire asseoir parmi les sénateurs, avec titres, génuflexions et louanges : c'est lui qui fait se remarier la veuve moisie, et qui parfume et embaume comme un mois d'avril celle devant laquelle rendraient gorge l'hôpital et les ulcères en personne. Allons, fange damnée, putain commune à tout le genre humain, qui sèmes les dissensions parmi la multitude des nations, je vais te faire travailler selon ta nature. (*On entend une marche dans le lointain.*) Ah! un tambour? — Tu es bien en vie, mais cependant je vais t'enterrer : tu iras, robuste voleur, là ou ne peuvent se tenir droits tes goutteux gardiens. Cependant, donne-moi quelques gages. (*Il garde un peu d'or.*)

Entre ALCIBIADE *avec fifres et tambours*, *en appareil militaire;* PHRYNIA *et* TIMANDRA.

Alcibiade. — Qui es-tu, toi qui es ici? parle.

Timon. — Une bête comme toi. Que le cancer ronge ton cœur pour m'avoir montré encore une fois le visage d'un homme!

Alcibiade. — Quel est ton nom? L'homme est-il donc à ce point haïssable à tes yeux, à toi qui toi-même es un homme?

Timon. — Je suis *misanthropos* et je hais le genre humain. Pour ce qui est de toi, je souhaiterais que tu fusses un chien, afin de pouvoir t'aimer un peu.

Alcibiade. — Je te connais bien, mais je suis ignorant de ce qui a pu t'arriver.

Timon. — Je te connais aussi, et je ne désire pas te connaître plus que je ne te connais. Suis ton tambour; peins la terre de sang humain, fais-lui un blason de *gueules*, de *gueules :* les canons de la religion, les lois civiles sont cruelles; à plus forte raison la guerre doit-elle l'être. Cette cruelle putain qui te suit, malgré ses yeux de chérubin, possède une force de destruction plus grande que ton épée.

Phrynia. — Puissent tes lèvres se pourrir!

Timon. — Je ne veux pas t'embrasser; par conséquent rends cette pourriture à tes lèvres.

Alcibiade. — Par quel événement le noble Timon a-t-il ainsi changé?

Timon. — J'ai changé comme change la lune, lorsque je n'ai plus eu de lumière à donner; mais alors je n'ai pu me renouveler comme la lune; il ne s'est pas trouvé de soleils auxquels je pusse emprunter.

Alcibiade. — Noble Timon, quelle marque d'amitié puis-je te donner?

Timon. — Aucune, si ce n'est de confirmer mon opinion.

Alcibiade. — En quoi cela consiste-t-il, Timon?

Timon. — Promets-moi amitié et ne m'en accorde aucune; si tu ne veux pas faire cette promesse, les dieux te confondent, car tu es un homme! si tu tiens promesse, qu'ils te confondent encore, car tu es un homme!

Alcibiade. — J'ai entendu certains bruits de tes misères.

Timon. — Tu les a vues, lorsque je possédais ma prospérité.

Alcibiade. — Je les vois maintenant; alors était un temps heureux.

Timon. — Comme le temps présent est heureux pour toi, entouré comme te voilà par une paire de catins.

Timandra. — Est-ce là le favori d'Athènes, que la voix universelle saluait avec tant d'estime?

Timon. — Es tu Timandra?

Timandra. — Oui.

Timon. — Continue à être une putain; ceux qui usent de toi, ne t'aiment point; donne-leur des maladies et qu'ils te laissent leur vigueur. Fais bon usage de tes heures de libertinage; assaisonne-moi ces manants pour les bains et les pots de chambre, et réduis-moi les jeunes gens aux joues de rose, à la diète et à l'abstinence.

Timandra. — Va te pendre, monstre!



TIMON. O bienheureux Soleil qui engendres la fécondité, pompe de la terre une humidité putride!
(Acte IV, sc. III.)

ALCIBIADE. — Pardonne-lui, aimable Timandra; car ses malheurs ont noyé et perdu sa raison. — Je n'ai que peu d'or depuis ces derniers temps, brave Timon, et cette pénurie cause chaque jour des révoltes dans mon armée nécessiteuse: j'ai appris, et je m'en suis affligé, comment la maudite Athènes, sans considération pour ta noblesse, oubliant les grands services rendus par toi, alors que les nations voisines l'auraient foulée aux pieds, sans ton épée et ta fortune.....

TIMON. — Je t'en prie, fais battre ton tambour, et décampe.

ALCIBIADE. — Je suis ton ami, et j'ai pitié de toi, cher Timon.

TIMON. — Comment as-tu pitié de celui que tu viens ennuyer? j'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE. — En ce cas, porte-toi bien: voici de l'or pour toi.

TIMON. — Garde-le, je ne puis le manger.

ALCIBIADE. — Lorsque j'aurai mis l'orgueilleuse Athènes en ruine....

TIMON. — Tu fais la guerre à Athènes?

ALCIBIADE. — Oui, Timon, et avec justice.

TIMON. — Que les Dieux les ruinent tous sous ta conquête, et toi après, lorsque tu les auras conquis!

ALCIBIADE. — Pourquoi moi, Timon?

TIMON. — Parce qu'en égorgeant des scélérats, tu étais né pour conquérir mon pays. Reprends ton or : marche. — Voici de l'or, — marche; sois comme une peste planétaire, lorsque Jupiter lance dans l'air alourdi ses poisons sur quelque cité chargée de vices : que pas un de ses habitants n'échappe à ton épée : n'aie pas compassion du vieillard honoré à cause de sa barbe blanche, c'est un usurier : frappe-moi l'hypocrite ma-

trone : c'est son habit seul qui est honnête, elle-même n'est qu'une maquerelle : que la joue de la vierge n'adoucisse pas ton épée tranchante ; car ces mamelles blanches comme lait qui tentent les yeux des hommes à travers la grille de son corsage, ne se sont pas inscrites sur le livre de la pitié, mais ont fait preuve d'horrible trahison : n'épargne pas l'enfant dont les sourires à fossettes arrachent aux sots leur compassion ; crois que c'est un bâtard qu'un oracle obscur a désigné comme devant te couper la gorge, et hache-le sans remords : fais serment d'être sans pitié contre tout ce qui peut le mieux l'inspirer ; revêts tes yeux et tes oreilles d'une armure si invulnérable que ni les cris des mères, des vierges et des enfants à la mamelle, ni la vue des prêtres saignants sous leurs saints vêtements, ne puissent la pénétrer. Voici de l'or pour payer tes soldats : fais une vaste confusion, et ta fureur une fois épuisée, sois confondu toi-même ! Ne parle pas, pars.

Alcibiade. — As-tu encore de l'or ? Je prendrai l'or que tu me donnes, mais non tous tes conseils.

Timon. — Que tu les prennes, ou que tu ne les prennes pas, la malédiction du ciel tombe sur toi !

Phrynia *et* Timandra. — Donne-nous de l'or, mon bon Timon, en as-tu encore ?

Timon. — Assez pour faire abjurer son métier à une putain, et pour faire renoncer une maquerelle à faire des putains. Tendez vos tabliers, saligaudes ; ce n'est pas à vous qu'on demande des serments, bien qu'il me soit connu que vous êtes capables de jurer, de jurer épouvantablement, de manière à donner de terribles frissons et à agiter de tremblements célestes les dieux immortels qui vous entendent ; — épargnez vos serments ; je me fie à votre métier : continuez à être des putains ; faites preuve de l'énergie de vraies putains avec celui dont la parole pieuse cherchera à vous convertir ; amorcez-le, enflammez-le ; que votre feu libertin l'emporte sur sa fumée, et ne désertez pas votre poste. Et après cela, puissent, pendant six mois de l'année, vos travaux être tout le contraire de ceux là ; puissiez-vous donner pour toiture à vos pauvres crânes rasés, les dépouilles des morts, — peu importe que quelques-uns de ces morts aient été pendus. Portez ces dépouilles, trahissez par leur moyen, soyez putains à perpétuité : fardez-vous à ce point qu'un cheval puisse s'embourber sur votre face : la peste soit des rides, n'est-ce pas ?

Phrynia *et* Timandra. — Bon, encore de l'or : eh bien, quoi ! crois bien que nous ferons tout pour de l'or.

Timon. — Semez la consomption dans les os vidés de moelle des hommes, paralysez leurs maigres jambes, et faites qu'ils n'aient plus la vigueur d'éperonner. Enrouez la voix de l'homme de loi, afin qu'il ne puisse jamais plus plaider pour de faux titres, ni crier ses subtilités sur un ton perçant ; donnez la lèpre au prêtre qui tonne contre les passions de la chair, et ne croit pas à ce qu'il dit : faites tomber le nez, faites-le tomber jusqu'à la racine, le nez de celui qui, pour flairer la piste de son intérêt particulier, abandonne la trace de l'intérêt général ; coupez-lui tout pont de retraite à celui-là. Rendez chauves les ruffians à la tête bouclée, et que les fanfarons sortis sans blessures de la guerre, soient blessés par vous. Empestez tout le monde : que votre activité détruise et dessèche la source de toute vigueur. Voici encore de l'or ; damnez les autres, et que cet or vous damne, vous, et que les fossés des grandes routes vous servent à tous de tombeaux !

Phrynia *et* Timandra. — Donnez-nous encore des conseils en même temps que d'autre or, généreux Timon.

Timon. — Commencez d'abord par vous prostituer un peu plus, par faire un peu plus de mal ; je vous ai donné des arrhes suffisantes.

Alcibiade. — Battez le tambour, et en route vers Athènes ! Adieu, Timon : si je réussis, je reviendrai te voir.

Timon. — Si mes espérances se réalisent, je ne te verrai jamais plus.

Alcibiade. — Je ne t'ai jamais fait de mal.

Timon. — Si, tu as bien parlé de moi.

Alcibiade. — Appelles-tu cela faire du mal ?

Timon. — Les hommes l'éprouvent chaque jour. Va-t'en, et emmène tes chiennes avec toi.

Alcibiade. — Nous ne faisons que l'irriter. Battez, tambours ! (*Le tambour bat. Sortent Alcibiade, Phrynia et Timandra.*)

Timon. — Se peut-il que la nature, fatiguée comme elle doit l'être de l'ingratitude de l'homme, ait encore faim d'engendrer ! (*Il creuse la terre.*) Mère commune, toi dont le ventre sans mesure et le vaste sein engendrent et nourrissent tous les êtres, toi qui de la même pâte dont tu as pétri

ton enfant orgueilleux, l'homme arrogant, engendres le noir crapaud et l'aspic bleu, le lézard doré et le venimeux serpent aveugle, ainsi que toutes les créatures abhorrées qui naissent sous le ciel onduleux où brillent les feux vivifiants d'Hypérion ; donne à celui qui hait tous tes fils humains, une pauvre racine de ton sein généreux ! Cicatrise ton ventre fertile et facile à concevoir, afin qu'il ne produise plus l'homme ingrat ! mais prodigue les tigres, les dragons, les loups et les ours, enfante de nouveaux monstres que ta surface n'aie jamais encore présentés à la voûte marbrée qui recouvre le monde. — Oh, voilà une racine : — mes plus vifs remercîments ! Taris tes sucs dans ces vignes et ces champs labourés, d'où l'homme ingrat tire ces breuvages capiteux et ces mets savoureux qui souillent la pureté de son âme et la privent de tout jugement ! — Encore un homme ? oh ! quelle peste ! quelle peste !

Entre APEMANTUS.

Apemantus. — On m'a enseigné où tu étais : les gens prétendent que tu affectes mes manières, que tu te comportes à ma façon ?

Timon. — C'est tout simplement alors, parce que tu n'as pas de chiens que je puisse imiter : que la consomption tombe sur toi !

Apemantus. — Cette disposition n'est en toi que le résultat d'une nature infectée ; c'est une pauvre mélancolie sans virilité qui est sortie du changement de fortune. Pourquoi cette bêche ? ce séjour ? ce costume qui est presque d'un esclave ? ces regards chagrins ? Tes flatteurs, eux, continuent à porter de la soie, à boire du vin, à dormir dans de bons lits, caressent leurs belles aux parfums pernicieux, et ont oublié que Timon exista jamais. Ne déshonore pas ces bois en affectant la malice d'un satirique. Sois un flatteur à cette heure, et cherche à prospérer par les choses même qui t'ont ruiné : courbe ton genou, et permets au souffle de celui que tu voudras cajoler, de faire tomber ton chapeau : loue ses actes les plus vicieux, et appelle-les excellents : c'est ce qu'on faisait à ton égard : tu prêtais tes oreilles — semblable en cela à ces garçons de taverne qui souhaitent la bienvenue aux mauvaises gens — aux drôles et à tous chalands : il est trop juste que tu deviennes canaille à ton tour ; si tu redevenais riche, les canailles auraient ta fortune. Ne prends pas ma ressemblance.

Timon. — Si je te ressemblais, je me détruirais moi-même.

Apemantus. — Tu t'es détruit en te ressemblant, toi qui fus si longtemps un fou, et qui maintenant es un sot. Comment ! penses-tu donc que le vent glacé, ton bruyant valet de chambre, fera chauffer ta chemise ? Crois-tu que ces arbres moussus, plus vieux que les aigles, vont te suivre aux talons, et disparaître lorsque tu leur feras signe ? Penses-tu que le froid ruisseau, tout candi dans sa glace, préparera ta tisane du matin pour guérir ton indigestion de la veille ? Appelle les créatures dont les corps nus vivent soumis à l'inclémence du ciel rigoureux, dont les troncs inabrités exposés au conflit des éléments, suivent la nature seule, et ordonne-leur de te flatter ; oh ! tu trouveras alors.....

Timon. — Un sot dans ta personne : pars.

Apemantus. — Je t'aime plus à cette heure que je ne t'aimai jamais.

Timon. — Je te hais beaucoup plus, moi.

Apemantus. — Pourquoi ?

Timon. — Tu flattes la misère.

Apemantus. — Je ne te flatte pas, mais je te dis que tu es un misérable.

Timon. — Pourquoi viens-tu me chercher ?

Apemantus. — Pour te vexer.

Timon. — Cet office est toujours celui d'un scélérat ou d'un sot. Est-ce qu'il te plaît ?

Apemantus. — Oui.

Timon. — Comment ! tu es un drôle aussi ?

Apemantus. — Si tu avais adopté cette âpre et froide manière de vivre pour châtier ton orgueil, ce serait bien : mais tu l'as adoptée par contrainte ; tu redeviendrais un courtisan, si tu n'étais plus un mendiant. La misère volontaire a le pas sur l'opulence inquiète, elle lui est supérieure ; l'une est toujours en voie d'augmentation, elle n'est jamais complète ; l'autre a son plein désir : la plus haute condition sans contentement, est plus malheureuse et misérable que la plus basse condition avec le contentement. Tu devrais désirer de mourir, puisque tu es misérable.

Timon. — Non pas sur ton conseil qui est encore plus misérable. Tu es un esclave que le tendre bras de la Fortune n'étreignit jamais de ses faveurs, tu es né chien. Si comme nous, depuis tes premiers langes, tu avais grandi en montant l'un après l'autre tous ces degrés de voluptés que ce petit monde accorde à ceux qui peuvent librement commander aux goujats passifs qu'il con-



PHRYNIA *et* TIMANDRA. Donne-nous de l'or, mon bon Timon, en as-tu encore?
TIMON. Assez pour faire abjurer son métier à une putain,...
(Acte IV, sc. III.)



Timon. Coquins de voleurs, voici de l'or.

(Acte IV, sc. III.)

tient, tu te serais plongé dans une débauche perpétuelle, tu aurais fait fondre ta jeunesse dans des couches luxurieuses sans nombre, tu n'aurais jamais appris les froids préceptes du respect, mais tu aurais suivi la proie sucrée placée devant toi. Mais moi j'avais le monde entier pour confiseur, j'avais à volonté les bouches, les langues, les yeux, les cœurs des hommes, en plus grande quantité que je ne pouvais en employer; ils s'attachaient à moi, innombrables comme les feuilles sur un chêne, et cependant, sous un seul souffle d'hiver, ils sont tombés de leurs rameaux, et m'ont laissé nu, exposé à toute tempête qui souffle ; ce m'est une certaine souffrance de supporter cela, moi qui n'avais jamais connu que ce qu'il y a de meilleur en ce monde : mais toi, tu es né dans la souffrance, et le temps n'a fait que t'y endurcir. Pourquoi haïrais-tu les hommes? ils ne te flattèrent jamais : que leur as-tu donné? Si tu veux maudire quelqu'un, il faut maudire ton père, ce pauvre chiffon, qui, dans quelque heure de morose caprice, couvrit de son étoffe quelque mendiante, et te façonna, toi, pauvre coquin par hérédité. Hors d'ici! va-t'en! si tu n'étais pas né le pire des hommes, tu serais un coquin et un flatteur.

Apemantus. — Est-ce que tu es encore orgueilleux?

Timon. — Oui, de n'être pas toi.

Apemantus. — Et moi de n'avoir pas été prodigue.

Timon. — Et moi d'en être un encore : si toutes les richesses que je possède étaient contenues en ta personne, je te donnerais permission d'aller te pendre. Pars d'ici. — *Il mange une racine.*) Oh! pourquoi la vie d'Athènes n'est-elle pas tout entière dans cette racine! je la mangerais ainsi.

Apemantus. — Tiens, je veux améliorer ton repas. (*Il lui offre quelque chose.*)

Timon. — Améliore d'abord ma compagnie : retire-toi.

Apemantus. — De cette façon j'améliorerai la mienne en me passant de la tienne.

Timon. — Elle sera mal remise à neuf de cette façon, elle ne sera que rapiécée ; à tout le moins je voudrais qu'il en fût ainsi.

Apemantus. — Que voudrais-tu faire porter à Athènes ?

Timon. — Toi, dans un tourbillon. Dis-leur, si cela te convient, que j'ai de l'or : regarde, j'en ai en effet.

Apemantus. — L'or ne peut te servir ici.

Timon. — Il n'en vaut que mieux et n'en est que plus loyal, car il dort ici et n'achète aucun méfait.

Apemantus. — Où couches-tu, les nuits, Timon?

Timon. — Sous ce qui est au-dessus de moi. Où manges-tu, le jour, Apemantus?

Apemantus. — Là où mon ventre trouve sa pâture, ou plutôt là où je la mange.

Timon. — Ah ! si le poison était obéissant et connaissait ma pensée !

Apemantus. — Où l'enverrais-tu?

Timon. — Assaisonner tes mets.

Apemantus. — Tu n'as jamais connu la partie moyenne de la vie humaine, mais seulement ses deux extrémités : lorsque tu étais plongé dans tes dorures et tes parfums, on se moquait de toi pour ton trop de raffinement; dans tes haillons maintenant, tu ne connais plus aucun raffinement, et tu es méprisé pour le contraire de ce que tu étais. Voici une nèfle pour toi, mange-la.

Timon. — Je ne mange pas ce que je déteste.

Apemantus. — Tu détestes une nèfle?

Timon. — Oui, puisqu'elle te ressemble.

Apemantus. — Si tu avais détesté plutôt les humains qui sont pareils aux nèfles, tu t'aimerais davantage maintenant. Quel prodigue as-tu jamais connu qu'on ait aimé après qu'il avait perdu ses ressources?

Timon. — Qui as-tu jamais vu qu'on ait aimé sans les ressources dont tu parles?

Apemantus. — Moi.

Timon. — Je te comprends; tu avais quelques ressources pour entretenir un chien.

Apemantus. — Quelles choses dans le monde pourrais-tu comparer aux flatteurs avec le plus d'exactitude?

Timon. — Les femmes sont ce qui s'en rapproche le plus ; mais les hommes, les hommes sont les flatteurs eux-mêmes. Que ferais-tu du monde, Apemantus, si on le remettait entre tes mains?

Apemantus. — Je le donnerais aux bêtes pour être débarrassé des hommes.

Timon. — Voudrais-tu t'engloutir toi-même dans la destruction des hommes, et rester une bête avec les bêtes?

Apemantus. — Oui, Timon.

Timon. — Ambition bestiale que les dieux te permettent d'atteindre ! Si tu étais le lion, le renard te tromperait; si tu étais l'agneau, le renard te mangerait; si tu étais le renard, le lion te soupçonnerait, lorsque par aventure tu serais accusé par l'âne : si tu étais l'âne, ta stupidité te serait un tourment, et tu vivrais simplement pour servir de déjeuner au loup : si tu étais le loup, ta voracité t'affligerait, et souvent tu hasarderais ta vie pour ton dîner : si tu étais la licorne, l'orgueil et la colère te mèneraient à ta ruine et te rendraient la conquête de ta propre fureur; si tu étais un ours, tu serais tué par le cheval; si tu étais un cheval, tu serais saisi par le léopard ; si tu étais le léopard, tu serais cousin germain du roi, et les taches de ta fourrure, en témoignant de ta parenté, porteraient accusation contre ta vie : toute ta sécurité serait l'éloignement, et ta seule défense l'absence. Quelle bête pourrais-tu être, qui ne fût pas soumise à une bête? et quelle bête n'es-tu pas déjà en ne voyant pas ce que tu perdrais à cette transformation?

Apemantus. — Si ta conversation pouvait jamais me plaire, tu aurais réussi maintenant : la république d'Athènes est devenue une forêt de bêtes.

Timon. — Comment l'âne a-t-il fait pour briser la muraille, puisque te voilà hors de la ville?

Apemantus. — Voici venir un peintre et un poëte : que la peste de la compagnie tombe sur toi ! j'aurais peur de l'attraper, aussi vais-je m'en aller : lorsque je n'aurai rien de mieux à faire, je reviendrai te voir.

Timon. — Lorsqu'il n'y aura que toi de vivant au monde, tu seras le bienvenu. J'aimerais mieux être un chien de mendiant qu'Apemantus.

Apemantus. — Tu es le superlatif de tous les sots vivants.

Timon. — Que n'es-tu assez propre pour que je puisse cracher sur toi!

Apemantus. — Peste de toi, qui ne vaux pas même une malédiction!

Timon. — Tous les scélérats comparés à toi sont immaculés!

Apemantus. — Il n'y a pas d'autre lèpre que tes paroles!

Timon. — Lorsque je te nomme. — Je te battrais, si cela ne devait pas m'infecter les mains.

Apemantus. — Je voudrais que mes paroles pussent les faire tomber de pourriture!

Timon. — Arrière, rejeton de chien galeux! la colère me tue en pensant que tu peux vivre: je m'évanouis de te voir.

Apemantus. — Puisses-tu crever!

Timon. — Arrière, ennuyeux coquin! je suis désolé de perdre une pierre en te la jetant. (*Il lui jette une pierre.*)

Apemantus. — Bête!

Timon. — Esclave!

Apemantus. — Crapaud!

Timon. — Coquin, coquin, coquin! (*Apemantus fait retraite comme s'il partait.*) Je suis malade de ce monde hypocrite, et je n'en veux aimer que les choses absolument nécessaires à mes besoins que me présente sa surface. Eh bien, Timon, en ce cas, prépare immédiatement ton tombeau : va dormir en un lieu où l'écume légère de la mer puisse battre chaque jour la pierre de ton sépulcre : fais ton épitaphe, et fais-la de telle sorte que ta personne morte adresse une perpétuelle raillerie aux existences des autres. (*Il regarde l'or.*) Ô toi, doux tueur de rois, aimable agent de divorce entre le fils et le père! brillant agent de souillure du plus pur lit de l'Hymen! Mars vaillant! galant toujours jeune, frais, aimé et délicat, dont l'éclat fond la neige sacrée qui repose sur le sein de Diane! Dieu visible qui soudes ensemble les choses de nature absolument contraire, et les forces à s'embrasser! toi qui sais parler toutes les langues pour tous les desseins; ô toi, pierre de touche des cœurs! pense que l'homme ton esclave se révolte, et par la vertu qui est en toi, fais naître entre eux des querelles qui les détruisent, afin que les bêtes puissent avoir l'empire du monde!

Apemantus. — Plaise au ciel qu'il en soit ainsi! mais pas avant ma mort. Je dirai que tu as de l'or : tu verras bientôt les gens venir à toi en foule.

Timon. — En foule!

Apemantus. — Oui.

Timon. — Montre-moi le dos, je te prie.

Apemantus. — Vis, et aime ta misère!

Timon. — Vis longtemps ainsi, et meurs ainsi. (*Sort Apemantus.*) J'en suis quitte. — Encore d'autres êtres qui ressemblent à des hommes? — Mange, Timon, et abhorre-les. (*Il se dirige vers sa caverne.*)

Entrent des voleurs.

Premier voleur. — D'où peut-il avoir tiré cet or? C'est quelque pauvre bribe, quelque maigre débris du reste de sa fortune : c'est le manque d'or pur et simple et l'abandon de ses amis qui l'ont poussé à cette mélancolie.

Second voleur. — Le bruit court qu'il possède un trésor énorme.

Troisième voleur. — Faisons une tentative sur lui; s'il n'a pas souci de cet or, il nous le livrera aisément; mais s'il le garde par avarice, comment nous en emparerons-nous?

Second voleur. — C'est vrai, car il ne le porte pas sur lui, il est caché.

Premier voleur. — N'est-ce pas lui?

Les voleurs, *ensemble.* — Où ça?

Second voleur. — C'est bien son signalement.

Troisième voleur. — C'est lui, je le connais.

Les voleurs, *ensemble.* — Dieu te protége, Timon!

Timon, *s'avançant.* — Eh bien, voleurs?

Les voleurs, *ensemble.* — Des soldats, non pas des voleurs.

Timon. — Les deux ensemble, et de plus des fils de femmes.

Les voleurs, *ensemble.* — Nous ne sommes pas des voleurs, mais des hommes qui sont dans un grand besoin.

Timon. — Votre plus grand besoin doit consister surtout à manquer de nourriture. Pourquoi ce besoin? Voyez, la terre a des racines; à un mille à la ronde coulent cent ruisseaux; les chênes portent des glands, les bruyères des graines rouges; la généreuse ménagère Nature met le couvert pour vous sur chaque buisson. Besoin! quel besoin avez-vous?

Premier voleur. — Nous ne pouvons pas vivre d'herbe, de mûres, et d'eau, comme les bêtes, les oiseaux et les poissons.

Timon. — Et vous ne pouvez pas vivre davantage en mangeant les bêtes elles-mêmes, les oiseaux et les poissons; il faut que vous mangiez des hommes. Cependant je vous rends grâces de ce que vous êtes des voleurs de profession, de ce que vous

n'appartenez pas à des métiers plus respectables; car il y a un vol sans bornes dans les professions avouables. Coquins de voleurs, voici de l'or. Allez, sucez le sang subtil de la grappe, jusqu'à ce que la fièvre ardente de l'ivresse amène dans votre sang le froid de la mort, et échappez ainsi à la potence : ne vous fiez pas au médecin; ses antidotes sont des poisons, et il tue plus que vous ne dérobez : prenez à la fois la bourse et la vie, pratiquez la scélératesse, puisque vous en faites profession, comme de bons ouvriers. Je vais vous légitimer par des exemples la profession de voleur : le soleil est un voleur, et par sa puissante force d'attraction vole la vaste mer; la lune est une fieffée voleuse qui filoute son pâle feu au soleil; la mer est une voleuse, elle dont le flot liquide absorbe les larmes qu'elle force la lune à répandre; la terre est une voleuse qui se nourrit et engendre par un mélange composé des excréments de l'univers entier; tout objet est un voleur : les lois, votre frein et votre fouet, par le pouvoir brutal qui est en elles, sont un brigandage sans contrainte. Allez! et ne vous aimez pas les uns les autres! volez-vous les uns les autres! — voici encore de l'or : — coupez les gorges; tous ceux que vous rencontrez sont des voleurs : allez à Athènes, défoncez les boutiques; vous n'y pouvez rien voler sans que ce soient des voleurs qui le perdent : que ce que je vous donne ne vous empêche pas de voler tout autant, et que l'or soit votre ruine d'une manière ou d'une autre! Amen! (*Il se retire dans sa caverne.*)

Troisième voleur. — Il m'a presque dégoûté de ma profession, en me conseillant de la pratiquer.

Premier voleur. — C'est par malice contre l'humanité qu'il nous conseille ainsi, et non pour que nous prospérions dans notre métier.

Second voleur. — Je le croirai comme on croit un ennemi, et j'abandonnerai mon métier.

Premier voleur. — Attendons d'abord que la paix soit rétablie à Athènes : il n'y a pas de temps si misérable où un homme ne puisse être honnête. (*Ils sortent.*)

Entre FLAVIUS.

Flavius. — Ô Dieux! cet homme méprisé et en haillons qui est là-bas, est ce Monseigneur? Il n'est que ruine et décadence! Ô monument et exemple, fait pour étonner à jamais, des bonnes actions mal placées! Quelle déchéance d'honneur a produit cette ruine désespérée! Quels êtres plus vils est-il sur terre que des amis qui peuvent conduire les plus nobles âmes à de si basses fins! Comme l'invitation adressée à l'homme d'aimer ses ennemis s'accorde bien avec les mœurs de ce temps-ci! qu'il me soit accordé de toujours aimer et caresser ceux qui voudraient me faire du mal, plutôt que ceux qui m'en font! Son œil s'est arrêté sur moi : je vais lui présenter l'expression de mon honnête chagrin, et lui offrir de le servir ma vie entière comme mon Seigneur. — Mon très-cher maître!

TIMON *sort de sa caverne.*

Timon. — Arrière, qui es-tu?

Flavius. — M'avez-vous oublié, Seigneur?

Timon. — Pourquoi me demandes tu cela? J'ai oublié tous les hommes; donc si tu m'accordes que tu es un homme, je t'ai oublié.

Flavius. — Je suis un pauvre et honnête serviteur de Votre Seigneurie.

Timon. — En ce cas, je ne te connais pas : je n'ai jamais eu un seul honnête homme auprès de ma personne, moi; tous ceux que j'entretenais étaient des drôles qui avaient office de servir des festins à des scélérats.

Flavius. — Les Dieux m'en sont témoins, jamais un pauvre intendant ne versa des larmes de douleur plus sincère sur la ruine de son maître, que ne l'ont fait mes yeux sur la vôtre.

Timon. — Comment! tu pleures? approche plus près alors : je t'aime parce que tu es une femme, et que tu te sépares des hommes au cœur de pierre, dont les yeux ne donnent jamais leurs larmes que sous la contrainte de la luxure et du rire. La pitié dort aujourd'hui : temps étrange, où l'on pleure de ce qui fait rire, non de ce qui fait pleurer!

Flavius. — Je vous conjure de me reconnaître, mon bon Seigneur, de croire à ma douleur, et tant que la pauvre fortune que voici durera, de me regarder toujours comme votre intendant.

Timon. — Avais-je donc un intendant si fidèle, si juste, et maintenant si compatissant? Voilà qui change presque en douceur mon caractère farouche. Laisse-moi contempler ton visage. — Assurément cet homme naquit de la femme. Oubliez le jugement précipité que j'avais porté d'une manière absolue et sans exception, ô Dieux perpétuellement calmes! je proclame qu'il est un honnête homme, — ne vous méprenez pas, — il n'en est



FLAVIUS. Ô Dieux! cet homme méprisé et en haillons qui est là-bas, est-ce mon Seigneur? il n'est que ruine et décadence.

(Acte IV, sc. II)

qu'un; pas davantage, je vous prie, — et cet homme est un intendant. Comme j'aurais bien volontiers maudit tout le genre humain! et tu t'es racheté toi-même; mais tous les autres, toi seul excepté, je les lapide de mes malédictions. Il me semble que tu es à cette heure plus honnête que sage, car en m'accablant et en me trahissant, tu aurais pu plus vite trouver un nouveau service; il y en a tant qui arrivent à de seconds maîtres en marchant sur le corps des premiers. Mais dis-moi la vérité (car je douterai toujours, quelque certitude que j'aie), ta tendresse n'est-elle pas ruse et convoitise? n'est ce pas une tendresse usuraire, pareille à celle de ces gens riches qui envoient des cadeaux, attendant en retour vingt pour un?

Flavius. — Non, mon très-digne maître, vous dont le cœur a donné place trop tard au doute et au soupçon, hélas! C'est à l'époque où vous donniez des fêtes que vous auriez dû craindre les temps menteurs : le soupçon vient toujours lorsque la fortune est au plus bas. Les sentiments que je vous montre, le ciel le sait, viennent simplement d'affection, de zèle et de fidélité pour votre âme incomparable, de souci pour les besoins de votre existence; et croyez-moi, mon très-honoré Seigneur, quelque bien que je possède ou que j'espère, je le donnerais pour la réalisation de ce seul vœu, c'est que vous eussiez assez de puissance et de richesse pour me récompenser en vous enrichissant vous-même.

Timon. — Regarde, il en est comme tu dis! Ô toi, unique honnête homme, tiens, prends; les dieux, par l'entremise de ma misère, t'ont envoyé un trésor. Va, vis riche et heureux, mais à cette condition que tu te tiendras à distance des hommes; hais-les tous, maudis-les tous, ne montre de charité pour aucun; avant de soulager le mendiant, laisse sa chair affamée tomber de ses os; donne aux chiens, ce que tu refuseras aux hommes : laisse les prisons les engloutir, les dettes les réduire à néant : que les hommes soient comme des bois flétris, et que les maladies sucent leur sang menteur! Là-dessus, adieu, et prospère.

Flavius. — Oh! laissez-moi rester et vous consoler, mon maître.

Timon. — Si tu hais les malédictions, ne reste pas : fuis pendant que tu es heureux et libre : puisses-tu ne jamais voir d'homme, et ne te fais plus voir à moi. (*Sort Flavius. Timon se retire dans sa caverne.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la caverne de Timon.

Entrent le poëte *et* le peintre; TIMON *les épie de sa caverne.*

Le peintre. — Si je connais bien les lieux, l'endroit où il habite ne doit pas être éloigné.

Le poëte. — Que doit-on penser de lui? Doit-on tenir pour vraie la rumeur qu'il a tant d'or?

Le peintre. — Pour certaine. Alcibiade rapporte le fait; Phrynia et Timandra ont reçu de lui de l'or : il a également enrichi de pauvres soldats maraudeurs d'une grande quantité d'argent, et on dit qu'il a donné à son intendant une forte somme.

Le poëte. — Alors cette ruine n'a été qu'un moyen de mettre à l'épreuve ses amis.

Le peintre. — Rien d'autre; vous le verrez tenir encore la palme dans Athènes et briller parmi les plus grands. Par conséquent, il n'est pas mal que nous lui présentions nos hommages d'amitié dans cette détresse supposée; cela nous fera honneur, et très-probablement conduira nos désirs au but qu'ils poursuivent, si le bruit qui court de sa fortune est exact et vrai.

Le poëte. — Qu'avez-vous à lui présenter maintenant?

Le peintre. — Rien que ma visite pour l'heure; seulement je lui promettrai un excellent morceau.

Le poëte. — Je le servirai de la même façon, en lui parlant d'un ouvrage projeté à son intention.

Le peintre. — C'est ce qu'il y a de mieux. Promettre est tout à fait du meilleur ton; cela tient l'attente les yeux ouverts, tandis qu'une promesse exécutée laisse sans émotion aucune celui envers qui on l'exécute, et sauf dans les rangs du simple et franc peuple, faire ce que l'on dit est tout à fait passé de mode. Promettre est tout ce qu'il y a de plus élégant et sentant le mieux les airs de la cour : exécuter ses promesses, c'est faire une manière de testament qui prouve un jugement bien malade chez celui qui est capable de telle chose.

Timon, *à part*. — Excellent artisan! tu ne pourrais pas peindre un homme aussi mauvais que toi-même.

Le poëte. — Je pense à la chose que je lui dirai avoir projetée pour lui : cela doit être une personnification de lui-même, une satire contre la douceur de la prospérité, avec une énumération des flatteries sans nombre qui escortent la jeunesse et l'opulence.

Timon, *à part*. — Veux tu donc absolument faire figure de scélérat dans ton propre ouvrage? Veux-tu fouetter tes propres vices sur les personnes des autres hommes? Fais cela, j'ai de l'or pour toi.

Le poëte. — Voyons, cherchons-le : nous péchons contre notre propre fortune, lorsque, pouvant rencontrer un profit, nous arrivons trop tard.

Le peintre. — C'est vrai; tant qu'il fait jour, trouve ce dont tu as besoin à sa lumière franche et gratuitement donnée, et n'attends pas la nuit aux voiles de ténèbres. Allons.

Timon, *à part*. — Je vais aller vous joindre au tournant. — Quel dieu que cet or pour être adoré dans un temple plus vil que l'étable où mangent les cochons! C'est toi qui équipes la barque, et qui fends la vague écumante; c'est toi qui confères à un esclave admiration et respect! Louanges à toi! et que les saints qui n'obéissent qu'à toi seul soient pour toujours couronnés d'une auréole de pestes! Je les rencontre fort à propos. (*Il sort de sa caverne.*)

Le poëte. — Salut, digne Timon!

Le peintre. — Notre récent noble maître!

Timon. — Ai-je donc vécu pour voir deux hommes honnêtes?

Le poëte. — Seigneur, ayant souvent goûté de vos largesses, j'ai appris que vous vous étiez retiré par suite de l'abandon de vos amis, dont les natures ingrates, — ô les âmes abhorrées! — ce ne serait pas assez pour leur punition de tous les fouets du ciel.... — Comment! vous, dont la noblesse pareille à un astre avait donné vie et influence à leurs personnes entières!... Cela me laisse confondu, et je ne puis trouver de mots assez vastes pour exprimer la monstrueuse énormité de cette ingratitude.

Timon. — Laissez-les aller tout nus, pour que les hommes puissent mieux les voir : vous qui êtes honnêtes, en étant ce que vous êtes, vous les faites mieux voir et connaître.

Le peintre. — Lui et moi, nous avons travaillé sous la grande averse de vos dons, et nous avons été pénétrés de ses douceurs.

Timon. — Oui, vous êtes d'honnêtes gens.

Le peintre. — Nous sommes venus ici pour vous offrir nos services.

Timon. — Très-honnêtes hommes! comment pourrais-je vous récompenser? Pouvez-vous manger des racines, et boire de l'eau froide? non.

Tous deux, *ensemble*. — Ce que nous pourrons faire pour vous rendre service, nous le ferons.

Timon. — Vous êtes d'honnêtes gens : vous avez entendu dire que j'ai de l'or; je suis sûr que vous l'avez entendu dire : déclarez la vérité; vous êtes d'honnêtes gens.

Le peintre. — C'est ce qu'on dit en effet, mon noble Seigneur; mais ce n'est pas pour cela que nous venons mon ami et moi.

Timon. — Braves et honnêtes gens! — Tu es le meilleur faiseur de contrefaçons d'Athènes; tu en es le plus habile en vérité; tes contrefaçons ont toute l'apparence de la vie.

Le peintre. — Là, là, Monseigneur.

Timon. — Il en est comme je dis, Monsieur. — Quant à tes fictions à toi, ton vers se déploie avec tant de beauté et d'élégance, que tu es dans ton art tout à fait le rival de la nature. Mais, malgré tout cela, mes amis à l'honnête nature, il faut absolument que je vous dise que vous avez un petit défaut : oh! il n'est pas bien monstrueux, et je ne désire pas que vous vous donniez non plus beaucoup de peines pour le corriger.



TIMON. Vous, vous êtes un alchimiste, faites de l'or avec cela : filez, gredins de chiens!

(Acte V, sc. I.)

TOUS DEUX *ensemble*. — Nous conjurons Votre Honneur de nous le faire connaître.

TIMON. — Vous le prendrez mal.

TOUS DEUX *ensemble*. — Nous le prendrons avec la plus grande reconnaissance, Monseigneur.

TIMON. — Vraiment, c'est bien sûr?

TOUS DEUX *ensemble*. — N'en doutez pas, noble Seigneur.

TIMON. — Eh bien, chacun de vous deux se confie à un drôle qui vous trompe outrageusement.

TOUS DEUX *ensemble*. — Est-ce vrai, Monseigneur?

TIMON. — Oui, et vous l'entendez enjoler, et vous le voyez dissimuler, vous connaissez ses ruses grossières, vous l'aimez, vous le nourrissez, vous le gardez dans votre cœur : cependant soyez bien assurés que c'est un scélérat accompli.

LE PEINTRE. — Je ne connais personne de ce genre, Monseigneur.

LE POËTE. — Ni moi.

TIMON. — Voyez-vous, je vous aime bien; je vous donnerai de l'or, mais bannissez-moi ces coquins de votre compagnie : pendez-les, ou poignardez-les; noyez-les dans un égout, détruisez-les d'une manière quelconque, et puis revenez me trouver, je vous donnerai de l'or en abondance.

TOUS DEUX *ensemble*. — Nommez-les, Monseigneur, faites-nous-les connaître.

TIMON. — Vous de ce côté, et vous de celui-là, vous êtes tous deux de pair : chacun pris à part, seul et isolé, a cependant un archi-scélérat pour lui tenir compagnie. Si là où tu es, tu ne veux pas que deux coquins s'y trouvent, ne t'approche pas de lui. (*Au peintre.*) — Si tu ne veux pas ré-



Le soldat Il est mort, à coup sûr, et voilà son tombeau.

(Acte V, sc. iv.)

sider là où se trouve un coquin, alors abandonne-le. (*Au poëte.*) — Hors d'ici ! filez ! voici de l'or, vous êtes venus pour avoir de l'or, esclaves : vous avez travaillé pour moi, voici votre payement : hors d'ici ! Vous, vous êtes un alchimiste, faites de l'or avec cela : filez, gredins de chiens ! (*Il les chasse à coups de bâton et puis se retire dans sa caverne.*)

SCÈNE II.

Devant la caverne de Timon.

Entrent FLAVIUS *et* deux sénateurs.

Flavius. — C'est en vain que vous essayeriez de parler à Timon ; car il s'est tellement refoulé sur lui-même, que sauf lui seul, aucun être portant figure d'homme ne lui est sympathique.

Premier sénateur. — Amène-nous à sa caverne : nous avons promis aux Athéniens, et nous nous sommes chargés de parler à Timon.

Second sénateur. — Les hommes ne sont pas toujours les mêmes à tous les moments de leur vie : ce furent les circonstances et les chagrins qui le jetèrent dans ces dispositions ; le temps, lui offrant d'une main plus amie la fortune de ses jours d'autrefois, peut refaire le premier homme. Amène-nous vers lui ; peu importe ce qui arrivera.

Flavius. — Voici sa caverne. — La paix et le contentement soient ici ! Seigneur Timon ! Seigneur Timon ! sortez, et venez parler à des amis : les Athéniens vous envoient complimenter par deux membres de leur très-vénérable sénat : parlez-leur, noble Timon !

TIMON *sort de sa caverne.*

Timon. — Ô toi soleil, dont l'office est de ré-

chauffer, brûle! — Parle, et sois pendu! Que chaque parole de vérité te vaille une tumeur, et que chaque parole de mensonge cautérise ta langue jusqu'à la racine et la consume à mesure qu'elle parlera!

Premier sénateur. — Digne Timon....

Timon. — Aussi peu digne de gens tels que vous, que vous de Timon.

Second sénateur. — Les sénateurs d'Athènes te font complimenter, Timon.

Timon. — Je les remercie, et je leur enverrais la peste en retour, si je pouvais l'attraper à leur intention.

Premier sénateur. — Oh! oublie ce dont nous ressentons pour toi un grand chagrin. Les sénateurs, d'un mouvement unanime d'amitié, t'invitent à revenir à Athènes; ils ont pensé à des dignités toutes particulières, qui ne peuvent être portées et remplies par personne mieux que par toi qu'elles attendent.

Second sénateur. — On avoue que l'ingratitude envers toi a été trop générale, trop grossière, et le corps social qui rarement revient sur ses actions, sentant en lui-même l'absence de l'aide de Timon, a le sentiment du propre danger qu'il court en refusant son aide à Timon. Les citoyens nous envoient te porter l'aveu de leur contrition et en même temps une compensation assez riche pour peser d'un plus grand poids que leur offense; oui, ils t'envoient de si abondants trésors d'affection et de richesse, que ces trésors effaceront les torts qu'ils ont eus, et inscriront en toi le témoignage de leur amour éternel en caractères impérissables.

Timon. — Vos paroles m'enveloppent d'un sortilége, elles m'amènent vraiment jusqu'au bord des larmes : prêtez-moi un cœur de fou et des yeux de femme, et je pleurerai sur ces consolations, digne sénateur.

Premier sénateur. — Qu'il te plaise en ce cas de revenir avec nous, et de prendre le commandement militaire de notre Athènes — ton Athènes et la nôtre; — tu seras reçu avec reconnaissance, investi d'un pouvoir absolu, et tu joindras l'autorité à la gloire : nous aurons bientôt ainsi repoussé les sauvages attaques d'Alcibiade, qui comme un sanglier furieux déracine la paix de sa patrie.

Second sénateur. — Et brandit son épée menaçante contre les murs d'Athènes.

Premier sénateur. — Par conséquent, Timon....

Timon. — Bon, Monsieur, je veux bien; Monsieur, j'y consens, et dans les termes que voici : — si Alcibiade tue mes compatriotes, qu'on fasse connaître à Alcibiade que Timon ne s'en soucie pas. Mais s'il saccage la belle Athènes, s'il prend nos respectables vieillards par leurs barbes, s'il livre nos vierges pures à la souillure de la guerre outrageante, bestiale, effrénée, qu'il sache — et rapportez-lui que c'est Timon qui le déclare — que par pitié pour nos vieillards et nos jeunes gens, je ne puis m'empêcher de lui dire que je ne m'en soucie point, et que je le laisse libre de prendre la chose au pire : pour vous, n'ayez souci de leurs glaives tant que vous aurez des gorges à leur opposer; pour ce qui est de moi, il n'y a pas dans ce camp rebelle un petit couteau que je ne préfère à la gorge la plus respectable d'Athènes. Là-dessus je vous laisse à la protection des dieux bienfaisants, comme des voleurs à la protection de leurs geôliers.

Flavius. — Ne restez pas, tout est vain.

Timon. — Parbleu, j'étais en train d'écrire mon épitaphe; on la verra demain; la longue maladie de ma santé et de ma vie commence maintenant à s'amender, et le néant me conduit vers toutes choses. Allez, continuez à vivre : qu'Alcibiade soit votre peste, soyez la sienne, et puissiez-vous vivre longtemps ainsi!

Premier sénateur. — Nous parlons en vain.

Timon. — Mais cependant j'aime mon pays, et je ne suis pas homme à me réjouir du commun naufrage, comme le bruit public le déclare.

Premier sénateur. — C'est bien parlé.

Timon. — Recommandez-moi à mes affectionnés compatriotes....

Premier sénateur. — Voilà des paroles qui décorent vos lèvres en en sortant.

Second sénateur. — Et qui entrent dans nos oreilles comme de grands triomphateurs entrent par des portes retentissantes d'acclamations.

Timon. — Recommandez-moi à eux, et dites-leur qu'afin de guérir leurs chagrins, leurs craintes des coups ennemis, leurs souffrances physiques, leurs revers de fortune, leurs blessures d'amour, et telles autres de ces douleurs possibles que le fragile vaisseau de la nature transporte dans le voyage incertain de la vie, je veux bien leur montrer quelque tendresse; je veux leur apprendre le moyen de prévenir la colère du sauvage Alcibiade.

Premier sénateur. — J'aime beaucoup cela ; il revient à de meilleurs sentiments.

Timon. — J'ai un arbre qui croît ici dans mon enclos, que mes propres nécessités m'engagent à couper, et que j'abattrai bientôt : dites à mes amis, dites à Athènes, que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, dans tous les rangs possibles, celui qui voudra mettre un terme à ses afflictions, n'a qu'à venir ici avant que mon arbre ait senti la hache, et à se pendre. — Je vous en prie, portez-leur mes félicitations.

Flavius. — Ne le troublez pas davantage : vous ne l'arracherez pas à ces dispositions.

Timon. — Ne revenez pas me trouver une seconde fois : mais dites à Athènes que Timon a construit sa demeure éternelle sur la plage baignée des flots salés ; la lame turbulente la couvrira, une fois chaque jour, de son eau écumante : venez-y, et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. Lèvres, cessez de laisser passer des mots amers, et que les paroles s'arrêtent : ce qui est mauvais, que la peste et l'infection y remédient ! Les seuls ouvrages des hommes sont leurs tombeaux, et leur seul gain est la mort ! Soleil, cache tes rayons ! Timon a terminé son règne. (*Il se retire dans sa caverne.*)

Premier sénateur. — Sa haine est devenue inséparablement associée à sa nature.

Second sénateur. — Notre espoir en lui est mort ; retournons-nous-en, et accrochons-nous aux autres moyens qui peuvent nous rester dans notre urgent péril.

Premier sénateur. — Cela requiert toute promptitude. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Les murs d'Athènes.

Entrent deux sénateurs *et* un messager.

Premier sénateur. — Ce que tu nous découvres est pénible ; ses troupes sont-elles aussi nombreuses que tu le rapportes ?

Le messager. — Je vous ai dit le chiffre le plus bas. En outre, sa rapidité nous promet qu'il sera bientôt sous nos murs.

Second sénateur. — Nous courons de grands dangers, s'ils ne ramènent pas Timon.

Le messager. — J'ai rencontré un courrier, un de mes anciens amis ; bien que nous soyons dans des camps opposés, notre vieille affection a eu assez d'empire sur nous pour nous faire nous arrêter à parler ensemble comme des amis : cet homme se rendait à cheval du camp d'Alcibiade à la caverne de Timon avec des lettres qui sollicitaient sa participation à la guerre contre votre ville, guerre entreprise en partie à cause de lui.

Premier sénateur. — Voici venir nos frères.

Entrent les sénateurs *revenant de leur visite à Timon.*

Troisième sénateur. — Ne parlez pas de Timon, n'attendez rien de lui. On entend le tambour des ennemis, et leur terrrible pas de charge remplit l'air de poussière. Rentrons, et préparons-nous ; je crains bien que nous ne soyons les proies prises au piége, et nos ennemis la trappe. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Les bois. — La caverne de Timon. On aperçoit une tombe.

Entre un soldat *cherchant Timon.*

Le soldat. — D'après tous les renseignements qu'on m'a donnés, ce doit être l'endroit. Y a-t-il quelqu'un ici ? parlez, ho ! Pas de réponse ? Qu'est-ce-là ? (*Il voit une inscription placée près du tombeau.*) Timon est mort ! Qui donc a pu prendre sa mesure ! quelque bête aura élevé cela ; ici il ne vit pas d'hommes. Il est mort, à coup sûr, et voilà son tombeau : je ne puis lire ce qui est sur cette tombe ; mais je vais en prendre l'empreinte avec de la cire : notre capitaine est habile à lire toutes les écritures ; c'est un vieil interprète, quoiqu'il soit jeune d'années : en ce moment il nous fait poser le siége devant Athènes dont il a donné la chute pour but à son ambition. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Devant les murs d'Athènes.

Les trompettes sonnent. Entrent ALCIBIADE *et ses forces.*

Alcibiade. — Annoncez à cette ville lâche et lascive notre terrible arrivée. (*On sonne un pourparler.*)

Entrent des sénateurs *sur les remparts.*

Alcibiade. — Vous avez vécu jusqu'à ce jour, remplissant les heures de toutes sortes d'actes arbitraires, faisant de votre volonté la mesure de la

justice; jusqu'à ce jour, moi et ceux qui dorment sous l'ombre de votre pouvoir, nous avons dû nous croiser les bras avec résignation et prodiguer en vain les soupirs de notre douleur : maintenant l'heure est venue où nos reins pliés crient d'eux-mêmes : « c'est assez! » Maintenant la victime hors d'haleine de l'injustice va s'asseoir et respirer sur vos grands siéges aisés; et l'insolence haletante va perdre le souffle sous l'impression de la crainte et par le fait d'une fuite précipitée.

Premier sénateur. — Noble jeune homme, alors que tes premiers griefs étaient purement imaginaires, avant que tu eusses la force pour toi, et que nous eussions sujet de craindre, nous avons envoyé vers toi, pour verser le baume sur ta colère, et effacer notre ingratitude par les protestations d'une amitié plus grande qu'elle.

Second sénateur. — De la même manière nous avons essayé, par humble message et promesses de dignités, de reconquérir Timon le métamorphosé à l'affection de notre cité : nous ne fûmes pas tous ingrats, et nous ne méritons pas de succomber tous sans distinction sous une ruine générale.

Premier sénateur. — Ces murailles qui nous défendent ne furent pas élevées par les mains de ceux qui vous ont infligé cette offense, et ces hommes ne sont pas d'une telle importance qu'il faille que ces hautes tours, ces monuments de victoire, ces écoles tombent, pour des fautes qu'ils ont commises seuls.

Second sénateur. — Ceux qui furent les auteurs de votre exil, n'existent plus d'ailleurs; la honte d'avoir à ce point manqué de sagesse a brisé leurs cœurs. Entre dans notre cité, bannières déployées, noble Seigneur : prends par la décimation, prends par un impôt de mort, le dixième de nos citoyens condamnés par le destin, si ta vengeance a faim de cette satisfaction que la nature abhorre, et choisis ceux qui se sont tachés par le hasard des dés marqués de taches.

Premier sénateur. — Tous n'ont pas offensé; il n'est pas juste de se venger sur ceux qui vivent de ceux qui ne sont plus : on n'hérite pas des crimes comme des terres. Ainsi, mon cher compatriote, fais entrer tes troupes, mais laisse ta colère en dehors des murs : épargne cette Athènes qui fut ton berceau, et tes parents, qui dans l'emportement aveugle de ta colère, peuvent périr avec ceux qui t'ont donné offense : approche du troupeau à la manière du berger, trie ceux qui sont infectés, mais ne tue pas tout pêle-mêle.

Second sénateur. — Ce que tu désires, tu le conquerras plutôt avec ton sourire que tu ne l'arracheras avec ton épée.

Premier sénateur. — Frappe seulement du pied nos portes fortifiées, et elles s'ouvriront; envoie ainsi ton noble cœur devant toi pour dire que tu entreras en ami.

Second sénateur. — Jette ton gant, ou tout autre gage de ton honneur pour nous donner l'assurance que tu te serviras de cette victoire pour te faire justice, non pour notre ruine, et toutes tes troupes resteront logées dans notre ville, jusqu'à ce que nous ayons pleinement exaucé tes désirs.

Alcibiade. — Eh bien, voici mon gant; descendez, et ouvrez vos portes que je n'attaquerai pas : ceux des ennemis de Timon et des miens propres que vous désignerez vous-mêmes à ma justice tomberont seuls : et pour bannir encore de vos cœurs toute crainte sur mes intentions, je vous donne noblement l'assurance que pas un homme ne franchira son casernement, ou ne sautera par dessus le cours régulier de la justice dans l'enceinte de votre cité, sans avoir à en rendre raison selon toute la rigueur de vos lois pénales.

Les deux sénateurs. — C'est noblement parlé.

Alcibiade. — Descendez, et tenez votre parole. (*Les sénateurs descendent et ouvrent les portes.*)

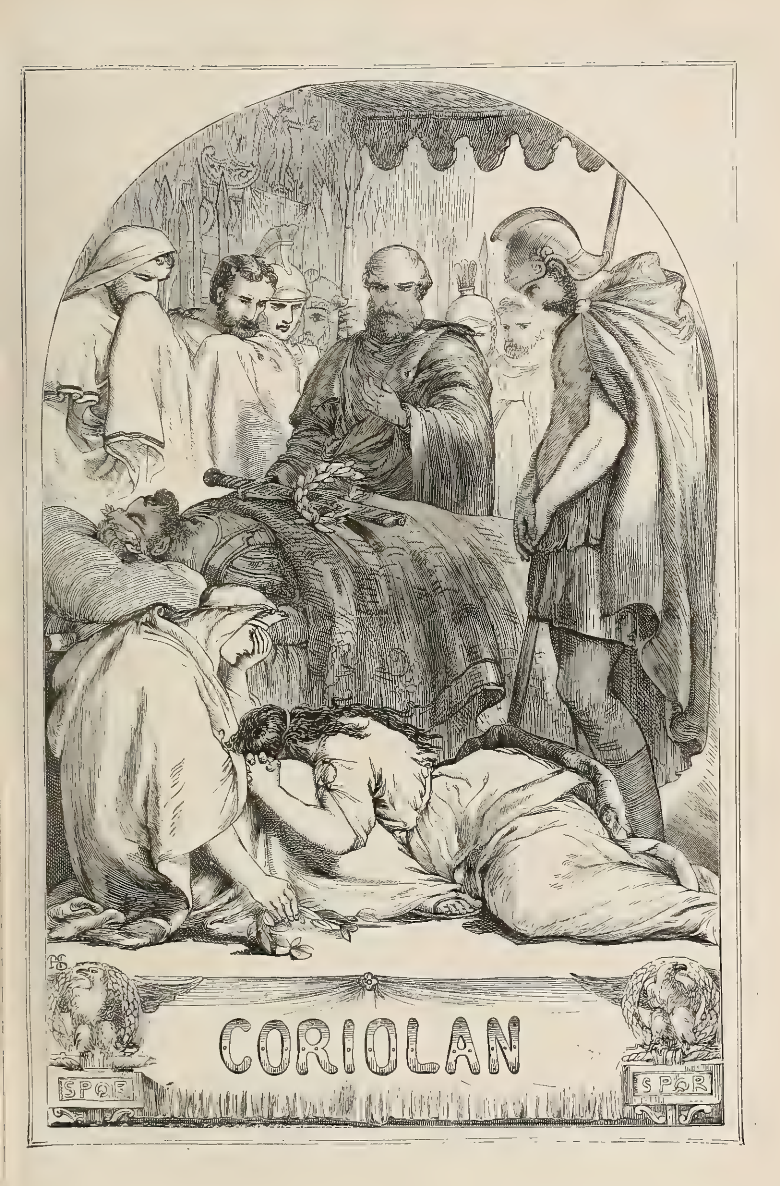
Entre un soldat.

Le soldat. — Mon noble général, Timon est mort; il est enterré sur le bord même de la mer : sur la tombe est gravée cette inscription que j'ai prise avec de la cire; cette molle empreinte servira d'interprète en place de ma pauvre ignorance.

Alcibiade, *lisant.* — « Ici est étendu un cadavre misérable privé d'une âme misérable. Ne cherchez pas mon nom : la peste vous consume, vous tous, misérables esclaves! Ici je dors, moi Timon, qui vivant détestai tous les hommes : passe et maudis tout ton soûl; mais passe, et ne t'attarde pas ici. » Ces paroles expriment bien ton dernier caractère. Bien que tu abhorrasses les démonstrations de notre douleur humaine, que tu méprisasses le flux que le chagrin fait jaillir de notre cerveau, et ces misérables gouttelettes des

larmes que laisse tomber une nature indigente, cependant ta riche imagination t'inspira la pensée de faire pleurer à jamais le vaste Neptune sur ton petit tombeau, pour des fautes pardonnées. Le noble Timon est mort : nous nous occuperons mieux de sa mémoire plus tard. Introduisez-moi dans votre ville; mon épée y représentera la branche d'olivier : je ferai que la guerre engendrera la paix, que la paix soutiendra la guerre, et que l'une et l'autre se serviront mutuellement de médecins. Que nos tambours battent. (*Ils sortent.*)




SPQR
CORIOLAN
SPQR

PERSONNAGES DU DRAME.

CAIUS MARCIUS CORIOLANUS, noble romain.
TITUS LARTIUS, } généraux romains contre les VOLSQUES.
COMINIUS, }
MÉNÉNIUS AGRIPPA, ami de CORIOLAN.
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple
JUNIUS BRUTUS, }
LE JEUNE MARCIUS, fils de CORIOLAN.
UN HÉRAUT ROMAIN
TULLUS AUFIDIUS, général des VOLSQUES.
UN LIEUTENANT D'AUFIDIUS.
CONSPIRATEURS avec AUFIDIUS.
NICANOR.
ADRIEN.
UN CITOYEN D'ANTIUM.
DEUX GARDES VOLSQUES.

VOLUMNIA, mère de CORIOLAN.
VIRGINIA, femme de CORIOLAN.
VALERIA, amie de VIRGINIA.
UNE DAME DE COMPAGNIE DE VIRGINIA.
SÉNATEURS romains et volsques, PATRICIENS, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, CITOYENS, MESSAGERS, SERVITEURS D'AUFIDIUS, et *autres comparses*.

SCÈNE. — En partie à ROME; en partie sur les territoires des VOLSQUES et des ANTIATES.

CORIOLAN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une rue.

Entre une troupe de CITOYENS *révoltés, avec des pieux, des bâtons, et autres armes.*

PREMIER CITOYEN. — Avant que nous avancions davantage, écoutez-moi parler.

LES CITOYENS. — Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN. — Vous êtes tous résolus à mourir plutôt qu'à crever de faim.

LES CITOYENS. — Résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN. — D'abord vous savez que Caïus Marcius est le principal ennemi du peuple ?

LES CITOYENS. — Nous le savons, nous le savons !

PREMIER CITOYEN. — Tuons-le, et nous aurons du blé au prix que nous fixerons nous-mêmes. Est-ce une sentence rendue ?

LES CITOYENS. — N'en parlons pas davantage : il n'y a qu'à faire cela : en avant ! en avant !

SECOND CITOYEN. — Un mot, bons citoyens.

PREMIER CITOYEN. — Bons citoyens ! ce sont les patriciens qui sont tenus pour bons citoyens ; nous, nous sommes les *pauvres* citoyens. Ce dont les puissants regorgent en trop suffirait pour nous soulager : s'ils voulaient seulement nous donner leur superflu pendant qu'il est encore bon à manger, nous pourrions croire qu'ils nous assistent par humanité ; mais ils pensent que nous sommes trop chers à entretenir : la maigreur qui nous dévore, le spectacle de notre misère, sont comme l'inventaire chargé de tenir en détail le compte de leur abondance : notre souffrance est un profit pour eux. Vengeons-nous avec nos piques avant que nous devenions maigres comme des râteaux : car les dieux savent que lorsque je parle ainsi, c'est parce que j'ai faim de pain, et non pas soif de vengeance.

SECOND CITOYEN. — Est-ce que vous voulez vous attaquer particulièrement à Caïus Marcius ?

LES CITOYENS. — A lui d'abord : c'est un véritable chien pour le peuple.

SECOND CITOYEN. — Réfléchissez vous aux services qu'il a rendus à son pays ?

PREMIER CITOYEN. — Parfaitement, et nous serions heureux de l'en payer en bonne estime, s'il ne se payait pas lui-même en orgueil.

SECOND CITOYEN. — Fort bien, mais ne parlez pas avec malignité.

PREMIER CITOYEN. — Je vous dis moi, que ce qu'il a glorieusement fait, il l'a fait pour le but que j'ai dit : les gens de conscience facile à satisfaire peuvent se contenter en disant qu'il l'a fait pour son pays ; mais moi je dis que c'était pour plaire à sa mère, et surtout pour en tirer orgueil, orgueil qui chez lui est certainement à la hauteur du mérite.

SECOND CITOYEN. — Vous lui imputez comme un vice, ce qu'il ne peut corriger dans sa nature. Vous ne pouvez dire en aucune façon qu'il soit cupide.

Premier citoyen. — A supposer que je ne le puisse pas, ce ne sont pas les chefs d'accusation qui me manqueront; il a tant de défauts qu'il en a plus que trop, et que cela vous mettrait sur les dents de les énumérer. (*Acclamations au loin.*) Quelles sont ces acclamations? L'autre côté de la ville est soulevé : pourquoi restons-nous ici à bavarder? Au Capitole!

Les citoyens. — En marche, en marche!

Premier citoyen. — Un instant! qui vient ici?

Second citoyen. — Le digne Ménénius Agrippa; un homme qui a toujours aimé le peuple.

Premier citoyen. — C'est un assez brave homme en effet; plût aux Dieux que tous les autres lui ressemblassent.

Entre MÉNÉNIUS AGRIPPA.

Ménénius. — Quel ouvrage avez-vous donc en train, mes amis? Où allez-vous avec ces bâtons et ces gourdins? Qu'y a-t-il? Parlez, je vous en prie.

Premier citoyen. — Notre affaire n'est pas inconnue au sénat; toute cette quinzaine, on leur a donné vent de nos intentions que nous allons leur montrer réalisées aujourd'hui. Ils disent que les pauvres solliciteurs ont l'haleine forte; ils apprendront qu'ils ont des bras forts aussi.

Ménénius. — Comment mes maîtres, mes bons amis, mes honnêtes voisins, vous voulez vous ruiner vous-mêmes?

Premier citoyen. — Cela nous est impossible, Seigneur, nous sommes déjà ruinés.

Ménénius. — Je vous l'assure, mes amis, les patriciens ont pour vous une très-charitable sollicitude. Pour ce qui est de vos besoins, de vos souffrances dans cette disette, vous feriez aussi bien de frapper le ciel de vos pieux que de les lever contre l'État romain, dont le progrès continuera la route qu'il a prise, en brisant des milliers d'obstacles d'une nature autrement forte que ne le sera jamais votre opposition : quant à la disette, c'est le fait des Dieux et non des patriciens, et le moyen d'y remédier, c'est d'employer vos genoux envers les Dieux, et non vos bras. Hélas! vous vous laissez emporter par la misère vers une misère plus grande encore, et vous calomniez les pilotes de l'État qui ont pour vous une sollicitude paternelle, lorsque vous les maudissez comme des ennemis.

Premier citoyen. — Ils ont souci de nous! voilà ma foi qui est bien vrai! Jamais ils ne se sont souciés de nous encore : ils supportent que nous crevions de faim, et leurs magasins regorgent de grains; ils rendent des édits sur l'usure pour défendre les usuriers; chaque jour ils annulent quelque loi salutaire établie contre les riches, et chaque jour ils décrètent quelque nouvelle loi plus tyrannique pour enchaîner et contenir les pauvres. Si les guerres ne nous mangent pas, ce sont eux qui nous mangent, et voilà tout l'amour qu'ils nous portent.

Ménénius. — Il vous faut avouer, ou bien que vous êtes singulièrement méchants, ou bien que vous pouvez passer pour fous. Je vais vous dire un gentil conte : il se peut que vous l'ayez entendu, mais comme il répond à ma pensée, je me hasarderai à le faire passer un peu plus encore à l'état de rabâchage.

Premier citoyen. — Bon, nous l'écouterons, Seigneur; cependant ne croyez pas duper notre misère avec un conte; mais si cela vous fait plaisir, débitez-le.

Ménénius. — Il y eut un jour où tous les membres du corps se révoltèrent contre l'estomac; et voici les accusations qu'ils portaient contre lui : il restait, disaient-ils, au milieu du corps comme un gouffre, paresseux et inactif, toujours occupé à engloutir les viandes, ne portant jamais le même poids de travail que les autres instruments du corps, tandis qu'eux s'occupaient de voir, d'entendre, d'imaginer, d'instruire, de marcher, de sentir, et participaient, chacun pour son compte, à satisfaire les exigences et les désirs généraux du corps entier. L'estomac répondit....

Premier citoyen. — Bon, Seigneur, quelle réponse fit l'estomac?

Ménénius. — Je vais vous le dire, Monsieur. Avec une manière de sourire qui ne venait pas des poumons, mais un sourire comme celui-là, tenez, — car vous sentez, puisque je fais parler l'estomac, je puis bien aussi le faire sourire, — il répondit ironiquement aux membres mécontents, aux parties rebelles qui enviaient ce qu'il recevait, avec un bon sens aussi grand qu'est grande la malice que vous portez à nos sénateurs parce qu'ils ne sont pas de votre condition.

Premier citoyen. — La réponse de votre estomac, s'il vous plaît? Comment! est-ce que si le chef royalement couronné, si l'œil sentinelle vigilante, si le cœur notre conseiller, si le bras notre soldat, si la jambe notre coursier, si la langue notre trompette, avec les autres défenseurs

et petits auxiliaires de notre fabrique humaine, si dis-je....

MÉNÉNIUS. — Eh bien, quoi alors? Voilà que ce gaillard parle avant moi! Quoi alors? quoi alors?

PREMIER CITOYEN. — S'ils étaient tous tyrannisés par le cormoran estomac qui est l'égout du corps....

MÉNÉNIUS. — Bon, et bien quoi?

PREMIER CITOYEN. — Si ces précédents agents se plaignaient, que pourrait répondre l'estomac?

MÉNÉNIUS. — Je vais vous le dire; si vous voulez m'accorder un brin de ce dont vous avez peu, c'est-à-dire la patience, vous entendrez la réponse de l'estomac.

PREMIER CITOYEN. — Vous la faites attendre longtemps.

MÉNÉNIUS. — Remarquez bien ceci, mes amis; le très-grave estomac pesait ses paroles, et n'était pas téméraire dans ses jugements comme ses accusateurs; il répondit donc ainsi : « Vrai il est, mes amis et concitoyens corporels, que je reçois d'abord en masse la nourriture dont vous vivez, et cela est nécessaire puisque je suis l'entrepôt et le magasin du corps entier; mais si vous vous en souvenez, je la renvoie par les rivières de votre sang, jusqu'à la cour du cœur, jusqu'au siége de l'intelligence, et puis par l'entremise des canaux et des lieux de dépôt répandus dans l'homme, les nerfs les plus robustes et les plus petites veines reçoivent également de moi la ration nécessaire pour les faire vivre : et quoique tous tant que vous êtes.... » écoutez bien ce que dit l'estomac ...

PREMIER CITOYEN. — Oui, Seigneur; bien, bien.

MÉNÉNIUS — « Quoique tous tant que vous êtes vous ne puissiez pas voir d'emblée ce que je transmets à chacun, cependant je puis établir mon compte, et vous prouver que vous recevez de moi la fine farine de tout, et que vous ne me laissez que le son. » Que dites-vous de cela?

PREMIER CITOYEN. — C'était une réponse; quelle application en faites-vous?

MÉNÉNIUS. — Les sénateurs de Rome sont ce bon estomac, et vous êtes les membres rebelles : examinez bien les mesures prises par leurs conseils et leur sollicitude; rendez-vous un juste compte des choses qui composent l'intérêt général, et vous vous apercevrez qu'il n'est pas un seul des bienfaits publics dont vous jouissez qui ne vienne d'eux à vous, et qui sorte de vous-mêmes de quelque façon que ce soit. — Qu'en pensez-vous, vous, le gros doigt de pied de cet attroupement?

PREMIER CITOYEN. — Moi le gros doigt de pied! Pourquoi le gros doigt de pied?

MÉNÉNIUS. — Parce que, étant un des plus bas, des plus vils, des plus pauvres de cette rébellion si bien avisée, tu marches en tête : maigre hère, de tous les daims du troupeau, tu es le plus mal en point pour courir, aussi marches-tu le premier, afin d'avoir tant soit peu l'avantage du terrain. Mais tenez prêts vos bâtons noueux et vos gourdins : Rome et ses rats sont sur le point de se livrer bataille, et il faut que l'un des partis soit écrasé. — Salut, noble Marcius!

Entre CAÏUS MARCIUS.

MARCIUS. — Merci. Eh bien, qu'y a-t-il donc, coquins factieux, qui, à force de gratter vos pauvres opinions qui vous démangent, vous transformez en galeux?

PREMIER CITOYEN. — Nous avons toujours de vous de bonnes paroles.

MARCIUS. — Celui qui te donnerait de bonnes paroles à toi, serait un flatteur au-dessous de l'exécration. — Que demandez-vous, vous chiens qui ne voulez ni de la paix ni de la guerre? l'une vous effraye, l'autre vous rend arrogants. Quiconque se fie à vous trouve des lièvres quand il voudrait trouver des lions, et des oies quand il voudrait trouver des renards; vous n'êtes pas plus sûrs, non, que le charbon de feu placé sur la glace, ou les grêlons exposés au soleil. Votre vertu consiste à estimer celui que ses crimes ont abaissé, et à maudire la justice qui l'a frappé. Quiconque mérite la grandeur mérite votre haine; vos affections ressemblent à l'appétit d'un malade qui désire surtout ce qui peut lui faire le plus de mal. Celui qui dépend de votre faveur nage avec des nageoires de plomb et fend des chênes avec des roseaux. Allez vous faire pendre! Se fier à vous? Mais à chaque minute vous changez de sentiment, appelant noble celui qui était tout à l'heure l'objet de votre haine, et vil celui qui était votre couronne. Qu'y a-t-il donc, pour que vous parcouriez les différents quartiers de la ville, vociférant contre le noble sénat, qui, sous la protection des Dieux, vous tient en respect, sans quoi vous vous mangeriez les uns les autres? — Qu'est-ce qu'ils demandent?

MÉNÉNIUS. — Du blé au prix qu'ils fixeront

eux-mêmes, et ils disent que la cité en est abondamment pourvue.

Marcius. — Qu'on les pende! *Ils disent!* Du coin de feu où ils sont assis, ils ont la présomption de savoir ce qui se passe au Capitole; ils décident quels sont ceux dont l'élévation est probable, quels réussissent, quels déclinent; ils rangent les partis en bataille, conjecturent des mariages hypothétiques, renforçant tel parti, affaiblissant tel autre qu'ils n'aiment pas et le mettant sous leurs savattes ressemelées. Ils disent qu'il y a du grain en abondance! Si la noblesse voulait mettre sa compassion de côté et me permettre de me servir de mon épée, je vous ferais un monceau de milliers de ces esclaves taillés en pièces, et ce tas monterait aussi haut que pourrait porter ma lance.

Ménénius. — Mais ceux que voilà sont presque entièrement persuadés, car bien qu'ils manquent de discrétion outre mesure, ils n'en sont pas moins lâches à l'excès. Mais, je vous en prie, que dit l'autre bande?

Marcius. — Ils sont dissous : qu'ils aillent se faire pendre! Ils disaient qu'ils étaient affamés; ils gémissaient des proverbes, comme — la faim brise les murs de pierre, — les chiens doivent manger, — la nourriture a été faite pour la bouche, — ce n'est pas pour les seuls riches que les Dieux ont envoyé du blé : — c'est avec ces loques de phrases qu'ils exhalaient leurs plaintes; on y a répondu et on leur a accordé une pétition, condescendance étrange, capable de frapper au cœur la noblesse et de faire pâlir la hautaine puissance : alors ils ont jeté leurs bonnets en l'air, si haut qu'on aurait dit qu'ils voulaient les accrocher aux cornes de la lune, et ils se sont mis à applaudir le succès obtenu par leur mouvement.

Ménénius. — Qu'est-ce qu'on leur a accordé?

Marcius. — Cinq tribuns choisis par eux pour défendre leurs vulgaires sagesses : l'un est Junius Brutus, un autre Sicinius Velutus, et je ne sais qui encore, mordieu! La canaille aurait démoli la cité jusqu'aux fondements avant de m'arracher pareille concession : avec le temps cela s'élargira, gagnera en force, et fournira de plus grands arguments à la logique de l'insurrection.

Ménénius. — C'est étrange.

Marcius. — Allons, retournez à vos foyers, guenilles que vous êtes!

Entre un messager *en toute hâte.*

Le messager. — Où est Caïus Marcius?

Marcius. — Ici : qu'y a-t-il?

Le messager. — La nouvelle, Seigneur, c'est que les Volsques sont en armes.

Marcius. — Je suis heureux de l'apprendre : nous aurons ainsi les moyens de faire écouler le trop-plein croupissant de notre population. — Voyez, voici venir les plus illustres de nos nobles.

Entrent COMINIUS, TITUS LARTIUS, *et autres* sénateurs; JUNIUS BRUTUS *et* SICINIUS VELUTUS.

Premier sénateur. — Marcius, ce que vous nous disiez récemment est vrai; les Volsques sont en armes.

Marcius. — Ils ont un chef, Tullus Aufidius, qui vous donnera du fil à retordre. Je pèche en enviant sa noblesse; mais si je n'étais pas ce que je suis, il est le seul homme que je voudrais être.

Cominius. — Vous vous êtes mesurés.

Marcius. — Si les deux moitiés du monde s'étaient prises aux cheveux, et qu'il fût du même côté que moi, je ferais défection, rien que pour l'avoir pour seul adversaire : c'est un lion que je suis fier de chasser.

Premier sénateur. — En ce cas, noble Marcius, accompagnez Cominius à cette guerre.

Cominius. — Vous m'en avez autrefois fait la promesse.

Marcius. — Oui, et je veux la tenir. Titus Lartius, tu me verras une fois encore frapper Tullus droit en face. Eh bien, est-ce que tu es perclus? est-ce que tu recules?

Titus. — Non, Caïus Marcius; je m'appuierai sur une béquille et je combattrai avec une autre, plutôt que de laisser cette affaire se passer sans moi.

Ménénius. — Ô cœur noblement né!

Premier sénateur. — Votre compagnie jusqu'au Capitole, s'il vous plaît; je sais que nos plus grands amis nous y attendent.

Titus. — Ouvrez la marche; passez, Cominius. Nous devons vous suivre; le pas vous appartient de plein droit.

Cominius. — Noble Marcius!...

Premier sénateur *aux citoyens.* — A vos logis, partez!

lgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, magne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, rtugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, pte; les touristes y trouveront en outre des chapitres e *Danemark*, la *Suède*, la *Norvége* et la *Russie*, les seules ées de l'Europe qui n'ont pas encore d'itinéraires spéciaux.

Les Bains d'Europe ont pour auteurs M. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive), et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

Une nouvelle collection de Guides pratiques et portatifs intitulés *Guides diamant*, a été commencée en 1866. Cette collection sera continuée en 1869.

N. B. — Les recommandations contenues dans tous les guides de la collection Joanne sont entièrement gratuites.

I. GUIDES ET ITINÉRAIRES IN-18 JÉSUS

La reliure de chaque vol. se paye de 1 fr. à 1 fr. 50 en sus des prix ci-après désignés.

FRANCE ET ALGÉRIE

GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS

illustré, par *Adolphe Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*, t. I).
e parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger ur s'installer, vivre à Paris et visiter Paris, suivi de la liste de toutes rues, par *Ad. Joanne* 24 gravures et un plan de Paris. 1 vol. 5 »
eau Plan de Paris, accompagné de *la Liste des rues de Paris*, contet les boulevards les monuments, etc Collé sur toile. 4 50
Environs de Paris illustrés (V. *Itinéraire de la France*, t. II).
ailles, son palais, son musée, ses eaux, etc., Saint-Cloud, Villé-d'Avray, udon, Bellevue, Sèvres, par *Ad. Joanne*. (37 grav.) 2 »
ainebleau, ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (27 vign.). 2 »

GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE

raire général de la France, par *Ad. Joanne*.
Paris illustré. 1 vol. 1100 pages, 410 gravures, 7 cartes ou plans. 10 fr.
Environs de Paris illustrés. 1 vol. 220 gravures, 4 cartes ou plans. 7 fr.
Bourgogne, Franche Comté, Jura, Savoie. 1 vol. 17 cartes ou plans. 6 fr.
Auvergne, Dauphiné, Provence. 24 cartes et plans. 1 vol 8 fr.
La Loire et le centre de la France. 10 fr.
Les Pyrenées. 1 vol. 15 cartes, plans et panoramas. 10 fr.
La Bretagne. 1 vol. 7 fr.
La Normandie. 1 volume contenant 11 cartes et plans. 6 fr.
Le Nord. 1 vol 6 fr.
Les Vosges et les Ardennes. 1 vol. 9 fr.
le du voyageur en France, par *Richard*, édition refondue, 1 vol. 7 fr.

GUIDES SPÉCIAUX

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

Paris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. (100 vign. et une carte). 3 »
Strasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (50 vign. et carte). 1 »
Paris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (150 vign.). 4 »
Paris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil. par *G. Hequet*. 1 v. avec cartes. 3 »
mbières et ses environs, guide du baigneur, par *É. Lemoine*. 1 v. 3 »

Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Paris à Lyon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (100 vign., 1 carte et 2 plans). 3 »
Paris en Suisse, par Dijon, Bâle et Besançon. 31 gravures et plans, ar *Ad. Joanne*. 1 vol. 3 »
Dijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (20 gr. une carte). 2 »
Lyon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (126 vignettes, une carte et 4 plans). 3 »
Paris à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (200 vignettes et 4 cartes ou plans). 6 »

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, Royat, la Bourboule et Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. (52 vign. et carte). 3 »
Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3e édit. 1 vol. (45 vign., 1 carte). 3 »
Savoie (Itinéraire de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol. (6 cartes). 5 »
Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*.
1re partie : Isère, 16 cartes, 1 plan et un panorama. 1 vol. 6 »
2e partie : Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont (3 cartes et 8 profils de montagnes) 1 vol. 4 »
Les villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, etc.), par *Élisée Reclus*. 1 vol. (34 vign. et 4 cartes). 6 »

Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec vignettes. 2 »
De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. 32 gr. vignettes, une carte. 3 »
Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2e édition. 1 vol. 1 50

Réseau des chemins de fer du Nord.

De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht, par *A. Moreı*. 1 vol. 89 vign. et une carte). 2 »
De Paris à Boulogne par Creil, Amiens et Abbeville, par *E. Pénel*. 1 vol. (54 vign. et une carte). 4 »

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

De Paris à Bordeaux, par *Ad Joanne*. 1 vol. (120 vign. et 1 carte). 3 »
De Paris à Nantes et à Saint Nazaire, par *Ad Joanne*. 1 v. 95 vign. 3 »
De Paris à Agen, par *Célestin Port*. 1 vol. (66 vign. et 2 cartes). 3 50
De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (22 gravures et une carte). 2 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par la Loire. 1 vol. (95 vign., 1 carte et 4 plans), par *Ad. Joanne*. 3 50
De Nantes à Brest, à Saint-Nazaire, à Rennes et à Napoléonville, par *Pol de Courcy*. 1 vol. (1 carte). 3 »

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

De Paris à Dieppe, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (60 vign. et 2 plans). 2 »
De Paris au Havre, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (80 vign. et une carte). 3 »
De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. (70 vig.). 3 »
De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault*. 1 vol. 3 »
Dieppe et ses environs, par *E. Chapus*. 1 vol. (12 vign. et un plan). 1 »
De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *de Courcy*. 1 vol. (carte) 3 »

ALGÉRIE

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*. 1 volume, avec 5 cartes. 10 »

PAYS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN

néraire historique et descriptif de l'Allemagne, par *A. Joanne*. 2 vol. :
1° Allemagne du Nord. 1 vol. avec 14 cartes et 13 plans. 10 50
2° Allemagne du Sud. avec 11 cartes et 7 plans. 10 50
Bords du Rhin illustrés. Itinéraire descriptif et historique, par le même. 1 vol. (292 grav., 11 cartes et 10 plans). 5 »
Trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liège et Bruxelles (21 cartes). 3 »
de et la Forêt-Noire, contenant la route de Paris à Baden-Baden, par e même. 1 vol. (100 grav. et 5 cartes). 2 »

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE

néraire descriptif et histor. de la Grande Bretagne (Angleterre, Écosse) et l'Irlande, par *Alphonse Esquiros*, avec 3 cartes et 10 plans. 13 50
néraire de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec 1 carte et 2 plans. 1 vol. 7 50
id à Londres, par *Élisée Reclus*. 1 vol. (2 cartes et 6 plans.) 10 »
ndres illustré, par *É. Reclus*. 1 vol., 63 grav., 1 carte et 11 plans. 3 »

BELGIQUE ET HOLLANDE

néraire descriptif de la Belgique, comprenant : les routes de France en Belgique, de Belgique en Hollande, en Prusse Rhénane et en Angleterre, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 4 cartes et 7 plans, etc. 5 »
néraire descriptif de la Hollande, comprenant : les routes de France vers la Hollande, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 3 cartes et 6 plans. 6 »
a et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec 1 carte. 2 »

ESPAGNE ET PORTUGAL

Itinéraire descriptif, histor. et artist. de l'Espagne et du Portugal, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol avec 13 cartes et 20 plans. 15 »

ITALIE

Itinéraire de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 2 forts vol., avec 8 cartes et 52 plans. 4e éd. augmentée. Chaque volume se vend séparément.
I. Italie du Nord. 1 vol. — II. Italie du Sud. 1 vol. Chaque vol. 10 »

ORIENT

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. (11 cartes et 19 plans). 20 »

SUISSE

Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne*. 1 vol. de 984 p. (16 cartes, 5 plans, 13 vues et 7 panoramas). 4e édit. 10 »
Guide illustré du voyageur en Suisse et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 volume, 117 vign. et panoramas. 3 »

EUROPE

Guide du voyageur en Europe, comprenant tous les pays de l'Europe, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. de 1120 pages avec 1 carte, 3e édition. 20 »
Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. Le Pileur* 1 vol. avec 1 carte. 10 »

II. GUIDES DIAMANT IN-32 JÉSUS

NOUVELLE SÉRIE DES GUIDES PORTATIFS

CONTENANT DANS UN PETIT FORMAT TOUS LES RENSEIGNEMENTS NÉCESSAIRES AUX VOYAGEURS

Chacun de ces volumes est cartonné élégamment en percaline gaufrée.

Les touristes se plaignent, depuis quelques années, du poids et de la grosseur des itinéraires auxquels leurs auteurs, s'ils veulent être exacts et complets, sont obligés, tout en se limitant le plus possible, de donner des développements sans cesse croissants.

Pour répondre à ces justes réclamations, les éditeurs de la collection des Guides-Joanne ont résolu de publier une seconde collection, dite des *Guides diamant*, qui contînt, sous la forme la plus commode et dans les conditions de poids les plus favorables, tous les renseignements pratiques indispensables aux voyageurs.

Dans la pensée des éditeurs, les Guides diamant, publiés sous la direction de M. Adolphe Joanne, doivent être non les remplaçants, mais les auxiliaires des Itinéraires dont ils renfermeront la substance. Vrais Guides de poche, ils pourront être emportés facilement dans toutes les excursions; ils seront toujours consultés avec profit, car les touristes y trouveront, à les détails spécialement réservés pour les grands Guides, toutes les indications désirables sur les distances parcourues, les localités visitées, les hauteurs atteintes, les curiosités de l'art ou de la nature admirées, enfin sur les hôtels préférables, les guides les plus utiles, les précautions nécessaires.

Chaque volume des Guides diamant est imprimé avec luxe sur un papier à la fois léger et solide, fabriqué tout exprès pour cette collection.

EN VENTE :

Suisse, par *Adolphe Joanne* (6 cartes tirées en chromo-lithographie et coloriées. 4 fr.

Italie et Sicile, par *A.-J. Du Pays* (10 cartes ou plans). 4 fr.

Belgique et **Hollande**, par *A.-J. Du Pays* (2 cartes et 13 plans). 4 fr.

Espagne et Portugal, par *A. Germond de Lavigne* (1 carte et 4 plans). 4 fr.

Paris-diamant, par *Adolphe Joanne* (127 vignettes et un plan de Paris). 2 fr.

Paris-diamant, en anglais (*id.*). 3 fr.

Paris-diamant, en espagnol (*id.*). 3 f.

Paris-diamant, en allemand (*id.*). 3 f.

Normandie, par *Adolphe Joanne* (1 carte, 4 plans). 3 f.

France, par *Adolphe Joanne* (8 cartes). 4 f.

Vosges, par *Adolphe Joanne* (4 cartes). 3 f.

SOUS PRESSE

Pyrénées; — Bords du Rhin; — Bretagne; Savoie et Dauphiné, etc.

Fuyez les ciceroni; tous ces industriels-là ne visent qu'à vous vendre leur insignifiant radotage.... Fuyez aussi les itinéraires; seulement exceptez de la proscription : ce bon Ébel, Maurray, Joanne, quelques autres encore, qui sont non pas des guides bavards, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés!... (*Voyages en zigzag*, t. Ier.) TOPFFER.

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A. J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente. (*Daniella*, t. Ier.) George SAND.

M. Adolphe Joanne, dans les recommandables *Itinéraires* qu'il consacre à la France, œuvre patriotique parce qu'elle est consciencieuse, a trop bien décrit Lyon, pour laisser beaucoup à glaner après lui. (*Dick Moon en France.*) Francis WEY.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire un nouveau Manuel du voyageur; celui de M. Adolphe Joanne ne laisse rien à désirer. (*Voyage en Suisse.*) Xavier MARMIER.

Nous avons déjà indiqué l'intérêt qui s'attache aux *Itinéraires* de M. Adolphe Joanne; l'exactitude et l'abondance des renseignements s'y concilient avec une forme agréable qui n'a ni l'aridité de quelques guides ni l'emphase banale de quelques autres. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1855.)

Si je n'avais éprouvé, par une expérience récente, tout ce que les ouvrages de M. Adolphe Joanne, uniquement destinés à la satisfaction des voyageurs, renferment d'érudition sérieuse, de variété attachante, et de mérite vraiment littéraire, j'hésiterais à faire mention, à cette place, de ces *Itinéraires* célèbres qui sont, au moment même où j'écris, entre les mains de tout le monde ou qui y seront demain : car tout le monde voyage en cette saison ou s'apprête à voyager. Ceux qui ne voyagent pas pourraient lire les *Itinéraires* de M. Joanne, qui tantôt nous provoquent à sortir de chez nous, tantôt nous consolent d'y rester.

L'an dernier, j'étais aux bains d'Allevard près de Grenoble, et de là je fis un tour en Suisse en traversant la Savoie. Vous dire ce que j'ai dû de jouissances d'esprit aux intarissables informations de M. Joanne, ce serait vous raconter tout mon voyage. M. Joanne ne m'a pas quitté un moment. Je ne sais pas un compagnon plus aimable et aussi plus exigeant. Vous voudriez vous reposer quelquefois dans votre ignorance et votre *far niente;* mais non, il faut s'enquérir, il faut apprendre; le livre est là, il faut l'ouvrir; la page est commencée, comment ne pas la finir? Quand deux personnes voyagent ensemble, on dit toujours que l'une finit par tyranniser l'autre: cela est trop vrai avec M. Joanne, mais personne ne se plaindra de lui laisser la parole et de lui abandonner la direction de son voyage; il sait tout, il a tout vu; il a tout prévu.

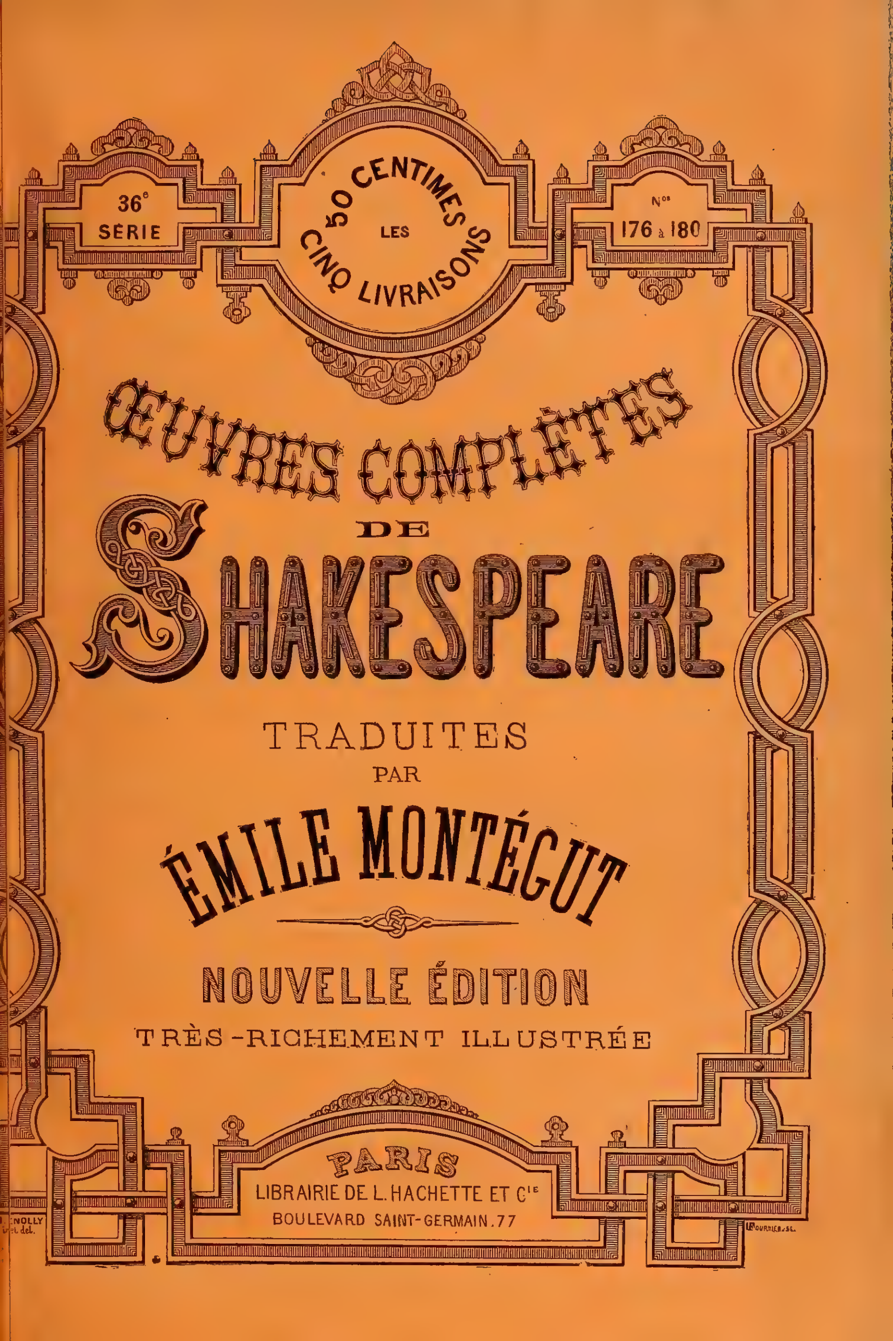
Tout savoir, tout voir, tout prévoir, connaissez-vous beaucoup d'entreprises qui demandent davantage? Pour faire les livres que M. Joanne a écrits depuis quinze ans, sans parler de ceux du même genre qu'il a simplement dirigés, il a fallu le travail du cabinet, cela va sans dire, courir les bibliothèques, feuilleter les vieux recueils, consulter les cartes, remonter siècle par siècle l'histoire de tous les âges; puis voir aussi ce qu'on avait à décrire, parcourir l'Europe en quête d'impressions de toute sorte, être un touriste en même temps qu'un savant. Que dis-je? Pour répondre à l'exigence des voyageurs, qui semble croître en raison de leur nombre, il fallait se faire leur pourvoyeur, leur messager, leur maréchal des logis sur toutes les routes. (*Débats*, 7 juillet 1863.) CUVILLIER FLEURY.

Et maintenant c'est l'heure où l'honnête homme, enfin délivré du joug, obéit au caprice, à l'inspiration, et s'en va, glorieux et content, choisir dans la collection des *Guides-Joanne*

.... un endroit écarté,
Où de se reposer il ait la liberté.

Ce *sieur* Joanne, pour parler à la façon de son rapporteur du Sénat (*monsieur* ne lui eût pas écorché la bouche), est un vrai guide, ennemi du hasard, grand connaisseur des vrais sentiers, parlant bien, écrivant mieux. Il vous dit la marche et la halte. Il sait toutes les joies et toutes les surprises du voyage; il vous en indiquera les dangers. Courageux pour lui-même, il est très-prudent pour les voyageurs qu'il prend sous sa garde, et ne craignez pas que, chemin faisant, il oublie un beau site, un chef-d'œuvre, ou qu'il vous indique un mauvais hôte, un méchant gîte. A chaque stage, il vous dirait volontiers : *J'étais là, telle chose m'advint.* Son livre est une révélation, et, soit que vous choisissiez le gros tome in-18, représentant de la grande histoire et du voyage au long cours, soit que vous préfériez l'édition diamant sous sa tranche empourprée à l'antique façon des vieux livres, vous êtes entourés de zèle et de bienveillance. Aujourd'hui, dans son guide-diamant, le *sieur* Joanne vous appelle à Lausanne, à Fribourg, sur les hauteurs du Mont-Blanc, dans cette Suisse au paysage infini. Il vous convie, en son *Guide en Normandie*, à travers l'illustre et poétique province où Guillaume le *Conquérant* a laissé sa trace impérissable. Le beau voyage! A peine avez-vous dépassé Paris, l'antique Rouen vous invite à ses merveilles; le Havre est plus loin qui vous appelle. Ici Dieppe, et là-bas, par ces sentiers fleuris, le charmant Tréport, le château d'Eu, toute une histoire si touchante! Et sur la même route : Orbec, Lisieux, plus loin Cherbourg; halte-là! la Bretagne n'est pas loin. Notre éloquent Joanne (il eût sauvé le jardin du Luxembourg si l'éloquence était encore une vertu) vous conduirait dans la Palestine et dans la Turquie d'Asie. Il vous dira l'Allemagne du Nord, l'Allemagne du Sud, Bade et la Forêt-Noire, la Moselle et le Neckar, Belgique, Hollande, Espagne et Portugal, Spa même, le doux Spa de la fête et du loisir, et l'Italie.... Il ne s'agit que de partir. (*Débats*, 27 août 1866.) Jules JANIN.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


36e
SÉRIE
50 CENTIMES
LES
CINQ LIVRAISONS
Nos
176 à 180
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

COLLECTION
DE
GUIDES ET ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS

Cette collection, qui comprend déjà 120 volumes, est constamment tenue à jour et continuée sous la direction

de M. Adolphe Joanne

La grande collection de Guides et d'Itinéraires pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et Cie, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux Guides ou Itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collections d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'Itinéraire général de la France comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, publié en 1863, illustré de 410 gravures, est consacré à *Paris*. Il n'a pas moins de 1200 pages. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* remplissent un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire, si intéressante, de toutes les résidences royales ou princières y occupe une place considérable.

La **France** proprement dite, avec sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en dix volumes, contient la description, non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est spécialement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'Itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes des chemins de fer.

On trouvera encore dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés: le *Dauphiné*, les *Villes d'hiver de la Méditerranée*, *Vichy*, le *Mont Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'Itinéraire de l'Algérie, par M. Louis Piesse, comprend le Tell et le Sahara.

Les Itinéraires de la Belgique et **de la Hollande** ont été rédigés, sur un plan entièrement nouveau, par M. A. J. Du P qui depuis quinze années est chargé dans le journal *l'Illu tion* de la critique des œuvres d'art. — *Spa et ses environs*, M. Adolphe Joanne, forment un volume séparé.

L'Itinéraire de la Grande-Bretagne, contenant : l'A terre, l'Écosse et l'Irlande, a pour auteur M. Alphonse Esqu dont les monographies, publiées par la *Revue des Deux-Mo* ont été si justement remarquées.—L'Écosse, par M. Ad. Joa a été réimprimée à part. — Le *Guide du Voyageur à Londr Londres illustré* sont signés d'un nom célèbre dans la sc géographique; ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'Allemagne du Nord et **l'Allemagne du Sud** sont l'œ particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié des volumes ciaux pour les touristes désireux de visiter seulement *Bade Forêt-Noire* ou les *bords du Rhin, de la Moselle et du Neckar*

L'Itinéraire de la Suisse, dont la 1re édition (1852) a pour faire la réputation de M. Ad. Joanne, et dont la 4e e vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qui e dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au courant, seulement de tous les progrès des voies de communication, de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles course montagnes entreprises pendant ces dernières années. Les ristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les la les routes de voitures, ont à leur disposition le *Guide du V geur en Suisse*, abrégé de l'*Itinéraire de la Suisse*.

L'Espagne et **le Portugal**, réunis dans le même volume été décrits avec un soin particulier par M. Germond de Lavi bien connu dans le monde littéraire pour ses études sur l'E gne. La 2e édition, entièrement revue, a paru en 1866.

L'Itinéraire de l'Italie, dont les éditions se succèdent ra ment, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété dej dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'his de la peinture en Europe, si brillamment commencée dan beaux volumes enrichis de nombreux plans de ville.

L'Itinéraire de l'Orient, par MM. Adolphe Joanne et É Isambert, contient: Malte, la Grèce, la Turquie d'Europ Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont S C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, enr de 30 cartes ou plans.

L'Itinéraire de l'Europe résume non-seulement tou renseignements les plus importants contenus dans la colle générale des Guides ci-dessus mentionnés, sur Paris, la Fr



PREMIER CITOYEN. Nous avons toujours de vous de bonnes paroles.

CAIUS MARCIUS. Celui qui te donnerait de bonnes paroles à toi, serait un flatteur au-dessous de l'exécration.

(Acte I, sc. I.)

MARCIUS. — Non, qu'ils suivent : les Volsques ont beaucoup de blé; amenez ces rats chez eux pour grignoter leurs greniers. Honorables mutins, votre valeur présente donne de belles espérances : je vous en prie, suivez. (*Sortent les sénateurs, Marcius, Cominius, Titus Lartius et Ménénius. Les citoyens se dispersent.*)

SICINIUS. — Y eut-il jamais homme aussi orgueilleux que ce Marcius ?

BRUTUS. — Il n'a pas son égal.

SICINIUS. — Quand nous avons été élus tribuns du peuple....

BRUTUS. — Avez-vous remarqué ses yeux, ses lèvres ?

SICINIUS. — Certes, et ses sarcasmes donc !

BRUTUS. — Quand il est animé, il bafouerait jusques aux Dieux.

SICINIUS. — Il plaisanterait la pudique Lune.

BRUTUS. — Ces guerres actuelles le remplissent de lui-même ; être aussi vaillant qu'il l'est, le rend trop orgueilleux.

SICINIUS. — Une telle nature, chatouillée par les heureux succès, dédaigne l'ombre qu'il foule à midi : mais je m'étonne que son insolence puisse s'arranger de servir sous Cominius.

BRUTUS. — La gloire à laquelle il aspire, et dont il est déjà tant le favori, ne peut être mieux conservée et mieux acquise qu'au second rang : car tout ce qui arrivera de fâcheux sera mis au compte du général, quelques efforts qu'il fasse, et la folle critique ira criant à propos de Marcius : « Oh ! s'il avait commandé cette affaire ! »

SICINIUS. — Et d'un autre côté, si les choses tournent bien, l'opinion qui s'attache tant à Marcius, dépouillera Cominius de ses mérites.

BRUTUS. — Marchons ; la moitié de tous les hon-

neurs de Cominius appartient à Marcius, quoiqu'il ne les ait pas gagnés ; et toutes les fautes de Cominius seront autant d'honneurs pour Marcius, quand bien même il ne montrerait de mérite en rien.

Sicinius. — Partons d'ici, allons savoir comment le départ est ordonné, et s'il se rend à cette expédition à un autre titre que pour le plaisir personnel de son éminente personne.

Brutus. — Partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Corioles. — Le Sénat.

Entrent TULLUS AUFIDIUS *et quelques* SÉNATEURS.

Premier sénateur. — Ainsi, Aufidius, votre opinion est que les gens de Rome sont initiés à nos délibérations, et savent quels sont nos projets ?

Aufidius. — Et n'est-ce pas la vôtre aussi? Quand donc, dans cet État, a-t-on pu prendre une détermination qui n'ait été connue de Rome, avant de pouvoir être réalisée en acte? Il n'y a pas quatre jours que j'en ai reçu la nouvelle ; voici les propres termes : je crois que j'ai la lettre ici sur moi ; oui, la voilà. (*Il lit.*) « Ils ont levé une armée, mais on ne sait pas si c'est pour l'Est ou pour l'Ouest ; la disette est grande, le peuple est mutin : le bruit court que Cominius, Marcius, votre ancien ennemi et plus haï de Rome que de vous mêmes, et Titus Lartius, un très-vaillant Romain, sont les trois hommes qui doivent commander cette force, quelle que soit sa destination : très-probablement c'est vous qu'elle vise ; réglez vos mesures là dessus.

Premier sénateur. — Notre armée est en campagne : nous n'avions jamais douté que Rome ne fût prête à nous répondre.

Aufidius. — Et cependant vous aviez cru sensé de tenir voilées vos grandes intentions, jusqu'au jour où la nécessité les forcerait à se montrer ; mais pendant que vous les couviez, il paraît que Rome les a aperçues. Grâce à cette découverte, voilà fort amoindri notre espoir qui était de nous emparer de plusieurs villes, presque avant que Rome pût savoir que nous étions sur pied.

Second sénateur. — Noble Aufidius, prenez votre commission ; rendez-vous auprès de vos troupes : laissez nous seuls pour garder Corioles. S'ils viennent nous assiéger, venez avec votre armée pour les repousser ; mais vous découvrirez, je crois, que ce n'est pas nous qu'ils ont en vue.

Aufidius. — Oh ! ne doutez pas de cela ; je parle d'après des informations certaines. Il y a mieux, quelques détachements de leur armée sont déjà en marche, et c'est ici, et ici seulement qu'ils se dirigent. Je laisse Vos Honneurs. Si nous avons la chance de nous rencontrer moi et Caïus Marcius, nous avons juré de combattre ensemble, jusqu'à ce qu'il y en ait un qui ne puisse plus frapper.

Tous. — Les Dieux vous assistent !

Aufidius. — Et qu'ils gardent Vos Honneurs !

Premier sénateur. — Adieu.

Second sénateur. — Adieu.

Tous. — Adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Un appartement dans la demeure de Marcius.

Entrent VOLUMNIA *et* VIRGILIA : *elles s'asseyent sur deux siéges bas et se mettent à coudre.*

Volumnia. — Je vous en prie, chantez, ma fille, ou trouvez des paroles un peu moins découragées. Si mon fils était mon époux, je tirerais plus de bonheur de cette absence qui lui permettra de conquérir de l'honneur, que de ses embrassements les plus amoureux au lit. Lorsqu'il était encore tout tendre de corps et l'unique fils de mes entrailles, lorsque sa jeunesse et sa beauté forçaient tous les yeux à le regarder, alors qu'une mère n'aurait pas consenti à se priver seulement pour une heure du plaisir de le contempler, quand bien même un roi l'en aurait suppliée tout un jour, considérant combien l'honneur irait bien à une telle personne, et me disant que sans le renom qui lui donne vie, l'honneur n'était guère mieux qu'une peinture à accrocher aux murs, je consentis avec bonheur à lui laisser aller chercher le danger là où il pourrait trouver la renommée. Je l'envoyai à une guerre cruelle, d'où il revint, le front ceint de la couronne de chêne. Je te le dis, ma fille, je ne tressaillis pas d'une joie plus grande lorsqu'on m'apprit que j'avais mis au monde un enfant mâle, que lorsque pour la première fois je vis qu'il s'était montré un homme.

Virgilia. — Mais s'il était mort dans cette affaire, Madame, cependant?

Volumnia — En ce cas, son bon renom aurait

été mon fils, et m'aurait tenu lieu de postérité. Crois-moi, je le déclare sérieusement, eussé-je eu douze fils, tous égaux dans mon amour, tous aussi chers à mon cœur que l'est ton mari, mon brave Marcius, j'aurais mieux aimé en voir onze mourir noblement pour leur pays, que d'en voir un seul s'engraisser voluptueusement dans l'inaction.

Entre UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. — Madame Valeria est venue vous rendre visite, Madame.

VIRGILIA. — Donnez-moi, je vous en prie, la permission de me retirer.

VOLUMNIA. — Mais non, en vérité. Il me semble que j'entends d'ici le tambour de votre mari; que je le vois prendre Aufidius par les cheveux et le renverser à terre, que je vois les Volsques fuir devant lui comme les enfants devant un ours: il me semble que je le vois frapper ainsi du pied, et crier ainsi: « En avant, lâches! vous avez été engendrés dans la crainte, quoique vous soyez nés dans Rome : » alors il essuie son front ensanglanté avec sa main gantée de fer, et il va pareil à un moissonneur qui aurait accepté la tâche de tout faucher, ou de perdre son salaire.

VIRGILIA. — Son front ensanglanté! Ô Jupiter, pas de sang!

VOLUMNIA. — Allons donc, sotte! le sang pare mieux un homme que l'or ne pare son trophée: les mamelles d'Hécube lorsqu'elle allaitait Hector, n'offraient pas un plus aimable spectacle que le front d'Hector lorsqu'il ruisselait de sang sous les blessures des épées grecques. — Dites à Valeria que nous sommes prêtes à lui souhaiter la bienvenue. (*Sort la suivante.*)

VIRGILIA. — Les cieux protégent mon Seigneur contre le cruel Aufidius!

VOLUMNIA. — Il courbera la tête d'Aufidius plus bas que son genou, et il lui marchera sur le cou.

Rentre LA SUIVANTE *avec* VALERIA *suivie d'un* SERVITEUR.

VALERIA. — Mesdames, bonjour à toutes deux.

VOLUMNIA. — Aimable Madame....

VIRGILIA. — Je suis heureuse de voir Votre Grâce.

VALERIA. — Comment allez-vous toutes les deux? vous êtes des casanières notoires. Qu'est-ce que vous brodez là? Joli dessin, ma foi! — Et comment va votre petit garçon?

VIRGILIA. — Je remercie Votre Grâce; il va bien, bonne Madame.

VOLUMNIA. — Il aimerait mieux voir des épées et entendre le tambour que regarder son maître d'école.

VALERIA. — Sur ma parole, c'est bien le fils de son père: c'est un tout à fait gentil enfant, je vous le jure. Sur ma foi, mercredi dernier, je l'ai regardé faire pendant une demi-heure: il vous a un air si décidé. Je l'ai vu courir après un papillon doré, et lorsqu'il l'a eu attrapé, il l'a laissé partir; puis il a couru de nouveau après, et voilà qu'il fait une culbute, une, deux, et qu'il se relève; enfin il attrape le papillon, mais soit qu'il fût en colère d'être tombé, ou pour toute autre raison, voilà qu'il y met ses dents, et qu'il le déchire.... ah! il l'a déchiqueté, je vous en réponds.

VOLUMNIA. — C'est une des colères de son père.

VALERIA. — C'est un noble enfant, sur ma foi, là.

VIRGILIA. — Un petit diable, Madame.

VALERIA. — Voyons, laissez là vos coutures; je veux que cette après-midi vous fassiez avec moi la ménagère paresseuse.

VIRGILIA. — Non, bonne Madame, je ne passerai pas la porte.

VALERIA. — Vous ne passerez pas la porte!

VOLUMNIA. — Si, si.

VIRGILIA. — Non, en vérité, avec votre tolérance; je ne passerai pas le seuil avant que mon époux soit revenu de la guerre.

VALERIA. — Fi, vous vous enfermez très-déraisonnablement; allons, vous viendrez visiter la bonne Dame qui est au lit malade.

VIRGILIA. — Je souhaite que la force lui revienne bien vite, et j'enverrai mes prières la visiter; mais je ne puis aller chez elle.

VOLUMNIA. — Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIA. — Ce n'est pas pour épargner ma peine, ni parce que je manque d'affection pour elle.

VALERIA. — Vous voudriez être une autre Pénélope: cependant on dit que tout le chanvre qu'elle fila en l'absence d'Ulysse, ne servit qu'à encombrer Ithaque de papillons. Venez donc; je voudrais que votre toile fût aussi sensible que votre doigt, de la sorte vous auriez pitié d'elle et vous cesseriez de la piquer. Allons, vous viendrez avec nous.

VIRGILIA. — Non, bonne Madame, pardonnez-moi; en vérité je ne sortirai pas.

VALERIA. — Mais voyons, venez avec moi, et je

vous donnerai d'excellentes nouvelles de votre mari.

VIRGILIA. — Oh! bonne Madame, il ne peut y en avoir encore aucune.

VALERIA. — Vraiment, je ne plaisante pas avec vous; il est arrivé de ses nouvelles la nuit dernière.

VIRGILIA. — Bien sûr, Madame?

VALERIA. — Très-sûr, je vous en fais le serment; j'ai entendu un sénateur qui le disait. Voici ce qui en est : — les Volsques ont fait sortir une armée contre laquelle Cominius, le général en chef, s'est avancé avec une partie de nos forces romaines : votre Seigneur et Titus Lartius ont mis le siége devant leur ville de Corioles, et ils ne doutent pas de l'emporter et de mettre promptement fin à la guerre. C'est la vérité, sur mon honneur; ainsi, venez avec nous, je vous en prie.

VIRGILIA. — Veuillez m'excuser, bonne Madame; je vous obéirai en toute chose plus tard.

VOLUMNIA. — Dame, laissons-la seule : dans les dispositions où elle est, elle ne ferait que gâter notre gaieté.

VALERIA. — En vérité, je crois que c'est ce qu'elle ferait. Portez-vous bien, en ce cas. Venez, bonne et aimable Dame. — Je t'en prie, Virgilia, mets à la porte ton humeur solennelle, et viens avec nous.

VIRGILIA. — Non, d'un seul mot, Madame; en vérité, je ne dois pas sortir. Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

VALERIA. — Eh bien, en ce cas, adieu. (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Devant Corioles.

Entrent avec tambours et drapeaux, MARCIUS, TITUS LARTIUS, *des officiers et des soldats.*

MARCIUS. — Nous voici venir des nouvelles : parions qu'il y a eu une rencontre.

LARTIUS. — Mon cheval contre le vôtre que non.

MARCIUS. — C'est fait.

LARTIUS. — Tenu.

Entre UN MESSAGER.

MARCIUS. — Dis-moi, notre général a-t il rencontré l'ennemi?

LE MESSAGER. — Ils sont en présence, mais ils ne se sont encore rien dit.

LARTIUS. — Ainsi, le bon cheval est à moi.

MARCIUS. — Je vous l'achèterai.

LARTIUS. — Non, je ne veux ni vous le vendre, ni vous le donner; mais je veux bien vous le prêter pour la moitié d'un siècle. — Sommons la ville de se rendre.

MARCIUS. — A quelle distance ces armées sont-elles d'ici?

LE MESSAGER. — A un mille et demi environ.

MARCIUS. — En ce cas nous entendrons leurs cris d'alarme, et eux les nôtres. Maintenant, je t'en prie, ô Mars, rends-nous prompts à l'œuvre, afin que nous puissions vite partir d'ici avec nos épées fumantes et porter secours à nos amis qui tiennent la campagne! Avance, toi, et souffle ton ouragan.

On sonne un pourparler. Entrent sur les remparts DEUX SÉNATEURS *et autres personnes.*

MARCIUS. — Tullus Aufidius est-il dans vos murs?

PREMIER SÉNATEUR. — Non, ni lui, ni personne qui puisse vous craindre moins qu'il ne vous craint, c'est-à-dire moins que rien. (*Bruit de tambours dans le lointain.*) Écoutez, nos tambours conduisent nos jeunes gens! nous briserons nos murailles plutôt que de les laisser nous servir de prison : nos portes qui vous semblent si bien fermées, ne sont que verrouillées avec des roseaux; elles s'ouvriront d'elles-mêmes. (*Alarme dans le lointain.*) Écoutez ce bruit dans le lointain! c'est Aufidius; écoutez, quelle besogne il taille dans le cœur de votre armée enfoncée.

MARCIUS. — Oh, ils sont aux prises!

LARTIUS. — Leur tapage nous doit servir de signal. Des échelles, holà!

LES VOLSQUES *entrent et passent sur le théâtre.*

MARCIUS. — Ils ne nous craignent pas, au contraire ils sortent de leur ville. Maintenant placez vos boucliers devant vos cœurs, et combattez avec des cœurs plus solides que vos boucliers. Avançons, brave Titus; il nous dédaignent plus que nous n'aurions jamais pu le croire, ce qui me fait suer de colère. Avancez, mes amis; celui qui recule, je le prends pour un Volsque, et je lui fais sentir la pointe de mon épée. (*Alarme. Sortent en combattant Romains et Volsques. Les Romains sont repoussés dans leurs retranchements.*)

Rentre MARCIUS.

MARCIUS. — Que toutes les contagions du sud tombent sur vous, hontes de Rome! troupeau de....



VOLUMNIA. Je vous en prie, chantez, ma fille, ou trouvez des paroles un peu moins découragées.

(Acte I, sc. III.)

Que les ulcères et les plaies ne fassent de vous qu'un seul emplâtre, afin que vous inspiriez l'horreur de plus loin que l'œil ne pourrait vous voir, et vous infecter mutuellement à un mille de distance! Ames d'oies qui portez des formes d'hommes, comment avez-vous pu fuir devant des esclaves que des singes battraient! Pluton et enfer! tous frappés par derrière; des dos rouges, et des faces pâles de la fuite et de la terreur nerveuse! Réparez cela, et revenez à la charge, ou par les feux du ciel, je vais laisser là l'ennemi, et vous faire la guerre à vous! faites-y attention : en avant; si vous tenez bon, nous allons les chasser jusque chez leurs femmes, comme ils nous ont repoussés jusqu'à nos tranchées. (*Autre alarme. Les Volsques et les Romains rentrent, et le combat recommence. Les Volsques se retirent dans Corioles, et Marcius les poursuit jusqu'aux portes.*)

Marcius. — C'est cela, maintenant les portes sont ouvertes. Eh bien, prouvez moi que vous êtes gens à bien me seconder; c'est pour ceux qui me suivent que la fortune ouvre ces portes, et non pour ceux qui fuient: regardez-moi, et faites comme moi. (*Marcius passe les portes.*)

Premier soldat. — Absurde courage; je n'y vais pas.

Second soldat. — Ni moi. (*Marcius est enfermé dans la ville.*)

Premier soldat. — Voyez, ils l'ont fermé à l'intérieur.

Tous. — Il est dans le pot, je lui en réponds. (*L'alarme continue.*)

Rentre TITUS LARTIUS.

Lartius. — Qu'est devenu Marcius?

Tous. — Il est tué sans aucun doute, Seigneur.

Premier soldat. — En serrant les fuyards aux talons, il est entré avec eux dans la ville; soudainement ils ont fermé leurs portes, et il se trouve seul pour répondre à toute la ville.

Lartius. — Ô noble compagnon qui vulnérable, surpasse en audace son invulnérable épée, et se tient droit alors qu'elle plie! Tu es abandonné, Marcius : une escarboucle entière, fût-elle de ta taille, ne serait pas un si riche joyau que toi. Tu étais un soldat, selon le souhait de Caton; tu n'étais pas seulement terrible et impitoyable dans les coups que tu portais, mais tes regards cruels et le grondement de ta voix pareille au tonnerre faisaient frissonner tes ennemis, comme si la terre était prise de fièvre et tremblait.

Rentre MARCIUS *sanglant et aux prises avec les ennemis.*

Premier soldat. — Regardez, Seigneur.

Lartius. — Oh, c'est Marcius! Allons le leur arracher, ou mourons avec lui. (*Ils combattent et tous entrent dans la ville.*)

SCÈNE V.

Dans Corioles. — Une rue.

Entrent des Romains *avec des dépouilles.*

Premier Romain. — J'emporterai ceci à Rome.

Second Romain. — Et moi cela.

Troisième Romain. — La peste soit de cela! je l'avais pris pour de l'argent. (*L'alarme continue dans le lointain.*)

Entrent MARCIUS *et* TITUS LARTIUS *avec un trompette.*

Marcius. — Voyez-moi ces empressés qui estiment leurs heures au taux d'une drachme percée! Coussins, cuillers de plomb, objets en fer d'un liard, couvertures que des bourreaux enterreraient avec ceux qui les portaient, ces bas esclaves emportent tout cela, avant que le combat soit fini : à bas ces drôles! — Écoutez! quel tapage fait le général! — Courons à son secours! Là bas, cet homme que hait mon âme, Aufidius, est en train de massacrer nos Romains : vaillant Titus, prends un nombre d'hommes suffisants pour tenir en respect cette cité, tandis que moi, suivi de ceux qui ont du courage, je m'en irai au secours de Cominius.

Lartius. — Noble Seigneur, tu saignes; ton premier combat a été trop violent pour te permettre une seconde course.

Marcius. — Seigneur, ne me flattez pas; ma besogne ne m'a pas encore échauffé : adieu. Le sang que je répands est plutôt une saignée salutaire qu'un danger pour moi : je veux apparaître ainsi devant Aufidius et le combattre.

Lartius. — Eh bien! que la belle déesse Fortune tombe amoureuse de toi, et que ses charmes puissants dirigent de travers les épées de tes adversaires! Hardi Seigneur, que la prospérité soit ton page!

Marcius. — Qu'elle soit autant ton amie qu'elle l'est pour ceux qu'elle place le plus haut! Maintenant, adieu.

Lartius. — Ô très-noble Marcius! (*Sort Mar-*

cius.) Allez, sonnez de la trompette sur la place du marché, et convoquez y tous les magistrats de la ville pour qu'ils connaissent nos intentions : allez ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Près du camp de Cominius.

Entrent COMINIUS *et ses forces faisant retraite.*

COMINIUS. — Respirez, mes amis : bien combattu ; nous nous en sommes tirés comme des Romains, sans folie dans nos attaques, sans lâcheté dans notre retraite : croyez-moi, citoyens, nous allons être chargés de nouveau. Pendant que nous combattions, des brises messagères nous ont porté par intervalles le bruit des charges de nos amis. Ô Dieux de Rome, guidez leur succès comme nous désirons que vous guidiez le nôtre, afin que nos deux armées se rencontrant avec des fronts souriants vous offrent un sacrifice de reconnaissance !

Entre UN MESSAGER.

COMINIUS. — Tes nouvelles ?

LE MESSAGER. — Les citoyens de Corioles ont fait une sortie, et ont livré bataille à Lartius et à Marcius : j'ai vu notre armée poussée dans ses retranchements, et alors je suis parti.

COMINIUS. — Quoique tu dises la vérité, il ne me semble pas que tu parles bien. Combien y a-t-il de cela ?

LE MESSAGER. — Environ une heure, Seigneur.

COMINIUS. — Il n'y a pas un mille d'ici ; nous avons entendu leurs tambours il n'y a qu'un instant : comment as-tu pu perdre toute une heure à faire un mille, et porter tes nouvelles si tard ?

LE MESSAGER. — Des espions des Volsques m'ont donné la chasse, si bien que j'ai été obligé de tourner sur moi-même l'espace de trois ou quatre milles, sans cela, Seigneur, il y a une demi-heure que je vous aurais porté mon rapport.

COMINIUS. — Qui vient là-bas pareil à un homme qu'on a écorché vif ? Ô Dieux ! il porte la ressemblance de Marcius ; je l'ai déjà vu ainsi bien des fois.

MARCIUS, *de loin.* — Est-ce que je viens trop tard ?

COMINIUS. — Le berger ne sait pas mieux reconnaître le tonnerre d'un tambourin, que je ne sais reconnaître, au son de sa voix, Marcius d'un homme de moins noble sorte.

Entre MARCIUS.

MARCIUS. — Est-ce que je viens trop tard ?

COMINIUS. — Oui, si c'est de votre sang que vous êtes couvert et non du sang des autres.

MARCIUS. — Oh ! laissez mes bras vous serrer d'une étreinte aussi étroite que lorsque je me fiançai, laissez-moi vous presser sur un cœur aussi joyeux qu'il le fut le jour où fut accompli mon mariage, à l'heure où les flambeaux me conduisirent au lit nuptial !

COMINIUS. — Fleur des guerriers, dans quelle situation est Titus Lartius ?

MARCIUS. — Dans la situation d'un homme occupé de décrets, condamnant ceux-ci à la mort, ceux-là à l'exil, rançonnant celui-ci ou lui faisant grâce, menaçant cet autre, tenant Corioles au nom de Rome, comme on tient en laisse un lévrier soumis pour le lâcher à volonté.

COMINIUS. — Où est cet esclave qui m'avait dit que vous aviez été repoussé dans vos retranchements ? où est-il ? qu'on l'appelle.

MARCIUS. — Laissez-le tranquille ; il vous a dit la vérité : mais quant à nos beaux Messieurs, à nos Seigneurs de la plèbe, — peste soit d'eux ! des tribuns pour ces gens-là ! — les souris n'ont jamais mieux évité les chats qu'ils ne se sont enfuis devant des drôles qui valaient encore moins qu'eux.

COMINIUS. — Mais comment l'avez vous emporté ?

MARCIUS. — Le temps me permettra-t-il de vous le dire ? je ne le pense pas. Où est l'ennemi ? Êtes-vous maîtres du champ de bataille ? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi vous arrêtez-vous avant que vous le soyez ?

COMINIUS. — Marcius, nous avons combattu avec désavantage, et nous avons fait retraite pour mieux atteindre notre but.

MARCIUS. — Quelle est la disposition de leur armée ? Savez-vous de quel côté ils ont placé leurs troupes d'élite ?

COMINIUS. — Si je devine bien, Marcius, leurs troupes d'avant-garde sont les Antiates, leurs meilleurs soldats ; à leur tête est Aufidius, qui est le cœur même de leurs espérances.

MARCIUS. — Au nom de toutes les batailles que nous avons livrées ensemble, au nom de tout le sang que nous avons répandu ensemble, au nom

de tous les serments de durable amitié que nous avons faits, je vous conjure de me lancer immédiatement contre Aufidius et ses Antiates : ne retardez pas d'une minute, mais obscurcissant l'air de dards et d'épées levées, mettons-nous à l'œuvre sur l'heure même.

Cominius. — Bien que je souhaitasse que vous fussiez conduit à un bain rafraîchissant et que des baumes vous fussent appliqués, je n'oserai jamais cependant vous refuser une demande : faites choix des hommes qui peuvent le mieux aider votre action.

Marcius. — Ce sont ceux qui ont la meilleure volonté. S'il en est un ici — et ce serait péché d'en douter — qui aime cette peinture dont vous me voyez barbouillé ; s'il en est un qui craigne moins pour sa personne qu'il ne craint un mauvais renom ; s'il en est un qui pense qu'une mort courageuse pèse d'un plus grand poids qu'une vie mauvaise, et qui tienne son pays pour plus cher que lui-même, que celui-là, ou tous ceux qui pensent ainsi, fasse ce signe pour exprimer ses dispositions, et suive Marcius. (*Tous applaudissent et brandissent leurs épées : ils le prennent dans leurs bras, et jettent leurs chapeaux en l'air.*) Oh, laissez moi! me prenez-vous pour une épée? Si ces démonstrations ne sont pas toutes extérieures, lequel de vous ne vaut pas quatre Volsques? Il n'est aucun de vous qui ne soit capable d'opposer au grand Aufidius un bouclier aussi dur que le sien. Je dois en choisir seulement un petit nombre parmi vous tous, bien que je doive des remercîments à tous : les autres supporteront le poids de quelque autre combat, quand l'occasion l'exigera. Qu'il vous plaise de marcher, et quatre d'entre vous vont choisir sur mes ordres les hommes les mieux disposés.

Cominius. — Marchez, mes compagnons : justifiez cette démonstration, et vous partagerez tout avec nous (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Les portes de Corioles.

TITUS LARTIUS, *après avoir mis une garde dans Corioles, entre sur la scène avec* UN LIEUTENANT, *un corps de* SOLDATS *et un* ÉCLAIREUR, *se dirigeant avec tambours et trompettes vers* COMINIUS *et* CAÏUS MARCIUS.

Titus Lartius. — Ayez soin que les portes soient gardées : exécutez mes ordres tels que je vous les ai donnés. Si j'envoie vers vous, dépêchez ces centuries à notre aide ; le reste suffira pour une courte occupation : car si nous perdons la bataille, nous ne pouvons garder la ville.

Le lieutenant. — Ne doutez pas de notre vigilance, Seigneur.

Lartius. — Partons, et fermez vos portes derrière nous. Notre guide, viens ici ; conduis-nous au camp romain. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Un champ de bataille entre les camps romains et volsques.

Alarme. Entrent de côtés opposés, MARCIUS *et* AUFIDIUS.

Marcius. — Je ne veux combattre qu'avec toi ; car je te hais plus qu'un briseur de promesses.

Aufidius. — Notre haine est égale ; l'Afrique ne nourrit pas de serpent que j'abhorre plus que ta renommée et ton animosité. Fixe ton pied.

Marcius. — Que le premier qui bougera meure l'esclave de l'autre, et que les Dieux le condamnent après sa vie !

Aufidius. — Si je fuis, Marcius, sonne-moi l'hallali comme pour un lièvre.

Marcius. — Il y a moins de trois heures, Tullus, que j'ai combattu seul dans votre ville de Corioles, et que j'y ai taillé la besogne qu'il m'a plu : ce n'est pas de mon sang que tu me vois masqué ; si tu veux te venger, tu peux hausser ton courage à son cran suprême.

Aufidius. — Quand tu serais Hector, ce fouet de vos ancêtres dont se vante votre race, tu ne m'échapperais pas ici. (*Ils combattent et quelques Volsques viennent en aide à Aufidius.*) Officieux qui n'êtes pas vaillants, vous m'avez déshonoré en venant me servir de seconds contre toutes les lois du combat. (*Ils sortent en combattant poussés par Marcius.*)

SCÈNE IX.

Le camp romain.

Alarme. On sonne une retraite. Fanfares. Entrent d'un côté COMINIUS *et des* Romains ; *de l'autre,* MARCIUS *avec son bras en écharpe, et d'autres* Romains.

Cominius. — Si je te refaisais le récit de ton



MARCIUS. Regardez-moi, et faites comme moi.
PREMIER SOLDAT. Absurde courage; je n'y vais pas.
SECOND SOLDAT. Ni moi.

(Acte I, sc. IV.)

œuvre de ce jour, tu ne voudrais pas croire à tes actes; mais je les raconterai en un lieu où les sénateurs mêleront les larmes aux sourires, où les grands patriciens écouteront, hausseront les épaules d'abord, et finiront par admirer, où les Dames seront effrayées, et voudront en entendre davantage pour se donner le plaisir de trembler, où les stupides tribuns qui, de concert avec les infects plébéiens, haïssent tes honneurs, diront contre leurs cœurs : « Nous remercions les Dieux que notre Rome ait un tel soldat! » et cependant tu n'es venu prendre un morceau de cette fête qu'après avoir déjà pleinement dîné.

Entre TITUS LARTIUS *avec ses troupes, revenant de la poursuite.*

LARTIUS. — Oh, général, voici le coursier, nous ne sommes, nous, que le caparaçon : si tu avais vu....

MARCIUS. — Voyons, je t'en prie, assez : ma mère qui possède le privilége naturel de vanter son sang, m'afflige lorsqu'elle me loue. J'ai fait ce que vous avez fait, c'est-à-dire, j'ai fait de mon mieux; j'ai été poussé par le mobile qui vous a poussés, c'est-à-dire l'amour de mon pays; quiconque a réalisé seulement sa bonne volonté a surpassé mes actions.

COMINIUS. — Vous ne serez pas le tombeau de vos mérites; Rome doit connaître la valeur du trésor qu'elle possède : ce serait un recel pire qu'un vol, et au moins égal à une trahison, que de cacher vos actes, de passer sous silence des exploits qu'on loue encore trop modérément en les hissant au sommet et à la pointe des louanges. Ainsi, je vous en conjure, écoutez-moi devant notre armée; c'est pour montrer ce que vous êtes et non pour récompenser ce que vous avez fait.

MARCIUS. — J'ai sur moi quelques blessures, et elles me cuisent en s'entendant rappeler.

COMINIUS. — Si elles n'étaient pas mentionnées, il serait à craindre qu'elles ne s'envenimassent devant l'ingratitude et qu'elles n'employassent la mort pour les fermer. Nous vous abandonnons le dixième de tous les chevaux pris (et nous en avons pris de beaux et en bon nombre), et de tous les trésors conquis sur ce champ de bataille et dans cette ville, dixième que vous prélèverez à votre choix avant la distribution générale.

MARCIUS. — Je vous remercie, général; mais je ne puis décider mon cœur à consentir à recevoir un cadeau pour payer mon épée : je refuse ce don, et je me borne à la simple part qui me revient en compagnie de ceux qui ont été les spectateurs de cette action.

(*Longue fanfare. Tous crient* MARCIUS! MARCIUS! *et jettent en l'air leurs bonnets et leurs lances.* COMINIUS *et* LARTIUS *se tiennent découverts.*)

MARCIUS. — Puissent ces mêmes instruments que vous profanez, ces tambours et ces trompettes, ne plus résonner, s'ils doivent faire office de flatteurs sur le champ de bataille! Laissez les flatteries hypocrites aux cours et aux cités, où l'acier devient aussi doux que la soie du parasite. Que ces instruments ne soient employés qu'à donner le signal des combats! Assez, dis-je! Parce que je n'ai pas lavé mon nez qui a saigné, ou parce que j'ai mis hors de combat quelque débile pauvre hère, actions que beaucoup d'autres ici ont pu faire sans être remarqués, vous m'applaudissez avec des acclamations hyperboliques, absolument comme s'il m'était doux que ma petite personne fût nourrie de louanges assaisonnées avec une sauce de mensonges.

COMINIUS. — Vous êtes trop modeste, et plus cruel envers votre bonne renommée que reconnaissant envers nous qui la proclamons sincèrement Avec votre permission, si vous êtes furieux contre vous-même, nous agirons à votre égard comme on agit avec ceux qui cherchent à se nuire; nous vous mettrons les menottes, puis nous raisonnerons avec vous en sécurité. — Qu'il soit donc connu de l'univers entier, comme il est connu de nous, que Caïus Marcius remporte la couronne de cette guerre : comme gage du fait, je lui donne mon noble coursier, connu de tout le camp, avec tout son bel équipement; et à partir de ce jour, pour l'action accomplie par lui devant Corioles, nous l'appellerons, aux applaudissements et aux clameurs de l'armée : CAÏUS MARCIUS CORIOLANUS! Porte toujours noblement ce nom ajouté au tien! (*Fanfares. Les trompettes et les tambours résonnent.*)

TOUS. — Caïus Marcius Coriolanus!

CORIOLAN. — Je vais aller me laver; et lorsque ma face sera nette, vous remarquerez si je rougis ou non : toutefois je vous remercie : — je monterai votre coursier avec joie; et en tous temps, je ferai tous mes meilleurs efforts pour ennoblir encore votre surnom.

COMINIUS. — Maintenant, à notre tente, d'où nous écrirons à Rome les nouvelles de notre succès, avant de nous reposer. Vous, Titus Lartius, vous retournerez à Corioles : envoyez-nous à Rome leurs principaux citoyens, afin que nous puissions traiter pour leur propre bien et pour le nôtre.

LARTIUS. — Je le ferai, mon Seigneur.

CORIOLAN. — Les Dieux commencent à se moquer de moi. Moi qui ai tout à l'heure refusé des présents tout à fait princiers, me voilà contraint de mendier auprès de mon Seigneur le général.

COMINIUS. — Prenez ce que vous demandez, cela est à vous. Qu'est-ce?

CORIOLAN. — J'ai parfois logé ici, à Corioles, dans la maison d'un pauvre homme; il m'a traité avec bonté : il m'a appelé à son secours, je l'ai vu faire prisonnier; mais Aufidius était alors devant mes yeux, et la colère dominait ma pitié : je vous demande de donner la liberté à mon pauvre hôte

COMINIUS. — Oh! noblement mendié! fût-il le bourreau de mon fils, il serait libre comme le vent. Délivre-le, Titus.

LARTIUS. — Son nom, Marcius?

CORIOLAN. — Oublié, par Jupiter! Je suis épuisé; oui, ma mémoire est fatiguée. N'avons-nous pas de vin ici?

COMINIUS. — Allons à notre tente : le sang sèche sur votre visage; il est temps qu'on y regarde. Venez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Le camp des Volsques.

Fanfares. Entre TULLUS AUFIDIUS *ensanglanté avec deux ou trois* SOLDATS.

AUFIDIUS. — La ville est prise!

PREMIER SOLDAT. — Elle se sera rendue à de bonnes conditions.

AUFIDIUS. — *Conditions!* Je voudrais être Romain; car je ne puis, étant Volsque, être ce que je suis. *Conditions!* quelles bonnes conditions peut trouver dans un traité le parti qui est à la merci de son adversaire?— Cinq fois, Marcius, j'ai combattu avec toi, et autant de fois tu m'as vaincu, et tu me battrais, je crois, aussi souvent que nous nous rencontrerions, quand bien même nous nous rencontrerions aussi souvent que nous mangeons. Par les éléments! si jamais je me rencontre barbe à barbe avec lui, il est à moi ou je suis à lui. Ma rivalité n'est plus inspirée par le même esprit d'honneur qu'autrefois; car autrefois je croyais pouvoir l'écraser à force égale, épée contre épée tirée de franc jeu, mais aujourd'hui je le combattrai volontiers d'une manière quelconque; ou la rage, ou la ruse auront raison de lui.

PREMIER SOLDAT. — C'est le diable.

AUFIDIUS. — Il est plus hardi, quoiqu'il ne soit pas aussi subtil. Ma valeur est empoisonnée par la tache qu'il lui fait subir, et elle changera sa nature pour tirer de lui vengeance. Ni le sommeil, ni la protection du sanctuaire, ni la nudité, ni la maladie, ni le temple, ni le Capitole, ni les prières des prêtres, ni les heures du sacrifice, qui sont tous des obstacles à l'assouvissement de la colère, n'opposeront leurs priviléges surannés et traditionnels à ma haine pour Marcius! Partout où je le trouverai, fût-ce chez moi, sous la garde de mon frère, oui, même là, ma main cruelle se laverait dans le sang de son cœur, contre toutes les lois de l'hospitalité! — Allez à la ville, informez-vous de la manière dont elle est occupée, et quels sont ceux qui doivent être envoyés à Rome comme otages.

PREMIER SOLDAT. — Ne viendrez-vous pas?

AUFIDIUS. — Je suis attendu au bois de cyprès: je vous en prie, venez m'y informer, — c'est au sud des moulins de la ville, — de la manière dont marchent les choses, afin que je puisse mettre ma conduite à leur pas.

PREMIER SOLDAT. — Je le ferai, Seigneur. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une place publique.

Entrent MÉNÉNIUS, SICINIUS *et* BRUTUS.

MÉNÉNIUS. — L'augure me dit que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS. — Bonnes ou mauvaises?

MÉNÉNIUS. — Des nouvelles qui ne seront pas selon le vœu du peuple, car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS. — La nature enseigne aux bêtes à reconnaître leurs amis.

MÉNÉNIUS. — Et quel est celui qu'aime le loup, je vous prie?

SICINIUS. — L'agneau.

MÉNÉNIUS. — Oui, pour le dévorer, comme les plébéiens affamés voudraient faire du noble Marcius.

BRUTUS. — C'est un agneau, en effet, mais qui bêle comme un ours.

MÉNÉNIUS. — C'est un ours, en effet, mais qui vit comme un agneau. Vous êtes deux vieillards; répondez à la question que je vais vous adresser.

LES DEUX TRIBUNS. — Bien, Seigneur.

MÉNÉNIUS. — De quel énorme défaut Marcius est-il pauvre que vous n'ayez tous deux en abondance?

BRUTUS. — Il n'est pauvre d'aucun, il est bien approvisionné de tous.

SICINIUS. — Spécialement d'orgueil.

BRUTUS. — Et il l'emporte sur tout le monde en jactance.

MÉNÉNIUS. — Voilà qui est étrange: et savez-vous bien de quelle façon vous êtes jugés dans la ville, — j'entends de nous gens de condition supérieure, — le savez-vous?

Les deux tribuns. — Eh bien, de quelle façon sommes-nous jugés?

Ménénius. — Comme vous venez de parler d'orgueil tout à l'heure, — vous ne vous fâcherez pas?

Les deux tribuns. — Bon, Seigneur. Eh bien, quoi?

Ménénius. — Après cela, il n'est pas bien important que la petite voleuse d'occasion qui se présente à moi vous dérobe une bonne dose de patience : lâchez donc les rênes à vos dispositions, et fâchez-vous tant qu'il vous plaira, au moins si vous trouvez du plaisir à cela. Vous blâmez Marcius pour son orgueil?

Brutus. — Nous ne sommes pas les seuls à le faire, Seigneur.

Ménénius. — Je sais que vous pouvez faire peu de choses seuls; vos aides sont nombreux, sans cela vos actions seraient d'étonnants zéros : vos capacités sont encore trop dans l'état d'enfance pour que vous puissiez faire beaucoup seuls. Vous parlez d'orgueil : ah! si vous pouviez voir les besaces suspendues à vos cous, et faire une inspection intérieure de vous-mêmes! Ah! si vous le pouviez!

Brutus. — Eh bien, après, Seigneur?

Ménénius. — Eh bien, vous découvririez en vous une paire de magistrats indignes, violents, orgueilleux, têtus (*alias* sots), comme il n'y en a pas dans Rome.

Sicinius. — Ménénius, vous êtes aussi parfaitement bien connu.

Ménénius. — Je suis connu pour un patricien d'humeur libre, qui aime une coupe de vin chaleureux sans mélange d'une seule goutte d'eau du Tibre, ayant la réputation de trop céder à ses premiers mouvements, et de prendre feu comme de l'amadou sur de trop légères provocations; je suis connu pour un homme qui voit plus souvent le cul de la nuit que le visage du matin, qui dit ce qu'il pense, et qui dépense sa malice en paroles. Quand je rencontre deux politiques tels que vous, — je ne puis vous appeler des Lycurgues, — si le vin que vous me donnez écorche mon palais, je ne me gêne pas pour faire une grimace. Lorsque je trouve autant d'âneries que de syllabes dans les paroles que vous prononcez, je ne puis vous dire que vous avez bien parlé : et quoique je sois obligé de supporter ceux qui disent que vous êtes des hommes graves et respectables, cependant ils mentent mortellement ceux qui disent que vous avez de bonnes figures. Si c'est là ce que vous voyez dans mon microcosme, s'ensuit-il que je *sois parfaitement bien connu?* Et *si je suis si bien connu* que cela, quel mal vos deux aveugles perspicacités peuvent-elles glaner dans mon caractère?

Brutus. — Allez, Seigneur, allez, nous vous connaissons parfaitement bien.

Ménénius. — Vous ne connaissez ni moi, ni vous, ni quoi que ce soit. Vous êtes ambitieux des saluts et des révérences de pauvres drôles : vous dépensez toute une précieuse après-midi à entendre une cause entre une marchande d'oranges et un marchand de robinets, et puis vous ajournez cette querelle de trois sous à une seconde audience. Lorsque vous écoutez une affaire entre deux parties en présence, s'il vous arrive d'être pincés par la colique, vous faites des visages de masques; vous arborez le drapeau rouge à faire mal aux nerfs de tous, et beuglant après un pot de chambre, vous renvoyez cette querelle tout envenimée et plus embrouillée qu'avant par votre audience : toute la paix que vous faites entre les parties, est de les appeler l'un et l'autre coquins. Vous êtes une paire de drôles de corps.

Brutus. — Allez, allez, nous savons fort bien que vous êtes un plaisant plus accompli à table, que vous n'êtes un sénateur utile au Capitole.

Ménénius. — Nos prêtres eux-mêmes deviendraient des moqueurs s'ils rencontraient des êtres aussi ridicules que vous. Vos paroles les plus sensées ne valent pas un poil de votre barbe, et vos barbes ne méritent pas même l'honorable tombeau d'un coussin de ravaudeuse ou du bât d'un âne. Cependant il faut vous entendre dire que Marcius est orgueilleux, lui qui, à l'estimer très-bas, vaut tous vos prédécesseurs pris ensemble depuis Deucalion, quoique par aventure quelques-uns des plus relevés aient pu être bourreaux héréditaires. Bien le bonjour à Vos Seigneuries : une plus longue conversation avec vous, bergers du troupeau des brutes plébéiennes, infecterait mon cerveau; j'aurai la hardiesse de prendre congé de vous. (*Brutus et Sicinius se retirent.*)

Entrent VOLUMNIA, VIRGILIA *et* VALERIA, *avec leurs suites.*

Ménénius. — Eh bien, Mesdames, aussi belles que nobles, — si la lune descendait sur terre, elle ne serait pas plus noble, — qu'allez-vous donc contempler pour marcher si vite?

Volumnia. — Honorable Ménénius, mon garçon



Tous. Caius Marcius Coriolanus!

(Acte I, sc. IX.)

Marcius approche ; pour l'amour de Junon, marchons.

Ménénius. — Ah ! Marcius revient au logis ?

Volumnia. — Oui, digne Ménénius, et couvert de succès et de louanges.

Ménénius. — Attrape mon chapeau, Jupiter, je te remercie ! Hourrah ! Marcius revient au logis !

Valeria *et* Virgilia *ensemble*. — Oui, c'est très-vrai.

Volumnia. — Voyez, voici une lettre de lui ; l'État en a une autre, sa femme une autre, et je crois qu'il y en a une chez moi pour vous.

Ménénius. — Je veux que ma maison elle-même danse cette nuit : une lettre pour moi !

Virgilia. — Oui, c'est certain ; il y a une lettre pour vous, je l'ai vue.

Ménénius. — Une lettre pour moi ! cela me donne un bail de santé pour sept ans ; pendant tout ce temps-là je ferai la grimace au médecin : la plus souveraine recette de Galien n'est qu'un remède empirique, et, comparée à ce préservatif, ne vaut pas mieux qu'une médecine de cheval. N'est-il pas blessé ? il avait coutume de revenir blessé au logis.

Virgilia. — Oh, non, non, non !

Volumnia. — Oh ! il est blessé, j'en remercie les Dieux.

Ménénius. — Je les remercie de mon côté, pourvu qu'il ne soit pas trop blessé : — apporte-t-il une victoire dans sa poche ? les blessures lui vont bien.

Volumnia. — Il porte la victoire sur son front : Ménénius, il revient au logis pour la troisième fois avec la couronne de chêne.

Ménénius. — A-t-il corrigé solidement Aufidius ?

Volumnia. — Titus Lartius écrit qu'ils ont combattu ensemble, mais qu'Aufidius a cédé.

Ménénius. — Et quand il a cédé, il n'en était que temps, je le lui garantis : s'il eût persisté, je n'aurais pas voulu pour toutes les caisses de Corioles et pour tout l'or qui est dedans être *Aufidusé* comme il l'aurait été. Le sénat a-t-il connaissance du fait ?

Volumnia. — Mes bonnes Dames, marchons. — Oui, oui, oui, le sénat a des lettres du général qui donnent à mon fils la gloire entière de la guerre : dans cette campagne, il a dépassé du double ses premières actions.

Valeria. — En vérité, on raconte de lui des choses merveilleuses.

Ménénius. — Merveilleuses ! oui, et qu'il a payées leur vrai prix, je vous le garantis.

Virgilia. — Les Dieux veuillent que les nouvelles soient vraies !

Volumnia. — Vraies ! ah bien, par exemple !

Ménénius. — Vraies ! je jurerais qu'elles sont vraies. Où est-il blessé ? (*Aux tribuns qui s'avancent.*) Dieu protége vos bonnes Seigneuries ! Marcius revient au logis, et avec de nouvelles raisons d'être orgueilleux. (*A Volumnia.*) Où est-il blessé ?

Volumnia. — A l'épaule et au bras gauche : il aura de profondes cicatrices à montrer au peuple, lorsqu'il se présentera pour obtenir la place qui lui est due. Lorsqu'on repoussa Tarquin, il reçut sept blessures dans le corps.

Ménénius. — Une au cou, et deux à la cuisse, cela fait neuf que je lui connais.

Volumnia. — Avant cette dernière expédition, il avait vingt-cinq blessures.

Ménénius. — Maintenant, cela fait vingt-sept : chaque blessure fut le tombeau d'un ennemi. (*Acclamations et fanfares.*) Écoutez ! les trompettes.

Volumnia. — Elles sont les huissiers de Marcius : il fait devant lui marcher le bruit, et derrière lui il laisse les larmes : la mort, cette noire déesse, habite dans son bras nerveux ; lorsqu'il avance le bras, la mort en descend, et les hommes expirent. (*Fanfares de trompettes.*)

Entrent COMINIUS *et* TITUS LARTIUS ; *au milieu d'eux* CORIOLAN, *le front ceint d'une couronne de chêne ; des capitaines, des soldats et* un héraut.

Le héraut. — Que Rome sache que Marcius a combattu tout seul dans l'enceinte de Corioles, où il a conquis avec gloire un nom à Caïus Marcius ; Coriolanus suit les deux précédents avec honneur. Sois le bienvenu dans Rome, renommé Coriolan ! (*Fanfare.*)

Tous. — Sois le bienvenu dans Rome, renommé Coriolan !

Coriolan. — Plus de cela, cela afflige mon cœur. Je vous en prie maintenant, assez.

Cominius. — Regardez, Seigneur, voici votre mère.

Coriolan. — Oh ! vous avez, je le sais, supplié tous les Dieux pour mon succès. (*Il s'agenouille.*)

Volumnia. — Voyons, mon soldat, relève-toi ; mon noble Marcius, mon digne Caïus, mon fils nouvellement nommé pour des actions qui lui ont

conquis l'honneur.... quel est ce nom? est-ce Coriolan que je dois t'appeler? Mais, oh, ta femme!...

Coriolan. — Salut, mon gracieux silence! toi qui pleures de me voir triompher, aurais-tu donc ri si j'étais revenu couché dans un cercueil? Ah! ma chérie, les veuves de Corioles, et les mères privées de leurs fils, ont des yeux comme les tiens.

Ménénius. — Que les Dieux te couronnent à cette heure!

Coriolan. — Ah! vous êtes encore de ce monde! (*A Valeria.*) Oh, pardon, mon aimable Dame.

Volumnia. — Je ne sais de quel côté me tourner: — oh, soyez le bienvenu dans la patrie; — soyez le bienvenu, général; — et vous tous vous êtes les bienvenus.

Ménénius. — Cent mille bienvenues; — je pourrais pleurer et je pourrais rire; je suis joyeux et attendri : — sois le bienvenu; qu'il soit maudit au plus profond de son cœur, celui qui n'est pas heureux de te voir! Vous êtes ici trois dont Rome devrait raffoler : cependant, sur la foi d'un homme, nous avons ici quelques vieux arbres sauvages qui ne voudront pas se laisser greffer selon vos désirs. Soyez cependant les bienvenus, guerriers: nous appelons une ortie, ortie, et les fautes des sots, de simples sottises.

Cominius. — Toujours sensé.

Coriolan. — Toujours, toujours Ménénius.

Le héraut. — Ouvrez le passage ici, et avançons!

Coriolan, *à sa femme et à sa mère.* — Votre main, et vous la vôtre: avant que j'aille abriter ma tête dans notre propre maison, il faut que j'aille visiter les bons patriciens, de qui j'ai reçu non-seulement des félicitations, mais de nouveaux honneurs.

Volumnia. — J'ai vécu assez pour voir se réaliser mes vœux et les plans de mon imagination; il n'y manque qu'une chose, mais je ne doute pas que notre Rome ne t'en revête.

Coriolan. — Sachez, ma bonne mère, que j'aime mieux les servir à mon gré que les commander au leur.

Cominius. — En avant, au Capitole! (*Fanfares. Ils sortent en cortége comme ils sont venus. Les tribuns restent.*)

Brutus. — Toutes les langues parlent de lui, et les yeux malades mettent des lunettes pour le voir : la nourrice babillarde laisse son poupon crier jusqu'à se donner des convulsions, pendant qu'elle jase de lui : la souillon de cuisine attache son plus beau collet à son cou graisseux, et grimpe aux murs pour le voir; les boutiques, les échoppes, les fenêtres regorgent de monde; les gouttières sont garnies, et sur les faîtes des toits sont à cheval des gens de toute catégorie, tous s'accordant dans un ardent désir de le voir : les *flamens* qu'on voit si rarement se faufilent à travers les attroupements populaires, et s'essoufflent pour conquérir une place vulgaire; nos Dames voilées livrent la guerre du blanc et du rouge de leurs joues délicatement colorées au pillage lascif des brûlants baisers de Phébus: c'est un tel empressement, qu'il ne serait pas plus grand si le Dieu quelconque qui le protége s'était glissé subtilement sous sa forme humaine et lui donnait une gracieuse attitude.

Sicinius. — Je lui garantis qu'il est d'emblée consul.

Brutus. — En ce cas, pendant son pouvoir, notre office pourra s'en aller dormir.

Sicinius. — Il ne pourra porter avec modération ses dignités du commencement à la fin; au contraire, il perdra ceux qu'il a conquis.

Brutus. — Il y a en cela quelque consolation.

Sicinius. — N'en doutez pas, les plébéiens que nous représentons, revenant bientôt à leur ancienne haine, oublieront à la moindre occasion ses nouveaux honneurs; et qu'il leur donnera cette occasion, j'en doute aussi peu que je doute qu'il sera fier de la leur donner.

Brutus. — Je l'ai entendu jurer que s'il postulait le consulat, il ne consentirait jamais à paraître sur la place du marché, ni à s'affubler du vêtement râpé de l'humilité, ni, comme cela est l'usage, à montrer ses blessures au peuple pour mendier ses voix puantes.

Sicinius. — C'est bon.

Brutus. — Ce furent ses paroles : oh! il aimerait mieux manquer le consulat que l'obtenir autrement que par les instances des gens bien placés et le désir des nobles.

Sicinius. — Tout ce que je demande, c'est qu'il tienne ferme à cette résolution, et qu'il la mette à exécution.

Brutus. — Il est très-probable que c'est ce qu'il fera.

Sicinius. — En ce cas, ce sera pour lui comme nous le désirons, une ruine certaine.

Brutus. — Il faut en effet que la ruine atteigne ou lui, ou notre autorité. Pour arriver à cette fin, nous devons rappeler aux plébéiens en quelle haine

il les a toujours tenus; leur rappeler qu'il aurait fait d'eux des mulets, si la chose n'eût tenu qu'à lui, qu'il aurait réduit leurs avocats au silence et qu'il les aurait dépossédés de leurs libertés, estimant qu'en capacité et pouvoir d'action, ils n'avaient pas plus d'âme et d'intelligence pour les affaires du monde que les chameaux n'en ont pour la guerre, lesquels chameaux reçoivent leur provende simplement pour porter des fardeaux et recevoir des coups solides lorsqu'ils succombent sous la charge.

Sicinius. — Cela, comme vous le dites, rappelé à quelque moment où son altière insolence blessera les plébéiens (moment qui se présentera certainement, si on l'excite, et c'est aussi facile que de lâcher les chiens sur les moutons), sera le feu qui allumera leur vieille paille sèche, et leurs flammes le noirciront pour toujours.

Entre un messager.

Brutus. — Qu'y a-t-il?

Le messager. — On vous mande au Capitole. On croit que Marcius sera consul. J'ai vu les muets s'attrouper pour le voir, et les aveugles pour l'entendre parler : les matrones lui jetaient leurs gants, les Dames et les vierges lui jetaient leurs écharpes et leurs mouchoirs, pendant qu'il passait : les nobles s'inclinaient comme devant la statue de Jupiter, et les plébéiens faisaient une pluie de bonnets et un tonnerre d'acclamations : je n'ai jamais vu chose pareille.

Brutus. — Allons au Capitole, et apportons-y des yeux et des oreilles appropriés aux circonstances, mais des cœurs qui se réservent pour l'avenir.

Sicinius. — Je suis à vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Le Capitole

Entrent deux officiers *pour placer des coussins.*

Premier officier. — Dépêchons, dépêchons, ils sont presque arrivés. Combien sont-ils qui briguent le consulat?

Second officier. — Trois, dit-on : mais tout le monde croit que Coriolan l'emportera.

Premier officier. — C'est un vaillant camarade, mais il est orgueilleux en diable, et il n'aime pas le commun peuple.

Second officier. — Ma foi, il ne s'est pas manqué d'hommes puissants qui ont flatté le peuple sans l'avoir jamais aimé, et il en est beaucoup qu'il a aimé sans savoir pourquoi : par conséquent, s'il aime sans savoir pourquoi, sa haine est fondée sur d'aussi bonnes raisons. Aussi Coriolan, ne se souciant ni de son amour ni de sa haine, montre la vraie connaissance qu'il a de sa nature, et le lui laisse clairement apercevoir au travers de sa noble indifférence.

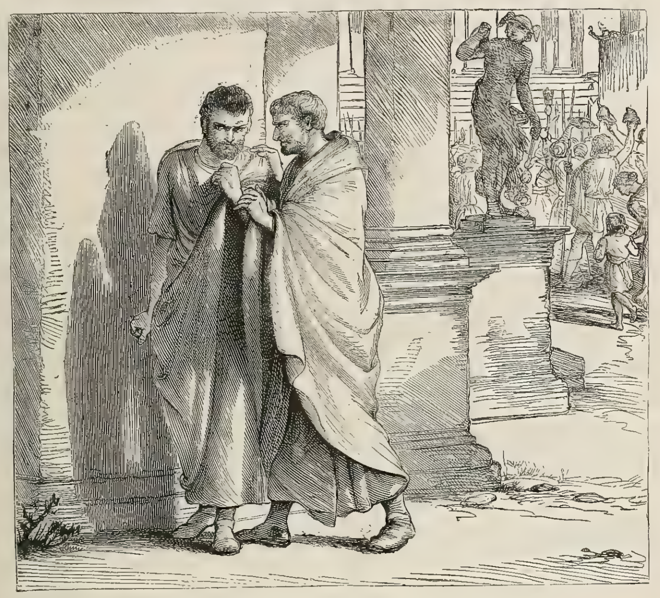
Premier officier. — S'il se contentait de ne pas se soucier d'être aimé de lui ou non, sa conduite réglée sur cette indifférence n'aurait cherché à lui faire ni bien, ni mal; mais il cherche sa haine avec plus d'empressement qu'il n'en met à la lui rendre, et il ne manque aucune occasion de lui montrer clairement qu'il est son ennemi. Eh bien, faire montre qu'on est heureux de s'être acquis la malice et le déplaisir du peuple, est aussi mauvais que la conduite qu'il désapprouve, c'est-à-dire le flatter pour s'acquérir son amour.

Second officier. — Il a noblement mérité de sa patrie, et il ne s'est pas élevé par des degrés aussi aisés que ceux qui, souples et courtois envers le peuple, ont été coiffés de dignités, sans avoir absolument rien fait d'autre pour enlever son estime et son admiration : lui, au contraire, il a fait entrer de force ses mérites dans les yeux des plébéiens, et ses actions dans leurs cœurs, si bien que si leurs langues silencieuses ne les reconnaissaient pas, ce serait une sorte d'injurieuse ingratitude; dire le contraire serait une malice qui se donnerait à elle-même le démenti, et qui arracherait le reproche et le blâme à tous ceux qui entendraient parler ainsi.

Premier officier. — Assez parlé de lui; c'est un digne homme : faisons place, les voici qui viennent.

Fanfare. Entrent précédés par les licteurs, COMINIUS, *consul*, MÉNÉNIUS, CORIOLAN, des sénateurs, SICINIUS *et* BRUTUS. Les sénateurs *prennent leurs places;* les tribuns *prennent aussi les leurs sans attendre qu'on les y invite.*

Ménénius. — Maintenant que nous avons pris une décision relativement aux Volsques et arrêté que Titus Lartius serait rappelé, il nous reste comme principale affaire de cette nouvelle réunion à récompenser les nobles services de celui qui a si bien mérité de sa patrie : qu'il vous plaise, par conséquent, très-respectables et très-



SICINIUS. Tout ce que je demande, c'est qu'il tienne ferme à cette résolution, et qu'il la mette à exécution.
BRUTUS. Il est très-probable que c'est ce qu'il fera. (Acte II, sc. I.)

graves sénateurs, de prier le présent consul qui fut notre récent général dans nos si heureux succès, de faire un court récit des nobles actions accomplies par Caïus Marcius Coriolan. C'est pour le remercier que nous sommes ici, et en même temps pour lui conférer des honneurs égaux à son mérite.

PREMIER SÉNATEUR. — Parlez, mon bon Cominius : que la crainte d'être trop long ne vous fasse rien omettre, et amenez-nous à penser que notre pouvoir manque de ressources pour récompenser dignement, plutôt que nous ne manquons de la bonne volonté d'user entièrement de celui que nous avons. Magistrats du peuple, nous requérons votre attention la plus bienveillante, et ensuite, votre affectueuse intervention auprès des plébéiens pour leur faire agréer ce qui va se passer ici.

SICINIUS. — Nous sommes mandés pour une bien agréable affaire, et nos cœurs sont tout disposés à honorer et à élever celui qui est l'objet de notre réunion.

BRUTUS. — Et nous serons surtout heureux de le faire, s'il veut bien porter au peuple plus d'affectueuse estime qu'il ne lui en a accordé jusqu'ici.

MÉNÉNIUS. — Paroles hors de propos, paroles hors de propos ; j'aurais mieux aimé que vous fussiez silencieux. Vous plaît-il d'écouter Cominius ?

BRUTUS. — Très-volontiers : mais cependant mon observation était mieux à sa place que la rebuffade dont vous l'avez accueillie.

MÉNÉNIUS. — Il aime votre peuple ; mais ne lui imposez pas l'obligation d'être son camarade de lit. Parle, noble Cominius. (*Coriolan se lève et se dispose à sortir.*) Non, restez à votre place.

Premier sénateur. — Asseyez-vous, Coriolan ; n'ayez pas honte d'entendre le récit de vos nobles actions.

Coriolan. — Vos Honneurs me pardonneront; j'aimerais mieux avoir mes blessures à guérir une seconde fois que d'entendre raconter comment je les ai gagnées.

Brutus. — Seigneur, j'espère que ce ne sont pas mes paroles qui vous ont fait lever de votre siége.

Coriolan. — Non, Monsieur; cependant il m'est arrivé plus d'une fois de fuir devant des paroles, tandis que des coups me faisaient rester. Vous ne m'avez pas flatté, par conséquent vous ne m'avez pas blessé : quant à votre peuple, je l'aime selon ses mérites.

Ménénius. — Asseyez-vous maintenant, je vous prie.

Coriolan. — J'aimerais mieux me laisser gratter la tête au soleil pendant qu'on sonnerait l'alarme, que de rester tranquillement assis à entendre exagérer mes actions de rien. (*Il sort.*)

Ménénius. — Magistrats du peuple, comment voudriez-vous qu'il flattât votre fretin prolifique, — où sur mille hommes il s'en trouve un de bon, quand vous voyez qu'il aimerait mieux exposer tous ses membres pour l'honneur qu'une seule de ses oreilles pour s'entendre louer? — Parle, Cominius.

Cominius. — L'éloquence me fera défaut : les actes de Coriolan ne devraient pas être faiblement racontés. Il est reconnu que la valeur est la plus grande des vertus, et celle qui honore le plus son possesseur : si cela est, l'homme dont je parle ne peut être pesé dans la balance avec aucun homme au monde. A seize ans, lorsque Tarquin fit une attaque contre Rome, il se signala plus que personne : notre dictateur d'alors, — que je salue ici avec toutes les louanges qui lui sont dues, — a vu comment cet imberbe au menton d'Amazone chassait devant lui les hommes aux lèvres barbues : il délivra un Romain qui succombait sous le nombre, et aux yeux du consul, il tua trois ennemis : il rencontra Tarquin lui-même, et le blessa au genou. Dans cette glorieuse journée, à un âge où il aurait pu jouer la femme sur le théâtre, il se montra l'homme le plus vaillant du champ de bataille, et pour son courage ses tempes furent couronnées de chêne. Après avoir fait cette entrée virile dans l'adolescence, il grandit comme la mer, et dans le choc de dix-sept batailles, il déroba la couronne à tous ses frères d'armes. Quant à ses derniers exploits dans et devant Corioles, permettez-moi de vous dire que je ne saurais les louer comme ils le méritent : il arrêta les fuyards, et par son rare exemple, il força le lâche à rire de sa terreur : comme les herbes marines sous la marche d'un navire, les hommes cédaient et tombaient devant lui ; son épée, sceau de la mort, entrait partout où elle frappait ; de la tête aux pieds, il n'était que sang, et chacun de ses mouvements était rhythmé par la musique des cris des mourants : seul, il passa les portes mortelles de la ville qu'il peignit des couleurs de l'inévitable destinée ; sans aide, il en sortit, et renforcé soudainement, il tomba sur Corioles comme une planète : alors tout fut à lui ; mais voilà qu'à ce moment les bruits lointains de la guerre commencèrent à arriver à ses oreilles attentives ; immédiatement son âme redouble, elle refait à son corps les forces qu'il pouvait avoir perdues, et il court à la bataille : là, s'enivrant de mort, il a fauché les hommes comme si le carnage devait être éternel, et il ne s'est pas arrêté pour soulager en soufflant sa poitrine haletante, jusqu'au moment où nous avons pu dire que le champ de bataille et la ville étaient tous deux bien à nous.

Ménénius. — Homme noble !

Premier sénateur. — Les honneurs que nous méditons de lui donner ne peuvent que bien s'ajuster à sa taille.

Cominius. — Il a donné du pied à notre butin, et il a regardé les choses précieuses comme si c'était de la boue commune : il désire moins que l'avarice en personne ne voudrait donner; il se récompense de ses actes en les faisant, et il est heureux de dépenser son temps en l'employant.

Ménénius. — Il est très-noble : qu'on le fasse appeler.

Premier sénateur. — Appelez Coriolan.

Un officier. — Le voici.

Rentre CORIOLAN.

Ménénius. — Le sénat, Coriolan, est très-heureux de te faire consul.

Coriolan. — Je lui dois toujours ma vie et mes services.

Ménénius. — Il ne vous reste donc plus qu'à parler au peuple.

Coriolan. — Je vous en conjure, permettez-moi de sauter par-dessus cette coutume ; car je ne

puis me résoudre à endosser la robe, à me montrer nu, et à les supplier au nom de mes blessures, de me donner leurs suffrages : qu'il vous plaise de me dispenser de cet usage.

SICINIUS. — Seigneur, le peuple doit donner ses voix, et il ne rabattra pas un fétu de la cérémonie.

MÉNÉNIUS. — Ne leur jetez pas de défi : je vous en prie, conformez-vous à l'usage, et recevez, comme l'ont fait vos prédécesseurs, votre dignité selon les formes acceptées.

CORIOLAN. — C'est un rôle que je ne pourrai jouer sans rougir, et dont on devrait bien enlever le plaisir au peuple.

BRUTUS, *à part à Sicinius.* — Remarquez-vous cela?

CORIOLAN. — Venir se vanter devant eux, en disant : — j'ai fait ceci et cela ; — leur montrer les cicatrices fermées que je voudrais cacher, comme si je les avais reçues pour le salaire de leurs voix seulement !

MÉNÉNIUS. — Ne vous opiniâtrez pas sur ce point. Tribuns du peuple, nous vous recommandons de transmettre notre décision aux plébéiens, et nous souhaitons à notre consul toutes les joies et tous les honneurs possibles.

LES SÉNATEURS. — Que toutes les joies et tous les honneurs adviennent à Coriolan ! (*Fanfares. Tous sortent, hormis Sicinius et Brutus.*)

BRUTUS. — Vous voyez comment il se propose de traiter le peuple.

SICINIUS. — Puissent les plébéiens apercevoir son intention! Il va leur demander leurs voix en faisant en sorte de leur montrer qu'il méprise le droit qu'ils ont de donner ce qu'il demande.

BRUTUS. — Venez, nous allons les informer de ce qui s'est passé ici : je sais qu'ils nous attendent sur la place du marché. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Le Forum.

Entrent plusieurs CITOYENS.

PREMIER CITOYEN. — En somme, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

SECOND CITOYEN. — Nous le pouvons, si nous le voulons, Monsieur.

TROISIÈME CITOYEN. — Nous avons le pouvoir de faire cela, mais c'est un pouvoir dont nous n'avons pas le pouvoir de nous servir, car s'il nous montre ses blessures et s'il nous raconte ses actions, nous serons bien forcés de prêter nos langues à ces blessures et de parler pour elles ; s'il nous raconte ses nobles actions, nous serons bien forcés aussi de lui dire que nous en sommes noblement reconnaissants. L'ingratitude est monstrueuse ; donc si la multitude était ingrate, elle serait un monstre ; et comme nous sommes nous-mêmes membres de la multitude, nous serions des membres monstrueux.

PREMIER CITOYEN. — Parbleu, il faudra peu de chose pour lui donner cette opinion de nous ; car une fois, dans un des soulèvements pour le blé, il ne s'est pas gêné pour nous appeler la multitude aux mille têtes.

TROISIÈME CITOYEN. — Nous avons reçu cette qualification de beaucoup de gens, non parce que nos têtes sont les unes brunes, les autres noires, les autres blondes, les autres chauves, mais parce que nos esprits sont de couleurs tout aussi diverses : et véritablement je crois que si tous nos esprits devaient sortir d'un seul crâne, ils voleraient à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, et que la manière dont ils s'accorderaient pour voler tous dans une même direction serait de s'envoler à tous les points de l'horizon.

SECOND CITOYEN. — Est-ce votre opinion? De quel côté croyez-vous que mon esprit s'envolerait?

TROISIÈME CITOYEN. — Oh ! votre esprit à vous ne s'envolerait pas aussi vite que celui d'un autre homme, — il est solidement engoncé dans une tête de bois : mais s'il était en liberté, à coup sûr il fuirait vers le sud.

DEUXIÈME CITOYEN. — Pourquoi de ce côté?

TROISIÈME CITOYEN. — Pour se perdre dans un brouillard, et une fois qu'il se serait fondu aux trois quarts sous l'action de l'humidité putréfiante, le dernier quart te reviendrait par bon mouvement de conscience pour t'aider à trouver une femme.

SECOND CITOYEN. — Vous avez toujours quelque farce à dire : — c'est bon, allez, allez.

TROISIÈME CITOYEN. — Êtes-vous tous décidés à donner vos voix? Mais cela ne fait rien, la majorité l'emporte. Je dis que s'il voulait incliner du côté du peuple, il n'y eut jamais un plus digne homme. Le voici qui vient, revêtu de la robe de l'humilité : observons sa conduite. Nous ne devons pas nous tenir tous ensemble, mais l'aborder l'un après l'autre, ou par groupes de deux et de trois. Il



PREMIER OFFICIER. Assez parlé de lui ; c'est un digne homme : faisons place, les voici qui viennent

(Acte II, sc. II.)



Ménénius. Vous êtes resté le temps voulu, et les tribuns viennent vous revêtir du suffrage du peuple.
(Acte II, sc. iii.)

doit nous solliciter chacun individuellement, afin que chacun jouisse de l'honneur particulier de lui donner sa propre voix de sa propre bouche : par conséquent suivez-moi, et je vous montrerai comment vous devez vous approcher de lui.

Tous. — Eh bien, c'est ça, c'est ça. (*Ils sortent.*)

Entrent CORIOLAN *et* MÉNÉNIUS.

Ménénius. — O Seigneur, vous avez tort : ne savez-vous pas que les hommes les plus nobles se sont soumis à ces conditions ?

Coriolan. — Que dois-je dire ? « Je vous en prie, Monsieur.... » Peste de la chose ! je ne puis mettre ma langue à un tel pas : — « Voyez mes blessures, Monsieur ; je les ai gagnées au service de mon pays, alors que certains de vos frères rugissaient de frayeur, et s'enfuyaient devant le bruit de nos propres tambours. »

Ménénius. — Ah, grands Dieux ! vous ne devez pas leur parler de cela : vous devez les prier de se souvenir de vous.

Coriolan. — *Se souvenir de moi !* Pendus soient-ils ! j'aimerais mieux qu'ils m'oubliassent comme ils oublient les vertus que nos prêtres perdent leur temps à leur inculquer.

Ménénius. — Vous gâterez tout : je vais vous laisser : je vous en prie, je vous en prie, parlez-leur de manière à les gagner.

Coriolan. — Recommandez-leur de se laver la figure et de tenir leurs dents propres. (*Sort Ménénius.*) Ah ! en voici une paire.

Rentrent deux citoyens.

Coriolan. — Vous savez, Monsieur, pourquoi je me trouve ici.

Premier citoyen. — Nous le savons, Sei-

gneur; dites-nous ce qui vous a donné droit d'y venir.

Coriolan. — Mon propre mérite.

Second citoyen. — Votre propre mérite?

Coriolan. — Oui, et non mon propre désir.

Premier citoyen. — Comment! non votre propre désir?

Coriolan. — Non, Monsieur, ce ne fut jamais encore mon désir d'ennuyer les pauvres en venant les mendier.

Premier citoyen. — Vous pouvez bien croire que si nous vous donnons quelque chose, c'est que nous espérons gagner par vous.

Coriolan. — Eh bien, en ce cas, quel est, je vous prie, le prix auquel vous mettez le consulat?

Premier citoyen. — Le prix, c'est de le demander gentiment.

Coriolan. — Gentiment! Monsieur, je vous en prie, permettez que je l'obtienne : j'ai des blessures à vous montrer, je vous les ferai voir en particulier. Votre bonne voix, Monsieur; que répondez-vous?

Second citoyen. — Vous l'aurez, noble Seigneur.

Coriolan. — Est-ce marché fait, Monsieur? — Voici en tout deux nobles voix de mendiées: — j'ai vos aumônes; adieu.

Premier citoyen. — Mais c'est quelque chose d'étrange.

Deuxième citoyen. — Si je l'avais à donner encore; — mais ça ne fait rien. (*Sortent les deux citoyens.*)

Rentrent deux autres citoyens.

Coriolan. — Eh bien, si vos voix peuvent rendre en ma faveur la musique du mot consul, vous voyez que j'ai revêtu la robe habituelle.

Troisième citoyen. — Vous avez noblement mérité de votre patrie, et vous n'en avez pas noblement mérité.

Coriolan. — L'explication de votre énigme, Monsieur?

Troisième citoyen. — Vous avez été un fléau pour ses ennemis, vous avez été une verge pour ses amis; vous n'avez pas, véritablement, aimé le commun peuple.

Coriolan. — Vous devriez me tenir pour d'autant plus vertueux, puisque je n'ai pas été commun dans mon amour. Je veux bien, Monsieur, condescendre à flatter mon frère juré le peuple, afin de me gagner sa plus affectueuse estime, puisqu'il fait de la flatterie une condition de noblesse : or puisque la sagesse de son choix consiste plutôt à désirer mon chapeau que mon cœur, je leur mimerai le salut le plus insinuant, et je leur tirerai mon chapeau avec la plus exacte imitation; c'est-à-dire, Monsieur, que j'imiterai le sortilége employé par certains hommes populaires, et que j'en donnerai au peuple avec prodigalité, comme il le désire. Par conséquent, je vous en prie, nommez-moi consul.

Quatrième citoyen. — Nous espérons trouver en vous un ami; c'est pourquoi nous vous donnons nos voix de tout cœur.

Troisième citoyen. — Vous avez reçu beaucoup de blessures pour votre patrie.

Coriolan. — Je ne scellerai pas la connaissance que vous avez de ce fait en vous les montrant: je serai très-fier d'avoir vos voix, et je ne veux pas vous importuner davantage après cela.

Les deux citoyens. — Nous souhaitons de tout notre cœur que les Dieux vous donnent joie, Seigneur! (*Ils sortent.*)

Coriolan. — De bien aimables voix! Mieux vaut mourir, mieux vaut crever de faim que de solliciter le salaire que nous avons commencé par mériter. Pourquoi suis-je là sous cette robe de laine à mendier à tous les Pierrots et à tous les Jacquots qui viennent à passer leurs suffrages sans valeur? La coutume me force à faire cela : si nous obéissions en toutes choses à ce que veut la coutume, la poussière non balayée s'entasserait sur le temps passé, et la montagne de l'erreur s'élèverait trop haut pour que la vérité pût la dominer. Plutôt qu'être aussi sot que cela, mieux vaut laisser aller hauts emplois et dignités à ceux qui veulent se soumettre à de telles choses. J'ai déjà fait la moitié de la route, j'ai enduré la première partie, j'achèverai la seconde. Voici venir d'autres voix.

Rentrent trois autres citoyens.

Coriolan. — Vos voix : c'est pour vos voix que j'ai combattu; c'est pour vos voix que j'ai veillé; c'est pour vos voix que je porte environ deux douzaines de blessures; c'est pour vos voix que j'ai vu et entendu dix-huit batailles; pour vos voix j'ai fait une foule de choses, les unes plus grandes, les autres plus petites : vos voix! En vérité, je voudrais être consul.

Cinquième citoyen. — Il s'est vaillamment conduit, et tout honnête homme doit lui donner sa voix.

SIXIÈME CITOYEN. — Allons, qu'il soit consul: les Dieux lui donnent joie et le rendent un bon ami du peuple!

LES TROIS CITOYENS *ensemble*. — Amen, amen. Dieu te protége, noble consul! (*Ils sortent.*)

CORIOLAN. — De dignes voix!

Rentre MÉNÉNIUS *avec* BRUTUS *et* SICINIUS.

MÉNÉNIUS. — Vous êtes resté le temps voulu, et les tribuns viennent vous revêtir du suffrage du peuple: il vous reste à aller sans délais trouver le sénat, investi des marques officielles de votre dignité.

CORIOLAN. — Est-ce fini?

SICINIUS. — Vous avez satisfait à la coutume de la sollicitation: le peuple vous admet, et il est averti d'avoir à se réunir tout à l'heure pour confirmer votre élection.

CORIOLAN. — Où ça? au sénat?

SICINIUS. — Ici, Coriolan.

CORIOLAN. — Puis-je changer ces vêtements?

SICINIUS. — Vous le pouvez, Seigneur.

CORIOLAN. — C'est ce que je vais faire tout de suite, et une fois que je me reconnaîtrai moi-même, je me rendrai au sénat.

MÉNÉNIUS. — Je vais vous tenir compagnie. — Voulez-vous venir?

BRUTUS. — Nous attendons ici le peuple.

SICINIUS. — Portez-vous bien. (*Sortent Coriolan et Ménénius.*) Il a le consulat maintenant, et si j'en juge par ses regards, cela lui fait chaud au cœur.

BRUTUS. — Il portait avec bien de la fierté ses humbles habits. Voulez-vous congédier le peuple?

Rentrent LES CITOYENS.

SICINIUS. — Eh bien, mes maîtres! vous avez donc choisi cet homme?

PREMIER CITOYEN. — Il a nos voix, Monsieur.

BRUTUS. — Nous prions les Dieux qu'il mérite vos affections.

SECOND CITOYEN. — Amen, Monsieur: — selon mon pauvre et indigne jugement, il se moquait de nous pendant qu'il nous demandait nos voix.

TROISIÈME CITOYEN. — Pour sûr, il nous a raillés franchement.

PREMIER CITOYEN. — Non, c'est sa manière de parler, il ne s'est pas moqué de nous.

SECOND CITOYEN. — Sauf vous, il n'y a pas un de nous qui ne dise qu'il nous a traités avec mépris: il aurait dû nous montrer ses marques de mérite, les blessures reçues pour sa patrie.

SICINIUS. — Mais c'est ce qu'il a fait, j'en suis sûr.

LES CITOYENS. — Non, non; personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN. — Il a dit qu'il avait des blessures qu'il montrerait en particulier, et agitant ainsi son chapeau avec mépris: « Je voudrais être consul, a-t-il dit, l'antique coutume ne me permet pas de l'être sans vos voix; donc vos voix. » Et puis quand nous les lui avons eu accordées, qu'a-t-il dit? « Je vous remercie de vos voix, — de vos très-aimables voix: — maintenant que vous m'avez donné vos voix, je n'ai plus rien à faire avec vous. » — N'était-ce pas là de la moquerie?

SICINIUS. — Mais comment avez-vous été assez aveugles pour ne pas le voir? et si vous l'avez vu, comment avez-vous eu assez d'enfantine bonhomie pour lui donner vos voix?

BRUTUS. — Ne pouviez-vous pas lui dire, comme je vous en avais fait la leçon, que lorsqu'il n'avait aucun pouvoir, et qu'il n'était qu'un petit serviteur de l'État, il fut votre ennemi; qu'il parla toujours contre vos libertés et les chartes que vous possédez dans le corps social, et que maintenant qu'il arrivait à une place éminente, et au gouvernement de l'État, s'il continuait à rester malicieusement l'ennemi opiniâtre des plébéiens, vos suffrages seraient des malédictions contre vous-mêmes? Vous auriez dû lui dire, que de même que ses nobles actions le rendaient digne de la place qu'il sollicitait, ainsi les meilleurs sentiments de sa nature devaient lui inspirer de la reconnaissance pour vos voix, changer en amour la malice qu'il vous portait, et le rendre votre maître affectueux.

SICINIUS. — En parlant ainsi, comme nous vous l'avions conseillé d'avance, vous auriez éprouvé son âme et découvert ses inclinations: en ce faisant, ou bien vous lui auriez arraché une promesse gracieuse à laquelle vous auriez pu le rappeler, si l'occasion s'en était présentée, ou bien vous auriez irrité sa nature morose qui supporte difficilement toute condition qui l'astreint à quelque chose, et alors le mettant en fureur, vous auriez pris avantage de sa colère pour ne pas l'élire.

BRUTUS. — Comment, vous vous êtes aperçus qu'en vous sollicitant, il vous méprisait ouvertement, à l'heure même où il avait besoin de votre

affection, et vous croyez que son mépris ne vous blessera pas, lorsqu'il aura pouvoir d'écraser. Comment, vos corps n'avaient donc pas de cœurs en eux? Vous n'aviez donc pas de langues pour crier contre la conduite de votre jugement?

Sicinius. — Comment, jusqu'à ce jour vous avez pu refuser ceux qui demandaient, et voilà que maintenant vous accordez vos voix toujours sollicitées à celui qui non-seulement ne les demande pas, mais qui se moque de vous?

Troisième citoyen. — Il n'est pas confirmé; nous pouvons le refuser encore.

Second citoyen. — Et nous le refuserons : je trouverai cinq cents voix qui rendront ce son-là.

Premier citoyen. — Et moi deux fois cinq cents, et leurs amis pour faire le nombre plus rond.

Brutus. — Partez d'ici immédiatement, et dites à ces amis-là qu'ils ont choisi un consul qui leur enlèvera leurs libertés, et ne comptera pas plus leurs voix qu'on ne compte celles des chiens qui sont souvent battus pour aboyer et qui pourtant sont gardés pour aboyer.

Sicinius. — Qu'ils s'assemblent, et que tous, sur plus mûr jugement, révoquent leur aveugle élection : insistez sur son orgueil et son ancienne haine pour vous : n'oubliez pas en outre avec quelle arrogance il portait la robe d'humilité, et comment il vous a méprisés sous ce costume : dites que vos âmes en pensant à ses services vous empêchèrent d'apercevoir sa conduite en cette circonstance, conduite, qu'avec un parfait mépris et une parfaite dérision, il avait calquée sur la haine invétérée qu'il vous porte.

Brutus. — Rejetez la faute sur nous, vos tribuns; dites que comme nous n'avions soulevé aucune opposition, vous avez été obligés de porter vos voix sur lui.

Sicinius. — Dites que si vous l'avez choisi, c'est plutôt d'après nos ordres, que d'après l'inspiration de vos véritables sentiments, et que vos esprits préoccupés de ce qu'il vous fallait faire, plutôt que de ce que vous vouliez faire, vous l'ont fait nommer consul en dépit de vous : rejetez la faute sur nous.

Brutus. — Oui, ne nous épargnez pas. Dites que nous avons fait des discours pour vous raconter comment, étant encore tout jouvenceau, il a commencé à servir son pays, comment il l'a longtemps servi; de quelle souche il est issu, — la noble maison des Marcius, d'où sortit cet Ancus Marcius, fils de la fille de Numa, qui après le grand Hostilius fut ici roi; comment de cette même maison sortirent Publius et Quintus, qui firent conduire ici notre meilleure eau par des aqueducs, et comment Censorinus, le favori du peuple, noblement nommé ainsi, puisqu'il fut deux fois censeur, était son grand ancêtre.

Sicinius. — Dites que c'est un personnage d'une telle noble descendance, qui en outre a mérité personnellement d'être élevé à cette haute place que nous avons recommandé à vos souvenirs; mais que vous vous êtes aperçus, en mesurant sa conduite présente avec son passé, qu'il est votre ennemi invétéré, et que vous révoquez votre trop prompte approbation.

Brutus. — Dites que vous n'auriez jamais fait cela, — insistez sur cette corde, — si nous ne vous y avions pas poussés; puis, aussitôt que vous serez en nombre suffisant, rendez-vous au Capitole.

Les citoyens. — Ainsi ferons-nous : presque tous se repentent de leur élection. (*Ils sortent.*)

Brutus. — Laissons-les aller; mieux vaut hasarder cette rébellion, que de rester à en attendre une plus grande qui ne manquerait pas d'éclater : si, comme cela est dans sa nature, leur refus le fait entrer en rage, saisissons et mettons à profit l'occasion de sa colère.

Sicinius. — Au Capitole : marchons, nous y serons avant le flot du peuple, et cette révolte que nous avons aiguillonnée semblera née de leur seul mouvement, ce qu'elle est en effet en partie. (*Ils sortent.*)



BRUTUS. Rendez-vous au Capitole.
LES CITOYENS. Nous ferons comme vous dites; presque tous se repentent de leur élection.
(Acte II, sc. III)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une rue.

Fanfares. Entrent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, *des* SÉNATEURS, *des* PATRICIENS.

CORIOLAN. — Ainsi, Tullus Aufidius avait levé une nouvelle armée?

LARTIUS. — Oui, Seigneur, et c'est ce qui nous a déterminés à plus vite composer.

CORIOLAN. — Alors les Volsques sont, comme devant, tout prêts, lorsque l'occasion les favorisera, à se précipiter sur nous.

COMINIUS. — Ils sont tellement épuisés, Seigneur consul, que difficilement pendant ce qui nous reste de temps à vivre, nous reverrons flotter leurs bannières.

CORIOLAN. — Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS. — Il est venu me trouver avec un sauf-conduit, et il s'est répandu en malédictions contre les Volsques, pour avoir si lâchement cédé la ville : il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN. — A-t-il parlé de moi?

LARTIUS. — Oui, Seigneur.

CORIOLAN. — Sur quel ton, et qu'a-t-il dit?

LARTIUS. — Il a raconté combien de fois il s'était rencontré en face de vous, épée contre épée : il a dit que de toutes les choses de ce monde, votre personne était ce qu'il haïssait le plus, et qu'il serait prêt à engager sa fortune à fonds perdus, s'il pouvait être appelé votre vainqueur.

CORIOLAN. — Et il vit à Antium?

LARTIUS. — A Antium.

CORIOLAN. — Je voudrais avoir un motif d'aller l'y chercher pour braver sa haine en face. (*A Lartius.*) Soyez le bienvenu dans la patrie. — Voyez, voici venir les tribuns du peuple, les langues de la bouche commune : je les méprise, car ils se targuent de leur autorité à impatienter tous les gens nobles.

Entrent SICINIUS *et* BRUTUS.

SICINIUS. — N'avancez pas plus loin!

CORIOLAN. — Hein! qu'est-ce que cela?

BRUTUS. — Il serait dangereux d'avancer : n'allez pas plus loin!

CORIOLAN. — Qu'est-ce qui amène ce changement?

MÉNÉNIUS. — Que signifie cela?

COMINIUS. — N'a-t-il pas réuni les suffrages des nobles et des plébéiens?

BRUTUS. — Non, Cominius.

CORIOLAN. — Est-ce que j'ai eu les voix des enfants?

PREMIER SÉNATEUR. — Tribuns, laissez le chemin libre; il ira à la place du marché.

BRUTUS. — Le peuple est furieux contre lui.

SICINIUS. — Arrêtez, ou bien le désordre va s'ensuivre.

CORIOLAN. — Voilà ce qu'est votre troupeau? Est-ce qu'ils devraient avoir des suffrages, ces gens qui les donnent à cette minute, et qui immédiatement après les reprennent? En quoi consiste donc votre charge? Vous qui êtes leurs bouches, pourquoi ne gouvernez-vous pas leurs dents? Est-ce que ce n'est pas vous qui les avez excités?

MÉNÉNIUS. — Soyez calme, soyez calme.

CORIOLAN. — C'est un plan prémédité qui se traduit par un complot pour courber la volonté de la noblesse : souffrez cela, et puis vivez si vous pouvez avec des gens qui ne peuvent pas gouverner et qui ne seront jamais gouvernés.

BRUTUS. — N'appelez pas cela un complot : le peuple crie que vous vous êtes moqué de lui, et que dernièrement, lorsqu'on lui distribua du blé gratis, vous vous récriâtes, insultant ceux qui intercédaient pour le peuple, et les appelant courtisans des événements, flatteurs, ennemis de la noblesse.

CORIOLAN. — Parbleu! cela était connu avant l'élection.

BRUTUS. — Mais pas de tous.

CORIOLAN. — Et les en avez-vous informés depuis?

BRUTUS. — Comment! moi, les informer!

CORIOLAN. — Vous êtes bien capable de faire une telle besogne.

BRUTUS. — Je ne suis pas incapable, en tout cas, de corriger la vôtre.

CORIOLAN. — Et pourquoi, alors, serais-je consul? Par ces nuages là-bas, faites-moi démériter autant que vous, et prenez-moi pour votre collègue dans le tribunat.

SICINIUS. — Vous montrez beaucoup trop de cette insolence qui fait que le peuple s'agite : si vous voulez arriver au but fixé, il vous faut demander le chemin dont vous vous êtes détourné, avec une âme plus douce ; sans cela vous n'arriverez jamais aux nobles fonctions de consul, et vous ne serez pas même associé à Brutus dans le tribunat.

MÉNÉNIUS. — Soyons calmes!

COMINIUS. — Le peuple est trompé, excité. Ces finasseries-là sont indignes de Rome, et Coriolan n'a pas mérité ce déshonnête traquenard qu'on a traîtreusement placé sur la route unie de son mérite.

CORIOLAN. — Il vient me parler du blé! oui, c'est ce que j'ai dit, et je le dirai encore.

MÉNÉNIUS. — Pas maintenant, pas maintenant.

PREMIER SÉNATEUR. — Pas avec cet emportement et à cette heure, Seigneur.

CORIOLAN. — Eh, sur ma vie, je veux m'emporter! Mes très-nobles amis, j'implore votre pardon : quant à cette changeante multitude aux odeurs rances, qu'elle se regarde dans le miroir de ma personne, s'il lui plaît, ce miroir ne la trompera pas : je vous répète qu'en la traitant avec douceur, nous entretenons contre notre sénat, l'ivraie de la rébellion, de l'insolence, de la sédition, ivraie pour laquelle nous avons labouré, que nous avons semée et épandue, en la mêlant avec nous, l'élite honorée, avec nous qui n'avons de vertu et de pouvoir en moins que ce que nous en avons donné à des mendiants.

MÉNÉNIUS. — Bon, assez.

PREMIER SÉNATEUR. — Ne parlez plus, nous vous en conjurons.

CORIOLAN. — Comment! *ne parlez plus!* De même que j'ai répandu mon sang pour mon pays sans crainte d'aucune force extérieure, ainsi mes poumons, tant qu'il leur restera un souffle, lanceront des paroles contre cette gale dont nous aurions honte d'être couverts, et que nous cherchons cependant à attraper par les plus sûrs moyens.

BRUTUS. — Vous parlez des plébéiens, comme si vous étiez un Dieu fait pour punir, et non un homme de chair et d'os comme eux.

SICINIUS. — Il serait bon que le peuple fût informé de cela.

MÉNÉNIUS. — De quoi, quoi? de sa colère?

CORIOLAN. — La colère! hé je serais aussi calme que le sommeil de minuit que ce serait mon opinion, par Jupiter!

SICINIUS. — C'est une opinion qui devra rester là où elle est comme un poison, et qui n'empoisonnera pas davantage.

CORIOLAN. — Qui *devra* rester! Entendez-vous ce Triton des goujons! remarquez-vous son absolu *devra?*

COMINIUS. — C'est la formule de la loi.

CORIOLAN. — *Devra* rester! Ô bons, mais bien peu sages patriciens! ô graves, mais étourdis sénateurs! pourquoi avez-vous donné à cette hydre droit de choisir un magistrat qui, avec son péremptoire *devra*, lui qui n'est que le porte-voix et l'écho du monstre, peut montrer assez d'impudence pour vous dire qu'il détournera votre fleuve dans un fossé, et fera de votre lit le sien? S'il a pouvoir, alors humiliez votre ignorance; s'il ne l'a pas, réveillez-vous de cette mansuétude dangereuse. Si vous êtes des gens éclairés, ne soyez pas comme des sots vulgaires; si vous n'êtes pas des gens éclairés, donnez-leur des siéges à vos côtés. Vous êtes des plébéiens, s'ils sont des sénateurs; et ils ne sont pas moins, lorsque confondant vos voix avec les leurs, le résultat qui en sort porte beaucoup plus l'empreinte de leur esprit que du vôtre. Ils choisissent leur magistrat, et un magistrat qui vient proférer son *devra*, son populaire *devra*, en face d'un sénat plus imposant qu'aucun qui ait jamais inspiré le respect en Grèce! Par Jupiter lui-même, cela rend les consuls vils! et mon âme saigne en prévoyant avec quelle rapidité l'anarchie pourra s'insinuer entre deux autorités en présence, dont aucune n'est suprême, dès qu'il existera une division entre les deux, et les détruire l'une par l'autre.

COMINIUS. — Bien, allons sur la place du marché.

CORIOLAN. — Et quiconque donna le conseil de distribuer gratis le blé du grenier public, comme cela fut quelquefois pratiqué en Grèce....

MÉNÉNIUS. — Bon, bon, assez là-dessus.

CORIOLAN. — Quoique dans ce pays-là le peuple eût un pouvoir plus absolu, — je dis que ceux là ont nourri la désobéissance, alimenté la ruine de l'État.

BRUTUS. — Quoi, le peuple donnerait ses suffrages à quelqu'un qui exprime si bien ses sentiments?

CORIOLAN. — Je donnerai mes raisons qui ont plus de valeur que leurs voix. Ils savent parfaitement que nous n'avions pas à leur donner ce blé pour récompense, car ils étaient bien sûrs qu'ils n'avaient jamais rendu en échange aucun service. Lorsqu'ils furent appelés pour la guerre, à une époque où le cœur même de l'État était atteint, ils ne voulaient pas enfiler les portes, — ce n'était pas là un genre de service qui méritait du blé gratis: une fois à la guerre, leurs mutineries et leurs révoltes, par lesquelles ils ont surtout montré leur valeur, n'ont pas parlé pour eux: les accusations qu'ils ont souvent portées contre le sénat pour des causes toujours à naître, n'ont jamais pu être le motif de notre si généreuse donation? Bien, et puis que s'ensuit-il? Comment ce ventre multiple va-t-il digérer la bienveillance du sénat? Prenez leurs actes comme expression de ce que seraient leurs paroles: « Nous avons requis de nous le donner, et comme nous sommes le plus grand nombre, ils nous ont accordé nos demandes rien que par crainte. » C'est ainsi que nous avilissons la noblesse de notre condition et que nous permettons à la canaille d'appeler crainte notre sollicitude, ce qui dans un temps donné enfoncera à deux battants les portes du sénat, et y introduira les corbeaux pour y donner des coups de bec aux aigles.

MÉNÉNIUS. — Allons, assez.

BRUTUS. — Assez, et plus que trop.

CORIOLAN. — Non, écoutez-en davantage, et que toutes les choses sacrées, divines et humaines, par lesquelles on peut jurer, scellent cette fin de mon discours! Quand deux autorités, l'une qui dédaigne avec raison, l'autre qui insulte sans motifs,

existent en même temps; quand noblesse, titres, sagesse ne peuvent rien conclure sans le *oui* et le *non* de l'ignorance générale, les nécessités sérieuses doivent évidemment rester sans solution, et un tel état de choses doit donner naissance à une instabilité frivole: de ces obstacles soulevés à tout propos il résulte que rien ne se fait à propos Par conséquent, je vous en conjure, vous qui voulez être plus prudents que timides, vous qui aimez les bases fondamentales de notre État plus que vous ne redoutez les changements qu'elles réclament, vous qui préférez une noble vie à une longue vie, vous qui désirez secouer par une médecine violente un corps malade qui sans cela est sûr de mourir, arrachez immédiatement la langue à la multitude; ne la laissez pas lécher la flatterie qui est son poison; votre avilissement mutile tout bon sens, et prive l'État de cette unité qui lui est nécessaire, en lui enlevant le pouvoir de faire le bien qu'il voudrait, par la permission qu'il laisse au mal de le tenir en échec.

Brutus. — Il en a dit assez.

Sicinius. — Il a parlé comme un traître, et il doit répondre de ses paroles comme en répondent les traîtres.

Coriolan. — Misérable! que la rage t'étouffe! Quel besoin a le peuple de ces tribuns chauves? ils ne lui servent à rien, si ce n'est d'appui pour refuser obéissance à une autorité plus grave. Ils furent élus à l'origine dans une rébellion où ce qui faisait loi, était non la raison, mais la nécessité: qu'une heure plus favorable prononce que ce qui est raisonnable doit triompher, et renverse leur pouvoir dans la poussière.

Brutus. — Trahison manifeste!

Sicinius. — Cet homme, un consul? non.

Brutus. — Les édiles, holà! Qu'on le saisisse.

Sicinius. — Allez, appelez le peuple (*sort Brutus*), et en son nom, je t'arrête moi-même comme un traître novateur, un ennemi du bien public: obéis, je te l'ordonne, et suis-moi pour répondre de tes paroles.

Coriolan. — Arrière, vieux bouc!

Les sénateurs et les patriciens. — Nous serons ses cautions.

Cominius. — Vieux Monsieur, à bas les mains!

Coriolan. — Arrière, pourriture! ou bien je vais faire sauter tes os hors de tes vêtements.

Sicinius. — A l'aide, citoyens!

Rentre BRUTUS, *avec les* édiles *et une tourbe de* citoyens.

Ménénius. — Plus de respect des deux parts!

Sicinius. — Voici l'homme qui voudrait vous enlever tout votre pouvoir.

Brutus. — Saisissez-le, édiles!

Les citoyens. — A bas! à bas!

Second sénateur. — Des armes, des armes, des armes! (*Tous se bousculent autour de Coriolan.*) Tribuns! patriciens! citoyens! Holà! Sicinius! Brutus! Coriolan! citoyens!

Les citoyens. — Paix, paix, paix! arrêtez! ne bougez pas! paix!

Ménénius. — Qu'est-ce qui va se passer? je suis hors d'haleine; la confusion n'est pas loin; je ne puis parler. — Vous, tribuns, parlez au peuple; — Coriolan, patience. — Parle, mon bon Sicinius.

Sicinius. — Plébéiens, écoutez-moi; silence!

Les citoyens. — Écoutons notre tribun : paix! — Parlez, parlez, parlez!

Sicinius. — Vous êtes sur le point de perdre vos libertés: Marcius voudrait vous les enlever toutes, Marcius que vous avez tout récemment nommé consul.

Ménénius. — Fi, fi, fi! c'est le moyen d'enflammer et non d'éteindre.

Premier sénateur. — De démolir la cité, et de jeter tout à ras de terre.

Sicinius. — Qu'est-ce que la cité, si ce n'est le peuple?

Les citoyens. — C'est juste, c'est le peuple qui est la cité.

Brutus. — Nous fûmes établis magistrats du peuple, du consentement de tous.

Les citoyens. — Et tels vous restez.

Ménénius. — Et tels vous resterez sans aucun doute.

Cominius. — C'est le bon moyen de mettre à bas la cité, de renverser les toits dans les fondements, et d'engloutir tout ce qui est debout et en bonne ordonnance en un tas de monceaux de ruines.

Sicinius. — Cela mérite la mort.

Brutus. — Ou bien maintenons notre autorité, ou bien renonçons-y. Nous déclarons ici, au nom du peuple dont le pouvoir nous a choisis pour ses magistrats, que Marcius est digne de mort immédiate.

Sicinius. — Par conséquent, emparez-vous de



BRUTUS. Édiles, saisissez-le!
L's CITOYENS. Rends-toi, Marcius, rends-toi! (Acte III, sc. 1.)

lui; traînez-le à la roche Tarpéienne, et précipitez-le de là dans la mort!

Brutus. — Édiles, saisissez-le!

Les citoyens. — Rends-toi, Marcius, rends-toi!

Ménénius. — Écoutez un mot. Je vous en prie, tribuns, écoutez seulement un mot.

Les édiles. — Silence, silence!

Ménénius. — Soyez ce que vous paraissez, les amis véritables de votre pays, et procédez avec modération au redressement que vous cherchez à obtenir par violence.

Brutus. — Seigneur, ces moyens calmes qui semblent des auxiliaires de prudence, sont singulièrement dangereux lorsque la maladie est violente. — Mettez les mains sur lui, et transportez-le à la roche!

Coriolan, *tirant son épée.* — Non, je mourrai ici. Il y en a parmi vous quelques-uns qui m'ont vu combattre : venez, essayez sur vous-mêmes ce que vous avez vu de moi.

Ménénius. — Baissez cette épée! — Tribuns, écartez-vous un instant.

Brutus. — Empoignez-le!

Ménénius. — Secourez Marcius, secourez-le, vous qui êtes nobles! secourez-le, jeunes et vieux!

Les citoyens. — A bas Marcius! à bas! (*Une lutte s'engage. Les tribuns, les édiles et le peuple sont forcés de céder la place.*)

Ménénius. — Courez, atteignez vite votre maison! Vite, courez! ou tout va se mal passer.

Second sénateur. — Partez vite.

Coriolan. — Tenons bon, nous avons autant d'amis que d'ennemis.

Ménénius. — Est-ce qu'il va falloir en venir à cette extrémité?

Premier sénateur. — Les Dieux le défendent! Je t'en prie, noble ami, rends-toi à ta demeure; laisse-nous guérir cette affaire.

Ménénius. — Car c'est un mal qui nous atteint tous, et que vous ne pouvez panser vous-même : je vous en conjure, partez.

Cominius. — Allons, Seigneur, venez avec nous.

Coriolan. — Je voudrais qu'ils fussent des barbares (ce qu'ils sont, quoiqu'ils aient été mis bas dans Rome), et non des Romains (ce qu'ils ne sont pas, quoiqu'ils aient été vêlés sous le porche du Capitole)....

Ménénius. — Partez! ne confiez pas à votre langue votre noble colère; un jour vous en aurez meilleure occasion.

Coriolan. — Sur un terrain loyal, je voudrais en battre quarante.

Ménénius. — Je pourrais moi-même en occuper une paire des meilleurs; oui, les deux tribuns.

Cominius. — Mais pour l'heure, l'inégalité est hors de compte, et le courage est appelé folie quand il veut soutenir un édifice qui tombe. Voulez-vous partir, avant que reviennent les guenilleux dont la rage, comme celle des eaux arrêtées dans leur cours, détruit et entraîne ce qu'elle avait coutume de porter?

Ménénius. — Partez, je vous en prie; je vais voir si mon vieil esprit aura encore de l'influence sur ces gens qui en ont peu; il faut raccommoder cette affaire avec des pièces de n'importe quelle couleur.

Cominius. — Oui, venez. (*Sortent Coriolan, Cominius et autres.*)

Premier patricien. — Cet homme a ruiné sa fortune.

Ménénius. — Sa nature est trop noble pour le monde : il ne flatterait pas Neptune pour son trident, ou Jupiter pour son pouvoir de tonner Il a le cœur aux lèvres; ce que forge sa poitrine, il faut que sa langue lui donne vent, et lorsqu'il est en colère, il oublie qu'il a jamais appris qu'il y eût telle chose que la mort. (*Bruit au dehors.*) Ah, voilà de jolie besogne!

Second patricien. — Je voudrais bien qu'ils fussent au lit.

Ménénius. — Moi, je voudrais qu'ils fussent dans le Tibre! Morbleu, ne pouvait-il pas leur parler poliment?

Rentrent BRUTUS *et* SICINIUS *avec la populace.*

Sicinius. — Où est cette vipère qui voudrait dépeupler la cité, et être tout le monde à lui seul?

Ménénius. — Digne tribun....

Sicinius. — Il sera précipité du haut de la roche Tarpéienne par des mains implacables : il a résisté à la loi, et par conséquent la loi dédaignera de lui donner un plus ample jugement que cette sévérité sommaire de la puissance populaire qu'il met ainsi à néant.

Premier citoyen. — Il apprendra bien que les nobles tribuns sont les bouches du peuple et que nous sommes leurs mains.

Les citoyens. — Il l'apprendra, ça c'est sûr.

Ménénius. — Monsieur, Monsieur....

Sicinius. — Paix!

Ménénius. — Ne criez pas *pille! pille!* là où vous ne devriez chasser qu'avec une ardeur modérée.

Sicinius. — Comment se fait-il, Seigneur, que vous l'ayez aidé à s'évader?

Ménénius. — Écoutez-moi parler : de même que je connais la noblesse du consul, je connais ses défauts.

Sicinius. — *Consul!* quel consul?

Ménénius. — Le consul Coriolan.

Brutus. — Lui, consul?

Les citoyens. — Non, non, non, non, non!

Ménénius. — Si je pouvais obtenir d'être entendu avec votre permission, brave peuple, et celle des tribuns, je demanderais à placer un mot ou deux qui ne vous causeront pas d'autre dommage que la perte de temps nécessaire pour les entendre.

Sicinius. — En ce cas, parlez brièvement : car nous sommes résolus à dépêcher cette vipère traîtresse. Le bannir d'ici ne serait que nous créer un danger; le garder ici, c'est notre mort certaine : par conséquent il est décidé qu'il mourra ce soir.

Ménénius. — Vraiment que les Dieux bons défendent que notre Rome illustre, dont la reconnaissance envers ses glorieux enfants est inscrite dans le propre livre de Jupiter, se mette aujourd'hui à dévorer ses propres fils comme une mère dénaturée!

Sicinius. — C'est un ulcère qui doit être retranché.

Ménénius. — Oh! c'est un membre qui n'a qu'une maladie; le couper est mortel, le guérir est aisé. Qu'a-t-il fait envers Rome qui soit digne de mort? Le sang qu'il a perdu en tuant nos ennemis, — sang qui, j'ose l'affirmer, est plus considérable de bien des onces que celui qui anime maintenant son corps entier, — il l'a répandu pour son pays; et s'il perdait celui qui lui reste par le fait de son pays, ce serait pour nous tous qui ferions et laisserions faire une telle chose une honte qui durerait autant que le monde.

Sicinius. — C'est complétement l'inverse de la vérité.

Brutus. — C'est purement illogique; lorsqu'il a aimé son pays, son pays l'a honoré.

Ménénius. — Lorsque le pied est une fois gangrené, ses anciens services ne lui valent donc plus aucun respect?

Brutus. — Nous ne voulons pas en entendre davantage. Allez le chercher à sa demeure et arrachez-l'en, de crainte que son infection étant de nature contagieuse ne s'étende plus loin.

Ménénius. — Un mot encore, un mot. Cette colère à l'agilité de tigre, lorsqu'elle apercevra le mal qu'elle aura fait par sa précipitation malhabile, voudra, mais trop tard, attacher des poids de plomb à ses talons. Procédez méthodiquement, de crainte que des factions ne surgissent en sa faveur, — car il est aimé, — et ne saccagent la grande Rome par des mains romaines.

Brutus. — S'il en était ainsi....

Sicinius. — Que dites-vous là? N'avons-nous pas fait l'expérience de son obéissance? N'a-t-il pas frappé nos édiles? Ne nous a-t-il pas résisté à nous-mêmes? Allons....

Ménénius. — Considérez ceci : — il a été élevé dans les guerres depuis qu'il a pu tenir une épée, et il est inexpert dans le langage soigneusement bluté; il jette tout sans distinction, son et farine. Donnez-moi la permission d'aller le trouver, et j'essayerai de le mener en un endroit où il devra selon les formes légales, et pacifiquement, répondre de sa conduite à son plus grand péril.

Premier sénateur. — Nobles tribuns, c'est le seul moyen humain; l'autre conduite serait trop sanguinaire et conduirait à des résultats difficiles à prévoir.

Sicinius. — Noble Ménénius, agissez en ce cas comme l'officier du peuple. Mes maîtres, abaissez vos armes.

Brutus. — Ne retournez pas dans vos logis.

Sicinius. — Assemblez-vous sur la place du marché. Nous allons vous attendre en cet endroit, Ménénius, et si vous ne nous amenez pas Marcius, nous reviendrons à notre première résolution.

Ménénius. — Je vous l'amènerai. (*Aux Sénateurs.*) Permettez-moi de solliciter votre compagnie. Il faut que nous l'amenions, ou il est à craindre que les choses ne se passent fort mal.

Premier sénateur. — Allons le trouver, je vous en prie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la demeure de Coriolan.

Entrent CORIOLAN *et des* PATRICIENS.

CORIOLAN. — Qu'ils fassent tout craquer sur ma tête, qu'ils me présentent la mort sur une roue, ou à la queue d'un cheval sauvage ; qu'ils entassent dix collines sur la roche Tarpéienne, de manière que ce précipice soit profond hors de la portée de la vue, je n'en continuerai pas moins à être pour eux ce que je suis.

PREMIER PATRICIEN. — Vous prenez le parti le plus noble.

CORIOLAN. — Je m'étonne que ma mère ne m'approuve pas davantage, elle qui avait coutume de les appeler des manants de rebut, des espèces créées pour être vendues et achetées quelques sous, pour se montrer têtes nues dans les assemblées, brailler, faire silence, et s'émerveiller, lorsqu'un homme de mon ordre se levait pour parler de la guerre ou de la paix.

Entre VOLUMNIA.

CORIOLAN. — Je parlais de vous : pourquoi voudriez-vous que je fusse plus doux ? Me voudriez-vous donc traître envers ma nature ? Dites plutôt que je joue le personnage de l'homme que je suis.

VOLUMNIA. — Ô Seigneur, Seigneur, Seigneur ! j'aurais voulu que vous eussiez au moins revêtu votre pouvoir avant de l'user.

CORIOLAN. — Peu importe.

VOLUMNIA. — Vous auriez pu parfaitement être l'homme que vous êtes, en vous entêtant moins à l'être, et vos dispositions auraient été moins contrariées, si vous eussiez attendu pour les leur montrer qu'ils eussent perdu le pouvoir de les contrarier.

CORIOLAN. — Qu'on les pende !

VOLUMNIA. — Oui, et qu'on les brûle aussi !

Entrent MÉNÉNIUS *et des* SÉNATEURS.

MÉNÉNIUS. — Voyons, voyons, vous avez été trop brusque, un peu trop brusque ; il faut revenir et réparer cela.

PREMIER SÉNATEUR. — Il n'y a pas d'autre remède, à moins qu'en vous y refusant, vous ne vouliez que notre noble cité se fende par le milieu et périsse.

VOLUMNIA. — Je vous en prie, suivez ce conseil ; j'ai un cœur aussi violent que le vôtre, mais j'ai une tête qui sait mieux mettre à profit ma colère.

MÉNÉNIUS. — Bien dit, noble femme : certes, si la crise violente des choses ne réclamait pas un tel remède pour l'État entier, plutôt que de lui conseiller de s'abaisser ainsi devant le bétail populaire, je revêtirais mon armure que je puis à peine porter.

CORIOLAN. — Que dois-je faire ?

MÉNÉNIUS. — Revenir auprès des tribuns.

CORIOLAN. — Bon, et puis quoi ? et puis quoi ?

MÉNÉNIUS. — Vous repentir de ce que vous avez dit.

CORIOLAN. — Pour eux ? Je ne puis faire cela pour les Dieux ; dois-je donc le faire pour eux ?

VOLUMNIA. — Vous êtes trop absolu ; vous ne pouvez en effet être jamais trop noble, sauf cependant quand les nécessités commandent. Je vous ai entendu dire que l'honneur et la politique, comme d'inséparables amis, marchaient enlacés ensemble dans la guerre : cela admis, dites-moi ce que l'une et l'autre perdent à la paix pour ne plus pouvoir s'allier ensemble ?

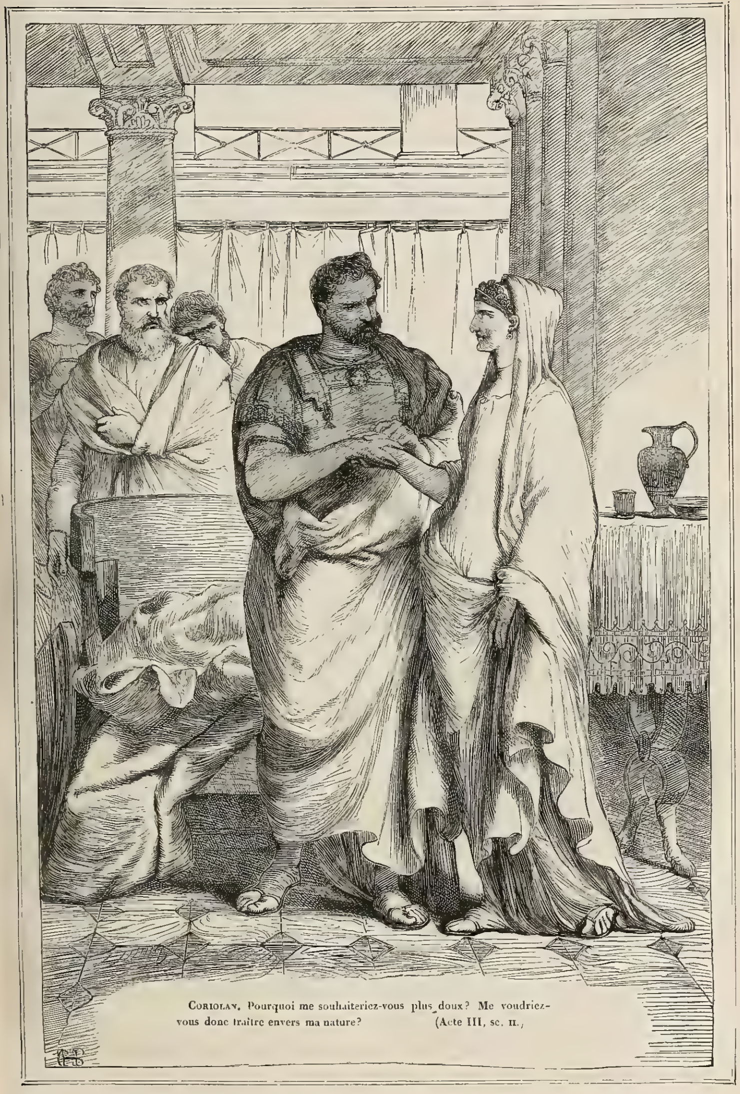
CORIOLAN. — Bah, bah !

MÉNÉNIUS. — Question fort bien posée.

VOLUMNIA. — S'il est honorable à la guerre de paraître autre que vous n'êtes, — politique que vous adoptez pour arriver à vos fins, — comment est-il moins honnête ou plus déshonnête de forcer la politique à tenir compagnie à l'honneur dans la paix comme dans la guerre, puisque cette alliance est également utile dans les deux cas ?

CORIOLAN. — Pourquoi me pressez-vous ainsi ?

VOLUMNIA. — Parce que maintenant il vous faut parler au peuple, non selon vos lumières, non selon les inspirations et les impulsions de votre cœur, mais avec des paroles apprises de routine, quoique ce soient paroles bâtardes et syllabes sans valeur par rapport à votre véritable opinion. Vraiment, cela ne vous déshonore pas plus que de prendre avec des paroles de douceur une ville qui, sans cela, vous exposerait au hasard de la fortune et à une grande effusion de sang. Je dissimulerais avec ma nature, si ma fortune et mes amis en péril exigeaient que je le fisse par honneur : ma voix est en cette affaire celle de votre femme, de votre fils, de ces sénateurs, des nobles ; et vous aimez mieux montrer à nos manants comment vous pouvez froncer le sourcil, que de leur



Coriolan. Pourquoi me souhaiteriez-vous plus doux? Me voudriez-vous donc traître envers ma nature? (Acte III, sc. ii.)

accorder un sourire caressant pour vous conquérir leurs affections, et sauvegarder ce qui sans cela peut sombrer !

Ménénius. — Noble dame ! — Allons, venez avec nous ; parlez-leur en bons termes ; vous pourrez guérir ainsi non les dangers du moment, mais les accidents du passé.

Volumnia. — Je t'en prie, mon fils, va les trouver maintenant ce bonnet à la main, et après l'avoir étendu ainsi, — vois, fais comme cela avec eux, — ton genou baisant la pierre, — car en telle affaire l'action est éloquence, et les yeux de l'ignorant sont plus aptes à comprendre que ses oreilles, — agite la tête ainsi, et souvent, pour corriger ton cœur orgueilleux que tu montreras humble comme la mûre avancée qui ne peut résister quand elle est maniée : ou bien, dis-leur que tu es leur soldat, et qu'ayant été nourri dans les guerres, tu ne possèdes pas ces douces manières que ton devoir aurait été d'employer, tu le confesses, comme leur droit était de les réclamer, en leur demandant leur bonne affection ; mais que par la suite tu te conformeras à cette conduite à leur égard, de tout ton pouvoir et de toute ta personne.

Ménénius. — Cela fait, ainsi qu'elle vous le dit, leurs cœurs sont à vous ; car ils ont autant de facilité à accorder pardon, lorsqu'on le leur demande, qu'à prononcer des paroles sans raison.

Volumnia. — Je t'en prie, va et laisse toi gouverner, quoique je sache que tu aimerais mieux suivre ton ennemi dans un gouffre de feu que le flatter dans un bosquet. Voici Cominius.

Entre COMINIUS.

Cominius. — Je viens de la place du marché, et, Seigneur, il est urgent que vous preniez un vigoureux parti, et que vous vous défendiez par la douceur ou par la fuite ; la colère gronde de toute part.

Ménénius. — Quelques bonnes paroles seulement.

Cominius. — Je crois que cela suffira, s'il peut y disposer son âme.

Volumnia — Il le doit et il le fera. Je t'en prie, dis que tu le feras, et pars pour le faire.

Coriolan. — Dois-je aller me présenter à eux la tête mal peignée ? Faut-il que ma langue vile donne à mon noble cœur un démenti qu'il sera forcé d'endurer ? Bon, je le ferai ; et cependant, s'il ne s'agissait que de perdre ce monceau d'argile, cette forme de Marcius, ils pourraient auparavant la moudre en poussière, et la jeter au vent. — A la place du marché : vous m'avez chargé d'un personnage que je ne représenterai jamais au naturel.

Cominius. — Venez, venez, nous vous aiderons.

Volumnia. — Je t'en prie, mon doux fils ; tu m'as dit que mes louanges avaient à l'origine fait de toi un soldat ; eh bien, si tu veux avoir ma louange pour cette nouvelle action, consens à jouer un rôle que tu n'as pas encore joué.

Coriolan. — Bon, je le ferai : arrière, ma nature, et qu'entre en moi quelque âme de prostituée ! Que ma voix guerrière, qui s'accordait si bien avec mon tambour, se change en une voix fluette comme celle d'une femme, ou comme celle d'une vierge qui chante pour endormir les enfants ! Que les sourires des drôles viennent élire domicile sur mon visage, et que les larmes des écoliers ternissent les globes de mes yeux ! Que la langue d'un mendiant s'agite à travers mes lèvres, et que mes genoux armés qui ne s'étaient courbés que pour monter à l'étrier, se courbent comme ceux de l'homme qui a reçu son aumône ! Je ne ferai pas cela, de crainte de déshabituer ma franchise d'elle-même, et par l'action de mon corps, d'enseigner à mon âme une bassesse qui en devienne inséparable.

Volumnia. — A ton choix alors ; il est plus déshonorant pour moi de mendier auprès de toi, qu'il ne t'est déshonorant de mendier auprès d'eux. Que tout aille à la ruine : mieux vaut que ta mère supporte la conséquence de ton orgueil, que de vivre dans la crainte de ta dangereuse opiniâtreté ; car je me moque de la mort avec un cœur aussi haut que le tien. Fais comme tu l'entendras, ta vaillance m'appartient, tu l'as sucée avec mon lait, mais tu dois ton orgueil à toi-même.

Coriolan. — Je vous en prie, calmez-vous : mère, je vais aller sur la place du marché ; ne me grondez plus. Je vais faire le charlatan pour enlever leur affection, leur escamoter leurs cœurs, et je reviendrai l'idole de tous les métiers de Rome. Voyez, je pars : recommandez-moi à ma femme. Je reviendrai consul, ou bien n'ayez jamais plus confiance à l'habileté de ma langue dans le métier de flatteur.

Volumnia. — Faites ce qu'il vous plaira. (*Elle sort.*)

Cominius. — Partons ! les tribuns vous attendent : armez-vous pour leur répondre avec dou-

ceur; car ils ont préparé des accusations qui, à ce que j'apprends, sont plus fortes encore que celles qui ont été dirigées contre vous déjà.

Coriolan. — Le mot de passe est *avec douceur*. — Je vous en prie, partons : qu'ils m'accusent avec leurs inventions, moi je leur répondrai avec mon honneur.

Ménénius. — Oui, mais avec douceur.

Coriolan. — Bien, *avec douceur* soit, *avec douceur*. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Le Forum.

Entrent SICINIUS *et* BRUTUS.

Brutus. — Chargez-le à fond sur ce point, qu'il affecte un pouvoir tyrannique; s'il nous échappe de ce côté, appuyez sur sa haine pour le peuple, et sur ce fait que le butin conquis sur les Antiates ne fut jamais distribué.

Entre UN ÉDILE.

Brutus. — Eh bien, viendra-t-il?

L'Édile. — Il vient.

Brutus. — Accompagné par qui?

L'Édile. — Par le vieux Ménénius et ceux des sénateurs qui l'ont toujours eu en faveur.

Sicinius. — Avez-vous la liste nominative de toutes les voix dont nous nous sommes assurés?

L'Édile. — Je l'ai; elle est prête.

Sicinius. — Les avez-vous groupées par tribus?

L'Édile. — Oui.

Sicinius. — Convoquez immédiatement ici les plébéiens; et lorsqu'ils m'entendront dire, « il en doit être ainsi de par le droit et la force du peuple, » que je prononce l'amende, le bannissement ou la mort, ils devront répondre, si je dis l'amende, « *l'amende*, » si je dis la mort, « *la mort*, » en insistant sur la vieille prérogative, et sur le droit qui sort de l'évidence de la cause en litige.

L'Édile. — Je vais les en informer.

Brutus. — Et lorsque, à ce moment-là, ils auront commencé à crier, qu'ils ne s'arrêtent pas, et que par un tumulte confus, ils imposent l'exécution immédiate de la peine qu'il nous arrivera de prononcer.

L'Édile. — Fort bien.

Sicinius. — Faites qu'ils soient résolus et prêts à obéir à ce mot d'ordre, lorsqu'il nous arrivera de le leur donner.

Brutus. — Allez à cette affaire. (*Sort l'édile.*) Mettez-le d'emblée en colère; il a toujours été habitué à vaincre, et à s'arroger le droit de contradiction : une fois irrité, il est impossible de lui mettre le mors de la modération; alors il dit ce qu'il a dans le cœur, et cette disposition conspire avec nous pour lui casser le cou.

Sicinius. — Bon, le voici qui vient.

Entrent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, *des* SÉNATEURS *et des* PATRICIENS.

Ménénius. — Du calme, je vous en conjure.

Coriolan. — Oui, comme un aubergiste qui, pour la plus petite pièce, supportera qu'on l'appelle drôle assez de fois pour remplir un volume de cette injure. Que les Dieux honorés tiennent Rome en sûreté et remplissent de dignes hommes les siéges de la justice! qu'ils sèment la concorde parmi nous! qu'ils remplissent nos vastes temples des images de la paix, et non pas nos rues des spectacles de la guerre!

Premier sénateur. — Amen, amen!

Ménénius. — Un noble souhait.

Rentre L'ÉDILE *avec des citoyens.*

Sicinius. — Approchez-vous, plébéiens.

L'Édile. — Écoutez vos tribuns; accordez-leur audience! paix, dis-je!

Coriolan. — Écoutez-moi d'abord.

Les deux tribuns. — Bien, dites. — Paix, holà!

Coriolan. — N'aurai-je pas à soutenir d'autres accusations que la présente? tout doit-il se terminer là?

Sicinius. — Je vous demande si vous vous soumettrez aux voix du peuple, si vous reconnaîtrez leurs magistrats, et si vous consentirez à subir une censure légale pour les fautes dont il sera prouvé que vous êtes coupable?

Coriolan. — J'y consens.

Ménénius. — Voyez, citoyens, il dit qu'il y consent. Considérez les services militaires qu'il a rendus, pensez aux blessures que porte son corps et qui sont comme des tombes dans un cimetière sacré.

Coriolan. — Des égratignures faites avec des ronces, des cicatrices pour rire seulement.

Ménénius. — Considérez, en outre, que lorsqu'il ne parle pas comme un citoyen, c'est que le soldat se montre à vous : ne prenez pas ses



L'Édile. L'ennemi du peuple est parti! il est parti!
Les citoyens. Notre ennemi est banni! il est parti! Hourrah! hourrah! (Acte III, sc. iii.)

rudes accents pour le ton du mauvais vouloir; mais, comme je vous le dis, pensez que ce langage est celui d'un soldat et non d'un homme qui vous hait.

Cominius. — Bon, bon, assez.

Coriolan. — Que s'est-il donc passé, pour qu'après avoir été nommé consul à l'unanimité, vous m'imposiez le déshonneur de me retirer le consulat dans la même heure?

Sicinius. — Bornez-vous à nous répondre.

Coriolan. — Parlez, alors : c'est juste, c'est ce que je dois faire.

Sicinius. — Nous vous accusons d'avoir essayé d'abolir à Rome tous les pouvoirs établis par le temps, et de marcher par des voies détournées à la tyrannie, fait qui vous constitue traître envers le peuple.

Coriolan. — Comment! *traître!*

Ménénius. — Voyons, de la modération; rappelez-vous votre promesse.

Coriolan. — Que les feux du fin fond de l'enfer enveloppent le peuple! M'appeler traître envers lui! Injurieux tribun! quand bien même vingt mille morts menaceraient dans tes yeux, quand bien même tes mains en contiendraient autant de millions, et ta langue menteuse le double, je te dirais que tu mens d'une voix aussi libre que celle avec laquelle je prie les Dieux!

Sicinius. — Remarquez-vous cela, peuple?

Les citoyens. — A la roche! qu'on l'entraîne à la roche!

Sicinius. — Paix! nous n'avons pas besoin de mettre de nouvelles accusations à sa charge : ce que vous lui avez vu faire, ce que vous lui avez entendu dire, les voies de fait qu'il a dirigées contre vos magistrats, les malédictions qu'il a lancées



Volumnia. Oh ! vous êtes les bien rencontrés ! que le trésor de pestes des Dieux récompense votre affection ! (Acte IV, sc. ii.)

contre vous-mêmes, l'opposition qu'il a faite aux lois en y répondant par des coups, le défi qu'il vient ici de jeter à ceux qui ont pouvoir souverain pour le juger, ces actions si criminelles, ces offenses si capitales méritent la mort la plus rigoureuse.

Brutus. — Mais puisqu'il a bien servi Rome....

Coriolan. — Que babillez-vous de service?

Brutus. — Je parle de ce que je sais.

Coriolan. — Vous?

Ménénius. — Est-ce là la promesse que vous avez faite à votre mère?

Cominius. — Écoutez, je vous prie....

Coriolan. — Je ne veux plus rien écouter : qu'ils me condamnent à la mort de la roche escarpée, au vagabondage de l'exil, à l'écorchement vif, à languir en prison avec un seul grain de blé par jour, je n'achèterai pas leur clémence au prix d'une bonne parole, et je ne refrénerai pas ma colère pour tout ce qu'ils peuvent donner, fallût-il pour cela seulement leur dire *bonjour*.

Sicinius. — Attendu qu'il a, autant qu'il dépendait de lui, manifesté à diverses reprises, sa haine contre le peuple, en cherchant les moyens de le dépouiller de son pouvoir; attendu que tout récemment, il vient de se livrer à des voies de fait hostiles, non-seulement en présence de la justice, mais sur les magistrats mêmes qui la rendent; au nom du peuple, et en vertu de nos pouvoirs à nous tribuns, nous le bannissons à partir de cette heure de notre cité, avec défense de repasser jamais plus les portes de Rome, sous peine d'être immédiatement précipité du haut de la roche Tarpéienne. Au nom du peuple, je dis qu'il en sera ainsi.

Les citoyens. — Il en sera ainsi! il en sera ainsi! qu'il parte! il est banni, et il en sera ainsi!

Cominius. — Écoutez-moi, mes maîtres, et mes amis populaires....

Sicinius. — Il est condamné; nous n'avons plus à écouter.

Cominius. — Laissez moi parler : j'ai été consul, et je puis montrer les marques des blessures que j'ai reçues pour Rome des mains de ses ennemis. J'aime le bien de mon pays d'un respect plus tendre, plus sacré, plus profond, que je n'aime ma propre vie, l'estime de ma chère épouse, le fruit de ses entrailles et le trésor de mes reins : si donc je pouvais dire....

Sicinius. — Nous connaissons votre ruse : — dire quoi?

Brutus. — Il n'y a plus rien à dire, si ce n'est qu'il est banni comme ennemi du peuple et de son pays : *il en sera ainsi*.

Les citoyens. — Il en sera ainsi! il en sera ainsi!

Coriolan. — Ah! tas d'aboyeurs de chiens populaires! vous dont je hais les haleines comme les vapeurs des marais pourris, et dont j'estime l'affection comme les carcasses des morts sans sépulture qui corrompent mon air, c'est moi qui vous bannis. Restez ici, en proie à votre indécision! Que toute faible rumeur ébranle vos cœurs! Que vos ennemis, rien qu'en agitant leurs panaches, vous renvoient le vent du désespoir! Continuez à exercer le pouvoir de bannir vos défenseurs, jusqu'à ce qu'enfin votre ignorance, qui ne découvre les choses que lorsqu'elle les sent, après qu'elle n'aura fait d'exception que pour vous seuls, — pour vous qui êtes toujours vos propres ennemis, — vous livre esclaves abattus à quelque nation qui vous aura vaincus sans combat! Méprisant à cause de vous cette cité, c'est ainsi que je tourne le dos : le monde ne finit pas ici. (*Sortent Coriolan, Cominius, Ménénius, les sénateurs et les patriciens.*)

L'édile. — L'ennemi du peuple est parti! il est parti!

Les citoyens. — Notre ennemi est banni! il est parti! Hourrah! hourrah! (*Ils poussent des cris de joie et jettent en l'air leurs bonnets.*)

Sicinius. — Allez, voyez-le franchir les portes, et poursuivez-le de la même haine dont il vous poursuivait : infligez-lui une vexation méritée. Qu'une garde nous accompagne à travers la ville.

Les citoyens. — Venez, venez, allons le voir franchir les portes; venez : que les Dieux conservent nos nobles tribuns! — Venez (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Devant une porte de la ville.

Entrent CORIOLAN, VOLUMNIA, VIRGILIA, MÉNÉNIUS, COMINIUS, *et divers jeunes patriciens.*

Coriolan. — Allons, arrêtez vos larmes; un court adieu : la bête aux têtes sans nombre me repousse à coups de cornes. Eh bien, ma mère, où est votre ancien courage? Vous aviez coutume de dire que l'extrême adversité était la pierre de touche des âmes; que les hommes ordinaires peuvent supporter les chances ordinaires; que lorsque la mer était calme, tous les navires se montraient également habiles à flotter; que lorsque la fortune assène ses coups les plus douloureux, elle requiert du noble blessé une noble sagesse : vous aviez coutume de me charger de préceptes qui devaient rendre invincible le cœur qui les a retenus.

Virgilia. — Ô cieux! ô cieux!

Coriolan. — Voyons, femme, je t'en prie....

Volumnia. — Ah! que la peste rouge frappe tous les métiers de Rome, et que tout travail périsse!

Coriolan. — Voyons, voyons, voyons! On m'aimera quand on ne me trouvera plus. Voyons, mère, reprenez cette âme qui vous faisait dire que si vous aviez été la femme d'Hercule, vous auriez fait six de ses travaux, et épargné à votre époux cette provision de sueurs. Cominius, ne soyez pas abattu : adieu. — Adieu, ma femme! ma mère! je me tirerai encore d'affaire. — Et toi, vieux et fidèle Ménénius, tes larmes sont plus salées que celles d'un jeune homme, elles peuvent être un venin pour tes yeux. — Mon ancien général, je t'ai connu impassible, et tu as souvent contemplé de ces spectacles qui bronzent le cœur : dis à ces malheureuses femmes qu'il est aussi insensé de gémir des coups inévitables que de vouloir les affronter en riant. — Ma mère, vous savez bien que mes dangers ont toujours été votre consolation; croyez-le sérieusement, — bien que je parte seul, comme un dragon solitaire qui rend son marais redoutable, et fait qu'on parle plus de lui qu'on ne le voit, — votre fils s'élèvera au-dessus du vulgaire, ou sera pris dans les trappes de la ruse et de la trahison.

Volumnia. — Mon premier-né, où comptes-tu aller? Prends avec toi pour quelque temps le bon Cominius : arrête-toi à une décision qui ne te laisse pas à la périlleuse merci de tous les hasards qui peuvent se dresser sur ton chemin devant toi.

Coriolan. — Ô Dieux!

Cominius. — Je t'accompagnerai un mois, et nous déciderons ensemble du lieu de ton séjour, afin que tu puisses apprendre de nos nouvelles et nous des tiennes : en sorte que si le temps nous jette une occasion de te faire rappeler, nous n'aurons pas à envoyer à travers le vaste monde pour chercher un homme enfoui dans la foule, et à perdre un avantage qui toujours se refroidit en l'absence de celui qui peut en profiter.

Coriolan. — Adieu : les années pèsent sur toi, et tu es trop éprouvé par les fatigues des guerres pour aller errer avec un homme qui possède encore toutes ses forces : conduis-moi seulement jusque par delà la porte. Venez, mon aimable femme, ma très-chère mère, et mes amis si noblement sûrs, et lorsque j'aurai dépassé la porte, dites-moi adieu, et souriez. Venez, je vous en prie. Tant que je marcherai sur cette terre, vous entendrez toujours parler de moi, et vous n'en entendrez rien dire qui ne soit conforme à ma première phase d'existence.

Ménénius. — Paroles aussi nobles que l'oreille puisse en entendre. Allons, ne pleurons pas. Si je pouvais secouer quelque sept années de ces vieux bras et de ces vieilles jambes, par les Dieux bons, je suivrais chacun de tes pas!

Coriolan. — Donne-moi ta main : — marchons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Une rue près de la porte.

Entrent SICINIUS, BRUTUS *et* UN ÉDILE.

SICINIUS. — Ordonnez leur de retourner chez eux ; il est parti, et nous ne pousserons pas plus loin les choses. Les nobles, ainsi que nous le voyons, ont pris son parti, et sont irrités.

BRUTUS. — Maintenant que nous avons montré notre pouvoir, paraissons plus humbles, la chose faite, que lorsque nous la faisions.

SICINIUS. — Ordonnez-leur de retourner chez eux ; dites-leur que leur grand ennemi est parti, et qu'ils gardent leur ancienne puissance.

BRUTUS. — Renvoyez-les au logis. (*Sort l'édile.*) Voici venir sa mère.

SICINIUS. — Évitons-la.

BRUTUS. — Pourquoi ?

SICINIUS. — On dit qu'elle est folle.

BRUTUS. — Ils nous ont aperçus : continuez de marcher.

Entrent VOLUMNIA, VIRGILIA *et* MENÉNIUS.

VOLUMNIA. — Oh ! vous êtes les bien rencontrés : que le trésor des pestes des Dieux récompense votre affection !

MÉNÉNIUS. — Paix, paix, ne parlez pas si haut.

VOLUMNIA. — Si mes pleurs ne m'empêchaient de parler, vous en entendriez de belles, — et vraiment, vous entendrez un peu. (*A Brutus.*) Est ce que vous voulez partir ?

VIRGILIA, *à Sicinius.*—Vous resterez, vous aussi : que n'ai-je le pouvoir d'adresser ces mêmes paroles à mon mari.

SICINIUS. — Or çà, est-ce que vous êtes des hommes ?

VOLUMNIA. — Oui, imbécile ; est-ce que c'est une honte ? Dis-moi un peu, imbécile, est-ce que mon père n'était pas un homme ? Quoi, tu as eu la fourberie de renard de bannir celui qui a frappé plus de coups pour Rome que tu n'as prononcé de paroles en ta vie !

SICINIUS. — Ô cieux bénis !

VOLUMNIA. — Plus de nobles coups que toi de sages paroles, et cela pour le bien de Rome. Je vais te dire quelque chose : mais non, pars ; — reste cependant après tout. — Eh bien ! je voudrais que mon fils fût en Arabie, et que ta tribu fût devant lui, lui tenant sa bonne épée à la main.

SICINIUS. — Quoi, ensuite ?

VIRGILIA. — *Ensuite !* il mettrait fin à ta postérité.

VOLUMNIA. — Bâtards y compris. L'homme noble, que de blessures il porte pour Rome !

MÉNÉNIUS. — Allons, allons, allons.

SICINIUS. — J'aurais désiré qu'il eût continué pour son pays comme il avait commencé, et qu'il n'eût pas défait lui-même le noble nœud qu'il avait formé.

BRUTUS. — Je l'aurais désiré.

VOLUMNIA. — *Je l'aurais désiré !* C'est vous qui avez irrité la canaille, chats qui êtes aussi capables de juger de son mérite que moi de juger de ces mystères que le ciel ne veut pas laisser connaître à la terre.

BRUTUS. — Je vous prie, laissez-nous partir.

VOLUMNIA. — Oui, partez maintenant, Monsieur, je vous prie : vous avez fait une noble affaire. Avant de partir, écoutez ceci : — autant le Capitole surpasse la plus chétive maison de Rome, autant mon fils, — le mari de cette dame ici présente, la voyez-vous bien ? — autant mon fils que vous avez banni vous surpasse tous.

BRUTUS. — Bon, bon, nous allons vous laisser.

SICINIUS. — Pourquoi restons-nous là à nous laisser agacer par une femme qui n'a plus son bon sens ?

VOLUMNIA. — Emportez avec vous mes prières. (*Sortent les tribuns.*) Je voudrais que les Dieux n'eussent rien d'autre à faire qu'à confirmer mes malédictions ! Si je pouvais les rencontrer seulement une fois par jour, cela soulagerait mon cœur du poids qui l'oppresse.

MÉNÉNIUS. — Vous leur avez dit leur bonne vérité, et par ma foi, vous en avez bien sujet. Voulez-vous souper avec moi ?

VOLUMNIA. — La colère est ma nourriture ; je soupe de moi-même, et je maigris ainsi par le fait de cette nourriture. Allons, marchons : (*A Virgilia.*) laissez là comme moi ces pleurnichements et ces lamentations d'enfant, et comme moi adoptez la colère, à l'instar de Junon. Marchons, marchons, marchons.

MÉNÉNIUS. — Fi, fi, fi ! (*Ils sortent.*)

lgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, magne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, rtugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, pte; les touristes y trouveront en outre des chapitres le *Danemark*, la *Suède*, la *Norvège* et la *Russie*, les seules ées de l'Europe qui n'ont pas encore d'itinéraires spéciaux.

Les Bains d'Europe ont pour auteurs M. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive), et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

Une nouvelle collection de Guides pratiques et portatifs intitulés *Guides diamant*, a été commencée en 1866. Cette collection sera continuée en 1869.

N. B. — Les recommandations contenues dans tous les guides de la collection Joanne sont entièrement gratuites.

I. GUIDES ET ITINÉRAIRES IN-18 JÉSUS

La reliure de chaque vol. se paye de 1 fr. à 1 fr. 50 en sus des prix ci-après désignés.

FRANCE ET ALGÉRIE

GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS

illustré, par *Adolphe Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*, t. I).
parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger r s'installer, vivre à Paris et visiter Paris, suivi de la liste de toutes rues, par *Ad. Joanne*. 24 gravures et un plan de Paris. 1 vol. 5 »
eau Plan de Paris, accompagné de *la Liste des rues de Paris*, contet les boulevards, les monuments, etc. Collé sur toile. 4 50
nvirons de Paris illustrés (V. *Itinéraire de la France*, t. II).
illes, son palais, son musée, ses eaux, etc., Saint-Cloud, Ville-d'Avray, udon, Bellevue, Sèvres, par *Ad. Joanne*. (37 grav.) 2 »
inebleau, ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (27 vign.). 2 »

GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE

raire général de la France, par *Ad. Joanne*.
Paris illustré. 1 vol. 1100 pages, 410 gravures, 7 cartes ou plans. 10 fr.
Environs de Paris illustrés. 1 vol. 220 gravures, 4 cartes ou plans. 7 fr.
Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Savoie. 1 vol. 17 cartes ou plans. 6 fr.
Auvergne, Dauphiné, Provence. 24 cartes et plans. 1 vol 8 fr.
La Loire et le centre de la France. 10 fr.
Les Pyrénées. 1 vol. 15 cartes, plans et panoramas. 10 fr.
La Bretagne. 1 vol. 7 fr.
La Normandie. 1 volume contenant 11 cartes et plans. 6 fr.
Le Nord. 1 vol 6 fr.
Les Vosges et les Ardennes. 1 vol. 9 fr.
du voyageur en France, par *Richard*, édition refondue, 1 vol. 7 fr.

GUIDES SPÉCIAUX

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

aris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. (100 vign. et une carte). 3 »
trasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (50 vign. et carte). 1 »
aris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (150 vign.). 4 »
aris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire comprenant les bains de Bourne, de Plombières et de Luxeuil, par *G. Héquet*. 1 v. avec cartes. 3 »
bières et ses environs, guide du baigneur, par *É. Lemoine*. 1 v. 3 »

Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

aris à Lyon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (100 vign., 1 carte et 2 plans). 3 »
aris en Suisse, par Dijon, Bâle et Besançon. 31 gravures et plans, *Ad. Joanne*. 1 vol. 3 »
ijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (20 gr. une carte). 2 »
yon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (126 viettes, une carte et 4 plans). 3 »
aris à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. (200 viettes et 4 cartes ou plans). 6 »

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, Royat, la Bourboule et Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. (52 vign. et carte). 3 »
Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3ᵉ édit. 1 vol. (45 vign., 1 carte). 3 »
Savoie (Itinéraire de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol. (6 cartes). 5 »
Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*.
1ʳᵉ partie : Isère, 16 cartes, 1 plan et un panorama. 1 vol. 6 »
2ᵉ partie : Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont (3 cartes et 8 profils de montagnes). 1 vol. 4 »
Les villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, etc.), par *Élisée Reclus*. 1 vol. (34 vign. et 4 cartes). 6 »

Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec vignettes. 2 »
De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. 32 gr. vignettes, une carte. 3 »
Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2ᵉ édition. 1 vol. 1 50

Réseau des chemins de fer du Nord.

De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht, par *A. Morel*. (1 vol. 89 vign. et une carte). 2 »
De Paris à Boulogne par Creil, Amiens et Abbeville, par *E. Pénel*. 1 vol. (54 vign. et une carte). 4 »

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

De Paris à Bordeaux, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (120 vign. et 1 carte). 3 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 v. 95 vign. 3 »
De Paris à Agen, par *Célestin Port*. 1 vol. (66 vign. et 2 cartes). 3 50
De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (22 gravures et une carte). 2 »
De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par la Loire. 1 vol. (95 vign., 1 carte et 4 plans), par *Ad. Joanne*. 3 50
De Nantes à Brest, à Saint-Nazaire, à Rennes et à Napoléonville, par *Pol de Courcy*. 1 vol. (1 carte). 3 »

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

De Paris à Dieppe, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (60 vign. et 2 plans). 2 »
De Paris au Havre, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (80 vign. et une carte). 3 »
De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. (70 vig.). 3 »
De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault*. 1 vol. 3 »
Dieppe et ses environs, par *E. Chapus*. 1 vol. (12 vign. et un plan). 1 »
De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *de Courcy*. 1 vol. (carte) 3 »

ALGÉRIE

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*. 1 volume, avec 5 cartes. 10 »

PAYS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN

éraire historique et descriptif de l'Allemagne, par *A. Joanne*. 2 vol. :
Allemagne du Nord. 1 vol. avec 14 cartes et 13 plans. 10 50
Allemagne du Sud, avec 11 cartes et 7 plans. 10 50
Bords du Rhin illustrés. Itinéraire descriptif et historique, par le ème. 1 vol. (292 grav., 11 cartes et 10 plans). 5 »
Trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasurg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles (21 cartes). 3 »
e et la Forêt-Noire, contenant la route de Paris à Baden-Baden, par même. 1 vol. (100 grav. et 5 cartes). 2 »

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE

éraire descriptif et histor. de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse) l'Irlande, par *Alphonse Esquiros*, avec 3 cartes et 10 plans. 13 50
éraire de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec 1 carte et 2 plans. 1 vol. 7 50
de à Londres, par *Élisée Reclus*. 1 vol. (2 cartes et 6 plans.) 10 »
dres illustré, par *É. Reclus*. 1 vol., 63 grav., 1 carte et 11 plans. 3 »

BELGIQUE ET HOLLANDE

néraire descriptif de la Belgique, comprenant: les routes de France en elgique, de Belgique en Hollande, en Prusse Rhénane et en Angleterre, r *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 4 cartes et 7 plans, etc. 5 »
néraire descriptif de la Hollande, comprenant: les routes de France rs la Hollande, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec 3 cartes et 6 plans. 5 »
et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec 1 carte. 2 »

ESPAGNE ET PORTUGAL

Itinéraire descriptif, histor. et artist. de l'Espagne et du Portugal, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol avec 13 cartes et 20 plans. 15 »

ITALIE

Itinéraire de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 2 forts vol., avec 8 cartes et 52 plans. 4ᵉ éd. augmentée. Chaque volume se vend séparément. I. Italie du Nord. 1 vol. — II. Italie du Sud. 1 vol. Chaque vol. 10 »

ORIENT

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. (11 cartes et 19 plans). 20 »

SUISSE

Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne*. 1 vol. de 984 p. (16 cartes, 5 plans, 135 vues et 7 panoramas). 4ᵉ édit. 10 »
Guide illustré du voyageur en Suisse et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 volume, 117 vign. et panoramas. 3 »

EUROPE

Guide du voyageur en Europe, comprenant tous les pays de l'Europe, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. de 1120 pages avec 1 carte, 3ᵉ édition. 20 »
Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. le Pileur* 1 vol. avec 1 carte. 10 »

II. GUIDES DIAMANT IN-32 JÉSUS

NOUVELLE SÉRIE DES GUIDES PORTATIFS

CONTENANT DANS UN PETIT FORMAT TOUS LES RENSEIGNEMENTS NÉCESSAIRES AUX VOYAGEURS

Chacun de ces volumes est cartonné élégamment en percaline gaufrée.

Les touristes se plaignent, depuis quelques années, du poids et de la grosseur des itinéraires auxquels leurs auteurs, s'ils veulent être exacts et complets, sont obligés, tout en se limitant le plus possible, de donner des développements sans cesse croissants.

Pour répondre à ces justes réclamations, les éditeurs de la collection des Guides-Joanne ont résolu de publier une seconde collection, dite des *Guides diamant*, qui contînt, sous la forme la plus commode et dans les conditions de poids les plus favorables, tous les renseignements pratiques indispensables aux voyageurs.

Dans la pensée des éditeurs, les Guides diamant, publiés sous la direction de M. Adolphe Joanne, doivent être non les remplaçants, mais les a… liaires des Itinéraires dont ils renfermeront la substance. Vrais Guid… poche, ils pourront être emportés facilement dans toutes les excursions… seront toujours consultés avec profit, car les touristes y trouveront, à… les détails spécialement réservés pour les grands Guides, toutes les indicat… désirables sur les distances parcourues, les localités visitées, les haut… atteintes, les curiosités de l'art ou de la nature admirées, enfin sur les… préférables, les guides les plus utiles, les précautions nécessaires.

Chaque volume des Guides diamant est imprimé avec luxe sur un p… à la fois léger et solide, fabriqué tout exprès pour cette collection.

EN VENTE :

Suisse, par *Adolphe Joanne* (6 cartes tirées en chromo-lithographie et coloriées. 4 fr.

Italie et Sicile, par *A.-J. Du Pays* (10 cartes ou plans). 4 fr.

Belgique et **Hollande**, par *A.-J. Du Pays* (2 cartes et 13 plans). 4 fr.

Espagne et **Portugal**, par *A. Germond de Lavigne* (1 carte et 4 plans). 4 fr.

Paris-diamant, par *Adolphe Joanne* (127 vignettes et un plan de Paris). 2 fr.

Paris-diamant, en anglais (*id.*). 3 fr.

Paris-diamant, en espagnol (*id.*).

Paris-diamant, en allemand (*id.*).

Normandie, par *Adolphe Joanne* (1 carte, 4 plans).

France, par *Adolphe Joanne* (8 cartes).

Vosges, par *Adolphe Joanne* (4 cartes).

SOUS PRESSE

Pyrénées; — Bords du Rhin; — Bretagne; Savoie et Dauphiné, etc.

Fuyez les ciceroni; tous ces industriels-là ne visent qu'à vous vendre leur insignifiant radotage.... Fuyez aussi les itinéraires; seulement exceptez de la proscription : ce bon Ébel, Maurray, Joanne, quelques autres encore, qui sont non pas des guides bavards, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés!... (*Voyages en zigzag*, t. Ier.) TOPFFER.

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A. J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente. (*Daniella*, t. Ier.) George SAND.

M. Adolphe Joanne, dans les recommandables *Itinéraires* qu'il consacre à la France, œuvre patriotique parce qu'elle est consciencieuse, a trop bien décrit Lyon, pour laisser beaucoup à glaner après lui. (*Dick Moon en France.*) Francis WEY.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire un nouveau Manuel du voyageur; celui de M. Adolphe Joanne ne laisse rien à désirer. (*Voyage en Suisse.*) Xavier MARMIER.

Nous avons déjà indiqué l'intérêt qui s'attache aux *Itinéraires* de M. Adolphe Joanne; l'exactitude et l'abondance des renseignements s'y concilient avec une forme agréable qui n'a ni l'aridité de quelques guides ni l'emphase banale de quelques autres. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1855.)

Si je n'avais éprouvé, par une expérience récente, tout ce que les ouvrages de M. Adolphe Joanne, uniquement destinés à la satisfaction des voyageurs, renferment d'érudition sérieuse, de variété attachante, et de mérite vraiment littéraire, j'hésiterais à faire mention, à cette place, de ces *Itinéraires* célèbres qui sont, au moment même où j'écris, entre les mains de tout le monde ou qui y seront demain : car tout le monde voyage en cette saison ou s'apprête à voyager. Ceux qui ne voyagent pas pourraient lire les *Itinéraires* de M. Joanne, qui tantôt nous provoquent à sortir de chez nous, tantôt nous consolent d'y rester.

L'an dernier, j'étais aux bains d'Allevard près de Grenoble, et de là je fis un tour en Suisse en traversant la Savoie. Vous dire ce que j'ai dû de jouissances d'esprit aux intarissables informations de M. Joanne, ce serait vous raconter tout mon voyage. M. Joanne ne m'a pas quitté un moment. Je ne sais pas un compagnon plus aimable et aussi plus exigeant. Vous voudriez vous reposer quelquefois dans votre ignorance et votre *far niente;* mais non, il faut s'enquérir, il faut apprendre; le livre est là, il faut l'ouvrir; la page est commencée, comment ne pas la finir? Quand deux personnes voyagent ensemble, on dit toujours que l'une finit par tyranniser l'autre : cela est trop vrai avec M. Joanne, mais personne ne se plaindra de lui laisser la parole et de lui abandonner la direction de son voyage; il sait tout, il a tout vu… tout prévu.

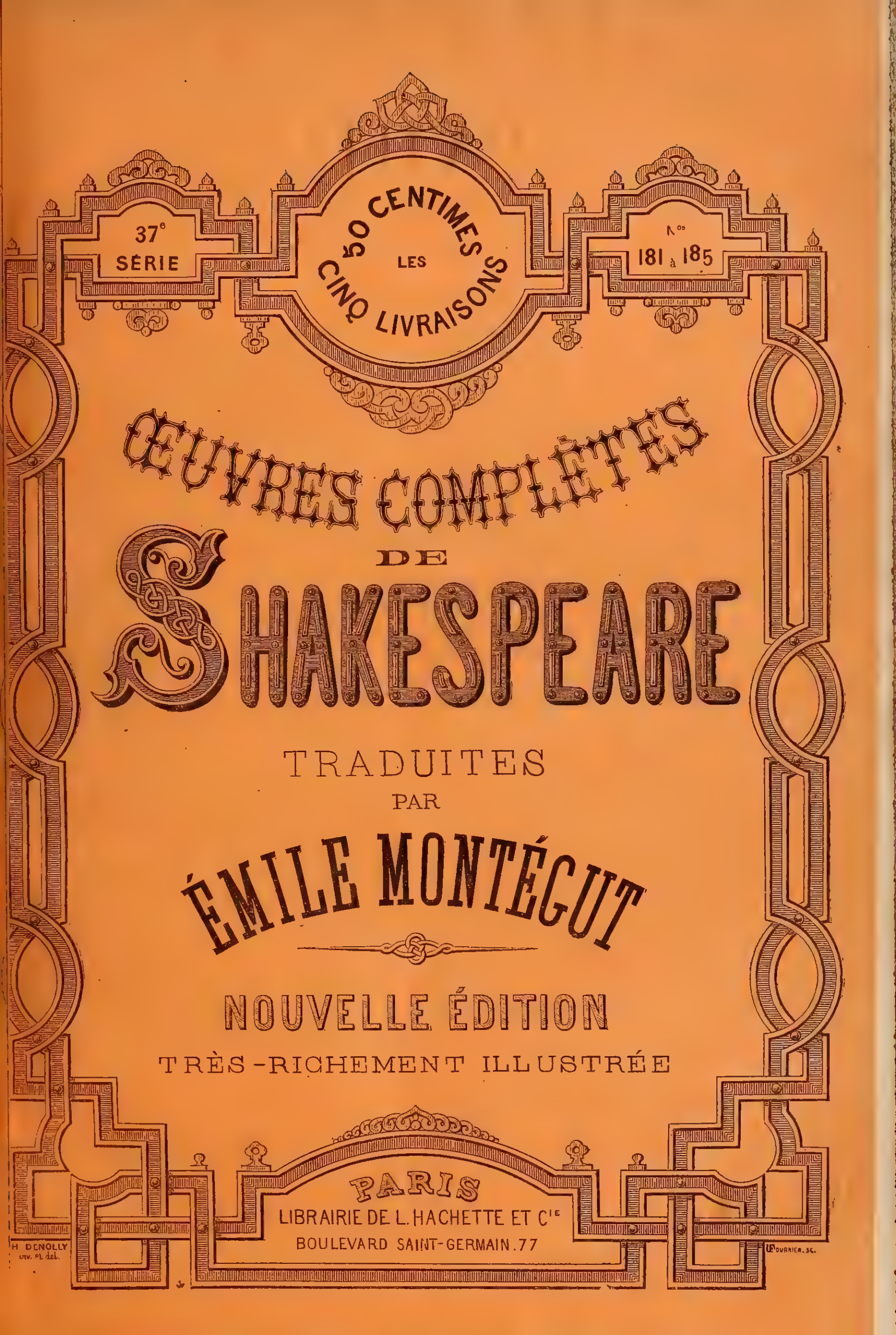
Tout savoir, tout voir, tout prévoir, connaissez-vous beaucoup d'entrep… qui demandent davantage? Pour faire les livres que M. Joanne a écrit… puis quinze ans, sans parler de ceux du même genre qu'il a simple… dirigés, il a fallu le travail du cabinet, cela va sans dire, courir les bi… thèques, feuilleter les vieux recueils, consulter les cartes, remonter s… par siècle l'histoire de tous les âges; puis voir aussi ce qu'on avait à déc… parcourir l'Europe en quête d'impressions de toute sorte, être un tou… en même temps qu'un savant. Que dis-je? Pour répondre à l'exigenc… voyageurs, qui semble croître en raison de leur nombre, il fallait se… leur pourvoyeur, leur messager, leur maréchal des logis sur toutes les ro… (*Débats*, 7 juillet 1863.) CUVILLIER FLEURY.

Et maintenant c'est l'heure où l'honnête homme, enfin délivré du j… obéit au caprice, à l'inspiration, et s'en va, glorieux et content, choisir… la collection des *Guides-Joanne*

.... un endroit écarté,
Où de se reposer il ait la liberté.

Ce *sieur* Joanne, pour parler à la façon de son rapporteur du Sénat (… *sieur* ne lui eût pas écorché la bouche), est un vrai guide, ennemi… hasard, grand connaisseur des vrais sentiers, parlant bien, écrivant mi… Il vous dit la marche et la halte. Il sait toutes les joies et toutes les surp… du voyage; il vous en indiquera les dangers. Courageux pour lui-mêm… est très-prudent pour les voyageurs qu'il prend sous sa garde, et ne crai… pas que, chemin faisant, il oublie un beau site, un chef-d'œuvre, ou… vous indique un mauvais hôte, un méchant gîte. A chaque stage, il… dirait volontiers : *J'étais là, telle chose m'advint.* Son livre est une révélat… et, soit que vous choisissiez le gros tome in-18, représentant de la gra… histoire et du voyage au long cours, soit que vous préfériez l'édition di… sous sa tranche empourprée à l'antique façon des vieux livres, vous… entourés de zèle et de bienveillance. Aujourd'hui, dans son guide-diam… le *sieur* Joanne vous appelle à Lausanne, à Fribourg, sur les hauteur… Mont-Blanc, dans cette Suisse au paysage infini. Il vous convie, en son *G… en Normandie*, à travers l'illustre et poétique province où Guillaume… *Conquérant* a laissé sa trace impérissable. Le beau voyage! A peine avez-… dépassé Paris, l'antique Rouen vous invite à ses merveilles, le Havre… plus loin qui vous appelle. Ici Dieppe, et là-bas, par ces sentiers fleuris… charmant Tréport, le château d'Eu, toute une histoire si touchante! Et… la même route : Orbec, Lisieux, plus loin Cherbourg; halte-là! la Breta… n'est pas loin. Notre éloquent Joanne (il eût sauvé le jardin du Luxembo… si l'éloquence était encore une vertu) vous conduirait dans la Palestin… dans la Turquie d'Asie. Il vous dira l'Allemagne du Nord, l'Allemagne… Sud, Bade et la Forêt-Noire, la Moselle et le Neckar, Belgique, Hollan… Espagne et Portugal, Spa même, le doux Spa de la fête et du loisir,… l'Italie.... Il ne s'agit que de partir. (*Débats*, 27 août 1866.) Jules JANIN.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


37e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 181 à 185
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN. 77

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77, A PARIS

PARIS

SES ORGANES, SES FONCTIONS ET SA VIE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIXe SIÈ

Par MAXIME DU CAMP

PREMIÈRE SÉRIE

Les Postes. — Les Voitures publiques. — Les Chemins de fer. — Les Télégraphes. La Seine à Paris. — Histoire, Administration, Statistique, Anecdotes.

1 volume in-8, broché, **7 fr. 50 c.**

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION

I

Dans ma vie de voyageur, j'ai vu bien des capitales, celles qui naissent, celles qui grandissent, celles qui sont en pleine efflorescence, celles qui meurent, celles qui sont mortes, mais je n'ai vu aucune ville produire une impression aussi énorme que Paris et donner aussi nettement l'idée d'un peuple infatigable, nerveux, vivant avec une égale activité sous la lumière du soleil, sous la clarté du gaz, haletant pour ses plaisirs, pour ses affaires, et doué du mouvement perpétuel. Par une journée de printemps, lorsqu'on s'arrête sur le terre-plein du pont Neuf et qu'on regarde autour de soi, on reste ébloui par la grandeur vraiment extraordinaire du spectacle qui frappe les regards. Le fleuve, semblable à un immense Y, enjambé par des ponts nombreux, sillonné de barques rapides, portant les bateaux-lavoirs, les bains, les dragues en action, remonté par des vapeurs qui soulèvent la chaîne du touage, descend lentement et pousse ses eaux vertes contre les grands quais où fourmille la foule hâtive. Tous les monuments essentiels de Paris paraissent avoir été groupés là intentionnellement comme pour affirmer, au premier coup d'œil, la splendeur de la vieille cité que traverse la Seine. Il suffit de se tourner aux différents points de l'horizon pour les voir et reconnaître en eux les témoins de notre histoire communale, qui si souvent a été l'histoire de la France même. Tout au fond, Notre-Dame qui consacre notre berceau ; à ses côtés, l'Hôtel-Dieu, qu'on est bien lent à rebâtir; plus près, le Palais de Justice et la Conciergerie qui, avec la Préfecture de police, forment une redoutable trinité. Sur la rive droite, la grande citadelle des jours populaires, où des rois ont été chercher leur investiture, et dont la possession donne la victoire pendant les heures de combats, l'Hôtel de Ville, dresse son *campanile* rajeuni ; le Louvre, abritant plus de soldats que d'objets d'art et relié aux Tuileries, représente la forteresse centrale du Paris stratégique actuel ; puis à travers les arbres des Champs-Élysées et offrant l'apparence d'une mer tranquille, une vaste toiture vitrée couvre un prétendu Palais de l'Industrie qui n'a jamais pu remplir l'objet auquel on l'avait dérisoirement destiné. Sur la rive gauche, le triste marché aux volailles, abandonné aujourd'hui, a remplacé l'église du couvent des Grands-Augustins ; l'Hôtel Conti, la Tour de Nesle ont disparu devant l'Hôtel des Monnaies et devant le collége des Quatre-Nations, qui est devenu le palais de l'Institut, où l'Académie française peut dire encore, comme au temps de Fontenelle :

> Quand nous sommes quarante, on se moque de nous;
> Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux.

Au delà du quai où mourut Voltaire, au delà de la caserne qui, après avoir été habitée par les mousquetaires de la maison du roi, par les élèves de Mars, par la garde consulaire, par les guides, par les gardes du corps, l'est aujourd'hui par les cent-gardes, un maigre fronton annonce le Corps législatif, où s'agitèrent des questions qui tenaient jadis l'Europe en suspens ; puis l'horizon se ferme par la colline qui devait porter le palais du roi de Rome et qui, vide encore à cette heure, prouve l'inanité des rêveries humaines.

C'est de là, des abords de la statue de Henri IV, qu'il faut regarder Paris ; du haut de Montmartre, de Notre-Dame ou de Saint-Sulpice, on voit mal. La brume de fumée bleuâtre incessamment poussée par cinq cent mille cheminées plane au-dessus des toits, enveloppe la ville dans une atmosphère indécise, noie les détails, déforme les édifices et produit une inextricable confusion. Là au contraire, sur le pont Neuf, près de l'ancien îlot de la Gourdaine, le panorama est net et précis, la perspective garde des plans distin conservent dans l'éloignement des proportions exactes; tout es s'explique et se fait comprendre.

Un jour que j'étais arrêté devant un des bancs demi-circulair ont fort heureusement été substitués aux laides boutiques cons autrefois par Soufflot, et que pour la millième fois peut-être j templais le grand spectacle déroulé sous mes yeux, voyant des trains de bois sur la Seine, écoutant le sourd bourdonn des omnibus qui faisaient trembler les pavés, apercevant une v cellulaire qui entrait à la Conciergerie, regardant le panache de tordu sur les cheminées de la Monnaie, côtoyé par des serge ville et par des facteurs, suivant de l'œil les lourds camions q taient des halles, bercé par le murmure monotone d'une capit activité, je me suis demandé comment vivait ce peuple, par miracles de prévoyance on subvenait à ses besoins, à ses exiger ses fantaisies, et combien de serviteurs inconnus s'empressaie tour de lui pour le surveiller, le diriger, l'aider, le secourir, é de lui tout danger et le faire vivre sans même qu'il s'en aperç

De cette idée est né le livre dont j'offre aujourd'hui le premi lume au public.

Je n'ai point la prétention de faire une monographie de encore moins d'écrire son histoire. D'autres l'ont fait d'une magistrale, et je ne pourrais que répéter moins bien qu'eux ce ont déjà dit. Paris étant un grand corps, j'ai essayé d'en faire tomie. Toute mon ambition est d'apprendre au Parisien commen et en vertu de quelles lois physiques fonctionnent les organes nistratifs dont il se sert à toute minute, sans avoir jamais p étudier les différents rouages d'un si vaste mécanisme.

Il suffit de jeter une lettre à la poste pour qu'elle parvie destination, de descendre sur la place publique pour y trou fiacre ou un omnibus prêt à marcher au premier signal, de m dans un wagon pour être rapidement transporté à un lieu déte d'entrer chez le boulanger pour y acheter du pain. Cela est fort ble, il faut en convenir ; toute peine nous est épargnée, et comm les féeries, chaque objet vient, pour ainsi dire, se ranger sous main. Rien n'est plus simple en apparence ; nous acceptons c de choses; mais sans remonter aux causes qui ont produit ce nous estimons qu'il est bon qu'il en soit ainsi, et nous ne nou tons guère que, pour arriver à un pareil résultat, il a fallu l rience de plusieurs siècles, le génie de bien des hommes et un sans cesse renouvelé.

. . . .

II

Pendant une nuit du mois de mars 1814, à l'une des heures le lourdes de notre histoire, le prince Schwarzenberg et un g russe dont j'ai oublié le nom, gravirent la colline Montmartre, rivés au sommet, s'arrêtèrent à contempler la ville immense é à leurs pieds. Le Russe, qui portait au cœur le souvenir de M s'écria : « Enfin, voilà donc Paris, et nous allons pouvoir le b — Eh ! pourquoi le brûler ? — Pour nous venger de la France la punir. — Gardez-vous-en bien alors, reprit Schwarzenb montrant de la main le colosse endormi ; gardez-vous-en bie voilà le chancre qui la mangera ! »

La prédiction est grave, mais elle n'est point dépourvue d



Troisième serviteur. Quel est ce camarade?
Premier serviteur. C'est le plus singulier individu que j'aie jamais vu : je ne puis le faire sortir de la maison. (Acte IV, sc. v)

SCÈNE III.

Un grand chemin entre Rome et Antium.

Entrent en se rencontrant NICANOR, *Romain*, *et* ADRIEN, *Volsque*.

Nicanor. — Je vous connais bien, Monsieur, et vous aussi vous me connaissez; votre nom, je crois, est Adrien.

Adrien. — Oui, Monsieur : véritablement, je vous ai oublié.

Nicanor. — Je suis Romain, et je sers comme vous contre les Romains : me reconnaissez-vous maintenant?

Adrien. — Nicanor? est-ce lui?

Nicanor. — Lui-même, Monsieur.

Adrien. — Vous aviez plus de barbe la dernière fois que je vous ai vu; mais je reconnais bien votre visage, au son de votre voix. Quelles nouvelles de Rome? J'ai précisément une note de l'état volsque pour aller vous y chercher : vous m'avez fort à propos épargné un jour de voyage.

Nicanor. — Il y a eu dans Rome de singulières insurrections; le peuple contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

Adrien. — *Il y a eu!* c'est donc fini alors? Notre état ne pense pas ainsi; il fait de grands préparatifs de guerre, et il espère tomber sur eux dans toute la chaleur de leurs divisions.

Nicanor. — Le plus fort de l'incendie est éteint, mais peu de chose suffirait pour le rallumer : car les nobles ont reçu si en plein dans le cœur le bannissement de ce brave Coriolan, qu'ils sont bien disposés à la première occasion à enlever tout pouvoir aux plébéiens, et à les priver de leurs tribuns pour toujours. Cela brûle en des-

sous, je puis vous l'affirmer, et est presque mûr pour une violente explosion.

ADRIEN. — Coriolan banni!

NICANOR. — Banni, Monsieur.

ADRIEN. — Vous serez le bienvenu avec ces nouvelles, Nicanor.

NICANOR. — L'occasion les sert favorablement à cette heure. J'ai entendu dire que le temps le mieux choisi pour corrompre une femme mariée est le moment où elle vient de se disputer avec son mari. Votre noble Tullus Aufidius fera bonne figure dans ces guerres, maintenant que les services de son grand adversaire Coriolan ne sont plus requis par sa patrie.

ADRIEN. — Cela ne peut manquer. Je suis très-heureux de vous avoir ainsi rencontré accidentellement: vous avez mis fin à ma besogne, et je vous accompagnerai avec joie au logis.

NICANOR. — D'ici au souper je vous raconterai d'autres choses étranges sur Rome, et toutes tendantes au bien de ses adversaires. Vous avez une armée prête, dites-vous?

ADRIEN. — Une armée vraiment royale : les centurions et leurs compagnies ont déjà reçu leurs billets de logement, touchent déjà leur solde de guerre, et ils peuvent être mis sur pied en une heure de temps.

NICANOR. — Je suis joyeux d'apprendre qu'ils sont prêts, et je crois que je suis l'homme qui va les mettre en mouvement. Ma foi, Monsieur, vous êtes le bienvenu de tout cœur, et je suis très-heureux de votre compagnie.

ADRIEN. — Vous me prenez mon rôle, Monsieur; c'est moi qui ai surtout sujet d'être heureux de la vôtre.

NICANOR. — Bon, faisons route ensemble. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Antium. — Devant la maison d'Aufidius.

Entre CORIOLAN, *pauvrement vêtu, déguisé et le visage enveloppé.*

CORIOLAN. — C'est une belle ville, cet Antium. Cité, c'est moi qui ai fait tes veuves: j'ai entendu gémir et j'ai vu tomber sous mes coups dans la bataille bien des héritiers de ces beaux édifices : ainsi tâche de ne pas me reconnaître, de crainte que tes femmes avec des broches, et tes bambins avec des pierres, ne me tuent dans un misérable combat.

Entre UN CITOYEN.

CORIOLAN. — Dieu vous protége, Monsieur.

LE CITOYEN. — Et vous pareillement.

CORIOLAN. — Si vous avez assez d'obligeance pour cela, veuillez m'indiquer où demeure le grand Aufidius: est-il dans Antium?

LE CITOYEN. — Il y est, et il traite ce soir les nobles de l'État à sa demeure.

CORIOLAN. — Quelle est sa demeure, je vous prie?

LE CITOYEN. — Celle-ci, là, devant vous.

CORIOLAN. — Je vous remercie, Monsieur: adieu. (*Sort le citoyen.*) Ô monde, quelles capricieuses vicissitudes sont les tiennes! ceux qui sont maintenant amis jurés, dont les deux seins ne semblent porter qu'un seul cœur, qui ont mêmes heures, même lit, même repas, mêmes exercices, que l'amour enlace pour ainsi dire dans une union inséparable, vont pour la discussion d'une obole se séparer d'ici à une heure ennemis acharnés: en revanche les ennemis les plus invétérés, ceux que leur haine et les trames qu'elle inventait pour leur destruction réciproque ne laissaient pas dormir, vont, par suite de quelque circonstance, de quelque événement ne valant pas une coquille d'œuf, devenir de tendres amis et unir leurs postérités. Il en est ainsi de moi : je hais le lieu de ma naissance, et je donne mon amour à cette ville ennemie. — Je vais entrer: s'il me tue, il ne me rendra que pleine justice; s'il m'épargne, je servirai son pays. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Antium. — Une salle dans la maison d'Aufidius.

Musique dans l'intérieur. — Entre UN SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR. — Du vin, du vin, du vin! Qu'est-ce que c'est donc que ce service-là? Je crois que nos camarades sont endormis. (*Il sort.*)

Entre UN SECOND SERVITEUR.

SECOND SERVITEUR. — Où est Cotus? mon maître l'appelle. — Cotus! (*Il sort.*)

Entre CORIOLAN.

CORIOLAN. — Une bonne maison: le festin sent bon; mais ce n'est pas comme un convive que je me présente.

Rentre LE PREMIER SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR. — Que voulez-vous, l'ami? d'où êtes-vous? Il n'y a pas ici de place pour vous : je vous en prie, sortez. (*Il sort.*)

CORIOLAN, *à part.* — Je n'ai pas mérité un meilleur accueil, en ma qualité de Coriolan.

Rentre LE SECOND SERVITEUR.

SECOND SERVITEUR. — D'où êtes-vous, Monsieur? Le portier n'a donc pas d'yeux dans la tête, qu'il laisse entrer de tels compagnons? Fichez le camp, je vous en prie.

CORIOLAN. — Arrière!

SECOND SERVITEUR. — *Arrière!* c'est à vous que je dois dire cela.

CORIOLAN. — Ah! tu deviens ennuyeux.

SECOND SERVITEUR. — Êtes-vous si brave que cela? Je m'en vais vous donner quelqu'un qui vous parlera tout à l'heure.

Entre UN TROISIÈME SERVITEUR. *Le premier va à sa rencontre.*

TROISIÈME SERVITEUR. — Quel est ce camarade?

PREMIER SERVITEUR. — C'est le plus singulier individu que j'aie jamais vu : je ne puis le faire sortir de la maison : je t'en prie, fais venir mon maître pour lui parler.

TROISIÈME SERVITEUR. — Qu'avez-vous à faire ici, camarade? Je vous en prie, videz la maison.

CORIOLAN. — Laissez-moi seulement rester; je ne ferai pas de dommage à votre foyer.

TROISIÈME SERVITEUR. — Qui êtes-vous?

CORIOLAN. — Un Seigneur.

TROISIÈME SERVITEUR. — Un Seigneur étonnamment pauvre.

CORIOLAN. — C'est vrai, c'est ce que je suis.

TROISIÈME SERVITEUR. — Eh bien, Monsieur le pauvre Seigneur, cherchez, je vous en prie, quelque autre station : il n'y a pas ici de place pour vous; je vous en prie, videz les lieux, allez.

CORIOLAN. — Fais ton service, marche, et va te nourrir de restes froids. (*Il le repousse.*)

TROISIÈME SERVITEUR. — Comment! vous ne voulez pas? Je t'en prie, va-t'en informer mon maître du convive étrange qu'il a ici.

SECOND SERVITEUR. — C'est ce que je vais faire. (*Il sort.*)

TROISIÈME SERVITEUR. — Où demeures-tu?

CORIOLAN. — Sous la voûte.

TROISIÈME SERVITEUR. — *Sous la voûte!*

CORIOLAN. — Oui.

TROISIÈME SERVITEUR. — Où c'est-il ça?

CORIOLAN. — Dans la cité des milans et des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR. — *Dans la cité des milans et des corbeaux!* Quel âne cela fait! Alors tu habites aussi avec des grues?

CORIOLAN. — Non, je ne sers pas ton maître.

TROISIÈME SERVITEUR. — Qu'est-ce à dire, Monsieur! est-ce que vous avez à vous mêler de mon maître?

CORIOLAN. — Oui, c'est plus honnête que de se mêler de ta maîtresse. Tu bavardes, et tu bavardes; va à ta vaisselle, hors d'ici! (*Il le chasse en le rossant.*)

Entrent AUFIDIUS *et* LE SECOND SERVITEUR.

AUFIDIUS. — Où est ce compère?

SECOND SERVITEUR. — Ici, Seigneur; je l'aurais battu comme un chien, si je n'avais pas craint de troubler les Seigneurs qui sont là dedans.

AUFIDIUS. — D'où viens-tu? que veux-tu? ton nom? pourquoi ne parles-tu pas? Parle, l'ami : quel est ton nom?

CORIOLAN, *se découvrant.* — Il faudra bien que je me nomme, si tu ne m'as pas encore vu, Tullus, et si en me voyant tu ne me reconnais pas pour l'homme que je suis.

AUFIDIUS. — Quel est ton nom? (*Les serviteurs se retirent.*)

CORIOLAN. — Un nom peu musical pour les oreilles volsques, et d'un son rauque pour les tiennes.

AUFIDIUS. — Dis, quel est ton nom? Tu as un aspect redoutable, et ton visage porte la marque du commandement; quoique ta voilure soit déchirée, tu parais un noble vaisseau. Quel est ton nom?

CORIOLAN. — Prépare ton sourcil à se froncer. Est-ce que tu ne me reconnais pas maintenant?

AUFIDIUS. — Je ne te connais pas : ton nom?

CORIOLAN. — Mon nom est Caïus Marcius, nom sous lequel je vous ai fait, à toi en particulier, et à tous les Volsques, grand mal et grand dommage, ce dont peut témoigner mon surnom qui est Coriolan : les pénibles services, les extrêmes dangers, les flots de sang répandus pour mon ingrate patrie n'ont été récompensés que par ce surnom, solide souvenir et témoignage de la haine et du ressentiment que tu devrais me porter. Ce nom seul me reste; la cruauté et l'envie du peuple tolérées par

nos lâches nobles qui m'ont tous abandonné, ont dévoré tout le reste, et ils ont permis que des voix d'esclaves eussent pouvoir de me chasser de Rome. Cette extrémité m'a conduit à ton foyer, non pas, — ne te méprends point, — dans l'espoir de sauver ma vie; car, si j'avais craint la mort, tu es de tous les hommes au monde celui que j'aurais le plus évité; si je me tiens ainsi devant toi, c'est par simple rancune et dans l'espoir d'arriver à m'acquitter entièrement avec ceux qui m'ont banni. Si donc tu portes en toi un cœur ulcéré désireux de venger tes injures particulières et en même temps d'effacer ces cicatrices de honte dont ton pays porte la marque, dépêche-toi de mettre mon malheur au service de tes dispositions : emploie ce malheur de telle sorte que mes services inspirés par la vengeance te soient des bienfaits; car je combattrai contre ma patrie gangrenée avec la rage de tous les démons infernaux. Mais si par hasard tu n'as pas cette audace, si tu es fatigué de tenter plus longtemps la fortune, je suis encore plus fatigué de vivre davantage, et je présente ma gorge à ta vieille inimitié; si tu ne la coupais pas, tu ne te montrerais qu'un sot, puisque je t'ai toujours poursuivi de ma haine, que j'ai tiré des tonneaux de sang du sein de ton pays, et que je ne puis vivre qu'à ta honte, à moins que je ne vive pour te rendre service.

Aufidius. — Ô Marcius, Marcius! chacun des mots que tu as prononcés vient d'extirper une racine d'ancienne haine. Si Jupiter, du sein de ce nuage là-bas, proférait des choses divines et disait : « Cela est vrai, » je ne les croirais pas plus que je ne te crois, ô tout noble Marcius. Permets à mes bras d'entourer ce corps contre lequel s'est brisée cent fois ma lance, en allant effaroucher la lune de ses éclats : j'embrasse ici celui qui fut l'enclume de mon épée, et je veux lutter aussi ardemment et aussi noblement avec ton amour que j'ai jamais lutté de rivalité ambitieuse et de force avec ta valeur. Sache que j'aimais la vierge que j'épousai; jamais homme ne palpita d'un amour plus sincère : mais, en te voyant ici, être noble! mon cœur transporté danse plus en moi que le jour où je vis ma maîtresse devenue mon épouse franchir pour la première fois mon seuil. Eh bien, Mars, je te l'apprends, nous avons une armée sur pied, et j'avais l'intention d'essayer une fois encore d'arracher ton bouclier à ton bras, ou de perdre le mien : douze fois successivement tu m'as battu, et depuis lors j'ai pendant la nuit rêvé de rencontres entre toi et moi : nous nous sommes roulés ensemble dans mon sommeil, arrachant nos casques, nous étreignant l'un l'autre à la gorge; puis je me réveillais à demi mort et sans blessures. Noble Marcius, quand bien même nous n'aurions avec Rome d'autre sujet de querelle que ton bannissement, nous nous lèverions tous en masse, depuis douze ans jusqu'à soixante et dix, et versant la guerre dans les entrailles de l'ingrate Rome, nous l'inonderions comme un flot irrésistible. Oh! viens, entre! serre la main de nos bons sénateurs; ils sont ici, prenant congé de moi qui suis prêt à entrer en campagne contre vos territoires, mais non, il est vrai, contre Rome même.

Coriolan. — Ô Dieux, vous m'exaucez!

Aufidius. — Ainsi, très-souverain Seigneur, si tu veux prendre en main la direction de ta propre vengeance, prends la moitié de ma commission et expose tes propres plans, selon ton expérience et ta connaissance de la force et de la faiblesse de ton pays; dis-nous s'il vaut mieux aller frapper aux portes de Rome, ou commencer par leur rendre visite dans les parties éloignées de leur territoire, afin de les effrayer avant de les détruire. Mais entrons : laisse-moi te présenter à ceux qui sur-le-champ répondront *oui* à tes désirs. Sois mille fois le bienvenu! et mille fois plus un ami que tu ne fus un ennemi, et cependant tu le fus beaucoup, Marcius. Votre main! soyez le très-bienvenu! (*Sortent Coriolan et Aufidius.*)

Premier serviteur, *s'avançant.* — Voici un étrange changement!

Second serviteur. — Par ma main, j'ai bien eu envie de le frapper avec un gourdin, et cependant ma pensée me disait que ses habits me le faisaient prendre pour ce qu'il n'était pas.

Premier serviteur. — Quel bras il vous a! Il m'a fait tourner avec son doigt et son pouce comme s'il s'était agi de faire tourner une toupie.

Second serviteur. — Parbleu, j'ai bien reconnu à sa figure qu'il y avait quelque chose en lui : il me semblait bien, Monsieur, qu'il vous avait un genre de figure.... je ne sais comment appeler ça.

Premier serviteur. — Oui, c'est cela : comme qui dirait dans le regard.... Je veux bien être pendu si je ne pensais pas qu'il était plus que je ne pensais.

Second serviteur. — Et moi aussi, je vous le



BRUTUS. Mais est-ce vrai, Seigneur?
COMINIUS. Oui, et vous pâlirez avant d'apprendre la nouvelle contraire. (Acte IV, sc. vi.)

jure : il est simplement l'homme le plus extraordinaire qu'il y ait au monde.

PREMIER SERVITEUR. — Je crois que oui; mais vous connaissez un plus grand soldat que lui.

SECOND SERVITEUR. — Qui ça, mon maître?

PREMIER SERVITEUR. — Certes, cela ne fait pas question.

SECOND SERVITEUR. — Il en vaut six comme lui.

PREMIER SERVITEUR. — Non, ce n'est pas cela non plus; mais je crois que c'est lui qui est le plus grand soldat.

SECOND SERVITEUR. — Ma foi, voyez-vous, on ne sait comment dire cela : pour la défense d'une ville, notre général est excellent.

PREMIER SERVITEUR. — Oui, et pour un assaut aussi.

Rentre LE TROISIÈME SERVITEUR.

TROISIÈME SERVITEUR. — Ô esclaves, je puis vous apprendre des nouvelles! des nouvelles, mes drôles!

PREMIER ET DEUXIÈME SERVITEURS. — Quoi, quoi, quoi? fais-nous-les savoir.

TROISIÈME SERVITEUR. — Si j'avais à choisir ma nation, je ne voudrais pas être Romain; j'aimerais autant être un homme condamné.

PREMIER ET DEUXIÈME SERVITEURS. — Pourquoi, pourquoi?

TROISIÈME SERVITEUR. — Parbleu, il y a ici celui qui avait coutume de rosser notre général, — Caïus Marcius.

PREMIER SERVITEUR. — Pourquoi dites-vous *rosser notre général*?

TROISIÈME SERVITEUR. — Je ne dis pas rosser

notre général; mais, en tout cas, il fut toujours assez bon pour lui tenir tête.

SECOND SERVITEUR. — Voyons, nous sommes ici des amis et des camarades, n'est-ce pas? Eh bien, il fut toujours trop fort pour lui, j'ai entendu mon maître le déclarer lui-même.

PREMIER SERVITEUR. — Il fut toujours trop fort pour lui directement, c'est la pure vérité : devant Corioles, il vous l'a balafré et tailladé comme une grillade.

SECOND SERVITEUR. — Et s'il avait eu des inclinations de cannibale, il aurait pu le faire griller et le manger aussi.

PREMIER SERVITEUR. — Mais continue tes nouvelles.

TROISIÈME SERVITEUR. — Eh bien, on en fait cas là dedans comme s'il était le fils et l'héritier de Mars; on l'a fait asseoir au haut bout de la table; nul sénateur ne lui a adressé une seule question, mais tous se tiennent debout tête nue devant lui : notre général lui-même le traite comme une maîtresse, le touche comme avec dévotion et lève les yeux au ciel à ses discours. Mais l'important de ces nouvelles, c'est que notre général est coupé par le milieu, et qu'il n'est que la moitié de ce qu'il était hier; car l'autre a accepté l'autre moitié, à la demande et à la satisfaction de toute la table. Il va marcher, dit-il, et secouer le concierge des portes de Rome par les oreilles; il va tout faucher devant lui, et s'ouvrir un passage ras comme la paume de la main.

SECOND SERVITEUR. — Et il est homme à faire cela, autant qu'homme au monde, je crois bien.

TROISIÈME SERVITEUR. — S'il le fera! il le fera; car, voyez-vous, Monsieur, il a autant d'amis que d'ennemis; lesquels amis, Monsieur, n'osent pas comme qui dirait, voyez-vous, Monsieur, se montrer, comme nous disons, ses amis tant qu'il est dans la *directitude*.

PREMIER SERVITEUR. — *Directitude!* qu'est-ce que c'est que cela?

TROISIÈME SERVITEUR. — Mais quand ils verront, Monsieur, son panache relevé, et l'homme tout en sang, ils sortiront de leurs terriers comme des lapins après la pluie, et feront tous la noce avec lui.

PREMIER SERVITEUR. — Mais, quand cela commence-t-il?

TROISIÈME SERVITEUR. — Demain, aujourd'hui, immédiatement; vous allez entendre battre le tambour cette après-midi : c'est comme qui dirait une partie de leur fête, et cela doit être exécuté avant qu'ils essuient leurs lèvres.

SECOND SERVITEUR. — Parbleu, nous allons avoir encore du remue-ménage. Cette paix ne sert à rien, si ce n'est à rouiller du fer, à engraisser des tailleurs, et à produire des faiseurs de ballades.

PREMIER SERVITEUR. — Ayons la guerre, voilà ce que je dis, moi; la guerre est autant au-dessus de la paix que la nuit est au-dessus du jour; cela fait vivre, réveille, fait du bruit et donne à causer en abondance. La paix est une véritable apoplexie, une léthargie; cela assoupit, c'est sourd, endormi, insensible; cela engendre plus de bâtards que la guerre ne détruit d'hommes.

SECOND SERVITEUR. — C'est la vérité, et de même que la guerre peut, dans un certain sens, être appelée un ravisseur, ainsi on ne peut nier que la paix ne soit un grand faiseur de cocus.

PREMIER SERVITEUR. — Oui, et cela fait que les gens se haïssent les uns les autres.

TROISIÈME SERVITEUR. — Avec raison, car alors ils ont moins besoin les uns des autres. La guerre, voyez-vous, il n'y a que cela. J'espère voir les Romains ne pas valoir plus cher sur le marché que les Volsques. — Les voilà qui se lèvent, les voilà qui se lèvent!

TOUS. — Rentrons, rentrons, rentrons, rentrons! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Rome. — Une place publique.

Entrent SICINIUS *et* BRUTUS.

SICINIUS. — Nous n'entendons pas parler de lui, et nous n'avons pas à le craindre; les moyens qu'il a de se relever sont impuissants dans cette paix présente et au sein de la tranquillité de notre peuple naguère si fiévreusement agité. Nous faisons ici rougir ses amis de la bonne allure qu'ont prise les choses, — ses amis qui préféreraient, bien qu'ils eussent à en souffrir, voir des foules anarchiques infestant les rues, que de voir nos marchands chantant dans leurs boutiques, et allant gaiement à leurs affaires.

BRUTUS. — Nous avons tenu ferme au bon moment. N'est-ce pas Ménénius?

SICINIUS. — C'est lui, c'est lui : oh! il est devenu très-poli dans ces derniers temps.

Entre MÉNÉNIUS.

SICINIUS. — Salut, Seigneur !

MÉNÉNIUS. — Salut à tous les deux !

SICINIUS. — Votre Coriolan ne manque guère, sauf à ses amis ; la république se tient debout, et ainsi ferait-elle quand bien même il serait encore plus irrité contre elle.

MÉNÉNIUS. — Tout va bien, et tout serait allé encore mieux, s'il avait voulu se modérer.

SICINIUS. — Où est-il, le savez-vous?

MÉNÉNIUS. — Non, je ne sais pas de ses nouvelles : sa mère et sa femme ne savent rien de lui.

Entrent TROIS *ou* QUATRE CITOYENS.

LES CITOYENS. — Les Dieux vous protégent tous deux !

SICINIUS. — Bonjour, voisins.

BRUTUS. — Bonjour à vous tous, bonjour à vous tous.

PREMIER CITOYEN. — Nous, nos femmes, nos enfants, nous sommes tenus de prier à genoux pour vous deux.

SICINIUS. — Vivez et prospérez.

BRUTUS. — Adieu, affectueux voisins, nous aurions désiré que Coriolan vous aimât autant que nous.

LES CITOYENS. — Allons, les Dieux vous gardent !

LES DEUX TRIBUNS. — Adieu, adieu. (*Sortent les citoyens.*)

SICINIUS. — C'est un temps plus heureux et plus agréable que lorsque ces mêmes camarades couraient à travers les rues en poussant des cris anarchiques.

BRUTUS. — Caïus Marcius était un noble officier à la guerre, mais insolent, gonflé d'orgueil, ambitieux au delà de toute imagination, égoïste....

SICINIUS. — Et aspirant à un pouvoir unique et sans partage.

MÉNÉNIUS. — Je ne le crois pas.

SICINIUS. — Nous l'aurions bien vu, à notre grand désespoir, s'il avait triomphé dans le consulat.

BRUTUS. — Mais les Dieux ont empêché cela, et Rome existe saine et sauve sans lui.

Entre UN ÉDILE.

L'ÉDILE. — Nobles tribuns, un esclave, que nous avons fait mettre en prison, rapporte que les Volsques, avec deux armées distinctes, sont entrés sur les territoires romains, et qu'ils détruisent tout sur leur passage avec la plus extrême fureur de la guerre.

MÉNÉNIUS. — C'est Aufidius, qui, ayant appris le bannissement de notre Marcius, montre encore au monde ses cornes qu'il avait rentrées dans sa coquille sans oser les en faire sortir, tant que Marcius était le défenseur de Rome.

SICINIUS. — Allons donc, que parlez-vous de Marcius?

BRUTUS. — Voyez à faire fouetter ce propagateur de bruits. Il ne se peut pas que les Volsques osent rompre avec nous.

MÉNÉNIUS. — *Il ne se peut pas !* nous savons que cela se peut parfaitement, et de mon vivant j'en ai vu trois exemples. Mais avant de le punir, informez-vous auprès de ce garçon, et sachez où il a appris cela, de crainte de fouetter par méprise votre propre information, et de battre le messager qui vous avertit de prendre garde à ce qu'on doit craindre.

SICINIUS. — Laissez-moi donc tranquille : je sais que cela ne peut pas être.

BRUTUS. — Ce n'est pas possible.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Les nobles se rendent tous au sénat en grand émoi : il est arrivé certaines nouvelles qui changent leurs allures habituelles.

SICINIUS. — C'est cet esclave ; allez, faites-le fouetter aux yeux du peuple ; c'est l'alarme qu'il a donnée ! ce n'est que la conséquence de son rapport !

LE MESSAGER. — Oui, digne Seigneur, le rapport de l'esclave est appuyé de témoignages, et il se raconte d'autres choses, plus terribles encore.

SICINIUS. — Quelles choses plus terribles ?

LE MESSAGER. — Il se dit publiquement de bien des côtés (jusqu'à quel point cela est probable, je n'en sais rien), que Marcius, uni à Aufidius, conduit une armée contre Rome et jure d'exercer une vengeance qui s'étendra de la plus tendre enfance à la plus extrême vieillesse.

SICINIUS. — Voilà qui est en effet bien probable !

BRUTUS. — Bruits semés tout simplement pour que les gens faibles désirent revoir dans la cité le dieu Marcius.

SICINIUS. — C'est justement là la manœuvre.

Ménénius. — Cette nouvelle est très-improbable : lui et Aufidius ne peuvent pas plus s'accorder que les contraires les plus extrêmes.

Entre un second messager.

Second messager. — Vous êtes mandés au sénat : une terrible armée, conduite par Caïus Marcius, allié à Aufidius, dévaste nos territoires ; ils ont déjà écrasé, incendié et pillé tout ce qui se trouvait sur leur chemin.

Entre COMINIUS.

Cominius. — Ah ! vous avez fait de belle besogne !

Ménénius. — Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ?

Cominius. — Vous aurez aidé à outrager vos propres filles, à faire tomber le plomb fondu de vos toits sur vos caboches, à voir vos femmes déshonorées sous vos nez....

Ménénius. — Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ?

Cominius. — A faire brûler vos temples jusque dans leurs fondements ; vous aurez réduit vos franchises, auxquelles vous étiez si fort attachés, à tenir dans un trou de serrure.

Ménénius. — Voyons, vos nouvelles, je vous en prie ? — Vous avez fait un beau chef-d'œuvre, je le crains. — Je vous en prie, vos nouvelles ? Si Marcius s'est joint aux Volsques....

Cominius. — *Si !* Il est leur Dieu ; il les conduit comme un être formé par une autre divinité que la nature, et qui saurait mieux qu'elle former l'homme ; et eux le suivent, contre nous, marmousets, avec autant de confiance que des bambins poursuivant des papillons, ou des bouchers tuant des mouches.

Ménénius. — Vous avez fait de jolie besogne, vous et vos gens à tabliers ; vous qui teniez si grand compte des voix de vos artisans et du souffle de vos mangeurs d'ail !

Cominius. — Il va faire tomber votre Rome sur vos têtes.

Ménénius. — Comme Hercule faisait tomber le fruit mûr. Vous avez fait de jolie besogne !

Brutus. — Mais est-ce vrai, Seigneur ?

Cominius. — Oui, et vous pâlirez avant d'apprendre la nouvelle contraire. Toutes les régions se révoltent de bonne grâce, et ceux qui résistent se font simplement moquer d'eux pour leur vaillance ignare, et périssent comme des sots fidèles Qui peut le blâmer ? vos ennemis et les siens trouvent que l'homme a quelque valeur.

Ménénius. — Nous sommes tous perdus, à moins que cet homme noble ne nous fasse grâce.

Cominius. — Qui la demandera ? les tribuns ne peuvent faire cela par pudeur ; le peuple a droit de sa part à autant de pitié que le loup de la part des bergers ; quant à ses meilleurs amis, s'ils lui disaient, « soyez bon pour Rome, » ils lui parleraient comme pourraient lui parler ceux qui ont mérité sa haine, et se montreraient ainsi comme des ennemis.

Ménénius. — C'est vrai ; s'il jetait dans ma maison le brandon qui devrait l'incendier, je n'aurais pas le front de lui dire : « arrêtez, je vous en conjure. » Ah ! vous avez fait de belles œuvres, vous et vos manouvriers ! vous avez bien *manœuvré !*

Cominius. — Vous avez appelé sur Rome une terreur telle que jamais elle ne fut plus incapable de se défendre.

Les deux tribuns. — Ne dites pas que nous l'avons appelée.

Ménénius. — Comment donc ! est-ce que c'est nous ? Nous l'aimions ; mais comme de stupides et lâches nobles, nous avons cédé devant vos meutes qui l'ont chassé de la ville en l'insultant.

Cominius. — Mais elles vont aboyer pour le rappeler, j'en ai peur. Tullus Aufidius, le second homme du monde, obéit à ses directions comme s'il était son officier : le désespoir est toute la politique, toute la force, toute la défense que Rome peut leur opposer.

Entre une troupe de citoyens.

Ménénius. — Voici venir les meutes. — Et ainsi Aufidius est avec lui ? — Vous êtes ces gens qui empestiez l'air, lorsque vous lanciez en l'air vos bonnets puants de graisse pour acclamer injurieusement l'exil de Coriolan. Il vient maintenant, et il n'est pas un seul cheveu de la tête d'un de ses soldats qui ne vous servira de fouet : autant de faquins ont jeté leurs bonnets en l'air, autant il en descendra ; voilà comment il vous payera de vos suffrages. Mais peu importe ; quand il nous brûlerait tous en un seul monceau de cendres, nous l'avons bien mérité.

Les citoyens. — Ma foi, nous apprenons de terribles nouvelles.

Premier citoyen. — Pour ma part, lorsque j'ai dit bannissez-le, j'ai dit que c'était pitié.

Second citoyen. — C'est aussi ce que j'ai dit.



CORIOLAN. Arrière!
MÉNÉNIUS. Comment! arrière! (Acte V, sc. II.)

Troisième citoyen. — Et moi aussi, et pour dire la vérité, c'est ce qu'ont dit beaucoup d'entre nous : ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux ; et quoique nous ayons volontiers consenti à son bannissement, c'était cependant contre notre volonté.

Cominius. — Vous êtes de fameux individus, suffrages que vous êtes !

Ménénius. — Vous avez fait de bonne besogne, vous et vos aboiements ! — Allons-nous au Capitole ?

Cominius. — Oh, oui : que faire d'autre ? (*Sortent Cominius et Ménénius.*)

Sicinius. — Allez, mes maîtres, retournez chez vous ; ne soyez pas découragés : ces hommes appartiennent à un parti qui serait heureux que ce qu'ils semblent si fort redouter fût vrai. Retournez chez vous, et ne montrez aucun signe de crainte.

Premier citoyen. — Les Dieux soient bons pour nous ! Venez, mes maîtres, retournons chez nous. J'ai toujours dit que nous avions tort quand nous l'avons banni.

Second citoyen. — Et c'est ce que nous avons tous dit. Mais venez, retournons chez nous. (*Sortent les citoyens.*)

Brutus. — Je n'aime pas ces nouvelles.

Sicinius. — Ni moi.

Brutus. — Allons au Capitole : — je donnerais la moitié de ma fortune pour que cette nouvelle fût fausse.

Sicinius. — Je vous en prie, marchons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Un camp à courte distance de Rome.

Entrent AUFIDIUS *et son* lieutenant.

Aufidius. — Est-ce qu'ils continuent à se porter vers le Romain ?

Le lieutenant. — Je ne sais quelle sorcellerie est en lui, mais vos soldats en font l'objet de leur prière avant, de leur conversation pendant, et de leurs grâces après le repas : et vous êtes vous, Seigneur, relégué dans l'ombre même, par vos propres amis.

Aufidius. — Je ne puis y porter remède maintenant, sans employer des moyens qui estropieraient nos projets. Il se comporte plus orgueilleusement même envers moi, que je n'aurais cru qu'il le ferait, lorsque je l'ai embrassé pour la première fois : cependant sa nature est restée constante en cela à elle-même, et je dois excuser ce qui ne peut être amendé.

Le lieutenant. — Cependant, j'aurais souhaité, Seigneur, — je dis cela dans votre intérêt, — que vous n'eussiez pas partagé le commandement avec lui, mais que vous eussiez conduit l'expédition par vous-même, ou que vous lui en eussiez laissé la direction à lui seul.

Aufidius. — Je te comprends bien, et sois sûr que lorsqu'il en viendra à rendre ses comptes, il ne sait pas ce que je puis alléguer contre lui. Quoiqu'il semble, et qu'il croie lui-même, et que les yeux du vulgaire soient témoins qu'il mène vaillamment toutes choses et qu'il rend de bons services à l'État volsque, combattant comme un dragon et triomphant aussitôt son épée tirée, cependant il a omis une certaine chose qui lui fera casser le cou ou qui mettra le mien en péril, lorsque nous arriverons à rendre nos comptes.

Le lieutenant. — Mais dites, je vous prie, Seigneur, croyez-vous qu'il emporte Rome ?

Aufidius. — Toutes les places se rendent à lui avant qu'il les assiége ; la noblesse de Rome est à lui ; les sénateurs et les patriciens l'aiment également : les tribuns ne sont pas des soldats, et leur peuple montrera autant d'empressement à le rappeler qu'il a montré de précipitation à le bannir. Je pense qu'il sera pour Rome, ce que l'orfraie est pour le poisson dont il s'empare par souveraineté de nature. En commençant il fut pour eux un noble serviteur ; mais il ne put porter ses triomphes avec égalité : cela fut peut-être l'effet de l'orgueil, qui corrompt toujours l'homme heureux favorisé d'un succès constant ; cela fut peut-être le défaut de jugement, qui le rendit incapable de disposer de ces circonstances dont il était le maître ; cela fut peut-être l'effet de sa nature, qui voulait qu'il ne fût qu'une seule chose, qu'il n'échangeât pas le casque contre la robe, et qui le faisait commander aux choses de la paix, avec la même roideur et la même façon d'être dont il commandait aux choses de la guerre ; en tout cas il a suffi d'un seul de ces défauts, — car il a des atomes de tous, non pas tous et en entier, je l'absous sous ce rapport, — pour le faire craindre, haïr et bannir : il possède un mérite qui se suicide en s'exprimant. Nos vertus sont soumises à l'opinion de notre temps, et le talent le plus recommandable par lui-même, n'a pas de tombe comparable à la tribune où il exalte ses propres actions. Un feu éteint

un autre feu : un clou en chasse un autre; le droit s'effondre sous d'autres droits, la force succombe sous la force. Allons, marchons. Caïus, dès que Rome sera tienne, tu seras le plus pauvre des hommes; alors il faudra peu de temps pour que tu sois à moi. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome — Une place publique.

Entrent MÉNÉNIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS, *et autres.*

MÉNÉNIUS. — Non, je n'irai pas : vous avez entendu ce qu'il a répondu à celui qui fut autrefois son général, à celui qui l'aimait tout particulièrement. Il m'appelait père, mais qu'importe? Allez, vous qui l'avez banni; prosternez-vous un mille avant d'arriver à sa tente, et faites route sur vos genoux pour aller implorer sa clémence : parbleu, s'il a fait des façons pour écouter Cominius, je n'ai qu'à rester au logis.

COMINIUS. — Il a eu l'air de ne pas me connaître.

MÉNÉNIUS. — Entendez-vous?

COMINIUS. — Cependant une fois il m'a appelé par mon nom : je lui ai fait valoir notre vieille amitié et le sang que nous avons répandu ensemble. Il n'a pas voulu répondre au nom de Coriolan; il a interdit qu'on lui donnât aucun nom; il était, a-t-il dit, une manière de néant, sans titre, jusqu'à ce qu'il se fût forgé un nom dans le feu de Rome incendiée.

MÉNÉNIUS. — Parbleu, vous avez fait de belle besogne, paire de tribuns qui avez sué sang et eau pour mettre les charbons à bon marché dans Rome. Oh! ce sera un noble souvenir!

COMINIUS. — Je lui ai rappelé combien il était royal de pardonner, lorsque le pardon devait être le moins attendu : il a répondu que c'était effronterie à un état d'adresser semblable prière à l'homme qu'il avait condamné.

MÉNÉNIUS. — Fort bien, pouvait-il moins dire?

COMINIUS. — J'ai essayé de réveiller son estime pour ses amis particuliers; il m'a répondu qu'il ne pouvait pas perdre son temps à les trier dans un tas énorme de paille infecte et moisie : il a dit que c'était folie pour un ou deux pauvres grains de laisser là ce fumier sans le brûler, et de lui permettre de continuer à offenser l'odorat.

MÉNÉNIUS. — *Pour un ou deux pauvres grains!* Je suis un de ces grains : sa mère, sa femme, son enfant, et ce brave homme que voilà aussi, nous sommes les grains : vous, vous êtes la paille moisie dont l'odeur pestilentielle monte jusque par delà la lune : il faut que nous soyons brûlés pour vous.

SICINIUS. — Voyons, soyez patient, je vous en prie : si vous nous refusez votre aide dans cette heure de si pressant besoin, du moins n'insultez pas à notre détresse. Mais, à coup sûr, si vous vouliez être l'avocat de votre pays, votre bouche éloquente pourrait arrêter notre compatriote mieux que l'armée que nous pouvons lever présentement.

MÉNÉNIUS. — Non! je ne m'en mêlerai pas.

SICINIUS. — Je vous en prie, allez le trouver.

MÉNÉNIUS. — Que ferais-je?

BRUTUS. — Essayez seulement ce que votre amitié peut avoir d'empire sur Marcius pour sauver Rome.

MÉNÉNIUS. — Bon, et supposons que Marcius me renvoie sans m'entendre comme il a renvoyé Cominius; que s'ensuivra-t-il? Me voilà revenu, ami repoussé, blessé au cœur par son indifférence? Supposez qu'il en soit ainsi?

SICINIUS. — Eh bien, votre bon vouloir mériterait encore de Rome des remercîments proportionnés à vos bonnes intentions.

Ménénius. — Je vais essayer : j'espère qu'il m'écoutera. Cependant je suis fort découragé par cette lèvre mordue devant le bon Cominius, et ces *hum* par lesquels il lui a répondu. Il n'a pas été pris au bon moment; il n'avait pas dîné : lorsque nos veines ne sont pas remplies, notre sang est froid, et alors nous faisons mauvaise mine au matin, nous n'avons aucune inclination à donner ou à pardonner; mais lorsque nous avons gorgé ces canaux de transport et ces tuyaux de notre sang de vin et de viandes, nous avons des âmes plus flexibles que dans nos heures de jeûne à la façon des prêtres : je vais l'épier jusqu'à ce qu'il soit alimenté convenablement pour ma requête, et alors je dresserai mon siége devant sa personne.

Brutus. — Vous connaissez la vraie route de son cœur, et vous ne pouvez perdre votre chemin.

Ménénius. — En bonne foi, je vais le mettre à l'épreuve : qu'il en soit ce qu'il voudra, avant peu je saurai à quoi m'en tenir sur mon succès. (*Il sort.*)

Cominius. — Il ne l'écoutera jamais.

Sicinius. — Non?

Cominius. — Je vous le dis, il est assis sur un siége d'or, son œil rouge comme s'il voulait brûler Rome, et son ressentiment faisant à sa pitié office de geôlier. Je me suis agenouillé devant lui; c'est très-faiblement qu'il m'a dit « relevez-vous; » puis il m'a congédié ainsi, avec le geste muet de sa main : quand j'ai été parti, il m'a fait envoyer un écrit indiquant ce qu'il voulait faire, et ce qu'il ne voulait pas faire, étant astreint par serment aux conditions qu'il énonçait : en sorte que tout espoir est vain, à moins que sa noble mère et sa femme, qui, à ce que j'apprends, ont l'intention d'aller le solliciter à la clémence pour son pays, ne réussissent. Ainsi, quittons ce lieu et allons par nos instances courtoises presser leur départ. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un poste avancé du camp volsque devant Rome. Les sentinelles sont à leurs postes.

Entre MÉNÉNIUS.

Première sentinelle. — Arrêtez : d'où êtes-vous?

Seconde sentinelle. — Arrêtez, et rebroussez chemin.

Ménénius. — Vous veillez comme des hommes; c'est bien : mais avec votre permission, je suis un magistrat politique, et je viens pour parler avec Coriolan.

Première sentinelle. — D'où venez-vous?

Ménénius. — De Rome.

Première sentinelle. — Vous ne pouvez pas passer; il vous faut vous en retourner : notre général ne veut plus rien entendre de là-bas.

Seconde sentinelle. — Vous verrez votre Rome avec une ceinture de flammes avant de parler à Coriolan.

Ménénius. — Mes bons amis, si vous avez entendu votre général parler de Rome et de ses amis dans cette ville, on peut parier à coup sûr que mon nom a touché vos oreilles; c'est Ménénius.

Première sentinelle. — C'est possible; retournez-vous-en : la vertu de votre nom n'a pas cours ici.

Ménénius. — Je te dis, camarade, que ton général est mon ami : j'ai été le livre de ses belles actions, le livre où les hommes ont lu sa gloire incomparable, agrandie encore peut-être ; car j'ai toujours représenté mes amis, — et il en est le principal, — avec toute la stature que la vérité peut permettre sans qu'on lui donne d'entorse : il est même arrivé quelquefois que pareil à une boule sur un terrain en pente, j'ai roulé au delà de la barre, et que pour le louer j'ai presque effleuré le mensonge : par conséquent, mon ami, je dois avoir permission de passer.

Première sentinelle. — Sur ma foi, Seigneur, quand bien même vous auriez proféré autant de mensonges en sa considération que vous avez prononcé de mots pour votre propre compte, vous ne passeriez pas ici; non, quand bien même il serait aussi vertueux de mentir, qu'il est vertueux de vivre chastement. Ainsi, retournez-vous-en.

Ménénius. — Je t'en prie, camarade, rappelle-toi que mon nom est Ménénius, Ménénius qui fut toujours fidèle partisan de votre général.

Seconde sentinelle. — Quoique vous ayez été *son menteur*, puisque vous dites que vous l'avez été, moi je suis un homme qui dis la vérité sous ses ordres, et qui vous dis en conséquence que vous ne pouvez passer. Ainsi retournez-vous-en.

Ménénius. — A-t-il dîné, peux-tu me le dire? car je ne voudrais lui parler que lorsqu'il aura dîné.

Première sentinelle. — Vous êtes Romain, n'est-ce pas?



VIRGILIA Mon Seigneur et époux!
CORIOLAN. Ces yeux ne sont pas les mêmes que j'avais à Rome.
(Acte V, sc II.)

Ménénius. — Oui, comme l'est ton général.

Première sentinelle. — Alors vous devriez haïr Rome, comme il la hait. Pouvez-vous bien penser, alors que vous avez chassé hors de vos portes leur véritable défenseur, et par l'effet d'une violente ignorance populaire donné votre bouclier à votre ennemi, pouvez-vous bien penser, dis-je, que vous allez arrêter sa vengeance avec les ridicules lamentations de vieilles femmes, les mains virginales de vos filles étendues en suppliantes, ou l'intercession tremblotante de vieux radoteurs tels que vous semblez en être un? Pouvez-vous penser que vous allez éteindre le feu prochain dont votre cité est prête à brûler, avec un souffle aussi faible que celui-là? Non, vous vous trompez; par conséquent retournez à Rome, et préparez-vous à votre exécution : vous êtes condamnés; notre général a juré que vous n'auriez ni répit, ni grâce.

Ménénius. — Maraud, si ton capitaine savait que je suis ici, il me traiterait avec égards.

Seconde sentinelle. — Allons donc, mon capitaine ne vous connaît pas.

Ménénius. — Je veux dire ton général.

Première sentinelle. — Mon général ne s'inquiète pas de vous. Retournez-vous-en, vous dis-je, allez, si vous ne voulez pas que je vous tire la demi-pinte de sang qui vous reste; retournez-vous-en, c'est tout ce que vous obtiendrez: retournez-vous-en.

Ménénius. — Mais voyons, camarade, camarade....

Entrent CORIOLAN *et* AUFIDIUS.

Coriolan. — Qu'y a-t-il?

Ménénius. — Maintenant, camarade, je vais dire deux mots sur votre compte; vous allez bien voir maintenant en quelle estime je suis tenu; vous vous apercevrez qu'un Jacquot de factionnaire n'a pas le pouvoir de m'interdire accès auprès de mon fils Coriolan : juge un peu sur le simple accueil que je vais recevoir de lui, si tu n'es pas à deux doigts de la pendaison, ou de quelque autre genre de mort plus longue à regarder et plus cruelle à souffrir; regarde maintenant ce qui va se passer, et évanouis-toi à la pensée de ce qui va t'advenir. — Puissent les Dieux de gloire tenir perpétuellement conseil pour la prospérité de ta personne, et t'aimer autant que t'aime ton vieux père Ménénius! Ô mon fils, mon fils! tu prépares du feu pour nous; regarde, voici de l'eau pour l'éteindre. On a eu bien de la peine pour me décider à venir vers toi; mais comme on m'a assuré que personne autre que moi ne pourrait t'émouvoir, je me suis laissé pousser hors de nos portes par le vent des soupirs, et je te conjure de pardonner à Rome et à tes compatriotes suppliants. Que les Dieux bons abattent ta colère, et en tournent les éclats contre ce valet que voici, qui comme une bûche qu'il est, m'a refusé accès auprès de toi.

Coriolan. — Arrière!

Ménénius. — Comment! *arrière!*

Coriolan. — Je ne connais ni femme, ni mère, ni enfant. Mes affaires sont engagées au service d'autrui : quoique ma vengeance m'appartienne personnellement, c'est dans les cœurs des Volsques que repose mon pouvoir de pardon. Quant à notre ancienne intimité, que l'ingrat oubli l'empoisonne, avant que la pitié ne révèle à quel point elle fut forte. Ainsi, partez. Mes oreilles sont plus puissantes contre vos prières, que vos portes contre ma force. Cependant, comme je t'aimais, prends ceci avec toi (*il lui remet un papier*); je l'avais écrit à ta considération, et je l'aurais envoyé. Je ne veux pas t'entendre dire un autre mot, Ménénius. — Aufidius, cet homme était mon bien-aimé dans Rome : tu vois cependant!

Aufidius. — Vous montrez un caractère constant. (*Sortent Aufidius et Coriolan.*)

Première sentinelle. — Eh bien, Seigneur, votre nom est-il Ménénius?

Seconde sentinelle. — Vous voyez que c'est un sortilége de grande puissance : vous savez le chemin pour vous en retourner chez vous.

Première sentinelle. — Avez-vous vu quelles rebuffades nous avons subies pour avoir retenu Votre Grandeur?

Seconde sentinelle. — Ne croyez-vous pas que j'ai de fortes raisons de m'évanouir?

Ménénius. — Je n'ai souci ni du monde, ni de votre général; quant à des êtres tels que vous, j'ai peine à me figurer que cela existe, tant vous êtes peu de chose. Celui qui a la volonté de mourir de son propre fait, ne craint pas la mort du fait d'un autre: que votre général fasse tout ce qu'il voudra de pire. Quant à vous, restez longtemps ce que vous êtes, et que votre misère aille en s'accroissant avec l'âge! Je vous dis comme il m'a dit, arrière! (*Il sort.*)

Première sentinelle. — Un noble camarade, je lui en réponds.

Seconde sentinelle. — Le noble camarade est

notre général; lui, est le roc, le chêne que le vent ne peut ébranler. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La tente de Coriolan.

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS *et autres.*

CORIOLAN. — Demain, nous ferons camper notre armée sous les murs de Rome. Mon collègue dans cette entreprise, vous devrez rapporter aux Seigneurs Volsques avec quelle franchise j'ai conduit cette affaire.

AUFIDIUS. — Vous n'avez eu égard qu'à leurs intérêts; vous avez fermé vos oreilles aux supplications universelles de Rome; vous ne vous êtes permis aucune entrevue particulière, pas même avec ceux de vos amis qui pouvaient se croire sûrs de vous.

CORIOLAN. — Ce vieillard que j'ai renvoyé le dernier à Rome le cœur brisé, m'aimait plus qu'un père; il me tenait vraiment pour un Dieu. Leur dernière ressource était de me l'envoyer, et c'est en considération de sa vieille amitié — bien que je lui aie fait mauvais visage, — que j'ai offert une fois encore les premières conditions qu'ils ont déjà refusées, et qu'ils ne peuvent accepter maintenant; c'est pour lui faire seulement honneur, à lui qui croyait obtenir davantage, que j'ai fait cette bien petite concession : maintenant je ne prête plus l'oreille à aucune nouvelle ambassade ou supplication, soit de l'État, soit de mes amis particuliers. (*Bruit à l'extérieur.*) Ah! quel est ce tapage? Viendra-t-on me tenter pour me faire briser mon serment à l'instant même où je le formule? cela ne sera pas.

Entrent en habits de suppliantes, VIRGILIA, VOLUMNIA, *conduisant* LE JEUNE MARCIUS, VALÉRIA *et des gens de leur suite.*

CORIOLAN. — Ma femme marche en tête, puis le moule vénérable où ce corps fut formé, tenant par la main le petit-fils de son sang. Mais arrière, affection! liens et priviléges de la nature, brisez-vous! que l'obstination soit tenue pour vertu. — Que peut sur moi cette attitude respectueuse? que peuvent ces yeux de colombe qui rendraient les Dieux parjures? — Je me fonds, et je ne suis pas d'une argile plus solide que les autres. — Ma mère se courbe comme si l'Olympe était fait pour s'incliner en suppliant devant une fourmilière, et mon jeune garçon porte un aspect d'intercession qui fait crier à la grande nature « ne refuse pas. » Que les Volsques labourent Rome et passent la herse sur l'Italie : je ne serai jamais assez oison pour obéir à l'instinct; mais je garderai l'attitude d'un homme qui se serait créé de lui-même et qui ne connaîtrait aucune parenté.

VIRGILIA. — Mon Seigneur et époux!

CORIOLAN. — Ces yeux ne sont pas les mêmes que j'avais à Rome.

VIRGILIA. — C'est la douleur qui nous montre à vous si changées, qui vous fait croire cela.

CORIOLAN. — Voilà que maintenant, comme un acteur stupide, j'ai oublié mon rôle au point de me faire siffler. — Ô toi, le meilleur de ma chair, pardonne à ma rigueur; mais ne me dis pas pour cela « pardonne à nos Romains. » — Oh! un baiser long comme mon exil, doux comme ma vengeance! Par la jalouse reine du ciel, ce baiser, ma chérie, je te l'ai emporté en partant, et depuis lors ma lèvre fidèle a toujours gardé sa virginité. — Ô Dieux! je babille, et j'oublie de saluer la plus noble mère qu'il y ait au monde : courbe-toi jusqu'à terre, mon genou, et montre de ton profond respect une marque plus grande que n'en donne le respect des fils ordinaires. (*Il s'agenouille.*)

VOLUMNIA. — Oh! relève-toi, béni, tandis que moi, sans coussin plus doux que cette pierre, je m'agenouillerai devant toi, et que je te montrerai un respect contraire à l'usage, comme si les lois du respect entre l'enfant et la mère avaient jusqu'à présent été mal comprises. (*Elle s'agenouille.*)

CORIOLAN.—Qu'est-ce-là? vous courbez le genou devant moi? devant le fils que vous avez fouetté? en ce cas, que les cailloux de la maigre plage aillent frapper les étoiles; que les vents révoltés lancent les cèdres orgueilleux contre le soleil enflammé; qu'on supprime l'impossibilité, afin de faire de ce qui ne peut être une chose d'exécution facile.

VOLUMNIA. — Tu es mon guerrier; j'ai contribué à te former. — Connais-tu cette Dame?

CORIOLAN. — La noble sœur de Publicola, la lune de Rome, chaste comme les glaçons qui, formés du plus pur de la neige congelée par le froid, se suspendent au temple de Diane : — chère Valéria!

VOLUMNIA. — Voici un faible abrégé de vous-même, qui, avec les développements complets que le temps lui donnera, pourra présenter votre entière image un jour.

CORIOLAN. — Puisse, avec le consentement du

suprême Jupiter, le Dieu des soldats apprendre la noblesse à tes pensées, afin que tu te montres invulnérable à la honte, et que tu te dresses dans les combats comme un grand phare en pleine mer, résistant à toutes les tempêtes, et sauvant ceux dont les yeux t'apercevront !

Volumnia. — A genoux, maraud !

Coriolan. — Voilà mon brave garçon !

Volumnia. — Eh bien, lui, votre femme, cette Dame et moi-même, nous venons auprès de vous en suppliants.

Coriolan. — Paix, je vous en conjure : ou si vous demandez, rappelez-vous auparavant que vous ne devez pas regarder comme des refus à vous faits, le refus de choses que j'ai juré de n'accorder jamais. Ne m'ordonnez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler de nouveau avec les artisans de Rome : ne me dites pas qu'en cela je semble dénaturé ; n'essayez pas d'abattre ma rage et ma vengeance avec vos froides raisons.

Volumnia. — Oh ! assèz, assez ! vous avez dit déjà que vous ne nous accorderiez rien ; car nous n'avons rien d'autre à vous demander que ce que vous nous refusez déjà : cependant nous demanderons, afin que si notre requête n'est pas exaucée par vous, le blâme en retombe sur votre dureté : ainsi écoutez-nous.

Coriolan. — Aufidius, et vous, Volsques, prêtez l'oreille ; car nous n'écouterons rien venant de Rome en particulier. — Votre requête ?

Volumnia. — Quand bien même nous serions silencieuses et que nous ne parlerions pas, nos vêtements et l'état de nos corps révéleraient la vie que nous avons menée depuis ton exil. Pense en toi-même que nous, qui sommes venues ici, nous sommes plus malheureuses que toutes les femmes vivantes à cette heure, puisque ta vue qui devrait fait rayonner nos yeux de joie, faire danser nos cœurs d'allégresse, contraint nos yeux à pleurer, et nos cœurs à trembler de crainte et de douleur ; car elle montre à la mère, à l'épouse, à l'enfant, le fils, l'époux et le père déchirant les entrailles de sa patrie. Et c'est sur nous, pauvres êtres, que retombe le plus lourdement ta haine : tu nous interdis de prier les Dieux, ce qui est un bonheur dont tous jouissent, excepté nous ; car comment pourrions-nous, — hélas ! comment pourrions-nous prier pour notre patrie, comme nous y sommes obligées, — et prier en même temps pour ta victoire, comme nous y sommes également obligées ? Hélas ! ou bien il nous faut perdre la patrie, notre chère nourrice, ou bien te perdre toi, notre bonheur au sein de la patrie. Nous ne pourrons nous soustraire à un inévitable malheur, quel que soit celui de nos vœux qui soit exaucé, et de quelque côté que soit la victoire ; car il nous faudra te voir, ou bien conduit chargé de chaînes à travers nos rues comme un renégat devenu étranger, oû bien marchant en triomphateur sur les ruines de ta patrie, et remportant la palme pour avoir bravement versé le sang de ton épouse et de ton enfant. Pour moi, mon fils, je n'ai pas dessein d'attendre pour savoir quelle fortune cette guerre décidera : si je ne peux te persuader de montrer aux deux partis une noble faveur plutôt que de chercher la ruine de l'un d'eux, tu ne marcheras à l'assaut de ta patrie qu'en foulant aux pieds, — comptes-y, tu n'y marcheras pas autrement, — le sein de la mère qui te mit en ce monde.

Virgilia. — Oui, et le mien aussi qui vous donna cet enfant pour conserver votre nom vivant dans l'avenir.

Le jeune Marcius. — Il ne marchera pas sur moi ; je m'enfuirai jusqu'à ce que je sois plus grand, mais alors je combattrai.

Coriolan. — Pour ne pas ressentir de tendresse féminine, il ne faut voir face d'enfant, ni face de femme. Je suis resté trop longtemps. (*Il se lève.*)

Volumnia. — Voyons, ne vous séparez pas ainsi de nous. Si notre requête avait pour but de sauver les Romains en amenant la ruine des Volsques que vous servez, vous pourriez nous condamner comme cherchant à empoisonner votre honneur : non, notre requête vous demande de les réconcilier : tandis que les Volsques diront : « Voilà la clémence que nous avons montrée, » les Romains diront : « Voilà la clémence que nous avons reçue, » et des deux côtés, tous te salueront de leurs acclamations, et crieront : « Sois béni pour avoir fait cette paix ! » Tu le sais, mon illustre fils, la fin de la guerre est incertaine ; mais une chose est certaine, c'est que si tu conquiers Rome, le bénéfice que tu en retireras sera un tel nom, que le répéter sera provoquer les malédictions, et que les chroniques l'enregistreront ainsi : « L'homme était noble, mais il effaça toute sa gloire par sa dernière entreprise ; il détruisit sa patrie, et son nom reste en horreur aux âges à venir. » Parle-moi, mon fils : tu as recherché les



MÉNÉNIUS. Écoutez ! comme ils sont joyeux !

(Acte V, sc. IV.)

nobles ambitions de l'honneur pour rivaliser sans doute avec la magnanimité des Dieux ; pour déchirer par ton tonnerre le vaste sein de l'air, et cependant pour ne diriger les coups de ta foudre sulfureuse que sur un simple chêne. Pourquoi ne parles-tu pas ? Crois-tu qu'il soit honorable pour un homme noble de se rappeler éternellement les injures ? Ma fille, parlez lui, vous ; il ne s'émeut pas de nos pleurs. — Parle-lui, toi, mon garçon ; peut-être ton enfance aura le don de l'émouvoir plus que nos raisons. — Il n'y a pas d'homme au monde qui soit plus obligé envers sa mère ; cependant il me laisse là babiller, comme si j'étais une personne aux ceps. Tu n'as jamais dans ta vie montré à ta mère aucun respect ; tandis qu'elle, la pauvre poule, ne désirant pas une seconde couvée, te poussait à la guerre par ses gloussements, et te saluait aussi de ses gloussements lorsqu'elle te voyait revenir chargé de gloire à tes foyers. Dis-moi que ma requête est injuste, et alors repousse-moi d'ici ; mais si elle n'est pas telle, c'est toi qui n'es pas honnête, et les Dieux te puniront pour m'avoir refusé cette obéissance à laquelle une mère a droit. Il se détourne ; à genoux, Dames ! humilions-le par nos génuflexions. Il se rattache plus d'orgueil à son surnom de Coriolan, que nos prières ne contiennent de pouvoir de pitié. Agenouillons-nous ! c'est la fin ; c'est pour la dernière fois ; puis nous nous en irons à Rome, et nous y mourrons en compagnie de nos voisins. Voyons, regarde-nous : cet enfant qui ne peut dire ce qu'il voudrait, mais qui s'agenouille et tend les mains à notre imitation, donne à notre prière des raisons d'une force plus puissante que celles que tu peux donner pour la repousser. — Allons, partons : cet homme eut une Volsque pour mère ; sa femme est

à Corioles, et si cet enfant lui ressemble, c'est par hasard. Donnez-nous cependant notre congé : me voilà réduite au silence jusqu'à ce que notre cité soit en cendres, mais alors je parlerai quelque peu.

Coriolan, *après avoir tenu quelque temps en silence la main de Volumnia.* — Ô mère, mère! qu'avez-vous fait? Regardez, les cieux s'ouvrent, les Dieux regardent en bas, et il rient devant cette scène contre nature. Oh! ma mère! ma mère! oh! Vous avez remporté une heureuse victoire pour Rome; mais quant à votre fils, — croyez-le, oh! croyez-le, — vous lui avez infligé une défaite bien dangereuse, si elle n'est pas tout à fait mortelle! Mais attendons l'avenir. — Aufidius, quoique je ne puisse faire une guerre franche, je saurai faire une paix convenable. Maintenant, mon bon Aufidius, si vous étiez à ma place, auriez-vous pu écouter une mère moins que je ne l'ai fait, ou lui accorder moins, Aufidius?

Aufidius. — J'étais ému de ce spectacle.

Coriolan. — J'ose jurer que vous l'étiez : et, Seigneur, ce n'est pas peu de chose que de tirer de mes yeux l'eau de la compassion. Mais mon bon Seigneur, avisez-moi de la paix que vous voulez faire : pour ma part, je ne rentrerai pas dans Rome, je retournerai avec vous; et je vous prie, soutenez-moi dans cette cause. — Ô mère! ô femme!

Aufidius, *à part.* — Je suis ravi que tu aies mis ta clémence et ton honneur en guerre dans ton âme; de cette circonstance, je saurai faire sortir ma première fortune. (*Les dames font des signes à Coriolan.*)

Coriolan, *à Volumnia et Virgilia.* — Oui, à bientôt; mais nous allons boire ensemble, et vous rapporterez à Rome un témoin meilleur que des paroles, un traité que nous ferons contre-signer à des conditions égales des deux côtés. Allons, entrez avec nous. Mesdames, vous méritez qu'on vous érige un temple; toutes les épées de l'Italie et toutes ses armes confédérées n'auraient pu faire cette paix. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Une place publique.

Entrent MÉNÉNIUS *et* SICINIUS.

Ménénius. — Voyez-vous ce coin du Capitole, là-bas, cette pierre angulaire, là-bas?

Sicinius. — Oui, et bien, quoi?

Ménénius. — S'il vous est possible de la déplacer avec votre petit doigt, il y a quelque espérance que les Dames de Rome, particulièrement sa mère, l'emporteront sur lui. Mais je dis qu'il n'y a pas à espérer cela; nos gorges sont condamnées et n'attendent plus que l'exécution.

Sicinius. — Est-il possible que les sentiments d'un homme changent en si peu de temps!

Ménénius. — Il y a une différence entre une chenille et un papillon : cependant le papillon fut d'abord une chenille. Ce Marcius d'homme est devenu dragon : il a des ailes; il est mieux qu'une chose rampante.

Sicinius. — Il aimait tendrement sa mère.

Ménénius. — Il m'aimait aussi : mais maintenant il ne se rappelle pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans de la sienne. L'âpreté de sa physionomie suffirait pour faire aigrir les raisins mûrs : lorsqu'il marche, il se meut comme une machine de guerre, et la terre se fend sous ses pas : son œil serait capable de percer une cuirasse; ses paroles sont un glas, et ses *hum* des coups de bélier. Il est assis dans sa majesté comme quelqu'un qui doit représenter Alexandre. Ce qu'il ordonne est fait, et terminé aussitôt qu'ordonné. Pour être un Dieu, il ne lui manque que l'éternité, et un ciel pour lui servir de trône.

Sicinius. — Si, il lui manque encore la clémence, si vous le dépeignez fidèlement.

Ménénius. — Je le dépeins tel que je l'ai vu. Faites attention à la clémence que sa mère va nous rapporter de sa part. Il n'y a pas plus de clémence en lui qu'il n'y a de lait dans un tigre mâle; notre pauvre cité le verra bien : et tout cela est votre ouvrage.

Sicinius. — Puissent les Dieux être bons pour nous!

Ménénius. — Non, dans une telle circonstance, les Dieux ne seront pas bons pour nous. Lorsque nous l'avons banni, nous ne les avons pas respectés, et aujourd'hui qu'il revient pour nous tordre le cou, eux ne nous respectent pas.

Entre UN MESSAGER.

Le messager. — Seigneur, si vous voulez sauver votre vie, fuyez à votre maison : les plébéiens se sont emparés de votre collègue dans le tribunat, et le traînent d'ici et de là, jurant tous que si les Dames ne rapportent pas des nouvelles rassurantes, ils le feront périr à petit feu.

Entre UN SECOND MESSAGER.

SICINIUS. — Quelles nouvelles?

SECOND MESSAGER. — Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles! Les Dames l'ont emporté, les Volsques ont décampé, et Marcius est parti : un jour plus heureux n'a jamais lui sur Rome, non jamais, depuis l'expulsion des Tarquins.

SICINIUS. — Mon ami, es-tu sûr que cela est vrai? Est-ce très-certain?

SECOND MESSAGER. — Aussi certain que je le suis que le soleil est du feu : où êtes-vous donc allés rôder pour mettre cela en doute? Jamais flots grossis ne se sont précipités à travers l'arche d'un pont, comme nos gens rassurés se précipitent à travers les portes. Mais entendez-vous? (*Les trompettes et les hautbois sonnent, les tambours battent, et tout cela ensemble. Applaudissements dans le lointain.*) Les trompettes, les trombones, les psaltérions, les fifres, les tambourins, les cymbales et les applaudissements des Romains font danser le soleil. (*Applaudissements nouveaux.*) Entendez-vous?

MÉNÉNIUS. — Ce sont de bonnes nouvelles : je vais aller à la rencontre des Dames. Cette Volumnia vaut une cité entière de consuls, de sénateurs, de patriciens, et elle vaut un univers entier, terre et mer, de tribuns tels que vous. Vous avez bien prié aujourd'hui; ce matin, je n'aurais pas donné un liard de dix mille de vos gorges (*Applaudissements et musique.*) Écoutez! comme ils sont joyeux!

SICINIUS. — Que les Dieux vous bénissent d'abord pour vos nouvelles, et puis acceptez ma reconnaissance.

SECOND MESSAGER. — Seigneur, nous avons tous de grands motifs de rendre de grandes actions de grâces.

SICINIUS. — Elles sont près de la ville?

SECOND MESSAGER. — Presque sur le point d'entrer.

SICINIUS. — Nous allons marcher à leur rencontre, et augmenter la joie générale de la nôtre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Rome. — Une rue près des portes.

Entrent LES DAMES *accompagnées par* LES SÉNATEURS, LES PATRICIENS *et* LE PEUPLE. *Le cortége traverse le théâtre.*

PREMIER SÉNATEUR. — Contemplez notre divinité protectrice, celle qui donne la vie à Rome! Convoquez toutes vos tribus, louez les Dieux, et faites des feux de triomphe; répandez des fleurs devant elles : renversez le cri par lequel Marcius fut banni; que la bienvenue souhaitée à sa mère soit l'acclamation qui le rappelle; criez : « Vous êtes les bienvenues, Dames, les bienvenues! »

TOUS. — Vous êtes les bienvenues, Dames, les bienvenues! (*Fanfares de tambours et de trompettes. Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Antium. — Une place publique.

Entre TULLUS AUFIDIUS *avec des gens de sa suite.*

AUFIDIUS. — Allez, informez les Seigneurs de la cité que je suis ici : remettez-leur ce papier, et priez-les, quand ils l'auront lu, de se rendre sur la place du marché, où je certifierai la vérité de cet écrit à leurs propres oreilles et à celles du peuple. Celui que j'accuse a passé, à cette heure, les portes de la ville, et il a l'intention de se présenter devant le peuple, dans l'espérance qu'il se purgera par des paroles : dépêchez. (*Sortent des gens de la suite.*)

Entrent trois ou quatre CONSPIRATEURS *de la faction d'*AUFIDIUS.

AUFIDIUS. — Soyez les très-bienvenus!

PREMIER CONSPIRATEUR. — Comment va notre général?

AUFIDIUS. — Mais tout à fait comme un homme empoisonné par ses propres aumônes, et assassiné par sa charité.

SECOND CONSPIRATEUR. — Très-noble Seigneur, si vous tenez toujours pour le projet dont vous avez désiré que nous fussions parties, nous vous débarrasserons de votre grand danger.

AUFIDIUS. — Monsieur, je ne puis rien vous dire; nous devrons agir selon les dispositions du peuple.

TROISIÈME CONSPIRATEUR. — Le peuple restera incertain tant qu'il y aura querelle entre vous; mais la chute de l'un ou de l'autre fera du survivant l'héritier de tout.

AUFIDIUS. — Je le sais; quant au motif que j'ai de le frapper, il est des plus légitimes. Je l'ai relevé, et j'ai engagé mon honneur pour sa fidélité; alors lui, se voyant ainsi grandi, il a ar-

rosé la plante de sa nouvelle croissance avec l'eau de la flatterie, séduisant ainsi mes amis; et pour atteindre ce but, il courba sa nature que jusqu'alors on n'avait connue que rude, ingouvernable et fière.

Troisième conspirateur. — Seigneur, son entêtement, alors qu'il postulait le consulat, et qu'il le perdit faute de se courber....

Aufidius. — J'allais en parler. Lorsqu'il fut banni par suite de ce fait, il vint à mon foyer, il présenta sa gorge à mon poignard : je l'accueillis; je le fis avec moi co-serviteur de l'État; je donnai en tout satisfaction à ses désirs personnels; je le laissai choisir dans mes régiments, mes hommes les meilleurs et les plus frais, pour qu'il pût exécuter ses projets; je servis moi-même ses desseins de ma personne; je l'aidai à moissonner cette gloire qu'il finit par prendre tout entière pour lui; je mis quelque orgueil à me faire à moi-même ce tort; tant qu'enfin, je semblai son suivant, non son collègue, et qu'il me soldait de mes peines par son attitude approbative, comme si j'eusse été un mercenaire.

Premier conspirateur. — C'est ce qu'il a fait, Seigneur; l'armée en était stupéfaite, et lorsqu'enfin il avait déjà emporté Rome, et que nous avions à attendre autant de butin que de gloire....

Aufidius. — C'est cela même, et pour venger cela, je l'étreindrai de tous mes muscles. Pour quelques-unes de ces gouttes de la douleur féminine, qui sont à aussi bon marché que des mensonges, il a vendu le sang et les fatigues de notre grande entreprise : aussi mourra-t-il, et moi je ressusciterai par sa chute. Mais, écoutez! (*Les tambours et les trompettes résonnent en même temps que s'élèvent les acclamations du peuple.*)

Premier conspirateur. — Vous êtes entré dans votre ville natale comme un courrier, et vous n'avez reçu aucune bienvenue; mais lui, il revient en déchirant l'air de tapage.

Second conspirateur. — Et les patients imbéciles dont il a égorgé les enfants, écorchent leurs vils gosiers pour le couvrir de gloire.

Troisième conspirateur. — Par conséquent, tirez avantage à votre profit de la première occasion, et avant qu'il parle et émeuve le peuple par ce qu'il voudrait dire, faites-lui sentir votre épée, et les nôtres la seconderont. Lorsqu'il sera couché tout de son long, le récit que vous présenterez à votre point de vue enterrera ses raisons en même temps que son corps.

Aufidius. — Cessez de parler : voici venir les Seigneurs.

Entrent les seigneurs *de la cité.*

Les seigneurs. — Vous êtes le bienvenu dans la patrie!

Aufidius. — Je n'ai pas mérité cet accueil : mais, nobles Seigneurs, avez-vous lu avec attention ce que je vous ai écrit?

Les seigneurs. — Oui.

Premier seigneur. — Et nous sommes affligés d'apprendre cela. Toutes ses fautes précédentes auraient pu n'encourir, je crois, qu'un blâme léger; mais finir là où il devait seulement commencer, sacrifier les avantages de nos levées, nous laisser les frais de la guerre, faire un traité, alors qu'il fallait une capitulation, voilà qui n'admet aucune excuse.

Aufidius. — Il approche : vous l'entendrez.

Entre CORIOLAN, *tambours battants et drapeaux déployés, suivi d'une foule de citoyens.*

Coriolan. — Salut, Seigneurs! me voici revenu votre soldat, pas plus infecté qu'à mon départ de l'amour de ma patrie, mais toujours dévoué à vos ordres souverains. Sachez donc que le succès a couronné mon entreprise, et que m'ouvrant un sanglant passage, j'ai conduit votre armée jusqu'aux portes de Rome. Le butin que nous avons rapporté s'élève de plus d'un grand tiers au-dessus des frais de cette action. Nous avons fait la paix avec autant d'honneur pour les Antiates que de honte pour les Romains; et nous vous remettons ici, signé des consuls et des patriciens, et scellé du sceau du sénat, le traité que nous avons conclu.

Aufidius. — Ne le lisez pas, nobles Seigneurs; mais dites à ce traître qu'il a abusé au plus haut point des pouvoirs que vous lui aviez donnés.

Coriolan. — *Traître!* qu'est-ce à dire?

Aufidius. — Oui, traître, Marcius!

Coriolan. — *Marcius!*

Aufidius. — Oui, Marcius, Caïus Marcius : est-ce que tu crois que je vais t'honorer de ce larcin, t'appeler de ton nom volé, Coriolan, dans Corioles? Seigneurs et chefs de l'État, il a trahi vos intérêts avec perfidie, et remis pour quelques larmes d'eau salée votre cité de Rome (je dis votre cité) à sa mère et à sa femme. Il a brisé sa



AUFIDIUS. Insolent scélérat!
LES CONSPIRATEURS. Tuez, tuez, tuez, tuez, tuez-le! (Acte V, sc. VI.)

résolution et son serment, comme un fil de soie pourrie; il n'admettait aucun conseil à la guerre; mais devant les larmes de sa nourrice, il a pleurniché, et en gémissant il a rendu votre victoire, si bien que les pages rougissaient de lui, et que les hommes de cœur se regardaient avec étonnement les uns les autres.

CORIOLAN. — Entends tu, Mars?

AUFIDIUS. — Ne nomme pas le Dieu, enfant des larmes!

CORIOLAN. — Ah!

AUFIDIUS. — Assez.

CORIOLAN. — Démesuré menteur, tu viens de trop gonfler mon cœur pour l'espace qui le contient. *Enfant!* ah, manant! Pardonnez-moi, Seigneurs, c'est la première fois que j'aurai été contraint d'injurier. Votre jugement, graves Seigneurs, doit donner le démenti à ce chien, et ses souvenirs, à lui qui porte mes marques imprimées sur sa peau, qui portera mes volées jusqu'au tombeau, se joindront à vous pour lui jeter le démenti.

PREMIER SEIGNEUR. — Paix tous les deux, et écoutez-moi parler.

CORIOLAN. — Taillez-moi en pièces, Volsques! hommes et adolescents, teignez vos glaives dans mon sang! *Enfant!* chien traître! Si vous avez écrit vos annales avec véracité, c'est ici que comme un aigle dans un colombier, je mis en fuite vos Volsques épouvantés dans Corioles: seul, je fis cela! *Enfant!*

AUFIDIUS. — Comment, nobles Seigneurs, est-ce que vous allez laisser cet impie vantard vous rappeler, à vos yeux et à vos oreilles mêmes, son aveugle fortune qui fut votre honte?

LES CONSPIRATEURS. — Qu'il meure pour cela.

Les citoyens, *parlant tous pêle-mêle.* — Mettez-le en pièces! faites cela sur-le-champ. — Il a tué mon fils. — Il a tué ma fille. — Il a tué mon cousin Marcus. — Il a tué mon père.

Second seigneur. — Paix, ho! pas d'outrage! paix! l'homme est noble et sa renommée embrasse l'orbe de cette terre. La dernière faute qu'il a commise obtiendra de nous une judicieuse audition. — Tiens-toi à l'écart, Aufidius, et ne trouble pas la paix.

Coriolan. — Oh! si je le tenais avec six Aufidius, ou davantage, avec sa tribu, pour tailler de l'ouvrage à mon épée justement tirée!

Aufidius. — Insolent scélérat!

Les conspirateurs. — Tuez, tuez, tuez, tuez, tuez-le! (*Aufidius et les conspirateurs tirent leurs épées et tuent Coriolan qui tombe : Aufidius met le pied sur lui.*)

Les seigneurs. — Arrêtez, arrêtez, arrêtez, arrêtez!

Aufidius. — Mes nobles maîtres, écoutez-moi.

Premier seigneur. — Ô Tullus!

Second seigneur. — Tu as commis un acte dont la vaillance pleurera.

Troisième seigneur. — Ne marchez pas sur lui. — Mes maîtres, vous tous, restez paisibles; rengainez vos épées.

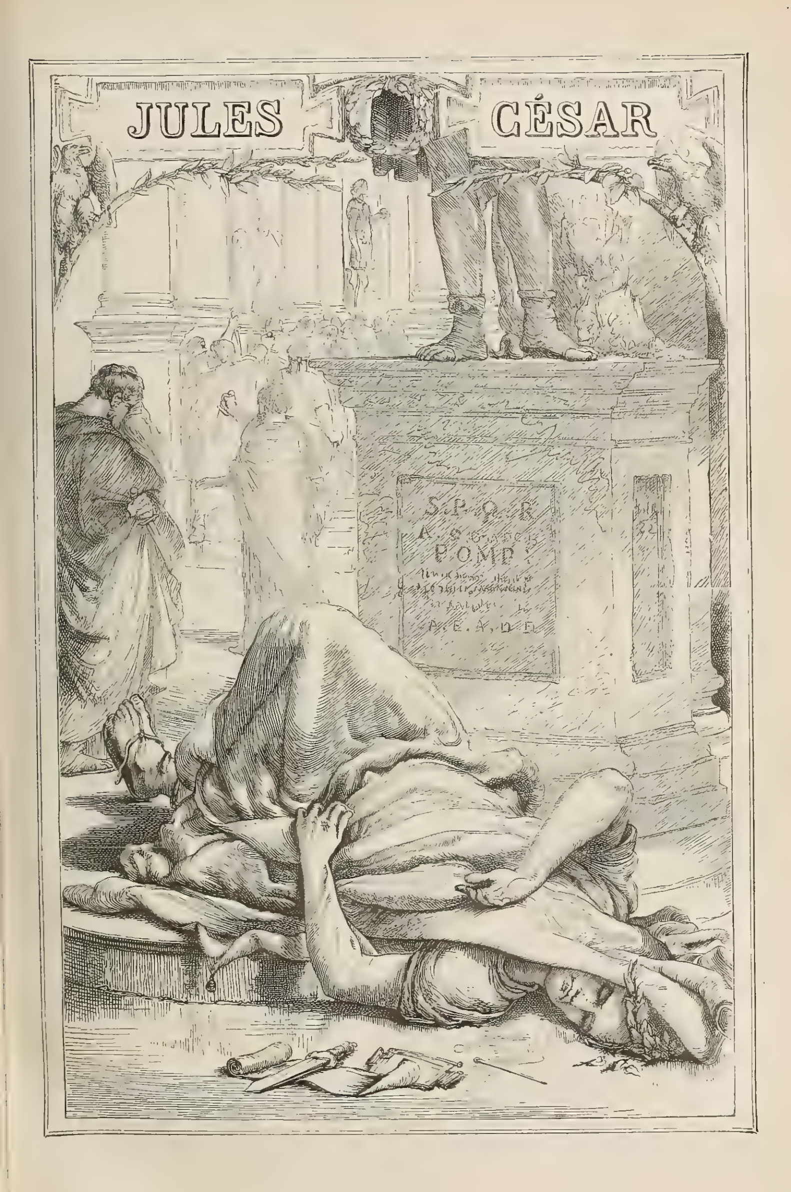
Aufidius. — Mes Seigneurs, lorsque vous saurez (et je ne puis vous l'expliquer dans cet état de rage qu'il a provoqué) quels grands dangers vous faisait courir la vie de cet homme, vous vous réjouirez qu'il ait été ainsi supprimé. Qu'il plaise à Vos Honneurs de m'appeler à votre sénat, là je vous prouverai que je suis votre loyal serviteur, ou je me soumet'rai à votre plus sévère censure.

Premier seigneur. — Emportez d'ici son corps, et pleurez sur lui : qu'il soit honoré comme le plus noble cadavre que jamais héraut ait conduit à son urne funéraire.

Second seigneur. — La propre impatience de Coriolan enlève à Aufidius une large part de blâme. Tirons le meilleur parti possible de cela.

Aufidius. — Ma rage est évanouie, et je suis frappé de douleur. Enlevez-le. — Que trois des principaux soldats aident à l'enlever; je serai un des trois. Bats le tambour, toi, et qu'il parle d'une manière lugubre : portez vos piques la pointe en bas. Quoi qu'il ait fait dans cette ville bien des veuves et des orphelins qui pleurent encore à cette heure leur injure, cependant nous conserverons de lui un noble souvenir. — Aidez. (*Ils sortent emportant le corps de Coriolan. On bat une marche funèbre.*)




JULES CÉSAR
S.P.Q.R.

PERSONNAGES DU DRAME.

JULES CÉSAR.

OCTAVE CÉSAR, MARC ANTOINE, MARC ÉMILE LÉPIDE.	triumvirs après la mort de JULES CÉSAR.
CICÉRON, PUBLIUS, POPILIUS LÉNA.	sénateurs.
MARCUS BRUTUS, CASSIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, LIGARIUS, DÉCIUS BRUTUS, MÉTELLUS CIMBER.	conspirateurs contre CÉSAR.
FLAVIUS, MARULLUS.	tribuns.

ARTÉMIDORE, sophiste de Gnide.
CINNA, poëte.
UN AUTRE POËTE.
UN DEVIN.

LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA, LE JEUNE CATON, VOLUMNIUS.	amis de BRUTUS et de CASSIUS.
VARRON, CLITUS, CLAUDIUS, STRATON, LUCIUS, DARDANIUS.	serviteurs de BRUTUS.

PINDARE, serviteur de CASSIUS.

CALPHURNIA, femme de JULES CÉSAR.
PORTIA, femme de BRUTUS.

SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, etc.

SCÈNE. — Pendant la plus grande partie du drame à ROME, puis à SARDES, et près de PHILIPPE.

JULES CÉSAR

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une rue.

Entrent FLAVIUS *et* MARULLUS, *suivis par un flot de populace.*

FLAVIUS. — Hors d'ici ! Au logis, fainéants, au logis ! Est-ce que c'est aujourd'hui jour de fête ? Comment ! est-ce que vous ne savez pas qu'étant des artisans, vous ne devez pas vous montrer un jour ouvrier, sans avoir les insignes de vos professions ? — Parle, toi, quel est ton métier ?

PREMIER CITOYEN. — Hé, Seigneur, je suis charpentier.

MARULLUS. — Où est ton tablier de cuir et ta règle ? Pourquoi te promènes-tu avec tes plus beaux habits ? — Et vous, Monsieur, quel est votre métier ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Ma foi, Seigneur, pour ce qui est d'avoir un bel état, je ne suis, comme vous diriez, qu'un rapiéceur.

MARULLUS. — Mais quel est ton métier ? réponds-moi directement.

DEUXIÈME CITOYEN. — C'est un métier, Seigneur, que je puis exercer, je l'espère, avec une bonne conscience ; puisque je suis, Seigneur, un raccommodeur de vieilles *âmes de chausses* (*a*).

(*a*) *Sole*, semelle, se prononce à peu près comme *soul*, âme, et c'est ce dernier mot que Marullus entend. Il se trouve justement que dans l'argot de nos artisans, une certaine partie du soulier s'appelle l'âme.

MARULLUS. — Quel métier, drôle ? quel métier, méchant drôle ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Voyons, je vous en prie, Seigneur, que je ne vous mette pas hors de vous ; et cependant si vous avez certaine chose qui se montre en dehors, Seigneur, je puis vous raccommoder.

MARULLUS. — Qu'entends-tu par là ? Me *raccommoder*, impertinent garçon ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Parbleu, Seigneur, vous ressemeler.

FLAVIUS. — Tu es savetier, alors ; est-ce là ton métier ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Vraiment, Seigneur, je ne vis absolument que par l'alêne : je ne me mêle des affaires des hommes et des affaires des femmes qu'avec l'alêne. Je suis, en vérité, Seigneur, un chirurgien de vieux souliers ; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis, et il n'est pas d'homme si fier qu'il soit, ayant marché sur du cuir de vache, qui n'ait marché sur l'ouvrage de mes mains.

FLAVIUS. — Mais pourquoi n'es-tu pas dans ton échoppe aujourd'hui ? Pourquoi conduis-tu ces gens à travers les rues ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Ma foi, Seigneur, afin de leur faire user leurs souliers, et de me procurer plus d'ouvrage. Mais la vérité, Seigneur, c'est que nous nous donnons congé pour voir César, et nous réjouir de son triomphe.

MARULLUS. — Pourquoi vous réjouir ? Quelle

conquête rapporte-t-il dans sa patrie? Quels tributaires le suivent à Rome, pour parer son triomphe, en marchant, captifs liés de chaînes, derrière les roues de son char? Ô bûches, pierres, êtres pires que les choses insensibles! Ô cœurs endurcis, cruels habitants de Rome, ne connaissiez-vous pas Pompée? Que de fois n'avez-vous pas grimpé sur les murailles et les remparts, sur les tours et les fenêtres, oui, même sur le faîte des cheminées, vos enfants dans vos bras, et n'y êtes-vous pas restés assis, tant que le jour était long, dans une attente patiente, afin de voir le grand Pompée passer dans les rues de Rome? et lorsque vous voyiez apparaître seulement son char, ne poussiez-vous pas une acclamation d'une telle unanimité que le Tibre tremblait sous ses flots en entendant l'écho de vos cris répercutés par ses rivages creux? Et maintenant vous venez vous mettre en habits de fête, maintenant vous vous octroyez congé, maintenant vous semez des fleurs sur la route de celui qui revient triompher du sang de Pompée! Partez! courez à vos maisons, tombez à genoux, priez les Dieux de retenir le fléau qui doit nécessairement tomber sur cette ingratitude.

Flavius. — Allez, allez, mes bons compatriotes, et pour expier cette faute, assemblez tous les pauvres gens de votre condition; conduisez-les sur les bords du Tibre, et pleurez vos larmes dans le fleuve jusqu'à ce que ses flots les plus bas viennent baiser le plus haut point de ses rivages. (*Sortent les citoyens.*) Voyez un peu si le très-bas métal dont ils sont faits n'a pas été ému; le sentiment de leur culpabilité les fait s'éloigner langue liée. Descendez de ce côté vers le Capitole; moi, j'irai de celui-là : dépouillez les images si vous les trouvez ornées d'insignes de cérémonie.

Marullus. — Pouvons-nous faire cela? Vous savez que c'est la fête des Lupercales?

Flavius. — Peu importe; ne permettons pas qu'aucune image porte les trophées de César. Je vais rôder par là, et chasser le peuple des rues; faites-en autant, partout où vous apercevrez qu'ils s'attroupent. En enlevant ces grosses plumes-là de l'aile de César, nous le forcerons à prendre un vol ordinaire; sans cela, il planerait hors de la portée des yeux humains, et nous tiendrait tous dans une crainte servile.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Une place publique

Entrent en procession au son de la musique, CÉSAR; ANTOINE *préparé pour la course;* CALPHURNIA, PORTIA, DECIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS *et* CASCA; *une grande foule les suit; dans le nombre est* un devin.

César. — Calphurnia!

Casca. — Holà, silence! César parle. (*La musique cesse.*)

César. — Calphurnia!

Calphurnia. — Me voici, mon Seigneur.

César. — Placez-vous directement sur le chemin d'Antoine, lorsqu'il fera sa course. Antoine!

Antoine. — Mon Seigneur, César.

César. — Antoine, n'oubliez pas, dans l'entraînement de votre vélocité, de toucher Calphurnia; car nos anciens disent que les femmes stériles touchées dans cette sainte course, se débarrassent de la malédiction de leur infécondité.

Antoine. — Je m'en souviendrai : lorsque César dit, *faites cela*, c'est chose faite.

César. — Commencez, et qu'on n'oublie aucune cérémonie. (*Musique.*)

Le devin. — César!

César. — Hé, qui appelle?

Casca. — Ordonnez que tout bruit cesse : paix une fois encore! (*La musique cesse.*)

César. — Qui donc m'appelle au milieu de la foule? J'entends une voix, plus perçante que toute la musique ensemble, qui crie: *César*. Parle; César est disposé à écouter.

Le devin. — Prends garde aux Ides de Mars.

César. — Quel est cet homme?

Brutus. — Un devin qui vous avertit de prendre garde aux Ides de Mars.

César. — Placez-le en face de moi; laissez-moi voir son visage.

Cassius. — Camarade, sors de la foule : lève les yeux sur César.

César. — Que me disais-tu tout à l'heure? répète-le-moi une fois encore.

Le devin. — Prends garde aux Ides de Mars.

César. — C'est un rêveur; laissons-le; passons. (*Fanfares. Tous sortent excepté Brutus et Cassius.*)

Cassius. — Voulez-vous venir voir l'ordre de la course?

Brutus. — Moi, non.

Cassius. — Venez, je vous en prie.

Brutus. — Je ne suis pas grand amateur de jeux : il me manque quelque peu de cette allégresse d'âme qui est dans Antoine. Mais que je ne sois pas un obstacle à vos désirs, Cassius : je vais vous laisser.

Cassius. — Brutus, je vous observe depuis quelque temps. Je ne trouve pas dans vos yeux cette courtoisie et ces marques d'affection que j'avais coutume d'y trouver : vous gardez une attitude trop roide et trop circonspecte avec votre ami qui vous aime.

Brutus. — Cassius, ne vous abusez pas : si mes regards sont voilés, c'est simplement qu'ils sont tournés sur le trouble intérieur de mon âme. Je suis assailli depuis ces derniers temps par des sentiments qui se font quelque peu la guerre, par des pensées qui me sont entièrement personnelles, et qui peut-être altèrent légèrement ma façon d'être; mais que mes bons amis ne s'en affligent pas, — et dans le nombre, je vous comprends, Cassius, — et qu'ils ne donnent pas à ma négligence d'autre explication que celle-ci, c'est que le pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie de faire aux autres hommes les démonstrations ordinaires d'amitié.

Cassius. — En ce cas, Brutus, je me suis bien trompé sur vos dispositions, ce qui a fait que j'ai dû ensevelir dans mon sein des pensées de grande valeur, des réflexions importantes. Dites-moi, vertueux Brutus, pouvez-vous voir votre visage?

Brutus. — Non, Cassius, car l'œil ne se voit pas lui-même; il ne se voit que par réflexion, par l'intermédiaire de quelque autre objet.

Cassius. — C'est juste, et on regrette beaucoup, Brutus, que vous n'ayez pas de tels miroirs pour renvoyer à votre œil l'image de votre noblesse cachée, et vous permettre de voir votre ombre. J'ai entendu bien des hommes, parmi les plus respectables de Rome, — en exceptant l'immortel César, — parler de Brutus, et tous, en gémissant sur la tyrannie du siècle, ont regretté que le noble Brutus n'eût pas ses yeux.

Brutus. — Dans quels dangers voulez-vous donc me jeter, Cassius, pour désirer me voir chercher en moi ce qui n'y est pas?

Cassius. — Préparez-vous donc à écouter, vertueux Brutus, et puisque vous convenez que vous ne pouvez vous voir vous-même que par réflexion, moi, votre miroir, je vais vous découvrir de vous-même ce que vous n'en connaissez pas encore. Ne vous méfiez pas de moi, noble Brutus : si je suis un plaisant banal, si j'ai coutume de prostituer avec des serments vulgaires mon amitié à chaque nouveau venu qui m'assure de la sienne; s'il est à votre connaissance que j'ai pour habitude de flagorner les gens, de les presser étroitement contre mon cœur, et puis d'aller après cela médire d'eux; s'il est à votre connaissance que dans un banquet, je suis capable de faire profession d'amitié pour tous les convives indistinctement, eh bien alors, tenez-moi pour dangereux. (*Fanfares et acclamations.*)

Brutus. — Que signifie cette acclamation? Je crains que le peuple ne choisisse César pour son roi.

Cassius. — Vraiment, craignez-vous cela? Alors je suppose que vous ne voudriez pas que cela fût.

Brutus. — Je ne le voudrais pas, Cassius; cependant je l'aime bien. Mais pourquoi me retenez vous ici si longtemps? Qu'est-ce que vous vouliez me communiquer? si c'est quelque chose qui regarde le bien général, placez l'honneur devant un de mes yeux, et la mort devant l'autre, et je les regarderai tous deux avec une égale fermeté; car que les Dieux me soient propices, autant qu'il est vrai que j'aime le nom d'honneur plus que je ne crains la mort.

Cassius. — Je sais que la vertu habite en vous, Brutus, aussi bien que je connais les traits extérieurs de votre visage. Bon, l'honneur est précisément le sujet de mon histoire. Je ne puis dire ce que vous et les autres hommes pensez de cette vie; mais pour ce qui est de moi en particulier, j'aimerais autant ne pas exister, que de vivre soumis à l'obligation de me courber devant un être égal à moi. Je suis né libre comme César, vous de même : nous avons été tous deux aussi solidement nourris que lui, et nous pouvons tous les deux supporter le froid de l'hiver aussi bien que lui; car une fois, pendant une journée orageuse et pleine de vent, où le Tibre troublé grondait contre ses rivages, César me dit : « Oserais-tu bien, Cassius, te jeter avec moi dans ce fleuve irrité, et nager jusqu'à ce point qui est là-bas? » Sur ce mot, tout habillé comme je l'étais, je plongeai, et je l'invitai à me suivre, et c'est ce qu'il fit, en vé-



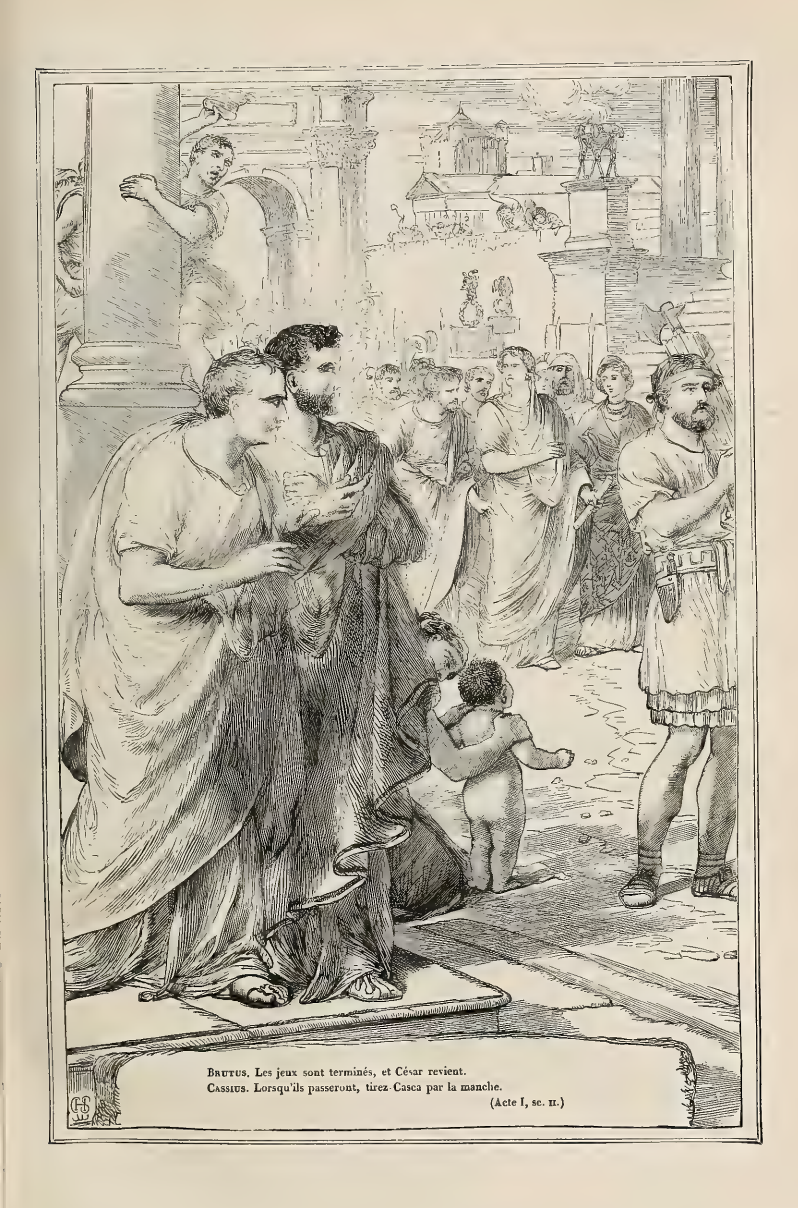
CASSIUS. Voulez-vous venir voir l'ordre de la course?
BRUTUS. Moi, non.

(Acte I, sc. II.)

rité. Le torrent rugissait; nous le soufflettions de nos bras vigoureux, le rejetant de côté, et le coupant avec des cœurs pleins d'émulation : mais avant que nous fussions arrivés au point désigné, César cria : « Secours-moi, Cassius, ou j'enfonce! » Moi, comme Énée, notre grand ancêtre, enleva le vieil Anchise sur ses épaules du milieu des flammes de Troie, je tirai des eaux du Tibre César épuisé : et cet homme est maintenant devenu un Dieu; et Cassius est un pauvre être qui doit plier les reins, si César lui adresse seulement un signe de tête indifférent. Il eut la fièvre, lorsqu'il était en Espagne, et quand l'accès le saisit, je remarquai comme il tremblait : c'est la vérité, ce Dieu tremblait : la couleur avait fui de ses lèvres poltronnes, et cet œil dont le regard remplit le monde de crainte, avait perdu son lustre : je l'entendis gémir : oui, cette même voix qui commande aux Romains de lui prêter attention, et d'inscrire ses discours dans leurs annales, « Hélas, criait-elle, donne-moi à boire, Titinius, » comme celle d'une fillette malade. Ô Dieux, cela me confond qu'un homme d'un si faible tempérament puisse prendre à ce point les devants dans les courses de ce monde majestueux, et remporter seul la palme. (*Fanfares et acclamations.*)

BRUTUS. — Encore une autre acclamation générale! Je me doute que ces applaudissements doivent accueillir quelques nouveaux honneurs dont on charge César.

CASSIUS. — Parbleu, ami, il enjambe le monde étroit comme un colosse; et nous, petits hommes, nous errons sous ses vastes jambes, rôdant de côté et d'autre pour nous trouver des tombeaux ignominieux. Il est des occasions où les hommes sont maîtres de leurs destinées : si nous sommes



BRUTUS. Les jeux sont terminés, et César revient.
CASSIUS. Lorsqu'ils passeront, tirez Casca par la manche.
(Acte I, sc. II.)

des subalternes, la faute, cher Brutus, n'en est pas à nos étoiles, mais à nous-mêmes. *Brutus* et *César :* qu'est-ce qu'il y a dans ce *César?* Pourquoi ce nom sonnerait-il mieux que le vôtre ? Écrivez-les ensemble, votre nom est aussi beau : prononcez-les ensemble, ils remplissent aussi bien la bouche l'un que l'autre ; pesez-les ensemble, l'un est aussi pesant que l'autre ; employez-les ensemble pour une conjuration, *Brutus* évoquera un esprit aussi vite que *César*. Au nom de tous les Dieux à la fois, je le demande, de quelle substance s'est donc nourri notre César pour être devenu grand à ce point? Siècle, tu es déshonoré ! Rome, tu as perdu la race des nobles sangs ! Depuis le grand déluge, s'est-il jamais écoulé un siècle qui n'ait été illustré que par un seul homme ? Quand donc, jusqu'à ce jour, ceux qui parlaient de Rome, ont ils pu dire que ses vastes murailles ne renfermaient qu'un seul homme? Rome est Rome plus que jamais maintenant, ma foi; car elle est d'autant plus vaste qu'elle ne contient qu'un seul homme. Oh! vous et moi, nous avons entendu raconter à nos pères qu'il y eut autrefois un Brutus qui aurait autant aimé voir le diable établir son empire dans Rome pour l'éternité que d'y voir un roi.

Brutus. — Que vous m'aimiez, je n'en fais aucun doute, et quant à l'entreprise dans laquelle vous voudriez m'engager, j'en ai quelque soupçon : je vous dirai plus tard quelles ont été mes réflexions sur cette affaire et l'époque où nous vivons ; pour le moment, si mes instances peuvent obtenir cela de votre amitié, je désirerais ne pas être pressé davantage. Ce que vous m'avez dit, je le méditerai ; ce que vous avez encore à me dire, je l'écouterai avec patience ; et je trouverai une heure convenable pour entendre de si grandes affaires et y répondre. Jusqu'à ce moment, mon noble ami, ruminez bien ceci : Brutus aimerait mieux être un villageois que de se parer du titre de fils de Rome aux dures conditions que cette époque va probablement nous imposer.

Cassius. — Je suis heureux que mes faibles paroles aient frappé assez fort cependant pour faire jaillir de Brutus autant de feu.

Brutus. — Les jeux sont terminés, et César revient.

Cassius. — Lorsqu'ils passeront, tirez Casca par la manche, et il vous racontera, à sa manière morose habituelle, ce qui s'est passé aujourd'hui de digne de remarque.

Rentrent CÉSAR *et sa suite.*

Brutus. — Je ferai ce que vous me recommandez. Mais voyez donc, Cassius, cette marque de colère qui éclate sur le front de César, et tous les autres qui ont l'air d'une escorte qui a été réprimandée : la joue de Calphurnia est pâle, et Cicéron a ces mêmes yeux enflammés de furet que nous lui voyons au Capitole quand dans la discussion il est contrarié par quelques sénateurs.

Cassius. — Casca nous en dira la raison.

César. — Antoine!

Antoine. — César?

César. — Entourez-moi d'hommes qui soient gras, d'hommes à tête lisse et dormant la nuit : ce Cassius là-bas a un regard maigre et affamé, il pense trop : de tels hommes sont dangereux.

Antoine. — Ne le crains pas, César; il n'est pas dangereux ; c'est un noble romain et bien disposé.

César. — Que je le voudrais plus gras ! — mais je ne le crains pas ; cependant si mon âme était capable de crainte, je ne connais pas d'homme que j'éviterais autant que ce mince Cassius. Il lit beaucoup ; c'est un grand observateur, et il pénètre profondément dans les actions des hommes : il n'aime pas les représentations théâtrales comme toi, Antoine ; il n'écoute pas de musique ; il sourit rarement, et quand il le fait, c'est de telle sorte qu'on dirait qu'il se moque de lui-même, et qu'il méprise son âme d'avoir été assez émue pour sourire à quelque chose. De tels hommes ne vivent jamais avec un cœur content, tant qu'ils en voient un plus grand qu'eux, et par conséquent ils sont très-dangereux. Je te dis plutôt ce qu'il faut craindre que ce que je crains, car je suis toujours César. Passe à mon côté droit, car cette oreille-ci est sourde, et dis-moi sincèrement ce que tu penses de lui. (*Sortent César et sa suite. Casca reste en arrière.*)

Casca. — Vous m'avez tiré par mon manteau ; voulez-vous me parler?

Brutus. — Oui, Casca ; dis-nous ce qui s'est passé aujourd'hui pour que César ait l'air si triste?

Casca. — Mais, vous étiez avec lui ; est-ce que vous n'y étiez pas ?

Brutus. — Je ne demanderais pas alors à Casca ce qui s'est passé.

Casca. — Parbleu, on lui a présenté une couronne, et lorsqu'elle lui a été présentée, il l'a re-

poussée ainsi, du revers de la main; là-dessus le peuple s'est mis à applaudir.

Brutus. — Et quelle était la raison du second tapage ?

Casca. — Mais, c'était encore la même.

Cassius. — Ils ont applaudi trois fois: quelle était la raison du dernier cri?

Casca. — Mais, toujours la même.

Brutus. — Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois?

Casca. — Oui, parbleu, et trois fois il l'a repoussée, à chaque fois plus doucement qu'à la précédente; et à chaque nouveau refus, mes honnêtes voisins applaudissaient.

Cassius. — Qui lui a offert la couronne ?

Casca. — Antoine, parbleu.

Brutus. — Raconte-nous comment les choses se sont passées, aimable Casca.

Casca. — J'aimerais autant être pendu que de vous dire comment cela s'est passé: c'était bouffonnerie pure, je n'y ai pas prêté attention. J'ai vu Marc Antoine lui offrir une couronne ;—on peut à peine dire que c'était une couronne, c'était une de ces toutes petites couronnes ; — et comme je vous le disais, il l'a repoussée une première fois, mais malgré tout, selon mon opinion, il aurait bien voulu la garder. Puis Antoine la lui a offerte encore, et il l'a encore repoussée, mais selon mon opinion, il était très-lent à en retirer ses doigts. Enfin il la lui a offerte une troisième fois, et il l'a repoussée pour la troisième fois, et chaque fois qu'il l'a refusée, la canaille s'est mise à brailler, et à claquer de ses mains gercées, et à lancer en l'air ses bonnets graisseux, et à exhaler une telle masse d'haleines puantes, parce que César refusait la couronne, que César en a été presque étouffé; car il s'est évanoui, et il en est tombé à la renverse, et pour ma part, je n'ai pas osé rire de crainte d'entr'ouvrir mes lèvres et de recevoir ce mauvais air.

Cassius. — Mais doucement, je vous prie : comment! est-ce que César s'est évanoui?

Casca. — Il est tombé sur la place du marché, rendant de l'écume par la bouche, et sans pouvoir parler.

Brutus. — C'est très-probable, il a le mal tombant.

Cassius. — Non, César ne l'a pas; mais c'est vous, et moi, et l'honnête Casca, qui avons le mal tombant.

Casca. — Je ne sais pas ce que vous entendez par là ; mais ce dont je suis sûr, c'est que César est tombé. Si le peuple déguenillé ne l'a pas applaudi et sifflé, selon qu'il lui plaisait ou lui déplaisait, absolument comme il a coutume de faire avec les acteurs au théâtre, je veux bien n'être qu'un menteur.

Brutus. — Qu'a-t-il dit lorsqu'il est revenu à lui?

Casca. — Parbleu, avant de tomber, lorsqu'il s'est aperçu que le troupeau du vulgaire était joyeux qu'il refusât la couronne, il vous a ouvert sa robe, et leur a offert de lui couper la gorge ! Si j'avais été un de ces artisans, je l'aurais ma foi pris au mot, ou je veux bien aller en enfer avec les coquins : — là-dessus il est tombé. Lorsqu'il est revenu à lui-même, il a dit que s'il avait fait ou dit quelque chose de travers, il suppliait leurs Excellences de vouloir bien mettre cela sur le compte de son infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient près de moi ont crié : « Hélas! bonne âme ! » et lui ont pardonné de tout leur cœur : mais il n'y a pas à faire attention à elles; si César avait tué leurs mères, elles en auraient fait tout autant.

Brutus. — Et c'est après cela qu'il s'en est retourné avec cette triste mine?

Casca. — Oui.

Cassius. — Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

Casca. — Oui, il a parlé grec.

Cassius. — Dans quel but ?

Casca. — Parbleu, si je puis vous le dire, je veux bien ne plus vous regarder jamais en face : mais ceux qui le comprenaient se sont souri les uns aux autres, et ont secoué leurs têtes ; mais pour ce qui me concerne, ce qu'il a dit était pur grec. Je puis vous donner encore d'autres nouvelles : Marullus et Flavius, pour avoir fait enlever les écharpes aux statues de César, sont réduits au silence. Portez-vous bien. Il s'est passé encore d'autres sottises, si je pouvais me les rappeler.

Cassius. — Voulez-vous souper avec moi ce soir, Casca?

Casca. — Non, je suis engagé déjà.

Cassius. — Voulez-vous dîner avec moi demain?

Casca. — Oui, si je suis vivant, si vous ne changez pas d'avis, et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

Cassius. — C'est bon, je vous attendrai.

Casca. — C'est cela : adieu, à tous les deux. (*Il sort.*)

Brutus. — Quel être émoussé il est devenu! lorsqu'il était à l'école, il n'était qu'entrain et vivacité.

Cassius. — Et tel il est encore, lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque entreprise noble et hardie, en dépit des formes lourdes qu'il affecte. Cette rudesse est la sauce de son bon sens, et sert aux gens de stimulant pour avaler ses paroles avec un meilleur appétit.

Brutus. — C'est vrai. Je vais vous laisser pour l'instant : demain, s'il vous plaît de causer avec moi, j'irai vous trouver chez vous; ou si vous le préférez, venez me trouver chez moi.

Cassius. — C'est ce que je ferai : — jusque-là pensez au monde. (*Sort Brutus.*) Oui, Brutus, tu es noble; cependant je vois que le métal d'honneur dont tu es formé peut être travaillé de manière à perdre ses affinités premières : il est vraiment convenable que les nobles esprits tiennent toujours compagnie avec leurs pareils, car qui donc est si ferme qu'il ne puisse être séduit? César ne peut me supporter; mais il aime Brutus : si moi j'étais maintenant Brutus, et que lui fût Cassius, il ne m'influencerait pas. Je vais cette nuit jeter à ses fenêtres des billets d'écritures différentes, comme s'ils venaient de divers citoyens, tous se rapportant à la grande estime en laquelle Rome tient son nom, et où seront faites, sous forme obscure, des allusions à l'ambition de César : après cela, que César se tienne ferme sur son siége; car nous l'ébranlerons, ou nous supporterons de pires jours. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Rome. — Une rue.

Tonnerre et éclairs. Entrent de côtés opposés, CASCA, *son épée nue à la main, et* CICÉRON.

Cicéron. — Bonsoir, Casca : avez-vous ramené César chez lui? pourquoi êtes-vous essoufflé? et pourquoi tressaillez-vous ainsi?

Casca. — Est-ce que vous n'êtes pas ému, lorsque toute la masse de la terre tremble, comme une chose mal assise? Ô Cicéron, j'ai vu des tempêtes pendant lesquelles les vents pleins de rage fendaient les chênes noueux; j'ai vu l'ambitieux Océan se gonfler, gronder, écumer, en s'élevant jusqu'au niveau des menaçants nuages; mais jamais jusqu'à cette nuit, jamais jusqu'à cette heure, je n'avais traversé une tempête laissant pleuvoir du feu. Ou bien il y a une guerre civile dans les cieux, ou bien le monde trop impie envers les dieux, les pousse de colère à faire tomber sur lui la destruction.

Cicéron. — Comment! avez-vous encore vu quelque autre chose merveilleuse?

Casca. — Un esclave vulgaire (vous le connaissez parfaitement de vue) a élevé sa main gauche qui s'est enflammée et s'est mise à brûler comme vingt torches unies ensemble, et cependant sa main insensible au feu est restée sans blessure. En outre (je n'ai pas depuis quitté mon épée), devant le Capitole, j'ai rencontré un lion, qui a fixé sur moi ses yeux de braise, et puis qui s'en est allé d'un pas farouche sans m'inquiéter, et près de là il s'était formé un groupe d'une centaine de femmes transformées en spectres par leurs craintes, qui ont juré qu'elles avaient vu des hommes, tout en feu, monter et descendre les rues. Hier l'oiseau de nuit s'est perché en plein midi, sur la place du marché, piaulant et gémissant. Lorsque de tels prodiges se présentent conjointement, qu'on ne vienne pas me dire : « ils ont leurs raisons d'être, ils sont naturels. » Pour moi, je crois que ce sont des phénomènes pleins de présages pour la région qu'ils avertissent en s'y manifestant.

Cicéron. — En vérité, c'est une époque qui couve d'étranges événements : mais les hommes peuvent interpréter les choses à leur façon, et leurs interprétations s'éloigner beaucoup de la raison véritable des choses. César va-t-il demain au Capitole?

Casca. — Il y va, car il a recommandé à Antoine de vous envoyer dire qu'il y serait demain?

Cicéron. — En ce cas, bonne nuit, Casca : ce ciel troublé n'est pas propice aux promenades.

Casca. — Adieu, Cicéron. (*Sort Cicéron.*)

Entre CASSIUS.

Cassius. — Qui va là?

Casca. — Un Romain.

Cassius. — Casca, je le reconnais à sa voix.

Casca. — Vous avez l'oreille bonne. Quelle nuit que celle-ci, Cassius!

Cassius. — C'est une nuit très-agréable pour les honnêtes gens.

Casca. — Qui a jamais vu les cieux menacer ainsi?

Cassius. — Ceux qui ont vu la terre aussi pleine de crimes qu'elle l'est. Pour ma part, j'ai erré à



Brutus Ces météores qui sifflent dans l'air en flamboyant, donnent tant de lumière que je puis lire à leur clarté. (Acte II, sc. I.)

travers les rues, me soumettant aux périls de cette nuit : mes vêtements ouverts, comme vous voyez, Casca, j'ai offert ma poitrine nue à la pierre du tonnerre; et lorsque l'éclair au bleu zigzag semblait fendre le sein du ciel, je me suis présenté comme point de mire dans la direction de sa flamme.

Casca. — Mais pourquoi donc avez-vous si fort tenté les cieux? Il appartient aux hommes de craindre et de trembler, lorsque les très-puissants Dieux nous envoient par signes, de tels messagers redoutables pour nous combler d'étonnement.

Cassius. — Vous êtes d'intelligence lente, Casca, et ces étincelles de vie qui devraient être dans tout Romain, vous ne les possédez pas, ou bien vous ne les employez pas. Vous voilà pâle, hagard, saisi de crainte, et tout confus d'étonnement, en voyant l'étrange impatience des cieux; mais si vous en considérez la vraie cause, si vous cherchez pourquoi tous ces feux, tous ces fantômes à l'allure glissante, pourquoi ces bêtes et ces oiseaux détournés des lois de leur nature et de leur espèce, pourquoi ces vieillards, ces idiots, ces enfants qui prophétisent, pourquoi tous ces êtres qui s'écartent de leur loi, échangent leur nature et leurs caractères natifs contre des qualités monstrueuses; — eh bien, alors vous découvrirez que le ciel a infusé en eux cet esprit pour en faire des instruments chargés d'annoncer et de faire redouter un monstrueux état de choses. Et maintenant, Casca, je pourrais te nommer un homme très-semblable à cette nuit redoutable, un homme qui tonne, lance des éclairs, ouvre des tombeaux, et rugit comme le lion du Capitole, un homme qui n'est pas plus puissant que toi et moi dans l'action personnelle, et qui cependant est devenu un

prodige vivant aussi redoutable que ces étranges phénomènes.

Casca. — C'est de César que vous voulez parler, n'est-ce pas, Cassius?

Cassius. — Eh, peu importe qui ce soit! car si les Romains ont aujourd'hui des muscles et des membres comme leurs ancêtres, en revanche, — hélas, misérable siècle! — les âmes de nos pères sont mortes, et nous sommes gouvernés par les esprits de nos mères; le joug que nous souffrons prouve bien que nous sommes des femmes.

Casca. — En vérité, on dit que demain les sénateurs ont l'intention d'établir César comme roi, et qu'il portera la couronne sur terre et sur mer, en tous lieux, excepté ici, en Italie.

Cassius. — En ce cas, je sais bien où je porterai ce poignard; Cassius délivrera Cassius de l'esclavage: c'est par là, grands Dieux, que vous faites le faible très-fort; c'est par là, ô Dieux, que vous déjouez les tyrans: ni les tours de pierre, ni les murailles d'airain battu, ni les prisons privées d'air, ni les solides chaînes de fer, ne peuvent retenir la force de l'âme; mais l'existence qui est fatiguée de ces obstacles du monde, a toujours la puissance de se donner congé à elle-même. Si je sais cela, que le monde entier sache que cette part de tyrannie que je supporte, je puis la secouer quand il me plaira. (*Nouveau coup de tonnerre.*)

Casca. — Je le puis aussi, et tout esclave possède dans sa main le pouvoir d'annuler sa captivité.

Cassius. — Et pourquoi donc César serait-il un tyran? Pauvre homme! je sais qu'il ne voudrait pas être un loup, s'il ne voyait pas que les Romains sont des moutons: il ne serait pas un lion, si les Romains n'étaient pas des daims. Ceux qui veulent faire en toute hâte un feu puissant, le commencent avec de faibles pailles. Quel détritus, quelle corruption, quelle graisse de rebut, il faut que soit cette Rome pour consentir à être la basse substance chargée d'illuminer un être aussi vil que César! Mais, ô douleur, où m'as-tu conduit? Peut-être dis-je tout cela devant un esclave volontaire; s'il en est ainsi, je sais qu'il me faudra répondre de mes paroles: mais je suis armé et les dangers me sont indifférents.

Casca. — Vous parlez à Casca, et à un homme qui n'est pas un plaisant colporteur d'histoires. Tenez, je vous tends la main: conspirez pour le redressement de tous ces griefs, et j'avancerai mon pied aussi loin que celui qui ira le plus loin.

Cassius. — C'est une affaire conclue. Maintenant, sache, Casca, que j'ai déjà décidé un certain nombre de Romains d'entre les plus nobles à se lancer avec moi dans une entreprise de conséquences honorables et dangereuses, et je sais qu'à cette heure-ci, ils m'attendent sous le porche de Pompée; car, avec cette nuit terrible, il n'y a pas à se promener et à rôder par les rues: la physionomie du ciel ressemble à l'œuvre que nous avons en main; comme elle, elle est sanglante, enflammée et fort terrible.

Casca. — Tenons-nous à l'écart un instant, car voici quelqu'un qui vient en toute hâte.

Cassius. — C'est Cinna, je le reconnais à son pas; c'est un ami.

Entre CINNA.

Cassius. — Cinna, où allez-vous en telle hâte?

Cinna. — J'allais vous chercher. Qui est ici? Métellus Cimber?

Cassius. — Non, c'est Casca, un des affiliés à nos projets. On m'attend, n'est-ce pas, Cinna?

Cinna. — Ah! je suis fort heureux qu'il soit des nôtres. Quelle terrible nuit? Deux ou trois d'entre nous ont vu d'étranges spectacles.

Cassius. — Dites-moi, est-ce que je ne suis pas attendu?

Cinna. — Oui, vous êtes attendu. Ô Cassius, si vous pouviez seulement gagner le noble Brutus à notre entreprise....

Cassius. — N'ayez crainte, mon bon Cinna; prenez ce papier, et ayez soin de le déposer sur la chaise du préteur, où Brutus ne peut manquer de le trouver; jetez celui-là à sa fenêtre; collez cet autre avec de la cire sur la statue du vieux Brutus: tout cela fait, rendez-vous sous le porche de Pompée, où vous nous trouverez. Décius Brutus et Trébonius y sont-ils?

Cinna. — Tous y sont, sauf Métellus Cimber, qui est allé vous chercher à votre logis. Bon, je vais faire diligence, et placer ces papiers comme vous me l'avez recommandé.

Cassius. — Cela fait, rendez-vous au théâtre de Pompée. (*Sort Cinna.*) Allons, Casca, il nous faut aller visiter, avant le jour, Brutus à son logis; les trois quarts de sa personne sont nôtres déjà, et l'homme entier se rendra à nous à notre prochaine entrevue.

Casca. — Oh! il est très-haut placé dans le cœur du peuple, et ce qui en nous paraîtrait crime, sa présence, comme une très-puissante alchimie, le changera en vertu et en noblesse.

Cassius. — Vous venez de fort bien définir sa personne, sa valeur, et le grand besoin que nous avons de lui. Partons, car il est minuit passé ; avant le jour, nous irons le réveiller et nous assurer de lui.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Le jardin de Brutus.

Entre BRUTUS.

Brutus. — Hé, Lucius ! holà ! Je ne puis découvrir par la marche des étoiles à quelle distance nous sommes du jour. Lucius, dis-je ! Je voudrais bien avoir le défaut de dormir aussi profondément. Eh bien, arrives-tu, Lucius ? Voyons donc ! Réveille-toi, dis-je ! holà, Lucius !

Entre LUCIUS.

Lucius. — Est-ce que vous m'appeliez, Seigneur ?

Brutus. — Prépare-moi un flambeau dans mon cabinet d'étude, Lucius : lorsqu'il sera allumé, viens m'avertir pour que je m'y rende.

Lucius. — Oui, Seigneur. (*Il sort.*)

Brutus. — Cela doit se faire par sa mort : pour ma part, je ne me connais aucune raison personnelle de le frapper, si ce n'est l'intérêt général. Il voudrait être couronné : — jusqu'à quel point cela changerait-il sa nature, là est la question. C'est le jour lumineux qui fait sortir la vipère ; cela demande qu'on avance prudemment le pied. Le couronner ? bon ; mais dans ce cas, j'avoue que nous l'armons d'un dard dont il pourra blesser à volonté. L'abus de la grandeur consiste dans ce fait qu'elle sépare l'humanité de la puissance : mais pour dire la vérité sur César, je ne me suis jamais aperçu que ses passions aient pris le pas sur sa raison. C'est une chose bien connue que l'humilité est l'échelle de l'ambition à ses débuts, l'échelle que l'ambitieux gravit la face de son côté ; mais lorsqu'il a une fois atteint le faîte suprême, il tourne alors le dos à l'échelle, et regarde en haut les nuages, méprisant les vils degrés par lesquels il est monté : c'est ce que peut faire César ; pour qu'il ne le puisse, il faut donc le prévenir. En effet, comme la querelle que nous lui cherchons ne trouve aucune justification dans ce qu'il est maintenant, il faut l'appuyer sur cette considération, que le personnage qu'il est, une fois agrandi, courait à telles et telles extrémités : par conséquent, nous devons le regarder comme un œuf de serpent qui, une fois couvé, deviendrait malfaisant selon les lois de sa nature, et le tuer dans la coquille.

Rentre LUCIUS.

Lucius. — Le flambeau est allumé dans votre cabinet, Seigneur. En cherchant sur la fenêtre une pierre à feu, j'ai trouvé ce papier scellé comme le voilà (*il lui donne une lettre*) ; et je suis sûr qu'il n'y était pas lorsque je suis allé au lit.

Brutus. — Retourne te mettre au lit, il n'est pas encore jour. N'est-ce pas demain les Ides de Mars, enfant ?

Lucius. — Je ne sais pas, Seigneur.

Brutus. — Regarde dans le calendrier, et rapporte-moi une réponse.

Lucius. — J'y vais, Seigneur. (*Il sort.*)

Brutus. — Ces météores qui sifflent dans l'air en flamboyant, donnent tant de lumière que je puis lire à leur clarté. (*Il ouvre la lettre et lit.*) « Brutus, tu sommeilles : réveille-toi, et sache te voir toi-même. Rome sera-t-elle ? *etc. etc.* Parle, frappe, redresse ! » *Brutus, tu sommeilles ; réveille-toi !* de semblables instigations ont été souvent jetées dans des endroits où je les ai ramassées. *Rome sera-t-elle, etc. ?* Je dois achever la phrase ainsi : « Rome se courbera-t-elle sous l'autorité d'un homme ? » Comment, Rome ? mes ancêtres chassèrent le Tarquin des rues de Rome, lorsqu'il

fut appelé roi. *Parle*, *frappe*, *redresse !* Est-ce qu'on me sollicite de parler et de frapper? Ô Rome, je te fais promesse que si le redressement de tes griefs doit s'ensuivre, tu recevras de la main de Brutus l'entier accomplissement de ta pétition!

Rentre LUCIUS.

Lucius. — Seigneur, quatorze jours de Mars se sont écoulés. (*On frappe à l'extérieur.*)

Brutus. — C'est bon. Va voir à la porte ; quelqu'un frappe. (*Sort Lucius.*) Depuis que Cassius m'a pour la première fois aiguisé contre César, je n'ai pas dormi. Tout l'intervalle qui s'écoule entre la première suggestion d'une chose terrible et son exécution, est comme une fantasmagorie ou un rêve hideux : l'âme et les organes mortels sont alors en conseil, et pareil à un petit royaume, l'homme est en proie à un état d'insurrection.

Rentre LUCIUS.

Lucius. — Seigneur, c'est votre beau-frère Cassius qui est à la porte; il désire vous parler.

Brutus. — Est-il seul?

Lucius. — Non, Seigneur, il y a d'autres personnes avec lui.

Brutus. — Les connais-tu?

Lucius. — Non, Seigneur; leurs chapeaux sont enfoncés sur leurs oreilles, et ils ont leurs visages à moitié ensevelis dans leurs manteaux, en sorte que je ne puis aucunement découvrir quels ils sont par aucun de leurs traits.

Brutus. — Fais-les entrer. (*Sort Lucius.*) C'est la faction. Ô conspiration! est-ce donc que tu as honte de montrer ton front dangereux pendant la nuit, à l'heure même où les mauvaises choses sont le plus en liberté? Oh, dans ce cas, où trouveras-tu pendant le jour une caverne assez ténébreuse pour masquer ton monstrueux visage? N'en cherche pas, conspiration, cache-toi sous les sourires et la politesse; car si tu te présentais avec ta physionomie naturelle, l'Érèbe lui-même ne serait pas assez ténébreux pour t'empêcher d'être reconnu.

Entrent CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS CIMBER *et* TRÉBONIUS.

Cassius. — Je crois que nous prenons trop de hardiesse avec votre repos : bonjour, Brutus; est-ce que nous vous troublons?

Brutus. — Je suis levé depuis une heure, et j'ai été éveillé toute la nuit. Est-ce que je connais ces hommes qui sont venus avec vous?

Cassius. — Oui, vous connaissez chacun d'eux, et il n'en est aucun qui ne vous honore, aucun qui ne souhaite vous voir entretenir de vous-même l'opinion qu'en a chaque noble romain. Celui-ci est Trébonius.

Brutus. — Il est le bienvenu ici.

Cassius. — Celui-là est Décius Brutus.

Brutus. — Il est aussi le bienvenu.

Cassius. — Celui-là est Casca, celui-là Cinna, et cet autre Métellus Cimber.

Brutus. — Ils sont tous les bienvenus. — Quels soucis inquiets s'interposent entre vos yeux et la nuit?

Cassius. — Voudriez-vous me permettre de vous dire un mot? (*Brutus et Cassius chuchotent.*)

Décius. — L'Orient est de ce côté : n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas?

Casca. — Non.

Cinna. — Oh! pardon, Seigneur, c'est lui, et ces bandes grises là-bas qui échancrent les nuages sont les messagères du jour.

Casca. — Vous serez forcés d'avouer que vous vous trompez tous deux. C'est ici, sur le point où je dirige mon épée, que le soleil se lève, point qui est beaucoup plus au midi, à cause de la jeunesse encore récente de l'année. Dans deux mois d'ici, il présentera ses feux plus haut vers le Nord, et l'Orient se trouve droit ici, dans la direction du Capitole.

Brutus, *s'avançant.* — Donnez-moi tous vos mains les uns après les autres.

Cassius. — Et jurons notre résolution.

Brutus. — Non, non, pas de serments : si ce qui se lit sur les visages des hommes, si les souffrances de nos âmes, les abus de l'époque, sont des motifs trop faibles, eh bien! brisons là incontinent, et que chacun s'en aille s'étendre paresseusement dans son lit; laissons alors la tyrannie plonger d'en haut ses regards sur nous, jusqu'à ce que chacun tombe à son tour au gré du hasard. Mais si ces raisons-là, comme j'en suis sûr, sont capables d'apporter assez de feu pour enflammer les lâches, et pour donner aux molles âmes des femmes une valeur ferme comme l'acier, alors, mes compatriotes, je vous demande s'il est besoin d'un autre éperon que notre propre cause pour nous exciter à chercher réparation? quel besoin d'un autre engagement que l'engagement secret pris par des Romains qui ont donné leur parole, et qui



Portia. Mon cher Seigneur, faites-moi connaître la cause de votre chagrin.
Brutus. Je ne me porte pas bien, et voilà tout.
(Acte II, sc. i.)

ne tergiverseront pas? quel besoin d'un autre serment que la promesse donnée par l'honneur à l'honneur, que cette chose sera faite ou que nous périrons en l'exécutant? Faites jurer les prêtres, les lâches, les hommes cauteleux, les vieilles bêtes que l'âge affaiblit, et ces âmes patientes qui sont toujours prêtes à souhaiter la bienvenue à toute injure; faites jurer dans les mauvaises causes ces créatures dont on se défie : mais n'allez pas ternir la vertu intacte de notre entreprise, ni l'indomptable métal de nos âmes, par la supposition que notre cause, ou l'exécution de notre projet, a besoin d'un serment, alors que chacune des gouttes de sang que porte un Romain, et qu'il porte noblement, encourt le reproche de bâtardise, s'il manque de la plus petite syllabe à toute promesse émanée de lui.

Cassius. — Mais que pensez-vous de Cicéron? le sonderons-nous? Je crois qu'il se rangera résolûment avec nous.

Casca. — Ne le laissons pas en dehors.

Cinna. — Non certes.

Métellus. — Oh! il faut que nous l'ayons avec nous : car ses cheveux blancs nous gagneront la bonne opinion générale, et nous vaudront des voix qui loueront nos actes : on dira que c'est son jugement qui a dirigé nos mains, et l'on n'apercevra en rien ni notre jeunesse, ni notre audace, qui seront recouvertes par sa gravité.

Brutus. — Oh! ne le nommez pas; ne nous ouvrons pas à lui; car jamais il ne consentira à se joindre à une entreprise que d'autres auront commencée.

Cassius. — Alors laissons-le de côté.

Casca. — En vérité, il n'est pas notre homme.

Décius. — N'y aura-t-il de frappé que César?

Cassius. — Bien demandé, Décius : je crois qu'il n'est pas bon que Marc Antoine, si aimé de César, lui survive; nous découvrirons en lui un habile agent de complots, et vous savez que ses ressources, s'il les met en œuvre, peuvent atteindre assez loin pour nous causer des embarras : pour prévenir ce danger, qu'Antoine et César tombent ensemble.

Brutus. — Notre conduite paraîtra trop sanguinaire, Caïus Cassius, si, après avoir abattu la tête, nous hachons les membres : cela ressemblerait à cette colère qui s'acharne après le cadavre qu'elle a frappé, à cette cruauté qui persiste après la mort; car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons des sacrificateurs, mais non des bouchers, Caïus. C'est contre l'âme de César que nous nous dressons tous, et dans les âmes des hommes il n'y a pas de sang : oh, que ne pouvons-nous atteindre l'âme de César sans frapper ses membres! Mais, hélas! pour arriver à ce résultat, il faut que César saigne! Tuons-le donc hardiment, mes nobles amis, mais non avec colère : égorgeons-le comme un mets fait pour les Dieux, et ne le taillons pas en pièces comme une pâture faite pour les chiens : que nos cœurs agissent comme les maîtres habiles qui excitent leurs serviteurs à un acte de colère, et puis ensuite font semblant de les gronder. Cette conduite donnera à notre action l'aspect de la nécessité et non de la haine, et apparaissant sous cette physionomie aux yeux du peuple, elle nous fera nommer médecins et non meurtriers. Quant à Marc Antoine, ne vous inquiétez pas de lui, car il est aussi impuissant que le sera le bras de César une fois la tête de César tombée.

Cassius. — Je le crains cependant; car avec l'amour invétéré qu'il a pour César....

Brutus. — Hélas! mon bon Cassius, ne vous inquiétez pas de lui : s'il aime César, tout ce qu'il pourra faire n'ira pas plus loin que sa propre personne; cela se bornerait à regretter César et à mourir pour lui; et ce serait beaucoup s'il faisait cela; car il aime les divertissements, la dissipation, et les nombreuses sociétés.

Trébonius. — Il n'y a pas à le craindre, qu'il ne meure pas; car s'il vit, il rira de cela par la suite. (*L'horloge sonne.*)

Brutus. — Paix! comptons les heures.

Cassius. — L'horloge a frappé trois heures.

Trébonius. — Il est temps de nous séparer.

Cassius. — Mais il est encore incertain que César sorte aujourd'hui; car il est devenu superstitieux dans ces derniers temps : il est maintenant à l'opposé des opinions si carrées qu'il professait autrefois sur les visions, les rêves, les signes tirés des cérémonies religieuses : il se peut que ces prodiges manifestes, les terreurs inaccoutumées de cette nuit, et les conseils de ses augures, le tiennent aujourd'hui éloigné du Capitole.

Décius. — Ne craignez rien de pareil : si telle était sa résolution, je saurais l'en faire changer. Il aime à entendre raconter que les licornes peuvent être prises au moyen des arbres, les ours au moyen de miroirs, les éléphants au moyen de fosses, les lions au moyen de toiles, et les hommes

au moyen de flatteurs : mais lorsque je lui dis qu'il déteste les flatteurs, il répond que c'est vrai ; et c'est à ce moment-là qu'il est le plus flatté. Laissez-moi faire, car je suis à même de donner à son humeur la bonne direction, et je l'amènerai au Capitole.

Cassius. — Vraiment, nous irons tous le chercher chez lui.

Brutus. — A la huitième heure ; est-ce notre dernier mot?

Cinna. — Que ce soit notre dernier mot, et n'y manquons pas.

Métellus. — Caïus Ligarius en veut fort à César, qui l'a tancé pour avoir bien parlé de Pompée : je m'étonne qu'aucun de vous n'ait pensé à lui.

Brutus. — Eh bien, mon bon Métellus, allez le trouver : il m'aime beaucoup, et je lui en ai donné sujet ; envoyez-le seulement ici, et je le disposerai.

Cassius. — Le matin vient nous surprendre : nous allons vous laisser, Brutus : amis, dispersez-vous ; mais tous, rappelez-vous ce que vous avez dit, et montrez-vous de vrais Romains.

Brutus. — Bons Seigneurs, que vos physionomies soient gaies et reposées ; ne laissez pas vos regards trahir notre dessein, mais sachez le porter en vous-mêmes, comme font nos acteurs romains, avec des âmes calmes et une impassibilité discrète : là-dessus, je souhaite le bonjour à chacun de vous. (*Tous sortent, excepté Brutus*) Enfant ! Lucius ! Profondément endormi ! Peu importe ; jouis de la rosée de miel que le sommeil verse sur toi : tu ne connais pas ces images et ces hallucinations dont l'inquiétude affairée remplit les cerveaux des hommes ; c'est pourquoi tu dors si profondément.

Entre PORTIA.

Portia. — Brutus, mon Seigneur !

Brutus. — Portia, que veut dire cela ? Pourquoi vous levez-vous à cette heure? Il n'est pas bon pour votre santé d'exposer votre faible tempérament au froid brutal du matin.

Portia. — Cela n'est pas bon pour le vôtre non plus. Vous vous êtes impoliment dérobé à mon lit, Brutus ; et hier soir, à souper, vous vous êtes levé soudainement, et vous vous êtes mis à vous promener, rêvant et soupirant, avec vos bras croisés ; et lorsque je vous ai demandé ce qui vous occupait, vous m'avez imposé silence avec vos regards méchants : je vous ai pressé avec plus d'insistance, alors vous vous êtes gratté la tête, et vous avez frappé la terre du pied avec par trop d'impatience ; j'ai insisté encore, vous ne m'avez pas répondu davantage, mais avec un mouvement de colère de votre main, vous m'avez fait signe de vous laisser : ce que j'ai fait, craignant d'augmenter cette impatience qui ne me semblait que trop enflammée, et espérant d'ailleurs que ce n'était qu'un effet de cette humeur que tout homme connaît à certaines heures. Cette humeur ne vous permet ni de manger, ni de parler, ni de dormir, et si elle influait autant sur votre personne physique qu'elle influe sur votre état moral, je ne pourrais vous reconnaître, Brutus. Mon cher Seigneur, faites-moi connaître la cause de votre chagrin.

Brutus. — Je ne me porte pas bien, et voilà tout.

Portia. — Brutus est sage, et s'il n'était pas en santé, il se soumettrait aux moyens qui pourraient la lui faire recouvrer.

Brutus. — Eh bien, c'est ce que je fais : ma bonne Portia, va-t'en au lit.

Portia. — Si Brutus est malade, est-ce qu'il est sain pour lui de se promener déshabillé, et d'aspirer les brouillards du matin humide ? Comment ! Brutus est malade, et il s'en va se glisser hors de sa couche salubre pour affronter la malfaisante contagion de la nuit, et inviter l'air humide et impur à augmenter sa maladie ? Non, mon Brutus, vous avez dans votre esprit quelque pensée malade que j'ai droit de connaître de par le privilége de ma situation : je vous conjure donc à genoux, par ma beauté autrefois vantée, par tous nos serments d'amour, et par le grand serment qui nous incorpora l'un à l'autre et ne fit qu'un être de nous deux, de me découvrir à moi, votre autre vous-même, votre moitié, pourquoi vous êtes chagrin, et quels sont ces hommes qui cette nuit sont venus conférer avec vous, — car ils étaient ici quelque six ou sept qui cachaient leurs visages même aux ténèbres.

Brutus. — Ne t'agenouille pas, aimable Portia.

Portia. — Je n'aurais pas besoin de m'agenouiller, si vous étiez complaisant, Brutus. Dites-moi, Brutus, est-ce que l'engagement du mariage interdit que je connaisse les secrets qui vous regardent ? ne suis-je à vous que d'une certaine manière, d'une manière restreinte et limitée pour ainsi dire, pour vous tenir compagnie pendant les

repas, réjouir votre lit, et vous parler de temps à autre? Est-ce que je n'habite que dans les faubourgs de votre bon plaisir? Si tout ce qui m'appartient se borne à cela, Portia est la concubine de Brutus, et non pas sa femme.

Brutus. — Vous êtes ma loyale et honorable épouse, et vous m'êtes aussi chère que les gouttes vermeilles qui visitent mon cœur attristé.

Portia. — Si cela était vrai, je connaîtrais ce secret. J'accorde que je suis une femme, mais une femme que le Seigneur Brutus prit pour épouse; j'accorde que je suis une femme, mais une femme digne de son nom de fille de Caton. Pensez-vous que je ne suis pas plus forte que mon sexe, ayant un tel père et un tel mari? Dites-moi vos secrets, je ne les dévoilerai pas : j'ai donné une assez grande preuve de ma fermeté en me faisant ici, à la cuisse, une blessure volontaire : comment! j'aurais pu supporter cela avec patience, et je ne pourrais pas porter les secrets de mon époux?

Brutus. — Ô vous, Dieux, rendez-moi digne de cette noble épouse! (*On frappe à l'extérieur.*) Écoutez, écoutez! on frappe. Portia, rentre un instant; et tout à l'heure ton sein recevra les secrets de mon cœur; je t'expliquerai tous mes engagements, tout ce qui est écrit sur mon front assombri : quitte-moi en toute hâte. (*Sort Portia.*) Lucius, qui frappe?

Rentre LUCIUS *avec* LIGARIUS.

Lucius. — Voici un malade qui voudrait vous parler.

Brutus. — Caïus Ligarius, dont Métellus m'a parlé. — Enfant, laisse-nous. (*Sort Lucius.*) Eh bien, Caïus Ligarius?

Ligarius. — Acceptez le bonjour d'une voix bien affaiblie.

Brutus. — Oh! quel moment vous avez choisi, brave Caïus, pour porter un bandeau! Plût au ciel que vous ne fussiez pas malade!

Ligarius. — Je ne suis pas malade, si Brutus est en voie d'exécuter quelque exploit digne du nom d'honneur.

Brutus. — C'est un tel exploit que je suis en voie d'exécuter, Ligarius, si vous aviez pour l'apprendre une oreille en santé.

Ligarius. — Par tous les Dieux, devant lesquels se courbent les Romains, je donne ici congé à ma maladie! O toi, qui es l'âme de Rome! brave fils issu de reins pleins d'honneur! comme un exorciste, tu as su évoquer mon âme anéantie. Ordonne-moi maintenant de courir, et je lutterai avec des choses impossibles, et, qui mieux est, j'en triompherai. Qu'y a-t-il à faire?

Brutus. — Une œuvre qui de tous les hommes malades fera des hommes bien portants.

Ligarius. — Mais n'y a-t-il pas quelques hommes bien portants que nous devons rendre malades?

Brutus. — C'est ce que nous devons faire aussi. Ce qu'est cette œuvre, mon Caïus, je te le révélerai, pendant que nous nous rendrons près de celui sur qui elle doit être exécutée.

Ligarius. — Ouvrez la marche; c'est avec le cœur embrasé d'une flamme toute nouvelle que je vous suis pour faire je ne sais pas quoi : mais il me suffit que Brutus me conduise.

Brutus. — Suis-moi en ce cas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Une salle dans le palais de César.

Tonnerre et éclairs. Entre CÉSAR *en robe de chambre.*

César. — Ni le ciel, ni la terre n'ont été en paix cette nuit : trois fois Calphurnia s'est écriée dans son sommeil : « Au secours, holà! ils assassinent César! » — Quelqu'un ici, holà!

Entre UN SERVITEUR.

Le serviteur. — Mon Seigneur?

César. — Allez ordonner aux prêtres de faire sur-le-champ un sacrifice, et revenez me dire s'ils en tirent d'heureux augures.

Le serviteur. — J'y vais, mon Seigneur. (*Il sort.*)

Entre CALPHURNIA.

Calphurnia. — Que prétendez-vous, César? est-ce que vous avez l'intention de sortir? vous ne bougerez pas de votre maison aujourd'hui.

César. — César sortira : les choses qui m'ont menacé ne m'ont jamais regardé que par derrière; dès qu'il leur faut voir la face de César, elles s'évanouissent.

Calphurnia. — César, je n'ai jamais tenu grand compte des présages, cependant maintenant ils m'effrayent. Il y a là dedans quelqu'un qui, outre les choses que nous avons vues et entendues, fait le récit des spectacles singulièrement horribles qui ont été vus par les gardes. Une

ce raisonnable; avec son insatiable capitale, qui exige tout, ab-be tout, s'assimile tout, et s'accroît sans cesse, la France a bien r d'être hydrocéphale. La tête n'est plus en rapport avec les mbres.

l'est en vain qu'on a voulu arrêter ce développement, le fixer, lui r la possibilité de se manifester de nouveau; on invente des mu-les, des murs d'octrois, des fortifications, rien n'y fait; Paris te par-dessus, se répand dans la campagne, construit des fau-rgs, les relie à la ville et s'agrandit. Du reste, tout obstacle l'irrite :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Lorsqu'on éleva cette enceinte, que nous avons tous connue et qui parut après la loi d'annexion du 16 juin 1859, la colère contre La-sier, qui était l'auteur du projet, n'eut plus de bornes; le duc Nivernais disait : « Il faut le pendre. » A-t-on assez jeté les hauts s lorsque Louis-Philippe, se souvenant de 1814, eut le bon esprit faire fortifier notre capitale? Et cependant quelle mesure plus sage ait-on prise pour protéger les approches d'une ville dont la perte it entraîner celle d'un pays tout entier? Toutes les communes qui is avaient pris place hors des murs d'octroi sont englobées aujour-ui dans le Paris actuel. Il a 33 900 mètres de tour. Une telle cein-e, si ample, embrassant un périmètre de huit lieues et demie lui fira-t-elle? Non pas, et sans être grand prophète, on peut affirmer avant cinquante ans Paris continuant son mouvement irrésistible s l'ouest, rejoindra la Seine entre le bois de Boulogne et Saint-Ouen. Paris est bien forcé de s'agrandir, car c'est tout ce qu'il peut faire e de contenir sa population, qui augmente avec une inconcevable pidité : 1816, 710 000 habitants; — 1826, 890 000; — 1836, 9 000; — 1846, 1 053 000; — 1856, 1 174 347; — 1866, 1 825 274. ns quarante ans, si la progression continue, Paris aura trois millions abitants. Où logeront-ils? A cette époque, si de telles nécessités sont imposées, que seront devenus les Champs-Élysées, le bois de ulogne et le champ de courses? Il y aura là des maisons à cinq ges; Paris et Saint-Cloud se donneront la main par-dessus la Seine.

On peut croire qu'à la suite de ces changements physiques, le mo- de Paris n'est pas resté ce qu'il était autrefois. L'empereur Julien, aimait beaucoup « sa chère ville de Lutèce, » dit, en parlant des risiens : « Ils n'adorent Vénus que comme présidant au mariage; n'usent des dons de Bacchus que parce que ce dieu est le père de oie et qu'il contribue avec Vénus à donner de nombreux enfants; fuient les danses lascives, l'obscénité et l'impudence des théâtres. » Julien revenait en ce monde, et qu'il se promenât sur nos boule-rds au milieu des buveurs d'absinthe et des drôlesses à cheveux nes, s'il consultait le tableau des naissances, s'il s'égarait le soir ns certains bals publics et entrait dans quelque théâtre pour voir nment les modernes ont fagoté la belle Hélène, il pourrait éprouver elque surprise, et dire, à l'instar des héros de Corneille : « J'en neure stupide! »

. . . .

Qui ne se rappelle l'Exposition universelle de 1867? et qui n'a pas npris, en la voyant, vers quelles mœurs nous nous laissions glisser? rtes, le grand bazar circulaire élevé au Champ de Mars contenait s merveilles, mais pour arriver jusqu'à elles, que fallait-il traver-? Qu'on se souvienne de ce jardin qui ressemblait à un champ de re, et de cette première galerie, où, sous prétexte de couleur lo-e, des filles décolletées, maquillées, impudentes et provocantes, ues en Styriennes, en Bavaroises, en Espagnoles, en Hollandaises, rsaient à boire aux passants, donnaient la réplique aux plus hardis défendaient les approches de la science, de l'industrie, du travail, l'étude, par un cercle de débauches et de luxure. Bien des étran-rs envieux qui ont vu cela se sont éloignés en emportant une vague pérance au fond du cœur. Ceux-là sont des niais qui n'ont aperçu e la superficie des choses!

Cette exposition semblait avoir été faite à l'image de Paris, car e fois qu'on a bravement traversé la zone d'impudicités dont elle it enveloppée de toutes parts, on arrivait aux chefs-d'œuvre qui notent une race très-intelligente, rompue à toutes les difficultés du vail, inventive, ambitieuse de bien faire, et, comme les Sicambres, ancêtres, ne redoutant rien, sinon que le ciel s'écroule sur sa e. Paris est ainsi; traversez la ligne de filles, de joueurs, d'ivro-es, de petits crevés, de saltimbanques et de sots qui, criant plus ut que tout le monde, attirent les regards et s'imaginent qu'ils sont t le peuple à eux seuls, et vous trouverez un Paris moral qu'on ne upçonne guère et qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Pour l'observateur dédaigneux qui ne regarde qu'aux traits du sage et ne fouille pas les profondeurs de l'âme, Paris est la bête de pocalypse, la Babylone, la Ninive, la Sodome. Soit. Mais cepen-nt, au jour de la vengeance divine, le feu du ciel ne l'atteindra s, car elle renferme assez de justes pour être épargnée. Croire que oisifs et les viveurs sont tout Paris, c'est commettre une grosse reur, et prendre la musique du régiment pour le corps d'armée. n'est que la parade; le spectacle est derrière, instructif et sérieux. Au delà de cette tourbe bruyante et grapissante, vêtue de couleurs ardes, laissant traîner ses faux cheveux jusqu'à la ceinture, vivant scandales et pourrissant sur pied, il y a toute une nation recueillie, obe, dévouée, qui travaille, cherche, s'ingénie, invente, dans les ateliers, dans les bibliothèques, dans les laboratoires. C'est là le cœur de Paris qui vibre à toute pensée généreuse, s'émeut à toute décou-verte, fait effort pour pénétrer toujours plus profondément au sein des choses. C'est cette assemblée d'artistes, de savants, d'artisans, d'écrivains, toujours en communication les uns avec les autres, ra-pides à comprendre, faciles à émouvoir, qui fait de Paris une ville unique dans l'univers, et qui donne un si grand poids à ses jugements, que nulle réputation n'est consacrée si elle ne les a victorieusement subis.

Le fléau de Dieu, Attila, se détourna pour épargner Paris. Une puissance mystérieuse, la jeune âme de la France, incarnée dans la gardeuse de moutons, le contraignit à respecter le berceau d'une cité où devait battre le cœur même du monde. Jusqu'à présent il y a eu trois capitales, au vrai sens du mot *caput*, qui ont eu sur l'huma-nité une influence génésiaque : Athènes, où sont éclos les beaux-arts et la philosophie; Rome, qui a créé la jurisprudence; Paris, qui a enfanté l'égalité. Ces trois villes, ces trois mères, ont produit toute civilisation. Retirez-les de l'histoire, et celle-ci devient un chaos.

Il y a dans l'île d'Ischia une montagne où l'on entend souffler un courant d'air souterrain; d'où vient-il? Nul ne le sait, et la science ignore encore où prend naissance cette tempête anonyme qui bruit sous les vieux rocs entassés. Il en est ainsi de Paris; il y souffle in-cessamment une brise inconnue dont il faut tenir compte, car parfois elle dégénère en orage pendant certaines journées qui gardent désor-mais une date ineffaçable : 10 août, 29 juillet, 24 février.

C'est l'âme même de Paris qui s'exhale à ces heures redoutables, et nulle force ne lui a encore résisté. En somme, que veut Paris? Un gouvernement assez fort pour être taquiné impunément. L'idéal est baroque et difficile à réaliser. Les gouvernements se fâchent, car en général ils entendent mal la plaisanterie; Paris s'émeut, s'agite, se lève, est pris de mauvaise humeur, donne un coup d'épaule, casse son joujou, et reste fort penaud d'avoir trop réussi, semblable à un colosse qui, voulant fouetter un enfant, lui casserait la colonne ver-tébrale.

Sous quelque gouvernement que vive Paris, il reste ce qu'il a été de tout temps, frondeur et profondément égalitaire.

. . . .

De tout il en est ainsi; toute mode, si ridicule qu'elle soit, dès qu'elle est inventée à Paris, est adoptée par le monde entier, et il a suffi que Paris portât perruque pour que, sottement, l'Europe s'atti-fât de faux cheveux.

Que pense Paris? C'est là ce qui m'inquiète. A l'heure qu'il est, malgré les journaux, les revues, les dépêches télégraphiques et tous les moyens d'information possibles, il y a bien des souverains étran-gers qui entretiennent des correspondants secrets à Paris, comme au temps du baron Grimm.

III

L'autorité municipale, celle qui a charge d'âmes et préside à la vie normale de la commune, est représentée par deux administrations distinctes, quoiqu'elles aient entre elles des rapports incessants : la préfecture de la Seine et la préfecture de police. La première admi-nistre les biens communaux, perçoit l'octroi, dirige l'assistance pu-blique, les embellissements de la ville, la distribution des eaux et du gaz, les travaux de la voirie, et prend soin des cimetières; la seconde pourvoit à la sécurité générale de Paris et à la sécurité particulière des habitants, facilite l'approvisionnement des halles et marchés, prend toute mesure nécessaire à la libre circulation sur les voies publiques et sur le fleuve, surveille les mœurs, a la haute main sur les prisons et s'occupe de toute question relative à l'hygiène et à la salubrité.

L'Hôtel de Ville, siége de la préfecture de la Seine, est un laby-rinthe où tout le monde s'agite dans une inconcevable activité. Lors-que l'on demande au portier où se trouve tel bureau, il répond à peu près ceci : « Troisième galerie, quatrième étage, huitième corridor, salle n° 27. Là, vous trouverez des garçons qui vous renseigneront. » Du sommet à la base la ruche bourdonne; la foule monte et descend les escaliers; des agents de police veillent à la circulation. De dix heures du matin à quatre heures du soir, l'Hôtel de Ville a la fièvre : c'est le symbole et la représentation de Paris.

Au prévôt des marchands, aux maires de Paris a succédé le préfet de la Seine; c'est aujourd'hui un grand personnage de l'État, qui s'est mis en tête de reconstruire la capitale de la France. Depuis une quin-zaine d'années, il a jeté la moitié de la ville par terre et l'a rebâtie. Grande cause d'exaspération pour les Parisiens, qui étouffaient dans leurs ruelles infectes, et auxquels on a donné (pour un bon prix, il est vrai) de l'air et du soleil! Pour mettre beaucoup de salubrité et quel-que stratégie dans une ville aussi grande que Paris, les ressources normales de la commune ne suffisaient pas; les recettes ordinaires du budget de 1868 ont été de 143 131 124 francs 84 centimes; ce n'est pas avec cela qu'on remanie de fond en comble une cité colossale dont la population fixe est de 1 825 274 habitants. Alors on a fait des emprunts, et la ville est fort endettée. De là redoublement de cla-meurs. Les opérations ont-elles ou n'ont-elles pas été régulières? Je ne suis ni économiste ni financier, et, comme le père de Lucinde, je puis dire : « Je ne me connais pas à ces choses. » Mais dans son

excellent livre sur *l'Administration de la commune de Paris*, M. Jules Le Berquier dit : « La transformation d'une ville doit-elle être la dette d'une seule génération, d'une seule époque ? » Poser la question, c'est la résoudre, et je trouve juste que nos enfants payent une partie des embellissements dont ils jouiront en repos et dont seuls nous aurons supporté les ennuis.

. . . .

Je voudrais qu'un coup de baguette magique pût remettre tout à coup Paris dans l'état où nous l'avons connu il y a vingt ans, à l'heure de la révolution de Février. Ce serait un cri d'horreur, et nul ne pourrait comprendre qu'un peuple aussi vaniteux que les Parisiens ait pu vivre dans de pareils cloaques....

Lorsque je parcours certains quartiers, lorsque je traverse la rue de Nevers, la rue des Filles-Dieu, la rue Pirouette, la rue de la Grande-Truanderie, quand je visite l'hôtel des Postes, où l'on n'oserait placer un refuge de lépreux, quand je vois l'Administration des lignes télégraphiques encombrée de la cave au grenier par des employés qui n'ont pas assez d'espace pour manœuvrer leur appareil, lorsque je me heurte la tête au plafond des baignoires de la Comédie-Française, lorsque je pénètre dans l'Entrepôt général des vins et que j'y trouve les rues forcément encombrées par les pièces gerbées les unes sur les autres, lorsque je constate que les cours des collèges sont des préaux sans arbres, sans verdure et sans soleil, quand je reconnais que les Halles, déjà insuffisantes, sont réduites à déborder dans les rues voisines, quand je m'aperçois que le ridicule temple grec où s'agite la Bourse est manifestement trop étroit pour la foule qui s'y entasse, lorsque je suis obligé de faire en voiture le tour du palais et du jardin des Tuileries pour aller de la rue de la Paix à la rue Bellechasse, lorsque je suis contraint, sous peine d'être écrasé, de m'arrêter et d'attendre un quart d'heure avant de pouvoir traverser le boulevard Montmartre ; quand le souffle empesté des fosses communes chasse la maladie vers nous, malgré les ordonnances et les lois qui si sagement excluent les cimetières de l'enceinte des villes, je me dis qu'il reste bien des choses à faire, bien des voies nouvelles à percer, bien des établissements à construire, bien des améliorations à apporter à l'état matériel de Paris, et que ce serait un grand bienfait pour la capitale de France, si on l'avait enfin délivrée de tous ces vestiges du passé qui l'embarrassent encore et lui ôtent une partie de la splendeur à laquelle elle a droit.

Au siècle dernier, on eût chansonné le préfet de la Seine : « Tout finit par des chansons, » dit le vaudeville du *Mariage de Figaro* ; mais depuis qu'on a chanté le *Ça ira*, on est moins fertile en couplets. On se contente aujourd'hui de fronder, de narguer, de plaisanter ; en attendant, on profite d'un Paris nouveau, large, étincelant, salubre, et l'on fait bien.

J'ai pu jeter les yeux sur le plan de Paris futur, du Paris rêvé, du Paris tel qu'il serait si les travaux entrepris et projetés étaient menés à bonnes fins : j'en suis resté ébloui. Ce serait vraiment alors la première ville de l'univers, et bien mieux encore que l'ancienne Rome, la ville par excellence : *Urbs*.

Verrons-nous cela ? je ne sais ; mais il est à souhaiter que ceux qui nous suivent puissent le voir.

IV

L'œuvre extérieure de la préfecture de police est plus humble, elle n'éclate pas aux yeux avec tant de fracas, mais elle n'en a pas moins une importance primordiale. Autant la Préfecture de la Seine s'étale avec orgueil dans son magnifique palais récemment rajeuni et complété, autant la Préfecture de police est pauvrement logée dans une série de masures prises sur le quai des Orfèvres, place Dauphine, rue du Harlay, et qu'on a arbitrairement réunies par des escaliers biscornus, des couloirs en bois, des galeries en forme de casse-cou et des corridors obscurs où le gaz brille en plein midi. On élève actuellement une vaste construction destinée à remplacer les maisons lézardées ; on fera bien de se hâter, car si l'on tarde encore un peu, les vieilles murailles branlantes s'effondreront sur la tête des employés.

La première fois que, guidé par les nécessités de ce travail, j'ai mis le pied à la Préfecture de police, ce n'a pas été sans une certaine hésitation. Je suis trop bon Parisien pour n'avoir pas toujours médit avec soin de l'autorité et pour n'être pas enclin à bien des préjugés. J'étais effrayé quelque peu, et, comme mes chers compatriotes, je croyais volontiers à mes propres fantômes. La Préfecture me semblait une fort redoutable personne : œil qui guette, oreille qui écoute, main qui saisit ; ombre et silence. Je fus promptement détrompé.

. . . .

Dans les bâtiments surannés de la Préfecture, tout est calme : rien ne rappelle l'animation excessive de l'Hôtel de Ville. La vieille construction, si bizarrement coupée par les nécessités du service, a un air mystérieux qui tient à son grand âge, et que ne justifie en rien l'accueil ouvert et cordial qui vous attend. Chose étrange ! dans cette maison, que l'on se figure volontiers pleine de sourdes machinatior chacun semble, comme Gœthe, demander « de la lumière, enco plus de lumière ! » A toute question, on répond par le docume même : « Voici les chiffres, voici les rapports, voici l'attaque, vo la riposte, voici les éléments de la vérité, débrouillez-la ; nous, no faisons pour le mieux, et nous nous lavons les mains du reste. »

J'ai été frappé de tant de franchise ; je ne saurais dire combi j'en suis reconnaissant, et je puis affirmer que là, dans de misérabl bureaux brûlants en été, glacials en hiver, j'ai vu l'âme même Paris. J'ai vu l'esprit qui prévoit, invente, se souvient, pense, réfl chit, travaille, et sans cesse médite pour la grand'ville, pour s bien-être, pour sa santé, pour ses plaisirs. Si chaque jour Paris man et boit, s'il est voituré à son loisir, s'il n'est pas écrasé dans les ru noyé dans la Seine, asphyxié dans les salles de spectacle, s'il n' ni trop volé ni trop assassiné, s'il n'est pas drogué par les marchan de vin et empoisonné par les marchands de comestibles, s'il est couru en cas de péril, si les fous ne courent pas au hasard, si enfants abandonnés trouvent des nourrices, si les scandales de mille sont secrètement apaisés et n'éclatent point au soleil, c'es la Préfecture de police qu'on le doit. Sans bruit, sans vaine glorio ce travail s'accomplit et détermine chaque jour l'existence de de millions d'hommes.

Tout ce qui touche aux nécessités, aux commodités de la vie pa sienne est surveillé d'une façon spéciale. On fera une enquête sur grossièreté d'un cocher de fiacre, sur un panier de fruits pourris voyé aux halles, sur un verre de vin frelaté vendu dans un caba enquête approfondie et contradictoire comme sur un assassinat sur un vol avec escalade. Il faut avoir lu le recueil des ordonnan de police, avoir vu à l'œuvre les agents principaux d'une si va machine, pour se rendre compte de cette action invisible, incessa toujours aux aguets vers le mieux et supérieure à tout ce que p offrir l'étude des autres pays.

La Préfecture de la Seine et la Préfecture de police ne suffisent à mettre en jeu tous les organes qui sont nécessaires aux manife tions multiples de la ville de Paris. Bien des administrations première importance relèvent du ministère des finances, comme Postes, la Monnaie, la Banque, les tabacs ; du ministère de l'i rieur, comme les télégraphes, les prisons, les institutions de b faisance ; du ministère de l'agriculture, du commerce et des trav publics, comme les chemins de fer ; chaque partie de notre org sation si fortement, — trop fortement centralisée, — donne à P une impulsion continue et déterminée. On peut donc affirmer q étudiant avec détail l'existence spéciale de Paris, on aura un ap très-net et presque complet de l'existence générale de la France.

J'ai évité avec soin tout ce qui pouvait, de près ou de loin, pas toucher, mais seulement effleurer la politique. Quelles que so mes opinions personnelles, je me suis sévèrement gardé de faire l'opposition avec un tel sujet ; j'ai voulu parler des différentes ad nistrations qui régissent la vie de Paris, étudier leurs roua détailler leurs fonctions, faire comprendre leur importance, rien de plus. Je dois ajouter, pour être absolument sincère, qu'il fallu fermer les yeux à l'évidence et agir avec un parti pris coup pour blâmer ce que j'ai vu. Je ne puis dire avec quelle régularit meuvent tous les engrenages qui règlent, modèrent et facili l'action du grand mécanisme parisien.

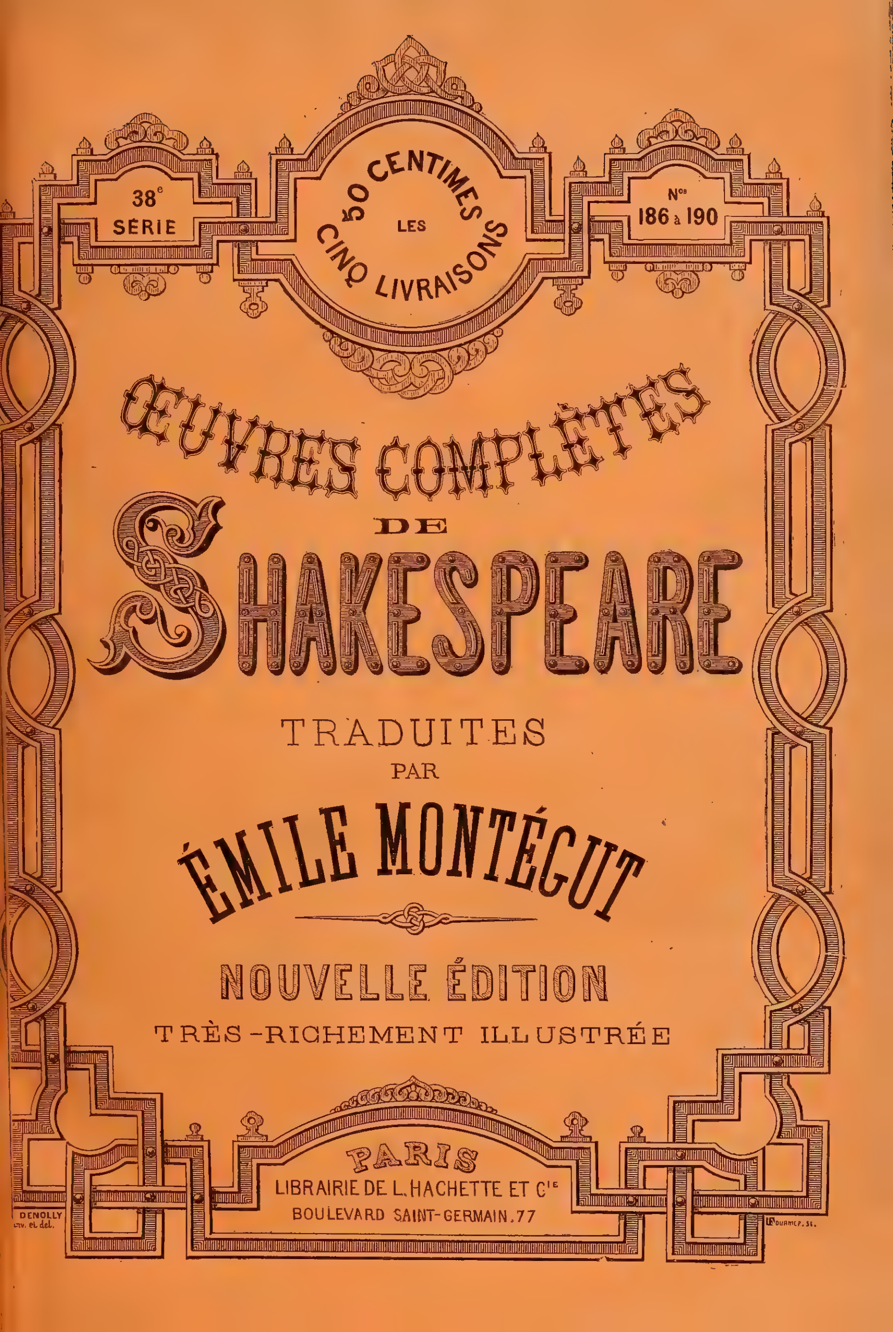
Toutes les fois que j'ai pu pénétrer au cœur même de ces dive institutions, jai été saisi d'une admiration qui n'était pas dé d'étonnement, car j'ai trouvé chez les employés, depuis le plus hu jusqu'au plus haut, un sentiment du devoir vraiment extraordin Dans cette nombreuse armée administrative si mal rétribuée, si récompensée de ses peines, chacun est soldat et combat pour l'h neur du drapeau. On se plaint d'eux ; que de fois je m'en suis pl moi-même avant de les connaître et d'avoir pu apprécier à genre de supplice sans cesse renouvelé sont exposés ceux qui ont rapports forcés avec le public parisien, public exigeant, puéril, cassier, questionneur, indiscret, vantard, insupportable ! Je revenu de mes opinions premières ; le spectacle de ce que j'a m'a corrigé pour longtemps.

Paris peut reposer en paix ; pendant qu'il s'amuse, qu'il tra qu'il dort ou qu'il veille, ses innombrables tuteurs sont à leur p préparent sans relâche les éléments de sa vie et mettent tou œuvre pour que rien ne lui manque, ni le nécessaire, ni le supe

Avant de terminer cette Introduction et d'entrer en matière, me soit permis de remercier les hauts fonctionnaires qui, m'acc lant avec une bienveillance dont je reste profondément touché, mis à ma disposition l'inestimable trésor de leurs documents stat ques. Grâce au libéralisme avec lequel ils m'ont autorisé à étu les administrations qu'ils dirigent, grâce aux renseignements nombre qu'ils ne se sont pas lassés de me fournir, j'ai pu en prendre ce livre ; je pourrai, j'espère, le continuer jusqu'au bo lui donner le caractère d'irrécusable authenticité qui fait seul le rite de ce genre de travail.

Décembre 1868.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


38e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 186 à 190
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY inv. et del.

NOUVEAUX OUVRAGES PUBLIÉS

POUR LES

ETRENNES DE 1870

FORMAT IN-FOLIO

LES FEMMES DE GOETHE, D'APRÈS LES DESSINS DE KAULBACH, AVEC UN TEXTE PAR PAUL DE SAINT-VICTOR. Un volume in-folio, contenant 22 magnifiques gravures sur acier, richement cartonné, 100 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs.

LES IDYLLES DU ROI, POÊMES D'ALFRED TENNYSON, TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR FRANCISQUE-MICHEL, avec 36 gravures sur acier d'après les dessins de GUSTAVE DORÉ. Un magnifique volume in-folio, contenant : ÉLAINE, VIVIANE, GENIÈVRE et ÉNIDE, richement cartonné, 100 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs. — *Chaque poëme se vend séparément, richement cartonné, 25 francs.* — Le quatrième poëme, ÉNIDE, vient de paraître et se vend séparément, ainsi que chacun des trois premiers, richement cartonné, 25 francs.

LE JAPON ILLUSTRÉ, par AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. Deux magnifiques volumes contenant 500 gravures sur bois d'après les dessins de BAYARD, DE NEUVILLE, THÉROND, HUBERT-CLERGET, CRÉPON, CATENACCI, etc., une carte du Japon et deux plans. Broché, 50 francs. — La reliure dos en maroquin, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs.

FORMAT IN-4

LE TOUR DU MONDE, NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES, PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. EDOUARD CHARTON, et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes. — **Année 1869**. — Les dix premières années sont en vente; elles contiennent 200 voyages et près de 5500 gravures et de 300 cartes et plans. Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 francs. — La reliure en percaline se paye en sus : en un volume, 2 fr.; en deux volumes, 3 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches dorées : en un volume, 5 fr.; en deux volumes, 8 francs. — La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr.; en deux volumes, 12 francs.

LES ANIMAUX SAUVAGES, par Mme PAPE-CARPANTIER, Inspectrice générale des salles d'asile. Un magnifique volume illustré de douze planches tirées en chromolithographie, cartonné en percaline gaufrée, tranches dorées, 12 fr.

LA PRINCESSE ÉBLOUISSANTE, par ERNEST L'ÉPINE. Un volume illustré de 50 vignettes par BERTALL, relié en percaline gaufrée et dorée, 7 francs.

L'INGÉNIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE, par MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA, traduit et annoté par LOUIS VIARDOT, avec 370 compositions de GUSTAVE DORÉ (114 grandes compositions tirées à part, et 256 têtes de pages et culs-de-lampe) gravées sur bois par H. PISAN. Deux magnifiques volumes in-4, brochés, 38 francs. — La reliure se paye en sus : en percaline rouge, tranches jaspées, 10 fr.; tranches dorées, 15 fr.; dos en maroquin, 30 fr.



CALPHURNIA. O César! ces choses-là sont contre l'ordre habituel, et je les redoute.
CÉSAR. Lorsque les Dieux puissants se proposent un but, comment pouvons-nous l'éviter
(Acte II, sc. II)

lionne a mis bas dans les rues; les tombeaux se sont ouverts, et ont baillé leurs morts; de furieux guerriers de feu qui combattaient dans les nuages, en rangs, en escadrons, et selon toutes les formes de la guerre, ont fait pleuvoir du sang sur le Capitole; le bruit de la bataille retentissait dans l'air, les chevaux hennissaient, les mourants gémissaient; des fantômes ont poussé à travers les rues des cris et des plaintes. O César, ces choses-là sont contre l'ordre habituel, et je les redoute!

César. — Lorsque les Dieux puissants se proposent un but, comment pouvons-nous l'éviter? César sortira néanmoins, car ces prédictions regardent le monde en général aussi bien que César.

Calphurnia. — Lorsque les mendiants meurent, on ne voit pas de comètes; mais les cieux s'enflamment d'eux-mêmes à la mort des princes.

César. — Les lâches meurent plusieurs fois avant leur mort; les vaillants ne connaissent la mort qu'une fois. De tous les sujets d'étonnement dont j'aie encore entendu parler, celui qui me paraît le plus étrange c'est que les hommes puissent avoir peur, sachant que la mort est une fin nécessaire qui viendra quand elle devra venir.

Rentre LE SERVITEUR.

César. — Que disent les augures?

Le serviteur. — Ils vous défendent de sortir aujourd'hui. En fouillant les entrailles d'une victime, ils n'ont pas pu découvrir de cœur dans l'animal.

César. — Les Dieux font cela pour faire honte à la lâcheté : César serait une bête sans cœur, si par crainte il restait au logis aujourd'hui. Non, César n'y restera point. Danger sait fort bien que César est plus redoutable que lui : nous sommes deux lions issus le même jour de la même portée, et moi je suis l'aîné et le plus terrible : César sortira donc.

Calphurnia. — Hélas, mon Seigneur! votre sagesse disparaît sous ce trop de confiance. Ne sortez pas aujourd'hui; appelez mienne, et non pas vôtre, la crainte qui vous retiendra au logis. Nous enverrons Marc Antoine au sénat, et il dira que vous n'êtes pas bien aujourd'hui. Accordez-moi cela, je vous le demande à genoux.

César. — Soit, Marc Antoine dira que je ne suis pas bien; je consens à rester au logis pour complaire à ton humeur.

Entre DÉCIUS.

César. — Voici Décius Brutus, il le leur dira.

Décius. — Profond salut, César! Bonjour, noble César : je viens vous chercher pour aller au sénat.

César. — Et vous êtes venu fort à propos pour porter mes félicitations aux sénateurs et leur dire que je n'irai pas aujourd'hui : leur dire que je ne peux pas y aller, serait faux; que je n'ose pas y aller, plus faux encore : je n'irai pas aujourd'hui, — dites-leur la chose ainsi, Décius.

Calphurnia. — Dites qu'il est malade.

César. — Est-ce que César enverra un mensonge? Ai-je donc étendu mon bras si loin dans la conquête pour craindre de dire la vérité à des barbes grises? Décius, allez leur dire que César ne sortira pas.

Décius. — Très-puissant César, donnez-moi quelques raisons, de peur qu'ils ne me rient au nez lorsque je leur dirai cela.

César. — La raison est dans ma volonté, — je ne sortirai pas; cela doit suffire pour satisfaire le sénat. Mais comme je vous aime, je veux bien, pour votre satisfaction particulière, vous faire connaître que Calphurnia, mon épouse que voilà, me retient au logis : elle a rêvé cette nuit qu'elle voyait ma statue qui, pareille à une fontaine à cent conduits, laissait couler un sang pur, et que de vigoureux Romains en grand nombre venaient en souriant, et baignaient leurs mains dans ce sang; elle regarde ces images comme des avertissements, des présages et des menaces de malheurs, et elle m'a supplié à genoux de rester au logis aujourd'hui.

Décius. — Ce rêve est interprété tout de travers; c'était une belle et heureuse vision : votre statue laissant jaillir le sang par ces nombreux conduits où tant de Romains venaient en souriant se baigner les mains, signifie que par vous Rome aspirera un sang revivifiant, et que les hommes considérables s'attrouperont pour obtenir de ce sang une teinture, une tache, une relique, un souvenir. Voilà ce que signifie le rêve de Calphurnia.

César. — Et l'interprétation que vous lui donnez est excellente.

Décius. — Elle vous paraîtra bien meilleure encore lorsque vous aurez entendu ce que je puis vous

apprendre. Sachez-le dès à présent, le sénat a résolu de donner aujourd'hui une couronne au puissant César. Si vous leur envoyez dire que vous ne viendrez pas, leur avis peut changer. En outre, cela pourrait se tourner en moquerie, si quelqu'un s'avisait de dire : « Ajournez le sénat à une autre fois, jusqu'à ce que l'épouse de César ait fait de meilleurs rêves. » Si César cache sa personne, ne chuchotera-t-on pas : « Eh bien, César qui a peur ! » Pardonnez-moi, César ; c'est le tendre, tendre désir que j'ai de votre élévation qui me pousse à vous parler ainsi : ma discrétion se trouve dépendante de mon affection.

César. — Vos craintes ne vous semblent-elles pas maintenant bien folles, Calphurnia ? je suis honteux de leur avoir cédé. Donnez-moi ma robe, car je sortirai : et voyez, voici Publius qui vient me chercher.

Entrent PUBLIUS, BRUTUS, LIGARIUS, MÉTELLUS, CASCA, TRÉBONIUS *et* CINNA.

Publius. — Bonjour, César.

César. — Vous êtes le bienvenu, Publius. — Quoi ! vous aussi, vous êtes levé de si bonne heure, Brutus ? — Bonjour, Casca. — Caïus Ligarius, César ne fut jamais autant votre ennemi que cette maladie qui vous a amaigri. — Quelle heure est-il ?

Brutus. — César, huit heures ont sonné.

César. — Je vous remercie pour vos peines et votre courtoisie.

Entre ANTOINE.

César. — Voyez ! Antoine qui se divertit tout le long des nuits, n'en est pas moins debout. Bonjour, Antoine.

Antoine. — Je rends son souhait au noble César.

César. — Ordonnez-leur de se préparer là dedans : je suis fort à blâmer de me faire attendre ainsi. Bonjour, Cinna : — bonjour, Métellus. — Ah ! Trébonius ! je me réserve une heure de conversation avec vous : souvenez-vous de me la demander aujourd'hui : tenez-vous près de moi, pour que je puisse me rappeler de vous.

Trébonius. — Oui, César ; (*à part*) et je me tiendrai si près de vous, que vos meilleurs amis souhaiteront que j'en eusse été plus éloigné.

César. — Mes bons amis, entrez, et prenez une coupe de vin avec moi ; puis nous nous en irons tous ensemble, semblables à une bande d'amis.

Brutus, *à part.* — Tout ce qui semble n'est pas toujours en réalité, ô César ! le cœur de Brutus se déchire en y songeant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Une rue près du Capitole.

Entre ARTÉMIDORE, *lisant un papier.*

Artémidore, *lisant.* — « César, redoute Brutus ; prends garde à Cassius ; ne t'approche pas de Casca ; aie l'œil sur Cinna ; ne te fie pas à Trébonius ; observe bien Métellus Cimber ; Décius Brutus ne t'aime pas ; tu as fait tort à Caïus Ligarius. Tous ces hommes sont animés d'une seule et même âme, et elle est tout entière bandée contre César. Si tu n'es pas immortel, regarde tout autour de toi : la confiance ouvre la porte à la conspiration. Les Dieux puissants te défendent ! Ton ami, Artémidore. » Je vais me tenir sur le passage de César, et je lui remettrai ce billet comme un solliciteur. Mon cœur se lamente en voyant que la vertu ne peut vivre hors de l'atteinte des crocs de l'envie. Si tu lis ce billet, tu pourras vivre, César ; si tu ne le lis pas, c'est que les destins conspirent avec les traîtres. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Une autre partie de la même rue devant la demeure de Brutus.

Entrent PORTIA *et* LUCIUS.

Portia. — Je t'en prie, enfant, cours au sénat ; ne t'arrête pas à me répondre, mais pars vite : pourquoi restes-tu ?

Lucius. — Pour apprendre mon message, Madame.

Portia. — Je voudrais que tu y fusses allé et que tu en fusses revenu, en moins de temps qu'il n'en faut pour te dire ce que tu dois y faire. Ô fermeté, tiens-toi forte à mon côté ! place une énorme montagne entre mon cœur et ma langue ! J'ai l'âme d'un homme, mais la puissance d'une femme. Oh ! qu'il est difficile aux femmes d'obéir à la discrétion ! Tu es encore là ?

Lucius. — Madame, que dois-je faire ? Courir au Capitole, et rien plus ? puis revenir vers vous, et rien plus ?

Portia. — Oui, reviens me dire si ton maître a bon visage, enfant ; car il est sorti en disposi-

tions maladives : prends bonne note de ce que fait César, des solliciteurs qui se pressent autour de lui. Chut, enfant ! quel bruit est-ce là ?

Lucius. — Je n'en entends aucun, Madame.

Portia. — Je t'en prie, écoute bien : j'entendais une rumeur tumultueuse, on aurait dit une querelle, et le vent l'apporte du Capitole.

Lucius. — En vérité, Madame, je n'entends rien.

Entre ARTÉMIDORE.

Portia. — Approche ici, l'ami ; de quel quartier viens-tu ?

Artémidore. — Je viens de ma propre maison, bonne Dame.

Portia. — Quelle heure est-il ?

Artémidore. — Environ neuf heures, Madame.

Portia. — César est-il allé au Capitole ?

Artémidore. — Pas encore, Madame, et je m'en vais prendre place pour le voir passer quand il ira au Capitole.

Portia. — Tu as quelque requête à présenter à César, n'est-ce pas ?

Artémidore. — Oui, Madame ; s'il plaît à César d'être assez bon envers César pour m'écouter, je le conjurerai d'être son ami.

Portia. — Comment ! Est-ce que tu sais qu'on a le dessein de lui faire quelque mal ?

Artémidore. — Aucun dont je puisse dire qu'il arrivera, beaucoup dont je redoute la possibilité. Bien le bonjour. Ici la rue est étroite, et la foule des sénateurs, des préteurs, des solliciteurs habituels, qui suit César aux talons, sera assez épaisse pour étouffer à mort un homme faible : je m'en vais me chercher une place moins peuplée, et là je parlerai au grand César quand il passera. (*Il sort.*)

Portia. — Il faut que je rentre. Hélas ! quelle faible chose est le cœur d'une femme ! Ô Brutus, puissent les cieux faire réussir ton entreprise ! — A coup sûr, l'enfant m'a entendu : — Brutus doit présenter une requête que César n'accordera pas. Oh ! je m'évanouis. Cours, Lucius, et recommande-moi à mon Seigneur ; dis-lui que je suis gaie : puis reviens, et rapporte-moi ce qu'il t'aura dit. (*Ils sortent de côtés opposés.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Le Capitole. — Le Sénat est en séance.

Une masse de peuple dans la rue conduisant au Capitole ; dans la foule, ARTÉMIDORE *et* le devin. *Fanfares. Entrent* CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, MÉTELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LÉPIDUS, POPILIUS, PUBLIUS, *et d'autres.*

César. — Les Ides de Mars sont arrivées.

Le devin. — Oui, César, mais elles ne sont pas passées.

Artémidore. — Salut, César ! lis cette requête.

Décius. — Trébonius désire que vous parcouriez, à votre meilleur temps de loisir, cette humble requête de sa part.

Artémidore. — Ô César, lis la mienne la première, car la mienne est une requête qui touche César de plus près : lis-la, grand César.

César. — Puisque cela nous touche, nous serons servi le dernier.

Artémidore. — Ne retarde pas, César ; lis-la immédiatement.

César. — Eh bien ! est ce que le camarade est fou ?

Publius. — Maraud, fais place.

Cassius. — Comment ! vous présentez avec cette insistance vos pétitions dans la rue ? venez au Capitole.

CÉSAR *entre au Capitole ; les autres le suivent. Tous les sénateurs se lèvent.*

Popilius. — Je souhaite que votre entreprise d'aujourd'hui réussisse.



Artémidore. Je vais me tenir sur le passage de César, et je lui remettrai ce billet comme un solliciteur.
(Acte II, sc. iii.)

Cassius. — Quelle entreprise, Popilius?

Popilius. — Portez-vous bien. (*Il s'avance vers César.*)

Brutus. — Que disait Popilius Lœna?

Cassius. — Il souhaitait que notre entreprise d'aujourd'hui pût réussir : je crains que notre complot ne soit découvert.

Brutus. — Regardez comment il va se conduire avec César ; observez-le.

Cassius. — Casca, sois prompt, car nous craignons d'être prévenus. — Brutus, que faut-il faire? Si la chose est connue, ou César ne s'en retournera jamais, ou ce sera Cassius, car je me tuerai moi-même.

Brutus. — Sois ferme, Cassius : Popilius Lœna ne parlait pas de nos projets ; car vois, il sourit, et César ne change pas de visage.

Cassius. — Trébonius sait choisir son moment ; car voyez, Brutus, il entraîne Marc Antoine à l'écart.

(*Sortent Antoine et Trébonius. César et les sénateurs prennent leurs siéges.*)

Décius. — Où est Métellus Cimber? Qu'il s'avance, et présente immédiatement sa requête à César.

Brutus. — Il est prêt ; faites foule à ses côtés et secondez le.

Cinna. — Casca, c'est à vous à lever le premier la main.

Casca. — Sommes nous tous prêts?

César. — Quelle chose irrégulière César et son sénat ont-ils aujourd'hui à redresser?

Métellus. — Très-haut, très-grand et très-puissant César, Métellus Cimber jette aux pieds de ton siége un humble cœur.... (*Il s'agenouille.*)

CÉSAR. — Je suis obligé de te devancer, Cimber. Ces génuflexions de chien couchant et ces basses révérences pourraient fouetter d'orgueil le tempérament des hommes ordinaires, et faire dégénérer en lois d'enfants les règles préétablies et les décrets antérieurement rendus. N'aie pas la sottise de croire que César porte un cœur assez vain pour que son énergie fonde sous l'influence des choses qui attendrissent les imbéciles, c'est-à-dire, les doux mots, les profondes courbettes, les viles caresses d'épagneul. Ton frère est banni par décret; si tu t'inclines, si tu pries, si tu me cajoles à son sujet, je te repousse du pied hors de mon chemin, comme un chien. Sache que César ne commet pas d'injustice, et que ce n'est pas davantage sans de bonnes raisons qu'il se laisse fléchir.

MÉTELLUS. — N'y a-t-il pas de voix plus digne que la mienne, et qui puisse faire retentir plus agréablement à l'oreille du grand César une sollicitation pour le rappel de mon frère banni?

BRUTUS. — Je baise ta main, mais non par flatterie, César, et j'exprime le désir que Publius Cimber obtienne de toi la permission immédiate de revenir.

CÉSAR. — Quoi, Brutus!

CASSIUS. — Pardonne, César, pardonne : Cassius s'incline aussi bas que ton pied pour solliciter l'affranchissement de Publius Cimber.

CÉSAR. — Je pourrais certainement être ému, si j'étais comme vous; les prières pourraient m'émouvoir, si j'étais moi-même de nature à prier pour émouvoir : mais je suis constant comme l'étoile du nord, qui, pour l'immobilité et l'obéissance à sa loi de fixité, n'a pas son égale dans le firmament. Les cieux sont émaillés d'innombrables étincelles, toutes sont de feu, et chacune d'elles est brillante; mais de toutes, il n'y en a qu'une seule qui garde sa place : il en est ainsi du monde, — il est amplement fourni d'hommes, et ces hommes sont de chair et de sang, susceptibles d'être émus; cependant dans le nombre j'en connais un, mais un seul, contre lequel nul assaut ne peut prévaloir, et qui garde sa position sans être ébranlé par aucun mouvement : et que cet homme, c'est moi, laissez-moi un peu vous le prouver par ceci, que je fus inébranlable pour que Cimber fût banni, et que je reste inébranlable pour le maintenir banni.

CINNA. — Ô César....

CÉSAR. — Arrière! veux-tu donc soulever l'Olympe?

DÉCIUS. — Grand César....

CÉSAR. — Est-ce que Brutus ne s'est pas inutilement agenouillé?

CASCA. — Mes mains, parlez pour moi! (*Casca frappe César au cou. César lui saisit le bras. Il est alors frappé par divers autres conjurés, et enfin par Marcus Brutus.*)

CÉSAR. — *Et tu Brute?* En ce cas, tombe César! (*Il meurt. Les sénateurs et le peuple se dispersent en désordre.*)

CINNA. — Liberté! affranchissement! la tyrannie est morte! Courez hors d'ici, proclamez, criez cela à travers les rues!

CASSIUS. — Que quelques-uns montent aux rostres populaires, et crient : Liberté, délivrance, affranchissement!

BRUTUS. — Peuple et sénateurs, ne soyez pas effrayés; ne fuyez pas, restez calmes : la dette de l'ambition est payée.

CASCA. — Montez à la tribune, Brutus.

DÉCIUS. — Et Cassius aussi.

BRUTUS. — Où est Publius?

CINNA. — Ici, tout à fait perdu au milieu de cette bagarre.

MÉTELLUS. — Restons étroitement unis tous ensemble, de crainte que quelques amis de César ne puissent....

BRUTUS. — Ne parlez pas de rester. — Publius, bon courage : on n'entend pas faire le moindre mal à votre personne, non plus qu'à aucun autre Romain : dites-leur cela, Publius.

CASSIUS. — Et laissez-nous, Publius, de crainte que le peuple, s'il se précipite sur nous, ne fasse quelque outrage à votre vieillesse.

BRUTUS. — Faites ainsi, et que personne autre que nous, ses auteurs, ne porte la responsabilité de cette action.

Rentre TRÉBONIUS.

CASSIUS. — Où est Antoine?

TRÉBONIUS. — Il s'est enfui à sa maison tout effaré : hommes, femmes et enfants sont saisis d'effroi, poussent des cris, et courent comme si nous étions au jour de la fin du monde.

BRUTUS. — Destins! nous allons connaître votre bon plaisir. Que nous devions mourir, nous le savons : ce n'est que de l'époque de la mort et du soin d'en éloigner le terme que les hommes s'inquiètent.

CASCA. — Bah! celui qui se retranche vingt ans de vie, se retranche vingt ans de la crainte de la mort.

Brutus. — Admettons cela, et alors la mort est un bienfait : en sorte que nous sommes les amis de César, nous qui avons abrégé le temps qu'il avait à craindre la mort. — Courbons-nous, Romains, courbons-nous, et baignons nos mains jusques aux coudes dans le sang de César, et teignons-en nos épées : puis sortons, et allons droit à la place du marché, et là, élevant nos armes sanglantes au-dessus de nos têtes, crions tous : Paix, délivrance, et liberté!

Cassius. — Courbons-nous donc, et trempons nos mains dans ce sang. Pendant combien de siècles la scène sublime que nous venons de jouer ne sera-t-elle pas représentée chez des nations à naître et dans des idiomes encore inconnus!

Brutus. — Que de fois il saignera par semblant, ce César qui maintenant gît à la base de la statue de Pompée, sans plus de valeur que la poussière!

Cassius. — Aussi souvent que cela sera, aussi souvent notre bande sera nommée la bande des hommes qui donnèrent la liberté à leur pays.

Décius. — Eh bien, sortons-nous?

Cassius. — Oui, partons tous : Brutus ouvrira la marche, et nous suivrons ses pas, lui donnant pour cortége d'honneur les plus courageux et les plus vertueux cœurs de Rome.

Brutus. — Doucement! qui vient ici?

Entre un serviteur.

Brutus. — C'est un ami d'Antoine.

Le serviteur. — C'est ainsi, Brutus, que mon maître m'a ordonné de m'agenouiller; c'est ainsi que Marc Antoine m'a ordonné de m'incliner à terre, et une fois prosterné ainsi, voici ce qu'il m'a ordonné de te dire : — Brutus est sage, noble, vaillant et honnête; César était puissant, hardi, royal et affectueux; dis que j'aime Brutus et que je l'honore; dis que je craignais César, que je l'honorais et que je l'aimais. Si Brutus accorde à Marc Antoine de l'approcher en toute sécurité, et consent à lui expliquer comment César a mérité de mourir, Marc Antoine n'aimera point César mort autant que Brutus vivant, et il suivra en toute sincérité et loyauté la fortune et les entreprises du noble Brutus à travers tous les hasards de ce nouvel état de choses. — Ainsi parle mon maître Antoine.

Brutus. — Ton maître est un sage et vaillant Romain; je ne l'ai jamais jugé autrement. Dis-lui que s'il lui plaît de venir ici, il recevra des explications satisfaisantes, et que sur mon honneur, il pourra partir sain et sauf.

Le serviteur. — Je vais le chercher immédiatement (*Il sort.*)

Brutus. — Je sais que nous l'aurons pour ami.

Cassius. — Je le souhaite, mais quelque chose me dit encore qu'il est fort à craindre, et ma défiance touche toujours singulièrement juste.

Brutus. — Mais voici venir Antoine.

Rentre ANTOINE.

Brutus. — Sois le bienvenu, Marc Antoine.

Antoine. — Ô puissant César, es-tu donc couché si bas? Tes conquêtes, tes gloires, tes triomphes, tes butins sont-ils tous réduits à ce petit espace? Adieu. — Je ne sais, Seigneurs, quelles sont vos intentions, quels à votre sens doivent encore subir la saignée, quels sont tenus pour malsains; si je fais partie de ceux-là, il n'y a pas pour moi d'heure préférable à cette heure de la mort de César, ni d'instrument qui vaille de moitié vos glaives enrichis du plus noble sang du monde entier. Je vous en conjure donc, si vous me portez haine, satisfaites votre passion, tandis que vos mains empourprées sont chaudes et fument. Vivrais-je mille années, je ne me sentirais pas en aussi bonnes dispositions de mourir; nulle place, nul moyen de mort, ne me plairont jamais autant, que d'être massacré par vous, les maîtresses âmes, la fleur des âmes de ce siècle, ici près de César.

Brutus. — Ô Antoine, ne nous demandez pas de vous donner la mort. Sans doute nous vous paraissons à cet instant sanguinaires et cruels; nos mains et notre action présente nous montrent tels à vos yeux; cependant vous ne voyez que nos mains et cette besogne sanglante que nous venons d'exécuter : mais nos cœurs, que vous ne voyez pas, sont compatissants; c'est la pitié pour la souffrance générale de Rome — car ainsi que le feu pousse le feu, ainsi la pitié pousse la pitié — qui a commis cette action sur César. Pour vous, Marc Antoine, nos épées ont des pointes de plomb ; nos bras n'ont contre vous aucune force hostile, et nos cœurs pleins de sentiments fraternels vous reçoivent avec tendre amour, estime et respect.

Cassius. — Votre voix aura autant d'autorité que celle de tout autre pour disposer des nouvelles dignités.

Brutus. — Veuillez patienter seulement jusqu'à ce que nous ayons apaisé la multitude, que la

crainte met hors d'elle-même, et alors nous vous expliquerons pourquoi moi, qui aimais César, au moment où je le frappais, j'ai agi comme je l'ai fait.

Antoine. — Je ne doute pas de votre sagesse. Que chacun de vous me tende sa main sanglante. Je veux d'abord serrer la vôtre, Marcus Brutus; — puis je veux prendre la vôtre, Caïus Cassius; — puis la vôtre, Décius Brutus; — la vôtre maintenant, Métellus; — la vôtre, Cinna; — et vous, mon vaillant Casca, la vôtre; — et la vôtre, mon bon Trébonius, qui, bien que le dernier, n'êtes pas le moins aimé de moi. Hélas, Seigneurs! que vous dirai-je? Mon crédit est placé maintenant sur un terrain si glissant, que vous devez avoir de moi une de ces deux mauvaises opinions, ou bien je suis à vos yeux un lâche, ou bien je suis un flatteur. Que je t'aimais, César, oh! cela est vrai: si donc ton esprit nous contemple maintenant, ô très noble! est-ce que cela ne t'afflige pas plus encore que ta mort, de voir ton Antoine faisant sa paix avec tes ennemis, et serrant leurs mains sanglantes, en présence de ton cadavre même? Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, et s'ils versaient tous des larmes en aussi grande abondance qu'elles versent ton sang, cela me conviendrait mieux que de m'entretenir en termes d'amitié avec tes ennemis. Pardonne-moi, Julius! c'est ici que tu as été forcé, brave cerf, c'est ici que tu es tombé; c'est ici que se tiennent tes chasseurs, portant les insignes de ta défaite, et rouges de ton sang refroidi. O monde, tu étais la forêt de ce cerf, et lui, ô monde! il était ton cœur, en vérité (*a*). Comme tu ressembles à un cerf frappé par les mains de princes nombreux, couché comme te voilà!

Cassius. — Marc Antoine....

Antoine. — Pardonne-moi, Caïus Cassius: les ennemis mêmes de César prononceront mes paroles; chez un ami, elles ne sont donc que froide modération.

Cassius. — Je ne vous blâme pas de louer ainsi César; mais quel pacte entendez-vous faire avec nous? Voulez-vous être compté au nombre de nos amis; ou bien poursuivrons-nous notre tâche, en nous passant de vous?

Antoine. — C'est pour une alliance que j'ai pris vos mains, mais vraiment, je me suis écarté de mon but, en contemplant César. Je vous suis ami à tous, et je vous aime tous, en espérant que vous m'expliquerez comment et en quoi César était dangereux.

Brutus. — Certes, car autrement ce serait là un sauvage spectacle; nos raisons sont tellement légitimes, que, fussiez-vous le fils de César, vous en seriez satisfait, Antoine.

Antoine. — C'est tout ce que je cherche: et je viens en outre solliciter la permission d'exposer son corps sur la place du marché et de monter à la tribune, afin de parler pour l'organisation de ses funérailles, comme il convient à un ami.

Brutus. — Vous le pourrez, Marc Antoine.

Cassius. — Brutus, un mot. (*A part, à Brutus.*) Vous ne savez pas ce que vous faites: ne consentez pas à ce qu'Antoine parle en faveur des funérailles de César: savez-vous à quel point le peuple peut être ému par le discours qu'il tiendra?

Brutus, *à part, à Cassius.* — Veuillez me pardonner; je monterai moi-même à la tribune, et j'expliquerai les raisons de notre meurtre de César; je déclarerai que le discours qu'Antoine doit prononcer, il le prononce de notre plein gré et avec notre permission; et je dirai que nous consentons avec joie à ce que César reçoive tous les rites consacrés et toutes les cérémonies légitimes. Cela nous servira plus que cela ne nous nuira.

Cassius, *à part, à Brutus.* — Je ne sais pas ce qui peut arriver; je n'aime pas cela.

Brutus. — Marc Antoine, prenez ici le corps de César. Dans votre discours pour les funérailles, vous aurez soin de ne pas nous blâmer, et vous pourrez dire tout le bien possible de César: vous direz que c'est par permission que vous parlez, sans cela vous n'obtiendrez aucune participation à ses funérailles; et vous parlerez du haut de la même tribune où je vais monter, après que j'aurai fini mon discours.

Antoine. — Soit; je n'en désire pas davantage.

Brutus. — En ce cas, préparez le corps, et suivez-nous. (*Tous sortent, hormis Antoine.*)

Antoine. — Oh! pardonne-moi, sanglant monceau d'argile, si je suis doux et pliant avec ces bouchers! Tu es les ruines de l'homme le plus noble qui ait jamais vécu dans le cours des siècles. Malheur à la main qui a répandu ce sang précieux! Je prophétise à cette heure sur tes bles-

(*a*) Il y a ici une sorte de calembour intraduisible, résultant de la ressemblance de prononciation entre les mots *hart*, cerf, et *heart*, cœur.



Brutus. Peuple et sénateurs, ne soyez pas effrayés; ne fuyez pas, restez calmes : la dette de l'ambition est payée. (Acte III, sc. i.)

sures, qui, pareilles à des bouches muettes, ouvrent leurs lèvres de rubis, pour demander le secours de ma voix, qu'une malédiction tombera sur les générations des hommes; la rage intestine et la féroce guerre civile porteront le désordre dans toutes les parties de l'Italie; le sang et la destruction seront choses si habituelles, les spectacles terribles seront si familiers, que les mères ne feront que sourire, lorsqu'elles contempleront leurs enfants écartelés par les mains de la guerre, tant toute pitié sera étouffée par la pratique passée en coutume des actes cruels; et l'âme de César, errante par soif de vengeance, viendra dans ces régions avec Até, sortie brûlante de l'enfer, criera *destruction!* d'une voix de monarque, et lâchera les chiens de la guerre; en sorte que l'odeur de cet acte odieux se fera sentir par delà la terre avec la puanteur des morts en putréfaction, gémissant après la sépulture!

Entre un serviteur.

Antoine. — Vous servez Octave César, n'est-ce pas?

Le serviteur. — Oui, Marc Antoine.

Antoine. — César lui avait écrit de venir à Rome.

Le serviteur. — Il a reçu ses lettres, et il vient; et il m'a recommandé de vous dire verbalement.... (*Apercevant le corps.*) Oh! César!

Antoine. — Ton cœur est gros, mets-toi à l'écart et pleure. La passion est contagieuse, je le vois; car mes yeux, en voyant ces perles de la douleur apparaître dans les tiens, commencent à se mouiller. Est-ce que ton maître vient?

Le serviteur. — Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

Antoine. — Retourne-t'en en toute diligence, et dis-lui ce qui s'est passé : la Rome d'aujourd'hui est une Rome en deuil, une Rome dangereuse, ce n'est pas encore une Rome sûre pour Octave; pars et rapporte-lui mes paroles. Cependant, attends encore un peu; ne t'en retourne pas avant que j'aie porté ce cadavre sur la place du marché : là je tâcherai de voir, au moyen de mon discours, de quelle manière le peuple prend l'action cruelle de ces hommes sanguinaires; selon qu'ils la prendront, tu rapporteras au jeune Octave l'état présent des choses. Prête-moi le secours de tes mains. (*Ils sortent avec le corps de César.*)

SCÈNE II.

Rome. — Le Forum.

Entrent BRUTUS *et* CASSIUS, *avec une foule de citoyens.*

Les citoyens. — Nous voulons qu'on nous donne des explications! nous voulons qu'on nous donne des explications!

Brutus. — En ce cas, suivez-moi, et accordez-moi audience, amis. — Cassius, allez dans l'autre rue, et partageons la foule. — Que ceux qui veulent m'écouter restent ici; que ceux qui veulent suivre Cassius, aillent avec lui, et les raisons de la mort de César vous seront publiquement expliquées.

Premier citoyen. — Je veux entendre Brutus parler.

Second citoyen. — Moi je vais entendre Cassius; et comparons leurs raisons, lorsque nous les aurons entendus l'un et l'autre. (*Sort Cassius avec un certain nombre de citoyens. Brutus monte aux rostres.*)

Troisième citoyen. — Le noble Brutus est monté : silence!

Brutus. — Soyez patients jusqu'à la fin. Romains, compatriotes, et amis! écoutez-moi pour ma cause, et soyez silencieux, afin que vous puissiez m'écouter : croyez-moi pour mon honneur, et ayez respect pour mon honneur, afin que vous puissiez me croire; censurez-moi dans votre sagesse, et réveillez vos facultés afin que vous puissiez mieux me juger. S'il est dans cette foule quelque cher ami de César, je dis à celui-là que l'amour de Brutus pour César n'était pas moins grand que le sien. Si donc, cet ami demande pourquoi Brutus s'est élevé contre César, voici ma réponse : ce n'est pas que j'aimais moins César, mais j'aimais Rome davantage. Qu'auriez-vous préféré? César vivant, et vous mourant tous esclaves, ou César mourant, et vous vivant tous hommes libres? Comme César m'aimait, je le pleure; comme il fut heureux, j'ai applaudi à sa fortune; comme il était vaillant, je l'honore : mais comme il était ambitieux, je l'ai tué. Voilà des larmes pour son amour, des applaudissements pour sa fortune, de l'honneur pour sa valeur, et la mort pour son ambition. Qui dans cette foule est assez bas pour vouloir être esclave? s'il en est un, qu'il parle; car c'est lui que j'ai offensé. Qui est assez barbare ici pour ne pas vouloir être un Romain? s'il en est un, qu'il parle; car c'est lui que j'ai offensé. Qui est assez vil ici pour ne pas aimer son pays? s'il en est un, qu'il parle; car c'est lui que j'ai offensé. Je m'arrête pour attendre une réponse.

Les citoyens — Aucun, Brutus, aucun.

Brutus. — Alors je n'ai offensé personne. Je n'ai pas plus fait envers César que vous ne feriez envers Brutus. La raison de sa mort est inscrite au Capitole; sa gloire n'a pas été atténuée dans toutes les choses qui lui méritaient la louange, pas plus que n'ont été exagérées les offenses qui lui ont valu la mort. Voici venir son corps pleuré par Marc Antoine, qui, bien qu'il n'ait eu aucune part à sa mort, en bénéficiera cependant, car il aura une place dans la république; — et lequel de vous ne bénéficiera pas aussi de cette mort? Je pars avec ces dernières paroles; ainsi que j'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome, j'ai le même poignard pour moi même, lorsqu'il plaira à mon pays de réclamer ma mort.

Entrent ANTOINE *et autres avec le corps de* César.

Les citoyens. — Vive Brutus! vive, vive Brutus!

Premier citoyen. — Portons le en triomphe à sa maison!

Second citoyen. — Donnons-lui une statue avec ses ancêtres!

Troisième citoyen. — Qu'il soit César!

Quatrième citoyen. — Les meilleures qualités de César vont être couronnées en Brutus.

Premier citoyen. — Nous allons le porter à sa maison avec des applaudissements et des hourras!

BRUTUS. — Mes compatriotes....

SECOND CITOYEN. — Paix! silence! Brutus parle.

PREMIER CITOYEN. — Paix, holà!

BRUTUS. — Mes bons compatriotes, laissez-moi partir seul, et par considération pour moi, restez ici avec Antoine : faites bon accueil au corps de César, et bon accueil aussi au discours d'Antoine, qui a pour but de célébrer la gloire de César, discours que Marc Antoine a reçu de nous permission de prononcer. Je vous en conjure, que personne ne parte, moi seul excepté, avant qu'Antoine ait parlé. (*Il sort.*)

PREMIER CITOYEN. — Holà, arrêtez! et écoutons Marc Antoine.

TROISIÈME CITOYEN. — Qu'il monte à la tribune publique; nous l'écouterons. — Noble Antoine, montez.

ANTOINE. — Je vous suis reconnaissant de vouloir bien m'écouter en considération de Brutus. (*Il monte à la tribune.*)

QUATRIÈME CITOYEN. — Que dit-il de Brutus?

TROISIÈME CITOYEN. — Il dit qu'il nous est très-reconnaissant de l'écouter en considération de Brutus.

QUATRIÈME CITOYEN. — Il fera bien de ne pas dire de mal de Brutus ici.

PREMIER CITOYEN. — Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN. — Oui, cela est certain : nous sommes bienheureux que Rome soit débarrassée de lui.

DEUXIÈME CITOYEN. — Paix! écoutons ce qu'Antoine peut dire.

ANTOINE. — Nobles Romains....

LES CITOYENS. — Silence, holà! écoutons-le.

ANTOINE. — Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi vos oreilles; je viens pour ensevelir César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux; le bien qu'ils font est souvent enterré avec leurs os; qu'il en soit ainsi pour César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux; s'il en était ainsi, c'était un grand défaut, et César l'a grandement payé. Ici, avec la permission de Brutus et des autres, — car Brutus est un homme honorable, et ainsi sont-ils tous, tous hommes honorables, — je viens parler pour les funérailles de César. Il était mon ami, il fut envers moi fidèle et juste; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Il a conduit ici, dans Rome, bien des captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics : est-ce en cela que paraissait l'ambition de César? Lorsque les pauvres ont crié, César a pleuré : l'ambition, me semble-t-il, devrait être faite d'une plus rude étoffe : cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Vous avez tous vu qu'aux Lupercales, je lui ai présenté trois fois une couronne royale, et que trois fois il l'a refusée : était-ce là de l'ambition? cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et à coup sûr Brutus est un homme honorable. Je ne parle point pour désapprouver ce qu'a dit Brutus, mais je viens parler ici de ce que je sais. Vous l'aimiez tous autrefois, et non sans cause; quelle cause auriez-vous donc maintenant de lui refuser vos larmes? O jugement, tu t'es réfugié chez les bêtes brutes, et les hommes ont perdu leur raison! Veuillez me supporter avec patience; mon cœur est ici dans ce cercueil avec César, et il faut que je m'arrête jusqu'à ce qu'il me revienne.

PREMIER CITOYEN. — Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

SECOND CITOYEN. — Si tu considères droitement l'affaire, tu conviendras que César a subi une grave injustice.

TROISIÈME CITOYEN. — Est-ce votre avis, Messieurs? Je crains qu'il n'en vienne un pire à sa place.

QUATRIÈME CITOYEN. — Avez-vous bien remarqué ses paroles? Il n'a pas voulu prendre la couronne; il est donc certain qu'il n'était pas ambitieux.

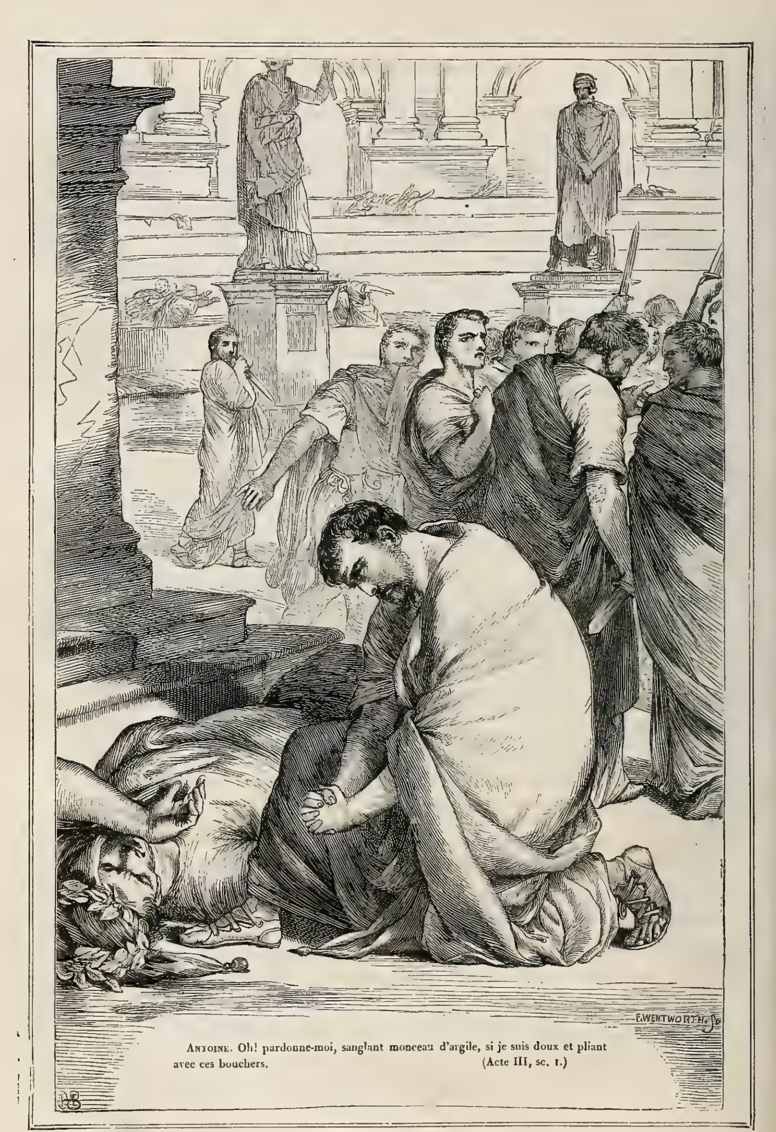
PREMIER CITOYEN. — Si cela est prouvé, il en est quelques-uns qui le payeront cher.

SECOND CITOYEN. — Pauvre âme! ses yeux sont rouges comme le feu à force de pleurer.

TROISIÈME CITOYEN. — Il n'y a pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.

QUATRIÈME CITOYEN. — Faites attention maintenant, il recommence à parler.

ANTOINE. — Hier encore la parole de César aurait pu tenir le monde en échec : maintenant le voici gisant, et il n'est pas un homme, si pauvre qu'il soit, qui lui paye son tribut de respect. O mes maîtres! si j'étais disposé à exciter vos cœurs et vos âmes à la rébellion et à la rage, je ferais tort à Brutus, et tort à Cassius, qui, vous le savez tous, sont des hommes honorables. Je ne veux pas leur faire tort, j'aime mieux faire tort au mort, faire tort à moi-même et à vous, que de faire tort à des hommes si honorables. Mais voici un parchemin avec le sceau de César, je l'ai



ANTOINE. Oh! pardonne-moi, sanglant monceau d'argile, si je suis doux et pliant avec ces bouchers. (Acte III, sc. I.)



LES CITOYENS. Le testament ! les suprêmes volontés !
SECOND CITOYEN. Ce sont des scélérats, des meurtriers ! le testament ! lisez le testament ! (Acte III, sc. II)

trouvé dans son cabinet, — c'est son testament : si les plébéiens entendaient ce testament, que je n'ai pas l'intention de lire, pardonnez-moi, — ils accourraient tous en foule et baiseraient les blessures de César mort, et tremperaient leurs mouchoirs dans son sang sacré, oui, et mendieraient un de ses cheveux pour le garder en souvenir, et en mourant mentionneraient ce cheveu dans leurs testaments et le légueraient à leur postérité comme un riche héritage.

Quatrième citoyen. — Nous voulons entendre le testament ! lisez-le, Marc Antoine.

Les citoyens. — Le testament, le testament ! nous voulons entendre le testament de César !

Antoine. — Ayez de la patience, nobles amis, je ne dois pas le lire ; il n'est pas convenable que vous sachiez à quel point César vous aimait. Vous n'êtes pas de bois, vous n'êtes pas de pierre, vous êtes des hommes ; et étant des hommes, si vous entendez le testament de César, cela vous enflammera, cela vous rendra fous : il est bon que vous ne sachiez pas que vous êtes ses héritiers, car si vous le saviez, oh ! qu'est-ce qu'il en adviendrait !

Quatrième citoyen. — Lisez le testament ; nous voulons l'entendre, Antoine : vous allez nous lire le testament, le testament de César !

Antoine. — Voulez-vous être patients ? Voulez-vous attendre encore un peu ? Je suis allé trop loin en vous en parlant : j'ai fait tort, je le crains, aux hommes honorables dont les poignards ont assassiné César ; oui, je le crains.

Quatrième citoyen. — *Des hommes honorables !* ce sont des traîtres.

Les citoyens. — Le testament ! les suprêmes volontés !

Second citoyen. — Ce sont des scélérats, des meurtriers ! le testament ! lisez le testament !

Antoine. — Vous voulez donc me pousser à lire le testament ? En ce cas, faites un cercle autour du cadavre de César, et laissez-moi vous montrer celui qui fit ce testament. Descendrai-je ? voulez-vous m'en accorder la permission ?

Les citoyens. — Sautez en bas.

Second citoyen. — Descendez.

Troisième citoyen. — Vous en avez la permission.

Quatrième citoyen. — Un cercle ; rangez-vous en rond.

Premier citoyen. — Reculez-vous du cercueil ! reculez-vous du corps !

Second citoyen. — Place pour Antoine, le très-noble Antoine !

Antoine. — Voyons, ne vous pressez pas ainsi contre moi, reculez-vous un peu.

Les citoyens. — Reculez-vous ! place ! poussez-vous en arrière !

Antoine. — Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre maintenant. Vous connaissez tous ce manteau ; je me rappelle le jour où César le mit pour la première fois ; c'était un soir d'été, dans sa tente, le jour où il défit les Nerviens : voyez, à cet endroit le poignard de Cassius a traversé ; voyez quelle déchirure a faite ici l'envieux Casca ; c'est à travers cet autre que le bien-aimé Brutus l'a assassiné, et lorsqu'il en a retiré son acier maudit, voyez avec quelle promptitude le sang de César l'a suivi, comme s'il se fût précipité hors des portes pour savoir si c'était ou non Brutus qui frappait avec une telle cruauté ; car Brutus, comme vous le savez, était le génie familier de César. Ô vous Dieux, jugez avec quelle tendresse César l'aimait ! De tous les coups qui l'ont frappé, ce fut le plus douloureux, car lorsque le noble César le vit l'assassiner, cette ingratitude, plus puissante que les bras des traîtres, le vainquit complétement : alors son grand cœur se brisa, et enveloppant son visage dans son manteau, le grand César tomba à la base de la statue de Pompée toute ruisselante de sang. Oh ! quelle chute cela fut, mes compatriotes ! Moi, vous, nous tous, nous sommes tombés avec lui, tandis que la trahison a chanté victoire sur nous. Oh ! pleurez maintenant ; car je m'aperçois que vous ressentez la puissante influence de la compassion : ce sont de pieuses larmes. Bonnes âmes, quoi, vous pleurez rien qu'en contemplant la robe déchirée de notre César ? Regardez ! le voici lui-même, défiguré, comme vous le voyez, par les traîtres.

Premier citoyen. — Oh ! lamentable spectacle !

Deuxième citoyen. — Oh ! noble César !

Troisième citoyen. — Oh ! jour malheureux !

Quatrième citoyen. — Oh ! traîtres, scélérats !

Premier citoyen. — Oh ! très-sanglant spectacle !

Deuxième citoyen. — Nous serons vengés : vengeance ! en avant ! cherchez, brûlez, incendiez, tuez, massacrez ! Que pas un des traîtres ne vive !

Antoine. — Arrêtez, compatriotes.

Premier citoyen. — Paix, par ici ! écoutez le noble Antoine.

Second citoyen. — Nous l'écouterons, nous le suivrons, nous mourrons avec lui !

Antoine. — Mes bons amis, mes aimables amis, que je ne vous excite pas à un mouvement si soudain de révolte. Ceux qui ont accompli cet acte sont honorables; — quels sont les griefs particuliers qui le leur ont fait commettre, je ne les connais pas, hélas! ce sont des hommes sages et honorables, et ils vous donneront sans aucun doute de bonnes raisons. Je ne viens pas, mes amis, pour vous dérober vos cœurs : je ne suis pas un orateur comme Brutus; mais, ainsi que vous le savez tous, un homme simple et sans esprit qui me contente d'aimer mon ami, et ils le savent trop bien, ceux qui m'ont donné permission de parler de lui en public : car je n'ai ni esprit, ni paroles, ni noblesse, ni geste, ni expression, ni puissance oratoire pour stimuler le sang des hommes : je me contente de parler tout franchement; je vous dis ce que vous savez vous-mêmes; je vous montre les blessures du doux César, pauvres bouches muettes, et je les invite à parler pour moi; mais si j'étais Brutus, et si Brutus était Antoine, il y aurait ici présent un Antoine qui déchaînerait vos courroux, et qui mettrait dans chaque blessure de César une langue capable de pousser les pierres mêmes de Rome au soulèvement et à la révolte.

Les citoyens. — Nous nous révolterons!

Premier citoyen. — Nous brûlerons la maison de Brutus!

Troisième citoyen. — Allons, en avant! allons, cherchons les conspirateurs!

Antoine. — Écoutez-moi encore, mes compatriotes; écoutez-moi encore parler.

Les citoyens. — Paix, holà! écoutez Antoine, le très-noble Antoine.

Antoine. — Comment, amis, vous voilà prêts à faire vous ne savez quoi! en quelle chose César a-t-il donc mérité votre amour? Hélas! vous ne savez pas, — il faut bien que je vous le dise en ce cas; — vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

Les citoyens. — C'est très-vrai; — le testament. — arrêtons, et écoutons le testament.

Antoine. — Voici ce testament, et scellé de la main de César : à chaque citoyen romain, à chaque simple particulier, il donne soixante et quinze drachmes.

Second citoyen. — Ô très-noble César! nous vengerons sa mort.

Troisième citoyen. — Ô royal César!

Antoine. — Écoutez-moi avec patience.

Les citoyens. — Paix, holà!

Antoine. — En outre, il vous a laissé tous ses lieux privés de promenade, ses vergers particuliers, ses jardins nouvellement plantés de ce côté du Tibre; il vous les a laissés à perpétuité, à vous et à vos héritiers, comme lieux publics de plaisir pour vous y promener et vous y amuser. Ah, c'était là un César! quand en viendra-t-il un pareil?

Premier citoyen. — Jamais, jamais! — Allons, en avant, en avant! Nous allons brûler son corps sur le terrain consacré, et avec les tisons nous mettrons le feu aux maisons des traîtres. Enlevons le corps.

Second citoyen. — Allons chercher du feu.

Troisième citoyen. — Arrachons les bancs.

Quatrième citoyen. — Arrachons les siéges, les fenêtres, tout. (*Sortent les citoyens avec le corps.*)

Antoine. — Maintenant laissons marcher les choses! Mal tu es sur pied, prends la direction que tu voudras!

Entre un serviteur.

Antoine. — Eh bien, qu'y a-t-il, l'ami?

Le serviteur. — Seigneur, Octave est déjà arrivé à Rome.

Antoine. — Où est-il?

Le serviteur. — Lui et Lépidus sont à la maison de César.

Antoine. — Et j'y vais aller de ce pas pour le voir : il vient fort à souhait. La Fortune est de bonne humeur, et dans les dispositions où elle se trouve, elle nous donnera tout ce que nous voudrons.

Le serviteur. — Je lui ai entendu dire que Brutus et Cassius se sont enfuis, poussant leurs chevaux comme des fous à travers les portes de Rome.

Antoine. — Sans doute ils ont eu vent de la manière dont j'ai soulevé le peuple. Conduis-moi auprès d'Octave. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Une rue.

Entre CINNA *le poëte.*

Cinna. — J'ai rêvé cette nuit que je dînais avec César, aussi ai-je l'imagination pleine de pressentiments de malheur; j'aurais bonne envie de ne pas rôder dehors, et cependant il y a quelque chose qui me pousse.

Entrent DES CITOYENS.

PREMIER CITOYEN. — Quel est votre nom?

DEUXIÈME CITOYEN. — Où allez-vous?

TROISIÈME CITOYEN. — Où demeurez-vous?

QUATRIÈME CITOYEN. — Êtes-vous marié ou célibataire?

SECOND CITOYEN. — Répondez directement à chacun de nous.

PREMIER CITOYEN. — Oui, et brièvement.

QUATRIÈME CITOYEN. — Oui, et sagement.

TROISIÈME CITOYEN. — Oui, et sincèrement, vous ferez bien.

CINNA. — Quel est mon nom? où je vais? où je demeure? si je suis marié ou garçon? Eh bien, pour répondre à chacun directement, et brièvement, et sagement, et sincèrement, je réponds, je suis sagement célibataire.

SECOND CITOYEN. — Autant vaut dire que les hommes mariés sont des imbéciles; je vous devrai une giffle pour cela, j'en ai peur. Continuez, — et directement.

CINNA. — Directement, je vais aux funérailles de César.

PREMIER CITOYEN. — Comme ami ou comme ennemi?

CINNA. — Comme ami.

DEUXIÈME CITOYEN. — Vous avez répondu directement à cette question.

QUATRIÈME CITOYEN. — Et où demeurez-vous? brièvement.

CINNA. — Brièvement, je demeure près du Capitole.

TROISIÈME CITOYEN. — Votre nom, citoyen, sincèrement.

CINNA. — Sincèrement, mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN. — Mettez-le en pièces! c'est un conspirateur.

CINNA. — Je suis Cinna le poëte, je suis Cinna le poëte.

QUATRIÈME CITOYEN. — Mettez-le en pièces pour ses mauvais vers, mettez-le en pièces pour ses mauvais vers!

CINNA. — Je ne suis pas Cinna le conspirateur.

DEUXIÈME CITOYEN. — Peu importe, son nom est Cinna; arrachez-lui son nom avec le cœur, et puis qu'il s'en aille.

TROISIÈME CITOYEN. — Mettez-le en pièces, mettez-le en pièces! Allons, des brandons! hé! des brandons! Allons chez Brutus, chez Cassius! brûlons tout! Que quelques-uns aillent à la maison de Décius, d'autres à celle de Casca, d'autres à celle de Ligarius! En avant! marchons! (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Un appartement dans la demeure d'Antoine.

ANTOINE, OCTAVE *et* LÉPIDUS *sont assis autour d'une table.*

ANTOINE. — Donc tous ceux là mourront; leurs noms sont marqués.

OCTAVE. — Votre frère aussi doit mourir; y consentez-vous, Lépidus?

LÉPIDUS. — J'y consens....

OCTAVE. — Marquez-le, Antoine.

LÉPIDUS. — Mais c'est à condition que Publius, qui est le fils de votre sœur, ne vivra pas, Marc Antoine.

ANTOINE. — Il ne vivra pas; voyez quel gros pâté je fais pour le condamner. Mais, Lépidus, rendez-vous à la maison de César; portez-y le testament, et nous verrons à décider ce que nous pourrons rogner dans les legs qu'il nous a laissés à charge.

LÉPIDUS. — Mais vous retrouverai-je ici?

OCTAVE. — Ou ici, ou au Capitole. (*Sort Lépidus.*)

ANTOINE. — C'est un homme médiocre, sans mérite aucun, bon pour faire les commissions :



OCTAVE. Votre frère aussi doit mourir; y consentez vous, Lépidus?
LÉPIDUS. J'y consens. (Acte IV, sc. I.)

est il convenable que, le monde une fois divisé en trois parts, il soit un des trois qui bénéficieront de ce partage?

OCTAVE. — Vous l'en avez jugé digne vous même, et vous avez pris sa voix pour savoir qui serait marqué de mort dans nos sinistres listes de proscription.

ANTOINE. — Octave, j'ai vu plus de jours que vous, et bien que nous entassions ces honneurs sur cet homme afin de nous éviter certains fardeaux que la calomnie ne manquerait pas de nous imposer, cependant il ne doit les porter que comme l'âne porte l'or, pour suer et gémir sous sa charge, pour être conduit et poussé, selon la route que nous voudrons qu'il suive : une fois que nous aurons conduit notre trésor où nous le désirons, alors nous le débarrasserons de son fardeau et nous le renverrons comme l'âne à vide secouer ses oreilles et paître dans les terrains communaux.

OCTAVE. — Faites comme il vous plaira; mais c'est un soldat éprouvé et vaillant.

ANTOINE. — C'est ce qu'est aussi mon cheval, Octave, et c'est pour cela que je lui donne abondance d'avoine : c'est une créature que j'enseigne à combattre, à tourner, à s'arrêter, à courir droit vers un but, dont tous les mouvements corporels sont dirigés par mon esprit. A quelques égards, Lépidus n'est pas autre chose : il faut qu'on l'enseigne, qu'on le dirige, qu'on lui ordonne ses mouvements; c'est un esprit stérile qui ne se nourrit que de restes, de loques et d'imitations; lorsque les choses sont hors d'usage et surannées pour tout le monde, c'est alors que la mode en commence pour lui : ne parlez de lui que comme

d'un objet qu'on possède. Et maintenant, Octave, écoutez de graves nouvelles : Brutus et Cassius lèvent des forces : il nous faut leur tenir tête immédiatement : par conséquent combinons notre alliance, assurons-nous de nos meilleurs amis, rassemblons nos meilleures ressources, et allons de ce pas tenir conseil pour décider les meilleurs moyens d'être instruits des choses cachées et de parer sûrement aux périls découverts.

Octave. — Allons, car nous sommes au poteau et entourés par de nombreux ennemis aboyants; il y en a qui sourient, et qui, je le crains, ont dans leurs cœurs des milliers de sentiments pervers. (*Ils sortent*)

SCÈNE II.

Devant la tente de Brutus, au camp, près de Sardes.

Tambours. Entrent BRUTUS, LUCILIUS, LUCIUS *et des soldats;* TITINIUS *et* PINDARUS *viennent à leur rencontre.*

Brutus. — Halte, holà!

Lucilius. — Holà, prononcez le mot de passe, et halte!

Brutus. — Eh bien! qu'est-ce, Lucilius? Cassius est-il proche?

Lucilius. — Il est tout près, et Pindarus est venu pour vous porter les salutations de son maître (*Pindarus donne une lettre à Brutus.*)

Brutus. — Sa courtoisie est fort aimable. — Votre maître, Pindarus, soit par suite d'un changement de sa part, soit par la faute de mauvais officiers, m'a donné juste cause de désirer que certaines choses qui ont été faites soient défaites; mais s'il est proche, j'obtiendrai des explications

Pindarus. — Je ne doute pas que mon noble maître n'apparaisse tel qu'il est, plein d'honneur et de sentiments dignes d'estime.

Brutus. — Je ne doute pas de lui. — Un mot, Lucilius; comment vous a t-il reçu? apprenez-moi cela.

Lucilius. — Avec passablement de courtoisie et de respect, mais non pas avec cet entrain familier, et avec cette expansion libre et amicale qui lui étaient habituels autrefois.

Brutus. — Tu viens de décrire un ami chaud qui se refroidit : remarque-le toujours, Lucilius, lorsque l'affection devient malade et commence à décroître, elle use toujours d'une politesse contrainte. Il n'y a pas de ces comédies-là dans la simple et franche loyauté : au contraire, les hommes au cœur creux, pareils à des chevaux ardents à la main, font vaillant étalage et vaillante promesse de leur courage, mais lorsqu'il faut qu'ils endurent l'éperon qui ensanglante, alors ils baissent leur cimier, et comme des chevaux trompeurs, s'affaissent sous l'épreuve. Son armée arrive-t-elle?

Lucilius. — Ils ont l'intention de prendre ce soir leurs quartiers à Sardes : la plus grande partie, la cavalerie presque entière, marche avec Cassius. (*Une marche dans le lointain.*)

Brutus — Écoutez! il est arrivé : marchons noblement à sa rencontre.

Entrent CASSIUS *et des soldats.*

Cassius. — Halte, holà!

Brutus. — Halte, holà! Faites passer cet ordre dans les rangs.

Une voix, *à l'extérieur.* — Halte!

Une voix, *à l'extérieur.* — Halte!

Une voix, *à l'extérieur.* — Halte!

Cassius. — Très-noble frère, vous m'avez fait injure.

Brutus. — Jugez moi, ô vous Dieux! Est-ce que je fais injure à mes ennemis? et si cela n'est pas, comment ferais-je injure à un frère?

Cassius. — Brutus, ces formes modérées que vous employez cachent des injures; et lorsque vous les commettez....

Brutus. — Cassius, contenez-vous; exprimez doucement vos griefs, — je vous connais parfaitement : — ne nous querellons pas aux yeux de nos deux armées qui ne devraient apercevoir chez nous rien qu'affection : ordonnez-leur de se retirer : puis, expliquez vos griefs sous ma tente, Cassius, et là je vous donnerai audience.

Cassius. — Pindarus, ordonne à nos capitaines de conduire leurs cohortes un peu plus loin d'ici.

Brutus. — Fais la même chose, Lucilius, et que personne ne s'approche de notre tente, jusqu'à ce que nous ayons achevé notre conférence. Que Lucius et Titinius gardent notre porte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Sous la tente de Brutus.

Entrent BRUTUS *et* CASSIUS.

Cassius. — Que vous m'avez fait injure, en voici

la preuve : vous avez condamné et noté d'infamie Lucius Pella comme ayant reçu ici des présents des Sardes pour se laisser corrompre, et les lettres où j'intercédais pour lui, parce que je connaissais l'homme, ont été dédaignées.

Brutus. — Vous vous êtes fait injure à vous-même en écrivant dans une telle affaire.

Cassius. — Dans un temps comme celui-ci, il n'est pas bon que le plus petit délit soit si scrupuleusement pesé.

Brutus. — Laissez-moi vous dire, Cassius, que vous-même vous êtes sévèrement condamné comme ayant une main crochue, comme vendant et conférant vos charges pour de l'or à des gens qui ne les méritent pas.

Cassius. — Moi, *une main crochue!* Vous savez que vous, qui prononcez ces paroles, vous vous nommez Brutus; sans cela, par les Dieux, ce discours serait le dernier de votre vie.

Brutus. — Le nom de Cassius honore cette corruption, aussi le châtiment cache-t-il sa tête.

Cassius. — *Le châtiment!*

Brutus. — Rappelez-vous mars, rappelez-vous les Ides de mars! Est-ce que le sang du grand Jules ne coula pas pour la justice? Quel est le scélérat qui a touché son corps, qui l'a poignardé, pour autre chose que la justice? Comment, un de nous, un de ceux qui ont frappé le premier homme de cet univers entier, simplement par ce qu'il soutenait des voleurs, nous irons maintenant souiller nos doigts de vils présents, et nous vendrons le vaste champ de nos amples honneurs pour juste autant de vile monnaie qu'on en peut serrer en fermant ainsi la main? J'aimerais mieux être un chien et aboyer à la lune que d'être un pareil Romain.

Cassius. — Brutus, n'aboyez pas après moi, je ne le souffrirai pas : vous vous oubliez vous-même en voulant me tracer des limites. Je suis un soldat, moi; je suis plus vieux que vous dans la pratique, plus capable que vous ne l'êtes de décider quelles sont les conditions à faire.

Brutus. — Allez donc ; vous n'êtes rien de pareil, Cassius.

Cassius. — Je le suis.

Brutus. — Je dis que vous ne l'êtes pas.

Cassius. — Ne me poussez pas davantage, je finirai par m'oublier : pensez un peu à votre sûreté, ne me tentez pas.

Brutus. — Arrière, homme méprisable!

Cassius. — Est-ce possible?

Brutus. — Écoutez-moi, car je parlerai. Dois-je céder place et terrain à votre colère téméraire? Est-ce que je vais être effrayé parce qu'un fou me menace les yeux hors de la tête?

Cassius. — O Dieux, ô Dieux, faut-il que j'endure tout cela?

Brutus. — *Tout cela!* oui, et plus encore : agitez-vous jusqu'à ce que votre cœur orgueilleux crève; allez montrer à vos esclaves combien vous êtes emporté, et faites trembler vos serviteurs. Croyez-vous que je vais vous céder la place? Faut-il par hasard que je vous fasse patte de velours? Faut-il que je me taise et que je rampe sous votre mauvaise humeur? Par les Dieux, vous avalerez le venin de votre rage, dussiez-vous en éclater! et sur ma foi, à partir de ce jour, lorsque vous serez dans ces fureurs de guêpe, je me servirai de vous comme d'objet de gaieté; oui vraiment, vous servirez à me faire rire.

Cassius. — Les choses en sont-elles venues là?

Brutus. — Vous dites que vous êtes un meilleur soldat que moi; faites-le voir, prouvez la vérité de votre fanfaronnade, cela me fera grand plaisir; pour ma part, je serai toujours heureux d'être instruit par les hommes plus habiles que moi.

Cassius. — Vous me faites injure; de toute façon, vous me faites injure, Brutus; j'ai dit un plus vieux soldat, je n'ai pas dit un meilleur : ai-je dit un meilleur?

Brutus. — Si vous l'avez dit, je n'en ai souci.

Cassius. — Lorsque César vivait, il n'aurait pas osé m'irriter ainsi.

Brutus. — Paix, paix! vous n'auriez pas osé le provoquer ainsi.

Cassius. — Je n'aurais pas osé?

Brutus. — Non.

Cassius. — Comment! je n'aurais pas osé le provoquer?

Brutus. — Par amour pour votre vie vous vous en seriez bien gardé.

Cassius. — Ne présumez pas trop de mon affection ; je pourrais faire ce dont je serais ensuite désolé.

Brutus. — Vous avez déjà fait ce dont vous devriez être désolé. Vos menaces n'ont aucune force de terreur, Cassius; car je suis si solidement appuyé sur mon honnêteté qu'elles passent près de moi comme le vain souffle du vent que je ne remarque pas. Je vous ai envoyé demander certaines som-

mes d'or que vous m'avez refusées ; car je ne sais pas me procurer de l'argent par de vils moyens : par le ciel, j'aimerais mieux monnayer mon cœur et transformer mon sang en drachmes que d'arracher par des moyens illicites leur misérable pécule aux mains calleuses de paysans ! Je vous ai envoyé demander de l'or pour payer mes légions, et vous me l'avez refusé : était-ce là agir comme devait agir Cassius? Est-ce ainsi que j'aurais répondu à Caïus Cassius? Lorsque Marcus Brutus deviendra assez cupide pour garder sous clef les méprisables jetons de métal que ses amis lui demanderont, armez-vous de toutes vos foudres, ô Dieux, et brisez-le en éclats !

Cassius. — Je ne vous ai pas refusé.

Brutus. — Vous m'avez refusé.

Cassius. — Je n'ai pas refusé ; celui qui a rapporté ma réponse n'était qu'un imbécile. Brutus a déchiré mon cœur : un ami devrait savoir supporter les imperfections de ses amis, mais Brutus fait les miennes plus grandes qu'elles ne sont.

Brutus. — Non, jusqu'au moment où vous me les faites mesurer à moi-même en me les faisant sentir.

Cassius. — Vous ne m'aimez pas.

Brutus. — Je n'aime pas vos défauts.

Cassius. — L'œil d'un ami ne devrait pas voir de tels défauts.

Brutus. — L'œil d'un flatteur ne les verrait pas, quand bien même ils apparaîtraient aussi énormes que le haut Olympe.

Cassius. — Viens, Antoine, viens, jeune Octave, vengez-vous sur Cassius seul, car Cassius est fatigué du monde, haï qu'il est par celui qu'il aime, bravé par son frère, tenu en bride comme un esclave, toutes ses fautes observées, notées sur un registre, apprises par cœur, retenues, pour lui être jetées au visage ! Oh ! je pourrais pleurer mon âme entière ! Voici mon poignard, et voici ma poitrine nue : au dedans de cette poitrine est un cœur plus précieux que la mine de Plutus, plus riche que l'or : si tu es un Romain, arrache-le ; moi qui t'ai refusé l'or, je te donnerai mon cœur : frappe, comme tu frappas César ; car je sais bien qu'alors que tu le haïssais le plus, tu l'aimais davantage que tu n'aimas jamais Cassius.

Brutus. — Rengainez votre poignard : mettez-vous en colère quand vous voudrez, vous en aurez pleine liberté. Faites ce que vous voudrez, une action déshonnête passera pour un effet de votre humeur personnelle. O Cassius, vous êtes associé à un agneau qui contient la colère comme le caillou contient le feu : en le frappant beaucoup, le caillou donne une étincelle rapide, puis sur-le-champ il redevient froid comme devant.

Cassius. — Cassius n'a-t-il donc vécu que pour servir de plastron et de risée à son Brutus, aux heures où l'humeur sanguine et l'humeur mélancolique ne sont pas chez lui en bon équilibre.

Brutus. — Lorsque j'ai parlé comme j'ai fait, j'étais moi-même en mauvaises dispositions.

Cassius. — En avouez-vous autant? donnez-moi votre main.

Brutus. — Et mon cœur aussi.

Cassius. — O Brutus....

Brutus. — Qu'y a-t-il?

Cassius. — N'avez-vous pas assez d'amitié pour me supporter, lorsque cette humeur emportée que ma mère m'a donnée, me pousse à m'oublier?

Brutus. — Si, Cassius ; par conséquent, lorsque vous serez dorénavant par trop bouillant avec votre Brutus, il supposera que c'est votre mère qui gronde et vous laissera tranquille.

Un poëte, *de l'extérieur*. — Laissez-moi entrer pour voir les généraux ; il y a quelque pique entre eux, il n'est pas bon qu'ils soient seuls.

Lucilius, *de l'extérieur*. — Vous n'irez pas les trouver.

Le poëte, *de l'extérieur*. — La mort seule pourrait m'arrêter.

Entre le poëte, *suivi de* LUCILIUS *et de* TITINIUS.

Cassius. — Qu'est ce donc ? qu'y a-t-il?

Le poëte. — Par pudeur, généraux ! à quoi pensez-vous ? aimez vous, soyez amis comme doivent l'être deux hommes tels que vous ; car, j'en suis sûr, j'ai vu plus d'années que vous.

Cassius. — Ah, ah ! comme ce cynique rime misérablement !

Brutus. — Partez d'ici, maraud : impertinent compère, hors d'ici !

Cassius. — Supportez-le, Brutus : c'est sa façon d'être.

Brutus. — Je m'informerai de son humeur, lorsqu'il s'informera mieux de l'heure : qu'est-ce que les choses de la guerre ont à faire avec ces sots rimailleurs ? Hors d'ici, camarade !

Cassius. — Allons, allons, décampe ! (*Sort le poëte.*)

Brutus. — Lucilius et Titinius, ordonnez aux



Brutus. Lucius, une coupe de vin!
Cassius. Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous mettre en semblable colère.
Brutus. O Cassius, je suis malade de plus d'une douleur.
(Acte IV, sc. iii.)

capitaines de préparer des logements à leurs compagnies pour cette nuit.

Cassius. — Puis revenez vous mêmes, et amenez-nous Messala immédiatement. (*Sortent Lucilius et Titinius.*)

Brutus. — Lucius, une coupe de vin!

Cassius. — Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous mettre en semblable colère.

Brutus. — O Cassius, je suis malade de plus d'une douleur.

Cassius. — Vous ne faites pas usage de votre philosophie, si vous accordez influence aux maux accidentels.

Brutus. — Nul homme ne supporte mieux la douleur : — Portia est morte.

Cassius. — Ah! Portia?

Brutus. — Elle est morte.

Cassius. — Comment ai-je évité d'être tué, lorsque je vous ai contrarié ainsi? O perte écrasante et navrante! — De quelle maladie?

Brutus — L'impatience de mon absence, et la douleur de voir que le jeune Octave et Marc Antoine étaient à ce point devenus forts; — car ces dernières nouvelles me sont venues avec celle de sa mort : — alors sa tête s'est égarée, et en l'absence de ses suivantes, elle a avalé du feu.

Cassius. — Et elle est morte ainsi?

Brutus. — Ainsi même.

Cassius. — O Dieux immortels!

Entre LUCIUS *avec du vin et des flambeaux.*

Brutus. — Ne me parlez plus d'elle. Donnez-moi une coupe de vin. Je noie dans cette coupe tout ressentiment, Cassius. (*Il boit.*)

Cassius. — Cette santé si noblement portée altère mon cœur. Remplis, Lucius, jusqu'à ce que le vin déborde de la coupe; je ne puis trop boire à l'amitié de Brutus. (*Il boit.*)

Brutus. — Entre, Titinius!

Rentre TITINIUS *avec* MESSALA.

Brutus. — Vous êtes le bienvenu, mon bon Messala. Maintenant asseyons-nous autour de ce flambeau, et discutons notre situation et ce qu'elle exige.

Cassius. — Portia, es-tu donc partie?

Brutus. — Assez, je vous prie. — Messala, j'ai reçu des lettres m'informant que le jeune Octave et Marc Antoine arrivaient sur nous avec une force puissante, et dirigeaient leur expédition du côté de Philippes.

Messala. — J'ai reçu moi-même des lettres de la même teneur.

Brutus. — Et qu'ajoutent vos lettres?

Messala. — Que par les décrets de proscription et de mise hors la loi, Octave, Antoine et Lépidus, ont mis à mort cent sénateurs.

Brutus. — En ce cas nos lettres ne s'accordent pas bien : les miennes parlent de soixante-dix sénateurs qui sont morts par le fait de leurs proscriptions, et dans ce nombre est Cicéron.

Cassius. — Cicéron est du nombre!

Messala. — Cicéron est mort, et par cet ordre de proscription. Avez-vous reçu des lettres de votre épouse, Seigneur?

Brutus. — Non, Messala.

Messala. — Et dans vos lettres on ne vous dit rien d'elle?

Brutus. — Rien, Messala.

Messala. — Cela me semble étrange.

Brutus. — Pourquoi me parlez-vous d'elle? Vos lettres contiennent elles quelque chose la concernant?

Messala. — Non, Seigneur.

Brutus. — Voyons, par votre titre de Romain, dites moi la vérité.

Messala. — En ce cas, supportez comme un Romain la vérité que je vais vous dire : elle est morte pour sûr, et d'une étrange façon.

Brutus. — Eh bien alors, adieu, Portia! Nous devons mourir, Messala; comme j'avais réfléchi qu'elle devait mourir un jour, je me trouve la patience de supporter sa perte maintenant.

Messala. — C'est ainsi que les grands hommes devraient supporter les grandes pertes.

Cassius. — J'ai appris autant de cette philosophie que vous; mais cependant ma nature ne pourrait pas supporter ainsi une telle perte.

Brutus. — Bon! vivement à notre besogne qui est vivante, elle. Si nous marchions immédiatement sur Philippes; qu'en pensez-vous?

Cassius — Je n'approuve pas ce projet.

Brutus. — Votre raison?

Cassius. — La voici : il vaut mieux que l'ennemi nous cherche : par là il épuisera ses ressources, fatiguera ses soldats, et se blessera lui-même; tandis que nous, ne bougeant pas, nous restons reposés, agiles, et pleins de vigueur pour la défense.

Brutus. — Les bonnes raisons doivent de toute nécessité céder la place à de meilleures. Les popu-

lations entre Philippes et cet endroit-ci ne restent tranquilles que par contrainte, car elles ont rechigné pour nous accorder des subsides. l'ennemi, en les ramassant tout le long de sa marche, accroîtra démesurément ses forces, il nous arrivera rafraîchi, renforcé, encouragé; tandis que nous le coupons de tous ces avantages, si nous allons à Philippes le regarder en face, en ayant ces populations derrière nous.

Cassius. — Écoutez-moi, mon bon frère.

Brutus. — Veuillez m'excuser. Vous devez faire attention, en outre, que nous avons enrôlé tout ce que nous pouvons enrôler de partisans; nos légions sont au complet autant qu'elles le seront jamais, notre cause a désormais réuni toutes ses ressources : l'ennemi s'accroît chaque jour; nous, parvenus à l'apogée, nous sommes prêts à décliner. Dans les affaires des hommes, il y a une voie qui, lorsqu'on sait prendre le flot, conduit à la fortune; s'ils la négligent, tout le voyage de leur vie se passe au milieu de bas-fonds et dans des misères. C'est sur une telle mer montante que nous sommes maintenant à flot, et il nous faut suivre le courant qui se présente, ou perdre nos chances.

Cassius. — Eh bien! qu'il en soit selon votre désir, marchez; nous marcherons nous aussi, et nous les rejoindrons à Philippes.

Brutus. — Le milieu de la nuit est survenu doucement pendant notre entretien, et la nature est obligée d'obéir à la nécessité; nous allons lui faire l'aumône d'un peu de repos. Vous n'avez rien de plus à dire?

Cassius. — Rien de plus. Bonne nuit; demain de bonne heure nous nous lèverons, et nous partirons.

Brutus. — Lucius, ma robe. (*Sort Lucius.*) Adieu, mon bon Messala : — bonne nuit, Titinius : — noble, noble Cassius, bonne nuit et bon repos.

Cassius. — O mon cher frère! cette nuit avait eu un mauvais commencement; que jamais plus nos deux âmes ne connaissent une telle division! que cela ne soit plus, Brutus!

Brutus. — Tout est bien.

Cassius. — Bonne nuit, Seigneur.

Brutus. — Bonne nuit, mon bon frère.

Titinius *et* Messala. — Bonne nuit, Seigneur Brutus.

Brutus. — Adieu à tous. (*Sortent Cassius, Titinius et Messala.*)

Rentre LUCIUS *avec la robe.*

Brutus. — Donne-moi la robe. Où est ton instrument?

Lucius. — Ici dans la tente.

Brutus. — Comment! tu parles tout endormi? Pauvre bambin! je ne te blâme pas; tu es fatigué de trop veiller. Appelle Claudius et quelque autre de mes gens; je veux qu'ils sommeillent sur des coussins dans ma tente.

Lucius. — Varron et Claudius!

Entrent VARRON *et* CLAUDIUS.

Varron. — Mon Seigneur appelle?

Brutus. — Je vous en prie, mes amis, couchez-vous sous ma tente, et dormez; il se peut que j'aie besoin de vous faire lever pour quelque affaire avec mon frère Cassius.

Varron. — S'il vous plaît, nous allons nous tenir ici debout, et nous veillerons en attendant vos ordres.

Brutus. — Je ne veux pas qu'il en soit ainsi : couchez-vous, mes bons amis : il se peut que je change d'avis. (*Varron et Claudius se couchent.*) Regarde, Lucius, voici le livre que je cherchais; je l'avais placé dans la poche de ma robe.

Lucius. — J'étais sûr que Votre Seigneurie ne me l'avait pas donné.

Brutus. — Sois endurant avec moi, mon cher enfant, je suis très-oublieux. Est-ce que tu peux tenir encore un instant ouverts tes yeux gros de sommeil, et toucher ton instrument pendant une ou deux mesures?

Lucius. — Oui, Seigneur, si cela vous fait plaisir.

Brutus. — Cela me plairait; mon enfant, je te cause beaucoup trop d'ennui, mais tu es de bonne volonté.

Lucius. — C'est mon devoir, Seigneur.

Brutus. — Je ne devrais pas pousser ton devoir au delà de ta force : je sais que les jeunes sangs sont impatients de leur temps de repos.

Lucius. — J'ai dormi déjà, Seigneur.

Brutus. — Tu as fort bien fait, et tu vas dormir encore; je ne te retiendrai pas longtemps : si je vis, je serai bon pour toi. (*Musique et chant.*) Voici un air assoupissant : — ô sommeil meurtrier! c'est ainsi que tu laisses tomber ta masse de plomb sur mon petit serviteur qui te joue de la musique? Bonne nuit, gentil bambin; je ne veux pas te causer le chagrin de te réveiller : si tu

fais seulement un mouvement de tête, tu vas briser ton instrument; je vais te le retirer : bonne nuit, mon bon enfant. — Voyons, voyons; — est-ce que la page n'est pas pliée à l'endroit où j'avais cessé de lire? C'est ici, je crois. (*Il s'assied.*)

LE FANTÔME DE CÉSAR *apparaît.*

BRUTUS. — Comme ce flambeau brûle mal! — Ah! qui vient ici? Je suppose que ce sont mes yeux affaiblis qui donnent forme à cette apparition extraordinaire. Elle s'avance sur moi! — Es-tu quelque chose de réel? es-tu un Dieu, un génie, un démon, toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux? Dis-moi ce que tu es?

LE FANTÔME. — Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS. — Pourquoi viens-tu?

LE FANTÔME. — Pour te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS. — Bon : ainsi je te reverrai encore?

LE FANTÔME. — Oui, à Philippes.

BRUTUS. — Eh bien, en ce cas, je te reverrai à Philippes. (*Le fantôme disparaît.*) Maintenant que j'ai repris cœur, voilà que tu t'évanouis. Mauvais génie, je voudrais converser plus longtemps avec toi. — Enfant! Lucius! — Varron! Claudius! réveillez-vous, mes amis! Claudius!

LUCIUS. — Les cordes sont fausses, Seigneur.

BRUTUS. — Il se croit encore à son instrument. — Lucius, réveille-toi!

LUCIUS — Mon Seigneur?

BRUTUS. — Tu rêvais donc, Lucius, pour crier comme tu l'as fait?

LUCIUS. — Seigneur, je ne sais pas si j'ai crié.

BRUTUS. — Oui, tu as crié : avais-tu vu quelque chose?

LUCIUS. — Rien, Seigneur.

BRUTUS. — Rendors-toi, Lucius. — Maraud de Claudius! eh, camarade, réveille-toi!

VARRON. — Mon Seigneur?

CLAUDIUS. — Mon Seigneur?

BRUTUS. — Pourquoi avez-vous crié ainsi dans votre sommeil, mes amis?

VARRON *et* CLAUDIUS. — Est-ce que nous avons crié, Seigneur?

BRUTUS. — Oui : aviez-vous vu quelque chose?

VARRON. — Non, Seigneur, je n'avais rien vu.

CLAUDIUS — Ni moi, Seigneur.

BRUTUS. — Allez, et recommandez-moi à mon frère Cassius; invitez-le à faire mettre ses troupes en marche de bonne heure, et nous le suivrons.

VARRON *et* CLAUDIUS. — Cela sera fait, Seigneur. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La plaine de Philippes.

Entrent OCTAVE, ANTOINE, *et leur armée.*

OCTAVE. — Eh bien, Antoine, voilà que notre espérance s'est réalisée : vous disiez que l'ennemi ne descendrait pas en plaine, mais qu'il resterait sur les collines et sur les hautes régions; c'est le contraire qui arrive : leurs légions sont proches, et ils ont l'intention de nous défier ici à Philippes, nous répondant ainsi avant que nous les ayons questionnés.

ANTOINE. — Bah! je suis dans leurs cœurs, et je sais pourquoi ils font cela : ils seraient fort contents d'aller visiter d'autres lieux; ils descendent avec la vaillance des poltrons, pensant par cet étalage de bravoure nous forcer à croire qu'ils ont courage; mais il n'en est pas ainsi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Préparez-vous, généraux : l'ennemi s'avance en belle ordonnance; leur sanglant étendard de guerre est déployé, et quelque chose doit être fait immédiatement.

ANTOINE. — Octave, conduisez doucement



BRUTUS. Dis-moi ce que tu es?
LE FANTÔME. Ton mauvais génie, Brutus.

(Acte IV, sc. III.)

votre corps d'armée, sur le côté gauche de la plaine.

OCTAVE. — J'irai sur la droite, moi ; prends la gauche, toi.

ANTOINE. — Pourquoi me contrecarrez-vous en ce moment critique?

OCTAVE. — Je ne vous contrecarre pas, mais je veux qu'il en soit ainsi. (*Marche.*)

Bruit de tambours. Entrent BRUTUS, CASSIUS, *et leur armée;* LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA *et autres.*

BRUTUS. — Ils font halte, et voudraient parlementer.

CASSIUS. — Halte, Titinius: il faut que nous nous avancions et que nous parlions.

OCTAVE. — Marc Antoine, donnerons-nous le signal de la bataille?

ANTOINE. — Non, César, nous attendrons qu'ils chargent. Avançons; les généraux voudraient échanger quelques paroles.

OCTAVE. — Ne bougez pas jusqu'au signal.

BRUTUS. — Les paroles avant les coups : est-ce votre avis, compatriotes?

OCTAVE. — Ce n'est pas qu'à votre instar nous préférions les paroles?

BRUTUS. — Les bonnes paroles valent mieux que les mauvais coups, Octave.

ANTOINE. — Mais vous, Brutus, vous donnez de bonnes paroles avec de mauvais coups, témoin le trou que vous fites au cœur de César, en criant : « Longue vie! salut à César! »

CASSIUS. — Antoine, la façon de vos coups est encore inconnue; mais quant à vos paroles, elles volent les abeilles de l'Hybla, et les laissent sans miel.

ANTOINE. — Mais non pas sans aiguillons.

BRUTUS. — Oh, si, et sans musique encore ; car vous leur avez volé leur bourdonnement, Antoine, et vous menacez très-prudemment avant de piquer.

ANTOINE. — Scélérats, vous ne fîtes pas ainsi, lorsque vos vils poignards se plongèrent l'un après l'autre dans les flancs de César; vous montriez vos dents comme des singes, vous étiez caressants comme des lévriers, vous vous courbiez comme des esclaves en baisant les pieds de César, tandis que le traître Casca, comme un dogue, venait par derrière frapper César au cou. O flatteurs !

CASSIUS. — *Flatteurs !* A cette heure, Brutus, vous pouvez vous adresser des remercîments à vous-même ; cette langue ne nous aurait pas insultés ainsi aujourd'hui, si Cassius avait été écouté.

OCTAVE. — Voyons, voyons, au fait : si l'argumentation suffit pour nous mettre en sueur, quand nous en viendrons aux preuves, il nous en coûtera une rosée plus rouge. Voyez, je tire mon épée contre les conspirateurs; quand croyez-vous que cette épée rentrera dans son fourreau ? Jamais, avant que les trente-trois blessures de César soient pleinement vengées, ou qu'un autre César ait fourni une nouvelle proie à l'épée des traîtres.

BRUTUS. — César, tu ne peux mourir de la main de traîtres, à moins que tu ne les amènes avec toi.

OCTAVE. — C'est bien ce que j'espère ; je ne suis pas né pour mourir par l'épée de Brutus.

BRUTUS. — Jeune homme, quand bien même tu serais le plus noble de ta race, tu ne pourrais pas mourir d'une manière plus honorable.

CASSIUS. — Il est bien indigne d'un tel honneur, cet insolent écolier associé à un danseur de mascarades et à un débauché!

ANTOINE. — Toujours le vieux Cassius!

OCTAVE. — Viens, Antoine, partons! Nous vous jetons le défi aux dents, traîtres! si vous osez combattre aujourd'hui, engagez la bataille ; sinon, ce sera quand vous en aurez appétit. (*Sortent Octave, Antoine, et leur armée.*)

CASSIUS. — Eh bien ! souffle, vent; gonflez-vous, vagues; flotte, barque ! La tempête s'est levée, et tout est remis au hasard.

BRUTUS. — Holà, Lucilius ! écoutez, j'ai un mot à vous dire.

LUCILIUS. — Seigneur ? (*Brutus et Lucilius conversent ensemble.*)

CASSIUS. — Messala !

MESSALA. — Que dit mon général?

CASSIUS. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance; c'est en ce jour-ci que Cassius naquit. Donne-moi ta main, Messala : sois-moi témoin, que, comme Pompée, c'est contre mon gré que je suis forcé de jouer toutes nos libertés sur la chance d'une seule bataille. Vous savez que j'ai toujours tenu fortement pour les opinions d'Épicure : maintenant j'ai changé de sentiment, et je crois en partie aux présages. Quand nous sommes venus de Sardes, deux aigles puissants se sont abattus sur le drapeau qui marchait à notre tête ; ils s'y sont perchés, mangeant et se gorgeant dans les mains de nos soldats, et ils nous ont accompagnés jusques ici, à Philippes : ce matin ils ont pris leur vol et sont partis ; et à leur place, les corbeaux, les corneilles et les milans volent au-dessus de nos têtes, et nous regardent d'en haut comme si nous étions une proie déjà marquée : leurs ombres font l'effet d'un dais fatal, sous lequel est étendue notre armée, prête à rendre le dernier souffle.

MESSALA. — Ne croyez pas cela.

CASSIUS. — Je ne le crois qu'en partie ; mais en tout cas, je me sens un courage tout frais, et disposé à affronter tout péril avec la plus grande fermeté.

BRUTUS. — C'est cela même, Lucilius. (*Il s'avance vers Cassius.*)

CASSIUS. — Maintenant, très-noble Brutus, puissent aujourd'hui les Dieux nous être propices, afin qu'il nous soit donné, amis en paix, de conduire nos jours jusqu'à la vieillesse ! mais puisque les affaires des hommes sont toujours incertaines, raisonnons sur ce qui peut arriver de pire. Si nous perdons cette bataille, c'est la dernière fois que nous converserons ensemble : en ce cas, qu'êtes-vous décidé à faire ?

BRUTUS. — Je suis décidé à me conduire d'après les règles de cette philosophie qui me firent blâmer Caton pour la mort qu'il se donna à lui-même. Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'il est lâche et vil, d'abréger le temps de la vie par crainte de ce qui peut arriver : m'armant donc de patience, je me confierai à la providence des puissances suprêmes qui nous gouvernent ici-bas.

CASSIUS. — Alors, si nous perdons cette bataille, vous vous résignerez à être conduit en triomphe à travers les rues de Rome ?

Brutus. — Non, Cassius, non : ne crois pas, noble Romain, que Brutus paraisse jamais enchaîné dans Rome ; il porte pour cela une âme trop grande. Mais ce jour-ci doit terminer l'œuvre commencée aux ides de Mars, et je ne sais si nous nous rencontrerons encore. Ainsi faisons-nous notre dernier adieu : pour toujours, et pour toujours, adieu, Cassius ! Si nous nous retrouvons encore, nous sourirons ; sinon, eh bien, nous aurons eu raison de prendre congé l'un de l'autre.

Cassius. — Pour toujours, et pour toujours, adieu, Brutus ! Si nous nous rencontrons encore, nous sourirons ; sinon, il est certain que nous aurons eu raison de prendre congé l'un de l'autre.

Brutus. — Eh bien, maintenant, marchons. Ah ! que ne peut-on savoir la fin de cette journée avant qu'elle soit venue ! mais il suffit de savoir que ce jour finira, et qu'alors l'issue de cette affaire sera connue. — Holà, venez ! en avant ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Philippes. — Le champ de bataille.

Alarme. Entrent BRUTUS *et* MESSALA.

Brutus. — A cheval, cours, Messala, cours, et remets ces ordres écrits aux légions qui sont de l'autre côté ! (*Forte alarme.*) Qu'elles donnent toutes à la fois, car j'aperçois de la froideur dans les mouvements de l'aile d'Octave, et une poussée soudaine les culbutera. Cours, cours, Messala ! qu'elles descendent toutes à la fois. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme. Entrent CASSIUS *et* TITINIUS.

Cassius. — Oh ! vois, Titinius, vois, les gredins fuient ! je suis devenu moi-même un ennemi pour les miens : mon enseigne que voilà tournait le dos, j'ai tué le lâche, et je lui ai enlevé son drapeau.

Titinius. — O Cassius, Brutus a donné le signal trop tôt ; se voyant quelque avantage sur Octave, il s'est abandonné avec trop d'ardeur : ses soldats se sont jetés sur le butin, et pendant ce temps Antoine nous enveloppait tous.

Entre PINDARUS.

Pindarus. — Fuyez plus loin, Mon Seigneur, fuyez plus loin ! Marc Antoine est dans vos tentes, Seigneur ! fuyez donc, noble Cassius, fuyez plus loin !

Cassius. — Cette colline est suffisamment éloignée. — Regarde, regarde, Titinius ; sont-ce mes tentes où j'aperçois le feu ?

Titinius. — Ce sont elles, Seigneur.

Cassius. — Titinius, si tu m'aimes, monte sur mon cheval, et enfonce tes éperons dans ses flancs jusqu'à ce qu'il t'ait conduit vers ces troupes là-bas et qu'il t'ait ramené, afin que je puisse savoir si ces troupes là-bas sont amies ou ennemies.

Titinius. — Je serai de retour en un clin d'œil. (*Il sort.*)

Cassius — Va, Pindarus, monte plus haut sur cette colline ; j'ai toujours eu la vue basse ; observe Titinius, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille. (*Sort Pindarus.*) C'est en ce jour que je respirai pour la première fois : le temps a marché en cercle, et je finirai au point même où j'ai commencé ; ma vie a terminé sa course. Maraud, quelles nouvelles ?

Pindarus, *d'en haut.* — Oh, Seigneur !

Cassius. — Quelles nouvelles ?

Pindarus, *d'en haut.* — Titinius est entouré de toutes parts de cavaliers qui le forcent à éperonner plus fort ; cependant il continue à rester en avant. — Maintenant, ils sont presque sur lui ; — courage Titinius ! — maintenant quelques-uns mettent pied à terre : — ah ! il met pied à terre aussi : — il est pris — (*acclamations*), et écoutez ! ils crient de joie.

Cassius. — Descends, ne regarde pas davantage. Oh ! lâche que je suis d'avoir vécu si longtemps pour voir mon meilleur ami pris devant ma face ! (*Pindarus descend.*) Viens ici, maraud : je te fis prisonnier dans le pays des Parthes, et lorsque j'épargnai ta vie, je te fis prêter le serment que tout ce que je te commanderais tu essayerais de l'exécuter. Eh bien, à cette heure tiens ton serment ; sois maintenant un homme libre, et avec cette bonne épée qui traversa les entrailles de César, perce ce sein. Ne t'arrête pas à me répondre : ici, prends la poignée ; et dès que j'aurai couvert mon visage, — il l'est maintenant, — dirige le fer. — César, tu es vengé par l'épée même qui te tua. (*Il meurt.*)

Pindarus. — Ainsi, je suis libre ; cependant je n'aurais pas voulu le devenir de la sorte, si j'avais pu faire ma volonté. O Cassius ! Pindarus va s'enfuir loin de cette contrée, dans des lieux où jamais Romain n'entendra parler de lui. (*Il sort.*)

Rentre TITINIUS *avec* MESSALA.

MESSALA. — Les avantages sont simplement réciproques, Titinius; car Octave est culbuté par les forces du noble Brutus, comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS. — Ces nouvelles vont bien réjouir Cassius.

MESSALA. — Où l'avez-vous laissé?

TITINIUS. — Ici, sur cette colline, en proie à la plus extrême douleur, avec Pindarus son esclave.

MESSALA. — N'est-ce pas lui qui est étendu là, sur la terre?

TITINIUS. — Il n'est pas couché comme quelqu'un de vivant. Oh, mon cœur!

MESSALA. — N'est-ce pas lui?

TITINIUS. — Non, c'était lui, Messala, car Cassius n'est plus. O soleil couchant, de même que tu te plonges dans les ténèbres au milieu de rouges rayons, ainsi la vie de Cassius s'éteint dans son sang pourpre; — le soleil de Rome est couché! Notre jour est passé: viennent les brouillards, les pluies et les dangers; nous avons fini d'agir! C'est en se trompant sur mon succès qu'il a été amené à cet acte.

MESSALA. — Une erreur à propos d'un heureux succès a commis cet acte. O détestable erreur, enfant de la mélancolie, pourquoi montres-tu si souvent à la prompte imagination des hommes les choses qui ne sont pas? O erreur, si vite conçue, tu n'apparais jamais à une heureuse naissance sans tuer la mère qui t'engendra!

TITINIUS. — Eh, Pindarus! où es-tu, Pindarus?

MESSALA. — Cherchez-le, Titinius, pendant que moi je vais aller trouver le noble Brutus, et blesser ses oreilles de cette nouvelle: je puis bien dire blesser, car l'acier perçant et les dards envenimés seront aussi bienvenus aux oreilles de Brutus que les nouvelles de ce spectacle.

TITINIUS. — Courez, Messala, et moi je vais pendant ce temps-là chercher Pindarus. (*Sort Messala.*) Pourquoi m'avais-tu envoyé en reconnaissance, brave Cassius? Est-ce que je n'avais pas rejoint tes amis? Et n'avaient-ils pas placé sur mon front cette couronne de victoire, en m'ordonnant de te la donner? N'avais-tu pas entendu leurs acclamations? Hélas! tu as tout mal interprété! Mais, tiens, que ton front reçoive cette couronne; ton Brutus m'avait ordonné de te la donner et j'exécuterai ses ordres. Brutus, accours vite, et vois en quelle estime je tenais Caïus Cassius. Avec votre permission, ô Dieux: — c'est là le rôle d'un Romain: — viens, épée de Cassius, et trouve le cœur de Titinius. (*Il meurt.*)

Alarme. Rentre MESSALA *avec* BRUTUS, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS *et* LUCILIUS.

BRUTUS. — Où, où, où gît son corps, Messala?

MESSALA. — Là-bas, hélas! avec Titinius qui pleure sur lui.

BRUTUS. — Le visage de Titinius est tourné vers le ciel.

CATON. — Il est tué.

BRUTUS. — Ô Jules César, tu es puissant encore! ton âme erre dans les airs, et tourne nos épées contre nos propres entrailles. (*Sourdes alarmes.*)

CATON. — Brave Titinius! Voyez, comme il a couronné Cassius mort!

BRUTUS. — Deux Romains pareils à ceux-là vivent-ils encore? Adieu, toi le dernier de tous les Romains! il est impossible que jamais Rome engendre ton pareil. Amis, je dois plus de larmes à cet homme ici mort, que vous ne me verrez lui en payer. Je trouverai un temps pour cela, Cassius, je trouverai un temps pour cela. — Allons, envoyez son corps à Thasos: ses funérailles ne se feront pas dans notre camp, de crainte que ce spectacle ne nous décourage. Viens, Lucilius; — viens, jeune Caton; — rendons nous au champ de bataille. — Labéon et Flavius, faites avancer nos forces: il est trois heures; — Romains, avant la nuit, nous tenterons la fortune dans un second combat. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme. Entrent en combattant des soldats des deux armées; puis BRUTUS, LE JEUNE CATON, LUCILIUS, *et autres.*

BRUTUS. — Encore, mes compatriotes, oh! résistez encore!

CATON. — Quel bâtard ne le ferait pas? Qui veut venir avec moi? Je proclamerai mon nom sur le champ de bataille: holà! je suis le fils de Marcus Caton! Un ennemi des tyrans, un ami de mon pays; je suis le fils de Marcus Caton, holà! (*Il charge l'ennemi.*)

BRUTUS. — Et moi je suis Brutus, je suis Marcus Brutus, moi! Brutus, l'ami de ma patrie; re-



ANTOINE C'était le plus noble Romain d'eux tous.

(Acte V, sc. v.)

connaissez-moi pour Brutus! (*Il sort en chargeant l'ennemi. Le jeune Caton est écrasé par le nombre, et tombe.*)

LUCILIUS. — Ô jeune et noble Caton, es-tu donc tombé? Vraiment, tu es mort aussi bravement que Titinius ; tu mérites d'être honoré comme le digne fils de Caton.

PREMIER SOLDAT. — Rends-toi, ou tu es mort.

LUCILIUS. — Je ne me rends que pour mourir (*il lui offre de l'argent*) : je te donne tout cela, si tu veux me tuer sur-le-champ ; tue Brutus, et tire honneur de sa mort.

PREMIER SOLDAT. — Nous ne le devons pas. — Un noble prisonnier!

SECOND SOLDAT. — Place, holà! dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT. — Je vais lui porter cette nouvelle. Ah! voici venir le général.

Entre ANTOINE.

PREMIER SOLDAT. — Brutus est pris, Brutus est pris, Seigneur!

ANTOINE. — Où est-il?

LUCILIUS. — En sûreté, Antoine ; Brutus est suffisamment en sûreté : j'ose t'assurer qu'aucun ennemi ne prendra jamais le noble Brutus vivant : les Dieux le préservent contre une si grande honte! Quand vous le trouverez, ou vivant, ou mort, vous le trouverez égal à Brutus, égal à lui-même.

ANTOINE. — Ce n'est pas Brutus, mon ami, mais ce n'est pas une prise de moindre valeur, je vous assure : gardez cet homme avec soin, et traitez-le avec toute déférence : j'aimerais mieux avoir de tels hommes pour mes amis que pour mes ennemis. Allez, et voyez si Brutus est vivant

ou mort ; puis venez nous apprendre sous la tente d'Octave comment toutes choses se seront passées. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Entrent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON, *et* VOLUMNIUS.

Brutus. — Venez, pauvres débris de mes amis, reposons-nous sur ce rocher.

Clitus. — Stratilius a montré sa torche allumée; mais, Seigneur, il n'est pas revenu : il est pris ou tué.

Brutus. — Assieds-toi, Clitus; tuer est le mot d'ordre : c'est un acte à la mode. Écoute ici, Clitus. (*Il lui parle à l'oreille.*)

Clitus. — Comment! moi, Seigneur? pas pour le monde entier.

Brutus. — Paix, en ce cas, pas une parole.

Clitus. — J'aimerais mieux me tuer moi-même.

Brutus. — Écoute, toi, Dardanius. (*Il lui parle à l'oreille.*)

Dardanius. — Commettrai-je un tel acte?

Clitus. — O Dardanius!

Dardanius. — O Clitus!

Clitus. — Quelle méchante demande Brutus t'a-t-il faite?

Dardanius. — Il m'a demandé de le tuer, Clitus. Regarde, il médite.

Clitus. — Le chagrin remplit tellement ce noble vase qu'il jaillit même de ses yeux.

Brutus. — Viens ici, mon bon Volumnius ; un mot.

Volumnius. — Que dit mon Seigneur?

Brutus. — Ceci, Volumnius : le fantôme de César m'est apparu à deux reprises différentes pendant la nuit; une fois à Sardes, et la dernière nuit, ici, dans les champs de Philippes. Je sais que mon heure est venue.

Volumnius. — Il n'en est pas ainsi, Seigneur.

Brutus. — Non, je suis sûr que cela est, Volumnius. Tu vois, Volumnius, comment marchent les choses; les ennemis nous ont poussés jusques aux bords du gouffre (*fortes alarmes*) : il est plus digne d'y sauter nous mêmes que d'attendre qu'ils nous y précipitent. Mon bon Volumnius, tu sais que nous avons été camarades d'école : eh bien, au nom de cette ancienne amitié, je t'en prie, tiens-moi mon épée, pendant que je me précipiterai sur elle.

Volumnius. — Ce n'est pas là un office pour un ami, Seigneur. (*Nouvelles alarmes.*)

Clitus. — Fuyez, fuyez, Seigneur! il n'y a pas à s'attarder ici.

Brutus. — Adieu à vous, — et à vous, — et à vous, Volumnius. Straton, tu as été tout ce temps endormi; adieu aussi à toi, Straton. Compatriotes, mon cœur se réjouit, puisque dans toute ma vie je n'ai pas encore trouvé un homme qui ne fût loyal envers moi. La défaite de cette journée me procurera plus de gloire que n'en acquerront Octave et Marc Antoine par cette vile victoire. Maintenant, adieu à tous à la fois; car la voix de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie : la nuit s'étend sur mes yeux; mes os voudraient se reposer, mes os à moi qui n'ai travaillé que pour atteindre cette heure. (*Alarmes. Cris à l'extérieur*, fuyez, fuyez, fuyez!)

Clitus. — Fuyez, Seigneur, fuyez!

Brutus. — Partez! je vous suis. (*Sortent Clitus, Dardanius et Volumnius.*) Je t'en prie, Straton, reste auprès de ton Seigneur : tu es un garçon qui jouis d'une bonne estime; ta vie a conquis quelque parcelle d'honneur : eh bien, tiens mon épée, et détourne ton visage, pendant que je me précipiterai sur elle. Veux-tu, Straton?

Straton. — Donnez-moi d'abord votre main. Adieu, Seigneur.

Brutus. — Adieu, mon bon Straton. César, sois apaisé à cette heure! je ne te tuais pas de moitié d'aussi bon cœur. (*Il se précipite sur son épée et meurt.*)

Alarme. Retraite. Entrent OCTAVE, ANTOINE, MESSALA, LUCILIUS, *et l'armée.*

Octave. — Quel est cet homme?

Messala. — Le serviteur de mon maître. — Straton, où est ton maître?

Straton. — Libre de l'esclavage dans lequel vous êtes, Messala : tout ce que les conquérants peuvent faire de lui, c'est de le brûler : car c'est Brutus seul qui a triomphé de lui-même, et personne d'autre que lui n'a l'honneur de sa mort.

Lucilius. — C'est bien ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te remercie, Brutus, tu as prouvé que Lucilius avait dit vrai.

Octave. — Je prendrai à mon service tous ceux qui ont servi Brutus. Camarade, veux-tu passer ta vie avec moi?

Straton. — Oui, si Messala veut me présenter à vous.

Octave. — Faites cela, mon bon Messala.

Messala. — Comment est mort mon maître, Straton?

Straton. — J'ai tenu l'épée, et il s'est précipité sur elle.

Messala — En ce cas, Octave, prends pour t'accompagner celui qui a rendu le dernier service à mon maître.

Antoine. — C'était le plus noble Romain d'eux tous. Tous les conspirateurs, sauf lui, firent ce qu'ils ont fait, par envie contre le grand César; lui seul fit partie de leur bande dans une honnête pensée patriotique, et pour le bien commun de tous. Sa vie fut noble, et les divers éléments étaient si bien mêlés en lui que la nature pouvait se lever, et dire à l'univers entier : « Celui-là était un homme! »

Octave. — Traitons-le comme le réclame sa vertu, avec un plein respect, et selon tous les rites des funérailles. Ses os dormiront sous ma tente cette nuit, environnés des honneurs qui conviennent à un soldat. Appelons l'armée au repos, et partons pour aller distribuer à chacun la part qui lui revient dans la gloire de cette heureuse journée.

(*Ils sortent.*)




ANTOINE ET CLEOPATRE.

PERSONNAGES DU DRAME.

MARC ANTOINE, OCTAVE CÉSAR, ÉMILIUS LÉPIDUS, triumvirs.
SEXTUS POMPÉE.
DOMITIUS ÉNOBARBUS, VENTIDIUS, ÉROS, SCARUS, DERCETAS, DÉMÉTRIUS, PHILO, amis d'ANTOINE.
MÉCÈNE, AGRIPPA, DOLABELLA, PROCULEIUS, THYRÉUS, GALLUS, amis de CÉSAR.
MÉNAS, MÉNÉCRATES, VARRIUS, amis de POMPÉE.
TAURUS, lieutenant général de CÉSAR.
CANIDIUS, lieutenant général d'ANTOINE.
SILIUS, officier dans l'armée de VENTIDIUS.
EUPHRONIUS, ambassadeur d'ANTOINE auprès de CÉSAR.
ALEXAS, MARDIAN, SÉLEUCUS, DIOMÈDE, serviteurs de CLÉOPÂTRE.
UN DEVIN.
UN PAYSAN.

CLÉOPÂTRE, reine d'Égypte.
OCTAVIE, sœur de CÉSAR et femme d'ANTOINE.
CHARMIAN, IRAS, femmes de CLÉOPÂTRE.

OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS et *autres comparses*.

SCÈNE. — Diverses parties de l'empire romain.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais de Cléopâtre.

Entrent DÉMÉTRIUS *et* PHILO.

PHILO. — Certes, mais cet amour extravagant de notre général dépasse la mesure : ces yeux superbes qui rayonnaient comme ceux d'un Mars en armure quand ils inspectaient les défilés et les revues des troupes de guerre, concentrent maintenant toutes leurs fonctions, absorbent maintenant toute leur faculté de contemplation sur un visage bistré : son cœur de capitaine, qui dans les mêlées des grandes batailles faisait éclater sur sa poitrine les boucles de sa cuirasse, dément sa trempe, et sert maintenant de soufflet et d'éventail pour refroidir une Égyptienne en chaleur. (*Fanfares dans l'intérieur du palais.*) Regardez, les voici qui viennent! Observez bien, et vous verrez un des trois piliers du monde métamorphosé dans le personnage du fou d'une catin : regardez et voyez.

Entrent ANTOINE *et* CLÉOPÂTRE *avec leurs suites; des eunuques éventent* CLÉOPÂTRE.

CLÉOPÂTRE. — Si vous m'aimez vraiment, dites combien vous m'aimez.

ANTOINE. — Il est bien pauvre l'amour qui peut se compter.

CLÉOPÂTRE. — Je veux savoir quelle est la borne où s'arrête l'amour que je puis inspirer.

ANTOINE. — En ce cas, il te faut de toute nécessité découvrir un nouveau ciel et une nouvelle terre.

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Des nouvelles de Rome, mon bon Seigneur.

ANTOINE. — Elles m'ennuient : — leur substance.

CLÉOPÂTRE. — Voyons, écoutez-les, Antoine : Fulvia est peut-être en colère; ou, qui sait si le presque imberbe César ne vous a pas envoyé son mandat souverain : « Fais ceci, ou cela; prends ce royaume, affranchis celui-là; accomplis nos ordres, ou nous te condamnons. »

ANTOINE. — Qu'est-ce à dire, mon amour?

CLÉOPÂTRE. — Peut-être, — et cela est vraiment très-probable, — ne devez-vous pas rester ici plus longtemps, votre démission vous étant envoyée par César; par conséquent, écoutez ce message, Antoine. — Où est la sommation de Fulvia? de César, voulais-je dire? ou de tous les deux? Appelez les messagers. — Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis Antoine; ce sang-là rend hommage à César : ou bien peut-être est-ce ainsi que ta joue paye sa dette de honte lorsque gronde Fulvia à la voix criarde? — Les messagers!

ANTOINE. — Que Rome s'enfonce dans le Tibre, et que l'arc immense de l'architecture de l'empire s'effondre! Ici est mon univers. Les royaumes sont de l'argile : notre terre fangeuse nourrit

également la bête et l'homme : la noblesse de la vie consiste à faire cela (*il l'embrasse*), lorsqu'un tel couple, lorsque deux êtres tels que nous peuvent le faire; et à cet égard, je somme le monde, sous peine de châtiment, de déclarer que nous sommes incomparables.

CLÉOPÂTRE. — Excellente imposture! pourquoi a-t-il épousé Fulvia, s'il ne voulait pas l'aimer? J'aurai l'air de la sotte que je ne suis pas : quant à Antoine, il sera toujours lui-même.

ANTOINE. — Oui, mais mis en mouvement par Cléopâtre. Maintenant, pour l'amour de l'Amour et de ses douces heures, ne perdons pas le temps en aigres conférences : pas une minute de nos existences ne doit maintenant s'écouler sans embrasser un nouveau plaisir : — quel divertissement pour ce soir?

CLÉOPÂTRE. — Écoutez les ambassadeurs.

ANTOINE. — Fi, reine querelleuse, à qui tout va bien, gronder, rire, pleurer ; chez qui toute passion lutte de toutes ses forces pour apparaître belle et se faire admirer avec toi! Pas d'autre messager que toi-même, et tous seuls ce soir, nous irons errer à travers les rues, et nous observerons les mœurs du peuple. Venez, ma reine; la dernière nuit vous avez exprimé ce désir. — Ne nous parlez pas. (*Sortent Antoine et Cléopâtre avec leurs suites.*)

DÉMÉTRIUS. — César est-il donc traité par Antoine avec si peu de considération?

PHILON. — Seigneur, quelquefois quand il n'est plus Antoine, il oublie un peu trop cette grande dignité de conduite qui devrait toujours accompagner Antoine.

DÉMÉTRIUS. — Je suis chagrin à l'excès qu'il donne raison à la vulgaire médisance qui le représente à Rome tel que je l'ai vu : mais j'espère de plus nobles actions pour demain. — Heureux repos! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Alexandrie. — Un autre appartement dans le palais.

Entrent CHARMIAN, IRAS *et* ALEXAS.

CHARMIAN. — Seigneur Alexas, charmant Alexas, Alexas aux qualités universelles, Alexas le presque souverain, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine? Oh! que je voudrais connaître ce mari qui, dites-vous, doit couronner ses cornes de guirlandes!

ALEXAS. — Devin!

Entre UN DEVIN.

LE DEVIN. — Que voulez-vous?

CHARMIAN. — Est-ce là l'homme? — Est-ce vous, Monsieur, qui connaissez les choses?

LE DEVIN. — Je puis lire quelque peu dans le livre infini des secrets de la nature.

ALEXAS. — Montrez-lui votre main.

Entre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. — Dressez le banquet vivement, et du vin en abondance pour boire à la santé de Cléopâtre.

CHARMIAN. — Mon bon Monsieur, donnez-moi une bonne fortune.

LE DEVIN. — Je ne crée pas, je prévois.

CHARMIAN. — Eh bien alors, prévoyez-moi une bonne fortune.

LE DEVIN. — Vous deviendrez encore bien plus belle que vous n'êtes.

CHARMIAN. — Il veut dire que j'engraisserai.

IRAS. — Non, que vous vous peindrez quand vous serez vieille.

CHARMIAN. — Veuillent les rides que non!

ALEXAS. — Ne troublez pas sa prescience : soyez attentives.

CHARMIAN. — Chut!

LE DEVIN. — Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

CHARMIAN. — J'aimerais mieux échauffer mon foie à force de boire.

ALEXAS. — Voyons, écoutez-le.

CHARMIAN. — Allons, mon brave homme, quelque excellente fortune! Que je sois mariée à trois rois dans la même matinée et que je devienne veuve de tous trois : que j'aie à cinquante ans un fils auquel Hérode de Judée devra rendre hommage : faites en sorte que je me marie avec Octave César, et rendez-moi de la sorte la camarade de ma maîtresse.

LE DEVIN. — Vous survivrez à la Dame que vous servez.

CHARMIAN. — Oh, excellent! j'aime mieux une longue vie que des figues.

LE DEVIN. — Vous avez vu et éprouvé une première fortune plus belle que celle qui est à venir.

CHARMIAN. — Tiens, peut-être que mes enfants n'auront pas de nom. Dis-moi, je t'en prie, combien dois-je avoir de garçons et de filles?

LE DEVIN. — Si chacun de vos souhaits avait



Le devin. Je puis lire quelque peu dans le livre infini des secrets de la nature.
Alexas. Montrez-lui votre main. (Acte I, sc. ii.)

un ventre, et si chaque souhait était fertile, vous en auriez un million.

Charmian. — A bas, imbécile! je te pardonne parce que tu es sorcier.

Alexas. — Ah, vous croyez qu'il n'y a que vos draps qui soient dans le secret de vos souhaits.

Charmian. — Allons, maintenant dites à Iras sa bonne fortune.

Alexas. — Nous voulons tous savoir nos bonnes fortunes.

Énobarbus. — La mienne, et la plupart de nos bonnes fortunes, ce sera d'aller ce soir nous coucher ivres.

Iras. — Voici une paume qui présage la chasteté, si elle ne présage rien d'autre.

Charmian. — Oui, comme le Nil quand il déborde présage la famine.

Iras. — Allons donc, folle camarade de lit, vous ne savez pas deviner, vous.

Charmian. — Ma foi, si une paume huileuse n'indique pas la fécondité, je suis incapable de me gratter l'oreille. Je t'en prie, ne lui dis qu'une bonne fortune de tous les jours.

Le devin. — Vos fortunes sont pareilles.

Iras. — Mais comment cela, mais comment cela? donnez-moi les détails.

Le devin. — J'ai dit.

Iras. — Comment, est-ce que je n'ai pas une bonne fortune plus grande d'un pouce qu'elle?

Charmian. — Et si vous aviez cette fortune plus grande d'un pouce, où aimeriez-vous mieux que ce pouce fût placé?

Iras. — Ailleurs qu'au nez de mon mari.

Charmian. — Les cieux corrigent nos mauvaises pensées! Alexas, — voyons, sa bonne fortune, sa

bonne fortune ! Oh ! qu'il se marie avec une femme insupportable, douce Isis, je t'en conjure ! qu'elle meure, et alors donne-lui-en une pire ! que celle-là meure aussi, et donne-lui-en une pire ! et que la pire suive la pire, jusqu'à ce que la pire de toutes le suive en riant à son tombeau, cinquante fois cocu ! Bonne Isis, écoute ma prière, quand bien même tu devrais me refuser une chose plus importante ; bonne Isis, je t'en conjure !

Iras. — *Amen*. Chère Déesse, écoute cette prière du peuple ! car si c'est un crève-cœur de voir un bel homme accouplé à une femme dissolue, c'est un chagrin mortel de contempler un odieux coquin qui n'est pas cocu : ainsi, chère Isis, tiens bon pour les convenances, et donne-lui la fortune qu'il mérite !

Charmian. — *Amen*.

Alexas. — Là, voyez-vous, s'il était en leur pouvoir de me faire cocu, elles se feraient putains, rien que pour cela.

Énobarbus. — Chut ! voici venir Antoine.

Charmian. — Non, ce n'est pas lui, mais la reine.

Entre CLÉOPÂTRE.

Cléopâtre. — Avez-vous vu mon Seigneur ?

Énobarbus. — Non, Madame.

Cléopâtre. — Est-ce qu'il n'était pas ici ?

Charmian. — Non, Madame.

Cléopâtre. — Il était disposé à la gaieté ; mais soudain une pensée de Rome l'a frappé. Énobarbus !

Énobarbus. — Madame ?

Cléopâtre. — Cherchez-le, et amenez-le ici. Où est Alexas ?

Alexas. — Ici, à votre service. — Mon Seigneur s'avance.

Cléopâtre. — Nous ne voulons pas le regarder : venez avec nous. (*Sortent Cléopâtre, Énobarbus, Charmian, Iras, Alexas, et le devin.*)

Entre ANTOINE *avec* un messager *et des gens de sa suite.*

Le messager. — Fulvia, ta femme, est la première descendue sur le champ de bataille.

Antoine. — Contre mon frère Lucius ?

Le messager. — Oui : mais bientôt cette guerre prit fin, et les circonstances en ayant fait des amis, ils ont uni leurs troupes contre César, qui, plus heureux qu'eux dans la guerre, dès la première rencontre les a chassés d'Italie.

Antoine. — Bon, et quoi de pire encore ?

Le messager. — Les mauvaises nouvelles sont de nature malfaisante pour celui qui les rapporte.

Antoine. — Lorsqu'elles concernent un sot ou un lâche. Continue : les choses passées n'ont plus pour moi d'importance. Je suis fait ainsi ; celui qui me dit la vérité, quand bien même son récit cacherait la mort, je l'écoute comme s'il flattait.

Le messager. — Labienus, — et cela c'est une rude nouvelle, — avec ses forces parthes, s'est saisi de l'Asie depuis l'Euphrate ; il a déployé sa bannière victorieuse depuis la Syrie jusqu'à la Lydie et à l'Ionie ; tandis que....

Antoine. — *Antoine*, voudrais-tu dire....

Le messager. — O mon Seigneur !

Antoine. — Parle-moi carrément, n'atténue pas l'opinion générale ; nomme Cléopâtre comme on la nomme à Rome ; raille-moi avec les phrases mêmes de Fulvia, et reproche-moi mes fautes avec une aussi pleine licence que peuvent le faire la franchise et la malice réunies. Oh, nous poussons de mauvaises herbes quand les vents froids ne soufflent pas, et nos malheurs, quand on nous les apprend, sont pour nous comme un labourage ! Porte-toi bien pour l'instant.

Le messager. — A votre bon plaisir, Seigneur. (*Il sort.*)

Antoine. — Les nouvelles de Sicyone, holà ! appelez ici !

Premier homme de la suite. — L'homme de Sicyone ! y a-t-il ici quelqu'un de tel ?

Second homme de la suite. — Il attend votre bon plaisir.

Antoine. — Qu'il paraisse. Il faut que je brise ces puissants liens égyptiens, ou bien je vais me perdre dans cette passion.

Entre un second messager.

Antoine. — Qui êtes-vous ?

Second messager. — Fulvia, ton épouse, est morte.

Antoine. — Où est-elle morte ?

Second messager. — Dans Sicyone. La longueur de sa maladie, ainsi que les autres choses plus sérieuses qu'il t'importe de connaître, sont ici contenues. (*Il lui donne une lettre.*)

Antoine. — Laisse-moi. (*Sort le second messager.*) C'est une grande âme de partie ! J'avais désiré ce qui arrive : mais ce que nos mépris repoussent loin de nous, souvent nous souhaitons le posséder de nouveau : le plaisir présent diminuant

à mesure que le temps marche devient juste son contraire : elle est bonne, maintenant qu'elle est partie; la main qui l'écarta voudrait pouvoir la reprendre. Il faut que je brise avec cette reine enchanteresse : ma paresse couve dix mille malheurs pires que les maux que je connais. Holà ! Énobarbus !

Rentre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. — Quel est votre plaisir, Seigneur?

ANTOINE. — Je dois partir d'ici en toute hâte.

ÉNOBARBUS. — Ah bien, alors, nous allons tuer toutes nos femmes. Nous voyons combien une dureté leur est mortelle; si elles permettent notre départ, la mort est le mot d'ordre.

ANTOINE. — Il faut que je parte.

ÉNOBARBUS. — Dans une occasion pressante, que les femmes meurent : ce serait pitié de les rejeter pour rien; mais mises en balance avec une grande cause, elles doivent être estimées comme rien. Dès que Cléopâtre va saisir le plus petit bruit de cette affaire, elle va mourir immédiatement; je l'ai vue mourir vingt fois pour des occasions bien moins importantes : je crois qu'il y a dans la mort une espèce de passion qui commet sur elle quelque action amoureuse, tant elle met de promptitude à mourir.

ANTOINE. — Elle est rusée au delà de toute imagination.

ÉNOBARBUS. — Hélas, non, Seigneur; ses passions sont faites de la plus fine essence du pur amour. Nous ne pouvons pas appeler larmes et soupirs ses averses et ses coups de vent; car ce sont de plus grandes tempêtes et de plus grands orages que n'en rapporte l'almanach : cela ne peut être habileté chez elle; si c'est habileté, elle fait une ondée aussi bien que Jupiter.

ANTOINE. — Que je voudrais ne l'avoir jamais vue !

ÉNOBARBUS. — O Seigneur, en ce cas vous auriez laissé sans la voir une œuvre merveilleuse; si vous n'aviez pas eu ce bonheur, votre voyage aurait été manqué.

ANTOINE. — Fulvia est morte.

ÉNOBARBUS. — Seigneur !

ANTOINE. — Fulvia est morte.

ÉNOBARBUS. — Fulvia !

ANTOINE. — Morte.

ÉNOBARBUS. — Eh bien, Seigneur, offrez aux Dieux un sacrifice de reconnaissance. Lorsqu'il plaît à leurs divinités d'enlever sa femme à un homme, ils découvrent à cet homme les tailleurs du ciel, et le consolent en lui montrant que lorsque les vieilles robes sont usées, il y a des ouvriers pour en faire de nouvelles. S'il n'y avait pas d'autres femmes que Fulvia, vous auriez en effet subi un malheur, et il faudrait se lamenter sur cet événement : mais ce chagrin est couronné par une consolation : votre vieille chemise vous procure un cotillon neuf, et vraiment, c'est un ognon qui contient les larmes dont il faut arroser cette douleur.

ANTOINE. — Les affaires qu'elle avait entamées dans l'État ne permettent pas mon absence.

ÉNOBARBUS. — Et les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous; particulièrement celle de Cléopâtre qui exige absolument votre séjour.

ANTOINE. — Plus de réponses légères. Que nos officiers aient connaissance de nos intentions. Je vais déclarer à la reine la cause de notre départ précipité, et obtenir de son amour notre congé. Ce n'est pas seulement la mort de Fulvia, ce sont de plus puissants motifs qui nous appellent; d'ailleurs les lettres de beaucoup de nos amis dévoués dans Rome sollicitent aussi notre retour. Sextus Pompée a défié César, et commande l'empire de la mer : notre peuple versatile, dont l'affection ne se porte jamais sur l'homme méritant que lorsque ses mérites sont passés, commence à reporter le souvenir de Pompée et de tous ses triomphes sur son fils, qui, grand par le nom et la puissance, plus grand encore par l'ardeur et la vaillance, s'est élevé au rang du plus éminent soldat, éminence qui peut faire courir de grands dangers au monde, si elle persiste. Il y a bien des choses pareilles au crin du cheval qui ont déjà la vie sans avoir encore le poison du serpent (*a*). Informez ceux qui sont sous nos ordres, que notre volonté requiert notre prompt départ d'ici.

ÉNOBARBUS. — Je vais le faire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Alexandrie. — Un autre appartement dans le palais.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN, IRAS *et* ALEXAS.

CLÉOPÂTRE. — Où est-il?

CHARMIAN. — Je ne l'ai pas vu depuis ce moment.

(*a*) Une erreur populaire voulait qu'un crin de cheval séournant dans l'eau ou le fumier se transformât en serpent.

Cléopâtre. — Voyez où il est, qui est avec lui, ce qu'il fait : — faites comme si je ne vous avais pas envoyé : — si vous le trouvez triste, dites-lui que je danse ; si vous le trouvez en gaieté, racontez-lui que je suis subitement tombée malade : vite, et revenez. (*Sort Alexas.*)

Charmian. — Madame, il me semble que si vous l'aimez tendrement, vous ne suivez pas la bonne méthode pour arracher de lui le même amour.

Cléopâtre. — Que devrais-je faire que je ne fasse pas?

Charmian. — Cédez-lui en toute chose, ne le traversez en rien.

Cléopâtre. — Tu m'enseignes comme une sotte.... la route pour le perdre.

Charmian. — Ne le mettez pas à trop dure épreuve ; prenez garde, je vous le conseille : avec le temps nous haïssons ce que nous craignons souvent. Mais voici venir Antoine.

Cléopâtre. — Je deviens malade et maussade.

Entre ANTOINE.

Antoine. — Je suis désolé d'être obligé de vous annoncer mon projet....

Cléopâtre. — Aide-moi à m'en aller, chère Charmian ; je vais tomber : cela ne peut durer longtemps ainsi, les forces de la nature ne le permettront pas.

Antoine. — Maintenant, ma très-chère reine....

Cléopâtre. — Je vous en prie, tenez-vous plus loin de moi.

Antoine. — Qu'y a-t-il?

Cléopâtre. — Je lis dans vos yeux que vous avez reçu de bonnes nouvelles. Que dit la femme mariée? Vous pouvez partir : plût au ciel qu'elle ne vous eût jamais donne permission de venir! Qu'elle ne dise pas que c'est moi qui vous retiens ici, — je n'ai pas de pouvoir sur vous ; vous êtes à elle.

Antoine. — Les Dieux savent mieux....

Cléopâtre. — Oh! jamais reine ne fut trahie à ce point! cependant j'ai vu dès l'origine planter ces trahisons....

Antoine. — Cléopâtre....

Cléopâtre. — Quand bien même vous feriez des serments à ébranler les Dieux sur leurs trônes, comment pourrais-je croire que vous êtes à moi et que vous êtes sincère, vous qui avez été faux envers Fulvia? Folie extravagante que de se laisser prendre au piége de ces serments faits de bouche qu'on viole en même temps qu'on les prononce!

Antoine. — Très-charmante reine....

Cléopâtre. — Voyons, je vous en prie, ne cherchez pas de prétexte pour votre départ, mais dites-moi adieu, et partez : lorsque vous sollicitiez pour rester, c'était alors le temps des paroles : vous ne parliez pas de partir alors ; — l'éternité était dans nos lèvres et dans nos yeux, le bonheur sur nos visages penchés l'un contre l'autre ; nulle partie de nous-mêmes n'était si pauvre qu'elle ne contînt un avant-goût du ciel : il en est encore ainsi, ou toi, qui es le plus grand soldat du monde, tu en es devenu le plus grand menteur.

Antoine. — Qu'est-ce à dire, reine!

Cléopâtre. — Je voudrais avoir ta taille ; tu saurais alors qu'il y eut un cœur en Égypte.

Antoine. — Écoutez-moi, reine : l'impérieuse nécessité des circonstances réclame mes services quelque temps ; mais mon cœur tout entier reste en gage auprès de vous. Notre Italie étincelle des épées de la guerre civile : Sextus Pompée s'approche des portes de Rome : l'égalité de forces des deux partis nationaux engendre une ardeur factieuse : Pompée le condamné, riche de l'honneur de son père, s'insinue rapidement dans les cœurs de ceux qui n'ont pas prospéré sous le présent état de choses, et dont le nombre devient menaçant ; et la tranquillité devenue malade à force de repos, chercherait volontiers un remède dans n'importe quel changement désespéré. Mon affaire plus purement personnelle, et celle qui plus que toute autre doit vous rassurer sur mon départ, c'est que Fulvia est morte.

Cléopâtre. — Quoique l'âge n'ait pu me libérer de la folie, il m'a cependant délivrée de l'enfantillage : — est-ce que Fulvia peut mourir?

Antoine. — Elle est morte, ma reine : regarde ici, et lis à ton souverain loisir les commotions qu'elle a soulevées ; et à la fin de la lettre, lis surtout quand et comment elle est morte.

Cléopâtre. — O très-faux amour! où sont les vases sacrés que tu devrais remplir des larmes de ta douleur? Maintenant je vois, je vois, par la mort de Fulvia, comment la mienne sera reçue.

Antoine. — Ne me querellez plus, mais préparez-vous à connaître les desseins que je médite, desseins qui s'exécuteront ou ne s'exécuteront pas, selon l'avis que vous émettrez : par le feu qui échauffe le limon du Nil, je pars d'ici ton

ouveaux ouvrages publiés pour les étrennes de 1870

SUITE

FORMAT IN-4

VRES DE SHAKESPEARE, traduites par ÉMILE MONTÉGUT, et illustrées de 500 belles gravures sur bois. Trois volumes in-4 contenant : le premier, LES COMÉDIES; le second, LES TRAGÉDIES; le troisième, LES DRAMES. Chaque volume se vend séparément, broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 5 francs.

MAGASIN DES PETITS ENFANTS, NOUVELLE COLLECTION DE CONTES IN-4 ET IN-8, avec un texte imprimé en gros caractères et de nombreuses illustrations en chromolithographie. Trente volumes-albums à 1 et à 2 francs.

FORMAT IN-8

NAUFRAGÉS DES AUCKLAND, OU VINGT MOIS SUR UN RÉCIF. Récit authentique, par F. E. RAYNAL. Un beau volume n-8 jésus contenant 40 gravures sur bois dessinées par A. DE NEUVILLE, et une carte. Broché, 15 francs. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 21 francs.

PIERRES, ESQUISSES MINÉRALOGIQUES, par L. SIMONIN, auteur de la *Vie souterraine.* Un magnifique volume in-8 jésus illustré le 91 gravures sur bois, de 15 cartes et de 6 chromolithographies par EUG. CICÉRI, FAGUET, MESNEL et BONNAFOUX. Broché, 20 fr. — Relié, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 26 francs.

YAGES AÉRIENS, par MM. J. GLAISHER, C. FLAMMARION, W. DE FONVIELLE et GASTON TISSANDIER. Un magnifique volume n-8 jésus contenant 200 gravures sur bois et 6 chromolithographies dessinées par EUG. CICÉRI, A. TISSANDIER et A. MARIE, et 10 cartes ou diagrammes. Broché, 20 francs. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 26 francs.

TRES CHOISIES DE Mme DE SÉVIGNÉ, PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. ADOLPHE REGNIER (de l'Institut). Un magnifique volume in-8 jésus contenant 8 portraits gravés sur acier d'après les dessins d'AUG. SANDOZ, les armes de Mme de Sévigné et des maisons de Grignan et de Simiane, tirées en chromolithographie, des gravures sur bois représentant les résidences de Mme de Sévigné, et des fac-simile d'écriture. Broché, 25 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 6 francs.

YAGE AU BRÉSIL, par Mme et M. LOUIS AGASSIZ, traduit de l'anglais, avec l'autorisation des auteurs, par FÉLIX VOGELI. Un beau volume in-8 raisin contenant 54 gravures sur bois et 5 cartes. Broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 francs.

BIBLE D'UNE GRAND'MÈRE, par Mme la comtesse DE SÉGUR, née ROSTOPCHINE. Un beau volume in-8 illustré de 30 gravures sur bois d'après SCHNORR. Broché, 10 francs. — La reliure se paye en sus, 4 francs.

Madame la comtesse DE SÉGUR a publié précédemment **l'Évangile** *et* **les Actes des Apôtres** *racontés par une grand'mère.*

OMME PRIMITIF, par LOUIS FIGUIER. Un volume in-8 raisin contenant 270 gravures dans le texte, 240 figures représentant les objets usuels des premiers âges de l'humanité, dessinées par DELAHAYE, et, hors texte, 30 scènes de la vie de l'homme primitif composées par E. BAYARD. Broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 francs.

NFANT DU NAUFRAGE, par sir SAMUEL WHITE BAKER. Un volume in-8 raisin, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme FERNAND, et illustré de 10 gravures sur bois. Broché, 5 fr. — Cartonné en percaline, tranches dorées, 7 fr. 50.

RDUS DANS LES GLACES, par le Dr I. I. HAYES, auteur de la *Mer libre du Pôle.* Un volume in-8 raisin, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par L. RENARD, et illustré de 50 gravures sur bois par L. CRÉPON, etc. Broché, 5 francs. — Cartonné en percaline, tranches dorées, 7 fr. 50.

Nouveaux ouvrages publiés pour les étrennes de 1870

SUITE

FORMAT IN-18 JÉSUS

1° BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Chaque volume, broché : 2 francs

La reliure en percaline bleue, tranches rouges, se paye en sus, 1 franc.

BERNARD (Frédéric) : *Les Évasions célèbres*. 1 volume illustré de 25 vignettes par E. Bayard.

CAZIN (A.) : *Les Forces physiques*. 1 volume illustré de 58 vignettes par Jahandier.

DUPLESSIS (G.) : *Les Merveilles de la gravure*. 1 vol. illustré de 32 reproductions de gravures, par P. Sellier, etc.

JACQUEMART (A.) : *Les Merveilles de la céramique*. III° partie (Occident). 1 volume illustré de 48 vignettes et de 833 monogrammes, par J. Jacquemart.

TISSANDIER (G.) : *La Houille*. 1 volume illustré de 50 vignettes par A. Jahandier, A. Marie et A. Tissandier.

VIARDOT (L.) : *Les Merveilles de la peinture*. 2e série. 1 volume illustré de 11 reproductions de tableaux, par Paquier.

—— *Les Merveilles de la sculpture*. 1 volume illustré de 61 reproductions de statues, par Petot, P. Sellier, Chapuis, etc.

2° BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Chaque volume, broché : 2 francs

La reliure en percaline rouge, se paye en sus, tranches jaspées, 75 c.; tranches dorées, 1 fr.

BAKER (Sir Samuel White) : *Le lac Albert N'yanza*. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 volume abrégé sur la traduction de Gustave Masson, par J. Belin de Launay, et contenant 20 vignettes sur bois, et 2 cartes.

GOURAUD (Mlle Julie) : *Les Enfants de la Ferme*. 1 volume illustré de 50 vignettes, par E. Bayard.

LANOYE (Ferd. de) : *Le Nil et ses Sources*. 1 volume illustré de vignettes sur bois, et de cartes.

MARCEL (Mme Jeanne) : *L'École buissonnière*. 1 volume illustré de 20 vignettes, par A. Marie.

MAYNE REID (Le capitaine) : *Les Chasseurs de girafes*. 1 volume traduit de l'anglais par H. Vattemare, et illustré de 10 vignettes sur bois par A. de Neuville.

STOLZ (Mme de) : *La Maison roulante*. 1 volume illustré de 20 vignettes sur bois par E. Bayard.

3° LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS

NOUVELLE COLLECTION DE CONTES

Avec un texte imprimé en gros caractère et de nombreuses illustrations en chromolithographie

PREMIÈRE SÉRIE

FORMAT PETIT IN-4, A 2 FR.

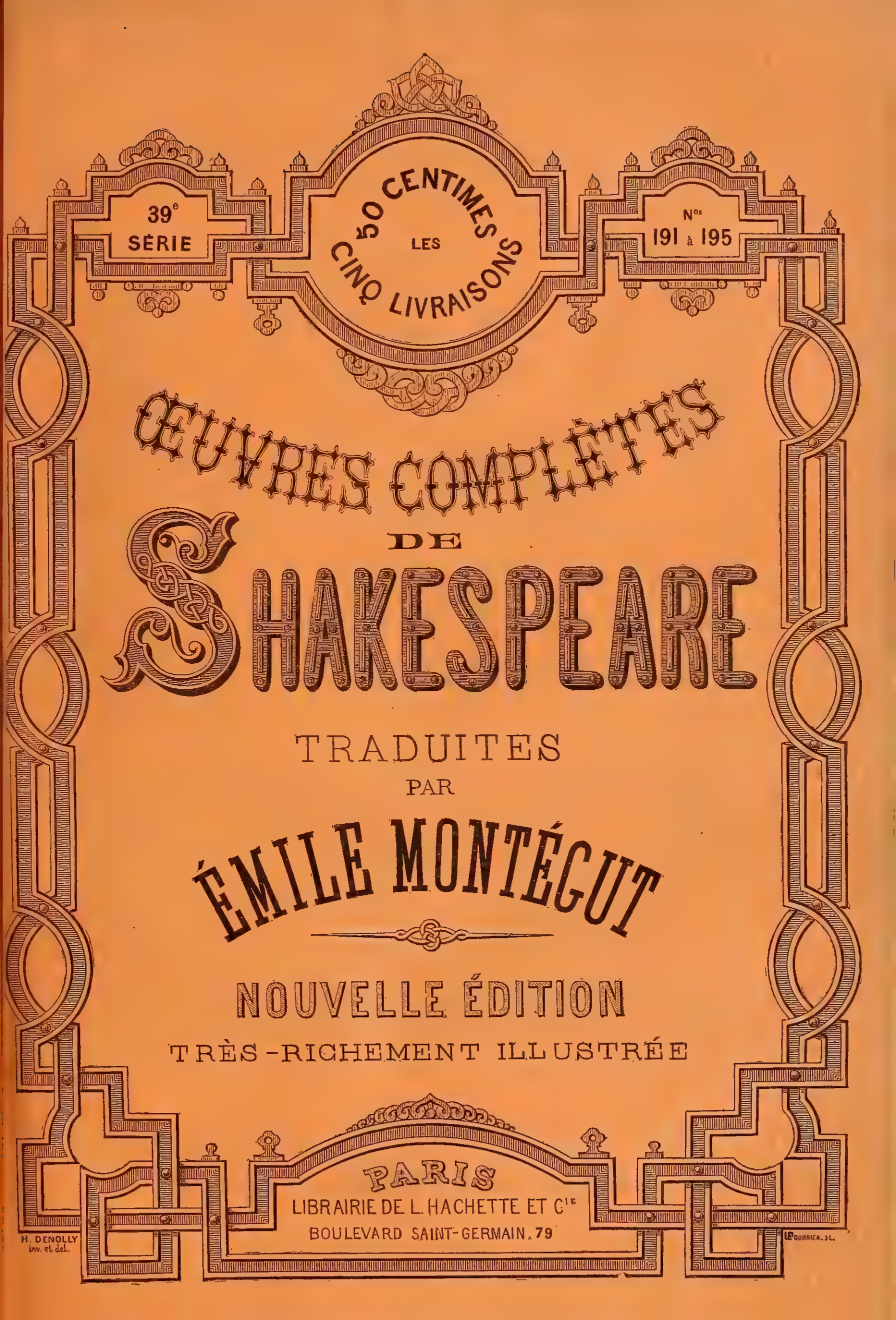
Les trois Ours.
Le petit Chaperon rouge.
Robinson Crusoé.
Le Chien du Mont Saint-Bernard.
Le Chat botté.
Les Animaux de la ferme.
Histoire d'un petit Oiseau.
Histoire d'une Poupée.
Les Petites Maîtresses de maison.
Friquet l'écureuil.
Les aventures d'une Chatte blanche.

DEUXIÈME SÉRIE

FORMAT IN-8, A 1 FR.

Jacques le bavard.
Fidèle le bon chien.
Le Prince au long nez.
Le Grenouilleau qui veut aller dans le monde.
Un Thé dans le monde des Chats.
La Belle et la Bête.
La Belle au bois dormant.
Jacques et ses trois voyages merveilleux.
Le Théâtre de Guignol.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.


39e
SÉRIE
50 CENTIMES
LES
CINQ LIVRAISONS
Nos
191 à 195
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY
inv. et del.

NOUVEAUX OUVRAGES PUBLIÉS

POUR LES

ÉTRENNES DE 1870

FORMAT IN-FOLIO

LES FEMMES DE GOETHE, D'APRÈS LES DESSINS DE KAULBACH, AVEC UN TEXTE PAR PAUL DE SAINT-VICTOR. Un volume in-folio, contenant 22 magnifiques gravures sur acier, richement cartonné, 100 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs.

LES IDYLLES DU ROI, POÈMES D'ALFRED TENNYSON, TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR FRANCISQUE-MICHEL, avec 36 gravures sur acier d'après les dessins de GUSTAVE DORÉ. Un magnifique volume in-folio, contenant : ÉLAINE, VIVIANE, GENIÈVRE et ÉNIDE richement cartonné, 100 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs. — *Chaque poëme se vend séparément, richement cartonné, 25 francs.* — Le quatrième poëme, ÉNIDE, vient de paraître et se vend séparément, ainsi que chacun des trois premiers, richement cartonné, 25 francs.

LE JAPON ILLUSTRÉ, par AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. Deux magnifiques volumes contenant 500 gravures sur bois d'après les dessins de BAYARD, DE NEUVILLE, THÉROND, HUBERT-CLERGET, CRÉPON, CATENACCI, etc. une carte du Japon et deux plans. Broché, 50 francs. — La reliure dos en maroquin, tranches dorées, se paye en sus, 20 francs.

FORMAT IN-4

LE TOUR DU MONDE, NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES, PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. EDOUARD CHARTON, et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes. — **Année 1869.** — Les dix premières années sont en vente; elles contiennent 200 voyages et près de 5500 gravures et de 300 cartes et plans. Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 francs. — La reliure en percaline se paye en sus : en un volume, 2 fr.; en deux volumes, 3 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches dorées, en un volume, 5 fr.; en deux volumes, 8 francs. — La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr. en deux volumes, 12 francs.

LES ANIMAUX SAUVAGES, par Mme PAPE-CARPANTIER, Inspectrice générale des salles d'asile. Un magnifique volume illustré de douze planches tirées en chromolithographie, cartonné en percaline gaufrée, tranches dorées, 12 fr.

LA PRINCESSE ÉBLOUISSANTE, par ERNEST L'ÉPINE. Un volume illustré de 50 vignettes par BERTALL, relié en percaline gaufrée et dorée, 7 francs.

L'INGÉNIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE, par MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA, traduit et annoté par LOUIS VIARDOT, avec 370 compositions de GUSTAVE DORÉ (114 grandes compositions tirées à part, et 256 têtes de pages et culs-de-lampe) gravées sur bois par H. PISAN. Deux magnifiques volumes in-4, brochés, 38 francs. — La reliure se paye en sus : en percaline rouge, tranches jaspées, 10 fr.; tranches dorées, 15 fr.; dos en maroquin, 30 fr.



ANTOINE. Très-charmante reine....

CLÉOPATRE. Voyons, je vous en prie, ne cherchez pas de prétexte pour votre départ; mais dites-moi adieu, et partez. (Acte I, sc. III.)

soldat, ton serviteur, prêt à faire la paix ou la guerre, selon que tu l'aimeras mieux !

Cléopâtre. — Coupe mon lacet, Charmian, viens ! mais non, laisse-le ; — je suis bien et mal en un clin d'œil ; c'est ainsi qu'Antoine aime.

Antoine. — Ma précieuse reine, épargnez-moi, et accordez une entière confiance à l'amour de celui qui va le soumettre à une épreuve d'honneur.

Cléopâtre. — C'est à quoi Fulvia m'avait encouragée. Je t'en prie, détourne-toi, et pleure sur elle : puis fais-moi tes adieux, et dis que ces larmes appartiennent à la reine d'Égypte. Allons, mon cher, joue-moi une scène d'excellente dissimulation, et qu'elle donne l'illusion du parfait honneur.

Antoine. — Vous allez m'échauffer le sang : assez !

Cléopâtre. — Vous pouvez faire mieux encore ; mais cela est déjà bien.

Antoine. — Vrai, par mon épée....

Cléopâtre. — Et votre bouclier ! il y a progrès, mais ce n'est pas encore la perfection. Je t'en prie, Charmian, regarde comme ce Romain, descendant d'Hercule, fait honneur aux façons de son ancêtre.

Antoine. — Je vais vous laisser, Madame.

Cléopâtre. — Un mot, courtois Seigneur. Seigneur, vous et moi devons nous séparer, mais ce n'est pas ce que je voulais dire : — Seigneur, vous et moi nous nous sommes aimés, mais ce n'est pas encore cela ; cela vous le savez suffisamment bien : — je voulais dire quelque chose.... Oh, ma mémoire est un véritable Antoine, et je ne suis toute entière qu'oubli !

Antoine. — N'était que Votre Majesté compte la nonchalance parmi ses sujets, je vous prendrais pour la nonchalance elle-même.

Cléopâtre. — C'est un labeur bien fatigant que de porter une telle nonchalance aussi près du cœur que l'y porte Cléopâtre. Mais, Seigneur, pardonnez-moi, puisque les choses qui me plaisent me tuent dès qu'elles ne sont pas vues par vous d'un bon œil : votre honneur vous rappelle d'ici, soyez donc sourd à ma folie, dont vous ne devez pas avoir pitié, et que tous les Dieux aillent avec vous ! que la victoire couronnée de lauriers guide votre épée ! qu'un facile succès se lève sous chacun de vos pas !

Antoine. — Sortons. Venez : notre séparation est d'un caractère à la fois si sédentaire et si agile, que toi en résidant ici, tu pars cependant avec moi, et que moi en fuyant d'ici, je reste ici avec toi. Partons ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la demeure de César.

Entrent OCTAVE CÉSAR, LÉPIDUS, *et des gens de leur suite.*

César. — Ainsi, Lépide, vous le voyez, et désormais vous le saurez, ce n'est pas un vice naturel chez César de haïr notre grand collègue. Voici les nouvelles d'Alexandrie : — il pêche, boit, et passe dans les festins les heures de la nuit : il n'est pas plus viril que Cléopâtre, et la reine issue des Ptolémées n'est pas plus féminine que lui : c'est à peine s'il a daigné accorder audience, ou reconnaître qu'il avait des collègues : ces lettres vous le présenteront comme un résumé de tous les défauts qui égarent l'humaine nature.

Lépidus. — Je ne puis croire que ces défauts soient assez grands pour noircir toutes ses qualités : ses vices sont en lui comparables à ces taches lumineuses du ciel, dont les ténèbres de la nuit font d'autant mieux ressortir l'éclat ; ils sont héréditaires plutôt qu'acquis, et il peut d'autant moins les changer qu'il ne les a pas cherchés.

César. — Vous êtes trop indulgent. Accordons que ce n'est pas une faute de se vautrer sur le lit des Ptolémées, de donner un royaume pour un éclat de rire, de s'asseoir et de trinquer avec un esclave, de chanceler d'ivresse dans les rues en plein midi, et de faire assaut de coups de poing avec des drôles qui sentent la sueur : dites que cela lui convient, et il faudra déjà que sa nature soit d'une rare composition pour n'être pas salie par ces choses-là : mais Antoine n'a plus aucune excuse pour ses souillures, lorsque sa légèreté nous impose un si lourd fardeau. S'il n'employait à ses voluptés que ses loisirs, l'indigestion et l'épuisement suffiraient pour lui faire payer sa conduite ; mais gâcher un temps qui l'appelle à quitter ses plaisirs comme avec la voix d'un tambour, et qui lui parle aussi haut que sa fortune et la nôtre, — cela lui mériterait d'être grondé absolument comme nous grondons les adolescents qui, déjà mûrs de discernement, mettent sous clef leur expérience pour donner liberté à leurs plaisirs présents, et se révoltent ainsi contre le bon jugement.

Entre UN MESSAGER.

LÉPIDUS. — Voici d'autres nouvelles.

LE MESSAGER. — Tes ordres ont été exécutés, et d'heure en heure, très-noble César, tu recevras un rapport sur ce qui se passe. Pompée est fort sur mer, et il paraît très-aimé de ceux à qui César n'inspirait d'autre sentiment que la crainte : les mécontents se rendent aux ports, et l'opinion le présente comme un homme à qui on a fait grand tort.

CÉSAR. — J'aurais dû m'en douter : l'expérience nous a enseigné depuis l'existence du premier état, que l'homme au pouvoir n'a été désiré que jusqu'à ce qu'il y fût, et que l'homme naufragé qui ne fut jamais aimé et jamais digne d'amour, devient cher dès qu'on ne l'a plus. La multitude, pareille à un drapeau agité au-dessus des ondes, va et vient, obéissant avec servilité au mouvement changeant des flots, et se corrompant par son agitation même.

LE MESSAGER. — César, je t'apporte la nouvelle que Ménécrates et Ménas, pirates fameux, font leur esclave de la mer qu'ils labourent et blessent avec des navires de tout calibre : ils font en Italie maintes chaudes descentes ; les habitants des localités riveraines de la mer manquent de courage pour leur résister, et les jeunes gens qui en ont se révoltent : nul vaisseau ne peut mettre à la voile, qu'il ne soit capturé aussitôt qu'aperçu ; car le nom de Pompée seul inspire plus de crainte que n'en inspirerait son armée prête à livrer bataille.

CÉSAR. — Antoine, laisse là tes lascives bombances. Lorsqu'autrefois tu fus chassé de Modène, où tu tuas les consuls Hirtius et Pansa, la famine te suivit aux talons, et tu combattis contre elle, quoique tu eusses été élevé dans les délicatesses, avec une patience qui aurait lassé des sauvages : tu bus l'urine des chevaux et une eau croupie qui aurait fait tousser les bêtes : ton palais ne dédaigna pas alors la mûre la plus âcre de la haie la plus épineuse : oui, comme le cerf lorsque la neige étend son manteau sur le pâturage, tu broutas les écorces d'arbres ; on rapporte que sur les Alpes tu mangeas d'une chair étrange qui fit mourir plusieurs hommes, rien qu'à la regarder : et tout cela (c'est un outrage pour ton honneur qu'il me faille le rappeler à cette heure), tu le supportas tellement comme un soldat, que ton visage n'en fut pas même altéré.

LÉPIDUS. — C'est dommage pour lui.

CÉSAR. — Que ses hontes le poussent bien vite vers Rome : il est temps que nous deux nous nous montrions sur le champ de bataille, et à cette fin il nous faut assembler immédiatement notre conseil. Pompée prospère par suite de notre nonchalance.

LÉPIDUS. — Demain, César, je serai en mesure de t'informer exactement des forces de terre et de mer que mes moyens me permettent d'opposer aux nécessités présentes.

CÉSAR. — Jusqu'à cette entrevue, pareils soins m'occuperont de mon côté. Adieu.

LÉPIDUS. — Adieu, Seigneur : si durant cet intervalle vous apprenez des nouvelles de ce qui se passe, faites-les-moi connaître, je vous en conjure.

CÉSAR. — N'ayez crainte, Seigneur ; je sais que c'est une de mes obligations. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN, IRAS, *et* MARDIAN.

CLÉOPÂTRE. — Charmian !

CHARMIAN. — Madame ?

CLÉOPÂTRE. — Ha, ha ! donne-moi à boire de la mandragore.

CHARMIAN. — Pourquoi, Madame ?

CLÉOPÂTRE. — Afin que je puisse dormir tout ce grand laps de temps pendant lequel mon Antoine va rester absent.

CHARMIAN. — Vous pensez beaucoup trop à lui.

CLÉOPÂTRE. — Oh c'est une trahison !

CHARMIAN. — J'ai la confiance que non, Madame.

CLÉOPÂTRE. — Eunuque Mardian !

MARDIAN. — Quel est le plaisir de Votre Altesse ?

CLÉOPÂTRE. — Ce n'est pas de t'entendre chanter maintenant ; je ne prends aucun plaisir à ce que peut un eunuque. Tu es bien heureux d'être châtré, puisque de la sorte tes pensées ne peuvent prendre leur vol libre loin de l'Égypte. As-tu des passions ?

MARDIAN. — Oui, gracieuse Madame.

CLÉOPÂTRE. — En vérité !

MARDIAN. — Non pas *en vérité*, Madame ; car je ne puis rien faire que ce qu'il est vraiment

honnête de faire : mais j'ai de terribles passions, et je pense à ce que Mars fit avec Vénus.

Cléopâtre. — O Charmian ! où penses-tu qu'il soit à cette heure? Est-il debout ou couché? Se promène-t-il? ou bien est-il sur son cheval? O cheval heureux de porter le poids d'Antoine! marche avec orgueil, cheval! car sais-tu bien qui tu mènes? c'est le demi-Atlas de cette terre, le bras et le casque du genre humain. Il se parle maintenant à lui-même, ou bien murmure : « Où est mon serpent du vieux Nil? » car c'est ainsi qu'il m'appelle · — allons, voilà que je me nourris du plus délicieux poison. — Penser à moi, qui suis noire des amoureuses meurtrissures de Phœbus, et profondément ridée par les années? César au vaste front, c'est lorsque tu étais vivant et ici, que j'étais un morceau de roi : alors le grand Pompée restait immobile et attachait ses yeux sur mon visage ; c'est là qu'il aurait voulu jeter l'ancre de sa vue, et mourir en regardant l'être qui était sa vie.

Entre ALEXAS.

Alexas. — Salut, souveraine d'Égypte !

Cléopâtre. — Tu ressembles bien peu à Marc Antoine ! cependant comme tu viens de le quitter, ce puissant élixir a suffi pour te dorer de sa teinte. Comment vont les choses avec mon brave Marc Antoine?

Alexas. — La dernière chose qu'il a faite, chère reine, a été de baiser — le dernier de baisers mille fois redoublés — cette perle d'Orient : — quant à ses paroles, elles sont attachées à mon cœur.

Cléopâtre. — Mon oreille doit les en arracher.

Alexas. — « Mon bon ami, m'a-t-il dit, rapporte que le ferme Romain envoie à la grande Égyptienne ce trésor d'une huître ; pour réparer ce que ce présent a de chétif, je décorerai de royaumes son trône opulent; tout l'Orient, dis-le-lui bien, l'appellera sa reine. » Là-dessus il a fait un signe de tête, et puis il a gravement monté un coursier armé en guerre, qui a henni si fort, qu'il a bestialement étouffé sous le silence ce que j'aurais voulu dire.

Cléopâtre. — Voyons, était-il triste ou gai?

Alexas. — Il était comme la saison de l'année qui est entre les extrêmes du chaud et du froid, ni triste, ni gai.

Cléopâtre. — Oh ! la disposition heureusement symétrique ! Remarque-le bien, remarque-le bien, ma bonne Charmian, c'est là tout l'homme; mais remarque-le bien : il n'était pas triste, parce qu'il ne voulait pas priver de la lumière de ses yeux ceux qui modèlent leurs regards sur les siens; il n'était pas gai, ce qui semblait leur dire que ses souvenirs étaient en Égypte avec ses joies; mais il était entre les deux : oh, le céleste mélange ! Sois triste ou joyeux, l'excès de l'une ou de l'autre passion te pare, comme elle ne pare nul autre homme. As-tu rencontré mes courriers?

Alexas. — Oui, Madame, vingt messagers différents : pourquoi en avez-vous envoyé une telle troupe?

Cléopâtre. — Celui qui naîtra le jour où je manquerai d'envoyer vers Antoine, mourra mendiant. Du papier et de l'encre, Charmian. Sois le bienvenu, mon bon Alexas. Charmian, ai-je jamais autant aimé César?

Charmian. — Oh ! ce brave César !

Cléopâtre. — Que ton exclamation t'étouffe, si tu la recommences ! dis, Oh ! le brave Antoine !

Charmian. — Le vaillant César !

Cléopâtre. — Par Isis, je vais te casser les dents, si tu viens encore comparer à César mon plus grand des hommes !

Charmian. — Avec votre très-gracieux pardon, je ne fais que chanter votre propre air d'autrefois.

Cléopâtre. — Dans mon temps d'herbe en pousse, quand j'étais verte encore de jugement, que mon sang était froid : venir aujourd'hui me répéter ce que je disais alors ! Mais sortons, sortons; va me chercher de l'encre et du papier; il recevra chaque jour un message de tendresse, dussé-je dépeupler l'Égypte. (*Ils sortent.*)



LÉPIDUS. Voici d'autres nouvelles.

(Acte I, sc. IV.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Messine. — Un appartement dans la demeure de Pompée.

Entrent SEXTUS POMPÉE, MÉNÉCRATES *et* MÉNAS.

POMPÉE. — Si les puissants Dieux sont justes, ils aideront les entreprises d'hommes très-justes.

MÉNÉCRATES. — Sachez, noble Pompée, que ce qu'ils retardent, ils ne le refusent pas.

POMPÉE. — Tandis que nous sollicitons aux pieds de leurs trônes, la chose que nous sollicitons s'effondre.

MÉNÉCRATES. — Ignorants que nous sommes de nous-mêmes, nous sollicitons souvent notre propre mal, que leur sagesse suprême nous refuse pour notre bien, en sorte que nous trouvons notre profit en perdant nos prières.

POMPÉE. — Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi ; ma puissance grandit, et mes espérances me présagent qu'elles se réaliseront entièrement. Marc Antoine est en train de festoyer en Égypte, et n'en sortira pas pour faire

la guerre : César récolte de l'argent en perdant les cœurs : Lépidus les flatte l'un et l'autre, et il est flatté par l'un et l'autre; mais il n'aime aucun des deux, et aucun des deux ne se soucie de lui.

Ménas. — César et Lépidus sont sur le champ de bataille ; ils amènent une armée puissante.

Pompée. — De qui tenez-vous cela ? c'est faux.

Ménas. — De Silvius, Seigneur.

Pompée. — Il rêve ; je sais qu'ils sont ensemble à Rome, attendant Antoine. Mais, ô lubrique Cléopâtre, que tous les charmes de l'amour adoucissent tes lèvres fanées ! que la sorcellerie s'unisse en toi à la beauté, et la paillardise à l'une et à l'autre ! Enchaîne le libertin dans une campagne de fêtes; tiens son cerveau fumant; que des cuisiniers épicuriens aiguisent son appétit par des sauces stimulantes, afin que le sommeil et la bonne chère assoupissent son honneur jusqu'à ce qu'il soit tombé dans une léthargie du Léthé !

Entre VARRIUS.

Pompée. — Eh bien, Varrius ? qu'y a-t-il ?

Varrius. — Ce que j'ai à vous apprendre est très-certain : Marc Antoine est attendu à Rome d'heure en heure; depuis le temps qu'il est parti d'Égypte, un plus long voyage aurait pu être accompli.

Pompée. — J'aurais prêté volontiers une oreille plus complaisante à une affaire moins sérieuse. — Ménas, je ne pensais pas que ce glouton d'amour aurait mis son casque pour une si chétive guerre : son talent militaire vaut deux fois celui des deux autres; mais élevons d'autant plus notre opinion de nous-mêmes, puisque notre entrée en campagne a pu arracher au giron de la veuve égyptienne Antoine à l'insatiable luxure.

Ménas. — Je ne crois pas que César et Antoine se revoient avec plaisir : sa femme, qui est morte, avait commis des offenses envers César ; son frère lui a fait la guerre, bien que, dans mon opinion, ils ne fussent pas excités par Antoine.

Pompée. — Je ne sais pas, Ménas, jusqu'à quel point ces moindres inimitiés peuvent céder à une plus grande. Si nous ne nous étions pas levés contre eux tous, il est évident qu'ils se prendraient aux cheveux entre eux, car ils ont assez de motifs de tirer leurs épées les uns contre les autres : mais à quel point la crainte qu'ils ont de nous peut cimenter leurs divisions et enchaîner leurs petites querelles, nous ne le savons pas encore. Mais qu'il en soit comme il plaira aux Dieux ! ce qui est bien certain, c'est qu'il y va de notre salut de faire usage de toutes nos forces. Viens, Ménas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Un appartement dans la maison de Lépidus.

Entrent ÉNOBARBUS *et* LÉPIDUS.

Lépidus. — Bon Énobarbus, c'est un acte noble et qui vous fera grand honneur, de supplier votre capitaine d'être doux et affable dans son langage.

Énobarbus. — Je le supplierai d'avoir un langage conforme à son caractère : si César l'émoustille, eh bien, qu'Antoine regarde César par-dessus l'épaule, et parle aussi haut que Mars. Par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine, je ne la raserais pas aujourd'hui !

Lépidus. — Ce n'est pas le temps des querelles particulières.

Énobarbus. — Tous temps sont bons pour les affaires qu'elles font naître.

Lépidus. — Mais les petites affaires doivent céder la place à de plus grandes.

Énobarbus. — Non pas, si les plus petites viennent les premières.

Lépidus. — Votre langage n'est que passion : mais, je vous en prie, ne remuez pas les cendres chaudes. Voici venir le noble Antoine.

Entrent ANTOINE *et* VENTIDIUS.

Énobarbus. — Et là-bas César.

Entrent CÉSAR, MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

Antoine. — Si nous tombons bien d'accord ici, alors chez les Parthes ! entendez-vous, Ventidius ?

César. — Je ne sais pas, Mécène, demandez à Agrippa.

Lépidus. — Nobles amis, le motif qui nous coalisa fut très-grand, ne permettons pas qu'une action plus chétive nous divise. Que ce qui s'est passé de mal soit écouté avec douceur; lorsque nous discutons tout haut nos misérables différends, nous commettons des meurtres en voulant panser des blessures : ainsi, nobles collègues, ne fût-ce qu'en considération des prières que je vous adresse, je vous en conjure, touchez les points les plus sensibles avec les termes les plus

doux, et qu'il ne se mêle aucun emportement à la discussion.

ANTOINE. — C'est bien parlé. Si nous étions devant nos armées et prêts à combattre, je n'agirais pas autrement.

CÉSAR. — Vous êtes le bienvenu dans Rome.

ANTOINE. — Je vous remercie.

CÉSAR. — Asseyez-vous.

ANTOINE. — Asseyez-vous, Seigneur.

CÉSAR. — Eh bien, en ce cas ...

ANTOINE. — J'apprends que vous prenez mal des choses qui ne doivent pas être prises ainsi, ou qui, si elles sont mauvaises, ne vous regardent pas.

CÉSAR. — Je ferais rire de moi, si je me disais offensé pour rien ou pour peu de chose, plus encore avec vous qu'avec tout autre homme au monde; et je prêterais plus à rire encore, s'il m'était arrivé seulement une fois de prononcer votre nom avec reproches, lorsqu'il ne me convenait pas de le prononcer.

ANTOINE. — En quoi mon séjour en Égypte vous importait-il, César?

CÉSAR. — Pas plus que mon séjour ici à Rome ne vous importait en Égypte : cependant, si de là-bas vous intriguiez contre mon pouvoir, votre séjour en Égypte pouvait bien m'inquiéter.

ANTOINE. — Qu'entendez-vous par là, intriguer?

CÉSAR. — Vous pouvez facilement comprendre ma pensée, si vous voulez bien vous rappeler ce qui m'est arrivé ici. Votre femme et votre frère m'ont fait la guerre : vous étiez le prétexte de leur hostilité, vous étiez le mot de passe de leurs guerres.

ANTOINE. — Vous vous méprenez. Jamais mon frère ne m'a pris pour prétexte de son action; je me suis informé, et je tire ma connaissance des faits des rapports exacts de quelques-uns de ceux qui ont tiré l'épée pour vous. Est-ce qu'il n'attaquait pas plutôt mon autorité en même temps que la vôtre; est-ce qu'il ne faisait pas la guerre contre mes propres intérêts, puisque ma cause était aussi la vôtre? Mes lettres vous avaient donné toute satisfaction à cet égard. Si vous voulez soulever une querelle, comme vous n'avez pas de prétexte tout neuf à employer, ce n'est pas en ravaudant celui-là que vous y parviendrez.

CÉSAR. — Vous trouvez moyen de vous décerner des louanges en m'imputant des fautes de jugement; mais vos excuses furent mal plâtrées.

ANTOINE. — Non pas, non pas, il ne se pouvait pas, j'en suis certain, que cette pensée toute naturelle vous échappât, que moi votre allié dans la cause contre laquelle il combattait, je ne pouvais pas voir avec des yeux satisfaits une guerre qui troublait ma propre paix. Quant à ma femme, je vous souhaiterais de trouver son âme dans une autre : le tiers du monde est à vous, et il vous est facile de le mener en laisse avec un bridon, mais une telle épouse, non.

ÉNOBARBUS. — Plût au ciel que nous eussions tous de telles épouses; les hommes pourraient alors aller à la guerre avec les femmes!

ANTOINE. — Indomptable comme elle l'était, je vous accorde avec douleur, César, que les soulèvements amenés par son impatience, et qui ne manquaient pourtant pas d'habileté politique, vous ont donné trop d'embarras; mais vous devez bien accorder, au moins, que je n'y pouvais rien.

CÉSAR. — Je vous ai écrit, lorsque vous étiez à faire la débauche dans Alexandrie; vous avez mis mes lettres dans votre poche, et vous avez refusé audience à mon courrier avec sarcasmes et railleries.

ANTOINE. — Seigneur, il se présenta devant moi avant d'être admis; je venais alors de donner une fête à trois rois, et à ce moment-là, je n'étais pas le même que dans la matinée : mais le lendemain, je le lui déclarai moi-même, ce qui équivalait à lui demander pardon. Que ce garçon n'entre pour rien dans notre dispute : si nous devons nous quereller, mettons-le hors de question.

CÉSAR. — Vous avez brisé l'article de votre engagement, ce que vous ne pourrez jamais me reprocher.

LÉPIDUS. — Doucement, César!

ANTOINE. — Non, Lépidus, laisse-le parler; l'engagement d'honneur dont il parle, en supposant que j'y ai manqué, est sacré. — Mais continue, César; l'article de mon engagement....

CÉSAR. — Il consistait à me prêter vos armes et votre aide lorsque je les demanderais, et vous m'avez refusé les deux.

ANTOINE. — Négligé de vous les accorder plutôt, et cela lorsque des heures d'ensorcellement m'avaient enlevé entièrement à la connaissance de moi-même. Je veux bien me montrer aussi repentant que possible envers vous; mais ma di-

gnité ne consentira jamais à humilier ma grandeur, pas plus que ma puissance ne consentira à agir sans le concours de ma dignité. La vérité est que Fulvia fit la guerre ici pour m'arracher d'Égypte, événement pour lequel, moi qui en fus le prétexte à mon insu, je vous demande pardon autant qu'il convient à mon honneur de s'abaisser en telle circonstance.

LÉPIDUS. — C'est un noble langage.

MÉCÈNE. — Qu'il vous plaise de ne pas insister plus longtemps sur vos griefs mutuels : les oublier tout à fait serait rappeler à votre souvenir que l'heure présente vous parle de réconciliation nécessaire.

LÉPIDUS. — Noblement parlé, Mécène.

ÉNOBARBUS. — D'ailleurs, si vous voulez bien vous prêter réciproquement affection pour le moment, vous pourrez revenir à vos griefs, lorsque vous n'entendrez plus parler de Pompée : vous aurez tout le temps de vous disputer, quand vous n'aurez rien d'autre à faire.

ANTOINE. — Tu n'es qu'un soldat : ne parle pas davantage.

ÉNOBARBUS. — J'avais presque oublié que la vérité doit être silencieuse.

ANTOINE. — Vous manquez de respect à cette assemblée ; ainsi, ne parlez pas davantage.

ÉNOBARBUS. — Eh bien, poursuivez ; me voilà muet comme une pierre.

CÉSAR. — C'est la forme de son discours que je blâmerais, mais non le fonds, car il ne se peut pas que nous restions alliés, avec des manières d'agir si différentes. Cependant, si je savais qu'il existe un cercle capable de nous tenir étroitement unis, j'irais d'un bout du monde à l'autre pour le trouver.

AGRIPPA. — Donne-moi permission, César....

CÉSAR. — Parle, Agrippa.

AGRIPPA. — Tu as une sœur du côté de ta mère, Octavie, objet de toutes les admirations : le grand Marc Antoine est maintenant veuf.

CÉSAR. — Ne parle pas ainsi, Agrippa ; si Cléopâtre t'entendait, ses rebuffades puniraient bien justement la témérité de ton langage.

ANTOINE. — Je ne suis pas marié, César ; permettez-moi de continuer à écouter Agrippa.

AGRIPPA. — Si vous voulez être unis par les liens d'une amitié perpétuelle, faire de vous des frères, et enlacer vos cœurs d'un nœud indissoluble, il faut qu'Antoine prenne pour femme Octavie, dont la beauté ne réclame pas moins pour mari que le plus éminent des hommes, dont la vertu et les grâces de tout genre parlent un langage que nulle autre ne pourrait parler. Par ce mariage, toutes ces petites jalousies qui maintenant semblent si grandes, et toutes ces grandes craintes qui menacent de leurs dangers, seraient alors réduites à rien : l'amour qu'elle aurait pour vous deux vous enchaînerait l'un à l'autre, et vous assurerait les cœurs de tous qu'elle traînerait après elle. Pardonnez-moi ce que j'ai dit ; ce n'est pas une pensée spontanée, mais étudiée, élaborée par mon dévouement.

ANTOINE. — César veut-il parler ?

CÉSAR. — Non, pas avant qu'il ait appris jusqu'à quel point Antoine est touché de ce qui vient d'être dit déjà.

ANTOINE. — Et si je disais, « Agrippa, qu'il en soit ainsi, » quel pouvoir aurait Agrippa pour réaliser ce désir ?

CÉSAR. — Le pouvoir de César, et le pouvoir du même César sur Octavie.

ANTOINE. — Puissé-je ne jamais rêver d'un obstacle à ce noble projet qui se présente si heureusement ! Donne-moi ta main ; persévère dans cette toute gracieuse action, et qu'à partir de cette heure, un même cœur fraternel gouverne notre affection mutuelle, et dirige nos grands desseins !

CÉSAR. — Voici ma main. Je vous lègue une sœur telle qu'il n'en fut jamais d'aussi tendrement aimée par son frère : qu'elle vive pour unir nos royaumes et nos cœurs : et puisse notre amour mutuel ne plus jamais s'envoler !

LÉPIDUS. — Je dis *Amen !* à cet heureux vœu.

ANTOINE. — Je ne songeais pas à tirer mon épée contre Pompée ; car il m'a donné tout récemment de rares et grandes marques de courtoisie : je dois lui envoyer mes remercîments de peur de passer pour avoir mauvaise et ingrate mémoire ; cela fait, je puis me déclarer son ennemi.

LÉPIDUS. — Le temps nous presse : il nous faut immédiatement chercher Pompée, ou c'est lui qui va nous chercher.

ANTOINE. — Où se trouve-t-il ?

CÉSAR. — Aux environs du mont Misène.

ANTOINE. — Quelles sont ses forces de terre ?

CÉSAR. — Grandes et croissantes : mais il est maître absolu sur mer.

ANTOINE. — C'est ce qu'on dit. Que n'avons-nous pu converser ensemble ! Dépêchons-nous



César. Voici ma main. Je vous lègue une sœur telle qu'il n'en fut jamais d'aussi tendrement aimée par son frère.
(Acte II, sc. II.)

de l'attaquer ; cependant, avant de prendre les armes, achevons bien vite l'affaire dont nous avons parlé.

César. — Avec très-grande joie, et je vous invite à venir voir ma sœur, chez qui je vais vous conduire de ce pas.

Antoine. — Ne nous privez pas de votre compagnie, Lépidus.

Lépidus. — Noble Antoine, la maladie ellemême ne pourrait pas me retenir. (*Fanfares. Sortent César, Antoine et Lépidus.*)

Mécène. — Vous êtes le bienvenu à votre retour d'Égypte, Seigneur !

Énobarbus. — Le digne Mécène, la moitié du cœur de César ! — Mon honorable ami Agrippa !

Agrippa — Mon bon Énobarbus !

Mécène. — Nous avons sujet d'être heureux que les affaires se soient si bien arrangées. Vous avez fait bon séjour en Égypte ?

Énobarbus. — Oui, Seigneur ; nous mettions le jour à la porte en dormant tant qu'il était long, et nous faisions les nuits courtes en buvant.

Mécène. — Huit sangliers sauvages rôtis en entier pour un seul déjeuner, et douze personnes présentes seulement ! est-ce vrai ?

Énobarbus. — Oh, cela, ce n'était qu'une mouche comparée à un aigle : nous avons eu des festins bien autrement extraordinaires, et qui méritaient en toute justice d'être mentionnés.

Mécène. — C'est une dame tout à fait irrésistible, si sa réputation dit vrai.

Énobarbus. — Dès sa première rencontre avec Marc Antoine, elle mit son cœur dans sa poche ; c'était sur la rivière Cydnus.

Agrippa. — C'est là qu'elle apparut d'abord en effet ; ou bien celui qui me l'a rapporté avait heureusement imaginé la circonstance.

Énobarbus. — Je vais vous raconter le fait.

La galère dans laquelle elle était assise, resplendissante comme un trône, semblait brûler sur l'eau: la poupe était d'or battu, les voiles étaient de pourpre, et si parfumées, que les vents semblaient languir d'amour pour elles; les rames, qui étaient d'argent, frappaient en cadence au son des flûtes, et forçaient l'eau qu'elles battaient à suivre plus vite, comme si elle eût été amoureuse de leurs coups. Quant à la personne même de Cléopâtre, elle rendait toute description misérable. Couchée dans son pavillon de tissus d'or, elle surpassait la peinture de cette Vénus, où nous voyons cependant l'imagination surpasser la nature . à chacun de ses côtés, se tenaient de gentils enfants à fossettes, pareils à des Cupidons souriants, avec des éventails de diverses couleurs dont le vent semblait allumer les délicates joues en même temps qu'il les rafraîchissait, faisant ainsi ce qu'il défaisait.

Agrippa. — Oh, la belle chose pour Antoine!

Énobarbus. — Ses femmes, pareilles aux Néréides, comme autant de sirènes, épiaient des yeux ses désirs, et ajoutaient à la beauté de la scène par la grâce de leurs révérences : au gouvernail, une d'elles, qu'on pourrait prendre pour une sirène, dirige l'embarcation; la voilure de soie se gonfle sous la manœuvre de ces mains douces comme des fleurs qui accomplissent alertement leur office. De l'embarcation s'échappe invisible un parfum étrange qui vient frapper les sens, sur les quais voisins. La ville envoie son peuple entier à sa rencontre, et Antoine reste seul, assis sur son trône, dans la place du marché, sifflant à l'air qui, s'il avait pu lui-même se faire remplacer, serait allé lui aussi contempler Cléopâtre, et aurait créé un vide dans la nature.

Agrippa. — Merveilleuse Égyptienne!

Énobarbus. — Dès qu'elle fut debarquée, Antoine envoya auprès d'elle, l'invita à souper : elle répondit qu'il serait mieux qu'il fût son hôte, et insista pour qu'il en fût ainsi : notre courtois Antoine, à qui jamais femme n'entendit dire non, après s'être fait raser dix fois, se rend au festin, et là pour écot, il donne son cœur en payement de ce que ses yeux seuls avaient mangé.

Agrippa. — Royale courtisane! elle força le grand César à mettre son épée au lit; il la laboura, et elle porta moisson.

Énobarbus. — Je l'ai vue une fois sauter à cloche-pied quarante pas dans la rue, et quand elle eut perdu souffle, elle parla et palpita de telle sorte, qu'elle fit de cette défaillance une perfection, et que de ce manque de souffle elle exhala une puissance de séduction.

Mécène. — Voilà qu'Antoine est obligé de la quitter tout à fait.

Énobarbus. — Jamais; il ne voudra pas; l'âge ne peut la flétrir, ni l'habitude blaser sur l'infinie variété qui est en elle : les autres femmes rassasient les appétits auxquels elles donnent pâture; mais elle, plus elle satisfait la faim, plus elle l'aiguise : car les choses les plus viles prennent en elle un tel attrait que les prêtres saints la bénissent quand elle est lascive.

Mécène. — Si la beauté, la sagesse, la pudeur peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie sera pour lui un heureux lot.

Agrippa. — Partons. Mon bon Énobarbus, soyez mon convive, pendant que vous séjournerez ici.

Énobarbus. — Je vous remercie très-humblement, Seigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Un appartement dans le palais de César.

Entrent CÉSAR, ANTOINE, OCTAVIE *entre eux deux*; *et des gens de leurs suites.*

Antoine. — Le monde et mes grands devoirs m'arracheront quelque temps à vos bras.

Octavie. — Tout ce temps-là, agenouillée devant les Dieux, mes prières les supplieront pour vous.

Antoine. — Bonne nuit, Seigneur. — Mon Octavie, ne juge pas de mes fautes sur les récits du monde : je n'ai pas toujours suivi la droite ligne, mais à l'avenir tout se passera selon les règles. Bonne nuit, chère Dame.

Octavie. — Bonne nuit, Seigneur.

César. — Bonne nuit. (*Sortent César et Octavie.*)

Entre le devin.

Antoine. — Eh bien, maraud, voudrais-tu encore être en Égypte?

Le devin. — Plût au ciel que je n'en fusse jamais parti, et que vous ne fussiez jamais venu ici!

Antoine. — Votre raison, si cela vous est possible?

Le devin. — Elle consiste en un pressentiment, mais ma langue ne pourrait la dire : toutefois, retournez bien vite en Égypte.

Antoine. — Dis-moi, quel est celui dont la fortune s'élèvera le plus haut, César ou moi ?

Le devin. — César. En conséquence, Antoine, ne reste pas près de lui : ton démon, c'est-à-dire l'esprit qui te protége, est noble, courageux, élevé, incomparable, tandis que celui de César ne l'est point ; mais quand tu es près de lui, ton bon ange devient un esprit d'effroi, comme s'il était dominé ; ainsi, mets un espace suffisant entre vous deux.

Antoine. — Ne me parle plus de cela.

Le devin. — Je n'en parle qu'à toi, et je n'en parlerai davantage que lorsqu'il me faudra t'en parler à toi-même. Si tu joues avec lui à n'importe quel jeu, tu es sûr de perdre ; par son bonheur naturel, il te bat contre toutes les chances : ton éclat s'assombrit, lorsqu'il brille auprès de toi : je te le répète, ton bon génie craint de te gouverner, lorsque tu es près de lui ; mais lui une fois parti, il redevient noble.

Antoine. — Allons, pars : dis à Ventidius que je voudrais lui parler. (*Sort le devin.*) Il ira dans le pays des Parthes. — Cet homme a dit vrai, soit art, soit hasard : les dés eux-mêmes obéissent à César, et dans nos récréations, mon habileté supérieure succombe devant sa chance : si nous tirons au sort, c'est lui qui gagne ; ses coqs remportent toujours la bataille sur les miens, et ses cailles battent toujours les miennes, contre toutes chances, et les poussent hors de l'arène. J'irai en Égypte : quoique je fasse ce mariage pour avoir la paix, c'est en Égypte qu'est ma volupté.

Entre VENTIDIUS.

Antoine. — Oh ! venez, Ventidius : il faut que vous partiez pour le pays des Parthes : votre commission est prête ; suivez-moi, et venez la recevoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Une rue.

Entrent LÉPIDUS, MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

Lépidus. — Je vous en prie, ne vous dérangez pas plus longtemps : dépêchez-vous de rejoindre vos généraux.

Agrippa. — Seigneur, Marc Antoine ne demande que le temps d'embrasser Octavie, et puis nous partons.

Lépidus. — Eh bien, adieu, jusqu'à ce que je vous revoie sous votre uniforme de soldats qui vous ira si bien à tous deux.

Mécène. — Si je me rends bien compte du voyage, nous serons avant vous au mont Misène, Lépidus.

Lépidus. — Votre route est la plus courte : mes projets me feront faire de longs détours : vous gagnerez deux jours sur moi.

Mécène *et* Agrippa *ensemble*. — Bon succès, Seigneur !

Lépidus. — Adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN, IRAS, ALEXAS, *et des gens de la suite.*

Cléopâtre. — Faites-moi de la musique, — la musique, notre aliment fantasque à nous qui vivons d'amour.

Un homme de la suite. — La musique, holà !

Entre MARDIAN.

Cléopâtre. — Non, qu'on ne l'appelle pas : allons jouer au billard ; viens, Charmian.

Charmian. — Mon bras me fait mal ; jouez plutôt avec Mardian.

Cléopâtre. — Pour une femme, autant vaut jouer avec un eunuque qu'avec une femme. Allons, voulez-vous jouer avec moi, Monsieur?

Mardian. — Aussi bien que je pourrai, Madame.

Cléopâtre. — Quand il montre de la bonne volonté, quoiqu'elle se trouve insuffisante, l'acteur est en droit de prier qu'on l'excuse. Je ne veux plus jouer maintenant : — donnez-moi ma ligne, nous irons au fleuve : et là, pendant que ma musique jouera au loin, je trahirai les poissons aux brunes nageoires ; mon hameçon tendu traversera leurs mâchoires limoneuses, et quand je les retirerai, je m'imaginerai que chacun d'eux est un Antoine, et je lui dirai : « Ah, ah, vous êtes pris ! »

Charmian. — Ce fut bien plaisant le jour où vous fîtes des paris à propos de votre pêche, et où votre plongeur attacha à l'hameçon d'Antoine un poisson salé qu'il tira de l'eau avec transport.

Cléopâtre. — Ce jour-là, — oh, quel temps c'était! — je ris de lui à lui faire perdre patience; et le soir, je ris de lui à le remettre en patience; et le lendemain matin, avant la neuvième heure, je l'enivrai à le faire mettre au lit: alors je plaçai sur lui mes vêtements et mes manteaux, pendant que je me ceignais de son épée Philippine.

Entre un messager.

Cléopâtre. — Oh! un messager d'Italie! Bourre de ta provision de nouvelles mes oreilles qui si longtemps ont été laissées vides.

Le messager. — Madame, Madame....

Cléopâtre. — Antoine est mort! — Si c'est là ce que tu me dis, scélérat, tu tues ta maîtresse: mais si tu viens me dire, il est en bonne santé et libre, si c'est ainsi que tu me le dépeins, voici de l'or, et voici à baiser mes veines au sang bleu le plus pur, une main que des rois ont touchée de leurs lèvres et baisée en tremblant.

Le messager. — D'abord, Madame, il est en bonne santé.

Cléopâtre. — Eh bien, voici encore de l'or. Mais, maraud, fais attention; nous avons coutume de dire que les morts vont bien: si c'est ainsi qu'il faut entendre tes paroles, cet or que je te donne, je le ferai fondre et verser dans ta gorge organe de malheur.

Le messager. — Bonne Madame, écoutez-moi.

Cléopâtre. — Bien, marche, je t'écouterai; mais ta figure ne dit rien de bon: si Antoine est libre et en bonne santé, à propos de quoi cette physionomie morose pour proclamer de si bonnes nouvelles! s'il ne va pas bien, tu devrais venir comme une Furie couronnée de serpents, et non comme un homme de sang-froid.

Le messager. — Vous plairait-il de m'écouter?

Cléopâtre. — J'ai une envie de te frapper avant que tu parles: cependant, si tu dis qu'Antoine vit, qu'il est en bonne santé, ami avec César, ou qu'il n'est pas son captif, je ferai tomber une pluie d'or et une grêle de riches perles sur toi.

Le messager. — Madame, il est en bonne santé.

Cléopâtre. — Bien dit.

Le messager. — Et ami avec César.

Cléopâtre. — Tu es un honnête homme.

Le messager. — César et lui sont plus grands amis que jamais.

Cléopâtre. — Fais-toi donner par moi une fortune.

Le messager. — Mais cependant, Madame....

Cléopâtre. — Je n'aime pas *mais cependant:* cela atténue tes bonnes paroles précédentes: fi de ce *mais cependant! Mais cependant* est comme un geôlier chargé de faire avancer quelque malfaiteur monstrueux. Je t'en prie, mon ami, verse dans mon oreille tout le paquet de tes nouvelles, bonnes et mauvaises ensemble: il est ami avec César; il est en bon état de santé, dis-tu; et libre, dis-tu.

Le messager. — Libre, Madame! non, je n'ai rapporté rien de semblable: il est lié à Octavie.

Cléopâtre. — Pour quel bon manége?

Le messager. — Pour le meilleur manége du lit.

Cléopâtre. — Je suis pâle, Charmian.

Le messager. — Madame, il est marié à Octavie.

Cléopâtre. — Que la peste la plus maligne tombe sur toi! (*Elle le frappe.*)

Le messager. — Bonne Madame, ayez patience.

Cléopâtre. — Que dites-vous? hors d'ici, horrible scélérat! (*elle le frappe de nouveau*) ou bien je vais faire rouler tes yeux devant moi comme des billes; je vais arracher tous les cheveux de ta tête (*elle le bouscule*); tu seras fouetté avec un fouet de fils de fer, et roulé dans le sel, et tu cuiras lentement dans la saumure.

Le messager. — Gracieuse Madame, j'apporte les nouvelles, je n'ai pas fait le mariage.

Cléopâtre. — Dis que cela n'est pas, et je te donnerai une province, et je te ferai une fortune brillante: le coup que tu as reçu te fera pardonner de m'avoir mise en colère, et je t'accorderai, en outre, n'importe quel don que ton humble condition pourra me mendier.

Le messager. — Il est marié, Madame.

Cléopâtre. — Coquin, tu as vécu trop longtemps. (*Elle tire un poignard.*)

Le messager. — Oh bien alors, je vais me sauver. Que prétendez-vous, Madame? je n'ai pas commis d'offense. (*Il sort.*)

Charmian. — Bonne Madame, contenez-vous: cet homme est innocent.

Cléopâtre. — Il y a des innocents qui n'échappent pas au tonnerre. Que l'Égypte s'effondre dans le Nil! et que toutes les créatures bienfaisantes se changent en serpents! Rappelez l'esclave: quoique je sois folle, je ne le mordrai pas: — appelez!



Le messager. Madame, il est marié à Octavie.
Cléopatre. Que la peste la plus maligne tombe sur toi!

(Acte II, sc. v)

CHARMIAN. — Il craint de venir.

CLÉOPÂTRE. — Je ne lui ferai pas de mal. (*Sort Charmian.*) Elles manquent à la noblesse ces mains qui frappent un plus petit que moi, alors que je n'ai d'autre motif que celui que je me suis donné moi-même.

Rentrent CHARMIAN *et* LE MESSAGER.

CLÉOPÂTRE. — Venez ici, Monsieur. Quoique cela soit honnête, cela n'est jamais bon d'apporter de mauvaises nouvelles : donnez une armée de langues aux bonnes nouvelles; mais pour les mauvaises nouvelles, laissez-les se raconter elles-mêmes en se faisant sentir.

LE MESSAGER. — J'ai fait mon devoir.

CLÉOPÂTRE. — Est-il marié? Je ne puis te haïr plus que je ne fais, si tu me dis encore *oui*.

LE MESSAGER. — Il est marié, Madame.

CLÉOPÂTRE. — Les Dieux te confondent! tu oses encore persister?

LE MESSAGER. — Devrais-je mentir, Madame?

CLÉOPÂTRE. — Oh! je voudrais que tu eusses menti, dût pour cela la moitié de mon Égypte être submergée et transformée en une citerne de serpents écailleux! Va, retire-toi d'ici : quand bien même tu aurais le visage de Narcisse, tu m'apparaîtrais hideux au possible. Il est marié?

LE MESSAGER. — J'implore le pardon de Votre Altesse.

CLÉOPÂTRE. — Il est marié?

LE MESSAGER. — Ne prenez pas en offense ce que je ne dis pas pour vous offenser : me punir pour exécuter ce que vous-même m'ordonnez me paraît fort injuste : il est marié à Octavie.

CLÉOPÂTRE. — Eh, plût au ciel que sa faute eût fait un coquin de toi qui ne l'es pas! Comment, tu es sûr de cela? Pars d'ici : les marchandises que tu as rapportées de Rome sont toutes trop chères pour moi : puissent-elles te rester sur les bras et te ruiner! (*Sort le messager.*)

CHARMIAN. — Patience, bonne Altesse.

CLÉOPÂTRE. — Quand j'ai loué Antoine, j'ai dénigré César.

CHARMIAN. — Bien des fois, Madame.

CLÉOPÂTRE. — J'en suis payée maintenant. Conduis-moi hors d'ici; je m'évanouis. — O Iras! Charmian! — Bah! peu importe. — Va trouver ce garçon, mon bon Alexas; ordonne-lui de te décrire la personne d'Octavie; qu'il te renseigne sur son âge, ses inclinations, et qu'il n'oublie pas la couleur de sa chevelure : — rapporte-moi réponse promptement. (*Sort Alexas.*) Qu'il parte pour toujours : — mais non, ne le laisse pas partir, Charmian, quoiqu'il soit peint d'un côté comme une Gorgone et de l'autre comme un Mars. — (*A Mardian.*) Ordonnez à Alexas de me rapporter des renseignements sur sa taille. Aie compassion de moi, Charmian, mais ne me parle pas. — Conduis-moi dans ma chambre. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

Près de Misène.

Fanfares. Entrent d'un côté POMPÉE *et* MÉNAS, *avec tambours et trompettes ; de l'autre*, CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDUS, ÉNOBARBUS, MÉCÈNE, *avec des soldats en marche.*

POMPÉE. — J'ai vos otages, vous avez les miens; nous pouvons donc conférer avant de combattre.

CÉSAR. — Il est parfaitement convenable que nous en venions d'abord aux paroles, et c'est pour cela que nous nous sommes fait précéder par nos propositions écrites; si tu les a méditées, fais-nous savoir si elles remettront au fourreau ton épée mécontente, et ramèneront en Sicile tant de braves jeunes gens qui, dans le cas contraire, devront périr ici.

POMPÉE. — Salut à vous trois, seuls sénateurs de ce vaste univers, premiers agents des Dieux! Je ne comprends pas pourquoi mon père manquerait de vengeurs, ayant un fils et des amis; puisque Jules César, dont le fantôme visita le bon Brutus à Philippes, vous vit dans Philippes même travailler à le venger. Qu'est-ce qui poussa le pâle Cassius à conspirer? qu'est-ce qui poussa, de compagnie avec les autres courtisans armés de la séduisante liberté, cet honnête Romain, honoré de tous, Brutus, à ensanglanter le Capitole? n'est-ce pas qu'ils voulaient qu'un homme ne fût pas plus qu'un homme? Et c'est là la raison qui m'a fait équiper ma flotte sous le poids de laquelle écume l'Océan courroucé, et dont je prétends me servir pour châtier l'ingratitude que la méchante Rome a montrée à mon noble père.

CÉSAR. — Choisissez votre temps.

ANTOINE. — Tu ne peux nous effrayer avec tes navires, Pompée; nous te tiendrons tête sur mer : sur terre, tu sais combien tu es loin de compte avec nous.

POMPÉE. — Sur terre, tu es loin de compte

avec moi de toute la valeur de la maison de mon père, voilà ce qui est certain : mais puisque le coucou ne bâtit pas pour lui-même, restes-y tant que tu pourras.

Lépidus. — Qu'il vous plaise de nous dire (car ces récriminations n'ont rien à faire avec l'objet de notre réunion) comment vous prenez les offres que nous vous avons envoyées.

César. — C'est là le point.

Antoine. — Tu n'es pas supplié de les accepter, mais de voir si elles valent la peine que tu les acceptes.

César. — Et de considérer ce qui arriverait si vous cherchiez une plus haute fortune.

Pompée. — Vous m'avez offert la Sicile, la Sardaigne, et je dois me charger de purger toute la mer des pirates ; en outre je devrai envoyer tant de mesures de blé à Rome ; une fois tombés d'accord à cet égard, nous nous retirerons avec nos épées sans brèche et nos boucliers sans bosselure.

César, Antoine *et* Lépidus. — C'est notre offre.

Pompée. — Sachez donc que j'étais venu devant vous ici, tout décidé à accepter cette offre : mais Marc Antoine m'a causé quelque impatience. — Bien que je perde la louange due à cette action en la rapportant, vous devez savoir que lorsque César et votre frère étaient aux prises, votre mère vint en Sicile et y trouva une cordiale bienvenue.

Antoine. — Je l'ai appris, Pompée, et je suis fort disposé à vous exprimer les remercîments infinis que je vous dois.

Pompée. — Donnez-moi votre main : je n'aurais pas cru vous rencontrer ici, Seigneur.

Antoine. — Les lits sont doux en Orient; mais j'ai à vous faire bien des remercîments à vous qui m'avez rappelé ici plutôt que je n'en avais dessein; j'ai gagné à ce retour.

César. — Vous êtes changé depuis la dernière fois que je vous ai vu.

Pompée. — Bon, je ne sais pas quels changements l'âpre Fortune a pu faire subir à mon visage; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'entrera jamais dans ma poitrine pour faire de mon cœur son vassal.

Lépidus. — Vous êtes le bienvenu ici.

Pompée. — Je l'espère, Lépidus. Ainsi nous sommes d'accord : je demande que notre convention soit écrite, et scellée entre nous.

César. — C'est la première chose à faire.

Pompée. — Nous nous traiterons les uns les autres avant de nous séparer; tirons au sort à qui commencera.

Antoine. — Ce sera moi, Pompée.

Pompée. — Non, Antoine, acceptez la décision du sort : mais qu'elle vienne la première ou la dernière, votre exquise cuisine égyptienne remportera la victoire. J'ai entendu dire que les festins de ce pays-là avaient engraissé Jules César.

Antoine. — Vous en avez appris long.

Pompée. — Mes pensées sont irréprochables, Seigneur.

Antoine. — Et irréprochables aussi les mots dont vous les enveloppez, Seigneur.

Pompée. — J'en ai appris aussi long que cela, et j'ai entendu dire qu'Apollodore avait porté....

Énobarbus. — Assez là-dessus, il la porta.

Pompée. — Quoi, je vous prie ?

Énobarbus. — Une certaine reine à César, sur un matelas.

Pompée. — Je te reconnais maintenant; comment te portes-tu, soldat ?

Énobarbus. — Bien, et je me dispose à mieux me porter encore; car je m'aperçois qu'il y a quatre festins en préparation.

Pompée. — Permets-moi de te donner une poignée de main ; je ne t'ai jamais haï : je t'ai vu combattre, et j'ai admiré ta vaillance.

Énobarbus. — Seigneur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé ; mais j'ai fait votre éloge dans des occasions où vous méritiez dix fois plus de louanges que je ne vous en donnais.

Pompée. — Sois franc à ton plaisir, cela ne te va pas mal du tout. Je vous invite tous à bord de ma galère : voulez-vous ouvrir la route, Seigneurs?

César, Antoine *et* Lépidus. — Montrez-nous le chemin, Seigneur.

Pompée. — Venez. (*Tous sortent, sauf Énobarbus et Ménas.*)

Ménas, *à part.* — Ton père, Pompée, n'aurait jamais fait ce traité. (*A Énobarbus.*) Nous nous sommes connus vous et moi, Seigneur.

Énobarbus. — Sur mer, je crois.

Ménas. — Oui, Seigneur.

Énobarbus. — Vous vous êtes bien comporté sur mer.

Ménas. — Et vous sur terre.

Énobarbus. — Je louerai tout homme qui me louera, quoiqu'on ne puisse nier ce que j'ai fait sur terre.

Ménas. — Non plus que ce que j'ai fait sur mer.

Énobarbus. — Pardon, vous pouvez nier quelque chose pour votre propre sécurité : vous avez été un grand voleur sur mer.

Ménas. — Et vous sur terre.

Énobarbus. — Ici, je dénie mon service de terre. Mais, donnez-moi votre main, Ménas : si nos yeux étaient des magistrats, ils pourraient surprendre ici deux voleurs s'embrassant.

Ménas. — Les visages de tous les hommes sont sincères, quelles que soient leurs mains.

Énobarbus. — Mais une belle femme n'a pas toujours un visage sincère.

Ménas. — Pas de médisance ; elles volent les cœurs.

Énobarbus. — Nous étions venus ici pour combattre avec vous.

Ménas. — Pour ma part, je suis désolé que les choses aient tourné en rasades. Pompée aujourd'hui a congédié sa fortune en riant.

Énobarbus. — S'il l'a fait, à coup sûr il ne la ramènera pas en pleurant.

Ménas. — Vous dites fort vrai, Seigneur. Nous ne nous attendions pas à voir ici Marc Antoine. Dites-moi, je vous prie, est-ce qu'il est marié à Cléopâtre ?

Énobarbus. — La sœur de César s'appelle Octavie.

Ménas. — C'est vrai, Seigneur ; elle était femme de Caïus Marcellus.

Énobarbus. — Mais elle est maintenant la femme de Marc Antoine.

Ménas. — S'il vous plaît, Seigneur?

Énobarbus. — Je vous dis la vérité.

Ménas. — Alors César et lui sont pour toujours unis ?

Énobarbus. — Si j'étais obligé de prédire à propos de cette union, je ne prophétiserais pas ainsi.

Ménas. — Je pense que la politique a eu plus de part dans ce mariage que l'amour des parties.

Énobarbus. — Je le pense aussi. Mais vous verrez que le lien qui semble serrer leur amitié sera le cordon même qui l'étranglera. Octavie est pieuse, froide, de commerce paisible.

Ménas. — Qui ne voudrait pas que sa femme fût telle ?

Énobarbus. — Celui qui n'est pas tel lui-même, et c'est là le cas de Marc Antoine. Il retournera à son plat égyptien : alors les soupirs d'Octavie souffleront le feu dans le cœur de César, et, ainsi que je vous l'ai dit, ce mariage qui est la force de leur union, deviendra l'auteur immédiat de leur division. Antoine persistera dans son affection : il n'a épousé ici qu'une occasion d'intérêt.

Ménas. — Cela peut bien être. Allons, Seigneur, voulez-vous venir à bord? j'ai une santé à vous porter.

Énobarbus. — Je l'accepterai, Seigneur ; nous avons fait faire de l'exercice à nos gosiers en Égypte.

Ménas. — Allons, partons. (*Ils sortent*)

SCÈNE VII.

A bord de la galère de Pompée, près de Misène.

Musique. Entrent deux *ou* trois serviteurs *avec un dessert.*

Premier serviteur. — Ils vont venir ici, l'ami. Les plantes des pieds de quelques-uns sont déjà fort déracinées ; le moindre vent qui soufflera dans le monde les renversera.

Second serviteur. — Lépidus est bien rouge.

Premier serviteur. — Ils lui ont fait boire tout ce qu'ils avaient de trop.

Second serviteur. — Toutes les fois qu'ils se piquent à leurs endroits sensibles, il leur crie : *assez*, les réconcilie par ses instances et se réconcilie lui-même avec le vin.

Premier serviteur. — Mais cela ne fait que soulever une guerre plus grande entre lui et sa prudence.

Second serviteur. — Parbleu, voilà ce que c'est que d'avoir son nom fourré dans la société des grands hommes ; j'aimerais mieux avoir un roseau dont je pourrais me servir, qu'une pertuisane que je ne pourrais soulever.

Premier serviteur. — Être appelé dans une sphère supérieure, sans qu'on vous y voie vous mouvoir, c'est comme avoir des trous là où il devrait y avoir des yeux, ce qui endommage pitoyablement le visage.

Une fanfare sonne. Entrent CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDUS, POMPÉE, AGRIPPA, MÉCÈNE, ÉNOBARBUS, MÉNAS, *et autres capitaines.*

Antoine. — Voici comment ils procèdent, Seigneur : ils mesurent le flux du Nil par certaines échelles sur les Pyramides ; selon que le flot est haut, bas, ou moyen, ils savent ce qui va venir,



Antoine. Choquez les coupes, holà! — A la santé de César!

(Acte II, sc. vii)

la disette ou l'abondance. Plus haut monte le Nil, plus grandes sont ses promesses : lorsqu'il reflue, le semeur jette son grain sur le limon et la boue, et peu de temps après vient la moisson.

Lépidus. — Vous avez d'étranges serpents dans ce pays.

Antoine. — Oui, Lépidus.

Lépidus. — Voyez-vous, votre serpent d'Égypte est engendré de la boue par l'opération du soleil : de même pour votre crocodile.

Antoine. — C'est la vérité.

Pompée. — Asseyons-nous, — et du vin! Une santé à Lépidus!

Lépidus. — Je ne suis pas aussi bien que je voudrais l'être, mais jamais je ne me laisserai mettre hors d'une santé à porter.

Énobarbus. — Pas avant que vous ayez dormi au moins; je crains bien que vous ne restiez *dedans* jusque-là.

Lépidus. — Oui, certainement, j'ai entendu dire que les pyramides des Ptolémées sont de très-belles choses; sans contredit, je l'ai entendu dire.

Ménas, *à part, à Pompée.* — Pompée, un mot.

Pompée, *à part, à Ménas.* — Dis-le-moi à l'oreille, de quoi s'agit-il?

Ménas, *à part, à Pompée.* — Quitte ta place, je t'en prie, capitaine, et écoute-moi te dire un mot.

Pompée, *à part, à Ménas.* —Attends-moi quelques minutes. — Cette santé à Lépidus!

Lépidus. — Quelle espèce d'être est-ce que votre crocodile?

Antoine. — Il a juste la forme qu'il a, Sei-

gneur ; il est large de toute sa largeur, juste haut comme sa hauteur, et il se meut par ses propres organes : il vit de ce qui le nourrit, et quand les éléments qui le composent se dissolvent, il transmigre.

Lépidus. — De quelle couleur est-il ?

Antoine. — De sa propre couleur.

Lépidus. — C'est un étrange serpent.

Antoine. — Oui, et ses larmes sont humides.

César. — Cette description pourra-t-elle le satisfaire ?

Antoine. — Oui, avec la santé que lui porte Pompée, ou bien c'est un véritable Épicure.

Pompée, *à part, à Ménas.* — Allez vous faire pendre, Monsieur, allez vous faire pendre ! me parler de cela ? assez ! Faites ce que je vous ai ordonné. — Où est cette coupe que j'avais demandée ?

Ménas, *à part, à Pompée.* — Si tu daignes m'entendre en considération de mes services, lève-toi de ton siége.

Pompée, *à part, à Ménas.* — Je crois que tu es fou. Qu'y a-t-il ? (*Il se lève et fait quelques tours de promenade avec Ménas.*)

Ménas. — Je me suis toujours tenu chapeau bas devant ta fortune.

Pompée. — Tu m'as servi avec beaucoup de fidélité. Qu'as-tu d'autre à me dire ? — De l'entrain, Seigneurs.

Antoine. — Prenez garde à ces sables mouvants, Lépidus ; retirez-vous-en, car vous enfoncez.

Ménas. — Veux-tu être Seigneur du monde entier ?

Pompée. — Que dis-tu ?

Ménas. — Veux-tu être Seigneur du monde entier ? c'est pour la deuxième fois que je pose cette question.

Pompée. — Comment cela se pourrait-il ?

Ménas. — Fais seulement ce que je vais te dire, et quoique tu me supposes pauvre, je te donnerai le monde entier.

Pompée. — Est-ce que tu as trop bu ?

Ménas. — Non, Pompée, je me suis abstenu de la coupe. Tu es, si tu l'oses, le Jupiter terrestre : tout ce que l'océan embrasse, tout ce que le ciel recouvre, est tien si tu le veux.

Pompée. — Montre-moi comment.

Ménas. — Ces trois copartageants du monde, ces trois associés sont sur ton vaisseau ; laisse moi couper le câble, puis quand nous serons en pleine mer, coupons-leur la gorge, et alors tout est à toi.

Pompée. — Eh, il fallait faire cela, et non pas me le dire ! en moi c'est scélératesse, en toi c'eût été bon service. Tu dois savoir que ce n'est pas mon intérêt qui sert de guide à mon honneur, mais mon honneur qui dirige mon intérêt. Repens-toi d'avoir laissé ta langue trahir ton intention : si tu l'avais exécutée à mon insu, j'aurais trouvé ensuite que c'était bien fait ; mais à présent, je dois la condamner. Renonces-y, et allons boire. (*Il retourne vers ses convives.*)

Ménas, *à part.* — Après ce refus, je ne veux plus suivre ta fortune pâlissante. Quiconque cherche, et ne prend pas lorsqu'on lui offre, ne trouvera jamais plus.

Pompée. — Cette santé à Lépidus !

Antoine. — Portez-le à terre. — Je vais vous faire raison à sa place, Pompée.

Énobarbus. — A ta santé, Ménas !

Ménas. — Bonheur à toi, Énobarbus !

Pompée. — Remplissez la coupe jusqu'aux bords.

Énobarbus, *désignant du doigt les gens qui emportent Lépidus.* — Voilà un vigoureux camarade, Ménas.

Ménas. — Pourquoi ?

Énobarbus. — Il porte le tiers du monde, l'ami ; ne vois-tu pas ?

Ménas. — En ce cas le tiers du monde est ivre : je voudrais qu'il fût tel tout entier, afin qu'il tournât sur des roues !

Énobarbus. — Alors bois pour augmenter la rapidité du tourbillon.

Ménas. — Volontiers.

Pompée. — Ce n'est pas encore là une fête d'Alexandrie.

Antoine. — Cela commence à en approcher. — Choquez les coupes, holà ! — A la santé de César !

César. — Je m'en passerais bien. C'est un monstrueux travail ; plus je lave mon cerveau, plus il devient trouble.

Antoine. — Il faut tenir tête à la circonstance.

César. — Eh bien portez-moi cette santé, j'y répondrai : mais j'aimerais mieux jeûner quatre jours que de boire autant en un seul.

Énobarbus, *à Antoine.* — Ah, mon brave empereur ! Danserons-nous maintenant les bacchanales égyptiennes, et célébrerons-nous notre ivresse ?

Pompée. — Faisons cela, brave soldat.

Antoine. — Allons, prenons-nous tous les

mains jusqu'à ce que le vin vainqueur ait engourdi nos sens dans un doux et délicat Léthé !

Énobarbus. — Prenez-vous tous par la main. Canonnez nos oreilles d'une musique bruyante : — pendant qu'elle jouera je vais vous placer ; puis l'enfant chantera, et chacun entonnera le refrain aussi fort que ses poumons le lui permettront. (*La musique joue. Énobarbus leur met la main dans la main.*)

CHANSON.

Viens, ô toi monarque du vin,
Bacchus joufflu aux yeux clignotants !
Que nos soucis soient noyés dans tes cuves,
Que tes grappes couronnent nos chevelures !

Tous. — Verse-nous, jusqu'à ce que le monde tourne ;
Verse-nous, jusqu'à ce que le monde tourne !

César. — Que voudriez-vous de plus ? — Pompée, bonne nuit. Mon bon frère, permettez-moi de vous emmener, cette légèreté fait honte à nos graves affaires. Aimables Seigneurs, séparons-nous. Voyez comme nos joues sont enflammées : le vigoureux Énobarbus est plus faible que le vin, et ma propre langue hache ce qu'elle dit ; cette folle équipée nous a tous rendus presque grotesques. Qu'avons-nous besoin d'en dire davantage ? bonne nuit. Votre main, mon bon Antoine.

Pompée. — Je vais vous accompagner à terre.

Antoine. — Accepté, Seigneur : donnez-nous votre main.

Pompée. — O Antoine, vous avez la maison de mon père. Mais qu'importe ? nous sommes amis. Descendons dans le bateau.

Énobarbus. — Prenez garde de tomber. (*Sortent César, Pompée, Antoine et des gens de leurs suites.*) Ménas, je n'irai pas à terre.

Ménas. — Non, venez à ma cabine. — En avant les tambours ! les trompettes ! les flûtes ! Allons ! que Neptune entende quel adieu bruyant nous souhaitons à ces grands compagnons : sonnez, et puis allez au diable ! sonnez comme il faut. (*Fanfares avec tambours.*)

Énobarbus. — Hourrah ! mon chapeau en l'air !

Ménas. — Hourrah ! venez, noble capitaine. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

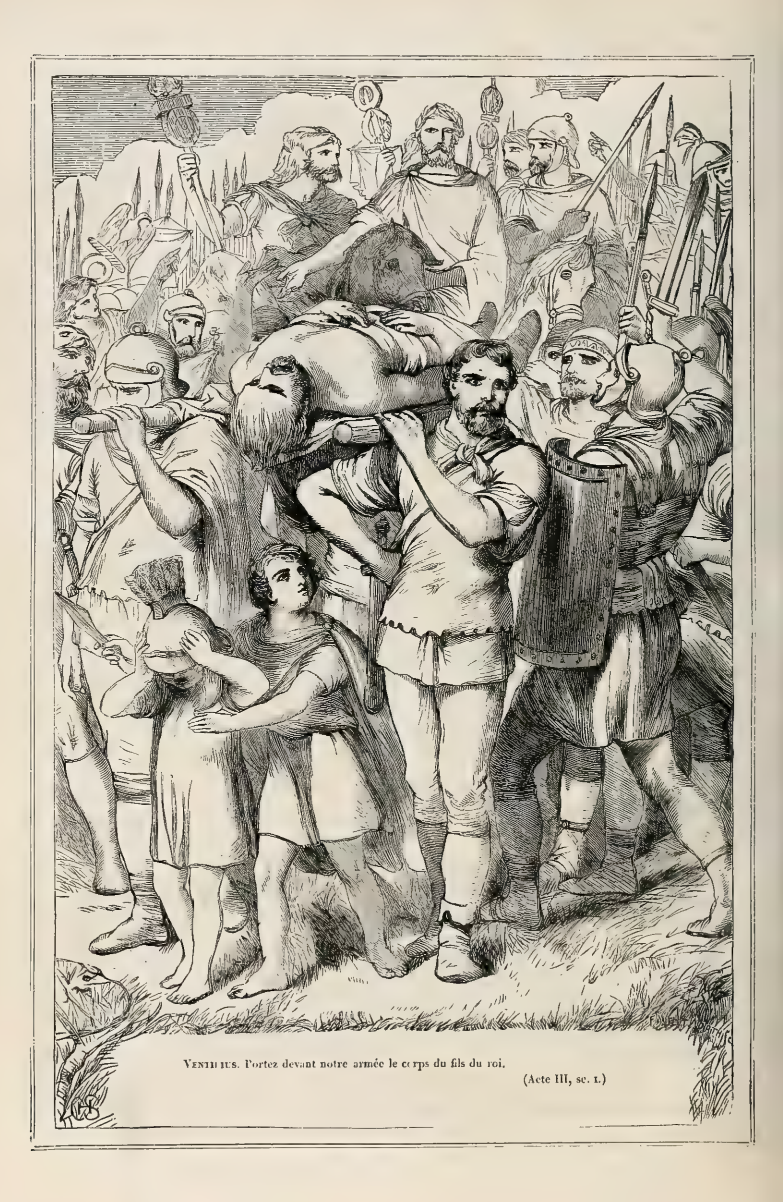
Une plaine en Syrie.

Entre VENTIDIUS *en triomphe, avec* SILIUS *et d'autres Romains, officiers et soldats ; le cadavre de* PACORUS *est porté devant lui.*

Ventidius. — Eh bien, te voilà frappé maintenant, pays des Parthes sagittaires, et il a plu à la fortune de me faire le vengeur de la mort de Marcus Crassus. Portez devant notre armée le corps du fils du roi. Orodes, ton Pacorus paye pour Marcus Crassus.

Silius. — Noble Ventidius, tant que ton épée est encore chaude du sang parthe, poursuis les Parthes fugitifs ; éperonne-les à travers la Médie, la Mésopotamie, et tous les asiles vers lesquels ils se précipitent en déroute ; et plus tard ton grand général, Antoine, t'installera sur des chars de triomphe et posera des couronnes sur ta tête.

Ventidius. — Ô Silius, Silius ! j'ai assez accompli : une place inférieure, note-le bien, peut faire contraste avec un exploit trop grand ; car, sache cela, Silius, il vaut bien mieux laisser une chose inachevée que d'acquérir une trop haute renommée, lorsque le chef que nous servons est absent. César et Antoine ont toujours vaincu plus par leurs lieutenants que par eux-mêmes : Sossius, son lieutenant qui tenait ma place en Syrie, ayant en un rien de temps acquis une masse de gloire rapidement accumulée, perdit la faveur dont il jouissait. Quiconque fait dans la guerre plus que ne



VENTIDIUS. Portez devant notre armée le corps du fils du roi.

(Acte III, sc. I.)



CÉSAR. Non, aimable Octavie, vous apprendrez toujours de mes nouvelles; le temps n'affaiblira pas votre souvenir dans ma pensée. (Acte III, sc. II.)

peut faire son général, devient le général de son général, et l'ambition, cette vertu du soldat, préfère une perte à un gain qui l'éclipserait. Je pourrais faire davantage dans l'intérêt d'Antoine, mais cela l'offenserait, et sous cette offense mes exploits périraient.

SILIUS. — Tu possèdes, Ventidius, cette faculté sans laquelle un soldat n'est guères qu'une épée. Tu écriras à Antoine?

VENTIDIUS. — Je lui signifierai humblement ce que nous avons accompli en son nom, ce mot magique de guerre; comment nous avons, avec ses bannières et ses légions bien payées, bousculé hors du champ de bataille la cavalerie parthe qui ne fut encore jamais battue.

SILIUS. — Où est-il maintenant?

VENTIDIUS. — Il se propose d'aller à Athènes, où nous allons apparaître devant lui, aussi rapidement que nous le permettra le poids que nous traînons. En avant, par ici ! défilez ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Une antichambre dans la maison de César.

Entrent en se rencontrant AGRIPPA *et* ÉNOBARBUS.

AGRIPPA. — Eh bien, les frères se sont-ils séparés ?

ÉNOBARBUS. — Ils en ont fini avec Pompée, il est parti, et les trois autres scellent le traité. Octavie pleure d'avoir à quitter Rome; César est triste; et depuis la fête de Pompée, Lépidus, comme le dit Ménas, est attaqué des pâles couleurs.

AGRIPPA. — Ce noble Lépidus !

ÉNOBARBUS. — Un homme bien remarquable : oh, comme il aime César!

AGRIPPA. — Certes, mais comme il adore tendrement Marc Antoine !

ÉNOBARBUS. — César? mais c'est parbleu le Jupiter des hommes!

AGRIPPA. — Et qu'est-ce qu'Antoine? le Dieu de Jupiter.

ÉNOBARBUS. — Parlez-vous de César? Oh, l'incomparable!

AGRIPPA. — O Antoine! O phénix d'Arabie!

ÉNOBARBUS. — Voulez-vous vanter César, dites *César*, et n'allez pas plus loin (*a*).

AGRIPPA. — Vraiment il les a comblés tous deux d'excellentes louanges.

ÉNOBARBUS. — Mais c'est César qu'il aime le mieux; cependant il aime Antoine. Oh, les cœurs, les langues, les figures, les écrivains, les chanteurs, les poëtes ne pourraient sentir, exprimer, figurer, écrire, chanter, mesurer son amour pour Antoine : oh! Mais quant à ce qui est de César, agenouillez-vous, agenouillez-vous, et admirez!

AGRIPPA. — Il les aime tous deux.

ÉNOBARBUS. — Ils sont ses antennes, et il est, lui, leur hanneton. (*Bruit de trompettes.*) Voilà qui nous appelle à monter à cheval. Adieu, noble Agrippa.

AGRIPPA. — Bonne fortune, noble soldat, et adieu. (*Ils se retirent à l'écart.*)

Entrent CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDUS *et* OCTAVIE.

ANTOINE. — N'allez pas plus loin, Seigneur.

CÉSAR. — Vous me séparez d'une grande partie de moi-même, traitez-moi bien dans cette chère moitié. Sœur, montre-toi une épouse telle que ma pensée l'ambitionne, et que ta conduite justifie tout ce que j'oserais garantir de toi. Très-noble Antoine, que ce modèle de vertu, qui est placé entre nous comme le ciment chargé de maintenir l'édifice de notre affection, ne devienne jamais un bélier pour battre en brèche notre forteresse d'amitié : car mieux eût valu nous aimer sans ce lien, s'il ne doit pas être soigneusement ménagé des deux côtés.

(*a*) Avons-nous besoin de faire remarquer qu'Agrippa et Énobarbus parodient à qui mieux mieux l'emphase de Lépidus quand il parle de ses deux collègues dont le mérite éblouit sa médiocrité ?

ANTOINE. — Ne m'offensez pas de votre défiance.

CÉSAR. — J'ai dit.

ANTOINE. — Quelque attentive minutie que vous portiez à l'examen de ma conduite, vous n'y trouverez pas le moindre sujet de vous alarmer à propos de ce que vous paraissez craindre : là-dessus, veuillent les Dieux vous protéger et disposer à vos desseins les cœurs des Romains! Nous allons nous séparer ici.

CÉSAR. — Adieu, ma très-chère sœur, porte-toi bien. Puissent les éléments être tendres pour toi, et ne te donner que santé et joie! Porte-toi bien.

OCTAVIE. — Mon noble frère!

ANTOINE. — Avril est dans ses yeux : là est le printemps de l'amour, et ces larmes sont les averses chargées de le faire naître. — Soyez joyeuse.

OCTAVIE. — Seigneur, veillez bien à la maison de mon époux, et....

CÉSAR. — Quoi, Octavie ?

OCTAVIE. — Je vais vous le dire à l'oreille.

ANTOINE. — Sa langue refuse d'obéir à son cœur, et son cœur est impuissant à enseigner sa langue; tel le duvet du cygne qui flotte sur l'onde à la marée haute, sans incliner d'aucun côté.

ÉNOBARBUS, *à part, à Agrippa.* — César pleurera-t-il?

AGRIPPA, *à part, à Énobarbus.* — Il a un nuage sur le visage.

ÉNOBARBUS, *à part, à Agrippa.* — Il n'en serait que plus mauvais s'il était un cheval, à plus forte raison étant un homme.

AGRIPPA, *à part, à Énobarbus.* — Qu'est-ce à dire, Énobarbus? Lorsque Antoine trouva mort Jules César, il gémit jusqu'à rugir, et il pleura lorsque à Philippes il trouva Brutus tué.

ÉNOBARBUS, *à part, à Agrippa.* — Cette année-là, il était incommodé par un rhume; il se lamentait sur celui qu'il avait volontairement détruit, croyez-le, si bien que j'en pleurai aussi.

CÉSAR. — Non, aimable Octavie, vous apprendrez toujours de mes nouvelles; le temps n'affaiblira pas votre souvenir dans ma pensée.

ANTOINE. — Allons, Seigneur, allons, je veux lutter avec vous de force d'amour : voyez, je vous étreins, — et maintenant je vous lâche, et je vous remets aux Dieux.

CÉSAR. — Adieu; sois heureux!

Lépidus. — Que toute la multitude des étoiles éclaire ton heureux voyage!

César. — Adieu, adieu! (*Il embrasse Octavie.*)

Antoine. — Adieu! (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN, IRAS *et* ALEXAS.

Cléopâtre. — Où est ce garçon?

Alexas. — Il n'ose pas trop venir.

Cléopâtre. — Allez donc, allez donc. — Venez ici, Monsieur.

Entre un messager.

Alexas. — Noble Altesse, Hérode de Judée n'ose vous regarder que lorsque vous êtes de bonne humeur.

Cléopâtre. — J'aurai la tête de cet Hérode : mais comment l'avoir, maintenant qu'il est parti, cet Antoine auquel j'aurais pu donner l'ordre de me l'apporter? — Approche.

Le messager. — Très-gracieuse Majesté!

Cléoptâre. — As-tu vu Octavie?

Le messager. — Oui, redoutée reine.

Cléopâtre. — Où ça?

Le messager. — Madame, à Rome je l'ai contemplée en face, et je l'ai vue conduite entre son frère et Marc Antoine.

Cléopâtre. — Est-elle aussi grande que moi?

Le messager. — Non, Madame.

Cléopâtre. — L'as-tu entendue parler? A-t-elle la voix aiguë ou sourde?

Le messager. — Madame, je l'ai entendue parler; elle a la voix sourde.

Cléopâtre. — Cela ne vaut pas une voix aiguë : il ne peut l'aimer longtemps.

Charmian. — *L'aimer!* Ô Isis, c'est impossible!

Cléopâtre. — Je le crois, Charmian : naine et la langue épaisse! — A-t-elle de la majesté dans la démarche? Rappelle-toi, si tu as contemplé quelquefois la majesté.

Le messager. — Elle se traîne : qu'elle soit immobile, ou qu'elle marche, elle est toujours la même; elle a l'air d'un corps plutôt que d'une âme, d'une statue plutôt que d'une personne qui respire.

Cléopâtre. — Est-ce certain?

Le messager. — Oui, ou bien je n'ai pas le don d'observation

Charmian. — Il n'y en a pas trois en Égypte qui pourraient faire mieux un rapport.

Cléopâtre. — Il est très-intelligent, je m'en aperçois. — Eh bien, je ne vois encore rien en elle : — ce garçon est doué d'un bon jugement.

Charmian. — Excellent.

Cléopâtre. — Informe-moi sur son âge, je t'en prie....

Le messager. — Madame, elle était veuve.

Cléopâtre. — *Veuve!* entends-tu, Charmian?

Le messager. — Et je le crois bien, elle a trente ans.

Cléopâtre. — Et as-tu bien son visage dans l'esprit? est-il ovale ou rond?

Le messager. — Rond jusqu'à l'imperfection.

Cléopâtre. — Ceux qui ont le visage rond, sont aussi pour la plupart des imbéciles. Et sa chevelure, de quelle couleur est-elle?

Le messager. — Brune, Madame, et son front est aussi bas que si elle l'avait commandé tel.

Cléopâtre. — Voici de l'or pour toi. Il ne te faut pas prendre mal ma précédente rudesse : je vais te faire faire un nouveau voyage; je te trouve tout à fait propre aux affaires : va te préparer; nos lettres sont prêtes. (*Sort le messager.*)

Charmian. — C'est un homme très-convenable.

Cléopâtre. — Oui, en vérité : je me repens beaucoup de l'avoir molesté comme je l'ai fait. Vraiment, il me semble que d'après lui cette créature n'est pas grand'chose.

Charmian. — Ce n'est rien du tout, Madame.

Cléopâtre. — Cet homme a vu certaines personnes majestueuses, et il doit s'y connaître.

Charmian. — S'il a vu des personnes majestueuses? Isis défende qu'après vous avoir servie si longtemps, il ignore ce qu'est la majesté!

Cléopâtre. — J'ai encore une chose à lui demander, ma bonne Charmian : mais peu importe; tu me le mèneras dans l'appartement où je vais écrire. Tout peut encore bien aller.

Charmian. — Je vous le garantis, Madame. (*Sortent les personnages.*)

SCÈNE IV.

Athènes. — Un appartement dans la demeure d'Antoine.

Entrent ANTOINE *et* OCTAVIE.

Antoine. — Non, non, Octavie, ce n'est pas seulement cela, — cela serait excusable, cela et mille autres offenses de pareille importance; mais il a entrepris de nouvelles guerres contre Pompée : il a fait son testament, et l'a lu en public : il a parlé de moi légèrement, et dans les occasions où il n'a pu se dispenser de faire mon éloge, il s'est exprimé en termes froids et sans force : il m'a fait aussi petite mesure que possible : lorsqu'il a eu l'occasion de me rendre justice, il ne l'a pas saisie, ou bien il a parlé de moi du bout des lèvres.

Octavie. — Ô mon bon Seigneur, ne croyez pas tout; ou si vous voulez tout croire, ne prenez pas tout avec ressentiment. Jamais il ne s'est rencontré plus malheureuse Dame que moi, puisque si cette querelle éclate, il me faudra me tenir entre vous deux, priant pour les deux partis. Les Dieux bons vont se moquer tout à l'heure, lorsque après leur avoir dit : « Oh! bénissez mon Seigneur et mon époux! » ils m'entendront défaire cette prière en criant tout aussi haut : « Oh! bénissez mon frère! » Triomphe mon époux, triomphe mon frère, ma prière détruit ma prière; il n'y a pas de milieu entre ces extrémités.

Antoine. — Charmante Octavie, que votre meilleur amour penche du côté de celui qui fait les meilleurs efforts pour le conserver; si je perds mon honneur, je me perds moi-même : mieux vaudrait n'être pas vôtre, que de vous appartenir ainsi mutilé. Mais, ainsi que vous l'avez demandé, vous servirez d'intermédiaire entre nous deux : pendant ce temps, Madame, je ferai les préparatifs d'une guerre capable de replonger votre frère dans l'ombre : faites votre plus prompte diligence; ainsi, vous avez vos pleins désirs.

Octavie. — Merci à mon Seigneur. Veuille le puissant Jupiter faire de moi, bien faible, bien faible, l'instrument de votre réconciliation! Une guerre entre vous deux, mais c'est comme si le monde se fendait, et qu'il fallût combler le gouffre avec des cadavres!

Antoine. — Lorsque vous aurez découvert qui a commencé, vous voudrez bien tourner votre déplaisir du côté de celui-là; car nos fautes ne peuvent être si égales, que votre amour en soit partagé également entre nous deux. Faites vos préparatifs de départ, choisissez les personnes qui vous accompagneront, et commandez n'importe quelle dépense qu'il vous plaira. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Athènes. — Un autre appartement dans la demeure d'Antoine.

Entrent en se rencontrant ÉNOBARBUS *et* ÉROS.

Énobarbus. — Eh bien, qu'y a-t-il, ami Éros?

Éros. — Oh! il est arrivé d'étranges nouvelles, Seigneur.

Énobarbus. — Quelles, l'ami?

Éros. — César et Lépidus ont fait la guerre à Pompée.

Énobarbus. — C'est une vieille nouvelle : quelles en sont les conséquences?

Éros. — Après s'être servi de Lépidus dans la guerre contre Pompée, César lui a nié son titre de collègue; il n'a pas voulu qu'il participât à la gloire de l'action; et il ne s'est pas arrêté là : il l'accuse de lettres qu'il aurait écrites auparavant à Pompée, et sur cette accusation, il l'a fait arrêter, si bien que le pauvre triumvir est encagé jusqu'à ce que la mort le délivre.

Énobarbus. — Eh bien, en ce cas, ô univers, tu n'as que deux mâchoires, pas davantage; et jette entre elles toute la nourriture que tu contiens, elles frapperont l'une contre l'autre. Où est Antoine?

Éros. — Il se promène dans le jardin, — comme cela, — et il pousse du pied les roseaux qui sont devant lui, comme cela, — et il crie : « Stupide Lépidus! » et il jure de couper la gorge de l'officier qui a tué Pompée.

Énobarbus. — Notre grande flotte est équipée.

Éros. — Pour l'Italie et contre César. Il y a autre chose, Domitius; mon Seigneur désire que vous alliez le trouver immédiatement : j'aurais dû garder mes nouvelles pour plus tard.

Énobarbus. — Il n'aura rien à me dire : mais soit. Conduis-moi vers Antoine.

Éros. — Venez, Seigneur. (*Ils sortent.*)



OCTAVIE. O mon bon Seigneur, ne croyez pas tout.

(Acte III, sc. IV.)

SCÈNE VI.

Rome — Un appartement dans la demeure de César.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA *et* MÉCÈNE.

César. — Il a fait tout cela, et plus encore, au mépris de Rome, dans Alexandrie ; et voici comment les choses se sont passées. Sur la place du marché, au sommet d'une tribune d'argent, Cléopâtre et lui furent publiquement installés dans des trônes d'or : à leurs pieds étaient assis Césarion, qu'ils appellent le fils de mon père, et toute la postérité illégitime que leur concupiscence leur a depuis engendrée. Il lui donna l'apanage de l'Égypte, et la fit reine absolue de la Basse-Syrie, de Chypre et de la Lydie.

Mécène. — Et cela aux yeux du public?

César. — Dans la grande place publique où l'on fait les exercices. Il proclama là ses fils rois des rois : à Alexandre, il donna la grande Médie, la Parthie et l'Arménie ; à Ptolémée, il assigna la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Ce jour-là la reine apparut sous les vêtements de la déesse Isis, et souvent avant ce jour, elle avait, dit-on, donné ses audiences ainsi.

Mécène. — Que Rome soit informée de ces faits-là.

Agrippa. — Rome, qui déjà écœurée de son insolence, lui retirera toute estime.

César. — Le peuple le sait, et il a déjà reçu ses accusations.

Agrippa. — Qui accuse-t-il?

César. — César : il se plaint qu'ayant dépouillé Sextus Pompée de la Sicile, nous ne lui ayons pas donné sa part de l'île : il dit ensuite qu'il m'a prêté quelques vaisseaux qui n'ont pas été rendus : enfin, il trépigne parce que Lépidus a été déposé du triumvirat, et parce que, une fois déposé, nous avons retenu tous ses revenus.

Agrippa. — Seigneur, cela mérite une réponse.

César. — Elle est faite déjà, et le messager est parti. Je lui ai répondu que Lépidus était devenu trop cruel, qu'il avait abusé de sa haute autorité, et qu'il méritait sa destitution ; que quant à mes conquêtes, je lui en accordais une partie, mais qu'alors je demandais la réciprocité pour son Arménie et les autres royaumes conquis par lui.

Mécène. — Il ne consentira jamais à cela.

César. — En ce cas, je ne consentirai pas de mon côté à ce qu'il me demande.

Entre OCTAVIE *avec sa suite.*

Octavie. — Salut, César et mon Seigneur Salut, très-cher César !

César. — Pourquoi faut-il qu'il soit venu un jour où j'aie dû t'appeler répudiée !

Octavie. — Vous ne m'avez pas appelée ainsi, et vous n'avez aucune raison de m'appeler ainsi

César. — Pourquoi, en ce cas, venez-vous furtivement ainsi nous trouver? Vous ne venez pas comme il convient à la sœur de César : une armée devrait précéder la femme d'Antoine, et les hennissements des chevaux devraient annoncer son approche longtemps avant qu'elle apparût; tout le long de la route les arbres auraient dû être chargés de curieux remplis de la fièvre de l'attente, et désappointés de ne pas apercevoir l'objet de leur impatience : la poussière soulevée par votre nombreux cortége aurait dû monter jusqu'à la voûte même du ciel ; mais vous êtes venue à Rome comme une fille du marché, sans nous permettre de vous donner les marques ostensibles de notre affection, l'affection qui doit s'épancher sous peine bien souvent de se refroidir : nous serions allés à votre rencontre sur terre et sur mer, et à chaque étape de votre voyage, nous vous aurions souhaité une bienvenue toujours croissante en éclat.

Octavie. — Mon bon Seigneur, je n'ai pas été contrainte de venir ainsi : c'est librement que je l'ai fait. Marc Antoine, mon époux, ayant appris que vous faisiez des préparatifs de guerre, a dû affliger mes oreilles de ces nouvelles, et alors je l'ai prié de me permettre de revenir.

César. — Ce qu'il vous a bien vite accordé, votre personne étant un obstacle entre lui et sa luxure.

Octavie. — Ne parlez pas ainsi, mon Seigneur.

César. — J'ai les yeux sur lui, et le vent m'a porté des nouvelles de ses affaires. Où est-il maintenant?

Octavie. — Dans Athènes, mon Seigneur

César. — Non, ma sœur très-outragée ; Cléopâtre lui a fait signe de venir le rejoindre. Il a remis son empire à une catin, et maintenant ils sont occupés à nouer pour une guerre une coalition de tous les rois de la terre : il a déjà réuni Bocchus, roi de Libye ; Archélaüs, roi de Cappadoce ; Philadelphos, roi de Paphlagonie ; Adallas,

le roi de Thrace; le roi Malchus d'Arabie; le roi du Pont; Hérode de Judée; Mithridate, roi de Comagène; Polémon et Amyntas, rois de Médie et de Lycaonie, et bien d'autres porte-sceptres encore.

Octavie. — Ah! malheureuse que je suis, moi dont le cœur est partagé entre deux parents qui se blessent l'un l'autre!

César. — Soyez ici la bienvenue : vos lettres ont retardé l'éclat de notre rupture, jusqu'au jour où j'ai vu à quel point vous étiez outragée, et quel danger nous courrions par négligence. Ayez courage : ne vous laissez pas troubler par les circonstances qui suspendent sur votre bonheur ces nécessités inévitables; laissez à la destinée les choses décrétées d'avance, sans essayer de les arrêter et sans en gémir. Soyez la bienvenue dans Rome! nulle personne ne m'est plus chère que vous. Vous êtes outragée au delà de toute imagination, et pour vous faire justice, les grands Dieux ont fait choix de nous et de ceux qui vous aiment comme ministres de leur vengeance. Ayez bon courage, et soyez pour toujours la bienvenue parmi nous!

Agrippa. — Soyez la bienvenue, Madame!

Mécène. — Soyez la bienvenue, chère Madame! tous les cœurs dans Rome vous aiment et vous plaignent : seul, l'adultère Antoine, sans frein dans ses désordres, se détourne de vous, pour remettre son pouvoir redoutable à une catin qui s'en sert contre nous avec vacarme.

Octavie. — En est-il ainsi, Seigneur?

César. — C'est trop certain. Soyez la bienvenue, ma sœur : je vous en prie, que votre patience ne se lasse jamais. Ma très-chère sœur! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le camp d'Antoine près du promontoire d'Actium.

Entrent CLÉOPÂTRE *et* ÉNOBARBUS.

Cléopâtre. — Je te le ferai payer, n'en doute pas.

Énobarbus. — Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi?

Cléopâtre. — Tu t'es prononcé contre ma présence dans cette guerre, en disant qu'elle n'était pas convenable.

Énobarbus. — Bien, et l'est-elle? l'est-elle?

Cléopâtre. — Et si ce n'est pas contre nous que cette guerre est dénoncée, pourquoi ne serions-nous pas ici en personne?

Énobarbus, *à part.* — Bon, je sais bien ce que je pourrais répondre : — si nous nous servions à la fois de chevaux et de cavales, les chevaux ne nous rendraient absolument aucun service, car chaque cavale porterait un soldat et son cheval.

Cléopâtre. — Eh bien, qu'est-ce que vous dites?

Énobarbus. — Que votre présence doit nécessairement gêner Antoine, et lui prendre une partie de son cœur, de sa tête et de son temps, choses dont il ne saurait avoir trop pour l'instant On le taxe déjà de légèreté, et l'on dit, dans Rome, que cette guerre est dirigée par Photinus, un eunuque, et vos femmes.

Cléopâtre. — Crève Rome! et pourrissent les langues de tous ceux qui parlent contre nous! Nous avons des intérêts engagés dans cette guerre, et comme chef de mon royaume, je dois être ici tout comme si j'étais homme. Ne parlez pas contre ma présence, je ne m'en irai pas.

Énobarbus. — Bon, j'ai fini. Voici venir l'empereur.

Entrent ANTOINE *et* CANIDIUS.

Antoine. — N'est-il pas étrange, Canidius, que de Tarente et de Brindes il ait pu si vite couper la mer Ionienne et enlever Toryne? — Vous avez appris cela, ma chérie?

Cléopâtre. — La célérité n'est jamais autant admirée que par les négligents.

Antoine. — Excellente rebuffade! cela honorerait les plus vaillants hommes d'être ainsi raillés à propos de leur indolence. Canidius, nous le combattrons sur mer.

Cléopâtre. — Sur mer! et où voudriez-vous le combattre?

Canidius. — Pourquoi mon Seigneur s'arrête-t-il à cette résolution?

Antoine. — Parce que c'est sur mer qu'il nous défie.

Énobarbus. — Mon Seigneur l'a aussi défié en combat singulier.

Canidius. — Oui, et vous lui avez offert de livrer cette bataille à Pharsale, où César combattit avec Pompée : mais il rejette les offres qui ne sont pas à son avantage; vous devriez en faire autant.

Énobarbus. — Vos vaisseaux ne sont pas bien équipés, vos marins sont des muletiers, des

moissonneurs, gens levés en toute hâte pour vos besoins; la flotte de César est dirigée par les marins qui ont souvent combattu contre Pompée : ses vaisseaux sont légers, les vôtres pesants. Il n'y a aucun déshonneur à refuser le combat sur mer, lorsque vous êtes prêt pour un combat sur terre.

ANTOINE. — Sur mer, sur mer.

ÉNOBARBUS. — Très-noble Seigneur, vous renoncez en ce cas à l'absolue supériorité militaire que vous avez sur terre; vous mutilez votre armée qui consiste surtout dans des fantassins éprouvés par la guerre; vous renoncez à profiter de votre expérience si renommée; vous quittez la voie qui donne des promesses certaines, et vous vous départez d'une ferme certitude pour vous livrer simplement à la chance et au hasard.

ANTOINE. — Je combattrai sur mer.

CLÉOPÂTRE. — J'ai soixante voiles, César n'en a pas de meilleures.

ANTOINE. — Nous brûlerons le surplus de notre flotte, et avec le reste solidement équipé, des hauteurs d'Actium nous battrons César quand il approchera. Si nous échouons, alors nous pourrons livrer bataille sur terre.

Entre UN MESSAGER.

ANTOINE. — Qu'as-tu à dire?

LE MESSAGER. — Les nouvelles sont vraies, mon Seigneur; il est signalé; César a pris Toryne.

ANTOINE. — Se peut-il qu'il soit ici en personne? c'est impossible; il est étrange que ses forces y soient. — Canidius, tu resteras à terre à la tête de nos dix légions et de nos douze mille cavaliers. — Nous, retournons à notre navire : partons, ma Thétis!

Entre UN SOLDAT.

ANTOINE. — Eh bien, qu'y a-t-il, brave soldat?

LE SOLDAT. — O noble empereur, ne combattez pas sur mer; ne vous fiez pas aux planches pourries : ne pouvez-vous en croire mon épée et mes blessures? Laissez les rôles de canards aux Phéniciens et aux Égyptiens; nous, c'est sur terre que nous avons coutume de vaincre, en combattant pied contre pied.

ANTOINE. — Bon, bon, partons! (*Sortent Antoine, Cléopâtre et Énobarbus.*)

LE SOLDAT. — Par Hercule, je suis sûr que je suis dans le vrai!

CANIDIUS. — Oui, soldat; mais sa conduite ne s'appuie plus sur sa force légitime, en sorte que notre chef est mené, et que nous sommes les soldats de femmes.

LE SOLDAT. — Vous commandez à terre toutes les légions et toute la cavalerie, n'est-ce pas?

CANIDIUS. — Marcus Octavius, Marcus Justeius, Publicola et Cœlius sont pour la mer : mais nous commandons à toutes les forces de terre. Cette célérité de César dépasse toute croyance.

LE SOLDAT. — Lorsqu'il était encore à Rome, il a fait partir ses troupes par détachements, de manière à tromper tous les espions.

CANIDIUS. — Quel est son lieutenant, savez-vous?

LE SOLDAT. — Un certain Taurus, dit-on.

CANIDIUS. — Bon, je connais l'homme.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — L'empereur appelle Canidius.

CANIDIUS. — L'heure présente est en travail de nouvelles, et chaque minute en enfante quelqu'une. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Une plaine près d'Actium.

Entrent CÉSAR, TAURUS, DES OFFICIERS *et autres.*

CÉSAR. — Taurus!

TAURUS. — Mon Seigneur?

CÉSAR. — N'agis pas sur terre, garde tes forces intactes; ne présente pas la bataille avant que nous ayons terminé sur mer. Ne va pas au delà des prescriptions de ce parchemin : notre fortune tient toute entière à cette chance. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Une autre partie de la plaine.

Entrent ANTOINE *et* ÉNOBARBUS.

ANTOINE. — Plaçons nos escadrons là-bas de ce côté de la colline, en vue des bataillons de César; de cet endroit nous pourrons distinguer le nombre des vaisseaux et agir en conséquence. (*Ils sortent.*)



CLÉOPATRE. O mon Seigneur, mon Seigneur! pardonnez à mon vaisseau timide! Je ne pensais pas que vous m'auriez suivie. (Acte III, sc. XI.)

SCÈNE X.

Une autre partie de la plaine.

Entrent CANIDIUS *traversant le théâtre avec son armée de terre, et* TAURUS, *le lieutenant de* CÉSAR *qui le traverse de l'autre côté. Après qu'ils sont sortis, on entend le bruit d'un combat sur mer. Alarme. Entre* ÉNOBARBUS.

Énobarbus. — Perdu, perdu, tout est perdu! je ne puis en voir davantage : *l'Antoniade*, le vaisseau amiral égyptien, tourne le gouvernail, et fuit avec tous leurs soixante vaisseaux : mes yeux sont malades de voir telle chose.

Entre SCARUS.

Scarus. — Par tous les dieux et déesses de l'assemblée olympienne!

Énobarbus. — Que signifie ta véhémence?

Scarus. — Nous avons perdu par simple stupidité la plus grande portion du monde; nous avons donné le baiser d'adieu à une foule de royaumes et de provinces.

Énobarbus. — Quelle est la physionomie du combat?

Scarus. — De notre côté, c'est celle de la peste bien dûment déclarée avec perspective de mort certaine. Cette infâme jument d'Égypte, que la lèpre l'emporte! au milieu du combat, alors que les avantages étaient balancés des deux côtés, égaux des deux côtés, et que nous semblions même avoir la supériorité, voilà qu'une mouche la piquant, comme une vache en juin, elle fait lever les voiles et s'enfuit!

Énobarbus. — Cela, je l'ai vu : mes yeux à ce spectacle sont devenus malades, et je n'ai pu le contempler plus longtemps.

Scarus. — Elle, ayant viré de bord, cette noble ruine de sa magie, Antoine, comme un oiseau affolé, laisse le combat au plus chaud moment, lève ses voiles et court à sa poursuite : je n'ai jamais vu action si honteuse; l'expérience, la virilité, l'honneur, ne se sont jamais infligé pareil affront.

Énobarbus. — Hélas, hélas!

Entre CANIDIUS.

Canidius. — Notre fortune sur mer est à l'agonie et s'affaisse d'une manière lamentable. Si notre général avait été ce qu'il avait l'habitude d'être, tout se serait bien passé : il nous a donné l'exemple de la fuite, en fuyant lâchement lui-même.

Énobarbus. — Oui-dà, c'est là que vous en êtes? ah bien, en ce cas, bonne nuit, ma foi.

Canidius. — Ils ont fui vers le Péloponèse.

Scarus. — Il est facile de se sauver de ce côté; j'irai, et là j'attendrai les événements.

Canidius. — Je vais remettre à César mes légions et ma cavalerie; six rois m'ont déjà montré comment on se rend.

Énobarbus. — Je continuerai encore à suivre la fortune blessée d'Antoine, quoique ma raison me souffle l'avis contraire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent ANTOINE *et les gens de sa suite.*

Antoine. — Écoutez! la terre me défend de la fouler plus longtemps; elle est honteuse de me porter! — Amis, venez ici : je me suis tellement attardé dans le monde que j'ai pour toujours perdu mon chemin : — j'ai un vaisseau chargé d'or; prenez-le, partagez-le entre vous; fuyez, et faites votre paix avec César.

Tous. — *Fuir!* non, nous ne fuirons pas.

Antoine. — J'ai fui moi-même, et j'ai appris aux lâches à courir et à montrer leurs épaules. Amis, partez; je me suis arrêté à une résolution pour laquelle je n'ai pas besoin de vous; partez, mon trésor est dans le port, prenez-le. Oh! j'ai poursuivi ce que je rougis maintenant de regarder! Mes cheveux même se révoltent, car les blancs reprochent aux bruns leur précipitation téméraire, et les bruns blâment les blancs pour leur crainte et leur folie. Partez, compagnons, je vous donnerai des lettres pour certains amis qui débarrasseront votre route des obstacles. Je vous en prie, ne paraissez pas tristes, ne me répondez pas que ce parti vous répugne. Suivez l'avis que vous donne mon désespoir : abandonnez celui qui s'abandonne lui-même : au rivage sur-le-champ : je vais vous mettre en possession de ce vaisseau et de ce trésor. Laissez-moi un peu, je vous prie : — je vous prie à cette heure : voyons, faites ce que je vous dis; j'ai perdu maintenant tout pouvoir pour vous commander, c'est pourquoi je vous prie : — je vous rejoins tout à l'heure. (*Il s'assied.*)

Entre CLÉOPÂTRE, *conduite par* IRAS *et* CHARMIAN; ÉROS *les suit.*

Éros. — Allons, bonne Madame, approchez-vous de lui, consolez-le.

Iras. — Faites cela, très-chère reine.

Charmian. — *Faites!* Eh! que pourrait-elle faire d'autre?

Cléopâtre. — Laissez-moi m'asseoir. Ô Junon!

Antoine — Non, non, non, non, non!

Éros. — Voyez-vous qui est ici, Seigneur?

Antoine. — Oh! fi, fi, fi!!

Charmian. — Madame ...

Iras. — Madame! ô bonne impératrice!...

Éros. — Seigneur, Seigneur,...

Antoine. — Oui, mon Seigneur, oui : — lui qui à Philippes portait son épée comme un danseur, tandis que je frappais le maigre et ridé Cassius; et ce fut moi qui achevai la déroute du fou Brutus : — alors il agissait seulement comme mon lieutenant, et il n'avait aucune expérience des vaillantes manœuvres de la guerre, et à cette heure cependant.... Peu importe.

Cléopâtre. — Oh, écartez-vous!

Éros. — La reine, mon Seigneur, la reine!

Iras. — Approchez-vous de lui, Madame, parlez-lui : la honte lui fait oublier complétement ce qu'il est.

Cléopâtre. — Eh bien alors, soutenez-moi : — oh!

Éros. — Très-noble Seigneur, levez-vous; la reine s'avance; sa tête s'affaisse sur son épaule, et la mort va s'emparer d'elle, si vous ne la secourez pas par vos consolations.

Antoine. — J'ai taché ma réputation, — une fuite très-ignoble...

Éros. — Seigneur, la reine.

Antoine. — Oh! reine d'Égypte, où m'as-tu conduit? Vois comme je détourne ma honte de tes yeux, en portant mes regards en arrière sur les choses que j'ai laissées au loin brisées sous le déshonneur.

Cléopâtre. — Ô mon Seigneur, mon Seigneur! pardonnez à mon vaisseau timide! Je ne pensais pas que vous m'auriez suivie.

Antoine — Reine d'Égypte, tu savais trop bien que mon cœur était lié par ses fibres à ton gouvernail, et que tu me traînerais après toi; tu connaissais ton entière suprématie sur mon esprit, et tu savais bien que sur un signe de toi j'aurais désobéi aux Dieux mêmes!

Cléopâtre. — Oh! pardonne-moi!

Antoine. — Maintenant il faut que j'envoie au jeune homme d'humbles propositions, que je rampe et que je biaise dans les détours tortueux de la bassesse, moi qui, maître de la moitié du monde, jouais le jeu qu'il me plaisait, élevant et renversant les fortunes. Vous saviez à quel point vous étiez maîtresse de moi-même, et que mon épée affaiblie par mon amour lui obéirait en tout état de cause.

Cléopâtre. — Pardon! pardon!

Antoine. — Voyons, ne laisse pas tomber une larme; une seule d'elles égale tout ce qui a été joué et perdu. Donne-moi un baiser, cela me paye entièrement. Nous avons envoyé en message notre précepteur; est-il de retour? Chérie, je suis pesant comme du plomb. — Du vin, là dedans, et notre repas! La fortune sait bien que c'est à l'heure où elle nous frappe le plus fortement que nous la méprisons le plus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

Le camp de César en Égypte.

Entrent CÉSAR, DOLABELLA, THYRÉUS *et autres.*

César. — Faites approcher l'homme qui est venu de la part d'Antoine. Le connaissez-vous?

Dolabella. — C'est le précepteur de ses enfants, César : preuve qu'il est bien bas, puisqu'il envoie une si pauvre plume de son aile, celui qui, il y a peu de lunes, avait pour messagers des rois plus qu'il n'en voulait

Entre EUPHRONIUS.

César. — Approche, et parle.

Euphronius. — Humble comme je suis, je viens de la part d'Antoine : j'étais, il n'y a pas bien longtemps, aussi peu important dans ses affaires, que la goutte de rosée sur la feuille de myrte est peu importante pour la vaste mer.

César. — Soit; exprime ton message.

Euphronius. — Antoine te salue comme maître de sa fortune, et demande la permission de vivre en Égypte : si cela ne lui est pas accordé, il se résout à amoindrir sa demande, et te supplie de le laisser respirer entre ciel et terre, comme simple particulier, dans Athènes : voilà pour lui. Ensuite Cléopâtre confesse ta grandeur, se sou-

met à ta puissance, et sollicite de toi pour ses héritiers le diadème des Ptolémées, dont ta grâce peut disposer maintenant.

César. — Pour ce qui est d'Antoine, je n'ai pas d'oreilles pour ses requêtes. Quant à la reine, je ne lui refuse ni audience, ni satisfaction, pourvu qu'elle chasse d'Égypte son amant si complétement déshonoré ou qu'elle lui enlève la vie. Si elle fait cela, elle ne sollicitera pas sans être entendue. Voilà pour l'un et l'autre.

Euphronius. — Que la Fortune t'accompagne!

César. — Conduisez-le à travers les troupes. (*Sort Euphronius.*) (*A Thyréus.*) Voici l'heure d'essayer ton éloquence : dépêche-toi! Détache Cléopâtre d'Antoine : promets-lui, et cela en notre nom, ce qu'elle demande; ajoutes-y d'autres offres de ta propre invention : les femmes ne sont pas fortes dans la meilleure fortune; mais la nécessité ferait parjurer la vestale immaculée. Fais l'épreuve de ton habileté, Thyréus; rédige toi-même l'ordonnance de la rémunération due à tes peines, nous l'exécuterons comme une loi.

Thyréus. — J'y vais, César.

César. — Observe la façon dont Antoine prend son naufrage, et dis-moi ce que tu conjectures de son attitude et ce que laissent présager ses mouvements

Thyréus — Je le ferai, César. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais

Entrent CLÉOPÂTRE, ÉNOBARBUS, CHARMIAN *et* IRAS.

Cléopâtre — Qu'avons-nous à faire, Énobarbus?

Énobarbus. — A désespérer et à mourir.

Cléopâtre. — Est-ce à Antoine ou à nous que revient cette faute?

Énobarbus. — A Antoine seul, qui a voulu que sa volonté fût maîtresse de sa raison. Qu'est-ce que cela faisait que vous vous fussiez enfuie devant ce grand spectacle de la guerre, alors que les divers rangs s'épouvantaient l'un l'autre; qu'avait-il besoin de vous suivre? La démangeaison de son amour n'aurait pas dû alors polluer sa réputation de capitaine; en pareil moment, alors que la moitié du monde était engagée contre l'autre moitié, la seule question pour lui était de vaincre, et ce fut une honte égale à celle de sa défaite que de courir après votre drapeau fugitif et de laisser sa flotte le regarder avec stupéfaction.

Cléopâtre. — Paix, je t'en prie.

Entrent ANTOINE *et* EUPHRONIUS.

Antoine. — Est-ce là sa réponse?

Euphronius. — Oui, mon Seigneur.

Antoine. — Ainsi la reine aura ses bonnes grâces, pourvu qu'elle nous cède.

Euphronius. — C'est ce qu'il dit.

Antoine. — Informons-l'en. — Envoie à l'enfant César cette tête grisonnante, et il te comblera de royaumes au delà de tes souhaits.

Cléopâtre. — Cette tête, mon Seigneur?

Antoine — Retourne vers lui : dis-lui qu'il porte sur ses joues les roses de la jeunesse, ce qui fait que le monde espère le voir se signaler par quelque exploit tout particulier; car un lâche peut posséder son trésor, ses vaisseaux, ses légions; car ses généraux peuvent triompher sous les ordres d'un enfant tout aussi bien que sous le commandement de César; par conséquent, je l'invite à mettre de côté tous ces heureux avantages, et à venir se mesurer seul à seul, épée contre épée, avec moi qui suis déjà sur le déclin de l'âge. Je vais lui écrire ce cartel; suis-moi. (*Sortent Antoine et Euphronius.*)

Énobarbus, *à part.* — Ah oui, comme il est probable que César, entouré d'une armée formidable, ira jouer son bonheur et se donner en spectacle en se mesurant avec un ferrailleur! Je vois que les jugements des hommes sont une partie de leurs fortunes, et que les événements extérieurs tirent à eux les facultés intérieures pour leur faire subir même sort qu'à eux-mêmes. Est-il possible qu'il rêve, connaissant les mesures des choses, que César regorgeant de pouvoir va s'en aller lui répondre à lui qui en est dénué? César, tu as conquis aussi son bon sens.

Entre UN SERVITEUR.

Le serviteur. — Un messager de la part de César.

Cléopâtre. — Quoi, sans plus de cérémonie que cela? Voyez mes femmes! ceux qui s'agenouillaient devant la rose en bouton, peuvent se boucher le nez devant la rose effeuillée. — Introduisez-le, Monsieur. (*Sort le serviteur.*)

Énobarbus, *à part.* — Mon honnêteté et moi



THYRÉUS. Accordez-moi la grâce de déposer sur votre main l'expression de mon respect.
(Acte III, sc. XIII)

nous commençons à nous quereller. La loyauté fidèlement gardée à des fous fait de notre foi une pure sottise : cependant l'homme capable de suivre avec déférence un maître tombé, conquiert le conquérant de son maître, et se gagne un nom dans l'histoire.

Entre THYRÉUS.

CLÉOPÂTRE. — Quelle est la volonté de César?

THYRÉUS. — Écoutez-la en particulier.

CLÉOPÂTRE. — Il n'y a ici que des amis; parlez hardiment.

THYRÉUS. — Peut-être sont-ils en même temps les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS. — Il lui en faut autant que César en a, Monsieur; ou bien il n'a pas besoin de nous. S'il plaît à César, notre maître accourra au devant de son amitié : pour nous, vous savez que nous sommes à qui il est, par conséquent à César, s'il le veut.

THYRÉUS. — Bon. — Eh bien, illustre reine, César te supplie de ne pas t'effrayer de ta situation plus qu'il ne faut, et de penser qu'il est César.

CLÉOPÂTRE. — Continuez : voilà qui est très-royal!

THYRÉUS. — Il sait que vous continuez à rester attachée à Antoine non par amour, mais par crainte.

CLÉOPÂTRE. — Oh!

THYRÉUS. — Aussi déplore-t-il les blessures faites à votre honneur comme des outrages forcés, et non mérités.

CLÉOPÂTRE. — C'est un Dieu, et il sait ce qui

est vraiment juste : mon honneur n'a pas cédé, il a été simplement conquis.

Énobarbus, *à part.* — Pour être sûr de cela je vais le demander à Antoine. Seigneur, Seigneur, tu es si effondré que nous devons te laisser enfoncer, car ce que tu as de plus cher t'abandonne. (*Il sort.*)

Thyréus. — Que dirai-je à César que vous lui demandez? car il ne demande qu'à vous entendre désirer pour accorder. Le comble de ses vœux serait que vous consentissiez à vous appuyer sur sa fortune : mais il serait transporté d'aise s'il apprenait par moi que vous avez abandonné Antoine, et que vous vous êtes placée sous la protection de celui qui est le possesseur du monde.

Cléopâtre. — Quel est votre nom?

Thyréus. — Mon nom est Thyréus.

Cléopâtre. — Excellent messager, dites ceci au grand César : j'embrasse sans plus parlementer sa main conquérante; je m'empresse, dites-le-lui, de déposer ma couronne à ses pieds devant lesquels je m'agenouille; et dites-lui encore que j'attends de sa voix, à laquelle tout obéit, le sort de l'Égypte.

Thyréus. — C'est votre plus noble parti. Lorsque la sagesse et la fortune sont aux prises, si la première n'ose pas au delà de ce qui lui est possible, nul événement ne peut l'ébranler. Accordez-moi la grâce de déposer sur votre main l'expression de mon respect.

Cléopâtre. — Souvent le père de votre César, lorsqu'il avait rêvé à la conquête de royaumes, permit à ses lèvres de séjourner sur cette indigne place, et d'y déposer des baisers comme s'il en pleuvait.

Rentre ANTOINE *avec* ÉNOBARBUS.

Antoine. — Des faveurs, par Jupiter tonnant! Qui es-tu, mon garçon?

Thyréus. — Quelqu'un qui accomplit seulement les ordres de l'homme puissant entre tous, et le plus digne que ses ordres soient obéis.

Énobarbus, *à part.* — Vous allez être fouetté.

Antoine. — Avancez ici, eh! — Ah, oiseau de proie! — Dieux et diables! mon autorité fond à vue d'œil; tout récemment encore, quand je criais *holà!* des rois accouraient en toute hâte, comme des enfants qui se poussent à la course, et répondaient : « Quelle est votre volonté? » — N'avez-vous pas d'oreilles? je suis encore Antoine.

Entrent DES SERVITEURS.

Antoine. — Prenez-moi ce bouffon là et fouettez-le.

Énobarbus, *à part.* — Il est plus sûr de jouer avec un lionceau qu'avec un vieux lion mourant.

Antoine. — Lune et étoiles! — Fouettez-le. Y eût-il ici vingt des plus grands tributaires qui reconnaissent César, si je les surprenais à être aussi hardis avec la main de celle-là.... — quel est son nom depuis qu'elle était Cléopâtre? — Fouettez-le, mes enfants, jusqu'à ce que vous le voyiez prendre une figure pleurnicheuse comme un bambin, et gémir tout haut pour demander grâce : emmenez-le d'ici.

Thyréus. — Marc Antoine....

Antoine. — Arrachez-le d'ici, et lorsqu'il aura été fouetté, ramenez-le : ce bouffon de César lui rapportera un message de notre part. (*Sortent les serviteurs avec Thyréus.*) Vous étiez à moitié flétrie avant même que je ne vous connusse : ah! ai-je donc laissé mon lit vide dans Rome, ai-je négligé d'engendrer une race légitime, et cela par deux femmes d'élite, pour être ainsi berné par une personne qui jette les yeux sur des inférieurs?

Cléopâtre. — Mon bon Seigneur....

Antoine. — Vous avez toujours été fausse; mais lorsque nous nous enfonçons dans nos dispositions vicieuses, — oh! quelle misère cela est! — les justes Dieux nous aveuglent, éteignent dans notre fange la clarté de notre jugement, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous, pendant que nous trébuchons contre notre ruine.

Cléopâtre. — Oh! les choses en sont-elles venues là?

Antoine. — Je vous trouvai comme un morceau froid du garde-manger de César; bien mieux, vous étiez un reste de Cnéius Pompée; outre les chaudes heures, non enregistrées dans le souvenir du public, que vous vous êtes luxurieusement passées : car, j'en suis sûr, quoiqu'il vous soit possible de soupçonner ce que doit être la tempérance, vous ignorez ce qu'elle est.

Cléopâtre. — Pourquoi tout cela?

Antoine. — Laisser un garçon qui va recevoir des pourboires et dire *Dieu vous le rende*, prendre des familiarités avec votre main qui est ma compagne de plaisir, avec ce sceau royal et ce témoin des grands cœurs! Oh! que ne suis-je sur la colline de Basan pour dominer de mes mugis

sements le troupeau des bêtes à cornes! car cette colère sauvage a trop juste cause; mais expliquer cette cause avec calme, serait aussi difficile qu'à un homme ayant la corde au cou de remercier le bourreau d'avoir la main adroite avec lui.

Rentrent les gens de la suite avec THYRÉUS.

Antoine. — Est-il fouetté?

Premier homme de la suite. — Solidement, Monseigneur.

Antoine. — A-t-il crié et demandé pardon?

Premier homme de la suite. — Il a demandé grâce.

Antoine. — Si ton père vit, qu'il se repente de n'avoir pas eu une fille à ta place; regrette de suivre César dans son triomphe, puisque tu as été fouetté pour l'avoir suivi : que désormais la blanche main d'une dame te donne la fièvre, aie le frisson en la regardant. — Retourne auprès de César, raconte-lui ta réception : vois et dis-lui à quel point il m'a irrité; car il se montre envers moi hautain et dédaigneux, et il me traite selon ce que je suis, non selon ce qu'il sait que j'étais : il m'irrite, et cela est bien aisé surtout à ce moment où mes bonnes étoiles qui me guidaient autrefois ont laissé leurs orbes vides et lancé leurs feux dans l'abîme de l'enfer. Si mon discours et mon action présente lui déplaisent, dis-lui qu'il possède Hipparque, mon esclave affranchi, et qu'il peut à son plaisir le fouetter, le pendre ou le torturer, comme il l'aimera mieux, pour s'acquitter envers moi : pousse-le à cela toi-même! Hors d'ici avec ta fustigation, file! (*Sort Thyréus.*)

Cléopâtre. — Avez-vous bientôt fini?

Antoine. — Hélas! notre lune terrestre est maintenant éclipsée, et elle présage seulement la chute d'Antoine!

Cléopâtre. — Il faut que j'attende son bon plaisir.

Antoine. — Pour flatter César, avez-vous donc besoin d'échanger des œillades avec quelqu'un qui lui lie ses aiguillettes?

Cléopâtre. — Vous ne me connaissez pas encore?

Antoine. — Je vous sais un cœur de glace pour moi.

Cléopâtre. — Ah! chéri, si cela est, que le ciel de mon cœur glacé tire de la grêle et l'empoisonne dans sa source; que le premier grêlon tombe sur mon cou, et lorsqu'il fondra, qu'avec lui fonde ma vie! Que le second frappe Césarion! et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout souvenir de ma postérité et tous mes braves Égyptiens gisent sans sépulture sous cet ouragan de grêle fondante, jusqu'à ce que les mouches et les insectes du Nil les aient ensevelis en en faisant leur proie!

Antoine. — Ma colère est passée. César est établi dans Alexandrie : c'est là que je lutterai contre sa fortune. Notre force de terre a noblement tenu; nos navires dispersés se sont ralliés de nouveau, et notre flotte présente un aspect redoutable. Où étais-tu, mon cœur? — Entends-tu, Dame? si une fois encore je reviens du champ de bataille pour baiser ces lèvres, j'apparaîtrai tout sanglant; moi et mon épée nous conquerrons notre chronique : il y a encore de l'espoir.

Cléopâtre. — Ah! revoilà mon vaillant Seigneur!

Antoine. — J'aurai triples nerfs, triple cœur, triple souffle, et je combattrai sans pitié : lorsque la fortune m'était heureuse et douce, les gens rachetaient de moi leurs vies avec une plaisanterie; mais maintenant je tiendrai les dents serrées, et j'enverrai au séjour de ténèbres tous ceux qui me feront obstacle. Allons, ayons une autre nuit de fêtes : appelez-moi tous mes capitaines attristés, remplissez nos coupes; une fois encore, moquons-nous de la cloche de minuit.

Cléopâtre. — C'est le jour anniversaire de ma naissance; j'avais pensé à le passer tristement, mais puisque mon Seigneur est redevenu Antoine, je serai Cléopâtre.

Antoine. — Nous marcherons encore bien.

Cléopâtre. — Appelez auprès de mon Seigneur tous ses nobles capitaines.

Antoine. — Faites cela, nous les haranguerons; et ce soir je veux que le vin suinte de leurs cicatrices. — Allons, ma reine; il y a encore de la ressource. La première fois que je combattrai, je forcerai la mort à m'aimer, car je combattrai même contre sa faux cruelle. (*Tous sortent, hormis Énobarbus.*)

Énobarbus. — Maintenant il va dépasser la foudre. Être furieux c'est n'avoir plus peur à force d'avoir peur, et dans cette disposition la colombe frapperait l'épervier du bec : je vois que notre capitaine reprend cœur en perdant sa tête; lorsque la valeur dévore la raison, elle mange l'épée avec laquelle elle combat. Je vais chercher quelque moyen de le quitter. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de César devant Alexandrie.

Entrent CÉSAR, *lisant une lettre*, AGRIPPA, MÉCÈNE *et autres*.

César. — Il m'appelle bambin, et me morigène comme s'il avait le pouvoir de me chasser d'Égypte; il a fait fouetter de verges mon messager, il me défie en combat personnel : César contre Antoine! Que le vieux ruffian sache que j'ai d'autres manières de mourir; en attendant, je ris de son défi.

Mécène. — César doit songer que lorsque quelqu'un d'aussi grand commence à entrer en rage, il est poussé aux excès jusqu'à ce qu'il tombe. Ne lui laissez pas reprendre haleine, mais prenez maintenant avantage de sa folie : — jamais la colère ne fit bonne garde pour sa sûreté.

César. — Que nos principaux chefs sachent que demain nous avons l'intention de livrer la dernière de bien des batailles : nos légions contiennent assez de récents serviteurs de Marc Antoine pour aller l'empoigner. Voyez à ce que cela soit fait : donnez une fête à l'armée; nous avons amplement de quoi la donner, et les soldats ont bien mérité qu'on les traite sans parcimonie. Pauvre Antoine! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPÂTRE, ÉNOBARBUS, CHARMIAN, IRAS, ALEXAS *et autres*.

Antoine. — Il ne veut pas combattre avec moi, Domitius?

Énobarbus. — Non.

Antoine. — Pourquoi ne veut-il pas?

Énobarbus. — Il pense qu'ayant une fortune vingt fois meilleure, il vaut vingt hommes contre un seul.

Antoine. — Demain, soldat, je combattrai sur terre et sur mer : ou bien je vivrai, ou bien je rendrai vie à mon honneur mourant en lui donnant un bain de sang. Combattras-tu bien?

Énobarbus. — Je frapperai, et je crierai : *enlevez tout!*

Antoine. — Bien dit; en avant. Appelez les serviteurs de ma maison; soyons magnifiques dans notre repas de ce soir.

Entrent des serviteurs.

Antoine. — Donne-moi ta main, tu as été strictement honnête; — et toi aussi; — et toi, et toi, et toi : — vous m'avez bien servi, et des rois ont été vos compagnons.

Cléopâtre, *à part, à Énobarbus.* — Que signifie cela?

Énobarbus, *à part, à Cléopâtre.* — C'est une de ces lubies étranges que le chagrin fait jaillir de l'âme.

Antoine. — Et tu es honnête aussi, toi. Je voudrais être multiplié en autant d'hommes que vous êtes, et que vous ne formassiez à vous tous qu'un seul Antoine, afin de vous servir aussi loyalement que vous m'avez servi.

Les serviteurs — Les Dieux le défendent!

Antoine. — Allons, mes bons amis, servez-moi ce soir : n'épargnez pas mes coupes, et ayez pour moi les mêmes égards que lorsque mon empire était votre compagnon et obéissait comme vous à mes ordres.

Cléopâtre, *à part, à Énobarbus.* — Quelle est son intention?

Énobarbus, *à part, à Cléopâtre.* — Faire pleurer ses serviteurs.

Antoine. — Servez-moi ce soir; peut-être est-ce le terme de votre obéissance : probablement vous ne me verrez plus, ou si vous me voyez ce sera l'ombre mutilée de moi-même : il se peut que demain vous serviez un autre maître. Je vous



ANTOINE. Tout est perdu! Cette ignoble Égyptienne m'a trahi.

(Acte IV, sc. x.)

contemple comme un homme qui prend son congé. Mes honnêtes amis, je ne vous renvoie pas; au contraire, comme un maître marié à votre bon service, je ne vous quitte qu'à la mort : servez-moi deux heures ce soir, je ne vous en demande pas davantage, et que les Dieux vous en récompensent!

ÉNOBARBUS. — A quoi pensez-vous, Seigneur, en leur faisant ce chagrin? Voyez, ils pleurent, et mes yeux à moi-même, âne que je suis, ont l'air d'avoir été frottés d'oignon : par pudeur, ne nous métamorphosez pas en femmes.

ANTOINE. — Oh, oh, oh! Que la sorcière m'enlève si c'est là ce que je voulais! Croisse la grâce là où ces larmes tombent! Mes cordiaux amis, vous prenez mes paroles dans un sens trop douloureux; car c'était pour vous donner courage que je vous parlais, pour vous exprimer le désir de vous voir consumer cette nuit à la lueur des torches : sachez, mes chers cœurs, que j'augure bien de demain, et que j'espère vous conduire plutôt vers une vie victorieuse, que vers une mort associée à l'honneur. Allons souper; venez, et noyons toute préoccupation dans l'ivresse. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Alexandrie. — Devant le palais.

Entrent DEUX SOLDATS *qui viennent monter la garde.*

PREMIER SOLDAT. — Bonne nuit, frère : demain est le grand jour.

SECOND SOLDAT. — Cela décidera les choses dans un sens ou dans l'autre : portez-vous bien.

N'avez-vous entendu rien d'étrange dans les rues?

PREMIER SOLDAT. — Rien. Quelles nouvelles?

SECOND SOLDAT. — Ce n'est peut-être qu'une rumeur. Bonne nuit.

PREMIER SOLDAT. — Eh bien, bonne nuit, l'ami.

Entrent DEUX AUTRES SOLDATS.

DEUXIÈME SOLDAT. — Soldats, faites soigneuse garde.

TROISIÈME SOLDAT. — Et vous de même. Bonne nuit, bonne nuit. (*Le premier et le second soldat se rendent à leurs postes.*)

QUATRIÈME SOLDAT. — C'est là notre poste, à nous. (*Ils prennent leurs postes.*) Si demain notre flotte a du bonheur, j'ai l'espoir certain que nos troupes de terre tiendront bon.

TROISIÈME SOLDAT. — C'est une brave armée, et pleine de résolution. (*Musique de hautbois sous terre.*)

QUATRIÈME SOLDAT. — Paix! qu'est-ce que ce bruit?

PREMIER SOLDAT. — Écoutez, écoutez!

SECOND SOLDAT. — Chut!

PREMIER SOLDAT. — De la musique dans l'air!

TROISIÈME SOLDAT. — Sous terre!

QUATRIÈME SOLDAT. — C'est bon signe, n'est-ce pas?

TROISIÈME SOLDAT. — Non.

PREMIER SOLDAT. — Paix, dis-je! Qu'est-ce que cela peut signifier?

SECOND SOLDAT. — C'est le dieu Hercule qu'aimait Antoine, et qui le quitte à cette heure.

PREMIER SOLDAT. — Marchons, voyons si d'autres gardes ont entendu le même bruit que nous.

(*Ils s'avancent vers l'autre poste.*)

SECOND SOLDAT. — Eh bien, mes maîtres!

LES SOLDATS, *parlant tous à la fois.* — Eh bien! eh bien! entendez-vous cela?

PREMIER SOLDAT. — Oui, n'est-ce pas étrange?

TROISIÈME SOLDAT. — Entendez-vous, mes maîtres? entendez-vous?

PREMIER SOLDAT. — Suivons le bruit aussi loin qu'il nous est permis d'aller; voyons comment il cessera?

LES SOLDATS, *parlant ensemble.* — Volontiers. C'est étrange.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent ANTOINE *et* CLÉOPÂTRE; CHARMIAN, IRAS, *et autres personnes de service.*

ANTOINE. — Éros! mon armure, Éros!

CLÉOPÂTRE. — Dormez un peu.

ANTOINE. — Non, ma poulette. — Eros, arrive; mon armure, Éros!

Entre ÉROS *avec une armure.*

ANTOINE. — Avance, mon bon garçon, mets-moi mon armure: si la Fortune ne se rend pas à nous aujourd'hui, ce sera parce que nous la bravons: — allons.

CLÉOPÂTRE. — Mais je veux vous aider moi aussi. Pour quoi c'est-il cet objet-là?

ANTOINE. — Oh! laisse, laisse cela! Toi, tu es l'armurier de mon cœur; — de travers, de travers; comme cela, comme cela.

CLÉOPÂTRE. — Doucement, je veux vous aider, là: cela doit être mis probablement ainsi.

ANTOINE. — Bon, bon: certainement nous réussirons. — Allons, mon bon garçon, va te mettre sous les armes.

ÉROS. — Immédiatement, Seigneur.

CLÉOPÂTRE. — N'est-ce pas bien bouclé?

ANTOINE. — Extrêmement bien, extrêmement bien. Celui qui débouclera cela, avant qu'il nous plaise de le défaire pour notre repos, essuiera un rude assaut. Tes doigts manœuvrent mal, Éros, et ma reine est un écuyer plus habile que toi: dépêche-toi. — Ô ma chérie, si tu pouvais voir ma bataille d'aujourd'hui, et si tu savais quelle royale occupation cela est! tu verrais un fameux ouvrier à cette besogne.

Entre UN OFFICIER *sous les armes.*

ANTOINE. — Bien le bonjour à toi; sois le bienvenu. Tu as la mine d'un homme qui sait ce qu'est une charge guerrière. Nous nous levons de bonne heure pour aller à la besogne qui nous plaît, et nous nous y rendons avec joie.

L'OFFICIER. — Quoiqu'il soit de bon matin, mille autres ont aussi revêtu leur équipement de guerre, et vous attendent au port, Seigneur. (*Fanfares de trompettes et acclamations à l'extérieur.*)

Entrent D'AUTRES OFFICIERS *et* DES SOLDATS.

DEUXIÈME OFFICIER. — La matinée est belle. — Bonjour, général.

TOUS. — Bonjour, général.

ANTOINE. — Belle musique que la vôtre, mes enfants : cette matinée, pareille à l'âme d'un jeune homme qui aspire à devenir illustre, commence de bonne heure. Là, là ; allons, donnez-moi cela : de ce côté ; — c'est bien dit. Sois heureuse, Dame, quoi qu'il advienne de moi. Ce baiser est celui d'un soldat. (*Il l'embrasse.*) S'arrêter à de plus longues étreintes à cette heure serait digne de reproche et me mériterait de justes censures ; je dois te quitter à cette heure comme un homme d'acier. Vous qui désirez combattre, suivez-moi, je vais vous mener au champ de bataille. Adieu. (*Sortent Antoine, Éros, les officiers et les soldats.*)

CHARMIAN. — Vous plaîrait-il de vous retirer dans votre chambre ?

CLÉOPÂTRE. — Conduis-moi. Il s'éloigne d'un air fort vaillant. Ah ! que ne peuvent-ils, lui et César, décider cette grande guerre en combat singulier ! Alors Antoine, — mais maintenant, — bon, marchons. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Le camp d'Antoine près d'Alexandrie.

Les trompettes sonnent. Entrent ANTOINE *et* ÉROS ; UN SOLDAT *vient à leur rencontre.*

LE SOLDAT. — Les Dieux fassent que ce jour soit heureux pour Antoine !

ANTOINE. — Plût au ciel que toi et tes blessures vous m'eussiez persuadé un certain jour de combattre sur terre !

LE SOLDAT. — Si tu avais agi ainsi, les rois qui se sont révoltés, et le soldat qui t'a quitté ce matin, suivraient encore tes talons.

ANTOINE. — Qui est parti ce matin ?

LE SOLDAT. — Qui ! quelqu'un qui te tenait de très-près : appelle Énobarbus, il ne t'entendra pas, ou bien du camp de César, il te criera, je ne suis pas des tiens.

ANTOINE. — Que dis-tu ?

LE SOLDAT. — Il est avec César, Seigneur.

ÉROS. — Seigneur, il n'a pas emporté avec lui ses caisses et son trésor

ANTOINE. — Est-il parti ?

LE SOLDAT. — C'est très-certain.

ANTOINE. — Va, Éros, envoie-lui son trésor ; fais cela ; n'en retiens pas un liard, je te l'ordonne : écris-lui, — je la signerai, — une lettre de félicitations et d'aimables adieux ; dis-lui que je souhaite qu'il n'ait jamais plus cause de changer de maître. Oh ! ma Fortune a corrompu les hommes honnêtes ! — Dépêche-toi. — Énobarbus ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Le camp de César devant Alexandrie.

Fanfares. Entre CÉSAR *avec* AGRIPPA, ÉNOBARBUS *et autres.*

CÉSAR. — Avance, Agrippa, et engage le combat : notre volonté est qu'Antoine soit pris vivant ; fais-le savoir.

AGRIPPA. — César, cela sera fait. (*Il sort.*)

CÉSAR. — Le temps de la paix universelle est proche ; que ce jour-ci soit un jour prospère, et le monde aux trois angles portera librement l'olivier.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Antoine est arrivé sur le champ de bataille.

CÉSAR. — Allez, commandez à Agrippa de faire placer à l'avant-garde ceux qui ont déserté, afin qu'Antoine paraisse épuiser sa colère sur lui-même. (*Tous sortent, sauf Énobarbus.*)

ÉNOBARBUS. — Alexas s'est révolté ; il s'était rendu en Judée pour les affaires d'Antoine ; là il a persuadé au puissant Hérode qu'il devait incliner du côté de César et abandonner son maître Antoine : pour ses peines, César l'a fait pendre. Canidius, et les autres qui ont fait défection, ont de l'emploi, mais ne jouissent d'aucune honorable confiance. J'ai mal fait, et de cela je m'accuse si amèrement que désormais je ne connaîtrai plus la joie.

Entre UN SOLDAT *de l'armée de* CÉSAR.

LE SOLDAT. — Énobarbus, Antoine t'envoie tout ton trésor, avec sa générosité en surplus. Le messager est venu sous ma garde, et il est occupé maintenant dans ma tente à décharger ses mules.

ÉNOBARBUS. — Je t'en fais don.

LE SOLDAT. — Ne raillez pas, Énobarbus. Je vous dis la vérité : vous feriez bien de faire reconduire

hors du camp le porteur en toute sûreté; je l'aurais fait moi-même, si je n'avais pas à remplir ma consigne. Votre empereur continue à être un Jupiter. (*Il sort.*)

Énobarbus. — Je suis le plus grand scélérat qu'il y ait au monde, et je me sens tel. O Antoine, mine de générosité, de quel prix n'aurais-tu pas payé mes bons services, puisque tu donnes à ma turpitude cette couronne d'or! Voilà qui gonfle mon cœur, et si cette pensée rapide ne suffit pas à le briser, un moyen plus rapide devancera la pensée en la détruisant elle-même; mais la pensée y suffira, je le sens. Moi, combattre contre toi! Non, je chercherai quelque fossé où mourir; le plus boueux est celui qui mieux convient à la dernière partie de ma vie. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Un champ de bataille entre les deux camps.

Alarme. Tambours et trompettes. Entrent AGRIPPA *et autres.*

Agrippa. — Retirons-nous, nous nous sommes engagés trop avant : César lui-même a fort à faire, et le poids qu'il nous faut soutenir excède ce que nous attendions. (*Ils sortent.*)

Alarme. Entrent ANTOINE *et* SCARUS *blessé.*

Scarus. — O mon brave empereur, voilà qui est combattre! Si nous avions d'abord combattu ainsi, nous les aurions poussés dans leur camp avec des torchons sur leurs têtes.

Antoine. — Ton sang coule à flots.

Scarus. — J'avais une blessure qui était comme un T, mais maintenant elle est comme une H.

Antoine. — Ils se retirent.

Scarus. — Nous les repousserons jusque dans des trous de rats : j'ai encore sur mon corps place pour six balafres.

Entre ÉROS.

Éros. — Ils sont battus, Seigneur, et notre avantage peut passer pour une belle victoire.

Scarus. — Écorchons-leur le derrière, et attrapons-les comme nous attrapons les lièvres, par l'échine; c'est un plaisir que de rosser un fuyard.

Antoine. — Je te récompenserai une fois pour la vive façon dont tu me redonnes du cœur, et dix fois pour ta valeur sans seconde. Viens avec moi.

Scarus. — Je vous suis en boitant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Sous les murs d'Alexandrie.

Alarme. Entrent ANTOINE *en marche*, SCARUS *et ses forces.*

Antoine. — Nous l'avons repoussé jusqu'à son camp : que quelqu'un coure en avant, et informe la reine de nos exploits. Demain, avant que le soleil nous contemple, nous répandrons le sang qui nous a échappé aujourd'hui. Je vous remercie tous; car vous êtes solides du poignet, et vous avez combattu, non comme des gens qui servent une cause commune, mais comme si cette cause était celle de chacun de vous, comme elle est la mienne; vous vous êtes montrés autant d'Hectors. Entrez dans la ville, embrassez vos femmes, vos amis, dites-leur vos hauts faits, tandis qu'eux de leurs larmes de joie laveront le sang caillé issu de vos blessures, et guériront par leurs baisers vos balafres d'honneur.

Entre CLÉOPÂTRE *avec sa suite.*

Antoine, *à Scarus.* — Donne moi ta main, je veux louer tes actions devant cette grande enchanteresse, et attirer sur toi le bonheur de ses remerciments. O toi, lumière du monde, enlace de tes bras mon cou recouvert de l'armure! saute jusqu'à mon cœur, en traversant cuirasse et tout, et là triomphe en t'asseyant sur ce cœur palpitant de joie!

Cléopâtre. — Seigneur des Seigneurs! ô vaillance sans mesure! c'est donc ainsi que le sourire aux lèvres tu sors sans être pris du grand piége du monde?

Antoine. — Mon rossignol, nous les avons envoyés se coucher en toute hâte. Hé! hé! chérie, quoique quelques nuances grises se mêlent au brun plus jeune de notre chevelure, nous avons encore un cerveau qui nourrit nos nerfs, et nous pouvons lutter de vitesse avec les jeunes pour atteindre le but. Contemple cet homme; accorde à ses lèvres la faveur de ta main; — baise-la, mon guerrier : — il a combattu aujourd'hui, comme si un Dieu en haine du genre humain avait emprunté pour le carnage la forme humaine.

Cléopâtre. — Je te donnerai une armure toute d'or, ami; c'était celle d'un roi.

[N]ouveaux ouvrages publiés pour les étrennes de 1870

SUITE

FORMAT IN-4

[ŒU]VRES DE SHAKESPEARE, traduites par Émile Montégut, et illustrées de 500 belles gravures sur bois. Trois volumes in-4 contenant : le premier, les Comédies; le second, les Tragédies; le troisième, les Drames. Chaque volume se vend séparément, broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 5 francs.

[LE] MAGASIN DES PETITS ENFANTS, nouvelle collection de contes in-4 et in-8, avec un texte imprimé en gros caractères et de nombreuses illustrations en chromolithographie. Trente volumes-albums à 1 et à 2 francs.

FORMAT IN-8

[LE]S NAUFRAGÉS DES AUCKLAND, ou vingt mois sur un récif. Récit authentique, par F. E. Raynal. Un beau volume in-8 jésus contenant 40 gravures sur bois dessinées par A. de Neuville, et une carte. Broché, 10 francs. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 16 francs.

[LE]S PIERRES, esquisses minéralogiques, par L. Simonin, auteur de la *Vie souterraine.* Un magnifique volume in-8 jésus illustré de 91 gravures sur bois, de 15 cartes et de 6 chromolithographies par Eug. Cicéri, Faguet, Mesnel et Bonnafoux. Broché, 20 fr. — Relié, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 26 francs.

[VO]YAGES AÉRIENS, par MM. J. Glaisher, C. Flammarion, W. de Fonvielle et Gaston Tissandier. Un magnifique volume in-8 jésus contenant 200 gravures sur bois et 6 chromolithographies dessinées par Eug. Cicéri, A. Tissandier et A. Marie, et 10 cartes ou diagrammes. Broché, 20 francs. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 26 francs.

[LE]TTRES CHOISIES DE M[me] DE SÉVIGNÉ, publiées sous la direction de M. Adolphe Regnier (de l'Institut). Un magnifique volume in-8 jésus contenant 8 portraits gravés sur acier d'après les dessins d'Aug. Sandoz, les armes de Mme de Sévigné et des maisons de Grignan et de Simiane, tirées en chromolithographie, des gravures sur bois représentant les résidences de Mme de Sévigné, et des fac-simile d'écriture. Broché, 25 francs. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 6 francs.

[VO]YAGE AU BRÉSIL, par Mme et M. Louis Agassiz, traduit de l'anglais, avec l'autorisation des auteurs, par Félix Vogeli. Un beau volume in-8 raisin contenant 54 gravures sur bois et 5 cartes. Broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 francs.

[LA] BIBLE D'UNE GRAND'MÈRE, par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Un beau volume in-8 illustré de 30 gravures sur bois d'après Schnorr. Broché, 10 francs. — La reliure se paye en sus, 4 francs.

Madame la comtesse DE SÉGUR a publié précédemment **l'Évangile** *et* **les Actes des Apôtres** *racontés par une grand'mère.*

[L'H]OMME PRIMITIF, par Louis Figuier. Un volume in-8 raisin contenant 270 gravures dans le texte, 240 figures représentant les objets usuels des premiers âges de l'humanité, dessinées par Delahaye, et, hors texte, 30 scènes de la vie de l'homme primitif composées par E. Bayard. Broché, 10 francs. — La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 francs.

[L'E]NFANT DU NAUFRAGE, par sir Samuel White Baker. Un volume in-8 raisin, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Fernand, et illustré de 10 gravures sur bois. Broché, 5 fr. — Cartonné en perçaline, tranches dorées, 7 fr. 50.

[PE]RDUS DANS LES GLACES, par le D[r] I. I. Hayes, auteur de la *Mer libre du Pôle.* Un volume in-8 raisin, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par L. Renard, et illustré de 50 gravures sur bois par L. Crépon, etc. Broché, 5 francs. — Cartonné en percaline, tranches dorées, 7 fr. 50.

Nouveaux ouvrages publiés pour les étrennes de 187

SUITE

FORMAT IN-18 JÉSUS

1° BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Chaque volume, broché : 2 francs

La reliure en percaline bleue, tranches rouges, se paye en sus, 1 franc.

BERNARD (Frédéric) : *Les Évasions célèbres.* 1 volume illustré de 25 vignettes par E. Bayard.

CAZIN (A.) : *Les Forces physiques.* 1 volume illustré de 58 vignettes par Jahandier.

DUPLESSIS (G.) : *Les Merveilles de la gravure.* 1 vol. illustré de 32 reproductions de gravures, par P. Sellier, etc.

JACQUEMART (A.) : *Les Merveilles de la céramique.* IIIe partie (Occident). 1 volume illustré de 48 vignettes et de 833 mono grammes, par J. Jacquemart.

TISSANDIER (G.) : *La Houille.* 1 volume illustré de 50 vignettes par A. Jahandier, A. Marie et A. Tissandier.

VIARDOT (L.) : *Les Merveilles de la peinture.* 2e série. 1 volume illustré de 11 reproductions de tableaux, par Paquier.

—— *Les Merveilles de la sculpture.* 1 volume illustré de 61 reproductions de statues, par Petot, P. Sellier, Chapuis, etc.

2° BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Chaque volume, broché : 2 francs

La reliure en percaline rouge, se paye en sus, tranches jaspées, 75 c.; tranches dorées, 1 fr.

BAKER (Sir Samuel White) : *Le lac Albert N'yanza.* Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 volume abrégé sur la traduction Gustave Masson, par J. Belin-de Launay, et contenant 20 vignettes sur bois, et 2 cartes.

GOURAUD (Mlle Julie) : *Les Enfants de la Ferme.* 1 volume illustré de 50 vignettes, par E. Bayard.

LANOYE (Ferd. de) : *Le Nil et ses Sources.* 1 volume illustré de vignettes sur bois, et de cartes.

MARCEL (Mme Jeanne) : *L'École buissonnière.* 1 volume illustré de 20 vignettes, par A. Marie.

MAYNE-REID (Le capitaine) : *Les Chasseurs de girafes.* 1 volume traduit de l'anglais par H. Vattemare, et illustré de 10 vignet sur bois par A. de Neuville.

STOLZ (Mme de) : *La Maison roulante.* 1 volume illustré de 20 vignettes sur bois par E. Bayard.

3° LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS

NOUVELLE COLLECTION DE CONTES

Avec un texte imprimé en gros caractère et de nombreuses illustrations en chromolithogr

PREMIÈRE SÉRIE

FORMAT PETIT IN-4, A 2 FR.

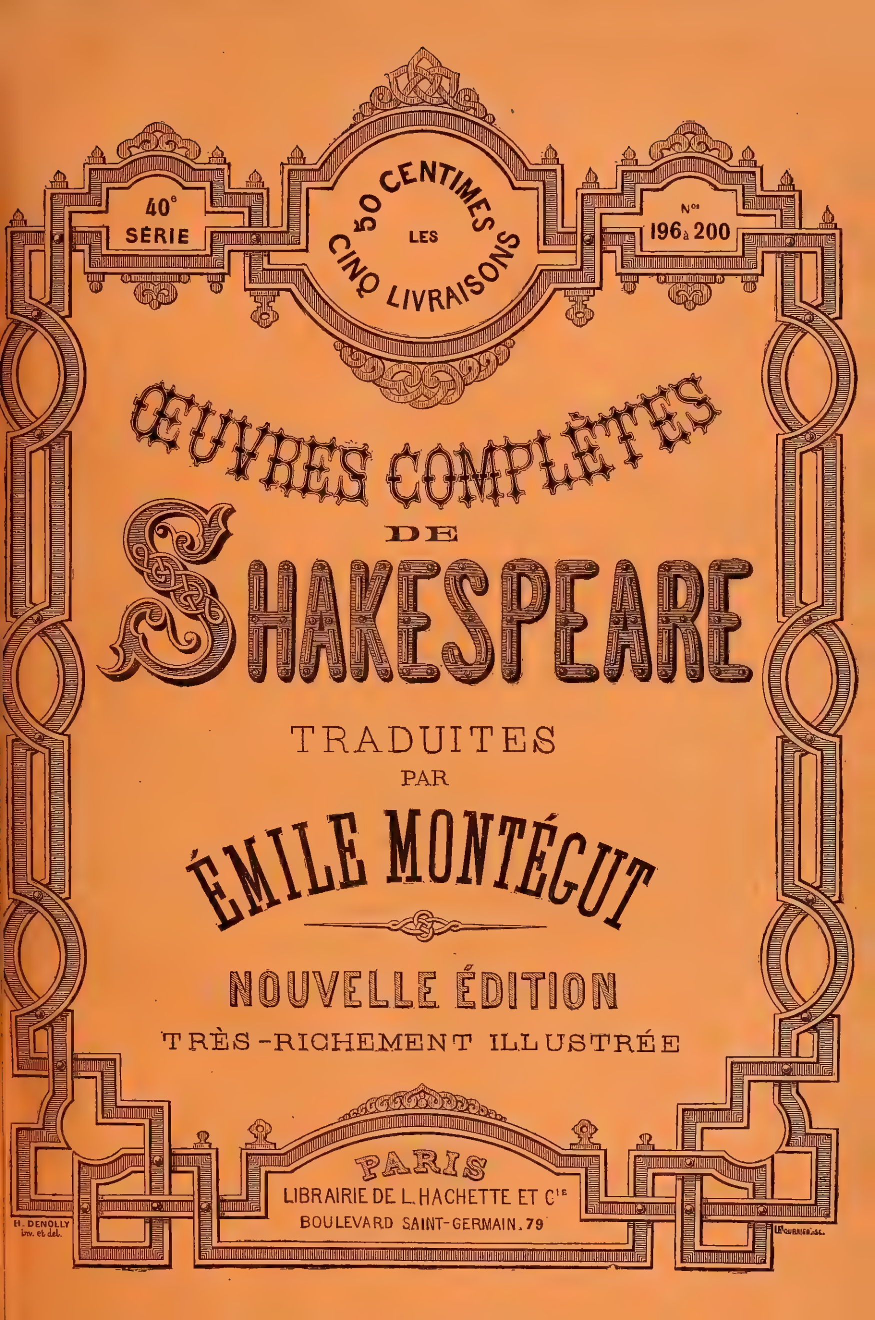
Les trois Ours.
Le petit Chaperon rouge.
Robinson Crusoé.
Le Chien du Mont Saint-Bernard.
Le Chat botté.
Les Animaux de la ferme.
Histoire d'un petit Oiseau.
Histoire d'une Poupée.
Les Petites Maîtresses de maison.
Friquet l'écureuil.
Les aventures d'une Chatte blanche.

DEUXIÈME SÉRIE

FORMAT IN-8, A 1 FR.

Jacques le bavard.
Fidèle le bon chien.
Le Prince au long nez.
Le Grenouilleau qui veut aller dans le monde.
Un Thé dans le monde des Chats.
La belle et la Bête.
La Belle au bois dormant.
Jacques et ses trois voyages merveilleux.
Le Théâtre de Guignol.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.


40e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 196 à 200
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79, A PARIS.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

et très-richement illustré

PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

« Faire connaître les voyages de notre temps, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à l curiosité ou à l'étude, » tel est le but que l'on s'est proposé en fondant, au commencement de 1860, LE TOUR DU MONDE.

Sept années se sont écoulées, quatorze volumes ont paru, et en poursuivant ce but avec fidélité et conscience, LE TOUR DU MOND a atteint le succès. Sa publicité s'est étendue au delà des limites de la France : c'est aujourd'hui un recueil européen. Traduit e quatre langues, on le nomme, en Italie, *il Giro del Mundo;* en Espagne, *la Vuelta al Mundo;* en Angleterre, *all round the Worl* en Allemagne, *Globus illustrirte.*

L'expérience du TOUR DU MONDE démontre que la frivolité des esprits est loin d'être aussi générale qu'on l'avait supposé, et qu l'on peut même compter par dizaines de mille les lecteurs qui n'ont pas besoin qu'on leur altère la réalité par des fictions, po s'intéresser aux narrations des voyageurs faites en vue, non-seulement du simple amusement, de la curiosité, de l'inconnu, d goût des aventures ou de l'observation des mœurs, mais aussi de l'art, de l'industrie ou de la science.

Tous les récits publiés par LE TOUR DU MONDE sont contemporains; tous se complètent par des cartes qui constatent l'état plus récent des connaissances géographiques, et par des photographies ou des dessins rapportés par des voyageurs et qu'ont repr duits sur bois les artistes les plus habiles : MM. G. Doré, Karl, Girardet, Thérond, Catenacci et autres. Le nombre des gravur publiées depuis sept ans s'élève à plus de quatre mille.

LE TOUR DU MONDE est ainsi tout à la fois un livre, un atlas et un album. Il tend sans cesse à s'améliorer sous ce triple ra port, parce qu'il y est encouragé par la faveur publique, et surtout parce qu'il a foi dans la nature et l'importance relative d services qu'il peut rendre. Combien les progrès de l'instruction générale ne seraient-ils pas plus rapides, s'il était donné à chaq science de se produire avec le même attrait et par suite avec le même succès! C'est une pensée que doivent avoir présente ce qui ont à cœur de contribuer à répandre les connaissances utiles : il faut les faire aimer.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.

Un numéro, comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine.

Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS : UN AN, 26 FR. — SIX MOIS, 14 FR.

Les abonnements se prennent à partir du 1er de chaque mois.

Les dix premières années du TOUR DU MONDE (1860 à 1869), formant 20 beaux volumes, sont en vente.

PRIX DE CHAQUE VOLUME BROCHÉ, 12 FR. 50. — CHAQUE ANNÉE, BROCHÉE EN 1 OU 2 VOLUMES, 25 FR.

La reliure par volume ou par année se paye en sus.



CLÉOPATRE. Au secours, mes femmes ! Oh ! il est plus fou que Télamon pour son bouclier.
(Acte IV, sc. XI.)

ANTOINE. — Il l'a méritée, fût-elle resplendissante de diamants comme le char du divin Phébus. — Donne-moi ta main. — Faisons à travers Alexandrie une marche joyeuse : portons nos boucliers criblés de balafres, comme ceux qui les portent. Si notre grand palais était assez vaste pour permettre à notre armée d'y camper, nous souperions tous ensemble, et nous boirions force rasades aux chances du jour de demain, qui nous promet un péril royal. — Trompettes, assourdissez l'oreille de la cité de votre tintamarre d'airain ; mêlez ce tintamarre au rataplan de vos tambours, en sorte que le ciel et la terre, retentissant à la fois, applaudissent à notre approche. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Le camp de César.

Des SENTINELLES *à leurs postes.*

PREMIER SOLDAT. — Si nous ne sommes pas relevés d'ici à une heure, nous devrons retourner au corps de garde : la nuit est claire, et l'on dit que nous nous rangerons en bataille à la deuxième heure du matin.

SECOND SOLDAT. — Cette dernière journée nous a été cruelle.

Entre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. — Ô nuit, porte-moi témoignage....

TROISIÈME SOLDAT. — Quel homme est-ce là ?

SECOND SOLDAT. — Tenons-nous tout proche, et écoutons-le.

ÉNOBARBUS. — Ô lune divine, lorsque l'histoire poursuivra les traîtres d'un souvenir odieux, sois-moi témoin que le pauvre Énobarbus s'est repenti devant ta face !

PREMIER SOLDAT. — Énobarbus !

TROISIÈME SOLDAT. — Paix ! continuons à écouter.

ÉNOBARBUS. — Ô souveraine maîtresse de la tristesse sincère, verse sur moi l'humidité pestilentielle de la nuit, afin que la vie qui regimbe contre ma volonté, ne s'obstine plus à s'attacher à moi ; jette mon cœur contre la dure pierre de ma faute, afin qu'il se brise en poudre, lui qui est desséché de douleur, et mette fin à toutes ignobles pensées. Ô Antoine, toi qui es plus noble que ma révolte n'est infâme, pardonne-moi dans le secret de ton cœur, mais que le monde me range dans ses registres parmi les déserteurs de leurs maîtres et les fugitifs ! O Antoine ! ô Antoine ! (*Il meurt.*)

SECOND SOLDAT. — Parlons-lui.

PREMIER SOLDAT. — Écoutons-le, car les choses qu'il dit peuvent intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT. — Oui, c'est cela. Mais il sommeille.

PREMIER SOLDAT. — Il s'est évanoui plutôt, car une si mauvaise prière que la sienne ne conduisit jamais au sommeil.

SECOND SOLDAT. — Avançons-nous vers lui.

TROISIÈME SOLDAT. — Réveillez-vous, Seigneur, réveillez-vous ! parlez-nous.

SECOND SOLDAT. — Entendez-vous, Seigneur?

PREMIER SOLDAT. — La main de la mort l'a saisi ! (*Tambours dans le lointain.*) Écoutez ! les tambours réveillent les dormeurs avec leurs graves roulements. Portons-le au corps de garde ; c'est un homme important : notre heure de faction est entièrement accomplie.

TROISIÈME SOLDAT. — Marchons en ce cas ; il peut encore revenir à lui. (*Ils sortent emportant le corps.*)

SCÈNE X.

Un terrain entre les deux camps.

Entrent ANTOINE *et* SCARUS *avec des forces en marche.*

ANTOINE. — Leurs préparatifs sont faits aujourd'hui pour un combat sur mer ; nous ne leur plaisons pas sur terre.

SCARUS. — Leurs préparatifs sont faits sur terre et sur mer, mon Seigneur.

ANTOINE. — Je voudrais qu'ils pussent combattre dans le feu ou dans l'air, nous les y combattrions aussi. Mais les choses sont ainsi réglées ; notre infanterie restera avec nous sur les collines adjacentes à la ville : des ordres sont donnés pour un combat de mer ! — Leur flotte est sortie du port. Des collines, nous pourrons mieux discerner quelles sont leurs mesures prises et surprendre leurs manœuvres. (*Ils sortent.*)

Entre CÉSAR *avec ses forces en marche.*

CÉSAR. — A moins que nous ne soyons chargés, nous ne ferons aucun mouvement sur terre, et si je juge bien, nous n'aurons à en faire aucun, car ses principales forces sont dirigées sur ses

galères. A la vallée! et saisissons-nous de la position la plus favorable. (*Ils sortent.*)

Rentrent ANTOINE *et* SCARUS.

ANTOINE. — Ils n'ont pas encore opéré leur jonction; de ce pin qui s'élève là-bas, je pourrai tout découvrir : je reviens dans un instant te dire comment les choses vont probablement tourner. (*Il sort.*)

SCARUS. — Les hirondelles ont bâti leurs nids dans les navires de Cléopâtre : les augures disent qu'ils ne comprennent pas.... qu'ils ne peuvent dire; — ils ont une physionomie assombrie et n'osent pas révéler ce qu'ils savent. Antoine est à la fois vaillant et abattu, et sa fortune ballottée lui donne par soubresauts fiévreux, tantôt l'espoir, tantôt la crainte, de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas. (*Rumeur pareille à celle d'un combat naval dans le lointain.*)

Rentre ANTOINE.

ANTOINE. — Tout est perdu! cette ignoble Égyptienne m'a trahi ! Ma flotte a cédé à l'ennemi; et ils sont là-bas tous ensemble qui jettent leurs bonnets en l'air et fraternisent comme des amis longtemps séparés! Triple catin! c'est toi qui m'as vendu à ce novice; mon cœur n'est plus en guerre qu'avec toi seule. — Ordonne-leur à tous de s'enfuir! car lorsque je me serai vengé de ma sorcière, j'aurai tout achevé : ordonne-leur à tous de fuir! pars! (*Sort Scarus.*) Ô soleil, je ne verrai plus ton lever : la Fortune et Antoine se séparent ici; oui, ici même nous nous donnons la dernière poignée de main. Les cœurs qui me suivaient aux talons comme des épagneuls, dont j'exauçais tous les vœux, se fondent et laissent tomber leur sucre sur César à la verdoyante fortune; et il est écorcé ce pin qui les dominait tous! Je suis trahi : oh! cette âme menteuse d'Égyptienne! cette fatale charmeresse dont l'œil donnait le signal de mes guerres et le signal de mes retraites, dont le sein était ma couronne, mon bien suprême, — comme une véritable Égyptienne qu'elle est, par la subtilité de son jeu faux, elle me plonge au fin fond de la ruine. Hé! Éros, Éros!

Entre CLÉOPÂTRE.

ANTOINE. — Ah, sorcière! arrière!

CLÉOPÂTRE. — Pourquoi mon Seigneur est-il furieux contre sa bien-aimée?

ANTOINE. — Disparais! ou je vais te servir selon tes mérites et faire tort ainsi au triomphe de César. Qu'il s'empare de toi, et qu'il te hisse en spectacle devant les plébéiens aux retentissantes acclamations · suis son chariot comme la plus grande tache vivante de tout ton sexe; être plus que monstrueux, sois montrée pour les plus pauvres rétributions, pour quelques liards; et que la patiente Octavie laboure ton visage avec ses ongles qui sont tout prêts. (*Sort Cléopâtre.*) Tu as bien fait de partir, s'il est bon de vivre; mais mieux il eût valu que tu fusses tombée sous ma fureur, car une seule mort aurait pu en prévenir beaucoup. — Éros, holà! — J'ai sur moi la chemise de Nessus : — Alcide, ô toi mon ancêtre, enseigne-moi ta fureur; donne-moi la force de lancer Lichas sur les cornes de la Lune, et de ces mains qui ont brandi ta pesante massue écrase mon indigne magicienne. La sorcière mourra! elle m'a vendue au jeune bambin romain, et je succombe sous ses trames : elle mourra pour ce fait! — Éros, holà! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Un appartement dans le palais.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN, ÉROS *et* MARDIAN.

CLÉOPÂTRE. — Au secours, mes femmes! Oh! il est plus fou que Télamon pour son bouclier; le sanglier de Thessalie n'écuma jamais d'une telle rage.

CHARMIAN. — Au monument funèbre! enfermez-vous-y, et envoyez-lui dire que vous êtes morte. L'âme ne se sépare pas du corps avec plus de souffrance que n'en éprouve la créature humaine quand elle se sépare de la grandeur.

CLÉOPÂTRE. — Au monument funèbre! Mardian, va lui dire que je me suis tuée; dis-lui que le dernier mot que j'ai prononcé a été Antoine, et dis-lui cela, je t'en prie, d'un ton affligé : pars, Mardian, et viens me dire comment il prend ma mort. Au monument funèbre! (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

Un autre appartement dans le palais.

Entrent ANTOINE *et* ÉROS.

ANTOINE. — Éros, tu me contemples encore?

ÉROS. — Oui, noble Seigneur.

Antoine. — Quelquefois nous voyons un nuage qui ressemble à un dragon; une vapeur qui présente l'image d'un ours ou d'un lion, d'une citadelle garnie de tours, d'un rocher suspendu, d'une montagne à double cime, d'un bleu promontoire couvert d'arbres; ces images se balancent au-dessus de nos têtes, et trompent nos yeux par une moquerie aérienne : tu as vu ces images? ce sont les splendeurs du soir assombri.

Éros. — Oui, mon Seigneur.

Antoine. — Ce qui est maintenant un cheval, en un instant une traînée de vapeur l'efface, et le rend indistinct comme l'eau est indistincte dans l'eau.

Éros. — Oui, mon Seigneur.

Antoine. — Mon bon garçon, Éros, ton capitaine est à cette heure un phénomène semblable : me voici bien, moi, Antoine, et cependant, mon garçon, je ne puis conserver cette forme visible. J'ai fait ces guerres pour l'Égypte, et la reine dont je croyais avoir le cœur, car elle avait le mien, — mon cœur qui alors qu'il m'appartenait, s'en était attaché un million d'autres maintenant perdus, — la reine, Éros, a faussé les cartes pour César et a filouté ma gloire pour le triomphe de mon ennemi! Allons, ne pleure pas, gentil Éros; nous nous restons à nous-mêmes pour mettre fin à nos destins.

Entre MARDIAN.

Antoine. — Oh! ta vile maîtresse! elle m'a volé de mon épée.

Mardian. — Non, Antoine; ma maîtresse t'aimait, et elle a associé jusqu'au bout sa fortune à la tienne.

Antoine. — Hors d'ici, eunuque impudent; paix! Elle m'a trahie, et elle payera sa trahison de sa mort.

Mardian. — La mort est une dette que chacun ne paye qu'une fois, et elle a payé cette dette; ce que tu voudrais faire, a été fait sans le secours de ton bras : les derniers mots qu'elle a prononcés ont été *Antoine! très-noble Antoine!* Alors, tandis qu'elle les prononçait, un soupir déchirant a divisé le nom d'Antoine par le milieu entre son cœur et ses lèvres : elle a rendu la vie avec ton nom ainsi enseveli en elle.

Antoine. — Elle est donc morte?

Mardian. — Morte.

Antoine. — Désarme-toi, Éros; la tâche de cette longue journée est achevée, et nous devons aller dormir! — Tiens-toi pour amplement payé de ton message, puisque tu t'en retournes sain et sauf. Va. (*Sort Mardian.*) Enlève, enlève-moi tout cela. Le bouclier aux sept enveloppes d'Ajax ne pourrait comprimer les battements de mon cœur. Oh! déchirez-vous mes flancs! Mon cœur, sois une fois plus fort que ton habitation, fais craquer ton fragile étui! — Dépêche, Éros, dépêche! — Je ne suis plus un soldat : — pièces brisées de mon armure, adieu; vous avez été noblement portées. — Laisse-moi quelques instants. (*Sort Éros.*) Je vais aller te rejoindre, Cléopâtre, et je pleurerai pour te demander pardon. Il en doit être ainsi, car maintenant toute prolongation d'existence est une torture. Puisque la torche est éteinte, couchons-nous, et ne nous égarons pas davantage. Maintenant tout effort gâterait ce qu'il entreprendrait; oui, la force elle-même s'embarrasse dans ses propres mouvements : apposons notre sceau, et que tout soit fini! — Éros! — Je viens, ma reine. — Éros! — Attends-moi : nous irons ensemble dans ces lieux, où les ombres sont couchées sur les fleurs, et nous tenant par la main nous attirerons les regards de toutes les âmes par la grâce de notre démarche : Didon et son Énée se verront déserter, et toute la foule des mânes se portera vers nous. — Viens, Éros! Éros!

Rentre ÉROS.

Éros. — Que veut mon Seigneur?

Antoine. — Depuis que Cléopâtre est morte, vivre est pour moi un tel déshonneur que les Dieux détestent ma bassesse. Moi qui de mon épée ai partagé le monde, moi qui par mes flottes construisais des cités sur le dos du vert Neptune, je m'accuse de manquer du courage d'une femme; mon âme est moins noble que la sienne, à elle qui par sa mort vient de dire à notre César : « J'ai fait la conquête de moi-même. » Tu m'as juré, Éros, que lorsque la nécessité s'en présenterait (et elle se présente aujourd'hui vraiment), que lorsque je verrais derrière moi l'inévitable poursuite de la disgrâce et de l'horreur, tu me tuerais sur l'ordre que je t'en donnerais : tue-moi, l'heure en est venue; ce n'est pas moi que tu frappes, c'est César dont tu triomphes. Rappelle la couleur à tes joues.

Éros. — Les Dieux m'en préservent! Ferai-je ce que tous les dards parthes, bien qu'ennemis, n'ont pu réussir à faire?

Antoine. — Éros, voudrais-tu regarder par une



Cléopatre. Aidez-moi, mes femmes : — nous allons te hisser ici ; — aidez-nous, mes bons amis ! (Acte IV, sc. xiii.)

fenêtre de la grande Rome, et voir ton maître, les bras ainsi croisés, courbant son cou soumis, son visage couvert d'une honte humiliante, tandis que le char de l'heureux César le précédant, raillerait la bassesse du captif qui suivrait ses roues?

Éros. — Je ne voudrais pas voir un tel spectacle.

Antoine. — Avance, en ce cas; car c'est par une blessure que je dois être guéri. Tire ton honnête épée que tu as portée avec utilité pour ton pays.

Éros. — Ô Seigneur, pardonnez-moi!

Antoine. — Lorsque je te fis libre, ne juras-tu pas que tu exécuterais cet ordre lorsque je te le donnerais? exécute-le sur-le-champ, ou bien tous tes précédents services ne sont plus pour moi que des accidents auxquels ta volonté n'eut pas de part. Tire ton épée, et avance.

Éros. — Détournez de moi, alors, ce noble visage où se lit la majesté du monde entier.

Antoine, *se détournant*. — Là, ainsi!

Éros. — Mon épée est tirée.

Antoine. — Eh bien, exécute sans délai la chose pour laquelle tu l'as tirée.

Éros. — Mon cher maître, mon capitaine, et mon empereur, avant de frapper ce coup cruel, laissez-moi vous dire adieu.

Antoine. — Volontiers, ami. Adieu.

Éros. — Adieu, grand général. Frapperai-je maintenant?

Antoine. — Maintenant, Éros.

Éros. — Eh bien! en ce cas, voici comment j'échappe à la douleur de la mort d'Antoine. (*Il se perce de son épée et meurt.*)

Antoine. — Trois fois plus noble que moi-même! Ô vaillant Éros, tu m'enseignes que c'est moi qui dois faire ce que tu n'as pu accomplir. Ma reine et Éros, par le vaillant enseignement de leur exemple, ont inscrit leur noblesse avant moi sur le livre de l'histoire : mais je veux être un fiancé pour la mort, et je volerai dans ses bras comme au lit d'une bien-aimée. Allons : — Éros, ton maître meurt ton écolier; c'est de toi que j'ai appris à faire ainsi. (*Il se jette sur son épée.*) Comment! pas encore mort? pas encore mort? La garde, holà! Oh! achevez-moi!

Entre DERCETAS *avec une garde.*

Premier garde. — Quel est ce bruit?

Antoine. — J'ai mal fait mon ouvrage, amis : oh! achevez ce que j'ai commencé!

Deuxième garde. — L'étoile est tombée!

Premier garde. — Et la période de son cours est achevée.

Tous. — Hélas, malheur!

Antoine. — Que celui qui m'aime me frappe à mort.

Premier garde. — Ce ne sera pas moi.

Second garde. — Ni moi.

Troisième garde. — Ni personne. (*Sortent les gardes.*)

Dercetas. — Ta mort et ta fortune donnent à tes partisans l'avis de fuir. Montrer seulement cette épée à César, et lui porter cette nouvelle, me gagnera sa faveur.

Entre DIOMÈDE.

Diomède. — Où est Antoine?

Dercetas. — Ici, Diomède, ici.

Diomède. — Vit-il? ne me répondras-tu pas, l'ami? (*Sort Dercetas.*)

Antoine. — Est-ce toi qui es ici, Diomède? tire ton épée, et donne-moi un coup suffisant pour me tuer.

Diomède. — Très-souverain Seigneur, ma maîtresse Cléopâtre m'a envoyé vers toi.

Antoine. — Quand t'a-t-elle envoyé?

Diomède. — A l'instant, Seigneur.

Antoine. — Où est-elle?

Diomède. — Enfermée dans son monument funèbre. Elle a eu un pressentiment de ce qui est arrivé. Lorsqu'elle vit que vous la soupçonniez d'être entrée en arrangements avec César (chose qui ne sera jamais), et que votre rage ne pouvait s'apaiser, elle vous a fait dire qu'elle était morte; mais craignant les conséquences de ce message, elle m'a envoyé pour vous dire la vérité, et je suis venu, trop tard, je le crains.

Antoine. — Trop tard, mon bon Diomède. Appelle ma garde, je te prie.

Diomède. — Holà, ho! la garde de l'empereur! holà, ho! la garde! Venez, votre Seigneur appelle!

Entrent quelques-uns des gardes.

Antoine. — Mes bons amis, portez-moi là où est Cléopâtre; c'est le dernier service que je vous commanderai.

Premier garde. — Tristes, tristes nous sommes, Seigneur, que vous ne puissiez pas survivre à tous vos fidèles partisans.

Tous. — O très-douloureux jour!

Antoine. — Allons, mes bons camarades, ne

faites pas au destin le plaisir de l'honorer de votre douleur : souhaitez la bienvenue au sort qui vient nous punir ; nous le punissons à notre tour, quand nous paraissons le porter avec insouciance. Relevez-moi : je vous ai souvent conduits ; emportez-moi maintenant, mes bons amis, et recevez tous mes remercîments. (*Ils sortent, emportant Antoine.*)

SCÈNE XIII.

Alexandrie. — Un monument funèbre.

Entrent dans les chambres supérieures CLÉOPÂTRE, CHARMIAN *et* IRAS.

CLÉOPÂTRE. — Ô Charmian, je ne sortirai jamais d'ici.

CHARMIAN. — Chère Madame, laissez-vous consoler.

CLÉOPÂTRE. — Non, je ne veux pas : tous les événements terribles et inattendus sont les bienvenus, mais nous méprisons les consolations : la taille de notre douleur doit être proportionnée à sa cause, elle doit être aussi grande que ce qui l'engendre.

Entre DIOMÈDE *en bas du monument.*

CLÉOPÂTRE. — Eh bien, quelles nouvelles? est-il mort?

DIOMÈDE. — La mort le tient, mais il n'est pas mort. Regardez de l'autre côté de votre monument ; sa garde l'y a porté.

Entre en bas du monument ANTOINE *porté par ses gardes.*

CLÉOPÂTRE. — O soleil, brûle la grande sphère dans laquelle tu te meus ! ténèbres, recouvrez éternellement le rivage changeant du monde ! O Antoine, Antoine, Antoine ! à l'aide, Charmian ! à l'aide, Iras ! à l'aide ! — à l'aide, en bas, mes amis ! hissons-le ici.

ANTOINE. — Paix ! ce n'est pas la valeur de César qui a renversé Antoine, mais la valeur d'Antoine qui triomphe d'elle-même.

CLÉOPÂTRE. — Il en devait être ainsi, nul autre qu'Antoine ne devait vaincre Antoine : mais malheur qu'il en soit ainsi !

ANTOINE. — Je meurs, reine d'Égypte, je meurs ; seulement je viens ici importuner un instant la mort, pour qu'elle attende jusqu'à ce que de tant de baisers j'aie placé sur tes lèvres le pauvre dernier.

CLÉOPÂTRE. — Je n'ose pas, chéri — cher Seigneur, pardon, — je n'ose pas descendre, de peur d'être prise. Le triomphe orgueilleux de ce César, favori de la Fortune, ne sera jamais décoré de ma personne ; si les poignards, les poisons, les serpents ont pointe, effet, aiguillon, je suis en sûreté : votre épouse Octavie, aux regards prudes et à l'invariable maintien, n'aura jamais l'honneur de m'insulter de son dédain. Mais, viens, viens, Antoine ; — aidez-moi, mes femmes ; — nous allons te hisser ici ; — aidez-nous, mes bons amis !

ANTOINE. — Oh vite, ou je suis mort !

CLÉOPÂTRE. — Voilà un exercice ma foi ! comme mon Seigneur est pesant ! toutes nos forces ont été épuisées par la douleur ; voilà ce qui ajoute au poids. Si j'avais le pouvoir de la grande Junon, Mercure aux fortes ailes t'enlèverait et te placerait aux côtés de Jupiter. Mais, viens ici un peu, — ceux qui font des souhaits sont toujours fous, — oh ! viens, viens, viens ! (*Elles hissent Antoine en haut du monument.*) Oh ! sois le bienvenu, et le bienvenu ! meurs là où tu as vécu ! ressuscite sous mes baisers ! ah ! si mes lèvres avaient ce pouvoir, je les userais ainsi à ce service.

TOUS. — Un triste spectacle !

ANTOINE. — Je meurs, reine d'Égypte, je meurs : donne-moi un peu de vin, et laisse-moi parler un peu.

CLÉOPÂTRE — Non, laisse-moi parler ; laisse-moi railler si haut que cette menteuse ménagère la Fortune, irritée de mes insultes, en brise son rouet.

ANTOINE. — Un mot, aimable reine : cherchez auprès de César votre honneur et votre sûreté. — Oh !

CLÉOPÂTRE. — Les deux choses ne vont pas ensemble.

ANTOINE. — Noble amie, écoutez-moi. Parmi les personnes qui entourent César, ne vous fiez qu'à Proculéius.

CLÉOPÂTRE. — Je me fierai à ma seule résolution et à mes seules mains, mais non à aucun de ceux qui entourent César.

ANTOINE. — Ne déplorez ni ne prenez à cœur le misérable changement de fortune qui termine ma carrière ; mais que plutôt il plaise à vos pensées de se nourrir du souvenir de mon ancienne fortune, alors que j'étais le plus grand prince du monde, que je vivais comme le plus noble ; qu'il vous plaise aussi de penser que je ne meurs pas

bassement, que je ne remets pas lâchement mon casque à mon compatriote, mais que Romain, je suis vaillamment vaincu par un Romain. Maintenant, mon âme m'abandonne; je n'en puis plus.

Cléopâtre. — Ô le plus noble des hommes, veux tu donc mourir? n'as-tu donc pas souci de moi? resterai-je dans ce triste monde qui, toi absent, ne vaut pas mieux qu'une étable? — Oh! voyez, mes femmes! le diadème du monde se fond! (*Antoine meurt.*) Mon Seigneur! Oh! desséchée maintenant est la guirlande de la guerre! Tombé l'étendard des soldats! Les bambins et les fillettes sont maintenant de pair avec les hommes; les êtres hors de comparaison ne sont plus, et il ne reste plus rien de remarquable sous la lumière de la lune. (*Elle s'évanouit.*)

Charmian. — Oh! du calme, Madame!

Iras. — Elle est morte aussi, notre souveraine!

Charmian. — Reine!

Iras. — Madame!

Charmian. — O Madame, Madame, Madame!

Iras. — Reine d'Égypte! impératrice!

Charmian. — Paix, paix, Iras!

Cléopâtre. — Pas plus longtemps reine, mais une simple femme, et dominée par les mêmes pauvres passions qui dominent la servante qui traie et fait les plus viles besognes. J'aurais le droit de rejeter mon sceptre aux dieux insultants, de leur dire que ce monde égalait le leur, avant qu'ils nous eussent volé notre joyau. Tout ne sert de rien; la patience est sottise, et l'impatience devient un chien fou de rage : en telle situation, est-ce donc un crime de se précipiter dans la demeure de la mort, avant que la mort ose venir à nous? — Comment vous trouvez-vous, mes femmes? Allons, allons, bon courage! Eh bien, qu'est-ce donc, Charmian! mes nobles filles! — O mes femmes, mes femmes, voyez, notre lampe est épuisée, elle est éteinte! — Mes bons amis, prenez courage : nous allons le faire ensevelir; et puis cette résolution commandée par la noblesse, la bravoure, nous l'exécuterons à la souveraine façon romaine, et nous rendrons la mort fière de nous recevoir. — Partons : l'enveloppe de cette âme vaste est maintenant froide. — Ah! mes femmes, mes femmes! Partons; nous n'avons plus pour amis que la force de résolution et le trépas le plus rapide. (*Elles sortent. On emporte le corps d'Antoine.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de César devant Alexandrie.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNE, GALLUS, PROCULÉIUS *et autres.*

César. — Va le trouver, Dolabella; commande-lui de céder; dis-lui que réduit comme il l'est aux extrémités, les retards qu'il apporte à se rendre sont des moqueries à notre adresse.

Dolabella. — J'y vais, César. (*Il sort.*)

Entre DERCETAS *avec l'épée d'*ANTOINE.

César. — Que signifie cela? et qui es-tu, toi qui oses te présenter ainsi devant nous?

Dercetas. — On m'appelle Dercetas; j'ai servi Marc Antoine, l'homme le plus digne d'être le mieux servi : tant qu'il fut debout et qu'il parla, il fut mon maître, et je dépensai ma vie à l'employer contre ses ennemis. S'il te plaît de me prendre à ton service, je serai pour César ce que je fus pour Antoine; si cela ne te plaît pas, je te remets ma vie.

César. — Qu'est-ce que tu dis?

Dercetas. — Je dis, ô César, qu'Antoine est mort.

César. — La rupture d'une si grande chose aurait dû faire un plus grand craquement; le globe aurait dû secouer les lions dans les rues des villes et jeter les citoyens dans les tanières



César. Que signifie cela? et qui es tu, toi qui oses te présenter ainsi devant nous?

(Acte V, sc. i.)

des lions : la mort d'Antoine n'est pas celle d'un simple individu ; dans ce nom était renfermée la moitié du monde.

Dercetas. — Il est mort, César ; non par la main d'un ministre public de la justice, non par un poignard stipendié; mais c'est la main même qui écrivait l'honneur de son maître sur les actes qu'elle accomplissait, qui a percé son cœur, avec tout le courage que le cœur pouvait lui prêter. Voici son épée, je l'ai dérobée à sa blessure; contemple-la, tachée de son très-noble sang.

César. — Vous paraissez tristes, amis. Les dieux m'abandonnent si ce ne sont pas là des nouvelles à faire pleurer les yeux des rois!

Agrippa. — Et il est vraiment étrange que la nature nous force à pleurer sur ceux de nos actes que nous avons poursuivis avec le plus d'opiniâtreté.

Mécène. — Égaux étaient en lui ses défauts et ses mérites.

Agrippa. — Un plus rare esprit ne servit jamais de pilote à l'humanité : mais vous, ô Dieux, vous nous donnez quelques défauts pour faire de nous des hommes. — César est touché.

Mécène. — Lorsqu'un si spacieux miroir lui est mis devant les yeux, il est bien forcé de s'y voir.

César. — O Antoine! c'est donc à ce point-là que je t'ai poursuivi; mais nous saignons nos corps pour en chasser les maladies : de toute nécessité, il fallait que je te donnasse le spectacle d'un semblable jour de déclin, ou que je visse le tien; il n'y avait pas assez de place pour nous deux dans l'étendue du monde. Pourtant, laisse-

moi déplorer avec des larmes aussi royales que le sang du cœur, ô toi, mon frère, mon collègue dans la combinaison de toute entreprise, mon associé à l'empire, mon ami et mon compagnon à la tête des légions, bras de mon propre corps, cœur où s'allumaient mes pensées, que nos étoiles irréconciliables, aient séparé à ce point nos conditions égales. — Écoutez-moi, mes bons amis....

Entre UN MESSAGER.

CÉSAR. — Mais je vous parlerai à quelque moment plus favorable; cet homme-ci a des nouvelles dont sa physionomie trahit l'importance, nous écouterons ce qu'il a à nous dire. Qui êtes-vous?

LE MESSAGER. — Rien qu'un pauvre Égyptien à cette heure. La reine, ma maîtresse, renfermée dans son monument funèbre, — tout ce qui lui reste, — désire connaître tes intentions, afin qu'elle puisse prendre ses dispositions pour la conduite qui lui sera imposée.

CÉSAR. — Dis-lui d'avoir bon courage : elle apprendra bientôt par quelqu'un des nôtres à quel point nous sommes déterminés à la traiter avec honneur et affection : car César ne peut se montrer que noble.

LE MESSAGER. — Que les Dieux te conservent tel! (*Il sort.*)

CÉSAR. — Viens ici, Proculéius. Vas, et dis-lui que nous ne méditons contre elle aucun outrage : donne-lui toutes les consolations que requerront la nature et le degré de sa douleur, de crainte que, dans l'orgueil de sa grandeur, elle ne nous inflige une défaite par quelque coup de mort : car sa personne vivante à Rome rendrait éternel le souvenir de notre triomphe; allez, et venez nous apprendre le plus rapidement possible ce qu'elle dit, et dans quel état vous l'avez trouvée.

PROCULÉIUS. — César, j'y vais. (*Il sort.*)

CÉSAR. — Gallus, accompagnez-le. (*Sort Gallus.*) Où est Dolabella, pour seconder Proculéius?

AGRIPPA *et* MÉCÈNE *appelant*. — Dolabella!

CÉSAR. — Laissez-le; je me rappelle à présent à quoi il est occupé : il sera prêt à temps. Venez avec moi dans ma tente : là je vous montrerai avec quelle répugnance je me suis engagé dans cette guerre, et quel calme et quelle modération j'ai toujours mis dans toutes mes lettres : venez avec moi voir la preuve de ce que je vous dis. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Alexandrie. — Le monument funèbre.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIAN *et* IRAS.

CLÉOPÂTRE. — Mon désespoir commence à m'engendrer une vie meilleure. Il est misérable d'être César; n'étant pas la Fortune même, il n'est que le valet de la Fortune, le ministre de sa volonté : mais il est grand d'accomplir l'action qui met fin à toutes les actions, qui garrotte tout accident, qui ferme la porte à tout changement, qui goûte le sommeil éternel, et n'a plus à goûter la mamelle de la nature, nourrice à la fois de César et du mendiant.

Entrent aux portes du monument PROCULÉIUS, GALLUS *et des* SOLDATS.

PROCULÉIUS. — César envoie ses félicitations à la reine d'Égypte, et t'invite à réfléchir aux demandes qu'il te serait agréable de le voir t'accorder.

CLÉOPÂTRE. — Quel est ton nom?

PROCULÉIUS. — Mon nom est Proculéius.

CLÉOPÂTRE. — Antoine m'avait parlé de vous, m'avait avertie que je pouvais me fier à vous; mais je n'ai guère souci d'être trompée, moi qui n'ai pas à tirer utilité de la confiance. Si votre maître désire avoir une reine pour mendiante, vous pouvez lui dire que la majesté, pour garder le décorum, ne peut mendier moins qu'un royaume : s'il lui plaît de me donner pour mon fils l'Égypte conquise, il me donnera tant de ce qui m'appartient, que je lui en offrirai à genoux mes remercîments.

PROCULÉIUS. — Ouvrez votre âme à la joie; vous êtes tombée dans des mains princières, ne craignez rien : adressez librement et dans toute leur teneur vos requêtes à mon Seigneur; il est si plein de grâce qu'elle déborde sur tous ceux qui en ont besoin. Donnez-moi permission de lui rapporter votre gracieuse soumission, et vous trouverez un conquérant qui priera la bonté de venir le seconder lorsque sa faveur sera sollicitée à genoux.

CLÉOPÂTRE. — Dites-lui, je vous en prie, que je suis la vassale de sa fortune, et que je lui envoie, à lui, la grandeur qu'il a conquise D'heure en heure j'apprends la doctrine de l'obéissance, et je serais heureuse de le voir en face.

PROCULÉIUS. — Je lui rapporterai ces paroles, chère Dame. Ayez confiance, car je sais que votre sort touche celui qui en est l'auteur.

GALLUS, *à part, à Proculéius.* — Vous voyez avec quelle facilité elle peut être saisie. (*Proculéius et deux des gardes montent au sommet du monument au moyen d'une échelle, et se placent derrière Cléopâtre. Quelques-uns des gardes déverrouillent et ouvrent les portes, et découvrent ainsi la chambre basse du monument.*)

GALLUS, *haut, à Proculéius.* — Gardez-la jusqu'à ce que César vienne. (*Il sort.*)

IRAS. — Royale reine !

CHARMIAN. — O Cléopâtre, te voilà prise, reine !

CLÉOPÂTRE. — Vite, vite, mes bonnes mains. (*Elle tire un poignard.*)

PROCULÉIUS. — Arrêtez, noble Dame, arrêtez ! (*Il la saisit et la désarme.*) Ne vous faites pas un tel préjudice, vous qui par l'action que nous venons de faire êtes secourue et non trahie.

CLÉOPÂTRE. — Quoi ! pas même la mort qui débarrasse nos chiens de la trop longue maladie ?

PROCULÉIUS. — Cléopâtre, n'insultez pas la générosité de mon maître, en vous détruisant vous-même : permettez à l'univers de contempler sa parfaite noblesse, spectacle que votre mort lui empêcherait de montrer.

CLÉOPÂTRE. — Où es-tu, mort ? Viens ici, viens ! viens, viens, et prends une reine qui vaut à elle seule bien des enfants et des mendiants ?

PROCULÉIUS. — Oh ! de la modération, Madame !

CLÉOPÂTRE. — Seigneur, je ne mangerai, ni ne boirai, — et s'il est nécessaire de prononcer encore d'autres paroles superflues, — je ne dormirai pas non plus : je détruirai cette prison de chair, fasse César ce qu'il voudra. Sachez, Seigneurs, que je n'irai pas garrottée figurer à la cour de votre maître, et que je ne m'exposerai pas une seule fois à être humiliée par l'œil dédaigneux de la sotte Octavie. Est-ce que par hasard on compte m'élever sur les bras pour me montrer à la valetaille braillarde de l'insultante Rome ? Qu'un fossé d'Égypte me serve plutôt de paisible tombeau ! Que je sois plutôt exposée entièrement nue sur la boue du Nil, et rongée par les insectes jusqu'à devenir un objet d'horreur ! Que les hautes pyramides de mon royaume me servent plutôt de gibet, et que j'y sois pendue enchaînée !

PROCULÉIUS. — Vous poussez ces pensées d'horreur plus loin que César ne vous en donnera sujet.

Entre DOLABELLA *en bas.*

DOLABELLA. — Proculéius, ton maître César sait ce que tu as fait, et il t'envoie chercher : quant à la reine, je la prendrai sous ma garde.

PROCULÉIUS. — Bien, Dolabella, rien ne pouvait me faire plus de plaisir. (*Il conduit Cléopâtre dans la chambre basse du monument et la remet à Dolabella.*) Soyez doux avec elle. — (*A Cléopâtre.*) Si vous voulez m'employer comme messager auprès de César, je lui rapporterai ce qu'il vous plaira de me dire.

CLÉOPÂTRE. — Dites que je voudrais mourir. (*Sortent Proculéius et des soldats.*)

DOLABELLA. — Très-noble impératrice, vous avez entendu parler de moi ?

CLÉOPÂTRE. — Je ne saurais le dire.

DOLABELLA. — Assurément vous me connaissez.

CLÉOPÂTRE. — Peu importe, Seigneur, qui j'aie connu, ou de qui j'aie entendu parler. Vous riez lorsque les enfants ou les femmes racontent leurs rêves ; n'est-ce pas votre habitude ?

DOLABELLA. — Je ne comprends pas, Madame.

CLÉOPÂTRE. — J'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine : oh ! si je pouvais avoir un autre sommeil semblable, rien que pour voir un autre homme pareil !

DOLABELLA. — S'il pouvait vous plaire....

CLÉOPÂTRE. — Sa face était comme les cieux, et là étaient attachés un soleil et une lune qui observaient leur cours et éclairaient ce petit globe, la terre.

DOLABELLA. — Très-souveraine créature....

CLÉOPÂTRE. — Ses jambes enfourchaient l'océan comme une monture : son bras levé touchait le front du monde et le coiffait du casque ; s'adressait-il à ses amis, sa voix était harmonieuse comme la musique des sphères ; mais lorsqu'il voulait ébranler et faire trembler le globe, elle était comme le fracas du tonnerre. Quant à sa générosité, elle ne connaissait pas la saison d'hiver ; c'était un perpétuel automne toujours plus fertile à mesure qu'il était plus moissonné. Ses voluptés étaient pareilles au dauphin, elles faisaient apparaître sa personne surgissante au-dessus de l'élément où elles vivaient : les rois porteurs de couronnes grandes et petites marchaient parmi les gens de sa suite ; les îles et les royaumes tombaient de ses poches comme des vases d'argent.



CLÉOPATRE. As-tu là ce gentil ver du Nil qui tue sans faire souffrir?

(Acte V, sc. II.)

DOLABELLA. — Cléopâtre....

CLÉOPÂTRE. — Pensez-vous qu'il fut ou qu'il puisse être un homme pareil à celui dont j'ai rêvé?

DOLABELLA. — Non, noble Madame.

CLÉOPÂTRE. — Vous mentez, aux oreilles mêmes des Dieux! Mais, s'il en est, ou s'il en fut jamais un pareil, cet homme dépasse la puissance des rêves : la nature manque d'étoffe pour lutter de formes étranges avec l'imagination : cependant, imaginer un Antoine était un chef-d'œuvre où la nature l'emportait sur l'imagination, et qui rejetait au néant toutes les ombres.

DOLABELLA. — Écoutez-moi, bonne Madame. La perte que vous avez faite, est comme vous grande; et votre douleur est à sa taille. Puissé-je ne jamais obtenir le succès que je poursuivrai, s'il n'est pas vrai que je ressens, par le choc en retour du vôtre, un chagrin qui me frappe à la racine même du cœur.

CLÉOPÂTRE. — Je vous remercie, Seigneur. Savez-vous quelle est l'intention de César à mon égard?

DOLABELLA. — J'ai répugnance à vous apprendre ce que je voudrais que vous connussiez.

CLÉOPÂTRE. — Voyons, je vous en prie, Seigneur....

DOLABELLA. — Bien qu'il soit plein d'honneur....

CLÉOPÂTRE. — Il me conduira à la suite de son triomphe, n'est-ce pas?

DOLABELLA. — Oui, Madame; je le sais. (*Fanfares au dehors.*)

VOIX *à l'extérieur.* — Faites place ici! — César!



CLÉOPATRE. Viens, mortel assassin, coupe d'un seul coup avec tes dents aigues ce nœud compliqué de la vie. (Acte V, sc. II.)

Entrent CESAR, GALLUS, PROCULÉIUS, MÉCÈNE, SÉLEUCUS, *et des gens de leurs suites.*

César. — Où est la reine d'Égypte?

Dolabella. — C'est l'empereur, Madame. (*Cléopâtre s'agenouille.*)

César. — Relevez-vous, vous ne vous agenouillerez pas : je vous prie de vous relever; relevez-vous, reine d'Egypte.

Cléopâtre. — Seigneur, les Dieux veulent qu'il en soit ainsi : je dois obéir à mon Seigneur et maître.

César. — Ne vous attachez pas à de sombres pensées : les injures que vous nous avez faites, quoique écrites dans notre chair, nous ne voulons nous les rappeler que comme des choses amenées par le hasard.

Cléopâtre. — Unique Seigneur de l'univers, je ne puis assez bien plaider ma cause pour faire apparaître mon innocence; mais je confesse que j'ai succombé sous ces fragiles instincts qui si souvent déjà ont déshonoré notre sexe.

César. — Cléopâtre, sachez que nous sommes plutôt disposé à excuser vos fautes qu'à les punir : si vous vous conformez à nos intentions, qui sont à votre égard des plus bienveillantes, vous trouverez dans ce changement un bénéfice; mais si vous cherchez, en suivant la conduite d'Antoine, à m'imposer une cruauté, vous vous frustrerez vous-même de ma bienveillance, et vous livrerez vos enfants à cette ruine dont je les préserverai, si vous vous appuyez sur moi. Je vais maintenant partir.

Cléopâtre. — Pour le lieu de l'univers que vous voudrez; l'univers est à vous, et nous, vos écussons et vos signes de victoire, nous devons être suspendus à la place qu'il vous plaira. (*Elle lui remet un papier.*) Prenez ceci, mon bon Seigneur.

César. — Vous me conseillerez pour tout ce qui concerne Cléopâtre.

Cléopâtre. — Voici la note de tout ce que je possède, argent, bijoux, argenterie : elle est exactement dressée, sauf les bagatelles dont on n'a pas tenu compte. Où est Séleucus?

Séleucus. — Ici, Madame.

Cléopâtre. — C'est mon trésorier; qu'il dise, à son propre péril, si j'ai réservé pour moi quelque chose. Dis la vérité, Séleucus.

Séleucus. — Madame, j'aimerais mieux sceller mes lèvres que de dire ce qui n'est pas, même pour sauver ma tête.

Cléopâtre. — Qu'est-ce que j'ai gardé?

Séleucus. — Assez pour racheter ce que vous avez déclaré posséder.

César. — Voyons, ne rougissez pas, Cléopâtre; j'approuve en cela votre sagesse.

Cléopâtre. — Voyez, César! Oh! contemplez, comme la grandeur est bien vite suivie! mes gens se disposent à être les vôtres, et s'il était possible que nous échangions nos fortunes, les vôtres seraient les miens. L'ingratitude de ce Séleucus me rend folle de fureur. Ô esclave, d'aussi peu de foi que l'amour acheté! Comment! est-ce que tu t'en vas? tu reviendras, je te le garantis; tes yeux seront forcés de me voir, quand bien même ils auraient des ailes pour me fuir, esclave, scélérat sans âme, chien! ô rare modèle de bassesse!

César. — Bonne reine, laissez-nous vous intercéder.

Cléopâtre. — Ô César, quelle honte blessante cela est pour moi! Comment tu daignes me visiter ici, tu honores de la présence de ta Seigneurie une personne aussi humiliée, et il faut que mon propre serviteur augmente la somme de mes disgrâces par l'addition de sa malice! Voyons, bon César, admets que j'aie conservé quelques bagatelles de Dame, quelques babioles sans importance, quelques objets sans prix, tels que ceux dont nous faisons présent aux amis ordinaires; admets encore que j'aie mis à part quelque plus noble cadeau pour Livie ou Octavie, afin de me gagner leur médiation, faudra-t-il pour cela que je sois dévoilée par quelqu'un que j'ai nourri? Grands Dieux! cela me fait plus de mal que la chute même que je subis. (*A Séleucus.*) Je t'en prie, pars d'ici, ou les derniers jets de flamme de mon âme vont s'élancer à travers les cendres de ma mauvaise fortune : — si tu étais un homme, tu aurais eu pitié de moi.

César. — Silence, Séleucus. (*Sort Séleucus.*)

Cléopâtre. — Qu'on sache donc bien que nous les plus grands de la terre, nous sommes jugés faussement pour des actions que d'autres ont commises; et lorsque nous tombons, nous portons la peine méritée par d'autres : on nous doit vraiment compassion.

César. — Cléopâtre, nous n'avons point placé sur la liste de nos conquêtes, ni ce que vous avez réservé, ni ce que vous avez avoué : que cela continue à être à vous, et usez-en à votre

plaisir; et croyez que César n'est pas un marchand pour trafiquer avec vous des choses que vendent les marchands. Conservez donc votre sérénité, ne faites pas de vos pensées des prisons pour votre âme : non, chère reine, car nous entendons prendre à votre égard les dispositions que vous conseillerez vous-même. Mangez et dormez : notre sollicitude et notre pitié s'étendent à ce point sur vous que nous restons votre ami; et maintenant adieu.

Cléopâtre. — Mon maître et mon Seigneur!

César. — Non, il n'en est pas ainsi. Adieu. (*Fanfare. Sortent César et sa suite.*)

Cléopâtre. — Il me flatte, mes filles, il me flatte de belles paroles, afin que je manque de noblesse envers moi-même : mais, écoute, Charmian. (*Elle chuchote avec Charmian.*)

Iras. — Finissons-en, bonne Madame; le jour brillant est achevé, et nous sommes destinées aux ténèbres.

Cléopâtre. — Reviens bien vite : j'ai déjà donné des ordres, et tout est préparé; va, exécute en toute hâte la chose.

Charmian. — J'y vais, Madame.

Rentre DOLABELLA.

Dolabella. — Où est la reine?

Charmian. — Voyez, Seigneur. (*Elle sort.*)

Cléopâtre. — Dolabella!

Dolabella. — Madame, engagé par le serment que je vous ai donné sur votre ordre, serment que mon amitié m'impose de tenir religieusement, je vous apprends ceci : César a décidé que son voyage se ferait par la Syrie, et d'ici à trois jours, il doit vous envoyer devant lui, vous et vos enfants : faites de cette information le meilleur usage que vous pourrez : j'ai accompli votre désir et ma promesse.

Cléopâtre. — Dolabella, je resterai votre débitrice.

Dolabella. — Et moi, votre serviteur. Adieu, bonne reine; il faut que j'aille rejoindre César.

Cléopâtre. — Adieu, et tous mes remercîments. (*Sort Dolabella.*) Eh bien, Iras, qu'en penses-tu? tu seras aussi bien que moi montrée dans Rome comme une marionnette égyptienne : des esclaves artisans avec leurs tabliers graisseux, leurs règles et leurs marteaux, nous soulèveront pour nous voir; nous serons enveloppées dans le nuage de leurs épaisses haleines, puantes de grossière nourriture, et forcées de boire leur vapeur.

Iras. — Les Dieux le défendent!

Cléopâtre. — Ce n'est que trop certain, Iras : d'insolents licteurs nous conduiront comme des gourgandines; de misérables rimeurs nous chansonneront sur des airs faux : les ingénieux comédiens nous représenteront dans leurs improvisations, et mettront en scène nos fêtes d'Alexandrie; Antoine sera introduit ivre sur le théâtre, et je verrai quelque Cléopâtre jouvenceau jouer mon personnage en miaulant, et donner à ma grandeur la posture d'une prostituée.

Iras. — Ô Dieux bons!

Cléopâtre. — Ce n'est que trop certain.

Iras. — Je ne verrai jamais cela, car je suis sûre que mes ongles sont plus forts que mes yeux.

Cléopâtre. — Vraiment, c'est le moyen de déjouer leurs préparatifs et de triompher de leurs très-certaines intentions.

Rentre CHARMIAN.

Cléopâtre. — Eh bien, Charmian! — Allons, mes femmes, parez-moi comme une reine : allez me chercher mes plus beaux atours : — je vais une fois encore sur le Cydnus à la rencontre de Marc Antoine : — va, mon espiègle Iras. — Maintenant, noble Charmian, nous allons nous dépêcher bien vite, et lorsque tu m'auras rendu ce service, je te donnerai permission de t'amuser jusqu'au jour du jugement. — Apporte notre couronne et tout. (*Sort Iras. Bruit à l'extérieur.*) Pourquoi ce bruit?

Entre un soldat de la garde.

Le garde. — Il y a ici un compère de la campagne qui veut absolument être introduit en présence de Votre Altesse : il vous apporte des figues.

Cléopâtre. — Qu'on l'introduise. (*Sort le garde.*) Comme un pauvre instrument peut accomplir une noble action! Il m'apporte la liberté! Ma résolution est arrêtée, et je n'ai plus rien de la femme en moi : maintenant, de la tête aux pieds, je suis ferme comme le marbre; maintenant, la capricieuse lune n'est plus une planète à laquelle j'obéisse.

Rentre le garde *avec* un paysan *portant un panier.*

Le garde. — Voici l'homme.

Cléopâtre. — Sors, et laisse-le. (*Sort le garde.*)

As-tu là ce gentil ver du Nil qui tue sans faire souffrir?

Le paysan. — Oui, en vérité, je l'ai : mais je ne voudrais pas être l'individu qui vous conseillerait de le toucher, car sa morsure est *immortelle;* ceux qui en meurent s'en rétablissent rarement, ou même jamais.

Cléopâtre. — Te rappelles-tu quelqu'un qui en soit mort?

Le paysan. — Beaucoup, des hommes et des femmes aussi J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier : une très-honnête femme, mais quelque peu adonnée au mensonge, ce qu'une honnête femme ne devrait pas être, si ce n'est par manière d'honnêteté : — on disait comment elle était morte de sa piqûre, quelle souffrance elle avait ressentie; — en vérité, elle porte très-bon témoignage en faveur de ce serpent; mais ceux qui veulent croire tout ce qu'on dit ne se sauveront jamais par la moitié de ce qu'ils font : mais ce qui est très-*faillible*, c'est que ce serpent est un drôle de serpent.

Cléopâtre. — Tire-toi d'ici; adieu.

Le paysan. — Je vous souhaite bien de la joie avec le serpent. (*Il dépose le panier.*)

Cléopâtre. — Adieu.

Le paysan. — Vous pouvez bien croire, voyez-vous, que le serpent fera comme c'est son genre de faire.

Cléopâtre. — Oui, oui, adieu.

Le paysan. — Voyez-vous, on ne doit confier ce serpent qu'à la garde de personnes prudentes; car, pour dire la vérité, il n'y a dans ce serpent aucune bonté.

Cléopâtre. — N'en prends point souci; on y veillera.

Le paysan. — Très-bien. Ne lui donnez rien, je vous en prie, car il ne vaut pas la peine d'être nourri.

Cléopâtre. — Est-ce qu'il me mangera?

Le paysan. — Vous devez bien croire que je ne suis pas assez simple pour ne pas savoir que le diable lui-même ne mangerait pas une femme : je sais qu'une femme est un plat pour les Dieux, si le diable n'en fait pas la sauce. Mais vraiment ces putassiers de diables font grand tort aux Dieux avec leurs femmes; car sur dix que font les Dieux, les diables en gâtent cinq.

Cléopâtre. — Bon, va-t'en, adieu.

Le paysan. — Oui, ma foi, je vous souhaite bien du plaisir avec le serpent. (*Il sort.*)

Rentre IRAS *avec une robe, une couronne, etc.*

Cléopâtre. — Donne-moi ma robe, place ma couronne sur ma tête; je sens en moi la soif de l'immortalité. Maintenant jamais plus le suc des grappes d'Égypte ne mouillera cette lèvre : — dépêche, dépêche, ma bonne Iras; vite. Il me semble que j'entends Antoine m'appeler; je le vois se relever pour louer ma noble action; je l'entends se moquer du bonheur de César, — le bonheur que les Dieux accordent aux hommes pour servir d'excuse à leurs colères ultérieures. — Je viens, mon époux : maintenant je prouve par mon courage mes titres à ce nom! Je ne suis plus qu'air et feu, j'abandonne à la vie plus grossière mes autres éléments. Là, — avez-vous fini? — Viens maintenant et reçois la dernière chaleur de mes lèvres. Adieu, ma chère Charmian; long adieu, Iras. (*Elle les embrasse. Iras tombe et meurt.*) Ai-je donc l'aspic sur mes lèvres? Tu tombes? Si toi et la nature vous pouvez si doucement vous séparer, le coup de la mort est comme la chiquenaude d'un amant, qui blesse et qui est désirée. Es-tu donc immobile? Si c'est ainsi que tu t'es évanouie, tu déclares au monde qu'il ne vaut pas la peine qu'on prenne congé de lui.

Charmian. — Dissous-toi, épais nuage, et verse la pluie, afin que je puisse dire que les Dieux eux-mêmes pleurent!

Cléopâtre. — Voici qui me montre vile : si elle rencontre la première Antoine à la chevelure bouclée, il la questionnera et lui donnera ce baiser dont la possession est pour moi le ciel. (*Elle prend un aspic qu'elle applique sur son sein.*) Viens, mortel assassin, coupe d'un seul coup avec tes dents aiguës ce nœud compliqué de la vie : pauvre sot venimeux, entre en fureur, et dépêche-toi. Oh! que ne peux-tu parler, pour que je t'entende appeler le grand César un âne impolitique!

Charmian. — O étoile d'Orient!

Cléopâtre. — Paix, paix! ne vois-tu pas l'enfant que j'ai au sein, et qui tette sa nourrice pour l'endormir?

Charmian. — Oh! brise-toi, brise-toi, mon cœur!

Cléopâtre. — Aussi délicieux que le baume, aussi doux que l'air, aussi aimable.... — O Antoine! — Vraiment je vais te prendre toi aussi : (*Elle applique un autre aspic sur son bras.*) pourquoi resterais-je.... (*Elle tombe sur un lit et meurt.*)

Charmian. — Dans ce monde insensé? — Allons,

adieu. Maintenant tu peux être fière, mort, tu as en ta possession une femme sans pareille! — Fenêtres duvetées, fermez-vous, et que le doré Phébus ne soit contemplé jamais plus par des yeux aussi royaux! — Votre couronne est de travers; je vais la replacer droite, et puis remplir mon rôle.

Entre LA GARDE *avec précipitation.*

PREMIER GARDE. — Où est la reine?

CHARMIAN. — Parlez doucement, ne l'éveillez pas.

PREMIER GARDE. — César a envoyé....

CHARMIAN. — Un messager trop lent. (*Elle s'applique un aspic.*) Oh, vite, dépêche-toi : je sens déjà ton pouvoir.

PREMIER GARDE. — Approchez, holà! tout ne va pas bien, César est trompé.

SECOND GARDE. — Il y a ici Dolabella envoyé par César; appelez-le.

PREMIER GARDE. — Qu'est-ce qu'on a fait ici? Charmian, est-ce là bien agir?

CHARMIAN. — C'est bien agir, et comme il convenait à une princesse descendue de tant de rois souverains. Ah, soldat! (*Elle meurt.*)

Rentre DOLABELLA.

DOLABELLA. — Qu'est-ce qui se passe ici?

SECOND GARDE. — Toutes mortes.

DOLABELLA. — César, tes craintes ont touché juste : tu viens en personne pour voir accomplir l'acte redouté que tu cherchais à prévenir.

UNE VOIX *de l'extérieur.* — Place ici! place à César!

Rentre CÉSAR *avec sa suite.*

DOLABELLA. — O Seigneur, vous êtes un trop sûr augure : ce que vous craigniez est fait.

CÉSAR. — Existence bravement terminée! elle a surpris nos desseins, et comme une personne royale, elle a pris son parti. — Comment sont-elles mortes? je ne les vois pas saigner.

DOLABELLA. — Qui était avec elles au dernier moment?

PREMIER SOLDAT. — Un simple paysan qui lui a porté des figues; voici son panier.

CÉSAR. — Empoisonnées, alors.

PREMIER GARDE. — O César! cette Charmian vivait il n'y a qu'un instant : elle était debout et parlait : je l'ai trouvée rajustant le diadème de sa maîtresse morte; elle s'est levée en tremblant, et s'est soudain affaissée.

CÉSAR. — Oh! la noble faiblesse! — Si elles avaient avalé du poison, on le reconnaîtrait au gonflement extérieur : mais elle a l'air de dormir, comme si elle voulait prendre un autre Antoine dans l'irrésistible filet de sa grâce.

DOLABELLA. — Là, sur son sein, il y a un petit jet de sang, et un peu de gonflement; la même chose sur son bras.

PREMIER GARDE. — C'est la trace d'un aspic, et il y a sur les feuilles de ces figues la même bave que les aspics laissent sur les cavernes du Nil.

CÉSAR. — Il est très-probable que c'est ainsi qu'elle est morte, car son médecin me dit qu'elle avait fait des recherches infinies sur la manière la plus aisée de mourir. — Enlevez-la sur son lit, et emportez ses femmes du monument : — elle sera ensevelie aux côtés de son Antoine; nul tombeau sur la terre n'enfermera un couple aussi fameux. D'aussi grands événements que ceux-là frappent ceux même qui les font, et la pitié qu'inspire leur histoire égale la gloire de celui qui les a réduits à être plaints. Notre armée accompagnera ces funérailles en tenue solennelle; et puis, à Rome. Viens, Dolabella, aie soin que l'ordre le plus scrupuleux préside à cette grande solennité. (*Ils sortent.*)




ROMEO & JULIETTE

PERSONNAGES DU DRAME.

DELLA SCALA, prince de Vérone.
PARIS, jeune gentilhomme, parent du prince.
MONTAIGU, CAPULET, } chefs de deux maisons en guerre l'une contre l'autre.
Un vieillard, oncle de CAPULET.
ROMÉO, fils de MONTAIGU.
MERCUTIO, parent du prince, et ami de ROMÉO.
BENVOLIO, neveu de MONTAIGU, et ami de ROMEO.
TEBALDO, neveu de Madonna CAPULET.
Le frère LAURENT, franciscain.
Le frère JEAN, franciscain.
BALTHAZAR, domestique de ROMÉO.
SAMSON, GRÉGOIRE, } domestiques de CAPULET.
ABRAHAM, domestique de MONTAIGU.
Un apothicaire.
Trois musiciens.
Le choeur.
Le page de PARIS.
Le page de MERCUTIO.
PIERRE.
Un officier.

Madonna MONTAIGU, femme de MONTAIGU.
Madonna CAPULET, femme de CAPULET.
JULIETTE, fille de CAPULET.
LA NOURRICE de JULIETTE.

Citoyens de Vérone, hommes et femmes parents des deux maisons, masques, gardes, veilleurs de nuit et comparses.

Scène. — A Vérone ; au cinquième acte, un instant à Mantoue.

ROMÉO ET JULIETTE.

PROLOGUE.

LE CHOEUR.

Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène, la vieille rivalité de deux familles, toutes deux égales en dignités, éclate en rixes nouvelles, et le sang des citoyens souille les mains des citoyens. Des reins funestes de ces deux ennemis, sortent deux amants à l'étoile contraire, dont les lamentables mésaventures enseveliront dans leurs tombeaux la lutte de leurs parents. Les terribles péripéties de leur amour marqué de mort, et la rage prolongée de leurs parents que rien ne pourra arrêter, si ce n'est la fin de leurs enfants, vont être sur notre théâtre le sujet qui remplira les deux prochaines heures; si vous voulez bien prêter à cette histoire une patiente attention, notre zèle s'efforcera de remédier à ce qui se trouvera insuffisant.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique.

Entrent SAMSON *et* GRÉGOIRE, *armés d'épées et de boucliers.*

SAMSON. — Grégoire, sur ma parole, ils ne nous monteront pas ainsi sur le dos.

GRÉGOIRE. — Non, car autrement nous serions des portefaix.

SAMSON. — Je veux dire que s'ils nous échauffent la bile, nous saurons tenir bon.

GRÉGOIRE. — Oui, tant que tu vivras, fais en sorte que ta tête tienne bon sur tes épaules.

SAMSON. — Je frappe vivement une fois ému.

GRÉGOIRE. — Oui, mais tu n'es pas aisément *ému* à frapper.

SAMSON. — Un chien de la maison de Montaigu suffit pour m'émouvoir.

GRÉGOIRE. — Être ému, c'est se remuer; être vaillant, c'est tenir ferme sans bouger : par conséquent, si tu es ému, tu t'enfuis.

SAMSON. — Un chien de cette maison m'émeut à me faire tenir ferme : je garderai la muraille

contre n'importe quel garçon ou quelle fille de la maison de Montaigu.

GRÉGOIRE. — Cela montre que tu es un faible esclave : car c'est le plus faible qui tient le côté du mur.

SAMSON. — C'est juste ; par conséquent les femmes étant les vases les plus faibles, sont toujours poussées contre le mur : par conséquent, je pousserai loin du mur les valets de Montaigu, et je pousserai ses servantes contre le mur.

GRÉGOIRE. — La querelle est entre nos maîtres, et entre nous leurs serviteurs.

SAMSON. — C'est tout un; je veux me montrer tyran : quand j'aurai combattu avec les hommes, je serai cruel avec les filles, je leur secouerai les puces.

GRÉGOIRE. — Secouer les puces aux filles !

SAMSON. — Oui, leur secouer leurs puces, ou bien leurs pucelages ; donne à cela le sens que tu voudras.

GRÉGOIRE. — Non, c'est à celles qui le sentiront à s'en arranger.

SAMSON. — C'est moi qu'elles sentiront, tant qu'il me restera un atome de force, et l'on sait si je suis un morceau de chair à tenir bon.

GRÉGOIRE. — Il est bien que tu ne sois pas un poisson ; tu aurais été un maquereau de deux sous Tire ton outil, en voici venir deux de la maison de Montaigu.

SAMSON. — Mon arme est tirée ; cherche-leur querelle, je viendrai par derrière toi.

GRÉGOIRE. — Comment ça, en tournant ton derrière et en t'enfuyant?

SAMSON. — N'aie pas peur de moi.

GRÉGOIRE. — Avoir peur de toi, non certes; mais c'est de ta peur que j'ai peur.

SAMSON. — Faisons en sorte d'avoir la loi de notre côté; laissons-les commencer.

GRÉGOIRE. — Je froncerai le sourcil en passant près d'eux ; qu'ils le prennent comme ils l'entendront.

SAMSON. — Certes, et comme ils l'oseront. Je vais mordre mon pouce devant eux, ce qui est une honte, s'ils le supportent.

Entrent ABRAHAM *et* BALTHAZAR.

ABRAHAM. — Est ce pour nous que vous mordez votre pouce, Monsieur ?

SAMSON. — Je mords mon pouce, Monsieur.

ABRAHAM. — Est-ce pour nous que vous mordez votre pouce, Monsieur ?

SAMSON, *à part à Grégoire*. — La loi sera-t-elle pour nous, si je dis oui?

GRÉGOIRE, *à part à Samson*. — Non.

SAMSON. — Non, Monsieur; je ne mords pas mon pouce pour vous, Monsieur, mais je mords mon pouce.

GRÉGOIRE. — Est-ce une querelle que vous cherchez, Monsieur?

ABRAHAM. — Une querelle, Monsieur ! non, Monsieur.

SAMSON. — Si c'est là ce que vous cherchez, Monsieur, je suis votre homme : je sers un maître qui vaut le vôtre.

ABRAHAM. — Il ne vaut pas mieux.

SAMSON. — Bien, Monsieur.

GRÉGOIRE, *à part à Samson*. — Dis qu'il vaut mieux ; voici venir un des parents de mon maître.

SAMSON. — Oui, Monsieur, qui vaut mieux.

ABRAHAM. — Vous mentez.

SAMSON. — Dégainez, si vous êtes des hommes. — Grégoire, rappelle-toi ton fameux coup. (*Ils combattent.*)

Entre BENVOLIO.

BENVOLIO. — Séparez-vous, insensés ; rengainez vos épées ; vous ne savez pas ce que vous faites. (*Il les force à rengainer leurs épées.*)

Entre TEBALDO.

TEBALDO. — Comment, tu as dégainé parmi ces valets sans courage ? Retourne-toi, Benvolio, et regarde ta mort en face.

BENVOLIO. — Je m'efforçais seulement de rétablir la paix ; rengaine ton épée, ou sers-t'en pour m'aider à séparer ces hommes.

TEBALDO. — Comment ! tu as dégainé, et tu parles de paix ! Je hais ce mot, comme je hais l'enfer, tous les Montaigus, et toi : en garde, lâche ! (*Ils se battent.*)

Entrent diverses personnes des deux maisons qui se joignent à la mêlée ; puis entrent des citoyens avec des bâtons et des pertuisanes.

LES CITOYENS. — Des bâtons ! des cannes ! des pertuisanes ! Rossez-les ! A bas les Capulets ! à bas les Montaigus !

Entrent CAPULET *dans sa robe de chambre et* MADONNA CAPULET.

CAPULET. — Qu'est-ce que ce tapage? — Holà ! donnez-moi ma grande épée !

MADONNA CAPULET. — Une béquille! une béquille! Pourquoi demandez-vous une épée?

CAPULET. — Mon épée, dis-je! Le vieux Montaigu est accouru, et brandit sa lame pour me défier.

Entrent MONTAIGU *et* MADONNA MONTAIGU.

MONTAIGU. — Scélérat de Capulet! — Ne me retiens pas, laisse-moi aller.

MADONNA MONTAIGU. — Tu ne bougeras pas d'une semelle pour aller chercher un ennemi.

Entre LE PRINCE *avec sa suite.*

LE PRINCE. — Sujets rebelles, ennemis de la paix, qui abusez de cet acier souillé du sang de vos voisins.... — Eh bien, est-ce qu'ils ne vont pas m'écouter? — Holà, qu'est-ce à dire? Hommes, bêtes, qui éteignez le feu de votre rage pernicieuse avec les fontaines de pourpre jaillissant de vos veines, sous peine de la torture, que vos mains sanglantes jettent à terre ces armes mal gouvernées, et écoutez la sentence de votre prince irrité. Par ton fait, vieux Capulet, et par ton fait, Montaigu, trois rixes civiles, sorties d'un mot dit en l'air, ont trois fois troublé le repos de nos rues, et forcé les anciens citoyens de Vérone à dépouiller leurs graves et décents ornements, et à brandir dans des mains vieilles comme elles de vieilles pertuisanes rongées par la rouille de la paix, afin de séparer votre haine invétérée. Si jamais vous troublez encore nos rues, vos vies payeront le dommage fait à la paix. Pour le moment, que tout le monde s'en aille : vous, Capulet, vous allez venir avec moi; vous, Montaigu, vous viendrez cette après-midi, pour connaître sur cette affaire notre décision ultérieure, au vieil hôtel de ville, le lieu ordinaire de nos jugements. Une fois encore, sous peine de mort, que tout le monde parte (*Sortent le prince et les gens de sa suite, Capulet, Madonna Capulet, Tebaldo, les citoyens et les serviteurs.*)

MONTAIGU. — Qui a déterminé cette nouvelle explosion d'une antique querelle? Parlez, neveu, étiez-vous là, quand elle a commencé?

BENVOLIO. — Les domestiques de votre ennemi, et les vôtres, s'étaient pris aux cheveux avant mon arrivée : j'ai dégainé pour les séparer; à ce moment est venu le furieux Tebaldo, son épée toute prête, avec laquelle, pendant qu'il carillonnait des défis à mes oreilles, il exécutait des moulinets autour de sa tête, lui faisant couper le vent, qui, ne se sentant blessé en aucune façon, lui payait sa colère en sifflets de mépris : pendant que nous échangions des bottes et des coups, d'autres, puis d'autres sont venus, et ils se sont mis à se battre mutuellement, jusqu'au moment où le prince est arrivé et a séparé les deux partis.

MADONNA MONTAIGU. — Où est Roméo? L'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien joyeuse qu'il ne se soit pas trouvé dans cette rixe.

BENVOLIO. — Madame, une heure avant que le bien-aimé soleil eût montré sa tête à la fenêtre d'or de l'orient, une inquiétude d'esprit m'a poussé à sortir, et sous le bosquet de sycomores planté à l'ouest de ce côté de la ville, j'ai vu votre fils, tout aussi matinal que moi, qui se promenait : je me suis dirigé vers lui, mais il m'avait aperçu, et il s'est esquivé sous le couvert du bois : moi, mesurant ses sentiments sur les miens, qui sont d'autant plus occupés qu'ils sont plus solitaires, j'ai poursuivi ma fantaisie, sans poursuivre la sienne, et j'ai évité avec plaisir celui qui avait plaisir à m'éviter.

MONTAIGU. — On l'a vu bien des matinées déjà en cet endroit, augmentant par ses larmes la fraîche rosée du matin, ajoutant par ses profonds soupirs d'autres nuages aux nuages; mais aussitôt que le soleil qui porte la joie à tout l'univers, commence au plus lointain de l'orient à ouvrir les rideaux d'ombres du lit de l'Aurore, mon fils mélancolique se sauve au logis pour éviter la lumière, et là s'enfermant tout seul dans sa chambre, clôt ses fenêtres, tire le verrou à la belle lumière du jour, et se compose une nuit artificielle pour son usage : cette humeur-là peut avoir et présage de mauvais résultats, à moins que de bons conseils ne parviennent à en écarter la cause.

BENVOLIO. — Mon noble oncle, en connaissez-vous la cause?

MONTAIGU. — Je ne la connais pas, et je n'ai pu l'apprendre de lui.

BENVOLIO. — Avez-vous employé quelques moyens pour le presser de vous la dire?

MONTAIGU. — Je l'en ai pressé moi-même, et je l'en ai fait presser par de nombreux amis; mais il reste l'unique conseiller de ses sentiments, et il est pour lui-même, — sage, jusqu'à quel point, je ne saurais le dire, — mais aussi discret, aussi caché, aussi difficile à sonder et à pénétrer que l'est le bouton piqué par un ver envieux, avant qu'il puisse

étendre ses douces feuilles à l'air et exposer sa beauté au soleil. Si nous pouvions seulement apprendre d'où viennent ses chagrins, nous serions aussi heureux de les guérir que de les connaître.

Benvolio. — Voyez, le voici qui vient; retirez-vous, je vous prie; je connaîtrai son chagrin, ou il faudra qu'il me refuse plus d'une fois.

Montaigu. — Je désire, puisque tu consens à rester, que tu sois assez heureux pour lui arracher une confession sincère. Venez, Madame, partons. (*Sortent Montaigu et Madonna Montaigu.*)

Entre ROMÉO.

Benvolio. — Bonne matinée, cousin.

Roméo. — Le jour est-il donc si jeune?

Benvolio. — Il vient de sonner neuf heures.

Roméo. — Hélas, pauvre moi! les heures tristes semblent longues. N'est-ce pas mon père qui vient de s'éloigner à si grands pas?

Benvolio. — Oui. — Quel est le chagrin qui allonge les heures de Roméo?

Roméo. — Le chagrin de ne pas posséder la chose dont la possession rendrait les heures courtes.

Benvolio. — Nous sommes en amour?

Roméo. — Hors....

Benvolio. — Hors d'amour?

Roméo. — *Hors* de la faveur de celle pour qui je suis *en* amour.

Benvolio. — Hélas! pourquoi faut-il que l'amour, qui est si noble d'aspect, mis à l'épreuve, soit si tyrannique et si brutal?

Roméo. — Hélas! pourquoi faut-il que l'amour, dont la vue est toujours couverte d'un bandeau, puisse sans yeux trouver le chemin qui mène à ses caprices? Où allons-nous dîner? — Hélas de moi! — Quelle querelle aviez-vous ici tout à l'heure? mais non, ne me la racontez pas; car j'ai tout appris. On peut faire beaucoup avec la haine, mais encore plus avec l'amour. O amour querelleur! O haine aimante! O toute chose d'abord créée de rien! O lourde légèreté! sérieuse vanité! chaos informe de formes harmonieuses au regard! plume de plomb! fumée brillante! feu de glace! santé malade! sommeil toujours éveillé qui est ce qu'il n'est pas! voilà l'amour que je ressens, et pourtant je n'y sens pas d'amour. Est-ce que tu ne ris pas?

Benvolio. — Non, cousin, je pleure plutôt.

Roméo. — Bon cœur! et de quoi?

Benvolio. — De l'oppression de ton bon cœur.

Roméo. — Eh bien, tel est le méfait de l'amour. Mes chagrins dormaient profondément dans mon sein, tu les forces à déborder si tu verses en moi les tiens; cette affection que tu m'as montrée ajoute encore à ma douleur déjà trop grande, un surcroît de douleur. L'amour est une fumée faite de la vapeur des soupirs; satisfait, c'est un feu qui brille dans les yeux de l'amant; contrarié, c'est une mer nourrie des larmes de l'amant : qu'est-ce encore? une folie très-discrète, une amertume qui étouffe, une douceur qui soutient. Adieu, mon cousin. (*Il fait un mouvement pour partir.*)

Benvolio. — Doucement! j'irai avec vous : si vous me laissez ainsi, vous me faites injure.

Roméo. — Bah, je me suis perdu moi-même; je ne suis pas ici; ce n'est pas Roméo qui est ici; il est quelque autre part.

Benvolio. — Dites-le-moi sérieusement, qui est-ce que vous aimez?

Roméo. — Quoi! vais-je soupirer et te le dire?

Benvolio. — Soupirer! non, pourquoi? mais dites-moi sérieusement qui vous aimez.

Roméo. — Ordonne à un homme malade de faire sérieusement son testament. Oh, qu'il est *mal* d'importuner de ce mot un homme qui est si *malade!* Sérieusement, cousin, j'aime une femme.

Benvolio. — J'avais à peu près touché aussi juste, lorsque j'ai supposé que vous aimiez.

Roméo. — Un très-bon tireur! Celle que j'aime est belle.

Benvolio. — Une belle marque bien visible est la plus vite touchée, beau cousin.

Roméo. — Bon, pour cette marque-ci vous visez de travers : elle ne peut être touchée avec l'arc de Cupidon, elle a l'âme de Diane; et bien armée de la ferme cuirasse de Chasteté, elle vit à l'abri des faibles et enfantines flèches de l'Amour. Elle ne veut ni soutenir le siége des paroles d'amour, ni accepter le défi des yeux assaillants, ni ouvrir son corsage à l'or qui séduit les saints : oh! elle est riche en beauté, et n'est pauvre qu'en ceci, que lorsqu'elle mourra, avec sa beauté mourra son trésor.

Benvolio. — Alors elle a juré qu'elle vivrait toujours chaste?

Roméo. — Elle l'a juré, et par cette économie, elle fait un grand gaspillage de biens, car la beauté, affamée par sa sévérité, ruine la beauté de toute postérité. Elle est trop belle, trop sage;



Grégoire, *à part, à Samson.* Dis qu'il vaut mieux; voici venir un des parents de mon maître.

Samson. Oui, Monsieur, qui vaut mieux.

Abraham. Vous mentez. (Acte I, sc. I.)

trop sagement belle pour mériter son salut en me désespérant : elle a juré de ne pas aimer, et grâce à ce vœu, je meurs au sein de la vie, moi qui vis pour le dire.

Benvolio. — Suis mon conseil, oublie de penser à elle.

Roméo. — Oh ! apprends-moi comment je pourrais oublier de penser.

Benvolio — En accordant la liberté à tes yeux ; regarde d'autres beautés.

Roméo. — C'est le moyen d'appeler la sienne exquise, que de passer l'examen des autres : les heureux masques qui baisent les joues des belles Dames, grâce à leur couleur noire, nous laissent supposer qu'ils cachent la beauté ; celui qui est frappé de cécité ne peut oublier pour cela le précieux trésor perdu de sa vue. Montrez-moi une maîtresse d'une beauté plus qu'ordinaire, que sera pour moi sa beauté ! rien qu'une note où je lirai un commentaire explicatif de cette autre beauté qui dépasse la beauté plus qu'ordinaire. Adieu : tu ne peux m'apprendre à oublier.

Benvolio. — Je te payerai cette science-là, ou je mourrai endetté. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent CAPULET, PÂRIS *et* un valet.

Capulet. — Mais Montaigu est condamné aussi bien que moi, et à la même peine : et je ne pense pas qu'il soit bien dur à des hommes aussi vieux que nous le sommes de garder la paix.

Paris. — Vous êtes tous deux très-estimés, et c'est pitié que vous ayez vécu si longtemps en querelle. Mais, Monseigneur, dites-moi maintenant, que répondez-vous à mon ouverture ?

Capulet. — Je ne puis vous répondre qu'en vous répétant ce que je vous ai déjà dit : mon enfant est encore nouvelle venue dans le monde ; elle n'a pas accompli sa quatorzième année ; il faut encore que deux étés se flétrissent dans leur orgueil, avant que nous la jugions mûre pour le mariage.

Paris. — De plus jeunes qu'elles sont d'heureuses mères.

Capulet. — Oui, mais celles qui sont mères si tôt, sont trop vite abîmées. La terre a englouti toutes mes espérances ; il ne me reste qu'elle, et elle est la Dame qui espère *ma terre*, à moi. Mais faites-lui la cour, gentil Pâris, gagnez son cœur ; ma volonté ne dépend que de son consentement ; si elle vous agrée, son choix dictera ma décision et je vous donnerai ma voix avec bonheur. Ce soir je donne la fête que j'ai depuis si longues années habitude de donner ; j'y ai invité beaucoup des personnes que j'aime ; soyez un des convives, et non le moins bien venu ; accroissez leur nombre. Venez contempler ce soir, à ma pauvre maison, ces étoiles marchant sur terre qui font paraître noir le ciel brillant : ce même plaisir que ressentent les gaillards jeunes gens, lorsqu'Avril au joli costume arrive sur les talons du boiteux hiver, vous le goûterez ce soir, chez moi, parmi toutes ces fraîches femmes en boutons. Écoutez-les, regardez-les toutes, et aimez celle dont le mérite vous paraîtra le plus grand : la mienne sera parmi celles que vous verrez en si grand nombre, et si elle ne compte pas pour sa valeur, elle comptera toujours comme chiffre. Allons, venez avec moi. — Allez, vous maraud ; arpentez-moi les rues de Vérone, allez trouver les personnes dont les noms sont inscrits là-dessus (*il donne un papier au valet*), et dites-leur que ma maison et mon accueil attendent leur bon plaisir. (*Sortent Capulet et Pâris.*)

Le valet. — « Allez trouver les personnes dont les noms sont inscrits là-dessus ! » Il est écrit que le cordonnier doit se servir de son aune, et le tailleur de son alène ; le peintre de ses filets, et le pêcheur de son pinceau ; mais on m'envoie trouver les personnes dont les noms sont écrits ici, et je ne puis trouver quels noms la personne qui a écrit, a écrits ici. Je vais m'adresser à des gens instruits : — ah ! en voici fort à propos.

Entrent BENVOLIO *et* ROMÉO.

Benvolio. — Bah, l'ami, un feu qui brûle en éteint un autre ; une douleur est amoindrie par la vivacité d'une autre douleur ; tournez à vous étourdir, vous vous remettez en tournant de l'autre côté ; un chagrin désespéré se guérit par les gémissements d'un autre chagrin : fais boire à ton œil un nouveau poison, et le poison invétéré de l'amour ancien perdra sa force.

Roméo. — Votre feuille de plantain est excellente pour cela.

Benvolio. — Pour quelle chose, je te prie ?

Roméo. — Pour votre jambe brisée.

Benvolio. — Eh bien, Roméo, est ce que tu es fou ?

Roméo. — Non pas fou, mais plus enchaîné que ne l'est un fou, enfermé dans une prison, tenu sans nourriture, fouetté et tourmenté, et.... Bonjour, mon bon garçon.

Le valet. — Dieu vous donne bien bon jour. Savez-vous lire, Messire, je vous prie?

Roméo. — Oui, ma propre fortune dans ma misère.

Le valet. — Peut-être avez-vous appris cela sans livres : mais, je vous prie, pouvez-vous lire tout ce que vous voyez écrit?

Roméo. — Oui, si j'en connais les lettres et le langage.

Le valet. — Vous parlez honnêtement : Dieu vous tienne en joie! (*Il fait un mouvement pour s'en aller.*)

Roméo. — Arrête, mon garçon, je sais lire. (*Il lit.*) « Le signior Martino, sa femme et sa fille; le comte Anselme et les beautés, ses sœurs; la veuve de Vitruvio; le signior Placentio et ses aimables nièces; Mercutio et son frère Valentin; mon oncle Capulet, sa femme et ses filles; ma belle nièce Rosaline; Livia; le signior Valentio et son cousin Tebaldo; Luciò et la vive Héléna. » (*Il lui remet le papier.*) Une belle réunion; où toutes ces personnes doivent-elles se rendre?

Le valet. — En haut.

Roméo. — Où ça?

Le valet. — En haut, à notre maison, pour souper.

Roméo. — La maison de qui?

Le valet. — Celle de mon maître.

Roméo. — En effet, j'aurais dû commencer par te demander qui est ton maître.

Le valet. — Maintenant, je vais vous le dire sans que vous me le demandiez : mon maître est le riche et puissant Capulet; si vous n'êtes pas de la maison des Montaigu, venez, je vous prie, avaler un verre de vin. Dieu vous tienne en joie. (*Il sort.*)

Benvolio. — A cette même ancienne fête des Capulets, la belle Rosaline que tu aimes tant, soupe avec toutes les beautés admirées de Vérone : vas-y, et d'un œil sans préjugés compare son visage avec quelques-uns de ceux que je te montrerai, et je te ferai convenir que ton cygne est un corbeau.

Roméo. — Si mes yeux oublient leur religion au point de soutenir une telle fausseté, que les larmes se changent en feu, et que dans leurs flammes ils soient brûlés comme menteurs, ces transparents hérétiques, qui ont été si souvent noyés sans mourir! Quelqu'une de plus belle que ma bien-aimée! Le soleil qui voit tout ne vit jamais sa pareille depuis le commencement du monde.

Benvolio. — Bah! vous la voyiez belle parce que personne n'était à côté d'elle; c'est elle qui se pesait contre elle-même dans la balance de vos yeux; mais placez dans cette balance de cristal la beauté de votre Dame contre celle de quelque autre jeune fille que je vous montrerai brillant à cette fête, et celle qui vous paraît maintenant si belle, paraîtra presque médiocre.

Roméo. — J'irai, non pour qu'on me montre une telle beauté, mais afin de jouir de la splendeur de celle que j'adore. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent Madonna CAPULET *et* LA NOURRICE.

Madonna Capulet. — Nourrice, où est ma fille? dis-lui de venir me trouver.

La nourrice. — Vraiment, sur mon pucelage,— quand j'avais douze ans, — je lui ai ordonné de venir. Eh bien, mon agneau! Eh bien, mademoiselle papillon! Qu'est-ce que je dis là? Dieu veuille qu'elle ne le soit pas, Demoiselle papillon! — Où est cette fillette? — Hé! Juliette!

Entre JULIETTE.

Juliette. — Qu'y a-t-il? Qui m'appelle?

La nourrice. — Votre mère.

Juliette. — Me voici, Madame. Quelle est votre volonté?

Madonna Capulet. — Voici l'affaire : — nourrice, laisse-nous un instant; nous avons besoin de parler en secret. — Nourrice, reviens; je me ravise, tu prendras part à notre entretien. Tu sais que ma fille commence à être d'un âge raisonnable.

La nourrice. — Ma foi, je puis dire son âge à une heure près.

Madonna Capulet. — Elle n'a pas quatorze ans.

La nourrice. — J'engagerais quatorze de mes dents, — et cependant, pour le dire à mon regret, je n'en ai que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans : combien y a-t-il de temps d'aujourd'hui à la Saint-Pierre-aux-Liens?

Madonna Capulet. — Une quinzaine et quelques jours.

La nourrice. — Soit plus, soit moins, vienne la Saint-Pierre-aux-Liens, le soir de ce jour elle aura juste quatorze ans. Suzanne et elle, — Dieu tienne en paix toutes les âmes chrétiennes! — étaient du même âge : bien, Suzanne est avec Dieu ; elle était trop bonne pour moi : — mais comme je le disais, le soir de la Saint-Pierre-aux-Liens elle aura quatorze ans ; elle les aura ce jour-là, pardi, je me le rappelle bien. C'est depuis le tremblement de terre d'il y a onze ans, et elle fut sevrée, précisément ce jour-là ; je ne l'oublierai jamais : car j'avais alors mis de l'absinthe à mon teton, et je m'étais placée au soleil, adossée au mur, sous le pigeonnier. Monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue : oh! j'ai bonne mémoire : — mais, comme je disais, quand elle eut goûté l'absinthe au bout de mon teton et qu'elle eut senti que c'était amer, la petite folle! il fallait voir quelle grimace elle fit, et comme elle quitta le teton. A ce moment voilà que le pigeonnier se met à trembler : ah! on n'eût besoin de me dire de décamper, je vous en réponds. Depuis cette époque, il y a eu onze ans; car alors elle pouvait marcher toute seule; oui, par le crucifix, elle aurait pu courir et trottiner de tous côtés. Car le jour d'auparavant, elle s'était fait une bosse au front; et alors mon mari, — Dieu ait son âme! — c'était un homme qui aimait à rire — releva la petite : « Eh bien, dit-il, c'est comme cela que tu tombes sur ta face? tu tomberas sur le dos quand tu auras plus d'esprit, n'est-ce pas, *Julou?* » Et par notre Dame, la petite coquine s'arrêta de pleurer tout net, et dit, *oui :* voyez un peu, comme une plaisanterie peut amener de drôles de choses. Je vivrais mille ans que je ne l'oublierais jamais, j'en réponds : « N'est-ce pas, *Julou?* » dit-il; et la gentille petite folle s'arrêta court, et dit : *Oui.*

Madonna Capulet. — Assez de ce bavardage ; je t'en prie, garde la paix.

La nourrice. — Oui, Madame; cependant je ne puis m'empêcher de rire, en me rappelant comment elle s'arrêta de pleurer, et dit *oui :* et cependant, je vous le garantis, le petit être avait sur le front une bosse aussi grosse qu'un œuf de jeune poule : c'était un coup très-fort, et elle pleurait à chaudes larmes. « Oui-da, dit mon mari, c'est comme cela que tu tombes sur ta face? Tu tomberas sur le dos quand tu seras plus âgée ; n'est ce pas, *Julou?* » Elle s'arrêta, et dit *oui.*

Juliette. — Et arrête-toi aussi, je t'en prie, nourrice.

La nourrice. — Paix, j'ai fini. Dieu te marque pour son paradis! Tu étais le plus joli bébé que j'aie jamais nourri : si je pouvais vivre assez pour te voir mariée, j'aurais tout ce que je souhaite.

Madonna Capulet. — Pardi, le mariage est le sujet même dont j'allais parler : dites-moi, ma fille Juliette, te sentirais-tu en disposition d'être mariée?

Juliette. — C'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.

La nourrice. — Un honneur! si je n'étais pas ta seule nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse à la mamelle.

Madonna Capulet. — Bon, pensons au mariage maintenant : de plus jeunes que vous, ici dans Vérone, sont déjà Dames considérées et mères : si je fais bien mon compte, je vous mis au monde à cet âge même où vous êtes encore fille. Bref, voici ce qui en est; le vaillant Pâris vous recherche pour sa femme.

La nourrice. — Voilà un homme, jeune Dame! jeune Dame, un homme tel que le monde entier.... un homme de cire, quoi!

Madonna Capulet. — L'été de Vérone ne possède pas une plus belle fleur.

La nourrice. — Certes, c'est une fleur; oui, ma foi, une vraie fleur.

Madonna Capulet. — Qu'en dites-vous? pouvez-vous aimer le gentilhomme? Ce soir vous le contemplerez à notre fête; lisez et relisez le volume du visage du jeune Pâris, et découvrez-y le bonheur écrit par la plume de la beauté; examinez ses traits l'un après l'autre, et voyez comme ils se correspondent, et comme chacun se marie à l'autre avec accord; quant à ce qui pourra vous paraître obscur dans ce beau volume, cherchez-en l'explication dans le commentaire de ses yeux. Ce précieux livre d'amour, cet amant non relié, n'attend qu'une couverture pour compléter sa beauté : le poisson vit dans la mer, et c'est un grand honneur pour la beauté extérieure de pouvoir envelopper la beauté intérieure. Aux yeux de beaucoup, le livre qui sous ses agrafes d'or renferme une légende dorée en partage la gloire, et c'est ainsi qu'en l'épousant vous partagerez tout ce qu'il possède sans être en rien diminuée vous-même.



Roméo. Une belle réunion : où toutes ces personnes doivent-elles se rendre?

(Acte I, sc. II)

La nourrice. — Sans être diminuée! dites plutôt en étant augmentée. Les femmes grossissent par le fait des hommes.

Madonna Capulet. — Parlez brièvement; l'amour de Pâris peut-il vous plaire?

Juliette. — Je le regarderai à cette fin, si toutefois regarder suffit pour faire naître la sympathie; mais mon œil ne s'enhardira que dans la mesure où votre volonté le lui permettra.

Entre un valet.

Le valet. — Madame, les convives sont arrivés, le souper est servi, on vous appelle, on demande ma jeune Dame, on maudit la nourrice dans l'office, et tout est très-pressé. Il faut que je coure vite servir; je vous en conjure, venez immédiatement.

Madonna Capulet. — Nous te suivons. Juliette, le comte attend.

La nourrice. — Allons, fillette, va chercher d'heureuses nuits pour les joindre à tes heureux jours. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une rue.

Entrent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, *avec cinq ou six masques et porteurs de torches.*

Roméo. — Mais, ferons-nous ce discours pour nous excuser, ou bien entrerons nous sans plus de façons?

Benvolio. — La mode de ces cérémonies prolixes est passée. Nous n'enverrons devant nous aucun Cupidon, les yeux bandés d'une écharpe,

portant un arc de Tartare en bois blanc peint, écartant les Dames devant lui comme un gamin chargé d'effaroucher les corneilles ; pas davantage de prologue récité sans copie, en ânonnant, avec l'aide du souffleur, pour faire notre entrée. Qu'ils nous jugent avec la mesure qu'il leur plaira, nous leur mesurerons une mesure de danse, et puis nous partirons.

Roméo. — Donnez-moi une torche, je ne suis pas d'humeur à danser : comme je suis sombre, il me siéra de porter la lumière.

Mercutio. — Non, gentil Roméo, nous voulons que vous dansiez.

Roméo. — Non, croyez-moi : vous avez, vous, des souliers de danse et des pieds légers ; moi j'ai une âme de plomb qui me cloue tellement à terre que je ne puis remuer.

Mercutio. — Vous êtes un amant ; empruntez les ailes de Cupidon, et faites par leur moyen un grand saut au-dessus de ces chagrins.

Roméo. — Je suis trop follement percé de sa flèche, pour voler avec ses ailes légères, et tellement lié que je ne puis sauter plus haut que la sombre douleur ; je succombe sous le pesant fardeau de l'amour.

Mercutio. — Mais en succombant, vous devriez étouffer l'amour ; vous êtes un poids trop lourd pour un être si tendre.

Roméo. — Est-ce que l'amour est un être tendre ? il n'est que trop brutal, trop cruel, trop querelleur, et il pique comme l'épine.

Mercutio. — Si l'amour est brutal avec vous, soyez brutal avec l'amour ; rendez à l'amour piqûre pour piqûre, et vous vaincrez l'amour. Donnez-moi un étui pour y serrer mon visage. (*Il met un masque*). Un masque contre un masque ! Maintenant je n'ai plus souci qu'un œil trop curieux épie mes difformités ; voici le front aux sourcils épais qui rougira pour moi.

Benvolio. — Allons, frappons et entrons ; et aussitôt que nous serons entrés, que chacun fasse mouvoir ses jambes.

Roméo. — Une torche pour moi : que les folâtres qui sont gais de cœur chatouillent de leurs talons les nattes insensibles ; je suis parfaitement défini par un adage de nos grands-pères, — je tiendrai la chandelle et serai spectateur, — jamais le gibier n'a été plus beau et la chasse est finie pour moi.

Mercutio. — Bah ! comme dit le sergent de police, la souris est engluée ; si tu es englué, nous te tirerons de ce bourbier, ou de cet amour (sauf votre respect) où tu t'enfonces jusqu'aux oreilles. Allons, nous brûlons là nos flambeaux en plein jour, holà !

Roméo. — Non, il n'en est pas ainsi.

Mercutio. — Je veux dire, Messire, qu'en retardant, nous dépensons nos lumières en vain, comme des lampes pendant le jour. Prenez nos paroles dans le sens que leur donne notre bonne intention, car notre jugement est cinq fois dans l'intention plutôt qu'une fois dans nos cinq facultés raisonnables.

Roméo. — Et nous avons bonne intention en allant à cette mascarade ; cependant il n'est pas sensé d'y aller.

Mercutio. — Pourquoi cela ? peut-on le demander ?

Roméo. — J'ai fait un songe cette nuit.

Mercutio. — Et moi aussi.

Roméo. — Bon, quel était le vôtre ?

Mercutio. — Que les rêveurs se trompent souvent.

Roméo. — Oui, au lit, quand ils dorment, et qu'ils rêvent des choses vraies.

Mercutio. — Oh, en ce cas, je vois que la reine Mab vous a visité. C'est la sage femme des fées ; elle se présente sous une forme qui n'est pas plus grosse que l'agate placée à l'index d'un conseiller municipal, et traînée sur un char de légers atomes, elle passe sur les nez des gens endormis. Les rayons des roues de son carrosse sont faites des longues pattes du faucheux, la capote des ailes de la sauterelle, les rênes de la plus fine toile de l'araignée, les harnais des humides rayons du clair de lune : le manche de son fouet est un os de grillon, la mèche est un fil tout menu ; son cocher, un petit moucheron en habit gris qui n'est pas de moitié aussi gros qu'un petit point rond enlevé au doigt indolent d'une jeune fille ; la coque de son char est une noisette vide, creusée par le menuisier écureuil, ou le vieux ver, de temps immémorial carrossiers des fées. C'est dans cet équipage que toutes les nuits elle galope à travers les cervelles des amants qui alors rêvent d'amour, sur les genoux des courtisans qui rêvent soudain de révérences, sur les doigts des hommes de loi qui rêvent soudain d'honoraires : sur les lèvres des dames qui soudain rêvent de baisers ; — mais ces lèvres, Mab courroucée les afflige souvent de gerçures, parce que leurs haleines sont imprégnées de l'odeur des friandises. Quelque-

fois, elle galope sur le nez d'un courtisan, et alors il rêve qu'il flaire une promotion ; d'autres fois, elle chatouille avec une queue de cochon le nez d'un bénéficiaire, et alors il rêve d'un nouveau bénéfice : d'autres fois, elle se promène sur le cou d'un soldat, et alors il rêve de gorges étrangères coupées, de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, de toasts qui n'en finissent plus ; puis, tout à coup, elle tambourine à son oreille ; alors il tressaille, s'éveille, et dans son effroi, sacre une prière ou deux, puis se rendort. C'est cette même Mab qui tresse les crinières des chevaux dans la nuit, et entortille leurs crins crasseux en nœuds féeriques, qui, une fois dénoués, présagent de grands malheurs. C'est la sorcière qui, lorsque les filles sont couchées sur le dos, presse sur elles, et leur apprend pour la première fois comment il faut porter, et en fait des femmes de bon tirage. C'est elle....

Roméo. — Paix, paix, Mercutio, paix ; tu nous dis des riens.

Mercutio. — C'est vrai, car je parle des rêves, enfants d'un cerveau oisif, qui ne sont engendrés par rien que par une vaine fantaisie, d'une substance aussi mince que l'air, et d'une inconstance plus grande que celle du vent, qui tout à l'heure caresse le sein glacé du Nord, puis soudainement courroucé, part en soufflant et tourne sa face vers le Sud qui distille la rosée.

Benvolio. — Le vent, dont vous parlez, nous souffle nous-mêmes hors de nous-mêmes. Le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

Roméo. — Trop tôt, je le crains, car mon âme a le pressentiment que certain événement encore retenu dans les astres, commencera douloureusement ses redoutables péripéties avec les réjouissances de cette nuit, et marquera le terme de cette vie détestée enfermée dans mon sein, par quelque cruelle sentence de mort prématurée : mais que celui qui tient le gouvernail de ma vie dirige mes voiles ! En avant, gais gentilshommes !

Benvolio. — Bats, tambour. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une salle dans la maison de Capulet.

Des musiciens *sont installés. Entrent des* valets.

Premier valet. — Où est donc Casserole, qu'il ne nous aide pas à desservir ? lui changer une assiette ! lui essuyer une table ! ah bien, oui !

Deuxième valet. — Lorsque les bonnes manières sont toutes entre les mains d'un ou deux hommes seulement, et que ces mains ne sont pas lavées, c'est une sale affaire.

Premier valet. — Enlève les tabourets ; recule le buffet, veille à l'argenterie : — dis moi, mon brave, tâche de me mettre de côté pour moi un morceau de frangipane, et si tu veux être bien aimable, dis au portier de laisser entrer Suzanne Lameule et Nella. — Antoine ! Casserole !

Troisième *et* quatrième valets. — Voilà, l'ami, voilà !

Premier valet. — On vous demande, on vous appelle, on vous réclame, et on vous cherche, dans la grande chambre.

Troisième *et* quatrième valets. — Nous ne pouvons pas être ici et là en même temps.

Second valet. — Allons, vivement, mes garçons, de l'entrain, et le dernier vivant héritera des autres. (*Ils se retirent.*)

Entrent CAPULET, ses convives *et* les masques.

Capulet. — Soyez les bienvenus, Messieurs ! les Dames dont les pieds ne sont pas affligés de cors vont faire un tour de danse avec vous. Ah, ah, mes luronnes ! laquelle de vous refusera de danser ? Celle qui fait la mijaurée, je jure qu'elle a des cors ; est-ce là vous attraper, eh ? Soyez les bienvenus, Messieurs ! J'ai vu le temps où je savais porter un masque, et chuchoter à l'oreille d'une belle Dame une histoire qui pouvait lui plaire ; ce temps est passé, il est passé, il est passé : vous êtes les bienvenus, Messieurs ! Allons, musiciens, jouez. Place ! place ! laissez le plancher libre, et trémoussez-vous, jeunes Demoiselles. (*La musique joue et les danses commencent.*) Encore plus de lumières, faquins, et enlevez ces tables ; éteignez le feu ; la salle est maintenant trop chaude. Eh, maraud, ce divertissement improvisé marche bien. Allons, allons, asseyez-vous, asseyez-vous, mon bon cousin Capulet, car vous et moi, nous avons passé nos jours de danse : combien y a-t-il de temps que vous et moi n'avons pris part à une mascarade ?

Second Capulet. — Par notre Dame, il y a trente ans.

Capulet. — Comment ça, mon homme ? il n'y a pas autant, il n'y a pas autant : c'est depuis la noce de Lucentio, et il y aura vingt-cinq ans,

vienne la Pentecôte quand elle voudra, et nous nous sommes masqués à cette occasion.

Second Capulet. — Il y a davantage, il y a davantage; son fils est plus âgé, Monsieur; son fils a trente ans.

Capulet. — Pouvez-vous me dire cela? son fils était encore en tutelle il y a deux ans.

Roméo, *à un valet*. — Quelle est cette Dame qui enrichit la main de ce cavalier là-bas?

Le valet. — Je ne sais pas, Messire.

Roméo. — Oh, elle apprend aux torches à brûler avec éclat! A la voir ainsi posée sur la joue de la nuit, on dirait un riche joyau à l'oreille d'un Éthiopien : beauté trop riche pour qu'on en use, trop précieuse pour la terre! Ce qu'est une colombe au plumage de neige parmi des corbeaux assemblés, cette Dame le paraît parmi ses compagnes. Lorsque la danse sera finie, je guetterai l'endroit où elle ira se reposer, et je donnerai à ma main grossière le bonheur de toucher la sienne. Mon cœur a-t-il aimé jusqu'à présent? démentez pareille chose, ô mes yeux! car je n'avais jamais vu la beauté avant ce soir.

Tebaldo. — Si je reconnais bien cette voix, ce doit être un Montaigu : — va me chercher ma rapière, petit : — comment! ce manant ose venir ici sous un masque pour se railler et se gausser de notre fête? Vrai, par l'antiquité et l'honneur de ma race, je n'estime pas péché de l'étendre roide mort.

Capulet. — Eh bien, qu'y a-t-il, mon neveu? Pourquoi tempêtez-vous ainsi?

Tebaldo. — Mon oncle, c'est un Montaigu, un de nos ennemis, un scélérat, qui est venu ici sans être invité, pour se moquer de notre fête de cette nuit.

Capulet. — Est-ce le jeune Roméo?

Tebaldo. — C'est lui, c'est ce scélérat de Roméo.

Capulet. — Calme-toi, mon gentil neveu, et laisse-le tranquille; il se comporte comme un gentilhomme bien élevé, et pour dire la vérité, Vérone se vante de lui comme d'un jeune homme vertueux et de bonne conduite : je ne voudrais pas lui faire affront, ici, dans ma maison, pour toute la richesse de cette ville : par conséquent prends patience, ne fais pas attention à lui, c'est ma volonté; si tu la respectes, tu prendras une physionomie aimable, et tu donneras congé à ces mines farouches qui sont mal à leur place au milieu d'une fête.

Tebaldo. — Elles sont à leur place, lorsqu'un tel scélérat est au nombre des convives : je ne le souffrirai pas.

Capulet. — Vous le souffrirez. Eh bien, mon petit bonhomme! je dis qu'il sera toléré ici; allez. Où est le maître ici? est-ce moi, ou vous? allez donc. Vous ne le souffrirez pas! Dieu protége mon âme, vous voudriez faire un tumulte parmi mes convives! Ah, vous voulez vous dresser sur vos ergots, mon beau coq! Ah, vous voulez faire le fier-à-bras!

Tebaldo. — Vraiment, mon oncle, c'est une honte.

Capulet. — Allons donc, allons donc, vous êtes un garçon impertinent. Eh vraiment, qu'est-ce à dire? Cette incartade pourrait vous coûter cher, je vous le déclare. Vous voulez me contrarier! parbleu, vous choisissez bien votre temps. — Bravo, mes enfants! — Vous êtes un fanfaron; allez : tenez-vous tranquille, ou bien.... — D'autres lumières! d'autres lumières! — Fi donc! je m'en vais vous faire tenir tranquille : eh bien! — Allons, mes enfants, de l'entrain!

Tebaldo. — Cette patience à laquelle on m'oblige et cette colère qui me met hors de moi, font trembler ma chair du choc de leur rencontre contraire : je vais me retirer; mais cette intrusion-ci qui paraît tout à l'heure un jeu plaisant, aura des conséquences amères. (*Il sort.*)

Roméo, *à Juliette*. — Si ma main indigne de cet honneur profane cette sainte chasse, j'ai un moyen d'expiation charmante : mes lèvres, pèlerines rougissantes, sont prêtes à effacer par un tendre baiser son rude attouchement.

Juliette. — Bon pèlerin, vous faites trop grande injustice à votre main qui n'a montré en cela qu'une dévotion conforme aux usages; car les saints ont des mains que touchent les mains des pèlerins, et le serrement de mains est le baiser des pieux porteurs de palmes.

Roméo. — Les saints n'ont-ils pas des lèvres, et les pieux porteurs de palmes aussi?

Juliette. — Oui, pèlerin, des lèvres qu'ils doivent employer pour la prière.

Roméo. — Oh, en ce cas, chère sainte, laissez les lèvres faire ce que font les mains; elles prient, exaucez leur prière, de crainte que la foi ne se tourne en désespoir.

Juliette. — Les saints ne bougent pas, quoiqu'ils exaucent les prières qui leur sont faites.

Roméo. — Alors ne bougez pas, tandis que je



ROMÉO. Quelle est cette dame qui enrichit la main de ce cavalier là-bas?

LE VALET. Je ne sais pas, Messire. (Acte I, sc. V.)

vais goûter le fruit de ma prière ; c'est ainsi que vos lèvres purifient les miennes de leur péché. (*Il l'embrasse.*)

Juliette. — En ce cas, mes lèvres ont maintenant le péché qu'elles ont enlevé.

Roméo. — Le péché de mes lèvres ? Oh ! faute délicieusement reprochée ! Eh bien, rendez-moi mon péché.

Juliette. — Vous embrassez selon les règles.

La nourrice. — Madame, votre mère désire vous dire un mot.

Roméo. — Qui est sa mère ?

La nourrice. — Pardi, jeune homme, sa mère est la Dame de la maison, une bonne Dame, et une Dame sage et vertueuse : j'ai nourri sa fille, avec laquelle vous parliez tout à l'heure ; et je vous le dis, celui qui parviendra à s'en emparer, aura du sonnant.

Roméo. — Est-ce une Capulet ? Ô la chère créance ! ma vie est la dette de mon ennemie.

Benvolio. — Allons, partons ; nous avons vu le plus beau de la fête.

Roméo. — Oui, je le crains, nous en avons trop vu pour ma tranquillité.

Capulet. — Eh bien, Messieurs, ne faites donc pas encore vos préparatifs de départ : il y a là une petite collation de rien du tout qui nous attend. Vous êtes décidés ? Allons, soit ; je vous remercie tous ; je vous remercie, honnêtes Messieurs : bonne nuit. — D'autres torches ici ! — Rentrons alors, et allons nous coucher. (*Au second Capulet.*) Ah, camarade, sur ma foi, il se fait tard ; je vais me reposer. (*Tous sortent, excepté Juliette et la nourrice.*)

Juliette. — Viens ici, nourrice : quel est ce gentilhomme là-bas ?

La nourrice. — Le fils et l'héritier du vieux Tiberio.

Juliette. — Quel est celui qui passe la porte à présent ?

La nourrice. — Pardi, c'est, je crois, le jeune Petruchio.

Juliette. — Et quel est celui qui suit, et qui n'a pas voulu danser ?

La nourrice. — Je ne sais pas.

Juliette. — Va, demande son nom : s'il est marié, mon tombeau risque fort de me servir de lit nuptial. (*La nourrice sort et revient.*)

La nourrice. — Son nom est Roméo et c'est un Montaigu, le fils unique de votre grand ennemi.

Juliette. — Le seul amour que je puisse ressentir, inspiré par le seul objet que je doive haïr ! Ô toi que j'ai vu trop tôt sans te connaître, et que j'ai connu trop tard ! Quel amour monstrueux vient de prendre naissance en moi ! il me faut aimer un ennemi abhorré.

La nourrice. — Que dites-vous ? que dites-vous ?

Juliette. — Des vers que je viens d'apprendre, il y a un instant, de quelqu'un qui dansait avec moi. (*On appelle de l'intérieur* : Juliette !)

La nourrice. — Voilà, voilà ! Allons, rentrons, tous les étrangers sont partis. (*Elles sortent.*)

Entre le chœur.

Le chœur. — Maintenant l'ancien désir agonise sur son lit de mort, et une jeune passion aspire à être son héritière ; cette beauté pour laquelle l'amant soupirait et voulait mourir, comparée à la tendre Juliette, n'est plus belle. Maintenant Roméo est aimé, et il change d'amour ; tous deux sont ensorcelés par la magie du regard. Mais il voudrait pouvoir faire entendre ses plaintes à son ennemie supposée ; et elle, voudrait décrocher des hameçons redoutables qui le retiennent le doux appât de l'amour. Tenu pour ennemi, il ne peut avoir l'accès libre pour soupirer les serments que les amants ont coutume de jurer, et elle, tout aussi amoureuse a moins de moyens encore de se procurer une entrevue avec son récent bien-aimé : mais la passion leur prêtant l'énergie, et le temps l'occasion de se rencontrer, leur permettent de corriger l'excessive rigueur de cette situation par d'excessives délices. (*Sort le chœur.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place adjoignant la maison de Capulet.

Entre ROMÉO.

Roméo. — Puis-je aller plus avant lorsque mon cœur est ici? Allons, mon corps, allons, lourde argile, retourne en arrière, et retrouve ton centre. (*Il escalade le mur et saute dans le jardin.*)

Entrent BENVOLIO *et* MERCUTIO.

Benvolio. — Roméo! mon cousin Roméo! Roméo!

Mercutio. — Il est sage, et sur ma vie, il se sera esquivé pour aller se mettre au lit.

Benvolio. — Il a couru de ce côté, et il a sauté le mur de ce jardin : appelle-le, mon bon Mercutio.

Mercutio. — Certes, et je vais l'évoquer aussi. Roméo! caprice! fou! passion! amant! apparais sous la forme d'un soupir, prononce seulement un vers, et je suis satisfait; crie seulement *hélas!* fais rimer seulement *elle* avec *tourterelle;* dis seulement un mot aimable à ma commère Vénus, trouve un petit nom gentil pour son fils et son aveugle héritier, le jeune Abraham Cupidon qui tira si joliment, lorsque le roi Cophetua s'éprit de la mendiante. Il n'entend pas, ne remue pas, ne bouge pas; le singe est mort, et il me faut absolument employer la conjuration. Je te conjure par les yeux brillants de Rosaline, par son grand front, sa lèvre écarlate, son joli pied, sa jambe bien faite, sa cuisse aux doux frissons et tous les domaines y adjacents, de nous apparaître sous ta forme véritable!

Benvolio. — S'il t'entend, tu le mettras en colère.

Mercutio. — Cela ne peut le mettre en colère : ah! si je faisais surgir dans le rond de sa maîtresse un esprit de nature étrange qui se tiendrait tout droit, jusqu'à ce qu'elle l'eût abaissé et qu'elle l'eût fait sortir dudit rond par ses conjurations à elle, cela pourrait le mettre en colère, car il y aurait là quelque raison de dépit : mon invocation est honnête et morale, et ma conjuration, faite au nom de sa maîtresse, n'a pour but que de le ressusciter, lui.

Benvolio. — Viens, il se sera caché parmi ces arbres pour entretenir société avec la nuit à l'humeur maussade : son amour est aveugle, et les ténèbres lui conviennent avant toute autre chose.

Mercutio. — Si l'amour est aveugle, l'amour ne peut toucher la mouche. Il va s'asseoir maintenant sous un néflier, en désirant que sa maîtresse ressemble à ce fruit que les filles appellent *fruit qui mollit,* lorsqu'elles rient toutes seules. Roméo, oh! si elle était, oh! si elle était un petit trou, *et cætera,* et toi une cheville! Bonne nuit, Roméo, je vais retrouver mon lit bien clos; ce lit à ciel ouvert est trop froid pour que j'y puisse dormir : allons, partons-nous?

Benvolio. — Partons, parbleu; car il est inutile de chercher celui qui ne veut pas être trouvé. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le jardin de Capulet.

Entre ROMÉO.

Roméo. — Celui-là rit des cicatrices qui n'a jamais ressenti la douleur d'une blessure. (*Juliette paraît à sa fenêtre.*) Mais, doucement! quelle est cette lumière qui perce là-bas, à travers cette fenêtre? Cette fenêtre est l'orient, et Juliette est le soleil! Lève-toi, bel astre, et tue la lune envieuse, qui est déjà malade et pâle de chagrin, parce que toi, sa suivante, tu es bien plus belle qu'elle : ne sois pas sa suivante puisqu'elle est envieuse : sa livrée de vestale est de couleur plombée et maladive, il n'y a que les imbéciles qui la portent; rejette-la. C'est ma Dame! oh, c'est mon amour! oh, si elle pouvait savoir qu'elle l'est! Elle parle, cependant elle ne dit rien : qu'est-ce que cela signifie? Son



Roméo. Mais, doucement! quelle est cette lumière qui perce là-bas à travers cette fenêtre? Cette fenêtre est l'orient, et Juliette est le soleil! (Acte Ier, sc. II.)

œil parle, je vais lui répondre. Je suis trop hardi, ce n'est pas à moi qu'elle parle : deux des plus belles étoiles du firmament entier, ayant quelque affaire, supplient ses yeux de briller à leur place dans leur sphère jusqu'à leur retour. Et si par hasard ses yeux étaient à présent dans leurs sphères, et les étoiles dans sa tête? Mais non, l'éclat de son visage ferait honte à ces étoiles, comme le plein jour fait honte à une lampe; ses yeux, s'ils étaient au ciel, perceraient les airs d'un flot de lumière si brillant que les oiseaux chanteraient, et croiraient qu'il ne fait pas nuit. Voyez, comme elle appuie sa joue sur sa main! Oh! que ne suis-je un gant à cette main, afin de pouvoir toucher cette joue!

Juliette. — Hélas de moi!

Roméo. — Elle parle : oh, parle encore, ange brillant! car là où tu es, au-dessus de ma tête, tu me parais aussi splendide au sein de cette nuit, que l'est un messager ailé du ciel aux regards étonnés des mortels, lorsque, rejetant leurs têtes en arrière, on ne voit plus que le blanc de leurs yeux, tant leurs prunelles sont dirigées en haut pour le contempler, pendant qu'il chevauche sur les nuages à la marche indolente et navigue sur le sein de l'air.

Juliette. — O Roméo, Roméo! pourquoi es-tu Roméo? Renie ton père, ou rejette ton nom; ou si tu ne veux pas, lie-toi seulement par serment à mon amour, et je ne serai pas plus longtemps une Capulet.

Roméo, *à part*. — En entendrai-je davantage, ou répondrai-je à ce qu'elle vient de dire?

Juliette. — C'est ton nom seul qui est mon ennemi. Après tout tu es toi-même, et non un Montaigu. Qu'est-ce qu'un Montaigu? Ce n'est ni



Le frère Laurent. Avant que le soleil ait avancé son œil brûlant pour souhaiter la bienvenue au jour, et sécher l'humide rosée de la nuit, il me faut remplir cette corbeille d'osier d'herbes aux propriétés funestes et de fleurs aux sucs précieux. (Acte II, sc. iii.)

une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni toute autre partie du corps appartenant à un homme. Oh! porte un autre nom! Qu'y a-t-il dans un nom? La fleur que nous nommons la rose, sentirait tout aussi bon sous un autre nom; ainsi Roméo, quand bien même il ne serait pas appelé Roméo, n'en garderait pas moins la précieuse perfection qu'il possède. Renonce à ton nom, Roméo, et en place de ce nom qui ne fait pas partie de toi, prends-moi toute entière.

Roméo. — Je te prends au mot : appelle-moi seulement ton amour, et je serai rebaptisé, et désormais je ne voudrai plus être Roméo.

iette. — Qui es-tu, toi qui, protégé par la nuit, viens ainsi surprendre les secrets de mon âme?

Roméo. — Je ne sais de quel nom me servir pour te dire qui je suis: mon nom, chère sainte, m'est odieux à moi-même, parce qu'il t'est ennemi; s'il était écrit, je déchirerais le mot qu'il forme.

Juliette. — Mes oreilles n'ont pas encore bu cent paroles de cette voix, et cependant j'en reconnais le son : n'es-tu pas Roméo, et un Montaigu?

Roméo. — Ni l'un, ni l'autre, belle vierge, si l'un ou l'autre te déplaît.

Juliette. — Comment es-tu venu ici, dis-le-moi, et pourquoi? Les murs du jardin sont élevés et difficiles à escalader, et considérant qui tu es, cette place est mortelle pour toi, si quelqu'un de mes parents t'y trouve.

Roméo. — J'ai franchi ces murailles avec les ailes légères de l'amour, car des limites de pierre ne peuvent arrêter l'essor de l'amour; et quelle chose l'amour peut-il oser qu'il ne puisse aussi

exécuter? tes parents ne me sont donc pas un obstacle?

JULIETTE. — S'ils te voient, ils t'assassineront.

ROMÉO. — Hélas! il y a plus de périls dans tes yeux que dans vingt de leurs épées : veuille seulement abaisser un doux regard sur moi, et je suis cuirassé contre leur inimitié.

JULIETTE. — Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent ici.

ROMÉO. — J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue, et d'ailleurs, à moins que tu ne m'aimes, ils peuvent me trouver, s'ils veulent : mieux vaudrait que leur haine mît fin à ma vie, que si ma mort était retardée sans que j'eusse ton amour.

JULIETTE. — Quel est celui qui t'a enseigné la direction de cette place?

ROMÉO. — C'est l'Amour, qui m'a excité à la découvrir; il m'a prêté ses conseils, et je lui ai prêté mes yeux. Je ne suis pas pilote; cependant fusses-tu aussi éloignée que le vaste rivage baigné par la plus lointaine mer, je m'aventurerais pour une marchandise telle que toi.

JULIETTE. — Le masque de la nuit est sur mon visage, tu le sais, sans cela une rougeur virginale colorerait mes joues pour les paroles que tu m'as entendue prononcer ce soir. Volontiers, je voudrais m'attacher aux convenances; volontiers, volontiers, nier ce que j'ai dit : mais adieu, les cérémonies! M'aimes-tu? je sais que tu vas dire, oui, et je te prendrai au mot : cependant, si tu jures, tu peux te montrer menteur; et l'on dit que Jupiter rit des parjures des amants. Ô gentil Roméo, si tu m'aimes, déclare-le loyalement : cependant, si tu pensais que je suis trop aisément conquise, eh bien, je serai mutine, je froncerai le sourcil, je dirai non, pour te donner occasion de me supplier; autrement, pour rien au monde, je ne le ferais. La vérité, beau Montaigu, est que je suis trop folle; mais crois-moi, gentilhomme, je me montrerai plus sincère que celles qui ont plus d'artifice pour être réservées. J'aurais été plus réservée cependant, je dois l'avouer, si à mon insu, tu n'avais pas surpris l'expression passionnée de mon sincère amour : pardonne-moi donc, et n'impute pas cette promptitude à la légèreté de mon amour que cette nuit ténébreuse t'a révélé ainsi.

ROMÉO. — Dame, je jure par cette lune charmante qui là-bas pose une pointe d'argent sur les cimes de tous ces arbres à fruit....

JULIETTE. — Oh! ne jure pas par la lune, par la lune inconstante, qui change tous les mois dans l'orbe de sa sphère, de crainte que ton amour ne se montre à l'épreuve aussi variable qu'elle.

ROMÉO. — Par quoi jurerai-je?

JULIETTE. — Ne jure pas du tout, ou si tu veux jurer, jure par ta gracieuse personne, divinité de mon cœur idolâtre, et je te croirai.

ROMÉO. — Si le cher amour de mon cœur....

JULIETTE. — Bon, ne jure pas. Quoique ma joie vienne de toi, je ne puis en tirer aucune de cet engagement de ce soir; il est trop téméraire, trop précipité, trop soudain, trop pareil à l'éclair qui cesse d'être avant qu'on puisse dire, *il brille*. La douce, la bonne nuit! Ce bourgeon d'amour, mûri par le souffle ardent de l'été, nous le retrouverons peut-être fleur splendide, à notre prochaine rencontre. Bonne nuit, bonne nuit! qu'une paix et une félicité aussi douces que celles qui remplissent mon sein descendent dans ton cœur!

ROMÉO. — Oh! vas-tu donc me laisser aussi peu satisfait?

JULIETTE. — Quelle satisfaction pourrais-tu avoir cette nuit?

ROMÉO. — L'échange de ton vœu de fidèle amour contre le mien.

JULIETTE. — Je t'ai donné le mien avant que tu l'eusses demandé, et cependant je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO. — Voudrais-tu donc le retirer? Pourquoi cela, mon amour?

JULIETTE. — Simplement pour être libérale et te le donner encore. Cependant, ce que je souhaite, je le possède : ma générosité est aussi illimitée que la mer, mon amour aussi profond, et tous deux sont infinis. (*La nourrice appelle de l'intérieur.*) J'entends du bruit là dedans; adieu, mon cher amour! — Tout à l'heure, ma bonne nourrice! — Aimable Montaigu, sois fidèle. Attends seulement quelques minutes, je vais revenir. (*Elle se retire de sa fenêtre.*)

ROMÉO. — O heureuse, heureuse nuit! Je crains, puisqu'il fait nuit, que tout ceci ne soit qu'un rêve, car c'est trop délicieux pour être réel.

JULIETTE *reparaît à sa fenêtre.*

JULIETTE. — Trois mots, mon cher Roméo, et puis bonne nuit, cette fois. Si le caractère de ton amour est honorable, si ton but est le mariage,

fais-moi porter demain par une personne que je saurai t'envoyer un mot qui m'apprenne où et quand tu veux que la cérémonie s'accomplisse, et je déposerai à tes pieds toute ma destinée, et je te suivrai à travers le monde entier comme mon Seigneur.

La nourrice, *de l'intérieur.* — Madame!

Juliette. — J'y vais; tout à l'heure. — Mais si tu n'as pas de bonnes intentions, je te conjure....

La nourrice, *de l'intérieur.* — Madame!

Juliette. — A l'instant, j'y vais : — je te conjure, en ce cas, de cesser tes poursuites, et de me laisser à ma douleur. J'enverrai demain.

Roméo. — Comme j'espère le salut de mon âme....

Juliette. — Mille fois bonne nuit! (*Elle se retire de la fenêtre.*)

Roméo. — Mille fois mauvaise nuit, puisque ta lumière me manque. L'amour accourt vers l'amour comme les écoliers quittent leurs livres; mais l'amour quitte l'amour, au contraire, comme les écoliers vont à l'école, avec une mine affligée. (*Il se retire lentement.*)

JULIETTE *reparaît à la fenêtre.*

Juliette. — Psst, Roméo, psst! Oh! que n'ai-je la voix du fauconnier pour faire revenir à moi ce gentil tiercelet! L'esclavage a la voix enrouée, et ne peut parler haut, sans cela je percerais la caverne où dort Écho, et je rendrais sa voix aérienne plus enrouée que la mienne, à force de lui faire répéter le nom de mon Roméo.

Roméo. — C'est mon âme qui prononce mon nom : avec quel doux timbre argentin résonnent les voix des amants pendant la nuit! c'est comme la plus douce musique pour des oreilles attentives.

Juliette. — Roméo!

Roméo. — Ma chérie!

Juliette. — A quelle heure enverrai-je vers toi, demain?

Roméo. — A neuf heures.

Juliette. — Je n'y manquerai pas. D'ici à ce moment, il va s'écouler vingt ans. J'ai oublié pourquoi je t'avais rappelé.

Roméo. — Permets-moi de rester ici jusqu'à ce que tu te le rappelles.

Juliette. — J'oublierai encore, afin de te faire rester, et ne me souviendrai que de l'amour que j'ai pour ta compagnie.

Roméo. — Et moi je resterai, pour te faire oublier encore, oublieux moi-même que j'ai un autre logis que ce jardin.

Juliette. — Il est presque matin; je voudrais que tu fusses parti, et cependant pas plus loin que l'oiseau d'une jeune folle qui le laisse s'éloigner un peu de sa main, pareil à un pauvre prisonnier dans ses entraves, et qui le ramène avec un fil d'argent, tant elle est amoureusement jalouse de sa liberté.

Roméo. — Je voudrais être ton oiseau.

Juliette. — Chéri, je le voudrais aussi : cependant je te tuerais par trop de caresses. Bonne nuit! bonne nuit! la séparation est une si délicieuse douleur que je dirais bonne nuit jusqu'à demain. (*Elle se retire de la fenêtre.*)

Roméo. — Que le sommeil descende sur tes yeux et la paix dans ton sein! Que ne suis-je le sommeil et la paix pour goûter un si doux repos! Je vais d'ici me rendre à la cellule de mon pieux confesseur, pour implorer son aide, et lui dire mon heureuse aventure. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

La cellule du frère Laurent.

Entre le frère LAURENT *avec un panier.*

Le frère Laurent. — Le matin aux yeux gris sourit à la nuit au front farouche, rayant de bandes de lumière les nuages d'orient, et les ténèbres bigarrées des couleurs de l'aurore, chancellent à reculons comme un ivrogne devant la marche du jour et les roues enflammées de Titan. Avant que le soleil ait avancé son œil brûlant pour souhaiter la bienvenue au jour, et sécher l'humide rosée de la nuit, il me faut remplir cette corbeille d'osier d'herbes aux propriétés funestes et de fleurs aux sucs précieux. La terre, qui est la mère de la nature, est aussi sa tombe : ce qui est son sépulcre est aussi le ventre qui lui donne naissance; et nous voyons, sortis de ce ventre, des enfants de genres divers sucer la vie à ses mamelles; de ces enfants beaucoup sont renommés pour leurs vertus multiples, il n'en est aucun qui soit sans une vertu au moins, et cependant tous sont différents. Oh! grande est la puissance qui réside dans les herbes, les plantes, les pierres, et dans leurs qualités intrinsèques; car il n'existe rien sur terre de si vil qui ne donne à la terre quelque bien particulier, et il n'est rien de si bon, qui, détourné de son légitime usage, ne se révolte contre son es-

sence native et ne vienne aboutir à un abus : la vertu elle-même devient vice, lorsqu'elle est mal appliquée, et le vice est quelquefois ennobli par l'action. Sous la tendre pellicule de cette petite fleur résident un poison et une vertu médicinale; car flairée elle réjouit tout le corps de son parfum, et goûtée, elle tue tous les sens en même temps que le cœur. Deux pareils rois ennemis campent dans l'homme aussi bien que dans les herbes, — la grâce et la brutale volonté; et là où la pire de ces puissances prédomine, le ver de la mort dévore bientôt cette plante.

Entre ROMÉO.

Roméo. — Bonjour, père.

Le frère Laurent. — *Benedicite!* quelle voix matinale m'envoie ce doux salut? — Mon jeune fils, c'est la preuve d'un esprit en proie à l'inquiétude que de dire de si bonne heure bonjour à ton lit : le souci tient sa veille dans les yeux de tout vieillard, et là où loge le souci, le sommeil n'apparaît jamais : mais, au contraire, le sommeil règne là où la jeunesse aux forces intactes, au cerveau inhabité par l'expérience, étend ses membres pour les reposer : par conséquent, ta visite matinale me donne l'assurance que quelque agitation d'âme t'a fait lever; si ce n'est pas cela, alors je suis bien sûr de toucher juste, — c'est que notre Roméo ne s'est pas couché cette nuit.

Roméo. — La dernière supposition est vraie, et mon repos n'en a été que plus doux.

Le frère Laurent. — Dieu pardonne au péché! étais-tu avec Rosaline?

Roméo. — Avec Rosaline, mon révérend père? non; j'ai oublié ce nom, et la douleur que me causait ce nom.

Le frère Laurent. — Fort bien, mon bon fils; mais où es-tu allé alors?

Roméo. — Je vais te le dire, sans te le faire redemander. Je suis allé à une fête avec mon ennemi, et là, soudainement, j'ai été blessé par quelqu'un qui a été blessé par moi; notre guérison à l'un et à l'autre dépend de ton appui et de ta sainte médecine : je n'ai point de haine, homme saint; car, vois, mon intercession s'étend aussi à mon ennemi.

Le frère Laurent. — Expose ce que tu as à me dire en termes simples et ronds, mon fils; une confession énigmatique ne reçoit qu'une absolution équivoque.

Roméo. — Alors sache sans délai que le plus cher amour de mon cœur s'est fixé sur la belle jeune fille du riche Capulet : comme le mien s'est fixé sur elle, ainsi le sien s'est fixé sur moi; tout est conclu, sauf ce que tu peux conclure par le saint mariage : quand, où, comment nous avons rencontré et échangé des paroles d'amour et de serments, je te le dirai en nous promenant, mais je te prie tout de suite de consentir à nous marier aujourd'hui.

Le frère Laurent. — Bienheureux saint François, quel changement est-ce là? Cette Rosaline que tu aimais si tendrement a-t-elle donc été oubliée si vite? en ce cas l'amour des jeunes hommes n'a pas sa vraie résidence dans leur cœur, mais dans leurs yeux. *Jésus, Maria!* de quel déluge de larmes n'as-tu pas lavé tes joues creusées par le chagrin pour Rosaline? Ah! que d'eau salée dépensée en vain pour l'assaisonnement d'un amour dont tu ne goûtes pas! Le soleil n'a pas encore dissipé le brouillard de tes soupirs; tes anciens gémissements résonnent encore à mes vieilles oreilles; là, sur ta joue, je vois la tache d'une ancienne larme qui n'a pas encore été essuyée : si jamais tu fus toi-même, et si ces douleurs furent les tiennes, toi et ces douleurs vous appartenez entièrement à Rosaline; et c'est ainsi que tu as changé! en ce cas, prononce cette sentence-ci : les femmes peuvent bien tomber, quand les hommes ont si peu de force.

Roméo. — Tu m'as grondé souvent parce que j'aimais Rosaline.

Le frère Laurent. — Parce que tu en raffolais, non parce que tu l'aimais, mon jeune pénitent.

Roméo. — Et tu m'as ordonné d'ensevelir mon amour.

Le frère Laurent. — Mais non pas dans une fosse, où, en enterrant un amour, tu en déterrasses un autre.

Roméo. — Je t'en prie, ne me gronde pas : celle que j'aime maintenant me rend grâce pour grâce, et amour pour amour; ce n'était pas ce que faisait l'autre.

Le frère Laurent. — Oh! elle savait bien que ton amour récitait sa leçon de mémoire et ne savait pas épeler ses lettres. Mais allons, jeune inconstant, allons, viens avec moi, j'ai une raison de t'assister; car ce mariage peut tourner assez heureusement pour changer en pur amour la rancune de vos deux maisons.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

Publiées par livraisons à **10** centimes, et par fascicules à **50** centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée.

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON **200** LIVRAISONS

171 livraisons ont déjà paru.

Le tome 1er, LES COMÉDIES, et le tome 2e, LES TRAGÉDIES, sont en vente au prix de **10** francs chaque

LE MÊME OUVRAGE sans illustrations. — 9 vol. in-18 jésus, brochés, **3** fr. **50** l'un.

Les tomes 1 à 6 sont en vente.

kespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité ntière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. que leur œuvre soit lue dans tous les pays, par le plus grand re possible de lecteurs.

t sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition. traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shaare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un in de grand talent dans sa langue maternelle, en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées en Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

ŒUVRES DE GOETHE

TRADUCTION NOUVELLE PAR JACQUES PORCHAT

10 volumes grand in-8, brochés, 60 francs

Tome I : *Poésies diverses, Pensées, Divan oriental-occidental, avec le Commentaire*. . . . . 6 fr.
Tomes II, III, IV : *Théâtre*. . . . . 18 fr.
Tome V : *Poëmes et Romans*. . . . . 6 fr.
Tome VI : *Les Années d'apprentissage de Wilhem Meister*. . . . . 6 fr.
Tome VII : *Les Années de voyage de Wilhem Meister. Opuscules*. . . . . 6 fr.
Tome VIII : *Mémoires*. . . . . 6 fr.
Tome IX : *Voyages en Suisse et en Italie*. . . . . 6 fr.
Tome X : *Mélanges*. . . . . 6 fr.

Chaque ouvrage se vend séparément.

Cent exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Prix des 10 volumes. . . . . 150 fr.

ŒUVRES SCIENTIFIQUES DE GOETHE

ANALYSÉES ET APPRÉCIÉES PAR M. FAIVRE

1 volume grand in-8. — Prix : 6 francs.

ŒUVRES DE SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE PAR AD. REGNIER, DE L'INSTITUT

8 volumes grand in-8. — Prix : 48 francs.

ome I : *Vie de Schiller, Poésies*. . . . . 6 fr.
omes II, III, IV : *Théâtre*. . . . . 18 fr.
omes V et VI : *Œuvres historiques*. . . . . 12 fr.
ome VII : *Mélanges*, précédés du *Visionnaire*... 6 fr.
Tome VIII : *Esthétique*. . . . . 6 fr.

Chaque ouvrage se vend séparément.

Cent exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Prix des 8 volumes. . . . . 120 fr.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété*. D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entreprise soit partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan qui a été adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours et avantages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui reproduit les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lui-même édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus dignes de confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans exception pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait avec goût.

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissent tout ce qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue qui sera le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a ouverte l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molière et un lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre alphabétique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à lui-même soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai sens ou l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexiques formera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bon usage et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la langue que nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre idiome les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propres, et de plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., faciliteront les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de chaque auteur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la plupart, du moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour les pièces de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus grand soin indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant dans les bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions diverses surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu de temps après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand il y aura lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE.

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I, II et III sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI L'édition formera 14 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

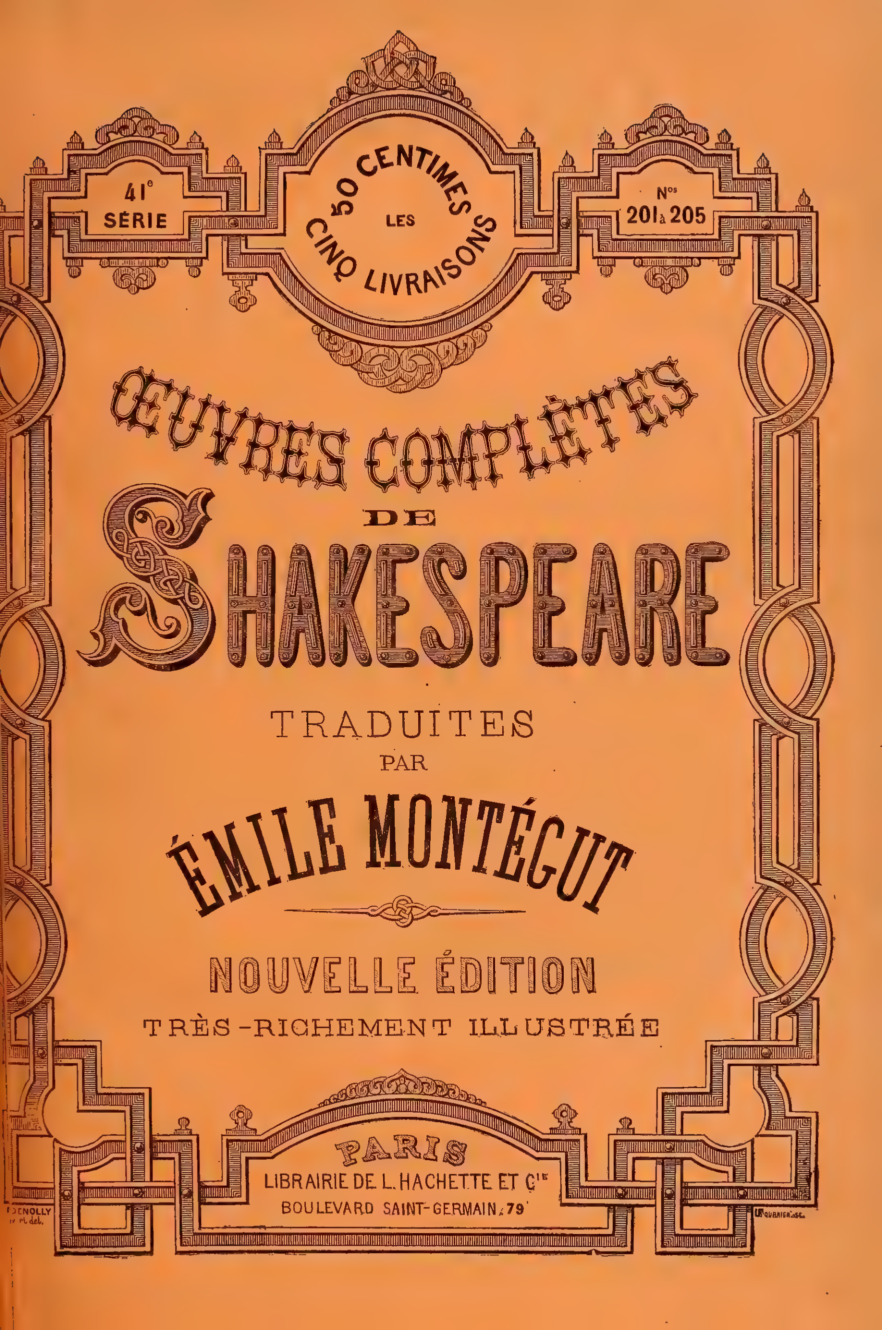
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition formera 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume. 7 fr. 50

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier volume de chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, vues, fac-simile qui pourront être joints à ses œuvres.

13112 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


41e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 201 à 205
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LES PIERRES

ESQUISSES MINÉRALOGIQUE

PAR L. SIMONIN

AUTEUR DE LA VIE SOUTERRAINE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8° JÉSUS ILLUSTRÉ DE 91 GRAVURES SUR BOIS

DE 15 CARTES ET DE 6 CHROMOLITHOGRAPHIES

PAR EUG. CICÉRI, FAGUET, MESMEL ET BONNAFOUX

Broché, **20** fr. — Relié, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, **26** fr.

Extraits des comptes rendus consacrés à cet ouvrage :

M. Louis Simonin, auquel on doit déjà *la Vie souterraine ou les Mines et les mineurs*, publie aujourd'hui, sous ce titre : *les Pierres, esquisses minéralogiques*, un volume de cinq cents et quelques pages, édité avec luxe, illustré de quatre-vingt-onze gravures sur bois, de six planches imprimées en chromolithographie et de quinze cartes en couleur.

Les Pierres sont divisées en deux parties. Dans la première, l'auteur fait connaître la grande famille des minéraux, leur origine, le rôle qu'ils jouent en ce monde ; dans la seconde, il raconte l'histoire de quelques pierres. Charbon, minerais, pierres de construction, pierres précieuses, carrières de marbre, etc., défilent sous les yeux du lecteur, qui apprend sans fatigue comment on exploite ces richesses. En résumé, bon travail, écrit non pas pour les savants et les hommes du métier, mais pour ceux qui désirent acquérir des notions sommaires et que les traités de science pure rebutent dès la première page.

(De Céris. — *Journal d'Agriculture pratique*, 23 décembre 1869.)

Les Pierres, esquisses minéralogiques, par L. Simonin, nous font connaître les minéraux, leur origine et le rôle qu'ils jouent. Vous trouverez dans la première partie de l'ouvrage un traité complet de minéralogie, moins la sécheresse des traités classiques, car la science pure en a été bannie, comme le dit l'auteur. Son livre s'adresse, dit-il, à tous ceux qui aiment les pierres et qui sont prêts à dire, avec George Sand : « Je quitterais tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne de marbre dans les Alpes ou dans les Apennins. »

La seconde partie du livre a un intérêt tout particulier, car l'auteur y raconte ses souvenirs de voyageur en Amérique et dans plusieurs pays de l'Europe, et il décrit un grand nombre d'exploitations très-curieuses.

Vous retrouverez là, avec toutes ses qualités, l'auteur de *la Vie souterraine*, des *Merveilles du monde souterrain*, et de tant d'autres livres charmants qui ont établi, depuis longtemps, la juste réputation de M. L. Simonin comme écrivain et comme savant.

Cet ouvrage, comme le précédent, est orné d'un très-grand nombre d'admirables gravures faites toutes d'après nature et qui défient toute comparaison.

(Dr E. Decaisne. — *France*, décembre 1869.)

Grande et belle monographie pleine de renseignements utiles, de chromolithographies parfaitement exécutées, de gravures inédites. Vrai livre d'or pour les géologues de toute taille, il sera lu avec un intérêt non moins vif par les profanes. J'ai dit qu'il était plein de renseignements utiles. Ces renseignements motivent certains vœux auxquels on ne saurait donner une publicité trop large.

Ainsi, M. Simonin constate avec regret que, si on en excepte le fer, nous sommes les tributaires des métaux étrangers. Est-ce à dire que les richesses minières de la France soient insuffisantes ou taries ? Non. Ces richesses existent ; seulement une mauvaise interprétation de la loi en entrave, en annule, pour ainsi dire, l'exploitation.

Quelques chiffres encore à propos de charbon. La houille e[…] dans le monde entier pendant l'année 1868 s'élève à 205 milli[…] tonnes, sur lesquelles nous comptons pour 13 millions, un mill[…] plus que la Belgique, et quatre-vingt-douze millions de moi[…] l'Angleterre. En Europe, on pense que, dans deux ou trois s[…] toutes les houillères seront épuisées. C'est à la science de f[…] grand pas de plus en trouvant le moyen d'*emmaganiser la cha[…] laire*. — C'est l'été qui chauffera l'hiver.

(Lorédan Larchey. — *Moniteur universel*.)

L'autre publication dont j'ai à vous entretenir sort de la […] Hachette. Elle a pour titre : *Les Pierres*, et pour auteur, M[…] monin.

L'œuvre de M. Simonin est de la famille de ces publicati[…] gnifiques dont nous devons déjà toute une série à l'intellige[…] dace de la maison Hachette, et parmi lesquelles je me bor[…] rappeler le *Ciel* et les *Phénomènes de la Physique*, d'Amédée […] min. C'est le même luxe de gravures, le même soin typogra[…] la même perfection matérielle, en un mot.

Quant au texte, il est ce qu'on pouvait et devait attendre […] teur de *la Vie souterraine*, du *Voyage en Californie*, de l'*His[…] la Terre*, du *Grand Ouest*, etc., etc.

Bien qu'écrit au point de vue vulgarisateur et pittoresqu[…] vrage n'en est pas moins pour cela rigoureusement méthodi[…] première partie comprend la grande famille des minéraux e[…] leur rôle dans le monde. La seconde traite plus spécialement[…] et de l'argent, du marbre, du fer et de la houille. Quel vaste […] à cultiver, ou plutôt quelle mine féconde à exploiter !

Ce qui donne à ce livre une valeur et un charme tout parti[…] c'est que son auteur n'est pas un simple savant de cabinet […] sans vouloir jeter à la tête de ceux-ci les *pierres* du volume […] nalyse). M. Simonin est un voyageur émérite ; et, selon le […] du bonhomme, s'il a beaucoup vu, il a aussi beaucoup re[…] qui lui a permis d'incidenter son travail d'une foule d'anec[…] de descriptions réalistes.

Parmi les superbes gravures qui ornent cette publicati[…] est une qui frappe plus particulièrement soit le lecteur sup[…] soit au contraire le philosophe : c'est la reproduction exact[…] grandeur naturelle des dix plus gros diamants du monde[…] trouvent réunis, dans l'espace de quelques centimètres c[…] *Grand Mogol*, le *Régent*, le *Grand duc de Toscane*, l'*Étoile* […] le *Diamant Jaune* ou *Florentine*, le *Sancy*, le *Diamant Vert* o[…] *Vaults*, le *Kohinoor ancien*, le *Diamant Bleu*, de M. Hope et […] *noor nouveau*.

L'homme superficiel examine avec des regards de conv[…] fac-simile de ces inestimables trésors. Le philosophe, après […] obligée contre la vanité et la sottise humaines, suppute a[…] tesse le nombre des familles qu'il serait possible de soustra[…] gnorance et à la misère avec la valeur que représentent […] chants morceaux de carbone.

(P.-G. Drevet. — *Libéral Bayonnais*, 18 novembre 186[…])



ROMÉO. Ah mais, voilà un bel équipement !
MERCUTIO. Une voile, une voile, une voile ! (Acte II, sc. IV.)

ROMÉO. — Oh! partons d'ici, il m'importe beaucoup de me dépêcher.

LE FRÈRE LAURENT. — Prudemment et lentement; ils trébuchent, ceux qui courent trop vite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une rue.

Entrent BENVOLIO *et* MERCUTIO.

MERCUTIO. — Où diable ce Roméo peut-il être? est-ce qu'il n'est pas retourné chez lui cette nuit?

BENVOLIO. — Il n'est pas revenu chez son père; j'ai parlé à son valet.

MERCUTIO. — Ah! cette pâle fille au cœur de pierre, cette Rosaline le tourmente tellement qu'à coup sûr il deviendra fou.

BENVOLIO. — Tebaldo, le parent du vieux Capulet, a dépêché une lettre à la maison de son père.

MERCUTIO. — Un cartel, sur ma vie!

BENVOLIO. — Roméo y répondra.

MERCUTIO. — Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO. — Certes, il répondra à l'auteur de la lettre dans son propre style; étant défié, il défiera.

MERCUTIO. — Hélas! pauvre Roméo, il est déjà mort! poignardé par l'œil noir d'une fille blanche, fusillé à travers l'oreille par un chant d'amour, percé au centre de son cœur par la flèche du petit archer aveugle, comment serait-il homme à affronter Tebaldo?

BENVOLIO. — Bah! qu'est-ce donc que Tebaldo?

MERCUTIO. — Plus que le prince des chats, je vous le déclare. Oh! c'est le courageux capitaine des lois du savoir-vivre : il se bat comme vous chantez de la musique, garde ses temps, ses distances, ses mesures, vous prend un repos d'un soupir, une, deux, et la troisième en pleine poitrine : c'est le vrai boucher des boutons de soie, un duelliste, un duelliste; un gentilhomme de la tout à fait première catégorie, un maître en première et seconde causes : ah! l'immortelle passade! ah le *punto reverso!* ah! le touché!

BENVOLIO. — Le quoi?

MERCUTIO. — La peste de ces grotesques fantasques, pleins de zézaiements et d'affectations, qui vous ont de nouvelles manières de poser les accents! « Par Jésus, *une excellente lame! un très-bel homme, une exquise putain.* » Parbleu, grand-père, n'est-ce pas une chose lamentable que nous soyons affligés de la sorte par ces mouches étrangères, ces débitants de modes nouvelles, ces *pardonnez-moi*, qui se mettent des culottes de nouvelle forme si collantes qu'ils ne peuvent plus s'asseoir à l'aise sur les vieux bancs? Oh, leurs *bons*, leurs *bons!*

BENVOLIO. — Voici venir Roméo; voici venir Roméo.

MERCUTIO. — Jaune et sec comme un hareng saur. O chair, ô chair, comme te voilà *poissonnifiée!* Maintenant il est jusqu'au cou dans le genre de poésie que cultiva Pétrarque : Laure, comparée à sa Dame, était une marmitonne; oui, mais elle avait un meilleur amant pour la chanter : Didon n'était qu'une dondon; Cléopâtre, une *gitana* d'Égypte; Hélène et Héro, des harengères et des catins; Thisbé, un petit œil gris éveillé, ou quelque chose d'approchant, mais rien avec cela.

Entre ROMÉO.

MERCUTIO. — Signor Roméo, *bonjour!* voilà un salut français pour votre culotte française. Vous nous avez joliment payé en fausse monnaie la dernière nuit.

ROMÉO. — Bonjour à tous les deux. Comment vous ai-je payé en fausse monnaie?

MERCUTIO. — En nous faussant compagnie, Messire, en nous faussant compagnie; ne pouvez-vous pas comprendre?

ROMÉO. — Pardon, mon bon Mercutio, j'avais des affaires importantes, et un homme dans un cas comme le mien peut bien faire fléchir la politesse.

MERCUTIO. — C'est absolument comme si vous disiez, un cas comme le mien force un homme à fléchir les jarrets.

ROMÉO. — Sans doute pour offrir ses politesses?

MERCUTIO. — Tu as très-judicieusement deviné.

ROMÉO. — Voilà une interprétation très-polie.

MERCUTIO. — Parbleu, je suis la rose même de la politesse.

ROMÉO. — Rose est ici pour fleur?

MERCUTIO. — Parfaitement.

ROMÉO. — Ah bien, en ce cas, mes escarpins sont très-fleuris.

Mercutio. — Bien dit; poursuis-moi cette plaisanterie jusqu'à ce que tes escarpins soient usés, afin que lorsque les uniques semelles de cette paire-là seront hors d'usage, cette plaisanterie reste encore après l'user, unique et hors *de pair*.

Roméo. — Oh, la plaisanterie à mince semelle, unique et hors de pair seulement par sa mauvaise qualité!

Mercutio. — Sépare-nous, mon bon Benvolio; mon esprit est rendu.

Roméo. — Donne de la cravache et de l'éperon, de la cravache et de l'éperon, sinon je crie : un autre rival, s'il vous plaît.

Mercutio. — Parbleu, si toutes tes facultés veulent entreprendre la course de l'oie sauvage, je me récuse; car il y a plus de l'oie sauvage dans une seule de tes facultés, j'en suis sûr, que dans toutes les miennes : m'avez-vous pris pour l'oie dans cette course d'esprit?

Roméo. — Quand par hasard je ne t'ai pas pris pour l'oie, je ne t'ai pris pour rien du tout.

Mercutio. — Je vais te mordre l'oreille pour cette plaisanterie.

Roméo. — Voyons, bonne oie, ne mords pas.

Mercutio. — Ton esprit est de saveur très-mordante; il fait un très-âpre assaisonnement.

Roméo. — Une marmelade de pommes acides n'est-il pas le vrai assaisonnement d'une oie fade?

Mercutio. — Ah, quel esprit en peau de chevreau! d'abord étroit d'un pouce, il devient ensuite large d'une aune.

Roméo. — Je l'étends encore pour ce mot *large*, qui ajouté à oie, prouve qu'en long et en large tu es une grande oie.

Mercutio. — Eh bien, est-ce que cela ne vaut pas mieux que de gémir d'amour? maintenant te voilà sociable, te voilà redevenu Roméo; maintenant tu es ce que tu es selon l'art aussi bien que selon la nature; car ce radoteur d'amour ressemble à un grand dadais, qui se traîne d'ici de là, tirant la langue, en cherchant un trou où cacher son amusette.

Benvolio. — Arrête ici, arrête ici.

Mercutio. — Tu veux que j'arrête ma description à la partie la plus intéressante.

Benvolio. — Sans cela, tu l'aurais faite trop longue.

Mercutio. — Oh! tu te trompes, je l'aurais faite courte : car j'étais arrivé au fin fond de la chose, et je n'avais pas l'intention de tenir le dé plus longtemps.

Roméo. — Ah mais, voilà un bel équipement! (*Apercevant la nourrice.*)

Entrent LA NOURRICE *et* PIERRE.

Mercutio. — Une voile, une voile, une voile!

Benvolio. — Deux, deux; une chemise et un jupon.

La nourrice. — Pierre?

Pierre. — Voilà!

La nourrice. — Mon éventail, Pierre.

Mercutio. — Oui, mon bon Pierre, afin de cacher son visage; car son éventail est plus joli que son visage.

La nourrice. — Bien le bonjour, Messieurs.

Mercutio. — Bien le bonsoir, belle Madame.

La nourrice. — Est-ce bonsoir qu'il faut dire?

Mercutio. — Ni plus, ni moins, je vous le déclare, car la main de maquerelle de l'horloge dirige son index vers midi.

La nourrice. — Fi! quel homme êtes-vous donc?

Roméo. — Un homme, Madame, que Dieu a fait pour qu'il se fît tort à lui-même.

La nourrice. — Par ma foi, voilà qui est bien dit; « pour qu'il se fît tort à lui-même, » a-t-il dit? Messieurs, quelqu'un peut-il me dire où je trouverai le jeune Roméo?

Roméo. — Je puis vous le dire; mais le jeune Roméo sera plus vieux lorsque vous l'aurez trouvé, que lorsque vous l'aurez cherché : je suis le plus jeune de ce nom, faute d'un pire.

La nourrice. — Vous dites bien.

Mercutio. — Oui-dà, est-ce que *le pire* est *bien?* Très-bien riposté, ma foi; spirituel, très-spirituel.

La nourrice. — Si c'est vous, Monsieur, je désire vous dire un mot en confidence.

Benvolio. — Elle va l'induire en quelque souper.

Mercutio. — Une maquerelle, une maquerelle, une maquerelle! taiaut!

Roméo. — Qu'est-ce que tu as fait lever?

Mercutio. — Ce n'est pas un lièvre, Monsieur, à moins que ce ne soit un lièvre en pâté de carême, qui a quelque peu pris la barbe avant qu'on ait eu le temps de le finir. (*Il chante.*)

Un vieux lièvre blanchi,

Un vieux lièvre blanchi,
Est un bon mets en temps de carême;
Mais un lièvre qui a blanchi,
Est trop pour la force de vingt personnes,
S'il prend la barbe avant d'être mangé.

Roméo, venez-vous chez votre père? nous y allons dîner.

Roméo. — Je vous suis.

Mercutio. — Adieu, ancienne Dame, adieu. (*Il chante.*) *Madame, Madame, Madame*.... (*Sortent Mercutio et Benvolio.*)

La nourrice. — S'il vous plaît, Messire, quel est ce marchand impertinent qui tient boutique si bien montée en sottises?

Roméo. — Un gentilhomme qui aime à s'entendre parler, nourrice, et qui dit plus de paroles en une minute qu'il n'en écoute en un mois.

La nourrice. — S'il s'avise de dire quelque chose contre moi, je l'arrangerai de la belle façon, quand il serait plus railleur qu'il ne l'est, lui et vingt Jacquots de son espèce; et si je ne le puis pas par moi-même, je trouverai qui le pourra. Méchant drôle! je ne suis pas une de ses coureuses, moi; je ne suis pas une de ses associées, moi. — Et toi, tu es là à rester coi, et tu permets que le premier drôle venu en use avec moi à son plaisir?

Pierre. — Je n'ai vu personne en user avec vous à son plaisir; si je l'avais vu, mon arme aurait été bien vite dehors, je vous en réponds : je dégaine tout aussi vite qu'un autre, quand je vois que la querelle est juste et que j'ai la loi pour moi.

La nourrice. — Vrai, j'en jure par Dieu, je suis tellement hors de moi que tout mon corps en tremble. Méchant drôle! — Je vous en prie, Messire, un mot : comme je vous le disais, ma jeune maîtresse m'a ordonné de vous chercher; ce qu'elle m'a commandé de vous dire, je le garderai pour moi : mais d'abord, laissez-moi vous prévenir que si vous la conduisiez dans le paradis des fous, comme on dit, ce serait une très-méchante conduite, comme on dit, car la Dame est jeune; et par conséquent, si vous aviez double jeu avec elle, ce serait une vilaine chose que vous feriez envers une Dame, et une façon d'agir qui ne serait pas bien du tout.

Roméo. — Nourrice, recommande-moi à ta Dame et maîtresse. Je te jure....

La nourrice. — Bon cœur! Oui, ma foi, je le lui dirai : Seigneur, Seigneur, qu'elle sera joyeuse.

Roméo. — Que lui diras-tu, nourrice? Tu ne m'écoutes pas.

La nourrice. — Je lui dirai, Messire, que vous jurez; ce qui, dans mon opinion, est une promesse de gentilhomme.

Roméo. — Dis-lui de trouver quelque moyen d'aller cette après-midi à confesse, et elle sera confessée et mariée dans la cellule du frère Laurent. Voici pour tes peines.

La nourrice. — Non vraiment, Messire, pas un sou.

Roméo. — Allons donc, je te dis de prendre.

La nourrice. — Cette après-midi, Messire? bon, elle y sera.

Roméo. — Et toi, bonne nourrice, tiens-toi derrière le mur de l'abbaye : mon valet t'y rejoindra à cette même heure, et t'apportera une échelle de corde qui me servira d'escalier pour monter, dans le secret de la nuit, au faîte suprême du bonheur. Adieu, sois fidèle, et je récompenserai tes services : adieu, recommande-moi à ta maîtresse.

La nourrice. — Allons, que le Dieu du ciel te bénisse! — Écoutez un peu, Messire.

Roméo. — Qu'as-tu à me dire, ma bonne nourrice?

La nourrice. — Votre valet est-il discret? N'avez-vous jamais entendu dire que deux hommes gardent mieux leur secret, quand ils mettent un d'eux de côté?

Roméo. — Je te réponds de lui; mon valet est fidèle comme l'acier.

La nourrice. — Bien, Messire; ma maîtresse est la plus délicieuse Dame.... Seigneur! Seigneur! quand elle vous était un petit être babillard.... Oh, il y a dans la ville, un noble, un certain Pâris, qui voudrait bien monter à l'abordage, armes en avant; mais elle, la bonne âme, aimerait autant voir un crapaud, un vrai crapaud, que le voir. Je la fais mettre quelquefois en colère, en lui disant que Pâris est l'homme qui lui convient le mieux; mais je vous le déclare, quand je lui dis cela, elle devient pâle comme le linge le plus blanc du monde entier. Est-ce que *Romarin* et *Roméo* ne commencent pas tous deux par la même lettre?

Roméo. — Oui, nourrice; qu'est-ce que tu veux en conclure? tous deux commencent par un R.

La nourrice. — Ah, moqueur! c'est le nom du chien; R commence *Roquet*. Mais je sais bien moi que ça commence par une autre lettre, et



Juliette. O Dieu! la voici.

(Acte II, sc. v)

elle tient de si jolis propos sur vous et le romarin que ça vous ferait du bien à entendre.

Roméo. — Recommande-moi à ta Dame.

La nourrice. — Oui, mille fois. (*Sort Roméo.*) Pierre!

Pierre. — Voilà!

La nourrice. — Prends mon éventail et passe devant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

Entre JULIETTE.

Juliette. — L'horloge sonnait neuf heures lorsque j'ai fait partir la nourrice: elle m'avait promis d'être de retour dans une demi-heure. Peut-être ne peut-elle pas le trouver : mais non, cela n'est pas. Oh! elle est boiteuse! les hérauts de l'amour devraient être des pensées qui courraient dix fois plus vite que les rayons du soleil repoussant les ombres sur les cimes des collines sombres : c'est pourquoi ce sont des colombes aux ailes agiles qui traînent l'Amour, et c'est pourquoi Cupidon, rapide comme le vent, porte des ailes. Le soleil a maintenant atteint le point culminant de son voyage de ce jour : de neuf heures à midi il y a trois longues heures, et elle n'est pas encore revenue. Si elle avait les affections et le sang chaud de la jeunesse, elle serait dans ses mouvements aussi rapide qu'une balle; mes paroles la lanceraient droit à mon doux amour; ses paroles, à lui, la relanceraient vers moi. Mais ces vieilles gens, on dirait que pour la plupart ils sont morts; le plomb n'est pas plus difficile à remuer, plus lourd, plus lent, plus pâle. O Dieu, la voici!

Entrent LA NOURRICE *et* PIERRE.

Juliette. — O ma douce nourrice, quelles nouvelles? l'as-tu rencontré? renvoie ton valet.

La nourrice. — Pierre, reste à la porte. (*Pierre sort.*)

Juliette. — Eh bien, ma bonne et aimable nourrice, voyons. — O Seigneur! pourquoi cet air triste? si tes nouvelles sont tristes, dis-les-moi rondement et avec entrain, malgré tout; mais si elles sont bonnes, tu fausses la musique des douces nouvelles, en me la jouant avec une physionomie si aigre.

La nourrice. — Je n'en puis plus; donnez-moi quelques minutes : — ah! comme mes os sont moulus! quelle course il m'a fallu faire!

Juliette. — Je voudrais te donner mes os et que tu me donnasses tes nouvelles : allons, voyons, parle, je t'en prie; bonne, bonne nourrice, parle.

La nourrice. — Jésus, quelle hâte? ne pouvez-vous attendre un instant? Ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

Juliette. — Comment es-tu hors d'haleine, lorsque tu as assez d'haleine pour me dire que tu es hors d'haleine? l'excuse que tu me fais pour ce retard est plus longue que le rapport que tu t'excuses de ne pas faire. Tes nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises? réponds à cela; dis qu'elles elles sont d'un mot, j'attendrai les détails : voyons, fais-moi ce plaisir : sont-elles bonnes ou mauvaises?

La nourrice. — Bon! vous avez fait un choix ordinaire; vous ne savez pas choisir un homme. Roméo! non, non, ce n'était pas là l'homme. Sa figure, il est vrai, est plus jolie que celle de n'importe qui, mais ses jambes l'emportent sur celles de tout le monde; quant à la main, au pied, à la taille, quoiqu'il n'y ait pas à en parler, tout cela est au-dessus de toute comparaison : il n'est pas la fleur de la courtoisie; mais je le garantis aussi doux qu'un agneau. Va ton chemin, fillette; sers Dieu. Eh bien, avez-vous déjà dîné, à la maison?

Juliette. — Non, non : mais je savais déjà tout ce que tu me dis; que dit-il de notre mariage? qu'en dit-il?

La nourrice. — Seigneur, comme ma tête me fait mal! quelle tête j'ai! elle bat comme si elle allait se casser en vingt morceaux. Et mon dos, de l'autre côté: — oh, mon dos, mon dos! Diable soit de vous pour m'avoir envoyée chercher ma mort, en me faisant courir par monts et par vaux!

Juliette. — Sur ma foi, je suis désolée que tu ne sois pas bien. Douce, douce, douce nourrice, que dit mon amour? apprends-le-moi.

La nourrice. — Votre amour dit, comme un honnête gentilhomme, comme un courtois, un tendre, un beau, et, je le garantis, un vertueux.... Où est votre mère?

Juliette. — Où est ma mère? parbleu, elle est dans la maison; où pourrait-elle être? Quelle singulière réponse tu me fais : « Votre amour

dit comme un honnête gentilhomme, — où est votre mère? »

La nourrice. — Ah, sainte mère de Dieu! êtes-vous aussi bouillante qu cela? parbleu, débordez alors. Si c'est là le cataplasme que vous appliquez sur mes os malades, vous pourrez désormais faire vos messages vous-même.

Juliette. — En voilà un galimatias! Voyons, que dit Roméo?

La nourrice. — Avez-vous obtenu la permission d'aller à confesse aujourd'hui?

Juliette. — Oui.

La nourrice. — Alors rendez-vous à la cellule du frère Laurent; un époux vous y attend pour faire de vous une femme. Ah bien, voilà ce coquin de sang qui vous monte aux joues; elles vont bientôt devenir écarlates à la moindre nouvelle. Rendez-vous à l'église; j'irai par un autre chemin chercher une échelle qui doit servir à votre amour pour grimper jusqu'à un nid d'oiseau aussitôt qu'il fera nuit · moi, je suis l'esclave, et je travaille pour vos plaisirs; mais vous porterez bientôt le fardeau cette nuit. Allons, je vais aller dîner; rendez-vous à la cellule.

Juliette. — Je me rends à mon bonheur suprême! honnête nourrice, adieu. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

La cellule du frère Laurent.

Entrent le frère LAURENT *et* ROMÉO.

Le frère Laurent. — Puissent les cieux sourire sur cet acte saint si favorablement, que l'avenir ne nous amène pas des chagrins pour nous en faire repentir.

Roméo. — *Amen! amen!* mais vienne quelque chagrin que ce soit, il ne peut contre-balancer l'échange de joies que sa vue me donne dans une seule courte minute. Unis seulement nos mains par la formule sainte, et puis que la mort meurtrière de l'amour fasse ce qu'elle voudra; c'est assez que je puisse l'appeler mienne.

Le frère Laurent. — Ces transports violents ont des fins violentes, et meurent dans leur triomphe, comme le feu et la poudre qui se consument dès qu'ils se baisent. Le plus doux miel est fastidieux par sa douceur même, et coupe l'appétit par sa saveur · aimez-vous donc modérément; c'est ainsi que font les longs amours : qui marche trop vite arrive aussi tard que qui marche trop lentement. — Voici venir la Dame. Oh certes, ce n'est pas un pied aussi léger qui usera jamais la durable pierre. Un amant pourrait marcher sur les toiles d'araignée qui se balancent mollement dans l'air gai de l'été, et cependant ne pas tomber, si légère est la vanité!

Entre JULIETTE.

Juliette. — Bonsoir à mon pieux confesseur.

Le frère Laurent. — Roméo te remerciera pour nous deux, ma fille.

Juliette. — Et je le remercierai à son tour pour nous deux, sans quoi ses remercîments ne seraient pas payés.

Roméo. — Ah! Juliette, si ta joie doit se mesurer sur la mienne, et si tu as plus de ressources que moi pour la peindre, alors parfume de ton haleine l'air qui nous entoure, et que la riche musique de ta voix décrive le bonheur d'imagination que nos deux âmes reçoivent de cette chère entrevue.

Juliette. — Le cœur plus riche en sentiments qu'en paroles, est fier de son amour plus que des parures dont peut se revêtir cet amour : ceux qui peuvent compter leur fortune, ne sont que des mendiants; mais mon sincère amour a grandi avec un tel excès que je ne puis compter la moitié de la somme de mes richesses.

Le frère Laurent. — Venez, venez avec moi, et nous allons rapidement achever cette affaire; car avec votre permission, vous ne resterez pas seuls, avant que la sainte église ait fait de vous une seule personne. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique.

Entrent MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE, *et* DES VALETS.

BENVOLIO. — Je t'en prie, mon bon Mercutio, retirons-nous : la journée est chaude, les Capulets sont sortis dans la ville, et si nous les rencontrons, nous n'éviterons pas une querelle; car par ces jours de canicule, le sang affolé se met vite en mouvement.

MERCUTIO. — Tu ressembles à un de ces camarades qui, lorsqu'ils entrent dans une taverne, commencent par déposer leur épée sur la table en disant : « Dieu veuille que je n'en aie pas besoin ! » et qui, dès que la seconde rasade opère, la tirent contre le garçon, lorsqu'en effet il n'en est aucun besoin.

BENVOLIO. — Est-ce que je suis un de ces hommes-là?

MERCUTIO. — Allons, allons, tu es dans ton genre un bonhomme aussi emporté qu'il en soit en Italie, et tu es aussi facilement excité à la mauvaise humeur, que tu es facilement de mauvaise humeur d'être excité.

BENVOLIO. — Et quoi encore?

MERCUTIO. — Parbleu ! s'il y avait deux personnes telles que toi, nous n'en aurions bientôt plus aucune des deux, car elles se tueraient mutuellement. Toi ! mais parbleu tu vâs te quereller avec un homme qui a dans sa barbe un poil de plus, ou un poil de moins que toi. Tu vas te quereller avec un homme qui casse des noix, sans autre raison sinon que tu as les yeux couleur de noisette : quel autre œil qu'un œil comme celui-là, découvrirait là un sujet de querelle? Ta tête est aussi pleine de querelles qu'un œuf est plein de nourriture, et cependant, à force de querelles, ta tête a été cassée comme un œuf qu'on a vidé. Tu t'es querellé avec un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait réveillé ton chien qui dormait au soleil. N'es-tu pas tombé sur un tailleur, parce qu'il portait son pourpoint neuf avant Pâques? sur un autre, parce qu'il attachait ses souliers neufs avec de vieux rubans? Et tu viens me sermonner sur le chapitre des querelles !

BENVOLIO. — Si j'étais aussi prompt à me quereller que toi, je céderais au premier venu la propriété pure et simple de ma vie pour une heure et quart d'existence.

MERCUTIO. — La propriété pure et simple? ô homme simple !

BENVOLIO. — Par ma tête, voici les Capulets.

MERCUTIO. — Par mes talons, je n'en ai souci.

Entrent TEBALDO *et autres.*

TEBALDO. — Suivez-moi de près, car je vais leur parler. — Bonjour, Messieurs : j'ai un mot à dire à l'un de vous.

MERCUTIO. — Rien qu'un mot à dire, et à un seul de nous encore? Ne pourriez-vous accoupler ce mot à quelque autre chose, et faire de cela, un mot et une botte.

TEBALDO. — Vous m'y trouverez facilement disposé, Messire, si vous m'en donnez occasion.

MERCUTIO. — Ne pourriez-vous pas prendre cette occasion, sans que je vous la donne?

TEBALDO. — Mercutio, tu t'accordes avec Roméo....

MERCUTIO. — Je m'accorde ! qu'est-ce à dire? Vas-tu nous prendre pour des musiciens? si tu nous prends pour des musiciens, tu peux t'attendre à ne rien entendre que des discordances : voici mon archet; voici qui vous fera danser. Qu'est-ce à dire? je m'accorde !

BENVOLIO. — Nous parlons ici dans un lieu public et fréquenté : ou bien retirons-nous dans quelque endroit particulier pour nous expliquer froidement sur vos griefs, ou bien séparons-nous; ici tous les yeux nous regardent.

MERCUTIO. — Les yeux des gens furent faits pour regarder, qu'ils regardent donc; je ne bou-



JULIETTE. Mai mon sincère amour a grandi avec un tel excès que je ne puis compter la moitié de la somme de mes richesses. (Acte II, sc. VI.)

gerai pas pour faire plaisir à qui que ce soit, moi.

TEBALDO. — Bien, la paix soit avec vous, Messire! voici venir mon homme.

Entre ROMÉO.

MERCUTIO. — Mais, je veux bien être pendu, Messire, s'il porte votre livrée : parbleu, précédez-le sur le terrain, il y sera votre *suivant;* dans ce sens-là, Votre Honneur peut l'appeler son homme.

TEBALDO. — Roméo, je t'aime tant que je ne puis te l'exprimer avec plus de modération qu'en te disant : tu es un scélérat.

ROMÉO. — Tebaldo, j'ai des raisons de t'aimer qui modèrent singulièrement la colère qu'un pareil salut devrait soulever : je ne suis pas un scélérat; adieu donc, je vois que tu ne me connais pas.

TEBALDO. — Bambin, cela ne peut excuser les injures que tu m'as faites; en conséquence, retourne-toi et dégaine.

ROMÉO. — Je déclare que je ne t'ai jamais fait injure, et je t'aime plus que tu ne peux l'imaginer; plus tard, tu connaîtras la raison de mon amour : ainsi, mon bon Capulet, et ce nom je le tiens pour aussi cher que le mièn propre, tiens-toi pour satisfait.

MERCUTIO. — Oh, calme, déshonnête, vile soumission! Messire de l'estocade reste maître du terrain! (*Il dégaine.*) Tebaldo, tueur de rats, voulez-vous faire un tour?

TEBALDO. — Que veux-tu de moi?

MERCUTIO. — Rien qu'une de vos neuf existences, mon bon roi des chats; voilà ce dont je pré-

tends m'emparer, et quant aux huit autres, je me réserve de les rosser à plate couture, selon votre conduite future à mon égard. Voulez-vous tirer votre épée de son étui par les oreilles? Dépêchez-vous, ou bien la mienne ira caresser vos oreilles, à vous, avant que la vôtre soit sortie.

Tebaldo. — Je suis votre homme. (*Il dégaine.*)

Roméo. — Mon cher Mercutio, remets ta rapière au fourreau.

Mercutio. — Allons, Monsieur, votre passade. (*Ils se battent.*)

Roméo. — Dégaine, Benvolio; force-les à baisser leurs épées. Par pudeur, gentilshommes, évitez ce scandale! Tebaldo — Mercutio,— le prince a expressément défendu les rixes dans les rues de Vérone. Arrête, Tebaldo! mon bon Mercutio.... (*Sortent Tebaldo et ses partisans.*)

Mercutio. — Je suis blessé. La peste soit de vos deux maisons! Je suis mort: et lui, est-ce qu'il est parti, et sans la moindre blessure?

Benvolio. — Comment! est-ce que tu es blessé?

Mercutio. — Oui, oui, une égratignure, une égratignure; mais parbleu, elle est suffisante. Où est mon page? Va, maraud, va me chercher un chirurgien. (*Sort le page.*)

Roméo. — Courage, ami; la blessure ne peut être dangereuse.

Mercutio. — Oh! elle n'est pas aussi profonde qu'un puits et aussi large qu'un portail d'église; mais c'est égal, elle suffira. Venez me demander demain, et vous trouverez en moi un homme sérieux comme un cimetière. Je suis poivré pour ce monde-ci, je vous le déclare : la peste soit de vos deux maisons! Mordieu, un chien, un rat, une souris, un chat, pourfendre ainsi un homme à mort! Un fanfaron, un coquin, un drôle qui se bat avec la précision de l'arithmétique! Pourquoi diable vous êtes-vous mis entre nous deux? j'ai été blessé sous votre bras.

Roméo. — Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le mieux.

Mercutio. — Aide-moi à me traîner vers quelque maison, Benvolio, ou je vais m'évanouir : la peste soit de vos deux maisons! elles ont fait de moi pâture pour les vers : j'en tiens, et solidement encore. Ah! vos maisons! (*Sortent Mercutio et Benvolio.*)

Roméo. — Ce gentilhomme, le proche parent du prince, mon ami le plus cher, c'est pour moi qu'il a reçu cette blessure mortelle; ma réputation est atteinte par l'outrage de Tebaldo, Tebaldo qui depuis une heure est mon parent. — O douce Juliette, ta beauté m'a efféminé et a émoussé en mon âme le tranchant du courage!

Rentre BENVOLIO.

Benvolio. — O Roméo, Roméo, le brave Mercutio est mort! Cette âme vaillante qui tout à l'heure méprisait trop prématurément la terre, vient de s'élancer vers les nuages.

Roméo. — La noire fatalité de cette journée s'étendra sur bien d'autres qui sont à venir : ce jour commence seulement le malheur, d'autres l'achèveront.

Benvolio. — Voici le furieux Tebaldo qui revient.

Roméo. — Vivant, et triomphant! et Mercutio est mort! Remonte au ciel, prudente mansuétude; et toi, fureur à l'œil enflammé, sois maintenant mon guide!

Rentre TEBALDO.

Roméo. — A cette heure, Tebaldo, reprends le *scélérat* que tu m'as donné il y a un instant; car l'âme de Mercutio est à peu de distance au-dessus de nos têtes, et attends que la tienne aille lui tenir compagnie : toi, ou moi, ou tous les deux, nous devons le rejoindre.

Tebaldo. — Misérable bambin, qui étais ici-bas son camarade, c'est toi qui dois aller le rejoindre.

Roméo. — Voici qui en décidera. (*Ils se battent; Tebaldo tombe.*)

Benvolio. — Vite, Roméo, décampe! les citoyens accourent, et Tebaldo est tué : — ne reste donc pas ainsi anéanti : — le prince va te condamner à mort, si tu es pris : — hors d'ici! fuis! vite, vite!

Roméo. — Ah! je suis le plastron de la fortune!

Benvolio. — Pourquoi restes-tu? (*Sort Roméo.*)

Entrent DES CITOYENS.

Premier citoyen. — De quel côté s'est-il enfui, celui qui a tué Mercutio? Tebaldo, ce meurtrier, de quel côté s'est-il enfui?

Benvolio. — Le voici là couché, ce Tebaldo.

Premier citoyen. — Debout, Messire, venez avec moi; je vous l'ordonne au nom du prince, obéissez.

Entrent LE PRINCE *avec sa suite*, MONTAIGU, CAPULET, LEURS FEMMES, *et autres personnes.*

LE PRINCE. — Où sont les scélérats qui ont commencé cette querelle?

BENVOLIO. — Ô noble prince, je puis exposer toutes les phases malheureuses de cette fatale querelle : voici couché, tué par le jeune Roméo, l'homme qui avait tué ton parent, le brave Mercutio.

MADONNA CAPULET. — Tebaldo, mon neveu! l'enfant de mon frère! Ô prince! ô neveu! ô mari! le sang de mon cher neveu a été répandu! Prince, si tu es juste, paye notre sang versé, en faisant couler celui de Montaigu. Oh, neveu, neveu!

LE PRINCE. — Benvolio, qui a commencé cette sanglante querelle?

BENVOLIO. — Tebaldo, ici étendu, tué par la main de Roméo. Roméo lui a parlé en bons termes, l'a supplié de réfléchir à l'insignifiance de la querelle, et lui a représenté quel serait votre haut déplaisir : tout cela exprimé d'une voix douce, avec de calmes regards, et en fléchissant humblement le genou, n'a pu amener à composition l'humeur querelleuse de Tebaldo, qui, sourd à la paix, n'a eu de cesse qu'il n'eût dirigé la pointe de son épée contre la poitrine du vaillant Mercutio; celui-ci, tout aussi chaud que lui, dirige pointe contre pointe meurtrière, et avec un courageux mépris s'efforce de repousser d'un côté la froide mort, et de l'autre de la diriger contre Tebaldo dont la dextérité l'évite : Roméo crie à haute voix : « Arrêtez, amis! séparez-vous, amis! » et plus agile que sa langue, son bras fait baisser leurs pointes fatales; il se précipite entre eux, et par-dessous son bras, un mauvais coup de Tebaldo va toucher la vie de l'intrépide Mercutio : Tebaldo s'est alors enfui, mais un instant après il est revenu trouver Roméo, chez qui la soif de la vengeance venait de s'éveiller, et ils ont tiré leurs épées avec la promptitude de l'éclair; car avant que je pusse dégainer pour les séparer, l'intrépide Tebaldo était déjà tué; dès qu'il fut tombé, Roméo tourna le dos et prit la fuite : si ce n'est pas là toute la vérité, que Benvolio meure tout de suite.

MADONNA CAPULET. — C'est un parent de Montaigu; l'affection le pousse à mentir, il ne dit pas la vérité : il y a eu vingt d'entre eux engagés dans ce sinistre combat, et il a fallu ces vingt individus pour mettre fin à une seule existence. Je demande la justice que tu dois accorder, prince; Roméo a tué Tebaldo, il ne doit pas être permis à Roméo de vivre.

LE PRINCE. — Roméo l'a tué, et lui il avait tué Mercutio; qui doit maintenant payer le prix de son sang précieux?

MONTAIGU. — Ce n'est pas Roméo, prince, il était l'ami de Mercutio; sa faute consiste simplement à avoir exécuté ce que la loi aurait décidé, la mort de Tebaldo.

LE PRINCE. — Et pour cette offense, nous l'exilons immédiatement de cette ville; je me trouve intéressé dans les faits et gestes de vos haines, mon sang a coulé pour vos féroces querelles; mais je vous condamnerai à une telle amende que vous vous repentirez tous de la perte que j'ai faite : je resterai sourd aux plaidoyers et aux excuses; ni larmes, ni prières ne rachèteront les violations de la loi; par conséquent, n'usez d'aucun de ces moyens : que Roméo parte d'ici en toute hâte, sinon l'heure où il sera découvert sera la dernière de sa vie. Emportez ce corps d'ici, et que notre volonté soit exécutée : la clémence qui pardonne aux assassins n'est qu'une meurtrière. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le jardin de Capulet

Entre JULIETTE.

JULIETTE. — Galopez à pleine course, vers le palais de Phœbus, coursiers aux pieds de flamme; un cocher comme Phaéton vous aurait bien vite poussé vers l'occident, et nous ramènerait immédiatement la nuit nuageuse. Étends tes épais rideaux, ô nuit, prêtresse de l'amour, afin que tout regard errant soit aveugle, et que Roméo puisse sauter dans ces bras, sans qu'on le voie et qu'on en parle. Les amants y voient assez pour accomplir leurs rites amoureux à la lumière de leur propre beauté : d'ailleurs, si l'amour est aveugle, il s'accorde mieux avec la nuit. Viens, ô nuit complaisante, matrone aux vêtements sévères, habillée toute de noir, et apprends-moi comment on s'y prend pour perdre une partie engagée sur une paire de virginités immaculées : cache de ton noir manteau mon sang vierge qui bat contre mes tempes, jusqu'à ce que le timide amour se soit assez enhardi pour regarder l'accomplisse-

ment de l'amour comme un acte de simple pudeur. Viens, nuit! viens, Roméo! viens, toi qui seras le jour au sein de la nuit, car tu reposeras sur les ailes de la nuit plus blanc que la neige sur le dos d'un corbeau. Viens, nuit charmante; viens, aimable nuit au front sombre, donne-moi mon Roméo; et lorsqu'il mourra, prends-le, et coupe-le en petites étoiles, afin qu'il rende la face du ciel si brillante, que le monde entier soit amoureux de la nuit, et ne rende plus aucun culte au gai soleil. Oh! j'ai acheté le palais d'un amour, mais je n'en ai pas encore pris possession; et moi, bien que je sois vendue, je ne suis pas encore possédée : ce jour est pour moi aussi ennuyeusement long, qu'est longue la nuit qui précède une fête pour l'enfant qui doit mettre à cette occasion de nouveaux habits et ne peut pas encore les porter. — Oh! voici ma nourrice, elle m'apporte des nouvelles; toute voix qui prononce seulement le nom de Roméo parle avec une céleste éloquence.

Entre LA NOURRICE *avec une échelle de cordes.*

Juliette. — Eh bien, nourrice, quelles nouvelles? qu'est-ce que tu as là? les cordes que Roméo t'avait ordonné d'aller chercher?

La nourrice. — Oui, oui, les cordes. (*Elle les jette à terre.*)

Juliette. — Hélas de moi! quelles nouvelles m'apportes-tu? Qu'est-ce qui te fait tordre ainsi les mains?

La nourrice. — Ah, malheureux jour! il est mort, il est mort, il est mort! Nous sommes perdues, Madame, nous sommes perdues! Ah, malheureux jour! — Il est parti, il est mort, il est tué!

Juliette. — Le ciel peut-il être si envieux?

La nourrice. — Roméo le peut, si le ciel ne le peut pas : ô Roméo, Roméo! qui jamais aurait pensé pareille chose? Roméo!...

Juliette. — Quel diable es-tu pour me tourmenter ainsi? La torture que tu m'infliges suffirait pour faire rugir dans l'épouvantable enfer lui-même. Est-ce que Roméo s'est tué lui-même? dis seulement, oui, et cette simple syllabe m'empoisonnera mieux que l'œil meurtrier du basilic : je n'existe plus, si un tel *oui* a lieu d'exister, et s'ils sont fermés au jour ces yeux dont la nuit te fera me répondre *oui*. S'il est mort, dis-moi, oui; s'il ne l'est pas, dis-moi, non : que de courtes paroles décident de mon bonheur ou de mon malheur.

La nourrice. — J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux, — ah! Dieu nous protége! — là, sur sa robuste poitrine. Un cadavre à faire pitié, un cadavre sanglant à faire pitié; pâle, pâle comme les cendres, tout taché de sang, tout souillé de caillots de sang : je me suis évanouie à sa vue.

Juliette. — Oh, brise-toi, mon cœur! pauvre cœur à qui la vie fait banqueroute, brise-toi! Emprisonnez-vous, mes yeux, et ne regardez plus en liberté! Vile terre, retourne à la terre; cesse aujourd'hui d'être animée, et qu'une même lourde bière vous enferme, toi et Roméo!

La nourrice. — O Tebaldo! Tebaldo! le meilleur ami que j'eusse! O courtois Tebaldo! honnête gentilhomme! Faut-il que j'aie assez vécu pour te voir mort!

Juliette. — Quelle est cette tempête qui souffle en directions si contraires? Roméo est-il égorgé? Tebaldo est-il mort? mon bien-aimé cousin, et mon Seigneur plus aimé encore? En ce cas, redoutable trompette, sonne le jugement dernier! car qui donc existe, si ces deux-là ne sont plus?

La nourrice. — Tebaldo est mort, et Roméo est banni; Roméo qui l'a tué est banni.

Juliette. — O Dieu! est-ce que la main de Roméo a répandu le sang de Tebaldo?

La nourrice. — Oui, oui : hélas, malheureux jour! elle l'a répandu.

Juliette. — O cœur de serpent caché sous une face en fleurs! jamais dragon habita-t-il une si belle caverne? Beau tyran! angélique démon! corbeau aux plumes de colombe! agneau à la rage de loup! exécrable réalité sous la plus divine apparence! exact contraire de ce que tu paraissais avec certitude! saint damné! honorable scélérat! O nature, qu'avais-tu donc à démêler avec l'enfer, lorsque tu as installé une âme de démon dans le paradis mortel d'une chair si charmante? Jamais livre contenant un texte si vil eut-il une si magnifique reliure? Oh! pourquoi faut-il que la fourberie habite dans un tel somptueux palais!

La nourrice. — Il n'y a pas de loyauté, de foi, d'honnêteté chez les hommes : tous des parjures, tous des menteurs, tous des rien du tout, tous des hypocrites. Ah! où est mon valet? Donnez-moi un peu d'eau-de-vie : ces chagrins, ces dou-



Roméo. Père, quelles nouvelles? quelle est la sentence du prince?

(Acte III, sc. III.)

leurs, ces malheurs me vieillissent. Que la honte tombe sur Roméo!

Juliette. — Puisse ta langue se couvrir d'ampoules pour le souhait que tu formes! Il ne naquit pas pour la honte : la honte n'oserait s'asseoir sur son front; car c'est un trône où l'honneur peut être couronné monarque unique de la terre entière. Ah! quelle bête j'étais de gronder contre lui!

La nourrice. — Allez-vous bien parler de celui qui a tué votre cousin?

Juliette. — Parlerai-je mal de celui qui est mon époux? Ah! mon pauvre Seigneur, quelle langue caressera ton nom, puisque moi, ton épouse depuis trois heures, j'ai pu le blesser? Mais pourquoi, vilain, as-tu tué mon cousin? Ce vilain cousin, il est vrai, aurait voulu tuer mon époux : retournez, folles larmes, retournez à la source d'où vous êtes sorties; c'est à la douleur que vous devez offrir votre tribut liquide, et par méprise, vous l'offrez à la joie. Il vit mon époux que Tebaldo aurait voulu tuer; il est mort, Tebaldo qui aurait voulu tuer mon époux : tout cela est heureux; pourquoi donc est-ce que je pleure alors? Il y a eu un mot, pire que la mort de Tebaldo, qui m'a poignardé : Oh, que je voudrais l'oublier! Mais, hélas! il pèse sur ma mémoire d'un poids aussi lourd qu'un crime damnable sur la conscience d'un pécheur : Tebaldo est mort, et Roméo est banni; ce mot *banni*, ce seul mot, *banni*, équivaut à la mort de dix mille Tebaldos. La mort de Tebaldo était un assez grand malheur, la fatalité pouvait s'arrêter là : ou bien, si l'âpre malheur aime à marcher en compagnie, et doit absolument être associé à d'autres chagrins, pourquoi, lorsqu'elle a eu dit : Tebaldo est mort, n'a-

t-elle pas fait suivre cette nouvelle de cette autre : ton père est mort, ou ta mère est morte, ou tous les deux sont morts ? cette nouvelle m'eût arraché les gémissements ordinaires. Mais cette nouvelle qui est venue à l'arrière-garde de la mort de Tebaldo : *Roméo est banni !* Oh! dans ce seul mot, père, mère, Tebaldo, Roméo, Juliette, tous disparaissent; par ce seul mot, tous sont égorgés! *Roméo est banni!* il n'y a pas de fin, de limite, de mesure, de bornes, dans la puissance de mort de ce mot : il n'y a pas de mots capables de rendre le son de ce malheur. Où sont mon père et ma mère, nourrice ?

La nourrice. — Pleurant et sanglotant sur le cadavre de Tebaldo : voulez-vous venir les trouver? je vais vous conduire près d'eux.

Juliette. — Qu'ils lavent ses blessures de leurs larmes; quand leurs yeux seront secs, mes larmes seront aussi épuisées, mais c'est pour le bannissement de Roméo que je les aurai versées. Enlève ces cordes : — pauvres cordes, vous êtes trompées ; nous sommes trompées vous et moi, car Roméo est exilé : il vous avait prises comme une route pour monter à mon lit ; mais moi, vierge, je meurs vierge veuve : venez, cordes; viens, nourrice ; je vais à mon lit nuptial ; que la mort, et non Roméo, prenne ma virginité!

La nourrice. — Allez dans votre chambre : je vais aller chercher Roméo pour qu'il vous console ; je sais parfaitement où il est. Écoutez-moi, votre Roméo sera ici cette nuit : je vais aller le trouver; il est caché dans la cellule de frère Laurent.

Juliette. — Oh, trouve-le ! donne cet anneau à mon fidèle chevalier, et recommande-lui de venir prendre son dernier adieu. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

La cellule du frère Laurent.

Entre LE FRÈRE LAURENT.

Le frère Laurent. — Sors, Roméo; viens ici, malheureux : la douleur s'est éprise de tes perfections, et tu es marié à la calamité.

Entre ROMÉO.

Roméo. — Père, quelles nouvelles? quelle est la sentence du prince ? quelle douleur qui m'est encore inconnue demande à faire ma connaissance ?

Le frère Laurent. — Ces tristes visites-là ne sont que trop familières à mon cher fils. Je t'apporte les nouvelles de la sentence du prince.

Roméo. — La sentence du prince équivaut à la sentence de mort, n'est-ce pas?

Le frère Laurent. — Ses lèvres ont laissé tomber une plus douce sentence ; ce n'est pas la mort du corps, mais le bannissement du corps.

Roméo. — Ah ! le bannissement? Sois clément, dis la mort; car l'exil est pour moi plus terrible à contempler que la mort : ne dis pas le bannissement.

Le frère Laurent. — Tu es banni d'ici, de Vérone : prends patience, le monde est vaste et grand.

Roméo. — En dehors des murs de Vérone, le monde n'existe pas; il n'existe que le purgatoire, la torture, l'enfer lui-même. Être exilé d'ici, c'est être exilé du monde, et l'exil du monde s'appelle la mort : le bannissement est donc la mort mal qualifiée : en appelant la mort bannissement, tu coupes ma tête avec une hache d'or, et tu souris au coup qui m'assassine.

Le frère Laurent. — O péché mortel! O cruelle ingratitude! nos lois appellent la mort sur ta faute ; mais le bon prince, prenant ton parti, a fait rebrousser chemin à la loi, et changé en exil la mort au nom sinistre : c'est clémence affectueuse, et tu ne le vois pas.

Roméo. — C'est torture, et non clémence : le ciel est ici, là où vit Juliette : le moindre chat, le moindre chien, la plus petite souris, l'être le plus insignifiant, vivent ici dans le ciel, puisqu'ils peuvent la contempler ; mais Roméo ne le peut pas. — Les mouches immondes jouissent de plus de biens réels, d'un sort plus heureux, de plus de priviléges, que Roméo; elles peuvent se poser sur ce miracle de blancheur, la main de ma chère Juliette, elles peuvent dérober un immortel bonheur à ses lèvres qui dans leur pudeur virginale et pure, conservent une perpétuelle rougeur, comme si elles croyaient que leurs propres baisers sont péché : voilà les trésors vers lesquels peuvent voler les mouches, et dont il faut que je m'envole ; ce qu'elles font, Roméo ne peut le faire ; il est banni. Me diras-tu encore que l'exil n'est pas la mort? N'avais-tu pour me tuer aucune potion empoisonnée, aucun couteau bien affilé, aucun genre de mort soudaine, aussi basse fût-elle, au lieu de ce mot *banni! Banni?* O frère, les damnés se servent de ce mot en enfer,

les hurlements l'accompagnent : comment as-tu le cœur, étant un prêtre, un pieux confesseur, un homme qui absout les péchés, et mon ami déclaré, de m'égorger avec ce mot *banni?*

Le frère Laurent. — Jeune fou passionné, écoute-moi un instant.

Roméo. — Oh! tu vas me parler encore de bannissement.

Le frère Laurent. — Je te donnerai une armure pour te garder contre ce mot; la philosophie, doux lait de l'adversité, te consolera, quoique banni.

Roméo. — Encore ce *banni!* Arrière la philosophie! A moins que la philosophie ne puisse faire une Juliette, changer de place une ville, casser le jugement d'un prince, elle ne m'est d'aucun secours, d'aucune utilité : ne m'en parle pas davantage.

Le frère Laurent. — Oh! je vois bien maintenant que les fous n'ont pas d'oreilles.

Roméo. — Comment en auraient-ils, lorsque les sages n'ont pas d'yeux?

Le frère Laurent. — Laisse-moi discuter avec toi ta situation.

Roméo. — Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas : si tu étais jeune comme moi, si Juliette était ta bien-aimée, si tu n'étais marié que depuis une heure, si Tebaldo avait été tué par toi, si tu étais éperdu d'amour comme moi, et si tu étais banni comme moi, alors tu pourrais parler, tu pourrais arracher tes cheveux, et tomber à terre, comme je le fais en ce moment, pour y prendre la mesure d'une fosse non encore creusée. (*On frappe à la porte.*)

Le frère Laurent. — Lève-toi, on frappe; mon bon Roméo, cache-toi.

Roméo. — Moi, non; à moins que la vapeur des sanglots de mon cœur malade, m'enveloppant comme un nuage, ne me dérobe à la recherche des yeux. (*On frappe de nouveau.*)

Le frère Laurent. — Écoute comme on frappe! — Qui est là? — Lève-toi, Roméo; tu vas te faire prendre, disparais un instant! Relève-toi; (*On frappe encore*) cours à mon cabinet d'étude. Vite, vite! volonté de Dieu! quel entêtement est-ce là! — J'y vais, j'y vais! (*On frappe encore.*) Qui donc frappe si fort? d'où venez-vous? que voulez-vous?

La nourrice, *du dehors.* — Laissez-moi entrer, et vous connaîtrez l'objet de mon message; je viens de la part de Madame Juliette.

Le frère Laurent. — En ce cas, soyez la bienvenue.

Entre LA NOURRICE.

La nourrice. — O révérend père, oh! dites-moi, révérend père, où est le Seigneur de Madame, où est Roméo?

Le frère Laurent. — Ici à terre, ivre de ses propres larmes.

La nourrice. — C'est juste le cas de ma maîtresse, juste son cas!

Le frère Laurent. — O lamentable sympathie! douloureuse conformité de situation!

La nourrice. — C'est justement comme ça qu'elle est couchée, sanglotant et pleurant, pleurant et sanglotant. Relevez-vous, relevez-vous; relevez-vous, soyez un homme : au nom de Juliette, par amour pour elle, relevez-vous, et tenez-vous droit; pourquoi vous laisser tomber ainsi dans un si grand désespoir?

Roméo. — Nourrice!

La nourrice. — Ah, Messire! ah, Messire! Bon, la mort est la fin de tout.

Roméo. — Parlais-tu de Juliette? Comment prend-elle les choses? Ne me regarde-t-elle pas comme un vieux meurtrier, maintenant que j'ai souillé l'enfance de notre amour d'un sang si proche du sien? Où est-elle? que fait-elle? que dit celle qui est mon épouse secrète, en face de notre amour brisé!

La nourrice. — Ô Messire, elle ne dit rien, mais elle pleure et pleure; puis elle tombe sur son lit, puis elle se relève en sursaut, et appelle Tebaldo; puis elle crie après Roméo, et elle retombe encore.

Roméo. — Tout comme si ce nom pareil à une balle lancée par le canon mortel d'un fusil l'assassinait, de même que la main maudite de celui qui porte ce nom a assassiné son parent. — Oh! dis moi, frère, dis-moi, dans quelle vile partie de cette charpente corporelle mon nom loge-t-il? dis-le-moi, afin que je puisse saccager cet odieux palais de mon être. (*Il tire son épée.*)

Le frère Laurent. — Retiens ta main désespérée : es-tu un homme? Ton aspect crie que tu en es un; mais tes larmes sont d'une femme, et tes actes insensés dénotent la déraisonnable fureur d'une bête. Ô femme déguisée sous l'apparence d'un homme! ou, pour mieux dire, bête féroce sous l'apparence humaine! Tu m'as épouvanté : par mon saint ordre, j'aurais cru que ton âme était mieux

équilibrée. Après avoir tué Tebaldo, vas-tu te tuer toi-même? vas-tu tuer aussi cette Dame qui vit pour toi, en commettant contre toi-même un acte damné de haine? Pourquoi maudis-tu ta naissance, le ciel, et la terre : naissance, terre, et ciel, se rencontrent en toi tous les trois, et tu voudrais les perdre tous trois à la fois. Fi, fi, fi! tu outrages ta beauté, ton amour, ton esprit; ces biens abondent en toi, et, semblable à un usurier, tu détournes chacun d'eux du légitime usage qui pourrait le mieux orner ta beauté, ton amour, ton esprit. Ta noble beauté n'est qu'une beauté de cire puisqu'elle fait divorce d'avec la force morale de l'homme : ton cher amour que tu as juré n'est qu'un creux parjure, puisqu'il veut tuer cette bien-aimée que tu as fait vœu de chérir : ton esprit, cet ornement de la beauté et de l'amour, dénaturé par la conduite des deux autres, pareil à la poudre contenue dans la giberne d'un soldat inexpérimenté, est enflammé par ta propre ignorance, et tu te mutiles avec tes propres moyens de défense. Allons, relève-toi, jeune homme! elle vit, cette Juliette, pour l'amour de laquelle tu étais comme mort, il y a peu de temps; eh bien, tu es heureux de ce côté-là. Tebaldo voulait te tuer, c'est toi qui as tué Tebaldo; tu es encore heureux par là. La loi qui te menaçait de mort, s'est montrée ton amie, et a changé la mort en exil; tu es encore heureux en cela : il te pleut sur la tête une averse de bénédictions; le bonheur te fait la cour dans son plus bel accoutrement; mais, pareil à une fillette malapprise et boudeuse, tu craches sur ta fortune et sur ton amour. Prends garde, prends garde, car les hommes qui agissent ainsi meurent misérables. Va, rends-toi près de ta bien-aimée, comme cela avait été décidé, monte dans sa chambre, va la consoler; mais fais attention à ne pas rester jusqu'à l'heure où l'on relève la garde, car alors tu ne pourrais pas sortir pour aller à Mantoue, où tu dois vivre, jusqu'à ce que nous trouvions une occasion de révéler votre mariage, de réconcilier vos parents, d'implorer le pardon du prince, et de te rappeler deux cent mille fois plus heureux que tu ne seras parti malheureux. Marche devant, nourrice : recommande-moi à ta maîtresse, et fais en sorte de l'engager à envoyer de bonne heure tout son monde au lit, chose à laquelle le lourd chagrin ne les dispose que trop : Roméo va se rendre à votre logis.

La nourrice. — Ô Seigneur, j'aurais pu passer toute la nuit à écouter ces bons conseils : oh, quelle chose c'est que l'instruction! Monseigneur, je vais dire à Madame que vous viendrez.

Roméo. — Fais, et recommande à ma chérie de se préparer à me gronder.

La nourrice. — Voici, Messire, un anneau qu'elle m'a recommandé de vous donner, Messire. Dépêchez-vous, faites hâte, car il commence à se faire vraiment tard. (*Sort la nourrice.*)

Roméo. — Comme mon courage vient d'être ranimé par cette résolution!

Le frère Laurent. — Pars, bonne nuit, et songe aux conditions d'où dépend tout votre bonheur; ou bien sauve-toi avant que la garde soit relevée, ou bien pars d'ici déguisé avec le point du jour : réside à Mantoue; j'irai trouver ton domestique; et, de temps à autre, il te portera avis des événements qui se passeront ici. Donne-moi ta main, il se fait tard : adieu; bonne nuit.

Roméo. — Si une joie sans égale ne m'appelait pas, ce me serait une douleur de me séparer si brusquement de toi. Adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, Madonna CAPULET *et* PARIS.

Capulet. — Les choses ont tourné si malheureusement, Messire, que nous n'avons pas eu un instant pour presser notre fille. Voyez-vous, elle aimait tendrement son cousin Tebaldo, et ainsi faisions-nous; — bon, nous sommes nés pour mourir. Il est très-tard, elle ne descendra pas ce soir. Je vous promets que sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

Paris. — Les jours où le malheur nous visite ne sont pas ceux des visites d'amour. Bonne nuit, Madame, recommandez-moi à votre fille.

Madonna Capulet. — Je le ferai; et demain, de bonne heure, je connaîtrai ses dispositions. Ce soir elle est enfermée avec son chagrin.

Capulet. — Messire Paris, je vous réponds hardiment de l'amour de ma fille. Je crois qu'elle se laissera à tous égards diriger par moi; bien mieux, je n'en doute pas. Femme, allez la voir avant de vous mettre au lit. Informez-la de l'amour de mon fils Paris, et avertissez-la, vous me comprenez bien, que mercredi prochain.... mais doucement! quel jour sommes nous?

Paris. — Lundi, Monseigneur.



JULIETTE. Alors, lumière, laisse entrer le jour, et laisse sortir ma vie.
ROMÉO. Adieu, adieu! Un baiser, et je descends.

(Acte III, sc. v.)

Capulet. — Lundi! Ah, ah! bon, mercredi est trop proche, ce sera pour jeudi; jeudi donc, dites-lui qu'elle sera mariée à ce noble comte. Serez-vous prêt? cette promptitude vous convient-elle? Nous ne ferons pas grande fête, un ami ou deux : — car, voyez-vous, Tebaldo ayant été tué si récemment, on penserait que nous tenions peu à lui, tout notre parent qu'il était, si nous faisions trop d'étalage : par conséquent, nous aurons une demi-douzaine d'amis, et voilà tout. Mais que dites-vous de jeudi?

Paris. — Monseigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

Capulet. — Bon, je vous congédie; ce sera pour jeudi alors. — Vous, allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit. Préparez-la à ce jour de mariage, femme. Adieu, Monseigneur. De la lumière dans ma chambre, holà! Par ma foi, il est tellement tard que nous pouvons dire qu'il est de bon matin : bonne nuit. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette.

Entrent ROMÉO *et* JULIETTE.

Juliette. — Veux tu donc partir? le jour est loin encore; c'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a percé ton oreille craintive; il chante la nuit sur ce grenadier là-bas : crois-moi, mon amour, c'était le rossignol.

Roméo. — C'était l'alouette, le héraut du matin, et non le rossignol : regarde, bien-aimée, ces jalouses bandes de lumière qui dans le ciel d'orient enlacent les nuages qui voudraient se séparer : les flambeaux de la nuit sont consumés, et le jour joyeux pose la pointe de son pied sur la crête des montagnes brumeuses. Il me faut partir et vivre, ou rester et mourir.

Juliette. — Cette lumière là-bas n'est pas la lumière du jour, je le sais bien, moi : c'est quelque météore que le soleil exhale pour te servir cette nuit de torche, et t'éclairer pendant ta route vers Mantoue : reste donc encore, tu n'as pas besoin de partir.

Roméo. — Que je sois pris, que je sois mis à mort, j'en suis heureux, puisque tu le veux ainsi. Je dirai volontiers que cette lueur grise là-bas n'est pas l'œil du matin, mais le pâle reflet du front de Cynthia; je dirai que ce n'est pas l'alouette dont les notes élevées frappent la voûte du ciel, si haut au-dessus de nos têtes : j'ai plus désir de rester que je n'ai envie de partir. Viens, mort, et sois la bienvenue! Juliette le veut ainsi. — Qu'en dis tu, mon âme; causons, il n'est pas encore jour.

Juliette. — C'est le jour, c'est le jour; pars, fuis d'ici, vite, vite! C'est l'alouette qui chante ainsi hors de ton et à plein gosier des mélodies âprement discordantes et des notes suraiguës. Il y a des gens qui disent que l'alouette fait de beaux accords; cela n'est pas, puisqu'elle nous sépare : d'autres disent que l'alouette et l'odieux crapaud échangent leurs yeux; oh! que je voudrais qu'ils eussent aussi échangé leurs voix, puisque cette voix nous arrache avec frayeur aux bras l'un de l'autre, et te chasse d'ici par ses fanfares en l'honneur du jour. Oh! pars maintenant, la lumière croît de plus en plus.

Roméo. — Plus grandit la lumière, plus s'augmentent les ténèbres de nos malheurs!

Entre LA NOURRICE.

La nourrice. — Madame!

Juliette. — Nourrice?

La nourrice. — Madame votre mère se rend à votre chambre : le jour s'est levé; soyez prudente, faites attention. (*Elle sort.*)

Juliette. — Alors, lumière, laisse entrer le jour, et laisse sortir ma vie.

Roméo. — Adieu, adieu! Un baiser, et je descends. (*Il descend.*)

Juliette. — Es-tu donc parti ainsi? mon Seigneur! mon amour! mon époux! mon ami! Il faut que tu me fasses savoir de tes nouvelles, chaque jour, à toutes les heures, car dans une minute il y a bien des jours : oh! à ce compte, comme je serai vieille avant de revoir mon Roméo!

Roméo. — Adieu! je ne laisserai échapper aucune occasion qui pourra te porter mes saluts, ma bien-aimée.

Juliette. — Oh! penses-tu que nous serons jamais plus réunis?

Roméo. — Je n'en doute pas, et tous ces malheurs serviront de thèmes à de douces conversations dans nos jours à venir.

Juliette. — O Dieu! mon âme est pleine de pressentiments de malheur! Il me semble, maintenant que tu es en bas, que je te vois mort dans le fond d'une tombe : ou mes yeux me trompent, ou tu parais pâle.

Roméo. — Et crois-moi, mon amour, c'est

ainsi que tu parais à mes yeux : le chagrin altéré boit notre sang. Adieu, adieu ! (*Il sort*.)

JULIETTE. — O fortune, fortune ! tous les hommes t'appellent inconstante : si tu es inconstante, que fais-tu donc avec lui, qui est renommé pour sa fidélité ? Sois inconstante, fortune ; car alors j'espère que tu ne le garderas pas longtemps, mais que tu me le renverras bien vite.

MADONNA CAPULET, *de l'intérieur*. — Eh, fillette, êtes-vous levée ?

JULIETTE. — Qui appelle ? Est-ce Madame ma mère ? Comment n'est-elle pas encore couchée si tard, ou comment est-elle levée si matin ? Quelle cause exceptionnelle l'amène ici ?

Entre MADONNA CAPULET.

MADONNA CAPULET. — Eh bien, comment allez-vous, Juliette ?

JULIETTE. — Madame, je ne suis pas bien.

MADONNA CAPULET. — Toujours pleurant pour la mort de votre cousin ? Crois-tu donc que le flot de tes larmes va l'emporter hors de son cercueil ? et si cela t'était possible, tu ne pourrais pas le faire revivre ; ainsi console-toi : le chagrin à certaine dose prouve beaucoup d'affection ; mais à trop forte dose, il prouve quelque faiblesse d'esprit.

JULIETTE. — Laissez-moi cependant pleurer une perte si sensible.

MADONNA CAPULET. — Cela vous fera sentir la perte, mais ne vous rendra pas l'ami que vous pleurez.

JULIETTE. — Sentant aussi vivement la perte, je ne puis point ne pas pleurer éternellement l'ami.

MADONNA CAPULET. — Bon, ma fille, ce qui cause tes larmes, c'est moins de le savoir mort, que de savoir vivant le scélérat qui l'a tué.

JULIETTE. — Quel scélérat, Madame ?

MADONNA CAPULET. — Ce scélérat de Roméo.

JULIETTE. — Scélérat et lui sont à bien des lieues de distance. Dieu lui pardonne ! Je lui pardonne de tout mon cœur, et cependant il n'est pas sur terre un homme qui afflige plus mon cœur.

MADONNA CAPULET. — C'est parce que ce traître meurtrier vit toujours.

JULIETTE. — Oui, Madame, hors de l'atteinte de ces mains-ci : oh ! que je voudrais être seule chargée de venger la mort de mon cousin !

MADONNA CAPULET. — Nous en tirerons vengeance, ne crains rien : par conséquent, ne pleure plus. J'enverrai à Mantoue, où réside ce proscrit vagabond, quelqu'un qui lui administrera une potion extraordinaire par le moyen de laquelle il ira bientôt tenir compagnie à Tebaldo : j'espère que tu seras contente alors.

JULIETTE. — En vérité, je ne serai jamais contente au sujet de Roméo, avant de le contempler... mort ; — mon pauvre cœur est-il assez torturé pour un parent ? Madame, si vous pouviez trouver un homme pour porter un poison, je le préparerais ; si bien que Roméo, après l'avoir pris, sommeillerait bientôt en paix. Oh ! comme mon cœur abhorre de l'entendre nommer, et comme j'ai peine de ne pouvoir m'approcher de lui, pour satisfaire l'amour que je portais à mon cousin Tebaldo sur la personne de son meurtrier !

MADONNA CAPULET. — Trouve les moyens, et moi je trouverai l'homme. Mais j'ai à t'apprendre de joyeuses nouvelles, ma fille.

JULIETTE. — La joie vient bien à propos, car nous en avons grand besoin. Quelles sont ces nouvelles ? Je vous prie de me les dire, Madame.

MADONNA CAPULET. — Va, va, tu as un père qui t'aime bien, enfant ; un père qui pour te tirer de ta tristesse, vient de te ménager soudainement un jour de joie, que tu n'attendais pas et que je ne prévoyais pas.

JULIETTE. — Cela tombe bien, Madame ; et quel est ce jour-là ?

MADONNA CAPULET. — Pardi, mon enfant, jeudi prochain dans la matinée, ce jeune, brave et noble gentilhomme, le comte Paris, aura le bonheur de faire de toi, à l'église de Saint-Pierre, une joyeuse épouse.

JULIETTE. — Eh bien, par l'église de Saint-Pierre et par Saint Pierre lui-même, il ne fera nullement de moi une joyeuse épouse. Je m'étonne de cette précipitation, et qu'il me faille me marier, avant que celui qui doit être mon mari m'ait fait la cour. Je vous en prie, Madame, dites à mon Seigneur et père que je ne veux pas me marier encore ; et quand je me marierai, ce sera à Roméo, que vous savez que je hais, plutôt qu'à Paris : — voilà en effet de joyeuses nouvelles !

MADONNA CAPULET. — Voici venir votre père ; dites-lui cela vous-même, et vous allez voir comment il va le prendre.

Entrent CAPULET *et* LA NOURRICE.

Capulet. — Lorsque le soleil se couche, la terre distille de la rosée, mais pour le coucher de soleil du fils de mon frère, il pleut à pleins seaux. Eh bien, qu'est-ce? nous voilà changée en fontaine, fillette? Comment, toujours en larmes? toujours pleurant par ondées? Ma foi, dans ta petite personne, tu représentes à la fois, la barque, la mer et le vent; car dans tes yeux, que je puis appeler une mer, monte et descend sans cesse une marée de larmes; la barque qui navigue au milieu de ce flot salé est ta personne; les vents sont tes soupirs; et vents et soupirs luttant ensemble de violence, sans un seul moment de calme, finiront par faire naufrager ton corps battu de la tempête. Eh bien, femme, lui avez-vous annoncé ce que nous avons décidé?

Madonna Capulet. — Oui, Messire, mais elle ne veut pas de mari, elle vous remercie. Je voudrais que la sotte fût mariée à son tombeau!

Capulet. — Doucement! donnez-moi le temps, donnez-moi le temps de bien vous comprendre, femme. Comment est-ce qu'elle dit qu'elle ne veut pas de mari? est-ce qu'elle nous remercie? est-ce qu'elle est fière à ce point? est-ce qu'elle ne s'estime pas heureuse, tout indigne qu'elle en est, que nous lui ayons trouvé pour fiancé un si digne gentilhomme?

Juliette. — Je ne suis pas fière, en effet, que vous ayez trouvé ce mari, mais je vous en suis reconnaissante; je ne pourrai jamais être fière de ce que je déteste; mais je serai toujours reconnaissante d'une chose odieuse faite avec intention d'amour.

Capulet. — Eh bien, qu'est-ce à dire, qu'est-ce à dire, Mademoiselle la logicienne? Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que ces *fière* et non *fière*, et ces *je vous remercie* et *je ne vous remercie pas?* Mignonne, Mademoiselle, veuillez ne me donner ni de vos *remercîments*, ni de vos *fiertés*, et préparez vos jolies jambes à se rendre jeudi prochain, à l'église de Saint-Pierre, avec Paris, ou je t'y traînerai sur une claie, moi. Qu'est-ce à dire, carogne verdâtre! coquine! figure de suif!

Madonna Capulet. — Fi, fi! Comment donc! êtes-vous fou?

Juliette. — Mon bon père, je vous en conjure à genoux, ayez la patience de m'entendre vous dire un seul mot.

Capulet. — Va te faire pendre, jeune coquine! désobéissante drôlesse! Je t'en avertis, aie soin d'aller à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais plus en face : ne parle pas, ne réplique pas, ne me réponds pas; les doigts me démangent. Femme, nous nous regardions comme peu en grâce auprès de Dieu, parce qu'il ne nous avait envoyé que ce seul enfant; mais maintenant je vois que c'était encore un de trop, et qu'en la recevant, nous avons reçu une malédiction. Qu'elle aille au diable, l'insolente!

La nourrice. — Le Dieu du ciel la bénisse! Vous avez tort, Monseigneur, de la traiter ainsi.

Capulet. — Et pourquoi cela, Madame la Sagesse? Tenez votre langue en bride, ma bonne Madame Prudence; allez bredouiller avec vos commères allez.

La nourrice. — Je ne disais rien de mal.

Capulet. — Ah, parbleu, je vous demande bien pardon!

La nourrice. — Est-ce qu'on ne peut pas dire un mot?

Capulet. — Paix, sotte marmotteuse! allez faire vos graves réflexions en buvant avec vos commères, nous n'en avons que faire ici.

Madonna Capulet. — Vous êtes trop vif.

Capulet. — Hé, sainte hostie! cela me rend fou. Comment de jour, de nuit, à toute heure, en tout temps, en toute circonstance, au travail, au plaisir, seul, en compagnie, je n'aurai eu qu'une seule pensée, son mariage; et maintenant que je lui ai trouvé un gentilhomme de noble famille, de belle fortune, jeune, de noble éducation, étoffé comme on dit de toutes sortes d'honorables qualités, fait comme on désirerait qu'un homme fût fait, il me faut entendre une misérable sotte pleurnicheuse, une poupée geignante qui fait la petite bouche devant sa fortune, me répondre « je ne veux pas me marier » — « je ne puis aimer » — « je suis trop jeune » — « je vous en prie, pardonnez-moi! » Certes, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai : vous irez chercher pâture où vous voudrez, vous n'habiterez pas avec moi. Réfléchissez-y, et soyez avertie, je n'ai pas l'habitude de plaisanter. Jeudi est proche; consultez votre cœur, et prenez un parti : si vous êtes mienne, je vous donnerai à mon ami; si vous ne voulez pas être mienne, allez vous faire pendre, mendiez crevez de faim, mourez dans les rues, car sur mon âme, je ne te reconnaîtrai jamais plus, et je te réponds



MADONNA CAPULET. Fi, fi! Comment donc! êtes-vous fou?

JULIETTE. Mon bon père, je vous en conjure à genoux, ayez la patience de m'entendre vous dire un seul mot. (Acte III, sc. v.)

que rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là dessus, et fais les réflexions en conséquence; je ne me rétracterai pas. (*Il sort.*)

JULIETTE. — Oh! n'est-il pas un Dieu compatissant siégeant sur les nuages pour voir jusqu'au fond de ma douleur? O ma douce mère, ne me repoussez pas! Retardez ce mariage d'un mois, d'une semaine, ou sinon faites mon lit nuptial dans ce sombre monument où dort Tebaldo.

MADONNA CAPULET. — Ne me parle pas, car je ne dirai pas un mot : fais ce que tu voudras, car j'en ai fini avec toi. (*Elle sort.*)

JULIETTE. — O Dieu! — O nourrice, comment peut-on empêcher cela? Mon époux est sur terre, mon serment est au ciel, comment ce serment pourrait-il revenir sur la terre, à moins que mon époux ne me l'envoie du ciel en quittant la terre? Aide-moi, conseille-moi. Helas! hélas! faut-il que le ciel soumette à ses épreuves un être aussi faible que moi! Que dis-tu? n'as-tu pas une parole de joie? Donne-moi quelque moyen de sortir d'embarras, nourrice.

LA NOURRICE. — Ma foi, voici ce qu'il faut faire. Roméo est banni, et il y a l'univers à parier contre rien, qu'il n'osera jamais venir vous réclamer, ou, s'il le fait, il faudra que ce soit en se cachant. Puisque les choses sont dans l'état où nous les voyons maintenant, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire est de vous marier avec le comte. Oh, c'est un aimable gentilhomme! Roméo est un torchon de vaisselle à côté de lui; un aigle, Madame, n'a pas un œil aussi vert, aussi vif, aussi beau, que celui de Paris. Malepeste, je vous juge fort heureuse dans ce second mariage, car il est fort supérieur au premier; d'ailleurs, quand il ne le serait pas, votre premier mari est mort, ou il vaut autant que s'il était mort, puisqu'il ne vous sert à rien.

JULIETTE. — Parles-tu du fond de ton cœur?

LA NOURRICE. — Et du fond de mon âme aussi, ou qu'ils soient tous les deux maudits.

JULIETTE. — *Amen!*

LA NOURRICE. — Quoi?

JULIETTE. — Bon, tu m'as merveilleusement consolée. Rentre, et dis à Madame ma mère, qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je suis sortie pour aller à la cellule du frère Laurent me confesser et chercher l'absolution.

LA NOURRICE. — Pardi, c'est ce que je vais faire, et c'est sagement agir. (*Elle sort.*)

JULIETTE. — O vieille damnée! démon très-pervers! peut-il y avoir péché plus grand que de me conseiller le parjure, ou de déprécier mon Seigneur avec cette même langue qui l'a tant de fois déclaré au-dessus de toute comparaison? Va, donneuse de conseils, toi et mon cœur feront deux désormais. Je vais aller trouver le frère pour savoir quel remède il peut me donner; et après cela, si tout me manque, j'ai moi-même le pouvoir de mourir. (*Elle sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La cellule de frère Laurent.

Entrent LE FRÈRE LAURENT *et* PARIS.

LE FRÈRE LAURENT. — Jeudi, Messire? le temps est bien court.

PARIS. — Mon père Capulet le veut ainsi, et je n'ai aucune envie de modérer son empressement.

LE FRÈRE LAURENT. — Vous dites que vous ne connaissez pas les sentiments de la Dame; cette conduite est contre l'usage, je ne la goûte pas.

PARIS. — Elle pleure immodérément la mort de Tebaldo, et par conséquent j'ai peu parlé d'amour, car Vénus ne sourit pas dans une maison en larmes. Mais, Messire, son père regarde comme dangereux qu'elle laisse prendre à son chagrin un si grand empire, et dans sa sagesse, il hâte notre mariage afin d'arrêter le déluge de ses larmes; cette douleur, qui a beaucoup trop grandi dans

sa solitude, pourra se dissiper quand elle sera en compagnie. Vous connaissez maintenant les raisons de cette promptitude.

Le frère Laurent, *à part*. — Je voudrais ne pas connaître les raisons qui voudraient qu'elle se ralentît. — Voyez, Messire, voici la Dame qui se dirige vers ma cellule.

Entre JULIETTE.

Paris. — Heureuse rencontre, Madame et mon épouse!

Juliette. — Ce souhait pourra être bon, Messire, lorsque je serai mariée.

Paris. — Et il pourra être bon, et il sera bon jeudi prochain, ma bien-aimée.

Juliette. — Ce qui doit être sera.

Le frère Laurent. — C'est un texte certain.

Paris. — Êtes-vous venue pour vous confesser à ce père?

Juliette. — Répondre à votre question serait me confesser à vous.

Paris. — Ne lui niez pas que vous m'aimez.

Juliette. — Je vous confesserai à vous que je l'aime.

Paris. — Et vous confesserez aussi que vous m'aimez, j'en suis sûr.

Juliette. — Si je fais cela, cette confession aura plus grand prix faite derrière vous qu'en face.

Paris. — Pauvre âme, tes larmes ont fort outragé ton visage.

Juliette. — Les larmes ont gagné par là une petite victoire, car il était assez laid déjà avant leur malice.

Paris. — Tu l'outrages plus encore que ne font les larmes par ce jugement.

Juliette. — Ce qui est la vérité n'est pas une calomnie, Messire; et ce que j'ai dit, je l'ai dit à ma face.

Paris. — Ta face est à moi, et tu l'as calomniée.

Juliette. — Cela peut bien être, car en effet elle ne m'appartient pas. — Êtes-vous de loisir maintenant, mon révérend père, ou reviendrai-je vous trouver à l'office du soir?

Le frère Laurent. — Je suis de loisir en ce moment, ma sérieuse fille. Monseigneur, nous aurions besoin d'être seuls.

Paris. — Dieu défende que je trouble la dévotion! Juliette, jeudi, de bon matin, j'irai vous réveiller. Jusqu'à ce moment, adieu, et gardez ce respectueux baiser. (*Il sort.*)

Juliette. — Oh! ferme la porte, et quand tu l'auras fermée, viens pleurer avec moi : pas d'espérance, pas de remède, pas de secours!

Le frère Laurent. — Ah! Juliette, je connais déjà ton chagrin, et il me tourmente à me faire perdre la tête; j'apprends que tu dois — et rien ne peut retarder cet événement — être mariée jeudi prochain à ce comte.

Juliette. — Ne me dis pas, frère, que tu as appris ce malheur, si tu ne peux me dire comment je puis le prévenir : si, dans ta sagesse, tu ne peux me donner de secours, eh bien, dis-moi seulement que ma résolution est sagesse, et je vais immédiatement me donner secours avec ce couteau. Dieu a joint mon cœur à celui de Roméo, toi tu as joint nos mains; et avant que cette main par toi scellée à Roméo signe un autre contrat, ou que mon cœur, traîtreusement révolté, se tourne vers un autre, cette arme-là réduira main et cœur à l'impuissance de la mort. Que ta vieille et longue expérience me donne donc quelque conseil immédiat, ou sinon, vois, ce couteau meurtrier va décider entre ma situation désespérée et moi; il me servira d'arbitre puisque l'autorité de tes années et de ta science n'aura pas su m'ouvrir une issue véritablement honorable. Ne sois pas si long à parler; je brûle de mourir, si ce que tu as à me dire ne me parle pas de remède.

Le frère Laurent. — Arrête, ma fille : j'aperçois une sorte d'espérance qui, pour se réaliser, demande une exécution aussi désespérée qu'est désespérée l'action que nous voudrions prévenir Si, plutôt que de te marier au comte Paris, tu as la force de volonté de te tuer toi-même, il est probable que tu auras le courage d'entreprendre, pour repousser loin de toi cette honte, quelque chose qui ressemble à la mort, et qui luttera avec la mort pour éviter ce que tu redoutes; si tu as ce courage, je te donnerai un remède.

Juliette. — Oh! plutôt que d'épouser Paris, ordonne-moi de sauter du haut des remparts de la tour là-bas, de marcher dans les sentiers où rôdent les voleurs; ordonne-moi de me glisser là où se tiennent les serpents; enchaîne-moi avec des ours rugissants; ou enferme-moi de nuit dans un charnier comble jusqu'au faîte d'os de morts au cliquetis sec, de membres en putréfaction, et de crânes jaunes et chauves; ordonne-moi de descendre dans une fosse nouvellement creusée, et de

m'ensevelir avec un homme mort sous le même linceul, toutes choses qui, en les entendant raconter, m'ont souvent fait trembler, et je les entreprendrai sans trouble et sans hésitation pour rester l'épouse sans tache de mon doux bien-aimé.

Le frère Laurent. — Tiens bon, alors; retourne au logis, sois gaie, consens à épouser Paris. Demain est mercredi; demain soir, fais en sorte de coucher seule, ne laisse pas ta nourrice coucher avec toi dans ta chambre : prends ce te fiole, une fois que tu seras au lit, et bois la liqueur distillée qu'elle contient; aussitôt à travers tes veines courra une froide et assoupissante humeur; ton pouls ne gardera plus ses mouvements réguliers, car il s'arrêtera; nul souffle, nulle chaleur n'attesteront que tu vis; les roses de tes joues et de tes lèvres se changeront en couleurs de cendres pâles; les rideaux de tes yeux tomberont, comme ils tombent lorsque la mort éteint la lumière de la vie; chacun de tes membres, privé de souplesse et de liberté, froid, roide, immobile, paraîtra comme mort : tu resteras quarante-deux heures sous cet e apparence trompeuse d'une mort figée, et ensuite tu te réveilleras comme d'un agréable sommeil. Maintenant, lorsque le fiancé viendra au matin pour te faire lever de ton lit, on t'y trouvera morte; et alors, comme c'est la coutume de notre pays, vêtue de ta plus belle toilette, le corps à découvert sur ta bière, on te portera à cet ancien caveau, où sont ensevelis tous les parents des Capulets. En même temps, et avant que tu te réveilles, Roméo recevra avis par mes lettres de notre stratagème; il viendra ici : tous deux ensemble nous épierons ton réveil, et cette même nuit Roméo t'emmènera à Mantoue. Cette conduite te délivrera de cette honte présente, si aucune inconstance puérile, ni aucune frayeur de femmelette, ne font broncher ton courage au moment de l'exécution.

Juliette. — Donne, oh, donne! ne me parle pas de crainte!

Le frère Laurent. — Tiens; pars, sois forte dans cette résolution, et heureuse dans ses conséquences : j'enverrai à Mantoue, avec mes lettres pour ton Seigneur, un frère qui fera toute diligence.

Juliette. — Que l'amour me donne le courage, et le courage m'apportera secours. Adieu, cher père! (*Ils sortent*)

SCÈNE II.

Une salle dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, Madonna CAPULET, LA NOURRICE, *et* des valets.

Capulet. — Invite autant de convives qu'il y en a là d'inscrits. (*Sort un premier valet.*) Maraud, va me retenir vingt cuisiniers habiles.

Second valet. — Vous n'en aurez aucun de mauvais, Messire, car je les mettrai à l'épreuve pour savoir s'ils peuvent lécher leurs doigts.

Capulet. — Comment peux-tu les mettre à l'épreuve?

Second valet. — Parbleu, Messire, c'est un mauvais cuisinier celui qui ne peut pas lécher ses doigts; par conséquent celui qui ne peut pas lécher ses doigts, ne viendra pas en ma compagnie.

Capulet. — Allons, va-t'en. (*Sort le second valet.*) Nous serons vraiment bien au dépourvu pour cette circonstance. — Eh bien, est-ce que ma fille est allée trouver frère Laurent?

La nourrice. — Oui, ma foi.

Capulet. — Bon, peut-être aura t il la chance de lui faire quelque bien, à la coquine maussade et têtue qu'elle est.

La nourrice. — Voyez, la voici qui revient toute gaie d'avoir reçu l'absolution.

Entre JULIETTE.

Capulet. — Eh bien, Mademoiselle l'entêtée, où est-ce que vous êtes allée courir?

Juliette. — En un lieu où j'ai appris à me repentir du péché d'opposition désobéissante à votre personne et à vos projets. Il m'a été enjoint par le pieux Laurent de tomber à vos pieds, et d'implorer votre pardon : pardonnez-moi, je vous en conjure! désormais je me laisserai toujours diriger par vous.

Capulet. — Allez trouver le comte; apprenez-lui ce qui vient de se passer : je veux que le nœud de cette alliance soit noué demain matin.

Juliette. — J'ai rencontré le jeune Seigneur à la cellule de Laurent, et je lui ai donné toutes les marques d'affection décente que je pouvais lui montrer sans sortir des bornes de la réserve.

Capulet. — Bon, je suis heureux de cela; c'est bien, levez-vous; les choses sont comme elles devaient être. Faites-moi voir le comte; eh oui,



Juliette. Mais, si c'était un poison que le moine m'a subtilement remis pour me faire mourir?
(Acte IV, sc. iii)

dis-je, allez parbleu, et amenez-le ici. Vraiment, je le déclare devant Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce pieux et révérend frère.

Juliette. — Nourrice, veux-tu venir avec moi dans mon cabinet, m'aider à choisir les ornements nécessaires que vous jugerez de mise pour ma toilette de demain?

Madonna Capulet. — Pas avant jeudi; nous avons le temps d'ici là.

Capulet. — Va avec elle, nourrice : nous irons à l'église demain. (*Sortent Juliette et la Nourrice.*)

Madonna Capulet. — Nous serons bien à court pour nos provisions; il est maintenant presque nuit.

Capulet. — Bah! je vais mettre mes gens en train, et tout marchera bien, je te le garantis, femme: va trouver Juliette, aide-la à se préparer sa toilette; je ne me coucherai pas cette nuit : laisse-moi seul, je veux pour une fois jouer le personnage de ménagère. — Holà, hé! — Ils sont tous dehors : bon, je vais sortir moi-même pour aller trouver le comte Paris, et le préparer à la journée de demain : j'ai le cœur étonnamment léger depuis que cette fillette égarée est rentrée dans le droit sentier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La chambre de Juliette.

Entrent JULIETTE *et* LA NOURRICE

Juliette. — Oui, cette toilette est celle qui convient le mieux. Mais, gentille nourrice, je t'en prie, laisse-moi seule avec moi-même cette nuit; j'ai besoin d'adresser au ciel bien des oraisons

pour l'engager à sourire à ma situation, qui, comme tu le sais, est pénible et pleine de péchés.

Entre MADONNA CAPULET.

MADONNA CAPULET. — Eh bien, êtes-vous occupées, eh? avez-vous besoin de mon aide?

JULIETTE. — Non, Madame; nous avons choisi les objets essentiels qui seront convenables pour notre toilette de demain : s'il vous plaît, veuillez maintenant me laisser seule, et emmenez la nourrice coucher dans votre chambre cette nuit; car j'en suis sûre, vous avez plein les mains de choses à faire, dans ce si soudain événement.

MADONNA CAPULET. — Bonne nuit! va te mettre au lit, et repose-toi, car tu en as besoin. (*Sortent Madonna Capulet et la Nourrice.*)

JULIETTE. — Adieu! — Dieu sait quand nous nous reverrons. Il court dans mes veines un petit frisson de crainte, qui glace presque en moi la chaleur de la vie : je vais les rappeler afin de me rassurer. — Nourrice! — mais que ferait-elle ici? il faut absolument que je joue seule ma scène lugubre. — Viens, fiole. — Mais quoi, si ce breuvage n'agissait pas du tout? serais-je donc mariée demain matin? Non, non, voici qui s'y opposerait : repose ici, toi. (*Elle pose un poignard à côté d'elle.*) Mais si c'était un poison que le frère m'a subtilement remis pour me faire mourir, dans la crainte de se déshonorer par ce mariage, puisqu'il m'a déjà mariée à Roméo? Je crains que ce ne soit du poison : et cependant cela ne se peut pas, car il a de tout temps été reconnu pour un saint homme. Je ne veux pas accueillir une aussi mauvaise pensée. Et qu'arrivera-t-il si, lorsque je serai dans la tombe, je me réveille avant l'heure où Roméo viendra me délivrer? voilà une possibilité terrible! Ne serai-je pas alors suffoquée dans le caveau dont la bouche infecte ne livre passage à aucun air salubre, et n'y mourrai-je pas étouffée avant que mon Roméo vienne? Ou si je vis, n'est-il pas très-probable que l'horrible sensation de la mort et de la nuit associée à la terreur du lieu, — ce caveau, cet ancien sépulcre, où depuis tant de centaines d'années se sont entassés les os de mes ancêtres ensevelis, où le sanglant Tebaldo, encore fraîchement en terre, se putréfie dans son linceul, où, dit-on, les esprits reviennent à certaines heures de la nuit... hélas, hélas, n'est-il pas probable que me réveillant avant l'heure, au milieu d'odeurs infectes et de cris pareils à ceux de la mandragore arrachée de terre qui font devenir fous les vivants qui les entendent.... oh! si je me réveille alors, est-ce que je ne perdrai pas la raison, environnée comme je le serai de toutes ces terreurs hideuses? Et, alors en proie à la folie, ne serai-je pas capable de jouer avec les ossements de mes pères, d'arracher de son cercueil le sanglant Tebaldo, et au milieu de cette frénésie, me servant de l'os de quelque arrière-ancêtre, comme d'une massue, de briser ma tête en délire? Oh! est-ce que je rêve? il me semble que je vois le spectre de mon cousin cherchant Roméo qui lui traversa le corps de sa rapière : arrête, Tebaldo, arrête! Je viens, Roméo! c'est pour toi que je bois ceci. (*Elle se jette sur son lit.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans la demeure de Capulet.

Entrent MADONNA CAPULET *et* LA NOURRICE.

MADONNA CAPULET. — Tiens, prends ces clefs, et va me chercher d'autres épices, nourrice.

LA NOURRICE. — Ils demandent des dattes et des coings dans l'office des pâtissiers.

Entre CAPULET.

CAPULET. — Allons, remuons-nous, remuons-nous, remuons-nous! le coq a chanté pour la deuxième fois; la cloche du beffroi a sonné trois heures : veille aux pâtés, ma bonne Angelica : n'épargne pas la dépense.

LA NOURRICE. — Allez donc, tatillon, allez vous mettre au lit : sur ma foi, vous serez malade demain pour avoir veillé cette nuit.

CAPULET. — Non, pas un brin; j'ai veillé bien d'autres fois des nuits entières pour de moindres causes, et je n'ai jamais été malade.

MADONNA CAPULET. — Oui, vous avez été un chasseur de souris dans votre temps; mais je vous garderai contre de semblables veilles maintenant. (*Sortent Madonna Capulet et la Nourrice.*)

CAPULET. — Oh, la jalouse! oh, la jalouse!

Entrent des VALETS *avec des broches, des bûches et des paniers.*

CAPULET. — Eh bien, mon garçon, qu'est-ce là?

PREMIER VALET. — Des choses pour le cuisinier, Messire; mais je ne sais ce que c'est.

CAPULET. — Faites hâte, faites hâte. — (*Sort le premier valet.*) Maraud, va chercher des bû-

ches plus sèches : appelle Pierre, il te montrera où elles sont.

Second valet. — J'ai un chef, Messire, capable de trouver des bûches sans avoir besoin d'importuner Pierre pour cela. (*Il sort.*)

Capulet. — Par la messe, voilà qui est bien dit! Un joyeux coquin, ma foi! nous t'installerons chef du bûcher. — Sur ma foi, il est jour : le comte sera ici sous peu avec des musiciens, car il m'a dit qu'il en amènerait. (*On entend de la musique.*) Je les entends; ils sont tout près. Nourrice! Femme! Eh, Nourrice, dis-je!

Rentre LA NOURRICE.

Capulet. —Va réveiller Juliette, va, et aide-la à faire sa toilette; moi je vais aller causer avec Paris : — dépêche toi, fais hâte, fais hâte; le fiancé est déjà venu : fais hâte, dis-je. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette. Juliette est au lit.

Entre LA NOURRICE.

La nourrice. — Maîtresse! — Eh, maîtresse! — Juliette! — Elle dort solidement, je lui en réponds. — Hé, agneau! hé, Madame! fi, petite dormeuse! — Hé, dis-je, ma chérie! — Madame! — mon cher cœur! — Eh, fiancée! — Quoi, pas un mot? Vous prenez vos avances de sommeil maintenant; dormez pour une semaine, car la nuit prochaine, la comte Paris est bien décidé à jouer avec vous une partie qui vous laissera peu dormir. Dieu me pardonne, bons saints du paradis, comme elle dort! Il faut absolument que je l'éveille : — Madame, Madame, Madame! Oui, laissez le comte vous surprendre dans votre lit, il va vous éveiller en sursaut, ma foi : c'est ce qui va arriver, ma foi! Comment habillée et avec vos parures! vous vous êtes donc levée et recouchée! Il faut absolument que je vous éveille. Madame! Madame! Madame! — Hélas! hélas! au secours! au secours! Madame est morte! Oh! quel malheur! pourquoi suis-je née? Un peu d'eau-de-vie, holà! Monseigneur! Madame!

Entre Madonna CAPULET.

Madonna Capulet. — Quel est ce bruit?

La nourrice. — O lamentable jour!

Madonna Capulet. — Qu'y a-t-il?

La nourrice. — Regardez, regardez! ô malheureux jour!

Madonna Capulet. — Hélas! hélas! mon enfant, ma vie unique, ranime-toi, rouvre les yeux, ou je vais mourir avec toi! Au secours, au secours! appelez au secours.

Entre CAPULET.

Capulet. — Morbleu, faites donc descendre Juliette; son époux est venu.

La nourrice. — Elle est morte, trépassée, elle est morte; hélas, malheureux jour!

Madonna Capulet. — Hélas, malheureux jour! elle est morte, elle est morte, elle est morte!

Capulet. — Ah! laissez-moi la voir : hélas! elle est froide; son sang s'est arrêté; ses articulations sont roides : la vie a depuis longtemps quitté ses lèvres : la mort est étendue sur elle, comme une gelée hors de saison sur la plus douce fleur de toute la campagne.

La nourrice. — O lamentable jour!

Madonna Capulet. — O heure malheureuse!

Capulet. — La mort, qui l'a enlevée d'ici pour me faire gémir, noue ma langue et ne me permet pas de parler.

Entrent le frère LAURENT *et* PARIS *avec des* musiciens.

Le frère Laurent. — Allons, la fiancée est-elle prête à aller à l'église?

Capulet. — Prête à y aller, mais à en revenir, jamais plus : ô mon fils, la nuit qui précédait ton mariage, le trépas a couché avec ta femme : la voici étendue, fleur comme elle était, déflorée par lui. Le trépas est mon gendre, le trépas est mon héritier; il a épousé ma fille : je vais mourir, et lui tout laisser; vie et biens, tout cela appartient au trépas.

Paris. — Ai-je donc tant aspiré à voir se lever ce jour pour qu'il me donnât un pareil spectacle?

Madonna Capulet. — O jour maudit, malheureux, odieux, lamentable! O heure la plus misérable qu'ait jamais vue le temps dans le cours de son éternel pèlerinage! N'avoir qu'une enfant, une pauvre enfant, une pauvre enfant chérie, n'avoir qu'elle pour joie et consolation, et la cruelle mort vient l'enlever à mes yeux.

La nourrice. — O malheur! O malheureux, malheureux, malheureux jour! O jour lamentable, le plus déplorable que j'aie jamais, jamais contemplé encore! O jour! ô jour! ô jour! ô

jour odieux! Fut-il jamais un jour si noir que celui-là! O malheureux jour! ô malheureux jour!

Paris. — Trompé, divorcé, outragé, méprisé, assassiné! O très-détestable mort, tu m'as trompé et ruiné, cruelle, cruelle que tu es! O amour! ô vie! vie, non, mais amour au sein de la mort!

Capulet. — Méprisé, dépouillé, haï, martyrisé, tué! O temps implacable, pourquoi es-tu venu à cette heure assassiner, assassiner notre fête? O mon enfant! ô mon enfant! mon âme, et non mon enfant! es-tu donc morte? Hélas! mon enfant est morte, et avec mon enfant mes joies sont ensevelies!

Le frère Laurent. — Paix, de grâce, paix! Le remède aux choses lamentables n'est pas dans ces lamentations. Le ciel et vous possédiez en commun cette belle vierge; maintenant le ciel l'a toute entière, et son sort n'en est que plus heureux. Vous ne pouviez pas protéger la part que vous aviez d'elle contre la mort; mais le ciel conserve la part qu'il avait d'elle dans la vie éternelle. Le but que vous poursuiviez avant tout était son élévation; son élévation était votre paradis à vous : et maintenant, est-ce que vous allez pleurer parce qu'elle est élevée au-dessus des nuages, aussi haut que le ciel lui-même? Oh! votre amour aime si mal votre enfant, que son bonheur suprême vous rend fous : celle qui est bien mariée, n'est pas celle qui reste mariée longtemps, mais celle qui meurt jeune mariée. Séchez vos larmes, semez le romarin sur ce beau corps, et, selon la coutume, portez-la à l'église, dans ses plus beaux atours. Quoique la folle nature nous invite tous à pleurer, les larmes de la nature sont cependant un objet de pitié pour la raison.

Capulet. — Toutes les choses que nous avions ordonnées pour la joie, changeant d'office, prendront un caractère funèbre; nos instruments sont changés en cloches mélancoliques, notre fête nuptiale devient une triste fête des funérailles; nos hymnes solennels sont changés en sombres glas de mort, nos fleurs de fiançailles vont servir pour un ensevelissement, et toutes choses sont transformées en leurs contraires.

Le frère Laurent. — Rentrez, Messire, et vous, Madame, rentrez avec lui; allez, vous aussi, Messire Paris; que chacun se prépare à suivre ce beau corps à son tombeau : les cieux vous regardent avec courroux pour quelque péché, ne les irritez pas davantage en contrariant leur souveraine volonté. (*Sortent Capulet*, *Madonna Capulet*, *Paris et le Frère.*)

Premier musicien. — Sur ma foi, nous pouvons fermer nos flûtes dans leurs étuis, et partir.

La nourrice. — Mes honnêtes braves garçons, oui fermez les, fermez-les; car vous le voyez, les choses sont dans un triste état. (*Elle sort.*)

Premier musicien. — Oui, sur ma foi, les choses auraient fort besoin d'être raccommodées.

Entre PIERRE.

Pierre. — Musiciens, holà, musiciens : l'air de *gaieté du cœur*, s'il vous plaît, *gaieté du cœur*; si vous voulez que je revive, jouez-moi *gaieté du cœur.*

Premier musicien. — Pourquoi *gaieté du cœur?*

Pierre. — O musiciens, parce que mon cœur joue de lui-même, « *mon cœur est plein de douleur :* » oh, jouez-moi quelque joyeuse *complainte* pour me consoler.

Premier musicien. — Nous ne jouerons pas de complainte; ce n'est pas l'heure de jouer, maintenant.

Pierre. — Vous ne voulez donc pas?

Premier musicien. — Non.

Pierre. — Alors je m'en vais vous en donner solidement.

Premier musicien. — Que vas-tu nous donner?

Pierre. — Pas de l'argent, sur ma foi, mais du violonneux; je vous donnerai du ménétrier.

Premier musicien. — En ce cas, moi, je vous donnerai du domestique.

Pierre. — En ce cas, je vous appliquerai le manche du poignard du domestique sur votre caboche. Je ne veux pas de ces *anicroches :* je vous donnerai du *ré*, je vous donnerai du *fa; notez-vous* bien qui je suis?

Premier musicien. — Si vous nous donnez du *ré*, et si vous nous donnez du *fa*, c'est vous qui nous notez.

Second musicien. — Je vous en prie, rengainez votre poignard, et rengainez votre esprit.

Pierre. — Allons, en garde, c'est mon esprit qui va vous attaquer! Je vais rengainer la lame de mon poignard, et vous battre comme il faut



LA NOURRICE. O lamentable jour !
MADONNA CAPULET. O heure malheureuse !
CAPULET. La mort, qui l'a enlevée d'ici pour me faire gémir, noue ma langue, et ne me permet pas de parler. (Acte IV, sc. v.)

avec la lame de mon esprit. — Répondez-moi comme des hommes :

Lorsque le chagrin poignant torture le cœur,
Et que les plaintes douloureuses oppressent l'âme,
Alors la musique avec ses sons d'argent....

Pourquoi *sons d'argent?* pourquoi *la musique avec ses sons d'argent?* Que répondez-vous, Simon Chanterelle?

Premier musicien. — Pardi, Monsieur, parce que l'argent a un doux son.

Pierre. — Joli! et que dites-vous, vous, Hugues Rebec?

Second musicien. — Je dis que la musique a un son d'argent, parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

Pierre. — Joli aussi! et vous, que dites-vous, Jacques du Son?

Troisième musicien. — Ma foi, je ne sais quoi dire.

Pierre. — Oh, je vous demande pardon; vous êtes le chanteur : je parlerai pour vous. Je dis que la musique a un son d'argent, parce que des gaillards tels que vous ont rarement de l'or pour jouer :

Alors la musique avec ses sons d'argent
Nous relève avec un prompt secours.
(*Il sort en chantant.*)

Premier musicien. — Quel drôle infect cela fait!

Deuxième musicien. — Pendu soit-il, le Pierrot! Venez, nous allons rentrer : attendons les pleureurs et restons pour le dîner. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mantoue. — Une rue.

Entre ROMÉO.

Roméo. — Si je puis croire que les yeux du sommeil voient juste, mes rêves me présagent que quelque joyeux événement est proche. Il y a dans mon sein un Seigneur qui est gaiement assis sur son trône, et tout aujourd'hui un entrain inaccoutumé n'a cessé de me soulever de terre avec des pensées riantes. J'ai rêvé que ma Dame venait et me trouvait mort (étrange rêve que celui qui permet à un mort de savoir qu'il l'est) et qu'elle a insufflé par ses baisers une telle vie à travers mes lèvres que je revivais et que j'étais un empereur. Hélas! quelle n'est pas la douceur de l'amour possédé, lorsque les ombres seules de l'amour sont si riches en joies!

Entre BALTHAZAR.

Roméo. — Des nouvelles de Vérone! Eh bien, qu'y a-t-il, Balthazar? Est-ce que tu ne m'as pas apporté des lettres du frère? Comment va ma Dame? mon père va-t-il bien? Comment va Madame Juliette? je te le demande encore; car si elle va bien, rien ne va mal.

Balthazar. — En ce cas, rien ne va mal, car elle est bien; son corps sommeille dans le monument des Capulets, et la partie immortelle d'elle-même vit avec les anges. Je l'ai vu déposer dans le caveau de ses ancêtres, et j'ai fait immédiatement toute diligence pour venir vous le dire : oh! pardonnez-moi de vous apporter ces mauvaises nouvelles, puisque vous m'avez chargé vous même de cet office, Messire.

Roméo. — En est-il ainsi? alors, je vous défie, étoiles! — Tu connais mon logement : procure-moi de l'encre et du papier, et loue-moi des chevaux de poste; je partirai d'ici ce soir.

Balthazar. — Je vous en conjure, Messire, prenez patience; votre aspect est pâle et égaré, et me fait craindre quelque malheur.

Roméo. — Bah, tu te trompes : laisse-moi, et

fais ce que je t'ordonne de faire. N'as tu pas de lettres pour moi de la part du frère?

BALTHAZAR. — Non, mon bon Seigneur.

ROMÉO. — Peu importe : pars, et va me louer ces chevaux ; je te rejoins immédiatement. (*Sort Balthazar.*) Bien, Juliette, je coucherai à tes côtés cette nuit. Voyons les moyens. O mal! comme tu es prompt à entrer dans les pensées des hommes désespérés! Je me rappelle un apothicaire, — il habite dans les environs, — que j'ai remarqué dernièrement, cueillant des simples, en vêtements déchirés et d'une mine sombre : il avait l'air affamé, l'âpre misère l'avait rongé jusqu'aux os : au plafond de sa misérable boutique pendaient une tortue, un alligator empaillé, et autres peaux de poissons monstrueux ; sur les rayons étaient placés quelques misérables boîtes vides, des pots de terre verts, des vessies, des graines moisies, des restes de ficelle, et de vieux gâteaux de rose, tout cela maigrement épars, pour faire montre. En remarquant cette pénurie, je me dis à moi-même, si un homme à Mantoue avait besoin d'un poison procurant une mort immédiate, ici demeure un misérable manant qui le lui vendrait. Oh! cette pensée n'a fait que devancer ma nécessité, et cet homme nécessiteux me vendra le poison. Si j'ai bonne mémoire, voici là sa maison : comme c'est jour de fête, la boutique du mendiant est fermée. Holà, ho! apothicaire!

Entre L'APOTHICAIRE.

L'APOTHICAIRE. — Qui appelle si haut?

ROMÉO. — Viens ici, l'ami. — Je vois que tu es pauvre; tiens, voilà quarante ducats : procure moi une dose de poison, un poison si rapide, que dès qu'il se sera répandu à travers ses veines, le malheureux fatigué de la vie qui l'aura pris, puisse tomber mort, et que son âme puisse être renvoyée de son corps aussi violemment que la poudre rapide, une fois enflammée, se précipite hors des entrailles du fatal canon.

L'APOTHICAIRE. — J'ai de telles mortelles drogues, mais il y a peine de mort à Mantoue pour celui qui découvre qu'il en a.

ROMÉO. — Quoi! tu es si nu et si misérable, et tu as peur de mourir! La famine loge dans tes joues, le besoin et le dénûment jeûnent dans tes yeux, le mépris et la mendicité pendent sur ton dos, ni le monde, ni les lois du monde ne te sont amis : le monde ne promulgue pas de lois qui puissent te faire riche; par conséquent, cesse d'être pauvre, viole la loi, et prends cet or.

L'APOTHICAIRE. — C'est ma pauvreté qui consent, non ma volonté.

ROMÉO. — Je paye ta pauvreté, et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE. — Placez ceci dans n'importe quel liquide que vous voudrez, et buvez-le; eussiez-vous la force de vingt hommes, cela vous dépêcherait immédiatement.

ROMÉO. — Voici ton or; l'or est pour les âmes des hommes un pire poison, et qui accomplit plus de meurtres exécrables dans le monde, que ces pauvres drogues-ci que tu n'as pas permission de vendre C'est moi qui te vends du poison, tu ne m'en as vendu aucun. Adieu : achète de la nourriture, et tâche de te faire de la chair. — Viens, cordial, et non poison, viens avec moi au tombeau de Juliette; car c'est là que je ferai usage de toi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La cellule de frère Laurent.

Entre LE FRÈRE JEAN.

LE FRÈRE JEAN. — Hola, frère en saint François! frère, holà!

Entre LE FRÈRE LAURENT.

LE FRÈRE LAURENT. — Cette voix doit être celle du frère Jean — Sois le bienvenu à ton retour de Mantoue : que dit Roméo? ou bien, s'il a préféré m'écrire ses intentions, donne-moi sa lettre.

LE FRÈRE JEAN. — J'étais allé à la recherche d'un frère déchaussé, appartenant à notre ordre, qui était à visiter les malades dans la ville, pour qu'il me servît de compagnon de route, et au moment où je le rencontrais, les agents de salubrité de la ville, soupçonnant que nous nous trouvions dans une maison où régnait une peste contagieuse, ont fermé les portes, et n'ont pas voulu nous laisser sortir; en sorte que mon voyage pour Mantoue a été empêché.

LE FRÈRE LAURENT. — En ce cas, qui a porté ma lettre à Roméo?

LE FRÈRE JEAN. — Je n'ai pu l'envoyer, — la voici, — ni me procurer un messager pour la porter, tant ils avaient peur de l'infection.

LE FRÈRE LAURENT. — Malheureux contre-

temps! Par mon saint ordre, cette lettre n'était pas insignifiante, mais contenait des choses de grande et précieuse importance; il peut arriver de graves accidents de ce qu'elle n'a pas été remise. Frère Jean, sors, va me chercher un levier de fer et porte-le immédiatement dans ma cellule.

Le frère Jean. — Frère, je vais aller le chercher et te l'apporter. (*Il sort.*)

Le frère Laurent. — Il faut donc que j'aille seul au monument; d'ici à trois heures, la belle Juliette se réveillera; elle me grondera beaucoup de ce que Roméo n'a pas eu avis de ces événements : mais j'écrirai derechef à Mantoue, et je la garderai dans ma cellule, jusqu'à l'arrivée de Roméo. Pauvre corps vivant, enfermé dans la tombe d'un mort! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un cimetière. Le monument de la famille Capulet.

Entrent PARIS *et son* page *portant des fleurs et une torche.*

Paris. — Donne moi ta torche, enfant : pars d'ici, et tiens-toi à distance; — cependant, non, éteins-la, car je ne voudrais pas être vu. Couche-toi tout de ton long sous ces ifs qui sont là-bas, et pose ton oreille contre la terre sonore; le terrain de ce cimetière est tellement ébranlé et peu solide, tant on y a creusé de fosses, qu'il ne se peut qu'on y fasse un pas sans que le bruit t'en arrive : dans ce cas-là, donne un coup de sifflet, pour me prévenir que tu entends quelqu'un qui approche. Donne-moi ces fleurs : fais ce que je te dis, va.

Le page, *à part.* — J'ai presque peur de rester seul dans ce cimetière; cependant je vais essayer de faire bonne contenance. (*Il se retire.*)

Paris. — Douce fleur, je sème de fleurs ton lit nuptial, dont le dais, ô malheur! est poussière et pierres; chaque nuit, je viendrai l'arroser d'une eau parfumée, ou à son défaut, des larmes engendrées par mes sanglots. Les obsèques que je veux célébrer pour toi, seront de venir chaque nuit semer ta tombe de fleurs et pleurer. (*Le page siffle.*) L'enfant me donne signal que quelqu'un approche. Quel est le pied maudit qui foule ce soir ce sentier, et qui vient ainsi contrarier me cérémonies et mes rites de fidèle amour? Comment! avec une torche! Couvre-moi de ta cape quelques instants, ô nuit. (*Il se retire.*)

Entrent ROMÉO *et* BALTHAZAR *avec une torche, une pioche, etc.*

Roméo. — Donne-moi cette pioche, et la barre de fer pour soulever. Tiens, prends cette lettre; demain matin, de bonne heure, aie soin de la remettre à mon Seigneur et père. Donne-moi la lumière : quelque chose que tu entendes ou que tu voies, je t'ordonne sur ta vie de rester à l'écart et de ne pas m'interrompre dans mes actions. Si je descends dans ce lit de la mort, c'est d'abord pour contempler le visage de ma Dame; mais surtout, pour enlever de sa main morte un précieux anneau, un anneau auquel je veux donner un cher emploi; ainsi donc, pars, va-t'en : — mais si soupçonneux tu reviens, pour épier ce que je serai en train de faire, par le ciel, je te couperai en morceaux, et je sèmerai de tes membres ce cimetière affamé d'existences : la situation et les pensées de mon âme sont frénétiques, plus féroces et bien autrement inexorables que les tigres à jeun ou la mer rugissante.

Balthazar. — Je vais partir, Messire, et je ne vous troublerai pas.

Roméo. — En cela, tu me montreras ton amitié : prends ce que voici; vis, et sois heureux; adieu, mon bon garçon.

Balthazar. — Malgré sa recommandation, je vais me cacher aux alentours; ses regards me font peur, et je me méfie de ses intentions. (*Il se retire.*)

Roméo. — Détestable bouche, gouffre de mort, qui t'es gorgé du mets le plus précieux de la terre, voici comment je force à s'ouvrir tes mâchoires pourries (*Il ouvre le sépulcre.*) En dépit de toi, je veux t'assouvir encore d'autre nourriture!

Paris. — C'est le hautain proscrit Montaigu, celui qui tua le cousin de ma bien-aimée, laquelle en ressentit un tel chagrin qu'on suppose que la belle créature en est morte; il est venu ici pour faire subir quelque odieux outrage aux cadavres. Je m'en vais le saisir. (*Il s'avance.*) Arrête ton travail impie, vil Montaigu! La vengeance doit-elle donc être poursuivie plus loin que la mort? Scélérat condamné, je t'arrête : obéis, et viens avec moi, car tu dois mourir.

Roméo. — Oui, je dois mourir en effet, c'est pour cela que je suis venu ici. Mon bon et gentil



L'apothicaire. Qui appelle si haut?
Roméo. Viens ici, l'ami. (Acte V, sc. i.)

jeune homme, ne tente pas un homme désespéré; fuis d'ici, et laisse-moi: pense à ceux qui dorment ici, et que leur pensée te fasse fuir d'effroi. Je t'en conjure, jeune homme, ne fais pas tomber un autre péché sur ma tête en me poussant à la fureur: oh, va-t'en! Par le ciel, je t'aime plus que moi-même; car je suis venu ici armé contre moi-même: ne reste pas, pars; vis, et dis plus tard que la clémence d'un fou frénétique te recommanda de t'enfuir.

Paris. — Je brave tes supplications, et je t'arrête ici comme un félon.

Roméo. — Veux-tu donc me provoquer? Alors, en garde, bambin! (*Ils combattent.*)

Le page. — O Seigneur! ils se battent! je vais aller appeler la garde. (*Il sort. Paris tombe.*)

Paris. — Oh, je suis tué! Si tu es charitable, ouvre la tombe, dépose-moi à côté de Juliette. (*Il meurt.*)

Roméo. — Sur ma foi, je le ferai. Tâchons de reconnaître son visage. — C'est le parent de Mercutio, le noble comte Paris! Que me disait mon valet, en route, pendant que mon âme bouleversée par ses tempêtes l'écoutait sans l'entendre? Je crois qu'il m'a dit que Paris devait être marié à Juliette? me l'a-t-il dit ou non? ou bien ai-je rêvé la chose? ou bien suis je assez fou pour avoir imaginé la chose tout seul en l'entendant parler de Juliette?— Oh! donne-moi ta main, toi qui fus inscrit avec moi sur le livre de l'âpre malheur! Je vais t'ensevelir dans un glorieux tombeau; un tombeau?—oh! non, jeune homme égorgé, mais un phare; car Juliette y est couchée, et sa beauté fait de ce caveau une chambre de fête pleine de lumière. Mort, couche-toi ici, enterré par un

homme mort. (*Il dépose Paris dans le monument.*) Que de fois les hommes, lorsqu'ils sont sur le point de mourir, se montrent gais! C'est ce que leurs gardiens appellent un éclair avant la mort : oh ! comment puis-je appeler cela un éclair? O ma chérie, ma femme! la mort qui a sucé le miel de ton haleine n'a pas eu encore de pouvoir sur ta beauté : tu n'as pas été conquise; l'étendard de la beauté est encore rouge sur tes lèvres et sur tes joues, et le pâle drapeau de la mort n'y a pas encore été planté.— Tebaldo, est-ce toi qui es couché dans ton linceul sanglant? Oh ! quelle plus grande réparation puis-je te faire, que de séparer de ce monde celui qui fut ton ennemi, au moyen de cette même main qui a tranché ta jeunesse dans sa fleur? Pardonne-moi, cousin! — O chère Juliette, pourquoi es-tu encore si belle? Croirai-je que l'immatériel trépas est amoureux, et que le monstre maigre et abhorré te garde dans les ténèbres pour être sa maîtresse? Dans cette crainte, je vais aller habiter avec toi, et jamais plus je ne quitterai ce palais de sombre nuit. Là, là, je resterai avec les vers qui sont tes filles de chambre ; là j'établirai mon lieu éternel de repos, en débarrassant cette chair fatiguée du monde de la tyrannie des étoiles funestes. Regardez la pour la dernière fois, mes yeux! Prenez votre dernière étreinte, mes bras! O vous, mes lèvres, ô vous qui êtes les portes de la respiration, scellez d'un baiser loyal un marché éternel conclu avec la mort rapace! Viens, cruel conducteur ; viens, guide repoussant! Pilote désespéré, allons, précipite contre les rochers qui vont la briser ta barque fatiguée et malade de la tempête! Je bois à mon amour ! (*Il boit le poison.*) Oh, tu es un honnête apothicaire! tes drogues sont rapides. Je meurs ainsi avec un baiser. (*Il meurt.*)

Entre, de l'autre côté du cimetière, LE FRÈRE LAURENT *avec une lanterne, un levier et une pioche.*

LE FRÈRE LAURENT. — Saint François me donne diligence! Que de fois, cette nuit, mes vieux pieds ont trébuché aux tombes! Qui est là?

BALTHAZAR, *s'avançant.* — Un homme qui est un ami et qui vous connaît bien.

LE FRÈRE LAURENT. — La bénédiction de Dieu soit avec toi! Dis-moi, mon bon ami, quelle est cette torche là-bas qui prête inutilement sa lumière aux vers et aux crânes sans yeux? Autant que je puis le distinguer, elle brûle dans le monument des Capulets.

BALTHAZAR. — Elle y brûle, pieux Messire, et il y a là, mon maître, un homme que vous aimez.

LE FRÈRE LAURENT. — Qui ça?

BALTHAZAR. — Roméo.

LE FRÈRE LAURENT. — Depuis combien de temps est-il là?

BALTHAZAR. — Depuis une grande demi-heure.

LE FRÈRE LAURENT. — Viens avec moi au caveau.

BALTHAZAR. — Je n'ose pas, Messire; mon maître croit que je suis parti d'ici, et il m'a fait les menaces de mort les plus formidables, si je restais pour surveiller ses actions.

LE FRÈRE LAURENT. — Reste alors, j'irai seul : la crainte s'empare de moi ; oh! je redoute beaucoup qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

BALTHAZAR. — Comme je m'étais endormi sous cet if, ici, j'ai rêvé que mon maître et un autre homme se battaient, et que mon maître avait tué son adversaire.

LE FRÈRE LAURENT, *s'approchant du monument.* — Roméo! — Hélas! hélas! quel est ce sang qui tache l'entrée de pierre de ce sépulcre? Que signifient ces épées sanglantes et sans maîtres qui sont là, par terre, souillées, près de ce lieu de paix! (*Il entre dans le monument.*) Roméo! oh, pâle! Qui encore? quoi! Paris aussi? et baigné dans son sang? Ah! quelle heure implacable que celle qui a été coupable de ce hasard lamentable! — La Dame s'agite. (*Juliette se réveille.*)

JULIETTE. — O secourable frère! où est mon Seigneur! je me rappelle bien où je devais me trouver, et m'y voilà : où est mon Roméo? (*On entend du bruit.*)

LE FRÈRE LAURENT. — J'entends quelque bruit. Dame, sors de cet antre de mort, de contagion, de sommeil contre nature : un pouvoir trop grand pour que nous puissions lui résister a traversé nos desseins. Partons, partons d'ici : ton époux est là couché mort sur ton sein et Paris aussi : viens, je te placerai dans un couvent de pieuses nonnes : ne perds pas de temps à m'interroger, car la garde arrive : allons, viens, ma bonne Juliette; (*nouveau bruit*) je n'ose pas rester plus longtemps.

JULIETTE. — Va, pars d'ici toi, car moi je ne m'en irai pas. (*Sort le frère Laurent.*) Qu'y a-t-il là? une coupe, que serre la main de mon fidèle bien-aimé? C'est le poison, je le vois, qui a mis prématurément fin à ses jours. O méchant! il a tout

bu, et n'en a pas laissé par amitié une seule goutte pour me venir en aide après lui! Je vais baiser tes lèvres; peut-être y a-t-il encore assez de poison pour me faire mourir en y goûtant le cordial du baiser. (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes!

Premier garde, *de l'intérieur.* — Conduis-nous, petit? de quel côté c'est-il?

Juliette. — Oui-dà, du bruit? en ce cas, je vais me dépêcher. Ô poignard qui es là bien à point! (*Elle enlève le poignard de Roméo.*) Voici ton fourreau (*elle se poignarde*); rouille-toi là, et permets-moi de mourir. (*Elle tombe sur le corps de Roméo et meurt.*)

Entre la garde *avec* le page de PARIS.

Le page. — Voici la place; là, où la torche brûle.

Premier garde. — La place est sanglante; cherchez dans tout le cimetière : allez, quelques-uns d'entre vous, et arrêtez tous ceux que vous trouverez. (*Sortent quelques hommes de la garde.*) Quel spectacle lamentable! là gît le comte assassiné, et Juliette, saignante; Juliette qui depuis ces deux derniers jours était enterrée, elle est chaude et nouvellement morte. Allez, avertissez le prince, courez chez les Capulets, réveillez les Montaigus, que d'autres fassent les recherches. (*Sortent quelques hommes de la garde.*) Nous voyons bien le terrain où les victimes de ces malheurs sont étendues; mais quant au terrain moral d'où sont sortis tous ces malheurs, nous ne pouvons le découvrir sans témoignages.

Rentrent quelques hommes de la garde avec BALTHAZAR.

Second garde. — Voici le valet de Roméo; nous l'avons trouvé dans le cimetière.

Premier garde. — Tenez-le en sûreté, jusqu'à ce que le prince soit arrivé.

Rentrent d'autres hommes de la garde avec le frère LAURENT.

Troisième garde. — Voici un frère qui tremble, soupire, et pleure : nous lui avons pris cette pioche et ce levier qu'il portait avec lui, comme il sortait de ce côté du cimetière.

Premier garde. — Grave incrimination : gardez aussi le frère.

Entrent LE PRINCE *et les gens de sa suite.*

Le prince. — Quel est le malheur levé de si bonne heure qui tire notre personne de notre repos du matin?

Entrent CAPULET, Madonna CAPULET, *et autres.*

Capulet. — Quel peut être le motif qui leur fait pousser de tels cris à travers la ville?

Madonna Capulet. — Le peuple crie dans les rues, les uns Roméo, d'autres Juliette, et d'autres Paris, et tous courent en poussant des clameurs vers notre monument.

Le prince. — Quel est donc le sujet de cette alarme qui perce nos oreilles?

Premier garde. — Mon Souverain, ici gît assassiné le comte Paris; Roméo est mort, et Juliette, qui était déjà morte, a été tuée une seconde fois, car elle est encore chaude.

Le prince. — Faites des perquisitions, interrogez, et sachez comment cet odieux massacre s'est produit.

Premier garde. — Il y a ici un moine ainsi que le valet de Roméo l'assassiné; nous les avons trouvés avec les instruments nécessaires pour ouvrir les tombes de ces morts.

Capulet. — O ciel! ô femme! vois comme notre fille saigne! ce poignard s'est trompé de place, car sa gaîne est vide à la ceinture de Montaigu, et il s'est choisi par erreur un fourreau dans le sein de ma fille!

Madonna Capulet. — Hélas! ce spectacle de mort est comme une cloche qui sonne à ma vieillesse le départ pour la tombe.

Entrent MONTAIGU *et autres.*

Le prince. — Viens, Montaigu; car tu t'es levé de bonne heure, pour voir ton fils et ton héritier qui s'est levé de meilleure heure encore que toi.

Montaigu. — Hélas! mon Suzerain, ma femme est morte cette nuit; la douleur que lui a causée l'exil de mon fils a éteint son souffle : quel nouveau malheur conspire contre ma vieillesse?

Le prince. — Regarde, et tu verras.

Montaigu. — O enfant impoli! que signifient ces manières qui t'ont fait prendre le pas sur ton père pour aller au tombeau?

Le prince. — Imposez un instant silence à vos douleurs, jusqu'à ce que nous ayons éclairci ces



Juliette. Voici ton fourreau; rouille-toi là, et permets moi de mourir.

(Acte V, sc. iii.)

obscurités, et découvert leur source, leur origine, leur véritable principe; puis ensuite je consentirai à être le capitaine de vos douleurs, et à marcher à votre tête même jusqu'au trépas : mais pour le moment, suspendez vos plaintes, et que le malheur se fasse l'esclave de la patience. Faites avancer les personnes soupçonnées.

Le frère Laurent. — Je suis le plus important des deux, celui qui a le moins de forces pour commettre un tel effroyable massacre, et cependant le plus soupçonné de l'avoir commis, tant les circonstances de temps et de lieu déposent contre moi : me voici devant vous prêt à m'accuser et à me disculper, à me condamner et à m'excuser.

Le prince. — Eh bien, dis-nous sans t'arrêter ce que tu sais de cette catastrophe.

Le frère Laurent. — Je serai bref, car le peu de souffle qui me reste n'est pas suffisant pour me permettre d'être ennuyeux. Roméo, que voici mort, était le mari de cette Juliette; elle, que voici morte, était l'épouse fidèle de ce Roméo : je les avais mariés, et le jour de leur mariage secret fut le jour même où périt Tebaldo, dont la mort intempestive bannit de cette ville le nouvel époux; c'était pour lui, et non pour Tebaldo, que Juliette se consumait. Vous, pour repousser d'elle ces assauts de la douleur, vous la fiançâtes, et vous vouliez la marier par force au comte Paris : alors, elle vint me trouver, et avec une physionomie égarée m'ordonna de lui trouver un moyen de la débarrasser de ce second mariage, sans quoi elle me menaça de se tuer dans ma cellule. Alors je lui donnai une potion narcotique dont mon art m'avait fait re-

connaître la puissance, potion qui eut l'effet que j'en attendais, car elle lui créa l'apparence de la mort : en même temps, j'écrivis à Roméo qu'il eût à se rendre ici pendant cette fatale nuit pour m'aider à la retirer de sa tombe empruntée, car cette nuit était l'époque où la force de la potion devait cesser d'opérer. Mais celui qui portait ma lettre, le frère Jean, fut arrêté par accident, et hier soir il est revenu en me la rapportant : alors, moi seul, je suis venu en ce lieu, à l'heure précise de son réveil pour la retirer du caveau de ses ancêtres, avec l'intention de la garder secrètement dans ma cellule, jusqu'à ce que je pusse l'envoyer sans inconvénients à Roméo : mais lorsque je suis arrivé, — quelques minutes avant l'instant de son réveil, — j'ai trouvé gisants sous le coup d'une mort fatale, le noble Paris et le fidèle Roméo. Elle s'est éveillée ; je l'ai suppliée de s'enfuir et de supporter avec patience cette œuvre du ciel : mais à ce moment un bruit m'a fait m'éloigner de la tombe ; elle, en proie à un excessif désespoir, n'a pas voulu venir avec moi, et elle s'est fait, semble-t-il, violence à elle-même. Voilà tout ce que je sais ; sa nourrice a connaissance du mariage : et si quelque chose en tout cela doit retomber à ma charge, que la rigueur de la plus sévère de nos lois sacrifie ma vieille existence, et l'enlève ainsi quelques heures avant son terme naturel.

Le prince. — Nous t'avons toujours connu pour un saint homme. Où est le valet de Roméo ? Qu'a-t-il à dire en cette affaire ?

Balthazar. — J'apportai à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette, et alors il est venu en poste de Mantoue, à ce lieu-ci, à ce monument. Il m'ordonna de donner de bon matin cette lettre à son père, et il entra dans le caveau en me menaçant de mort, si je ne m'éloignais pas en l'y laissant seul.

Le prince. — Donne-moi la lettre, je vais la lire. Où est le page du comte qui est allé réveiller la garde ? Maraud, que faisait votre maître en ce lieu ?

Le page. — Il était venu pour semer de fleurs le tombeau de sa Dame ; il m'ordonna de me tenir à l'écart, ce que je fis ; puis, un instant après, est venu quelqu'un avec une lumière pour ouvrir la tombe ; mon maître, de propos en propos, a fini par tirer l'épée contre lui, et alors je me suis enfui pour aller chercher la garde.

Le prince. — Cette lettre témoigne pleinement de la vérité du récit du moine ; elle raconte les péripéties de leur amour, et parle de la nouvelle de la mort de Juliette : il écrit qu'il a acheté du poison d'un pauvre apothicaire, et qu'ainsi muni, il s'est rendu à ce caveau pour mourir, et se coucher auprès de Juliette. — Où sont ces ennemis ? — Capulet, Montaigu, voyez quelle malédiction pèse sur votre haine, puisque le ciel a trouvé le moyen de tuer votre bonheur par l'amour même ! Et moi, pour avoir trop fermé les yeux sur vos discordes, j'ai perdu deux de mes parents : tous sont punis.

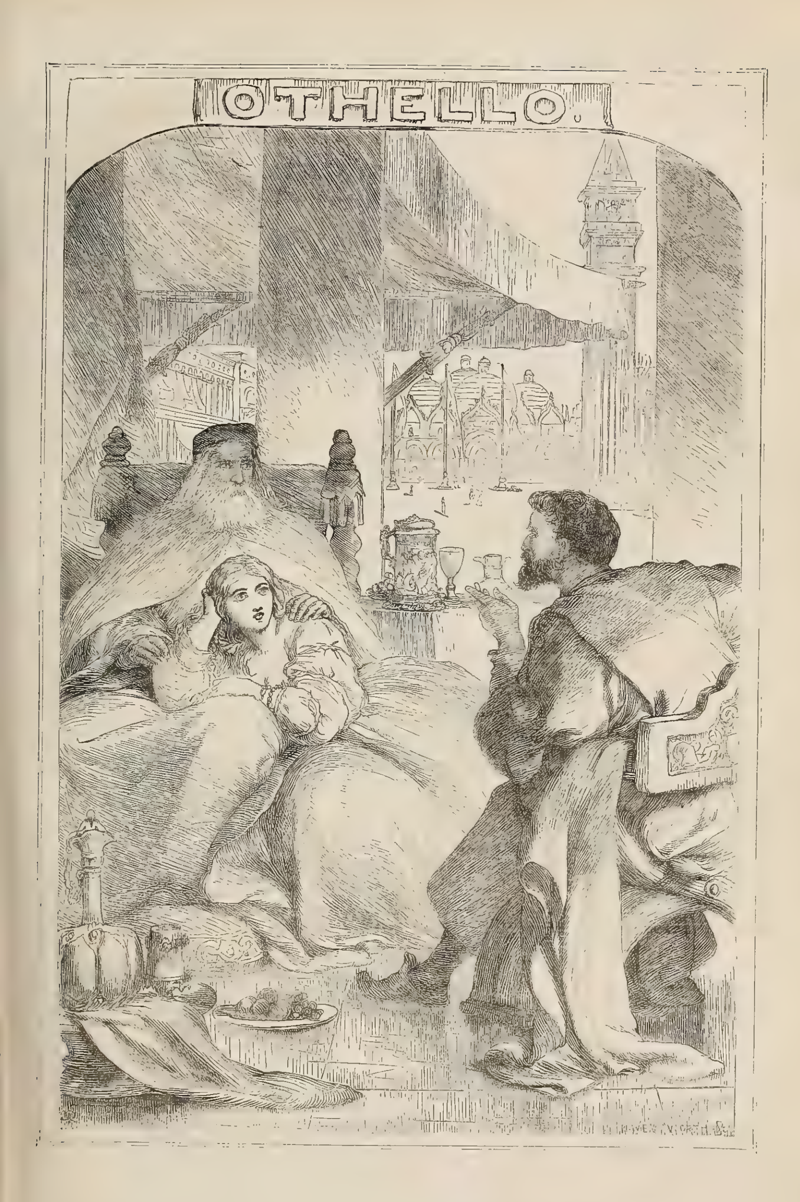
Capulet. — Ô frère Montaigu ! donne-moi ta main ; cette étreinte est le douaire de ma fille, car je ne puis demander plus.

Montaigu. — Mais je puis te donner davantage : car je ferai dresser à ta fille une statue en or pur, afin que tant que Vérone sera connue sous ce nom, nulle image n'y soit tenue en aussi haute admiration que celle de la loyale et fidèle Juliette.

Capulet. — Roméo sera couché près de sa Dame sous une forme aussi riche que la sienne : pauvres victimes de notre inimitié !

Le prince. — Cette matinée apporte avec elle une paix lugubre ; le soleil, par chagrin, n'ose pas montrer sa tête. Partons d'ici pour nous entretenir plus longuement de ces tristes événements ; quelques uns seront pardonnés et quelques autres punis ; car jamais il n'y eut histoire plus lamentable que celle de Juliette et de son Roméo. (*Ils sortent.*)




OTHELLO.

PERSONNAGES DU DRAME.

LE DOGE DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
AUTRES SÉNATEURS.
GRATIANO, frère de BRABANTIO.
LODOVICO, parent de BRABANTIO.
OTHELLO, noble maure, général au service de VENISE.
CASSIO, son lieutenant.
IAGO, son enseigne.
RODERIGO, gentilhomme vénitien.
MONTANO, prédécesseur d'OTHELLO dans le gouvernement de CHYPRE.
UN BOUFFON, valet d'OTHELLO.
UN HÉRAUT.

DESDEMONA, fille de BRABANTIO et femme d'OTHELLO.
ÉMILIA, femme d'IAGO.
BIANCA, maîtresse de CASSIO.

OFFICIERS, GENTILSHOMMES, MESSAGERS, MUSICIENS, MARINS, SUIVANTS, etc.

SCÈNE. — Le premier acte à VENISE ; pendant le reste du drame, dans un port de mer de l'île de CHYPRE.

Le second ouvrage forme une série complète et brillante d'esquis-s minéralogiques sous ce titre : *les Pierres*. M. L. Simonin, l'émi-nt vulgarisateur qui nous a donné précédemment *la Vie souterraine*, *mines et les mineurs*, divise son nouveau livre en deux parties.

La première fait connaître dans son ensemble la grande famille s minéraux, leur origine, le rôle qu'ils jouent en ce monde. A l'in-ntaire de la richesse minérale de la France succède un rapide posé des principales substances souterraines de notre globe. La uille vient en première ligne comme l'agent le plus merveilleux du ogrès et de la civilisation à notre époque industrielle et travail-se.

La seconde partie est consacrée à l'histoire détaillée de quelques erres, minerais des montagnes Rocheuses, ou de l'île d'Elbe, mar-es d'Italie et houillères de Bourgogne. Comme dans ses ouvrages térieurs, M. L. Simonin a revêtu des choses intéressantes de ce i leur manquait, la forme; il a caché la science sous les fleurs.

Lorsque nous aurons ajouté que 91 gravures sur bois par nos eilleurs artistes, 6 planches chromo-lithographiques, et 15 cartes en uleur d'une précision irréprochable, complètent ce beau volume, us aurons affirmé un succès de plus et pour l'auteur et pour les iteurs.

(J. Ragon. — *Magasin du Foyer*, décembre 1869.)

Avec ses esquisses minéralogiquess, intitulées *les Pierres*, M. L. Si-nin nous transporte dans un tout autre monde, et fait naître en us un intérêt d'un ordre très-différent, mais très-réel aussi.

M. Simonin ne se contente pas d'être un voyageur intrépide et un énieur éminent, il vise aussi à la gloire non moins douce d'être vulgarisateur populaire. Nul mieux que lui n'excelle à faire péné-r les gens du monde dans les arcanes de la science. C'est qu'il sait nir de ses lives tout prétentieux appareil et tout vain étalage! Il it, avant tout, se mettre à notre portée, et il y réussit à merveille. us l'avions suivi, l'an dernier, dans les profondeurs du monde terrain; nous ne l'accompagnerons pas moins volontiers cette née dans ce monde étonnant des *Pierres*, où il lui plaît de nous duire.

Pour peu que l'on ait vécu dans l'austère intimité des grandes ividualités du monde minéral, les marbres, les grès, les nits, basaltes, on leur trouve des charmes secrets et puis-ts. Je prends pour mon compte cette parole bien sentie d'un yageur qui est en même temps un romancier et un poëte : « Je tterais tous les palais du monde pour aller voir une belle mon-ne de marbre dans les Alpes ou les Apennins! » Qui ne se ppelle le spectacle grandiose qu'offrent au regard charmé du voya-r certaines pentes des Pyrénées avec leurs entassements de ro-s que le soleil a dorées de tons fauves, et qui jaillissent du sein végétations alpestres, pareilles aux contre-forts du vieux monde?

Le livre des *Pierres* est divisé en deux parties :

Dans la première, l'auteur nous fait connaître la grande famille minéraux; il nous raconte leur origine dans l'ordre de la forma-n cosmogonique, et nous explique le rôle qu'ils jouent en ce nde.

La seconde partie est une sorte d'excursion familière à travers les venirs de l'explorateur. L'auteur nous conduit tour à tour dans minerais des montagnes Rocheuses et de l'île d'Elbe, si riche en mations minéralogiques, dans les carrières de marbre de l'Italie, dans les houillères de la Bourgogne. Le but du voyage est tou-rs intéressant, le guide toujours précis, courtois et bien disant.

L'auteur a souvent recours au crayon de l'artiste, pour compléter descriptions de sa plume. Mais il ne lui permet jamais de rien prunter à la fiction. Il sait que l'enseignement par les yeux est, soi, chose excellente, mais à cette condition absolue qu'on res-tera scrupuleusement la vérité. Aussi toutes les figures de fossiles de minéraux ont été faites d'après des échantillons confiés au des-ateur; toutes les cartes sont tirées de documents locaux et officiels, s les portraits et tous les paysages sont exactement d'après na-e.

Je viens d'écrire le mot de paysage. Je l'ai fait à dessein. C'est en effet le paysage joue un très-grand rôle dans l'étude de la ologie, à cause des rapports intimes qui existent entre l'aspect éral des lieux et la nature des pierres elles-mêmes, ce qui a mis de poser cet axiome : « Telle pierre, tel pays! »

C'est là un fait que les paysagistes ne devraient jamais oublier, et s aller jusqu'à les prier de demander leurs inspirations à la géo-ie, on pourrait leur conseiller de l'étudier assez pour arriver à se dre compte du caractère particulier que chaque nature de pierre prime à une région.

C'est à quoi ne manquent pas les collaborateurs de M. Simonin, ont apporté à la partie graphique de son livre un soin et une at-tion que rien ne saurait mettre en défaut. Leurs illustrations, jours justes de ton, sont de petits tableaux que l'on transporterait ontiers du volume dans un cadre.

M. Simonin n'est pas seulement un ingénieur et un savant, c'est si un penseur et un philosophe à sa façon. Il ne laisse passer sans men aucune des questions complexes de son sujet. Quand il des-d dans une mine, il n'y voit pas seulement de la houille ou des res, il y voit aussi des hommes; il ne se contente pas de nous liquer les travaux des mineurs, il jette un regard attentif sur leur inée, nous explique leur mission sociale, nous initie aux périls ux difficultés de leur vie, et, à force de nous les faire connaître, réussit à nous les faire aimer. Ce sont de bons livres, ceux qui res-serrent et rendent plus étroits les liens de la sympathie universelle.

(Louis Énault. — *Constitutionnel* du 20 décembre 1869.)

Les *Pierres*, de M. Simonin, embrassent tout le domaine des mi-néraux dont la houille n'est qu'une espèce particulière. C'est l'écorce terrestre étudiée dans ses détails: aussi la plus grande variété règne t-elle dans les sujets des divers chapitres qui nous mènent des pierres proprement dites, des roches des différents âges aux filons métalli-ques, aux mines d'or et d'argent comme aux mines de pierres pré-cieuses. Le fer y côtoie la houille, celle-ci les marbres et autres pierres décoratives; il n'est pas jusqu'aux huiles de schiste, au pé-trole, qui n'aient trouvé à s'infiltrer au travers des minéraux solides et à entrer dans le cadre de l'ouvrage, grâce à une classification très-aisée à justifier dans la science. M. Simonin excelle à mêler les descriptions minéralogiques au récit de ses nombreux voyages dans les deux mondes, et à donner à un sujet qu'on pourrait croire aussi aride que son titre, l'intérêt de curiosité que le public réclame à bon droit de ce genre d'ouvrage. Les *Pierres* sont éditées avec le même luxe de typographie, de gravures, de diagrammes scientifiques que les *Voyages aériens*. On admirera surtout de magnifiques planches en chromolithographie où sont figurés des échantillons de minéraux rares, de marbres et de pierres décoratives, de pierres précieuses. Une des planches donne, avec leurs formes et leurs grandeurs vraies, avec leur aspect, sinon avec leur éclat, les principaux diamants his-toriques, depuit le Régent et le Grand-Mogol, jusqu'au Kohinoor et à l'Étoile du Sud.

(A. Guillemin. — *Avenir national*, décembre 1869.)

Mettons à côté de ces inventions d'un poëte qui est remonté aux idées et aux tableaux des âges disparus, mettons quelques volumes où la fiction n'a point de part. D'abord *les Pierres*, de M. Simonin. Ce sont des esquisses minéralogiques, d'où la science pure a été ban-nie, mais dont la précision et l'exactitude sont absolues. L'auteur a voulu faire connaître la grande famille des minéraux à tous ceux qui aiment les pierres, à tous ceux qui sont prêts à dire avec George Sand: « Je quitterais tous les palais du monde, pour aller voir une belle montagne de marbre dans les Alpes ou dans les Apennins. »

Ces esquisses minéralogiques, où la science se dissimule si bien et ne laisse que l'intérêt et la fidélité de la description, sont ornées de figures de fossiles ou de minéraux, faites d'après les échantillons, de cartes tirées de documents officiels, de portraits et de paysages dessinés d'après nature. On a ainsi l'explication intéressante des objets et leur représentation animée.

(Gustave Frederix. — *Indépendance belge*, 30 décembre 1869.)

Rien de plus trompeur que ce titre d'apparence si modeste, *les Pierres;* rien de plus trompeur surtout sous la plume abondante de M. Simonin qui sait si bien, comme on dit, piquer des pointes à droite et à gauche, et mêler l'anecdote aux descriptions techniques. Les pierres, savez-vous ce que c'est? c'est toute la nature inanimée, rien que cela : la pierre à bâtir, les marbres, les grès, les silex, les schistes, la houille, les pierres précieuses, les minerais de fer, de cuivre, de plomb, de zinc, d'étain et de tous autres métaux, l'argile, le sel, l'alun, le soufre, que sais je? J'aurais plutôt fait de vous dire ce qui n'est point compris sous cette dénomination si large. Le guano lui-même trouve moyen de s'y glisser, grâce à la bienveillance de M. Simonin, et le pétrole s'insinue à sa suite, sous prétexte que son nom signifie huile de pierre.

Voulez-vous que nous feuilletions ensemble ce gros et beau vo-lume, qui fait un magnifique pendant au précédent ouvrage du même auteur, *la Vie souterraine?* Le livre est divisé en deux parties, la première intitulée « La tribu des pierres, » et la seconde « Histoire de quelques pierres. » M. Simonin esquisse d'abord les grandes li-gnes du règne minéral. Il raconte les idées singulières des anciens sur la formation et la prétendue croissance des pierres, les vaines tentatives faites par les plus célèbres minéralogistes pour arriver à une classification rationnelle et méthodique des corps bruts; et, sans examiner autrement les systèmes plus ou moins ingénieux des Haüy, des Brongniart, des Beudant, qui, dit-il, n'ont pas été heu-reux, il se contente lui-même d'adopter l'antique division des miné-raux en pierres, terres, sels, combustibles et métaux. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire en effet dans un livre d'où « la science pure a été sévèrement bannie. »

Un second paragraphe s'intitule « Les chercheurs de cailloux, » ce qui veut dire les amateurs de géologie pratique. Et M. Simonin leur donne d'excellents conseils sur les instruments à emporter dans leurs excursions, sur la façon de voyager, le vêtement, voire l'utilité du parapluie.

Le chapitre suivant traite de « la naissance des pierres. » C'est l'esquisse de l'histoire du monde terrestre, de la formation des ro-ches, des flores et des faunes successives qui l'ont animé dans les quatre grandes périodes géologiques, primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire. Cinquante pages pour un intervalle d'au moins « trente milliers de siècles, » ce n'est pas trop.

Ce qui suit nous intéressera d'une façon particulière : c'est l'exa-men « des pierres de France, » c'est-à-dire des minerais exploités dans notre pays. La houille y tient, comme cela est bien juste, la place d'honneur. Sans elle, que deviendraient es forges et fonde-

ries! L'auteur rappelle avec complaisance et en grand détail l'histoire de la houillère et des mines de fer du Creusot; il nous montre l'état florissant actuel de cet établissement modèle, petit royaume dont M. Schneider est le roi; les hauts fourneaux, l'atelier de moulage, la forge de grosses œuvres, les aciéries, la halle de fabrication des chaudières à vapeur passent l'un après l'autre sous nos yeux. Si vous le pressez un peu, M. Simonin vous dira sans broncher toutes les belles pièces qui sont sorties de ces forges incomparables, les ponts en fer, les appareils de bateaux à vapeur, les blindages de vaisseaux, les machines d'extraction, les pompes, les locomotives et les locomobiles.

Il vous dira encore l'aspect de la ville, le genre de vie de chaque catégorie d'ouvriers, mineur, fondeur, forgeron, mécanicien, et même des employés et chefs de service. Les écoles, la cure, le palais de MM. Schneider avec son « splendide panorama, » l'église et le château de Montcenis, les cités ouvrières du voisinage, etc., etc., tout y est. Et, pour compléter l'agréable effet du tableau, remarque frappante : le Creusot n'a ni gendarmes ni *policemen*. MM. Schneider sont d'habiles directeurs. M. Simonin ne voit pas les choses du même œil que le morose Promeneur solitaire : « Des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu.... Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface. » Tout cela au contraire devient ravissant sous le pinceau brillant de M. Simonin.

Mais nous voilà, semble-t-il, bien loin de ce que nous appelons communément des pierres. Patience! Franchissons un paragraphe qui traite de nos mines de plomb et d'argent, de cuivre, de zinc, etc., où M. Simonin nous fait faire avec lui une promenade instructive et pittoresque, et nous voici revenus à la houille qui commence le chapitre des « pierres du globe » comme celui des « pierres de France. » Passant en revue la richesse carbonifère de toutes les contrées du globe, comparée à la consommation annuelle, M. Simonin arrive à cette désolante conclusion qu'avant trois siècles les houillères d'Europe seront épuisées. Je plains sincèrement nos arrière-neveux, si d'ici là les émules de M. Mouchot ne découvrent point quelque moyen sérieux « d'emmagasiner la chaleur solaire. »

Après un aperçu des exploitations métallifères de tous les pays du monde, nous arrivons enfin aux vraies pierres, aux marbres, au granit, porphyre, basalte, albâtre, et aux pierres précieuses, dont l'entière disparition, il faut en convenir, ne serait point aussi regrettable que celle du « roi charbon, » qui menace les générations futures. Il est vrai que le diamant n'est lui-même qu'un charbon, seulement beaucoup moins utile que l'autre, sauf aux vitriers. Une belle planche du livre de M. Simonin nous offre pourtant une splendide collection des plus fameux : le Grand-Mogol, le Régent, l'Étoile-du-Sud, le Sancy, le Koh-i-nour, etc., qui représentent ensemble des valeurs de plusieurs millions. Vous avez pu les voir en fac-simile à l'Exposition universelle de 1867. Cette vue, j'avoue mon imperfection, ne m'a pas pétrifié d'admiration.

La deuxième partie du volume est consacrée, avons-nous dit, à « l'histoire de quelques pierres. » Ces « quelques pierres » sont : l'or et l'argent des montagnes Rocheuses, les productions minérales de l'île d'Elbe et les houilles de l'Autunois et du canal du Centre.

En résumé, le livre de M. Simonin est d'une lecture agréable et laisse dans la mémoire d'excellentes notions qu'on est tout surpris d'avoir acquises sans aucun effort. Il dément le mot du mélancolique rêveur que nous citions plus haut : « Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant, » et il nous force à dire au contraire que tout y est attrayant et aimable. Les nombreuses gravures, cartes et planches qui accompagnent le volume sont d'une exécution merveilleuse. C'est un des plus beaux livres d'étrennes de cette année.

(L. Marcel Devic. — *Revue de l'Instruction publique.*)

Un livre sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs, est celui qui a pour auteur M. L. Simonin, et qui a pour titre : *les Pierres, esquisses minéralogiques*.

L'ouvrage est formé de deux parties. Dans la première, l'auteur, après avoir fait connaître la place qu'occupent les pierres dans l'échelle des corps, et leur classification, retrace leur origine et le rôle qu'elles jouent dans la nature. C'est donc à la fois de la minéralogie et de la géologie, mais traitées sous forme d'esquisses, destinées à mettre en relief le côté en quelque sorte artistique de ces sciences naturelles.

L'auteur prend soin, en effet, d'avertir le lecteur qu'il a écarté entièrement la science pure. Son volume s'adresse à tous, à ceux surtout qui aiment à contempler les tableaux grandioses que nous offre la nature inorganique, et qui peuvent dire avec le grand écr vain auquel est dédiée l'œuvre : « Je quitterais tous les palais d monde, pour aller voir une belle montagne de marbre dans les Alp ou les Apennins. »

La seconde partie est formée de véritables impressions de voyag M. Simonin est, en effet, un hardi explorateur qui a visité les de hémisphères, en qualité d'ingénieur. Il nous conduit, dans des réc pleins de charme, des mines de l'île d'Elbe aux carrières d'Itali aux houillères françaises, aux montagnes Rocheuses même. L'o vrage contient aussi la description de toutes les pierres du globe de leurs gisements, et particulièrement de celles de France.

C'est donc un livre de vulgarisation, au point de vue scientifiqu mais c'est aussi une œuvre réellement personnelle, originale, instr tive et intéressante au plus haut degré.

(E. Hément. — *La Santé*, décembre 1869.)

L'ouvrage est dédié « à George Sand, qui, dans plusieurs de immortels ouvrages, a rendu aux sciences naturelles un homma dont elles lui sont reconnaissantes. »

L'auteur expose lui-même son plan en des termes très-sobres, que nous pouvons nous borner à reproduire pour donner une idée son travail.

Entrons dans le détail. La première partie, « la tribu des pierre comprend quatre chapitres. Dans le Ier, qui a pour titre : « l'Ét des pierres, » après une étude sur les terrains, les roches et les n néraux et sur la classification des éléments du règne minéral : pierres, les terres, les combustibles, les métaux, les liquides et gaz, l'auteur parle du rôle des pierres, de l'intérêt que présen les excursions géologiques et des préparatifs qu'elles exigent, e de l'utilité de la science des pierres.

Le IIe chapitre, consacré à la « naissance des pierres, » étu l'âge primaire de la terre, et d'abord la première écorce formée la nébuleuse terrestre, puis l'apparition de la vie, les fossiles qu conservent le témoignage, les roches de la période primitive ; — l' secondaire, avec ses roches, sa faune, sa flore, ses pierres ignée métallifères, ses minéraux ; — l'âge tertiaire : les volcans étaien où on les retrouve ; — l'âge quaternaire, l'époque diluvienne, pierres errantes et les anciens glaciers, les minéraux de forma actuelle, tels sont les sujets qui l'occupent ensuite et complèter chapitre.

Le IIIe chapitre est divisé en cinq paragraphes, où l'auteur tr successivement de la houille, des mines de fer, de la houillère e la mine de fer du Creusot, de l'usine et des ouvriers du Creusot, montagnes et des filons : l'histoire du Creusot, qui occupe la grande partie du chapitre, forme un épisode intéressant au mi des notions scientifiques qui précèdent et qui suivent.

Enfin le IVe chapitre, divisé en six paragraphes, a pour objets p cipaux : le charbon, les substances métallifères, les pierres de struction, les pierres précieuses, les terres et les sels, enfin l'h de pierre ou pétrole et les eaux souterraines.

La deuxième partie, « histoire de quelques pierres, » est ég ment divisée en quatre chapitres. — Le Ier, qui a pour titre : « et l'argent des montagnes Rocheuses, » parle des mines du C rado, de la première découverte de l'or, de la production des É Unis en métaux précieux, etc., etc.

Au IIe chapitre, nous quittons l'Amérique pour l'Italie, dont M monin étudie les marbres ; il nous conduit de la vallée de Serav à l'Altissimo, donne un souvenir à Michel-Ange et à Dante, nous mène à Massa et à Carrare, s'occupe du passé, du présent, de l'av des carrières, et entre dans de nombreux détails sur l'exploita des marbres.

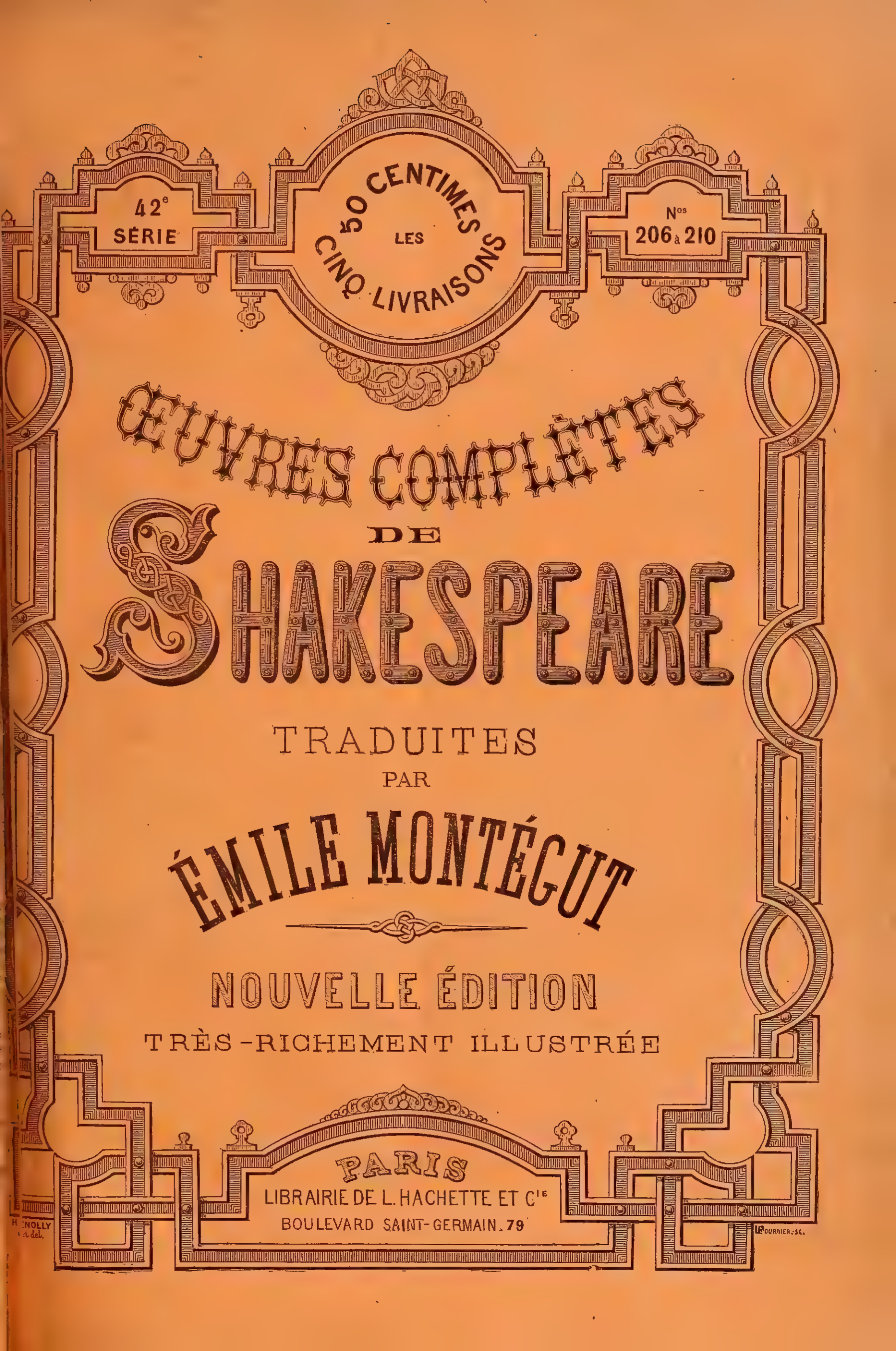
Nous passons la mer (IIIe chapitre); après une courte traver nous voici à l'île d'Elbe : nous en étudions les richesses nature la flore, la faune, le granit, les roches vertes, les grenats, les t malines, les émeraudes, le kaolin, les marbres, le cristal de ro les minerais métalliques ; l'auteur traite ensuite de la géologie mines de fer, et surtout de l'exploitation de ces mines, au do point de vue industriel et économique : des légendes, des souv auxquels se mêle le nom de Napoléon Ier, rachètent l'aridité des seignements techniques.

Le IVe et dernier chapitre est consacré aux houillères de l'Autun Épinac, Montchanin, Blangy, le Montceau, telles sont les princi stations où nous nous arrêtons avec M. Simonin. L'ouvrage se mine par quelques pages sur le rôle réservé à l'industrie dan société moderne, et par un hommage aux travailleurs.

La place nous manque pour donner la longue liste des planc des cartes, des gravures qui accompagnent le texte; nous nous nerons à dire qu'elles n'intéressent pas moins le savant que le si curieux.

(Charles Livet. — *Le Mouvement littéraire*, décembre 1869.)

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


42e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 206 à 210
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTT

DE LA MANCHE

PAR MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR LOUIS VIARDÔT

AVEC 370 COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

(114 grandes compositions tirées à part, et 256 têtes de pages et culs-de-lampe)

GRAVÉES SUR BOIS PAR H. PISAN

Deux magnifiques volumes in-4, brochés, 38 francs

La reliure se paye en sus : en percaline rouge, tranches jaspées, 10 fr.; tranches dorées, 15
dos en maroquin, 30 fr.

EXTRAITS DES COMPTES-RENDUS DES PRINCIPAUX JOURNAUX

Qui ne connaît, au moins de réputation, le *Don Quichotte* de Doré? Eh bien, ce splendide ouvrage que la maison Hachette avait mis en vente, il y a six ans, au prix de 160 francs, le voici qui coûte aujourd'hui 38 francs. Quoi? le même? Oui et non. Oui, le même, car ce sont les mêmes gravures et le même caractère, imprimés avec la même perfection ; non, en ce sens que le format est un peu moins grand et le papier un peu moins fin. Le nombre considérable d'exemplaires auquel on a tiré cette nouvelle édition a permis d'abaisser à 38 francs un ouvrage qui a d'abord valu quatre fois plus.

L'incomparable roman de Cervantes (et ce n'est pas son moindre mérite) est bien l'un des livres les plus amusants que l'on ait jamais écrits. Eh bien, M. Doré, et c'est là, à n'en point douter, le caractère propre de son œuvre, a trouvé moyen de renchérir encore, dans ce sens-là, sur Cervantes, et de faire, si je puis ainsi parler, un Don Quichotte plus amusant que nature, ce qui n'est pas un petit tour de force.

Quelle désopilante succession de comédies que cette galerie de dessins? Quelle gaieté! quel entrain! quelle fécondité! Voici que d'un coin du dessin sort, comme le bras d'un géant, l'aile du fatal moulin à vent. Rossinante, enlevé à la terre, agite dans l'espace ses quatre longues jambes, et le malheureux hidalgo, projeté de sa selle comme par une catapulte, décrit dans l'air une courbe majestueuse qui va se terminer tout à l'heure sur le gazon. Sancho, à quelques pas, lève les bras en l'air et hurle. Le grison brait, et, à l'horizon, toute une armée de moulins à vent semblent agiter leurs grands bras avec une rage narquoise.

Un ravissant paysage s'offre à nos regards : une épaisse forêt, à travers les feuilles de laquelle glisse la lumière ; un frais ruisseau tombe en cascade, et sur les bords de ce ruisseau apparaissent trois croupes, trois dos, trois derrières. Rossinante, l'hidalgo et l'écuyer ont leurs trois têtes plongées dans l'eau et se désaltèrent à l'envi. On n'aperçoit que les formes arrondies de Sancho, les deux jambes sans fin de Don Quichotte et la croupe osseuse de son coursier.

Don Quichotte se penche sur ses étriers et suspend sa longue personne à la crête d'un mur. Il interpelle des gens qui sont de l'autre côté. Qu'y a-t-il donc? Levez un peu le nez et vous apercevrez Sancho, la face bouleversée par l'épouvante la plus comique, qui vole dans l'espace bras et jambes écartés. Don Quichotte gourmande les berneurs, mais le pauvre Sanch toujours.

Au cœur du paysage le plus sinistre, au fond d'un formée comme un entonnoir par des rochers nus taillé une forme étrange s'agite avec des mouvements biza rappellent les contorsions d'un télégraphe aérien. On re ce sont deux grandes jambes toutes nues qui décrivent d airs cette sarabande insensée. Le chevalier de la triste la tête en bas et cabriolant sur les mains, s'inflige sa f pénitence en l'honneur de Dulcinée du Toboso.

Une grande figure se montre accroupie dans une c coude appuyé sur le genou, la tête appuyée sur la m grosses larmes lui coulent des yeux, et, en dehors de se montrent cinq ou six têtes de masques passant à tra barreaux de gigantesques nez de carnaval.

Don Quichotte, l'armet sur la tête, a mis un genou en galamment incliné sa lance devant trois grosses pay montées chacune sur un bidet. Sancho s'est jeté en maître et la première de la bande, et pendant que d'u il arrête le chevalier, de l'autre il secoue furieusement rique pour lui faire tourner bride, au risque de désarç cavalière.

Les voici tous deux à cheval sur le fameux Clavil Chevillard) et il faut voir avec quelle confiance, les de solidement cramponnées à la fameuse cheville, Don plane dans l'espace. Sancho, derrière lui, a l'air plus et moins rassuré.

Sancho, gouverneur, la fraise au cou, la tête emp est à table, en présence d'un succulent festin. Un main maigre, au bout d'une grande manche noire entre lui et le plat. Cette manche noire appartient au dont la tête importante, sous ses rondes besicles, es comique effet. « Absit, » dit-il avec majesté, et Sancho contemple avec un regard indéfinissable son s'en va.

Puis, le pauvre gouverneur s'en va en guerre. Il e ment ficelé à un gros bouclier derrière lequel il s' plutôt il roule, comme une tonne.

Enfin le voici qui se flagelle, ou du moins fait sem grosses épaules, ses gros bras, sa grosse poitrine so

OTHELLO

OU

LE MAURE DE VENISE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Entrent RODERIGO *et* IAGO.

Roderigo. — Ta, ta ! ne m'en parle jamais plus ; je suis extrêmement blessé que toi, Iago, qui as disposé de ma bourse comme si tu en avais tenu les cordons, tu aies pu connaître cette affaire....

Iago. — Mordieu ! mais vous ne voulez pas m'écouter ; — si jamais j'avais rêvé d'une semblable chose, prenez-moi en horreur.

Roderigo. — Tu m'avais dit que tu l'avais en haine.

Iago. — Méprisez moi, si cela n'est pas vrai. Trois grands personnages de la cité sont allés lui tirer leur chapeau, pour le solliciter de me faire son lieutenant : — et sur la foi d'un homme, je connais mon prix, je ne mérite pas une moindre place : — mais lui, qui chérit son orgueil et qui tient à ses partis pris, a esquivé leur demande avec des phrases pompeuses horriblement lardées de termes de guerre, et pour conclusion, il a refusé mes solliciteurs ; « car, certes, a-t-il dit, j'ai déjà choisi mon officier. » Et quel est cet officier ? ah ! un grand arithméticien, ma foi, un certain Michel Cassio, un Florentin, un garçon presque damné par les jolies femmes, qui n'a jamais manœuvré un bataillon en campagne, et qui ne connaît pas plus les dispositions d'une bataille qu'une vieille fille, excepté par théories apprises dans des livres, théories que les gens de robe pourraient expliquer aussi bien que lui : pur babil, et aucune pratique, voilà toute sa science de soldat. Mais c'est lui, Messire, qui a été élu ; et moi, dont le général avait vu de ses yeux les preuves, à Rhodes, à Chypre, et sur d'autres terres chrétiennes et païennes, il faut que je me voie avec patience passer sur le corps par ce teneur de livres, ce chiffreur, ce commis de banque ; c'est lui qui, au bon moment, sera son lieutenant, et moi, Dieu bénisse ce titre ! je reste l'enseigne de Sa Seigneurie maure.

Roderigo. — Par le ciel, j'aurais été plutôt son bourreau.

Iago. — Parbleu ! il n'y a pas de remède à cela ; c'est la malédiction du service ; l'avancement s'obtient par recommandation et affection, et non par l'ancienneté, qui devrait faire de chaque second l'héritier du premier. Maintenant,

Messire, jugez par vous-même, si j'ai de bien vives raisons d'aimer le Maure.

Roderigo. — Je ne le suivrais pas, en ce cas.

Iago. — Oh! Messire, soyez tranquille; je le suis pour prendre sur lui ma revanche : nous ne pouvons pas tous être maîtres, et tous les maîtres ne peuvent pas être fidèlement servis. Vous en rencontrerez plus d'un, de ces imbéciles soumis, à genoux souples, qui raffolant de son obséquieux esclavage, use son temps, beaucoup à la manière de l'âne de son maître, pour rien d'autre que sa provende; puis, lorsqu'il est vieux, cassé aux gages : fouettez-moi ces honnêtes coquins-là. Il y en a d'autres qui, tout en observant scrupuleusement les formes de l'obéissance, et en empruntant la physionomie de la déférence, gardent leurs cœurs à leur propre service; ceux-là ne donnent à leurs maîtres que l'apparence de leur service, les utilisent pour faire leurs affaires, et lorsqu'ils ont doré leurs habits, ils se rendent hommage à eux-mêmes : ces compères-là ont une certaine âme, et je déclare que je suis de ceux-là. En effet, Messire, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago : en le suivant, c'est moi seul que je suis; le ciel m'est juge que je n'ai pour lui ni respect, ni obéissance, mais je fais semblant d'en avoir pour arriver à mes fins particulières. Quand mes actes extérieurs laisseront apercevoir les véritables mouvements et la vraie figure de mon cœur sous leurs démonstrations de déférence, peu de temps s'écoulera avant que je porte mon cœur sur ma manche pour le faire becqueter aux corneilles. Je ne suis pas ce que je parais.

Roderigo. — Quel bonheur sans pareil aura cet être lippu, s'il l'emporte ainsi!

Iago. — Appelez son père, réveillez-le. Acharnez-vous après lui, empoisonnez son bonheur, criez son nom dans les rues à lui, irritez ses parents à elle, et quoiqu'il habite dans un climat fertile, assassinez-le de mouches : quoique sa joie soit bien la joie, faites-lui subir tant de vexations qu'elle perde quelque peu de sa couleur.

Roderigo. — Voici la maison de son père; je vais l'appeler à haute voix.

Iago. — Faites, et avec le même accent d'effroi et le même prolongement de voix lugubre, que lorsqu'au milieu de la nuit et de la confiance générale, quelqu'un découvre le feu dans une cité populeuse.

Roderigo. — Holà, ho! Brabantio! Signor Brabantio, holà!

Iago. — Réveillez-vous! holà, ho! Brabantio! les voleurs! les voleurs! Veillez à votre maison, à votre fille, et à vos sacs! Les voleurs! les voleurs!

BRABANTIO *apparaît à sa fenêtre.*

Brabantio. — A quel propos m'appelle-t-on avec ces vociférations terribles? qu'y a-t-il?

Roderigo. — Signor, toute votre famille est-elle chez vous?

Iago. — Vos portes sont-elles verrouillées?

Brabantio. — Eh bien, à quel propos me demandez-vous cela?

Iago. — Pardi, Signor, vous êtes volé; par honneur, passez votre robe; votre cœur est brisé, vous avez perdu la moitié de votre âme; au moment où je parle, à ce moment, à cette minute même, un vieux bélier noir est en train de couvrir votre brebis blanche. Levez-vous, levez-vous! réveillez au son de la cloche les citoyens qui ronflent, ou bien le diable fera de vous un grand-père : levez-vous, vous dis-je!

Brabantio. — Ah çà, est-ce que vous avez perdu le bon sens?

Roderigo. — Très-révérend Signor, connaissez-vous ma voix?

Brabantio. — Non, qui êtes-vous?

Roderigo. — Mon nom est Roderigo.

Brabantio. — Tu n'en es que plus mal venu; je t'ai recommandé de ne pas rôder autour de mes portes : je t'ai dit, tu le sais bien, en toute honnête franchise, que ma fille n'est pas pour toi, et maintenant, dans un accès de folie, ayant trop bien soupé et vidé trop de coupes, tu viens par malicieuse bravade me tirer en sursaut de mon sommeil!

Roderigo. — Signor, Signor, Signor....

Brabantio. — Mais tu peux être bien sûr que mon caractère et ma condition ont puissance de t'en faire repentir.

Roderigo. — Patience, mon bon Signor.

Brabantio. — Que viens-tu me parler de vol? nous sommes à Venise, ma maison n'est pas une grange en plein champ.

Roderigo. — Très-grave Brabantio, c'est avec une âme pure et simple que je viens vers vous.....

Iago. — Parbleu, Signor, vous êtes un de ces hommes qui ne serviraient pas Dieu, si le diable le leur ordonnait. Parce que nous venons pour

vous rendre service, et que vous nous prenez pour des ruffians, vous laisserez couvrir votre fille par un cheval de Barbarie; vous aurez des neveux qui vous henniront à la face; vous aurez des coursiers pour cousins et des genets pour parents.

Brabantio. — Quel profane drôle es-tu?

Iago. — Je suis, Signor, un homme qui vient pour vous dire que votre fille et le Maure sont à cette heure à faire la bête à deux dos.

Brabantio. — Tu es un scélérat.

Iago. — Vous êtes — un sénateur.

Brabantio. — Tu me répondras de cela; je te connais Roderigo.

Roderigo. — Signor, je répondrai à tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en prie, est-ce conformément à votre plaisir et à votre très-sage consentement, — comme je vois que cela est en effet jusqu'à un certain point, — que votre belle enfant, à cette heure indue de la nuit, où tout le monde dort, sans escorte meilleure ni pire que celle d'un manant au service du public, d'un gondolier, s'en va se livrer aux embrassements grossiers d'un Maure lascif? Si le fait vous est connu, et si vous l'autorisez, alors nous vous avons fait un téméraire et insolent outrage; mais si vous n'êtes pas informé dudit fait, ma politesse me dit que vous nous maltraitez à tort. Ne croyez pas que, perdant à un tel point le sens des convenances, je voulusse jouer et badiner ainsi avec Votre Révérence : votre fille, je vous le répète, — si vous ne lui avez pas accordé cette permission, — s'est rendue coupable d'une grosse faute en dévouant sa fidélité, sa beauté, son esprit, et sa fortune, à un étranger vagabond et nomade, qui est d'ici et de partout. Éclairez-vous vous-même sur-le-champ : si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, livrez-moi à la justice de l'État pour vous avoir trompé de la sorte.

Brabantio. — Battez le briquet, holà! donnez-moi un flambeau! réveillez tous mes gens! — Cet accident ne diffère pas beaucoup de mon rêve; la crainte qu'il ne soit vrai m'oppresse déjà. De la lumière, dis-je! de la lumière! (*Il se retire de la fenêtre.*)

Iago. — Adieu, car il faut que je vous laisse : il ne me semble ni convenable, ni bien prudent pour ma place, d'être produit comme témoin contre le Maure, ce que je serai si je reste. L'État, en effet, bien que cette aventure soit faite pour créer au Maure quelques obstacles, ne peut sans danger rejeter ses services, je le sais; car ce sont de si fortes raisons qui lui ont fait confier ces guerres de Chypre, en train à l'heure présente, qu'ils n'en trouveraient pas, même au prix de leurs âmes, un autre de sa valeur pour diriger cette affaire; par conséquent, bien que je le haïsse comme les peines de l'enfer, les nécessités de ma vie présente m'obligent cependant à montrer extérieurement les couleurs et les signes de l'affection, simples signes en vérité. Si vous voulez sûrement le trouver, conduisez au Sagittaire les chercheurs maintenant levés; j'y serai avec lui. Là-dessus, adieu. (*Il sort.*)

Entrent sur la scène BRABANTIO *et des* serviteurs *avec des torches.*

Brabantio. — C'est un malheur trop vrai : elle est partie, et ce qui me reste à vivre de mes jours méprisés, ne sera plus rien qu'amertume. — Eh bien, Roderigo, où l'as-tu vue? Ô malheureuse fille! — Avec le Maure, dis-tu? — Qui voudrait être père! — Comment as-tu su que c'était elle? — Oh, elle me trompe au delà de toute imagination! — Qu'est-ce qu'elle vous a dit? — Apportez d'autres flambeaux; réveillez tous mes parents. — Sont-ils mariés, croyez-vous qu'ils le soient?

Roderigo. — En vérité, je crois qu'ils le sont.

Brabantio. — Ô ciel! — Comment est-elle sortie? — O trahison du sang! — Pères, ne vous fiez plus désormais aux âmes de vos filles sur la manière dont vous les voyez agir. — Est-ce qu'il n'y a pas des charmes qui permettent d'abuser de la jeunesse et de l'innocence? N'avez-vous pas lu des faits de ce genre, Roderigo?

Roderigo. — Oui, vraiment, Signor.

Brabantio. — Faites lever mon frère! — Oh! pourquoi n'est-ce pas vous qui l'avez eue? — Que quelques-uns aillent d'un côté, et d'autres dans une direction différente. — Savez-vous où nous pourrons les saisir, elle et le Maure?

Roderigo. — Je pense que je pourrai le découvrir, s'il vous convient de vous munir d'une bonne garde, et de venir avec moi.

Brabantio. — Je vous en prie, guidez-nous. A chaque maison, j'appellerai; je puis commander à beaucoup. — Prenez des armes, holà! et réveillez quelques-uns des officiers spécialement attachés au service de nuit. Marchons, mon bon



RODERIGO. Holà, ho! Brabantio! Signor Brabantio, holà!

(Acte I, sc. I.)

Roderigo; — je récompenserai vos peines. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Venise. — Une autre rue.

Entrent OTHELLO, IAGO, *et des* SERVITEURS *avec des torches.*

IAGO. — Quoique j'aie tué des hommes dans le service de la guerre, je tiens cependant pour un cas de conscience de commettre un meurtre prémédité : je manque quelquefois d'iniquité pour me rendre service. Neuf ou dix fois, j'ai eu la pensée de lui traverser les côtes.

OTHELLO. — Il est mieux que les choses soient ainsi.

IAGO. — Certes, mais il bavardait, et proférait des termes si injurieux et si provoquants contre Votre Honneur, que malgré le peu de religion que je possède, j'ai eu bien de la peine à le supporter. Mais, je vous en prie, Seigneur, êtes-vous mariés pour tout de bon? Soyez sûr de ceci, c'est que le *Magnifico* est très-aimé, et qu'il possède en réalité une voix deux fois plus puissante que celle du doge : il vous forcera à divorcer, ou bien il vous opposera autant d'obstacles et de vexations que la loi renforcée de tout son pouvoir lui lâchera la corde pour vous en opposer.

OTHELLO. — Qu'il agisse conformément à son dépit : les services que j'ai rendus à la Seigneurie parleront plus haut que ses plaintes. On a encore à apprendre, — et cela, lorsque je saurai que la vanterie est un honneur, je le proclamerai, — que je tire ma vie et mon être d'hommes de condition royale, et quant à mes mérites, ils peuvent parler, sans tirer leur bonnet, à une aussi hautaine fortune



IAGO. A vous, Roderigo! Allons, Messire, je suis votre homme.
OTHELLO. Rentrez vos épées brillantes, car la rosée les rouillerait.
(Acte I, sc. II.)

que celle que j'ai atteinte : car sache, Iago, que sans l'amour que je porte à la charmante Desdémona, je ne voudrais pas pour toutes les richesses de la mer, tracer des limites fixes et étroites à ma condition libre et errante. Mais, regarde! qu'est-ce que ces lumières qui viennent là-bas?

Iago. — C'est le père qui vient de se lever avec ses parents : vous feriez mieux de rentrer.

Othello. — Non pas; il faut qu'on me trouve : mon caractère, mon titre, et ma conscience sans reproches, me montreront tel que je suis. Est-ce que ce sont eux?

Iago. — Par Janus, je ne le crois pas.

Entrent CASSIO *et quelques* OFFICIERS *avec des torches.*

Othello. — Les serviteurs du doge! et mon lieutenant! Bonne nuit à vous tous, mes amis! quelles nouvelles?

Cassio. — Le doge vous fait porter ses compliments, général, et il requiert votre présence à l'instant même, sans une minute de retard.

Othello —De quelle affaire croyez-vous qu'il s'agisse?

Cassio. — Autant que je puis deviner, c'est quelque chose qui vient de Chypre : c'est une affaire qui paraît pressée : les galères cette nuit même ont envoyé une douzaine de messagers successifs à la queue l'un de l'autre, et bon nombre de conseillers déjà levés et réunis sont à cet instant avec le doge. On vous a appelé à grands cris, et lorsqu'on a vu qu'on ne vous trouvait pas à votre logement, le sénat a dépêché trois escouades différentes pour vous chercher.

Othello. — Il est heureux que ce soit vous qui m'ayez trouvé. Je n'ai qu'un mot à dire ici dans la maison, et puis je suis à vous. (*Il sort.*)

Cassio. — Enseigne, qu'est-ce qu'il fait là?

Iago. — Ma foi, cette nuit il a abordé une caraque de terre; si la prise est déclarée légale, il est riche pour toujours.

Cassio. — Je ne comprends pas.

Iago. — Il est marié.

Cassio. — A qui?

Rentre OTHELLO.

Iago. — Marié à.... — Allons, Capitaine, voulez-vous venir?

Othello. — Je suis à vous.

Cassio. — Voici une autre troupe qui vient vous chercher.

Iago. — C'est Brabantio : général, faites attention; il vient dans de mauvaises intentions.

Entrent BRABANTIO, RODERIGO *et des* OFFICIERS *avec des torches et des armes.*

Othello. — Holà! arrêtez ici!

Roderigo. — Signor, c'est le Maure.

Brabantio. — Tombez sur lui, le voleur! (*Ils dégainent des deux côtés.*)

Iago. — A vous, Roderigo! Allons, Messire, je suis votre homme.

Othello. — Rentrez vos épées brillantes, car la rosée les rouillerait. Mon bon Signor, vous pourrez mieux commander par vos années que par vos armes.

Brabantio. — O toi, odieux voleur, où as-tu déposé ma fille? Damné que tu es, tu l'as ensorcelée; car, je m'en rapporte à tous les gens sensés, si elle n'était pas liée des chaînes de la magie, est-ce qu'une vierge si tendre, si belle, si heureuse, si opposée au mariage qu'elle se détournait des riches et beaux fils de notre nation, se serait jamais exposée à la moquerie universelle, en s'échappant de sa tutelle paternelle pour aller se réfugier dans le sein noir comme suie d'un être tel que toi, fait pour inspirer la crainte et non le plaisir. Que le monde en soit juge, n'est-il pas de toute évidence que tu as opéré sur elle par des charmes odieux, que tu as abusé de sa jeunesse délicate au moyen de drogues ou de minéraux qui affaiblissent la résistance : — je ferai débattre la chose; elle est probable, elle est palpable à la pensée. Je t'appréhende donc et je t'accuse, comme corrupteur des personnes, et comme pratiquant des arts interdits et hors la loi. Emparez-vous de lui; s'il résiste, soumettez-le à ses risques et périls.

Othello. — Retenez vos mains, vous qui m'appartenez, et vous aussi de l'autre parti : si mon rôle était de combattre, je n'aurais eu besoin de personne pour me le souffler. Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation?

Brabantio. — En prison, jusqu'à ce que le délai établi par la loi et le cours régulier de la justice t'appellent à répondre.

Othello. — Qu'arrivera-t-il si j'obéis? Comment pourrai-je alors satisfaire le doge, dont les messagers sont ici à mes côtés pour m'ame-

ner en sa présence à propos de quelque urgente affaire d'état?

PREMIER OFFICIER. — C'est vrai, très-digne Signor, le doge est en conseil, et je suis certain qu'on a envoyé chercher votre noble personne.

BRABANTIO. — Comment! le doge en conseil à cette heure de la nuit! — Amenez-le : ma cause n'est pas une cause oiseuse; le doge lui-même et mes frères de l'État ne peuvent que ressentir mon outrage, comme s'il était le leur propre; car si de telles actions peuvent avoir un libre cours, des esclaves et des païens seront nos hommes d'État. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — La chambre du conseil.

LE DOGE *et des* SÉNATEURS *sont assis à une table; des* OFFICIERS *en fonctions pour les assister.*

LE DOGE. — Il n'y a pas entre ces nouvelles assez d'accord pour qu'elles méritent crédit.

PREMIER SÉNATEUR. — Elles sont fort divergentes en effet; mes lettres disent cent sept galères.

LE DOGE. — Et les miennes, cent quarante.

SECOND SÉNATEUR. — Et les miennes, deux cents; cependant quoique ces lettres ne s'accordent pas sur le chiffre précis — et dans les cas comme celui-ci, où les rapports se font par conjecture, fréquentes sont les différences — toutes affirment cependant l'existence d'une flotte turque, et faisant voile pour Chypre.

LE DOGE. — Certes, la raison dit que cela est bien possible; je ne suis pas assez rassuré par ces inexactitudes, pour que le fait capital de ces nouvelles ne m'inspire pas un sentiment d'inquiétude.

UN MATELOT, *du dehors*.— Holà, hé! holà, hé! holà, hé!

PREMIER OFFICIER. — Un messager des galères.

Entre UN MATELOT.

LE DOGE. — Eh bien, quelles affaires?

LE MATELOT. — La flotte turque se dirige sur Rhodes; voilà ce que je suis chargé de rapporter à l'État de la part du Signor Angelo.

LE DOGE. — Que dites-vous de ce changement?

PREMIER SÉNATEUR. — Cela ne peut soutenir l'examen de la raison; c'est une manœuvre pour nous donner le change. Si nous considérons de quelle importance Chypre est pour le Turc, nous comprendrons que, outre que cette île concerne plus le Turc que Rhodes, il peut encore l'emporter plus facilement, car elle n'est pas armée des mêmes moyens de défense, et manque entièrement des ressources dont Rhodes est pourvue : si nous réfléchissons à cela, nous ne pourrons pas croire que le Turc soit assez maladroit, pour laisser en dernière ligne l'île qui le concerne en première, et pour négliger une tentative facile et profitable, en allant réveiller et défier un danger sans profit.

LE DOGE. — Certes, en toute confiance, on doit croire que cette flotte n'est pas pour Rhodes.

PREMIER OFFICIER. — Voici d'autres nouvelles.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Révérends et gracieux Seigneurs, les Ottomans, se dirigeant directement vers l'île de Rhodes, se sont là renforcés d'une arrière flotte.

PREMIER SÉNATEUR. — Oui, c'est ce que je pensais. De combien est-elle forte cette flotte, dans votre opinion?

LE MESSAGER. — De trente voiles, et maintenant, ils reviennent sur leurs pas, et ont bien l'air de porter franchement leurs desseins sur Chypre. Le Signor Montano, votre fidèle et très-vaillant serviteur, vous présente ses devoirs en vous informant du fait et en vous priant de le croire.

LE DOGE. — Il est certain alors que c'est pour Chypre. Est-ce que Marc Luccicos n'est pas dans la ville?

PREMIER SÉNATEUR. — Il est maintenant à Florence.

LE DOGE. — Écrivez-lui de notre part; et envoyez la lettre en toute diligence, courrier par courrier.

PREMIER SÉNATEUR. — Voici venir Brabantio et le vaillant Maure.

Entrent BRABANTIO, OTHELLO, IAGO, RODERIGO, *et des* OFFICIERS.

LE DOGE. — Vaillant Othello, nous devons vous employer sur-le-champ contre l'ennemi commun, l'Ottoman. (*A Brabantio.*) Je ne vous voyais pas; soyez le bienvenu, noble Signor; nous avions besoin de votre conseil et de votre aide cette nuit.

Brabantio. — Et moi des vôtres. Que votre vertueuse Grâce me pardonne; ce qui m'a tiré de mon lit, ce n'est ni ma fonction, ni aucun bruit des affaires venu jusqu'à moi; le souci des intérêts publics n'est pas davantage ce qui me tient maintenant à cœur; car mon chagrin particulier est d'une nature si envahissante, si impétueuse, que semblable à une inondation qui emporte tout après elle, il entraîne et engloutit tous les autres chagrins, et reste encore tout entier après cela.

Le doge. — Comment! qu'y a-t-il donc?

Brabantio. — Ma fille! ô ma fille!

Le doge *et* les sénateurs. — Morte!

Brabantio. — Oui, pour moi. Elle est subornée, elle m'est volée, elle est corrompue par des sortiléges et des médecines achetées à des charlatans; car la nature, quand elle n'est pas imbécile, aveugle, infirme de sens, ne peut se tromper à ce point sans le secours de la sorcellerie.

Le doge. — Quel que soit celui qui par cet odieux moyen a enlevé votre fille à elle-même et vous l'a enlevée, il subira l'application du livre de mort de la loi interprétée par vous-même dans son texte le plus implacable; oui, cela sera, quand bien même votre accusation tomberait sur notre propre fils.

Brabantio. — Je remercie humblement Votre Grâce : voici l'homme, c'est ce Maure, que votre mandat spécial a, paraît-il, conduit ici pour des affaires d'état.

Le doge *et* les sénateurs. — Nous en ressentons le plus profond chagrin.

Le doge, *à Othello*. — Que pouvez-vous répondre à cela pour votre défense?

Brabantio. — Rien, car c'est la vérité.

Othello. — Très-puissants, très-graves, très-révérends Seigneurs, mes très-nobles et très-aimés maîtres, il est très-vrai que j'ai enlevé la fille de ce vieillard; il est très-vrai que je l'ai épousée; la mesure et la portée de mon offense vont jusque-là, pas plus loin. Rude je suis dans mon élocution, et mal partagé dans l'art de parler le doux langage de la paix; car depuis que ces bras ont eu la taille de la septième année, sauf durant les neuf dernières lunes, ils ont trouvé toujours leurs plus chers exercices dans les champs couverts de tentes. En dehors de ce qui concerne les faits de guerre et les combats, je ne puis donc que peu parler de ce vaste monde; par conséquent, en plaidant moi-même ma cause, il est peu à craindre que je l'embellisse. Cependant, avec votre gracieuse patience, je vous ferai, rondement et sans fard, le récit de l'histoire entière de mon amour; je vous dirai par quelles drogues, quels charmes, quelles conjurations, quel pouvoir magique j'ai séduit sa fille, puisque ce sont ces moyens qu'on m'accuse d'avoir employés.

Brabantio. — Une jeune fille qui fut toujours timide, d'un caractère si paisible, si sédentaire, que lorsqu'elle remuait, elle en rougissait, aller en dépit de la nature, des années, de la nation, de la fortune, de tout, tomber amoureuse d'un être qu'elle avait peur de regarder! Il aurait un jugement mutilé et bien imparfait, celui qui déclarerait que la perfection peut errer à ce point contre toutes les règles de la nature; on est bien obligé devant un fait pareil d'en chercher l'explication dans les pratiques de l'artificieux enfer. Je maintiens donc encore qu'il a opéré sur elle par quelque mélange puissant sur le sang, ou par quelque potion ensorcelée à cet effet.

Le doge. — Maintenir cela n'est pas le prouver; il vous faut des témoignages plus précis et plus clairs que ces assertions légères et les superficielles probabilités de ces vulgaires apparences.

Premier sénateur. — Mais parlez, Othello : avez-vous par des moyens indirects et violents conquis et empoisonné les sentiments de cette jeune fille? ou bien les avez-vous conquis par prières, et par ces belles instances que l'âme adresse à l'âme?

Othello. — Je vous en conjure, envoyez chercher la Dame au Sagittaire, et qu'elle parle de moi devant son père : si son récit me montre odieux à vos yeux, ne vous contentez pas de reprendre la confiance, la charge que je tiens de vous, mais que votre sentence tombe sur ma vie même.

Le doge. — Allez chercher Desdémona.

Othello. — Enseigne, conduisez-les; vous connaissez mieux qu'eux où est l'endroit. (*Sortent Iago et des assistants.*) En attendant qu'elle arrive, aussi sincèrement que je confesse au ciel les vices de mon sang, aussi franchement expliquerai-je à vos graves oreilles comment je conquis l'amour de cette belle Dame, et comment elle conquit le mien.

Le doge. — Parle, Othello.

Othello. — Son père m'aimait; il m'invitait souvent, me questionnait toujours sur l'histoire de ma vie, détaillée année par année, sur les ba-



DESDÉMONA. Vous êtes le maître de mon obéissance, puisque jusqu'ici je fus votre fille ; mais voici mon époux. (Acte I, sc. III.)

tailles, les siéges, les diverses fortunes que j'ai connus. Je lui racontais mon histoire entière depuis les jours de mon enfance, jusqu'au moment même où il m'invitait à parler; je l'entretenais de désastreux hasards, d'accidents pathétiques sur terre et sur mer; je disais comment j'avais échappé de l'épaisseur d'un cheveu à une mort imminente sur la brèche, comment j'avais été pris par un insolent ennemi et vendu comme esclave; comment je m'étais racheté et quelles aventures m'étaient arrivées en voyage. Alors j'avais à faire mention d'antres vastes et de déserts stériles, de carrières sauvages, de rochers et de montagnes dont les cimes touchaient le ciel, et j'en faisais la description; puis je parlais des cannibales qui se mangent les uns les autres; des anthropophages, et des hommes qui portent leurs têtes au-dessous des épaules. Desdémona paraissait singulièrement intéressée par ces histoires, mais sans cesse les affaires du ménage l'obligeaient à se lever; elle les dépêchait toujours avec la plus grande diligence possible, puis elle revenait et dévorait mes discours d'une oreille avide. Ayant observé la chose, je choisis un jour une heure opportune, et je trouvai facilement le moyen de lui arracher du fond du cœur la prière de lui faire en entier le récit de mes voyages, dont elle avait entendu quelques parties, mais sans attention suffisante : j'y consentis, et souvent je lui dérobai des larmes, lorsque je parlais de quelqu'un des coups douloureux qui avaient frappé ma jeunesse. Mon histoire achevée, elle me donna pour mes peines un monde de soupirs : elle jura que c'était étrange, qu'en vérité, c'était étrange à l'excès; que c'était lamentable, étonnamment lamentable : elle aurait souhaité ne pas l'entendre, cependant elle aurait souhaité que le ciel l'eût fait naître un tel homme; elle me remercia, et me dit que si j'avais un ami qui l'aimât, elle m'invitait à lui raconter mon histoire, et que cela suffirait pour qu'il l'épousât. Sur cette insinuation, je parlai : elle m'aima pour les dangers que j'avais courus, et moi je l'aimai pour la pitié qu'elle leur montra. Telle est la seule sorcellerie que j'aie employée : voici venir la Dame; qu'elle en témoigne.

Entrent DESDÉMONA, IAGO, *et gens de la suite.*

Le doge. — Je crois que ce récit vaincrait ma fille aussi. — Mon bon Brabantio, prenez au mieux cette méchante affaire : les hommes se défendent encore plus sûrement avec leurs armes brisées qu'avec leurs mains toutes nues.

Brabantio. — Écoutez-la parler, je vous prie : qu'elle confesse qu'elle fit la moitié du chemin, et je veux bien alors que la destruction tombe sur ma tête, si mon blâme le plus fort se porte sur cet homme! — Venez ici, jolie Demoiselle : découvrez-vous dans toute cette noble compagnie quel est celui à qui vous devez surtout obéissance?

Desdémona. — Mon noble père, j'aperçois ici un devoir partagé : je vous suis obligée pour ma vie et mon éducation; ma vie et mon éducation m'apprennent quel respect je vous dois. Vous êtes le maître de mon obéissance, puisque jusqu'ici je fus votre fille : mais voici mon époux; et la même obéissance que ma mère vous montra, vous préférant à son père, je reconnais et je déclare la devoir au Maure mon époux.

Brabantio. — Dieu soit avec vous! j'ai fini. — Plaise à Votre Grâce, occupons-nous des affaires de l'État : — j'aurais mieux fait d'adopter un enfant que d'engendrer *ça*. — Viens ici, Maure : je te donne ici de tout mon cœur, ce que je te refuserais de tout mon cœur, si tu ne l'avais déjà. — Grâces à toi, bijou, je suis joyeux du plus profond de l'âme de ne pas avoir d'autres enfants; car ton escapade m'apprendrait à devenir assez tyran pour leur pendre des entraves au cou. — J'ai fini, Monseigneur.

Le doge. — Laissez-moi parler à votre place, et exprimer une maxime qui pourra servir d'échelon et de marchepied à ces amants pour regagner votre faveur. Quand les remèdes sont inutiles, les chagrins qui s'attachaient jusque-là à l'espérance, prennent fin par l'inutilité même des remèdes. Pleurer un malheur consommé et passé est le plus sûr moyen d'attirer un nouveau malheur. Quand on ne peut sauver ce qu'emporte la fortune, le mieux est de transformer par la patience cette injure en raillerie. L'homme volé qui sourit, dérobe quelque chose au voleur; mais il se vole lui-même, celui qui se consume dans une inutile douleur.

Brabantio. — En ce cas, laissons le Turc nous enlever Chypre; nous ne perdons rien, tant que nous pouvons sourire. Il porte bien facilement cette maxime, celui qui ne porte que la consolation qu'elle renferme; mais il porte à la fois sa douleur et la maxime, celui qui, pour payer le chagrin, est obligé d'emprunter à la pauvre

patience. Ces maximes-là, à la fois sucre et absinthe, et également fortes des deux côtés, sont équivoques : les mots ne sont que des mots, et je n'ai jamais ouï dire encore qu'on pût arriver par l'oreille jusqu'à un cœur brisé. — Aux affaires de l'État, maintenant, je vous en conjure humblement.

Le doge. — Le Turc fait voile pour Chypre avec une très-puissante flotte. Othello, la capacité de résistance de cette place vous est particulièrement connue, et quoique nous ayons ici pour vous remplacer un homme d'un talent admis comme très-suffisant, cependant l'opinion, qui est la souveraine maîtresse des circonstances, vous désigne avec plus de confiance : vous devez donc vous résigner à assombrir l'éclat de votre nouvelle fortune par les périls et les tempêtes de cette expédition.

Othello. — Le tyran habitude, très-graves sénateurs, m'a rendu la couche d'acier et de pierre de la guerre, douce comme un lit du duvet le plus choisi : devant les aventures périlleuses, je ressens, je le confesse, une allégresse naturelle et prompte ; je me charge donc de la présente guerre contre les Ottomans. En conséquence, me courbant humblement devant votre puissance, je sollicite en faveur de ma femme des dispositions conformes à son rang, un lieu de séjour et un revenu en rapport avec sa condition, avec l'état de maison et la suite que réclame sa naissance.

Le doge. — Elle peut loger chez son père, si vous y consentez.

Brabantio. — Je n'y consens pas.

Othello. — Ni moi.

Desdémona. — Ni moi. Je me refuse à y résider, afin d'éviter à mon père les sentiments d'impatience que ma vue lui ferait éprouver. Très-gracieux Doge, prêtez à ma requête une oreille favorable, et que votre assentiment me crée une protection qui assiste ma simplicité.

Le doge. — Que désireriez-vous, Desdémona ?

Desdémona. — Que j'ai aimé assez le Maure pour passer ma vie avec lui, l'éclat franc de ma conduite, et l'orage affronté de la fortune le proclament assez haut : mon cœur est soumis aux conditions mêmes de la carrière de mon Seigneur. C'est dans son âme que j'ai vu le visage d'Othello, et j'ai consacré ma vie et ma destinée à son honneur et à ses vaillantes qualités. Ainsi, chers Seigneurs, si on me laisse ici comme un papillon des jours de paix, tandis que lui s'en ira à la guerre, on me prive de participer aux rites de cette religion de la guerre pour laquelle je l'ai aimé, et j'aurai à supporter par sa chère absence un trop lourd intérim. Laissez-moi partir avec lui.

Othello. — Votre assentiment, Seigneurs ; je vous en conjure, que son désir lui soit accordé. Le ciel m'en soit témoin, ce n'est point pour flatter l'appétit de ma passion, ce n'est point pour ma satisfaction personnelle, ni pour assouvir mon ardeur dont les jeunes transports sont maintenant calmés, que je vous adresse cette demande, mais pour répondre à son vœu avec empressement et amour. Le ciel défende aussi que vos vertueuses Seigneuries pensent que je négligerai vos sérieuses et grandes affaires parce qu'elle sera avec moi : non, si jamais les yeux légers de Cupidon ailé engourdissent dans une langueur voluptueuse mes facultés de pensée et d'action, au point que mes plaisirs altèrent et corrompent mes devoirs, que les ménagères fassent une écuelle de mon casque, et que tous les guignons honteux et vils fassent échec à ma renommée !

Le doge. — Qu'il en soit pour son séjour ou son départ, comme vous le déciderez vous-mêmes : l'affaire réclame urgence, et la promptitude doit lui répondre.

Premier sénateur. — Il vous faut partir cette nuit.

Othello. — De tout mon cœur.

Le doge. — Nous nous réunirons de nouveau à neuf heures du matin. Othello, laissez derrière vous quelqu'un de vos officiers, et il vous portera notre commission, avec toutes les autres ordonnances de titres et de commandement qui vous concernent.

Othello. — S'il plaît à Votre Grâce, je laisserai mon enseigne ; c'est un homme honnête et sûr ; je lui remets le soin d'accompagner ma femme, et de me porter tout ce que votre vertueuse Grâce jugera nécessaire de m'envoyer.

Le doge. — Soit. Bonne nuit à tous. (*A Brabantio.*) Noble Signor, s'il est vrai que la vertu n'est jamais sans un charme de beauté, votre gendre est bien plus beau qu'il n'est noir.

Premier sénateur. — Adieu, brave Maure ! traitez bien Desdémona.

Brabantio. — Veille sur elle, Maure, si tu as des yeux pour voir ; elle a trompé son père, elle peut te tromper. (*Sortent le Doge, les sénateurs, les officiers,* etc.)

Othello. — Ma vie pour gage de sa foi! — Honnête Iago, je suis obligé de te laisser ma Desdémona : je t'en prie, que ta femme lui accorde ses services, et toi, conduis-les dans les meilleures conditions possibles. — Viens, Desdémona, je n'ai qu'une heure à te donner pour l'amour, les affaires d'intérêt et les dispositions à prendre : il nous faut obéir au temps. (*Sortent Othello et Desdémona.*)

Roderigo. — Iago !...

Iago. — Que dis-tu, noble cœur?

Roderigo. — Que penses-tu que j'aie envie de faire?

Iago. — Parbleu, aller au lit et dormir.

Roderigo. — Je vais aller me noyer de ce pas.

Iago. — Si tu fais cela, je ne t'aimerai jamais plus ensuite. Allons donc, imbécile gentilhomme!

Roderigo. — C'est imbécillité de vivre lorsque la vie est un tourment, et nous avons une ordonnance en règle pour mourir lorsque la mort est notre médecin.

Iago. — Ô lâcheté! Je suis au monde maintenant depuis quatre fois sept ans, et depuis que j'ai su distinguer entre un bienfait et une injure, je n'ai pas encore trouvé d'homme qui sût s'aimer lui-même. Avant de dire que je me noierais pour l'amour d'une poulette, j'échangerais ma condition d'homme contre celle d'un singe.

Roderigo. — Que pourrais-je faire? Je confesse que c'est pour moi une honte d'être amoureux à ce point; mais je n'ai pas la vertu de m'en guérir.

Iago. — *La vertu!* figue pour elle! C'est de nous-mêmes qu'il dépend d'être tels ou tels. Nos corps sont nos jardins, et nos volontés en sont les jardiniers; de sorte que si nous voulons planter des orties, ou semer des laitues, enraciner l'hysope ou sarcler le thym; fournir ce jardin d'une espèce d'herbe ou le débarrasser de beaucoup d'autres; le rendre stérile à force de paresse, ou fertile à force d'industrie; nous avons dans nos volontés le pouvoir et l'autorité de le corriger à notre gré. Si la balance de nos existences n'avait pas un plateau de raison pour contre-balancer un autre plateau de sensualité, le tempérament et la bassesse de nos natures nous conduiraient à des conséquences très-extravagantes : mais nous avons la raison pour refroidir nos mouvements de rage, nos aiguillons charnels, nos appétits sans frein; d'où je conclus ceci, que ce que vous appelez amour, est une simple bouture, ou un simple rejeton.

Roderigo. — Cela ne peut être.

Iago. — C'est simplement une convoitise du sang et une permission de la volonté. Allons, sois un homme : te noyer! noyez-moi des chats et des petits chiens aveugles. Je me suis déclaré ton ami, et je proteste que je suis attaché à tes mérites par des câbles d'une solidité éternelle. Jamais je ne pourrais te servir mieux qu'à cette heure. Mets de l'argent dans ta bourse, suis-nous à la guerre, dissimule ton visage sous une barbe empruntée; mets de l'argent dans ta bourse, te dis-je. Il ne se peut pas que Desdémona continue longtemps d'aimer le Maure, — mets de l'argent dans ta bourse, — ni que lui l'aime longtemps : c'est un commencement violent auquel tu verras bientôt répondre une séparation violente; — mets seulement de l'argent dans ta bourse. Ces Maures sont changeants dans leurs passions; — remplis ta bourse d'argent : la nourriture qui lui semble à cette heure aussi délicieuse que l'ananas, lui deviendra bien vite aussi amère que la coloquinte. Elle voudra de son côté changer pour un plus jeune; lorsqu'elle sera rassasiée de sa personne, elle découvrira l'erreur de son choix; elle voudra changer, elle le voudra : par conséquent mets de l'argent dans ta bourse. Si tu veux à toute force te damner toi-même, choisis pour cela un plus délicat moyen que la noyade. Ramasse tout l'argent que tu pourras : si la sainteté du mariage et un vœu fragile entre un barbare vagabond et une super-subtile Vénitienne, ne sont pas une trop dure besogne pour les ressources de mon esprit et celles de toute la tribu de l'enfer, tu jouiras d'elle; par conséquent fais de l'argent. Te noyer! peste soit d'une telle pensée! C'est tout à fait hors de propos : cherche plutôt à être pendu en satisfaisant ton désir, qu'à être noyé et à partir sans elle.

Roderigo. — Serviras tu solidement mes espérances, si je me décide à en poursuivre la réalisation?

Iago. — Tu es sûr de moi; — va, fais de l'argent : je te l'ai dit souvent, et je te le redis encore et encore, je hais le Maure : la cause de ma haine est enracinée à mon cœur, la tienne n'est pas moins solide; réunissons-nous pour tirer de lui vengeance. Si tu peux le cocufier, tu te donneras un plaisir, et tu me donneras un divertisse-



Roderigo. Je vais aller me noyer de ce pas.
Iago. Si tu fais cela, je ne t'aimerai jamais plus ensuite. Allons donc, imbécile gentilhomme!
(Acte I, sc. III.)

ment. Le temps est gros de bien des événements dont il accouchera. En avant, marche! Va, procure-toi de l'argent. Nous en parlerons plus longuement demain. Adieu.

Roderigo. — Où nous rencontrerons-nous demain matin?

Iago. — A mon logement.

Roderigo. — J'irai te trouver de bonne heure.

Iago. — Va; adieu. Entendez-vous, Roderigo?

Roderigo. — Que dites-vous?

Iago. — Plus de noyades, entendez-vous?

Roderigo. — J'ai changé d'avis : je vendrai tous mes biens.

Iago. — Allez; adieu! mettez de l'argent en quantité suffisante dans votre bourse. (*Sort Roderigo.*) C'est ainsi que je fais toujours de mon sot ma bourse; car je profanerais l'expérience que j'ai acquise, si je dépensais mon temps avec un pareil dindon pour autre chose que mon amusement et mon profit. Je hais le Maure, et on croit dans le public qu'il a fait mon office entre mes draps; je ne sais pas si c'est vrai; mais rien que sur un soupçon de ce genre, j'agirai comme si c'était vrai. Il me tient en estime; mes machinations n'en opéreront que mieux sur lui. Cassio est un bel homme : voyons donc un peu; comment faire pour prendre sa place, et donner plein essor à ma vengeance par un coup double de coquinerie.... comment, comment? Voyons : le moyen, c'est dans quelque temps de tromper l'oreille d'Othello, en lui soufflant que Cassio est trop familier avec sa femme; sa personne et ses manières agréables sont faites pour inspirer le soupçon; il est taillé pour perdre les femmes Le Maure

est d'une nature franche et ouverte, et croit honnêtes les gens qui paraissent tels; il se laissera donc conduire par le nez aussi facilement que le font les ânes. Je tiens mon plan; le voilà engendré : l'enfer et la nuit devront maintenant faire naître au jour ce monstre. (*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un port de mer dans Chypre. Une esplanade.

Entrent MONTANO *et* DEUX GENTILSHOMMES.

MONTANO. — Que discernez-vous sur mer, du cap?

PREMIER GENTILHOMME. — Rien du tout : la mer est houleuse à l'excès; je ne puis découvrir une seule voile entre le ciel et les vagues.

MONTANO. — Il me semble que le vent a fait un beau vacarme sur terre; jamais un ouragan plus complet n'ébranla nos remparts : s'il s'est comporté aussi tapageusement sur mer, quels flancs de chêne ont pu rester dans leurs mortaises, lorsque des montagnes d'eau s'abattaient sur eux? Quelles nouvelles allons-nous apprendre de cette tempête?

SECOND GENTILHOMME. — La dispersion de la flotte turque : car, vous n'avez qu'à vous tenir sur le rivage écumant pour voir comment les flots irrités semblent aller frapper aux nuages, comment la vague secouée des vents, avec sa haute et monstrueuse crinière semble jeter de l'eau sur la constellation de l'Ours enflammé et vouloir éteindre les gardiens du pôle éternellement immobile : je n'ai jamais vu pareille tourmente sur les flots courroucés.

MONTANO. — Si la flotte turque ne s'est abritée et mise en rade, elle est submergée; car il est impossible qu'elle ait pu résister.

Entre UN TROISIÈME GENTILHOMME.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Des nouvelles, mes gars! Nos guerres sont finies; cette tempête effrénée a si bien houspillé les Turcs, que leur entreprise bat de l'aile : un beau vaisseau de Venise a été témoin du terrible naufrage et de la détresse de la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO. — Comment! est-ce vrai?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Le vaisseau est ici en rade; un Véronais, Michel Cassio, lieutenant du vaillant Maure Othello, vient de débarquer : le Maure lui-même est sur mer, avec une commission absolue pour le commandement de Chypre.

MONTANO. — J'en suis enchanté; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Mais ce même Cassio, quoiqu'il donne des nouvelles consolantes relativement au désastre des Turcs, a l'air cependant fort triste, et prie Dieu que le Maure soit sain et sauf; car ils ont été séparés par l'horrible et violente tempête.

MONTANO. — Prions le ciel qu'il soit en sûreté, car j'ai servi sous lui et l'homme commande comme un soldat accompli. Holà! allons sur le rivage, aussi bien pour voir le vaisseau qui est arrivé, que pour épier de nos yeux l'arrivée du brave Othello, et faisons sentinelle, jusqu'à ce qu'à force de regarder, la mer et le bleu de l'air se confondent à notre vue.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Allons, faisons cela; car à chaque minute on doit s'attendre à de nouvelles arrivées.

Entre CASSIO.

CASSIO. — Je vous remercie, vaillant gouverneur de cette île guerrière, qui parlez en ces termes du Maure! Oh! puissent les cieux le défendre contre les éléments, car je l'ai perdu sur une mer pleine de dangers!

MONTANO. — Est-il bien équipé?

Cassio. — Sa barque est solidement construite, et son pilote d'une habileté remarquable et reconnue; aussi mon espoir n'est-il pas perdu et compte-t-il encore sur sa réalisation.

Voix *à l'extérieur.* — Une voile, une voile, une voile!

Entre un quatrième gentilhomme.

Cassio. — Quel est ce bruit?

Quatrième gentilhomme. — La ville est laissée vide; sur le bord de la mer, se tiennent des rangées de peuple, et ils crient, « une voile! »

Cassio. — Mon espoir me dit que c'est le gouverneur. (*Coup de canon.*)

Second gentilhomme. — Ils font des décharges de courtoisie; ce sont au moins nos amis.

Cassio. — Je vous en prie, Monsieur, allez voir, et venez nous redire qui est arrivé.

Second gentilhomme. — J'y vais. (*Il sort.*)

Montano. — Mais, bon lieutenant, est-ce que votre général est marié?

Cassio. — De la manière la plus heureuse : il a fait la conquête d'une jeune fille qui peut lutter avec toute description et toute exagération, d'une jeune fille qui surpasse les hyperboles des plumes brillantes, et qui pour la beauté naturelle bat tout artiste.

Rentre le second gentilhomme.

Cassio. — Eh bien! qui est entré au port?

Second gentilhomme. — Un certain Iago, enseigne du général.

Cassio. — Il a fait un bien heureux et bien rapide voyage. Les tempêtes elles-mêmes, les mers houleuses, les vents mugissants, les rochers rongés des vagues, et les sables amoncelés, traîtres aux aguets pour surprendre l'innocent navire, ont comme par sentiment de la beauté, renoncé à leur nature meurtrière, pour laisser aller en toute sécurité la divine Desdémona.

Montano. — Quelle est cette personne?

Cassio. — Celle dont je vous parlais, le capitaine de notre grand capitaine, remise à la conduite du courageux Iago, dont l'arrivée ici devance notre attente d'une rapidité de sept jours. Grand Jupiter, protége Othello, et gonfle ses voiles de ton souffle puissant, afin qu'il honore cette baie de son beau vaisseau, qu'il sente dans les bras de Desdémona les ardentes palpitations de l'amour, qu'il rallume le feu dans nos courages éteints, et qu'il apporte la consolation à Chypre entière!

Entrent DESDÉMONA, ÉMILIA, IAGO, RODERIGO, *et des gens de leurs suites.*

Cassio. — Oh! voyez, les trésors du vaisseau sont débarqués à terre! Habitants de Chypre, agenouillez-vous devant elle. Salut, Dame! et que la grâce du ciel t'enveloppe toute entière, par devant, par derrière, et de tous les côtés!

Desdémona. — Je vous remercie, vaillant Cassio. Quelles nouvelles pouvez-vous me donner de mon Seigneur?

Cassio. — Il n'est pas encore arrivé; mais autant que je sache, il est bien, et sera ici sous peu.

Desdémona. — Oh, mais je crains.... Comment n'êtes-vous pas en sa compagnie?

Cassio. — La grande lutte de la mer et des cieux nous a séparés : — mais écoutez; une voile!

Voix *à l'extérieur.* — Une voile! une voile! (*Détonations de canon.*)

Deuxième gentilhomme. — Ils envoient leurs saluts de la citadelle; c'est encore un ami.

Cassio. — Allez chercher les nouvelles. (*Sort le gentilhomme.*) Mon bon enseigne, vous êtes le bienvenu. (*A Émilia.*) Vous êtes la bienvenue, Madame. Mon bon Iago, ne vous emportez pas si je pousse si loin ma politesse; c'est mon éducation qui me porte à cette démonstration effrontée de courtoisie. (*Il embrasse Émilia.*)

Iago. — Monsieur, si elle vous donnait autant de ses lèvres qu'elle me donne souvent de sa langue, vous en auriez suffisamment.

Desdémona. — Hélas, elle ne parle pas.

Iago. — Sur ma foi, beaucoup trop; je m'en aperçois toujours quand j'ai envie de dormir : pardi, je suis bien sûr que devant Votre Grâce, elle met un peu de sa langue dans son cœur, et se contente de quereller en pensée.

Émilia. — Vous avez peu de motifs pour parler ainsi.

Iago. — Allons donc, allons donc; vous êtes des peintures hors de chez vous, de vraies sonnettes dans vos boudoirs, des chats sauvages dans vos cuisines, des saintes quand vous outragez, des diables quand vous êtes offensées, des flâneuses dans vos ménages, et des femmes de ménage dans vos lits.

Desdémona. — Oh, fi de toi, calomniateur!

Iago. — Non, c'est la vérité, ou bien je suis un Turc; vous vous levez pour prendre vos récréations, et vous allez au lit pour travailler.

Émilia. — Je ne vous chargerai pas d'écrire mon éloge.

Iago. — Non, ne m'en chargez pas.

Desdémona. — Qu'écrirais-tu de moi, si tu devais faire mon éloge?

Iago. — O charmante Dame, ne me chargez pas d'une telle œuvre; car je ne suis rien, si je ne suis pas critique.

Desdémona. — Voyons, essaye. — Est-ce que quelqu'un est allé au port?

Iago. — Oui, Madame.

Desdémona. — Je ne suis pas gaie; mais je trompe la disposition où je suis en faisant semblant d'être dans une disposition contraire. — Voyons, comment ferais-tu mon éloge?

Iago. — J'y songe; mais vraiment, ma pensée tient à ma caboche comme la glu au drap de frise, elle sort en arrachant cervelle et tout: cependant ma muse est en mal d'enfant, et voilà ce dont elle accouche. « Si elle est belle et spirituelle, beauté est pour qu'on s'en serve, esprit pour se servir de beauté. »

Desdémona. — Bien loué! Et si elle est noire et spirituelle?

Iago. — Si elle est noire, et si avec cela elle a de l'esprit, elle trouvera un blanc qui s'accommodera de son teint noir.

Desdémona. — De pis en pis.

Émilia. — Et si elle est belle et sotte?

Iago. — Celle qui fut belle ne fut jamais sotte; car toujours sa sottise même l'aida à se procurer un héritier.

Desdémona. — Ce sont de vieux paradoxes saugrenus pour faire rire les sots dans les cabarets. Et quelle misérable louange as-tu pour celle qui est laide et sotte?

Iago. — Il n'en est pas de si laide et de si sotte qui ne fasse les mêmes laides escapades que font les belles et les spirituelles.

Desdémona. — Oh, la lourde ignorance! C'est la pire que tu loues le mieux. Mais quelle louange pourrais-tu donner à une femme vertueuse, qui confiante en son mérite, oserait justement défier le témoignage de la malice elle-même?

Iago. — Celle qui fut toujours belle et ne fut jamais orgueilleuse; qui eut la parole toujours prête, et ne fut jamais bruyante; qui ne manqua jamais d'or, et jamais cependant ne s'est amusée; qui a fui l'objet de son désir, tout en pouvant dire « je pourrais; » celle qui, dans sa colère, lorsqu'elle tenait sa vengeance sous la main, a imposé silence à son injure et donné congé à son déplaisir; celle dont la sagesse ne fut jamais assez fragile pour échanger une queue de saumon contre une tête de morue; celle qui était capable de pensée, et cependant ne découvrit jamais son âme; qui pouvait voir les amoureux la suivre, sans regarder derrière elle; celle-là était une personne, s'il fut jamais de telles personnes....

Desdémona. — Une personne à faire quoi?

Iago. — A donner à teter aux enfants, et à tenir des comptes d'auberge.

Desdémona. — O conclusion très-boiteuse et très-impotente! Ne va pas à son école, Émilia, quoiqu'il soit ton mari. Qu'en dites-vous, Cassio? est-ce qu'il n'est pas un censeur très-profane et très-licencieux?

Cassio. — Il parle crûment, Madame; le soldat vous plaira mieux en lui que le lettré.

Iago, *à part*. — Il la prend par la main: oui, bien dit, — chuchote: avec une aussi petite toile que celle-là, je prendrai une aussi grosse mouche que Cassio. Oui, souris-lui, va; je t'engluerai avec ta propre politesse. Vous dites vrai; c'est cela, ma foi: si vous perdez votre lieutenance pour des manéges comme ceux-là, il aurait mieux valu que vous n'eussiez pas embrassé si souvent vos trois doigts, ce que vous êtes en train de faire encore pour vous donner des airs de beau Monsieur. Très-bien! bien embrassé! excellente courtoisie! c'est cela vraiment. Comment! encore une fois vos doigts aux lèvres? Que je voudrais qu'ils pussent vous servir de canules de seringue! (*Fanfares de trompette.*) Le Maure! — je reconnais sa trompette.

Cassio. — C'est vraiment lui.

Desdémona. — Allons à sa rencontre pour le recevoir.

Cassio. — Eh, le voici qui vient!

Entrent OTHELLO *et les gens de sa suite.*

Othello. — Ô ma belle guerrière!

Desdémona. — Mon cher Othello!

Othello. — Je suis aussi émerveillé que content de vous voir ici avant moi. Ô joie de mon âme! Si à toutes les tempêtes succèdent de tels calmes, puissent les vents souffler jusqu'à réveiller la mort! et que ma barque, luttant avec effort, escalade des montagnes d'eau hautes comme l'O-



OTHELLO. O ma belle guerrière!
DESDÉMONA. Mon cher Othello! (Acte II, sc. I.)

lympe, et descende ensuite aussi bas que l'enfer est bas comparé au ciel! S'il me fallait mourir maintenant, ce serait le plus heureux destin; car mon âme possède un bonheur si absolu, qu'une autre joie pareille, je le crains, ne peut lui être réservée dans l'avenir inconnu.

Desdémona. — Les cieux défendent que notre amour et notre bonheur cessent de croître avant que nos jours finissent!

Othello. — Je réponds *Amen* à cette prière, ô puissances clémentes! Je ne puis parler comme je le voudrais de mon bonheur; il m'étouffe là; c'est trop de joie! Que ceci, et ceci encore (*il l'embrasse*) soient les plus grandes discordes que connaissent jamais nos cœurs!

Iago, *à part.* — Vous voilà bien à l'unisson à cette heure! mais, sur la foi de l'honnête homme que je suis, je relâcherai les cordes qui font cette musique.

Othello. — Venez, rendons-nous au château. Des nouvelles, mes amis; nos guerres sont finies, les Turcs ont fait naufrage. Et comment se porte ma vieille connaissance de cette île? — Chérie, vous serez bien fêtée dans Chypre; j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi ses habitants. O ma charmante, je babille contre toutes convenances, et je radote de mon propre bonheur. — Je t'en prie, mon bon Iago, va-t'en à la baie, et débarque mes coffres : conduis le maître d'équipage à la citadelle; il est excellent, et ses talents méritent beaucoup de respect. Venez, Desdémona, une fois encore la bien rencontrée dans Chypre. (*Sortent Othello, Desdémona, et les gens de leur suite.*)

Iago. — Viens me rejoindre immédiatement au port. Avance ici. Si tu es vaillant, — et on prétend que les gens bas, quand ils sont amoureux, acquièrent une noblesse qui ne leur est pas naturelle, — écoute-moi. Le lieutenant veille cette nuit au corps de garde : et d'abord, je dois te le dire, Desdémona est positivement amoureuse de lui.

Roderigo. — De lui! allons donc, ce n'est pas possible.

Iago. — Ferme tes lèvres avec ton doigt comme cela, et laisse ton âme s'instruire. Remarque-moi avec quelle violence elle a d'abord aimé le Maure, rien que pour ses vanteries et pour les mensonges fantastiques qu'il lui débitait. Est-ce qu'elle l'aimera toujours pour ces bavardages? que ton cœur naïf ne croie pas une telle chose. Son œil aura besoin de se repaître, et alors quel plaisir trouvera-t-elle à regarder le diable? Lorsque le sang se refroidira à force de jeux amoureux, il faudrait pour l'enflammer derechef, et pour donner à la satiété un nouvel appétit, de la grâce dans les traits, de l'accord dans les années, des manières, de la beauté, toutes choses dont manque le Maure : alors, faute de ces agréments exigés, sa délicate tendresse découvrira qu'elle est dupée, elle commencera à avoir des nausées, à détester et à abhorrer le Maure; la nature elle-même sera en cette occasion son institutrice et la poussera vers quelque second choix. Maintenant, Messire, ceci accordé, — et c'est une supposition aussi naturelle et aussi peu forcée que possible, — qui est aussi bien placé sur le chemin de cette bonne fortune que Cassio? c'est un drôle très-libertin, qui a tout juste assez de conscience pour s'envelopper de formes polies et décentes, afin de mieux tenir secrets ses penchants corrompus et clandestinement déréglés? Parbleu non, personne au monde, personne n'est mieux placé : c'est un drôle subtil et glissant, un dénicheur d'occasions; il vous a un œil capable d'attraper et de faire naître par ruse les opportunités, quand bien même la véritable opportunité ne se présenterait pas : un diabolique drôle! En outre, le coquin est beau, jeune, et vous a toutes ces qualités que demandent la folie et les âmes sans expérience : un drôle parfaitement pestilentiel, et la femme l'a déjà distingué.

Roderigo. — Je ne puis croire cela d'elle; elle est pleine des dispositions les plus vertueuses.

Iago. — *Vertueuse* queue de figue! Le vin qu'elle boit est fait de raisins : si elle avait été vertueuse, elle n'aurait jamais aimé le Maure : vertueux pudding! ne l'as-tu pas vue le tapoter avec la paume de sa main? n'as-tu pas remarqué cela?

Roderigo. — Oui, je l'ai remarqué; mais c'était simple courtoisie.

Iago. — Paillardise, par cette main! l'index et l'obscur prologue à l'histoire des pensées coupables et de la concupiscence. Leurs lèvres se sont rencontrées de si près, que leurs haleines s'embrassaient. Ce sont coupables pensées, Roderigo! Lorsque ces courtoisies réciproques ouvrent la marche, le général et le gros de l'armée arrivent bien vite, ainsi que la conclusion *incorporée*. Pssitt! Mais, Messire, laissez-vous diriger par moi; je vous ai amené de Venise. Veillez cette

nuit; quant à la consigne, je vous la donnerai : Cassio ne vous connaît pas : je ne serai pas loin de vous : trouvez quelque occasion de mettre Cassio en colère, soit en parlant trop haut, ou en raillant sa discipline, ou par tout autre moyen qu'il vous plaira et dont l'heure ne pourra manquer de vous fournir l'occasion propice.

Roderigo. — Bon.

Iago. — Messire, il est emporté et très-soudain dans sa colère, et peut-être vous frappera-t-il : provoquez-le, afin qu'il le fasse; car alors je me servirai de cette occasion pour exciter les gens de Chypre à une querelle, dont la pacification ne pourra s'opérer que par la destitution de Cassio. De la sorte le voyage de vos désirs vers leur but se trouvera abrégé, grâces aux moyens que j'aurai de les favoriser par suite de cette affaire, et une fois que sera heureusement écarté l'obstacle qui, tant qu'il existerait, ne nous permettrait pas de compter sur la réalisation de nos espérances.

Roderigo. — Je ferai cela, si je puis en trouver l'occasion.

Iago. — Tu la trouveras, je t'en réponds. Viens me rejoindre dans un instant à la citadelle : il faut que je fasse débarquer ses effets. Adieu.

Roderigo. — Adieu. (*Il sort.*)

Iago. — Que Cassio l'aime, je le crois, vraiment; qu'elle aime Cassio, c'est possible et très-facile à croire : le Maure, — quoique je ne puisse pas le souffrir, — est d'une nature noble, constant dans ses affections, et j'ose penser qu'il se montrera pour Desdémona un très-tendre époux. Maintenant, je l'aime elle aussi; non par désir charnel, — quoique par aventure le sentiment qui me guide soit un aussi grand péché, — mais parce qu'elle me fournit en partie l'assaisonnement de ma vengeance : je soupçonne en effet ce Maure paillard de s'être insinué dans mon lit, soupçon qui comme un poison minéral me ronge les entrailles, et rien ne pourra soulager mon âme avant que je l'aie mis de pair avec moi, femme pour femme; ou bien, si je ne le puis pas, avant que j'aie jeté le Maure dans une si violente jalousie que le bon sens ne puisse le guérir. Pour atteindre ce but, si ce pauvre limier de Venise que je mène en laisse pour son ardeur à chasser, garde bien la piste, je tiendrai bientôt notre Michel Cassio par les rognons, et je le noircirai aux yeux du Maure de la façon la plus grossière, car je crains que Cassio n'en veuille à mon bonnet de nuit lui aussi. Je veux que le Maure me remercie, m'aime et me récompense, pour avoir fait de lui un âne insigne, et troublé son repos et son bonheur jusqu'à le rendre fou. Le plan est là, mais encore confus; le vrai visage de la fourberie ne se découvre que lorsqu'elle a fait son œuvre. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Entre un héraut *avec une proclamation; le peuple le suit.*

Le héraut. — C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, que, sur les nouvelles certaines maintenant arrivées de la destruction complète de la flotte turque, les habitants célèbrent cet événement, les uns par des danses, les autres par des feux de joie, chacun par les amusements et les jeux qui lui plairont davantage; car, en dehors de ces heureuses nouvelles, ce jour est celui de la célébration de son mariage : — voilà ce que nous avons ordre de proclamer de ses volontés. Tous les offices du château sont ouverts; et chacun a pleine liberté d'y festiner depuis cette présente cinquième heure, jusqu'à ce que la cloche ait sonné onze heures. Le ciel bénisse l'île de Chypre et notre noble général Othello! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une salle dans le château.

Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO, *et des gens de la suite.*

Othello. — Mon bon Michel, vous veillerez cette nuit à la garde : sachons mettre à nos plaisirs cet honnête temps d'arrêt, afin de ne pas dépasser nous-mêmes les bornes de la retenue.

Cassio. — Iago a reçu les instructions nécessaires; mais néanmoins j'inspecterai tout de mes propres yeux.

Othello. — Iago est très-honnête. Bonne nuit, Michel : demain, à la première heure, j'aurai besoin de vous parler. (*A Desdémona.*) Venez, mon cher amour; — l'acquisition faite, il faut en goûter les fruits, et ce bonheur est encore à venir entre vous et moi. — Bonne nuit. (*Sortent Othello, Desdémona, et leur suite.*)

Entre IAGO.

CASSIO. — Tu es le bienvenu, Iago ; nous devons faire la garde.

IAGO. — Pas à cette heure, lieutenant, il n'est pas encore dix heures. Notre général nous a congédiés d'aussi bonne heure pour l'amour de sa Desdémona, et nous ne pouvons certes pas l'en blâmer : il n'a pas encore passé de bonne nuit avec elle, et c'est un morceau digne de Jupiter.

CASSIO. — C'est une très-délicieuse Dame.

IAGO. — Et qui aime le jeu, je lui en réponds.

CASSIO. — C'est vraiment la créature la plus fraîche et la plus délicate.

IAGO. — Quel œil elle vous a ! on dirait qu'il sonne un pourparler de provocation.

CASSIO. — Un œil plein d'invitation, et cependant me semble-t-il tout à fait modeste.

IAGO. — Et lorsqu'elle parle, ne dirait-on pas que la voix sonne le signal de l'amour?

CASSIO. — Elle est la perfection même, en vérité.

IAGO. — Bien, que le bonheur soit entre leurs draps ! Venez, lieutenant, j'ai une cruche de vin, et là dedans il y a un couple de braves Chypriotes qui boiraient volontiers un coup à la santé du noir Othello.

CASSIO. — Pas ce soir, mon bon Iago ; j'ai une tête des plus faibles et des moins faites qu'il y ait pour boire : je voudrais bien que la politesse eût inventé quelque autre mode de cordialité.

IAGO. — Oh ! ce sont nos amis ; une coupe seulement : je boirai pour vous.

CASSIO. — Je n'ai bu ce soir qu'une coupe, et je l'avais soigneusement baptisée encore, et voyez cependant comme elle a déjà opéré sur moi. Je suis affligé de cette infirmité, et je n'oserais pas mettre ma faiblesse à l'épreuve d une seconde coupe.

IAGO. — Voyons, l'ami ! c'est une nuit de fête, et nos braves le désirent.

CASSIO. — Où sont-ils?

IAGO. — Ici, à la porte ; je vous en prie, allez les chercher.

CASSIO. — Je vais le faire ; mais cela me déplait. (*Il sort.*)

IAGO. — Si je puis seulement lui faire avaler une coupe, cette coupe ajoutée à celle qu'il a déjà bue ce soir, il sera aussi plein de querelles et d'offenses que le chien de ma jeune maîtresse. De son côté, mon imbécile malade de Roderigo, dont l'amour a déjà mis la cervelle à l'envers, a cette nuit bu coupe sur coupe en l'honneur de Desdémona, et il doit faire partie de la garde : j'ai aussi ce soir arrosé d'abondantes rasades, trois gars de Chypre, âmes nobles et bouillantes, singulièrement méticuleux sur le point d'honneur, vraie poudre et salpêtre de cette île guerrière, et ils doivent aussi être de garde. Maintenant, il me faut pousser notre Cassio à commettre parmi ce troupeau d'ivrognes quelque action qui puisse offenser l'île : — mais les voici qui viennent : si les conséquences répondent au plan que j'ai rêvé, ma barque naviguera librement contre vent et marée.

Rentre CASSIO, *suivi de* MONTANO, *d'*AUTRES GENTILSHOMMES *et de serviteurs apportant du vin.*

CASSIO. — Foi de Dieu, ils m'ont déjà mis en pointe.

MONTANO. — Bien peu, sur ma foi ; pas plus d'une pinte, aussi vrai que je suis un soldat.

IAGO. — Du vin, holà ! (*Il chante.*)

Laissez-moi faire sonner, sonner le broc,
Laissez-moi faire sonner le broc ;
Un soldat n'est qu'un homme,
La vie n'est qu'un instant ;
Eh bien, donc, laissez boire le soldat.

Du vin, mes gars !

CASSIO. — Par le ciel, une excellente chanson.

IAGO. — Je l'ai apprise en Angleterre, où ils sont vraiment très-*puissants* pour *épuiser* les pots. Vos Danois, vos Allemands, et vos Hollandais au gros ventre, — à boire, holà ! — ne sont rien comparés à vos Anglais.

CASSIO. — Est-ce que votre Anglais est aussi expert à boire ?

IAGO. — Oh, voyez-vous, il vous rend votre Danois ivre mort avec une facilité ! et il ne sue pas pour battre votre Allemand, et quant à votre Hollandais, il vous le renvoie vomir avant qu'on ait rempli le second broc

CASSIO. — A la santé de notre général !

MONTANO. — Je la porte, lieutenant, et je vous tiendrai tête.



Iago. Comment! est-ce que vous êtes blessé, lieutenant?
Cassio. Oui, et sans remède possible.
Iago. Vraiment, veuille le ciel que non! (Acte II, sc. III)

Iago. — Ô charmante Angleterre! (*Il chante.*)

Le roi Étienne était un digne pair,
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne;
Il les trouvait encore six pence trop cher,
Et il appelait le tailleur un drôle.

C'était un gars de haut renom,
Et toi tu n'es qu'un homme de basse condition:
C'est l'orgueil qui perd la nation,
Mets donc ton vieux manteau sur toi.

Du vin, holà!

Cassio. — Ma foi, cette chanson est encore plus exquise que l'autre.

Iago. — Voulez-vous l'entendre encore?

Cassio. — Non, car je tiens que celui qui fait ces choses-là est indigne de sa place. — Bon, Dieu est au-dessus de nous tous, et il y aura des âmes qui seront sauvées et des âmes qui ne seront pas sauvées.

Iago. — C'est vrai, mon bon lieutenant.

Cassio. — Quant à moi, soit dit sans offenser le général, ou tout homme de qualité, j'espère être sauvé.

Iago. — Et moi aussi, mon bon lieutenant.

Cassio. — Oui, mais avec votre permission, pas avant moi, le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne. Mais assez de cela; occupons-nous de nos affaires. Pardonnez-nous nos péchés! — Messieurs, occupons-nous de nos affaires. Ne croyez pas que je sois ivre, Messieurs : voici là mon enseigne : ici est ma main droite, et là ma main gauche : — je ne suis pas ivre du tout; je puis me tenir suffisamment droit, et parler suffisamment bien.

Tous. — Extrêmement bien.

Cassio. — Alors, très-bien en ce cas; en ce cas, vous ne devez pas penser que je suis ivre. (*Il sort.*)

Montano. — A l'esplanade, mes maîtres, allons placer la garde.

Iago. — Vous voyez ce camarade qui vient de sortir, c'est un soldat digne de servir aux côtés de César, et de commander en chef : et cependant, voyez son vice; c'est juste l'équinoxe de son mérite; tous deux ont même mesure : c'est dommage. J'ai bien peur que la confiance qu'Othello place en lui, ne soit un ébranlement pour cette île, un jour où son infirmité lui fera faire quelque sottise.

Montano. — Mais est-il souvent ainsi?

Iago. — Cet état sert presque toujours de prologue à son sommeil : il resterait vingt-quatre heures sans dormir, si l'ivresse ne venait pas le bercer.

Montano. — Il serait bon que le général en fût averti. Peut-être ne le voit-il pas; ou bien sa bonne nature, appréciant les vertus seulement qui apparaissent en Cassio, ne prête pas attention à ses défauts : n'est-ce pas la vérité?

Entre RODERIGO.

Iago, *lui parlant à part.* — Eh bien, Roderigo? Je vous en prie, courez vite après le lieutenant. (*Sort Roderigo.*)

Montano. — C'est grand dommage que le noble Maure risque une place aussi importante que celle de son second aux mains d'un homme affligé d'un vice aussi invétéré. Ce serait une honnête action d'en parler au Maure.

Iago. — Moi, je ne le ferais pas pour cette île entière : j'aime bien Cassio, et je ferais beaucoup pour le guérir de ce défaut. Mais écoutez! quel est ce bruit? (*Cris à l'extérieur.* Au secours, au secours!)

Rentre CASSIO *poussant devant lui* RODERIGO.

Cassio. — Ah, coquin! ah, canaille!

Montano. — Qu'y a-t-il, lieutenant?

Cassio. — Un drôle, m'enseigner mon devoir! Je m'en vais aplatir le coquin à le faire entrer dans une bouteille d'osier.

Roderigo. — M'aplatir!

Cassio. — Comment, tu bavardes, coquin? (*Il frappe Roderigo.*)

Montano. — Voyons, mon bon lieutenant; je vous en prie, Messire, retenez votre main.

Cassio. — Lâchez-moi, vous, Messire, ou je vous casse la mâchoire.

Montano. — Allons, allons, vous êtes ivre.

Cassio. — Ivre! (*Ils se battent.*)

Iago, *à part à Roderigo.* — Vite, dis-je, partez, et criez *une émeute!* (*Sort Roderigo.*) Voyons, mon bon lieutenant, — hélas, gentilshommes; — au secours, holà! — lieutenant, — Messire — Montano — Messire. — Au secours, Messieurs! — Voilà une jolie garde en vérité! (*Le tocsin sonne.*) Qui sonne cette cloche? Diable, halte-là! La ville va se soulever : puissance de Dieu, arrêtez, lieutenant! vous allez être déshonoré pour toujours.

Rentre OTHELLO, *avec des gens de sa suite.*

Othello. — Qu'est-ce qui se passe ici?

Montano. — Mordieu, je saigne toujours! je suis blessé à mort. (*Il s'évanouit.*)

Othello. — Arrêtez, si vous tenez à la vie!

Iago. — Arrêtez, holà! lieutenant, — Messire, — Montano, — Messieurs, — avez-vous perdu tout sentiment du lieu où nous sommes et de vos devoirs? Arrêtez! le général vous parle : arrêtez, par pudeur!

Othello. — Eh bien, qu'est ce à dire, holà! Comment est née cette querelle? Sommes-nous devenus Turcs, et faisons nous contre nous-mêmes ce que le ciel ne nous a pas permis de faire contre les Ottomans? Par pudeur chrétienne, cessez cette querelle barbare : celui qui fait un pas pour essayer de satisfaire sa rage, tient son âme à peu de prix; car il meurt dès son premier mouvement. Faites taire cette cloche d'alarme! elle effraye l'île et la tire en sursaut de son repos. Qu'y a-t-il, Messieurs? Honnête Iago, toi qui as l'air presque mort de douleur, parle, qui a commencé cette querelle? je te l'ordonne, sur ton affection.

Iago. — Je ne sais; ils étaient amis, il n'y a qu'un instant, à la minute même, dans ce quartier, en aussi bons termes que le marié et la mariée lorsqu'ils se déshabillent pour se mettre au lit; et tout à coup, comme si quelque planète avait semé la folie, ils ont tiré leurs épées, et se sont précipités l'un contre l'autre dans une lutte sanglante. Je ne puis dire quel a été le commencement de cette absurde querelle, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse ces mêmes jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin!

OTHELLO. — Comment se fait-il, Michel, que vous vous soyez ainsi oublié ?

CASSIO. — Pardonnez-moi, je vous en prie ; je ne puis parler.

OTHELLO. — Noble Montano, vous aviez coutume d'avoir une conduite décente ; le monde a remarqué la gravité et la placidité de votre jeunesse, et votre nom est hautement estimé par les censeurs les plus sages : que s'est-il donc passé, pour que vous compromettiez à ce point votre réputation, et que vous consentiez à troquer la riche estime dont vous jouissez contre la qualification de tapageur nocturne ? répondez-moi là-dessus.

MONTANO. — Noble Othello, je suis dangereusement blessé ; votre officier, Iago, peut vous informer de tout ce que je sais, pendant que moi je me dispenserai de parler, ce qui pour l'heure me gênerait quelque peu : je n'ai d'ailleurs rien dit, ni rien fait de blâmable cette nuit, à moins que la charité envers nous-mêmes ne soit quelquefois un vice, et que nous défendre lorsque la violence nous assaille ne soit un péché.

OTHELLO. — Par le ciel, voilà maintenant que le sang commence à me gouverner en place de mes facultés plus calmes, et que la passion, obscurcissant mon jugement, essaye de guider ma conduite ! Si je fais un pas, ou si je remue seulement ce bras, le meilleur de vous tous va tomber sous ma colère ! Apprenez-moi comment a commencé cette odieuse querelle, qui l'a mise en train, et celui qui sera reconnu coupable de cette faute, eût-il été mon frère jumeau, né à la même heure que moi, perdra ma faveur. Comment ! venir soulever une querelle particulière dans une place de guerre, encore tout émue, dont les habitants ont encore le cœur plein de crainte, et cela la nuit, dans le corps de garde de sûreté ! c'est monstrueux. Iago, qui a commencé cette querelle ?

MONTANO. — Si, par camaraderie, ou esprit de corps, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat.

IAGO. — Ne me touchez pas de si près. J'aimerais mieux qu'on m'arrachât cette langue de la bouche que d'offenser Michel Cassio ; cependant je suis bien sûr qu'en disant la vérité, je ne lui nuirai en rien. Voilà ce qui s'est passé, général. Pendant que nous étions à causer, Montano et moi, arrivent un individu criant : au secours, et Cassio le poursuivant, l'épée levée pour le frapper. Seigneur, ce gentilhomme-ci s'est alors placé devant Cassio pour le prier de se retenir, et moi-même j'ai poursuivi l'individu qui criait, de crainte que par ses cris, — fait qui s'est réalisé, — il ne jetât la terreur dans la ville : mais lui, agile des talons, m'empêcha d'atteindre mon but, et moi je revins, d'autant plus vite que j'entendis des épées qui se heurtaient et qui tombaient, et Cassio qui sacrait à tue-tête, comme je ne l'avais jamais entendu sacrer avant ce soir. Lorsque je fus revenu, — car tout ceci n'avait duré qu'un instant, — je les trouvai aux prises, et se portant des bottes, comme vous les avez trouvés vous-même lorsque vous les avez séparés. Je ne puis dire autre chose de cette affaire : — mais les hommes sont des hommes, les meilleurs s'oublient quelquefois : — quoique Cassio ait quelque peu maltraité ce gentilhomme, — car lorsque les hommes sont furieux, ils frappent ceux qui leur veulent le plus de bien, — cependant, Cassio a sûrement reçu de la part de celui qui s'est enfui quelque étrange affront que la patience ne pouvait supporter.

OTHELLO. — Je sais, Iago, que ton honnêteté et ton amitié te portent à adoucir l'affaire, pour qu'elle pèse moins sur Cassio. — Cassio, je t'aime, mais tu ne seras jamais plus mon officier.

Rentre DESDÉMONA, *avec sa suite.*

OTHELLO. — Voyez, ma charmante bien-aimée s'est levée à ce bruit ! (*A Cassio.*) Je ferai de toi un exemple.

DESDÉMONA. — Qu'y a-t-il ?

OTHELLO. — Tout est bien, maintenant, chérie ; allons au lit. (*A Montano.*) Seigneur, je serai moi-même le chirurgien de vos blessures : qu'on l'emmène. (*Montano est emmené.*) Iago, parcours avec soin la ville, et rassure ceux que cette odieuse querelle aurait alarmés. — Viens, Desdémona : c'est la vie du soldat, d'être réveillé de son doux sommeil par des bruits de combat. (*Tous sortent, excepté Iago et Cassio.*)

IAGO. — Comment ! est-ce que vous êtes blessé, lieutenant ?

CASSIO. — Oui, et sans remède possible.

IAGO. — Vraiment, veuille le ciel que non !

CASSIO. — Ma réputation, ma réputation, ma réputation ! Oh, j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu la partie immortelle de moi-même, et ce qui reste appartient à la bête. Ma réputation, Iago, ma réputation !

Iago.— Aussi vrai que je suis un honnête homme, je croyais que vous aviez reçu quelque blessure corporelle; cela est plus grave que les blessures de la réputation. La réputation est une vaine et très-menteuse imposture, que l'on acquiert souvent sans mérite, et que l'on perd sans motifs; vous n'avez perdu aucune réputation, à moins que vous ne vous réputiez comme l'ayant perdue. Allons, l'ami! il y a encore moyen de retrouver la faveur du général; il vous a cassé tout à l'heure dans un moment de colère, plutôt par politique que par malice, absolument comme quelqu'un qui battrait son chien inoffensif pour effrayer un lion impérieux : sollicitez-le de nouveau, et il reviendra à vous.

Cassio. — J'aimerais mieux solliciter qu'on me méprisât, que de tromper un si bon commandant en lui proposant un officier si léger, si ivrogne, si imprudent. S'enivrer! et parler comme un perroquet! quereller! faire le rodomont! et débiter des sottises à son ombre! — Ô invisible esprit du vin, si tu n'as pas de nom connu, nous devons t'appeler diable!

Iago. — Qui poursuiviez-vous avec votre épée? Que vous avait-il fait?

Cassio. — Je ne sais pas.

Iago. — Est-ce possible?

Cassio. — Je me rappelle une masse de choses, mais rien distinctement; une querelle, mais pourquoi, je n'en sais rien. — Oh! dire que les hommes peuvent faire entrer un ennemi dans leurs bouches pour leur voler leurs cervelles! que nous sommes capables de nous transformer en bêtes, avec joie, plaisir, entrain, et orgueil!

Iago. — Mais vous voilà à cette heure assez bien: comment vous êtes-vous rétabli ainsi?

Cassio. — Il a plu au diable Ivresse de céder la place au diable Colère: une imperfection m'en montre une autre, pour me faire me mépriser plus franchement moi-même.

Iago. — Allons, vous êtes un moraliste trop sévère : étant donnés l'heure, le lieu, et la situation de ce pays-ci, j'aurais désiré de tout cœur que cela ne fût pas arrivé; mais puisque les choses se sont passées ainsi, raccommodez-les à votre profit.

Cassio. — Quand je lui redemanderai ma place, il me répondra que je suis un ivrogne! j'aurais autant de bouches que l'hydre, qu'une telle réponse les fermerait toutes. Être il y a un instant un homme raisonnable, puis tout à coup devenir un sot, et se trouver maintenant une bête! oh la chose étrange! Chaque coupe de trop est une malédiction, et contient un démon.

Iago. — Allons, allons, le bon vin est un bon compagnon, si on le traite bien; ne vous emportez plus contre lui. Mais, mon bon lieutenant, je suppose que vous croyez que je vous aime.

Cassio. — J'ai eu occasion d'en être sûr, Messire. — Ivre, moi!

Iago. — Vous, ou tout homme vivant peut s'enivrer à une heure donnée, l'ami. Je vais vous dire ce que vous avez à faire. C'est la femme de notre général qui est maintenant le général; — je puis bien dire cela, puisque maintenant, il s'est adonné à la contemplation, à l'admiration et à l'adoration de ses qualités et de ses grâces: — confessez-vous à elle franchement; demandez-lui, jusqu'à en être importun, son aide pour recouvrer votre place; elle est d'une nature si ouverte, si tendre, si obligeante, si bienveillante, que sa vertu considère comme un vice de ne pas faire plus qu'on ne lui demande. Priez-la de raccommoder cette fracture qui s'est opérée entre vous et son mari, et je parie ma fortune, contre n'importe quel enjeu valant la peine d'être nommé, que votre affection réciproque n'en deviendra que plus forte après cette rupture.

Cassio. — Vous me donnez un bon conseil.

Iago. — C'est par affection sincère et honnête bon vouloir que je vous le donne, je vous le déclare.

Cassio. — Je le crois vraiment, et demain matin de bonne heure, je supplierai la vertueuse Desdémona de prendre ma cause en main; si ma fortune échoue dans cette sollicitation, je la tiens pour perdue.

Iago. — Vous êtes dans le vrai chemin. Bonne nuit, lieutenant; il faut que je veille à la garde.

Cassio. — Bonne nuit, honnête Iago. (*Sort Cassio.*)

Iago. — Et qui oserait dire que je joue le rôle d'un scélérat, lorsque l'avis que je donne est franc et honnête, d'une réalisation probable, et le seul moyen, vraiment, de fléchir le Maure? En effet, il est très-aisé de décider à toute honnête sollicitation la bienveillante Desdémona; elle est de nature aussi généreuse que les libres éléments. Quant à vaincre le Maure, c'est pour elle une tâche aisée, — fallût-il qu'il renonçât au baptême, à tous les sceaux et tous les symboles de la rédemption, — car son âme est tellemen



CASSIO. Généreuse Madame, quoi qu'il puisse advenir de Michel Cassio, il ne sera jamais autre chose que votre fidèle serviteur. (Acte III, c. III)

garrottée dans les liens de son amour, que Desdémona peut à son gré faire, défaire, comme il plaira à son caprice d'agir en Dieu avec sa faible résistance. En quoi suis-je donc un scélérat parce que je conseille à Cassio la ligne de conduite qui le mène directement à son bien? Divinité de l'enfer! lorsque les diables veulent suggérer les plus noirs péchés, ils les présentent d'abord sous les formes les plus célestes comme je le fais maintenant : car tandis que cet honnête imbécile sollicitera auprès de Desdémona pour réparer sa fortune, et qu'elle plaidera passionnément sa cause auprès du Maure, moi j'insinuerai dans l'oreille d'Othello ce soupçon empoisonné que c'est par coupable tendresse qu'elle le fait rappeler; et plus elle s'efforcera de servir Cassio, plus elle détruira son crédit auprès du Maure. Ainsi je la ferai s'engluer dans sa propre vertu, et je tirerai de sa générosité même le filet qui les attrapera tous.

Entre RODERIGO.

IAGO. — Eh bien, quelles nouvelles, Roderigo?

RODERIGO. — Je suis ici dans la chasse en question, non comme un lévrier qui poursuit, mais comme un lévrier qui se contente de faire sa partie dans le concert d'aboiements de la meute. J'ai dépensé presque tout mon argent; j'ai été ce soir rossé de la belle manière, et je crois que tout le résultat consistera dans l'expérience que je retirerai de mes peines; et c'est ainsi que sans argent du tout, mais avec un peu plus d'esprit, je m'en retournerai à Venise.

IAGO. — Quelles pauvres gens sont ceux qui

manquent de patience! A-t-on jamais vu blessure se guérir autrement que peu à peu? Tu sais que nous agissons par le moyen de l'esprit et non par sorcellerie, et l'esprit, pour se développer, demande beaucoup de temps. Est-ce que les choses ne marchent pas bien? Cassio t'a rossé, et toi, au moyen de cette légère volée, tu as cassé Cassio : quoique le soleil fasse pousser plusieurs choses à la fois, cependant les fruits qui les premiers fleurissent sont aussi les premiers qui mûrissent : tâche de prendre patience un instant. — Par la Messe, il est déjà matin : le plaisir et l'action font paraître courtes les heures. Retire-toi; vas où tu as ton billet de logement : pars, dis-je, tu en sauras davantage plus tard : allons, pars donc. (*Sort Roderigo.*) Il y a deux choses à faire, — ma femme doit disposer sa maîtresse en faveur de Cassio, et je vais la préparer à ce rôle; et moi en même temps j'aurai soin de tirer le Maure à part, et de l'amener juste au moment où il pourra trouver Cassio sollicitant sa femme : — oui, c'est le moyen; ne laissons pas ce plan languir par froideur et retards. (*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château.

Entrent CASSIO *et des* MUSICIENS.

CASSIO. — Mes maîtres, jouez ici, — je récompenserai vos peines, — jouez quelque chose de bref, et souhaitez le bonjour au général. (*Musique.*)

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. — Eh bien, mes maîtres, est-ce que vos instruments sont allés à Naples qu'ils parlent ainsi du nez?

PREMIER MUSICIEN. — Qu'est-ce à dire, Monsieur, qu'est-ce à dire?

LE BOUFFON. — Est-ce que ces instruments sont des instruments à vent, je vous prie?

PREMIER MUSICIEN. — Oui, pardi, Monsieur.

LE BOUFFON. — Ah bien, alors ils savent faire des *ré-pétitions*.

PREMIER MUSICIEN. — Qu'est-ce qui pétitionne, Monsieur?

LE BOUFFON. — Parbleu, Monsieur, plus d'un instrument à vent de ma connaissance. Mais, mes maîtres, voici de l'argent pour vous; le général aime tant votre musique, qu'il vous supplie, par bonne amitié, de ne plus faire de tapage.

PREMIER MUSICIEN. — Bien, Monsieur, nous n'en ferons pas.

LE BOUFFON. — Si vous avez une musique qu'on puisse ne pas entendre, jouez-la; mais, comme on dit, quant à entendre de la musique, le général ne s'en soucie pas beaucoup.

PREMIER MUSICIEN. — Nous n'avons pas de musique du genre de celle que vous demandez, Monsieur.

LE BOUFFON. — En ce cas, remettez vos flûtes dans votre sac, car moi, je m'en vais : allez; évanouissez-vous dans l'air; partez! (*Sortent les musiciens.*)

CASSIO. — Entendez-vous, mon honnête ami?

LE BOUFFON. — Non, je n'entends pas votre honnête ami, mais je vous entends.

CASSIO. — Je t'en prie, garde tes facéties pour toi. Voici une pauvre pièce d'or; si la dame qui sert la femme du général est levée, dis-lui qu'un certain Cassio sollicite la faveur de l'entretenir un instant. Feras-tu cela?

LE BOUFFON. — Elle vient de sauter à bas du lit, Monsieur, et si elle veut sauter jusqu'ici, je veux bien lui toucher un mot de la chose.

CASSIO. — Fais cela, mon bon ami. (*Sort le bouffon.*)

Entre IAGO.

CASSIO. — Ah! vous voilà fort à propos, Iago!

IAGO. — Vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO. — Ma foi, non, le jour s'était levé avant notre séparation;—j'ai eu la hardiesse, Iago, d'envoyer demander votre femme : je veux la solliciter pour qu'elle consente à me procurer accès auprès de la vertueuse Desdémona.

IAGO. — Je vais vous l'envoyer immédiatement; et je trouverai un moyen d'écarter le Maure, afin que votre conversation touchant votre affaire ait plus de liberté.

CASSIO. — Je vous en remercie humblement. (*Sort Iago.*) Je n'ai jamais connu un Florentin plus obligeant et plus honnête.

Entre ÉMILIA.

ÉMILIA — Bonjour, mon bon lieutenant; je suis désolée du déplaisir que vous avez encouru; mais tout sera bientôt réparé. Le général et sa femme sont en train de causer de cette affaire, et elle plaide vigoureusement pour vous : le Maure répond que celui que vous avez blessé est un homme de grande renommée à Chypre, et d'une parenté puissante, et qu'il ne pouvait sans manquer de sagesse, ne pas vous destituer; mais il déclare qu'il vous aime, et qu'il n'a pas besoin d'autres sollicitations que celles de son amitié, pour le décider à saisir aux cheveux la première occasion de vous rappeler.

CASSIO. — Cependant, je vous en conjure, si cela se peut, ou si vous le jugez convenable, procurez-moi le moyen de dire quelques mots à Desdémona, seuls en tête-à-tête.

ÉMILIA. — Entrez, je vous en prie : je vais vous emmener en un lieu où vous aurez le temps d'ouvrir librement votre cœur.

CASSIO. — Je vous suis très-obligé. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, IAGO, *et* DES GENTILSHOMMES.

OTHELLO. — Donne ces lettres au pilote, Iago, et qu'il porte mes respects au sénat : cela fait, j'irai me promener du côté des ouvrages; viens m'y retrouver.

IAGO. — Bien, mon bon Seigneur, je le ferai.

OTHELLO. — Eh bien, Messieurs, allons-nous voir cette fortification?

LES GENTILSHOMMES. — Nous sommes aux ordres de Votre Seigneurie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Devant le château.

Entrent DESDÉMONA, CASSIO *et* ÉMILIA.

DESDÉMONA. — Sois assuré, mon bon Cassio, que je m'emploierai de tout mon pouvoir en ta faveur.

ÉMILIA. — Faites cela, bonne Madame; je vous garantis que ce malheur afflige mon mari comme si c'était le sien.

DESDÉMONA. — Oh! c'est un honnête garçon. N'en doutez pas, Cassio, je vous rendrai, mon époux et vous, amis comme auparavant.

CASSIO. — Généreuse Madame, quoi qu'il puisse advenir de Michel Cassio, il ne sera jamais autre chose que votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA. — Je le sais, — je vous remercie. Vous aimez mon Seigneur, vous le connaissez depuis longtemps, et soyez bien assuré qu'il ne vous tiendra à l'écart, que dans la mesure et pendant le temps qui lui seront commandés par la politique.

CASSIO. — Oui, Madame, mais cette politique peut durer si longtemps, se nourrir de prétextes si délicats et si insignifiants, se compliquer tellement par suite des circonstances, que, moi absent et ma place occupée, mon général oubliera mon affection et mes services.

DESDÉMONA. — N'aie pas peur de cela, je te réponds de ta place devant Émilia ici présente : sois bien certain que lorsque je fais une promesse d'amitié, je la tiens jusqu'au dernier iota : mon Seigneur n'aura pas de repos, je le tiendrai éveillé jusqu'à ce que je l'aie dompté, je l'accablerai de paroles à lui faire perdre patience; son lit sera comme une école, sa table comme un confessionnal; je mêlerai à toutes ses occupations la requête de Cassio : ainsi, sois confiant, Cassio; car ton solliciteur mourrait plutôt que d'abandonner ta cause.

ÉMILIA. — Madame, voici venir Monseigneur.

CASSIO. — Madame, je vais prendre mon congé.

DESDÉMONA. — Mais, reste, et écoute-moi parler.

CASSIO. — Non, pas maintenant, Madame, je suis très-mal à l'aise et incapable de servir mes propres affaires.

DESDÉMONA. — Bon, faites comme vous le jugerez convenable. (*Sort Cassio.*)

Entrent OTHELLO *et* IAGO.

IAGO. — Ah! je n'aime pas cela.

OTHELLO. — Que dis-tu?

IAGO. — Rien, Monseigneur : ou si.... je ne sais quoi.

OTHELLO. — N'était-ce pas Cassio qui s'est séparé de ma femme?

IAGO. — Cassio, Monseigneur ! Non, assurément, je ne puis croire qu'il se fût enfui ainsi comme un coupable en vous voyant venir.

OTHELLO. — Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA. — Eh bien, Monseigneur! je viens de causer ici avec un solliciteur, un homme qui languit sous votre déplaisir.

OTHELLO. — Qui voulez-vous désigner?

DESDÉMONA. — Eh votre lieutenant Cassio. Mon bon Seigneur, si j'ai grâce ou puissance pour vous émouvoir, pardonnez-lui sans plus tarder; car si ce n'est pas un homme qui vous aime sincèrement, si ce n'est pas un homme qui a péché plutôt par ignorance qu'intentionnellement, je ne sais pas reconnaître un honnête visage : je t'en prie, rappelle-le.

OTHELLO. — Est-ce lui qui s'éloignait d'ici tout à l'heure?

DESDÉMONA. — Oui, vraiment, et si humilié qu'il m'a laissé une partie de son chagrin, et que j'en souffre avec lui. Mon cher amour, rappelez-le.

OTHELLO. — Pas maintenant, douce Desdémona; une autre fois.

DESDÉMONA. — Mais cette autre fois sera-t-elle bientôt?

OTHELLO. — Aussitôt que possible, en votre considération, ma chérie.

DESDÉMONA. — Sera-ce ce soir à souper?

OTHELLO. — Non, pas ce soir.

DESDÉMONA. — Demain à dîner, en ce cas?

OTHELLO. — Je ne dînerai pas à la maison; je dois aller rejoindre les capitaines à la citadelle.

DESDÉMONA. — Eh bien alors, demain soir; ou mardi matin, ou mardi à midi, ou le soir; ou mercredi matin : je t'en prie, nomme le jour, mais que le délai n'excède pas trois jours : sur ma foi, il se repent, et cependant sa faute, — sauf si l'on tient compte de la règle qui exige, dit on, qu'à la guerre on fasse des exemples sur les meilleurs, — n'est pas une de ces fautes qui selon l'opinion commune, mérite même un blâme particulier. Quand reviendra-t-il? dites-le-moi, Othello : je m'interroge du fond de l'âme pour savoir ce que vous pourriez me demander que je vous refuserais, ou que je ne vous accorderais qu'avec cette hésitation. Comment! Michel Cassio, qui était dans la confidence de vos amours, et qui si souvent a pris votre parti lorsque je parlais de vous désavantageusement, il me faut prendre tant de peines pour le faire rappeler! Croyez-moi, je pourrais faire beaucoup....

OTHELLO. — Je t'en prie, assez : qu'il vienne quand il voudra; je ne te refuserai rien.

DESDÉMONA. — Vraiment, cela ne compte pas pour une faveur; c'est comme si je vous priais de mettre vos gants, de vous nourrir de mets, de vous tenir chaud, ou si je vous sollicitais pour que vous rendiez un service particulier à votre propre personne : vraiment, lorsque je me proposerai d'éprouver votre amour par une demande, cette demande sera pleine d'importance, difficile et terrible à accorder.

OTHELLO. — Je ne te refuserai rien : par conséquent, je t'en conjure, accorde-moi ceci, laisse-moi un instant seul avec moi même.

DESDÉMONA. — Vous refuserai-je? non : adieu, mon Seigneur.

OTHELLO. — Adieu, ma Desdémona; je te rejoins sur-le-champ.

DESDÉMONA. — Viens, Émilia. — Faites, comme le cœur vous le dira; — quoi que vous désiriez, je suis obéissante. (*Elle sort avec Émilia.*)

OTHELLO. — Excellente espiègle! que la damnation tombe sur mon âme si je ne t'aime pas! et lorsque je ne t'aimerai plus, le chaos sera revenu.

IAGO. — Mon noble Seigneur....

OTHELLO. — Que dis-tu, Iago?

IAGO. — Est-ce que Michel Cassio connaissait votre amour lorsque vous faisiez la cour à Madame?

OTHELLO. — Il l'a connu depuis le commencement jusqu'à la fin : pourquoi me demandes-tu cela?

IAGO. — Mais pour la satisfaction de ma pensée, pas pour autre chose de plus grave que cela.

OTHELLO. — Et quelle est ta pensée, Iago?

IAGO. — Je ne croyais pas qu'il l'eût connue alors.

OTHELLO. — Oh si, et il nous a servi souvent d'intermédiaire



IAGO. Veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio....

(Acte III, sc. III.)

Iago. — En vérité !

Othello. — *En vérité!* oui, en vérité. — Qu'est-ce que tu vois là dedans ? est-ce qu'il n'est pas honnête ?

Iago. — Honnête, Monseigneur !

Othello. — *Honnête!* oui, *honnête.*

Iago. — Si, Monseigneur, autant que je sache.

Othello. — Voyons, quelle est ta pensée ?

Iago. — Pensée, Monseigneur !

Othello. — *Pensée, Monseigneur!* Par le ciel, il me fait écho comme s'il y avait dans sa pensée quelque monstre trop hideux pour se montrer ! Tu veux dire quelque chose : je t'ai entendu dire tout à l'heure, que tu n'aimais pas cela, lorsque Cassio a quitté ma femme : qu'est-ce que tu n'aimais pas ? et lorsque je t'ai dit qu'il était dans mes secrets, pendant tout le cours de mes amours, tu as crié, *en vérité!* et tes sourcils se sont contractés et rejoints en forme de bourse, comme si tu avais voulu renfermer dans ton cerveau quelque horrible secret. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

Iago. — Monseigneur, vous savez que je vous aime.

Othello. — Je crois que tu m'aimes, et c'est précisément parce que je te sais plein d'affection et d'honnêteté, et que tu pèses tes mots avant de les prononcer, c'est pour cela que tes temps d'arrêt m'effrayent d'autant plus : car de telles façons d'agir sont ruses habituelles chez un coquin déloyal et menteur ; mais chez un homme juste, ce sont des révélations voilées qui s'échappent d'un cœur incapable de dominer son émotion.

Iago. — Pour ce qui est de Michel Cassio, j'oserais jurer que je le crois honnête.

Othello. — Je le crois aussi.

Iago. — Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent, ou plût à Dieu que ceux qui ne le sont pas ne ressemblassent à personne !

Othello. — C'est certain, *les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.*

Iago. — Et c'est pourquoi je crois Cassio un honnête homme.

Othello. — Non, il y en a plus que cela là dedans ; je t'en prie, exprime-moi tes pensées, telles que tu les rumines en toi-même ; donne à ta pire pensée le vêtement des pires mots.

Iago. — Mon bon Seigneur, pardonnez-moi : quoique je sois tenu à tout acte de loyale obéissance, je ne suis pas tenu à ce dont tout esclave est exempté. Exprimer mes pensées ? Parbleu, disons qu'elles sont viles et fausses, — et quel est le palais où de vilaines choses ne s'introduisent pas quelquefois ? — qui donc a un cœur si pur, que des soupçons odieux n'y tiennent pas parfois leurs séances légales et leurs assises, en compagnie des pensées vertueuses ?

Othello. — Tu conspires contre ton ami, Iago, si, le croyant outragé, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

Iago. — Je vous en conjure, comme ma supposition peut être erronée, — car je le confesse, c'est une malédiction de ma nature de soupçonner le mal, et souvent ma défiance crée des fautes qui n'existent pas, — que votre sagesse n'accorde aucune attention à un homme dont l'imagination est si apte à se tromper, et n'allez pas vous bâtir un échafaudage de troubles sur le fondement peu sûr de ses observations imparfaites. Vous laisser connaître mes pensées, cela ne vaudrait rien pour votre tranquillité et votre bien, ni pour mon honneur d'homme, mon honnêteté et ma sagesse.

Othello. — Que veux-tu dire ?

Iago. — La bonne renommée, chez l'homme et la femme, mon cher Seigneur, est le joyau le plus personnel de l'âme : quiconque me vole ma bourse, me vole de la drogue, peu de chose, rien ; c'était à moi, c'est à lui, cela avait été l'esclave de milliers d'autres ; mais celui qui me filoute de ma bonne renommée, me dérobe d'une chose qui ne l'enrichit pas, et me rend vraiment pauvre.

Othello. — Par le ciel, je connaîtrai tes pensées !

Iago. — Vous ne le pourriez pas, quand bien même mon cœur serait dans votre main ; à plus forte raison puisqu'il est en ma garde.

Othello. — Ah !

Iago. — Ô Monseigneur, prenez garde à la jalousie ; c'est le monstre aux yeux verts qui se moque de la viande dont il se nourrit : il vit heureux le cocu qui, certain de sa destinée, déteste son offenseur ; mais quelles minutes damnées compte celui qui idolâtre, et cependant doute ; qui soupçonne, et pourtant aime fortement.

Othello. — Ô misère !

Iago. — Pauvreté et contentement, c'est richesse, et richesse abondante ; mais des richesses infinies composent une pauvreté stérile comme l'hiver pour celui qui craint toujours d'être pauvre. — Ciel clément, défendez de la jalousie toutes les âmes de ma famille.

Othello. — Pourquoi, pourquoi tout cela ?

Crois-tu donc que je voudrais mener une vie de jalousie, changeant toujours de soupçon avec chaque changement de lune ? Non, une fois qu'on doute, l'état de l'âme est fixé irrévocablement. Échange-moi contre un bouc fantasque, le jour où je dévouerai mon âme à des soupçons vagues et en l'air, pareils à ceux que suggère ton insinuation. On ne me rendra pas jaloux en me disant que ma femme est belle, mange avec grâce, aime la compagnie, est libre dans ses discours, chante, joue et danse bien ; chez quiconque est vertueux, ces actions-là sont très-vertueuses : je ne tirerai pas davantage de la faiblesse de mes mérites le plus petit sujet de crainte, le plus petit doute sur sa fidélité ; car elle avait des yeux, et m'a choisi. Non, Iago, il faudra que je voie avant de douter ; lorsque je douterai, il me faudra vérifier mes doutes ; et une fois la preuve faite, eh bien alors, adieu à tout amour, ou adieu à toute jalousie !

IAGO. — Je suis heureux de cela, car maintenant j'aurai une raison de vous montrer plus franchement l'amour et le respect que je vous porte : en conséquence, pour obéir à mon devoir, recevez cet avis : — je ne parle pas encore de preuves. Veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio ; faites usage de vos yeux, sans jalousie et sans confiance : je ne voudrais pas que votre noble et franche nature fût ainsi trompée par suite de sa générosité, veillez-y : je connais bien le caractère de notre pays : à Venise, les femmes laissent voir au ciel les caprices qu'elles n'osent pas montrer à leurs maris ; toute leur conscience consiste non pas à ne pas faire, mais à tenir caché.

OTHELLO. — Crois-tu ?

IAGO. — Elle trompa son père en vous épousant ; au moment où elle semblait frissonner et avoir peur devant vos regards, c'est alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO. — C'est en effet ce qu'elle fit.

IAGO. — Ah bien, en ce cas, continuez le raisonnement : celle qui si jeune put dissimuler au point de tenir les yeux de son père aussi étroitement fermés que le cœur d'un chêne, — si étroitement qu'il prit cela pour de la magie : — mais je suis très à blâmer ; je vous demande humblement pardon de cet excès d'affection.

OTHELLO. — Je te suis à jamais obligé.

IAGO. — Je vois que cela a quelque peu troublé vos esprits.

OTHELLO. — Pas d'un brin, pas d'un brin.

IAGO. — Sur ma foi, je crois que cela vous a troublé. J'espère que vous voudrez bien considérer que ce que je vous dis vient de mon affection pour vous ; — mais je vois que vous êtes ému : je dois vous prier de ne pas donner à mes paroles de plus grosses conséquences et une plus grande étendue que celles du soupçon.

OTHELLO. — C'est ce que je ferai.

IAGO. — Si vous alliez plus loin, Monseigneur, mes paroles obtiendraient un détestable succès auquel elles ne visent pas. Cassio est mon digne ami.... Monseigneur, je vois que vous êtes ému.

OTHELLO. — Non, pas beaucoup ému : — je crois que Desdémona ne peut être qu'honnête.

IAGO. — Puisse-t-elle vivre longtemps telle ! et puissiez-vous vivre longtemps pour la croire telle !

OTHELLO. — Et cependant, quand la nature s'égare hors d'elle-même....

IAGO. — Oui, voilà le point ; aussi, pour être hardi avec vous, disons que n'avoir pas eu de goût pour tant de mariages proposés avec des hommes de son pays, de sa couleur, de sa condition, accords où nous voyons toujours tendre la nature, hum ! cela sent une âme corrompue, une odieuse désharmonie de penchants, des pensées contre nature : — mais, pardonnez-moi ; ce n'est pas d'elle précisément que j'entends parler, et cependant je craindrais que son âme, revenant à un jugement plus froid, n'arrivât à vous comparer aux hommes de son pays, et ne se repentît peut-être.

OTHELLO. — Adieu, adieu : si tu en aperçois davantage, fais-m'en connaître davantage ; mets ta femme en observation : laisse-moi, Iago.

IAGO. — Monseigneur, je prends mon congé. (*Il fait mine de s'éloigner.*)

OTHELLO. — Pourquoi me suis-je marié ? Cet honnête individu en voit et en sait incontestablement plus long, beaucoup plus long qu'il n'en dit.

IAGO, *revenant.* — Monseigneur, je voudrais supplier Votre Honneur de ne pas scruter plus avant cette affaire ; laissez cela au temps : quoiqu'il soit convenable que Cassio aie sa place, — car, à coup sûr, il la remplit avec une grande habileté, — cependant, s'il vous plaît de le tenir quelque temps à l'écart, vous pourrez par là le découvrir, lui et ses moyens : remarquez si votre femme insiste pour sa réinstallation avec vigueur, importunité et véhémence : on verra par là bien des choses. En attendant, tenez-moi pour trop préoccupé de mes craintes, — comme j'ai grande

cause de croire que je le suis, — et j'en conjure Votre Honneur, regardez-la comme innocente.

Othello. — Crois que j'aurai de l'empire sur moi-même.

Iago. — Je prends une seconde fois mon congé.

Othello. — Ce garçon est d'une excessive honnêteté, et il sait pénétrer avec un esprit éclairé les secrets mobiles humains. Si je découvrais qu'elle est un faucon rebelle, quand bien même ses attaches seraient les fibres de mon cœur, je la lâcherais, et je la laisserais sous le vent, libre de chercher proie à l'aventure. C'est peut-être parce que je suis noir, et que je n'ai pas ces dons doucereux de conversation que possèdent les Messieurs de boudoir; c'est peut-être parce que je descends la pente des années, — mais ce n'est pas encore très-sensible : — allons, elle s'est détachée; je suis trompé, et ma seule consolation doit être de l'exécrer. Ô malédiction du mariage! faut-il que nous puissions nous dire les maîtres de ces délicates créatures, et non de leurs appétits! J'aimerais mieux être un crapaud, et vivre des vapeurs d'une prison, que d'abandonner un coin de la chose que j'aime à l'usage d'autrui. Cependant, c'est là la malédiction des grands; ils ont moins de priviléges que les gens bas; c'est une destinée aussi inévitable que la mort : ce malheur cornu nous est prédestiné à l'heure même où nous venons au monde. Voici Desdémona qui vient; — si elle est perfide, oh bien alors, le ciel se moque de lui-même! Je ne puis pas le croire.

Rentrent DESDÉMONA *et* ÉMILIA.

Desdémona. — Eh bien, que se passe-t-il donc, mon cher Othello? Votre dîner et les nobles insulaires que vous avez invités attendent votre présence.

Othello. — Je suis à blâmer.

Desdémona. — Pourquoi parlez-vous d'une voix si faible? Est-ce que vous n'êtes pas bien?

Othello. — J'ai mal au front, là.

Desdémona. — C'est excès de veilles; cela va se dissiper; laissez-moi seulement le bander, et d'ici à une heure tout ira bien.

Othello. — Votre mouchoir est trop petit. (*Il enlève le mouchoir de son front, elle le laisse tomber.*) Laissez cela. Allons, je vous suis.

Desdémona. — Je suis vraiment chagrine que vous ne soyez pas bien. (*Sortent Othello et Desdémona*).

Émilia. — Je suis charmée d'avoir trouvé ce mouchoir : c'est le premier souvenir qu'elle ait reçu du Maure : mon baroque mari m'a cajolé cent fois pour que je le volasse; mais elle aime tant ce cadeau, — car il la conjura de le garder toujours, — qu'elle le porte perpétuellement sur elle pour l'embrasser et causer avec lui. Je vais en faire copier un sur ce modèle, et le donner à Iago; ce qu'il en veut faire, le ciel le sait, non pas moi : moi je ne veux autre chose que satisfaire sa fantaisie.

Rentre Iago.

Iago. — Eh bien, que faites-vous là toute seule?

Émilia. — Ne grondez pas; j'ai pour vous certaine chose.

Iago. — Une chose pour moi! c'est chose commune....

Émilia. — Hé?

Iago. — D'avoir une sotte femme.

Émilia. — Oh, est-ce tout? Que me donnerez-vous maintenant pour ce mouchoir?

Iago. — Quel mouchoir?

Émilia. — *Quel mouchoir!* parbleu ce mouchoir que le Maure donna comme premier cadeau à Desdémona; ce mouchoir que vous m'avez si souvent conseillé de voler.

Iago. — Est-ce que tu le lui as volé?

Émilia. — Non, ma foi; elle l'a laissé tomber par mégarde, et comme j'étais là, j'ai profité de cette occasion favorable pour le ramasser. Regardez, le voici.

Iago. — Tu es une bonne fille; donne-le-moi.

Émilia. — Que voulez-vous donc en faire pour m'avoir si ardemment pressée de le filouter?

Iago, *lui arrachant le mouchoir.* — Et parbleu, qu'est-ce que cela vous fait?

Émilia. — Si ce n'est pas pour quelque projet important, rends-le-moi : pauvre Dame! elle va devenir folle lorsqu'elle s'apercevra qu'il lui manque.

Iago. — Ayez soin qu'on ne vous soupçonne pas : j'en ai besoin. Allez, laissez-moi. (*Sort Émilia.*) Je vais égarer ce mouchoir dans le logement de Cassio et le lui laisser trouver. Des bagatelles aussi légères que l'air sont pour le jaloux des preuves aussi puissantes que les affirmations de la Sainte Écriture : cela peut amener quelque chose. Le Maure s'altère déjà sous l'influence de mon



EMILIA. Que me donnerez-vous maintenant pour ce mouchoir?
IAGO. Quel mouchoir?
(Acte III, sc III.)

poison : les lubies dangereuses sont par nature des poisons qui d'abord ont à peine un goût désagréable, mais qui, après avoir quelque peu agi sur le sang, brûlent comme des mines de soufre. — Je disais donc? — Tenez, le voici qui vient! Ni le pavot, ni la mandragore, ni toutes les drogues soporifiques du monde, ne te rendront jamais à ce doux sommeil que tu possédais hier.

Rentre OTHELLO.

OTHELLO. — Ah! ah! fausse envers moi!

IAGO. — Allons, allons, général! ne songez plus à cela.

OTHELLO. — Arrière! va-t'en! tu m'as étendu sur le chevalet : — je jure qu'il vaut mieux être beaucoup trompé que de le savoir un peu.

IAGO. — Qu'est-ce donc, Monseigneur?

OTHELLO. — Quel sentiment avais-je de ses heures furtives de luxure? Je ne voyais pas cela, je n'y pensais pas, cela ne me faisait pas souffrir : la nuit dernière, j'ai bien dormi; j'étais joyeux et d'esprit libre; je ne trouvais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio. Qu'on n'apprenne pas qu'il est dérobé à celui que l'on vole, et si la chose volée ne lui manque pas, il n'est pas volé du tout.

IAGO. — Je suis désolé d'entendre cela.

OTHELLO. — J'aurais été heureux, quand bien même tout le camp, pionniers y compris, aurait joui de son doux corps, pourvu que je n'eusse rien su. Oh! maintenant, adieu pour toujours à la tranquillité d'âme! adieu au contentement! adieu aux bataillons empanachés, et aux grandes guerres qui font de l'ambition une vertu! Oh! adieu, adieu au coursier hennissant, et à la trompette aiguë, et au tambour qui réveille l'ardeur de

l'âme, et au fifre qui perce l'oreille, et aux royales bannières, et à toutes ces choses qui font l'orgueil, la pompe, et l'appareil des glorieuses guerres! Et vous, machines meurtrières dont les bouches cruelles imitent les redoutables clameurs de l'immortel Jupiter, adieu! la carrière d'Othello est finie!

Iago. — Est-ce possible? — Monseigneur....

Othello. — Scélérat, ne manque pas de me donner la preuve que ma bien-aimée est une putain, n'y manque pas; donne-m'en la preuve oculaire, ou bien (*il le saisit à la gorge*), par le prix de l'âme immortelle de l'homme, il aurait mieux valu pour toi être né chien que d'avoir à répondre à ma colère éveillée!

Iago. — Les choses en sont-elles venues là?

Othello. — Fais-moi voir cela; ou à tout le moins, prouve-le de telle sorte, que la preuve ne laisse ni détail ni circonstance où le doute puisse s'accrocher, ou malheur à ta vie!

Iago. — Mon noble Seigneur....

Othello. — Si tu fais cela pour la calomnier et me torturer, ne prie jamais plus; abdique toute humanité; entasse les horreurs sur les horreurs, commets des actes à faire pleurer le ciel et à étonner la terre; car tu ne peux rien ajouter à ta damnation qui dépasse cela!

Iago. — O grâce divine! ô ciel, pardonnez-moi! Êtes-vous un homme? avez-vous âme ou sentiment? — Dieu soit avec vous; acceptez ma démission. O misérable imbécile qui t'arranges pour faire de ton honnêteté un vice! O monde monstrueux! apprends, apprends, ô monde, combien il est peu sûr d'être droit et honnête. — Je vous remercie de ce profit; et désormais je n'aimerai aucun ami, puisque l'affection engendre de telles offenses.

Othello. — Non, reste: — tu devrais être honnête.

Iago. — Je devrais être sage; car l'honnêteté est une sottise, et perd toujours ses peines.

Othello. — Par l'univers, je crois que ma femme est honnête, et je crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es juste, et je crois que tu ne l'es pas! Je veux avoir quelque preuve: son nom qui était aussi frais que le visage de Diane, est maintenant aussi barbouillé et aussi noir que mon propre visage. S'il y a des cordes, des couteaux, des poisons, du feu, des rivières qui puissent noyer, je ne supporterai pas cela. Que je voudrais avoir satisfaction!

Iago. — Je vois, Seigneur, que vous êtes dévoré par la passion: je me repens de vous avoir jeté dans cet état. Vous voudriez avoir satisfaction?

Othello. — *Je voudrais!* certes je le voudrais.

Iago. — Et vous le pouvez: mais comment? Comment voudriez-vous que fût cette satisfaction, Monseigneur? voudriez-vous que le témoin, bouche béante, fût là bêtement à la regarder enjamber!

Othello. — Mort et damnation! oh!

Iago. — Ce serait, je crois, une entreprise difficile et ennuyeuse que de les amener à se laisser surprendre ainsi: du diable si jamais d'autres yeux que les leurs les verront sur le traversin! Eh bien alors, quoi? comment faire? que vous dirai-je? où est la satisfaction? Il est impossible que vous surpreniez une telle chose, quand bien même ils seraient aussi peu retenus que des boucs, aussi chauds que des singes, aussi brutaux que des loups effrontés, et aussi imprudemment sots que des ignorants naïfs en état d'ivresse. Mais, cependant, je vous le dis, si l'induction et de fortes circonstances qui conduisent directement aux portes de la vérité peuvent vous donner satisfaction, vous pouvez l'obtenir.

Othello. — Donne-moi la preuve palpable qu'elle elle est déloyale.

Iago. — Je n'aime pas cet office-là; mais puisque je suis entré si avant dans cette affaire, — piqué par la folie de l'honnêteté et par l'amitié, — j'irai plus loin encore. J'étais couché dernièrement avec Cassio, et comme je souffrais d'une rage de dents, je ne pouvais dormir. Il y a des gens qui ont l'âme si peu discrète, que dans leurs sommeils, ils marmottent de leurs affaires, et Cassio est de ceux-là. Je l'entendis qui disait en dormant: « Charmante Desdémona, soyons prudents; cachons nos amours. » Et alors, Seigneur, il saisissait et tordait ma main, criait: « O douce créature! » et puis m'embrassait avec force, comme s'il eût voulu arracher par les racines des baisers qui auraient poussé sur mes lèvres; puis il a passé sa jambe sur ma cuisse, et a soupiré, et m'a embrassé; et alors il a crié: « Oh! maudite soit la destinée qui t'a donnée au Maure! »

Othello. — Oh! monstrueux! monstrueux!

Iago. — Mais, ce n'était qu'un rêve.

Othello. — Oui, mais qui dénotait une chose

précédemment accomplie ; c'est un indice singulièrement probant, quoique ce ne soit qu'un rêve.

Iago. — Et cela peut aider à augmenter le volume d'autres preuves qui paraissent trop minces.

Othello. — Je la mettrai en pièces.

Iago. — Certes, mais soyez prudent : nous ne voyons pas que rien soit encore fait ; il se peut qu'elle soit honnête encore. Dites-moi seulement ceci, — n'avez-vous jamais vu à la main de votre femme un mouchoir avec un dessin de fraises ?

Othello. — Je lui en ai donné un de ce genre ; ce fut mon premier présent.

Iago. — Cela, je n'en sais rien, mais j'ai vu un mouchoir de ce genre, — et ce mouchoir je suis sûr qu'il était à votre femme, — dont Cassio se servait aujourd'hui pour s'essuyer la barbe.

Othello. — Si c'est celui-là.....

Iago. — Si c'est celui-là, ou tout autre lui appartenant, cela parle contre elle avec les autres preuves.

Othello. — Oh ! pourquoi le manant n'a-t-il pas quarante mille existences ? — une seule est trop pauvre, trop faible pour ma vengeance ! Maintenant je vois que c'est vrai. Regarde un peu, Iago ; je souffle vers le ciel tout mon amour passionné : il est parti ! Lève-toi, noire vengeance, du fond de l'enfer ! Cède à la tyrannie de la haine ta couronne et le trône de mon cœur, ô amour ! gonfle-toi, mon sein, sous la cargaison que tu portes, car elle est composée de langues d'aspics !

Iago. — Contenez-vous cependant.

Othello. — Oh ! du sang, du sang, du sang !

Iago. — Patience, vous dis-je ; vous changerez peut-être de sentiment.

Othello. — Jamais, Iago. Comme la mer du Pont dont les courants glacés et la course en avant ne connaissent jamais le reflux, mais continuent droit leur chemin vers la Propontide et l'Hellespont ; ainsi mes pensées sanguinaires, emportées d'un pas violent, ne retourneront jamais en arrière, ne reflueront jamais vers l'humble amour, jusqu'à ce qu'elles se soient englouties dans une vengeance immense proportionnée à l'offense. A cette heure, par ce ciel de marbre là-bas, j'engage ma promesse pour l'exécution religieuse d'un serment sacré. (*Il s'agenouille.*)

Iago. — Ne vous relevez pas encore. (*Il s'agenouille.*) Soyez témoins, ô vous, lumières éternellement brûlantes en haut, et vous, éléments qui nous enveloppez de toutes parts, soyez témoins qu'ici Iago met au service d'Othello outragé les armes de son esprit, de ses mains, de son cœur ! Qu'il commande, et quelque sanglante que soit l'œuvre, obéir sera pour moi acte de compatissante bonté !

Othello. — J'accueille ton affection, non avec de vains remercîments, mais en l'acceptant de plein cœur, et je veux immédiatement la mettre à l'épreuve : d'ici à trois jours, apprends-moi que Cassio ne vit plus.

Iago. — Mon ami est mort : c'est chose faite à votre requête ; mais qu'elle vive.

Othello. — Qu'elle soit damnée, la perfide catin ! qu'elle soit damnée ! Allons, viens avec moi en un lieu à l'écart ; je vais me retirer afin de chercher des moyens de mort rapide pour la belle diablesse. Maintenant, tu es mon lieutenant.

Iago. — Je suis à vous pour toujours. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Devant le château.

Entrent DESDÉMONA, ÉMILIA, *et* le bouffon.

Desdémona. — Savez-vous, maraud, où le lieutenant Cassio a son appartement ?

Le bouffon. — Je n'ose pas dire qu'il ait un appartement quelque part.

Desdémona. — Pourquoi, l'ami ?

Le bouffon. — Il est soldat, et dire à un soldat qu'il *a parte ment*, c'est risquer de se faire poignarder.

Desdémona. — Allons donc ; où loge-t-il ?

Le bouffon. — Vous dire où il loge serait vous dire où je mens.

Desdémona. — Peut-on tirer quelque sens de ces paroles ?

Le bouffon. — Je ne sais pas où il loge ; lui inventer un logement, et dire qu'il a appartement ici ou là, serait pour moi mentir par la gorge.

Desdémona. — Pouvez-vous le demander et vous édifier à ce sujet ?

Le bouffon. — Je catéchiserai le monde à son propos, c'est-à-dire que je ferai des questions, et que je vous répondrai d'après ce qu'on me dira.

Desdémona. — Cherchez-le, ordonnez-lui de venir ici ; dites-lui que j'ai sollicité mon Seigneur à son sujet, et que j'espère que tout ira bien.

Le bouffon. — Faire cela rentre dans le cercle des choses que peut embrasser l'esprit d'un homme



Othello. Donnez-moi votre main : cette main est moite, Madame.
Desdémona. Elle n'a pas encore senti l'âge, ni connu le chagrin.
(Acte III; sc. iv.)



Cassio. Aimable Bianca, copiez-moi ce modèle.
Bianca. O Cassio, d'où cela vient-il? (Acte III, sc iv.)

et par conséquent je vais essayer de le faire. (*Il sort*).

Desdemona. — Où ai-je pu perdre ce mouchoir, Émilia?

Émilia. — Je ne sais pas, Madame.

Desdémona. — Crois-moi, j'aurais mieux aimé perdre ma bourse pleine de *crusades ;* car si mon noble Maure n'était pas d'une âme loyale, et exempt de cette bassesse dont sont faits les êtres jaloux, c'en serait assez pour lui donner de mauvaises pensées.

Émilia. — N'est-il pas jaloux?

Desdémona. — Qui, lui? Je pense que le soleil sous lequel il est né a séché en lui de telles humeurs.

Émilia. — Regardez, le voici qui vient.

Desdémona. — Je ne veux pas le laisser tranquille maintenant, jusqu'à ce que Cassio soit rappelé auprès de lui.

Entre OTHELLO.

Desdémona. — Comment allez-vous, Monseigneur?

Othello. — Bien, ma bonne Dame. (*A part.*) Oh! que dissimuler est chose difficile! — Comment allez-vous, Desdémona?

Desdémona. — Bien, mon Seigneur.

Othello. — Donnez-moi votre main : cette main est moite, Madame.

Desdémona. — Elle n'a pas encore senti l'âge ni connu le chagrin.

Othello. — Elle témoigne d'un cœur riche et libéral : — chaude, chaude, et moite : cette main-ci requiert la claustration de la liberté, le jeûne, la prière, beaucoup de mortifications, des exercices de dévotion; car il y a là un jeune diable qui sue facilement, et qui d'ordi-

naire se révolte. C'est une bonne main, une main franche.

Desdémona. — Vous avez bien le droit de parler ainsi, vraiment; car ce fut cette main qui vous donna mon cœur.

Othello. — C'est une main généreuse : autrefois c'étaient les cœurs qui donnaient les mains ; mais notre nouveau blason dit les mains, non les cœurs.

Desdémona. — Je ne puis parler de cela. Voyons maintenant, votre promesse?

Othello. — Quelle promesse, ma poulette?

Desdémona. — J'ai envoyé avertir Cassio d'avoir à venir vous parler.

Othello. — J'ai un violent et vilain rhume qui me gêne ; prête-moi ton mouchoir.

Desdémona. — Voici, mon Seigneur.

Othello. — Celui que je vous ai donné.

Desdémona. — Je ne l'ai pas sur moi.

Othello. — Non ?

Desdémona. — Non, en vérité, mon Seigneur.

Othello. — C'est une faute. Une Égyptienne donna ce mouchoir à ma mère ; c'était une magicienne, et elle pouvait presque lire à découvert les âmes des personnes : elle dit à ma mère, que tant qu'elle le conserverait, il la rendrait aimable, et soumettrait entièrement mon père à son amour ; mais que, si elle le perdait, ou que si elle le donnait, l'œil de mon père se détournerait d'elle avec exécration, et que son âme se mettrait en chasse de nouvelles fantaisies. En mourant, elle me le donna, et me recommanda, lorsque ma destinée voudrait que je me mariasse, de le donner à ma femme C'est ce que j'ai fait, et ayez-en grand soin ; chérissez-le comme la prunelle précieuse de vos yeux ; l'égarer ou le donner serait une perte que rien ne pourrait égaler.

Desdémona. — Est-ce possible?

Othello. — C'est la vérité : il y a de la magie dans son tissu ; une sibylle qui a vu le soleil accomplir deux cents de ses voyages tissa cette toile dans sa fureur prophétique ; les vers qui produisirent la soie avaient été enchantés, et cette soie fut teinte dans de l'essence de momie provenant de cœurs de jeunes filles et conservée par des savants.

Desdémona. — Vraiment ! est-ce exact?

Othello. — Très-véritable, par conséquent ayez-en grand soin.

Desdémona. — Alors plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu !

Othello. — Ah ! pourquoi ?

Desdémona. — Pourquoi parlez-vous ainsi précipitamment et comme transi ?

Othello. — Est-ce qu'il est perdu ? est-ce que vous ne l'avez plus ? parlez, est-il égaré?

Desdémona. — Le ciel nous bénisse !

Othello. — Que dites-vous ?

Desdémona. — Il n'est pas perdu ; mais quand bien même il le serait?

Othello. — Comment !

Desdémona. — Je dis qu'il n'est pas perdu.

Othello. — Allez me le chercher, laissez-le-moi voir.

Desdémona. — Eh bien, c'est ce que je ferai, Seigneur, mais non pas maintenant. C'est une ruse pour esquiver ma requête : je vous en prie, que Cassio soit rappelé.

Othello. — Allez me chercher le mouchoir : mon esprit s'égare.

Desdémona. — Voyons, voyons, vous ne trouverez jamais un homme plus capable.

Othello. — Le mouchoir !

Desdémona. — Je vous en prie, parlez-moi de Cassio.

Othello. — Le mouchoir !

Desdémona. — Un homme qui toute sa vie a fondé sa fortune sur votre amitié, qui a partagé vos dangers....

Othello. — Le mouchoir !

Desdémona. — En vérité, vous êtes à blâmer.

Othello. — Arrière ! (*Il sort.*)

Émilia. — Cet homme n'est-il pas jaloux ?

Desdémona. — Je n'avais encore rien vu de semblable. A coup sûr, il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce mouchoir ; je suis très-malheureuse de l'avoir perdu.

Émilia. — Ce n'est qu'au bout d'un an ou deux qu'un homme se montre ce qu'il est : ils sont tous de simples estomacs, et nous sommes toutes de simple nourriture ; ils nous mangent gloutonnement, et lorsqu'ils sont gorgés, ils nous vomissent. Voyez, voici Cassio et mon mari.

Entrent CASSIO *et* IAGO.

Iago. — Il n'y a pas d'autre moyen ; c'est elle qui doit faire cela : ô bonheur ! la voici : allez à elle, et importunez-la.

Desdémona. — Eh bien, mon bon Cassio, quelles nouvelles avez-vous à me donner vous concernant?

Cassio. — Madame, j'en suis toujours à ma

première demande : je vous en conjure, faites que par votre gracieuse intercession, je puisse revivre, et rentrer dans l'affection de celui que j'honore entièrement et avec tout le respect de mon cœur. Je voudrais être fixé au plus tôt : si mon offense est d'un ordre si grave que ni mes services passés, ni mes regrets présents, ni le dévouement que je me propose pour l'avenir ne peuvent me servir de rançon pour me regagner son amour, eh bien, savoir cela doit être au moins mon bénéfice ; alors je me résignerai à cette nécessité à contre-cœur, et je m'embarquerai dans une nouvelle carrière, en m'abandonnant à la protection de la fortune.

Desdémona. — Hélas ! trois fois noble Cassio, mes supplications pour le quart d'heure n'ont pas de succès ; mon Seigneur n'est plus tout à l'heure mon Seigneur, et si son visage était aussi changé que son humeur, je ne le reconnaîtrais pas. M'aident toutes les âmes saintes autant que j'ai plaidé pour vous, et avec une ardeur et une liberté qui m'ont conduit tout au bord de son déplaisir ! Il vous faut prendre patience quelque temps : je ferai ce que je pourrai, et je ferai plus pour vous que je n'oserais faire pour moi-même : que cela vous suffise.

Iago. — Est-ce que Monseigneur est en colère ?

Émilia. — Il vient de sortir d'ici à l'instant même, et à coup sûr dans une étrange inquiétude.

Iago — Peut-il être en colère ? je l'ai vu lorsque le canon faisait sauter en l'air ses régiments, et que pareil à un diable il arracha de son bras son propre frère ; — et il est en colère ? Alors c'est une chose d'importance : je vais aller le trouver ; il y a quelque chose de grave, ma foi, s'il est en colère.

Desdémona. — Fais cela, je t'en prie. (*Sort Iago.*) A coup sûr, c'est quelque affaire d'État, quelque nouvelle venue de Venise, ou quelque complot sourdement tramé dont il aura eu la révélation ici à Chypre, qui aura troublé la clarté de son esprit ; et dans de tels cas, bien que les grandes choses soient l'objet véritable des âmes humaines, il leur faut lutter cependant avec les choses inférieures. C'est tout à fait ainsi ; ayons mal au doigt, et ce mal va communiquer aux autres membres qui sont sains une sensation de souffrance. Certainement nous devons penser que les hommes ne sont pas des dieux, et nous ne devons pas nous attendre toujours à ces égards qui sont bons pour le jour des noces. Grondemoi bien fort, Émilia ; vilaine guerrière que j'étais, j'étais en train d'accuser sa dureté devant le tribunal de mon âme, mais maintenant je vois que j'avais suborné le témoin, et qu'il est faussement accusé.

Émilia. — Prions le ciel que ce soient des affaires d'État, comme vous le pensez, et non pas quelque lubie ou quelque sottise de jalousie vous concernant.

Desdémona. — Hélas ! bon Dieu, je ne lui en ai jamais donné motif !

Émilia. — Mais les âmes jalouses ne se payent pas de cette innocence ; elles ne sont pas toujours jalouses par raison, elles sont jalouses parce qu'elles sont jalouses : la jalousie est un monstre qui s'engendre de lui-même et qui naît de lui-même.

Desdémona. — Le ciel préserve l'âme d'Othello de ce monstre !

Émilia. — Adieu, Madame !

Desdémona. — Je vais aller le chercher. — Cassio, faites un tour de promenade par ici ; si je le trouve en bonnes dispositions, je plaiderai votre cause, et je m'efforcerai de tout mon pouvoir de la gagner.

Cassio. — Je remercie humblement Votre Grâce. (*Sortent Desdémona et Émilia.*)

Entre BIANCA.

Bianca. — Dieu vous garde, ami Cassio !

Cassio. — Que faites-vous donc dehors ? Comment allez-vous, ma très-belle Bianca ? Sur ma foi, mon doux amour, j'allais de ce pas chez vous.

Bianca. — Et moi j'allais à votre logement, Cassio. Comment ! ne pas venir de toute une semaine ? sept jours et sept nuits ? cent soixante heures ? Et les heures d'absence d'un amant sont plus ennuyeuses cent soixante fois que celles du cadran ! Oh ! qu'elles sont fatigantes à compter !

Cassio. — Pardonnez-moi, Bianca ; j'ai été tout ce temps-là accablé de pensées de plomb, mais je réglerai ce compte d'absence par des visites plus assidues. Aimable Bianca, copiez-moi ce modèle-ci. (*Il lui donne le mouchoir de Desdémona.*)

Bianca. — Ô Cassio, d'où cela vient-il ? c'est quelque cadeau d'une nouvelle amie : maintenant je comprends la cause de cette cruelle absence. Ah ! les choses en sont là bien, bien.

CASSIO. — Allons donc, femme! jetez-moi au visage du diable qui vous les a données, vos viles suppositions. Voilà que vous êtes jalouse, parce que vous supposez que c'est un souvenir de quelque maîtresse. Non, sur ma bonne foi, Bianca.

BIANCA. — Eh bien alors, d'où cela vient-il?

CASSIO. — Je n'en sais rien non plus : je l'ai trouvé dans ma chambre. J'aime beaucoup cet ouvrage, et avant qu'il soit réclamé, — comme il est assez probable qu'il le sera, — je voudrais en avoir une copie : prenez-le, et faites cela; et laissez-moi pour l'instant.

BIANCA. Vous laisser! pourquoi?

CASSIO. — J'attends ici le général, et ce n'est ni mon intérêt, ni mon désir qu'il me voie avec une femme.

BIANCA — Pourquoi, je vous prie?

CASSIO. — Ce n'est point parce que je ne vous aime pas.

BIANCA. — Mais c'est parce que vous n'aimez pas *moi*. Je vous en prie, conduisez-moi un bout de chemin, et dites-moi si je vous verrai ce soir.

CASSIO. — Je ne puis pas vous conduire bien loin, car il faut que j'attende ici : mais je vous verrai bientôt.

BIANCA. — C'est bon; il faut bien que je cède à la circonstance

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Chypre. — Devant le château.

Entrent OTHELLO *et* IAGO.

IAGO. — Pouvez-vous bien penser ainsi?

OTHELLO — *Penser ainsi*, Iago!

IAGO. — Comment! parce qu'on donne un baiser en particulier?

OTHELLO. — Un baiser que rien n'autorise.

IAGO. — Ou parce qu'on sera restée nue au lit avec son ami, une heure ou davantage, sans penser à mal?

OTHELLO. — Nue au lit, et sans penser à mal, Iago! c'est user d'hypocrisie avec le diable : ceux qui ont des intentions vertueuses, et qui agissent néanmoins ainsi, le diable tente leur vertu, et eux tentent le ciel.

IAGO. — S'ils ne font rien, ce n'est qu'une étourderie vénielle : mais si je donne à ma femme un mouchoir.. .

OTHELLO. — Eh bien quoi, alors?

IAGO. — Eh bien alors, il est à elle, Monseigneur : et s'il est à elle, elle peut bien, je pense, le donner à n'importe qui.

OTHELLO. — Elle est gardienne de son honneur aussi; peut-elle le donner?

IAGO. — Son honneur est une essence qu'on ne voit pas; il arrive bien souvent que ceux qui ne l'ont pas sont précisément ceux qui l'ont : mais pour le mouchoir....

OTHELLO. — Par le ciel, je l'aurais bien volontiers oublié : — tu disais, — Oh, cela revient à ma mémoire comme revient sur une maison infectée, le corbeau prédisant malheur à tous, — tu disais qu'il avait mon mouchoir.

IAGO. — Oui, qu'est-ce que cela prouve?

OTHELLO. — Mais ce n'est déjà pas bien joli.

IAGO. — Comment donc! si je vous avais dit que je l'avais vu vous faire tort? ou que je l'avais entendu dire, — car il y a de tels drôles qui lorsqu'ils ont par leurs sollicitations importunes, ou par leurs comédies de passion, persuadé ou attendri quelque maîtresse, ne peuvent s'empêcher de babiller...

OTHELLO. — A-t-il dit quelque chose?

IAGO. — Oui, Monseigneur, mais pas plus qu'il n'en démentira, soyez-en sûr.

OTHELLO. — Qu'a-t-il dit?

ouet vole, mais pour aller frapper le hêtre; d'ailleurs, il gle en conscience, et gravement, de son côté, Don Quichotte vient pour mettre fin à l'excès d'un tel dévouement.

ous ne parlons point des dessins qui ont surtout un mérite resque et descriptif. Ils abondent, et sont de main de re. M. Doré a couru toute l'Espagne (les lecteurs du *Tour nonde* en savent quelque chose), ce qui lui a permis de ner à ses dessins un remarquable caractère de vérité locale. i est quelques-uns d'exceptionnellement beaux. Nous cite-, entre autres, le Moulin à foulon (p. 180 du premier me), l'arrivée de Don Quichotte dans la Sierra Morena 214), l'exploit de Diego Garcia de Paredes, qui seul, à la d'un pont, avec une épée à deux mains, arrête toute une ée (p. 336). Dans l'histoire du Captif, il y a un dessin e rue d'Alger qui donne l'illusion de la couleur. Le dessin a page 525 (premier volume), représentant le lac de poix tous les monstres fantastiques qui y grouillent, rappelle imaginations étonnantes de l'illustration de Dante, et à la 533 nous voyons une salle gothique, d'une richesse d'or-ents éblouissante, dessinée avec ce soin du détail et cette ision que l'on admire dans les œuvres analognes de Thé-l.

ous l'avons dit et nous le répétons, en s'attaquant à Don chotte, M. Doré trouvait certainement un sujet très-attrayant, -riche, très-fécond; mais ce sujet n'était pas sans offrir un ger réel. Il n'est pas de livre qui ait moins besoin que Don chotte du surcroît d'agrément que peut donner une main tiste, si habile qu'elle soit. Il a par lui-même tant de me qu'il peut sembler tout à fait inutile, sinon téméraire, vouloir ajouter quelque chose. Il fallait, pour y réussir, re pas médiocrement hardi, habile et heureux.

Ed. Goumy.

uelle qu'ait été la première intention de Cervantès en com-çant son *Don Quichotte,* et en supposant qu'il n'ait pas eu ord d'autre intention que d'opposer le bon sens de Sancho folie de l'ingénieux hidalgo de la Manche, ce grand esprit pas tardé à s'apercevoir que la raison égoïste et grossière ait pas si supérieure à l'extravagance chevaleresque et dés-ressée.

on Quichotte débute par être ridicule, raillé, humilié, rossé outes les façons, à coups de lances, à coups de bâtons, à ps de pierres, à coups de lampes, à coups de cornes. Mais ntôt le poète réfléchit que s'en aller par les chemins au se-rs de tous les affligés, provoquer à soi seul tous les oppres-rs, se jeter sans hésitation contre une armée, c'est absurde, s c'est héroïque. Don Quichotte n'en a pas moins provoqué rais géants, parce que les géants se trouvent être des mou-à vent. Il ouvre la cage des lions et les attend. En dehors sa manie, il n'a que des qualités : il est libéral, actif, dur à peine, bienveillant, respectueux avec les femmes, fier avec hommes. Cervantès fait à cette démence une couronne de es les vertus.

t à côté de l'idéal juché sur son haut cheval maigre, le bon s trotte lourdement sur son âne. Sancho lève les épaules méprises de son maître; il ne prend pas, lui, les moulins r des géants, il méprise les chimères, il ne connaît que ce emplit le ventre ou la bourse, il est prudent, il est pratique qu'à être un peu filou, il ne s'éreinte pas à chercher le pro-taire des écus d'or qu'il trouve dans les valises, il voit très-rement que Don Quichotte n'a pas sa raison; — seulement Quichotte n'a qu'à lui faire un signe, aussitôt cet homme si e et si clairvoyant plante là sa charrue, sa femme et sa fille, a chercher les jeûnes et les coups de bâton à la suite d'un fou. 'est là, selon nous, le caractère de l'admirable roman de vantès, que le positif tout seul y soit aussi fou que l'idéal t seul, et de la même folie.

ans aucun doute, l'idéal doit tenir compte de la réalité; la tière existe, et il y a insanité d'esprit à oublier que l'homme n corps; mais il ne faut pas non plus que le corps tue l'âme, le positif se croie tout, et que l'occupation terrestre sup-me l'aspiration à l'infini. Parce que le poids de la chair nous he au sol, ce n'est pas un motif de nous y coucher à plat tre. Haut le front! Les pieds à terre, les yeux au ciel, que corps et l'âme s'associent. Que Don Quichotte et Sancho ent compagnons de route. Et que Sancho ne soit que l'écuyer!

Un des plus beaux livres qui se puissent donner au jour de l'an est certainement le *Don Quichotte illustré*, que publie la maison Hachette. Trois cent soixante-dix dessins de Gustave Doré, dont *cent quatorze* grandes compositions, font vivre aux yeux tous les personnages et toutes les scènes de ce drame si simple et si multiple, depuis la bibliothèque où la chimère vient entraîner Don Quichotte à sa première sortie jusqu'au lit de mort où la réalité vient le chercher pour le dernier départ.

(*Rappel* du 26 décembre 1869.) A. Vacquerie.

La mode est en ce moment aux ouvrages illustrés et publiés par livraisons, et en cela le goût public n'a pas tort. L'illustration est le commentaire, le complément presque indispensable du livre. Dans les ouvrages historiques elle fait revivre pour ainsi dire une civilisation évanouie, elle ressuscite dans leur costume et dans leurs habitudes des personnages dont l'écrivain n'a pu saisir que le côté moral; dans les œuvres d'imagination, elle complète le poëte ou le romancier, elle traduit ces scènes de la vie intime dont l'auteur a laissé le développement à l'imagination du lecteur. Quant au mode de la publication en livraisons, nous n'avons pas besoin d'insister sur les avantages qu'il offre : si d'un côté il présente de grandes facilités pour le paiement, de l'autre il favorise la lecture des ouvrages achetés; on recule devant un gros volume à entamer, mais on lit avec avidité un fascicule, attendu souvent avec la même impatience qu'un feuilleton. Parmi les nombreuses publications de ce genre, nous croyons devoir en signaler à nos lecteurs deux qui se distinguent des autres, moins encore par le mérite intrinsèque de l'œuvre que par le cachet tout à fait artistique des illustrations qui les accompagnent. C'est *Don Quichotte* et *Shakespeare* que fait paraître en ce moment la librairie Hachette.

Don Quichotte n'est pour nous qu'un héros de fantaisie dont les folies et les excentricités nous amusent; en Espagne, il a été longtemps, même après Cervantès, une satire très-vraie, une raillerie très-piquante des mœurs de sa nation, et plus d'un seigneur de la cour de Charles II ou de Philippe V avaient des traits de ressemblance avec le chevalier de la Manche.

Nous ne jurerions pas que la race des petits-fils de Don Quichotte soit entièrement éteinte en Espagne; ce dont on peut répondre, c'est que chez nous l'on n'en retrouverait pas la moindre trace, si toutefois elle existe ailleurs que dans les romans de chevalerie. Aussi M. Doré a-t-il conçu son principal personnage tout autrement que s'il eût eu affaire à un public espagnol. Au lieu d'appuyer sur la partie grotesque, de ne rechercher que le côté comique et ridicule, il a mis en lumière, au contraire, le caractère chevaleresque et généreux de son héros. Voyez l'intrépide chevalier de la Manche, dont la figure se retrouve sans cesse la même dans presque toutes les compositions, soit qu'il combatte les moulins à vent, soit qu'il écoute les récits des bergers, soit qu'il se laisse entraîner dans le cercle des folles dames, toujours il garde le même air grave, convaincu et recueilli; si d'abord il y a dans sa pose quelque chose de ridicule ou d'exagéré qui appelle le rire, bientôt ce sentiment fait place à une vive sympathie pour ce caractère ardent et chevaleresque. Nous sommes une nation moqueuse, c'est vrai; mais nous pouvons le dire à notre louange, toute notre raillerie tombe devant un acte de courage ou de dévouement, et nous nous hâtons de tendre la main à celui dont nous venons de sourire dans un premier et involontaire mouvement.

On pouvait craindre un peu de monotonie dans cette série de gravures représentant les aventures et les combats de Don Quichotte; l'imagination de l'écrivain et celle du dessinateur y ont pourvu. C'était l'usage dans les romans d'alors, calqués sur les grands poëmes de la Table Ronde, d'introduire de nombreux épisodes destinés à varier le récit et à reposer l'attention du lecteur. Cervantes en a mis plusieurs, ceux de Marcelle, de Dorothée, de Cardénio, de Montesinos, de Gamache et de la duchesse inconnue, qui ont fourni au crayon de M. Doré les fantaisies les plus pittoresques, les décorations les plus variées.

Ici c'est la vieille Espagne qui nous apparaît avec ses maisons gothiques, ses rues étroites et couvertes d'une tente, impuissant abri contre les rayons d'un soleil de feu; là ce sont de mystérieuses forêts au vaste silence, des gorges impénétrables où l'oiseau de proie fait seul entendre ses cris désolés, de frais et ravissants paysages qui reposent de cette vie continuelle de luttes et de combats; plus loin ce sont les chasses, les bals,

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES, LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS, LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS, LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT, LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET TENU A JOUR

AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS DE TOUS LES PAYS

PAR G. VAPEREAU

Ancien élève de l'École normale, ancien professeur de philosophie, avocat.

QUATRIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

1 volume grand in-8, broché : 25 francs.

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25. — La demi-reliure en chagrin, tranches jaspées, 4 fr
La demi-reliure avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

PRÉFACE.

Avec les modifications inévitables apportées par le temps à un *Dictionnaire des contemporains*, une édition nouvelle, mise au courant des événements et des œuvres, ne doit être, comme nous l'avons déjà dit, qu'un tome de plus de l'ouvrage.

Nous publions aujourd'hui notre quatrième édition, renouvelée, comme la précédente :

1° par des notices nouvelles sur des personnages d'une notoriété récente ou dont l'omission avait eu jusqu'ici pour cause l'insuffisance des premiers renseignements recueillis ;

2° par la continuation du plus grand nombre des notices primitives résumant les principaux événements survenus depuis la précédente édition.

Les notices nouvelles nous ont pris, cette fois, une très-grande place. Les cinq années qui viennent de s'écouler, fécondes en événements, ont mis en lumière, soit chez nous, soit au loin, un certain nombre de noms peu connus ou comp
ignorés jusqu'à ce jour. Leur histoire est pleine d'int
difficile à suivre pour qui n'en connaît pas les acteurs
signale les pays étrangers autant que la France à la
biographique. Si les États-Unis d'Amérique ne sont plu
mier plan des préoccupations européennes par leurs
intestines, le nouveau monde n'a pas cessé de sollicite
tion de l'ancien par un échange de communications m
et rapides. L'électricité nous révèle, jour par jour, l
et les intérêts des contrées les plus lointaines. Plus près
l'Italie nous a encore donné le spectacle des agitations
sent d'un état précaire et de ses efforts pour en sortir;
peuple de race latine, l'Espagne, se montre à nous
révolution, tandis que l'Allemagne attire nos regards
autre frontière par ses transformations intérieures qui
promis la paix du monde. Dans tous ces pays et dans t
où des événements plus ou moins importants se sont a
nous avons cherché à réunir les renseignements biogr
les plus précis et les plus complets sur les personnage



Iago. Opère, ma médecine, opère! les sots crédules sont attrapés ainsi.
(Acte IV, sc. i.)

Iago. — Ma foi, qu'il avait.... je ne sais plus ce qu'il avait fait.

Othello. — Quoi? quoi?

Iago. — Qu'il avait couché....

Othello. — Avec elle?

Iago. — Avec elle, sur elle, comme vous voudrez.

Othello. — *Couché avec elle! couché sur elle!* Nous disons se coucher sur quelqu'un, lorsqu'on calomnie ce quelqu'un: couché avec elle! c'est ignoble. Le mouchoir, — des aveux, — le mouchoir! Qu'il avoue, et qu'il soit pendu pour sa peine. — Qu'il soit d'abord pendu, et puis qu'il avoue. — Je tremble en y pensant. La nature ne saurait être troublée à ce point, si quelque chose ne lui disait en secret que cela est vrai. Ce ne sont pas des mots qui me bouleversent ainsi. Mordieu! — Leurs nez, leurs oreilles, leurs lèvres: est-ce possible? — Qu'il avoue! — Le mouchoir! — Ô démon! (*Il tombe en convulsions.*)

Iago. — Opère, ma médecine, opère! les sots crédules sont attrapés ainsi, et c'est ainsi que bien des dames nobles et chastes sont calomniées. Holà! Monseigneur! Monseigneur, dis-je! Othello!

Entre CASSIO.

Iago. — Eh bien, Cassio?

Cassio. — Qu'y a-t-il?

Iago. — Monseigneur est tombé en épilepsie: c'est son second accès; il en a eu un autre hier.

Cassio. — Frottez-le sur les tempes.

Iago. — Non, arrêtez: l'évanouissement ne doit pas être troublé; sinon, sa bouche écume, et il éclate soudainement en accès de folie sauvage. Regardez, il s'agite: retirez-vous pour quelques instants: il va revenir à lui tout à l'heure: lorsqu'il sera parti, j'aurais besoin de vous parler pour une affaire de grande importance. (*Sort Cassio.*) Eh bien, général, comment allez-vous? Est-ce que vous ne vous êtes pas blessé à la tête?

Othello. — Est-ce que tu te moques de moi?

Iago. — Moi, me moquer de vous! non, par le ciel: puissiez-vous supporter votre fortune comme un homme!

Othello. — Un homme qui est cornard est un monstre et une bête.

Iago. — Alors il y a bien des bêtes dans une cité populeuse, et bien des monstres en habit de ville.

Othello. — A-t-il avoué cela?

Iago. — Bon Seigneur, soyez un homme; pensez que tout compère à barbe qui est attelé comme vous, peut tirer le même fardeau: il y a des millions d'hommes vivants à cette heure, qui couchent la nuit dans des lits partagés par la foule qu'ils osent jurer les leurs propres; votre cas est meilleur. Oh, c'est une malice de l'enfer, une moquerie d'archi-démon, de vous faire embrasser une femme légère dans une couche légitime, et de vous la faire supposer chaste! Oh non! il vaut bien mieux tout savoir, et si une fois je sais ce que je suis, alors je sais ce qu'elle sera.

Othello. — Oh! tu es sage; cela est certain.

Iago. — Tenez-vous un instant tranquille, et bornez-vous à écouter patiemment. Pendant que vous étiez ici, évanoui sous votre douleur, — passion très-indigne d'un homme tel que vous, — Cassio est venu ici: je l'ai fait esquiver, en lui donnant une explication acceptable de votre évanouissement; je lui ai recommandé de revenir dans un instant pour me parler, ce qu'il a promis de faire. Blottissez-vous seulement dans quelque cachette, et remarquez les grimaces railleuses, moqueuses et étonnamment méprisantes qui jaillissent de toutes les parties de son visage; car je lui ferai répéter son histoire, dire où, comment, combien de fois, depuis combien de temps, quand il a copulé et se propose de copuler de nouveau avec votre femme; je vous le dis, remarquez seulement ses gestes. Morbleu, de la patience, ou je dirai que vous êtes la frénésie en personne de la tête aux pieds, et que vous n'avez rien d'un homme.

Othello. — Entends-tu, Iago? tu verras que je suis très-prudent dans ma patience; mais aussi, entends-tu bien? très-sanguinaire.

Iago. — Cela n'est pas de trop; cependant observez le temps en toutes choses. Voulez-vous vous retirer? (*Othello se retire.*) Maintenant je vais questionner Cassio sur Bianca, commère qui en vendant ses attraits s'achète du pain et des vêtements: cette créature raffole de Cassio, — car c'est le malheur des putains d'en tromper mille et d'être trompées par un seul: lorsqu'il entend parler d'elle, il ne peut s'empêcher de rire à en perdre haleine. Le voici qui vient: lorsqu'il sourira, Othello va devenir fou; et son ignare jalousie interprétera tout de travers les sourires, les gestes et la conduite légère du pauvre Cassio.

Rentre CASSIO.

Iago. — Eh bien, comment allez-vous à cette heure, lieutenant?

Cassio. — D'autant plus mal que vous me donnez le titre dont l'absence me tue.

Iago. — Sollicitez ferme Desdémona, et vous êtes sûr de votre affaire. (*Parlant plus bas.*) Mais si cette requête dépendait des jupons de Bianca, comme vous auriez bien vite réussi!

Cassio. — Hélas, la pauvre créature!

Othello, *à part.* — Voyez comme il rit déjà!

Iago. — Je n'ai jamais vu de femme aimer autant un homme.

Cassio. — Hélas, la pauvre coquine! je crois, sur ma foi, qu'elle m'aime.

Othello, *à part.* — Voilà qu'il nie la chose faiblement, et qu'elle le fait éclater de rire.

Iago. — Entendez-vous, Cassio?

Othello, *à part.* — Voilà maintenant qu'il le presse pour lui faire raconter son histoire : — va; bien parlé, bien parlé.

Iago. — Elle raconte que vous l'épouserez : avez-vous cette intention?

Cassio. — Ah! ah! ah!

Othello, *à part.* — Est-ce que vous triomphez, Romain? est-ce que vous triomphez?

Cassio. — Moi l'épouser! une fille! Je t'en prie, juge mon esprit avec un peu de charité; n'aie pas de moi une opinion nauséabonde. Ah! ah! ah!

Othello, *à part.* — C'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça : ceux qui gagnent rient.

Iago. Sur ma foi, le bruit court que vous l'épouserez.

Cassio. — Je t'en prie, dis-moi la vérité.

Iago. — Si cela n'est pas, je suis un pur scélérat.

Othello, *à part.* — Ah! m'avez-vous marqué au front? Bon.

Cassio. — C'est simplement un racontage de cette guenon : elle est persuadée que je l'épouserai par une lubie de sa vanité et de son amour-propre, mais non par le fait d'une promesse de ma part.

Othello, *à part.* — Iago me fait signe; maintenant il commence l'histoire.

Cassio. — Elle était ici il n'y a qu'un instant; elle me poursuit en tous lieux. L'autre jour, j'étais sur le bord de la mer à causer avec certains Vénitiens; voici qu'arrive cette écervelée, et elle me prend ainsi par le cou....

Othello, *à part.* — En criant : *ô mon cher Cassio!* c'est comme si on l'entendait : c'est ce que veut dire son geste.

Cassio. — Et la voilà qui se pend à mon cou, et qui se balance, et qui pleure sur moi, et qui me pousse, et qui m'attire : ah! ah! ah!

Othello, *à part.* — Voilà qu'il lui raconte comment elle l'a introduit dans ma chambre. Oh! je vois votre nez, mais non le chien auquel je le jetterai.

Cassio. — Bon, il faut que je quitte sa compagnie.

Iago. — Devant moi! tenez, la voici qui vient.

Cassio. — Ah! voilà ma fouine, et une fouine parfumée, pardi!

Entre BIANCA.

Cassio. — Dans quelle intention me donnez-vous ainsi la chasse?

Bianca. — Que le diable et sa femme vous donnent la chasse! Quelle intention aviez-vous avec ce mouchoir que vous m'avez donné tout à l'heure? J'ai été une jolie sotte de le prendre. Et je dois le copier! Comme il est vraisemblable que vous ayez trouvé cet ouvrage dans votre chambre, sans savoir qui l'y a laissé! C'est un cadeau de quelque gouine, et il faut que je copie cet ouvrage! Tenez, donnez-le à votre caprice; de quelque part qu'il vous vienne, je ne veux pas le copier.

Cassio. — Qu'y a-t-il donc, ma douce Bianca? qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc?

Othello, *à part.* — Par le ciel, cela doit être mon mouchoir.

Bianca. — Si vous voulez venir souper ce soir avec moi, vous le pouvez; si vous ne voulez pas, venez quand vous y serez disposé. (*Elle sort.*)

Iago. — Courez après elle, courez après elle.

Cassio. — Sur ma foi, c'est ce que je dois faire; sinon elle va clabauder par les rues.

Iago. — Y souperez-vous?

Cassio. — Ma foi, c'est mon intention.

Iago. — Bon, il se peut que j'aille vous trouver; car j'aurais grand besoin de vous parler.

Cassio. — Venez, je vous en prie; viendrez-vous?

Iago. — Assez, ne parlez pas davantage. (*Sort Cassio.*)

Othello, *s'avançant.* — Comment le tuerai-je, Iago?

Iago. — Avez-vous vu comme il riait de son vice ?

Othello. — O Iago!

Iago. — Et avez vous vu le mouchoir?

Othello. — Était-ce le mien?

Iago. — C'était le vôtre par cette main : et dire qu'il apprécie de cette façon cette folle femme, votre épouse! elle lui donne un mouchoir, et il le donne à sa putain.

Othello. — Je voudrais être neuf ans à le tuer. — Une jolie femme! une belle femme! une aimable femme !

Iago. — Parbleu, il vous faut oublier cela.

Othello. — Oui, qu'elle aille pourrir, qu'elle périsse, qu'elle soit damnée ce soir; car elle ne vivra pas : non, mon cœur est changé en pierre; je le frappe, et il blesse ma main. — Oh! le monde ne contient pas une plus douce créature : elle pourrait coucher aux côtés d'un empereur et lui dicter des ordres.

Iago. — Parbleu, ce n'est pas là votre affaire.

Othello. — Qu'elle soit pendue! je ne dis que ce qu'elle est : — si adroite avec son aiguille! musicienne admirable! Oh, quand elle chante, elle dompterait la sauvagerie d'un ours! — Et de tant d'esprit et d'invention!

Iago. — Elle n'en est que pire pour toutes ces qualités.

Othello. — Oh! mille, mille fois pire : — et puis de si noble condition!

Iago. — Oui, trop noble.

Othello. — C'est bien certain, et cependant, que c'est dommage, Iago! que c'est dommage, Iago! ô Iago!

Iago. — Si vous raffolez à ce point de son iniquité, donnez-lui une patente pour pécher; car si cela ne vous touche pas, cela ne regarde personne.

Othello. — Je la hacherai en petits morceaux : me cocufier!

Iago. — Oh! c'est ignoble de sa part.

Othello. — Avec mon propre officier!

Iago. — C'est encore plus ignoble.

Othello. — Procure-moi du poison, Iago; cette nuit.... Je ne veux pas avoir d'explications avec elle, de crainte que son corps et sa beauté ne désarment mon âme : — cette nuit, Iago.

Iago. — Ne faites pas la chose avec du poison; étranglez-la dans son lit, dans le lit même qu'elle a souillé.

Othello. — Bon, bon; cette justice là me plaît : excellent.

Iago. — Et pour Cassio, chargez-moi d'être son exécuteur; vous en apprendrez plus long à minuit.

Othello. — Excellemment bon. (*On entend une trompette.*) Quelle est cette trompette?

Iago. — Un message de Venise, à coup sûr. C'est Lodovico qui vient de la part du doge; et voyez, votre femme est avec lui.

Entrent LODOVICO, DESDÉMONA *et des gens de leur suite.*

Lodovico. — Dieu vous garde, noble général!

Othello. — A vous de tout cœur, Signor.

Lodovico. — Le doge et les sénateurs de Venise vous envoient leurs compliments. (*Il lui remet un paquet.*)

Othello. — Je baise l'instrument de leurs bons plaisirs. (*Il ouvre le paquet et lit.*)

Desdémona. — Et quelles nouvelles, mon bon cousin Lodovico?

Iago. — Je suis enchanté de vous voir, Signor; soyez le bienvenu dans Chypre.

Lodovico. — Je vous remercie. Comment va le lieutenant Cassio?

Iago. — Il vit, Signor.

Desdémona. — Cousin, une mésintelligence malheureuse s'est élevée entre lui et mon Seigneur; mais vous mettrez les choses en bon état.

Othello. — En êtes-vous sûre ?

Desdémona. — Monseigneur?

Othello, *riant.* — « Cela, ne manquez pas de le faire, comme vous l'entendrez.... »

Lodovico. — Il n'appelait pas; il est occupé à lire ce papier. Est-ce qu'il s'est élevé une division entre Monseigneur et Cassio?

Desdémona. — Une division très-malheureuse; je voudrais beaucoup la faire cesser pour l'affection que je porte à Cassio.

Othello. — Flamme et salpêtre!

Desdémona. — Monseigneur?

Othello. — Est-ce que vous avez votre bon sens?

Desdémona. — Comment, est-ce qu'il est en colère?

Lodovico. — Sans doute cette lettre l'aura excité; car, autant que je puis croire, on le rappelle à Venise et on donne son gouvernement à Cassio.



ÉMILIA. Comment vous trouvez-vous, Madame ? Comment vous trouvez vous, ma bonne Dame?
DESDÉMONA. Sur ma foi, à moitié endormie. (Acte IV, sc. II.)

DESDÉMONA. — J'en suis joyeuse, je vous assure.

OTHELLO. — En vérité?

DESDÉMONA — Monseigneur ?

OTHELLO. — Je suis joyeux de vous voir folle.

DESDÉMONA. — Comment, mon bon Othello?

OTHELLO. — Diablesse! (*Il la frappe.*)

DESDÉMONA. — Je n'ai pas mérité cela.

LODOVICO. — Monseigneur, on ne voudrait pas croire cela dans Venise, quand même je jurerais que je l'ai vu. C'est trop fort; faites-lui réparation; elle pleure.

OTHELLO. — Ô diablesse ! diablesse ! Si la terre pouvait être fécondée par des pleurs de femme, chacune des larmes qu'elle laisse tomber deviendrait un crocodile. Hors de ma vue !

DESDÉMONA. — Je ne resterai pas pour vous offenser. (*Elle fait un mouvement pour partir.*)

LODOVICO. — Une dame obéissante, vraiment : j'en conjure Votre Seigneurie, rappelez-la.

OTHELLO. — Madame !

DESDÉMONA. — Monseigneur?

OTHELLO. — Que lui voulez-vous, Signor?

LODOVICO. — Qui ? moi, Monseigneur?

OTHELLO. — Oui, vous avez souhaité que je la fisse retourner ; Signor, elle peut tourner, et retourner, et cependant aller de l'avant, et retourner encore ; et elle peut pleurer, Signor, pleurer ! et elle est obéissante comme vous dites, obéissante ! très-obéissante. — Continuez vos larmes. — Quant à ce que contient ce paquet, Signor, — Oh ! la passion bien jouée ! — je suis rappelé à Venise. — Allez-vous-en, je vous enverrai chercher tout à l'heure. — Signor, j'obéirai à l'ordre, et je retournerai à Venise. — Hors d'ici ! allez-vous-en ! (*Sort Desdémona.*) Cassio aura ma place. Signor, je vous

prie de venir ce soir souper avec moi : vous êtes le bienvenu dans Chypre, Signor. — Boucs et singes ! (*Il sort*)

Lodovico. — Est-ce là ce noble Maure qu'à l'unanimité notre sénat déclarait excellent en toutes choses ? est-ce là cette nature que la passion ne pouvait ébranler? dont la solide vertu ne pouvait être ni effleurée par le coup de feu de l'accident, ni percée par le dard de l'occasion?

Iago. — Il est fort changé.

Lodovico. — A-t-il bien son bon sens? son cerveau n'est-il pas troublé?

Iago. — Il est ce qu'il est : je ne dois pas me permettre une censure. Ce qu'il pourrait être, — s'il le pouvait être, — il ne l'est pas : — plût au ciel qu'il le fût !

Lodovico. — Comment ! frapper sa femme !

Iago. — Sur ma foi, ce n'était pas bien joli ; cependant je voudrais croire que ce coup n'amènera rien de pire.

Lodovico. — Est-ce que c'est sa coutume, ou bien ces lettres agissant sur son sang viennent-elles seulement de créer cette faute?

Iago. — Hélas ! hélas ! il n'est pas honnête à moi de dire ce que j'ai vu et connu. Vous l'observerez, et ses façons d'agir vous instruiront si bien que je puis épargner mes paroles : courez après lui, et remarquez comment il va continuer.

Lodovico. — Je suis chagrin de m'être trompé sur lui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent OTHELLO *et* ÉMILIA.

Othello. — Vous n'avez rien vu alors?

Émilia. — Ni jamais rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

Othello. — Si, vous les avez vus ensemble, elle et Cassio.

Émilia. — Mais dans ces occasions je n'ai vu rien de mal, et j'ai entendu chacune des syllabes prononcées entre eux.

Othello. — Quoi, n'ont-ils jamais chuchoté?

Émilia. — Jamais, Monseigneur.

Othello. — Et elle ne vous a jamais éloignée?

Émilia. — Jamais.

Othello. — Pour chercher son éventail, ses gants, son masque, rien?

Émilia. — Jamais, Monseigneur.

Othello. — C'est étrange.

Émilia. — J'ose jurer qu'elle est honnête, Monseigneur, j'en jouerais mon âme à pile ou face : si vous pensez autrement, chassez cette pensée, elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis cela dans la tête, puisse le ciel le récompenser par la malédiction du serpent ! car si elle n'est pas honnête, chaste et loyale, alors il n'y a aucun homme heureux ; la plus pure des femmes est souillée comme le scandale en personne.

Othello. — Ordonnez-lui de venir ici, allez. (*Sort Émilia*). Elle en dit assez ; cependant c'est une simple maquerelle qui ne peut en dire beaucoup. C'est une subtile putain, un cabinet d'infâmes secrets bien fermés à clef : et cependant elle va s'agenouiller et prier; je le lui ai vu faire.

Entrent DESDÉMONA *et* ÉMILIA.

Desdémona. — Monseigneur, quelle est votre volonté?

Othello. — Je vous en prie, venez ici, poulette.

Desdémona. — Quel est votre plaisir?

Othello. — Faites-moi voir vos yeux ; regardez-moi en face.

Desdémona. — Quelle horrible fantaisie est-ce là?

Othello, *à Émilia.* — Eh bien, mignonne, vous pouvez faire quelques-unes de vos fonctions ; laissez les amants seuls et fermez la porte ; toussez, ou criez *hem* si quelqu'un vient : à votre métier, à votre métier ; allons, dépêchez-vous. (*Sort Émilia.*)

Desdémona. — Je vous le demande à genoux, que signifie votre discours? Je comprends que la colère est sous vos paroles, mais vos paroles je ne les comprends pas.

Othello. — Voyons, qui es-tu?

Desdémona. — Votre épouse, Monseigneur, votre sincère et loyale épouse.

Othello. — Voyons, jure cela, damne-toi toi-même ; tu ressembles tant à un ange du ciel que les démons pourraient craindre de te saisir : ainsi damne-toi doublement, jure que tu es honnête.

Desdémona. — Le ciel le sait en toute vérité.

Othello. — Le ciel sait en toute vérité que tu es fausse comme l'enfer.

Desdémona. — Envers qui, Monseigneur? avec qui? comment suis-je fausse?

Othello. — Ah, Desdémona ! va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

Desdémona. — Hélas, malheureux jour ! —

Pourquoi pleurez-vous? Suis-je le sujet de ces larmes, Monseigneur? Si par hasard vous soupçonnez mon père d'être un des instruments de votre rappel, n'en jetez pas le blâme sur moi; si vous avez perdu son amitié, je l'ai bien perdue moi aussi.

Othello. — Quand il aurait plu au ciel de m'éprouver par le malheur; quand bien même il aurait fait pleuvoir sur ma tête nue toutes sortes de maux et de hontes; quand bien même il m'aurait enfoncé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres; quand bien même il m'aurait réduit en captivité avec mes dernières espérances, j'aurais encore pu trouver dans un coin de mon âme une goutte de patience : mais hélas! faire de moi le mannequin en vue de son temps, la figure que le mépris désignera de son doigt levé avec lenteur! — Cependant j'aurais pu supporter encore cela; bien, très-bien : mais être chassé du sanctuaire où j'ai déposé mon cœur, du sanctuaire où il me faut vivre, ou bien renoncer à la vie, de la fontaine vers laquelle coule mon courant, sans quoi il se dessèche! en être chassé, ou bien conserver cette fontaine comme une citerne pour que de sales crapauds aillent s'y accoupler et engendrer! — O Patience, jeune chérubin aux lèvres de rose, tourne tes yeux sur ce spectacle, et ta physionomie va devenir sombre comme l'enfer!

Desdémona. — J'espère que mon noble Seigneur m'estime honnête.

Othello. — Oh, oui, comme les mouches d'été dans les boucheries, qui à peine nées pondent déjà. O fleur, si gracieusement belle, si délicieusement odorante que les sens sont enivrés de toi, pourquoi es-tu jamais née!

Desdémona. — Hélas! Quel péché d'ignorance ai-je donc commis?

Othello. — Ce superbe vélin, ce livre admirable était-il donc fait pour qu'on écrivît dessus « putain? » *Ce que vous avez commis! commis!* O prostituée publique, si je disais ce que tu as fait, mes joues en deviendraient rouges comme des forges, et réduiraient en cendres toute pudeur. *Ce que tu as commis!* mais le ciel s'en bouche le nez, la lune en ferme les yeux; le vent libertin qui baise tout ce qu'il rencontre va s'en cacher dans les profondeurs de la terre, et refuse de l'entendre. *Ce que tu as commis!* impudente prostituée!

Desdémona. — Par le ciel, vous me faites injure!

Othello. — N'êtes-vous pas une catin?

Desdémona. — Non, aussi vrai que je suis une chrétienne. Si c'est n'être pas une catin que de conserver intact de tout autre toucher illégitime ce vase de ma personne pour mon Seigneur, alors je n'en suis pas une.

Othello. — Comment! vous n'êtes pas une putain?

Desdémona. — Non, aussi vrai que j'espère en mon salut.

Othello. — Est-ce possible?

Desdémona. — O ciel, pardonnez-nous!

Othello. — Je vous demande pardon, en ce cas : je vous avais prise pour cette rusée putain de Venise qui épousa Othello. — Holà, mignonne, qui avez les fonctions opposées à celles de Saint Pierre et qui gardez les portes de l'enfer!

Rentre ÉMILIA.

Othello. — Vous! vous! oui, vous! vous avez monté votre garde; voici de l'argent pour vos peines : je vous en prie, tournez la clef, et gardez notre secret. (*Il sort.*)

Émilia. — Hélas! qu'est-ce que ce Seigneur imagine? Comment vous trouvez-vous, Madame? comment vous trouvez-vous, ma bonne Dame?

Desdémona. — Sur ma foi, à moitié endormie.

Émilia. — Bonne Madame, qu'avez-vous avec Monseigneur?

Desdémona. — Avec qui?

Émilia. — Parbleu, avec Monseigneur, Madame.

Desdémona. — Qui est ton Seigneur?

Émilia. — Celui qui est le vôtre, ma douce Dame.

Desdémona. — Je n'en ai pas : ne me parle pas, Émilia; je ne puis pleurer, je n'ai d'autre réponse à donner que celle que peuvent faire mes larmes. Je t'en prie, ce soir, mets à mon lit mes draps de noces, — souviens-t'en; et mande ici ton mari.

Émilia. — Voilà un changement, en vérité. (*Elle sort.*)

Desdémona. — Il est très-juste que j'aie été traitée ainsi, très-juste. Comment ai-je donc pu me conduire pour que ma plus grande faute ait pu faire naître en lui le plus petit soupçon?

Rentre ÉMILIA *avec* IAGO.

Iago. — Quel est votre bon plaisir, Madame? que se passe-t-il?

Desdémona. — Je ne puis le dire. Ceux qui instruisent les jeunes enfants le font par des moyens de douceur, et en leur imposant des tâches aisées : il aurait pu me gronder de cette

façon-là; car, en bonne foi, je suis un enfant quand on me gronde.

Iago. — Qu'y a-t-il, Madame ?

Émilia. — Hélas, Iago, Monseigneur l'a tellement traitée de putain, l'a accablée d'un tel mépris et de termes si grossiers, que de braves cœurs ne peuvent supporter cela.

Desdémona. — Est-ce que je mérite ce nom, Iago ?

Iago. — Quel nom, belle Dame ?

Desdémona. — Celui dont elle dit que Monseigneur m'a appelée.

Émilia. — Il l'a appelée putain : un mendiant ivre n'aurait pas adressé de telles injures à sa commère.

Iago. — Pourquoi a-t-il fait cela ?

Desdémona. — Je ne sais pas ; je suis sûre que je ne suis rien de pareil.

Iago. — Ne pleurez pas, ne pleurez pas : — hélas, malheur !

Emilia. — A-t-elle donc renoncé à tant de nobles mariages, quitté son père, son pays, ses amis, pour être appelée putain ? Est ce que ce n'est pas à faire pleurer ?

Desdémona. — C'est ma mauvaise fortune.

Iago. — Maudit soit-il pour cela ! Comment cette folie lui est-elle venue ?

Desdémona. — Le ciel seul le sait.

Émilia. — Je veux bien être pendue s'il n'y a pas quelque scélérat damné, quelque coquin intrigant et insinuant, quelque manant flagorneur et menteur qui lui a fourré cette calomnie dans la tête pour s'obtenir un emploi. Je veux bien être pendue si cela n'est pas.

Iago. — Fi ! il n'y a pas d'homme de ce genre ; c'est impossible.

Desdémona. — S'il en est un pareil, que le ciel lui pardonne !

Émilia. — Qu'une corde lui pardonne ! et que l'enfer ronge ses os ! Pourquoi l'a-t-il appelée putain ? qui donc se mêle à sa société ? en quel lieu ? en quel temps ? quelle apparence cela a-t-il ? quelle vraisemblance ? Le Maure est abusé par quelque drôle très-infâme, par quelque vil coquin notoire, quelque méprisable polisson ! O ciel, tu devrais dévoiler de tels compagnons, et placer un fouet dans la main de tout honnête homme, pour que ces canailles fussent fouettés nus dans le monde entier, de l'ouest à l'est.

Iago. — Parlez plus bas.

Émilia. — Oh ! fi de ces gens là ! C'est quelque chevalier de ce genre qui vous avait mis l'esprit à l'envers à vous-même, et vous avait fait me soupçonner avec le Maure. (*A voix basse à Iago.*)

Iago, *à part à Émilia.* — Vous êtes une sotte ; allez donc.

Desdémona. — Hélas, Iago ! comment ferai je pour rentrer dans les bonnes grâces de Monseigneur ? Mon bon ami, va le trouver ; car par cette lumière du ciel, je ne sais pas comment je l'ai perdu. Je m'agenouille ici, et si jamais j'ai péché volontairement contre son amour, en paroles, en pensée, ou en acte, si jamais mes yeux, mes oreilles, ou tout autre de mes sens, ont pris plaisir à une autre forme que la sienne, si je ne l'aime pas encore tendrement, comme je l'ai toujours aimé, comme je l'aimerai toujours, quand bien même il me rejetterait dans la misère par le divorce, que toute consolation me soit refusée ! La dureté peut faire beaucoup ; et sa dureté peut mettre fin à ma vie, mais non souiller mon amour. Je ne puis dire *putain*, cela me fait horreur maintenant que je dis le mot, et quant à faire l'acte qui me mériterait ce nom, toutes les vanités de la terre ne pourraient pas m'y décider.

Iago. — Je vous en prie, prenez patience ; ce n'est qu'un accès d'humeur : ce sont les affaires de l'État qui le troublent, et alors il vous gronde.

Desdémona. — Si ce n'était pas autre chose !

Iago. — Ce n'est que cela, je vous le garantis. (*On entend des trompettes.*) Écoutez ! ces trompettes vous appellent à souper. Les ambassadeurs de Venise attendent pour se mettre à table ; rentrez, et ne pleurez pas ; tout se passera bien. (*Sortent Desdémona et Émilia.*)

Iago. — Eh bien, Roderigo ?

Entre RODERIGO.

Roderigo. — Je ne trouve pas que tu agisses bien avec moi.

Iago. — Qu'est-ce qui vous prouve cela ?

Roderigo. — Chaque jour tu me lanternes sous quelque nouveau prétexte, Iago ; et à ce qu'il me semble maintenant, tu me frustres de toutes les occasions favorables beaucoup plus que tu ne t'occupes de me fournir le moindre prétexte d'espérance. Je ne le supporterai pas plus longtemps, et je ne suis pas davantage d'humeur à digérer paisiblement ce que j'ai déjà sottement supporté.

Iago. — Voulez-vous m'écouter, Roderigo ?

Roderigo. — Ma foi, je t'ai trop écouté ; car



CASSIO. Je vais mettre ta cuirasse à l'épreuve

RODERIGO. Oh! je suis tué! (Acte V, sc. I.)

tes paroles et tes actes ne vont pas d'accord ensemble.

Iago. — Vous m'accusez très injustement.

Roderigo. — Je ne vous accuse que de la vérité. J'ai dépensé au delà de mes moyens. Les joyaux que je vous ai remis pour donner à Desdémona auraient suffi pour corrompre à moitié une religieuse : vous m'avez dit qu'elle les avait reçus, et vous m'avez porté en retour des promesses consolantes de reconnaissance et d'entrevue sans délais ; mais je ne vois pas que rien de cela se réalise.

Iago. — Bon, allez, très-bien.

Roderigo. — *Très-bien; allez !* Je ne puis aller, l'ami ; et quant à ce qui est, ce n'est pas très-bien ; car je pense au contraire que c'est très-vilain, et je commence à m'apercevoir que je suis floué dans cette affaire.

Iago. — Très-bien.

Roderigo. — Je vous dis que ce n'est pas *très-bien*. Je veux me faire connaître à Desdémona : si elle me rend mes bijoux, j'abandonnerai ma poursuite, et j'exprimerai mon repentir de mes sollicitations coupables ; sinon, soyez bien assuré que je chercherai a tirer de vous satisfaction.

Iago. — Vous avez dit maintenant ?

Roderigo. — Oui, et je n'ai rien dit que je n'aie l'intention de faire, je vous le déclare.

Iago. — Eh bien, je vois maintenant que tu as du cœur, et à partir de ce moment je prends de toi une meilleure opinion que celle que j'en avais. Donne-moi ta main, Roderigo : tu as conçu contre moi des soupçons très-justifiables ; mais cependant, je te le déclare, j'ai agi très-droitement dans ton affaire.

Roderigo. — Il n'y a pas paru.

Iago. — Je vous accorde qu'à la vérité il n'y a pas paru ; aussi votre soupçon n'est-il pas sans esprit et sans jugement. Mais, Roderigo, si tu as en toi, ce que j'ai de plus grandes raisons maintenant que jamais de croire que tu possèdes, c'est-à-dire résolution, courage et valeur, montre-le cette nuit ; si la nuit prochaine tu ne jouis pas de Desdémona, enlève-moi de ce monde par trahison, et invente des piéges contre ma vie.

Roderigo. — Bon, de quoi s'agit-il ? est-ce quelque chose qui rentre dans la sphère du possible et du bon sens ?

Iago. — Il est venu de Venise une commission spéciale, pour substituer Cassio à la place d'Othello.

Roderigo. — Est-ce vrai ? eh bien, en ce cas, Othello et Desdémona s'en retournent à Venise.

Iago. — Oh non ; il s'en va en Mauritanie, et il emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que quelque accident ne le force à prolonger son séjour ici, et l'accident le mieux fait pour cela serait d'éliminer Cassio.

Roderigo. — Qu'entendez-vous par l'éliminer ?

Iago. — Parbleu, le rendre incapable d'occuper la place d'Othello, lui casser la tête.

Roderigo. — Et c'est là ce que vous voudriez que je fisse ?

Iago. — Oui, si vous osez vous procurer à vous-même profit et droit. Il soupe ce soir avec une catin, et j'irai le rejoindre : il ignore encore la fortune de ces honneurs qui lui arrivent ; si vous voulez l'épier à sa sortie, que j'aurai soin de faire tomber entre minuit et une heure, vous pourrez le prendre à votre plaisir ; je serai auprès de vous pour seconder votre entreprise, et il tombera sous nos coups à tous deux. Allons, ne restez pas là à être stupéfait, mais venez avec moi ; je vous montrerai si bien que sa mort est nécessaire, que vous vous croirez vous-même obligé de la lui donner. Il est maintenant grandement l'heure du souper, et il se fait déjà très-tard : à notre affaire.

Roderigo. — Je veux avoir d'autres raisons que celles-là.

Iago. — Et vous en aurez d'autres ; soyez satisfait. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIA, *et des gens de leurs suites.*

Lodovico. — Je vous en conjure, Seigneur, ne vous donnez pas de nouveaux ennuis.

Othello. — Oh, pardonnez-moi ; cela me fera du bien de me promener.

Lodovico. — Bonne nuit, Madame ; je remercie très-humblement Votre Seigneurie.

Desdémona. — Votre Honneur est le très-bien venu.

Othello. — Voulez-vous venir vous promener, Signor ? — Oh ! — Desdémona....

Desdémona. — Mon Seigneur ?

Othello. — Allez vous mettre au lit sur-le-

champ; je serai de retour sans délais : congédiez votre suivante; ayez soin que cela soit fait.

DESDÉMONA. — Oui, Mon Seigneur. (*Sortent Othello, Lodovico et les gens de leur suite.*)

ÉMILIA. — Comment les choses se passent-elles maintenant? il a l'air plus aimable que précédemment.

DESDÉMONA. — Il dit qu'il va revenir immédiatement : il m'a ordonné d'aller au lit, et recommandé de vous congédier.

ÉMILIA. — De me congédier!

DESDÉMONA. — Ce sont ses ordres; par conséquent, ma bonne Émilia, donne-moi mon costume de nuit, et adieu : nous ne devons pas lui déplaire à présent.

ÉMILIA. — Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu!

DESDÉMONA. — Je ne voudrais rien de pareil : mon amour lui est si entièrement soumis que même sa mauvaise humeur, — je t'en prie, delace-moi, — ses rebuffades, ses expressions de colère ont grâce et beauté.

ÉMILIA. — J'ai mis au lit ces draps que vous m'aviez commandé d'y mettre.

DESDÉMONA. — Tout m'est égal. Ah vraiment, quelles folles âmes sont les nôtres! Si je meurs avant toi, je t'en prie, plie-moi dans un de ces draps.

ÉMILIA. — Allons, allons, vous dites des sornettes.

DESDÉMONA. — Ma mère avait une suivante qui s'appelait Barbara; elle était amoureuse, et il se trouva que celui qu'elle aimait devint fou et l'abandonna : elle savait une certaine chanson du *Saule*; c'était une vieille chanson, mais elle exprimait bien sa destinée, et elle mourut en la chantant : ce soir, cette chanson ne veut pas me sortir de l'esprit; j'ai bien de la peine à m'empêcher de laisser tomber ma tête toute d'un côté, et de chanter cette chanson comme la pauvre Barbara. Je t'en prie, dépêchons-nous.

ÉMILIA. — Irai-je vous chercher votre robe de nuit?

DESDÉMONA. — Non, dégrafe moi ici. Ce Lodovico est un homme comme il faut.

ÉMILIA. — C'est un bel homme.

DESDÉMONA. — Il parle bien.

ÉMILIA. — Je connais une Dame dans Venise qui serait allée pieds nus jusqu'en Palestine, pour toucher sa lèvre inférieure.

DESDÉMONA, *chantant:*

La pauvre âme s'assit en soupirant au pied d'un sycomore,
Chantez tous le saule vert;
Sa main sur son sein, sa tête sur son genou,
Chantez le saule, le saule, le saule;
Les fraîches ondes couraient auprès d'elle, et murmuraient ses soupirs;
Chantez le saule, le saule, le saule;
Ses larmes amères tombaient et adoucissaient les pierres; —

Pose là ces vêtements. (*Elle chante :*)

Chantez le saule, le saule, le saule.

Je t'en prie, dépêche-toi; il va venir tout à l'heure. (*Elle chante :*)

Chantez tous que d'un saule vert doit être formée ma couronne.
Que personne ne le blâme; j'approuve son dédain.

Non, ce n'est pas là ce qui suit. Chut! qui frappe?

ÉMILIA. — C'est le vent.

DESDÉMONA, *chantant :*

J'appelai mon amant un amant menteur; mais que dit-il alors?
Chantez le saule, le saule, le saule;
Si je courtise d'autres femmes, vous coucherez avec d'autres hommes.

Maintenant, va-t'en; bonne nuit. Mes yeux me picotent; est ce que cela présage des pleurs?

ÉMILIA. — Cela ne signifie rien du tout.

DESDÉMONA. — Je l'avais entendu dire. — Oh! ces hommes! ces hommes! — Crois-tu en conscience, — dis-moi ça, Émilia, — qu'il y ait des femmes qui offensent leur mari d'un si gros outrage?

ÉMILIA. — Il y en a de telles, cela n'est pas douteux.

DESDÉMONA. — Est-ce que tu commettrais un tel acte pour le monde entier?

ÉMILIA. — Certes, et ne le commettriez-vous pas?

DESDÉMONA. — Non, par cette lumière céleste!

ÉMILIA. — Ni moi non plus par cette lumière céleste; j'aimerais autant le faire dans les ténèbres.

DESDÉMONA. — Tu commettrais un tel acte pour le monde entier?

Émilia. — Le monde est une grosse chose : c'est un grand prix pour un petit péché.

Desdémona. — En bonne vérité, je crois que tu ne le ferais pas.

Émilia. — En bonne vérité, je crois que je le ferais, et que je le déferais lorsque je l'aurais fait. Parbleu, je ne le ferais pas pour un double anneau, pour quelques aunes de linon, ni pour des robes, des jupons, des chapeaux, ou toute autre misérable chose de ce genre; mais pour le monde entier! — Parbleu, qui ne ferait pas son mari cocu pour en faire un monarque? je risquerais le purgatoire pour cela.

Desdémona — Que je sois maudite, si je faisais une telle iniquité pour le monde entier!

Émilia. — Bah ! cette iniquité ne serait qu'une iniquité dans le monde, et si vous obteniez le monde pour votre peine, ce ne serait qu'une iniquité dans votre monde, ce qui vous permettrait de bien vite la réparer.

Desdémona. — Je ne crois pas qu'il existe une telle femme.

Émilia. — Oui, il en existe par douzaines, et autant encore par-dessus le marché qu'il en faudrait pour peupler le monde pour lequel elles auraient joué. Mais je crois que lorsque les femmes tombent, c'est la faute de leurs maris : car, ou bien ils se relâchent de leurs devoirs et versent nos trésors dans des girons étrangers; ou bien ils éclatent en jalousies mesquines, en nous imposant des contraintes; ou bien ils nous battent, et rognent par malice nos ressources pécuniaires ; eh parbleu ! nous avons du venin, et quoique nous possédions certaine grâce, nous ne sommes pas sans esprit de vengeance. Que les maris sachent que leurs femmes ont des sens comme eux : elles voient, et flairent, et ont des palais capables de distinguer ce qui est doux et ce qui est aigre tout comme leurs maris. Qu'est-ce qu'ils font lorsqu'ils nous changent contre d'autres? est-ce par plaisir? je crois que oui : est-ce l'affection qui les pousse ? je crois que oui aussi : est-ce la fragilité qui erre de cette façon? c'est aussi cela : — et est-ce que nous n'avons pas affections, désirs de plaisir, fragilité, tout comme les hommes ? Ainsi donc qu'ils nous traitent bien ; ou bien qu'ils sachent que les péchés que nous commettons, ce sont leurs péchés qui nous les enseignent.

Desdémona. — Bonne nuit, bonne nuit : que le ciel m'accorde des mœurs qui me permettent non de tirer le mal du mal, mais de me corriger par le mal! (*Elles sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Chypre. — Une rue.

Entrent IAGO *et* RODERIGO.

Iago. — Ici, tiens-toi derrière ce pan de mur; il va venir tout de suite : mets-moi à nu ta bonne rapière, et donne-lui son billet de logement : vivement, vivement; ne crains rien ; je serai à tes coudes : cette action nous fait tiomphants ou nous ruine; pense à cela, et reste-moi ferme dans ta résolution.

Roderigo. — Reste près de moi · je puis faiblir en cette affaire.

Iago. — Là, je suis tout près de toi : sois intrépide et prends ta position. (*Il se retire à quelque distance.*)

Roderigo. — Je n'ai pas grand appétit à cet acte ; et cependant il m'a donné des raisons satisfaisantes : — ce n'est qu'un homme perdu : dehors, ma bonne épée ; il mourra. (*Il prend position.*)

Iago. — Je vous ai gratté cette jeune gale jusqu'à la démangeaison, et il devient furieux. Maintenant qu'il tue Cassio, ou que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent l'un l'autre, n'importe lequel de ces résultats tourne à mon profit. Si Roderigo survit, il me sommera de lui faire restitution de



OTHELLO. Avez-vous prié ce soir, Desdémona?
DESDÉMONA. Oui, mon Seigneur. (Acte V, sc. II.)

l'or et des joyaux que je lui ai *subtilisés* en abondance sous prétexte de dons à Desdémona, cela ne doit pas être : si Cassio reste sur terre, il jouira d'une vie entourée de splendeur qui fera paraître la mienne bien laide; en outre, le Maure peut me dévoiler à lui; je me trouve en très-grand péril : non, il doit mourir, mais chut! je l'entends qui vient.

Entre CASSIO.

RODERIGO. — Je reconnais son pas, c'est lui : scélérat, tu vas mourir! (*Il se précipite de sa cachette et il pousse une botte à Cassio.*)

CASSIO. — Cette botte aurait été mon ennemie, en vérité, si ma cuirasse n'était pas meilleure que tu ne la supposais; je vais mettre la tienne à l'épreuve. (*Il dégaine et blesse Roderigo.*)

RODERIGO. — Oh! je suis tué! (*Iago se précipite de sa cachette, frappe Cassio par derrière à la cuisse, et sort.*)

CASSIO. — Je suis estropié pour toujours; au secours, holà! au meurtre! au meurtre! (*Il tombe.*)

Entre OTHELLO, *à quelque distance.*

OTHELLO. — C'est la voix de Cassio; Iago tient parole.

RODERIGO. — Oh! scélérat que je suis!

OTHELLO. — C'est cela même.

CASSIO. — Au secours! holà! de la lumière! un chirurgien.

OTHELLO. — C'est lui; — ô brave Iago, homme honnête et juste, qui possèdes un si noble sentiment de l'outrage fait à ton ami! tu m'enseignes mon devoir. — Mignonne, votre chéri est étendu mort, et votre sinistre destinée s'avance. J'arrive, catin! De mon cœur sont effacés ces charmes, tes

yeux; ton lit, souillé de luxure, sera taché d'un sang luxurieux. (*Il sort.*)

Entrent LODOVICO *et* GRATIANO, *à quelque distance.*

Cassio. — Holà! Il n'y a donc pas de garde? ni de passants? Au meurtre! au meurtre!

Gratiano. — C'est quelque accident malheureux; la voix est vraiment sinistre.

Cassio. — Au secours!

Lodovico. — Écoutez!

Roderigo. — Oh! misérable scélérat!

Lodovico. — Deux ou trois gémissent; la nuit est très-épaisse : cela peut être des cris de ruse; mon opinion est qu'il n'est pas sûr pour nous d'approcher sans être renforcés de l'endroit d'où partent ces cris.

Roderigo. — Personne ne vient? alors je m'en vais saigner jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Lodovico. — Écoutez!

Gratiano. — Voici quelqu'un qui vient tout déshabillé avec une lumière et des armes.

Rentre IAGO *avec une lumière.*

Iago. — Qui est là? qui fait donc tant de tapage en criant au meurtre?

Lodovico. — Nous ne savons pas.

Iago. — N'avez-vous pas entendu crier?

Cassio. — Ici, ici! Au nom du ciel, secourez-moi!

Iago. — Qu'y a-t-il?

Gratiano.— C'est l'enseigne d'Othello, si je ne me trompe.

Lodovico. — Lui-même, vraiment; un bien vaillant garçon.

Iago. — Qui êtes-vous, vous qui criez ici d'une manière si lamentable?

Cassio. — Iago? Oh, je suis abîmé, assassiné par des scélérats! donne-moi quelque secours.

Iago. — Hélas! lieutenant, quels sont les scélérats qui ont fait cela?

Cassio. — Je pense que l'un d'eux est là tout proche, et dans un état qui ne lui permet pas de s'en aller.

Iago. — Oh, les traîtres scélérats! (*à Lodovico et à Gratiano*) Qui êtes-vous, vous par ici? venez, et portez-nous un peu d'aide.

Roderigo. — Oh! secourez-moi ici!

Cassio. — C'est l'un d'eux.

Iago. — O manant meurtrier! ô scélérat! (*Il poignarde Roderigo.*)

Roderigo. — O damné Iago! ô chien inhumain!

Iago. — Tuer les gens dans les ténèbres! Où sont ces voleurs sanguinaires? Comme cette ville est silencieuse! Holà! au meurtre! au meurtre! qui pouvez-vous bien être vous autres? êtes-vous pour le bien ou pour le mal?

Lodovico. — Jugez-nous selon que nous agirons.

Iago. — Le Signor Lodovico?

Lodovico. — Lui-même, Monsieur.

Iago. — Je vous demande pardon. Voici Cassio, qui a été blessé par des scélérats.

Gratiano. — Cassio!

Iago. — Comment cela va-t-il, frère?

Cassio. — Ma jambe est coupée en deux.

Iago. — Oh, plaise au ciel que non! De la lumière, Messieurs; — je m'en vais la bander avec ma chemise.

Entre BIANCA.

Bianca. — Qu'y a-t-il, holà! qui donc criait?

Iago. — *Qui donc criait!*

Bianca. — O mon cher Cassio! mon doux Cassio! ô Cassio, Cassio, Cassio!

Iago. — O insigne catin! — Cassio, soupçonnez-vous quels sont ceux qui vous ont ainsi estropié?

Cassio. — Non.

Gratiano. — Je suis désolé de vous trouver dans cet état : je suis allé vous chercher chez vous.

Iago. — Prêtez-moi une jarretière : — bon. — Oh! un fauteuil pour l'emporter aisément d'ici!

Bianca. — Hélas! il s'évanouit! O Cassio, Cassio, Cassio!

Iago. — Gentilshommes, je soupçonne cette cochonnerie ici présente, d'être complice de cette infamie. Patience, en attendant, mon bon Cassio. Marchons, marchons; prêtez-moi une lumière. — Connaissons-nous cette figure-ci, ou non? Hélas! mon ami et mon cher compatriote Roderigo? Mais non : mais si, pour sûr : ô ciel! Roderigo.

Gratiano. — Comment! celui de Venise?

Iago. — Lui-même, Signor. Est-ce que vous le connaissiez?

Gratiano. — Si je le connaissais! oui.

Iago. — Le Signor Gratiano? Je vous demande votre gracieux pardon; ces accidents sanguinaires devront me servir d'excuse pour vous avoir négligé de la sorte.

Gratiano. — Je suis heureux de vous voir.

Iago. — Comment vous trouvez-vous, Cassio? Holà! un fauteuil! un fauteuil!

Gratiano. — Roderigo!

Iago. — Lui, lui, lui-même! Oh! le fauteuil; voilà qui est bien. (*Un fauteuil est apporté.*) Que quelque brave homme l'emporte d'ici avec soin; je vais aller chercher le chirurgien du général. (*A Bianca.*) Pour vous, donzelle, épargnez-vous vos peines. — Celui qui gît là assassiné, Cassio, était mon cher ami: quel dissentiment y avait-il entre vous?

Cassio. — Absolument aucun, et je ne connaissais pas l'homme.

Iago, *à Bianca.* — Comment! vous pâlissez.— Oh, tirez-le de l'air. (*On emporte Cassio et Roderigo.*) Attendez, vous, Messieurs. — Êtes-vous pâle, donzelle? — Voyez-vous comme son œil est égaré? Parbleu, si vous êtes déjà saisie de terreur, nous allons en savoir davantage tout à l'heure. Contemplez-la bien; je vous en prie, regardez-la: remarquez-vous, Messieurs? parbleu, la culpabilité se révélera même quand la langue serait muette.

Entre ÉMILIA.

Émilia. — Hélas! que se passe-t il? que se passe-t-il, mon mari?

Iago. — Cassio vient d'être ici assailli dans l'obscurité par Roderigo et des individus qui se sont enfuis; il est presque tué, et Roderigo est mort.

Émilia. — Hélas, le bon gentilhomme! hélas, le bon Cassio!

Iago. — Voilà les fruits du libertinage. — Je t'en prie, Émilia, va t'informer de l'endroit où Cassio a soupé ce soir. (*A Bianca.*) Comment! cela vous fait trembler?

Bianca. — Il a soupé chez moi; mais cela ne me fait pas trembler.

Iago. — Ah, il a soupé chez vous? Je vous l'ordonne, venez avec moi.

Émilia. — Fi, fi de toi, catin!

Bianca. — Je ne suis pas une catin, mais une femme de vie aussi honnête que vous qui m'insultez ainsi.

Émilia. — Que moi? allons donc! fi de toi!

Iago. — Mes chers Messieurs, allons faire panser le pauvre Cassio. — Venez, vous, donzelle, vous nous raconterez une autre histoire. — Émilia, cours à la citadelle, et raconte à Monseigneur et à Madame ce qui est arrivé. — Voulez-vous venir? — (*A part.*) Cette nuit-ci fait ma fortune, ou me ruine complétement. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher dans le château.

DESDÉMONA *est au lit endormie. Un flambeau brûle. Entre* OTHELLO.

Othello. — Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme! Permettez que je ne la nomme pas devant vous, chastes étoiles! voilà la cause. — Cependant je ne répandrai pas son sang; je ne déchirerai pas cette peau plus blanche que la neige, polie comme l'albâtre d'un tombeau. Mais elle doit mourir, sans cela elle trahirait d'autres hommes. Éteignons la lumière, et puis.... Éteindre la lumière! Si je t'éteins, ministre de flamme, et que je m'en repente ensuite, je pourrai te rappeler à ta clarté première; mais une fois ta lumière éteinte, à toi, le plus merveilleux ouvrage de l'habile nature, je ne sais où est le feu de Prométhée qui pourrait rallumer ton éclat. Lorsque j'aurai arraché ta rose, je ne pourrai lui rendre sa puissance vitale, elle devra nécessairement se flétrir . je veux la respirer sur son buisson. (*Il l'embrasse.*) Ô souffle embaumé qui persuade presque à la justice de briser son glaive! un de plus, un encore : sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et je t'aimerai ensuite. Un encore, et c'est le dernier: jamais baiser si doux ne fut aussi fatal. Je dois pleurer, mais ce sont des pleurs cruels : cette douleur est céleste, elle frappe là où elle aime. — Elle s'éveille.

Desdémona. — Qui est là? Othello?

Othello. — Oui, Desdémona.

Desdémona. — Voulez-vous venir au lit, mon Seigneur?

Othello. — Avez-vous prié ce soir, Desdémona?

Desdémona. — Oui, mon Seigneur.

Othello. — Si vous vous souvenez de quelque crime qui vous laisse encore irréconciliée avec le ciel et la grâce divine, sollicitez-en bien vite le pardon.

Desdémona. — Hélas, mon Seigneur, que veulent dire ces paroles?

Othello. — Bon, demandez-en le pardon, et soyez brève; je vais faire quelques pas en attendant: je ne voudrais pas tuer ton âme en état de

péché; non, le ciel le défende! je ne voudrais pas tuer ton âme.

DESDÉMONA. — Est-ce que vous parlez de tuer?

OTHELLO. — Oui, j'en parle.

DESDÉMONA. — Alors le ciel ait pitié de moi!

OTHELLO. — *Amen*, de tout mon cœur!

DESDÉMONA. — Quoique vous parliez ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO. — Hum!

DESDÉMONA. — Et cependant je vous crains, car vous êtes fatal lorsque vos yeux roulent ainsi: pourquoi je crains, je ne le sais pas, puisque je ne me connais pas de crime; mais cependant je sens que je crains.

OTHELLO. — Pense à tes péchés.

DESDÉMONA. — Ce sont les tendresses que je vous porte.

OTHELLO. — Oui, et c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDÉMONA. — C'est une mort bien peu naturelle que celle qui tue parce qu'on aime. Hélas! pourquoi mâchonnez-vous ainsi votre lèvre inférieure? Quelque passion sanguinaire ébranle tout votre être : ces mouvements en sont les signes; mais cependant j'espère, j'espère que ce n'est point moi qu'ils menacent.

OTHELLO. — Paix, et tiens-toi tranquille!

DESDÉMONA. — C'est ce que je vais faire. Qu'y a-t-il?

OTHELLO. — Ce mouchoir que j'aimais tant et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA. — Non, sur ma vie et sur mon âme! Envoyez chercher cet homme, et questionnez-le.

OTHELLO. — Chère âme, prends garde, prends garde au parjure; tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA. — Oui, mais non pas pour mourir encore.

OTHELLO. — Si, immédiatement; par conséquent confesse franchement ton crime; car nier chaque détail avec serment, ne pourrait dissiper ni détruire la puissante conviction sous laquelle je gémis. Tu vas mourir.

DESDÉMONA. — Alors le Seigneur ait pitié de moi!

OTHELLO. — Je dis *Amen*.

DESDÉMONA. — Ayez pitié, vous aussi; je ne vous ai jamais offensé de ma vie; je n'ai jamais aimé Cassio que de ce sentiment banal que le ciel me donnait permission de lui accorder; je ne lui ai jamais donné de cadeau.

OTHELLO. — Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans ses mains. O femme parjure! tu changes mon cœur en pierre, et tu vas me faire commettre un meurtre alors que je me proposais un sacrifice : j'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONA. — Il l'a trouvé alors; je ne le lui ai jamais donné : envoyez-le chercher; qu'il confesse la vérité.

OTHELLO. — Il l'a confessée.

DESDÉMONA. — Quoi, Monseigneur?

OTHELLO. — Qu'il s'est servi de toi.

DESDÉMONA. — Comment? criminellement?

OTHELLO. — Oui.

DESDÉMONA. — Il ne dira pas cela.

OTHELLO. — Non, sa bouche est fermée; l'honnête Iago a reçu des ordres pour cela.

DESDÉMONA. — Oh! ma crainte devine le sens de ces paroles! quoi! est-il mort?

OTHELLO. — Quand il aurait eu autant d'existences que de cheveux, mon appétit de vengeance les aurait dévorées toutes.

DESDÉMONA. — Hélas! il est trahi, et je suis perdue!

OTHELLO. — A bas, catin! est-ce que tu vas le pleurer à ma face?

DESDÉMONA. — Oh! bannissez-moi, mon Seigneur, mais ne me tuez pas!

OTHELLO. — A bas, catin!

DESDÉMONA. — Tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette nuit!

OTHELLO. — Si vous résistez....

DESDÉMONA. — Une demi-heure seulement!

OTHELLO. — Point de retard que ce ne soit fait.

DESDÉMONA. — Seulement le temps de dire une prière!

OTHELLO. — Il est trop tard. (*Il l'étouffe.*)

ÉMILIA, *du dehors.* — Holà! Monseigneur! Monseigneur! Eh holà! Monseigneur! Monseigneur!

OTHELLO. — Quel est ce bruit? — Elle n'est pas morte? pas tout à fait morte? Je suis cruel, mais cependant compatissant; je ne veux pas prolonger tes souffrances : — ainsi, ainsi.

ÉMILIA, *de l'extérieur.* — Holà! Monseigneur! Monseigneur!

OTHELLO. — Qui est là?

ÉMILIA, *de l'extérieur.* — Ô mon bon Seigneur, je voudrais vous dire un mot!

OTHELLO. — Oui. — C'est Émilia. — Tout de suite. — Elle est morte. — Il est probable qu'elle



ÉMILIA. Je ne m'inquiète pas de ton épée; je te ferai connaître, quand bien même je devrais perdre vingt existences! Au secours! au secours! holà, au secours! Le Maure a tué ma maîtresse! Au meurtre! au meurtre!

(Acte V, sc. II.)

vient me parler de la mort de Cassio; le tapage a été grand. — Ah! plus de mouvement? immobile comme la tombe. — La laisserai-je entrer? Cela serait-il bon? — Je crois qu'elle remue encore : non. — Qu'est-ce qu'il vaut mieux faire? Si elle entre, assurément elle voudra parler à ma femme : ma femme! ma femme! quelle femme? je n'ai pas de femme! Ô pensée insupportable! Ô heure écrasante! il me semble qu'il devrait y avoir en ce moment une énorme éclipse de soleil et de lune, et que le globe effrayé devrait s'entr'ouvrir devant ce désordre.

Émilia, *du dehors.* — Ô mon bon Seigneur, je vous en conjure, permettez-moi de vous parler.

Othello. — Je t'avais oubliée : oh, entre, Émilia. — Doucement. — Tout de suite. — Tirons les rideaux. — Où es-tu? (*Il ouvre la porte.*)

Entre ÉMILIA.

Othello. — Eh bien, qu'est-ce que tu demandes, maintenant?

Émilia. — O mon bon Seigneur, un meurtre infâme vient d'être commis là-bas!

Othello. — Comment! tout à l'heure?

Émilia. — A l'instant même, Monseigneur!

Othello. — C'est l'effet des erreurs de la lune; elle s'approche de terre plus que de coutume, et elle rend les gens fous.

Émilia. — Cassio, Monseigneur, a tué un jeune Vénitien nommé Roderigo.

Othello. — Roderigo est tué! et Cassio est tué!

Émilia. — Non, Cassio n'est pas tué.

Othello. — Cassio n'est pas tué! alors le meurtre chante faux, et la mélodieuse vengeance devient discordante.

Desdémona. — Oh! par erreur, par erreur, mise à mort!

Émilia. — Hélas! quel est ce cri?

Othello. — Ce cri! lequel?

Émilia. — Hélas! mais c'était la voix de Madame. — Au secours! au secours! holà! au secours! — O Madame, parlez encore! douce Desdémona! ô ma douce maîtresse, parlez!

Desdémona. — Je meurs innocente.

Émilia. — Oh! qui a commis ce crime?

Desdémona. — Personne; moi-même. Adieu : recommande-moi à mon cher Seigneur : oh, adieu!)*Elle meurt.*)

Othello. — Mais comment pourrait-elle avoir été mise à mort?

Émilia. — Hélas! qui sait?

Othello. — Vous lui avez entendu dire à elle-même que ce n'était pas moi.

Émilia. — C'est ce qu'elle a dit : je dois nécessairement rapporter la vérité.

Othello. — Elle est allée dans l'enfer brûlant, comme une menteuse qu'elle est! c'est moi qui l'ai tuée.

Émilia. — Oh! elle n'en est que davantage un ange, et vous, vous n'en êtes qu'un diable plus noir!

Othello. — Elle avait mal tourné, c'était une putain.

Émilia. — Tu la calomnies, et tu es un diable.

Othello. — Elle était fausse comme l'eau.

Émilia. — Et toi tu es téméraire comme le feu, en disant qu'elle était fausse; oh! elle était célestement loyale!

Othello. — Cassio l'avait couverte; demande à ton mari si cela n'est pas. Oh, je serais damné au-dessous du fin fond de l'enfer, si j'en étais venu à cette extrémité sans de justes causes! ton mari savait tout.

Émilia. — Mon mari!

Othello. — Ton mari.

Émilia. — Il savait qu'elle était fausse à son lit nuptial?

Othello. — Oui, avec Cassio. Certes, si elle avait été loyale, quand même le ciel eût formé pour moi un autre univers composé d'une seule et parfaite chrysolithe, je ne l'aurais pas échangée contre lui.

Émilia. — Mon mari!

Othello. — Oui, c'est lui qui me l'a appris le premier; c'est un honnête homme, et il déteste la boue qui s'attache aux actes mauvais.

Émilia. — Mon mari!

Othello. — Que signifient ces répétitions, femme? j'ai dit ton mari.

Émilia. — O maîtresse, la scélératesse a joué faux jeu avec l'amour! — Mon mari a dit qu'elle était déloyale?

Othello. — Lui-même, femme; je dis ton mari : comprends-tu le mot? mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Iago.

Émilia. — S'il a dit cela, puisse son âme pernicieuse se pourrir d'un atome par jour! il ment du plus profond de son cœur : elle n'était que trop folle de son affreux choix.

Othello. — Ah!

Émilia. — Fais tout ce que tu voudras de

pire; cette action est aussi peu digne du ciel que tu étais peu digne d'elle.

OTHELLO. — Paix! vous ferez bien.

ÉMILIA. — Tu n'as pas de moitié autant de puissance pour me faire du mal que j'en ai pour le supporter. O dupe! ô imbécile! ignorant comme la boue! tu as commis un acte.... Je ne m'inquiète pas de ton épée; je te ferai connaître, quand bien même je devrais perdre vingt existences! Au secours! au secours! holà! au secours! Le Maure a tué ma maîtresse! Au meurtre! au meurtre!

Entrent MONTANO, GRATIANO *et* IAGO.

MONTANO. — Que se passe-t-il? qu'y a-t-il, général?

ÉMILIA. — Oh, vous êtes venu, Iago? vous avez bien fait, les gens pourront mettre leurs crimes sur votre dos.

GRATIANO. — Que se passe-t-il?

ÉMILIA. — Démens ce scélérat, si tu es un homme: il dit que tu lui as raconté que sa femme était déloyale : je sais que tu ne l'as pas fait, tu n'es pas un tel scélérat : parle, car mon cœur est plein.

IAGO. — Je lui ai dit ce que je pensais, et je ne lui en ai pas dit plus qu'il n'a pu en reconnaître et en vérifier par lui-même.

ÉMILIA. — Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle était déloyale?

IAGO. — Je le lui ai dit.

ÉMILIA. — Vous lui avez dit un mensonge, un odieux, un damné mensonge; sur mon âme, un mensonge, un criminel mensonge : — Elle déloyale avec Cassio! avez-vous dit avec Cassio?

IAGO. — Avec Cassio, commère. Allons, faites taire votre langue.

ÉMILIA. — Je ne ferai pas taire ma langue, je suis obligée de parler: ma maîtresse est là, assassinée dans son lit....

TOUS. — Oh! les cieux le défendent!

ÉMILIA. — Et ce sont vos rapports qui ont fait commettre ce meurtre.

OTHELLO. — Ne soyez pas stupéfaits, Messires; c'est la pure vérité.

GRATIANO. — C'est une étrange vérité!

MONTANO. — Oh, l'acte monstrueux!

ÉMILIA. — Scélératesse! scélératesse! scélératesse! je m'en doute, je la soupçonne, je la flaire; — ô scélératesse! je m'en étais douté déjà : — je me tuerai de chagrin: — ô scélératesse! scélératesse!

IAGO. — Ah çà, est-ce que vous êtes folle! Je vous l'ordonne, retournez au logis.

ÉMILIA. — Mes bons gentilshommes, donnez-moi permission de parler; il est convenable que je lui obéisse, mais non pas maintenant. Peut-être, Iago, ne retournerai-je jamais plus au logis.

OTHELLO. — Oh! oh! oh! (*Il tombe sur le lit.*)

ÉMILIA. — Oh oui, roule-toi et rugis; car tu as tué la plus douce innocente qui ait jamais levé ses yeux au ciel.

OTHELLO, *se levant*. — Oh, elle était infâme! — Je vous avais à peine reconnu, oncle. Ici gît votre nièce, dont les mains que voilà viennent vraiment d'arrêter le souffle : je sais que cet acte paraît horrible et cruel.

GRATIANO. — Pauvre Desdémona! je suis heureux que ton père ne soit plus; ton mariage fut pour lui un coup mortel, et ce fut le chagrin seul qui déchira en deux la vieille toile de sa vie: s'il vivait à cette heure, ce spectacle le pousserait à quelque acte désespéré, lui ferait chasser son bon ange de ses côtés par ses malédictions, et le ferait tomber sous la réprobation du ciel.

OTHELLO. — C'est lamentable; mais cependant Iago sait qu'elle a commis mille fois avec Cassio l'acte de honte; Cassio l'a confessé : et elle a récompensé ses travaux amoureux de ce témoignage et de ce gage d'amour que je lui donnai dans les premiers jours; je l'ai vu dans sa main : c'était un mouchoir, un ancien présent que mon père avait fait à ma mère.

ÉMILIA. — O Dieu! ô Dieu du ciel!

IAGO. — Morbleu, tenez-vous en paix!

ÉMILIA. — Cela sera révélé! cela sera révélé! Me tenir en paix, Monsieur? non, non, je parlerai aussi librement que le vent du nord. Le ciel, les hommes, les diables, tous, tous, tous, peuvent crier honte contre moi, mais je parlerai!

IAGO. — Soyez sage, et retournez-vous-en au logis.

ÉMILIA. — Je ne veux pas. (*Iago se précipite sur Émilia pour la poignarder.*)

GRATIANO. — Fi! votre épée levée sur une femme!

ÉMILIA. — O stupide Maure! ce mouchoir dont tu parles, je l'avais trouvé par hasard, et je l'avais donné à mon mari; car souvent, avec une insistance solennelle, qu'une telle bagatelle ne méritait certes pas, il m'avait supplié de le voler.

IAGO. — Infâme putain!

ÉMILIA. — Elle l'avait donné à Cassio! non,

hélas, je l'avais trouvé, et je le donnai à mon mari.

Iago. — Tu mens, ordure!

Émilia. — Par le ciel, je ne mens pas, gentilshommes! O imbécile meurtrier! qu'est-ce qu'un tel sot avait à faire d'une si bonne femme? (*Iago poignarde Émilia et s'enfuit.*)

Othello. — N'y a-t-il pas au ciel d'autres pierres que celles qui servent au tonnerre? — Incroyable scélérat!

Gratiano. — Cette femme tombe! à coup sûr il a tué sa femme!

Émilia. — Oui, oui : oh! placez moi à côté de ma maîtresse!

Gratiano. — Il s'est enfui, mais sa femme est tuée.

Montano. — C'est un scélérat notoire. Prenez cette arme que je viens d'enlever au Maure; allez garder la porte au dehors; ne le laissez pas passer, mais tuez-le plutôt. Je vais courir après ce scélérat, car c'est un esclave damné. (*Sortent Montano et Gratiano.*)

Othello. — Je ne suis pas vaillant non plus, car le premier chétif bambin venu peut m'enlever mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à l'honnêteté? qu'ils s'en aillent de compagnie.

Émilia. — Que présageait ta chanson, Dame? Écoute! peux-tu m'entendre? je vais faire le cygne et mourir en musique. (*Elle chante.*) *Saule, saule, saule.* — Maure, elle était chaste; elle t'aimait, cruel Maure; puisse mon âme posséder la félicité suprême comme je dis la vérité, et en parlant comme je pense, je meurs, — je meurs! (*Elle meurt.*)

Othello. — J'ai une autre arme dans cette chambre; c'est une épée d'Espagne, trempée à glace : ah la voici. — Oncle, il faut que je sorte.

Gratiano, *du dehors.* — Si tu l'essayes, il t'en coûtera cher : tu n'as pas d'armes, et tu pourrais bien en pâtir.

Othello. — Alors, rentre et viens me parler, ou désarmé comme je suis, je vais me précipiter sur toi.

Rentre GRATIANO.

Gratiano. — Qu'y a-t-il?

Othello. — Regardez! j'ai une arme; une meilleure ne fut jamais suspendue à la cuisse d'un soldat : j'ai vu le temps où avec ce petit bras et cette bonne épée, je me frayais un chemin à travers plus d'obstacles que vous ne pouvez m'en opposer vingt fois : mais, ô vanterie inutile! qui peut s'opposer à sa destinée? il n'en est plus ainsi maintenant. Ne craignez pas, bien que vous me voyiez armé; voici la fin de mon voyage, ma dernière étape, le dernier relâche de ma dernière voile. Est-ce que vous reculez d'effroi? Crainte inutile : dirige seulement un jonc contre la poitrine d'Othello, et il se retirera : — où donc Othello pourrait-il aller? — Voyons quel aspect tu présentes à cette heure? O femme née sous une mauvaise étoile! Pâle comme ta chemise! lorsque nous nous rencontrerons au tribunal de Dieu, ton aspect présent suffira pour précipiter mon âme du ciel, et les démons s'en saisiront! — Froide, froide, mon enfant! froide comme ta chasteté même. — Oh, le manant maudit, maudit! Démons, chassez-moi à coups de fouet hors de la vue de cette lumière céleste! roulez-moi dans des vents sans repos! faites-moi cuire dans le soufre! plongez-moi dans des gouffres profonds de feu liquide! O Desdémona! morte, Desdémona! morte! oh! oh!

Entrent LODOVICO, MONTANO, CASSIO, *porté dans un fauteuil*, *et* des officiers *avec* IAGO *prisonnier.*

Lodovico. — Où est ce forcené et trop malheureux homme?

Othello. — Celui qui fut Othello; — me voici.

Lodovico. — Où est cette vipère? faites avancer le scélérat.

Othello. — Je regarde ses pieds, mais c'est une fable. — Si tu es un démon, je ne puis te tuer. (*Il blesse Iago.*)

Lodovico. — Enlevez-lui son arme.

Iago. — Je saigne, Seigneur, mais je ne suis pas tué.

Othello. — Je n'en suis pas fâché non plus : je voudrais que tu vécusses, car à mon avis, mourir est un bonheur.

Lodovico. — O Othello, toi autrefois si éminent, et qui es tombé dans les piéges d'un manant damné, comment t'appellera-t-on?

Othello. — Parbleu, comme on voudra : un meurtrier honorable, si vous voulez; car je n'ai rien fait par haine, mais tout par honneur.

Lodovico. — Ce misérable a confessé en partie sa scélératesse : aviez-vous, vous et lui, comploté la mort de Cassio?

Othello. — Oui.

CASSIO. — Cher général, je ne vous en avais jamais donné sujet.

OTHELLO. — Je le crois, et je vous demande pardon. Voulez-vous, je vous en prie, demander à ce demi-diable, pourquoi il a ensorcelé ainsi mon âme et mon corps?

IAGO. — Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez : à partir de ce moment je ne prononcerai plus un mot.

LODOVICO. — Comment! pas même pour prier?

GRATIANO. — Les tourments ouvriront vos lèvres.

OTHELLO. — Bon, tu fais fort bien.

LODOVICO. — Seigneur, vous devez apprendre ce qui s'est passé, et ce que vous ignorez encore, je crois. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo qui a été tué, et en voici une autre : l'une d'elles révèle que la mort de Cassio devait être exécutée par Roderigo.

OTHELLO. — O scélérat!

CASSIO. — Oh! l'acte abominable et digne d'un païen!

LODOVICO. — Maintenant voici une autre lettre pleine de reproches, également trouvée dans sa poche : Roderigo, semble-t-il, avait l'intention de l'envoyer à ce damné scélérat; mais Iago dans l'intervalle vint et lui donna satisfaction.

OTHELLO. — O pernicieux misérable! Comment ce mouchoir qui appartenait à ma femme, se trouvait il entre vos mains, Cassio?

CASSIO. — Je l'avais trouvé dans ma chambre, et il a confessé lui-même, il n'y a qu'un instant, qu'il l'y avait déposé pour un projet spécial qui a répondu à son désir.

OTHELLO. — O fou! fou! fou!

CASSIO. — On voit, en outre, dans la lettre de Roderigo par les reproches qu'il lui adresse, que c'était Iago qui l'avait poussé à m'insulter à la garde; de là s'ensuivit ma disgrâce : et il n'y a qu'un instant, après avoir longtemps paru mort, il a parlé; c'était Iago qui l'avait lancé, Iago qui l'a poignardé.

LODOVICO. — Il vous faut quitter cette chambre, et venir avec nous; votre pouvoir et votre commandement vous sont enlevés, et Cassio gouverne dans Chypre. Quant à ce manant, s'il existe quelque cruauté raffinée qui puisse le faire souffrir beaucoup et longtemps, il n'y échappera pas. Vous resterez étroitement prisonnier, jusqu'à ce que la nature de votre faute soit connue de l'État de Venise. — Allons, emmenez-le.

OTHELLO. — Doucement! un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'État quelques services, et ils le savent; assez là-dessus. Je vous en prie, lorsque dans vos lettres, vous raconterez ces malheureux événements, parlez de moi tel que je suis; n'atténuez rien, mais n'ajoutez rien par malice : si vous agissez ainsi, alors vous tracerez le portrait d'un homme qui n'aima pas avec sagesse, mais qui n'aima que trop bien; d'un homme qui ne fut pas aisément jaloux, mais qui une fois inquiet se laissa emporter jusqu'aux dernières extrémités; d'un homme dont la main, comme celle du vil Indien, rejeta une perle plus précieuse que toute sa tribu; d'un homme dont les yeux vaincus, bien que peu habitués à la mode des pleurs, versèrent des larmes avec autant d'abondance que les arbres d'Arabie leur gomme médicinale. Peignez-moi ainsi, et ajoutez qu'une fois dans Alep, où un malicieux Turc en turban battait un Vénitien et insultait l'État, je saisis à la gorge le chien circoncis, et je le frappai.... ainsi. (*Il se poignarde.*)

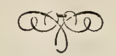
LODOVICO. — O dénoûment sanglant!

GRATIANO. — Toutes les mesures dont nous parlions sont mises à néant.

OTHELLO. — Je t'embrassai avant de mourir; en me tuant, je n'ai que ce moyen de mourir sur un baiser. (*Il tombe sur Desdémona et meurt.*)

CASSIO. — Je redoutais cela, mais je croyais qu'il n'avait pas d'armes; car il avait un grand cœur.

LODOVICO, *à Iago.* — O chien de Sparte plus cruel que la souffrance, la faim ou la mer! Regarde le tragique fardeau qui pèse sur ce lit; c'est ton œuvre. Ce spectacle empoisonne la vue; voilez-le. Gratiano, gardez la maison, et saisissez la fortune du Maure, car vous en héritez. A vous, Seigneur gouverneur, revient le jugement de cet infernal scélérat : fixez le temps, le lieu, la torture; — oh, appliquez-la à outrance! Je vais moi-même m'embarquer sur-le-champ, et porter à l'État avec un cœur douloureux le récit de cet événement douloureux. (*Ils sortent.*)




MACBETH
F. WENTWORTH

PERSONNAGES DU DRAME.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } fils de DUNCAN.
MACBETH, général de l'armée du roi, et roi par la suite.
BANQUO, général de l'armée du roi.
FLÉANCE, fils de BANQUO.
MACDUFF, LENNOX, ROSS, MENTEITH, ANGUS, CAITHNESS, } nobles écossais.
SIWARD, COMTE DE NORTHUMBERLAND, général des forces anglaises.
LE JEUNE SIWARD, fils du COMTE DE NORTHUMBERLAND.
UN FILS DE MACDUFF.
SEYTON, officier de la suite du roi.
UN MÉDECIN ANGLAIS.
UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.
UN SOLDAT.
UN PORTIER.
UN VIEILLARD.

LADY MACBETH, par la suite reine.
LADY MACDUFF.
UNE FEMME DE CHAMBRE de la reine.
HÉCATE.
TROIS SORCIÈRES.

SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, MEURTRIERS, MESSAGERS, et autres comparses. LE FANTÔME DE BANQUO et autres apparitions.

SCÈNE. ÉCOSSE, et une partie du quatrième acte en ANGLETERRE.

MACBETH.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une vaste plaine. Tonnerre et éclairs.

Entrent TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Quand nous rencontrerons-nous de nouveau toutes trois, au milieu du tonnerre et des éclairs, ou sous la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Lorsque le bataclan sera fini, lorsque la bataille sera perdue ou gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — En quel lieu?

SECONDE SORCIÈRE. — Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Et pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — J'y vais, Graymalkin!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Paddock appelle : — me voilà!

TOUTES TROIS, *ensemble.* — Le beau est laid, et le laid est beau : planons à travers le brouillard et l'air impur. (*Elles s'évanouissent.*)

SCÈNE II.

Un camp près de Forres. Alarme dans le lointain.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENNOX, *avec des gens de leur suite. Ils se rencontrent avec* UN SOLDAT BLESSÉ.

DUNCAN. — Quel est cet homme ensanglanté? S'il faut en juger par l'état où le voilà, il peut nous informer de la plus récente situation de la révolte.

MALCOLM. — Cet homme est le sergent qui, comme un brave et hardi soldat, a combattu pour m'empêcher d'être pris. — Salut, brave ami! apprends au roi quelle était la situation de la lutte, lorsque tu l'as quittée.

LE SOLDAT. — L'issue en était douteuse, et les deux armées étaient semblables à deux nageurs épuisés, qui s'étreignant neutralisent ainsi leur habileté. L'impitoyable Macdonald (digne d'être un rebelle, car toutes les détestables qualités naturelles nécessaires pour cela abondent en lui) est pourvu de troupes de Kernes et de Gallowglasses venues des îles de l'Ouest ; et la Fortune, souriant à son diabolique projet, s'est conduite comme la vraie putain d'un rebelle : mais tout cela cependant n'a pas été assez : car le brave Macbeth (il mérite bien ce nom), dédaignant la Fortune, a brandi son épée toute fumante d'un sanglant carnage, et comme un favori de la valeur, s'est taillé un passage dans les rangs, jusqu'à ce qu'il ait pu voir le gredin face à face ; et il ne s'est pas amusé à lui serrer la main, ni à lui dire bonjour, avant de l'avoir décousu depuis le cœur jusqu'au bas des côtes, et d'avoir planté sa tête sur nos bastions.

DUNCAN. — Ô vaillant cousin! digne gentilhomme!

LE SOLDAT. — De même que des tempêtes fatales aux navires et d'effrayants coups de tonnerre, partent précisément du point où le soleil

a commencé à luire; ainsi, de cette action d'où l'aide semblait devoir venir, c'est le danger qui a surgi. Écoutez, roi d'Écosse, écoutez! la justice unie à la valeur armée n'avait pas eu plus tôt forcé ces Kernes agiles à demander leur salut à leurs talons, que le Seigneur de Norwége, saisissant une occasion favorable, a commencé une nouvelle attaque avec des armes encore toutes luisantes et des renforts de troupes toutes fraîches.

Duncan. — Est-ce que cela n'a pas découragé nos capitaines, Macbeth et Banquo?

Le soldat. — Oui, comme les moineaux découragent les aigles, ou le lièvre le lion. Si je veux dire la vérité, je dois rapporter qu'ils ressemblaient à des canons bourrés à outrance qui renverraient double décharge; c'est ainsi que tous deux faisaient succéder avec une double vitesse leurs coups sur l'ennemi : avaient-ils l'intention de prendre un bain de sang fumant, ou de rendre un autre lieu célèbre sous le nom de Golgotha, je n'en sais rien.... — Mais je m'affaiblis, mes blessures crient au secours.

Duncan. — Tes paroles te décorent aussi bien que tes blessures; les unes et les autres portent l'empreinte de l'honneur. — Allez, procurez-lui des chirurgiens. (*Sort le soldat accompagné.*) Qui vient ici?

Malcolm. — Le noble thane de Ross.

Lennox. — Quelle hâte éclate dans ses yeux! Tels doivent être les regards de l'homme qui a d'étranges nouvelles à annoncer.

Entre ROSS.

Ross. — Dieu sauve le roi!

Duncan. — D'où viens-tu, noble thane?

Ross. — De Fife, grand roi, de Fife, où les étendards norwégiens déployés s'agitent insultant le ciel et éventant nos hommes à les glacer de terreur. Le roi de Norwége en personne, avec un nombre énorme de troupes, assisté par ce traître très-déloyal, le thane de Cawdor, a commencé une effrayante mêlée, jusqu'à ce que le fiancé de Bellone, cuirassé à toute épreuve, l'ait affronté avec des conditions égales, pointe contre pointe rebelle, bras contre bras, et ait fait fléchir son courage téméraire ; pour conclure, la victoire nous est restée.

Duncan. — Grand bonheur!

Ross. — Si bien que maintenant Sweno, le roi de Norwége, demande composition, et que nous lui refusons le droit d'ensevelir ses morts, jusqu'à ce qu'il nous ait payé, à l'île de Saint-Colomban, dix mille dollars pour notre profit général.

Duncan. — Ce thane de Cawdor ne trahira plus nos plus chers intérêts. — Allez, déclarez-le condamné à mourir sans délai, et transportez son titre à Macbeth avec nos félicitations.

Ross. — Je veillerai à l'exécution de ces ordres.

Duncan. — Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une bruyère.

Tonnerre. Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

Première sorcière. — Où est-ce que tu es allée, sœur?

Seconde sorcière. — Tuer des cochons.

Troisième sorcière. — Et toi, sœur?

Première sorcière. — La femme d'un marin avait des châtaignes dans son giron; elle mâchonnait, et mâchonnait, et mâchonnait: — « Donne-m'en, » lui ai-je dit : « Va te promener, sorcière ! » m'a crié cette drôlesse de meurt de faim. Son mari est parti pour Alep, comme contre-maître du *Tigre;* mais je ferai le voyage sur un crible, et comme un rat sans queue, je rongerai, je rongerai, je rongerai.

Seconde sorcière. — Je te donnerai un vent.

Première sorcière. — Tu es bonne.

Troisième sorcière. — Et moi je t'en donnerai un autre.

Première sorcière. — J'ai moi-même tous les autres, et je connais tous les ports vers lesquels ils soufflent, tous les points de la carte marine qu'ils visitent. Je le ferai devenir sec comme foin : ni jour, ni nuit, le sommeil ne planera au plafond de sa cabine; il vivra comme un homme maudit: il languira, diminuera, s'affaissera, pendant un laps de sept nuits fatigantes, répétées neuf fois, à neuf reprises : quoique sa barque ne puisse se perdre, elle sera cependant ballottée sans repos par la tempête. — Regardez ce que j'ai là.

Seconde sorcière. — Montre-le-moi, montre-le-moi.

Première sorcière. — C'est le pouce d'un pilote, naufragé comme il revenait dans ses foyers. (*Bruit de tambours.*)

Troisième sorcière. — Un tambour! un tambour! Macbeth vient.

Les trois sorcières, *ensemble.*

Les fatales sœurs, la main dans la main,
Voyageuses sur terre et sur mer,
Tournent ainsi en rond, en rond:
Trois fois pour toi, trois fois pour moi,
Et encore trois fois pour faire neuf :
Silence! le charme est maintenant formé.

Entrent MACBETH *et* BANQUO.

Macbeth. — Je n'ai jamais vu un jour à la fois si hideux et si beau.

Banquo. — Combien dit-on qu'il y a d'ici à Forres? — Quelles sont ces créatures si desséchées, et d'accoutrement si bizarre, qui ne paraissent pas des créatures habitant la terre, et qui cependant la foulent? Vivez-vous? ou êtes-vous des êtres qu'un homme puisse questionner? Vous semblez me comprendre, car toutes trois en même temps vous posez vos doigts osseux sur vos lèvres parcheminées. On dirait que vous êtes des femmes, et cependant vos barbes me défendent d'affirmer que vous en êtes.

Macbeth. — Parlez, si vous le pouvez; qu'êtes-vous?

Première sorcière. — Salut à toi, Macbeth! Salut à toi, thane de Glamis!

Seconde sorcière. — Salut à toi, Macbeth! Salut à toi, thane de Cawdor!

Troisième sorcière. — Salut à toi, Macbeth, qui plus tard seras roi!

Banquo. — Mon bon Seigneur, pourquoi tressaillez-vous, et semblez-vous craindre des prédictions qui rendent un si beau son? — Au nom de la vérité, êtes-vous des illusions sans corps, ou votre apparence correspond-elle à une réalité? Vous saluez mon noble compagnon de si beaux titres pour le présent, et de si grandes prédictions de noble fortune et de royale espérance pour l'avenir, qu'il en semble tout transporté. Vous ne me parlez pas, à moi: si vous pouvez contempler les semences du temps, et dire quels grains germeront, et quels ne germeront pas, parlez-moi alors, à moi, qui ne sollicite pas vos faveurs et qui ne crains pas votre haine.

Première sorcière. — Salut!

Seconde sorcière. — Salut!

Troisième sorcière. — Salut!

Première sorcière. — Plus petit que Macbeth, et cependant plus grand.

Seconde sorcière. — Moins heureux, et cependant bien plus heureux.

Troisième sorcière. — Tu engendreras des rois, bien que tu ne doives pas l'être : ainsi donc tous nos saluts à vous deux, Macbeth et Banquo!

Première sorcière. — Tous nos saluts, Banquo et Macbeth!

Macbeth. — Arrêtez, prophétesses incomplètes; dites-m'en davantage : je sais que par la mort de Sinel, je suis thane de Glamis; mais comment puis-je être thane de Cawdor? Le thane de Cawdor vit, gentilhomme prospère; et quant à être roi, cela m'est aussi difficile à croire que d'être thane de Cawdor. Dites-moi d'où vous tenez cette étrange information? ou pourquoi, sur cette bruyère, battue de l'orage, vous arrêtez notre marche par cet accueil prophétique? Parlez, je vous l'ordonne. (*Elles s'évanouissent.*)

Banquo. — La terre a ses vapeurs comme l'eau, et ces êtres leur appartiennent: où se sont-elles évanouies?

Macbeth. — Dans l'air, et ce qui semblait corporel s'est fondu comme l'haleine se fond dans le vent. Oh! que ne sont-elles restées!

Banquo. — Y avait-il ici des êtres tels que ceux dont nous parlons? ou avons-nous mangé de la racine de folie qui fait la raison prisonnière?

Macbeth. — Vos enfants seront rois.

Banquo. — Et vous serez roi vous-même.

Macbeth. — Et thane de Cawdor aussi, — n'était-ce pas ce qu'elles disaient?

Banquo. — Le sens et les paroles mêmes. — Qui vient ici?

Entrent ROSS *et* ANGUS.

Ross. — Macbeth, le roi a reçu avec bonheur les nouvelles de ton succès : à mesure qu'il apprend tes prouesses personnelles dans le combat des rebelles, son étonnement qui le retire en lui-même lutte avec son admiration qui s'élance vers toi: plongé dans le silence par cette lutte intime, il parcourt le reste du rapport de cette même journée, et voilà qu'il te trouve encore au milieu des redoutables rangs norwégiens, sans crainte aucune des choses que tu faisais toi-même, c'est-à-dire de terribles images de la mort. Les courriers ont succédé aux courriers en aussi peu de temps qu'il en fallait pour les compter; et chacun d'eux a porté



MACBETH. Parlez, si vous le pouvez; qu'êtes-vous?
PREMIÈRE SORCIÈRE. Salut à toi, Macbeth! Salut à toi, thane de Glamis!
(Acte I, sc. III.)



BANQUO. Voyez, comme notre compagnon est absorbé ! (Acte I, sc. III.)

des éloges pour la manière dont tu as défendu son royaume, et les a répandus devant lui.

ANGUS. — Nous sommes envoyés pour te donner des remercîments, de la part de notre royal maître ; nous sommes chargés seulement de te conduire en sa présence, et non de te récompenser.

ROSS. — Et comme arrhes d'un plus grand honneur, il m'a ordonné de te saluer de sa part du nom de thane de Cawdor : ainsi donc c'est sous ce titre que je te salue, très-noble thane ! car ce titre est à toi.

BANQUO, *à part.* — Quoi ! est ce que le diable pourrait dire la vérité ?

MACBETH. — Le thane de Cawdor vit : pourquoi me revêtez-vous de robes empruntées ?

ANGUS. — Celui qui était le thane vit encore ; mais un lourd jugement pèse sur cette vie qu'il mérite de perdre. S'est-il concerté avec les gens de Norwége, ou bien a-t-il soutenu les rebelles par un secours caché et donné à un moment favorable, ou bien a-t-il travaillé avec les uns et les autres à la ruine de son pays, je ne le sais pas ; mais en tout cas, des trahisons capitales, confessées et prouvées, l'ont renversé.

MACBETH, *à part.* — Glamis, et thane de Cawdor ! le plus grand titre est à venir. (*Haut.*) Je vous remercie de vos peines. — N'espérez-vous pas que vos enfants seront rois, puisque ces créatures qui m'ont donné le titre de thane de Cawdor ne vous ont promis rien moins que celui de roi pour vos enfants ?

BANQUO. — Cette prophétie acceptée avec crédulité peut encore vous enflammer de l'espoir de la couronne, en sus de cette seigneurie de Cawdor. Mais c'est étrange : maintes fois, pour nous gagner

à notre perte, les agents des ténèbres nous disent des vérités, et nous séduisent par d'honnêtes bagatelles pour nous entraîner à des actes de la plus profonde conséquence. — Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH, *à part.* — Deux vérités sont déjà dites comme heureux prologues à l'acte culminant qui a pour sujet le trône royal. (*Haut.*) Je vous remercie, gentilshommes. — (*A part.*) Ces insinuations surnaturelles ne peuvent être mauvaises : elles ne peuvent être bonnes : — si elles sont mauvaises, pourquoi m'ont-elles donné un gage de succès en réalisant une première prédiction? je suis thane de Cawdor : si elles sont bonnes, pourquoi est ce que je cède à une suggestion dont l'horrible image fait dresser mes cheveux, et déplaçant mon cœur, l'envoie frapper contre mes flancs en dépit des lois normales de la nature? Les craintes qui ont un objet présent sont moindres que les horribles imaginations : mon âme, chez qui l'idée du meurtre est encore à l'état de chimère, ébranle à ce point ma faible humanité, que toutes les facultés de mon être sont étouffées par cette supposition, et que rien pour moi n'existe, sauf ce qui n'existe pas.

BANQUO. — Voyez, comme notre compagnon est absorbé!

MACBETH, *à part.* — Si le hasard veut que je sois roi, eh bien! le hasard peut me couronner sans que j'aie à faire un mouvement pour cela.

BANQUO. — Ses nouveaux honneurs le gênent, comme nous gênent nos habits neufs qui ne se moulent sur le corps qu'avec l'aide de l'habitude.

MACBETH, *à part.* — Arrive ce qui pourra, le temps et l'occasion font leur voyage par le plus sombre jour.

BANQUO. — Noble Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

MACBETH. — Je vous demande pardon : mon stupide cerveau était occupé à rechercher des choses oubliées. Obligeants gentilshommes, vos peines sont enregistrées sur un livre dont je tourne chaque jour les feuillets pour les lire. — Allons vers le roi. — (*A part, à Banquo.*) Pensez à notre aventure, et à un autre moment, lorsque le temps nous aura permis de la peser exactement, ouvrons-nous franchement nos cœurs l'un à l'autre.

BANQUO. — Bien volontiers.

MACBETH. — Jusqu'à ce moment, plus un mot de cela. — Marchons, amis. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Forres. — Un appartement dans le palais.

Fanfares. Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENNOX, *et des gens de la suite.*

DUNCAN. — L'exécution de Cawdor est-elle faite? Est-ce que ceux qui étaient chargés de cet office ne sont pas encore de retour?

MALCOLM. — Mon Suzerain, ils ne sont pas encore revenus. Mais j'ai parlé avec quelqu'un qui l'a vu mourir : cette personne a rapporté qu'il avait très-franchement confessé ses trahisons, imploré le pardon de Votre Altesse, et manifesté le plus profond repentir : rien dans sa vie ne lui a fait autant d'honneur que la manière dont il l'a quittée; il est mort, comme quelqu'un qui se serait exercé pour apprendre à rejeter en mourant la chose la plus précieuse qu'il possédât, comme si c'était une bagatelle sans importance.

DUNCAN. — Il n'y a aucun art qui permette de reconnaître la forme intérieure de l'âme sur celle du visage : c'était un gentilhomme en qui j'avais placé une absolue confiance.

Entrent MACBETH, BANQUO, ROSS *et* ANGUS.

DUNCAN. — Ô mon très-noble cousin! le péché de mon ingratitude pesait à cet instant même lourdement sur mon cœur : tu es allé si loin, que l'aile la plus agile de la récompense est encore lente à t'atteindre. Plût au ciel que tu eusses moins mérité, afin que la balance entre la rémunération et tes services pût pencher de mon côté! Il ne me reste rien à dire, sinon qu'il t'est dû plus que tout ne pourrait payer.

MACBETH. — Je vous dois mes services et ma fidélité, et en se dévouant à vous, ils se payent eux-mêmes. Le rôle de Votre Altesse est d'accepter nos devoirs : ces devoirs se rapportent à votre trône et à votre pouvoir, à vos enfants et à vos serviteurs; et ils ne font que ce qu'ils doivent en faisant tout ce qui peut vous plaire et vous honorer.

DUNCAN. — Sois ici le bienvenu : j'ai commencé à te planter, et je mettrai tous mes efforts à te faire atteindre ta pleine croissance. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité, et il est juste

qu'il soit connu qu'il en est ainsi : permets-moi de t'embrasser et de te serrer contre mon cœur.

Banquo. — Si j'y croîs, la moisson est votre bien propre.

Duncan. — Mes joies abondantes, folles par leur plénitude, cherchent à se cacher sous les larmes du chagrin. Fils, parents, thanes, et vous dont les places sont les plus proches de la nôtre, sachez que nous voulons transmettre notre pouvoir à notre fils aîné Malcolm, que nous nommons dès à présent prince de Cumberland : mais ce n'est pas lui seul qui sera investi d'honneur ; cet honneur aura des compagnons, et des insignes de noblesse, pareils à des étoiles, brilleront sur tous ceux qui les méritent.—Partons d'ici pour Inverness, nous allons encore accroître les obligations qui nous lient à vous.

Macbeth. — Le repos est fatigue, quand il n'est pas employé pour vous : je veux être moi-même le courrier, et rendre joyeuse l'ouïe de ma femme en lui annonçant votre approche; je prends donc humblement congé de vous.

Duncan. — Mon noble Cawdor !

Macbeth, *à part.* — Le prince de Cumberland ! Voici un obstacle contre lequel il me faudra trébucher, ou bien que je devrai sauter à pieds joints, car il se trouve sur ma route. Étoiles, cachez vos feux ! que la lumière ne voie pas mes noirs et profonds désirs : que l'œil se ferme devant la main ; et cependant qu'il soit, l'acte que l'œil redoute de voir quand il est accompli ! (*Il sort.*)

Duncan. — C'est vrai, loyal Banquo : — il est si plein de vaillance ! je viens de me régaler de ses louanges ; c'est un vrai banquet pour moi. — Allons, en route, et serrons de près celui qui est parti en avant pour nous préparer un accueil hospitalier : c'est un parent incomparable. (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Inverness. — Un appartement dans le château de Macbeth.

Entre Lady MACBETH, *lisant une lettre.*

Lady Macbeth, *lisant.* — « C'est le jour de la victoire que je les ai rencontrées, et j'ai dû reconnaître, à n'en pouvoir douter, qu'elles ont une science plus qu'humaine. Au moment où je brûlais du désir de les interroger davantage, elles se sont fondues en air et s'y sont évanouies. Pendant que je restais confondu dans l'étonnement où cette scène m'avait jeté, arrivèrent des messagers du roi, qui me saluèrent d'une même voix thane de Cawdor. Les sœurs fatales m'avaient déjà salué de ce titre, en me renvoyant à l'avenir pour la réalisation de leur « Salut, tu seras roi ! » J'ai jugé bon de t'informer de cet événement, très-chère compagne de ma grandeur, afin que tu ne perdes pas la satisfaction de ces joies, par l'ignorance de la grandeur qui t'est promise. Place cette nouvelle dans ton cœur, et adieu. » Tu es Glamis et Cawdor, et tu seras ce qui t'a été promis : cependant je crains ta nature ; elle est trop pleine du lait de l'humaine tendresse pour prendre le plus court chemin. Tu voudrais être grand ; tu n'es pas sans ambition ; mais tu n'as pas les facultés du mal qui doivent accompagner l'ambition : la grandeur à laquelle tu aspires, tu voudrais y atteindre vertueusement ; tu ne voudrais pas jouer faux jeu, et cependant tu voudrais faussement gagner : tu voudrais avoir, ô puissant Glamis, la chose qui te crie : « c'est ainsi que tu dois agir, si tu veux m'avoir, » et cette chose, tu crains plus de la faire que tu ne souhaiterais qu'elle fût défaite, une fois faite. Viens ici, afin que je puisse verser mon courage dans tes oreilles, et balayer par la vaillance de mes paroles tout ce qui te sépare du cercle d'or dont la destinée et un appui surnaturel semblent désirer de te voir couronné.

Entre un serviteur.

Lady Macbeth. — Quelles nouvelles apportez vous ?

Le serviteur. — Le roi vient ici ce soir.

Lady Macbeth. — Tu es fou de me dire cela ! Est-ce que ton maître n'est pas avec lui ? s'il en était comme tu le dis, il m'en aurait donné avis pour que je pusse faire les préparatifs nécessaires.

Le serviteur. — Cela est vrai, ne vous en déplaise : — notre thane arrive. Un de mes camarades a été dépêché en avant par lui, et celui-là, presque mort faute d'haleine, a eu à peine assez de souffle pour remplir son message.

Lady Macbeth. — Donne-lui des soins ; il apporte de grandes nouvelles. (*Sort le serviteur.*) Oui, le corbeau qui vient annoncer par ses croassements la fatale entrée de Duncan sous mes créneaux est lui-même enroué. Venez, esprits qui accompagnez les pensées de mort ; dépouillez-moi ici de mon sexe, et remplissez-moi, de la couronne de la tête à la pointe de l'orteil, de la plus implacable cruauté ! épaississez mon sang ; fermez

accès et passage à la compassion, afin que nuls scrupuleux retours de la nature n'ébranlent mon atroce dessein, et n'établissent une trêve entre lui et son exécution! Entrez dans mes mamelles de femme, et servez-vous de mon lait comme de fiel, ministres du meurtre, où que vous soyez présidant au mal naturel sous vos formes invisibles! Viens, épaisse nuit, et revêts-toi de la fumée d'enfer la plus foncée, afin que mon poignard perçant ne voie pas la blessure qu'il fera, et que le ciel ne puisse pas regarder à travers ton manteau de ténèbres pour crier : « Arrête! arrête! »

Entre MACBETH.

LADY MACBETH. — Puissant Glamis! noble Cawdor! salué plus grand que ces deux titres par la prédiction qui doit s'accomplir plus tard! tes lettres m'ont transportée au delà de cet aveugle présent, et je sens tout à l'heure l'avenir comme s'il existait.

MACBETH. — Ma très-chère bien-aimée, Duncan vient ici ce soir.

LADY MACBETH. — Et quand repart-il?

MACBETH. — Demain.... à ce qu'il se propose.

LADY MACBETH. — Oh! jamais le soleil ne verra ce demain! Votre visage, mon thane, est comme un livre où les hommes peuvent lire d'étranges choses : — pour tromper les circonstances, prenez la physionomie des circonstances; portez la bienvenue dans votre œil, dans votre main, sur vos lèvres : ayez l'aspect de la fleur innocente, mais soyez le serpent caché sous elle. Celui qui arrive doit être traité; remettez la conduite de l'importante affaire de cette nuit à mon exécution, exécution qui peut seule donner à toutes nos nuits et à tous nos jours à venir le sceptre souverain et le pouvoir suprême.

MACBETH. — Nous en causerons davantage.

LADY MACBETH. — Faites seulement bonne contenance; des traits altérés sont toujours un symptôme de crainte : confiez-moi tout le reste. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

Inverness. — Devant le château.

Concert de hautbois. LES SERVITEURS *de* MACBETH *attendent aux portes. Entrent* DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENNOX, MACDUFF, ROSS, ANGUS, *et gens de la suite.*

DUNCAN. — Ce château est dans une charmante situation; l'air vif et doux vient y saluer nos sens de l'hommage de ses caresses.

BANQUO. — Cet hôte de l'été, le martinet qui hante les temples, nous prouve par sa maçonnerie d'heureux augure que le souffle du ciel circule ici avec amour : il n'y a pas une saillie, une frise, un arc-boutant, une corniche quelque peu favorable, où cet oiseau n'ait suspendu son lit et posé le berceau de sa famille : j'ai remarqué que l'air est d'une extrême pureté dans les endroits où ils habitent et procréent de préférence.

Entre LADY MACBETH.

DUNCAN. — Voyez, voyez! voici notre hôtesse honorée! — L'amour qui nous poursuit est souvent pour nous un ennui, et cependant nous en sommes reconnaissants, parce qu'il est l'amour. Par ces paroles, je vous apprends de quelle façon vous devez inviter Dieu à nous payer de l'ennui que nous vous causons, et quel genre de remercîments vous nous devez pour vos peines.

LADY MACBETH. — Tout notre service exécuté deux fois avec la rigueur la plus stricte, et puis exécuté deux fois encore, n'est encore qu'un moyen bien simple et bien pauvre de reconnaître ces vastes et profonds honneurs dont Votre Majesté charge notre maison : pour les honneurs anciens et pour ces dignités récentes que vous leur avez jointes, nous sommes voués à prier le ciel pour vous.

DUNCAN. — Où est le thane de Cawdor? Nous l'avons serré de près aux talons, et nous avions l'intention de le devancer ici; mais il chevauche bien, et son grand attachement, vif comme son éperon, l'a aidé à arriver avant nous à sa demeure. Belle et noble hôtesse, nous sommes votre hôte pour cette nuit.

LADY MACBETH. — Vos serviteurs ont toujours en réserve leurs parents, leurs propres personnes et leurs biens, pour répondre au bon plaisir de Votre Altesse, et en ce faisant, ils vous rendent seulement ce qui vous appartient.

DUNCAN. — Donnez-moi votre main; conduisez-moi à mon hôte : nous l'aimons extrêmement et nous lui donnerons encore de nouvelles marques de faveur. Avec votre permission, mon hôtesse. (*Ils sortent.*)



LADY MACBETH. Hélas! je crains qu'ils ne se soient éveillés, et que la chose ne soit pas faite. (Acte II, sc. II.)

SCÈNE VII.

Inverness. — Un appartement dans le château.

Hautbois et torches. Entrent et passent UN MAÎTRE D'HÔTEL, *et divers* VALETS *avec des plats et des objets de service ; puis entre* MACBETH.

MACBETH. — Si tout était fini lorsque cela sera fait, il serait bon alors que cela fût vivement fait : si l'assassinat pouvait arrêter ses conséquences au filet, et qu'une heureuse impunité fût le résultat net de son exécution ; si ce coup une fois donné finissait tout pour ce monde-ci, pour ce monde seulement, pour cette rive et cette plage du temps, — eh bien, nous risquerions le saut de la vie à venir. Mais dans ces occasions-là nous subissons aussi un jugement ici-bas ; les instructions sanglantes que nous donnons, une fois apprises, retournent contre le professeur pour le maudire : cette justice à la main impartiale porte à nos propres lèvres le contenu de notre calice empoisonné. Le roi repose ici sous une double sécurité : d'abord, parce que je suis son parent et son sujet, et qu'en cette double qualité il est prémuni doublement contre une telle action ; ensuite parce que je suis son hôte, et qu'en cette qualité je dois fermer la porte à son meurtrier, au lieu de tenir moi-même le poignard. En outre, ce Duncan a exercé si doucement son pouvoir, a été si pur dans sa grande charge, que ses vertus plaideront comme des anges aux voix de trompette, contre le crime énorme de son assassinat ; en sorte que la pitié, pareille à un enfant nu et nouveau-né porté sur la tempête, ou à un chérubin du ciel monté sur les invisibles coursiers de l'air, fera passer sous tous les yeux l'acte horrible, et que les larmes qu'elle leur arrachera abattront le vent. Je n'ai d'autre moyen d'éperonner l'exécution de mon dessein qu'en enfourchant l'ambition, mauvaise monture qui saute plus loin qu'elle ne veut, et tombe ailleurs qu'où elle voulait.

Entre LADY MACBETH.

MACBETH. — Eh bien ! quelles nouvelles ?

LADY MACBETH. — Il a presque fini de souper. Pourquoi avez-vous quitté la salle ?

MACBETH. — Est-ce qu'il m'a demandé ?

LADY MACBETH. — Est-ce que vous ne vous en doutez pas ?

MACBETH. — Nous ne pousserons pas plus loin cette affaire : il m'a récemment revêtu d'honneurs, et moi-même j'ai conquis la précieuse estime de personnes de tous rangs ; ces choses-là doivent être portées maintenant qu'elles sont dans tout leur lustre le plus frais, et ne sont pas faites pour être si vite jetées de côté.

LADY MACBETH. — Était-elle donc ivre cette espérance dont vous vous faisiez joie ? a-t-elle dormi depuis ? et se réveille-t-elle maintenant avec un visage vert et pâle de crainte en face du désir qu'elle embrassait si librement ? A partir de ce moment je tiens ton amour pour tout pareil. Crains-tu d'être dans l'action et dans l'exécution courageux comme tu l'es dans le désir ? Tu voudrais avoir ce que tu estimes comme l'ornement de la vie, et vivre cependant comme un lâche devant la chose que tu estimes, laissant le « je n'ose pas » accompagner le « je voudrais » comme le pauvre chat de l'adage.

MACBETH. — Paix, je te prie : j'ose faire tout ce qu'il convient à un homme de faire ; qui ose faire plus que moi n'est pas un homme.

LADY MACBETH. — En ce cas, quel est donc la bête qui vous a fait vous ouvrir à moi sur cette entreprise ? lorsque vous avez osé vous en ouvrir, vous étiez un homme ; et si vous étiez plus encore que vous n'étiez alors, vous seriez d'autant plus un homme. Ni le temps ni le lieu n'étaient alors propices à votre projet, et cependant vous vouliez les préparer l'un et l'autre : voilà que le temps et le lieu s'offrent d'eux-mêmes, et cette heureuse circonstance abat maintenant votre courage ! J'ai nourri et je sais combien il est doux d'aimer l'enfant qui vous tette ; eh bien, j'aurais arraché ma mamelle de ses gencives encore sans dents, et je lui aurais brisé le crâne, pendant qu'il souriait à ma face, si j'avais juré de le faire, comme vous avez juré d'exécuter ce projet.

MACBETH. — Si nous manquions notre coup ?

LADY MACBETH. — Si nous manquions notre coup ! montez seulement votre courage au cran voulu, et nous n'échouerons pas. Lorsque Duncan sera endormi (et il est évident que le dur voyage de cette journée l'invitera à un sommeil profond), je saurai si bien engourdir ses deux chambellans par le vin et la bonne chère, que leur mémoire, cette gardienne du cerveau, sera une fumée, et que le cerveau, ce récipient de la raison, ne sera plus qu'un alambic. Lorsque leurs natures noyées seront plongées dans ce sommeil de pourceau pareil

à la mort, qu'est-ce que, vous et moi, nous ne serons pas capables d'accomplir sur Duncan laissé sans gardien? que ne pourrons-nous pas mettre au compte de ses officiers ivres qui porteront la culpabilité de notre grand meurtre?

Macbeth. — Ne mets au monde que des fils! car de ta substance implacable, il ne peut se former que des mâles. Ne croira-t-on pas, lorsque nous aurons barbouillé de sang les deux dormeurs de sa chambre, et employé pour le meurtre leurs propres poignards, que ce sont eux qui l'ont accompli?

Lady Macbeth. — Qui osera croire autre chose lorsque nous ferons rugir nos clameurs et nos plaintes au-dessus de son cadavre?

Macbeth. — Je suis résolu, et j'arme chacun de mes agents physiques pour cet acte terrible. Partons, et moquons l'heure présente par les plus beaux semblants; une face fausse doit cacher ce que connaît un cœur faux. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Inverness. — La cour intérieure du château de Macbeth.

Entre BANQUO, *précédé de* FLÉANCE *qui porte une torche.*

Banquo. — Quelle heure est-il de la nuit, enfant?

Fléance. — La lune est couchée: je n'ai pas entendu l'horloge.

Banquo. — Elle se couche à minuit.

Fléance. — Je crois fort qu'il est plus tard, Monseigneur.

Banquo. — Tiens, prends mon épée: — on fait au ciel de l'économie, toutes leurs chandelles sont éteintes. — Prends encore cela. — Le sommeil me fait un appel pesant comme plomb, et cependant je ne voudrais pas dormir: — Puissances clémentes, refrénez en moi les pensées maudites auxquelles la nature ouvre accès dans le repos! — Donne-moi mon épée, — qui va là?

Entrent MACBETH *et* un serviteur *avec une torche.*

Macbeth. — Un ami.

Banquo. — Comment, Monseigneur, vous n'êtes pas encore au lit? Le roi est allé se coucher: il a montré une satisfaction très-exceptionnelle, et il a envoyé de grandes largesses à vos officiers: il envoie à votre épouse ce diamant en la saluant du titre de sa très-affectueuse hôtesse; et il est allé se coucher, content au delà de toute mesure.

Macbeth. — N'étant pas préparés, notre bonne volonté a été forcée d'obéir à notre manque de ressources; sans cela elle se serait donné libre carrière.

Banquo. — Tout est bien. J'ai rêvé la nuit dernière des trois sœurs fatales: elles se sont montrées suffisamment véridiques à votre égard.

Macbeth. — Je ne pense pas à elles; cependant lorsque nous pourrons trouver une heure à perdre, si vous voulez bien m'accorder alors cette faveur, nous la dépenserons à causer quelque peu de cette affaire.

Banquo. — A votre meilleur loisir.

Macbeth. — Lorsque ce moment se présentera, si vous partagez mon avis, cela vous procurera grand honneur.

Banquo. — Pourvu que je ne perde aucune partie de mon honneur en cherchant à l'augmenter, mais que je garde toujours mon cœur en loyauté et mon obéissance intacte, je consens à être conseillé.

Macbeth. — Bon repos en attendant!

Banquo. — Merci, Monseigneur; je vous en souhaite autant! (*Sortent Banquo et Fléance.*)

Macbeth. — Va, ordonne à ta maîtresse de sonner la cloche lorsque mon breuvage sera prêt. — Va te mettre au lit. (*Sort le serviteur.*) — Est-ce



MACBETH. Quant à le contempler encore, je n'ose pas.
LADY MACBETH. Oh, le courage infirme! donne-moi les poignards. (Acte II, sc. II.)

un poignard que je vois devant moi, le manche tourné vers ma main? Viens, laisse-moi te saisir : — je ne te tiens pas, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu donc pas sensible au toucher comme à la vue? ou bien n'es-tu qu'un poignard imaginaire, la fausse création d'un cerveau opprimé par la fièvre? Je te vois encore, sous une forme aussi nette que le poignard que je tire maintenant. Tu m'ouvres la route où je me disposais à marcher, et c'est d'un instrument tel que toi que j'allais me servir. — Mes yeux sont devenus les fous des autres sens, ou bien, ils ne valent pas mieux que les autres : — je te vois toujours, et sur ta lame et ta poignée, je vois des gouttes de sang qui n'y étaient pas auparavant. Il n'existe rien de pareil, c'est cette entreprise sanguinaire qui fait surgir cette vision devant mes yeux. — Maintenant sur la moitié du monde, la nature paraît morte, et les mauvais rêves abusent le dormeur sous ses rideaux; les sorcières célèbrent le service de la pâle Hécate; et le Meurtre décharné, averti par sa sentinelle, le loup, dont les aboiements sont ses mots d'alerte, d'un pas furtif et aux enjambées rapides, comme celui du ravisseur Tarquin, se dirige vers sa proie, pareil à un fantôme. Ô terre solide et fermement assise, ne m'entends pas marcher, ignore où vont mes pas, de crainte que les pierres elles-mêmes ne babillent en se demandant où je vais, et n'enlèvent à l'heure présente l'horrible occasion qu'elle favorise si bien. Pendant que je menace, il vit : la froideur des paroles répond mal à la chaleur des actes. (*Une cloche sonne.*) Je pars, et c'est chose faite; la cloche m'avertit. N'entends pas cette cloche, Duncan; car c'est le glas qui t'appelle au ciel ou à l'enfer! (*Il sort.*)



Macduff. Horreur, horreur, ô horreur! le cœur n'ose te comprendre et la voix te nommer!

(Acte II, sc. III.)

SCÈNE II.

Même lieu.

Entre LADY MACBETH.

Lady Macbeth. — Ce qui les a enivrés, m'a donné audace : ce qui les a éteints, m'a donné flamme. — Écoutons! — Chut! — C'était le hibou qui criait, ce fatal veilleur qui souhaite la plus sinistre bonne nuit. — Il est en train d'exécuter la chose : les portes sont ouvertes; et les valets gorgés raillent les devoirs de leur charge par leurs ronflements : j'ai mis des drogues dans leurs breuvages, afin que la nature et la mort pussent disputer ensemble pour savoir s'ils sont morts ou vivants.

Macbeth, *de l'intérieur.* — Qui est là? Holà, hé!

Lady Macbeth. — Hélas! je crains qu'ils ne se soient éveillés, et que la chose ne soit pas faite : — c'est la tentative, et non l'acte commis, qui peut nous ruiner. — Écoutons! — J'avais disposé leurs poignards tout prêts : il n'a pas pu ne pas les voir. — Si dans son sommeil il ne m'avait présenté la ressemblance de mon père, j'aurais moi-même fait la chose. — Mon époux!

Rentre MACBETH.

Macbeth. — J'ai fait la chose. — N'as-tu pas entendu un bruit?

Lady Macbeth. — J'ai entendu le hibou gémir et les grillons crier. N'avez-vous pas parlé?

Macbeth. — Quand?

Lady Macbeth. — Tout à l'heure.

Macbeth. — Comme je descendais?

Lady Macbeth. — Oui.

MACBETH. — Écoutons! — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH. — Donalbain.

MACBETH. — C'est douloureux à voir. (*Il regarde ses mains.*)

LADY MACBETH. — Sotte idée que de dire, c'est douloureux à voir.

MACBETH. — Il y en a un qui a ri dans son sommeil, et un autre qui a crié *au meurtre!* de sorte qu'ils se sont éveillés l'un l'autre : je me suis arrêté et je les ai écoutés : mais ils ont dit leurs prières, et se sont remis à dormir.

LADY MACBETH. — Il y en a deux de logés ensemble.

MACBETH. — Un a crié : *Dieu nous bénisse!* et l'autre a crié : *Amen*, comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. En prêtant l'oreille à leurs frayeurs, je n'ai pu répondre *Amen*, lorsqu'ils ont dit *Dieu nous bénisse!*

LADY MACBETH. — Ne prenez pas la chose si fort à cœur.

MACBETH. — Mais pourquoi n'ai-je pas pu prononcer *Amen?* J'avais cependant bien besoin de bénédiction, et *Amen* m'est resté collé à la gorge.

LADY MACBETH. — Ces actes-là ne doivent pas être considérés de cette manière; pris de la sorte, cela nous rendrait fous.

MACBETH. — Il m'a semblé que j'entendais une voix crier : « *Ne sommeille plus! Macbeth tue le sommeil!* » l'innocent sommeil, le sommeil qui répare l'étoffe de notre vie déchirée par le souci, la mort de l'existence de chacune de nos journées, le bain du dur travail, le baume des âmes malades, le second agent de la grande nature, le principal nourricier du festin de la vie....

LADY MACBETH. — Que voulez-vous dire?

MACBETH. — Et cette voix continuait à crier à travers toute la maison : « Ne sommeille plus! Glamis a tué le sommeil, et c'est pourquoi Cawdor ne sommeillera plus, Macbeth ne sommeillera plus! »

LADY MACBETH. — Qui était-ce donc qui criait ainsi? Vraiment, noble thane, vous offensez votre fier courage en jugeant des choses avec une imagination si malade. Allez, cherchez un peu d'eau, et effacez de votre main ce hideux témoignage. Pourquoi avez-vous retiré ces poignards de leur place? ils doivent y rester ; rapportez-les-y, et barbouillez de sang les valets endormis.

MACBETH. — Je n'y retournerai pas : j'ai peur en pensant à ce que j'ai fait; quant à le contempler encore, je n'ose pas.

LADY MACBETH. — Oh, le courage infirme! Donne-moi les poignards; les gens morts et les gens endormis ne sont que des peintures : c'est l'œil de l'enfance qui redoute un diable peint. S'il saigne, je frotterai de son sang les visages des valets, car ce crime doit sembler venir d'eux. (*Elle sort. On entend frapper à la porte.*)

MACBETH. — Qui peut frapper? comment se fait-il que tout bruit m'effraye? Quelles mains sont celles-là? Ah! elles arrachent mes yeux! Tout l'océan du grand Neptune pourra t-il laver ce sang qui tache ma main? non, mais ma main teindrait plutôt en incarnat la mer immense, et de ce vert infini ferait un rouge infini.

Rentre LADY MACBETH.

LADY MACBETH. — Mes mains sont de la couleur des vôtres; mais je serais honteuse de porter un cœur si blanc. (*On frappe.*) J'entends frapper à la porte du sud : retirons-nous dans notre chambre : un peu d'eau nous lavera de cet acte : combien la chose est légère alors! Votre fermeté vous a faussé compagnie. (*On frappe.*) Écoutez! on frappe encore : allez mettre votre robe de nuit, de crainte que si une circonstance nous appelle, nous ne paraissions avoir veillé : — ne restez pas là perdu si piteusement dans vos pensées.

MACBETH. — Il vaudrait mieux pour moi ne pas me connaître que de connaître l'acte que j'ai commis. (*On frappe.*) Réveille Duncan avec ton tapage! Oh, si tu le pouvais! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une salle dans le château.

Entre UN PORTIER. *On entend frapper.*

LE PORTIER. — En voilà un tapage, ma foi! Si un homme était portier de la porte de l'enfer, il aurait longue habitude de tourner la clef. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe! Qui est là, au nom de Belzébuth? — C'est un fermier qui s'est pendu parce qu'il attendait une abondante moisson. — Allons, entrez, homme qui comptiez sur le temps, et ayez sur vous une provision de mouchoirs, car vous suerez à la besogne. (*On frappe.*) Frappe, frappe! Qui est là, au nom de l'autre diable? — Sur ma foi, c'est un faiseur d'équi-

voques, un de ces hommes qui peuvent jurer par les deux plateaux de la balance contre chacun des plateaux, un homme qui a commis une suffisante quantité de trahisons au nom de Dieu, mais qui toutefois n'a pu équivoquer envers le ciel. — Oh, entrez, faiseur d'équivoques. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe! Qui est là? — C'est ma foi un tailleur anglais qui vient ici pour avoir réussi à voler sur l'étoffe d'un pourpoint français. — Entrez ici, tailleur, vous pourrez faire rôtir ici votre oie. (*On frappe.*) Frappe, frappe! jamais en repos! Qui êtes-vous? — Mais cette place est trop froide pour l'enfer. Je ne veux pas faire le rôle de portier du diable plus longtemps : je m'étais amusé à me supposer laissant entrer quelques hommes de toutes les professions qui vont au feu de joie éternel par le chemin garni de primevères. (*On frappe.*) Tout à l'heure! tout à l'heure! Je vous en prie, n'oubliez pas le portier. (*Il ouvre la porte.*) (*a*)

Entrent MACDUFF *et* LENNOX.

Macduff. — Il était donc une heure bien avancée lorsque vous vous êtes mis au lit, l'ami, que vous restez couché si tard?

Le portier. — Ma foi, Monsieur, nous avons trinqué jusqu'au second chant du coq, et boire pousse vigoureusement à trois choses.

Macduff. — Et quelles sont les trois choses auxquelles boire pousse vigoureusement?

Le portier. — Parbleu, Monsieur, à avoir le nez teint en rouge, à dormir, et à pisser. Quant à la paillardise, Monsieur, cela y pousse et en repousse; cela provoque le désir, mais empêche l'exécution : par conséquent, boire beaucoup peut s'appeler équivoquer avec la paillardi e : cela la crée et cela l'éteint; cela la pousse en avant et cela la retire en arrière; cela la conseille et cela la décourage; cela la fait lever et cela la fait baisser; pour conclure, cela l'embrouille dans l'équivoque du sommeil, et la laisse après lui avoir donné le démenti.

Macduff. — Je crois que le boire t'a donné le démenti cette dernière nuit.

Le portier. — Oui, vraiment, Monsieur, et à ma gorge encore : mais je l'ai récompensé pour son mensonge; je crois que je suis trop fort pour lui, et quoiqu'il m'ait un moment pris par les jambes, cependant j'ai eu l'adresse de le jeter bas.

(*a*) Nous avons à peine besoin d'expliquer que le portier se joue à lui-même une petite scène de comédie populaire.

Macduff. — Est-ce que ton maître se lève? — Notre tapage l'a réveillé : le voici qui vient.

Entre MACBETH.

Lennox. — Bonjour, noble Seigneur!

Macbeth. — Bonjour à tous les deux.

Macduff. — Est-ce que le roi se lève, noble thane?

Macbeth. — Pas encore.

Macduff. — Il m'avait commandé de l'appeler de bon matin; j'ai presque laissé passer l'heure.

Macbeth. — Je vais vous conduire à lui.

Macduff. — Je sais que c'est là pour vous un joyeux ennui; mais cependant c'est un ennui.

Macbeth. — Le travail dans lequel nous nous complaisons efface la peine par le plaisir qu'il nous donne. Voici la porte.

Macduff. — J'aurai la hardiesse d'entrer, car c'est là l'office dont il m'a chargé. (*Il sort.*)

Lennox. — Le roi part-il d'ici aujourd'hui?

Macbeth. — Il part : — il l'a ainsi décidé.

Lennox. — La nuit a été orageuse; du côté où nous étions couchés, nos cheminées ont été renversées; et à ce qu'on prétend, des lamentations ont été entendues dans l'air; d'étranges cris de mort, et des prophéties annonçant en accents terribles, que des événements anarchiques et une effroyable conflagration étaient sur le point d'éclore dans ces jours de malheur. L'oiseau des ténèbres a crié tout le long de la nuit : quelques-uns disent que la terre était fiévreuse et a tremblé.

Macbeth. — Ç'a été une terrible nuit.

Lennox. — Ma jeune mémoire ne s'en rappelle aucune de pareille.

Rentre MACDUFF.

Macduff. — Horreur, horreur, ô horreur! le cœur n'ose te comprendre et la voix te nommer!

Macbeth *et* Lennox. — Qu'y a-t-il?

Macduff. — Le crime a accompli son chef-d'œuvre! Un meurtre très-sacrilége a brisé les portes du temple consacré par Dieu, et a dérobé la vie au sein du sanctuaire!

Macbeth. — Qu'est-ce que vous dites? *la vie?*

Lennox. — Est-ce de sa Majesté que vous voulez parler?

Macduff. — Approchez de la chambre, et allez détruire votre vue par le spectacle d'une nou-

velle Gorgonne . ne m'ordonnez pas de parler : voyez, et puis parlez vous-même.— (*Sortent Macbeth et Lennox.*) Réveillez-vous, réveillez-vous! Sonnez la cloche d'alarme. — Meurtre et trahison ! Banquo et Donalbain ! Malcolm ! réveillez-vous! Secouez ce moelleux sommeil, contrefaçon de la mort, et venez voir la mort elle-même! Debout, debout, et contemplez l'image du grand jugement! Malcolm! Banquo! levez-vous comme de vos sépulcres, et avancez comme des fantômes, pour contempler cette horreur! Sonnez la cloche. (*La cloche d'alarme sonne.*)

Entre LADY MACBETH.

Lady Macbeth. — Que se passe-t-il donc, pour qu'une si hideuse trompette convoque à s'assembler les personnes ici endormies? Parlez, parlez!

Macduff. — O douce Dame, il ne vous convient pas d'entendre ce que je puis dire : mes paroles répétées à l'oreille d'une femme l'assassineraient en y tombant.

Entre BANQUO.

Macduff. — O Banquo! Banquo! notre royal maître est assassiné!

Lady Macbeth. — Malheur! hélas! quoi, dans notre maison?

Banquo. — Ce serait trop cruel n'importe où. Mon cher Macduff, je t'en prie, contredis-toi toi-même, et dis qu'il n'en est pas ainsi.

Rentrent MACBETH *et* LENNOX.

Macbeth. — Si j'étais mort une heure avant cet événement, j'aurais eu une vie bénie; car, à partir de ce moment, il n'y a plus rien pour moi de sérieux sur la terre : tout n'est que bagatelles : la gloire et l'honneur ne sont plus; le vin de la vie est tiré, et il ne reste absolument dans cette cave du monde que la lie dont nous puissions nous vanter.

Entrent MALCOLM *et* DONALBAIN.

Donalbain. — Quel malheur est-il arrivé?

Macbeth. — Le vôtre, et vous ne le savez pas : l'origine, le principe, la fontaine de votre sang est arrêtée, la source même de votre sang est arrêtée.

Macduff. — Votre royal père est assassiné.

Malcolm. — Oh! par qui?

Lennox. — Ce sont les gens de sa chambre, paraît-il, qui ont fait le coup : leurs mains et leurs visages étaient tout marqués de sang, ainsi que leurs poignards que nous avons trouvés non encore essuyés sous leurs oreillers : ils tressaillirent et restèrent confondus : c'étaient gens à qui on ne devait confier la vie de personne.

Macbeth. — Oh! je me repens néanmoins de la fureur qui m'a poussé à les tuer.

Macduff. — Pourquoi avez-vous fait cela?

Macbeth. — Qui pourrait être au même moment sage et rempli d'horreur, modéré et furieux, loyal et indifférent? personne. La soudaineté de mon violent amour a devancé la raison plus calme. Devant moi gisait Duncan, sa peau blanche comme l'argent brodée des filets d'or de son sang, ses blessures entr'ouvertes qui avaient l'air d'une brèche faite à la nature pour livrer un passage dévastateur à la ruine : à côté étaient les meurtriers teints des couleurs de leur crime, leurs poignards insolemment revêtus de sang : qui donc ayant un cœur pour aimer, et dans ce cœur assez de courage pour faire connaître son amour, aurait pu se contenir?

Lady Macbeth. — Oh! emmenez-moi d'ici!

Macduff. — Veillez à la Dame.

Malcolm, *à part*, *à Donalbain.* — Pourquoi nos langues restent-elles muettes, nous qui pouvons le mieux réclamer pour nous ce sujet de plaintes?

Donalbain, *à part*, *à Malcolm.* — Que pourrions-nous dire en ces lieux, où notre destinée cachée dans quelque trou peut surgir à l'improviste et nous saisir? Partons; nos larmes ne sont pas encore engendrées.

Malcolm, *à part*, *à Donalbain.*— Et notre profond chagrin n'a pas puissance d'agir.

Banquo. — Veillez à la Dame. (*Lady Macbeth est emportée.*) Et lorsque nous aurons achevé de couvrir nos personnes nues qui souffrent d'être exposées à l'air, réunissons-nous et faisons une enquête sur cette très-sanglante affaire pour en savoir plus long. Les craintes et les scrupules nous agitent : pour moi, je me place sous la puissante main de Dieu, et de là je me défends d'avoir jamais entretenu aucun dessein caché de criminelle trahison!

Macduff. — J'en fais autant!

Tous. — Nous tous aussi!

Macbeth. — Allons rapidement nous habiller, puis réunissons-nous dans la salle.

scène : acteurs nouveaux pour nous et souvent pour leurs es compatriotes.

la foule des noms étrangers introduits dans cette édition, citerons au hasard, pour l'Allemagne du nord et du sud : ain populaire *Auersperg*, le savant physiologiste *Büchner*, nteur du fusil à aiguille, *Dreyse*, le poëte *Geibel*, le natu- *Helmholtz*, l'homme d'État bavarois, *Hohenlohe*, le fon- le canons gigantesques, *Krupp*, le roi *Louis II*, le général *nteuffel*, l'érudit *Miklosich*, le vainqueur de Sadowa, *de* , le voyageur *Rohlfs*, le général *de Roon*, le pianiste *Ru- n*, le théologien *Schenkel*, le philologue *Schleicher*, le pu- e de l'association coopérative, *Schulze-Delitzch*, le mi- dirigeant du Wurtemberg, *Varnbüler*, le général *Vogel de nstein*, l'orateur parlementaire *Waldeck*, le diplomate *de er;* — pour l'Autriche, placée désormais en dehors de nagne, avec la Hongrie, la Bohême, etc., l'un des re- ntants de la nationalité hongroise, *Andrassy*, le diplomate *yi*, l'illustre réorganisateur de la monarchie, le ministre *ıst*, le général *de Gablentz*, l'un des chefs de la race bo- *Rieger*, le pianiste *Schulhoff*, le vainqueur de Lissa, al *Teghetoff;* — pour l'Angleterre : l'habile commandant *eat-Estern*, le capitaine *Anderson*, l'intrépide voyageur , la féconde romancière *miss Braddon*, l'amiral *Dacres*, bre naturaliste *Darwin*, le savant chirurgien *Fergusson*, -roi des Indes, *J. Lawrence*, le graveur *Linton*, l'acteur et *Mathews*, le vainqueur de l'Abyssinie *R. Napier*, le co- n *Sothern*, le prédicateur populaire *Spurgeon*, l'inventeur achines-outils *Withworth* ; — pour l'Italie : les hommes ues et publicistes, *Bembo*, *Berti*, *Cambray-Digny*, *Crispi*, *ngaro*, *Giudici*, le prince royal *Humbert*, le ministre des pontificales, *Kansler*, le général *Medici*, l'homme d'État *rea*, le malheureux amiral *Persano*, le compositeur *Ricci*, r *Rossi;* — pour l'Espagne : les hommes politiques mis ef par les derniers événements révolutionnaires, *G. Bravo*, *ır*, *Dulce*, *Pezuela de Cheste*, l'amiral *Topete*, sans comp- écrivains *Gutierrez de la Vega*, et *Nougues y Secall;* — a Russie : l'administrateur et artiste, prince *Galitzin*, l'é- révolutionnaire *Kelsieff*, le sauveur du czar, *Kommi-* le savant voyageur *Lewchine*, le conquérant de l'A- *N. Mourawieff*, le diplomate *de Stackelberg;* — pour la , l'historien *Carlson*, le roi *Charles XV*, la cantatrice *ine Nilsson;* — pour le Danemark : le roi *Christian IX*, nd acteur dramatique *Overskou;* — pour la Hollande : in et administrateur *Kattendyke*, le chimiste *Mulder;* — a Belgique : le jeune ministre *Bara*, l'historien *Laurent*, liciste *de Laveleye*, le roi *Léopold II;* — pour la Serbie : e prince régnant *Milano Obrenovitch*, et ses conseillers ıts, *Blaznavatz*, *Gavrilovitch*, *Marinovitch* et *Risticht;* — a Roumanie : le prince régnant *Charles I*er, et parmi ses res, *Boeresco* et *Floresco;* — pour la Grèce : le patriote tionnaire *Coroneos*, et le savant professeur, *Pappadopou-* - pour l'Égypte : les ministres et auxiliaires du vice-roi, -pacha, *Colucci*-bey et *Nubar*-pacha ; — pour Tunis : *Sidi-Mahommed-Sadok*, oublié de tous les annuaires ; ır l'Abyssinie : le farouche *Théodoros;* — pour les États- le l'Amérique : le général *Asboth*, le diplomate et publi- *Bigelow*, le riche éditeur *Childs*, le naturaliste *Dana*, le général *Dix*, l'inventeur *El. Howe*, le jurisconsulte *R. Johnson*, le regrettable philanthrope *Peabody*, le général *Sigel*, le farouche accusateur du dernier président, *Th. Stevens;* — pour le Mexique : l'un des deux compagnons de supplice de l'empereur, le général *Mejia;* — pour le Brésil : le vieux maréchal indigène, duc *de Caxias*, et le jeune général d'origine royale française, le comte *d'Eu*, puis les écrivains *Macedo* et *Magalhaens;* — pour la république argentine et le Paraguay : le publiciste *Calvo*, le poëte *Marmol*, le président *Sarmiento*, son compétiteur *Taboada;* — pour la Chine : l'ambassadeur cosmopolite, *A. Burlingame;* — pour l'état de Siam : son prince actuel, le jeune *Chao-Pha-Chulalon-Korn*, etc., etc.

La France, où nous voyons les événements de plus près, ne devait pas nous offrir à elle seule moins de noms que tous les pays étrangers. Si elle n'a pas pris une part très-efficace, dans ces dernières années, aux mouvements révolutionnaires du dehors, elle a eu ses crises et ses transformations intérieures, au milieu desquelles des acteurs nouveaux se sont produits. Nous avons dû ouvrir nos colonnes à tous les noms mis en évidence par ce retour à la vie politique dont nous marquions le réveil il y a cinq ans, et dont nous nous sommes efforcé de suivre toutes les agitations dans les individualités qui les résument. Parmi les noms nouveaux que nous a imposés l'éclat des débats législatifs, des luttes électorales, des polémiques de la presse ou même des bruits de la rue, nous rappellerons ici ceux de MM. *Delescluze*, *G. Duchêne*, *Cl. Duvernois*, *J. Ferry*, *W. Gagneur*, *J. Gambetta*, *Gr. Ganesco*, *J. Girault*, *Paul de Cassagnac*, *de Kératry*, *A. Lavertujon*, *Steph. Liégeard*, le comte *de Paris*, *J. Pietri*, *Pinard*, *Maurice Richard*, *H. Rochefort*, *Vermorel*. Plusieurs de ces noms, plus ou moins connus la veille, ont eu, à leur heure, tout le retentissement que peuvent donner les passions ou les intérêts politiques.

Hors de cette sphère bruyante, nous avons recueilli bien des noms nouveaux que des titres personnels signalaient dans toutes les directions de l'activité nationale. Nous mentionnerons, dans le nombre, — pour l'administration, la magistrature ou la diplomatie : MM. *Aucoc*, *Bourée*, *Dieu*, *Grandperret*, *de la Tour d'Auvergne*, *Migneret*, *de Moustier*, *Philis*, *Vandal;* — pour l'armée et la marine : MM. *d'Aiguebelle*, *d'Argy*, *Bourgois*, *Doudart de Lagrée*, *Excelmans*, *Fr. Garnier*, *Labrousse*, *Lullier*, *Mage*, *Trève;* — dans le clergé catholique : MM. *Bauer*, *Brasseur de Bourbourg*, *Domenech*, *Freppel*, *Lavigerie*, *Pie*, *Plantier*, — et dans l'église protestante : MM. *Montandon*, *de Pressensé;* — pour la classe si nombreuse des écrivains, romanciers, auteurs dramatiques, publicistes, etc. : MM. *H. Augu*, *O. Barot*, *Ad. Belot*, *Ern. Blum*, *M. Bréal*, *Cadol*, *Chivot*, les frères *Daudet*, *Desbarolles*, *Escande*, *Eug. Manuel*, *H. Meilhac*, *L. Noir*, *Pailleron*, *H. Rivière*, *Ténot*, *Varin*, *Alb. Wolff* ; sans omettre les dames arrivées à la notoriété par la littérature : Mmes *Ol. Audouard*, *Bourdon*, *Gagneur*, *Rattazzi*, *Cl. Royer;* — pour les sciences et la médecine : MM. *Broca*, *Daguin*, *Marcou*, *Sée*, *Vigla*, *Vulpian;* — pour les arts : MM. *Armand-Dumarescq*, *P. Dubois*, *Carpeaux*, *Febvre*, *Em. Lévy*, *Ed. Manet*, *Reyer*, Mmes *Pasca*, *Thérésa:* — pour les inventions et applications industrielles : MM. *Chassepot*, *Lavalley*, tous noms plus ou moins nouveaux, dont quelques-uns peut-être re-

présentent une notoriété de caprice, mais dont la plupart rappellent des titres, des services, des œuvres.

Les notices nouvelles consacrées à ces noms et à près de mille autres, ne constituent pas cependant le principal renouvellement du *Dictionnaire des Contemporains* dans l'édition présente. Comme nous l'avons dit du précédent remaniement de notre travail, les additions de détail introduites dans les anciens articles pour les mettre au courant des événements récents de toute nature, forment encore aujourd'hui le contingent le plus considérable. Sous les noms des principaux personnages, déjà présents dans le livre, a été résumée, suivant la part qu'ils y ont prise, l'histoire des dernières années. Changements et modifications de cabinets, expéditions militaires, négociations diplomatiques, grands actes politiques ou administratifs, promotions à des fonctions nouvelles dans l'armée, la magistrature, l'Église, l'enseignement, etc.; titres honorifiques, décorations, récompenses; œuvres littéraires et artistiques; travaux scientifiques et publications de toute sorte : tous les faits ont été groupés en leur lieu et place, à côté des renseignements, des titres et des œuvres que comprenaient déjà les notices primitives. Quelques-unes, d'abord assez courtes, ont pris, par ces additions, une étendue assez considérable, mais proportionnée à l'importance et au relief que les faits nouveaux avaient donnés tout à coup au personnage. Il est naturel que des noms comme ceux de MM. *de Bismark*, *Prim*, *Serrano*, *Ricasoli*, à l'étranger, ou ceux de MM. *Em. Ollivier*, *Rouher*, *J. Simon* chez nous, aient élargi, jusqu'à le briser, le cadre des anciens articles.

Pour faire place à toute cette rédaction nouvelle, sans grossir démesurément le volume, nous avons appliqué à cette édition le même système qu'à la précédente : nous avons supprimé, entre les anciennes notices, celles des personnages dont la mort remonte à une époque assez éloignée pour que le temps ait épuisé, ou du moins amorti l'action qu'ils ont exercée ou la curiosité qu'ils excitaient. Nous avons cru devoir conserver aujourd'hui tous ceux qui vivaient encore au 1er janvier 1865. Quant aux personnages morts dans la période des cinq années précédentes, en supprimant leurs notices, nous avons voulu garder leur trace; nous avons maintenu leurs noms avec les deux dates essentielles de la naissance et de la mort; puis nous renvoyons à celles des éditions antérieures qui les contiennent et dont l'édition actuelle reste la suite, tout en formant un ouvrage indépendant.

Cette combinaison, qui établit à la fois la solidarité et la distinction de nos éditions successives, a rencontré jusqu'ici trop d'approbation pour que nous n'ayons pas tenu à la mettre une fois de plus en pratique.

Au prix de quel travail s'accomplit ce remaniement suc du *Dictionnaire des Contemporains*, pour lutter avec la mo de la vie, je ne le dirai pas; ceux qui se serviront du j'en ai la confiance, en sauront juger. Je rappellerai seule que, pour ma part, et en dehors du concours d'une collal tion dévouée, j'aurai mis en œuvre plus de trente mille et renseignements, soit pour la rédaction de nos notices velles, soit pour le complément ou la transformation de tices primitives.

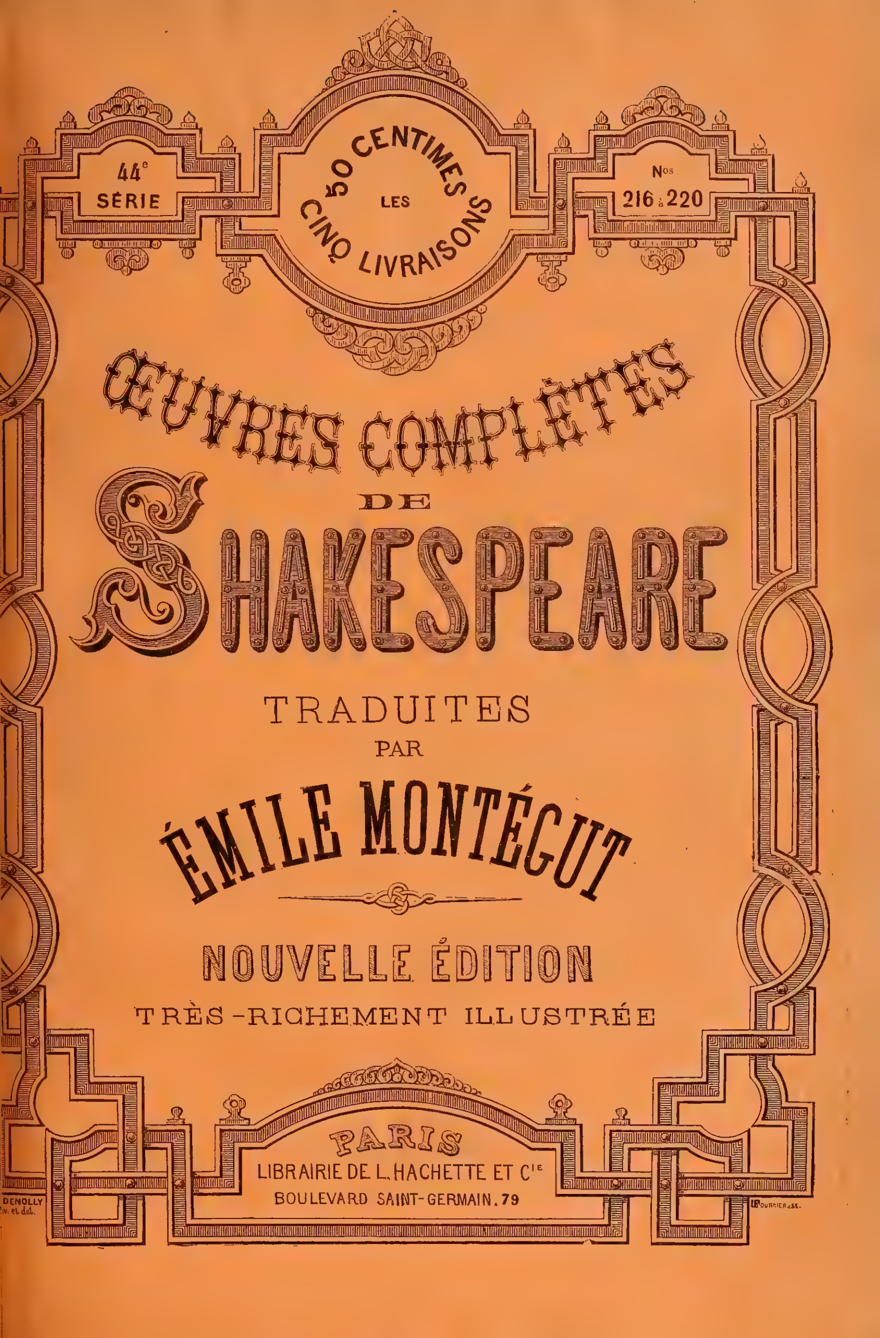
Et ici, je me plais à remercier une fois de plus de son cieux et infatigable concours, un savant jurisconsulte, M. dinand Herold, fils de l'illustre compositeur, qui, malgr goût héréditaire pour les arts, consacre les loisirs de l'exis la plus active et la plus remplie à l'étude de l'histoire co poraine et est devenu l'homme le mieux informé qui se p voir des innombrables détails biographiques qu'elle emb Je dois signaler aussi les services importants qui m'ont été dus, pendant trois années, par M. Léon Garnier, mon ge dans la tâche, laborieuse et délicate, du dépouillement quo des journaux et revues, ces répertoires si abondants d'inf tions, mais où il faut puiser avec tant de réserve.

Qu'il me soit permis de rappeler, pour finir, que j'ai nué de m'imposer, avec la même concision de langa même sobriété d'appréciation. Je n'ai pas été seulement ragé dans le système adopté, par l'accueil fait aux édition cédentes, plus promptes à s'épuiser que faciles à refair été de jour en jour plus efficacement aidé par un conc communications bienveillantes, venues de tous les point France et des pays étrangers, et mises à profit, sous b d'inventaire, dans la mesure où elles peuvent contribuer dre l'ouvrage plus exact et plus complet. On a compris, longtemps, — et c'est pour nous une satisfaction et un ho — on a compris qu'il ne s'agit pas ici d'une publication en vue la vanité ou l'intérêt d'un certain nombre de pers mais d'un livre d'une utilité générale, s'adressant au lui-même, destiné peut-être à faciliter, dans l'avenir, l de l'historien, mais surtout à satisfaire, au milieu du ment universel de la vie moderne, une curiosité légitim jourd'hui, la nécessité de ce répertoire des hommes choses du présent est reconnue. Sur une pareille masse et au milieu de tant de causes d'erreurs, je ne sais si serait plus exact, mais je ne crois pas que personne pui plus impartial.

GUSTAVE VAPEREAU.

4 avril 1870.

Imprimerie générale Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


44e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 216 à 220
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à a tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseig du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p nement sous le titre « L'HISTOIRE DE FRANCE RACC MES PETITS ENFANTS » la publication d'un ouvrage éc tout pour ces jeunes générations qui entreront bie possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet o Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce



MACBETH. Vous savez tous deux que Banquo fut votre ennemi?
LES DEUX MEURTRIERS. Oui, Monseigneur.
MACBETH. Il est aussi le mien. (Acte III, sc. I.)

Tous. — C'est chose entendue. (*Tous sortent, excepté Malcolm et Donalbain.*)

Malcolm. — A quoi vous décidez-vous? Ne nous associons pas à eux : montrer une douleur qu'on ne sent pas, est un office aisé pour l'homme hypocrite. Je vais me rendre en Angleterre.

Donalbain. — Et moi en Irlande ; en séparant nos fortunes, nous serons plus en sûreté : aux lieux où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires des hommes : le plus près de notre sang est le plus près d'être sanguinaire.

Malcolm. — La flèche meurtrière qui a été lancée vole encore, et notre meilleur parti est d'éviter de lui servir de but. Donc à cheval ; ne faisons pas les délicats à l'égard des congés qu'il faudrait prendre, mais esquivons-nous : il est légitime le vol qui consiste à se faire disparaître soi-même, là où l'on n'attend aucune clémence. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Inverness. — En dehors du château.

Entrent ROSS *et* un vieillard.

Le vieillard. — Je me rappelle parfaitement tout ce qui s'est passé depuis soixante et dix ans : dans ce laps de temps j'ai vu des heures terribles et d'étranges choses ; mais cette cruelle nuit a réduit à l'état de bagatelles mes expériences antérieures.

Ross. — Ah ! mon bon père, tu le vois, les cieux, comme troublés du drame joué par l'homme, menacent son sanglant théâtre : à en croire l'horloge, il est jour, et cependant la noire nuit étouffe la lampe au diurne voyage : est-ce la tyrannie de la nuit, ou la honte du jour, qui fait que les ténèbres recouvrent d'un suaire la face de la terre, lorsque la lumière vivante devrait la baiser?

Le vieillard. — C'est contre nature, absolument comme l'acte qui a été commis. Mardi dernier, un faucon qui planait orgueilleusement au point culminant de son vol, fut poursuivi et tué par un hibou chasseur de souris.

Ross. — Et les chevaux de Duncan (chose très-étrange et très-certaine), ces chevaux superbes et rapides, les plus beaux de leur race, sont devenus sauvages, ont brisé leurs étables, et se sont lancés au dehors, se refusant à toute obéissance, comme s'ils avaient voulu faire la guerre aux hommes.

Le vieillard. — On dit qu'ils se mangent les uns les autres.

Ross. — C'est ce qu'ils ont fait au grand étonnement de mes yeux qui contemplaient ce spectacle. Voici venir le bon Macduff.

Entre MACDUFF.

Ross. — Comment va le monde, maintenant, Monseigneur?

Macduff. — Parbleu, ne le voyez-vous pas?

Ross. — Sait-on qui a commis cet acte plus que sanguinaire?

Macduff. — Ceux que Macbeth a tués.

Ross. — Hélas, malheur ! quel avantage espéraient-ils en retirer?

Macduff. — Ils étaient subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, se sont esquivés et ont fui ; ce qui fait tomber sur eux le soupçon du crime.

Ross. — Voilà qui est encore contre nature : prodigue ambition qui dévores les instruments même de ta propre vie ! — Alors il est très-vraisemblable que la souveraineté tombera sur Macbeth.

Macduff. — Il est déjà nommé, et il est allé à Scone pour être investi.

Ross. — Où est le corps de Duncan?

Macduff. — On l'a transporté à la chapelle de Saint-Colomban, le réceptacle consacré de ses prédécesseurs, la gardienne de leurs os.

Ross. — Irez-vous à Scone?

Macduff. — Non, cousin, je vais aller à Fife.

Ross. — Pour moi, j'irai à Scone.

Macduff. — Bon, puissiez-vous y voir toutes choses bien établies, afin que nos anciens habits ne nous paraissent pas plus aisés que les nouveaux. Adieu.

Ross. — Adieu, père.

Le vieillard. — La bénédiction de Dieu aille avec vous, et avec tous ceux qui voudraient faire du mal le bien, et des ennemis des amis ! (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Forres. — Un appartement dans le palais.

Entre BANQUO.

BANQUO. — Tu es maintenant tout, — roi, Cawdor, Glamis, tout ce que t'avaient promis les Sœurs fatales; et je crains que tu n'aies joué vilain jeu pour obtenir cela : cependant il fut dit que la couronne ne resterait pas à ta postérité, mais que je serais moi-même la racine et le père de rois nombreux. Si quelque vérité sort d'elles (et l'accomplissement lumineux de leurs prophéties à ton égard, Macbeth, montrent qu'elles disent vrai), pourquoi cette vérité réalisée pour toi, ne serait-elle pas aussi mon oracle et ne me donnerait-elle pas droit d'espérer? Mais, chut! c'est assez.

Fanfares. Entrent MACBETH *roi*, LADY MACBETH *reine*, LENNOX, ROSS, SEIGNEURS, DAMES, *et gens de la suite*.

MACBETH. — Voici notre principal convive.

LADY MACBETH. — S'il avait été oublié, il y aurait eu comme une lacune dans notre fête, et elle aurait été incomplète de tout point.

MACBETH. — Ce soir nous tenons un banquet solennel, Monseigneur, et j'y requiers votre présence.

BANQUO. — Votre Altesse peut me commander, car mes devoirs lui sont pour toujours attachés par un lien indissoluble.

MACBETH. — Montez-vous à cheval cette après-midi?

BANQUO. — Oui, mon bon Seigneur.

MACBETH. — Sans cela nous aurions désiré vos bons avis (nous les avons toujours trouvés graves et heureux) dans le conseil de ce jour; mais nous les prendrons demain. Allez-vous loin à cheval?

BANQUO. — Aussi loin, Monseigneur, qu'il sera nécessaire pour remplir le temps entre l'heure présente et le banquet; si mon cheval ne marche pas bien, il pourra se faire que j'emprunte à la nuit une ou deux de ses heures de ténèbres.

MACBETH. — Ne manquez pas à notre festin.

BANQUO. — Monseigneur, je n'y manquerai pas.

MACBETH. — Nous apprenons que nos sanguinaires cousins se sont établis en Angleterre et en Irlande, et que loin d'avouer leur cruel parricide, ils racontent à leurs auditeurs les plus étranges inventions : — mais nous parlerons de cela demain, quand nous nous réunirons pour discuter en outre une affaire d'État qui réclame notre présence à tous. Montez à cheval; adieu, jusqu'à votre retour à la nuit. Fléance va-t-il avec vous?

BANQUO. — Oui, mon bon Seigneur : allons, l'heure nous appelle.

MACBETH. — Je souhaite à vos chevaux pied sûr et prompt, et je vous recommande à leurs reins. Adieu. (*Sort Banquo.*) Que chacun soit maître de son temps jusqu'à sept heures du soir : pour que la société nous paraisse encore plus douce, nous voulons rester seuls jusqu'à l'heure du souper : jusque-là, Dieu soit avec vous! (*Sortent Lady Macbeth, les Seigneurs, les Dames, etc.*)

MACBETH. — Un mot, maraud : ces hommes attendent-ils notre bon plaisir?

UN HOMME DE SERVICE. — Ils sont aux portes du palais, Monseigneur.

MACBETH. — Amène-les devant nous. (*Sort l'homme de service.*) Être roi n'est rien, si on n'est pas roi en toute sécurité. Les craintes que nous inspire Banquo sont profondes; dans sa nature royale règnent des qualités qu'il faut craindre : il est courageux à l'excès, et à cette trempe indomptable de son âme, il joint une sagesse qui guide sa valeur de manière à la faire agir en toute sûreté. Il n'y a que lui dont je redoute la nature : devant lui mon bon génie perd toute puissance, comme on dit que celui de Marc Antoine était dominé par César. Il gronda les Sœurs lorsqu'elles commencèrent par me décerner le nom de roi, et il leur ordonna de lui parler; alors, comme des prophétesses, elles le saluèrent du nom de père d'une lignée de rois : c'est ainsi qu'elles ont placé sur ma tête une couronne stérile, et mis à mon poing un sceptre sans force qui doit

en être arraché par une main étrangère à mon sang, nul fils de moi ne devant me succéder. S'il en est ainsi, c'est pour la postérité de Banquo que j'ai souillé mon âme; c'est pour elle que j'ai assassiné le noble Duncan : c'est pour ses enfants, seulement pour eux, que j'ai versé des acides dans le vase de ma paix; c'est pour les faire rois, rois les enfants de Banquo, que j'ai vendu mon immortel joyau au commun ennemi de l'homme! Plutôt qu'il en soit ainsi, entre dans l'arène, ô Destinée, et sois mon champion à toute outrance! — Qui est là?

Rentre L'HOMME DE SERVICE *avec les* DEUX MEURTRIERS.

MACBETH. — Maintenant tenez-vous à la porte, et attendez-y jusqu'à ce que nous appelions. (*Sort l'homme de service.*) N'était ce pas hier que nous avons parlé ensemble ?

PREMIER MEURTRIER. — Oui, plaise à Votre Altesse.

MACBETH. — Eh bien, avez-vous réfléchi sur mes paroles? Sachez que ce fut lui qui dans un temps passé vous retint sous le joug de la fortune, acte que vous aviez attribué à notre personne innocente : je vous l'ai démontré dans notre dernière conversation; je l'ai employée à vous expliquer comment vous aviez été dupés, traversés, quels instruments avaient travaillé de concert avec vos adversaires, et toutes les autres circonstances qui suffiraient pour faire dire à une demi-intelligence et à une raison atteinte d'imbécillité : « ce fut le fait de Banquo. »

PREMIER MEURTRIER. — Vous nous l'avez démontré.

MACBETH. — Oui, et je suis même allé plus loin, ce qui est maintenant le sujet de notre seconde entrevue. Découvrez-vous que la patience soit assez prédominante dans votre nature pour vous permettre de laisser passer cette offense? Êtes-vous assez dévots pour prier pour le brave homme dont la lourde main vous a courbés vers le tombeau et a réduit pour toujours les vôtres à la mendicité, — pour prier pour lui et sa postérité?

PREMIER MEURTRIER. — Nous sommes des hommes, mon Suzerain.

MACBETH. — Oui, vous passez pour des hommes dans le catalogue général; comme les chiens courants, les lévriers, les métisses, les épagneuls, les dogues, les barbets, les caniches, et les demi-loups sont tous désignés sous le nom de chiens : mais la liste explicative distingue l'agile, le lent, le subtil, le sédentaire, le chasseur, chacun selon le don que la généreuse nature a renfermé en lui; par là il reçoit une désignation particulière dans cette liste qui les comprend tous également : il en est ainsi des hommes. Maintenant, si vous avez une place dans cette liste, si vous n'êtes pas au degré le plus bas de l'humanité, dites-le, et je confierai à vos cœurs une affaire dont l'exécution vous débarrassera de votre ennemi, et vous rendra cher à notre cœur et à notre affection, nous que sa vie rend malade et qui serions en parfaite santé par sa mort.

PREMIER MEURTRIER. — Mon Suzerain, je suis un homme que les rebuffades et les vils soufflets du monde ont à ce point irrité qu'il m'est égal de faire quoique ce soit qui puisse blesser la société.

SECOND MEURTRIER. — Et moi, j'en suis un autre, tellement échiné de désastres, tellement ballotté par la fortune, que je risquerais ma vie sur n'importe quelle chance, pour l'améliorer ou pour en être débarrassé.

MACBETH. — Vous savez tous deux que Banquo fut votre ennemi?

LES DEUX MEURTRIERS. — Oui, Monseigneur.

MACBETH. — Il est aussi le mien, et un ennemi qui me touche de si près que chaque minute de son existence menace ce que ma vie a de plus essentiel : bien que je puisse, par le simple exercice de mon pouvoir, le balayer de ma vue, et ordonner à ma volonté d'avouer cet acte, je ne le dois pas cependant, car certains amis, qui sont à la fois les siens et les miens, et dont je ne puis rejeter l'affection, déploreraient sa chute, si c'était moi qui le renversais; et voilà comment il se fait que je sollicite votre assistance, parce que je veux cacher pour diverses raisons importantes cette affaire aux yeux du public.

SECOND MEURTRIER. — Nous exécuterons, Monseigneur, ce que vous nous commandez.

PREMIER MEURTRIER. — Quoique nos existences....

MACBETH. — Votre courage éclate au dehors de vous. D'ici à une heure au plus, je vous indiquerai où vous devez vous poster; je vous informerai de l'heure précise où vous devez épier son arrivée; car cela doit être fait ce soir, et à quelque distance du palais : vous devez avoir toujours en pensée que je dois être à l'abri de tout soupçon : en outre, afin de ne pas laisser de lacunes et d'imperfections dans cet ouvrage, il faut aussi que Fléance, son fils, qui lui tient compagnie, et dont la disparition ne m'importe pas moins que celle de son



Lady Macbeth. Qu'est-ce qui doit se passer ?
Macbeth. Consens à ignorer cette action, ma très-chère poulette, jusqu'à l'heure où tu pourras l'applaudir.
(Acte III, sc. ii.)

père, partage la destinée de cette heure sinistre. Prenez votre résolution seuls ensemble ; je viendrai vous retrouver tout à l'heure.

Les deux meurtriers. — Nous sommes résolus, Monseigneur.

Macbeth. — Je vais vous faire appeler immédiatement ; restez là dedans. (*Sortent les meurtriers.*) C'est une affaire conclue : — Banquo, si ton âme doit trouver le chemin du ciel, elle le trouvera ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Forres. — Un autre appartement dans le palais.

Entrent LADY MACBETH *et* un valet.

Lady Macbeth. — Est-ce que Banquo s'est absenté de la cour ?

Le valet. — Oui, Madame ; mais il revient ce soir.

Lady Macbeth. — Dites au roi que je voudrais disposer de son loisir pour lui dire quelques mots.

Le valet. — Oui, Madame. (*Il sort.*)

Lady Macbeth. — Nous ne possédons rien, tout nous échappe, lorsque notre désir accompli ne nous a pas acquis contentement : il est plus sûr d'être la personne que nous détruisons, que de vivre par sa destruction dans une joie douteuse.

Entre MACBETH.

Lady Macbeth. — Eh bien, Monseigneur, qu'est-ce à dire ? Pourquoi restez-vous seul à tenir compagnie aux plus tristes imaginations, et à entretenir des pensées qui devraient être mortes avec ceux qu'elles regardent ? On ne doit pas s'inquié-

ter des choses sans remède : ce qui est fait est fait.

MACBETH. — Nous avons écorché le serpent, nous ne l'avons pas tué ; il se roulera sur lui-même et se redressera, tandis que notre pauvre malice restera en danger d'éprouver la blessure de ses anciennes dents. Mais mieux vaut que la charpente de la création se disjoigne, que les deux mondes soient bouleversés, que de continuer à manger nos repas dans la crainte, et à dormir avec l'affliction de ces terribles rêves qui nous agitent chaque nuit. Mieux vaut être avec les morts que nous avons envoyés dans le royaume de la paix pour prendre leur place, que de subir la torture de l'âme dans une agonie sans repos. Duncan est dans son tombeau ; après l'accès de fièvre de la vie il sommeille bien ; la trahison a accompli son pire forfait ; ni poignard, ni poison, ni discordes intérieures, ni attaques étrangères, rien ne peut plus le toucher maintenant !

LADY MACBETH. — Allons, mon gentil Seigneur, dépouillez vos sombres regards ; soyez brillant et jovial parmi vos convives ce soir.

MACBETH. — C'est ce que je serai, chérie, et je vous en prie, soyez de même : que votre attention se porte sur Banquo ; traitez-le avec la distinction la plus marquée à la fois par vos regards et par vos paroles : malheureux que nous sommes d'être obligés de laver nos honneurs dans ces flots de flatteries, et de faire de nos visages des masques à nos cœurs pour déguiser ce qu'ils sont.

LADY MACBETH. — Laissez là ces pensées.

MACBETH. — Ô chère femme, mon âme est pleine de scorpions ! Tu sais que Banquo et son Fléance vivent.

LADY MACBETH. — Mais les exemplaires d'humanité qu'ils sont ne sont pas éternels.

MACBETH. — Il y a encore de la ressource ; on peut les assaillir ; ainsi, sois joyeuse : avant que la chauve-souris ait commencé son vol autour des cloîtres ; avant qu'à l'appel de la noire Hécate, l'escarbot porté sur ses ailes d'écailles, ait de son bourdonnement assoupissant sonné la fanfare sourdement ronflante de la nuit, il sera fait un acte d'une terrible importance.

LADY MACBETH. — Qu'est-ce qui doit se passer ?

MACBETH. — Consens à ignorer cette action, ma très-chère poulette, jusqu'à l'heure où tu pourras l'applaudir. — Viens, nuit dont la mission est de frapper de cécité, bande les tendres yeux du jour compatissant, et de ta main sanglante et invisible brise et mets en pièces la grande existence qui me tient pâle ! La lumière s'assombrit, et le corbeau dirige son vol vers le bois plein de doux murmures : les bons êtres créés pour le jour commencent à s'affaisser et à s'assoupir, tandis que les noirs agents de la nuit se réveillent pour aller chercher leur proie. — Mes paroles t'étonnent : mais conserve ta tranquillité ; les choses commencées par le mal se fortifient par le mal : ainsi, je t'en prie, viens avec moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Forres. — Un parc avec un sentier conduisant à la porte du palais.

Entrent TROIS MEURTRIERS.

PREMIER MEURTRIER. — Mais qui t'a ordonné de te joindre à nous ?

TROISIÈME MEURTRIER. — Macbeth.

SECOND MEURTRIER. — Nous n'avons pas à nous défier de lui, puisqu'il nous expose la nature de notre office, et nous explique la chose que nous avons à faire juste selon les ordres que nous avons reçus.

PREMIER MEURTRIER. — En ce cas reste avec nous. L'occident étincelle encore de quelques traînées de lumière : maintenant le voyageur attardé hâte le pas pour atteindre l'auberge bienvenue ; et l'individu qui est l'objet de notre attente est près d'arriver.

TROISIÈME MEURTRIER. — Chut ! j'entends des chevaux.

BANQUO, *du dehors.* — Donnez-nous une lumière ici, holà !

SECOND MEURTRIER. — En ce cas c'est lui ; les autres convives qu'on attendait sont déjà tous à la cour.

PREMIER MEURTRIER. — Ses chevaux s'en retournent.

TROISIÈME MEURTRIER. — A un mille environ ; mais c'est son habitude, comme celle de tout le monde, d'aller à pied d'ici à la porte du palais.

SECOND MEURTRIER. — Une lumière, une lumière !

TROISIÈME MEURTRIER. — C'est lui.

PREMIER MEURTRIER. — Préparez-vous.

Entrent BANQUO *et* FLÉANCE *avec une torche.*

BANQUO. — Nous aurons de la pluie ce soir.

Premier meurtrier. — Qu'elle tombe. (*Il assaille Banquo.*)

Banquo. — Ô trahison! Fuis, mon bon Fléance, fuis, fuis, fuis, afin de me venger! Ô esclave! (*Il meurt. Fléance s'évade.*)

Troisième meurtrier. — Qui a éteint la lumière?

Premier meurtrier. — N'était-ce pas de ce côté?

Troisième meurtrier. — Il n'y en a qu'un d'abattu; le fils s'est enfui.

Second meurtrier. — Nous avons perdu la meilleure moitié de notre affaire.

Premier meurtrier. — Bah, partons, et allons dire ce qu'il y en a de fait. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Forres. — Une chambre d'apparat dans le palais.

Un banquet est préparé. Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSS, LENNOX, Seigneurs *et gens de service.*

Macbeth. — Vous connaissez vos rangs, prenez vos places : aux premiers et aux derniers la plus cordiale bienvenue.

Les Seigneurs. — Nous remercions Votre Majesté.

Macbeth. — Nous-même nous nous mêlerons à votre société et nous remplirons en toute humilité le rôle d'hôte. Notre hôtesse garde son siége d'honneur; mais en temps convenable nous lui demanderons de vous souhaiter la bienvenue.

Lady Macbeth. — Souhaitez-la pour moi à tous nos amis, Sire; car mon cœur dit qu'ils sont les bienvenus.

Macbeth. — Vois, ils te répondent par leurs plus cordiaux remercîments. Les deux côtés de la table sont garnis d'un égal nombre de convives : je vais m'asseoir ici au milieu. Abandonnez-vous sans contrainte à la joie; nous boirons tout à l'heure un toast à la ronde.

Le premier meurtrier *se présente à la porte.*

Macbeth — Il y a du sang sur ton visage?

Le meurtrier. — En ce cas, c'est celui de Banquo.

Macbeth. — Il vaut mieux que ce sang soit sur ton visage que dans ses veines. Est-il dépêché?

Le meurtrier. — Il a la gorge coupée, Monseigneur; c'est moi qui lui ai fait son affaire.

Macbeth. — Tu es le meilleur des coupe-gorges : cependant il a son prix, celui qui a fait la même chose à Fléance : si c'est toi qui l'as fait, tu es le nonpareil.

Le meurtrier. — Très-royal Sire, Fléance s'est échappé.

Macbeth. — Ah! voilà que mes transes me reprennent : sans cela j'aurais été solide comme le marbre, assis comme le rocher, libre et sans plus d'entraves que l'air ambiant, tandis que maintenant je suis encagé, enfermé, emprisonné, enchaîné dans des doutes et des effrois insolents. Mais Banquo est-il en sûreté?

Le meurtrier. — Oui, mon bon Seigneur, en sûreté dans un fossé, où il est couché tout de son long avec vingt blessures énormes à la tête, dont la moindre serait mortelle.

Macbeth. — Je t'en remercie : le gros serpent est maintenant écrasé; quant au petit reptile qui s'est enfui, il a une nature qui avec le temps engendrera du poison, mais il n'a pas de dents pour l'heure. Pars; demain, nous nous entretiendrons encore ensemble. (*Sort le meurtrier.*)

Lady Macbeth. — Mon royal Seigneur, vous n'animez pas votre fête : c'est un festin d'auberge, celui qui, pendant qu'il se donne, n'est pas fréquemment assaisonné d'assurances de cordiale affection : il vaudrait mieux en ce cas dîner chez soi; mais quand on est hors de chez soi, l'assaisonnement aux mets est la cérémonie; sans cela une fête serait maigre.

Macbeth. — Chère aide-mémoire! Allons, bon appétit suivi d'une bonne digestion, et bonne santé par-dessus le marché!

Lennox. — Plairait-il à Votre Altesse de s'asseoir?

Macbeth. — Maintenant nous aurions sous notre toit l'honneur de notre contrée, si la gracieuse personne de notre Banquo était présente. J'espère que j'aurai plus à le gronder pour son manque d'égards qu'à le plaindre pour quelque accident.

Le spectre de BANQUO *se lève, et s'assied à la place de* MACBETH.

Ross. — Son absence, Sire, jette un blâme sur sa promesse. Plaîrait-il à Votre Altesse de nous honorer de votre royale compagnie?

Macbeth. — La table est pleine!

Lennox. — Il y a ici une place réservée, Sire.

Macbeth. — Où cela ?

Lennox. — Ici, mon bon Seigneur. Qu'est-ce qui trouble Votre Altesse ?

Macbeth. — Quel est celui de vous qui a fait cela ?

Les Seigneurs. — Quoi, mon bon Seigneur ?

Macbeth. — Tu ne peux pas dire que je l'ai fait : ne secoue pas devant moi ta chevelure sanglante.

Ross. — Seigneurs, levez-vous; Son Altesse n'est pas bien.

Lady Macbeth. — Asseyez-vous, nobles amis : Monseigneur est souvent ainsi, et a été tel dès sa jeunesse : je vous en prie, gardez vos siéges : l'accès n'est que momentané ; dans un instant il sera remis. Si vous le remarquez trop, vous l'offenserez et vous ne ferez qu'accroître son délire ; mangez, et ne le regardez pas. — Êtes-vous un homme ?

Macbeth. — Oui, et un homme hardi, qui ose regarder des choses qui feraient pâlir le diable.

Lady Macbeth. — Oh, les belles histoires ! ce sont les images créées par vos craintes : c'est comme ce poignard marchant dans l'air, qui, disiez-vous, vous a conduit vers Duncan. Ô ces hallucinations et ces transes, contrefaçons menteuses des craintes véritables, feraient bon effet dans un conte débité au coin d'un feu d'hiver, par une bonne femme, avec l'autorisation de sa grand'mère. C'est la honte même ! Pourquoi faites-vous de telles grimaces? Tout bien examiné, vous ne regardez qu'un fauteuil.

Macbeth. — Regarde ici, je t'en prie ! Vois ! regarde ! Oh ! qu'en dites-vous ? — Parbleu, quel souci en ai-je ? Si tu peux faire signe de la tête, tu peux bien parler aussi. Si les charniers et les cimetières peuvent rendre ceux que nous ensevelissons, nos tombeaux seront de vrais gésiers de milans. (*Le fantôme disparaît.*)

Lady Macbeth. — Comment ! vous voilà presque privé de votre courage viril par la folie.

Macbeth. — Si je me place ici, je le vois.

Lady Macbeth. — Fi, par pudeur !

Macbeth. — Il a été répandu du sang, avant ce jour, dans les anciens temps, avant que les lois humaines eussent corrigé la douce société; oui, et depuis lors, il a été accompli des meurtres trop terribles pour l'oreille : il fut un temps, où quand le crâne était brisé, l'homme mourait, et tout était fini; mais maintenant voilà que les morts se relèvent avec vingt blessures mortelles sur le crâne, et nous chassent de nos siéges : cela est plus étrange qu'un tel meurtre même.

Lady Macbeth. — Mon digne Seigneur, vos nobles amis vous réclament.

Macbeth. — Je m'oublie. Ne vous alarmez pas sur mon compte, mes très-nobles amis; j'ai une étrange infirmité qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, un toast affectueux à vous tous, et puis je vais m'asseoir. Donnez-moi du vin, remplissez la coupe jusqu'aux bords. Je bois à la joie générale de toute l'assemblée, et à notre cher ami Banquo, dont nous sentons vivement l'absence; que n'est-il ici ! nous buvons à lui et à tous ! nous sommes tout à tous !

Les seigneurs. — Nos devoirs tiennent raison à votre courtoisie.

Le spectre *reparaît.*

Macbeth. — Arrière ! loin de mes yeux ! Que la terre te cache ! Tes os sont sans moelle, ton sang est froid ; tu n'as pas de pouvoir de vision dans ces yeux que tu fais étinceler !

Lady Macbeth. — Ne regardez cela, braves pairs, que comme un accident habituel : ce n'est pas autre chose; seulement, cela gâte le plaisir de la soirée.

Macbeth. — Ce qu'un homme peut oser, je l'ose : viens sous la forme d'un ours velu de Russie, d'un rhinocéros cuirassé, ou d'un tigre d'Hyrcanie : prends la forme que tu voudras, moins celle-là, et mes nerfs solides ne trembleront pas : ou bien, revis, et ose me défier de me mesurer avec ton épée dans un lieu solitaire, si je tremble quand j'y serai, déclare-moi le poupon d'une fillette. Hors d'ici, ombre horrible ! moquerie sans réalité, hors d'ici ! (*Le fantôme disparaît.*) Fort bien ; comme cela ; — une fois qu'il est parti, je redeviens homme. — Je vous en prie, asseyez-vous tranquillement.

Lady Macbeth. — Vous avez chassé la joie, et bouleversé cette bonne réunion par un désordre d'esprit dont on s'étonne fort.

Macbeth. — De telles choses pourraient-elles exister, et fondre sur nous comme un nuage orageux de l'été, sans exciter notre étonnement le plus particulièrement vif? Vous me comblez de stupéfaction, même dans l'état d'esprit où je



MACBETH. Quel est celui de vous qui a fait cela?
LES SEIGNEURS. Quoi, mon bon Seigneur?
MACBETH. Tu ne peux pas dire que je l'ai fait.

(Acte III, sc. IV.)

me trouve, en pensant que vous pouvez contempler de tels spectacles et conserver à vos joues leur incarnat naturel, tandis que les miennes sont blanches de frayeur.

Ross. — Quels spectacles, Monseigneur?

Lady Macbeth. — Je vous en prie, ne lui parlez pas; cela le fait aller de mal en pire; les questions l'irritent : je vous dis bonsoir à tous à la fois : — ne vous arrêtez pas à l'ordre de l'étiquette pour sortir, mais partez tous en même temps.

Lennox. — Bonne nuit, et meilleure santé à Sa Majesté!

Lady Macbeth. — Affectueuse bonne nuit à vous tous! (*Sortent les Seigneurs et les gens de service.*)

Macbeth. — Cela entraînera du sang! on dit que le sang appelle le sang : on a vu des pierres se mouvoir, des arbres parler, des pies, des corneilles, des colombes ont fourni des augures et des indices de preuves pour dévoiler le criminel le plus caché. — Où en est la nuit?

Lady Macbeth. — Si près du matin, qu'on ne sait si c'est la nuit ou le matin.

Macbeth. — Que dis-tu de Macduff qui refuse de se rendre à notre grande convocation?

Lady Macbeth. — Avez-vous envoyé auprès de lui, Sire?

Macbeth. — C'est d'une manière indirecte que j'ai appris cela; mais j'enverrai : il n'y en a pas un seul d'entre eux chez qui je ne tienne un serviteur à mes gages. Demain, j'irai trouver les sœurs fatales, et j'irai de bonne heure : elles devront m'en dire davantage; car maintenant je suis résolu à connaître le pire par les pires moyens. Tous les motifs quelconques devront céder la place à mon intérêt : je suis entré si avant dans un fleuve de sang, que si je n'avançais pas davantage, revenir serait aussi ennuyeux qu'achever de le traverser : j'ai dans ma tête d'étranges choses que ma main exécutera, et qui veulent être accomplies sans me laisser le temps de les peser.

Lady Macbeth. — Vous avez besoin du remède réparateur de toutes les créatures vivantes, le sommeil.

Macbeth. — Allons donc dormir. Cet oubli étrange de moi-même est l'effet de la terreur née de mon noviciat; j'ai besoin de m'endurcir par l'habitude. Nous sommes encore jeunes dans le crime. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La bruyère.

Tonnerre. Entrent les trois sorcières, *qui se rencontrent avec* Hécate.

Première sorcière. — Eh! qu'y a-t-il, Hécate? vous avez l'air en colère.

Hécate. — N'en ai-je pas raison, sorcières audacieuses et impertinentes que vous êtes? Comment avez-vous osé faire avec Macbeth commerce et trafic d'énigmes et d'affaires de mort, tandis que moi, la maîtresse de vos charmes, l'agent souverain de tous les maléfices, je n'ai été appelée ni à y participer, ni à montrer la gloire de notre art? Et ce qui est pis, tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour un fils fantasque, colérique et violent, qui, comme les autres, aime ses propres desseins et non votre but. Mais faites amende honorable maintenant : partez, et venez me rencontrer dans la matinée au gouffre de l'Achéron : il s'y rendra pour connaître sa destinée. Préparez vos vases et vos charmes, vos sortiléges et toutes les autres choses. Je vais faire un voyage dans l'air, et je passerai cette nuit à une œuvre sinistre et fatale. J'ai d'importantes choses à y faire avant midi : une vapeur épaisse pend au bord de la lune; je veux m'en emparer avant qu'elle soit tombée à terre, et cette vapeur distillée par des habiletés magiques, fera lever des esprits d'une apparence si proche de la réalité, que par la force de l'illusion, il sera entraîné au plus extrême vertige. Il donnera du pied à la destinée, méprisera la mort, et placera ses espérances au-dessus de la sagesse, de la vertu et de la crainte, et vous savez toutes que la sécurité présomptueuse est la principale ennemie des mortels. (*Musique et chant au loin avec les cris de :* Venez, venez, *etc.*) Écoutez! on m'appelle; voyez, mon petit esprit est assis sur un nuage de brouillard, et m'attend. (*Elle sort.*)

Première sorcière. — Allons, faisons hâte; elle sera de retour bientôt. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

Forres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LENNOX *et* un autre seigneur.

Lennox. — Mes paroles précédentes n'ont fait que toucher vos pensées de loin; je vous laisse

le soin d'en pousser l'interprétation : seulement, je dis que les choses se sont singulièrement passées. Le gracieux Duncan a été pleuré par Macbeth : — parbleu, il était mort ! — et le très-vaillant Banquo resta trop tard à la promenade. Vous pouvez dire, si cela vous plaît, que Fléance l'a tué, car Fléance s'est enfui : et puis, les gens ne doivent pas se promener trop tard. Certes il n'est personne qui ne sache combien il a été monstrueux à Malcolm et à Donalbain de tuer leur gracieux père ! Action maudite ! comme cela fendit le cœur de Macbeth ! N'a-t-il pas immédiatement, dans une rage pieuse, massacré les deux coupables qui étaient esclaves de l'ivresse et captifs du sommeil ? Est-ce que ce ne fut pas là une noble action ? Oui, et sage aussi ; car cela aurait irrité tout cœur vivant d'entendre ces gens nier qu'ils fussent coupables. De sorte que je dis qu'il a bien conduit toutes choses : et je crois que s'il tenait sous sa clef les fils de Duncan (qu'il n'y mettra pas, s'il plaît au ciel), ils apprendraient ce que c'est que de tuer un père ; et Fléance le verrait aussi. Mais, silence ! car j'apprends que pour quelques mots prêtant trop à l'équivoque, et pour avoir refusé de se rendre à la fête du tyran, Macduff vit en disgrâce : Monseigneur, pourriez-vous me dire où il s'est retiré ?

Le seigneur. — Le fils de Duncan dont ce tyran détient le patrimoine héréditaire, vit à la cour d'Angleterre, où il est reçu par le très-pieux Édouard avec une telle faveur, que la malveillance de la fortune ne lui fait rien perdre en respect : c'est là qu'est allé Macduff pour prier le saint roi de réveiller, en faveur du prince, Northumberland et le vaillant Siward, afin que par leurs secours, — et avec l'approbation de celui qui est en haut, — nous puissions donner à nos tables leurs mets, à nos nuits le sommeil, affranchir nos fêtes et nos festins des poignards sanguinaires, rendre un fidèle hommage, et recevoir de libres honneurs, toutes choses après lesquelles nous soupirons à présent : or le rapport de ces choses a tellement exaspéré le roi qu'il fait quelques préparatifs de guerre.

Lennox. — Avait-il envoyé auprès de Macduff ?

Le seigneur. — Oui, et Macduff a congédié avec un absolu « non pas moi, Monsieur, » le messager qui s'en est retourné le front assombri, et murmurant quelque chose qui voulait dire : « vous vous repentirez de l'heure où vous m'avez chargé de cette réponse embarrassante. »

Lennox. — Et il y a bien là de quoi l'engager à être prudent, et à se tenir à aussi lointaine distance que sa sagesse peut lui en donner moyen. Puisse quelque saint ange voler à la cour d'Angleterre, et exposer son message avant qu'il soit arrivé, afin que la bénédiction du ciel retombe bien vite sur notre contrée qui souffre sous une main maudite !

Le seigneur. — J'envoie mes prières avec lui ! (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une caverne ténébreuse. Au milieu, un chaudron bouillant.

Tonnerre. Entrent les trois sorcières.

Première sorcière. — Trois fois le chat moucheté a miaulé.

Seconde sorcière. — Et à trois reprises le jeune hérisson a gémi une fois.

Troisième sorcière. — Harpier crie : il est temps ! il est temps !

Première sorcière :

Tout autour du chaudron tournons,
Et ses entrailles empoisonnées remplissons. —
Crapaud, qui sous la froide pierre,
Pendant trente et un jours et trente et une nuits
T'es gonflé de venin en dormant,
Bous le premier dans la marmite enchantée !

Les trois sorcières *ensemble :*

Redoublons, redoublons de travail et de peine;
Brûle, feu; bouillonne, chaudron.

Seconde sorcière :

Filet de serpent des marécages,
Bous et cuis dans le chaudron;
Œil de salamandre, patte de grenouille,
Poil de chauve-souris, langue de chien,
Dard fourchu de vipère, aiguillon d'orvet,
Jambe de lézard, aile de hibou,
Pour un sortilége d'une puissance souveraine,
Bouillonnez et bouillez comme un potage d'enfer.

Les trois sorcières *ensemble :*

Redoublons, redoublons de travail et de peine;
Brûle, feu; bouillonne, chaudron.

Troisième sorcière :

Écaille de dragon, dent de loup,
Momie de sorcière, mâchoire et gorge
Du vorace requin de mer,
Racine de ciguë arrachée dans la nuit,
Foie d'un Juif blasphémateur,
Fiel d'un bouc, copeaux de if
Taillés pendant une éclipse de lune,
Nez de Turc, lèvres de Tartare,
Doigt d'enfant nouveau-né étranglé à sa naissance,
Mis au monde dans un fossé par une coureuse,
Faites le potage épais et gluant :
Et ajoutons encore des tripes de tigre,
Aux ingrédients de notre chaudron.

Les trois sorcières *ensemble :*

Redoublons, redoublons de travail et de peine;
Brûle, feu; bouillonne, chaudron.

Seconde sorcière :

Refroidissons-le avec le sang d'un singe,
Afin que le charme soit solide et bon.

Entre HÉCATE.

Hécate.

Oh, bien travaillé! je vous félicite de vos peines,
Et chacune participera aux gains.
Maintenant, chantez autour du chaudron,
Comme des elfes et des fées en rond,
Ensorcelant tout ce que vous y avez jeté. (*Musique.*)

Les trois sorcières *chantent :*

Esprits noirs et blancs,
Esprits rouges et gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui mêler savez. (*Sort Hécate.*)

Seconde sorcière. — Au picotement de mes pouces, je sens que quelqu'un de maudit vient de ce côté :

Porte, ouvre-toi toute grande
A quiconque vient nous surprendre!

Entre MACBETH.

Macbeth. — Eh bien, sorcières, filles de la solitude, des ténèbres et de minuit, que faites-vous là?

Les trois sorcières. — Une œuvre sans nom.

Macbeth. — Je vous en conjure, par la science que vous possédez, quelle que soit la manière dont vous l'ayez acquise, répondez-moi. Quand bien même vous devriez déchaîner les vents et les faire combattre contre les églises; quand bien même les vagues bouillonnantes devraient détruire et engloutir les navires; quand bien même les moissons en épis devraient être couchées à ras de terre et les arbres abattus; quand bien même les châteaux devraient s'écrouler sur les têtes de leurs possesseurs, et les palais et les pyramides abaisser leurs faîtes jusqu'à leurs fondements; quand bien même le trésor des germes de la nature devrait confondre ses richesses pêle-mêle, jusqu'à ce que la destruction elle-même fût frappée d'épuisement par ce désordre, répondez à ce que je vais vous demander.

Première sorcière. — Parle.

Seconde sorcière. — Demande.

Troisième sorcière. — Nous répondrons.

Première sorcière.—Dis-nous si tu aimes mieux apprendre ce que tu as à demander, de notre bouche ou de la bouche de nos maîtres?

Macbeth. — Appelez-les, faites-les-moi voir.

Première sorcière. — Versez le sang d'une truie qui a mangé ses neuf marcassins; jetez dans la flamme la graisse qui a suinté du gibier d'un meurtrier.

Les trois sorcières *ensemble.* — Viens, que tu sois grand ou petit;
Montre dextrement ta personne et ton office!

Tonnerre. — Une tête armée du casque apparaît au-dessus du chaudron.

Macbeth. — Dis-moi, puissance inconnue ...



MACBETH. Eh bien! sorcières, filles de la solitude, des ténèbres et de minuit, que faites-vous là?

LES TROIS SORCIÈRES Une œuvre sans nom. (Acte IV, sc. I.)

Première sorcière. — Il connaît ta pensée; écoute ce qu'il va te dire, mais ne prononce pas un mot.

L'apparition. — Macbeth! Macbeth! Macbeth! prends garde à Macduff; prends garde au thane de Fife. — Renvoyez-moi; assez. (*L'apparition rentre dans le chaudron.*)

Macbeth. — Qui que tu sois, merci pour ton bon conseil; tu as touché tout droit au sujet de mes craintes: mais encore un mot.

Première sorcière. — Il ne veut pas être commandé : en voici un autre plus puissant que le premier.

Tonnerre. — L'apparition d'un enfant ensanglanté surgit.

L'apparition. — Macbeth! Macbeth! Macbeth!

Macbeth. — Je voudrais avoir trois oreilles pour t'entendre.

L'apparition. — Sois sanguinaire, hardi et résolu; méprise en riant le pouvoir de l'homme; car nul homme né de la femme ne nuira à Macbeth! (*L'apparition rentre dans le chaudron.*)

Macbeth. — Vis, en ce cas, Macduff; qu'ai-je besoin de te craindre? Cependant je doublerai la certitude de cette assurance et j'engagerai la destinée : tu ne vivras pas; je veux pouvoir dire à la crainte au pâle visage qu'elle ment, et dormir en dépit du tonnerre.

Tonnerre. — Surgit l'apparition d'un enfant couronné tenant un arbre à la main.

Macbeth. — Quel est celui-ci qui se lève comme le rejeton d'un roi, et porte sur son front d'enfant le cercle et l'insigne suprême de la souveraineté?

Les trois sorcières *ensemble.* — Écoute, mais ne lui parle pas.

L'apparition. — Prends un cœur de lion, sois orgueilleux, n'aie pas souci de qui gronde, de qui s'agite, ni de savoir où sont les conspirateurs : Macbeth ne sera jamais vaincu, jusqu'à ce que le grand bois de Birnam marche contre la haute colline de Dunsinane. (*L'apparition rentre dans le chaudron.*)

Macbeth. — Cela ne sera jamais : qui peut commander à la forêt; ordonner aux arbres de détacher leurs racines enfoncées en terre? Charmantes prédictions! excellentes! Rébellion, ne lève jamais la tête avant que le bois de Birnam se mette en marche, et notre Macbeth placé au faîte vivra tout son bail naturel avec l'existence, et ne rendra son souffle qu'au temps et à la loi universelle. — Cependant mon cœur palpite du désir de savoir une certaine chose: dites-moi (si votre art vous permet de m'en dire aussi long), la postérité de Banquo régnera-t-elle jamais sur ce royaume?

Les trois sorcières. — Ne cherche pas à en savoir davantage.

Macbeth. — Je veux être satisfait : ne me refusez pas cela, ou qu'une malédiction éternelle tombe sur vous! Instruisez-moi de cela. Pourquoi ce chaudron s'enfonce-t-il? et quel est ce bruit? (*Sons de hautbois.*)

Première sorcière. — Montrez-vous!

Deuxième sorcière. — Montrez-vous!

Troisième sorcière. — Montrez-vous!

Les trois sorcières *ensemble.* — Montrez-vous à ses yeux et affligez son cœur; venez comme des ombres et partez comme des ombres!

Huit rois apparaissent et défilent en ordre, le dernier tenant un miroir; BANQUO *les suit.*

Macbeth. — Tu es trop semblable à l'esprit de Banquo; redescends! ta couronne blesse mes yeux : — et toi qui le suis, ton front ceint du cercle d'or est comme le premier : un troisième est comme les précédents. — Ignobles sorcières! pourquoi me montrez-vous ce spectacle? — Un quatrième! — Ouvrez-vous tout grands, mes yeux! Comment, est-ce que cette descendance va continuer jusqu'au jour du jugement? — Encore un autre? — Un septième? — Je ne veux pas en voir davantage! — Et cependant le huitième apparaît, portant un miroir qui m'en montre beaucoup d'autres encore, et j'en vois quelques-uns qui portent de doubles globes et de triples sceptres. Horrible spectacle! — Maintenant, je le vois, c'est vrai, car Banquo l'ensanglanté sourit en me regardant et me les montre comme ses rejetons. — Comment! en est-il ainsi?

Première sorcière. — Oui, Sire, tout cela est véritable : mais pourquoi Macbeth reste-t-il ainsi anéanti? Allons, mes sœurs, réveillons ses esprits, et montrons-lui les plus beaux de nos divertissements : je vais charmer l'air pour qu'il rende des sons, pendant que vous exécuterez votre ronde fantastique, afin que ce grand roi nous rende l'affectueux témoignage que nous nous sommes empressées de lui payer la courtoisie de sa visite. (*Musique. Les sorcières dansent et puis s'évanouissent.*)

Macbeth. — Où sont-elles donc? Évanouies!

Que cette heure détestable soit pour toujours maudite dans le calendrier! Entrez, vous qui êtes là dehors!

Entre LENNOX.

LENNOX. — Que veut Votre Grâce?

MACBETH. — Avez-vous vu les sœurs fatales?

LENNOX. — Non, Monseigneur.

MACBETH. — Ne sont-elles pas passées près de vous?

LENNOX. — Non, en vérité, Monseigneur.

MACBETH. — Infecté soit l'air où elles chevauchent, et damnés soient tous ceux qui ont confiance en elles! — J'ai entendu le galop d'un cheval: qui est venu ici?

LENNOX. — Ce sont deux ou trois personnes, Monseigneur, qui vous apportent la nouvelle que Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH. — *Qu'il s'est enfui en Angleterre!*

LENNOX. — Oui, mon bon Seigneur.

MACBETH. — Ô temps, tu devances mes redoutables exploits! Le projet a des ailes et n'est jamais réalisé, à moins que l'action ne marche de pair avec lui: à partir de ce moment les premières impulsions de mon cœur seront les premières impulsions de ma main. Aussi, sans délai aucun, afin de couronner mes pensées par des actes, — aussitôt pensé, aussitôt fait, — je vais surprendre le château de Macduff, saisir Fife, livrer au tranchant de l'épée sa femme, ses enfants, et toutes les âmes infortunées qui appartiennent à sa race. Ce ne sera pas la vanterie d'un sot; j'accomplirai cet acte avant que mon intention se refroidisse: mais plus de soupirs! — Où sont ces gentilshommes? Allons, amenez-moi où ils sont. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Fife. — Un appartement dans le château de Macduff.

Entrent LADY MACDUFF, SON FILS, *et* ROSS.

LADY MACDUFF. — Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir de ce pays?

ROSS. — Il vous faut avoir de la patience, Madame.

LADY MACDUFF. — Il n'en a eu aucune; sa fuite a été pure folie. Nos craintes font de nous des traîtres, lorsque nos actions ne nous font tels en rien.

ROSS. — Vous ne savez pas si ce fut chez lui sagesse ou crainte.

LADY MACDUFF. — *Sagesse!* Abandonner sa femme, abandonner ses enfants, son château et ses titres, dans un pays d'où il s'enfuit lui-même! Il ne nous aime pas; il manque de l'instinct naturel, car le pauvre roitelet, le plus microscopique des oiseaux combattra dans son nid pour ses petits contre le hibou. Tout est crainte dans cette action, l'affection ne s'y montre en rien, et il y a aussi peu de sagesse, car cette fuite est contre toute raison.

ROSS. — Ma très-chère cousine, je vous en prie, faites-vous la leçon à vous-même: mais, quant à ce qui est de votre mari, il est noble, sage, judicieux, et connaît parfaitement l'état critique de la situation où nous sommes. Je n'ose pas en dire davantage: mais ce sont de cruels temps, lorsque nous sommes traîtres et que nous ne le savons pas nous-mêmes; lorsque c'est de la rumeur que nous apprenons que nous avons lieu de craindre, sans savoir cependant ce que nous devons craindre, mais que nous flottons, ballottés de côté et d'autre, sur une mer orageuse et violente. Je prends congé de vous; il ne se passera pas longtemps avant que je revienne: les choses s'arrêteront quand elles seront au pire, ou bien elles remonteront à l'état où elles étaient auparavant. — Mon gentil cousin, la bénédiction de Dieu soit avec vous!

LADY MACDUFF. — Il a un père, et cependant il est sans père.

ROSS. — Je suis vraiment fou; rester plus longtemps serait à la fois ma disgrâce et votre malheur: je prends mon congé immédiatement. (*Il sort.*)

LADY MACDUFF. — Votre père est mort, enfant; que ferez-vous maintenant? Comment vivrez-vous?

LE FILS DE MACDUFF. — Comme les oiseaux, ma mère.

LADY MACDUFF. — Comment! vous vivrez de vers et de mouches?

LE FILS DE MACDUFF. — Je veux dire que je vivrai de ce que je trouverai; c'est comme cela qu'ils font.

LADY MACDUFF. — Pauvre oiseau! Ainsi tu ne craindrais jamais ni filet, ni gluaux, ni traquenards, ni piéges?

LE FILS DE MACDUFF. — Pourquoi les craindrais-je, mère? ce n'est pas pour les pauvres oiseaux qu'on les emploie. Mais mon père n'est pas mort, quoi que vous en disiez.

Lady Macduff. — Si, il est mort ; comment feras-tu pour avoir un père ?

Le fils de Macduff. — Et vous, comment ferez-vous pour avoir un mari ?

Lady Macduff. — Mais je puis m'en acheter vingt à n'importe quel marché.

Le fils de Macduff. — Vous les achèterez pour les revendre, alors.

Lady Macduff. — Tu parles avec tout ton esprit, et ma foi, il est assez grand pour ton âge.

Le fils de Macduff. — Est-ce que mon père était un traître, mère?

Lady Macduff. — Oui, c'est ce qu'il était.

Le fils de Macduff. — Qu'est-ce qu'un traître?

Lady Macduff. — Eh bien, c'est un homme qui jure et qui ment à sa parole.

Le fils de Macduff. — Est-ce que tous ceux qui font cela sont traîtres?

Lady Macduff. — Tous ceux qui font cela sont des traîtres et méritent d'être pendus.

Le fils de Macduff. — Est-ce qu'on pend tous ceux qui jurent et mentent?

Lady Macduff. — Tous absolument.

Le fils de Macduff. — Et qui se charge de les pendre?

Lady Macduff. — Mais, les honnêtes gens.

Le fils de Macduff. — Alors les menteurs et les jureurs sont des sots; car il y a assez de jureurs et de menteurs pour battre les honnêtes gens et les pendre.

Lady Macduff. — Dieu te protége maintenant, pauvre singe! Mais comment feras-tu pour avoir un père?

Le fils de Macduff. — S'il était mort, vous pleureriez sur lui : si vous ne pleuriez pas, ce serait bon signe que j'aurais bientôt un nouveau père.

Lady Macduff. — Pauvre babillard ! comme tu bavardes!

Entre un messager.

Le messager. — Dieu vous bénisse, belle Dame! Je vous suis inconnu, bien que moi je connaisse parfaitement à quelle grande condition vous appartenez. Je crains que quelque danger ne soit au moment de vous approcher; si vous voulez croire au conseil d'un homme simple, qu'on ne vous trouve pas ici : partez d'ici avec vos enfants Il me semble que je suis bien sauvage de vous effrayer ainsi; faire davantage serait atroce cruauté, et cette cruauté n'est que trop près de votre personne. Le ciel vous préserve! je n'ose pas rester plus longtemps. (*Il sort.*)

Lady Macduff. — Où fuirais-je? je n'ai fait aucun mal. Mais je me rappelle maintenant que je suis dans ce monde terrestre où faire le mal est souvent louable; où faire le bien est quelquefois réputé folie dangereuse : alors, pourquoi, hélas! mettre en avant pour ma défense cette raison de femme, je n'ai pas fait de mal? Quels sont ces visages-ci ?

Entrent les meurtriers.

Premier meurtrier. — Où est votre mari?

Lady Macduff. — J'espère qu'il n'est en aucun lieu assez impur pour que des gens tels que toi puissent le trouver.

Premier meurtrier. — C'est un traître.

Le fils de Macduff. — Tu mens, scélérat à la crinière hérissée!

Premier meurtrier. — Qu'est-ce à dire là, œuf, jeune fretin de trahison! (*Il le poignarde.*)

Le fils de Macduff. — Il m'a tué, mère : fuyez, je vous en prie! (*Il meurt. Sort Lady Macduff criant* au meurtre! *et poursuivie par les meurtriers.*)

SCÈNE III.

Angleterre. — Devant le palais du roi.

Entrent MALCOLM *et* MACDUFF.

Malcolm. — Cherchons quelque ombrage désolé, et là ouvrons-nous nos cœurs au milieu de nos larmes.

Macduff. — Serrons plutôt solidement le glaive qui donne la mort, et comme des hommes courageux, relevons notre patrie de sa chute. Chaque matin, de nouvelles veuves hurlent de douleur, de nouveaux orphelins crient, de nouveaux chagrins vont frapper le ciel à la face, si bien qu'il en retentit comme s'il partageait les injures de l'Écosse et mugissait les mêmes accents de douleur.

Malcolm. — Je consens à déplorer ce que je puis croire, à croire ce dont je suis sûr, et ce que je pourrai redresser, dès que j'en trouverai l'occasion, je le redresserai. Ce que vous avez dit peut être vrai. Ce tyran dont le nom seul ulcère nos langues, était autrefois réputé honnête : vous l'avez beaucoup aimé, et il ne vous a pas encore frappé. Je suis jeune, mais il se peut que vous cherchiez à bien mériter de lui par ma perte, et que vous jugiez sage d'offrir un faible, pauvre, innocent agneau pour apaiser un Dieu irrité.



LE FILS DE MACDUFF. Il m'a tué, mère : fuyez, je vous en prie!

(Acte IV, sc. II.)

MACDUFF. — Je ne suis pas traître.

MALCOLM. — Mais Macbeth l'est. Une bonne et vertueuse nature peut agir contrairement à elle-même sur l'ordre d'un souverain. Mais je vous demande pardon; mes paroles ne peuvent changer ce que vous êtes : les anges continuent à être brillants, quoique le plus brillant de tous soit tombé : quand bien même toutes les choses odieuses porteraient la physionomie de la grâce, la grâce n'en continuerait pas moins à garder son visage.

MACDUFF. — J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM. —Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi avez-vous laissé avec cette précipitation, femme et enfant, ces précieux sujets de sollicitude, ces puissants liens d'amour, sans prendre congé? Je vous en prie, prenez mes scrupules défiants non comme un déshonneur pour vous, mais comme une sécurité pour moi : ce que je puis penser ne peut atteindre en rien l'intégrité que vous pouvez avoir.

MACDUFF. — Saigne, saigne, ma pauvre contrée! Puissante tyrannie, assure solidement ta base, car la vertu n'ose pas te faire obstacle! affiche hardiment tes injustices, tes titres sont incontestés! — Porte-toi bien, Seigneur : je ne voudrais pas être le scélérat que tu me supposes pour toute l'étendue de terre qui est sous la griffe du tyran, et pour tout le riche Orient par-dessus le marché.

MALCOLM. — Ne soyez pas offensé : je ne vous parle pas ainsi parce que j'ai une crainte formelle de vous. Je crois que notre pays succombe sous le joug ; il pleure, il saigne, et chaque jour un nouveau coup de poignard est ajouté à ses blessures : je crois, en outre, que bien des mains s'y

lèveraient en faveur de mon droit; et ici, le gracieux roi d'Angleterre m'offre l'appui de plusieurs milliers de braves troupes : mais tout cela fait, quand j'aurai foulé aux pieds la tête du tyran, ou que je l'aurai portée au bout de mon épée, ma pauvre contrée sera encore plus affligée de vices qu'auparavant; elle souffrira davantage, et de beaucoup plus de manières, par le fait de celui qui lui succédera.

Macduff. — Quel peut être celui-là ?

Malcolm. — C'est de moi-même que j'entends parler, de moi en qui je sais que toutes les semences du vice sont tellement enracinées, que lorsqu'elles éclateront, le noir Macbeth paraîtra pur comme la neige; en sorte que le malheureux royaume l'estimera un agneau, quand il le comparera à la malfaisance infinie qui est en moi.

Macduff. — Non, il ne peut sortir des légions de l'horrible enfer, un démon plus damné et qui puisse surpasser Macbeth en méfaits!

Malcolm. — J'accorde qu'il est sanguinaire, luxurieux, avare, fourbe, trompeur, violent, malicieux, qu'il n'est pas de vice ayant un nom dont il n'ait quelque fumet : mais il n'y a pas de fond, il n'y en a aucun, à ma luxure : vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne pourraient remplir la citerne de mon incontinence; et mes désirs sont capables de franchir tous les obstacles qui voudraient s'opposer à ma volonté. Mieux vaut que Macbeth règne qu'un homme tel que moi.

Macduff. — L'intempérance sans limites est une tyrannie sortie de la nature; elle a vidé prématurément plus d'un trône heureux, et causé la chute de bien des rois. Mais ne craignez pas pour cela de prendre ce qui vous appartient : vous pourrez donner à vos plaisirs ample satisfaction, et cependant paraître froid, tant il vous sera facile de cacher votre jeu aux yeux du public. Nous avons assez de Dames de bonne volonté; vous ne pouvez avoir en vous un vautour assez affamé pour en dévorer autant que vous en trouverez de disposées à se dévouer à la grandeur, lorsqu'elles reconnaîtront qu'elle incline de ce côté.

Malcolm. — A ce vice se joint dans ma nature composée tout entière de mal, une avarice tellement insatiable, que si j'étais roi, je décapiterais les nobles pour avoir leurs terres; je désirerais les joyaux de celui-ci, et la maison de cet autre : tout surcroît de richesse serait comme une sauce qui me mettrait encore plus en appétit; en sorte que j'inventerais des querelles injustes contre les hommes vertueux et loyaux, afin de les détruire pour avoir leurs richesses.

Macduff. — Ce vice de l'avarice enfonce plus profondément, pousse de plus pernicieuses racines que la luxure pareille à l'été; l'avarice a été l'épée meurtrière de nos rois assassinés : cependant ne craignez pas encore; l'Écosse a des richesses suffisantes pour satisfaire votre appétit, rien qu'avec ce qui vous appartient en propre. Tous ces défauts sont supportables, mis en balance avec un poids correspondant de vertus.

Malcolm. — Mais je n'en ai aucune; les qualités qui conviennent aux rois, telles que la justice, la vérité, la tempérance, la fermeté, la générosité, la persévérance, la clémence, l'humilité, la piété, la patience, le courage, la force d'âme, je n'en ai pas le moindre atome; mais, au contraire, je possède chaque vice dans toutes ses variétés, et je les satisfais de toutes les manières. Vrai, si j'en avais le pouvoir, je verserais en enfer le doux lait de la concorde, je troublerais la paix universelle, et je détruirais sur terre toute harmonie.

Macduff. — Ô Écosse! Écosse!

Malcolm. — Si un tel homme est digne de gouverner, parle; je suis ce que je t'ai dit.

Macduff. — *Digne de gouverner!* non, pas même de vivre.— Ô nation misérable, gouvernée par le sceptre sanglant d'un tyran sans droits, quand reverras-tu tes heureux jours, puisque le plus légitime héritier de ton trône s'en déclare indigne, se l'interdit à lui-même, et blasphème la race d'où il sort? — Ton royal père était un très-saint roi; la reine qui t'a porté était plus souvent à genoux que debout, et mourut au monde chacun des jours qu'elle vécut. Adieu! ces vices dont tu me montres la répétition dans ta personne sont ceux-là même qui m'ont banni d'Écosse. Ô mon cœur, ton espoir finit ici!

Malcolm. — Macduff, cette noble colère, enfant de ton intégrité, a nettoyé mon âme de ses noirs scrupules, et réconcilié mes pensées avec ta sincérité et ton honneur. Plusieurs fois le diabolique Macbeth a essayé par des artifices de cette sorte de me mettre en son pouvoir; aussi une sagesse réservée m'empêche-t-elle de me livrer à une crédulité trop hâtive : mais que Dieu qui est au-dessus de nous soit intermédiaire entre nous deux et agisse pour nous deux! car dès ce moment, je me place sous ta direction, et je démens les calomnies que je me suis adressées à moi-même; j'abjure ici les vices et les défauts

que je me suis donnés, comme étrangers à ma nature. Je n'ai pas encore connu de femme; je ne fus jamais parjure; rarement j'ai convoité ce qui n'était pas à moi; en aucun temps je n'ai brisé ma foi; je ne voudrais pas trahir le diable lui-même à son compagnon; et je trouve dans la vérité autant de bonheur que dans la vie même : mon premier mensonge a été celui que je viens de diriger contre moi-même. — Ce que je suis en réalité, je le mets à tes ordres, et à ceux de mon pauvre pays, vers lequel le vieux Siward avec dix mille guerriers déjà tout préparés, se disposait à marcher, avant ton arrivée. Maintenant nous partirons ensemble, et puisse notre succès répondre à la justice de notre cause! Pourquoi restez-vous silencieux?

Macduff. — C'est qu'il est difficile d'associer dans un même moment des choses si heureuses et si mauvaises.

Entre un médecin.

Malcolm. — Bon, nous en parlerons plus amplement tout à l'heure. — Est-ce que le roi vient, je vous prie?

Le médecin. — Oui, Seigneur; il y a là une masse d'âmes misérables qui attendent le remède à leurs maux : leur maladie dépasse les plus grandes ressources de l'art; mais le ciel a donné à sa main une telle sainteté, qu'à son toucher ils guérissent immédiatement.

Malcolm. — Je vous remercie, docteur. (*Sort le médecin.*)

Macduff. — De quelle maladie veut-il parler?

Malcolm. — Elle est appelée le mal du roi; c'est une opération très-miraculeuse de ce bon roi que je lui ai vu souvent accomplir depuis mon séjour en Angleterre. Comment il s'y prend pour solliciter le ciel, lui seul le sait ' mais il guérit des gens frappés d'une manière étrange, complétement ulcéreux et gonflés, qui font mal à voir, et qui sont le désespoir de la médecine, en leur passant au cou avec de saintes prières une médaille d'or : on dit qu'il laissera aux rois qui lui succéderont ce pouvoir miraculeux de guérison. A cette étrange vertu, il joint un don céleste de prophétie, et son trône est entouré de bénédictions diverses qui le proclament rempli de la grâce divine.

Macduff. — Voyez, qui vient ici?

Malcolm. — Un de mes compatriotes; mais je ne reconnais pas encore lequel.

Entre ROSS.

Macduff. — Mon excellent cousin, soyez ici le bienvenu.

Malcolm. — Je le reconnais maintenant : — bon Dieu, éloignez bien vite les malheurs qui nous font étrangers les uns aux autres!

Ross. — Sire, je dis *Amen.*

Macduff. — L'Écosse est-elle toujours à la même place?

Ross. — Hélas! pauvre contrée qui ose à peine se connaître elle-même! Elle ne peut être appelée notre mère, mais notre tombe, cette contrée où nul ne sourit, sauf ceux qui n'ont aucune connaissance; où les sanglots, les soupirs, les gémissements qui déchirent l'air retentissent sans être remarqués; où le plus violent chagrin semble une crise de nerfs ordinaire; où l'on demande à peine pour qui sonne le glas des morts; où la vie des hommes de bien expire avant que les fleurs qui sont à leurs chapeaux soient mortes ou seulement languissantes.

Macduff. — Oh, rapport trop poétique, et cependant trop vrai!

Malcolm. — Quel est le plus récent malheur?

Ross. — Celui qui est âgé d'une heure fait paraître ridicule son narrateur; chaque minute en engendre un nouveau.

Macduff. — Comment va ma femme?

Ross. — Mais bien.

Macduff. — Et tous mes enfants?

Ross. — Bien aussi.

Macduff. — Le tyran n'a pas troublé leur paix?

Ross. — Non, ils étaient tout à fait en paix lorsque je les ai laissés.

Macduff. — Ne soyez pas avares de vos paroles; quel est l'état des choses?

Ross. — Lorsque je suis parti pour venir porter ces nouvelles que j'ai trouvées d'un poids bien lourd, le bruit courait qu'une foule de braves gens courageux s'étaient levés, rumeur qui fut bientôt pour moi un fait réel, lorsque je vis sur pied les troupes du tyran : l'heure de venir à leur secours est arrivée; votre présence en Écosse créerait des soldats, et ferait combattre nos femmes pour mettre fin à leurs cruelles détresses.

Malcolm. — Ils peuvent prendre courage, car nous partons : le gracieux roi d'Angleterre nous a prêté l'appui du brave Siward et de dix mille hommes; il n'existe pas dans la chrétienté un plus vieux et meilleur soldat.

Ross. — Je voudrais pouvoir répondre à ces consolantes nouvelles par d'autres aussi consolantes! Mais j'ai à prononcer des paroles qui voudraient être hurlées dans l'air désert où l'oreille ne pourrait les saisir.

Macduff. — A quoi se rapportent-elles? Est-ce au sort général du pays? ou est-ce un malheur individuel qui regarde avant tout le cœur qu'il atteint?

Ross. — Il n'y a pas d'âme honnête qui ne ressente pour sa part un tel malheur, quoique la plus grande partie vous en appartienne à vous seul.

Macduff. — S'il m'appartient, ne me le retenez pas, faites-le-moi bien vite connaître.

Ross. — Que vos oreilles ne méprisent pas à jamais ma bouche pour leur avoir fait entendre les paroles les plus douloureuses qu'elles aient encore reçues.

Macduff. — Hum! je me doute de l'affaire.

Ross. — Votre château a été surpris; votre femme et vos enfants ont été sauvagement massacrés; vous rapporter comment serait ajouter votre mort à la boucherie de ces tendres victimes.

Malcolm. — Ciel miséricordieux! Allons, ami! n'enfoncez pas votre chapeau sur vos yeux; donnez parole à votre douleur : le chagrin qui ne parle pas chuchote à l'oreille du cœur trop plein, et l'invite à se briser.

Macduff. — Mes enfants aussi?

Ross. — Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'on a pu trouver.

Macduff. — Et il a fallu que je fusse absent! Ma femme tuée aussi?

Ross. — Je vous l'ai dit.

Malcolm. — Prenez courage : faisons de notre grande vengeance la médecine qui guérira ce chagrin mortel.

Macduff. — Il n'a pas d'enfants. — Tous mes gentils petits? Avez-vous dit tous? — Ô milan d'enfer! — Tous! Quoi, tous mes gentils poussins et leur mère abattus dans une seule descente de ce milan?

Malcolm. — Raisonnez ce malheur comme un homme.

Macduff. — C'est ce que je ferai; mais je dois aussi le sentir comme un homme; il ne se peut pas que je ne me rappelle qu'il existait de tels êtres qui étaient pour moi les plus précieuses des créatures. — Comment! le ciel a pu contempler ce spectacle et ne pas prendre leur parti? Pécheur de Macduff, c'est à cause de toi qu'ils ont tous été frappés! Oh! mauvais que je suis! ce n'est pas pour leurs démérites, mais pour les miens que le massacre est tombé sur leurs âmes. Le ciel les aie dans son sein maintenant!

Malcolm. — Que ce malheur serve à votre épée de pierre à aiguiser : que votre douleur se tourne en colère; qu'elle n'émousse pas votre cœur, mais qu'elle l'irrite.

Macduff. — Oh! je pourrais jouer avec mes yeux le rôle d'une femme, et avec ma langue celui d'un fanfaron! Mais, ô ciel miséricordieux, coupez court à tous délais; conduisez-nous face à face, ce démon d'Écosse et moi; placez-le au bout de mon épée; s'il échappe, je veux bien que le ciel lui pardonne aussi!

Malcolm. — Voilà qui est parler virilement. Venez, allons trouver le roi; nos forces sont prêtes; il ne nous reste qu'à prendre congé. Macbeth est mûr pour la chute, et les puissances suprêmes ont déjà disposé leurs instruments. Acceptez les consolations autant que vous le permet votre douleur; elle est longue la nuit qui ne voit jamais revenir le jour! (*Ils sortent.*)



Lady Macbeth. Cependant, il y a encore une tache.
Le médecin. Écoutez! elle parle.

(Acte V, sc. 1)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dunsinane. — Un appartement dans le château.

Entrent UN MÉDECIN *et* UNE FEMME DE CHAMBRE.

LE MÉDECIN. — J'ai veillé deux nuits avec vous, mais je ne puis découvrir aucune vérité dans ce que vous me racontez. A quelle époque s'est-elle ainsi promenée pour la dernière fois?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Depuis que le roi est parti pour entrer en campagne, je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de chambre, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire, lire ce qu'elle avait écrit, ensuite le sceller, et s'en retourner enfin au lit; et cependant pendant tout ce temps-là elle était profondément endormie.

LE MÉDECIN. — C'est un trouble profond dans la nature, que de jouir du bienfait du sommeil tout en accomplissant en même temps les actes de la veille! — Mais dans ce sommeil agité, outre ses promenades et ses autres actions, que lui avez-vous entendu dire?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Des choses, Monsieur, que je ne peux répéter après elle.

LE MÉDECIN. — Mais vous pouvez me les répéter, à moi, et il est même utile que vous le fassiez.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Ni à vous, ni à personne, n'ayant pas de témoins pour confirmer mes paroles. — Tenez, la voici qui vient!

Entre LADY MACBETH *avec un flambeau allumé.*

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est là sa façon habituelle, et, sur mon âme, elle est profondément endormie. Observons-la : tenons-nous à l'écart.

LE MÉDECIN. — Comment s'est-elle procuré cette lumière?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Elle l'avait à côté d'elle; elle a de la lumière à côté d'elle perpétuellement : c'est son ordre exprès.

LE MÉDECIN. — Vous le voyez, ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, mais leur sens est fermé.

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce qu'elle fait maintenant? Voyez, comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est une de ses actions accoutumées de faire le simulacre de se laver les mains ainsi; je l'ai vue continuer ce mouvement plus d'un quart d'heure.

LADY MACBETH. — Cependant il y a encore une tache.

LE MÉDECIN. — Écoutez! elle parle : je vais noter tout ce qu'elle laissera échapper, afin d'assister plus efficacement ma mémoire.

LADY MACBETH. — Disparais, tache damnée! disparais, dis-je! — Une, deux; allons, il est l'heure de faire cela. — Oh! que l'enfer est noir! — Fi, Monseigneur, fi! vous, un soldat, avoir peur? Qu'aurons-nous à craindre qu'on le sache, lorsque personne ne pourra appeler notre puissance à en rendre compte? — Qui aurait cependant pensé que ce vieillard avait en lui tant de sang?

LE MÉDECIN. — Entendez-vous bien ce qu'elle dit?

LADY MACBETH. — Le thane de Fife avait une femme; où est-elle maintenant? — Quoi! ces mains ne seront donc jamais propres? — Plus de cela, Monseigneur, plus de cela : vous gâtez tout avec vos tressaillements.

LE MÉDECIN. — Allez, allez, vous avez connu ce que vous ne deviez pas connaître.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Elle a dit ce qu'elle ne devait pas dire, je suis sûr de cela : le ciel sait ce qu'elle a connu.

LADY MACBETH. — Il y a encore là l'odeur du sang : tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main. Oh, oh, oh!

LE MÉDECIN. — Quel soupir elle a poussé là! le cœur est chargé d'un poids bien douloureux.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne voudrais pas avoir un tel cœur dans ma poitrine pour toutes les dignités de sa personne entière.

LE MÉDECIN. — Bien, bien, bien....

La femme de chambre. — Prions Dieu que tout soit bien, en effet, Monsieur.

Le médecin. — Cette maladie échappe à mon art : cependant, j'en ai connu qui se promenaient dans leur sommeil et qui sont morts saintement dans leurs lits.

Lady Macbeth. — Lavez vos mains, passez votre robe de chambre ; ne soyez pas si pâle : je vous le répète, Banquo est enseveli ; il ne peut sortir de son tombeau.

Le médecin. — Est-ce possible ?

Lady Macbeth. — Au lit, au lit ; on frappe à la porte : venez, venez, venez, venez ; donnez moi votre main : ce qui est fait ne peut être défait. Au lit, au lit, au lit. (*Elle sort.*)

Le médecin. — Va-t-elle à son lit, maintenant ?

La femme de chambre. — Directement.

Le médecin. — De vilaines choses se chuchotent : les actes contre nature engendrent des troubles contre nature : les âmes malades révéleront leurs secrets à leurs sourds oreillers. Elle a plus besoin du prêtre que du médecin : Dieu, Dieu nous pardonne à tous ! — Suivez-la, éloignez d'elle tout ce qui pourrait lui nuire, et gardez toujours les yeux sur elle : là-dessus, bonne nuit : elle vient d'accabler mon âme et d'étonner mes yeux : je pense, mais je n'ose parler.

La femme de chambre. — Bonne nuit, bon docteur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La campagne près de Dunsinane.

Entrent, tambours battants et enseignes déployées, MENTEITH, CAITHNESS, ANGUS, LENNOX, *et des soldats.*

Menteith. — Les forces anglaises s'approchent, conduites par Malcolm, son oncle Siward, et le brave Macduff : ils brûlent du désir de la vengeance ; car leurs poignants sujets de douleur exciteraient un ermite au carnage et au combat acharné.

Angus. — Nous les rencontrerons près du bois de Birnam ; c'est de ce côté qu'ils viennent.

Caithness. — Quelqu'un sait-il si Donalbain est avec son frère ?

Lennox. — Pour sûr, il n'y est pas, Seigneur : j'ai la liste de toute la noblesse qui s'y trouve : il y a le fils de Siward, et un grand nombre de jeunes gens imberbes qui font ici la première épreuve de leur courage.

Menteith. — Que fait le tyran ?

Caithness. — Il fortifie solidement la grande forteresse de Dunsinane : quelques-uns disent qu'il est fou ; d'autres, qui le haïssent moins, appellent cela fureur vaillante : mais ce qui est certain, c'est qu'il est bien impossible qu'il pourvoie aux dangers de sa cause désespérée avec un esprit dirigé par l'ordre et la raison.

Angus. — Maintenant il sent ses meurtres secrets qui lui collent les mains ; maintenant à chaque minute, des révoltes lui reprochent la foi qu'il a brisée ; ceux qu'il commande, marchent seulement par ordre, nullement par amour : maintenant il sent que son titre est trop large pour lui, et lui va comme la robe d'un géant à un nain voleur.

Menteith. — Qui donc alors pourrait le blâmer, si ses sens tressaillent et agissent de travers, lorsque tout ce qu'il trouve au dedans de lui se condamne pour y être ?

Caithness. — Bon, marchons en avant pour aller porter notre obéissance à celui à qui elle est légitimement due : allons trouver le médecin de notre société malade, et versons avec lui pour la purgation de notre pays jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Lennox. — Versons-en au moins autant qu'il en faut pour arroser la fleur souveraine et noyer les mauvaises herbes. Mettons-nous en marche pour Birnam. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Dunsinane. — Un appartement dans le château.

Entrent MACBETH, le médecin, *et les gens de la suite.*

Macbeth. — Ne m'apportez plus de rapport ; — qu'ils désertent tous : jusqu'à ce que le bois de Birnam marche sur Dunsinane, je n'ai pas à être troublé par la crainte. Qu'est-ce que le bambin Malcolm ? Est-ce qu'il n'est pas né de la femme ? Les esprits qui savent toute la suite des choses mortelles, m'ont fait cette déclaration : « Ne tremble pas, Macbeth ; aucun homme né de la femme n'aura jamais pouvoir sur toi. » — Ainsi fuyez, thanes déloyaux, allez vous mêler à ces épicuriens d'Anglais : l'âme qui me gouverne, et le cœur que je porte, ne seront jamais déconcertés par le doute et ne trembleront jamais de crainte.

Entre UN VALET.

MACBETH. — Le diable te teigne en noir, rustre au visage de crème ! Où as-tu pris cette figure d'oie?

LE VALET. — Il y a dix mille....

MACBETH. — Dix mille oies, goujat ?

LE VALET. — Dix mille soldats, Sire.

MACBETH. — Va, pique-toi au visage, et teins ta terreur en rouge, garçon au foie blanc comme lis. Quels soldats, imbécile? Mort de ton âme! tes joues couleur de linge sont des conseillères de crainte. Quels soldats, figure de petit-lait?

LE VALET. —Les forces anglaises, ne vous en déplaise.

MACBETH. —Tire ta figure d'ici. (*Sort le valet.*) Seyton! — Je me sens le cœur malade, lorsque je contemple.... — Seyton, dis-je! — Cette poussée actuelle va m'établir pour toujours sur mon trône, ou m'en faire tomber maintenant. J'ai vécu assez longtemps : le cours de ma vie est arrivé à son automne, à sa chute des feuilles; je ne dois pas m'attendre aux biens qui devraient accompagner la vieillesse, tels que l'honneur, l'affection, l'obéissance, les nombreux amis; mais, à leur place, je dois me contenter de malédictions non pas bruyantes, mais profondes, d'un respect rendu par la bouche seule, de vaines paroles que le pauvre cœur voudrait mais n'ose pas refuser. — Seyton!

Entre SEYTON.

SEYTON. — Quel est votre gracieux plaisir?

MACBETH. — Quelles nouvelles encore ?

SEYTON. — Tout ce qu'on nous avait rapporté est confirmé, Monseigneur.

MACBETH. — Je combattrai jusqu'à ce que ma chair soit arrachée de mes os. Donnez-moi mon armure.

SEYTON. — Elle n'est pas encore nécessaire.

MACBETH. — Je veux la mettre. Envoyez plus de cavaliers encore, faites battre toute la campagne à la ronde: pendez ceux qui parlent de craintes. — Donnez-moi mon armure. — Comment va votre malade, docteur ?

LE MÉDECIN. — Elle est moins malade, que troublée par des imaginations dont la succession rapide et le nombre lui enlèvent tout repos, Monseigneur.

MACBETH. — Guéris-la de ce mal : ne peux-tu porter assistance à une âme malade ; arracher de la mémoire un chagrin enraciné; effacer les inquiétudes écrites dans le cerveau; et au moyen de quelque doux antidote d'oubli purger une poitrine trop chargée de cette dangereuse humeur qui pèse sur le cœur?

LE MÉDECIN. — Dans des cas pareils, c'est le malade qui doit se prêter assistance à lui même.

MACBETH. —Alors jetez la médecine aux chiens, je n'en veux pas du tout. — Allons, mettez-moi mon armure; donnez-moi mon bâton de commandement : Seyton, envoie des hommes battre la campagne. — Docteur, les thanes désertent ma cause. — Allons, Monsieur, dépêchons. — Docteur, si tu pouvais interroger l'urine de mon royaume, découvrir sa maladie, et le purger de manière à lui rendre sa santé solide d'autrefois, je t'applaudirais à l'écho même qui répéterait ainsi une seconde fois ta louange.—Enlevez cela, dis-je. — Quelle rhubarbe, quel séné, quelle drogue purgative pourrait nettoyer ces Anglais d'ici?—As-tu entendu parler d'eux?

LE MÉDECIN. — Oui, mon bon Seigneur ; vos royaux préparatifs nous en ont appris quelque chose.

MACBETH. — Portez cela derrière moi. — Je n'ai pas à craindre la mort, ni la destruction, jusqu'à ce que la forêt de Birnam marche sur Dunsinane. (*Tous sortent, excepté le médecin.*)

LE MÉDECIN. — Je voudrais bien être hors de Dunsinane, clair et net ; l'amour du gain m'y ramènerait difficilement. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

La campagne près de Dunsinane. Un bois est en vue.

Entrent tambours battants et drapeaux déployés, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD ET SON FILS, MACDUFF, LENNOX, MENTEITH, CAITHNESS, ANGUS, ROSS, *et des soldats en marche.*

MALCOLM. —Cousins, j'espère que les jours sont proches où nos logis seront en sûreté.

MENTEITH. — Nous n'en doutons pas le moins du monde.

SIWARD. — Quel est ce bois qui est là devant nous?

MENTEITH. — Le bois de Birnam.

MALCOLM. — Que chaque soldat coupe un rameau, et le porte devant lui; de cette façon nous cacherons le nombre de nos troupes, et nous



MACBETH. Guéris-la de ce mal : ne peux-tu porter assistance à une âme malade?
(Acte V, sc. III.)

tromperons les éclaireurs chargés de rapporter l'état de nos forces.

LES SOLDATS. — Cela sera fait.

SIWARD. — Nous n'avons rien appris, sinon que le tyran, plein de confiance, continue à rester dans Dunsinane, et nous laissera placer le siége devant cette forteresse.

MALCOLM. — C'est sa principale espérance : car dans toutes les localités où cela a été possible, petits et grands à la fois se sont révoltés, et il n'a à son service que des gens contraints dont les cœurs sont également aliénés.

MACDUFF. — Attendons, afin de nous prononcer plus sûrement, la réalité des événements, et, en attendant, prenons bien toutes nos dispositions militaires.

SIWARD. — L'heure approche, qui établira nettement notre compte, et nous dira ce que nous aurons gagné ou perdu. Les projets en pensée se fondent sur des espérances sans certitude; mais les batailles amènent un résultat certain : poussons la guerre pour aller chercher ce résultat. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Dunsinane. — Dans l'intérieur du château.

Entrent, avec tambours et drapeaux, MACBETH, SEYTON, *et des soldats.*

MACBETH. — Plantez nos bannières sur les remparts extérieurs : on continue à crier « *ils viennent.* » La force de notre château se rit d'un siége : qu'ils séjournent là jusqu'à ce que la famine et la maladie les aient dévorés : s'ils n'avaient pas été renforcés par ceux qui devraient être avec

nous, nous les aurions hardiment affrontés, barbe contre barbe, et nous les aurions renvoyés battus chez eux. (*On entend à l'extérieur des cris de femmes.*) Quel est ce bruit?

Seyton. — Ce sont des cris de femmes, mon bon Seigneur. (*Il sort.*)

Macbeth — J'ai presque oublié en quoi consiste le sentiment de la crainte : il fut un temps où tous mes sens auraient frissonné en entendant un cri nocturne; où mes cheveux, en écoutant un récit sinistre, se seraient dressés et levés tout droits sur mon cuir chevelu comme s'ils avaient été vivants : je me suis trop gorgé d'horreurs, et l'épouvante, familière à mes pensées meurtrières, ne peut plus me faire tressaillir.

Rentre SEYTON.

Macbeth. — Pourquoi ce cri?

Seyton. —La reine est morte, Monseigneur.

Macbeth. — Elle aurait dû mourir plus tard; alors cette nouvelle aurait pu trouver pour se faire entendre une heure convenable. Demain, et demain, et demain, c'est ainsi que de jour en jour, à petits pas, nous nous glissons jusqu'à la dernière syllabe du temps inscrit sur le livre de nos destins; et tous nos hiers n'ont été que des fous qui nous ont ouvert la route vers la poussière de la mort. Éteins-toi, éteins-toi, court flambeau! La vie, ce n'est qu'une ombre qui marche; un pauvre comédien qui gambade et s'agite sur le théâtre pendant l'heure qui lui est accordée, et dont on n'entend plus parler ensuite : c'est un conte récité par un idiot, un conte plein de tapage et de fureur, et qui ne signifie rien.

Entre un messager.

Macbeth. — Tu viens pour te servir de ta langue; raconte ton histoire promptement.

Le messager. —Mon gracieux Seigneur, ce que j'ai à rapporter, je dirais bien que je l'ai vu, mais je ne sais comment m'y prendre.

Macbeth. — Bien, dites, Monsieur.

Le messager. — Comme je faisais ma garde sur la colline, j'ai regardé du côté de Birnam, et voilà qu'il m'a semblé que le bois commençait à marcher.

Macbeth. — Menteur et esclave!

Le messager. — S'il n'en est pas ainsi, que votre colère tombe sur moi. Vous pouvez le voir venir dans l'étendue de ces trois milles; c'est, dis-je, un bosquet mouvant.

Macbeth. — Si tu mens, tu seras suspendu vivant au premier arbre, jusqu'à ce que la faim t'ait fait rendre l'âme : et si ton rapport est vrai, il m'est égal que tu m'en fasses subir autant. — Mon courage s'ébranle; je commence à me douter des équivoques du démon, qui ment en ayant l'air de dire vrai : « Ne crains pas, a-t-il dit, jusqu'à ce que le bois de Birnam marche sur Dunsinane, » et voilà maintenant qu'un bois marche sur Dunsinane! — Aux armes, aux armes, et sortons! — Si ce qu'il raconte nous apparaît, il n'y a ni à fuir d'ici, ni à y rester. Je commence à être fatigué de la lumière du soleil, et je souhaiterais que le monde fût maintenant à sa fin. — Sonnez la cloche d'alarmes! — Souffle, vent! viens, naufrage! nous mourrons au moins notre harnais sur le dos. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Dunsinane. — Une plaine devant le château.

Entrent avec tambours et drapeaux, MALCOLM, le vieux SIWARD, MACDUFF, *etc., avec leurs soldats portant des rameaux devant eux.*

Malcolm. — Maintenant, nous sommes assez proche; jetez vos écrans feuillus, et montrez-vous au grand jour tels que vous êtes. Vous, mon digne oncle, avec mon cousin, votre très-noble fils, vous commanderez notre premier engagement : le noble Macduff et nous, nous prendrons sur nous de décider ce qui nous reste à faire, conformément à notre plan.

Siward. — Adieu. — Si nous rencontrons seulement les forces du tyran ce soir, je veux bien que nous soyons battus, si nous ne le combattons pas.

Malcolm. — Faites résonner toutes nos trompettes; donnez la parole à ces messagères retentissantes de sang et de mort. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Dunsinane. — Une autre partie de la plaine.

Alarmes. Entre MACBETH.

Macbeth. — Ils m'ont lié à un poteau; je ne puis fuir, mais il faut que comme un ours je combatte jusqu'à la fin. Où est-il celui qui n'est pas né de la femme? c'est celui-là qu'il me faut craindre, ou personne.

Entre LE JEUNE SIWARD.

LE JEUNE SIWARD. — Quel est ton nom?

MACBETH. — Tu trembleras en l'entendant.

LE JEUNE SIWARD. — Non, quand bien même tu t'appellerais d'un nom plus chaud qu'aucun de ceux qui sont en enfer.

MACBETH. — Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD. Le diable lui-même ne pourrait pas prononcer un nom plus haïssable à mon oreille.

MACBETH. — Non, ni plus redoutable.

LE JEUNE SIWARD. — Tu mens, tyran abhorré! avec mon épée, je te prouverai que tu profères un mensonge. (*Ils combattent, et le jeune Siward est tué.*)

MACBETH. — Tu étais né d'une femme : mais je me ris des épées, je méprise les armes brandies par l'homme né d'une femme. (*Il sort.*)

Alarmes. Entre MACDUFF.

MACDUFF. — C'est de ce côté qu'est le bruit. — Tyran, montre ta face! Si tu es tué, et que ce ne soit pas un de mes coups qui t'abatte, les fantômes de ma femme et de mes enfants me hanteront encore. Je ne puis frapper de misérables Kernes dont les bras sont loués pour porter leurs pieux : c'est toi que je veux tuer, Macbeth, ou bien je rengaine mon épée vierge de toute action et avec son tranchant intact. C'est ici que tu dois être : ce terrible cliquetis d'armes semble proclamer la présence d'un personnage d'une très-haute dignité. — Permets-moi de le trouver, ô Fortune! et je ne te demande rien de plus. (*Il sort. Alarmes.*)

Entrent MALCOLM *et* LE VIEUX SIWARD.

SIWARD. — De ce côté, Monseigneur; — le château s'est facilement rendu : les gens du tyran divisés combattent de deux côtés différents; les nobles thanes se comportent bravement dans cette guerre; la journée est presque sur le point de se proclamer vôtre, et il ne reste que peu de chose à faire.

MALCOLM. — Nous avons trouvé des ennemis qui sont venus combattre à nos côtés.

SIWARD. — Entrons dans le château, Sire. (*Ils sortent. Alarmes.*)

Rentre MACBETH.

MACBETH. — Pourquoi jouerais-je le fou romain, et mourrais-je en me perçant de mon épée? Tant que je vois des gens vivants, les blessures font mieux sur eux que sur moi.

Rentre MACDUFF.

MACDUFF. — Retourne-toi, chien d'enfer, retourne-toi!

MACBETH. — Tu es de tous les hommes celui que j'ai le plus évité : mais retourne-t'en; mon âme est déjà trop chargée de ton sang.

MACDUFF. — Je n'ai pas de paroles.... ma voix est dans mon épée : scélérat plus sanguinaire que les paroles ne peuvent l'exprimer! (*Ils combattent.*)

MACBETH. — Tu perds tes peines : tu pourrais aussi aisément blesser l'air indivisible avec ton épée tranchante que me faire saigner : fais tomber ta lame sur des cimiers vulnérables; je suis porteur d'une vie enchantée, qui ne doit pas céder à un homme né de la femme.

MACDUFF. — Désespère de ton charme, et que l'ange que tu as toujours servi t'apprenne que Macduff fut arraché avant terme du ventre de sa mère.

MACBETH. — Maudite soit la langue qui me parle ainsi, car elle a découragé la meilleure partie de l'homme que je suis! et puissent-ils ne plus être crus ces démons charlatans qui nous trompent avec des mots à double sens; qui donnent à nos oreilles des paroles de promesses, et qui les démentent à nos espérances! — Je ne combattrai pas avec toi.

MACDUFF. — Rends-toi en ce cas, lâche, et vis pour être le spectacle et la bête curieuse de l'époque. Nous te ferons peindre sur une enseigne fichée en haut d'une perche, comme nos monstres rares, et au-dessous, nous écrirons : « Ici vous pouvez voir le tyran. »

MACBETH. — Je ne me rendrai pas pour aller baiser la terre devant les pieds du jeune Malcolm, et pour être poursuivi par les malédictions de la canaille. Bien que le bois de Birnam soit venu à Dunsinane, et que je t'aie en face de moi, toi qui n'es pas né de la femme, j'essayerai cependant ma dernière chance. Je place devant mon corps mon bouclier de guerre; en garde, Macduff, et damné



MACBETH. J'essayerai cependant ma dernière chance. Je place devant mon corps mon bouclier de guerre : en garde, Macduff. (Acte V, sc. VII.)

soit celui qui criera le premier : *arrête, assez!* (*Ils sortent en combattant.*)

Retraite. Fanfares. Entrent tambours battants et enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, LENNOX, ANGUS, CAITHNESS, MENTEITH, *et des soldats.*

MALCOLM. — Je voudrais que les amis qui nous manquent nous revinssent sains et saufs.

SIWARD. — Quelques-uns devront nécessairement rester en route ; et cependant, par ceux que je vois ici, on peut dire qu'une journée aussi importante a été achetée bon marché.

MALCOLM. — Macduff manque ainsi que votre noble fils.

ROSS. — Votre fils, Monseigneur, a payé la dette d'un soldat ; il n'a vécu que jusqu'au moment où il a atteint l'âge d'homme ; et il n'a pas eu plus tôt prouvé sa prouesse dans le poste où il a combattu sans fléchir, qu'il est mort comme un homme.

SIWARD. — En ce cas, il est mort?

ROSS. — Oui, et enlevé du champ de bataille : vous ne devez pas mesurer à son mérite votre sujet de chagrin, car alors votre douleur n'aurait pas de terme.

SIWARD. — A-t-il reçu ses blessures par devant?

ROSS. — Oui, sur le front.

SIWARD. — Eh bien, en ce cas, qu'il soit le soldat de Dieu ! Quand j'aurais autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort : et maintenant son glas funèbre est sonné.

MALCOLM. — Il mérite de plus grands regrets, et il les aura de moi.

SIWARD. — Il n'en mérite pas de plus grands. Ils disent qu'il est bien parti de ce monde, et qu'il a payé sa dette de bravoure : eh bien, que Dieu soit avec lui, alors! Voici venir un plus nouveau sujet de consolation.

Rentre MACDUFF *avec la tête de* MACBETH.

MACDUFF. — Salut, roi ! car tu es roi : regarde, au bout de ce pieux est fichée la tête du tyran : notre pays est libre! Je te vois entouré de la fleur de ton royaume, et je sais que leurs âmes prononcent le même salut que moi ; je demande que leurs voix, toutes d'accord avec la mienne, crient bien haut : « Salut, roi d'Écosse ! »

TOUS. — Salut, roi d'Ecosse ! (*Fanfares.*)

MALCOLM. — Nous ne laisserons pas s'écouler un long temps avant de dresser le compte de chacune de vos affections et de nous acquitter envers vous. Mes thanes et parents, désormais vous serez comtes, les premiers que l'Écosse aura jamais nommés de ce titre. Quant aux autres choses à faire que réclament les nouvelles circonstances, — comme rappeler à leurs foyers nos amis exilés à l'étranger pour avoir fui les piéges de la tyrannie soupçonneuse, instruire le procès des ministres cruels de ce boucher mort et de sa reine à l'âme de démon, laquelle, suppose-t-on, s'est débarrassée de la vie, en portant sur elle-même des mains violentes, — ces mesures et d'autres qui sont encore nécessaires, nous les prendrons successivement, en temps et lieu. Maintenant, je vous adresse à tous en général, et à chacun en particulier, mes remercîments, et je vous invite à venir nous voir couronner à Scone. (*Fanfares. Ils sortent.*)




HAMLET.
F. WENTWORTH. Sc.

PERSONNAGES DU DRAME.

CLAUDIUS, roi de Danemark.
HAMLET, fils du feu roi et neveu du présent roi.
POLONIUS, seigneur chambellan.
HORATIO, ami d'HAMLET.
LAERTE, fils de POLONIUS.
VOLTIMAND, CORNÉLIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, OSRIC, — courtisans,
Un gentilhomme.
Un prêtre.
MARCELLUS, BERNARDO, FRANCISCO, — officiers.
REYNALDO, serviteur de POLONIUS.
FORTINBRAS, prince de Norwége.
Des comédiens.
Deux fossoyeurs.
Un capitaine.
Ambassadeurs anglais.
Le fantôme du père d'HAMLET.

GERTRUDE, reine de Danemark et mère d'HAMLET.
OPHÉLIA, fille de POLONIUS.

Seigneurs, dames, officiers, soldats, marins, messagers, et autres comparses.

Scène. — Elseneur.

HAMLET,

PRINCE DE DANEMARK.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une esplanade devant le château.

FRANCISCO *est de garde.* BERNARDO *entre, et vient à lui.*

BERNARDO. — Qui va là?

FRANCISCO. — Parbleu, c'est à vous à me répondre; halte, et faites-vous connaître.

BERNARDO. — Vive le roi!

FRANCISCO. — Bernardo?

BERNARDO. — Lui-même.

FRANCISCO. — Vous êtes très exact à votre heure.

BERNARDO. — Il vient de frapper minuit; va te coucher, Francisco.

FRANCISCO. — Bien des remerciements pour m'avoir relevé de faction: il fait un froid piquant, et je suis transi jusqu'à la moelle.

BERNARDO. — Avez-vous eu une garde paisible?

FRANCISCO. — Pas une souris n'a remué.

BERNARDO. — Eh bien! bonne nuit. Si vous rencontrez Horatio et Marcellus qui sont mes camarades de garde, dites leur de se dépêcher.

FRANCISCO. — Je crois que je les entends. — Halte, holà! Qui va là?

Entrent HORATIO *et* MARCELLUS.

HORATIO. — Amis de ce pays.

MARCELLUS. — Et hommes liges du roi de Danemark.

FRANCISCO. — Je vous souhaite une bonne nuit.

MARCELLUS. — Allons, adieu, honnête soldat: qui vous a relevé?

FRANCISCO. — Bernardo a pris ma place. Je vous souhaite une bonne nuit (*Il sort.*)

MARCELLUS. — Holà! Bernardo!

BERNARDO. — Parlez. Eh bien, est-ce qu'Horatio est ici?

HORATIO. — Quelqu'un qui lui ressemble.

BERNARDO. — Bonsoir, Horatio; bonsoir, mon bon Marcellus.

MARCELLUS. — Eh bien! cette vision a-t elle apparu encore cette nuit?

BERNARDO. — Je n'ai rien vu.

MARCELLUS. — Horatio dit que c'est seulement une imagination de notre part, et ne veut pas se laisser persuader au sujet de cette terrible apparition deux fois vue de nous: en conséquence, je l'ai prié de venir avec nous veiller attentivement toute cette nuit, afin que si l'apparition revient encore, il puisse vérifier que nos yeux n'ont pas menti, et nous servir de témoin.

HORATIO. — Bah, bah! elle n'apparaîtra pas.

BERNARDO. — Asseyons-nous un instant, et permettez-nous de donner un nouvel assaut à vos oreilles qui sont si bien fortifiées contre le récit de ce que nous avons vu pendant deux nuits.

HORATIO. — Bon, asseyons-nous, et écoutons Bernardo nous conter la chose.

BERNARDO. — La dernière nuit, lorsque cette même étoile à l'ouest du pôle avait accompli son voyage pour venir illuminer cette partie du ciel, où elle brille à cette heure, Marcellus et moi, au moment où la cloche sonnait une heure....

MARCELLUS. — Paix! arrête-toi; regarde, le voici qui vient encore!

Entre LE FANTÔME.

BERNARDO. — Exactement avec la même figure que le roi qui est mort.

MARCELLUS. — Toi qui es un savant, parle-lui, Horatio.

BERNARDO. — N'a-t-il pas l'air du roi? regarde-le bien, Horatio.

HORATIO. — C'est le roi lui-même : — j'en suis anéanti d'épouvante et d'étonnement.

BERNARDO. — Il voudrait qu'on lui parlât.

MARCELLUS. — Questionne-le, Horatio.

HORATIO. — Qui es-tu, toi qui empruntes cette heure de la nuit pour usurper les belles et vaillantes formes sous lesquelles marchait naguère la majesté du roi défunt de Danemark? par le ciel, parle, je te l'enjoins!

MARCELLUS. — Il est offensé.

BERNARDO. — Voyez! il s'éloigne fièrement!

HORATIO. — Arrête! parle, parle! je te l'enjoins, parle! (*Sort le fantôme.*)

MARCELLUS. — Il est parti et ne répondra pas.

BERNARDO. — Eh bien, Horatio! vous tremblez et vous êtes pâle : n'est-ce pas quelque chose de plus qu'une imagination de notre part? Qu'en pensez-vous?

HORATIO. — Devant mon Dieu, je n'aurais jamais pu le croire sans le témoignage sensible et certain de mes propres yeux.

MARCELLUS. — Ne ressemble-t-il pas au roi?

HORATIO. — Comme tu te ressembles à toi-même : telle était l'armure même qu'il portait, lorsqu'il combattit l'ambitieux roi de Norwége : c'est ainsi qu'il fronça le sourcil, lorsqu'un jour dans une discussion orageuse, il frappa sur la glace le Polonais en traîneau. C'est étrange.

MARCELLUS. — C'est ainsi que deux fois, et juste à cette heure nocturne, il a passé près de notre garde avec cette fière allure guerrière.

HORATIO. — Je ne sais pas comment il faut prendre la chose, mais dans ma simple opinion, cela présage à notre état quelque étrange révolution.

MARCELLUS. — Mon bon ami, assieds-toi maintenant, et dis-moi qui sait pourquoi cette même garde stricte et vigilante fatigue chaque nuit les sujets de ce royaume? pourquoi cette fonte journalière de canons de bronze, et ces marchés à l'étranger pour des munitions de guerre? pourquoi un tel embauchage d'ouvriers de marine dont la rude tâche ne distingue plus le dimanche du reste de la semaine? qu'est-ce qu'il peut y avoir en jeu pour que cette activité prodigieuse fasse des nuits les compagnes de travail des jours? qui peut m'en informer?

HORATIO. — Moi, je le puis; au moins voici ce que dit la rumeur. Notre dernier roi, dont l'image vient à l'instant de nous apparaître, fut, comme vous le savez, défié au combat par Fortinbras de Norwége, piqué par un orgueil des plus jaloux. Dans ce combat, notre vaillant Hamlet (c'est l'épithète que lui donnait cette hémisphère de notre monde connu) tua ce Fortinbras, qui, par acte scellé et régulièrement conforme à la loi et aux coutumes héraldiques, consentait à abandonner avec la vie à son vainqueur toutes les terres qui composaient ses domaines : notre roi, de son côté, s'était engagé à céder une portion égale de territoire qui serait revenue à Fortinbras, s'il eût été vainqueur, comme en vertu de ce contrat réciproque, et de par la clause de l'article mentionné, son lot est tombé en partage à Hamlet. Maintenant, Monsieur, le jeune Fortinbras, plein d'un bouillant courage qui n'a pas encore reçu les leçons de l'expérience, a sur les lisières de la Norwége, ici et là, ramassé une bande de vagabonds résolus, prêts pour les vivres et l'entretien à toute entreprise demandant de l'audace : or, l'entreprise qu'il médite (comme cela paraît clair à notre gouvernement) consiste à nous reprendre de haute main et par contrainte, lesdites terres ainsi perdues par son père : et voilà, je crois, la principale cause de nos préparatifs, l'origine de nos gardes, et la première raison de cette activité fiévreuse et de ce remue-ménage dans le royaume.

BERNARDO. — Je pense que c'est bien cela et rien d'autre : et cet état de choses s'accorde bien avec cette apparition merveilleuse qui passe ar-

mée à travers notre garde, apparition si semblable au roi qui fut et qui est le sujet de ces guerres.

Horatio. — C'est un grain de poussière bien fait pour troubler l'œil de l'âme. A l'époque où Rome était la plus haute et la plus triomphante, un peu avant que tombât le tout-puissant Jules, les tombeaux restèrent vides, et les morts en linceuls poussèrent des cris et des gémissements à travers les rues de Rome : on vit des étoiles avec des queues de flammes, des rosées de sang, des désastres dans le soleil, et l'astre humide dont l'influence régit l'empire de Neptune subit une éclipse presque semblable à celle du jour du jugement : or ces mêmes signes précurseurs d'événements terribles, le ciel et la terre les ont aussi montrés à nos climats et à nos compatriotes, comme les avant-coureurs qui précèdent toujours les destinées, comme le prologue aux catastrophes prochaines. Mais doucement, voyez, le voici qui vient encore !

Rentre le fantôme.

Horatio. — Je vais lui barrer la route, quand bien même il devrait me frapper mort sur place. — Arrête, illusion ! Si tu as voix ou langage quelconque, parle-moi : — s'il y a quelque bonne œuvre à accomplir qui puisse nous donner à toi du soulagement, à moi la faveur de la grâce, parle-moi : — si tu as connaissance de quelque fatalité menaçante pour ton pays, qui, révélée d'avance, pourrait être détournée, oh ! parle ! — ou bien si pendant ta vie tu as caché dans le sein de la terre des trésors extorqués, motif pour lequel, dit-on, vous esprits vous rôdez souvent après la mort, parle-m'en : — arrête et parle ! (*Le coq chante.*) Arrête-le, Marcellus.

Marcellus. — Le frapperai-je de ma pertuisane ?

Horatio. — Oui, s'il ne veut pas s'arrêter.

Bernardo. — Il est ici !

Horatio. — Il est là !

Marcellus. — Il est parti ! (*Sort le fantôme.*) Nous agissons mal en faisant montre de violence envers cet être si majestueux ; car il est comme l'air invulnérable, et nos coups sont une plaisanterie aussi vaine que méchante.

Bernardo. — Il allait parler lorsque le coq a chanté.

Horatio. — Et alors il a décampé comme une créature coupable qui obéit à une sommation terrible. J'ai entendu dire que le coq qui est la trompette du matin, réveille le Dieu du jour de sa voix haute et perçante, et qu'à son signal tout esprit errant et vagabond soit sur la mer ou dans le feu, soit sur la terre ou dans l'air, retourne à son domicile : de cette vérité, la présente apparition est la preuve.

Marcellus. — Il s'est évanoui au cri du coq. Il y en a qui disent que toujours à l'époque où est célébrée la naissance de notre Sauveur, cet oiseau de l'aurore chante tout le long de la nuit : alors, dit-on, aucun esprit n'ose errer dans l'espace : pendant ces semaines-là les nuits sont sans malignité ; nulle planète n'a de mauvaise influence, nulle fée ne jette de sort, nulle sorcière n'a de pouvoir d'ensorceler, si béni et si plein de grâce est ce moment de l'année.

Horatio. — C'est ce que j'ai entendu dire aussi, et je le crois en partie. Mais, voyez, le matin, en manteau rouge brun, marche à travers la rosée sur cette colline qui est là-bas à l'Orient. Laissons là notre garde, et, si vous m'en croyez, allons rapporter au jeune Hamlet ce que nous avons vu cette nuit ; car sur ma vie, cet esprit qui est muet pour nous lui parlera. Consentez-vous à ce que nous l'en informions, et ne croyez-vous pas que cet avis est exigé par notre affection et conforme à notre devoir ?

Marcellus. — Faisons cela, je vous en prie : je sais où nous le trouverons ce matin pour lui parler commodément. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle d'État dans le palais.

Entrent LE ROI, LA REINE, HAMLET, POLONIUS, LAERTES, VOLTIMAND, CORNÉLIUS, *seigneurs et gens de la suite.*

Le roi. — Quoique la mort de notre cher frère Hamlet soit encore de fraîche date, et qu'il pût paraître convenable que nos cœurs fussent accablés sous le chagrin, et que tout notre royaume présentât l'aspect d'une douleur unanime, cependant la raison a si bien combattu la nature qu'une tristesse très-prudente nous permet de penser à lui en même temps qu'à nous-mêmes. C'est pourquoi avec une joie en quelque sorte pénible, le bonheur dans un œil et la douleur dans l'autre, mêlant les réjouissances aux funérailles et les cantiques funèbres à



Horatio. Mais doucement! voyez! le voici qui vient encore! Je vais lui barrer la route, quand bien même il devrait me frapper mort sur place. Arrête, illusion!

(Acte I, sc. i.)

l'hymne nuptial, faisant une part égale à l'allégresse et au deuil, nous avons pris pour femme celle qui fut autrefois notre sœur, qui est maintenant notre reine, et partage avec nous la domination de cet état guerrier : en agissant ainsi, nous n'avons pas exclu les avis de vos sagesses; mais ils nous ont pleinement approuvé en cette affaire : nos remerciements à tous. Maintenant, ainsi que vous le savez, le jeune Fortinbras, se forgeant une faible idée de notre valeur, ou bien associant au rêve de sa supériorité la pensée que par suite de la mort de feu notre cher frère notre état doit être disjoint et hors de défense, n'a pas manqué de nous accabler de messages tendant à la restitution de ces territoires perdus par son père et acquis par notre vaillant frère selon toutes les formes légales. Voilà pour ce qui le concerne. Maintenant quant à ce qui nous concerne et à l'objet de la présente réunion, le voici : — nous avons écrit ici au roi de Norwége, oncle du jeune Fortinbras, qui, impotent et gardant le lit, connaît à peine les projets de son neveu, d'avoir à couper court à ses menées ultérieures; car c'est parmi ses sujets que se font levées, enrôlements et recrues : en conséquence, nous vous dépêchons vous, mon bon Cornélius, et vous, Voltimand, pour porter cette lettre amicale au vieux roi de Norwége; quant à votre pouvoir personnel pour traiter de cette affaire avec le roi, nous défendons qu'il dépasse les limites que nous lui imposons dans ces articles détaillés. Adieu, et que votre promptitude témoigne de votre dévouement.

Cornélius *et* Voltimand. — En cette affaire, comme en toutes choses, nous vous montrerons notre dévouement.



Le roi. Pourquoi ces nuages qui continuent à vous envelopper?
Hamlet. Je n'ai pas de nuages; Monseigneur, je ne suis que trop au soleil.
(Acte I, sc. II)

Le roi. — Nous n'en doutons nullement : cordial adieu. (*Sortent Voltimand et Cornélius.*) Et maintenant, Laertes, qu'avez-vous à nous dire de nouveau? Vous nous aviez parlé d'une requête ; quelle est-elle, Laertes? Vous n'avez pas à craindre de dépenser en vain vos paroles, quand vous adresserez une demande raisonnable au roi de Danemark. Quelle chose pourrais-tu bien me demander, Laertes, que je ne sois plutôt prêt à t'offrir que toi à la solliciter? La tête n'est pas plus sœur du cœur, la main n'est pas plus servante de la bouche, que ce trône de Danemark n'est dévoué à ton père. Que désirerais-tu, Laertes?

Laertes. — Mon redouté Seigneur, votre agrément et votre permission pour retourner en France. J'en suis parti de grand cœur pour venir en Danemark assister à votre couronnement ; cependant, je dois l'avouer, maintenant que ce devoir est rempli, mes pensées et mes vœux me tirent de nouveau du côté de la France, et se courbent devant vous pour vous demander votre gracieux congé et votre indulgence.

Le roi. — Avez vous la permission de votre père? Que dit Polonius?

Polonius. — Il m'a arraché une permission récalcitrante à force de me harceler de prières; et à la fin j'ai fort à contre-cœur scellé son désir de mon consentement; je vous en prie, donnez lui permission de partir, Monseigneur.

Le roi. — Choisis ton heure, Laertes : que ton temps t'appartienne, et fais-en l'emploi qui te sourira le mieux! — Et maintenant, mon neveu et mon fils, Hamlet....

Hamlet, *à part.* — Un peu plus que parent, mais un peu moins que père.

Le roi. — Pourquoi ces nuages qui continuent à vous envelopper?

Hamlet. — Je n'ai pas de nuages, Monseigneur; je ne suis que trop au soleil.

La reine. — Mon bon Hamlet, dépouille ces vêtements de couleur lugubre, et tourne un œil ami vers le roi de Danemark. Que tes regards baissés ne cherchent pas éternellement ton noble père dans la terre : tu sais que c'est la loi commune : — tous ceux qui vivent doivent mourir, et passer de la nature à l'éternité.

Hamlet. — Oui, Madame, c'est la loi commune.

La reine. — Si c'est la loi commune, pourquoi en sembles-tu affligé comme si cela t'était particulier?

Hamlet. — *Semble*, Madame! non, c'est bien une réalité; je ne connais pas de semblants. Ma bonne mère, ce n'est pas seulement mon manteau couleur d'encre, ni l'appareil ordinaire du deuil solennel, ni le souffle gémissant d'une respiration oppressée, ni l'œil changé en fleuve de larmes, ni l'aspect accablé du visage, avec tout le cortége des formes, expressions, apparences du chagrin, qui peuvent traduire avec vérité mon cœur. Ces choses-là sont en effet des semblants, car ce sont des actions qu'un homme peut contrefaire : mais j'ai en moi quelque chose qui dépasse toutes les manifestations extérieures, lesquelles ne sont que la livrée et le décor de la douleur.

Le roi. — Il est gracieux et honorable pour votre nature, Hamlet, de rendre à votre père ces hommages de douleur : mais vous le savez bien, votre père avait perdu un père; ce père qu'il perdit, avait perdu le sien; et le survivant est tenu par piété filiale de montrer pendant un temps la douleur qui convient au deuil : mais persévérer dans une affliction obstinée est la conduite d'une opiniâtreté impie; c'est un chagrin sans virilité : il montre une volonté très-indocile envers le ciel, un cœur sans force sur lui-même, une âme impatiente, une intelligence simple et sans lumières : car pourquoi prendrions-nous à cœur avec une opposition chagrine ce que nous savons devoir être nécessairement, et qui est chose ordinaire s'il en est au monde? Fi! c'est une offense envers le ciel, une offense envers le mort, une offense envers la nature, une offense de la plus grande absurdité envers la raison dont le thème ordinaire est la mort des pères, et qui depuis le premier cadavre jusqu'à celui qui mourut hier, n'a cessé de crier : « Il en doit être ainsi. » Nous vous en prions, donnez congé à cette douleur impuissante; regardez-nous comme un père; car nous voulons que le monde en prenne note, vous êtes le plus rapproché de notre trône, et la tendresse la plus exaltée qu'un père puisse porter à son fils, je la ressens pour vous. Quant à votre intention de retourner à l'université de Wittenberg, elle est très-opposée à nos désirs : nous vous en conjurons, consentez à rester ici pour la joie et la fête de nos yeux, comme le premier de notre cour, notre neveu, et notre fils.

La reine. — Que ta mère ne perde pas ses prières, Hamlet; je t'en prie, reste avec nous, ne vas pas à Wittenberg.

Hamlet. — Je ferai de mon mieux pour vous obéir en toutes choses, Madame.

Le roi. — Allons, c'est une bonne et affectueuse réponse : soyez comme nous-même en Danemark. — Venez, Madame ; cet aimable et volontaire consentement d'Hamlet fait sourire mon cœur : pour le fêter, le roi de Danemark ne portera pas aujourd'hui une santé joyeuse, sans que le canon retentissant n'aille en avertir les nuages, et que les cieux, en répétant le terrestre tonnerre, ne proclament une seconde fois le toast du roi. — Allons. (*Tous sortent, sauf Hamlet.*)

Hamlet. — Oh ! si cette trop, trop solide chair pouvait se fondre, se liquéfier et se résoudre en rosée ! Oh ! si l'Éternel n'avait pas formulé ses décrets contre le suicide ! O Dieu ! O Dieu ! combien fastidieux, usés, vulgaires, stériles me semblent tous les biens de ce monde ! Fi de ce monde ! Oh ! fi ! c'est un jardin non sarclé qui pousse des herbes folles ; les plantes malfaisantes et de grossière nature le possèdent seules. Que les choses en soient venues là ! Mort seulement depuis deux mois ! pas même autant, pas deux mois : un roi si excellent, qui, comparé à cet autre, était ce qu'Hypérion est à un satyre : si aimant pour ma mère qu'il ne pouvait pas souffrir que les vents du ciel visitassent trop rudement son visage. Ciel et terre ! faut-il que je me le rappelle ! mais elle se suspendait à lui comme si son appétit n'avait fait que croître par la possession de celui qui l'apaisait : et cependant au bout d'un mois.... Oh ! ne pensons pas à cela.... Fragilité, ton nom est femme ! — Un tout petit mois ; avant même qu'elle eût achevé d'user les souliers avec lesquels elle suivait le convoi de mon pauvre père toute en larmes, comme Niobé ! elle, elle-même, — Ô Dieu ! une bête privée de la faculté de raisonner aurait pleuré plus longtemps, — elle s'est mariée à mon oncle, le frère de mon père, mais qui ne ressemble pas plus à mon père que je ne ressemble à Hercule : au bout d'un mois ; avant que le sel de très-indignes larmes eût cessé d'irriter ses yeux rougis, elle s'est mariée ! — Oh ! l'exécrable promptitude ! courir en poste avec cette vivacité vers des draps incestueux ! Cela n'est pas bien, cela ne peut pas mener à bien : mais brise-toi, mon cœur, car je dois retenir ma langue !

Entrent HORATIO, MARCELLUS *et* BERNARDO.

Horatio. — Salut à Votre Seigneurie !

Hamlet. — Je suis heureux de vous voir en bonne santé : — Horatio, si j'ai bonne mémoire ?

Horatio. — Lui-même, Monseigneur, et toujours votre pauvre serviteur.

Hamlet. — Mon bon ami, Monsieur : je veux que cette qualité remplace celle que vous vous donnez : et pourquoi êtes-vous revenu de Wittenberg, Horatio ? — Marcellus ?

Marcellus. — Mon bon Seigneur ?...

Hamlet. — Je suis très-heureux de vous voir. — Bonsoir, Monsieur. — Mais en bonne franchise, qu'est-ce qui vous a fait venir de Wittenberg ?

Horatio. — Une envie de dissipation, mon bon Seigneur.

Hamlet. — Je ne voudrais pas entendre votre ennemi parler ainsi ; et vous n'imposerez pas à mon oreille cette violence de lui faire croire à votre témoignage contre vous-même : je sais que vous n'êtes pas dissipé. Mais quelle affaire avez-vous dans Elseneur ? Nous vous apprendrons à boire sec avant votre départ.

Horatio. — Monseigneur, je suis venu pour voir les funérailles de votre père.

Hamlet. — Ne te moque pas de moi, je t'en prie, camarade d'université ; je pense que c'était pour voir le mariage de ma mère.

Horatio. — En vérité, Monseigneur, cela a suivi de bien près.

Hamlet. — L'économie, l'économie, Horatio ! Les restes refroidis du repas des funérailles ont fourni les tables du repas de noces. Oh ! que n'ai-je pu me rencontrer dans le ciel avec mon plus intime ennemi avant de voir un pareil jour, Horatio ! — Mon père, — il me semble que je le vois, mon père.

Horatio. — Oh ! où donc cela, Monseigneur ?

Hamlet. — Je le vois par l'œil de mon âme, Horatio.

Horatio. — Je l'ai vu une fois ; c'était un beau roi.

Hamlet. — C'était un homme tellement accompli que je ne reverrai jamais son pareil.

Horatio. — Monseigneur, je crois que je l'ai vu la nuit dernière.

Hamlet. — Vu qui ?

Horatio. — Le roi votre père, Monseigneur.

Hamlet. — Le roi mon père !

Horatio. — Modérez assez votre étonnement

pour me prêter un instant une oreille attentive, afin que je puisse vous raconter ce miracle sous le témoignage de ces gentilshommes.

Hamlet. — Pour l'amour de Dieu, racontez-moi cela.

Horatio. — Deux nuits de suite, pendant leur garde, au plein milieu et dans le vaste silence de la nuit, ces deux gentilshommes, Marcellus et Bernardo, avaient eu la visite que voici. Une figure pareille à votre père, armée de pied en cap de tous points comme lui, apparaît devant eux, et d'un pas solennel va et vient à leurs côtés lentement et majestueusement. Trois fois leurs yeux terrifiés et saisis de surprise l'ont vu s'approcher à une distance égale à la longueur de son bâton de commandement; mais eux, presque dissous en gelée par la crainte, sont restés muets et ne lui ont pas parlé. Ils me communiquèrent le fait en secret avec terreur, et je partageai leur garde la troisième nuit : l'apparition vint telle exactement qu'ils l'avaient décrite, juste à la même heure, juste sous la même forme. Je connaissais votre père; ces deux mains ne se ressemblent pas davantage qu'il ne ressemblait à ce fantôme.

Hamlet. — Mais où était-ce?

Marcellus. — Monseigneur, sur l'esplanade où nous montions la garde.

Hamlet. — Ne lui avez-vous pas parlé?

Horatio. — Je lui ai parlé, Monseigneur; mais, il n'a fait aucune réponse : cependant une fois il m'a semblé qu'il relevait la tête, et qu'il prenait l'attitude de quelqu'un qui allait parler : mais, à ce moment même, le coq matinal chanta de sa voix la plus haute; et à ce son il s'éloigna en toute hâte et disparut à nos yeux.

Hamlet. — C'est très-étrange.

Horatio. — C'est la vérité, comme j'existe, mon honoré Seigneur, et il nous a paru que notre devoir nous faisait une loi de vous découvrir ce fait.

Hamlet. — Vraiment, vraiment, Messieurs, cela me trouble. — Êtes-vous de garde cette nuit?

Marcellus *et* Bernardo. — Oui, Monseigneur.

Hamlet. — Et il était armé, dites-vous?

Marcellus *et* Bernardo. — Armé, Monseigneur.

Hamlet. — Du sommet du crâne à l'orteil?

Marcellus *et* Bernardo. — De la tête aux pieds, Monseigneur.

Hamlet. — Et vous n'avez pu voir son visage alors?

Horatio. — Oh si, Monseigneur; sa visière était relevée.

Hamlet. — Comment! est-ce qu'il regardait d'un air courroucé?

Horatio. — Il y avait dans sa physionomie plus de douleur que de colère.

Hamlet. — Pâle ou coloré?

Horatio. — Extrêmement pâle, vraiment.

Hamlet. — Et il a fixé ses yeux sur vous?

Horatio. — Très-fermement.

Hamlet. — J'aurais voulu être là.

Horatio. — Cela vous aurait beaucoup étonné.

Hamlet. — C'est vraisemblable, très-vraisemblable. — Est-ce qu'il est resté longtemps?

Horatio. — Le temps qu'il faudrait pour compter jusqu'à cent en se hâtant modérément.

Marcellus *et* Bernardo. — Plus longtemps, plus longtemps.

Horatio. — Non pas lorsque je l'ai vu.

Hamlet. — Sa barbe était-elle grisonnante? non?

Horatio. — Elle était comme je l'ai vue pendant sa vie, noire argentée.

Hamlet. — Je veillerai cette nuit; peut-être reparaîtra-t-il?

Horatio. — Je vous garantis qu'il reparaîtra.

Hamlet. — S'il se présente sous la forme de mon noble père, je lui parlerai quand bien même l'enfer ouvrirait sa gueule pour me hurler de me tenir en paix. Je vous en prie tous, si vous avez jusqu'ici gardé le secret sur cette vision, continuez à rester silencieux; et quelque chose qui arrive cette nuit, bornez-vous à la comprendre, mais pas de paroles : je récompenserai votre amitié. Là-dessus, adieu : j'irai vous rejoindre sur l'esplanade entre onze heures et minuit.

Tous. — Notre obéissance est au service de Votre Honneur.

Hamlet. — Dites votre amitié, comme la mienne est à votre service : adieu. (*Sortent Horatio, Marcellus et Bernardo.*) Le fantôme de mon père en armes! tout n'est pas droit; je soupçonne quelque vilain jeu : que je voudrais que la nuit fût venue! Jusque-là, reste paisible, mon âme : les actions indignes apparaîtront toujours aux yeux des hommes, quand bien même toute la terre les recouvrirait! (*Il sort.*)

ns en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a t l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter istoire de France à mes petits-enfants, et vous me dendez si je n'ai pas dessein de publier ces études de falle sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et ux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur re vraiment comprendre notre histoire et de les y intéser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imaation, en la leur montrant à la fois claire et vivante. ute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et g drame où les événements s'enchaînent selon des lois erminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les rétats, non-seulement de leur situation native, mais de r propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans stoire des peuples, deux séries de causes à la fois essenlement diverses et intimement unies; les causes natués, qui président au cours général des événements, et causes libres, qui viennent y prendre place. Les homs ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vient de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y rcent une influence dont ils sont responsables. Les caufatales et les causes libres, les lois déterminées des événents et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est 'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle es deux éléments que consistent la vérité et la moralité es récits.

Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de stoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir séx; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien progé des événements, ou quand les personnages historiques devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dis de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur ntion inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, ruits et amusés.

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension trèsnette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfant*[s] ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêm[es] tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d[u] récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur [de] vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fran[ce]*, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, [nul] dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honne[ur] d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appe[lée] à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendr[ons] à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants form[era] trois volumes grand in-8, imprimés sur beau papier [des] papeteries de Vizille, par M. Raçon, dont le goût et l'ha[bi]leté sont bien connus, et illustrés de plus de cent gravu[res] d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. de N[euville] a montré sous un nouvel aspect son talent aussi c[or]rect que dramatique. Ces gravures représenteront [des] scènes et des personnages historiques, des portraits, [des] costumes, des monuments; les éléments en seront pu[isés] aux meilleures sources.

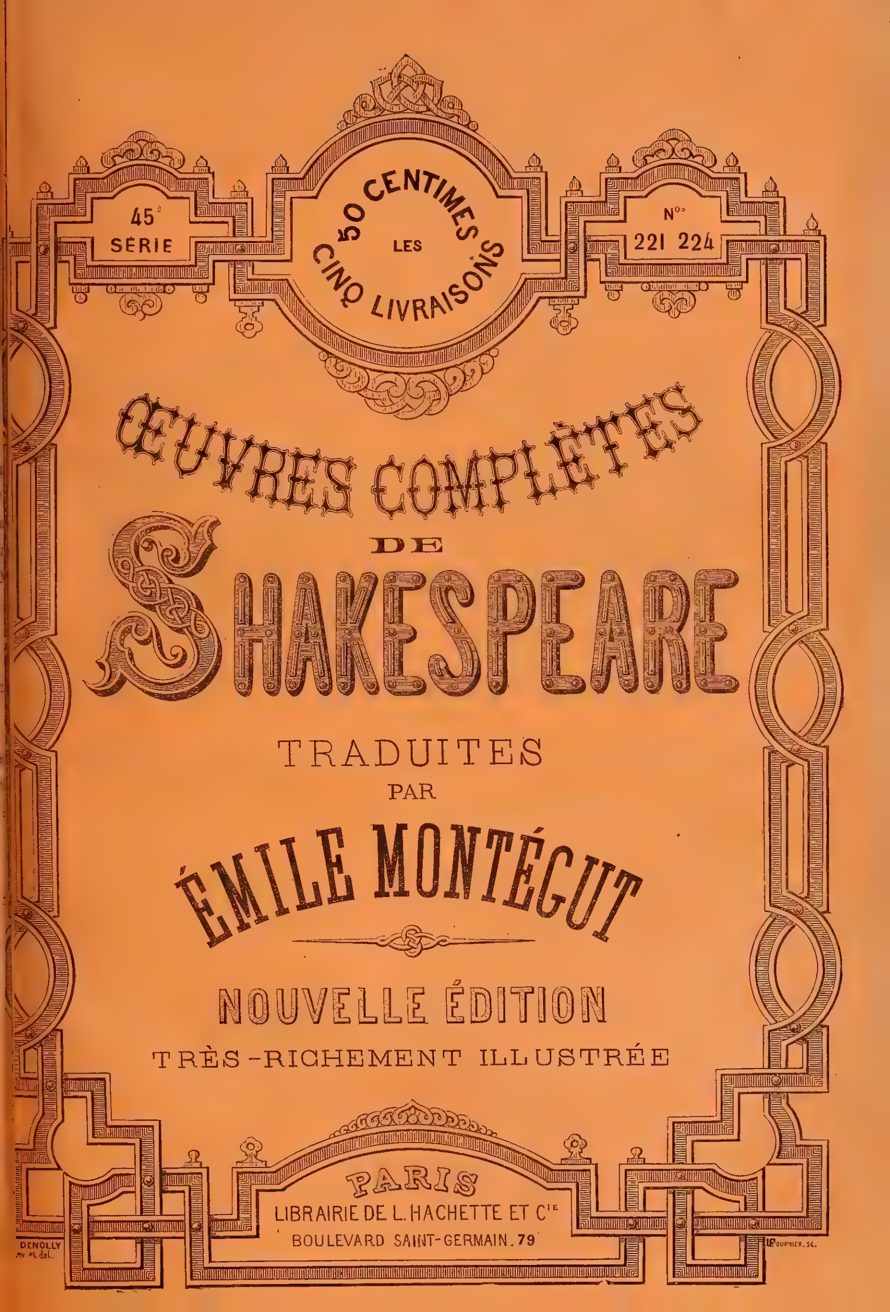
Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraiso[ns]; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande grav[ure], contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture.

Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraîtra une livraison par semaine à partir du m[ois de] l'avril.

HACHETTE ET Cie

Imprimerie générale de Ch. Lahure rue de Fleurus, 9, à Paris.


45e
SÉRIE
50 CENTIMES
LES
CINQ LIVRAISONS
Nos
221 224
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY
inv et del.
FOURNIER. SC.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79, A PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseig du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p nement sous le titre « L'Histoire de France rac mes petits enfants » la publication d'un ouvrage éc tout pour ces jeunes générations qui entreront bie possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ou Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce q



POLONIUS. Qu'est-ce qu'il vous disait, Ophélia?
OPHÉLIA. Avec votre permission, quelque chose touchant le Seigneur Hamlet. (Acte I, sc. III.)

SCÈNE III.

Un appartement dans la demeure de Polonius.

Entrent LAERTES *et* OPHÉLIA.

LAERTES. — Mes effets sont embarqués; adieu : et, ma sœur, toutes les fois que les vents seront bons et qu'il y aura un navire en partance, ne soyez pas paresseuse, mais faites-moi savoir de vos nouvelles.

OPHÉLIA. — Doutez-vous que je ne le fasse?

LAERTES. — Quant à Hamlet, et au badinage de ses attentions, regardez cela comme une fantaisie, un caprice du sang, une violette aux premiers jours de la nature printanière, précoce mais non permanente, suave mais non durable, le parfum et la volupté d'une minute, rien de plus.

OPHÉLIA. — Rien de plus que cela?

LAERTES. — Tenez-le pour rien d'autre : car la nature en croissant ne se développe pas seulement en muscles et en volume; mais à mesure que ce temple grandit, le service intérieur de l'esprit et de l'âme grandit également. Peut-être vous aime-t-il maintenant; et peut-être maintenant aucune ombre, aucune hypocrisie ne ternissent-elles la vertu de sa volonté : mais vous devez craindre que sa grandeur ne l'emporte sur sa volonté, quand elles seront pesées ensemble. Il est en effet l'esclave de sa naissance, et il ne peut comme les personnes sans condition choisir selon ses goûts personnels; car de son choix dépendent la sécurité et la santé de l'état tout entier, et par conséquent son choix doit être subordonné à la voix et à l'assentiment du corps dont il est la tête. Ainsi, s'il vous dit qu'il vous aime, il

convient à votre sagesse de ne le croire que dans la mesure où sa condition et ses devoirs particuliers lui permettent de mettre d'accord ses actes et ses paroles, et cette mesure c'est l'opinion générale du Danemark qui la détermine. Ainsi réfléchissez bien à la tache que pourrait souffrir votre honneur, si vous prêtiez à ses chansons une oreille trop crédule, ou si vous perdiez votre cœur, ou si vous ouvriez le trésor de votre chasteté à l'entraînement de son importunité. Craignez cela, Ophélia, craignez cela, ma chère sœur; et tenez-vous à l'arrière-garde de votre affection, hors de l'atteinte des coups de feu et des dangers du désir. La fille la plus avare d'elle-même en est assez prodigue si elle démasque sa beauté devant la lune : la vertu elle-même n'échappe pas aux coups de la calomnie : le ver outrage les enfants du printemps trop souvent avant même que leurs boutons se soient ouverts : et c'est au matin et pendant la liquide rosée de la jeunesse que les brouillards contagieux sont le plus à redouter. Ainsi, soyez circonspecte; la crainte est la meilleure garantie de sécurité : la jeunesse est rebelle contre elle-même, même quand personne n'est là pour l'exciter.

Ophélia. — Je retiendrai le sens de cette belle leçon, et je la donnerai comme gardienne à mon cœur. Mais, mon bon frère, ne faites pas comme font certains prédicateurs à la coupable inconséquence, qui vous montrent le chemin escarpé et épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes, libertins sans frein et sans loi, foulent le sentier fleuri du plaisir et n'observent pas leur propre sermon.

Laertes. — Oh! ne craignez pas pour moi. Je reste trop longtemps; — mais voici mon père qui vient.

Entre POLONIUS.

Laertes. — Une double bénédiction est une double grâce; je suis heureux de la bonne occasion qui m'est donnée de prendre un second congé.

Polonius. — Encore ici, Laertes! A bord, à bord, c'est une honte! le vent souffle au dos de vos voiles, et on vous attend. Allons, ma bénédiction soit avec vous! (*Il pose sa main sur la tête de Laertes.*) et grave dans ta mémoire ces quelques préceptes : Ne donne pas de langue à tes pensées, et ne fais jamais passer dans l'action une pensée peu réfléchie. Sois familier, mais évite par tous les moyens possibles d'être banal. Quand tu auras éprouvé l'affection de tes amis, enchâsse-les dans ton âme avec des cercles de fer; mais ne prostitue pas ta poignée de main à tout nouveau, à tout passager camarade. Crains de te fourrer dans une querelle; mais une fois que tu y seras entré, soutiens-la de façon que ton adversaire te craigne. Prête à tous ton oreille, mais à peu ta voix; accepte l'opinion d'un chacun, mais réserve ton jugement. Que ta mise soit aussi somptueuse que te le permettra ta bourse, mais qu'elle n'obéisse pas au caprice; qu'elle soit riche, mais non voyante : car le costume révèle souvent l'homme; et les gens de haut rang et de condition en France, sont principalement sur cet article de la toilette, d'une élégance aussi pleine de goût que de magnificence. Ne sois ni prêteur, ni emprunteur; car on perd souvent en prêtant et le prêt et l'ami, et emprunter émousse le fil de l'esprit d'ordre. Par-dessus tout, sois vrai envers toi-même, et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne pourras être faux envers personne. Adieu : que ma bénédiction fasse fructifier en toi ces conseils!

Laertes. — Je prends très-humblement mon congé, Monseigneur.

Polonius. — Le temps vous presse; allez, vos serviteurs vous attendent.

Laertes. — Adieu, Ophélia, et rappelez-vous bien ce que je vous ai dit.

Ophélia. — Vos paroles sont fermées dans ma mémoire, dont vous garderez vous-même la clef avec vous.

Laertes. — Adieu. (*Il sort.*)

Polonius. — Qu'est-ce qu'il vous disait, Ophélia?

Ophélia. — Avec votre permission, quelque chose touchant le Seigneur Hamlet.

Polonius. — Pardi, c'était bien pensé. On me dit que très-souvent dans ces derniers temps Hamlet vous a consacré beaucoup de ses heures, et que vous-même vous avez été libérale et prodigue de votre société : s'il en est ainsi, — et on ne m'a averti de cela que par mesure de prudence, — je dois vous dire que vous ne comprenez pas ce que vous êtes aussi clairement qu'il conviendrait à ma fille et à votre honneur. Qu'y a-t-il entre vous? dites-moi la vérité.

Ophélia. — Plusieurs fois dans ces derniers temps, Monseigneur, il m'a fait l'offre de son affection.

Polonius. — *Son affection!* ta, ta! Vous parlez comme une fillette encore toute verte, et qui n'a pas l'expérience de telles dangereuses circonstances. Croyez-vous à ce que vous appelez ses *offres?*

Ophélia. — Je ne sais pas, Monseigneur, ce que j'en dois penser.

Polonius. — Pardi, je vais vous l'apprendre : *pensez* que vous êtes un enfant à la mamelle qui avez pris pour du bon argent ces offres qui sont monnaie fausse. *Offrez-vous* à vous-même plus *d'affection* bien entendue; ou si non — soit dit sans vouloir forcer le sens de ce pauvre mot — vous arriveriez à *m'offrir* l'imbécillité.

Ophélia. — Monseigneur, il m'a pressée de son amour d'une manière honorable.

Polonius. — Oh oui, vous pouvez bien appeler ça *manière :* allez, allez.

Ophélia. — Et il a appuyé ses discours, Monseigneur, de tous les serments les plus sacrés du ciel.

Polonius. — Oui, des lacets à prendre les bécasses. Je sais avec quelle prodigalité, lorsque le sang brûle, l'âme conduit les serments à la langue. Vous ne devez pas prendre pour du feu véritable, ma fille, ces lueurs qui donnent plus de clarté que de chaleur, et qui, perdant l'une et l'autre même dans leurs promesses, s'éteignent aussi vite qu'elles sont nées. A partir de ce moment, ma fille, soyez un peu plus avare de votre virginale présence; placez vos entretiens à un plus haut prix qu'une invitation à la causerie. Quant au Seigneur Hamlet, ce qu'il vous faut croire à son sujet, c'est qu'il est jeune, et qu'il peut marcher avec des lisières moins courtes que celles qui vous sont permises : bref, Ophélia, ne croyez pas à ses serments, car ce sont des entremetteurs, non de la nuance de ceux qui montrent ouvertement ce qu'ils sont, mais des solliciteurs de profanes requêtes, qu'ils présentent comme des requêtes saintes et pieuses, afin de mieux tromper. Que cela soit dit une fois pour toutes; en termes nets, à partir de ce moment, je désirerais vous voir éviter de faire de votre plus petit moment de loisir un aussi mauvais usage que celui de parler ou d'échanger des promesses avec le Seigneur Hamlet. Faites-y attention, je vous y engage : allez à vos occupations.

Ophélia. — J'obéirai, Monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

L'Esplanade.

Entrent HAMLET, HORATIO *et* MARCELLUS.

Hamlet. — L'air pique rudement; il fait très-froid.

Horatio. — Oui, l'air est âpre et mordant.

Hamlet. — Quelle heure est-il?

Horatio. — Bien près de minuit, je crois.

Marcellus. — Non, il a sonné.

Horatio. — Vraiment? Je ne l'ai pas entendu : en ce cas nous approchons de l'heure où le spectre a l'habitude de faire son apparition. (*Bruit de trompettes et décharges d'artillerie à l'intérieur du château.*) Qu'est-ce que cela signifie, Monseigneur?

Hamlet. — Le roi donne ce soir un réveillon; il s'amuse à boire, il se grise, et chancelle en dansant des *sauteuses* effrénées; toutes les fois qu'il a vidé son hanap de vin du Rhin, la timbale et le tambour braient de cette façon le triomphe du toast qu'il porte.

Horatio. — Est-ce une coutume?

Hamlet. — Oui, parbleu; mais à mon sens, — quoique je sois né ici, et que j'aie été élevé dans ces mœurs, — c'est une coutume qu'il est plus honorable d'enfreindre que d'observer. Ces abrutissantes orgies nous livrent, de l'Orient à l'Occident, à la critique et au mépris des autres nations : elles nous appellent ivrognes, et souillent nos titres de l'épithète de cochons; et véritablement, quelle que soit la hauteur qu'ils atteignent, ce vice retire à nos exploits le suc et la moelle même de la gloire qu'ils méritent. C'est ainsi qu'il arrive souvent chez les individus, que par le fait de quelque tache vicieuse de nature, comme celle de la naissance (dont ils ne sont pas coupables cependant, puisque nous ne choisissons pas notre origine), ou par le fait de la croissance excessive de quelque propension naturelle qui a brisé les remparts et les palissades de la raison, ou par le fait de quelque habitude qui a mis trop de levain dans la pâte des bonnes manières, — c'est ainsi, dis-je, que ces hommes, parce qu'ils portent la marque d'un unique défaut, — livrée de la nature, ou sort de leur étoile, — verront leurs vertus, fussent-elles pures comme la grâce divine, et aussi infinies que le permet l'humaine condition, re-

gardées par l'opinion générale comme infectées de corruption à cause de ce défaut particulier : la goutte de mal fait croire que toute la noble substance est mal comme elle.

Horatio. — Regardez, Monseigneur, il vient !

Entre le fantôme.

Hamlet. — Anges et ministres de la grâce, défendez-nous ! — Que tu sois un esprit béni ou un démon damné, que tu apportes avec toi les parfums du ciel ou les exhalaisons de l'enfer, que tes intentions soient méchantes ou charitables, tu m'apparais sous une forme si inquiétante, que je veux te parler. Je t'appelle, ô Hamlet, roi, père, prince danois : ô réponds-moi ! Ne me laisse pas succomber sous l'angoisse de mon ignorance ! mais dis-moi pourquoi tes os bénits, ensevelis dans la terre, ont brisé leurs bandelettes ! pourquoi le sépulcre, où nous t'avons vu déposer inerte, a ouvert ses pesantes mâchoires de marbre, pour te rejeter de nouveau à l'air libre ! Qu'est-ce que cela peut signifier, que toi, corps mort, armé de nouveau de pied en cap, tu viennes revoir la clarté de la lune, pour remplir la nuit d'épouvante, et ébranler si horriblement notre être par des pensées qui dépassent la portée de nos âmes, à nous jouets ignorants de la nature ? Dis-moi pourquoi cela ? dans quel but? que devons-nous faire? (*Le fantôme fait signe à Hamlet.*)

Horatio. — Il vous fait signe d'aller avec lui, comme s'il désirait vous faire quelque communication à vous seul.

Marcellus. — Voyez avec quel geste courtois il vous fait signe de le suivre dans un lieu plus écarté : mais n'allez pas avec lui.

Horatio. — Non, en aucune façon.

Hamlet. — Il ne parlera pas ; il faut donc que je le suive.

Horatio. — Ne faites pas cela, Monseigneur.

Hamlet. — Pourquoi ? où est le motif de craindre? pour ce qui est de ma vie, je ne m'en soucie pas plus que d'une épingle : et quant à mon âme, qu'est-ce qu'il peut lui faire, puisqu'elle est comme lui chose immortelle ? Il me fait signe de nouveau ; je vais le suivre.

Horatio. — Mais s'il vous entraînait vers les flots, Monseigneur, ou sur le sommet effrayant de la falaise qui avance sur la mer à si grande distance de sa base, et si une fois là, il allait prendre quelque autre horrible forme qui vous privât de la souveraineté d votre raison et vous poussât vers la folie ? Pensez-y : ce lieu seul, sans autre motif, suffit pour donner des accès de vertige à quiconque regarde la mer à tant de toises d'élévation, et l'entend mugir en bas.

Hamlet. — Il me fait signe encore. — Marche, je te suis.

Marcellus. — Vous n'irez pas, Monseigneur.

Hamlet. — Retirez vos mains !

Horatio. — Laissez-vous contraindre ; vous n'irez pas.

Hamlet. — Ma destinée m'appelle à haute voix, et donne au plus petit artère de ce corps la force de muscles du lion de Némée. (*Le fantôme fait signe à Hamlet.*) Il m'appelle encore ; — laissez-moi, gentilshommes ; — (*il s'arrache à leurs bras*) par le ciel, je vais faire un fantôme de celui qui voudra me retenir ! — arrière, dis-je ! — Marche, je te suis. (*Sortent le fantôme et Hamlet.*)

Horatio. — Le délire s'empare de son imagination.

Marcellus. — Suivons-le ; il n'est pas bien à nous de lui obéir ainsi.

Horatio. — Volontiers. Qu'est-ce qui va résulter de cela ?

Marcellus. — Il y a quelque chose de pourri dans l'état de Danemark.

Horatio. — Le ciel arrangera cela.

Marcellus. — Allons, suivons-le (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une partie plus solitaire de l'esplanade.

Entrent le fantôme *et* HAMLET.

Hamlet. — Où veux-tu me conduire ? parle, je n'irai pas plus loin.

Le fantôme. — Écoute-moi.

Hamlet. — Je t'écoute.

Le fantôme. — L'heure est presque arrivée où il me faut retourner aux flammes sulfureuses et torturantes.

Hamlet. — Hélas ! pauvre fantôme !

Le fantôme. — Ne t'apitoie pas sur moi, mais prête ta sérieuse attention à ce que je vais te révéler.

Hamlet. — Parle, mon devoir est de t'écouter.

Le fantôme. — Et aussi de me venger, lorsque tu m'auras entendu.

Hamlet. — Quoi !

Le fantôme. — Je suis l'âme de ton père,



HORATIO. Regardez, Monseigneur, il vient!
HAMLET, Anges et ministres de la grâce, défendez-nous! (Acte I, sc. IV.)

condamnée pour un certain temps à errer la nuit, et à séjourner pendant le jour dans une prison de feu, jusqu'à ce que les crimes dont je me suis souillé pendant ma vie soient effacés par les flammes de purification. N'était qu'il m'est interdit de révéler les secrets de ma prison, je te ferais un récit dont le moindre mot déchirerait ton âme, glacerait ton jeune sang, ferait jaillir tes yeux de leurs orbites comme deux étoiles hors de leurs sphères, détruirait l'harmonie de ta chevelure symétriquement bouclée, et ferait se dresser tout droit chacun de tes cheveux comme les dards du porc-épic irrité; mais ces révélations de l'éternité ne sont point faites pour les oreilles de chair et de sang. Écoute, écoute, oh, écoute! si jamais tu aimas ton cher père....

Hamlet. — O Dieu!

Le fantôme. — Venge-le d'un meurtre odieux et très-dénaturé.

Hamlet. — *D'un meurtre!*

Le fantôme. — D'un meurtrier odieux; le moins coupable est toujours tel, mais celui-là fut au suprême degré odieux, étrange et dénaturé.

Hamlet. — Hâte-toi de me le faire connaître afin que je coure à ma vengeance avec des ailes aussi rapides que celles de la méditation ou des pensées de l'amour.

Le fantôme. — Te voilà disposé comme je te désire; mais si mon récit ne pouvait t'émouvoir, il faudrait que tu fusses plus inerte que l'herbe grasse qui pourrit à loisir sur le rivage du Léthé. Maintenant, écoute, Hamlet : il est admis qu'un serpent me piqua pendant que je dormais dans mon jardin; c'est ainsi que l'opinion générale du Danemark est grossièrement abusée par un récit fabriqué de ma mort : mais sache, noble jeune homme, que le serpent dont la piqûre priva ton père de la vie, porte aujourd'hui sa couronne.

Hamlet. — O pressentiments de mon âme! mon oncle!

Le fantôme. — Oui, cette brute incestueuse, adultère, par la sorcellerie de son esprit et la perversité de ses dons, — ô esprit, ô dons maudits, ceux qui ont le pouvoir de séduire de la sorte! — conquit à sa honteuse convoitise le consentement de ma reine à la si vertueuse apparence. O Hamlet, quelle chute cela fut! Tomber de moi dont l'amour avait une telle dignité qu'il était resté inaltérablement fidèle au serment que je lui avais fait au mariage, à un misérable dont les dons naturels étaient chétifs comparés aux miens! mais de même que la vertu ne pourrait jamais être ébranlée quand bien même le libertinage la tenterait sous une forme divine, de même la luxure, fût-elle accouplée avec un ange radieux, se dégoûtera d'une couche céleste et ira se gorger de tripailles. Mais doucement! il me semble que je sens l'air du matin; il me faut être bref. — Comme je sommeillais dans mon jardin, dans l'après-midi, selon ma coutume invariable, ton oncle se glissa près de moi à cette heure où j'étais sans défense, avec une fiole pleine du suc maudit de la jusquiame, et versa dans les porches de mes oreilles la lépreuse liqueur, qui est tellement ennemie du sang de l'homme, que vive comme le vif-argent, elle court à travers les portes naturelles et les allées du corps, et qu'avec une vigueur soudaine pareille à des gouttes d'acide dans le lait, elle coagule et caille le sang fluide et sain : ainsi fit-elle du mien, et à l'instant une éruption dartreuse couvrit d'une vile et dégoûtante croûte mon doux corps et le rendit comme celui d'un lépreux. C'est ainsi que je fus dans mon sommeil privé à la fois de ma vie, de ma couronne, de ma reine, par la main d'un frère, sans préparation à la mort, sans administration des sacrements, sans extrême-onction, et renvoyé rendre mes comptes avec tous mes péchés sur ma tête, sans que j'eusse pu faire mon examen de conscience : Oh! c'est horrible! horrible, horrible à l'excès! Si tu as un cœur en toi, ne supporte pas une chose pareille; ne permets pas que le lit royal de Danemark devienne la couche de la luxure et de l'inceste damné. Mais de quelque façon que tu poursuives cette vengeance, que ton esprit ne se souille pas, et que ton âme n'entreprenne quoi que ce soit contre ta mère; abandonne-la au ciel, et laisse à ces épines qu'elle loge dans son sein l'office de la piquer et de la déchirer. Adieu sans retards! le ver luisant me montre que le matin s'approche par son feu sans chaleur qui commence à pâlir. Adieu, adieu! Hamlet, souviens-toi de moi! (*Il sort.*)

Hamlet. — O vous toutes, cohortes du ciel! O terre! et quoi encore? y joindrai-je l'enfer? Oh! fi! Contiens-toi, mon cœur; et vous, mes nerfs, ne devenez pas subitement caducs, mais soutenez-moi vigoureusement debout. Me souvenir de toi! oui, pauvre fantôme, tant que la mémoire conservera son siége dans ce crâne troublé. Me souvenir de toi! oui, des tablettes de ma mémoire je veux effacer toutes les réminiscences vulgaires et frivoles, toutes les phrases des livres, toutes les formes,

toutes les impressions du passé que la jeunesse et l'observation y avaient écrites, et ton commandement seul vivra dans le livre et le volume de mon cerveau, séparé de toute basse matière : oui, par le ciel ! O femme très-perverse ! O scélérat ! scélérat ! scélérat damné à l'hypocrite sourire ! — Mes tablettes, — il est bon que j'y écrive qu'on peut sourire, et sourire encore, et n'être qu'un scélérat; au moins je suis sûr qu'il en peut être ainsi en Danemark : (*il écrit*) bien, mon oncle, vous y voilà couché. Maintenant, à mon mot d'ordre; c'est « Adieu, adieu ! souviens-toi de moi ! » Je l'ai juré.

Horatio, *dans le lointain.* — Monseigneur ! Monseigneur !

Marcellus, *dans le lointain.* — Seigneur Hamlet !

Horatio, *dans le lointain.* — Le ciel le tienne sous sa garde !

Marcellus, *dans le lointain.* — Ainsi soit-il !

Horatio, *dans le lointain.* — Hé ! hé ! hé ! Monseigneur !

Hamlet. — Ohé ! hé ! hé ! mon garçon ! viens, mon oiseau, viens.

Entrent HORATIO *et* MARCELLUS.

Marcellus. — Que s'est-il passé, mon noble Seigneur ?

Horatio. — Quelles nouvelles, Monseigneur?

Hamlet. — Oh ! c'est merveilleux !

Horatio. — Racontez-nous cela, mon bon Seigneur.

Hamlet. — Non, vous le révéleriez.

Horatio. — Non pas moi, par le ciel, Monseigneur.

Marcellus. — Ni moi, Monseigneur.

Hamlet. — Qu'en dites-vous alors? le cœur de l'homme aurait-il jamais pu le penser? — Mais serez-vous discrets ?

Horatio *et* Marcellus. — Oui, par le ciel, Monseigneur.

Hamlet. — Il n'y eut jamais dans tout le Danemark un scélérat qui ne fût un fieffé coquin.

Horatio. — Point n'est besoin qu'un fantôme sorte de la tombe pour nous révéler cela, Monseigneur.

Hamlet. — Parbleu, c'est juste ; vous êtes dans le vrai; et là-dessus, sans plus d'explications, je juge bon que nous nous serrions la main, et que nous nous séparions, vous, pour aller où vous appellent vos affaires et vos désirs, — car chacun a des affaires et des désirs d'une nature quelconque, — et pour ma part, à moi, pauvre être, je vais aller prier, voyez-vous.

Horatio. — Ce ne sont là que des paroles fiévreuses et désordonnées, Monseigneur.

Hamlet. — Je suis fâché de tout mon cœur qu'elles vous offensent; oui, ma foi, de tout mon cœur.

Horatio. — Il n'y a pas d'offense, Monseigneur.

Hamlet. — Oui, par saint Patrick, il y a une offense, Horatio, et une grande offense encore. Relativement à cette apparition de tout à l'heure, — c'est un honnête fantôme, laissez-moi vous le dire : quant à votre désir de savoir ce qui s'est passé entre nous, maîtrisez-le de votre mieux. Et maintenant, mes bons amis, en vos qualités d'amis, de gens de noble éducation et de soldats, accordez-moi une pauvre requête.

Horatio. — Laquelle, Monseigneur? nous y consentons.

Hamlet. — De ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit.

Horatio *et* Marcellus. — Nous ne le révélerons pas, Monseigneur.

Hamlet. — Oui, mais jurez-le.

Horatio. — Sur ma foi, Monseigneur, je n'en dirai rien !

Marcellus. — Ni moi, sur ma foi, Monseigneur !

Hamlet. — Sur mon épée !

Marcellus. — Nous avons déjà juré, Monseigneur.

Hamlet. — Sur mon épée, un serment en règle, sur mon épée !

Le fantôme, *sous terre.* — Jurez !

Hamlet. — Ah ! ah ! l'ami ! est-ce ainsi que tu parles? tu es donc là, ma bonne pièce sonnante. Avancez, — vous entendez ce camarade qui est dans la cave, — consentez à jurer.

Horatio. — Proposez le serment, Monseigneur.

Hamlet. — Jurez par mon épée de ne jamais parler de ce que vous avez vu.

Le fantôme, *sous terre.* — Jurez !

Hamlet. — *Hic et ubique?* alors nous allons changer de place. Venez ici, gentilshommes, et posez de nouveau vos mains sur mon épée : jurez par mon épée de ne jamais parler de ce que vous avez entendu.

Le fantôme, *sous terre.* — Jurez par son épée !

Hamlet. — Bien dit, vieille taupe ! Comment, tu peux travailler si vite sous terre? Excellent

pionnier ! — Changeons de place encore une fois, mes bons amis.

Horatio. — Par le jour et la nuit, ce fantôme est merveilleusement étrange.

Hamlet. — Faites-lui donc en conséquence l'accueil que l'on fait à un *étranger*. Horatio, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, que n'en rêve votre philosophie. Mais, venez ; — à cette place ci, comme vous avez fait déjà, (et que la grâce vous assiste !) jurez que jamais, quelque étrange ou bizarre que soit ma conduite, — car il est possible que par la suite je juge convenable de prendre des allures désordonnées, — lorsque vous me verrez à de tels moments, jurez que jamais, soit en vous croisant ainsi les bras, soit en secouant ainsi la tête, soit en prononçant quelque phrase dubitative, telle que « *Bien, bien nous savons,* » ou « *Nous pourrions si nous voulions,* » ou « *S'il nous convenait de parler* », ou « *Il y en a qui s'ils le pouvaient,* » ou toute autre insinuation ambiguë de cette espèce, vous ne donnerez avis que vous savez quoi que ce soit sur mon compte ; — jurez de ne pas faire cela, et que la grâce et la clémence divine vous soient en aide en vos besoins pressants !

Le fantôme, *sous terre.* — Jurez !

Hamlet. — Repose, repose, âme en peine ! — Maintenant, gentilshommes, je me recommande à vous de toute la force de mon affection, et aussi pauvre que soit Hamlet, Dieu aidant, rien de ce qu'il pourra faire pour vous exprimer son affection et son amitié ne vous manquera. Rentrons ensemble ; — et éternellement vos doigts sur vos lèvres, je vous prie. Ce temps-ci est hors de son équilibre : ô fatalité maudite ! pourquoi faut-il que je sois né pour l'y faire rentrer ! — Allons, venez, rentrons ensemble.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans la demeure de Polonius.

Entrent POLONIUS *et* REYNALDO.

Polonius. — Donnez-lui cet argent et ces notes, Reynaldo.

Reynaldo. — Oui, Monseigneur.

Polonius. — Il sera singulièrement sage à vous, mon bon Reynaldo, avant de le visiter, de vous informer de sa conduite.

Reynaldo. — Monseigneur, c'était mon intention.

Polonius. — Bien dit, parbleu ; très-bien dit. En premier lieu, Monsieur, veuillez vous informer des Danois qui sont à Paris ; cherchez à savoir quels ils sont, pourquoi ils y sont, comment ils y vivent, quelle est leur demeure, quelle société ils fréquentent, quelles dépenses ils font ; et quand vous découvrirez par ce réseau et ce manége de questions calculées qu'ils connaissent mon fils, approchez de sa personne plus que vous n'en aurez l'air par vos interrogations : faites semblant de le connaître seulement de loin ; parlez ainsi : « Je connais son père et ses amis, je le connais aussi un peu ; » entendez-vous bien, Reynaldo ?

Reynaldo. — Oui, très-bien, Monseigneur.

Polonius. — « Je le connais un peu, mais pas beaucoup, » devez-vous dire ; « si c'est celui dont je veux parler, il est très-dissipé, adonné à ceci et à cela ; » là-dessus inventez tous les contes qu'il vous fera plaisir ; aucun qui soit assez grave, pour le déshonorer au moins ; prenez garde à cela, Monsieur ; tenez-vous-en à ces folles fredaines, et à ces glissades qui sont compagnes habituelles et bien connues de la jeunesse et de la liberté.

Reynaldo. — Comme le jeu, Monseigneur.

Polonius. — Oui, ou les griseries, les duels, les jurons, l'humeur querelleuse, les visites chez les filles : vous pouvez aller jusque-là.

Reynaldo. — Monseigneur, cela le déshonorerait.

Polonius. — Non vraiment, si vous savez atténuer l'accusation en la portant. Vous ne devez



POLONIUS. Eh bien ! qu'est-ce, Ophélia ? qu'y a-t-il ?
OPHÉLIA. Hélas ! Monseigneur, j'ai été si effrayée ! (Acte II, sc. I.)

pas le calomnier en le présentant comme adonné à l'incontinence, ce n'est pas ma pensée : mais énoncez ses fautes si adroitement qu'elles paraissent simplement les incartades de la liberté, les éclats et les entraînements d'une âme bouillante, l'impétuosité d'un sang qui n'est point exempt des assauts que tout homme connaît.

REYNALDO. — Mais, mon bon Seigneur....

POLONIUS. — Vous voulez savoir pourquoi vous devez faire cela?

REYNALDO. — Oui, Monseigneur, c'est ce que je voudrais savoir.

POLONIUS. — Pardi, Monsieur, voilà mon plan, et je crois que c'est un stratagème qui doit réussir. Quand vous aurez jeté ces légères taches sur mon fils, taches semblables à celles d'un objet quelque peu souillé par l'ouvrier dans l'ardeur du travail, l'homme avec lequel vous causerez, remarquez bien, celui que vous voudrez sonder, s'il a toujours vu le jeune homme se rendre coupable des fautes dont vous l'accusez, ne manquera pas, soyez-en sûr, de mettre fin à votre conversation par cette réponse : « Mon bon Monsieur, » dira-t-il, ou quelque chose de semblable, ou « mon ami, » ou « mon gentilhomme, » selon la manière de parler du pays ou les titres de l'interlocuteur.

REYNALDO. — Excellent, Monseigneur.

POLONIUS. — Et alors, Monsieur, il en vient à, — il en vient.... — qu'est-ce que je voulais dire ? — Par la messe, je voulais dire quelque chose : où en étais-je resté ?

REYNALDO. — A « mettre fin à votre conversation par cette réponse », et à « mon ami ou quelque chose de semblable » et « mon gentilhomme. »

POLONIUS. — A « mettre fin à votre conversation par cette réponse ; » oui, pardi, c'est cela : eh bien,

il y met fin ainsi : « je connais le gentilhomme ; je l'ai vu hier, ou l'autre jour, ou ce jour-ci, ou ce jour-là ; avec tels ou tels ; et comme vous dites il jouait ; je l'ai trouvé se grisant ; il se querellait au jeu de paume ; » ou peut-être, « je l'ai vu entrer dans un mauvais lieu, » *videlicet*, un bordel, ou autre chose semblable ; — comprenez vous maintenant ? l'amorce de votre mensonge aura pris cette carpe de vérité : c'est ainsi que nous gens sages et expérimentés, par des machines en dessous, et en attaquant les choses de biais, nous trouvons indirectement la vérité directe ; et c'est comme cela qu'en suivant la leçon et les avis que je viens de vous donner, vous découvrirez la conduite de mon fils. Vous m'avez compris ; m'avez-vous compris ?

Reynaldo. — Oui, Monseigneur, je vous ai compris.

Polonius. — Dieu soit avec vous, bonne santé.

Reynaldo. — Mon bon Seigneur !

Polonius. — Observez ses inclinations par vos propres yeux.

Reynaldo. — Je n'y manquerai pas, Monseigneur.

Polonius. — Et laissez-le chanter sur le ton qui lui plaît.

Reynaldo. — Bien, Monseigneur.

Polonius. — Adieu ! (*Sort Reynaldo.*)

Entre OPHÉLIA.

Polonius. — Eh bien ! qu'est-ce, Ophélia ? qu'y a-t-il ?

Ophélia. — Hélas ! Monseigneur, j'ai été si effrayée !

Polonius. — De quoi, au nom du ciel ?

Ophélia. — Monseigneur, comme j'étais à coudre dans ma chambre, le Seigneur Hamlet, — son pourpoint tout débraillé ; sans chapeau sur la tête ; ses bas salis, sans jarretières, et tombant sur ses chevilles ; pâle comme sa chemise ; ses genoux claquant l'un contre l'autre, et avec un regard annonçant quelque chose de lamentable, comme s'il avait été lâché hors de l'enfer pour parler d'horreurs, — le voilà qui se met devant moi.

Polonius. — Il est fou d'amour pour toi !

Ophélia. — Monseigneur, je n'en sais rien ; mais en vérité je le crains.

Polonius. — Qu'a-t-il dit ?

Ophélia. — Il m'a prise par le poignet et m'a serrée fortement ; puis il s'est éloigné de toute la longueur de son bras, et avec son autre main ainsi sur son front, il s'est mis à étudier mon visage avec tant d'attention, qu'on aurait dit qu'il voulait le dessiner. Il est resté longtemps dans cette attitude ; enfin me secouant un peu le bras, et baissant et relevant trois fois sa tête, — comme cela, — il a poussé un soupir si lamentable et si profond qu'il semblait ébranler toute sa charpente et emporter sa vie : cela fait, il m'a lâchée : puis la tête retournée par-dessus son épaule, on aurait dit qu'il trouvait son chemin sans le secours de ses yeux, car il est sorti sans se servir d'eux, et, jusqu'à la fin, il n'a cessé de diriger sur moi leur lumière.

Polonius. — Allons, viens avec moi ; je vais aller trouver le roi. C'est le délire même de l'amour, dont le caractère violent est d'attenter à lui-même et de conduire la volonté à des entreprises désespérées, aussi souvent que toute autre passion dont nos natures soient affligées sous le ciel. Je suis désolé, — dites-moi, lui avez-vous adressé récemment quelque parole dure ?

Ophélia. — Non, mon bon Seigneur ; mais ainsi que vous me l'aviez commandé, j'ai renvoyé ses lettres, et je lui ai refusé accès auprès de moi.

Polonius. — C'est ce qui l'a rendu fou. Je suis désolé de ne pas l'avoir observé avec plus de précaution et de jugement ; je croyais qu'il ne faisait que plaisanter et qu'il avait envie de te faire faire naufrage ; mais maudites soient mes appréhensions ! Il semble qu'il soit aussi particulier à ceux de mon âge, de rester en deçà du vrai dans nos opinions, qu'il est ordinaire aux jeunes gens de manquer de discrétion. Viens, allons trouver le roi : cela doit être connu, car tenir cela caché, pourrait nous apporter plus de chagrin que révéler cet amour ne nous vaudra de haine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *et des gens de la suite.*

Le roi. — Soyez les bienvenus, mes chers Rosencrantz et Guildenstern ! Outre que depuis longtemps nous désirions vous voir, le besoin que nous avons de vous employer nous a provoqués à vous envoyer chercher en toute hâte. Vous avez

entendu parler de la transformation d'Hamlet; je l'appelle ainsi, puisque ni à l'extérieur ni à l'intérieur, l'homme ne ressemble plus à ce qu'il était. Ce qui a pu à ce point l'égarer hors de lui-même, si c'est autre chose que la mort de son père, je ne puis l'imaginer. Je vous en supplie tous les deux, vous qui depuis vos premières années avez été élevés avec lui, et qui en conséquence avez connu de si près sa jeunesse et son humeur, accordez-nous la faveur de séjourner quelque temps ici, dans notre cour : vous l'égayerez de votre compagnie; et recueillez autant d'indices que l'occasion vous en présentera, afin que nous arrivions à découvrir si son affliction a quelque cause à nous inconnue dont le remède soit en notre pouvoir.

La reine. — Mes bons gentilshommes, il a beaucoup parlé de vous, et je suis sûre qu'il n'est pas deux hommes actuellement vivants auxquels il soit plus attaché. S'il vous plaisait de nous montrer assez de bonne grâce et de bonne volonté pour dépenser vos heures avec nous pendant un certain temps au bénéfice et au succès de nos espérances, votre visite recevrait les remercîments qui conviennent à la reconnaissance d'un roi.

Rosencrantz. — Vos deux Majestés peuvent, par le pouvoir souverain qu'elles ont sur nous, nous imposer l'exécution de leurs redoutées volontés au lieu de la solliciter de nous.

Guildenstern. —Nous sommes prêts tous deux à l'obéissance, et ici, nous faisons abandon complet de nos personnes et nous déposons nos services à vos pieds, attendant que vous nous commandiez.

Le roi. — Merci, Rosencrantz; merci, gentil Guildenstern.

La reine. — Merci, Guildenstern; merci, gentil Rosencrantz : je vous en conjure, visitez immédiatement mon fils trop changé. — Allons, que quelques-uns d'entre vous conduisent ces gentilshommes à l'endroit où est Hamlet.

Guildenstern. — Veuillent les cieux que notre présence et nos efforts lui soient agréables et salutaires!

La reine. — Oui, *Amen!* (*Sortent Rosencrantz, Guildenstern et quelques personnes de la suite.*)

Entre POLONIUS.

Polonius. — Les ambassadeurs de Norwége, mon bon Seigneur, sont de retour pleins de joie.

Le roi. — Tu as toujours été le père des bonnes nouvelles.

Polonius. — Bien vrai, Monseigneur? Soyez sûr, mon bon Suzerain, que je garde mon obéissance au service de mon gracieux roi, comme je garde mon âme au service de mon Dieu: or je crois (ou bien cette même cervelle ne sait plus suivre les pistes de la politique aussi sûrement qu'elle avait coutume de le faire) que j'ai trouvé la véritable cause de la folie d'Hamlet.

Le roi. — Oh! découvre-la-moi, je brûle de l'entendre.

Polonius. — Donnez d'abord audience aux ambassadeurs; mes nouvelles seront le dessert de ce grand festin.

Le roi. — Fais-leur toi-même l'honneur de les introduire. (*Sort Polonius.*) Il me dit, ma chère Gertrude, qu'il a trouvé la cause et la source de l'égarement de votre fils.

La reine. — Je doute qu'il y en ait d'autre que ce grand motif, la mort de son père et notre mariage précipité.

Le roi. — Bon, nous l'éplucherons.

Rentre POLONIUS *avec* VOLTIMAND *et* CORNÉLIUS.

Le roi. — Soyez les bienvenus, mes bons amis! Parlez, Voltimand; que dit notre frère de Norwége?

Voltimand. — Il vous retourne en toute grâce vos compliments et vos bons vœux. Dès notre arrivée, il envoya des ordres pour qu'on arrêtât les levées de son neveu, lesquelles lui paraissaient des préparatifs contre les Polonais; mais en mieux examinant, il découvrit que ces préparatifs étaient bien en réalité dirigés contre Votre Altesse : alors, affligé de ce qu'on profitait pour le tromper de sa maladie, de sa vieillesse et de son impuissance, il fit envoyer à Fortinbras sommation de comparaître en sa présence, sommation à laquelle celui-ci obéit incontinent; et après avoir reçu du roi de Norwége une sévère réprimande, il a fait vœu devant son oncle de ne jamais plus chercher à attaquer par les armes Votre Majesté. Là-dessus le vieux Norwége, transporté de joie, lui a fait don de trois mille écus de revenu annuel, et lui a octroyé sa commission pour employer contre les Polonais les soldats qu'on avait cru levés en effet contre eux; et il a exprimé le désir, ici plus amplement formulé (*il remet un papier au roi*),

qu'il plût à Votre Majesté de permettre libre passage à travers vos états pour cette entreprise, et cela en vous donnant les gages de sécurité et les allocations qui sont consignées dans cet écrit.

Le roi. — La tournure des choses nous plaît beaucoup; à un moment de meilleur loisir, nous examinerons et réfléchirons sur cette affaire, et nous lui donnerons réponse. En attendant, nous vous remercions pour les peines que vous avez prises et qui ont été si bien couronnées de succès : allez vous reposer; ce soir nous festoierons ensemble : soyez les très-bien venus dans la patrie! (*Sortent Voltimand et Cornélius.*)

Polonius. — Cette affaire est heureusement terminée. — Mon Suzerain et vous, Madame, disserter sur ce que devrait être la majesté, sur ce que doit être la loyauté d'un sujet, chercher pourquoi le jour est le jour, la nuit la nuit, et le temps le temps, ne serait rien que perdre la nuit, le jour, et le temps. En conséquence, puisque la concision est l'âme de l'esprit, et que les longs discours n'en sont que les membres et les ornements extérieurs, je serai bref : votre noble fils est fou : j'appelle cela être fou; car, chercher à définir la vraie folie, qu'est-ce sinon être tout simplement fou? mais passons.

La reine. — Plus de matière et moins d'art.

Polonius. — Madame, je jure que je n'emploie pas d'art du tout. Il est vrai qu'il est fou; il est vrai que cela est pitié; et c'est pitié que ce soit vrai : voilà une sotte phrase, mais ma foi, bonsoir, je n'emploierai aucun art. Donc, accordons qu'il est fou : reste maintenant à chercher la cause de cet effet, ou plutôt la cause de cet état *défectif*, car cet état *défectif* vient d'une cause. Voilà donc ce qui reste à trouver, et ce reste voilà ce que c'est. Écoutez bien. J'ai une fille, — je l'ai tant qu'elle m'est encore soumise, — laquelle par obéissance et déférence m'a remis ceci : maintenant, écoutez, et devinez. (*Il lit.*) « A la céleste, à la suprêmement belle Ophélia, idole de mon âme. » C'est une mauvaise phrase, une méchante phrase — « suprêmement belle » est une mauvaise expression; mais vous allez entendre. Voici : (*il lit*) « lignes destinées à son beau sein blanc, etc. »

La reine. — Est-ce Hamlet qui lui a envoyé cela?

Polonius. — Madame, attendez un instant; je serai un lecteur fidèle. (*Il lit.*)

« Doutez que les étoiles soient de feu;
Doutez que le soleil se meuve;
Doutez de la vérité et prenez-la pour le mensonge;
Mais ne doutez jamais que j'aime.

Ô chère Ophélia, je suis mal à l'aise dans le mètre, je n'ai pas l'art de mesurer mes soupirs; mais que je t'aime bien, oh oui, bien fort! crois-le. Adieu. A toi pour toujours, ma très-chère Dame, tant que cette machine du corps lui appartiendra. Hamlet. » Voici ce que, par obéissance, ma fille m'a montré; et elle m'avait auparavant averti de toutes ses sollicitations toutes les fois qu'il lui en adressait, avec mention du lieu où il les adressait et des moyens qu'il employait.

Le roi. — Mais comment a-t-elle reçu son amour?

Polonius. — Que me supposez-vous donc?

Le roi. — Un homme fidèle et honorable.

Polonius. — Je voudrais vous le bien prouver. Mais qu'auriez-vous pensé, si voyant cet amour si chaud prendre essor, — et je l'avais aperçu, je dois vous le déclarer, avant que ma fille m'en eût averti, — qu'auriez-vous bien pensé, ainsi que Sa Chère Majesté la reine, ici présente, si j'avais joué le rôle de pupitre ou de portefeuille; ou si j'avais cligné de l'œil à mon cœur pour l'avertir d'être muet comme un poisson; ou si j'avais observé cet amour sans faire semblant de le voir? qu'auriez-vous pensé? Mais non, je suis entré rondement en matière, et j'ai parlé ainsi à ma jeune Demoiselle : « Le Seigneur Hamlet est un prince hors de ta sphère; cela ne doit pas être, » et puis je lui ai fait la leçon pour lui dire qu'elle devait se dérober à ses entretiens, ne pas admettre de messagers, ne pas recevoir de cadeaux. La leçon faite, mes conseils ont porté fruit, et se voyant repoussé (c'est une histoire courte à raconter), il est tombé dans la tristesse, de là dans la perte de l'appétit, de là dans la perte du sommeil, de là dans l'égarement, et en descendant cette échelle, dans la folie qui le fait délirer aujourd'hui et sur laquelle nous gémissons tous.

Le roi. — Croyez-vous que ce soit cela?

La reine. — C'est bien possible.

Polonius. — S'est-il jamais présenté une occasion (je voudrais savoir cela) où quand j'ai eu dit positivement, « c'est ainsi », on ait trouvé que les choses étaient autrement?



HAMLET, *à part.* Oh parbleu, je vous observe du coin de l'œil. (*Haut.*) Si vous m'aimez, ne me mentez pas.

GUILDENSTERN. Monseigneur, on nous a envoyé chercher. (Acte II, sc. II)

LE ROI. — Non pas que je sache.

POLONIUS, *montrant sa tête et ses épaules.* — Enlevez ceci de là-dessus, s'il en est autrement: quand je suis guidé par les circonstances, je trouverais la vérité, quand bien même elle serait cachée au centre de la terre.

LE ROI. — Comment pourrions-nous pénétrer plus avant dans l'affaire?

POLONIUS. — Vous savez que quelquefois il se promène quatre heures de suite, là, dans la galerie.

LA REINE. — C'est ce qu'il fait effectivement.

POLONIUS. — A un de ces moments, je lui lâcherai ma fille : tenons-nous alors derrière une tapisserie, vous et moi; observons l'entrevue. S'il ne l'aime pas, et s'il n'a pas perdu la raison par suite de cet amour, que je ne sois plus un conseiller de l'état, mais qu'on m'envoie tenir une ferme et diriger des charretiers.

LE ROI. — Nous ferons cette expérience.

LA REINE. — Mais voyez, voici le pauvre malheureux qui vient en lisant avec une attention sérieuse.

POLONIUS. — Retirez-vous, je vous en conjure; retirez-vous tous les deux; je vais l'aborder immédiatement : — Oh, accordez-moi cette liberté. (*Sortent le roi, la reine et les assistants.*)

Entre HAMLET, *lisant.*

POLONIUS. — Comment va mon bon Seigneur Hamlet?

HAMLET. — Bien, Dieu merci.

POLONIUS. — Me connaissez-vous, Monseigneur?

HAMLET. — Parfaitement, parfaitement bien; vous êtes un vendeur de poissons.

POLONIUS. — Moi, Monseigneur? non.

HAMLET. — Alors je voudrais que vous fussiez un aussi honnête homme.

POLONIUS. — Honnête, Monseigneur!

HAMLET. — Oui, Monsieur; être honnête, au train de ce monde, équivaut à être un homme trié sur dix mille.

POLONIUS. — C'est très-vrai, Monseigneur.

HAMLET, *lisant.* — « Car si le soleil peut engendrer des larves dans un chien mort, lui, un dieu baisant une charogne.... » Avez-vous une fille?

POLONIUS. — Oui, Monseigneur.

HAMLET. — Ne la laissez pas promener au soleil : la conception est une bénédiction; mais non pas de la manière dont votre fille pourrait concevoir : — mon ami, veillez-y.

POLONIUS, *à part.* — Que dites-vous de cela? le voilà encore préoccupé de ma fille; cependant il ne m'a pas reconnu d'abord, il a dit que j'étais un vendeur de poisson. Il est égaré, tout à fait égaré : mais pour dire la vérité, dans ma jeunesse, j'ai connu par amour de telles extrémités; je suis allé bien près de son état. Je vais lui parler encore. — Que lisez-vous, Monseigneur?

HAMLET. — Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS. — De quoi retourne-t-il, Monseigneur?

HAMLET. — De quoi il retourne! pour qui?

POLONIUS. — Je vous demande de quoi il retourne dans le livre que vous lisez, Monseigneur.

HAMLET. — De médisances, Monsieur; car le coquin de satirique dit ici que les vieillards ont des barbes grises, que leurs faces sont ridées, que de leurs yeux découlent l'ambre épais et la gomme du prunier, et qu'ils ont une riche pénurie d'esprit en même temps que de très-faibles jarrets, toutes choses, Monsieur, que je ne trouve pas honnête d'écrire, bien que j'y croie de toute ma conviction et de toute mon intelligence; car vous, vous-même, Monsieur, si vous pouviez marcher à reculons comme le crabe, vous atteindriez juste mon âge.

POLONIUS, *à part.* — Quoique ce soit de la folie, il y a cependant là de la méthode. — Voulez-vous vous retirer de l'air, Monseigneur?

HAMLET. — Pour entrer dans ma tombe.

POLONIUS. — Ce serait en effet se retirer tout à fait de l'air. (*A part.*) Comme ses réponses sont quelquefois adroites! La folie touche juste souvent avec un bonheur que la santé et la raison ne pourraient attraper. Je vais le quitter, et arranger immédiatement les moyens de le faire se rencontrer avec ma fille. — Mon honorable Seigneur, je vais très-humblement prendre congé de vous.

HAMLET. — Vous ne pouvez, Monsieur, me prendre rien dont je puisse me passer plus volontiers, — excepté ma vie, excepté ma vie, excepté ma vie.

POLONIUS. — Portez-vous bien, Monseigneur.

HAMLET. — Oh, ces vieux fous ennuyeux!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

POLONIUS. — Vous allez chercher le Seigneur Hamlet; le voici.

Rosencrantz, *à Polonius.* — Dieu vous protége, Monsieur! (*Sort Polonius.*)

Guildenstern. — Mon honoré Seigneur!

Rosencrantz. — Mon très-cher Seigneur!

Hamlet. — Mes bons et excellents amis! Comment vas-tu, Guildenstern? et toi, Rosencrantz? Comment allez-vous tous les deux, mes bons enfants?

Rosencrantz. — Comme le commun des enfants de ce monde.

Guildenstern. — Heureux en cela que le bonheur ne nous accable pas; nous ne sommes point le pompon du chapeau de la Fortune.

Hamlet. — Ni les semelles de ses souliers?

Rosencrantz. — Pas davantage, Monseigneur.

Hamlet. — En ce cas, vous vivez à la hauteur de sa ceinture, comme qui dirait dans le plein milieu de ses faveurs?

Guildenstern. — Ma foi, nous sommes de ses intimes.

Hamlet. — Vous connaissez les parties secrètes de la Fortune? C'est vrai au fait, c'est une catin. Quelles nouvelles?

Rosencrantz. — Aucune, Monseigneur, si ce n'est que le monde est devenu honnête.

Hamlet. — Alors c'est que le jour du jugement est proche; mais vos nouvelles ne sont pas vraies. Permettez-moi de vous interroger plus particulièrement; qu'avez-vous fait, mes bons amis, pour mériter que la Fortune vous envoie ici en prison?

Guildenstern. — En prison, Monseigneur?

Hamlet. — Le Danemark est une prison.

Rosencrantz. — Alors le monde en est une.

Hamlet. — Et une remarquable encore; elle a de nombreux cachots, guichets et donjons, dont le Danemark est un des pires.

Rosencrantz. — Nous ne pensons pas ainsi, Monseigneur.

Hamlet. — Eh bien, en ce cas, ce n'est pas une prison pour vous; car les choses ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant que nous les jugeons telles : pour moi, c'est une prison.

Rosencrantz. — En ce cas, c'est votre ambition qui en fait une prison : le Danemark est trop étroit pour votre âme.

Hamlet. — O Dieu! n'était que j'ai de mauvais rêves, je pourrais me renfermer dans une coquille de noix et me considérer comme le roi de l'espace infini.

Guildenstern. — Mais ces rêves sont l'ambition, car la véritable substance de l'ambitieux est d'être simplement l'ombre d'un rêve.

Hamlet. — Un rêve n'est lui-même qu'une ombre.

Rosencrantz. — C'est vrai, et je tiens l'ambition pour être d'une essence si aérienne et si légère qu'elle n'est que l'ombre d'une ombre.

Hamlet. — En ce cas, nos mendiants sont des corps, et nos monarques et nos héros avec leur prolongement de gloire ne sont que les ombres des mendiants. Allons-nous à la cour? car, sur ma foi, je suis incapable de raisonner.

Rosencrantz *et* Guildenstern. — Nous vous accompagnerons.

Hamlet. — Pas du tout : je ne veux pas vous associer au reste de mes serviteurs; car pour vous parler comme un honnête homme, je suis terriblement accompagné. Mais, pour aller rondement et comme un ami, que faites-vous ici dans Elseneur?

Rosencrantz. — Nous sommes venus vous voir, Monseigneur, pas d'autre motif.

Hamlet. — Mendiant que je suis, je suis pauvre même de remercîments; cependant je vous remercie : mais à coup sûr, mes chers amis, mes remercîments seraient trop cher payés un sou. Ne vous a-t-on pas envoyé chercher? Est-ce de votre propre mouvement que vous êtes ici? Est-ce une libre visite? Voyons, agissez loyalement avec moi : voyons, voyons; parlez, allons.

Guildenstern. — Que devons-nous dire, Monseigneur?

Hamlet. — Parbleu, ce que vous voudrez, pourvu que cela réponde à ma question. On vous a envoyé chercher, et il y a dans vos yeux une sorte de confession que votre honnêteté n'a pas l'habileté de dissimuler : je sais que le bon roi et la reine vous ont envoyé chercher.

Rosencrantz. — Dans quel but, Monseigneur?

Hamlet. — C'est à vous à me l'apprendre. Mais je vous en conjure, par les droits de notre camaraderie, par les sympathies naturelles de notre jeunesse, par l'obligation de notre amitié qui ne fut jamais troublée, et par toute autre chose plus sacrée encore par laquelle un meilleur que moi pourrait vous supplier, soyez francs et droits avec moi, et dites-moi si on vous a envoyé chercher ou non.

Rosencrantz, *à part, à* Guildenstern. — Que répondez-vous?

Hamlet, *à part.* — Oh parbleu, je vous observe

du coin de l'œil. (*Haut.*) Si vous m'aimez, ne me mentez pas.

Guildenstern. — Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

Hamlet. — Je vais vous dire pourquoi; en sorte que j'anticiperai sur votre aveu, et que la discrétion que vous devez au roi et à la reine n'aura pas une plume à dire. Dans ces derniers temps, — mais pourquoi cela, je n'en sais rien, — j'ai perdu toute ma gaieté, je me suis déshabitué de tous mes exercices accoutumés : et vraiment, mes dispositions sont si mauvaises, que cette belle sphère la terre, me semble un stérile promontoire; que ce dais ravissant, l'air, voyez-vous, — ce splendide firmament suspendu sur nos têtes, ce toit majestueux émaillé de feu doré, — ne m'apparaît pas autre chose, parbleu, qu'un odieux et pestilentiel assemblage de vapeurs. Quel chef-d'œuvre que l'homme! comme sa raison est noble! comme ses facultés sont infinies! comme sa forme et son mouvement sont expressifs et admirables! comme il ressemble à un ange par l'action! comme il ressemble à un dieu par l'intelligence! c'est la beauté du monde! le souverain des animaux! Et cependant qu'est-ce pour moi que cette quintessence de poussière? l'homme ne me plaît pas; non, ni la femme non plus, quoique votre sourire semble dire qu'elle me plaît.

Rosencrantz. — Monseigneur, il n'y avait rien de pareil dans ma pensée.

Hamlet. — Pourquoi avez-vous ri, alors, lorsque j'ai dit « l'homme ne me plaît pas? »

Rosencrantz. — En pensant, Monseigneur, que si l'homme ne vous plaît pas, nos comédiens recevront de vous un bien maigre accueil : nous les avons ramassés sur le chemin, et ils viennent ici pour vous offrir leurs services.

Hamlet. — Celui qui joue le roi sera le bienvenu, — sa majesté recevra tribut de moi; le chevalier aventureux pourra employer son épée et son bouclier; l'amant ne soupirera pas gratis; le personnage ridicule terminera son rôle en paix; le bouffon fera rire ceux dont la rate est sensible, et la jeune première exprimera librement son âme, dût-elle pour cela estropier le vers blanc. Quels sont ces comédiens?

Rosencrantz. — Ceux-là même qui avaient coutume de vous plaire, les tragédiens de la ville.

Hamlet. — Comment se fait-il qu'ils voyagent? le séjour fixe valait deux fois mieux pour eux, et comme réputation, et comme profit.

Rosencrantz. — Je pense que leur empêchement vient des dernières innovations.

Hamlet. — Sont-ils toujours tenus en aussi grande estime que lorsque j'étais dans la ville? sont-ils toujours aussi suivis?

Rosencrantz. — Non, en vérité, ils ne le sont plus autant.

Hamlet. — D'où cela vient-il? Est-ce qu'ils se rouillent?

Rosencrantz. — Non, ils vont toujours du même pas : mais il a surgi une nichée d'enfants, de jeunes aiglons, qui vous criaillent au-dessus du ton, et sont applaudis à outrance pour ce fait : ce sont eux qui sont aujourd'hui à la mode, et ils ont si bien réussi à déprécier les planches ordinaires, — c'est ainsi qu'on appelle les théâtres, — que bien des gens portant rapière ont peur de ces dards de plumes d'oie, et osent à peine s'y rendre.

Hamlet. — Comment! ce sont des enfants? Qui les entretient? comment sont-ils payés? Ne continueront-ils leur métier que jusqu'au temps de mue de leurs voix? Et plus tard, s'ils deviennent comédiens ordinaires (ce qui est probable, s'ils n'ont pas moyen de faire autre chose), ne diront-ils pas que leurs auteurs leur ont fait tort, en les obligeant à clabauder contre le métier qui devait succéder à celui qu'ils font?

Rosencrantz. — Ma foi, il y a eu beaucoup à faire des deux côtés; et la nation ne regarde pas comme un péché de souffler la dispute entre eux : il y eut un temps où il ne fallait pas espérer de recettes, si le poëte et le comédien n'en venaient aux giffles.

Hamlet. — Est-ce possible?

Guildenstern. — Oh, il y a eu pas mal de caboches brisées.

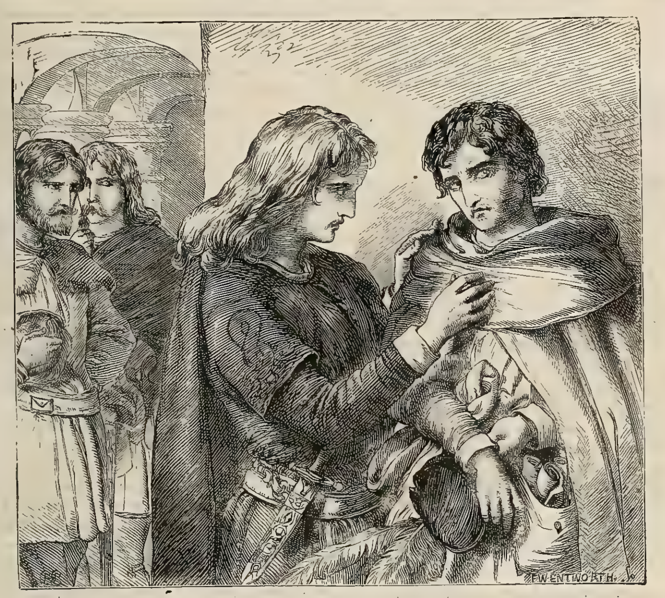
Hamlet. — Ainsi les enfants l'emportent?

Rosencrantz. — Oui, Monseigneur; ils emportent Hercule et le globe qu'il soutient par-dessus le marché.

Hamlet. — Il n'y a là rien d'extraordinaire; car mon oncle est roi de Danemark, et ceux qui lui faisaient des grimaces pendant que mon père vivait, vont donner vingt, quarante, cent ducats pour avoir sa miniature. Sang de Dieu! il y a là quelque chose qui n'est pas naturel, si la philosophie pouvait découvrir ce que c'est. (*Fanfares de trompettes à l'extérieur.*)

Guildenstern. — Voici les comédiens.

Hamlet. — Messieurs, vous êtes les bienvenus dans Elseneur. Vos mains. Allons; la politesse et



HAMLET. M'entends-tu, mon vieil ami? Pouvez-vous jouer le *Meurtre de Gonzague?*
PREMIER COMÉDIEN. Oui, Monseigneur. (Acte II, sc. II)

les manières sont les marques ordinaires d'un bon accueil : permettez-moi de vous traiter selon toutes les règles; sans cela je craindrais que l'accueil que je vais faire aux comédiens, — car je veux les recevoir avec la plus grande politesse extérieure, je vous en préviens, — ne parût supérieur à celui que je vous fais. Vous êtes les bienvenus : mais mon oncle qui est mon père et ma mère qui est ma tante se sont trompés.

GUILDENSTERN. — En quoi, mon cher Seigneur ?

HAMLET. — Je ne suis fou que lorsque le vent souffle du nord-nord-ouest : lorsque le vent est au sud, je reconnais un faucon d'un héron.

Entre POLONIUS.

POLONIUS. — Salut, mes gentilshommes!

HAMLET. — Entendez-vous, Guildenstern, — et vous aussi ; — un auditeur à chaque oreille : — ce grand enfant que vous voyez là n'est pas encore hors de ses langes.

ROSENCRANTZ. — Peut-être y est-il rentré; car on dit qu'un vieillard est enfant une seconde fois.

HAMLET. — Je prophétise qu'il vient me parler des comédiens : faites attention. — Vous dites vrai, Seigneur : c'était lundi matin, c'était ce jour-là même, vraiment.

POLONIUS. — Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

HAMLET. — Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous apprendre. Lorsque Roscius était acteur à Rome....

POLONIUS. — Les acteurs sont venus, Monseigneur.

HAMLET. — Ta! ta! ta!

POLONIUS. — Sur mon honneur....

HAMLET :

Alors chaque acteur vint sur son âne.

POLONIUS. — Les meilleurs acteurs du monde, pour la tragédie, la comédie, le drame-chronique, la pastorale, la pastorale comique, la pastorale historique, la pastorale tragico-historique, la pastorale tragi-comique-historique, pour toute pièce sans divisions ou tout poëme sans limites : ni Sénèque n'est trop triste, ni Plaute trop gai pour eux ; pour les pièces selon les règles, comme pour les pièces libres, ils n'ont pas leurs pareils.

HAMLET. — O Jephté, juge d'Israël, quel trésor tu possédais!

POLONIUS. — Quel trésor possédait-il, Monseigneur?

HAMLET. — Parbleu,

Une très-belle fille, et rien autre chose,
Qu'il aimait étonnamment.

POLONIUS, *à part.* — Encore occupé de ma fille.

HAMLET. — N'ai-je pas raison, vieux Jephté?

POLONIUS. — Si vous m'appelez Jephté, Monseigneur, j'ai une fille que j'aime en effet étonnamment.

HAMLET. — Vraiment, ce n'est pas une conséquence logique.

POLONIUS. — Quelle est la conséquence logique, en ce cas, Monseigneur?

HAMLET. — Eh bien,

Comme par le fait du sort, Dieu le sait,

et puis vous savez,

Il arriva, comme cela était très-probable....

la première colonne de la pieuse chanson vous en dira davantage ; car voyez, voici mon divertissement qui s'avance.

Entrent quatre ou cinq COMÉDIENS.

HAMLET. — Vous êtes les bienvenus, mes maîtres; tous les bienvenus : — je suis heureux de vous voir en bonne santé : — soyez les bienvenus, mes bons amis. Ah, mon vieil ami! quel air rébarbatif tu as pris depuis que je ne t'ai vu; viens-tu donc pour me défier en Danemark? — Ah, ma jeune Dame et maîtresse! par Notre-Dame, votre grâce s'est rapprochée du ciel, depuis que je ne vous ai vue, de toute la hauteur d'un patin. Prions Dieu que votre voix n'ait pas reçu quelque fêlure, comme une pièce d'or n'ayant plus cours. Mes maîtres, vous êtes tous les bienvenus. Nous allons sans retard imiter les faucons français qui volent vers toute chose qu'ils aperçoivent; nous allons entendre une tirade sur-le-champ : allons, donnez-nous un échantillon de votre talent; voyons, une tirade passionnée.

PREMIER COMÉDIEN. — Quelle tirade, Monseigneur?

HAMLET. — Je t'ai entendu une fois dire une tirade, — mais non sur la scène, ou si elle y fut dite, ce ne fut pas plus d'une fois; car la pièce, il m'en souvient, ne plut pas à la multitude ; c'était du caviar pour le public : mais, dans mon opinion, et dans l'opinion d'autres dont les jugements en telle matière avaient bien plus de poids que les miens, c'était un excellent drame, logiquement composé, écrit avec autant de simplicité que d'art. Je me rappelle qu'une certaine personne dit qu'il n'y avait pas dans les vers assez d'épices pour rendre la matière piquante, ni dans les phrases assez de pensée pour que l'auteur pût paraître entaché d'affectation; mais que la méthode d'après laquelle cette pièce avait été faite était une honnête méthode, aussi sensée qu'aimable, et infiniment plus belle que jolie. Il y avait une tirade que j'aimais particulièrement : c'était le récit d'Énée à Didon, et surtout le passage où il parle du meurtre de Priam : si votre mémoire a retenu ce passage, commencez à cette ligne, — voyons, voyons; —

Le farouche Pyrrhus, comme la bête d'Hyrcanie,

ce n'est pas cela ; cela commence avec Pyrrhus ; —

Le farouche Pyrrhus, l'homme aux armes d'ébène,
Noires comme son projet, qui le faisaient ressembler à la nuit,
Lorsqu'il était couché entre les flancs du cheval fatal, —
Présente maintenant cet aspect redoutable et sombre peint
D'un blason plus sinistre encore; de la tête aux pieds
Il n'est que *gueules* (*a*) ; horriblement *armorié* qu'il est
Du sang de pères, de mères, de filles, de fils,
Collé et séché par la chaleur des rues incendiées
Qui prêtent une lumière implacable et maudite
A leurs vils meurtres : rôti par la colère et le feu,

(*a*) Couleur rouge en blason.

Et tout peint ainsi de sang coagulé,
Avec des yeux pareils à des escarboucles, l'infernal Pyrrhus
Cherche le vieux monarque Priam.

Maintenant continuez.

POLONIUS. — Par le ciel, Monseigneur, c'est bien récité, avec un bon accent et une parfaite mesure.

PREMIER COMÉDIEN :

Bientôt il le trouve
Combattant avec les Grecs à armes trop courtes; sa vieille épée
Rebelle à son bras, reste là où elle tombe,
Et désobéit à son maître : inégal adversaire,
Pyrrhus court à Priam; il frappe à faux dans sa rage,
Mais au seul vent et au seul sifflement de sa cruelle épée
Le vieillard affaibli tombe. Alors la citadelle *insensible* d'Ilion,
Semblant *ressentir* ce coup, affaisse sur sa base
Son sommet enflammé, et par un hideux craquement
Fait prisonnière l'oreille de Pyrrhus : car, voyez, son épée
Qui s'abaissait sur la tête blanche comme lait
Du respectable Priam, sembla s'arrêter dans l'air :
En sorte que Pyrrhus se tint immobile, comme un tyran en peinture,
Et, comme s'il eût été indifférent à sa volonté et à son action projetée, ne fit rien.
Mais nous voyons souvent, au moment de quelque tempête,
Le ciel faire silence, les nuages rester immobiles,
Les vents sans voix, et le globe au-dessous d'eux
Rouler muet comme la mort, et tout à coup le redoutable tonnerre
Déchirant l'air; ainsi, après la pause de Pyrrhus,
La vengeance réveillée l'excite de nouveau à l'œuvre,
Et jamais les marteaux des Cyclopes ne tombèrent
Sur l'armure de Mars, forgée pour un usage éternel,
Avec moins de remords que ne tomba alors sur Priam
L'épée sanglante de Pyrrhus.
A bas, à bas, Fortune, à bas catin! Ah, vous Dieux,
Enlevez-lui son pouvoir dans votre grande assemblée;
Brisez de sa roue tous les rayons et toutes les jantes,
Et faites-en rouler le moyeu du sommet de la colline du ciel
Jusque chez les démons!

POLONIUS. — C'est trop long.

HAMLET. — On l'enverra chez le barbier avec votre barbe. — Je t'en prie, continue : — il lui faut du plaisant ou du grivois, sans quoi il s'endort : continue; venons à Hécube.

PREMIER COMÉDIEN :

Mais qui, oh! qui eût vu la reine encapuchonnée....

HAMLET. — *La reine encapuchonnée?*

POLONIUS. — Cela est bon : *reine encapuchonnée* est bon.

PREMIER COMÉDIEN :

Courir pieds nus du haut en bas de la ville, menaçant les flammes
Du double fleuve de ses yeux; un chiffon sur cette tête
Que tout à l'heure ceignait le diadème; au lieu de robe,
Autour de ses reins maigres, dévastés par sa fécondité,
Portant une couverture arrachée au feu, au milieu des alarmes;
Qui eût vu cela, eût d'une langue trempée de venin
Proclamé traîtresse la Fortune;
Mais si les dieux eux-mêmes l'avaient vue
Alors qu'elle aperçut Pyrrhus s'amusant malicieusement
A couper en morceaux avec son épée les membres de son mari,
S'ils avaient entendu le rugissement qu'elle poussa
(A moins que les choses mortelles ne les touchent pas du tout),
Oui, elle leur aurait arraché leur compassion,
Et tiré des larmes d'eau des yeux de flammes du ciel.

POLONIUS. — Voyez-moi un peu s'il n'a pas changé de couleur, et s'il n'a pas de larmes dans les yeux! Assez, je t'en prie.

HAMLET. — C'est bon; je te prierai de me dire la suite bientôt. — Mon bon Seigneur, voulez-vous veiller à ce que les comédiens soient bien

pourvus de tout ce qu'il leur faut. Entendez-vous? qu'ils soient bien traités, car ils sont la petite chronique et les mémoires courants de leur époque, et mieux vaudrait pour vous avoir après votre mort une méchante épitaphe que d'encourir leur mauvaise opinion pendant votre vie.

POLONIUS. — Monseigneur, je les traiterai selon leurs mérites.

HAMLET. — Corps de Dieu, beaucoup mieux, l'ami, beaucoup mieux : traitez les gens selon leurs mérites, et dites-moi en ce cas qui échappera au fouet! Traitez-les d'après votre propre honneur et votre propre dignité : moins ils méritent, plus grande est votre générosité. Faites-les entrer.

POLONIUS. — Venez, Messieurs.

HAMLET. — Suivez-le, mes amis : nous écouterons un drame demain. (*Sort Polonius avec tous les comédiens, sauf le premier auquel Hamlet parle à part.*) M'entends-tu, mon vieil ami? Pouvez-vous jouer le *Meurtre de Gonzague?*

PREMIER COMÉDIEN. — Oui, Monseigneur.

HAMLET. — En ce cas, nous l'aurons demain soir. Pourriez-vous, en cas de nécessité, apprendre un discours de quelques douze ou seize vers que j'écrirais et intercalerais là dedans, le pourriez-vous?

PREMIER COMÉDIEN. — Oui, Monseigneur.

HAMLET. — Très-bien. — Suivez ce Seigneur, et ayez bien soin de ne pas vous moquer de lui. (*Sort le premier comédien.*) (*A Rosencrantz et à Guildenstern.*) Mes bons amis, je vais vous laisser jusqu'à ce soir : vous êtes les bienvenus dans Elseneur.

ROSENCRANTZ. — Mon bon Seigneur! (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET. — Oui, Dieu soit avec vous! — Maintenant je suis seul. Oh quel coquin et quel grossier manant je suis! N'est-il pas monstrueux que ce comédien qui était là, dans une pure fiction, dans un pur rêve de passion, ait pu forcer son âme à s'accorder avec son imagination, à ce point que sous la pression de son illusion, son visage tout entier a pâli, que des larmes ont coulé de ses yeux, que l'égarement s'est peint sur sa physionomie, que les sanglots ont entrecoupé sa voix, que toutes les expressions de son être ont pris des formes en harmonie avec son personnage fictif? et tout cela pour rien? pour Hécube? Que lui fait Hécube, et qu'est-il à Hécube pour pleurer ainsi sur elle? Et que ferait-il donc s'il avait les mêmes motifs et les mêmes mobiles de douleur que moi? il inonderait le théâtre de larmes, il déchirerait les oreilles des spectateurs d'horribles accents; il rendrait fous les coupables, il ferait pâlir les innocents, il remplirait les ignorants de trouble, et bouleverserait jusqu'au vertige les facultés même de la vue et de l'ouïe. Et cependant, moi, drôle stupide et au cœur de boue, je suis là inerte comme un Jeannot rêveur, insensible à ma cause, et je ne puis rien dire, rien, et cela pour un roi dont le royaume et la vie précieuse ont été volés par un crime damné. Suis-je un lâche? Qui veut m'appeler scélérat? qui veut me frapper au travers du visage? qui veut m'arracher la barbe et me la jeter à la face? qui veut me tirer par le nez? qui veut me donner le démenti par la gorge et me l'enfoncer jusqu'aux poumons? qui veut me faire cela, eh! Sang de Dieu, je l'accepterais, car il est trop évident que j'ai un foie de pigeon et que je manque de fiel pour ressentir l'amertume de la tyrannie; sans cela, j'aurais déjà engraissé tous les vautours du pays avec la charogne de ce manant. Scélérat sanguinaire et corrompu! scélérat dénaturé, traître, paillard, sans remords! Oh, vengeance! — Oh, le bel âne que je suis, ma foi! Voilà qui est fort courageux à moi, le fils d'un cher père assassiné, à moi qui suis excité à la vengeance par le ciel et l'enfer, de soulager mon cœur par des mots comme une putain, et d'être là à maudire, comme une vraie souillon, comme une marmitonne! Fi donc, fi! A votre tâche, ma pensée! J'ai entendu dire que des personnes coupables, assistant à une représentation dramatique, ont été tellement atteintes à l'âme par l'illusion de la scène, qu'elles ont sur-le-champ proclamé leurs méfaits; car le meurtre, bien qu'il n'ait pas de langue, se dénoncera par un organe très-miraculeux. Je ferai jouer par ces comédiens devant mon oncle quelque pièce rappelant le meurtre de mon père : j'observerai ses regards; je le sonderai jusqu'au vif; s'il vient seulement à tressaillir, je sais ce que je dois faire. L'esprit que j'ai vu peut être le diable : or le diable a pouvoir de revêtir une forme aimable aux yeux; oui, et peut-être veut il tirer parti pour me damner de ma faiblesse et de ma mélancolie, car il est très-puissant avec des âmes de la nature de la mienne. Il me faut marcher sur un terrain plus solide que celui-là : — cette représentation dramatique est le moyen dont je me servirai pour surprendre la conscience du roi. (*Il sort.*)



LE ROI. Et ne pouvez-vous donc, en dirigeant adroitement la conversation, arriver à lui faire dire pourquoi il est tombé dans ce désordre?

(Acte III, sc. I.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le château.

Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIA, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI. — Et ne pouvez-vous donc, en dirigeant adroitement la conversation, arriver à lui faire dire pourquoi il est tombé dans ce désordre qui si cruellement est venu torturer ses jours de paix par une si dangereuse et si turbulente folie?

ROSENCRANTZ. — Il avoue qu'il se sent lui-même atteint de folie; mais quelle en est la cause, voilà ce qu'il ne veut absolument pas dire.

GUILDENSTERN. — De plus nous l'avons trouvé très-difficile à sonder; car avec la ruse de la folie, il se dérobe, lorsque nous essayons de l'amener à quelque aveu de son véritable état.

LA REINE. — Vous a-t-il bien reçu?

ROSENCRANTZ. — Tout à fait comme un gentilhomme.

GUILDENSTERN. — Mais avec des dispositions trahissant beaucoup de contrainte.

ROSENCRANTZ. — Il s'est montré très-avare de questions; mais quant à nos demandes, il y a répondu très-librement.

LA REINE. — Avez-vous essayé de lui donner envie de quelque amusement?

ROSENCRANTZ. — Madame, il s'est trouvé que nous avons ramassé sur notre route certains comédiens : nous l'avons informé du fait, et il a semblé ressentir en l'apprenant une sorte de joie : ces gens sont aux environs de la cour, et je crois qu'ils ont déjà l'ordre de jouer ce soir devant lui.

POLONIUS. — C'est très-vrai, et il m'a prié d'inviter vos majestés à voir et à écouter ce spectacle.

LE ROI. — De tout mon cœur, et je suis fort content d'apprendre qu'il a eu cette fantaisie. Mes bons gentilshommes, stimulez le encore davantage, et dirigez ses pensées vers ces divertissements-là.

ROSENCRANTZ. — Nous le ferons, Monseigneur. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

LE ROI. — Ma chère Gertrude, laissez-nous aussi; car nous avons envoyé secrètement chercher Hamlet, afin qu'il se rencontre en face d'Ophélia, comme si c'était par accident. Son père et moi, légitimes espions, nous nous placerons de façon à voir, sans être vus nous-mêmes, et nous pourrons ainsi franchement juger de leur entrevue, et découvrir d'après sa conduite, si le mal dont il souffre est ou non une peine d'amour.

LA REINE. — Je vais vous obéir : — quant à vous, ma chère Ophélia, je souhaite fort que votre charmante beauté soit l'heureuse cause de la folie d'Hamlet : de la sorte j'aurai lieu d'espérer que vos vertus pourront le ramener à son état ordinaire, pour votre plus grand honneur à tous deux.

OPHÉLIA. — Madame, je souhaite que cela se puisse. (*Sort la reine.*)

POLONIUS. — Ophélia, promenez-vous par là. (*Au roi.*) Mon gracieux monarque, si vous le voulez bien, nous allons nous cacher. (*A Ophélia.*) Lisez dans ce livre; cette occupation apparente donnera une explication plausible à votre solitude. — Nous sommes souvent à blâmer en ceci, — ce n'est que trop prouvé, — qu'en empruntant le visage de la dévotion, et avec de pieuses actions extérieures, nous faisons paraître doux comme sucre le diable lui-même.

LE ROI, *à part.* — O ce n'est que trop vrai! quel coup de fouet cinglant ce discours donne à ma conscience. La joue de la catin embellie par l'artifice du fard, n'est pas plus hideuse sous la matière dont elle s'aide, que ne l'est mon crime sous mes paroles si bien peintes. Ô pesant fardeau!

POLONIUS. — Je l'entends qui vient : retirons-nous, Monseigneur. (*Sortent le roi et Polonius.*)

Entre HAMLET.

HAMLET. — Être ou n'être pas, voilà la question. Quel est le plus noble parti ? supporter les coups de fronde et les flèches de l'injurieuse fortune, ou prendre les armes contre un monde de douleurs, et y mettre fin en leur résistant ? — Mourir, — dormir, — rien de plus ; dire que par un sommeil nous pouvons mettre fin au mal du cœur et aux mille accidents naturels auxquels notre chair est sujette, — certes c'est un dénoûment que l'on peut dévotement désirer. Mourir, — dormir, — dormir, peut-être rêver : — oui, voilà le point d'interrogation ; car quels sont les rêves qui peuvent nous venir, lorsque nous avons échappé à cette tourmente de la vie mortelle ? Cela nous oblige à réfléchir. Voilà la considération qui prolonge si longtemps la vie du misérable : qui voudrait en effet supporter les coups de fouet et les mépris du monde, les injustices de l'oppresseur, les affronts de l'homme orgueilleux, les tortures de l'amour méprisé, les lenteurs de la justice, l'insolence des gens en place, et les coups de pied que le mérite patient reçoit des indignes, quand on pourrait soi-même s'octroyer le repos avec un simple petit poignard ? qui voudrait gémir et suer sous les fardeaux d'une vie fatigante, sans la crainte de quelque chose après la mort, cette contrée inconnue, dont aucun voyageur ne repasse la frontière ? Voilà ce qui embarrasse la volonté, et nous décide à supporter les maux que nous avons, plutôt que de courir à d'autres que nous ne connaissons pas. C'est ainsi que la conscience fait des lâches de nous tous ; c'est ainsi que les couleurs naturelles de notre résolution bien portante, sont pâlies par le teint blafard de la pensée maladive, et que des entreprises de grande portée et de grande importance, grâces à cette considération, changent de cours, et s'égarant, perdent le nom d'action. — Mais doucement ! la belle Ophélia ! — Nymphe, veuille dans tes prières te rappeler de mes péchés !

OPHÉLIA. — Mon bon Seigneur, comment va Votre Honneur depuis ces longs derniers jours ?

HAMLET. — Je vous remercie humblement ; bien, bien, bien.

OPHÉLIA. — Monseigneur, j'ai reçu de vous des présents que depuis longtemps je désire vous rendre ; je vous en prie, recevez-les à cette heure.

HAMLET. — Non, non ; je ne vous ai jamais donné quoi que ce soit.

OPHÉLIA. — Mon honoré Seigneur, vous savez fort bien que vous m'en avez envoyé, et avec eux des paroles d'une si suave tendresse, que les cadeaux en augmentaient de richesse : reprenez-les, puisque leur parfum est perdu ; car pour les âmes nobles, les riches présents deviennent pauvres lorsque celui qui les donne montre qu'il n'aime pas. Les voici, Monseigneur.

HAMLET. — Ah ! ah ! vous êtes honnête ?

OPHÉLIA. — Monseigneur ?

HAMLET. — Êtes-vous belle ?

OPHÉLIA. — Que veut dire Votre Seigneurie ?

HAMLET. — Que si vous êtes honnête et belle, votre honnêteté ne devrait avoir aucun commerce avec votre beauté.

OPHÉLIA. — Mais, Monseigneur, la beauté pourrait-elle avoir de plus vertueux rapports que ceux qu'elle entretient avec l'honnêteté ?

HAMLET. — Si véritablement ; car le pouvoir de la beauté transformera plus vite l'honnêteté en entremetteuse, que la force de l'honnêteté ne métamorphosera la beauté en son semblable : ce fut un paradoxe pendant un certain temps, mais aujourd'hui cela est prouvé par l'expérience. Je vous ai aimée autrefois.

OPHÉLIA. — En vérité, Monseigneur, c'est ce que vous m'avez fait croire.

HAMLET. — Vous n'auriez pas dû me croire ; car la vertu ne peut à ce point greffer notre vieille souche, qu'il ne nous reste toujours quelque chose de ses vices : je ne vous aimais pas.

OPHÉLIA. — Je n'en ai été que plus trompée.

HAMLET. — Va-t'en dans un couvent : pourquoi voudrais-tu devenir une mère de pécheurs ? Je suis moi-même à peu près honnête, et cependant je pourrais m'accuser de telles choses, qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'eût pas mis au monde : je suis orgueilleux à l'excès, vindicatif, ambitieux, assailli par plus de tentations de péchés que je n'ai de pensées pour les écouter, d'imagination pour leur donner forme, et de temps pour les mettre en action. Où est l'utilité que des êtres qui me ressemblent rampent entre ciel et terre ? Nous sommes tous de fieffés coquins ; ne croyez à aucun de nous. Va-t'en bien vite dans un couvent. Où est votre père ?

Ophélia. — Au logis, Monseigneur.

Hamlet. — Qu'on ferme les portes sur lui, afin qu'il ne puisse jouer le fou nulle part ailleurs que dans sa propre maison. Adieu.

Ophélia. — Ô Cieux cléments, secourez-le!

Hamlet. — Si tu te maries, je te donne pour dot cette vérité maudite : sois chaste comme la glace, pure comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va-t'en dans un couvent, va : adieu. Cependant si tu veux absolument te marier, épouse un imbécile; car les gens sages savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. Au couvent, va, et vivement encore. Adieu.

Ophélia. — Ô puissances célestes, rappelez-le à la raison!

Hamlet. — J'ai aussi entendu quelque peu parler de votre habitude de vous farder; Dieu vous a donné un visage, et vous vous en faites un autre : vous sautillez, vous glissez, vous blaisez, vous donnez des petits noms enfantins aux créatures de Dieu; et vous voulez faire passer pour de la naïveté ce qui en vous est coquetterie. Allez, j'ai assez de tout cela, c'est ce qui m'a rendu fou. Je vous le dis, nous n'aurons plus de mariages; ceux qui sont déjà mariés, hormis un seul, vivront; les autres resteront comme ils sont. Au couvent, va. (*Il sort.*)

Ophélia. — Oh! quel noble esprit est ici renversé! L'œil de l'homme de cour, l'épée du soldat, l'éloquence du lettré, la fleur et l'espérance de ce beau royaume, le miroir de la mode et le moule des manières, le modèle sur lequel tous avaient les yeux, tout cela détruit tout à fait, tout à fait! Et moi, je suis la plus malheureuse et la plus affligée des Dames, puisque après avoir sucé le miel de ses paroles mélodieuses, il me faut voir cette noble et très-souveraine raison, hors de ton et d'harmonie, comme des cloches au doux son qui font charivari, et la beauté incomparable de cette jeunesse en fleurs flétrie par le délire : ô malheur à moi d'avoir vu ce que j'ai vu, et de voir maintenant ce que je vois!

Rentrent LE ROI *et* POLONIUS.

Le roi. — L'amour! ce n'est pas de ce côté que se portent ses sentiments; et ce qu'il a dit, quoique la logique y fît un peu défaut, ne ressemblait pas à de la folie. Il y a dans son âme quelque chose sur laquelle sa mélancolie s'est mise à couvert; et quand ce quelque chose éclora, je crains bien que le résultat n'en soit quelque danger : pour prévenir cela, j'ai décidé spontanément la ligne de conduite que voici : — il ira en Angleterre, pour demander notre tribut en retard : peut être les mers, des contrées différentes, le spectacle varié des objets, chasseront de son cœur ce quelque chose qui s'y est fixé, et sur lequel sa pensée bat sans relâche, ce qui met sa raison hors d'elle-même. Qu'en pensez-vous?

Polonius. — Cela sera bien : mais cependant je crois que l'origine et le commencement de son chagrin sont sortis de l'amour dédaigné. — Eh bien, Ophélia, point n'est besoin que vous nous répétiez ce que le Seigneur Hamlet vous a dit; nous avons tout entendu. — Monseigneur, faites ce qui vous plaira; mais si vous le trouviez bon, vous devriez après la représentation laisser la reine sa mère seule avec lui pour qu'elle le supplie de lui dévoiler son chagrin : qu'elle y aille rondement avec lui; et moi, si cela vous plaît, je me placerai à portée d'entendre toute leur conversation. Si elle ne parvient pas à le faire expliquer, envoyez-le en Angleterre, ou reléguez-le là où votre sagesse le jugera le plus convenable.

Le roi. — C'est ce que nous ferons : la folie chez les grands ne doit pas être laissée sans surveillance. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle dans le château.

Entrent HAMLET *et quelques* comédiens.

Hamlet. — Prononcez le discours, je vous en prie, comme je vous l'ai déclamé, d'une langue agile : mais si vous le mâchonnez, comme beaucoup de vos comédiens ont coutume de faire, j'aimerais autant que le crieur public de la ville récitât mes vers. Ayez soin aussi de ne pas trop scier l'air avec votre main, comme cela; mais comportez-vous en tout avec modération : car même au milieu du torrent, de la tempête, et, si je puis le dire, du tourbillon de votre passion, vous devez garder et observer une mesure qui tempère l'orage. O cela me blesse jusqu'à l'âme d'entendre un robuste gaillard, la tête emperruquée, mettre une passion en pièces, en véritables loques, et déchirer les oreilles des gens du parterre, qui pour la plupart ne sont capables de rien



HAMLET. Je vous ai aimée autrefois.
OPHÉLIA. En vérité, Monseigneur, c'est ce que vous m'avez fait croire.
HAMLET. Vous n'auriez pas dû me croire. (Acte III, sc. I.)

comprendre si ce n'est les pantomimes inintelligibles, ou bien le bruit : je voudrais qu'un tel gaillard fût fouetté pour exagérer même le *Termagant*; un tel gaillard *exhérode* Hérode lui-même : je vous en prie, évitez ces excès.

Premier comédien. — Je le promets à Votre Honneur.

Hamlet. — Ne soyez pas non plus trop froid, mais que votre tact vous dirige : faites accorder l'action avec la parole, la parole avec l'action, en ayant soin seulement de faire attention à ne pas dépasser les règles de la nature; car toute exagération s'éloigne du but de l'art dramatique, lequel, depuis l'origine jusqu'à nos jours, a toujours consisté à présenter pour ainsi dire le miroir à la nature, à montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image, et aux époques successives leur forme et leur physionomie particulières. Si ces conditions sont exagérées ou imparfaitement exécutées, on peut faire rire les ignorants, mais on ne peut qu'affliger les gens judicieux, et la censure de ces derniers doit peser d'un plus grand poids dans votre estime qu'un plein théâtre d'autres personnes. Oh, j'ai vu jouer des comédiens, et j'en ai entendu vanter d'autres et bien haut, lesquels, — sans vouloir rien dire de mal, — n'ayant ni accent de chrétiens, ni dégaine de chrétiens, de païens ou d'hommes quelconques, gambadaient et mugissaient tellement que j'ai supposé que quelques-uns des gros ouvriers de la Nature les avaient faits, et mal faits, tant ils imitaient abominablement l'humanité.

Premier comédien. — J'espère, Monseigneur, que pour ce qui est de nous, nous sommes passablement bien corrigés de ces défauts.

Hamlet. — Oh! corrigez-vous-en tout à fait. Quant à ceux qui jouent les bouffons, qu'ils n'en disent pas plus que leurs rôles : car il y en a qui vont se mettre à rire pour faire rire avec eux une masse de spectateurs imbéciles, quoique dans ce moment-là même, il y ait peut-être dans la pièce quelque chose valant la peine d'être remarqué : c'est bête, et cela montre une pitoyable ambition chez le sot capable de telle chose. Allez, préparez-vous. (*Sortent les comédiens.*)

Entrent POLONIUS, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Hamlet. — Eh bien, Monseigneur! le roi entendra-t-il cette pièce?

Polonius. — Et la reine aussi, et cela immédiatement.

Hamlet. — Allez avertir les comédiens de se dépêcher. (*Sort Polonius.*) Voulez-vous, vous deux, aller aussi les faire se hâter?

Rosencrantz *et* Guildenstern. — Nous voulons bien, Monseigneur. (*Ils sortent.*)

Hamlet. — Hé! Horatio!

Entre HORATIO.

Horatio. — Présent, à votre service, mon aimable Seigneur.

Hamlet. — Horatio, tu es l'homme le plus juste avec qui j'aie jamais entretenu commerce.

Horatio. — O mon cher Seigneur!

Hamlet. — Parbleu, ne crois pas que je flatte; car quel avancement puis-je espérer de toi qui n'as d'autre revenu que ton bon esprit pour te nourrir et te vêtir? Pourquoi le pauvre serait-il flatté? Non, que les langues de sucre lèchent la pompe stupide, et que les souples genoux se courbent là où la récompense peut suivre immédiatement la flatterie. Entends-tu? Depuis que mon âme qui m'est chère fut maîtresse d'elle-même et put distinguer entre les hommes, son choix t'a scellé pour son partage; car tu t'es montré un homme qui, en sachant tout souffrir, t'es exempté de toute souffrance, un homme qui a su recevoir les rebuffades et les récompenses de la fortune avec d'égaux remercîments : et bienheureux ceux dont le sang et le jugement sont en si bel équilibre, qu'ils ne sont pas de ces flûtes sur lesquelles la fortune peut jouer tout air qu'elle veut. Donne-moi l'homme qui n'est pas l'esclave de la passion, et je le porterai tout près de mon cœur, oui, je le porterai dans le cœur de mon cœur, comme je fais de toi. En voilà déjà trop là-dessus. On joue ce soir une pièce devant le roi : une des scènes se rapproche de ces circonstances de la mort de mon père dont je t'ai parlé : lorsque cet acte arrivera, je t'en prie, observe mon oncle avec tout ce que ton âme a de perspicacité : si sa culpabilité cachée ne se révèle pas à certaine tirade, c'est un fantôme damné que nous avons vu, et mes suppositions sont aussi noires que la forge de Vulcain. Donne-lui soigneuse attention : car moi, de mon côté, j'attacherai mes yeux sur son visage, et ensuite nous réunirons nos deux jugements pour prononcer sur ce qu'il aura laissé paraître.

Horatio. — Bien, Monseigneur : s'il nous dérobe quelque chose pendant la représentation, et qu'il échappe à ma vigilance, je consens à payer son vol.

Hamlet. — Les voici qui viennent pour la représentation : il faut que j'aie l'air d'être absent de moi-même : choisissez-vous une place.

Marche danoise. Fanfare. Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIA, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *et autres Seigneurs, et des gardes portant des torches.*

Le roi. — Comment se traite notre neveu Hamlet?

Hamlet. — Extrêmement bien, ma foi; avec les mets du caméléon; je mange de l'air, je me bourre de promesses : vous ne pouvez engraisser des chapons avec cette méthode.

Le roi. — Cette réponse ne me dit rien, Hamlet; ces mots ne sont pas à mon usage.

Hamlet. — Non, ni au mien maintenant. (*A Polonius.*) Monseigneur, vous avez joué la comédie à l'Université autrefois, dites-vous?

Polonius. — Oui, Monseigneur, et je passais pour bon acteur.

Hamlet. — Et quel est le rôle dont vous étiez chargé?

Polonius. — J'ai représenté Jules César : j'étais tué au Capitole; Brutus me tuait.

Hamlet. — C'était de sa part un rôle de brute que de tuer un veau si remarquable. Les comédiens sont-ils prêts?

Rosencrantz. — Oui, Monseigneur, ils attendent votre bon plaisir.

La reine. — Venez ici, mon cher Hamlet, asseyez-vous auprès de moi.

Hamlet. — Non, ma bonne mère, voici un métal plus attractif.

Polonius, *au roi.* — Oh, oh! remarquez-vous cela?

Hamlet, *se couchant aux pieds d'Ophélia.* — Belle Dame, m'étendrai-je sur votre sein?

Ophélia. — Non, Monseigneur.

Hamlet. — J'entends dire, poserai-je ma tête sur votre sein?

Ophélia. — Oui, Monseigneur.

Hamlet. — Supposez-vous que j'avais une pensée de rustre?

Ophélia. — Je ne suppose rien, Monseigneur.

Hamlet. — C'est une jolie idée que de se coucher entre les cuisses d'une fille.

Ophélia. — Que voulez-vous dire, Monseigneur?

Hamlet. — Rien.

Ophélia. — Vous êtes gai, Monseigneur.

Hamlet. — Qui, moi?

Ophélia. — Oui, Monseigneur.

Hamlet. — Oh! mon Dieu, je suis votre simple faiseur de chansonnettes. Comment ferait-on pour n'être pas gai? Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux, et mon père est mort il y a deux heures.

Ophélia. — Non, il y a deux fois deux mois, Monseigneur.

Hamlet. — Si longtemps? Eh bien, en ce cas, que le diable porte le deuil, je veux avoir un beau vêtement de fourrures. O cieux! mort depuis deux mois, et pas encore oublié? Alors il y a espoir que le souvenir d'un grand homme peut survivre six mois à sa mort : mais par Notre-Dame, alors, il faut qu'il bâtisse des églises; ou bien on ne pensera pas plus à lui qu'on ne pense au cheval de la mascarade de mai dont la chanson donne l'épitaphe :

Car hé! car hé!
Le cheval de bois est oublié!

Les trompettes sonnent. Entrent les personnages d'une pantomime. Un roi et une reine entrent en faisant des démonstrations d'amour; ils s'embrassent réciproquement. Elle s'agenouille et semble lui faire des protestations. Il la relève, incline sa tête sur son sein, puis se couche sur un lit de fleurs : elle, le voyant endormi, le quitte. Alors entre un autre personnage, qui lui enlève sa couronne qu'il embrasse, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et se livre à une pantomime de désespoir. L'empoisonneur avec deux ou trois personnages muets revient, et semble se lamenter avec elle. Le corps mort est emporté. L'empoisonneur courtise la reine et lui offre des présents; elle semble un moment vouloir résister, mais à la fin elle accepte son amour. (Ils sortent.)

Ophélia. — Que signifie cela, Monseigneur?

Hamlet. — Parbleu, cela signifie faire son coup en cachette, cela signifie crime.

Ophélia. — Peut-être que cette pantomime représente l'argument de la pièce.



HAMLET. Prononcez le discours, je vous en prie, comme je vous l'ai déclamé.

(Acte III, sc. II.)

Entre LE PROLOGUE.

HAMLET. — Nous le saurons par ce compère : les comédiens ne peuvent garder un secret; ils nous diront tout.

OPHÉLIA. — Va-t-il nous dire ce que signifiait ce que nous venons de voir?

HAMLET. — Oui, et tout ce que vous voudrez lui faire voir. N'ayez pas honte de lui montrer, il n'aura pas honte de vous dire comment cela s'appelle.

OPHÉLIA. — Vous êtes mauvais, vous êtes mauvais : je veux écouter la pièce.

LE PROLOGUE :

Nous prosternant ici devant votre clémence,
Nous implorons votre patiente attention,
Pour nous et pour notre tragédie.

HAMLET. — Est-ce un prologue ou la devise d'un anneau?

OPHÉLIA. — Il est court, Monseigneur.

HAMLET. — Comme l'amour d'une femme.

Entrent GONZAGO *et* BAPTISTA.

GONZAGO :

Trente fois Phébus a fait sur son char le tour
De la mer salée de Neptune et de la sphère ronde de Tellus,
Et trente douzaines de lunes de leurs lumières empruntées
Ont éclairé le globe pendant trente fois douze mois,
Depuis que l'amour a joint nos cœurs, et l'hymen nos mains,
Dans les liens mutuels les plus sacrés.



HAMLET. Vous verrez tout à l'heure comment le meurtrier gagne l'amour de la femme de Gonzago.

OPHÉLIA. Le roi se lève (Acte III, sc. II.)

BAPTISTA :

Puissent le soleil et la lune encore compter
Autant de voyages avant que notre amour expire !
Mais, malheureuse que je suis, vous êtes depuis ces derniers temps si souffrant,
Si loin de votre enjouement et de votre précédent état,
Que j'ai peur pour vous. Cependant, malgré mes craintes,
Vous ne devez, Monseigneur, concevoir aucune inquiétude,
Car les craintes d'une femme vont de pair avec son amour ;
Ou bien l'un et les autres sont nuls, ou bien extrêmes.
Ce qu'est mon amour, vous en avez eu la preuve ;
Et ma crainte est maintenant de même taille que mon amour.
Lorsque l'amour est grand, les plus petits soupçons deviennent craintes ;
Là où les petites craintes deviennent grandes, là fleurit un grand amour.

GONZAGO :

En vérité, chérie, il faudra que je te quitte, et bientôt ;
Mes forces vitales se relâchent de leurs fonctions,
Et tu vivras après moi dans cet admirable monde,
Honorée et bien-aimée, et peut-être auras-tu pour époux
Quelqu'un d'aussi tendre....

BAPTISTA :

Oh ! n'en dis pas davantage !
Un tel amour serait une trahison de mon cœur :
Que je sois maudite si je prends un second époux !
Nulle n'en épousa jamais un second si elle n'avait tué le premier.

HAMLET, *à part.* — Voilà de l'absinthe, de l'absinthe !

BAPTISTA :

Les seconds mariages ne sont jamais déterminés
Que par de vils motifs d'intérêt, mais l'amour n'y est pour rien ;
Je tue une seconde fois mon Seigneur qui est mort,
Lorsqu'un second époux m'embrasse dans mon lit.

GONZAGO :

Je crois que vous pensez ce que vous exprimez en cet instant,
Mais souvent nous manquons à ce que nous avons résolu.
Nos projets sont esclaves de notre mémoire,
Violents à leur naissance, ils sont de santé peu forte ;
Tant qu'ils sont encore pareils au fruit vert, ils tiennent solidement à l'arbre,
Mais dès qu'ils sont arrivés à maturité, ils tombent sans être ébranlés.
Il nous est fort nécessaire d'oublier
De nous payer la dette contractée par nous-mêmes envers nous-mêmes ;
Ce que nous nous proposons de faire quand nous sommes saisis par la passion,
Perd toute raison d'être, la passion cessant.
La joie et le chagrin par leur propre violence
Mettent à néant leurs propres entreprises :
Là où la joie est la plus vive, là où la douleur est la plus éplorée,
Un léger accident survenant, voilà la douleur qui rit et la joie qui pleure.
Ce monde n'est pas éternel ; aussi n'est-il pas étrange
Que nos amours même changent avec nos fortunes ;
Car c'est une question dont la solution est laissée à notre expérience,
De savoir si c'est l'amour qui guide la fortune, ou la fortune l'amour.
L'homme puissant une fois à bas, voyez comme s'évanouit son favori ;
Le pauvre qui s'élève au contraire voit ses ennemis se changer en amis.
Jusqu'à ce jour-ci l'amour a toujours suivi la fortune :
Car quiconque est à l'abri du besoin, ne manquera jamais d'amis ;
Mais quiconque étant dans le besoin mettra à l'épreuve un de ces creux amis,
Le changera immédiatement en ennemi.
Mais pour finir logiquement comme j'ai commencé, —
Nos volontés et nos destins suivent des routes si contraires,
Que nos projets sont toujours renversés ;

Nos pensées sont à nous, leur réalisation ne nous appartient pas;
C'est ainsi que tu crois ne pas épouser un second époux,
Mais tes pensées mourront lorsque ton premier Seigneur sera mort.

BAPTISTA :

S'il en est ainsi, que la terre refuse de me nourrir, et le ciel de m'éclairer!
Que le jour me refuse récréation, que la nuit me refuse repos!
Que ma confiance et mon espérance se changent en désespoir!
Que le régime d'un anachorète dans sa cellule soit mon seul avenir!
Que toutes les influences qui altèrent le visage de la joie
Heurtent mes désirs et les détruisent!
Qu'ici-bas et par delà ce monde, un éternel châtiment me poursuive,
Si, une fois veuve, je redeviens jamais épouse.

HAMLET, *à Ophélia*. — Et si elle violait ses serments à cette heure!

GONZAGO :

Voilà qui est solennellement jurer. Chérie, quitte-moi un instant,
Mes esprits s'alourdissent, et volontiers je tromperais
Le jour fatigant par le sommeil. (*Il s'endort.*)

BAPTISTA :

Que le sommeil berce ton âme,
Et que jamais le malheur ne se glisse entre nous deux! (*Il sort.*)

HAMLET. — Madame, comment trouvez-vous cette pièce?

LA REINE. — La Dame fait, me semble-t-il, beaucoup trop de protestations.

HAMLET. — Oh, mais elle tiendra sa parole.

LE ROI. — Avez-vous suivi l'argument de la pièce? Est-ce qu'il n'y a pas de crime là dedans?

HAMLET. — Non, non, on ne fait que plaisanter, on empoisonne pour plaisanter. Il n'y a pas là le moindre crime.

LE ROI. — Comment appelez-vous cette pièce?

HAMLET. — *La trappe à souris.* Comment ça, me direz-vous? Parbleu, c'est une figure. Cette pièce est la représentation d'un meurtre commis à Vienne : Gonzago est le nom du duc; celui de sa femme Baptista : vous verrez tout à l'heure; c'est une trame diabolique : mais qu'est-ce que cela fait? cela ne nous touche pas, Votre Majesté et moi; nous, nous avons des consciences pures : que le roussin écorché tressaille, nos garots sont sans blessures à nous.

Entre LUCIANUS.

HAMLET. — Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIA. — Vous valez un chœur, Monseigneur.

HAMLET. — Je pourrais servir d'interprète entre vous et votre amoureux, si je voyais les marionnettes s'ébattre ensemble.

OPHÉLIA. — Vous êtes piquant, Monseigneur, vous êtes piquant.

HAMLET. — Cela vous coûterait un gémissement si vous émoussiez ma pointe.

OPHÉLIA. — Encore mieux, et encore pis.

HAMLET. — C'est ainsi que vous promettez de prendre vos maris (*a*). — Commence, meurtrier; laisse tes damnées grimaces, et commence. Avance; le corbeau qui croasse appelle vengeance.

LUCIANUS :

Noires pensées, mains toutes prêtes, poison convenable au meurtre, heure propice,
Tout s'accorde : l'occasion me favorise, et nul œil ne me voit.
Ô toi mélange malfaisant, extrait d'herbes à minuit,
Trois fois empoisonné par la malédiction d'Hécate, trois fois infecté,
Que ta nature magique et tes propriétés sinistres
Tarissent immédiatement la vie dans sa source.
(*Il verse le poison dans l'oreille du dormeur.*)

HAMLET. — Il l'empoisonne dans le jardin pour s'emparer de son état. Son nom est Gonzago : l'histoire existe, et elle est écrite en italien très-élégant. Vous verrez tout à l'heure comment le meurtrier gagne l'amour de la femme de Gonzago.

OPHÉLIA. — Le roi se lève!

(*a*) Allusion à la promesse de suivre son mari dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; dans le *mieux* et dans le *pire*.

HAMLET. — Comment, il est effrayé par un feu de Bengale!

LA REINE. — Qu'a donc mon Seigneur?

POLONIUS. — Cessez la représentation.

LE ROI. — Éclairez moi; — partons!

TOUS. — Des flambeaux, des flambeaux, des flambeaux! (*Tous sortent hormis Hamlet et Horatio.*)

HAMLET :

Parbleu, laissez le daim blessé pleurer,
Et laissez jouer le daim sans blessures;
Car les uns doivent veiller, tandis que les autres dorment;
Et ainsi va le monde.

Ne croyez-vous pas, Monsieur, que cette chanson-là, en y ajoutant une forêt de panaches, et deux rosettes en forme de roses de Provins sur mes souliers à large ouverture, ne pourrait pas me valoir le titre de sociétaire dans une troupe de comédiens, si ce qui me reste de fortune vient à se conduire en Turc avec moi?

HORATIO. — Certes, une demi-part de profits.

HAMLET. — Une part entière, j'en suis sûr.

Car tu sais, ô mon cher Damon,
Que ce royaume devint veuf
De Jupiter lui-même; et celui dont le règne est ici tout neuf.
Est un vrai, un vrai — paon.

HORATIO. — Vous auriez pu trouver un mot qui rime mieux.

HAMLET. — Ô mon bon Horatio, je parie mille livres que le fantôme a dit vrai. As-tu remarqué?

HORATIO. — Parfaitement bien, Monseigneur.

HAMLET. — Dès qu'on a parlé d'empoisonnement....

HORATIO. — Je l'ai parfaitement remarqué.

HAMLET. — Ah, ah! — Allons, un peu de musique! Eh, en avant les flageolets!

Car si le roi n'aime pas la comédie,
Eh bien, il ne l'aime pas, pardi, et voilà tout.

Allons, un peu de musique!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

GUILDENSTERN. — Mon bon Seigneur, permettez-moi de vous dire un mot.

HAMLET. — Toute une histoire, si vous voulez, Monsieur.

GUILDENSTERN. — Le roi, Seigneur....

HAMLET. — Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il à son sujet?

GUILDENSTERN. — S'est retiré dans son appartement, étonnamment indisposé.

HAMLET. — D'ivresse, Monsieur?

GUILDENSTERN. — Non, Monseigneur, de colère.

HAMLET. — Vous auriez montré une sagesse plus avisée en avertissant son médecin de ce fait; car pour moi, si j'entreprenais sa purgation, peut-être ne ferais-je que le plonger plus avant dans la colère.

GUILDENSTERN. — Mon bon Seigneur, mettez quelque ordre dans vos discours, et ne faites pas de tels bonds hors de l'affaire dont je dois vous parler.

HAMLET. — Me voilà dompté, Monsieur : parlez.

GUILDENSTERN. — La reine votre mère, qui est dans une grande affliction d'esprit, m'a envoyé vous chercher.

HAMLET. — Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN. — Parbleu, mon bon Seigneur, cette politesse n'est guère à sa place. S'il vous plaît de me faire une réponse de bon sens, j'exécuterai l'ordre de votre mère : sinon, je terminerai mon affaire en vous priant de m'excuser et en m'en retournant.

HAMLET. — Je ne puis pas, Monsieur.

GUILDENSTERN. — Quoi, Monseigneur?

HAMLET. — Vous faire une réponse de bon sens; mon esprit est malade. Mais, Monsieur, vous pouvez exiger la réponse que je puis faire, quelle qu'elle soit; ou plutôt comme vous dites, ma mère peut l'exiger : par conséquent, assez, et au fait : ma mère, dites-vous....

ROSENCRANTZ. — Voici ce qu'elle dit : votre conduite l'a plongée dans la stupéfaction et l'étonnement....

HAMLET. — Oh! le fils merveilleux qui peut à ce point étonner sa mère! Mais est-ce qu'il n'y a rien qui fasse cortége à l'étonnement de ma mère? Faites-moi part de cela.

ROSENCRANTZ. — Elle désire vous parler dans votre cabinet avant que vous alliez au lit.

HAMLET. — Nous obéirons, fût-elle dix fois notre mère. Avez-vous autre chose à me dire?

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, vous m'aimiez autrefois.



HAMLET Le voilà en prière ; je puis l'expédier en ce moment, et c'est ce que je vais faire....
(Acte III, sc. III.)

HAMLET. — Et je vous aime toujours, par ces organes de vol et de larcin que voilà (*a*)!

ROSENCRANTZ. — Mon bon Seigneur, quelle est la cause de votre égarement? A coup sûr, en refusant de communiquer vos chagrins à vos amis, vous retenez prisonnière votre propre liberté.

HAMLET. — Monsieur, j'aurais besoin d'avancement.

ROSENCRANTZ. — Comment cela se peut-il, puisque vous avez la parole du roi lui-même que vous lui succéderez en Danemark?

HAMLET. — Oui, mais *pendant que l'herbe pousse*, — le proverbe est un peu moisi.

Rentrent DES COMÉDIENS *avec des flageolets.*

HAMLET. — Ah! des flageolets! voyons-en donc un. — Vous voulez que je me retire avec vous. — Pourquoi êtes-vous à me barrer passage comme si vous vouliez me pousser dans un filet?

GUILDENSTERN. — O Monseigneur, si je mets trop de hardiesse à remplir mon devoir, la faute de cette impolitesse en est à mon affection.

HAMLET. — Je ne comprends pas bien cela. Voulez-vous jouer de ce flageolet?

GUILDENSTERN. — Monseigneur, je ne puis pas.

HAMLET. — Je vous en prie.

GUILDENSTERN. — Croyez-moi, je ne puis.

HAMLET. Je vous en conjure.

GUILDENSTERN. — Je n'ai pas la moindre habitude de cet instrument, Monseigneur.

HAMLET. — C'est aussi aisé que de mentir : gouvernez ces trous-là avec les doigts et le pouce, donnez voix à cet instrument avec votre propre

(*a*) C'est-à-dire, par ses mains.

souffle, et il exécutera une très-éloquente musique. Voyez, voici les clefs.

GUILDENSTERN. — Mais je ne puis les manœuvrer de manière à leur faire rendre une harmonie ; je n'ai pas ce talent.

HAMLET. — Eh bien, en ce cas, voyez un peu comme vous me traitez mal ! Vous voudriez jouer de moi ; vous semblez vouloir connaître mes clefs ; vous voudriez faire jaillir le cœur de mon mystère ; vous voudriez me faire résonner depuis mes plus basses jusqu'à mes plus hautes notes : et voilà ce petit instrument qui contient une voix excellente et abondance de musique, et cependant vous ne pouvez le faire parler! Sang de Dieu! croyez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte ? Appelez-moi du nom de l'instrument que vous voudrez ; vous pourrez bien *taquiner* de ma personne, mais vous ne pourrez pas en jouer.

Rentre POLONIUS.

HAMLET. — Dieu vous bénisse, Seigneur!

POLONIUS. — Monseigneur, la reine voudrait vous parler, et cela immédiatement.

HAMLET. — Voyez-vous là-bas ce nuage qui a presque la forme d'un chameau?

POLONIUS. — Par la messe, c'est, en effet, tout à fait un chameau.

HAMLET. — Il me semble que c'est une belette.

POLONIUS. — Il a le dos comme une belette.

HAMLET. — Ou comme une baleine.

POLONIUS. — Tout à fait comme une baleine.

HAMLET. — Eh bien, je vais aller tout de suite trouver ma mère. (*A part.*) Ils finiront par me rendre fou réellement à force de me contraindre à jouer le fou.—(*Haut.*) J'y vais à l'instant.

POLONIUS. — Je vais le lui dire.

HAMLET. — A l'instant est facile à dire. (*Sort Polonius.*) Laissez-moi, mes amis. (*Sortent Rosencrantz, Guildenstern et les comédiens.*) Maintenant il est l'heure des sortiléges nocturnes, l'heure où les cimetières baillent leurs morts, et où l'enfer en personne souffle la contagion sur ce monde : en ce moment-ci je pourrais boire du sang chaud, je pourrais exécuter une besogne cruelle à faire pâlir la lumière si elle était exécutée de jour. Doucement ! allons trouver ma mère. — O mon cœur, ne perds pas ta nature ; que jamais l'âme de Néron n'entre dans cette ferme poitrine : soyons cruel, non dénaturé ; ma bouche lancera des poignards, mais mes mains n'en emploieront aucun. Ma langue et mon âme, soyez hypocrites dans cette entrevue ; — quelque cruellement que mes paroles la menacent, ô mon âme, ne leur donne jamais le sceau de l'exécution! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le château.

Entrent LE ROI, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI. — Il me déplaît, et d'ailleurs il n'est pas prudent à nous de laisser le champ libre à sa folie. Par conséquent préparez vous ; je vais sur-le-champ vous rédiger votre commission, et il ira en Angleterre avec vous : les exigences de notre gouvernement ne peuvent s'arranger de hasards aussi dangereux que ceux que ses lubies enfantent à toute heure.

GUILDENSTERN. — Nous allons faire nos dispositions : elle est très-sainte et très-religieuse la sollicitude qui cherche à protéger la sécurité de ces milliers d'hommes qui vivent et travaillent sous la garde de Votre Majesté.

ROSENCRANTZ. — Chaque simple particulier a le droit d'employer toute sa force et toute son énergie à se défendre contre le danger ; combien plus a-t-il ce droit celui de qui dépendent et sur qui reposent les existences de tant d'individus? A son trépas, la majesté royale ne meurt pas seule ; mais comme un gouffre, elle entraîne avec elle tout ce qui est près d'elle : c'est une roue colossale placée au sommet de la plus haute montagne ; dans ses vastes rayons sont enchâssées et attachées dix mille choses plus petites, et lorsqu'elle tombe, toutes ces petites annexes, toutes ces chétives dépendances accompagnent la ruine bruyante. Jamais le roi ne soupira que le peuple en masse ne gémît.

LE ROI. — Préparez-vous, je vous en prie, pour ce voyage précipité ; car nous mettrons des fers à cette crainte qui marche maintenant d'un pied trop libre.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN. — Nous allons faire toute diligence. (*Ils sortent.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS. — Monseigneur, il se rend à l'appartement de sa mère : je vais m'embusquer derrière la tapisserie pour entendre la conversation. Elle va le tancer vertement, j'en répondrais : mais

comme vous l'avez dit, et sagement dit, il est bon qu'une autre personne qu'une mère, partiale par nature, puisse entendre en tapinois la conversation. Adieu, mon Suzerain : je viendrai vous retrouver avant d'aller au lit, et je vous rapporterai ce que j'aurai appris.

Le roi. — Merci, mon cher Seigneur. (*Sort Polonius.*) Oh! mon crime est empesté! son odeur se fait se sentir au ciel; la malédiction du premier crime, le meurtre d'un frère, pèse sur lui! Je ne puis prier, quoique j'en aie besoin autant que vouloir : le sentiment de ma culpabilité, plus fort que ma ferme résolution, la met en déroute, et pareil à un homme attaché à une double besogne, je m'arrête incertain de savoir par laquelle je dois commencer, et je les néglige l'une et l'autre. Mais quoi! quand bien même cette main serait épaisse du sang de mon frère à en être doublée, n'y a-t-il pas assez d'eau dans les cieux cléments pour la rendre blanche comme neige? A quoi sert la miséricorde, sinon à regarder en face, sans s'en détourner, le visage du péché? Et qu'est-ce que la prière, sinon cette double force qui retient avant la chute, ou qui relève après? Eh bien, je lèverai les yeux au ciel; ma faute appartient au passé. Mais quelle forme de prière s'applique à ma situation? Dirai-je, pardonnez-moi mon meurtre odieux? Cela ne se peut, puisque je suis toujours en possession de ces choses, qui furent les mobiles du meurtre commis par moi, ma couronne, mon ambition, ma reine. Peut-on obtenir pardon, en gardant les fruits du péché? Dans les sentiers de corruption de ce monde, le crime à la main dorée peut esquiver la justice, et on voit souvent acheter la loi avec le butin même du crime : mais il n'en est pas ainsi en haut; là, il n'y a pas moyen d'échapper; là, nos actions se montrent dans leur vraie nature, et nous sommes forcés de venir faire notre déclaration aux dents et à la face même de nos péchés. Eh bien, en ce cas, qu'est-ce qui reste? Essayer ce que peut le repentir : que ne peut-il pas? et que peut-il cependant pour celui qui ne peut se repentir? Ô misérable situation! Ô cœur noir comme la mort! Ô âme engluée qui en luttant pour s'affranchir, ne fait que s'empêtrer davantage! Au secours, anges! faites un effort! Courbez-vous, genoux orgueilleux, et toi, cœur aux fibres d'acier, deviens souple comme les muscles de l'enfant nouveau-né! Tout peut bien tourner!

(*Il s'agenouille.*)

Entre HAMLET.

Hamlet. — Le voilà en prières, je puis l'expédier en ce moment, et c'est ce que je vais faire; — mais alors il va au ciel. Est-ce là me venger? voilà qui mérite réflexion. Un scélérat tue mon père; et pour cela, moi son unique fils, j'envoie au ciel ce scélérat. Parbleu, ce n'est pas se venger, c'est payer à son forfait gages et salaire. Il tua sauvagement mon père, alors que ce dernier était appesanti par la digestion, et que tous ses crimes étaient épanouis et abondants comme les fleurs en mai; comment il a rendu ses comptes, le ciel seul le sait! mais dans ma pensée et après scrupuleuses réflexions, ils pèsent lourdement sur lui. Et moi, je me croirais vengé en tuant celui-là, au moment où son âme se purge, alors qu'il est en bonne préparation, bien équipé pour son voyage? Non. Dans ta gaîne, mon épée; réserve-toi pour un coup plus horrible : lorsqu'il sera ivre, endormi, en proie à la rage, plongé dans les plaisirs incestueux de son lit, jouant, blasphémant, ou occupé à toute autre action n'ayant aucun atome des vertus qui sauvent, alors abats-le-moi, de façon qu'il donne du talon contre le ciel, et que son âme soit aussi damnée et aussi noire que l'enfer où elle ira. Ma mère attend : — ce remède-ci ne fait que prolonger tes jours condamnés. (*Il sort.*)

LE ROI *se lève.*

Le roi. — Mes paroles montent en haut, mais mes pensées restent en bas : des paroles séparées de leurs pensées ne montèrent jamais au ciel. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Un autre appartement dans le château.

Entrent LA REINE *et* POLONIUS.

Polonius. — Il va venir tout de suite. Ayez soin de le tancer vertement; dites-lui que ses incartades sont allées trop loin pour être supportées, et que votre grâce, en s'interposant, l'a protégé contre une grande colère. Je vais me tenir coi ici-même. Je vous en prie, allez-y rondement avec lui.

Hamlet, *de l'extérieur.* — Mère, mère, mère!

La reine. — Je vous le garantis; ne craignez rien : — retirez-vous, je l'entends qui vient. (*Polonius se cache derrière la tapisserie.*)

Hamlet. — Eh bien, mère, qu'y a-t-il?

La reine. — Hamlet, tu as grandement offensé ton père.

Hamlet. — Mère, vous avez grandement offensé mon père.

La reine. — Allons, allons, vous me répondez avec une langue extravagante.

Hamlet. — Allons, allons, vous m'interrogez avec une langue scélérate.

La reine. — Eh bien, qu'est-ce à dire, Hamlet!

Hamlet. — Qu'y a-t-il donc maintenant?

La reine. — Avez-vous oublié qui je suis?

Hamlet. — Non, par le crucifix, non certes : vous êtes la reine, la femme du frère de votre époux, et — plût au ciel que cela ne fût pas! — vous êtes ma mère.

La reine. — Allons, puisqu'il en est ainsi, je vais appeler quelqu'un qui pourra vous parler.

Hamlet. — Allons, allons, restez assise; vous ne bougerez pas; vous ne partirez pas avant que je vous aie présenté un miroir où vous pourrez voir l'intérieur de vous-même.

La reine. — Que veux-tu faire? tu ne veux pas m'assassiner sans doute? Au secours, au secours, holà!

Polonius, *derrière la tapisserie.* — Holà! au secours, au secours, au secours!

Hamlet. — Qu'y a-t-il là? un rat? (*Il tire son épée et traverse la tapisserie.*) Mort! je parie un ducat qu'il est mort!

Polonius. — Oh je suis tué! (*Il tombe et meurt.*)

La reine. — Ô ciel, qu'as-tu fait?

Hamlet. — Vraiment, je ne sais pas : est-ce le roi? (*Il soulève la tapisserie et voit Polonius.*)

La reine. — Oh! quelle action précipitée et sanguinaire!

Hamlet. — Une action sanguinaire! presque aussi mauvaise, ma bonne mère, que de tuer un roi et d'épouser son frère.

La reine. — *Que de tuer un roi!*

Hamlet. — Oui, Madame, c'est bien ce que j'ai dit. (*A Polonius.*) Misérable sot, téméraire et indiscret, adieu! je t'ai pris pour un plus grand que toi : attrape ce qui t'arrive; tu as vu qu'il y a quelque danger à faire trop l'empressé. — Cessez de vous tordre les mains : paix! asseyez-vous, et laissez-moi vous tordre le cœur : car tordu il sera, s'il est fait d'une matière accessible à la souffrance, si l'habitude damnée ne l'a pas bronzé au point de le mettre à l'épreuve et à l'abri de toute sensation.

La reine. — Qu'ai-je fait, pour que tu oses permettre à ta langue de m'insulter avec tant de bruit?

Hamlet. — Un acte tel qu'il flétrit la grâce et le frais incarnat de la pudeur; qu'il fait confondre la vertu avec l'hypocrisie; qu'il enlève la rose du beau front d'un amour innocent, et y plante un ulcère; qu'il rend les vœux du mariage aussi trompeurs que les serments du joueur : oh! un acte tel qu'il arrache du corps des contrats leur âme même; qu'il change la douce religion en une rhapsodie de mots; qu'il fait rougir la face du ciel; oui, même cette masse compacte et solide du monde devient malade à la pensée de cet acte, au point de prendre un aspect sombre, comme si le jour du jugement était venu.

La reine. — Hélas! mais quel est donc cet acte qui rugit si haut, et tonne dès le prologue?

Hamlet. — Regardez ce portrait, et puis celui-là, représentations peintes de deux frères. Voyez quelle grâce était répandue sur ce front; c'étaient les boucles d'Hypérion, c'était la tête de Jupiter lui-même; son œil menaçait et commandait comme celui de Mars; son port était celui du héraut Mercure quand il vient de s'abattre sur une colline qui baise le ciel; c'était une combinaison de formes où chaque dieu semblait vraiment avoir mis son cachet, pour donner au monde l'assurance qu'il était un homme : celui-là était votre époux. — Regardez maintenant, voici votre époux, qui pareil à une gerbe mouillée moisit son frère florissant. Avez-vous des yeux? Est-il possible que vous ayez cessé de vivre sur cette belle montagne pour venir patauger dans ce marais? Ah! avez-vous des yeux? Vous ne pouvez appeler cela amour; car à votre âge la chaleur du sang a baissé, il est devenu humble et suit les conseils du jugement; et quel jugement voudrait passer de celui-ci à celui-là? Vous êtes douée de sentiment, à coup sûr, car sans cela, vous ne seriez pas animée; mais à coup sûr aussi ce sentiment est frappé d'apoplexie : car la folie même ne pourrait errer à ce degré, et le bon sens ne fut jamais enchaîné par le délire au point de ne pouvoir garder assez de discernement pour faire une telle différence. Quel est donc le diable qui vous a dupé ainsi au jeu de colin-maillard? Des yeux dépourvus de sentiments, une sensibilité privée de la faculté de voir, des oreilles privées des secours



Rosencrantz. Qu'avez-vous fait du cadavre, Monseigneur?
Hamlet. Je l'ai mêlé à la poussière dont il est parent. (Acte IV, sc. ii.)

des mains et des yeux, un odorat sans rien d'autre, ou n'importe quelle portion mutilée d'un vrai sens n'auraient jamais pu s'égarer à ce point. Ô honte! où est ta rougeur? Enfer rebelle, si tu es capable de te révolter dans les os d'une matrone, la vertu peut bien être de cire chez l'ardente jeunesse et se fondre à son feu: ne crions plus à la honte lorsque l'excès de l'ardeur nous entraîne, puisque la glace elle-même brûle tout aussi activement, et que la raison sert d'entremetteuse au désir.

La reine. — Ô Hamlet, n'en dis pas davantage: tu tournes mes yeux sur mon âme même; et là je vois des taches si noires, si invétérées, que jamais elles ne perdront leur couleur.

Hamlet. — Certes, mais vivre dans la sueur fétide d'un lit graisseux; cuire dans la corruption; faire l'amour et s'ébattre sur la sale litière....

La reine. — Oh, ne me parle pas davantage! tes paroles comme des poignards entrent dans mes oreilles; assez, mon aimable Hamlet!

Hamlet. — Un meurtrier et un scélérat! un esclave qui ne vaut pas la vingtième partie du dixième de votre précédent époux! un roi de comédie où il peut jouer le personnage du vice! un filou d'empire et de pouvoir qui a volé sur une étagère le précieux diadème et l'a mis dans sa poche!

La reine. — Assez!

Hamlet. — Un roi d'oripeaux et d'habit d'arlequin!

Entre LE FANTÔME.

Hamlet. — Protégez-moi, et couvrez-moi de vos ailes, célestes gardiens! — Que veut votre gracieux fantôme?

La reine. — Hélas! il est fou!

HAMLET. — Ne venez-vous pas pour gronder votre fils trop lent, qui laissant passer le temps et la passion, néglige l'importante exécution de votre ordre redoutable? Oh, dites!

LE FANTÔME. — N'oublie pas : cette visite n'a pour but que d'aiguiser ta résolution presque émoussée à cette heure. Mais vois! la stupeur recouvre le visage de ta mère : elle et son âme luttent ensemble, — oh! interpose-toi entre elles; ce sont les plus faibles corps que l'imagination travaille le plus fortement; parle-lui, Hamlet.

HAMLET. — Comment vous trouvez-vous, Madame?

LA REINE. — Hélas! comment vous trouvez-vous vous-même, vous qui tenez vos yeux fixés sur le vide, et entretenez conversation avec l'air sans corps? Vos esprits se précipitent comme effarés hors de vos yeux, et pareille aux soldats tirés en sursaut de leur sommeil par l'alarme, votre chevelure couchée, comme si elle avait vie, se redresse et se tient roide. Ô mon aimable fils, arrose de la froide patience la chaleur et la flamme de ta fièvre. Qu'est-ce que vous regardez?

HAMLET. — Lui, lui! Voyez comme ses regards brillent d'une pâle lumière! Avec une telle forme et une telle cause unies, s'il prêchait à des pierres, il les rendrait sensibles. — Ne me regardez pas; votre physionomie lamentable serait capable d'attendrir la dure fermeté de mes résolutions : l'acte que je dois faire perdrait sa vraie couleur; les larmes couleraient peut-être en place de sang.

LA REINE. — A qui adressez-vous ces paroles?

HAMLET. — Ne voyez-vous rien ici?

LA REINE. — Rien du tout; pourtant je vois bien tout ce qui est ici.

HAMLET. — Et vous n'avez rien entendu non plus?

LA REINE. — Non, rien, si ce n'est nous-mêmes.

HAMLET. — Mais regardez donc là! regardez de quel pas il s'éloigne! c'est mon père tel qu'il était vivant! regardez, le voici qui à ce moment même passe la porte! (*Sort le fantôme.*)

LA REINE. — C'est votre cerveau qui forge cela : cette apparition sans corps est une de ces œuvres que le délire est puissant à produire.

HAMLET. — *Le délire!* mon pouls bat avec la même régularité que le vôtre, et chante la même musique de santé : ce que j'ai dit n'est pas folie : mettez-moi à l'épreuve, et je vous décrirai de nouveau la chose exactement comme je vous l'ai déjà décrite, tandis que la folie s'égarerait en gambades hors de sa première description. Mère, pour l'amour de la grâce, n'étendez pas sur votre âme le baume flatteur de cette raison, que c'est ma folie qui parle et non votre faute : ce baume-là ne servirait qu'à fermer et à recouvrir l'ulcère extérieurement, tandis que la corruption impure, minant tout en dessous, vous infecterait d'une manière invisible. Confessez-vous au ciel; repentez-vous de ce qui est passé, évitez ce qui est à venir, et ne répandez pas l'engrais sur les mauvaises herbes pour les rendre plus abondantes. Pardonnez-moi, ma vertu; car, par ces temps poussifs de grasse corruption, la vertu elle-même doit demander pardon au vice; oui, il lui faut se courber et la supplier de se laisser faire du bien.

LA REINE. — Ô Hamlet, tu as fendu mon cœur en deux!

HAMLET. — Oh, rejetez-en la pire moitié, et vivez d'autant plus pure avec l'autre. Bonne nuit; mais n'allez pas au lit de mon oncle; imposez-vous une vertu, si vous ne l'avez pas. La coutume, ce monstre qui dévore toute chose sensée, ce diable trop fréquent de nos habitudes, est cependant un ange en ceci qu'elle donne aux actions belles et bonnes passées en usage, un froc ou une livrée qui s'adapte justement à leur taille. Abstenez-vous cette nuit : cela vous amènera à supporter plus aisément la prochaine abstinence : la suivante sera plus aisée encore; car l'habitude peut presque changer la marque de la nature, et se rendre maîtresse du diable ou le chasser avec une puissance merveilleuse. Une fois encore, bonne nuit : et quand vous ressentirez le désir d'être bénie du ciel, je viendrai solliciter de mon côté votre bénédiction. Quant à ce Seigneur (*il désigne Polonius*), je me repens de ce que j'ai fait; mais il a plu aux cieux de me punir par lui et de le punir par moi, afin que je fusse leur fouet et leur ministre. Je vais le déposer en lieu convenable, et je porterai la responsabilité de la mort que je lui ai donnée. Bonne nuit, encore une fois. Je dois être cruel, mais c'est pour être tendre : la première scène est tragique, et de plus terribles restent à venir. Un mot encore, bonne Madame?

LA REINE. — Que devrai-je faire?

HAMLET. — Avant tout, rien de ce que je vous ai commandé; laissez ce roi bouffi vous conduire encore à sa couche, vous tapoter amoureusement

sur la joue, vous appeler sa petite souris, et qu'en échange d'un ou de deux baisers fumeux, ou de quelques caresses de ses doigts damnés sur votre cou, il vous arrache le secret de toute cette affaire, vous fasse dire comment je ne suis pas réellement fou, mais seulement fou par ruse. Il serait bon de le lui laisser connaître; car comment une reine, à moins qu'elle ne soit belle, sage et sobre, consentirait-elle à cacher de si précieuses informations à un crapaud, à une chauve-souris, à un matou? Quelle est celle qui ferait cela? Non, en dépit du bon sens et de la discrétion, ouvrez la cage sur le toit de la maison, donnez la volée aux oiseaux, et comme le singe fameux, glissez-vous dans la cage pour faire une expérience, et cassez-vous le cou en tombant sous elle.

La reine. — Sois assuré que si les paroles sont faites de souffle, et que si le souffle est la vie, je n'ai aucune vie pour souffler mot de tout ce que tu m'as dit.

Hamlet. — Je dois aller en Angleterre ; vous savez cela?

La reine. — Hélas! j'avais oublié que c'est une affaire conclue.

Hamlet. — Voici mes lettres scellées ; mes deux camarades d'études, auxquels je me fierai comme à des vipères pourvues de bonnes dents, portent l'ordre ; ils doivent m'ouvrir la route, et me conduire dans une maligne embûche. Laissons faire! c'est plaisir de voir l'ingénieur sauter en l'air par le fait de son propre pétard : il faudra que les choses soient bien difficiles, si je ne creuse pas à une toise au-dessous de leur mine, et si je ne les lance pas jusqu'à la lune. Oh, c'est la chose la plus amusante, quand deux ruses marchant en même direction se rencontrent de front. — Cet homme que voici mort va hâter mes paquets : il faut que je traîne sa charogne dans la chambre voisine. Mère, bonne nuit. — En vérité, ce conseiller qui vivant était un sot drôle babillard, est maintenant fort silencieux, fort discret, et fort grave. Venez, Monsieur, nous allons en finir avec vous. — Bonne nuit, mère. (*Ils sortent de divers côtés, et Hamlet en traînant le corps de Polonius.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le château.

Entrent LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Le roi. — Ces soupirs, ces profonds gémissements ont une raison d'être; vous devez nous les expliquer : il est convenable que nous sachions ce qu'ils veulent dire. Où est votre fils?

La reine, *à Rosencrantz et à Guildenstern.* — Cédez-nous la place un tout petit instant. (*Ils sortent.*) Ah! mon bon Seigneur, qu'ai-je vu ce soir!

Le roi. — Quoi, Gertrude? comment se porte Hamlet?

La reine. — Il est fou comme la mer et le vent lorsque tous deux luttent à qui sera le plus puissant: dans l'accès de son délire, comme il entendait quelque chose remuer derrière la tapisserie, voilà qu'il tire sa rapière, et crie *un rat, un rat!* et poussé par cette terreur de son cerveau en délire, il tue le bon vieillard qui était caché.

Le roi. — Oh! la grave action! il nous en serait arrivé autant si nous avions été là : sa liberté est pleine de menaces pour nous tous ; elle vous menace vous-même, elle nous menace, elle menace chacun. Hélas! comment réparerons-nous cet acte sanguinaire? On nous l'imputera à nous dont la puissance aurait dû brider, surveiller, et tenir hors de toute compagnie ce fou jeune homme : mais si grand était notre amour, que nous n'avons pas voulu comprendre ce qu'il était convenable de faire : nous avons agi comme l'homme atteint d'une odieuse maladie, qui pour

ne pas la divulguer, la laisse le ronger jusqu'à la moelle de la vie. Où est-il allé?

La reine. — Mettre en lieu sûr le cadavre qu'il a fait, et à ce propos, il faut dire que, relativement à cet acte, sa folie, pareille à un filon d'or au milieu d'un minerai de vils métaux, se montre pure ; il pleure de ce qu'il a fait.

Le roi. — Ô Gertrude, sortons ! Dès que le soleil aura touché les montagnes de son premier rayon, nous le fer ns embarquer : quant à cette vile action, il nous faudra employer toutes les ressources de notre majesté et de not e habileté pour l'expliquer et l'excuser.— Holà, Guildenstern !

Rentrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Le roi. — Mes amis, allez tous vous procurer quelques aides : Hamlet dans sa folie a tué Polonius, et il l'a traîné hors du cabinet de sa mère : allez le chercher ; parlez-lui doucement, et transportez le corps dans la chapelle. Je vous en prie, dépêchez vite cette affaire. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*) Venez, Gertrude, nous allons convoquer nos plus sages amis pour leur annoncer, et ce que nous avons l'intention de faire, et ce qui a été fait accidentellement : peut-être, en agissant ainsi, la calomnie, dont le chuchotement, sur le diamètre entier du monde, lance sa décharge empoisonnée aussi droit que le boulet de canon touche son but, n'aura-t-elle pas la chance d'atteindre nos noms et frappera-t-elle l'air invulnérable. Oh, sortons! mon âme est pleine de désordre et de pensées noires. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans le château.

Entre HAMLET.

Hamlet. — Le voilà en lieu sûr.

Rosencrantz, et Guildenstern, *de l'extérieur.* — Hamlet ! Seigneur Hamlet !

Hamlet. — Mais doucement ! quel est ce bruit ? qui appelle Hamlet ? Oh ! les voici qui viennent.

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Rosencrantz. — Qu'avez-vous fait du cadavre, Monseigneur ?

Hamlet. — Je l'ai mêlé à la poussière dont il est parent.

Rosencrantz. — Dites-nous où il est, afin que nous puissions l'enlever et le porter à la chapelle.

Hamlet. — Ne croyez pas cela.

Rosencrantz. — Ne pas croire quoi?

Hamlet. — Que je puis garder votre secret et non pas le mien. Et puis être questionné par une éponge! quelle réponse voulez-vous que fasse un fils de roi?

Rosencrantz. — Me prenez-vous pour une éponge, Monseigneur?

Hamlet. — Oui, Monsieur, une ép nge qui s'imbibe de la protection du roi, de ses récompenses, de son autorité. Mais ce n'est qu'à la fin que des officiers tels que vous rendent au roi leurs meilleurs services : il les garde comme un singe garde des noix dans le coin de sa mâchoire ; il commence par les mettre dans sa bouche, et les y tient en réserve pour les avaler plus tard : lorsqu'il a besoin de ce que vous avez glané, il n'a qu'à vous presser, et, éponge que vous êtes, vous voilà de nouveau à sec.

Rosencrantz. — Je ne vous comprends pas, Monseigneur.

Hamlet. — J'en suis joyeux : à discours malicieux oreille sotte est sourde.

Rosencrantz. — Monseigneur, il faut nous dire où est le corps, et puis venir avec nous trouver le roi.

Hamlet. — Le corps est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le corps. Le roi est une chose.

Rosencrantz. — *Une chose*, Monseigneur ?

Hamlet. — De rien du tout : conduisez-moi auprès de lui. Cache-toi, renard, et tous en chasse ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le château.

Entre LE ROI *avec sa suite.*

Le roi. — Je l'ai envoyé chercher, et en même temps j'ai donné ordre qu'on trouvât le cadavre. Combien il est dangereux de laisser cet homme en liberté ! Cependant nous ne devons pas lui imposer toute la rigueur de la loi : il est aimé de la folle multitude, laquelle aime, non d'après sa raison, mais d'après ses yeux ; quand il en est ainsi, ce que l'on pèse c'est le châtiment de l'offenseur, mais jamais l'offense. Pour que tout se passe bien et soit bien pris, il est bon que ce soudain départ paraisse le résultat d'une mûre

en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a honneur de nous adresser :

ous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu-s années, je me donne le paternel plaisir de raconter oire de France à mes petits-enfants, et vous me de-ez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa-sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur vraiment comprendre notre histoire et de les y inté-en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima-on, en la leur montrant à la fois claire et vivante. histoire, celle de la France surtout, est un vaste et lrame où les événements s'enchaînent selon des lois ninées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont çus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré-s, non-seulement de leur situation native, mais de ropre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans oire des peuples, deux séries de causes à la fois essen-nent diverses et intimement unies; les causes natu-qui président au cours général des événements, et uses libres, qui viennent y prendre place. Les hom-e font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien-le plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, res actifs et libres qui y produisent des résultats et y nt une influence dont ils sont responsables. Les cau-tales et les causes libres, les lois déterminées des évé-its et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est stoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle deux éléments que consistent la vérité et la moralité récits.

n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de oire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand mmencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance f intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé-; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro-des événements, ou quand les personnages historiques venaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di-le sympathie ou de réprobation, quand le drame ne veloppait pas devant eux clair et animé, je voyais leur ion inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la e lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, its et amusés.

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfa[nts]* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-m[êmes] tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu [d'un] récit exact et vivant, la science profonde et la haute[ur de] vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fr[ance]* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, [nul] dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'hon[neur] d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et a[ppelée] à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tien[drons] à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits enfants fo[rmera] trois volumes grand in-8, imprimés sur beau papi[er des] papeteries de Vizille, par M. Raçon, dont le goût et [l'habi]leté sont bien connus, et illustrés de plus de cent gr[avures] d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. d[e Neu]ville a montré sous un nouvel aspect son talent aus[si cor]rect que dramatique. Ces gravures représenteron[t des] scènes et des personnages historiques, des portrait[s, des] costumes, des monuments; les éléments en seront [puisés] aux meilleures sources.

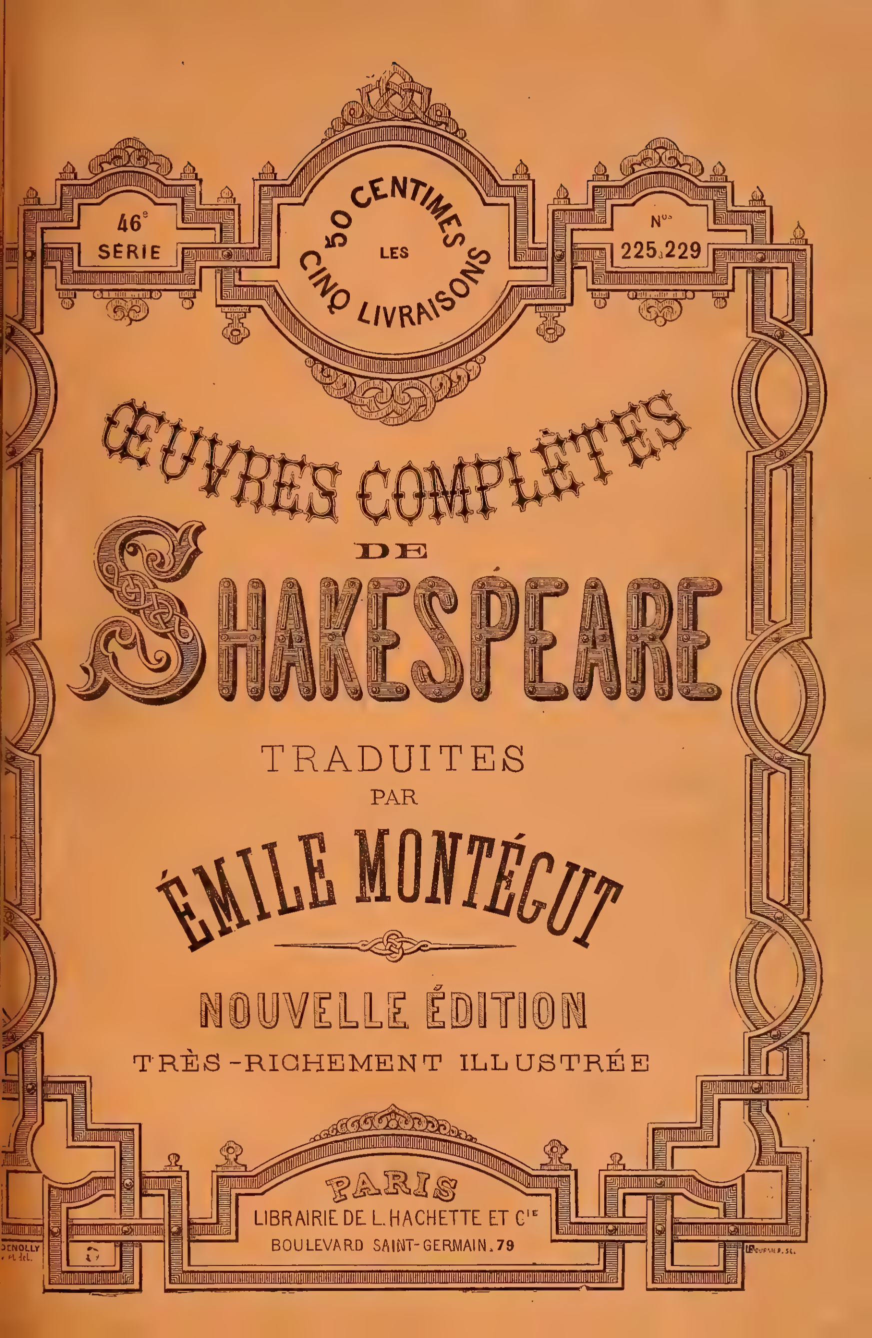
Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livr[aisons;] chaque livraison, illustrée d'au moins une grande g[ravure,] contiendra 16 pages et sera protégée par une couver[ture.]

Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraîtra une livraison par semaine à partir d[u mois] d'avril.

HACHETTE ET Cie

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


46e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 225 à 229
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE
DE FRANCE
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p[...] consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseig[...] du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un [...] illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p[...]nement sous le titre « L'HISTOIRE DE FRANCE RAC[...] MES PETITS ENFANTS » la publication d'un ouvrage é[...] tout pour ces jeunes générations qui entreront bie[...] possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet o[...] Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce q[...]



OPHÉLIA *chante.* Était tout piqué de douces fleurs
Qui descendirent au tombeau
Mouillées des larmes du sincère amour.
(Acte IV, sc. v.)

délibération : les maladies qui sont devenues désespérées, sont guéries par des remèdes désespérés aussi, ou ne sont pas guéries du tout.

Entre ROSENCRANTZ.

Le roi. — Eh bien ! qu'est ce qui s'est passé ?

Rosencrantz. — Nous ne pouvons lui faire dire où le cadavre est déposé, Monseigneur.

Le roi. — Mais où est-il, lui ?

Rosencrantz. — Là dehors, Monseigneur, surveillé et attendant votre plaisir.

Le roi. — Amenez-le devant nous.

Rosencrantz. — Holà ! Guildenstern ! introduisez Monseigneur.

Entrent HAMLET *et* GUILDENSTERN.

Le roi. — Eh bien, Hamlet, où est Polonius ?

Hamlet. — A souper.

Le roi. — *A souper !* où cela ?

Hamlet. — Non pas à un souper où il mange, mais à un souper où il est mangé : il y a une certaine convocation de vers politiques qui sont tout à l'heure à s'occuper de lui. Votre ver est l'unique empereur de la diète : nous engraissons toutes les autres créatures pour nous engraisser, et nous nous engraissons nous-mêmes pour les vers : votre empereur gras et votre mendiant maigre ne sont que des services variés, — deux plats, mais une seule table ; c'est la fin de tout.

Le roi. — Hélas ! hélas !

Hamlet. — Un homme peut pêcher avec le ver qui a mangé d'un roi, et manger du poisson qui a mangé ce ver.

Le roi. — Que veux-tu dire par là ?

Hamlet. — Rien, si ce n'est vous montrer par quels voyages un roi peut tomber dans les tripes d'un mendiant.

Le roi. — Où est Polonius ?

Hamlet. — Au ciel ; envoyez-y voir : si votre messager ne l'y trouve pas, cherchez-le dans l'autre endroit vous-même. Mais en vérité, si vous ne le trouvez pas d'ici à un mois, votre nez le sentira quand vous monterez des escaliers dans le couloir.

Le roi, *à quelques assistants.* — Allez le chercher à cet endroit.

Hamlet. — Il attendra jusqu'à votre arrivée. (*Sortent les assistants.*)

Le roi. — Hamlet, cette action exige pour ta sûreté personnelle, — objet de notre chère sollicitude, autant que ton action est l'objet de notre douloureux regret, — ton départ précipité d'ici : par conséquent, prends tes dispositions ; la barque est prête, le vent est favorable, tes compagnons t'attendent, et tout est arrangé pour un voyage en Angleterre.

Hamlet. — Pour l'Angleterre !

Le roi. — Oui, Hamlet.

Hamlet. — Bon.

Le roi. — Cela te paraîtrait bon en effet, si tu connaissais nos projets.

Hamlet. — Je vois un chérubin qui les voit. Mais allons ; pour l'Angleterre ! — Adieu, ma chère mère.

Le roi. — Ton tendre père, Hamlet !

Hamlet. — Ma mère : le père et la mère sont l'homme et la femme ; l'homme et la femme ne font qu'une chair ; par conséquent ma mère. Allons, pour l'Angleterre ! (*Il sort.*)

Le roi. — Suivez-le de près ; excitez-le à s'embarquer promptement ; ne retardez pas ; je veux qu'il parte d'ici cette nuit : en route ! toutes les choses qui se rapportent à cette affaire sont écrites et scellées : je vous en prie, dépêchez-vous. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*) Angleterre, si tu tiens à ma bienveillance, — comme ma grande puissance doit t'y engager, puisque la cicatrice que l'épée danoise t'a faite est encore fraîche et saignante, et que ton respect volontaire nous paye hommage, — tu feras bien de ne pas dédaigner avec indifférence notre souveraine instance, et cette instance implique nettement par nos lettres, toutes tendant à ce but, la mort immédiate d'Hamlet. Fais cela, Angleterre ; car pareil à la fièvre il, met la rage dans mon sang, et tu dois me guérir : jusqu'à ce que je sache cela fait, quelque bien qui m'arrive, je ne connaîtrai pas la joie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une plaine en Danemark.

Entre FORTINBRAS *avec ses troupes en marche.*

Fortinbras. — Allez, capitaine ; complimentez de ma part le roi de Danemark ; dites-lui, que s'appuyant sur sa permission, Fortinbras réclame le passage promis à travers son royaume. Vous connaissez le rendez-vous. Si Sa Majesté avait quelque chose à nous dire, nous irions en sa présence lui rendre nos devoirs ; informez-le de cela,

Le capitaine. — Je le lui dirai, Monseigneur.

Fortinbras. — Marchons à tout petits pas. (*Sortent Fortinbras et ses troupes.*)

Entrent HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *etc.*

Hamlet. — Mon bon Monsieur, d'où viennent ces troupes?

Le capitaine. — Ce sont des troupes de Norwége, Monsieur.

Hamlet. — Et sur quel point les dirige-t-on, je vous prie, Monsieur?

Le capitaine. — Contre une certaine partie de la Pologne.

Hamlet. — Qui les commande, Monsieur?

Le capitaine. — Le neveu du vieux roi de Norwége, Fortinbras.

Hamlet. — Est-ce contre la Pologne même que vous marchez, Monsieur, ou contre quelque province de frontière?

Le capitaine. — Pour vous dire la vérité, et sans y rien ajouter, nous allons conquérir un lopin de terre qui n'a d'autre valeur que le nom. Je ne voudrais pas l'affermer pour cinq ducats, oui pour cinq ducats; et la Pologne ni la Norwége n'en retireraient pas un plus gros revenu, même quand elles le vendraient en toute propriété.

Hamlet. — Mais, en ce cas, les Polonais ne le défendront jamais.

Le capitaine. — Pardon, ils y ont déjà mis garnison.

Hamlet. — Deux mille âmes et vingt mille ducats ne suffiront pas pour résoudre le litige de ce brin de paille : c'est là l'abcès né de trop de richesse et d'une trop longue paix qui crève à l'intérieur du corps, sans montrer par quelle cause l'homme meurt. — Je vous remercie humblement, Monsieur.

Le capitaine. — Dieu soit avec vous, Monsieur. (*Il sort.*)

Rosencrantz. — Vous plairait-il de venir, Monseigneur?

Hamlet. — Je suis à vous tout à l'heure. Marchez un peu devant. (*Tous sortent.*) Comme toutes les circonstances s'unissent pour m'accuser et éperonner ma lente vengeance! Qu'est-ce qu'un homme, si son principal bien et le principal emploi de son temps consistent à dormir et à se nourrir! une bête, pas autre chose. A coup sûr celui qui nous forma avec cette vaste raison capable d'embrasser à la fois le présent et l'avenir, ne nous donna pas cette capacité, cette divine faculté pour qu'elle moisît inactive en nous. Est-ce bestial oubli? est-ce scrupule peureux d'une pensée qui réfléchit trop minutieusement sur l'acte à accomplir, — pensée dans laquelle il entre un quart de sagesse sur trois quarts de lâcheté? — je ne sais vraiment pourquoi j'en suis encore à dire « cette chose doit être faite, » puisque j'ai cause, volonté, force, et moyens pour la faire. Des exemples, gros comme le monde, m'encouragent : témoin cette armée d'un tel nombre et d'un tel train, conduite par un prince tendre et délicat, dont l'âme gonflée par la divine ambition expose tout ce qui en lui est mortel et incertain, à tous les périls que la fortune, la mort et le danger peuvent lui faire courir, et cela pour une simple coquille de noix. Être vraiment grand, ne consiste pas à ne se remuer que pour une grande cause, mais à trouver avec grandeur l'objet d'une querelle dans un brin de paille, lorsque l'honneur est engagé. Comment donc se fait-il que moi, qui ai un père assassiné, une mère souillée, stimulants bien suffisants pour ma raison et ma colère, je laisse tout dormir, tandis que je vois vingt mille hommes sur lesquels la mort est suspendue, aller à leurs tombeaux comme à leurs lits, pour une chimère et un brimborion de renommée, pour la conquête d'un morceau de terre trop petit pour qu'ils s'y déploient tous, et qui n'est pas une tombe assez vaste pour cacher les morts? Oh! qu'à partir de ce moment mes pensées soient de sang, ou de nulle valeur! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Elseneur. — Un appartement dans le château.

Entrent LA REINE *et* HORATIO.

La reine. — Je ne veux pas causer avec elle.

Horatio. — Elle le demande avec importunité; en vérité, elle délire; son état est fait pour inspirer la plus profonde pitié!

La reine. — Que veut-elle?

Horatio. — Elle parle beaucoup de son père, dit qu'elle sait qu'il y a de vilaines manœuvres dans le monde, gémit, frappe à la place de son cœur, entre en colère contre des fétus, prononce des paroles ambiguës qui n'ont qu'un demi-sens : ses paroles ne veulent rien dire, et cependant leur forme vague excite les auditeurs à réfléchir; ils en cherchent la signification, et ajustent les mots à leurs

propres pensées, et comme elle accompagne ses paroles de clignements d'yeux, de signes de tête, de gestes, on peut être induit à penser que si rien n'est certain, il pourrait bien cependant y avoir quelque chose de mauvais. Il serait bon qu'on lui parlât; car elle peut semer de dangereuses conjectures dans les esprits enclins à penser à mal.

La reine. — Introduisez-la. (*Sort Horatio.*) Pour mon âme malade, ainsi que cela est la vraie nature du péché, toute bagatelle semble un prologue de quelque grand malheur : si pleine de malhabile inquiétude est l'âme coupable, qu'elle se châtie elle-même dans la crainte d'être châtiée.

Rentre HORATIO *avec* OPHÉLIA.

Ophélia. — Où est la belle Altesse de Danemark?

La reine. — Eh bien, qu'y a-t-il, Ophélia?

Ophélia, *chantant :*

Comment reconnaîtrai-je des autres
Votre fidèle amant?
A son chapeau à coquilles, à son bâton,
Et à ses sandales.

La reine. — Hélas, douce Dame! que signifie cette chanson?

Ophélia. — Voilà ce que vous dites? Eh bien, écoutez, je vous en prie! (*Elle chante.*)

Il est mort et parti, Madame,
Il est mort et parti;
A sa tête une touffe de gazon,
A ses pieds une pierre.

La reine. — Oui, mais Ophélia....

Ophélia. — Je vous en prie, faites bien attention! (*Elle chante.*)

Son linceul blanc comme la neige de la montagne....

Entre LE ROI.

La reine. — Hélas, voyez, Monseigneur.

Ophélia, *chante :*

Était tout piqué de douces fleurs
Qui descendirent au tombeau
Mouillées des larmes du sincère amour.

Le roi. — Comment allez-vous, gentille Dame?

Ophélia. — Bien, Dieu vous le rende! On dit que la chouette était la fille d'un boulanger. Seigneur, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir. Dieu soit à votre table!

Le roi. — C'est la pensée de son père qui l'égare.

Ophélia. — Je vous en prie, n'en parlons plus; mais si on vous demande ce que cela signifie, répondez ceci (*elle chante*) :

Aujourd'hui est le jour de la Saint-Valentin,
Tous sont levés de bon matin,
Et moi, jeune fille, me voici à votre fenêtre,
Pour être votre Valentine.

Alors il se leva, et s'habilla,
Et ouvrit la porte de la chambre;
Fille elle y entra, mais fille encore
Elle n'en sortit plus.

Le roi. — Gentille Ophélia!

Ophélia. — Bien vrai, là, je vais finir ça, sans faire de serment (*elle chante*) :

Inri et sainte charité,
Quelle honte cela est, hélas!
Les jeunes gens feront cela s'ils en trouvent l'occasion;
Par le coq ils sont à blâmer.

Ah, dit-elle, avant de me mettre dessous,
Vous m'aviez promis de m'épouser.
Et c'est ce que j'aurais fait, par ce soleil là-haut,
Si tu n'étais pas entrée dans mon lit.

Le roi. — Depuis combien de temps est-elle ainsi?

Ophélia. — J'espère que tout ira bien. Nous devons être patients; mais je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant qu'ils ont dû le mettre dans la froide terre. Mon frère en sera informé, et là-dessus je vous remercie pour votre bon conseil. — Avancez, mon carrosse! — Bonne nuit, Mesdames; bonne nuit, charmantes Dames; bonne nuit, bonne nuit. (*Elle sort.*)

Le roi. — Suivez-la de près; surveillez-la avec soin, je vous en prie. (*Sort Horatio.*) Oh, c'est là le poison d'une profonde douleur; il découle tout entier de la mort de son père. Ô Gertrude, Gertrude, lorsque viennent les chagrins, ils ne viennent pas comme des éclaireurs isolés, mais par bataillons complets! Premier malheur, son père tué; second chagrin, le départ de votre fils, et il faut encore que ce soit lui-même qui soit le très-violent auteur de son juste éloignement; ensuite le peuple bar-



Horatio, *lisant.* Horatio, lorsque tu auras parcouru cette lettre, donne à ces gens les moyens d'approcher le roi : ils ont des lettres pour lui.

(Acte IV, sc. vi.)

botant dans ses suppositions et ses commérages absurdes et dangereux au sujet de la mort du bon Polonius, — et à ce propos, nous-même nous avons agi fort étourdiment en le faisant enterrer à la sourdine; — puis la pauvre Ophélia absente d'elle-même, privée de sa raison sans laquelle nous ne sommes que des peintures et des bêtes : enfin, dernier accident, presque aussi gros que tous les autres ensemble, son frère est secrètement venu de France; absorbé dans sa douloureuse stupeur, il ne sort pas de ses nuages, et il ne se manque point de mouches bourdonnantes pour empoisonner son oreille de pernicieux propos sur la mort de son père; sur ce sujet, la rumeur à court de faits ne se gênera point pour colporter notre propre nom d'oreille en oreille. Ô ma chère Gertrude, cette affaire, pareille à une machine meurtrière, me porte d'une foule de côtés plus de coups qu'il n'en faudrait pour me tuer. (*Bruit à l'extérieur.*)

La reine. — Hélas! quel est ce bruit?

Le roi. — Où sont mes Suisses? qu'ils gardent la porte.

Entre un gentilhomme.

Le roi. — Qu'y a-t-il?

Le gentilhomme. — Protégez votre vie, Monseigneur! l'océan, quand il envahit ses rivages, ne dévore pas les terres avec une plus impétueuse rapidité, que le jeune Laertes, à la tête d'une foule ameutée, ne repousse vos officiers. La canaille l'appelle Seigneur, et tout comme si le monde en était à commencer aujourd'hui, et que fussent oubliées et inconnues l'antiquité et la coutume, ces étais et ces sanctions de toute parole, elle crie : « Choisissons-le! Laertes sera roi! » Cha-

peaux, mains, voix, portent jusqu'aux nuages cette acclamation: « Laertes sera roi, Laertes roi! »

La reine. — Comme ils aboient joyeusement sur la fausse piste! Eh, c'est la route à reculons, mauvais chiens danois!

Le roi. — Les portes sont brisées! (*Bruit à l'extérieur.*)

Entre LAERTES *en armes; des* Danois *le suivent.*

Laertes. — Où est ce roi? — Messieurs, restez tous en dehors.

Les Danois. — Non, laissez-nous entrer.

Laertes. — Je vous en prie, accordez moi cela.

Les Danois. — Oui, oui. (*Ils se retirent.*)

Laertes. — Je vous remercie: — gardez la porte. — Ô toi, vil roi, rends-moi mon père!

La reine. — Du calme, mon bon Laertes.

Laertes. — La goutte de sang qui en moi serait calme, me proclamerait bâtard, criera t cocu à mon père, et écrirait au fer rouge le mot catin sur le front chaste et sans tache de ma vertueuse mère!

Le roi. — Pour quelle cause, Laertes, ta révolte prend-elle cette allure de géant? Laissez-le aller, Gertrude; ne craignez point pour notre personne; un roi est environné d'une telle divinité, que tout ce que peut la trahison, c'est d'apercevoir ce qu'elle voudrait, mais elle réalise peu de ses désirs. — Dis-moi, Laertes, pourquoi tu es ainsi irrité: — laissez-le faire, Gertrude: — parle, mon ami.

Laertes. — Où est mon père?

Le roi. — Mort.

La reine. — Mais non par son fait.

Le roi. — Laissez-le questionner à son aise.

Laertes. — Comment est-il mort? Je ne me laisserai pas tromper. En enfer, ma fidélité de sujet! au diable le plus noir, mes serments! au plus profond de l'abîme, conscience et religion! Je défie la damnation: j'en suis à ce point, que je me moque de ce monde et de l'autre, advienne que pourra; seulement je veux être vengé pleinement de la mort de mon père.

Le roi. — Qui vous y aidera?

Laertes. — Ma volonté et rien d'autre au monde; et quant à mes moyens d'y parvenir, je les ménagerai si bien qu'ils iront loin avec peu.

Le roi. — Mon bon Laertes, si vous désirez savoir la vérité sur la mort de votre cher père, est-il écrit dans votre vengeance, que comme un joueur qui fait rafle, vous devez emporter à la fois ami et ennemi, perdant et gagnant?

Laertes. — Rien que ses ennemis.

Le roi. — Voulez-vous les connaître alors?

Laertes. — A ses bons amis j'ouvre ainsi mes bras tout larges, et comme le pélican généreux de sa propre vie, je m'offre à les nourrir de mon sang.

Le roi. — Ah! vous parlez maintenant comme un bon fils et un vrai gentilhomme. Aussi clairement que votre œil voit le jour, votre jugement découvrira que je suis innocent de la mort de votre père, et que j'en ressens un chagrin très-profond.

Les Danois, *de l'extérieur.* — Laissez-la entrer.

Laertes. — Qu'est-ce donc? quel est ce bruit?

Rentre OPHÉLIA.

Laertes. — Ô fièvre brûlante, dessèche mon cerveau! larmes sept fois salées, détruisez dans mes yeux le sens et le don de voir! Par le ciel, ta folie sera payée à son poids, jusqu'à ce que la balance penche de notre côté! Ô rose de mai! chère vierge! tendre sœur! douce Ophélia! Ô ciel! est-il possible que la raison d'une jeune fille soit aussi accessible à la mort que la vie d'un vieillard? La nature est généreuse quand elle aime, et dans sa générosité, lorsque ce qu'elle aime la quitte, elle lui envoie quelque précieuse image d'elle-même, qu'elle sépare d'elle-même.

Ophélia, *chantant:*

Ils le portèrent à découvert sur sa bière;
Hey nonny, nonny, nonny, hey nonny;
Et sur sa tombe coulèrent bien des larmes....

Portez-vous bien, ma colombe!

Laertes. — Si tu avais ta raison, et si tu me poussais à la vengeance, tu ne pourrais m'émouvoir autant que tu le fais.

Ophélia, *chantant:*

Vous pouvez lui chanter, en bas, en bas,
Si vous l'appelez un homme d'en bas.

Comme le refrain est bien à sa place là! C'est l'histoire de l'intendant perfide qui enleva la fille de son maître.

Laertes. — Ces riens en disent plus que des choses sensées.

Ophélia. — Voici du romarin, c'est pour le souvenir. (*Elle chante.*)

Je vous en prie, mon amour, souvenez-vous :

et voilà des pensées, c'est pour la réflexion.

LAERTES. — De la logique dans la folie! les pensées et le souvenir ont été associés à leurs vrais emblèmes.

OPHÉLIA. — Voici du fenouil pour vous et des colombines: voici de la rue pour vous, et en voilà un peu pour moi: nous pourrons l'appeler les dimanches l'herbe de grâce : oh! vous devrez porter votre rue avec un sentiment un peu différent du mien. Voici une marguerite : — j'aurais voulu vous donner quelques violettes, mais elles se sont toutes flétries lorsque mon père est mort : — on dit qu'il a fait une bonne fin. (*Elle chante.*)

Car le bon gentil Robin fait toute ma joie.

LAERTES. — Pensée et affliction, passion, enfer lui-même, elle revêt tout cela de grâce et de gentillesse.

OPHÉLIA, *chantant :*

Et ne reviendra-t-il pas?
Et ne reviendra-t-il pas?
Non, non, il est mort.
Vas toi-même à ton lit de mort,
Il ne reviendra jamais.

Sa barbe était blanche comme neige,
Et ses cheveux roux comme chanvre;
Il est parti, il est parti,
Et c'est en vain que nous gémissons :
Dieu ait en pitié son âme!

Ainsi que toutes les âmes chrétiennes, j'en prie Dieu. Dieu soit avec vous. (*Elle sort.*)

LAERTES. — Voyez-vous cela, ô mon Dieu?

LE ROI. — Laertes, je dois communier avec votre douleur, ou vous me faites injustice. Retirons-nous à part seulement, et faites choix de ceux de vos sages amis que vous voudrez; ils entendront et jugeront entre vous et moi: s'ils nous découvrent impliqué dans ce malheur directement, ou indirectement, nous consentons à vous donner en compensation notre royaume, notre couronne, notre vie, et tout ce que nous appelons nôtre; mais si cela n'est pas, contentez-vous de nous prêter votre patience, et nous travaillerons de concert avec votre âme pour lui donner toute due satisfaction.

LAERTES. — Soit : son genre de mort, ses funérailles obscures, cette absence de trophée, de glaive, d'écusson sur ses restes, cette omission de tout noble rite et de toute démonstration officielle, tout cela me crie, à se faire entendre de la terre au ciel, que je dois demander compte de ce qui s'est passé.

LE ROI. — Et compte vous sera rendu; et que la hache de la justice tombe là où se trouvera l'offense. Je vous en prie, venez avec moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Un autre appartement dans le château.

Entrent HORATIO *et* UN SERVITEUR.

HORATIO. — Quels sont les hommes qui veulent me parler?

LE SERVITEUR. — Des marins, Monsieur : ils disent qu'ils ont des lettres pour vous.

HORATIO. — Faites-les entrer. (*Sort le serviteur.*) Je ne sais de quelle partie du monde peuvent me venir des compliments, si ce n'est de la part du seigneur Hamlet.

Entrent DES MARINS.

PREMIER MARIN. — Dieu vous bénisse, Monsieur.

HORATIO. — Qu'il te bénisse aussi.

PREMIER MARIN. — C'est ce qu'il fera, Monsieur, si tel est son bon plaisir. Voici une lettre pour vous, Monsieur; elle vient de l'ambassadeur qui se rendait en Angleterre, si votre nom est Horatio, comme je me le suis laissé dire.

HORATIO, *lisant.* — « Horatio, lorsque tu auras parcouru cette lettre, donne à ces gens les moyens d'approcher le roi; ils ont des lettres pour lui. Nous n'étions pas en mer depuis deux jours, qu'un navire pirate fortement armé en guerre nous a donné la chasse. Comme nous nous sommes trouvés trop courts de voiles, force nous a été de faire appel à notre valeur; le grappin jeté, je me suis élancé à l'abordage; mais en un instant ils ont eu balayé notre vaisseau, si bien que je suis resté seul leur prisonnier. Ils ont agi avec moi comme des voleurs cléments; mais ils savaient ce qu'ils faisaient; je leur dois pour cela un bon service en retour. Qu'on remette au roi les lettres que j'ai envoyées, et rends-toi auprès de moi avec autant de promptitude que tu en mettrais à fuir la mort. J'ai à communiquer à ton

oreille des paroles qui te frapperont de mutisme, et cependant elles seront trop faibles encore pour l'importance des choses qu'elles doivent exprimer. Ces bonnes gens te conduiront où je suis. Rosencrantz et Guildenstern continuent leur route pour l'Angleterre : j'ai beaucoup de choses à te dire sur eux. Adieu. Celui que tu sais tout à toi, Hamlet. » Venez, je vais vous donner moyen de remettre ces lettres ; et faites aussi vite que possible, afin que vous me conduisiez vers celui qui vous les a remises. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Un autre appartement dans le château.

Entrent LE ROI *et* LAERTES.

Le roi. — Maintenant votre conscience doit me donner acquit, et votre cœur doit m'accepter comme ami, puisque vous avez entendu, et cela d'une oreille bien ouverte, que celui qui a tué votre noble père poursuivait aussi ma vie.

Laertes. — Cela est très-apparent ; mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas procédé contre ces actes criminels au premier chef s'il en fut, alors que vous y étiez essentiellement invité par votre sécurité, votre sagesse, tout enfin.

Le roi. — Oh ! pour deux raisons particulières, qui vous sembleront peut-être très-pusillanimes, mais qui pour moi sont très-fortes. La reine, sa mère, vit presque de le contempler, et pour ce qui est de moi, — c'est peut-être ma vertu, peut-être ma malédiction, — elle est tellement associée à ma vie et à mon âme, que de même que l'étoile ne se meut que dans sa sphère, je ne puis rien que ce qu'elle veut. L'autre motif pour lequel je n'ai pu rendre de compte public, c'est le grand amour que lui porte la foule ; pareille à la source qui change le bois en pierre, en trempant ses fautes dans son affection, elle aurait changé ses fers en ornements ; en sorte que mes flèches, d'un bois trop léger pour un vent si fort, seraient retournées vers mon arc et n'auraient pas atteint le but que j'aurais visé.

Laertes. — Et de la sorte il me faut avoir perdu un noble père ! et une sœur dont je puis dire, s'il est utile de décerner mes louanges à ce qui n'est plus, que son mérite et ses perfections pouvaient défier la comparaison avec les dons de toute personne de ce temps-ci, aura été poussée à la folie par le désespoir ! — mais ma vengeance viendra.

Le roi. — N'allez pas perdre le sommeil pour cela : vous pouvez bien croire que nous ne sommes pas faits d'une substance si molle et si plate, que nous laissions le danger nous tirer la barbe, en considérant la chose comme une plaisanterie. Vous en entendrez sous peu davantage : j'aimais votre père et je m'aime moi-même ; et cela vous aidera, j'espère, à imaginer....

Entre un messager.

Le roi. — Eh bien ! quelles nouvelles ?

Le messager. — Des lettres d'Hamlet, Monseigneur : celle-ci pour Votre Majesté ; celle-là pour la reine.

Le roi. — De la part d'Hamlet ! Qui les a portées ?

Le messager. — Des matelots, dit-on, Monseigneur : je ne les ai pas vus. Ces lettres m'ont été remises par Claudio ; il les a reçues de la personne qui les avait accompagnés.

Le roi. — Laertes, vous en entendrez la lecture. — Laissez-nous. (*Sort le messager.*) (*Il lit.*) « Très-haut et très-puissant, vous saurez que me voici jeté nu dans votre royaume. Demain je vous demanderai la permission de contempler votre royal visage : alors, après vous avoir d'abord demandé pardon, je vous raconterai les circonstances de mon soudain et très-étrange retour. Hamlet. » Qu'est-ce que cela peut signifier ? Tous les autres sont-ils revenus ? ou bien est-ce quelque mensonge, et n'y a-t-il rien de pareil ?

Laertes. — Connaissez-vous l'écriture ?

Le roi. — C'est celle d'Hamlet : — « *Nu* » — et dans un *post-scriptum*, il dit « *seul !* » Pouvez-vous me donner un conseil ?

Laertes. — Je me perds dans cette énigme, Monseigneur. Mais qu'il vienne ; cela réchauffe mon cœur malade de songer que je vivrai pour lui dire à ses dents : « Voilà ce que tu as fait ! »

Le roi. — S'il en est ainsi, Laertes, — et comment n'en serait-il pas ainsi ? comment en serait-il autrement ? — voulez-vous vous laisser guider par moi ?

Laertes. — Oui, Monseigneur, pourvu que vous ne me guidiez pas de manière à m'imposer la paix.

Le roi. — C'est ta propre paix, à toi, que je veux te donner. S'il est à cette heure revenu, ayant



LE ROI. Et par une botte habile, faites-lui payer la mort de votre père.
LAERTES. Je le ferai, et dans ce but, j'empoisonnerai mon épée.

(Acte IV, sc. VII.)

échappé à son voyage et sans intention de le recommencer, je saurai l'amener à un exploit, maintenant arrêté dans ma pensée, sous lequel il ne peut que succomber; en sorte que sa mort ne soulèvera pas le plus petit murmure de blâme, et que sa mère elle-même absoudra le complot et l'appellera accident.

Laertes. — Monseigneur, je me laisserai diriger par vous, surtout si vous pouvez arranger votre projet de telle sorte que j'en sois l'instrument.

Le roi. — Cela se trouve à merveille. Depuis votre voyage on vous a beaucoup vanté, et cela en présence d'Hamlet, pour un talent dans lequel vous brillez, dit-on: toute la somme de vos mérites réunis n'a pas excité chez lui autant d'envie que ce seul talent, et cependant il est à mon avis de l'ordre le moins élevé.

Laertes. — Quel est ce talent, Monseigneur?

Le roi. — Oh, un simple ruban au chapeau de la jeunesse, mais qui lui est nécessaire cependant; car la parure riante et négligée qu'elle porte convient aussi bien à la jeunesse, que conviennent à l'âge mûr ses robes et ses fourrures, insignes de santé et de gravité. Il y a deux mois, un gentilhomme de Normandie était ici; — j'ai vu de mes yeux les Français et j'ai servi contre eux; ils sont bons cavaliers : mais ce galant homme avait de la sorcellerie dans son équitation; il prenait racine sur sa selle; il faisait exécuter à son cheval de si merveilleux manéges, qu'on aurait dit qu'il était incorporé à sa brave bête, et qu'ils faisaient les deux moitiés d'une seule créature : il battait à ce point mon imagination, que tout ce que j'avais pu concevoir de manéges et de tours d'adresse, était dépassé par ce qu'il exécutait.

Laertes. — C'était un Normand?

Le roi. — Un Normand.

Laertes. — Lamond, sur ma vie.

Le roi. — Lui-même.

Laertes. — Je le connais bien; il est vraiment le joyau et la perle de toute la nation.

Le roi. — Il parla de vous, et nous fit un rapport si élogieux de votre art et de votre habitude de l'escrime, et spécialement de votre talent à la rapière, qu'il finit par s'écrier que si on pouvait vous trouver un adversaire digne de vous, votre assaut serait vraiment chose à voir : les escrimeurs de leur nation, jura-t-il, n'avaient ni vivacité d attaque, ni garde, ni œil, quand ils luttaient avec vous. Ce rapport, Monsieur, gonfla tellement Hamlet d'envie qu'il ne put s'empêcher de souhaiter et de demander que vous revinssiez aussitôt pour faire assaut avec lui. Maintenant cela nous permet....

Laertes. — Quoi, Monseigneur?

Le roi. — Laertes, votre père vous était-il cher? ou n'êtes-vous que la peinture d'un chagrin, une face et pas de cœur?

Laertes. — Pourquoi demandez-vous cela?

Le roi. — Ce n'est pas parce que je pense que vous n'aimiez pas votre père; mais parce que je sais que l'amour a eu son commencement dans le temps, et que je vois le temps aux heures d'épreuves décisives en modifier le feu et l'étincelle. Au sein même de la flamme de l'amour brûle une sorte de mèche ou de lumignon qui l'obscurcira; il n'y a rien d'ailleurs qui soit toujours au même degré d'excellence; car le bien croissant outre mesure, meurt de sa trop grande plénitude : ce que nous voudrions faire, nous devrions le faire au moment où nous le voudrions; car ce *voudrions* change, et contient autant de modifications et de délais qu'il y a de langues, de mains, et d'accidents; et à son tour ce *devrions* est comme un soupir prodigue qui épuise en soulageant. Mais pour en revenir au vif de notre ulcère : — Hamlet revient : qu'entreprendriez-vous volontiers pour vous montrer le fils de votre père en acte plus qu'en paroles?

Laertes. — J'irais jusqu'à lui couper la gorge dans l'église.

Le roi. — Nul lieu, en vérité, ne devrait protéger le meurtre; la vengeance ne devrait pas trouver de barrières. Mais, mon bon Laertes, si vous voulez faire cela, restez étroitement enfermé dans votre chambre. Une fois de retour, Hamlet saura que vous êtes revenu; nous donnerons le mot à des gens qui loueront votre supériorité à l'escrime, et qui passeront un double vernis sur les éloges que le Français vous a donnés; bref, nous ferons si bien que nous vous mettrons en présence et que nous engagerons des paris sur vos têtes : lui qui ira de franc jeu, sans arrière-pensée, et libre de tout soupçon, n'examinera pas les fleurets; de sorte que vous pourrez aisément, ou avec un peu d'adresse, choisir un fleuret non moucheté, et par une botte habile lui faire payer la mort de votre père.

Laertes. — Je le ferai, et dans ce but, j'empoisonnerai mon épée. J'ai acheté d'un empirique une essence si mortelle, que si vous y

trempez un couteau, et que ce couteau tire un peu de sang, il n'est pas de remède si rare, fût-il extrait de tous les simples qui sous la lune ont vertu médicinale, capable de sauver de la mort l'individu qui est seulement égratigné : j'oindrai ma pointe de ce poison, en sorte que si je le touche légèrement, ce sera la mort.

Le roi. — Pensons plus amplement à cette affaire; méditons soigneusement l'occasion et les moyens qui peuvent le mieux faire réussir notre projet : s'il échouait, et que notre plan vînt à se révéler par une mauvaise exécution, il vaudrait mieux ne pas l'avoir essayé : en conséquence, par derrière ce projet, nous devons en tenir en réserve un second qui puisse toucher droit, si celui-là fait long feu. Doucement ! — voyons un peu : — nous établirons un pari solennel sur vos forces respectives à l'escrime.... — Ah! je tiens mon projet! — Lorsque par suite de la vivacité de l'action vous serez échauffés et altérés, — et ayez soin de pousser vivement vos bottes à cette fin, — s'il demande à boire, je lui ferai présenter une coupe préparée pour l'occasion, et s'il y trempe seulement les lèvres, nous aurons atteint notre but, dans le cas où il aurait eu la chance d'échapper à votre estocade empoisonnée.

Entre LA REINE.

Le roi. — Qu'y a-t-il, aimable reine?

La reine. — On peut dire qu'un malheur marche sur les talons de celui qui le précède, tant ils se suivent de près : — votre sœur s'est noyée, Laertes.

Laertes. — *Noyée !* Oh, où cela?

La reine. — Près d'un cours d'eau, il y a un saule qui mire ses feuilles blanchâtres à la glace de l'onde; c'est là qu'elle s'est rendue avec des guirlandes fantasques composées de renoncules, d'orties, de marguerites, et de ces longues fleurs pourprées que nos bergers au langage indécent nomment d'un nom plus grossier, mais que nos chastes vierges appellent doigts de morts : pendant qu'elle grimpait à ce saule pour accrocher à ses rameaux pendants sa couronne d'herbes fleuries, une branche envieuse s'est cassée, et alors, elle et ses trophées de verdure sont tombés dans le courant. Ses vêtements se sont déployés sur la surface de l'eau, et ils l'ont soutenue un instant pareille à une sirène : pendant ce temps-là elle chantait des fragments de vieux chants, comme une personne sans conscience de sa détresse, ou comme une créature native ou habitante de cet élément : mais il ne s'est pas écoulé longtemps avant que ses vêtements pesants de l'eau qu'ils avaient bue arrachassent la pauvre malheureuse à ses lais mélodieux pour la conduire à un tombeau de vase.

Laertes. — Hélas! elle est donc noyée, alors?

La reine. — Noyée, noyée.

Laertes. — Tu n'as déjà que trop d'eau, pauvre Ophélia, par conséquent je saurai retenir mes larmes : et cependant c'est notre instinct, la nature veut suivre sa loi habituelle, que la fausse honte en dise ce qu'elle voudra : lorsque ces larmes auront cessé, tout ce qu'il y a de la femme en moi sera épuisé. Adieu, Monseigneur; j'ai des paroles de feu qui jailliraient volontiers en flammes, n'était que cette sotte douleur les éteint. (*Il sort.*)

Le roi. — Suivons-le, Gertrude. Combien j'avais eu à faire pour calmer sa rage! Maintenant, je le crains, cet événement va la réveiller; par conséquent, suivons-le. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un cimetière.

Entrent DEUX FOSSOYEURS *avec des bêches, etc.*

PREMIER FOSSOYEUR. — Est-ce qu'elle doit être ensevelie en terre chrétienne, celle qui volontairement est allée au-devant de son propre salut?

SECOND FOSSOYEUR. — Je te dis que oui, et par conséquent creuse sa fosse immédiatement; le *coroner* a fait son enquête et a reconnu qu'elle devait recevoir une sépulture chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR. — Comment cela se peut-il, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant?

SECOND FOSSOYEUR. — Eh bien, c'est comme cela que la chose s'est passée, on l'a reconnu.

PREMIER FOSSOYEUR. — Cela doit être *se offendendo;* il ne se peut pas qu'il en soit autrement. En effet voici le point : si je me noie à bon escient, cela suppose un acte : or un acte a trois branches; c'est-à-dire, agir, faire et accomplir : *adonc*, elle s'est noyée à bon escient.

SECOND FOSSOYEUR. — Oui, mais entendez-vous, fossoyeur, mon bonhomme....

PREMIER FOSSOYEUR. — Laissez-moi parler. Voici l'eau; bon : voilà l'homme; bon : si l'homme va vers cette eau et se noie, c'est lui qui se noie, qu'il l'ait ou non voulu, puisqu'il est allé la trouver, remarquez bien cela; mais si l'eau vient à lui, et le noie, il ne se noie pas lui-même : *adonc* celui qui n'est pas coupable de sa propre mort n'abrége pas sa propre vie.

SECOND FOSSOYEUR. — Mais est-ce la loi?

PREMIER FOSSOYEUR. — Oui, pardi, c'est la loi, la loi de l'enquête par le *coroner*.

SECOND FOSSOYEUR. — Voulez-vous que je vous dise là-dessus la vérité? Si ça n'avait pas été une Demoiselle noble, elle n'aurait pas eu de sépulture chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR. — Parbleu, tu dis le fin mot, et c'est d'autant plus pitié que les grands aient dans ce monde permission de se pendre et de se noyer plus que leurs simples frères chrétiens. — Avance ici, ma bêche. Il n'y a pas de plus anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs; ils suivent la profession d'Adam.

SECOND FOSSOYEUR. — Était-il gentilhomme?

PREMIER FOSSOYEUR. — Il est le premier qui ait jamais porté des armes.

SECOND FOSSOYEUR. — Comment! il n'en avait aucune!

PREMIER FOSSOYEUR. — Quoi! est ce que tu es un païen? comment comprends-tu l'Écriture? L'Écriture dit qu'Adam piocha : pouvait-il piocher sans nos armes? Je vais te poser une autre question : si tu ne me réponds pas juste, confesse que tu es....

SECOND FOSSOYEUR. — Marche.

PREMIER FOSSOYEUR. — Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le charpentier?

SECOND FOSSOYEUR. — Le constructeur de potences, car cette charpente survit à mille locataires.

PREMIER FOSSOYEUR. — J'aime bien ta réponse, sur ma bonne foi; la potence est bien : mais comment est-elle bien? Elle est bien pour ceux qui font mal : maintenant tu fais mal de dire que la potence est bâtie plus solidement que l'église; *adonc* la potence pourrait fort bien t'aller. Allons, cherche encore.

SECOND FOSSOYEUR. — Qui bâtit plus solidement qu'un maçon, un constructeur de navires, ou un charpentier?

PREMIER FOSSOYEUR. — Oui, dis-moi cela, et puis dételle.

SECOND FOSSOYEUR. — Pardi, maintenant je puis le dire.

PREMIER FOSSOYEUR. — Dis-le.

SECOND FOSSOYEUR. — Par la messe, je ne puis le dire.



Second fossoyeur. Qui bâtit plus solidement qu'un maçon, un constructeur de navires, ou un charpentier?
Premier fossoyeur. Oui, dis-moi cela, et puis dételle (Acte V, sc. i.)

Entrent HAMLET *et* HORATIO *à distance.*

Premier fossoyeur. — Ne tracasse plus ta cervelle de cela, car votre âne stupide ne changera point son pas parce que vous le battrez; et la première fois qu'on vous posera cette question, répondez, *c'est un fossoyeur*, — les maisons qu'il bâtit durent jusqu'au jour du jugement. Allons, va-t'en chez Vaughan, et porte-moi un verre de liqueur. (*Sort le second fossoyeur.*)

Premier fossoyeur, *chantant pendant qu'il pioche :*

Dans la jeunesse, quand j'aimais, j'aimais,
Il me semblait que c'était très-doux
Pour passer, oh, le temps; car, oh, *à ma convenance*,
Oh, il me semblait que rien n'était bon (*a*).

Hamlet. — Est-ce que ce gaillard n'a aucun sentiment de ce qu'il fait qu'il chante en creusant une fosse?

Horatio. — L'habitude a fait pour lui de cette occupation un métier facile.

Hamlet. — C'est précisément cela : la main qui travaille peu est celle qui a le tact le plus délicat.

Premier fossoyeur, *chantant :*

Mais l'âge avec ses pas furtifs
M'a saisi avec sa griffe,
Et m'a voituré *dedans* la terre,
Comme si jeune je n'avais pas été.
(*Il fait sauter un crâne.*)

Hamlet. — Ce crâne contenait une langue et

(*a*) Le fossoyeur écorche ici à tort et à travers le premier couplet d'une mélancolique romance de Lord Vaux. Les autres couplets qu'il chante, également empruntés à cette romance, respectent un peu plus le texte.

pouvait chanter autrefois : comme ce drôle vous le fait rouler à terre, ni plus ni moins que si c'était la mâchoire de Caïn qui commit le premier meurtre! C'était peut-être la caboche d'un politique, ce crâne que cet âne traite avec ce sans gêne, d'un homme qui croyait pouvoir jouer Dieu; n'est-ce pas possible?

Horatio. — Très-possible, Monseigneur.

Hamlet. — Ou bien le crâne d'un courtisan qui pouvait dire « bonjour, mon doux Seigneur! comment vas-tu, mon bon Seigneur? » C'était peut-être le crâne de Monseigneur un tel qui faisait l'éloge du cheval de Monseigneur un tel autre, lorsqu'il avait l'intention de le lui mendier; n'est-ce pas possible?

Horatio. — Oui, Monseigneur.

Hamlet. — Parbleu! c'est tout à fait cela : et maintenant le voilà la propriété de Madame de la Vermine, sans mâchoire, et frappé sur le museau par la bêche d'un fossoyeur : voici un beau changement, si nous avions l'esprit de le voir. Ces os ont donc coûté bien peu de peine à former, qu'ils ne sont bons que pour jouer aux quilles? Les miens me font mal d'y penser.

Premier fossoyeur, *chantant :*

Une pioche, et une bêche, une bêche,
Et un linceul pour l'envelopper;
Oh! et une fosse d'argile :
Voilà tout ce qu'il faut à un tel hôte.

(*Il fait sauter un autre crâne.*)

Hamlet. — En voici un autre : pourquoi ne serait-ce pas le crâne d'un légiste? Où sont ses subtilités maintenant, ses distinctions, ses espèces, ses conclusions, et ses finesses? Pourquoi permet-il que ce grossier drôle lui frappe sur la caboche avec une sale pelle, et ne lui intente-t-il pas une action pour voies de fait? Hum! ce compère fut peut-être en son temps un grand acheteur de terres, avec ses statuts, ses reconnaissances, ses transferts, ses doubles garanties, ses recouvrances. Est-ce là le transfert de ses transferts de rentes et la recouvrance de ses recouvrances d'avoir sa jolie caboche pleine de jolie terre boueuse? Est-ce que ses doubles garanties ne lui garantissent pas autre chose de ses acquisitions que la double possession en longueur et en largeur d'un espace grand comme une couple de rôles de légistes? Les titres de ses propriétés tiendraient à peine dans cette boîte; est-ce que le propriétaire lui-même ne peut en avoir davantage, eh?

Horatio. — Pas un pouce de plus, Monseigneur.

Hamlet. — Est-ce que le parchemin n'est pas fait de peaux de moutons?

Horatio. — Oui, Monseigneur, et de peaux de veau aussi.

Hamlet. — Ce sont des moutons et des veaux, ceux qui cherchent assurance dans ces parchemins-là. Je vais parler à ce camarade. A qui cette fosse, Monsieur?

Le fossoyeur. — A moi, Monsieur. (*Il chante.*)

Oh! une fosse d'argile,
C'est tout ce qu'il faut à un tel hôte.

Hamlet. — Je crois qu'elle est vraiment à toi, car tu y es enfoncé.

Premier fossoyeur. — Vous vous enfoncez à son sujet, Monsieur, et par conséquent elle n'est pas à vous; mais moi je ne m'enfonce pas, et cependant elle est à moi.

Hamlet. — Tu t'enfonces en disant qu'elle est à toi parce que tu es dedans : elle est pour le mort et non pour le vivant; par conséquent tu mens.

Premier fossoyeur. — Voilà un démenti bien vivant, lui, Monsieur; il a la force de s'en retourner de moi à vous.

Hamlet. — Pour quel homme creuses-tu cette fosse?

Premier fossoyeur. — Pour aucun homme, Monsieur.

Hamlet. — Pour quelle femme alors?

Premier fossoyeur. — Ce n'est pas davantage pour une femme.

Hamlet. — Qui doit y être enseveli?

Premier fossoyeur. — Quelqu'un qui fut une femme, Monsieur; mais que son âme repose en paix, elle est morte.

Hamlet. — Comme ce drôle est précis! Nous allons être obligés de lui parler le dictionnaire à la main, ou bien il va nous battre au combat de l'équivoque. Par le Seigneur, Horatio, c'est une observation que j'ai faite dans ces trois dernières années : cette époque-ci est devenue vétilleuse au point que l'orteil du paysan s'approche assez du talon du courtisan pour écorcher ses engelures. — Depuis combien de temps es-tu fossoyeur?

Premier fossoyeur. — Pour compter bien exactement et à partir du premier jour, je commençai ce métier le jour où notre feu roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.—Combien y a-t-il depuis cette époque?

PREMIER FOSSOYEUR. — Ne pouvez-vous dire cela? le premier imbécile venu peut dire cela : ce fut le jour même où naquit le jeune Hamlet, — celui qui était fou et qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET. — Oui, pardi, et pourquoi a-t-il été envoyé en Angleterre?

PREMIER FOSSOYEUR. — Parbleu, parce qu'il était fou; il y recouvrera son bon sens, et s'il ne le fait pas, cela ne fera pas grand'chose là-bas.

HAMLET. — Pourquoi?

PREMIER FOSSOYEUR. — On ne s'en apercevra pas dans ce pays-là; tous les hommes y sont aussi fous que lui.

HAMLET. — Comment est-il devenu fou?

PREMIER FOSSOYEUR. — Très-singulièrement, dit-on.

HAMLET. — Et de quelle façon singulière?

PREMIER FOSSOYEUR. — Ma foi, en perdant son bon sens.

HAMLET. — Sur quel terrain l'a-t-il perdu?

PREMIER FOSSOYEUR. — Pardi, ici, en Danemark : j'y ai été sacristain, homme fait et enfant, depuis trente ans.

HAMLET. — Combien de temps un homme déposé en terre met-il à pourrir?

PREMIER FOSSOYEUR. — Ma foi, s'il n'est pas pourri avant de mourir, — car nous avons au jour d'aujourd'hui beaucoup de ces cadavres vérolés qui peuvent à peine supporter l'enterrement, — il vous mettra quelque huit ou neuf ans à pourrir : un tanneur va vous mettre neuf ans.

HAMLET. — Pourquoi lui plus qu'un autre?

PREMIER FOSSOYEUR. — Parbleu, M. nsieur, sa peau est si bien tannée par son métier, qu'il reste beaucoup plus longtemps impénétrable à l'eau; et l'eau, voyez-vous, est un âcre dissolvant de vos putassiers de corps morts. Tenez, voici un crâne; ce crâne a été mis en terre il y a vingt-trois ans.

HAMLET. — A qui appartenait-il?

PREMIER FOSSOYEUR. — C'était celui d'un camarade bien fou : à qui pensez-vous qu'il appartenait?

HAMLET. — Vraiment, je l'ignore.

PREMIER FOSSOYEUR. — C'était un coquin bien fou, peste soit de lui! il me versa une fois sur la tête un flacon de vin du Rhin. Ce crâne, Monsieur, ce crâne que vous voyez là, Monsieur, était le crâne d'Yorik, le bouffon du roi.

HAMLET. — Ce crâne-ci?

PREMIER FOSSOYEUR. — Celui-là même.

HAMLET. — Laisse-moi voir. (*Il prend le crâne.*) Hélas, pauvre Yorik! Je l'ai connu, Horatio; c'était un garçon d'un esprit de plaisanterie infini, d'une fantaisie excellente : il m'a porté mille fois sur son dos; et maintenant comme il fait horreur à mon imagination! ma gorge s'en soulève. Là pendaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont vos quolibets à cette heure? vos gambades? vos chansons? vos éclairs de facéties qui soulevaient dans toute la table une tempête de rires? Il ne vous reste pas une seule plaisanterie pour vous moquer de votre propre grimace? vous voilà tout à fait bouche muette? Allez maintenant dans la chambre de Madame, et dites-lui que quand bien même elle se mettrait un pouce de peinture, elle devra en venir à ce visage-là; faites-la rire en lui disant cela. — Horatio, dis-moi une chose, je t'en prie?

HORATIO. — Quoi, Monseigneur?

HAMLET. — Crois-tu qu'Alexandre avait cette physionomie en terre?

HORATIO. — Exactement la même.

HAMLET. — Et qu'il puait ainsi? pouah! (*Il pose le crâne.*)

HORATIO. — Absolument ainsi, Monseigneur.

HAMLET. — A quels bas usages nous pouvons retourner, Horatio! notre imagination ne peut-elle aisément suivre le voyage de la noble poussière d'Alexandre, jusqu'à ce qu'elle la trouve bouchant la bonde d'une barrique?

HORATIO. — Ce serait observer avec trop de subtilité, qu'observer ainsi.

HAMLET. — Non, ma foi; pas le moins du monde; mais en suivant ses pérégrinations avec une observation qui respecte la vraisemblance, voici à quoi nous arrivons : Alexandre mourut, Alexandre fut enterré, Alexandre retourna en poussière; la poussière est de la terre, de la terre nous tirons l'argile, et pourquoi cette argile en laquelle il fut converti, ne serait-elle pas employée à fermer un baril de bière? L'impérial César, mort et retourné en terre glaise, bouche peut-être un trou pour nous préserver du vent : oh! dire que cette poignée de terre qui tenait le monde sous son obéissance, rapièce peut-être un mur pour fermer passage à la bise d'hiver! Mais doucement! mais doucement! mettons-nous de côté : voici venir le roi, la reine, les courtisans. Qui donc accompagnent-ils à sa dernière demeure? pour qui ces funérailles ainsi mutilées? Cela indique que le mort qu'ils suivent attenta à sa propre

vie d'une main désespérée : c'était quelqu'un de condition. Effaçons-nous un instant, et observons. (*Il se retire avec Horatio.*)

Entrent en procession DES PRÊTRES, *puis le corps d'*OPHÉLIA *suivi par* LAERTES *et des pleureurs*, LE ROI, LA REINE, *leurs suites*, *etc.*

LAERTES. — Quelle cérémonie reste-t-il à faire?

HAMLET. — C'est Laertes, un très-noble jeune homme : attention.

LAERTES. — Quelle cérémonie reste-t-il à faire?

PREMIER PRÊTRE. — Ses obsèques ont été célébrées aussi amplement que nous en avions latitude : sa mort était douteuse, et si un ordre puissant ne nous avait pas fait sauter par-dessus la coutume, elle aurait habité en terre profane jusqu'à la trompette du dernier jour; en place de prières charitables, on aurait jeté sur elle des graviers, des cailloux et des pierres : cependant on lui a conservé ses couronnes de vierge, ses fleurs de jeune fille, et on lui a accordé d'être conduite à sa dernière demeure et enterrée au son des cloches.

LAERTES. — Est-ce qu'on ne peut faire rien d'autre?

PREMIER PRÊTRE. — *Rien d'autre!* mais nous profanerions le service des morts si nous chantions un *Requiem* ou toute autre de ces prières implorant le repos qu'on chante pour les âmes qui sont parties en paix.

LAERTES. — Déposez-la dans la terre, et puissent de sa belle chair sans souillure naître des violettes! Je te le dis, prêtre grossier, ma sœur sera un ange dans le ciel, tandis que toi tu seras hurlant en enfer.

HAMLET. — Quoi! la belle Ophélia!

LA REINE. — Des choses gracieuses à cette grâce! adieu! (*Elle répand des fleurs sur le cercueil.*) J'espérais que tu serais la femme de mon Hamlet; c'était ton lit nuptial que je me croyais appelée à orner, douce vierge, et non pas ta tombe à semer de fleurs.

LAERTES. — Oh! qu'un triple malheur tombe trois fois décuple sur la tête maudite de celui dont l'acte scélérat te priva de ta très-charmante raison! Retenez la terre un instant jusqu'à ce que je l'aie serrée une fois encore dans mes bras. (*Il saute dans la fosse.*) Maintenant, entassez votre poussière sur le vivant et la morte jusqu'à ce que vous ayez fait de cette plaine une montagne capable de dominer le vieux Pélion ou la cime céleste de l'Olympe à la crête bleue.

HAMLET, *s'avançant.* — Quel est-il celui dont le chagrin s'exprime avec une telle emphase? celui dont la douleur se répand en phrases capables de conjurer les étoiles errantes, et de les faire s'arrêter immobiles comme des auditeurs frappés d'étonnement? Me voici, moi, Hamlet le Danois! (*Il saute dans la fosse.*)

LAERTES. — Le diable prenne ton âme! (*Il le saisit à bras le corps.*)

HAMLET. — Ta prière est mauvaise. Je t'en prie, retire tes doigts de ma gorge; car bien que je ne sois pas emporté et prompt dans ma colère, j'ai pourtant en moi quelque chose de dangereux que je conseille à ta prudence de craindre : à bas ta main!

LE ROI. — Séparez-les!

LA REINE. — Hamlet, Hamlet!

HORATIO. — Mon bon Seigneur, soyez calme. (*Les assistants les séparent, et ils sortent de la fosse.*)

HAMLET. — Parbleu, je combattrai avec lui pour ce motif tant que mes paupières pourront se mouvoir.

LA REINE. — O mon fils! quel motif?

HAMLET. — J'aimais Ophélia; quarante mille frères ne pourraient, avec toute la masse de leurs amours, faire la somme du mien. — Que ferais-tu pour elle?

LE ROI. — Oh, il est fou, Laertes.

LA REINE. — Pour l'amour de Dieu, prenez garde à lui.

HAMLET. — Allons, montre-moi ce que tu peux faire. Peux-tu pleurer? peux-tu combattre? peux-tu jeûner? peux-tu te mettre en pièces toi-même? peux-tu boire du vinaigre? manger un crocodile? je le ferai. Es-tu venu ici pour pleurnicher? pour me braver en sautant dans sa fosse? Fais-toi enterrer vivant avec elle, et j'en ferai autant; et si tu babilles de montagnes, qu'on entasse sur nous des millions d'acres jusqu'à ce que notre terre, allant roussir sa tête à la zone enflammée, fasse paraître l'Ossa comme une verrue! Parbleu, si tu fais de grandes phrases, je puis déclamer aussi bien que toi.

LA REINE. — Ceci est pure folie : son accès va durer ainsi un instant; et puis son silence va s'absorber dans la rêverie, patient comme la tourterelle au moment où elle attend que ses jumeaux au duvet d'or brisent leur coquille.

HAMLET. — Entendez-vous, Monsieur; pour quelle raison me traitez-vous ainsi? Je vous ai toujours aimé : mais peu importe; qu'Hercule



PREMIER FOSSOYEUR. Ce crâne, Monsieur, ce crâne que vous voyez là était le crâne d'Yorik, le bouffon du roi.
HAMLET. Ce crâne-ci?
PREMIER FOSSOYEUR. Celui-là même.
HAMLET. Laisse-moi le voir. (Acte V, sc. I.)

lui-même fasse ce qu'il pourra, le chat miaulera et le chien aura son jour. (*Il sort.*)

Le roi. — Je vous en prie, mon bon Horatio, veillez sur lui. (*Sort Horatio.*) (*A Laertes.*) Que notre conversation de la nuit dernière vous fasse prendre patience; nous allons amener l'affaire à une crise immédiate. — Ma bonne Gertrude, faites un peu surveiller votre fils. — Cette tombe obtiendra un monument en chair et en os : bientôt nous retrouverons des heures calmes; jusqu'à ce moment procédons avec patience. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent HAMLET *et* HORATIO.

Hamlet. — Voilà pour cette affaire, Monsieur: maintenant voyons l'autre; — vous vous rappelez toutes les circonstances?

Horatio. — Si je me les rappelle, Monseigneur?

Hamlet. — Monsieur, il y avait dans mon cœur une sorte de combat qui ne voulait pas me laisser dormir : il me semblait que je souffrais plus que les mutins mis aux fers. Précipitamment, — et louée soit notre précipitation, car il faut que nous sachions que notre indiscrétion nous sert quelquefois bien alors que nos plans les plus caressés nous faussent promesse; et cela devrait nous apprendre qu'il y a une divinité qui donne à nos projets le résultat qu'il lui plaît, quel que soit le but que nous ayons arrêté,...

Horatio. — C'est très-certain.

Hamlet. — Je sors de ma cabine, ma chemise de marin roulée autour de moi, et je cherche à tâtons dans les ténèbres pour les découvrir : mes désirs sont exaucés; je mets la main sur leur paquet, et enfin je me retire de nouveau dans ma chambre : là, mes craintes parlant plus haut que mon éducation, je m'enhardis à décacheter leur grande commission; et qu'est-ce que j'y découvre, Horatio? — ô la royale scélératesse! — un ordre exprès de mort, lardé de toutes sortes de raisons important au salut du Danemark et de l'Angleterre aussi, le tout accompagné de l'évocation des diables et des fantômes qu'il fallait craindre, si je restais en vie : donc lecture faite de cet ordre, sans délai aucun, pas même celui qui était nécessaire pour aiguiser la hache, ma tête devait tomber.

Horatio. — Est-ce possible?

Hamlet. — Voici la commission; lis-la plus à loisir. Mais veux-tu savoir comment j'ai procédé?

Horatio. — Oui, je vous en prie.

Hamlet. — Me voyant ainsi pris dans un rets de scélératesse, je m'assieds, et avant même que le prologue de la méditation fût commencé, mon cerveau avait déjà trouvé son plan d'action : j'inventai une nouvelle commission; je l'écrivis d'une belle écriture : — autrefois je tenais pour chose vulgaire ce talent d'une belle écriture, et partageant là-dessus l'avis de nos hommes d'état, je faisais tous mes efforts pour le désapprendre; mais à ce moment-là, Monsieur, il me rendit un solide service; — veux-tu savoir la substance de ce que j'écrivis?

Horatio. — Oui, mon bon Seigneur.

Hamlet. — Une ardente prière de la part du roi, au nom de la fidélité que l'Angleterre lui devait comme tributaire, au nom de l'affection qui pouvait s'épanouir entre les deux royaumes comme le palmier, au nom de la paix qui pouvait à jamais porter sa couronne de moissons et servir de trait d'union entre leurs alliances, et nombre d'autres *au nom* de semblable importance, — la prière, dis-je, au vu et au su du contenu de ces lettres, d'avoir à faire mettre soudainement à mort les porteurs d'icelles, sans délai petit ou grand, sans même leur donner le temps de la confession.

Horatio. — Mais comment cet ordre fut-il scellé?

Hamlet. — Ah! c'est ici que s'est montrée la volonté du ciel. J'avais dans ma bourse le cachet de mon père qui était le modèle de ce sceau de Danemark : je pliai cet écrit sous la même forme que l'autre; j'y mis l'adresse; je lui imprimai le sceau; je le plaçai exactement en son lieu, en sorte que l'enfant substitué ne fut jamais reconnu. Maintenant, le jour suivant fut celui de notre combat de mer, et tu sais déjà ce qui en fut la suite.

Horatio. — En sorte que Rosencrantz et Guildenstern ont porté cet ordre-là?

Hamlet. — Ma foi, l'ami, ils ont accepté cet emploi avec empressement; ils n'inquiètent donc pas ma conscience; leur défaite est le résultat de leur propre complaisance : il est dangereux aux basses natures de s'entremettre entre les passes et les pointes cruelles des épées dirigées par la colère de puissants ennemis.

Horatio. — Vraiment, quel roi est celui-là !

Hamlet. — Ne juges-tu pas, dis-moi, que je suis autorisé en parfaite conscience à m'acquitter par le secours de ce bras envers l'homme qui a tué le roi mon père, fait une catin de ma mère, qui s'est fourré entre le trône et mes espérances, qui a jeté la ligne pour pêcher ma propre vie, et cela avec une fourberie pareille? et n'est-il pas damnable de laisser ce chancre de notre espèce commettre encore plus de mal?

Horatio. — Il ne se peut pas qu'il ne lui arrive bientôt d'Angleterre des nouvelles de l'issue qu'a eue cette affaire.

Hamlet. — Cela sera court : l'intervalle est à moi, et la vie d'un homme ne coûte pas à prendre plus que le temps de dire *un*. Mais je suis très-chagrin, mon bon Horatio, de m'être oublié moi-même avec Laertes; car dans l'image de ma cause je vois le portrait de la sienne : je veux conquérir sa bonne grâce : mais vraiment, l'emphase de sa douleur m'avait jeté dans une frénésie excessive.

Horatio. — Paix ! Qui vient ici ?

Entre OSRIC.

Osric. — Votre Seigneurie est la très-bienvenue à son heureux retour en Danemark.

Hamlet. — Mes humbles remercîments, Monsieur. (*A part, à Horatio.*) Connais-tu cette libellule ?

Horatio, *à part, à Hamlet.* — Non, mon bon Seigneur.

Hamlet, *à part, à Horatio.* — Tu n'en es que plus moral, car c'est un vice de le connaître. Il a beaucoup de terres, et fertiles; qu'une bête soit le roi des bêtes, et la table du roi sera sa mangeoire. C'est un choucas; mais, comme je te l'ai dit, pourvu d'une grande étendue de fange.

Osric. — Aimable Seigneur, si Votre Seigneurie était de loisir, je vous communiquerais une chose de la part de Sa Majesté.

Hamlet. — Je la recevrai, Monsieur, en toute diligence d'esprit. Employez votre bonnet à son véritable usage; il est fait pour la tête.

Osric. — Je remercie Votre Seigneurie, il fait très-chaud.

Hamlet. — Non, croyez-moi, il fait très-froid; le vent est au nord.

Osric. — Il fait assez froid, Monseigneur, c'est la vérité.

Hamlet. — Il me semble qu'il fait chaud et vraiment étouffant pour ma complexion....

Osric. — Excessivement, Monseigneur, il fait très-étouffant, — comme qui dirait, — je ne sais dire comment. Mais, Monseigneur, Sa Majesté m'a donné l'ordre de vous signifier qu'il a fait un gros pari sur votre tête : Seigneur, voilà l'affaire....

Hamlet. — Je vous en conjure, veuillez donc... (*Il s'avance pour lui mettre son chapeau.*)

Osric. — Non, sur ma bonne foi; c'est pour ma propre commodité, je vous assure. Seigneur, Laertes est nouvellement revenu à la cour : c'est, croyez-moi, un gentilhomme accompli, plein de talents aussi divers qu'excellents, d'une très-suave société et avec le plus grand air du monde : en vérité, pour parler de lui comme il convient, c'est la carte ou le calendrier de la noblesse, car vous trouvez en lui le *continent* de n'importe quelle région des belles manières qu'un gentilhomme puisse désirer connaître.

Hamlet. — Seigneur, sa définition ne souffre point en étant donnée par vous, bien que je sache que si on voulait l'inventorier en détail, le compte de ses qualités embrouillerait la mémoire, et que tout l'esprit du monde ne soufflerait que petit vent pour lutter avec la rapidité de ses voiles. Mais pour le louer avec vérité, je tiens son âme pour une marchandise de grand prix, et l'élixir de ses qualités est d'une telle rareté et d'une telle valeur, que pour le décrire fidèlement, il faut dire qu'il n'a de semblable que dans son miroir, et que quiconque voudrait suivre ses traces, serait son ombre et rien de plus.

Osric. — Votre Seigneurie parle de lui avec *infaillibilité.*

Hamlet. — Mais la *concernance* de votre affaire, Monsieur? Pourquoi essayons-nous d'envelopper le gentilhomme dans le tourbillon trop faible de nos éloges?

Osric. — Seigneur?

Horatio. — Ne serait-il pas possible de nous comprendre dans une autre langue? Vous le pouvez assurément, Monsieur.

Hamlet. — A quoi tendait votre *nomination* de ce gentilhomme (*a*)?

Osric. — De Laertes?

(*a*) Action de nommer. Dans tout ce passage nous avons conservé autant que possible le jargon du bel air dont se servent Osric et Hamlet.



OSRIC. Votre Seigneurie est la très-bienvenue à son heureux retour en Danemark.
HAMLET. Mes humbles remercîments, Monsieur. (*A part, à Horatio.*) Connais-tu cette libellule?

HORATIO. — Sa bourse est déjà vide; toutes ses paroles dorées sont épuisées.

HAMLET. — De lui-même, Monsieur.

OSRIC. — Je sais que vous n'êtes pas ignorant....

HAMLET. — Je voudrais que vous dissiez vrai, Monsieur; cependant, sur ma foi, quand bien même vous diriez vrai, cela ne ferait pas grand éloge de ma personne. — Bien, Monsieur.

OSRIC. — Vous n'êtes pas ignorant de quelle excellence est Laertes....

HAMLET. — Je n'ose pas confesser cela, de crainte d'être obligé de me comparer à lui pour l'excellence; mais bien connaître un homme, équivaudrait à être cet homme même.

OSRIC. — J'entends, Seigneur, son excellence aux armes; car dans la réputation qu'elles lui ont acquise, dans le talent qu'il y montre, il est sans rival.

HAMLET. — Quelle est son arme?

OSRIC. — La rapière et la dague.

HAMLET. — Cela fait deux armes : mais, bien.

OSRIC. — Le roi, Seigneur, a parié contre lui six chevaux de Barbarie : contre cet enjeu, Laertes a engagé, selon mes informations, six rapières et six dagues françaises avec tous les objets y attenant, tels que ceinturons, attaches et autres choses semblables : trois de ces trains, sur ma foi, sont vraiment séduisants à l'imagination, vraiment complaisants à la poignée, ce sont des trains fort délicats, et d'une invention vraiment heureuse.

HAMLET. — Qu'appelez-vous les trains?

HORATIO. — Je savais bien que vous auriez besoin de regarder à la marge avant d'avoir fini.



HORATIO. Voilà que se brise un noble cœur. Bonne nuit, aimable prince, et que des essaims d'anges bercent par leurs chants ton sommeil!

(Acte V, sc. II.)

Osric. — Les trains, Seigneur, ce sont les attaches.

Hamlet. — La phrase conviendrait mieux à la matière, si nous pouvions porter des canons à nos hanches : mais j'aimerais jusqu'à ce moment qu'on continuât à les appeler des attaches. Mais, continuons : six chevaux de Barbarie contre six épées françaises, leurs accessoires, et trois *trains* d'une invention heureuse : voilà l'enjeu français contre l'enjeu danois. Et pourquoi ces épées sont-elles *engagées*, comme vous dites?

Osric. — Le roi, Seigneur, a parié que sur une douzaine de passes entre vous et lui, Laertes ne vous toucherait pas plus de trois fois; Laertes a parié pour neuf sur douze; et on en viendrait à une épreuve immédiate, si Votre Seigneurie accordait une réponse.

Hamlet. — Et quoi si je réponds non?

Osric. — Je veux dire, Monseigneur, si vous consentez à présenter votre personne à l'épreuve.

Hamlet. — Monsieur, je vais me promener ici dans la salle : — c'est mon heure de récréations, — si cela plaît à Sa Majesté, qu'on apporte les fleurets; si le gentilhomme est de bon vouloir, et que le roi maintienne son pari, je ferai mon possible pour le lui gagner; sinon, je n'y gagnerai rien que ma courte honte et les quelques bottes que j'aurai reçues.

Osric. — Rapporterai-je ainsi votre réponse?

Hamlet. — Exactement ainsi, Monsieur, et dans tout le langage fleuri qu'il plaira à votre génie.

Osric. — Je recommande mes services à Votre Seigneurie.

Hamlet. — Votre serviteur, votre serviteur. (*Sort Osric.*) Il fait fort bien de se recommander lui-même ; il n'y a pas de langue capable de lui rendre ce service.

Horatio. — Cet étourneau s'enfuit avec la coquille sur la tête.

Hamlet. — Certes celui-là faisait des révérences à son tetin avant de le sucer. C'est ainsi que cet individu, — et combien j'en connais d'autres de même espèce dont raffole cette piètre époque, — s'est borné à attraper seulement le ton du jour, et l'extérieur du savoir vivre; ils ont une sorte de raclure de levain qui leur permet de monter au-dessus de la fine fleur de farine des opinions les plus tamisées; mais soufflez un peu dessus pour les mettre à l'épreuve, et les bulles vont crever.

Entre un seigneur.

Le seigneur. — Monseigneur, Sa Majesté s'est fait recommander à vous par le jeune Osric qui lui rapporte que vous l'attendez dans la salle : il envoie savoir si votre plaisir est de faire assaut maintenant avec Laertes, ou si vous voulez remettre la partie à plus tard.

Hamlet. — Je suis fidèle à mes décisions; elles suivent le bon plaisir du roi : s'il est disposé, je le suis; maintenant, ou quand il voudra, pourvu que je sois aussi bien en train que maintenant.

Le seigneur. — Le roi, la reine, et tous vont descendre.

Hamlet. — Fort bien.

Le seigneur. — La reine désire que vous ayez quelques mots aimables pour Laertes avant d'engager la lutte.

Hamlet. — Elle me donne un excellent avis. (*Sort le Seigneur.*)

Horatio. — Vous perdrez ce pari, Monseigneur.

Hamlet. — Je ne crois pas; depuis son départ pour la France, je me suis continuellement exercé; je gagnerai, grâce aux bottes qu'il me rend. Mais tu ne saurais croire quel malaise je me sens au cœur : mais peu importe.

Horatio. — Voyons, mon bon Seigneur....

Hamlet. — Ce n'est que sottise; mais j'ai une sorte d'abandon de moi-même qui peut-être troublerait une femme.

Horatio. — Si votre esprit se sent mal disposé en quelque chose, obéissez-lui : je monterai afin de prévenir leur arrivée, et je leur dirai que vous n'êtes pas en train.

Hamlet. — Pas le moins du monde, nous voulons défier le présage; un moineau ne tombe pas sans une permission spéciale de la Providence. Si c'est pour cette heure-ci, ce n'est plus à venir; si ce n'est plus à venir, c'est pour cette heure-ci : si ce n'est pas pour cette heure-ci, ce sera pour une autre fois. Être prêt est tout : puisque nul homme n'emporte rien de ce qu'il quitte, qu'importe de le quitter prématurément.

Entrent LE ROI, LA REINE, LAERTES, OSRIC, les seigneurs, *les gens de la suite avec les fleurets.*

Le roi. — Venez, Hamlet, venez, et acceptez cette main que je place dans la vôtre. (*Le roi place la main de Laertes dans celle d'Hamlet.*)

HAMLET. — Pardonnez-moi, Seigneur : je vous ai fait injure; mais pardonnez, comme il convient à un gentilhomme. Cette royale assemblée sait, et il ne se peut pas que vous n'ayez appris de quel cruel égarement je suis affligé. Dans ce que j'ai fait, tout ce qui a pu brutalement réveiller votre nature, votre honneur, votre susceptibilité, était pure folie. Était-ce Hamlet qui a outragé Laertes? Jamais ce ne fut Hamlet : si Hamlet est enlevé à lui-même, et qu'il outrage Laertes lorsqu'il n'est plus lui-même, alors ce n'est plus Hamlet qui fait cela, Hamlet nie que ce soit lui. Qui fait donc cela? sa folie. S'il en est ainsi, Hamlet est du parti qui est outragé; sa folie est l'ennemie du pauvre Hamlet. Seigneur, en présence de cette assemblée, permettez que mon désavœu de toute malice préméditée me justifie assez pleinement devant vos sentiments les plus généreux, pour que vous ne voyiez plus en moi qu'un homme qui en lançant sa flèche par-dessus la maison a blessé son frère.

LAERTES. — Mon cœur qui dans ce cas particulier devrait cependant me pousser à la vengeance, déclare avoir obtenu pleine satisfaction : mais l'honneur me fait une loi de continuer à me tenir à l'écart; je ne veux pas de réconciliation, jusqu'à ce que des juges plus âgés, d'un honneur reconnu, aient établi l'arrêt et les précédents de paix qui peuvent conserver mon nom sans tache. Mais jusqu'à ce moment, j'accepte votre offre d'amitié comme sincère, et je ne la tromperai pas.

HAMLET. — J'accepte volontiers cette assurance, et je veux franchement soutenir ce pari d'un frère. — Donnez-nous les fleurets. — Marchons.

LAERTES. — Allons, donnez-m'en un.

HAMLET. — Je serai non votre *fleuret*, Laertes, mais le *fleuron* de votre renommée; car pareil à une étoile dans la plus sombre nuit, votre talent va singulièrement resplendir devant mon ignorance.

LAËRTES. — Vous vous moquez de moi, Seigneur.

HAMLET. — Non, par cette main.

LE ROI. — Donnez-leur les fleurets, jeune Osric. — Neveu Hamlet, vous connaissez le pari?

HAMLET. — Parfaitement, Monseigneur; Votre Grâce a placé ses chances sur la plus faible des deux parties.

LE ROI. — Je ne crains pas cela; je vous ai vus tous deux : mais comme il s'est perfectionné, nous avons réclamé des avantages pour rétablir l'égalité.

LAERTES. — Celui-là est trop pesant, voyons-en un autre.

HAMLET. — Celui-ci me va parfaitement. Ces fleurets ont tous même longueur?

OSRIC. — Oui, mon bon Seigneur.

LE ROI. — Placez-moi les flacons de vin sur cette table. — Si Hamlet porte la première ou la seconde botte, ou s'il riposte à la troisième passe, que tous les remparts fassent une décharge de leur artillerie; le roi boira au renouvellement d'haleine d'Hamlet, et dans la coupe il jettera une perle plus riche qu'aucune de celles que quatre rois successifs ont portées à la couronne de Danemark. Donnez-moi les coupes; que le tambour dise à la trompette, la trompette au canonnier qui est au dehors, les canons aux cieux, et les cieux à la terre : « en cet instant le roi boit au succès d'Hamlet. » Allons, commençons; — et vous, juges, observez d'un œil attentif.

HAMLET. — Allons, Monsieur.

LAERTES. — Allons, Monseigneur. (*Ils font assaut.*)

HAMLET. — Une.

LAERTES. — Non.

HAMLET. — J'en appelle aux juges.

OSRIC. — C'est touché, évidemment touché.

LAERTES. — Bon, recommençons.

LE ROI. — Arrêtez, donnez-moi à boire. Hamlet, cette perle est à toi; je bois à ta santé. (*Les trompettes sonnent et les canons retentissent au dehors.*) Donnez-lui la coupe.

HAMLET. — Je veux d'abord terminer la partie; placez la coupe un instant de côté. — Allons. (*Ils luttent.*) Autre touché; qu'en dites-vous?

LAERTES. — Touché, touché, je le confesse.

LE ROI. — Notre fils gagnera.

LA REINE. — Il est gras, et il a l'haleine courte. — Tiens, Hamlet, prends mon mouchoir, essuie ton front : la reine boit à ta fortune, Hamlet.

HAMLET. — Bonne Madame!

LE ROI. — Gertrude, ne buvez pas.

LA REINE. — J'ai besoin de boire; pardonnez-moi, je vous en prie, Monseigneur.

LE ROI, *à part.* — C'est la coupe empoisonnée! il est trop tard!

HAMLET. — Je n'ose pas boire encore, Madame, tout à l'heure.

LA REINE. — Allons, laisse-moi t'essuyer le visage.

Laertes. — Monseigneur, je vais le toucher maintenant.

Le roi. — Je ne le pense pas.

Laertes, *à part.* — Et cependant c'est presque contre ma conscience.

Hamlet. — Allons, à la troisième; Laertes, vous ne faites que badiner; je vous en prie, poussez-moi avec toute votre vivacité; j'ai peur que vous ne me traitiez comme un bambin.

Laertes. — C'est ainsi que vous parlez? marchons. (*Ils luttent.*)

Osric. — Rien, ni d'un côté, ni de l'autre.

Laertes. — A vous maintenant!

(LAERTES *blesse* HAMLET; *dans la chaleur du combat ils échangent leurs rapières, et* HAMLET *blesse* LAERTES.)

Le roi. — Séparez-les! ils ont perdu la tête.

Hamlet. — Non, recommençons. (*La reine tombe.*)

Osric. — Veillez sur la reine! holà!

Horatio. — Ils saignent tous les deux! — Comment vous trouvez-vous, Monseigneur?

Osric. — Comment vous trouvez-vous, Laertes?

Laertes. — Parbleu, comme un coq de bruyère, pris dans mon propre piége, Osric; je suis justement tué par ma propre tricherie.

Hamlet. — Comment se trouve la reine?

Le roi. — Elle s'évanouit en les voyant saigner.

La reine. — Non, non, c'est le breuvage, le breuvage! Ô mon cher Hamlet! Le breuvage, le breuvage! je suis empoisonnée. (*Elle meurt.*)

Hamlet. — Oh! scélératesse! Holà, qu'on ferme la porte! Trahison! qu'on découvre d'où elle vient. (*Laertes tombe.*)

Laertes. — Elle est ici même, Hamlet: Hamlet, tu es assassiné; nulle médecine au monde ne peut te guérir, il n'y a pas en toi une demi-heure de vie; l'instrument de trahison est dans ta main, aigu et envenimé: l'odieux stratagème s'est tourné contre moi; las, me voici à terre, et pour ne plus me relever! ta mère est empoisonnée; — je ne puis en dire davantage: — c'est au roi, au roi qu'en revient le blâme!

Hamlet. — La pointe empoisonnée aussi! eh bien, poison, fais ton œuvre. (*Il tue le roi.*)

Tous. — Trahison! trahison!

Le roi. — Oh! défendez-moi encore, mes amis; je ne suis que blessé.

Hamlet. — Allons, Danois incestueux, meurtrier, damné, bois cette potion: — ta perle y est-elle? Suis ma mère. (*Le roi meurt.*)

Laertes. — Il est servi selon ses mérites; c'est un poison qu'il avait préparé lui-même. Faisons échange de pardons, noble Hamlet! que ma mort et celle de mon père ne pèsent pas sur ton âme, ni ta mort sur la mienne! (*Il meurt.*)

Hamlet. — Que le ciel t'exempte à cet égard de toute responsabilité! Je te suis. — Je suis mort, Horatio. — Malheureuse reine, adieu! — Vous qui êtes pâles et tremblants devant cette fatalité, qui n'êtes dans cette tragédie que des muets et des spectateurs, si j'avais plus de temps, si ce cruel sergent, le trépas, n'était pas si strict à sa consigne, oh! je pourrais vous dire, — mais laissons cela. — Horatio, je suis mort; tu vis; justifie ma cause et mon caractère auprès de ceux qui douteraient et seraient dans l'incertitude.

Horatio. — Ne croyez pas que je vous survive. J'ai en moi plus d'un antique Romain que d'un Danois: il reste encore un peu du breuvage....

Hamlet. — Si tu es un homme, donne-moi la coupe: lâche-la; par le ciel, je la veux! Ô mon bon Horatio, si les choses restent inconnues, quel nom blessé je laisserai après moi! Si tu m'as jamais tenu pour cher à ton cœur, reste éloigné quelque temps encore de la suprême félicité, et consens à respirer dans la souffrance au sein de ce dur monde pour raconter mon histoire. (*Une marche dans le lointain, et des décharges de mousqueterie à l'extérieur.*) Quel est ce bruit de guerre?

Osric. — Le jeune Fortinbras, revenu vainqueur de Pologne, salue les ambassadeurs d'Angleterre de cette volée guerrière.

Hamlet, *tombant.* — Oh! je meurs, Horatio; la puissance du poison terrasse mon âme: je ne puis vivre assez pour apprendre les nouvelles d'Angleterre; mais je prophétise que l'élection tombera sur le jeune Fortinbras: il a ma voix d'agonisant. Dis-le-lui, et apprends-lui les événements, grands et petits, qui ont amené cette catastrophe. — Le reste est silence. (*Il meurt.*)

Horatio. — Voilà que se brise un noble cœur. Bonne nuit, aimable prince, et que des essaims d'anges bercent par leurs chants ton sommeil! (*Marche à l'extérieur.*) Pourquoi le tambour vient-il ici?

Entrent FORTINBRAS, LES AMBASSADEURS D'ANGLETERRE *et autres.*

FORTINBRAS. — Où est ce spectacle?

HORATIO. — Qu'est-ce que vous voudriez voir? si c'est un spectacle de douleur ou d'étonnement, arrêtez ici vos recherches.

FORTINBRAS. — Cette curée crie *Sans quartier!* ô mort orgueilleuse, quelle fête tu dois faire dans ta cave éternelle, toi qui d'un seul coup as si cruellement frappé tant de princes!

PREMIER AMBASSADEUR. — Ce spectacle est lugubre; et nos affaires d'Angleterre viennent trop tard : il est insensible celui dont les oreilles devaient nous entendre raconter que son commandement était accompli, que Rosencrantz et Guildenstern sont morts : de qui recevrions-nous des remercîments?

HORATIO. — Ce n'est pas de la bouche de celui dont vous parlez, eût-il pour vous remercier la faculté de la vie : il ne donna jamais d'ordres pour leur mort. Mais, puisque vous êtes arrivé ici, vous des guerres de Pologne, et vous d'Angleterre, juste au moment de cette sanglante tragédie, ordonnez que ces corps soient exposés au sommet d'une estrade devant les regards de la foule; et là, laissez-moi raconter au monde qui l'ignore encore, comment ces choses sont arrivées : vous entendrez parler alors de crimes luxurieux, sanguinaires et dénaturés, de jugements rendus par le hasard, de meurtres arrivés par accident, de morts amenées par les manéges de la ruse et de la force, et pour couronner le tout, de complots qui s'étant égarés sont retombés sur les têtes de leurs inventeurs. Tout cela je puis vous le révéler en toute vérité.

FORTINBRAS. — Hâtons-nous d'entendre ce récit, et convoquons les plus nobles à cette audience. Pour moi, c'est avec douleur que j'embrasse ma fortune; j'ai sur ce royaume des droits connus, et que l'occasion favorable m'invite à réclamer à cette heure.

HORATIO. — J'aurai aussi sujet de parler de cela, et au nom de celui dont la voix en entraînera beaucoup d'autres en votre faveur; mais accomplissons immédiatement ce projet, pendant que les esprits sont en proie à l'égarement, de crainte que par erreurs ou séditions il n'arrive d'autres malheurs.

FORTINBRAS. — Que quatre capitaines portent Hamlet sur l'estrade, comme on fait pour les soldats; car il est vraisemblable, que si le destin l'eût mis à l'épreuve, il se fût montré très-grand roi : que la musique guerrière et les marques du respect militaire l'accompagnent sur son passage. Enlevez les corps; un spectacle pareil orne un champ de bataille, mais offre ici un aspect lugubre. Allez, ordonnez aux soldats de faire une décharge de mousqueterie. (*Marche funèbre. Ils sortent emportant les corps, après quoi on entend une décharge d'artillerie.*)




LE ROI
LEAR

PERSONNAGES DU DRAME.

LEAR, roi de Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ALBANIE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOUCESTER.
EDGAR, fils de GLOUCESTER.
EDMOND, fils bâtard de GLOUCESTER.
CURAN, courtisan.
OSWALD, intendant de GONERIL.
Un vieillard, tenancier de GLOUCESTER.
Un médecin.
LE FOU du roi LEAR.
Un capitaine, employé par EDMOND.
Un gentilhomme, émissaire de CORDÉLIA.
Un héraut.
Serviteurs du duc de CORNOUAILLES.

GONERIL,
RÉGANE, } filles du roi LEAR.
CORDÉLIA,

Chevaliers de la suite du roi Lear, Officiers, Messagers.
Soldats et gens des suites.

Scène. — La Grande-Bretagne.

LE ROI LEAR

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement d'état dans le palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOUCESTER, *et* EDMOND.

KENT. — J'aurais cru que le roi avait plus d'affection pour le duc d'Albanie que pour Cornouailles.

GLOUCESTER. — C'est ce qui nous avait toujours semblé : mais aujourd'hui, dans ce partage du royaume, on ne voit pas lequel des ducs il apprécie le plus ; car les lots sont tellement balancés, que l'examen le plus minutieux ne saurait faire choix entre celui de l'un et celui de l'autre.

KENT. — N'est-ce pas là votre fils, Monseigneur?

GLOUCESTER. — Son éducation, Monseigneur, a été faite à ma charge. J'ai si souvent rougi de reconnaître ce jeune homme que maintenant je suis bronzé là-dessus.

KENT. — Je ne parviens pas à concevoir.

GLOUCESTER. — Mais sa mère concevait parfaitement bien, elle : c'est pourquoi son ventre s'arrondit, en sorte qu'elle eut un fils pour son berceau, avant d'avoir un mari pour son lit. Flairez-vous une faute?

KENT. — Je ne souhaiterais pas que la faute n'eût pas été commise, puisqu'elle a eu un si charmant résultat.

GLOUCESTER. — Mais j'ai un fils selon la règle de la loi qui est de quelques années l'aîné de celui-là, et cependant il ne m'est pas plus cher que lui : quoique ce maraud soit venu un peu impertinemment dans ce monde avant qu'on l'eût fait demander, sa mère était belle, le plaisir de le faire me donna du bon temps, et il a bien fallu reconnaître cet enfant de catin. — Connaissez-vous ce noble gentilhomme, Edmond?

EDMOND. — Non, Monseigneur.

GLOUCESTER. — Monseigneur de Kent : souvenez-vous de lui comme de mon honorable ami.

EDMOND. — Mes services à Votre Seigneurie.

KENT. — Je veux vous aimer, et je me ferai un plaisir de pousser plus avant votre connaissance.

EDMOND. — Monseigneur, je m'étudierai à mériter votre affection.

GLOUCESTER. — Il a été neuf ans à l'étranger, et il y retournera encore. (*Fanfares de trompettes à l'extérieur.*) Le roi vient.

Entrent LE ROI LEAR, CORNOUAILLES, ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, CORDÉLIA, *et des gens de leurs suites.*

LEAR. — Allez chercher les souverains de France et de Bourgogne, Gloucester.

GLOUCESTER. — Je vous obéis, mon Suzerain. (*Il sort avec Edmond.*)

LEAR. — En les attendant, nous allons vous révéler nos plus secrètes résolutions. — Donnez-

moi la carte ici. — Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois : c'est notre ferme propos de débarrasser notre vieillesse de tous soucis et de toutes affaires ; affaires et soucis nous les déposons sur des épaules plus jeunes et plus fortes, tandis que libre de tout fardeau, nous nous dirigerons à petits pas vers la mort. Notre fils de Cornouailles, et vous notre fils Albanie dont nous ne sommes pas moins aimé, nous avons arrêté la résolution de déterminer publiquement ici les différents douaires de nos filles, afin que toute discussion ultérieure soit dès à présent prévenue. Les princes de France et de Bourgogne, rivaux illustres qui se disputent le cœur de notre plus jeune fille, ont fait longtemps à notre cour un séjour amoureux, et doivent recevoir ici une réponse. — Eh bien, mes filles, puisqu'à cette heure nous voulons nous dépouiller de tout gouvernement, gestion de propriétés et soucis d'état à la fois, de laquelle de vous pourrons-nous dire que nous sommes le plus aimé ? Apprenez-nous cela, afin que notre plus large générosité s'étende sur celle dont les sentiments naturels mériteront une plus grande récompense. — Goneril, notre fille aînée, parle la première.

Goneril. — Sire, je vous aime plus que les mots n'ont de force pour le dire ; plus chèrement que la vue, l'espace et la liberté; au-dessus de tout ce qui peut être estimé de riche ou de rare; non moins que la vie quand elle est dotée de grâce, de santé, de beauté et d'honneur; autant qu'enfant aima jamais, ou que père fut jamais aimé ; mon amour est un amour qui rend pauvre la parole, impuissant le discours; c'est ainsi que je vous aime, au delà de tout ce que je viens de nommer.

Cordélia, *à part.* — Que pourra faire Cordélia? aimer et garder le silence.

Lear. — Depuis cette ligne-ci jusqu'à celle-là, nous te faisons souveraine de tout ce qui est renfermé entre ces limites, forêts ombreuses et riches campagnes, rivières fertilisantes et vastes prairies : que cet héritage reste perpétuel dans votre lignée, à Albanie et à toi. —Que dit notre seconde fille, notre très-chère Régane, épouse de Cornouailles ? parle.

Régane. — Sire, je suis faite du même métal que ma sœur, et je m'estime à sa valeur. Au fond de mon cœur, je découvre qu'elle a nommé la nature même de mon amour ; seulement elle reste en deçà de moi, car je me déclare ennemie de toutes les autres joies que possède le plus précieux domaine des sentiments, et je ne me trouve absolument heureuse que dans l'amour de votre chère Altesse.

Cordélia, *à part.* — En ce cas, pauvre Cordélia.... et cependant non, car je suis sûre que mon amour est plus riche que ma langue.

Lear. — Qu'à toi et aux tiens reste perpétuellement héréditaire ce vaste tiers de notre beau royaume, tiers qui en étendue, valeur et agrément, ne le cède pas à celui que j'ai conféré à Goneril. — Et vous, notre joie, notre dernière fille, mais non la moins aimée, vous dont les vignobles de France et le lait de Bourgogne cherchent en rivaux à intéresser la jeune affection, que pouvez-vous dire qui vous gagne un lot plus opulent que vos sœurs? Parlez.

Cordélia. — Rien, Monseigneur.

Lear. — Rien!

Cordélia. — Rien.

Lear. — Le rien ne peut venir que du rien (*a*). Parlez encore.

Cordélia. — Malheureuse que je suis, je ne puis faire monter mon cœur jusqu'à ma bouche : j'aime Votre Majesté comme c'est mon devoir, ni plus, ni moins.

Lear. — Qu'est-ce à dire, qu'est-ce à dire, Cordélia? Réparez un peu vos paroles, si vous ne voulez pas gâter votre fortune.

Cordélia. — Mon bon Seigneur, vous m'avez engendrée, élevée, aimée, et je vous rends ces devoirs par les devoirs qui me sont légitimement imposés; je vous aime, je vous obéis, je vous honore par-dessus tous. Pourquoi mes sœurs ont-elles des époux, si elles disent qu'elles n'aiment que vous? Peut-être, lorsque je me marierai, l'époux dont la main recevra mon engagement, emportera-t-il avec lui la moitié de mon amour, de ma sollicitude, de mon devoir : à coup sûr, je ne me marierai jamais comme mes sœurs pour n'aimer absolument que mon père.

Lear. — Mais est-ce que ton cœur est d'accord avec ces paroles?

Cordélia. — Oui, mon bon Seigneur.

Lear. — Si jeune et si peu tendre?

Cordélia. — Si jeune et si franche, Monseigneur.

Lear. — Soit; eh bien alors que ta franchise te serve de douaire : car par la lumière sacrée

(*a*) C'est-à dire, qui n'a rien dans la bouche, n'a rien dans le cœur.

du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par toutes les influences des astres par lesquelles nous existons et cessons d'être, j'abdique ici toute ma sollicitude paternelle, toute ma proximité et parenté du sang, et à partir de ce moment, je te tiens pour toujours comme étrangère à mon cœur et à moi ! Le Scythe barbare, ou l'homme qui fait de ses enfants l'aliment chargé d'apaiser sa faim, seront aussi près de mon amitié, de ma pitié et de mon assistance que toi, ma ci-devant fille....

KENT. — Mon bon Suzerain....

LEAR. — Paix, Kent! Ne t'interpose pas entre le dragon et sa colère. Je l'aimais par-dessus toutes, et croyais pouvoir confier mon repos à ses tendres soins. — (*A Cordélia.*) Hors d'ici! fuis loin de ma vue! — Que mon tombeau me donne la paix comme il est vrai que je lui retire ici mon cœur de père! — Appelez France. — Eh bien qui se dérangera? Appelez Bourgogne. — Cornouailles et Albanie, avec les douaires de mes deux filles englobez encore ce dernier tiers : que l'orgueil qu'elle appelle sincérité la marie. Je vous investis tous deux conjointement de mon pouvoir, de ma souveraineté, et de toutes les larges prérogatives qui escortent la majesté. Nous-même, nous irons alternativement, un mois chez l'un, un mois chez l'autre, établir notre résidence à vos foyers, avec une suite de cent chevaliers que nous nous réservons et qui devra être entretenue par vous. Seulement nous conserverons encore le nom de roi et toutes les étiquettes qui appartiennent à ce titre; quant au gouvernement, à l'administration du revenu, et aux autres fonctions royales, je vous les remets, mes bien-aimés fils, et comme confirmation de mes paroles, partagez entre vous cette couronne. (*Il leur donne la couronne.*)

KENT. — Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme mon roi, aimé comme mon père, suivi comme mon maître, invoqué dans mes prières comme mon grand patron....

LEAR. — L'arc est bandé et a lancé sa flèche, écartez-vous de son chemin.

KENT. — Laissez-la frapper au contraire, dût sa pointe pénétrer la région de mon cœur : que Kent soit impoli puisque Lear est fou. Que veux-tu faire, vieillard? Crois-tu donc que la loyauté aura crainte de parler lorsque la puissance se rend à la flatterie? L'honneur est tenu à la sincérité lorsque la majesté s'humilie sous la folie. Retire ton arrêt, et après meilleures considérations, fais rebrousser chemin à cette odieuse précipitation : j'engage ma vie que je touche la vérité en te disant que ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins; ils ne sont pas vides les cœurs dont le son timide ne répercute aucun sentiment creux.

LEAR. — Kent, sur ta vie, assez!

KENT. — Ma vie! je ne l'ai jamais considérée que comme un dépôt pour m'en servir contre tes ennemis, et je ne crains pas de la perdre, lorsque je l'expose pour ta sécurité.

LEAR. — Hors de ma vue!

KENT. — Vois-y plus clair, Lear, et laisse-moi rester comme le vrai point de mire de tes yeux.

LEAR. — Par Apollon, à cette heure!...

KENT. — Eh bien, par Apollon, roi, c'est en vain que tu jures par tes Dieux à cette heure.

LEAR, *saisissant son épée.* — Oh, vassal! mécréant!

ALBANIE *et* CORNOUAILLES. — Arrêtez, Sire bien-aimé.

KENT. — Tue ton médecin, et emploie son salaire à entretenir ton odieuse maladie. Révoque ton partage, ou tant que mon gosier pourra livrer passage aux reproches, je te dirai que tu fais mal.

LEAR. — Écoute-moi, renégat! sur l'allégeance que tu me dois, écoute-moi! Puisque tu as cherché à nous faire briser notre parole, — ce que nous n'avons encore jamais osé faire, — et que tu as cherché par une obstination d'orgueil à t'interposer entre notre sentence et notre pouvoir, — ce que ni notre caractère, ni notre rang ne peuvent permettre, — notre puissance veut bien t'en être reconnaissante, prends ta récompense. Nous t'accordons cinq jours pour prendre les mesures propres à te protéger contre les misères du monde; le sixième, aie soin de tourner à notre royaume les épaules de ta personne haïe : si le dixième jour à partir de ce moment, ta carcasse bannie est trouvée dans nos domaines, tu meurs sur-le-champ. Fuis ! par Jupiter, cette sentence ne sera pas révoquée.

KENT. — Adieu, roi : puisque c'est ainsi que tu veux te montrer, c'est hors de ce pays que vit la liberté, et c'est l'exil qui est ici. (*A Cordélia.*) Que les Dieux t'abritent sous leur tendre sauvegarde, jeune fille qui penses avec justesse et qui as parlé très-droitement! (*A Goneril et à Régane.*) Et puissent vos actions être d'accord avec vos longs discours, afin que de paroles d'amour naissent de

vertueuses réalités. Ô princes, c'est ainsi que Kent vous dit à tous adieu; il va tâcher d'acclimater sa vieille façon d'agir dans une contrée nouvelle. (*Il sort.*)

Fanfare. Rentre GLOUCESTER *avec* LE ROI DE FRANCE, LE DUC DE BOURGOGNE *et leurs suites.*

GLOUCESTER. — Voici France et Bourgogne, mon noble Seigneur.

LEAR. — Monseigneur de Bourgogne, nous nous adressons en premier à vous qui avez été le rival de ce roi pour l'amour de notre fille : quel est le moindre douaire que vous exigeriez présentement pour ne pas abandonner votre sollicitation amoureuse?

LE DUC DE BOURGOGNE. — Très-Royale Majesté, je ne sollicite pas davantage que n'a offert Votre Altesse, et vous ne voudrez pas accorder moins.

LEAR. — Très-noble Bourgogne, lorsqu'elle nous était chère, nous l'estimions à la valeur du douaire promis, mais aujourd'hui son prix a baissé. La voici là, Seigneur; si quelque chose dans cette petite créature hypocrite, ou si sa personne entière, dotée de notre déplaisir et de rien autre, peut convenir à Votre Grâce, la voici là, et elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Je ne sais que répondre.

LEAR. — Telle que la voici, avec les disgrâces attachées à sa personne, privée d'amis, fille nouvellement adoptive de notre haine, dotée de notre malédiction, transformée en étrangère par notre serment, la prenez-vous, ou la laissez-vous?

LE DUC DE BOURGOGNE. — Pardonnez-moi, royale Altesse; on ne fait pas un choix à de telles conditions.

LEAR. — En ce cas, laissez-la, Seigneur; car par la puissance qui me créa, je vous déclare toutes ses richesses. (*Au roi de France.*) Quant à vous, grand roi, je ne voudrais pas me soustraire à votre amitié au point de vous faire épouser qui je hais; par conséquent je vous conjure de porter votre amour en meilleur lieu, et de le détourner d'une malheureuse que la nature a honte d'avouer sienne.

LE ROI DE FRANCE. — Cela est bien étrange, que la personne qui était tout à l'heure votre objet le plus précieux, le thème de vos louanges, le baume de votre vieillesse, la meilleure, la plus chérie de vos filles, ait pu dans ce rien de temps commettre une faute assez monstrueuse pour mériter d'être dépouillée des si nombreuses draperies de votre faveur! A coup sûr, il faut que son offense soit d'un ordre tellement contre nature qu'elle en est monstrueuse, où bien l'affection que vous professiez précédemment pour elle péchait par trop d'indulgence; et pour croire cela d'elle, il me faudrait une foi que, sans miracle, la raison ne pourrait jamais m'inculquer.

CORDÉLIA. — J'adresse encore une prière à Votre Majesté. Je manque sans doute de cet art onctueux et coulant qui parle sans intention de réaliser ses paroles, car ce que j'ai l'intention de faire, je le fais avant même de le dire; cependant veuillez faire savoir que ce qui m'a privée de votre grâce et de votre faveur, ce n'est ni tache vicieuse, ni meurtre, ni ignominie, ni action contraire à la chasteté, ni démarche contraire à l'honneur, mais seulement l'absence de ces dons dont la privation me rend plus riche, — un œil perpétuellement solliciteur, et une langue que je suis heureuse de ne pas avoir, bien que ne pas la posséder m'ait coûté votre affection.

LEAR. — Mieux eût valu que tu ne fusses pas née que de n'avoir pas su me plaire davantage.

LE ROI DE FRANCE. — N'est-ce que cela? une sorte de lenteur dans la nature qui laisse souvent inarrée l'histoire qu'elle a l'intention de raconter? Monseigneur de Bourgogne, que dites-vous à cette Dame? L'amour n'est pas de l'amour lorsqu'il se mêle à des considérations qui sont entièrement étrangères à son objet. La prenez-vous? sa personne est un douaire par elle-même.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Royal Lear, accordez seulement la portion que vous avez proposée vous-même, et je prends ici la main de Cordélia qui devient duchesse de Bourgogne.

LEAR. — Rien : j'ai juré; je suis inébranlable.

LE DUC DE BOURGOGNE. — En ce cas, je suis chagrin que vous ayez perdu un père au point d'avoir à perdre un époux.

CORDÉLIA. — Paix soit avec Bourgogne! Puisque les considérations de fortune composent son amour, je ne serai pas sa femme.

LE ROI DE FRANCE. — Très-belle Cordélia, qui n'es que plus riche par ta pauvreté, plus précieuse par ton abandon, plus aimée par le mépris qu'on t'inflige! je m'empare ici de toi et de tes vertus; qu'il me soit permis de relever ce qui est rejeté. Dieux! Dieux! n'est-il pas étrange qu'à



LEAR. En les attendant, nous allons vous révéler nos plus secrètes résolutions. — Donnez-moi la carte ici. — Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois. (Acte I, sc. I.)

leur très-froid dédain mon amour ait allumé les flammes d'une respectueuse ardeur? Roi, ta fille sans douaire, que la chance jette ainsi entre mes bras, devient notre reine, celle de nos sujets et de notre belle France : tous les ducs de la marécageuse Bourgogne ne m'achèteraient pas cette précieuse vierge inappréciée. Dis-leur adieu, Cordélia, bien qu'ils soient durs pour toi : tu as perdu ici pour trouver mieux ailleurs.

LEAR. — Tu la possèdes, France : qu'elle soit tienne, car une fille semblable ne nous appartient pas, et jamais plus nous ne reverrons son visage : — ainsi pars, sans notre faveur, sans notre amour, sans notre bénédiction. Venez, noble Bourgogne. (*Fanfare. Sortent Lear, le duc de Bourgogne, Cornouailles, Albanie, Gloucester et leurs suites.*)

LE ROI DE FRANCE. — Dites adieu à vos sœurs.

CORDÉLIA. — Joyaux de notre père, Cordélia vous quitte, les yeux noyés de larmes. Je sais ce que vous êtes, et comme il convient à une sœur, j'ai répugnance à donner à vos défauts leur vrai nom. Traitez bien notre père : je le recommande à vos cœurs si pleins de protestations : mais hélas! si j'avais ses bonnes grâces, je lui trouverais un meilleur asile. Là-dessus, adieu à vous deux.

GONERIL. — Ne nous prescrivez pas notre devoir.

RÉGANE. — Faites votre étude de contenter votre Seigneur qui vous a reçue de la charité de la fortune. Vous avez été avare d'obéissance, et c'est justement que vous avez perdu ce que vous avez perdu.

CORDÉLIA. — Le temps dévoilera ce que cache l'hypocrisie discrète : la honte vient à la fin insulter de ses fautes celui qui les dissimule. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE. — Venez, ma belle Cordélia. (*Sortent le roi de France et Cordélia.*)

GONERIL. — Ma sœur, j'ai bien des choses à vous dire sur un sujet qui nous intéresse de fort près toutes les deux. Je pense que notre père partira d'ici cette nuit.

RÉGANE. — C'est très-certain, et avec vous; le mois prochain il viendra avec nous.

GONERIL. — Vous voyez quels changements l'âge a apportés en lui; l'expérience que nous venons d'en faire n'a pas été petite: il avait toujours aimé notre sœur plus que nous, et la manière dont il vient de la déshériter n'indique qu'avec trop d'évidence l'affaiblissement de sa raison.

RÉGANE. — C'est l'infirmité de son âge: cependant il n'a jamais été bien solidement en possession de lui-même.

GONERIL. — Dans son temps le meilleur et le plus sensé, il a toujours été violent avec précipitation: nous devons par conséquent nous attendre à rencontrer dans sa vieillesse, non-seulement les imperfections depuis longtemps invétérées de son caractère, mais en outre les emportements déréglés que les années d'infirmités et d'irritation amènent avec elles.

RÉGANE. — Il faut nous attendre à des explosions soudaines, pareilles à celle qui a fait exiler Kent.

GONERIL. — Il a encore à échanger des compliments d'adieu avec le roi de France. Je vous prie, concertons-nous ensemble; si notre père exerce une autorité quelconque dans les dispositions où nous le voyons, cette résignation de son pouvoir qu'il vient de nous faire, ne servira qu'à nous nuire.

RÉGANE. — Nous y penserons plus amplement.

GONERIL. — Il nous faut faire quelque chose, et cela dans la chaleur de la situation. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle dans le château du comte de Gloucester.

Entre EDMOND *avec une lettre.*

EDMOND. — Tu es ma déesse, ô toi, nature; j'engage mes services à ta loi. Pourquoi subirais-je l'affront de la coutume, et permettrais-je à la pointilleuse exigence des nations de me déshériter, parce que je suis en retard sur un frère de quelque douze ou quatorze lunes? Pourquoi bâtard? et pourquoi bas, lorsque les proportions de mon corps sont aussi bien prises, lorsque mon âme est aussi généreuse, ma beauté aussi réelle, que si j'étais le rejeton d'une honnête Madame? Pourquoi nous flétrissent-ils de cette épithète de bas, de cette accusation de bassesse? bâtardise? bas, bas? nous qui dans ce larcin gaillard de la nature puisons une substance plus forte et des éléments plus vigoureux qu'il n'en entre dans la procréation de toute une tribu de freluquets, engendrés entre le sommeil et le réveil, dans un lit maussade, ennuyeux et froid? — Eh bien, en ce cas, légitime Edgar, je dois avoir votre terre: l'amour de notre père est dû au bâtard Edmond comme au fils légitime. Un beau mot, ce mot *légitime!* Eh bien mon *légitime* frère, si cette lettre produit son effet et que mon invention réussisse, Edmond le bas dominera *le légitime*. Je grandis, je prospère: allons, Dieux, soyez pour les bâtards!

Entre GLOUCESTER.

GLOUCESTER. — Kent ainsi banni! le roi de France s'éloignant furieux! le roi parti ce soir! son pouvoir transféré! sa personne réduite à une pension! tout cela fait en un clin d'œil! — Eh bien, Edmond, quelles nouvelles?

EDMOND. — Plaise à Votre Seigneurie, aucune. (*Il feint de cacher la lettre.*)

GLOUCESTER. — Pourquoi cherchez-vous avec tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND. — Je ne sais pas de nouvelles, Monseigneur.

GLOUCESTER. — Quel papier lisiez-vous là?

EDMOND. — Rien, Monseigneur.

GLOUCESTER. — Rien! A quel propos alors cet empressement à remettre ce papier dans votre poche? ce qui a qualité de rien n'a pas un tel besoin de se cacher. Voyons un peu: allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de lunettes.

EDMOND. — Je vous en conjure, Monseigneur, pardonnez-moi: c'est une lettre de mon frère que je n'ai pas entièrement lue; mais d'après ce que j'en ai parcouru, je vois qu'elle ne doit pas être mise sous vos yeux.

GLOUCESTER. — Donnez-moi la lettre, Monsieur.

EDMOND. — Je vous offenserai, soit que je la garde, soit que je vous la donne. Le contenu, autant que je puis le comprendre, en est blâmable.

GLOUCESTER. — Voyons, voyons.

EDMOND. — J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cela que pour s'assurer de ma vertu ou en faire l'épreuve.

GLOUCESTER, *lisant.* — « Cette coutume, ce res-

pect pour la vieillesse nous rendent amères nos meilleures années, et nous retiennent nos fortunes jusqu'à ce que la vieillesse ne nous permette plus d'en jouir. Je commence à trouver absurde et insupportable l'esclavage exercé par cette tyrannie de la vieillesse qui gouverne, non parce qu'elle est puissante, mais parce qu'elle est tolérée. Venez me trouver, afin que nous puissions causer plus amplement de cela. Si notre père dormait jusqu'à ce que je le réveillasse, vous jouiriez pour toujours de la moitié de son revenu, et vous vivriez le bien-aimé de votre frère. EDGAR. » Hum, un complot! « S'il sommeillait jusqu'à ce que je le réveillasse, vous jouiriez de la moitié de son revenu. » Mon fils Edgar! A-t-il pu avoir une main pour écrire cela? un cœur et un cerveau pour le concevoir? Quand avez-vous reçu cela? qui vous l'a porté?

EDMOND. — Cette lettre ne m'a pas été apportée, Monseigneur, et c'est là qu'est la ruse; je l'ai trouvée déposée sur la fenêtre de mon cabinet.

GLOUCESTER. — Vous reconnaissez l'écriture pour être celle de votre frère?

EDMOND. — Si cette lettre était innocente, Monseigneur, j'oserais jurer que l'écriture est la sienne, mais étant ce qu'elle est, j'aime à penser le contraire.

GLOUCESTER. — Cette lettre est de lui.

EDMOND. — Elle est de sa main, Monseigneur; mais j'espère que son cœur n'est pas dans ce qu'elle contient.

GLOUCESTER. — Ne vous avait-il jamais auparavant sondé sur cette affaire?

EDMOND. —Jamais, Monseigneur; mais je l'ai souvent entendu dire que lorsque les fils sont arrivés à l'âge de parfaite maturité, et les pères à l'âge du déclin, le père devrait être placé sous la tutelle de son fils, et le fils administrer ses revenus.

GLOUCESTER. — Oh, le scélérat, le scélérat! c'est l'opinion même qu'il exprime dans sa lettre. — Abhorré scélérat! scélérat dénaturé, détesté, brute! pis que brute! Va, maraud, cherche-le; je vais m'assurer de lui: abominable scélérat! où est-il?

EDMOND. — Je ne sais pas bien, Monseigneur. S'il vous plaît de suspendre votre indignation contre mon frère jusqu'à ce que vous ayez pu tirer de lui un aveu de ses intentions meilleur que celui de cette lettre, vous suivrez une route sûre; tandis qu'en procédant violemment contre lui, si vous vous méprenez sur son compte, vous ferez un gros accroc à votre honneur, et vous anéantirez pour jamais l'obéissance au fond de son cœur. J'oserais engager ma vie qu'il n'a écrit cela que pour s'assurer de mon affection envers Votre Honneur, et sans aucune criminelle intention.

GLOUCESTER. — Pensez-vous?

EDMOND. — Si Votre Honneur le juge convenable, je vous placerai dans un endroit d'où vous nous entendrez converser ensemble, et vous obtiendrez satisfaction par le témoignage de vos oreilles; et cela, sans plus longs délais que ce soir.

GLOUCESTER. — Il ne peut être un tel monstre....

EDMOND. — Et il ne l'est pas, à coup sûr.

GLOUCESTER. — Envers son père qui l'aime si entièrement et si tendrement! Ciel et terre! Edmond, cherchez-le; mettez-moi à même de le pénétrer, je vous en prie: arrangez l'affaire selon votre propre sagesse. Je me dépouillerais de tout au monde pour savoir à quoi m'en tenir réellement.

EDMOND. — Je vais le chercher immédiatement, Monseigneur; je conduirai l'affaire du mieux que je pourrai, et je vous informerai de la manière dont les choses se passent.

GLOUCESTER. — Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon: quoique les lois de la sagesse naturelle puissent les expliquer de manière ou d'autre, la nature elle-même n'en est pas moins cruellement bouleversée par leurs conséquences. L'amour se refroidit, l'amitié se rompt, les frères se divisent; révoltes dans les cités; discorde dans les campagnes; trahison dans les palais; liens entre le père et le fils brisés. Ce scélérat de mon sang rentre dans cette prédiction; voilà le fils contre le père: le roi agit contre les sentiments de la nature; voilà le père contre l'enfant. Nous avons vu notre meilleur temps: machinations, perfidies, trahisons, et toutes sortes de désordres funestes vont nous harceler jusqu'à nos tombes. Trouve-moi ce scélérat, Edmond: tu n'y perdras rien; fais cela avec intelligence.—Et le noble Kent, d'un cœur si franc, qui est banni! son offense est son honnêteté! — C'est étrange! (*Il sort.*)

EDMOND. — C'est une des meilleures sottises de ce monde, que lorsque notre fortune est malade (maladie qui souvent résulte des excès de notre propre conduite), nous rendons coupables de nos



CORDÉLIA. La honte vient à la fin insulter de ses fautes celui qui les dissimule. Puissiez-vous prospérer !

LE ROI DE FRANCE. Venez, ma belle Cordélia. (Acte I, sc. I.)



EDMOND. Allez, je vous en prie; voici ma clef : et si vous sortez, sortez armé.
EDGAR. Armé, mon frère! (Acte I, sc. II.)

désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité; sots par compulsion céleste; coquins, voleurs et traîtres par prédominance sphérique; ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à une influence planétaire; et que tout ce que nous faisons de mal fut le fait d'une contrainte divine. Admirable échappatoire d'un maître putassier que d'aller mettre ses dispositions de bouc sur le compte d'une étoile! Mon père se colla à ma mère sous *la queue du Dragon*, et l'*ursa major* présida à ma nativité; il s'ensuit que je suis brutal et paillard. — Bah! j'aurais été ce que je suis, quand bien même la plus virginale étoile du ciel aurait scintillé au-dessus de ma confection de bâtard. — Edgar.... mais bon, le voilà qui arrive comme la catastrophe de la vieille comédie : mon rôle est celui d'une mélancolie hypocrite, accompagnée de soupirs comme ceux d'un Tom de Bedlam.

Entre EDGAR.

EDMOND. — Oh! ces éclipses nous présagent ces dissonances! *Fa, sol, la, mi.*

EDGAR. — Qu'y a-t-il, mon frère Edmond? dans quelles sérieuses méditations êtes-vous plongé?

EDMOND. — Je pensais, mon frère, à une prédiction que je lisais l'autre jour sur les événements qui devraient accompagner ces éclipses.

EDGAR. — Vous vous inquiétez de ces choses-là?

EDMOND. — Les conséquences que le prophète décrit comme devant suivre, ne s'accomplissent que trop malheureusement, je vous en réponds; telles que rupture des liens naturels entre le père

et l'enfant; morts, disette, dissolution des anciennes amitiés; divisions dans l'état, menaces et malédictions contre le roi et les nobles; défiances sans motifs, bannissement des amis, dispersion de troupes, infidélités conjugales, et je ne sais quoi encore.

Edgar. — Depuis combien de temps êtes-vous un sectaire de l'astrologie?

Edmond. — Bon, bon; combien de temps y a-t-il que vous n'avez vu mon père?

Edgar. — Depuis la nuit dernière.

Edmond. — Et lui avez-vous parlé?

Edgar. — Oui, deux bonnes heures.

Edmond. — Vous êtes-vous séparés dans de bons termes? ne vous êtes-vous aperçu d'aucun déplaisir dans ses paroles ou sa physionomie?

Edgar. — Absolument d'aucun.

Edmond. — Réfléchissez en quoi vous pouvez l'avoir offensé: et si vous m'en croyez, évitez sa présence jusqu'à ce que la chaleur de son déplaisir ait eu le temps de se modérer un peu, déplaisir qui pour le moment l'agite tellement que votre mort même l'apaiserait à peine.

Edgar. — Quelque scélérat m'aura fait tort auprès de lui.

Edmond. — Je le crains. Je vous en prie, gardez une réserve prudente, jusqu'à ce que la vivacité de sa rage se soit modérée, et comme je vous le dis, retirez-vous avec moi dans mon appartement, où je vous placerai de façon que vous puissiez entendre Monseigneur me parler. Allez, je vous en prie; voici ma clef: — et si vous sortez, sortez armé.

Edgar. — Armé, mon frère!

Edmond. — Frère, je vous conseille pour le mieux; sortez armé; s'il y a rien de bon qui vous attend, je ne suis pas un honnête homme: je ne vous ai dit que faiblement ce que j'ai vu et entendu; rien qui puisse vous rendre l'image et l'horreur de la chose: je vous en prie, partez.

Edgar. — Entendrai-je parler de vous bientôt?

Edmond. — Je me mets à votre service dans cette affaire. (*Sort Edgar.*) Un père crédule, et un frère noble dont la nature est si loin de vouloir faire le mal, qu'il ne soupçonne personne; je jette bien aisément sur leur sotte honnêteté le filet de mes trames! — Je tiens mon affaire. — Que mon esprit, si ce n'est ma naissance, me donne des terres. Tout m'est bon de ce qui peut me conduire à ce résultat. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERIL *et* OSWALD.

Goneril. — Est-ce que mon père a frappé mon gentilhomme pour avoir réprimandé son fou?

Oswald. — Oui, Madame.

Goneril. — Jour et nuit, il m'outrage; il n'est pas d'heure où il ne lui échappe une grosse sottise, ou une autre, qui nous fait tous prendre aux cheveux: je n'endurerai pas cela: ses chevaliers deviennent turbulents, et lui-même nous fait un reproche de la première bagatelle venue. Lorsqu'il reviendra de la chasse, je ne lui parlerai pas; dites-lui que je suis malade: si vous apportez moins de zèle dans votre service envers lui, vous ferez fort bien; je prends la faute sur moi. (*Bruit de cors.*)

Oswald. — Le voici qui vient, Madame; je l'entends.

Goneril. — Affectez, vous et vos compagnons, tel air indifférent qu'il vous plaira; je serais bien aise que la chose éclatât: si cela lui déplaît, qu'il aille chez ma sœur, dont les dispositions, je le sais, sont parfaitement conformes aux miennes sur ce point, que nous ne voulons pas être maîtrisées. Imbécile vieillard! il voudrait encore exercer l'autorité dont il s'est dépouillé! Sur ma vie, ces vieux fous redeviennent enfants, et il faut les traiter par la rigueur plutôt que par la douceur, quand on voit qu'ils abusent. Rappelez-vous ce que j'ai dit.

Oswald. — Bien, Madame.

Goneril. — Et que ses chevaliers trouvent dorénavant parmi vous un plus froid accueil: ce qui en résultera, peu importe; transmettez cet avis à vos compagnons: je voudrais qu'il sortît de là quelque circonstance qui me permît de parler. Je vais écrire sur-le-champ à ma sœur d'avoir à tenir la même conduite que moi. — Préparez le dîner. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans le palais du duc d'Albanie.

Entre KENT, *déguisé.*

Kent. — Si je puis réussir aussi bien à em-

prunter un accent étranger capable de tromper sur ma voix, la bonne intention qui m'a poussé à déguiser mes traits aura son plein effet. Et maintenant, Kent le banni, si tu peux servir dans les lieux même où tu es condamné, — et veuillent les dieux que tu le puisses! — ton maître que tu aimes te trouvera plein de zèle.

Bruit de cors. Entrent LEAR, DES CHEVALIERS, *et des gens de sa suite.*

LEAR. — Je ne veux pas attendre une seconde pour le dîner; voyez à le faire apprêter. (*Sort un homme de la suite.*) Eh bien, qu'y a-t-il? qui es-tu?

KENT. — Un homme, Monsieur.

LEAR. — Quelle est ta profession? que veux-tu de nous?

KENT. — Je fais profession d'être exactement ce que je parais, de servir loyalement celui qui veut se fier à moi, d'aimer celui qui est honnête, de converser avec celui qui est sage et qui parle peu, de craindre de juger, de combattre lorsque je ne puis faire autrement, et de ne pas manger de poisson.

LEAR. — Qui es-tu?

KENT. — Un garçon d'un cœur très-honnête, et aussi pauvre que le roi.

LEAR. — Si tu es aussi pauvre comme sujet qu'il est pauvre comme roi, tu es passablement pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT. — Du service.

LEAR. — Qui voudrais-tu servir?

KENT. — Vous.

LEAR. — Me connais-tu, l'ami?

KENT. — Non, Monsieur; mais vous avez dans toute votre personne quelque chose qui m'ordonnerait volontiers de vous appeler maître.

LEAR. — Quelle est cette chose?

KENT. — L'autorité.

LEAR. — Quel service peux-tu faire?

KENT. — Je puis être honnêtement discret, monter à cheval, courir, gâter en la racontant une amusante histoire, et rapporter en le bredouillant un tout simple message; je puis m'acquitter des choses dont sont capables les gens ordinaires; et la meilleure de mes qualités est la diligence.

LEAR. — Quel âge as-tu?

KENT. — Je ne suis pas assez jeune pour aimer une femme pour son chant, ni assez vieux pour raffoler d'elle à propos de n'importe quoi, Monsieur: j'ai quarante-huit années sur mon dos.

LEAR. — Suis-moi; tu me serviras: si tu ne me déplais pas davantage après dîner, je ne me séparerai pas de sitôt de toi. — Le dîner, holà, le dîner! — Où est mon drôle? mon fou? Allez, vous, et mandez ici mon fou. (*Sort un homme de la suite.*)

Entre OSWALD.

LEAR. — Eh bien, vous maraud, où est ma fille?

OSWALD — Avec votre bon plaisir.... (*Il sort.*)

LEAR. — Eh bien, que dit ce garçon-là? Rappelez ce lourdaud. (*Sort un chevalier.*) Où est mon fou? holà! — Je crois que tout le monde dort.

Rentre LE CHEVALIER.

LEAR. — Eh bien, où est ce métis?

LE CHEVALIER. — Il dit, Monseigneur, que votre fille n'est pas bien.

LEAR. — Pourquoi le manant n'est-il pas revenu, lorsque je l'ai appelé?

LE CHEVALIER. — Sire, il m'a répondu de la manière la plus ronde qu'il ne voulait pas.

LEAR. — *Qu'il ne voulait pas!*

LE CHEVALIER. — Monseigneur, je ne sais pas ce qui se passe; mais, à mon jugement, Votre Altesse n'est pas traitée avec la même cérémonieuse affection à laquelle vous étiez habitué; il y a une grande diminution d'égards aussi bien chez les dépendants en général que chez le duc lui-même, et chez votre fille.

LEAR. — Ah! est-ce ton avis?

LE CHEVALIER. — Je vous en conjure, pardonnez-moi, Monseigneur, si je me suis trompé; car ma fidélité ne peut être silencieuse lorsque je crois Votre Majesté outragée.

LEAR. — Tu me remets en mémoire ce que j'ai pensé moi-même : je me suis aperçu dans ces derniers temps de beaucoup de négligence; mais j'ai préféré me blâmer d'un excès de susceptibilité, plutôt que d'y voir une intention et un parti pris de malveillance: je scruterai plus à fond cette affaire. Mais où est mon fou? je ne l'ai pas vu de ces deux derniers jours.

LE CHEVALIER. — Depuis que ma jeune Dame est partie pour la France, Sire, le fou a bien dépéri.

LEAR. — Assez là-dessus; je l'ai bien remarqué. — Allez, et dites à ma fille que je voudrais lui parler. (*Sort un homme de la suite.*) Allez,

vous, et faites venir ici mon fou. (*Sort un autre homme de la suite.*)

Rentre OSWALD.

Lear. — Hé, vous, Monsieur, vous, venez ici, Monsieur : qui suis-je, Monsieur?

Oswald. — Le père de Madame.

Lear. — *Le père de Madame!* Et toi le goujat de Monseigneur, chien, fils de putain! esclave! roquet!

Oswald. — Je ne suis rien de tout cela, Monseigneur; je vous demande pardon.

Lear. — Est-ce que vous prétendez me regarder en face, gredin? (*Il le frappe.*)

Oswald. — Je ne veux pas qu'on me frappe, Monseigneur.

Kent. — Ni qu'on vous culbute aussi, sans doute, mauvais joueur de ballon. (*Il le renverse.*)

Lear. — Je te remercie, l'ami; tu me sers bien, et je t'aimerai.

Kent. — Voyons, Monsieur, levez-vous, et filez! je vous apprendrai à observer les distances; filez, filez! Si vous voulez mesurer encore une fois la longueur de votre sotte personne, vous n'avez qu'à rester. Mais filez! allez; avez-vous quelque prudence? là. (*Il pousse Oswald dehors.*)

Lear. — Maraud, mon ami, je te remercie : tiens, voilà les arrhes de tes gages. (*Il lui donne de l'argent.*)

Entre LE FOU.

Le fou. — Je veux aussi le payer, moi; — voici mon bonnet de fou. (*Il offre à Kent son bonnet.*)

Lear. — Eh bien, mon gentil drôle! comment vas-tu?

Le fou. — Maraud, vous feriez mieux de prendre mon bonnet.

Kent. — Pourquoi, fou?

Le fou. — Parbleu, parce que tu prends le parti d'un homme qui est en disgrâce. Ma foi, si tu ne sais pas sourire selon le vent qui souffle, tu prendras bien vite froid : allons, prends mon bonnet. Pardi, ce bonhomme-là a banni deux de ses filles, et a donné à la troisième une bénédiction contre sa volonté; si tu le sers, tu dois nécessairement porter mon bonnet. — Eh bien, comment cela va-t-il, *nononcle?* Ah, que n'ai-je deux bonnets et deux filles!

Lear. — Pourquoi, mon garçon?

Le fou. — Parce que si je leur donnais tout ce que je possède, je garderais mes bonnets pour moi. Celui-là est à moi, mendies-en un autre à tes filles.

Lear. — Prenez garde, maraud, — le fouet!

Le fou. — Vérité est un chien qu'on renvoie au chenil; on doit le fouetter, tandis que *Lady*, la chienne, a permission de rester auprès du feu et de puer.

Lear. — Un lardon méchant à mon adresse!

Le fou. — Maraud, je vais t'apprendre un discours.

Lear. — Fais.

Le fou. — Écoute bien, *nononcle :*

Aies en plus que tu n'en montres,
Dis-en moins que tu n'en sais,
Prête moins que tu ne possèdes,
Vas davantage à cheval qu'à pied,
Apprends-en plus que tu n'en crois,
Risque moins que tu ne cherches,
Laisse ton ivrognerie et ta putain,
Et sache garder le logis,
Et alors tu auras
Plus de deux dizaines sur vingt.

Lear. — Cela ne signifie rien, fou.

Le fou. — Alors cela ressemble aux paroles d'un avocat qu'on n'a pas payé; — vous ne m'aviez rien donné pour cela. Est-ce que vous ne pouvez pas faire usage de ce qui n'est rien, *nononcle?*

Lear. — Parbleu non, mon garçon; de rien on ne peut faire rien.

Le fou, *à Kent.* — Je t'en prie, dis-lui à combien montent les rentes de ses terres; il ne veut pas en croire un fou.

Lear. — Voilà un fou bien amer!

Le fou. — Connais-tu la différence entre un fou amer et un fou doux, mon garçon?

Lear. — Non, bambin, apprends-la-moi.

Le fou :

Le Seigneur qui te conseilla
D'abandonner tes terres,
Fais-le placer là, près de moi,
Ou bien tiens-toi là à sa place :
Le fou doux et le fou amer
Vont sur-le-champ paraître;
L'un ici en casaque bariolée,
Et l'autre on le trouvera là.

Lear. — Est-ce que tu m'appelles fou, mon garçon?

is en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a l'honneur de nous adresser :

Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter stoire de France à mes petits-enfants, et vous me dendez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fale sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et ux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur e vraiment comprendre notre histoire et de les y intéser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imaation, en la leur montrant à la fois claire et vivante. te histoire, celle de la France surtout, est un vaste et drame où les événements s'enchaînent selon des lois rminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les réats, non-seulement de leur situation native, mais de propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans toire des peuples, deux séries de causes à la fois essenement diverses et intimement unies; les causes natues, qui president au cours général des événements, et auses libres, qui viennent y prendre place. Les homne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y cent une influence dont ils sont responsables. Les caufatales et les causes libres, les lois déterminées des événents et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est histoire tout entiere. C'est dans la reproduction fidèle es deux éléments que consistent la vérité et la moralité es récits.

Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de toire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir séx; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien proé des événements, ou quand les personnages historiques devenaient pas pour eux, des êtres réels et libres, dis de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne éveloppait pas devant eux clair et animé, je voyais leur ntion inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, ruits et amusés.

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension trèsnette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le presumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfan*[ts] ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-m[êmes] tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu [d'un] récit exact et vivant, la science profonde et la hauteu[r de] vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fr*[ance], de l'homme d'État auquel, durant bien des années, [nul] dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'hon[neur] d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et ap[te] à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tien[drons] à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants for[mera] trois volumes grand in-8, imprimés sur beau papie[r des] papeteries de Vizille, par M. Raçon, dont le goût et l'[habi]leté sont bien connus, et illustrés de plus de cent gra[vures] d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. de [Neu]ville a montré sous un nouvel aspect son talent auss[i cor]rect que dramatique. Ces gravures représentent [des] scènes et des personnages historiques, des portrait[s, des] costumes, des monuments; les éléments en sont [puisés] aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livra[isons]; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gra[vure], contient 16 pages et est protégée par une couverture.

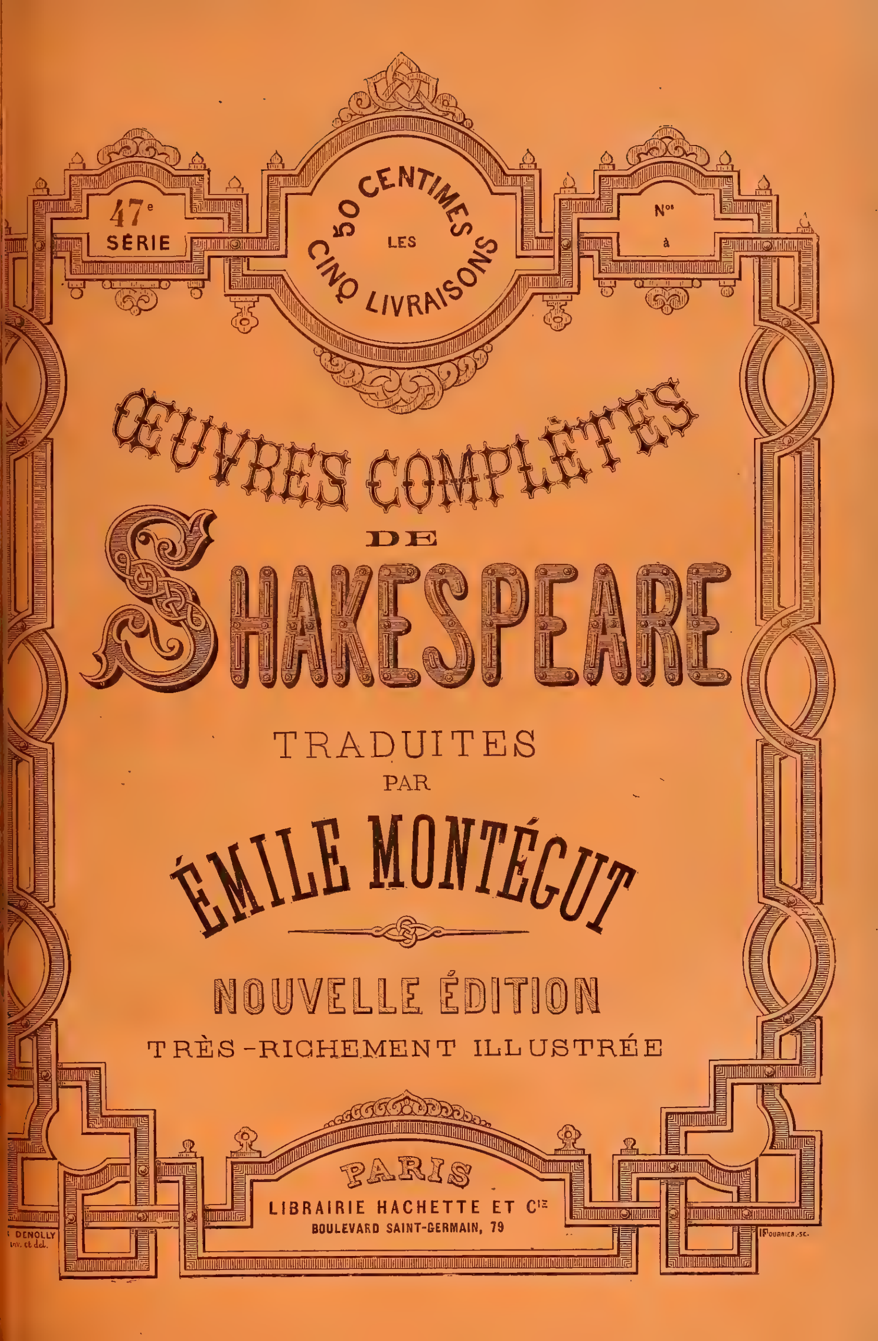
Le prix de la livraison est de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le mois d[...]

Cette publication paraît aussi par série de 10 livra[isons]; la première est en vente.

HACHETTE ET Cie

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


47e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY inv. et del.
FOURNIER SC.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE
DE FRANCE
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pa[s] consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseign[ement] du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d[es] illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p[ro-] nement sous le titre « L'Histoire de France raco[ntée à] mes petits enfants » la publication d'un ouvrage éc[rit] tout pour ces jeunes générations qui entreront bien[tôt en] possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ou[vrage ?] Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces [...]



Lear. Écoute, nature, écoute; chère déesse, écoute! Suspends ton projet, si tu avais l'intention de rendre cette créature féconde!

(Acte I, sc. IV.)

Le fou. — Tu as abandonné tous tes autres titres; pour celui-là, tu es né avec lui.

Kent. — Ce qu'il dit n'est pas entièrement fou, Monseigneur.

Le fou. — Non, sur ma foi, les Seigneurs et les grands personnages ne veulent pas me permettre d'être entièrement fou; si j'avais le monopole de la folie, ils en voudraient une partie : et les Dames, elles aussi, ne veulent pas me permettre de garder ma folie pour moi seul, elles m'en tirent des bribes. — *Nononcle*, donne-moi un œuf, et je te donnerai deux couronnes.

Lear. — Que seront ces deux couronnes?

Le fou. — Parbleu, les deux couronnes de l'œuf après que je l'aurai coupé par le milieu, et mangé sa substance. Lorsque tu as coupé ta couronne par le milieu, et que tu en as donné les deux moitiés, tu as joué le personnage de l'homme qui porte son âne sur son dos dans les chemins pleins de boue : tu avais peu d'esprit sous ta couronne chauve lorsque tu as donné ta couronne d'or. Si je parle comme un fou que je suis en disant cela, qu'on fouette le premier qui s'en apercevra. (*Il chante :*)

Les fous ne furent jamais moins en vogue que
  cette année;
Car les gens sages sont devenus fats,
Et ne savent plus comment porter leur esprit,
Tant leurs manières sont celles de singes.

Lear. — Depuis quand êtes-vous si plein de chansons, maraud?

Le fou. — Depuis que tu as fait de tes filles tes mères, *nononcle:* car lorsque tu leur as eu donné la verge, et mis bas tes culottes, (*Il chante :*)

Alors elles pleurèrent soudainement de joie,
Et moi je chantai de chagrin,
En voyant un tel roi jouer à colin-maillard
Et se ranger au nombre des fous.

Je t'en prie, *nononcle*, entretiens un maître d'école pour enseigner le mensonge à ton fou; j'apprendrais volontiers à mentir.

Lear. — Si vous mentez, maraud, nous vous ferons fouetter.

Le fou. — Je me demande quelle parenté il y a entre toi et tes filles : elles veulent me faire fouetter si je dis la vérité; toi, tu veux me faire fouetter si je mens, et quelquefois je suis fouetté pour garder le silence. Je voudrais bien être n'importe quoi plutôt qu'un fou, et cependant je ne voudrais pas être toi, *nononcle;* tu as rogné ton esprit des deux côtés, et tu n'as rien laissé au milieu. Voici venir une des rognures.

Entre GONERIL.

Lear. — Eh bien, ma fille, qu'est-ce qui vous fait mettre votre coiffe de travers? il me semble que depuis quelque temps vous êtes bien renfrognée.

Le fou. — Tu étais un gentil compagnon lorsque tu n'avais pas à te soucier de son air renfrogné; maintenant tu es un zéro sans chiffres. Je te suis supérieur maintenant; je suis un fou, et toi, tu n'es rien. (*A Goneril.*) Oui, pardi, je tiendrai ma langue bridée; car c'est là ce que m'ordonne votre physionomie, quoique vous ne me disiez rien. *Motus*, *motus*.

Qui ne garde ni croûte, ni mie,
Rassasié de tout, aura besoin de quelque chose.

(*Montrant Lear.*) C'est une gousse de pois écossée.

Goneril. — Sire, non-seulement votre fou ici présent et à qui tout est permis, mais d'autres gens de votre suite insolente se permettent à toute heure brocards et tapages, et se livrent à des rixes indécentes et intolérables. Sire, j'avais cru en vous faisant connaître cet état de choses en obtenir par vous le redressement certain; mais maintenant, je redoute fort, étant donné ce que vous-même avez dit et fait trop récemment, que vous ne protégiez cette conduite et qu'elle n'ait reçu votre approbation : s'il en était ainsi, cette faute ne pourrait échapper au blâme, ni le redressement s'en faire attendre; il serait possible alors que les mesures prises dans l'intérêt du bon ordre vous donnassent quelque sujet d'offense; mais cette offense, qui dans un autre cas s'appellerait indignité, la nécessité lui donnerait ici le nom de mesure de prudence.

Le fou. — Car vous savez, *nononcle*,

Le moineau nourrit si longtemps le coucou,
Qu'il eut la tête mangée par ses petits.

Là-dessus la chandelle s'en alla, et nous fûmes laissés dans l'obscurité.

Lear. — Êtes-vous notre fille?

Goneril. — Je voudrais que vous fissiez usage de cette grande sagesse dont je vous sais pourvu, et que vous missiez de côté ces dispositions qui dans ces derniers temps vous ont changé à vous rendre méconnaissable.

LE FOU. — Un âne ne peut-il reconnaître quand c'est la charrette qui traîne le cheval? « Hardi, Roussin! je t'aime bien. »

LEAR. — Quelqu'un me connaît-il ici? Cet homme-ci n'est pas Lear : est-ce que Lear marche ainsi? parle ainsi? Où sont ses yeux? Sans doute son intelligence faiblit, et sa faculté de discernement est paralysée. Ah! est-ce qu'il est éveillé? mais non. Qui peut me dire qui je suis?

LE FOU. — L'ombre de Lear.

LEAR. — Je voudrais bien savoir cela; car les insignes de la souveraineté, l'intelligence et la raison seraient capables de me persuader faussement que j'avais des filles.

LE FOU. — Lesquelles feront de toi un père obéissant.

LEAR. — Votre nom, belle Dame.

GONERIL. — Cet étonnement, Sire, est beaucoup de la même famille que toutes vos autres récentes incartades. Je vous conjure de comprendre nettement mes intentions. Vous devriez être aussi sage que vous êtes vieux et respectable. Vous entretenez ici cent chevaliers et écuyers, hommes si désordonnés, si debauchés, si effrontés, que notre cour, infectée de leurs manières, ressemble à une auberge tapageuse ; leur épicurisme et leurs vices la font ressembler beaucoup plus à une taverne et à un mauvais lieu qu'à un palais où doit régner le respect. La honte de ce spectacle réclame un remède immé iat : laissez-vous donc persuader par celle qui sans cela exécutera la chose qu'elle demande, de diminuer quelque peu votre suite, et que ceux qui resteront à votre service soient au moins des hommes assortis à votre âge, sachant qui vous êtes et quels ils sont.

LEAR. — Ténèbres et diables! Sellez mes chevaux! réunissez ma suite! Bâtarde dégénérée! Je ne t'importunerai plus : j'ai encore une autre fille.

GONERIL. — Vous frappez mes gens; et vos gredins indisciplinés font leurs domestiques de ceux qui valent mieux qu'eux.

Entre ALBANIE.

LEAR. — Malheur à qui se repent trop tard! (*A Albanie.*) Ah! Seigneur, vous voilà? Est-ce par le fait de votre volonté? Parlez, Seigneur! — Préparez mes chevaux. — Ô ingratitude! démon au cœur de marbre, plus hideuse quand tu te montres chez un enfant que le monstre de la mer!

ALBANIE. — Je vous en prie, Sire, soyez patient.

LEAR, *à Goneril.* — Exécrable vautour femelle, tu mens! ma suite est composée d'hommes choisis et des qualités les plus rares, d'hommes qui possèdent la plus minutieuse connaissance de leurs devoirs, et qui veillent avec la plus scrupuleuse exactitude sur l'honneur de leurs noms. — Ô faute très-légère de Cordélia, combien tu me parus hideuse en elle! hideuse au point de déplacer comme un instrument de torture toutes les parties de mon être, d'enlever de mon cœur tout amour et de le remplir de fiel. Ô Lear! Lear! Lear! (*Frappant sa tête.*) Frappe à cette porte qui a laissé entrer la folie et sortir ton bon jugement! — Partons, partons, mes gens.

ALBANIE. — Monseigneur, je suis innocent autant qu'ignorant de ce qui vous a ému.

LEAR. — Cela se peut, Monseigneur. — Écoute, Nature, écoute; chère déesse, écoute! Suspends ton projet, si tu avais l'intention de rendre cette créature féconde! porte la stérilité dans ses entrailles! dessèche en elle les organes de la génération, et que de son corps dégradé il ne sorte jamais un enfant pour la respecter! Si elle doit engendrer, crée-lui un enfant détestable, afin qu'il vive pour lui être une croix, un tourment contre nature! Qu'il imprime les rides sur son front en pleine jeunesse; qu'il creuse des canaux dans ses joues par les larmes qu'il lui fera verser; qu'il tourne en rires et en mépris tous les soins et tous les bienfaits de sa mère, afin qu'elle sente combien avoir un enfant ingrat est une douleur plus aiguë que la dent du serpent! — Partons, partons! (*Il sort.*)

ALBANIE. — Maintenant, par les dieux que nous adorons, d'où cela vient-il?

GONERIL. — Ne vous tourmentez pas d'en connaître la cause, et laissez à son humeur toute la liberté que lui donne le radotage.

Rentre LEAR.

LEAR. — Comment! cinquante de mes chevaliers d'un seul coup! dans une quinzaine!

ALBANIE. — Qu'y a-t-il, Sire?

LEAR. — Je te le dirai. (*A Goneril.*) Vie et mort! je suis honteux que tu aies le pouvoir d'ébranler ainsi ma nature d'homme, et l'honneur de m'arracher ces chaudes larmes qui m'échappent malgré moi. Tombent sur toi gelées et brouillards! et que les blessures inguérissables de la malédiction d'un père percent tous tes sens! — ô mes vieux fous d'yeux, pleurez encore pour ce

sujet-là, et je vous arrache, et je vous envoie attendrir le sol avec les eaux que vous laissez échapper. — En est-il ainsi? eh bien! soit; j'ai une autre fille qui, j'en suis sûr, est tendre et compatissante; lorsqu'elle apprendra ce que tu as fait, avec ses ongles elle labourera ton visage de louve. Tu verras bien que je puis redevenir le personnage que tu crois que j'ai abdiqué pour toujours; je t'en réponds, tu le verras. (*Sortent Lear, Kent, et les gens de la suite.*)

Goneril. — Avez-vous remarqué cela, Monseigneur?

Albanie. — Malgré tout le grand amour que je vous porte, je ne puis être assez partial, Goneril....

Goneril. — Je vous en prie, soyez tranquille. — Hé! Oswald, holà! — (*Au Fou.*) Et vous, Monsieur, qui êtes encore plus un drôle qu'un fou, suivez votre maître.

Le fou. — *Nononcle* Lear, *nononcle* Lear, attends, et prends le fou avec toi.

Un renard qu'on vient de prendre,
Et une fille comme celle-là,
Seraient bien sûrs de la mort,
Si mon bonnet pouvait payer une corde :
Et voilà comment le fou s'en va. (*Il sort.*)

Goneril. — Cet homme a été bien conseillé : — cent chevaliers! — Il est en effet bien politique et bien sûr de le laisser garder cent chevaliers toujours prêts : oui, ma foi, en sorte que sur chaque rêve, sur chaque commérage, sur chaque lubie, sur chaque plainte, sur chaque déplaisir, il aurait pouvoir d'armer ses radotages de leurs forces, et de tenir nos existences à sa merci! — Oswald, dis-je!

Albanie. — Bon, vos craintes vont peut-être trop loin.

Goneril. — Cela vaut mieux que trop de confiance : laissez-moi supprimer toujours les dangers que je crains, plutôt que de rester toujours dans la crainte d'en être surprise : je connais son cœur. J'ai écrit à ma sœur tout ce qu'il a proféré; si elle l'entretient lui et ses cent chevaliers, après que je lui ai montré combien cela est peu sensé....

Rentre OSWALD.

Goneril. — Eh bien, Oswald, avez-vous écrit cette lettre pour ma sœur?

Oswald. — Oui, Madame.

Goneril. — Prenez avec vous quelques gens pour vous accompagner, et à cheval tout de suite; informez-la tout au long de mes craintes particulières, et ajoutez y telles raisons de votre cru qui pourront leur donner encore plus de force. Partez, et hâtez votre retour. (*Sort Oswald.*) Non, non, Monseigneur; je ne condamne certes pas cette indulgence douce comme lait qui vous dicte votre conduite; cependant, avec votre permission, vous êtes beaucoup plus blâmé pour votre manque de prudence que loué pour votre inoffensive douceur.

Albanie. — Je ne puis dire jusqu'à quel point vos yeux voient clairs; souvent, en voulant faire mieux, nous gâtons ce qui est bien.

Goneril. — Eh bien, en ce cas....

Albanie. — Bon, bon, attendons les événements. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La cour devant le palais du duc d'Albanie.

Entrent LEAR, KENT, *et* LE FOU.

Lear. — Allez devant trouver Gloucester avec ces lettres. N'informez ma fille de ce que vous savez qu'autant qu'elle vous questionnera à propos de ma lettre. Si vous ne faites pas prompte diligence, je serai là avant vous.

Kent. — Je ne dormirai pas, Monseigneur, avant d'avoir remis votre lettre. (*Il sort.*)

Le fou. — Si la cervelle d'un homme était dans ses talons, n'aurait-elle pas à craindre les engelures?

Lear. — Oui, mon enfant.

Le fou. — En ce cas je te prie d'être gai; ton esprit n'ira pas en savattes.

Lear. — Ah! ah! ah!

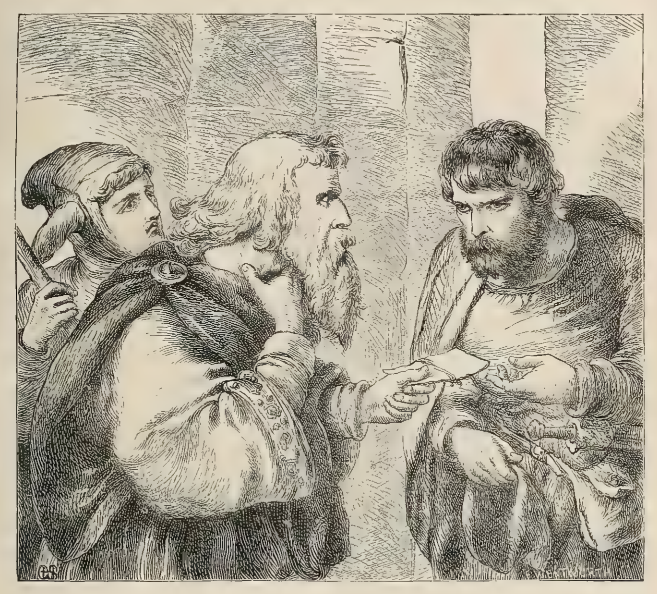
Le fou. — Tu verras que ton autre fille te traitera avec tendresse; car quoiqu'elle ressemble à celle-ci comme un sauvageon à une pomme, cependant je puis dire ce que je puis dire.

Lear. — Que peux-tu dire, enfant?

Le fou. — Qu'elle aura le goût de celle-là, comme un sauvageon a le goût d'un autre sauvageon. Peux-tu dire pourquoi le nez est placé au milieu du visage?

Lear. — Non.

Le fou. — Parbleu, c'est afin d'avoir les yeux ouverts aux deux côtés du nez; en sorte qu'un homme puisse voir ce qu'il ne peut flairer.



LEAR. Allez devant trouver Gloucester avec ces lettres.

(Acte I, sc. v.)

LEAR, *se parlant à lui-même.* — Je lui ai fait tort....

LE FOU. — Peux-tu dire comment une huître fait sa coquille?

LEAR. — Non.

LE FOU. — Ni moi non plus; mais je puis dire pourquoi un colimaçon a une maison.

LEAR. — Pourquoi?

LE FOU. — Parbleu, c'est pour y fourrer sa tête, et non pas pour la remettre à ses filles, et laisser ses cornes sans abri.

LEAR, *se parlant à lui-même.* — Je veux oublier ma nature. Un père si tendre! — Mes chevaux sont-ils prêts?

LE FOU. — Tes ânes sont allés s'en occuper. La raison pour laquelle les sept étoiles ne sont pas plus de sept est une gentille raison.

LEAR. Est-ce parce qu'elles ne sont pas huit?

LE FOU. — Oui, vraiment : tu ferais un bon fou.

LEAR, *se parlant à lui-même.* — Si je le reprenais de force! — Monstre ingratitude!

LE FOU. — Si tu étais mon fou, *nononcle*, je t'aurais battu pour être vieux avant ton temps.

LEAR. — Comment cela?

LE FOU. — Parce que tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être sage.

LEAR. — Oh, ne permettez pas que je devienne fou! Que je ne devienne pas fou, ciel clément! gardez-moi en équilibre; je ne voudrais pas être fou!

Entre UN GENTILHOMME.

LEAR. — Eh bien, les chevaux sont-ils prêts?

LE GENTILHOMME. — Prêts, Monseigneur.

LEAR. — Viens, mon enfant.

LE FOU. — Celle qui est pucelle maintenant, et qui rit de mon départ, ne sera pas longtemps pucelle, à moins que les outils ne soient coupés plus courts qu'ils ne sont. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour dans l'intérieur du château du comte de Gloucester.

Entrent en se rencontrant EDMOND *et* CURAN.

EDMOND. — Dieu te protége, Curan!

CURAN. — Et vous pareillement, Messire. Je viens de quitter votre père, et de lui donner avis que le duc de Cornouailles et Régane sa duchesse viendront le visiter ce soir.

EDMOND. — Et à quel propos?

CURAN. — Ma foi, je ne sais pas. Vous avez appris les nouvelles qui courent, ou plutôt qui se chuchotent, car elles ne sont encore que des propos à l'oreille?

EDMOND. — Non; quelles sont-elles, je vous prie?

CURAN. — N'avez-vous pas entendu parler de guerres probables entre les ducs de Cornouailles et d'Albanie?

EDMOND. — Pas le moins du monde.

CURAN. — Alors vous en entendrez parler en temps ou autre. Portez-vous bien, Messire. (*Il sort.*)

EDMOND. — Le duc ici ce soir? Tant mieux! parfait! Voilà un incident qui devient nécessairement de lui-même un des fils de ma toile. Mon père a posté une garde pour prendre mon frère; et il me faut exécuter une certaine manœuvre de délicate nature: promptitude et fortune, à l'œuvre! — Frère, un mot; descendez : — frère, dis-je!

Entre EDGAR.

EDMOND. — Mon père veille : — oh, Messire, fuyez de ces lieux; on l'a informé de l'endroit où vous êtes caché: vous avez maintenant l'avantage précieux de la nuit. — N'avez-vous pas parlé contre le duc de Cornouailles? il vient ici, en pleine nuit, en toute hâte, et Régane avec lui; n'avez-vous rien dit sur ses projets contre le duc d'Albanie? examinez-vous bien vous-même.

EDGAR. — Pas un mot, j'en suis sûr.

EDMOND. — J'entends venir mon père: — pardonnez-moi; il est nécessaire pour donner le change que je tire l'épée contre vous : — dégainez: ayez l'air de vous défendre: allons, acquittez-vous-en bien. — (*A voix haute.*) Cédez : — venez devant mon père. — De la lumière ici, holà! — (*A voix basse.*) Fuyez, frère. — (*A voix haute.*) Des torches, des torches! — (*A voix basse.*) Maintenant, adieu. (*Sort Edgar.*) (*Il se blesse le bras.*) Un peu de sang tiré fera croire à quelque énergique effort de ma part: j'ai vu des ivrognes en faire davantage pour s'amuser. — Père! père! — Arrêtez, arrêtez! — Pas de secours?

Entrent GLOUCESTER *et des serviteurs avec des torches.*

GLOUCESTER. — Eh bien, Edmond, où est le scélérat?

EDMOND. — Il était là dans les ténèbres, son épée tranchante tirée, marmottant des charmes malfaisants, et suppliant la lune d'être sa favorable patronne.

GLOUCESTER. — Mais où est-il?

EDMOND. — Regardez, Monseigneur, je saigne.

GLOUCESTER. — Où est le scélérat, Edmond?

EDMOND. — Il a fui de ce côté, Monseigneur. Quand il a vu qu'il ne pouvait par aucuns moyens....

GLOUCESTER. — Holà, poursuivez-le! — Courez après lui. (*Sortent quelques serviteurs.*) *Par aucuns moyens*, quoi?

EDMOND. — M'amener au meurtre de Votre Seigneurie; mais que je lui répondais que les Dieux vengeurs dirigent toutes leurs foudres contre les parricides; que je lui rappelais combien nombreux et forts sont les liens qui unissent le père à l'enfant; — enfin, Monseigneur, quand il a vu avec quelle horreur j'étais opposé à son dessein dénaturé, dans un mouvement de férocité, voilà qu'avec son épée toute prête, il se précipite sur ma personne qui était sans soupçons, et me perce le bras : mais s'apercevant que mon meilleur courage, réveillé en sursaut, acceptait hardiment la querelle du bon droit, et était prêt à lui tenir tête, ou peut-être encore effrayé par le bruit que j'ai fait, il a pris soudainement la fuite.

GLOUCESTER. — Qu'il fuie bien loin! il ne restera pas dans ce pays sans être pris; et aussitôt pris, aussitôt dépêché! Le noble duc, mon maître, mon digne chef et patron vient ici cette nuit : sous son autorité je ferai publier que celui qui trouvera le lâche meurtrier méritera nos remercîments en l'amenant au pilori, et que la mort punira quiconque le cachera.

EDMOND. — Après avoir cherché à le dissuader de son intention, comme je le trouvais obstinément résolu à l'accomplir, alors d'un ton de colère je le menaçai de le découvrir : il répondit : « Toi, bâtard sans héritage! crois-tu que si je me défendais contre toi, on admettrait qu'il y a en toi vertu, noblesse, bonne foi, sur lesquelles on puisse se reposer pour accepter de confiance tes paroles? Non, ce que je voudrais nier (comme je nierais ce fait-ci; oui, quand bien même tu produirais mon écriture), je saurais le rejeter sur tes suggestions, tes complots, tes malfaisantes intrigues; et il faudrait que tu fisses des gens des imbéciles, avant de leur persuader que les intérêts que tu as à ma mort n'ont pas été les éperons puissants et stimulants qui t'ont poussé à la chercher. »

GLOUCESTER. — Scélérat endurci et inaccessible au remords! Comment! il nierait sa lettre? — Je ne l'ai jamais engendré. (*Fanfare au dehors.*) Écoute! les trompettes du duc! Je ne sais pourquoi il vient. — Je vais faire fermer tous les ports; le scélérat n'échappera pas; le duc doit m'accorder cela : j'enverrai en outre son portrait au loin et au près, afin que tout le royaume possède son signalement; et toi, enfant loyal et docile aux sentiments de la nature, je prendrai des mesures pour te mettre en possession de ma terre.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE *et leur suite.*

CORNOUAILLES. — Eh bien, mon noble ami! depuis que je suis arrivé ici, — et c'est à l'instant même, — j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE. — Si elles sont vraies, toute vengeance pouvant atteindre l'offenseur est trop légère. Comment vous trouvez-vous, Monseigneur?

GLOUCESTER. — Oh, Madame, mon vieux cœur est brisé, — il est brisé!

RÉGANE. — Quoi! le filleul de mon père cherchait à attenter à votre vie? celui que mon père a nommé? votre Edgar?

GLOUCESTER. — Oh, Madame, Madame, la honte aurait voulu que cela fût caché!

RÉGANE. — N'était-il pas compagnon avec les chevaliers débauchés qui forment l'escorte de mon père?

GLOUCESTER. — Je ne sais pas, Madame : oh, c'est trop criminel, trop criminel!

EDMOND. — Oui, Madame, il était de cette bande.

RÉGANE. — Il n'y a pas à s'étonner en ce cas de ses mauvaises dispositions; ce sont eux qui l'ont poussé à la mort du vieillard pour avoir le pillage et le butin de ses revenus. J'ai été ce soir même bien renseigné par ma sœur à leur sujet, et avec de telles recommandations de prudence, que s'ils viennent pour séjourner dans mon palais, je ne m'y trouverai pas.

CORNOUAILLES. — Ni moi, je t'assure, Régane. — Edmond, j'apprends que vous vous êtes conduit envers votre père comme un vrai fils.

EDMOND. — C'était mon devoir, Seigneur.

GLOUCESTER. — Il a révélé ses ruses, et il a reçu la blessure que vous voyez en essayant de le saisir.

CORNOUAILLES. — Est-il poursuivi?

GLOUCESTER. — Oui, mon bon Seigneur.

CORNOUAILLES. — S'il est pris, on n'aura jamais plus à craindre qu'il nuise : usez de mon autorité pour pousser vos intentions aussi loin qu'il vous plaira. Quant à vous, Edmond, dont la vertu et l'obéissance se recommandent si fort en cette circonstance, vous serez à nous : nous aurons grand besoin de natures auxquelles on puisse accorder une aussi pleine confiance, et nous commençons par nous emparer de vous.

EDMOND. — Je vous servirai, Seigneur, loyalement, en toute occasion.

GLOUCESTER. — Je remercie pour lui Votre Grâce.

CORNOUAILLES. — Vous ne savez pas pourquoi nous sommes venus vous rendre visite....

RÉGANE. — A pareille heure indue, à travers la nuit aveugle. Il se passe, noble Gloucester, des faits de quelque importance sur lesquels nous aurons besoin de vos conseils : — notre père nous a écrit, notre sœur aussi, touchant certains différends d'une nature telle, que j'ai jugé plus convenable de leur répondre hors de notre palais ; les divers messagers attendent ici les réponses qu'ils doivent emporter. Donnez accès à la consolation dans votre cœur, notre bon vieil ami, et accordez à notre affaire qui en réclame l'immédiate assistance votre conseil nécessaire.

GLOUCESTER. — Tout à votre service, Madame : Vos Grâces sont les très-bienvenues. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant le château de Gloucester.

Entrent de divers côtés KENT *et* OSWALD.

OSWALD. — Bonne matinée, l'ami ; es-tu de cette maison ?

KENT. — Oui.

OSWALD. — Où pouvons nous mettre nos chevaux ?

KENT. — Dans la mare.

OSWALD. — Je t'en prie, dis-le-moi, si tu m'aimes.

KENT. — Je ne t'aime pas.

OSWALD. — Eh bien, en ce cas, je ne me soucie pas de toi.

KENT. — Si je te tenais dans le parc aux brebis de Lipsbury, je te forcerais bien à te soucier de moi.

OSWALD. — Pourquoi me traites-tu ainsi, je ne te connais pas.

KENT. — Mais moi je te connais, camarade.

OSWALD. — Pour qui me connais-tu ?

KENT. — Pour un drôle, une canaille, un mangeur de plats entamés ; un drôle bas, orgueilleux, frivole, quémandeur, ignoble, à trois livrées, à cent livres de gages, à chausses de drap ; un drôle au foie couleur de lis, un fils de putain qui assigne en justice quand on le rosse ; un coquin prétentieux, fat à miroir, officieux à l'excès ; un manant qui hérite des défroques ; un individu qui voudrait bien être entremetteur par manière de bon service, et qui n'est rien qu'un composé de drôle, de mendiant, de couard, de maquereau, le fils et l'héritier d'une chienne croisée ; un individu que je veux faire beugler à tue-tête en le rossant, si tu nies la moindre syllabe de ce résumé de tes qualités.

OSWALD. — Mais quel monstrueux individu es-tu donc pour venir insulter ainsi quelqu'un qui n'est pas connu de toi et qui ne te connaît pas ?

KENT. — Et quel valet au front d'airain es-tu donc pour venir nier que tu me connais ? Y a-t-il plus de deux jours que je t'ai pris par les talons et que je t'ai rossé devant le roi ? Dégainez, coquin, car bien qu'il soit nuit, la lune brille, et je veux vous rosser plat comme crêpe. (*Il tire son épée.*) Dégaine, fils de putain, couyon de freluquet, dégaine !

OSWALD. — Arrière, je n'ai rien à démêler avec toi.

KENT. — Dégaine, canaille ! vous venez ici avec des lettres contre le roi ; et vous prenez le parti de Vanité la marionnette contre la majesté royale de son père : dégainez, coquin, ou je vais faire des grillades de vos mollets ! dégainez, coquin ! allons, à la besogne.

OSWALD. — Au secours, holà ! au meurtre ! au secours !

KENT. — Frappe, manant ! tiens ferme, coquin, tiens ferme ! freluquet de village, frappe ! (*Il le bat.*)

OSWALD. — Au secours, holà ! au meurtre ! au meurtre !

Entrent EDMOND, CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOUCESTER *et des serviteurs.*

EDMOND. — Qu'est-ce ? que se passe-t-il ? Séparez-vous.

KENT. — En garde, mon gentil bambin, s'il vous plaît : allons, je vais vous faire faire vos premières armes ; en avant, mon jeune maître.

GLOUCESTER. — Des armes ! des épées ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

RÉGANE. — Les messagers de notre sœur et du roi !

CORNOUAILLES. — Quelle est votre querelle ? parlez.

OSWALD. — Je puis à peine respirer, Monseigneur.

KENT. — Ce n'est pas étonnant, vous avez tant



KENT. Frappe, manant! tiens ferme, coquin, tiens ferme! freluquet de village, frappe!
OSWALD. Au secours, holà! au meurtre! au meurtre! (Acte II, sc. II.)

essoufflé votre valeur. Lâche coquin, la nature te renie; c'est un tailleur qui te fit.

CORNOUAILLES. — Tu es un étrange individu : un tailleur faire un homme?

KENT. — Oui, un tailleur, Seigneur : un sculpteur ou un peintre n'auraient pu le faire si mal, quand bien même ils n'auraient employé que deux heures à cette besogne.

CORNOUAILLES. — Parlez un peu plus explicitement; comment votre querelle est-elle née?

OSWALD. — Seigneur, ce vieux ruffian dont j'ai épargné la vie à la prière de sa barbe grise....

KENT. — Espèce de Z que tu es! lettre inutile! Monseigneur, si vous me le permettez, — je vais piler en mortier ce grossier drôle et en crépir les murs des lieux d'aisance. — *Vous avez épargné ma barbe grise*, hoche-queue?

CORNOUAILLES. — Paix, maraud! Drôle brutal, est-ce que vous n'avez aucun respect?

KENT. — Pardon, Seigneur, mais la colère a ses priviléges.

CORNOUAILLES. — Pourquoi es-tu en colère?

KENT. — De ce qu'un drôle comme celui-là possède une épée, quand il ne possède aucune honnêteté. Des coquins souriants comme ceux-là souvent coupent en deux à la façon des rats les saints nœuds qui sont trop fortement serrés pour être déliés : ils flattent toutes les passions qui se révoltent dans les natures de leurs Seigneurs, jettent de l'huile sur leur feu, ajoutent de la neige à leurs dispositions glaciales, nient, affirment, tournent leurs becs d'alcyons, selon la brise qui souffle et le changement d'humeur de leurs maîtres, ne sachant, comme les chiens, que

marcher à la suite. — La peste soit de votre visage épileptique! Vous souriez à mes discours comme si j'étais un fou? Oison, si je vous tenais sur la plaine de Sarum, je vous ramènerais en piaulant jusqu'à Camelot.

Cornouailles. — Eh bien! est-ce que tu es fou, vieux compère?

Gloucester. — Comment en êtes-vous venus aux prises? informez-nous de cela.

Kent. — Il n'est pas de contraires qui soient plus antipathiques l'un à l'autre que ne m'est antipathique un tel drôle.

Cornouailles. — Pourquoi l'appelles-tu drôle? quelle est son offense?

Kent. — Sa figure ne me plaît pas.

Cornouailles. — Mais peut-être que la mienne, la sienne, celle de la duchesse ne vous plaisent pas davantage.

Kent. — Seigneur, mon métier est d'être franc : j'ai vu dans mon temps de meilleures figures que celles que portent les épaules de certaines personnes présentes devant moi en cet instant.

Cornouailles. — C'est quelque compère qui ayant été loué pour son franc parler, affecte une impertinente grossièreté, et s'est donné la tâche de jouer un personnage plus fort que sa nature : — *il ne peut pas flatter, lui, — c'est une âme honnête et franche, — il faut qu'il dise la vérité! S'ils veulent prendre la chose comme il la dit, soit; sinon, il veut être franc à tout prix.* — Je connais ce genre de drôles; sous cette franchise, ils cachent plus de ruses et des intentions plus corrompues que vingt de ces imbéciles obséquieux à révérences qui observent pointilleusement leurs devoirs de politesse.

Kent. — Seigneur, en bonne foi, en sincère vérité, sous la permission de votre grand aspect, dont l'influence, pareille à la guirlande de feu radieux sur le front flamboyant de Phœbus....

Cornouailles. — Que prétends-tu par ce langage?

Kent. — Sortir de mon dialecte, puisque vous le dépréciez si fort. Je sais, Seigneur, que je ne suis pas flatteur : quiconque vous trompa avec l'accent de la franchise, était un franc drôle, ce que pour ma part je ne veux pas être, quand bien même je devrais gagner assez votre déplaisir pour m'inviter à jouer un tel rôle.

Cornouailles. — Quel motif d'offense lui avez vous donné?

Oswald. — Je ne lui en ai jamais donné aucun : tout récemment il plut au roi son maître de me frapper parce qu'il avait mal interprété mes paroles; alors, lui de concert avec le roi, et pour flatter son déplaisir, me donna du croc en-jambe par derrière; lorsque je fus à terre, il m'insulta, me railla, et se donna de tels airs de héros, qu'il sut en tirer honneur, et qu'il obtint des louanges du roi pour cette violence contre un homme qui ne résistait pas : c'est ainsi que tout glorieux encore de ce terrible exploit, il a dégainé ici contre moi.

Kent. — Il n'est pas un seul de ces coquins et de ces lâches qui ne veuille faire passer Ajax pour son comparse.

Cornouailles. — Apportez les ceps, holà! Nous allons vous donner une leçon à vous, vieux drôle entêté, respectable fanfaron.

Kent. — Seigneur, je suis trop vieux pour apprendre : ne faites pas apporter vos ceps pour moi : je sers le roi, et c'est en qualité de messager que je suis envoyé vers vous de sa part : vous agirez avec peu de respect, et vous montrerez trop d'audacieuse malice envers la gracieuse personne de mon maître, en faisant mettre aux ceps son messager.

Cornouailles. — Apportez les ceps! Vrai comme je possède vie et honneur, il y restera jusqu'à midi!

Régane. — *Jusqu'à midi!* jusqu'à la nuit, Monseigneur, et toute la nuit aussi.

Kent. — Vraiment, Madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez pas ainsi.

Régane. — Mais comme vous êtes son drôle, voilà comment je vous traite, Monsieur.

Cornouailles. — Ce compère est juste de la trempe de ceux dont nous parle notre sœur. — Allons, apportez les ceps. (*On apporte des ceps.*)

Gloucester. — Permettez-moi de supplier Votre Grâce de ne pas faire cela : son offense est grande, et le bon roi son maître l'en réprimandera : la basse correction que vous voulez lui infliger, est celle dont on punit les misérables les plus vils et les plus méprisés pour des larcins et des délits vulgaires. Le roi trouvera mauvais qu'on l'ait assez peu estimé dans la personne de son messager pour soumettre ce dernier à pareil châtiment.

Cornouailles. — J'en prends la responsabilité.

Régane. — Ma sœur pourra trouver bien plus mauvais encore que son gentilhomme ait été insulté, assailli, pour avoir poursuivi l'exécution de

ses affaires. — Faites entrer ses jambes. (*Kent est mis aux ceps.*) Venez, mon bon Seigneur, partons. (*Tous sortent, excepté Kent et Gloucester.*)

Gloucester. — J'en suis fâché pour toi, l'ami, c'est le bon plaisir du duc, dont le caractère, tout le monde le sait bien, ne supporte ni contrariétés, ni obstacles : j'intercéderai pour toi.

Kent. — N'en faites rien, je vous en prie, Seigneur; j'ai beaucoup veillé, et j'ai voyagé dur; je dormirai une partie du temps, et je sifflerai le reste des heures. La fortune d'un honnête homme peut sortir de ses talons; je vous souhaite bien le bonjour !

Gloucester. — Le duc est fort à blâmer; cela sera mal pris. (*Il sort.*)

Kent. — Bon roi, tu peux vérifier le commun adage, toi qui es sorti de l'ombre bénie du ciel pour venir te placer sous l'ardeur du soleil! Approche-toi, phare de ce monde inférieur, afin qu'à tes rayons secourables je puisse parcourir cette lettre! Il n'y a vraiment à peu près que la misère pour voir des miracles : — je sais que cette lettre est de Cordélia, qui par une chance très-heureuse a été informée de ma conduite dérobée, et elle prendra occasion de la situation monstrueuse de ce royaume pour porter remède à nos désastres. Ô mes yeux appesantis, prenez avantage de vos fatigues et de vos excès de veille pour ne pas contempler ce honteux logement. Bonne nuit Fortune : veuille sourire de nouveau; tourne ta roue! (*Il s'endort.*)

SCÈNE III.

En pleine campagne.

Entre EDGAR.

Edgar. — J'ai entendu la proclamation rendue contre moi, et j'ai échappé heureusement à la chasse qui m'était donnée en me cachant dans le creux d'un arbre. Nul port n'est libre; nulle localité, où une garde et une vigilance toute exceptionnelle ne soient prêtes à me saisir. Tant que je suis hors de danger, je veux combiner les moyens de me préserver : j'ai pensé à prendre la plus basse et la plus misérable forme qu'employa jamais la pénurie pour rapprocher l'homme de la bête, au mépris de la race humaine : je barbouillerai mon visage de boue; je roulerai une couverture autour de mes reins; j'embrouillerai mes cheveux de nœuds comme s'ils avaient été mêlés par un lutin; et j'opposerai bravement ma nudité à ciel ouvert aux vents et aux persécutions du climat. Cette contrée m'offre des exemples et des précédents de mendiants de Bedlam, qui avec des beuglements enfoncent dans leurs bras nus, noués et meurtris, des épingles, des épines de buissons, des clous, des tiges de romarin, et qui sous cet horrible aspect, parcourent les petites fermes, les pauvres chétifs hameaux, les bergeries, les moulins, et quelquefois par des malédictions de lunatiques, quelquefois par des prières, forcent la charité de leurs habitants. *Pauvre Turlupin! pauvre Tom!* c'est encore quelque chose d'être cela; d'Edgar, je n'ai plus rien. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Devant le château de Gloucester. Kent aux ceps.

Entrent LEAR, UN GENTILHOMME, *et* LE FOU.

Lear. — Il est étrange qu'ils soient ainsi partis de leur résidence, et qu'ils n'aient pas renvoyé mon messager.

Le gentilhomme. — A ce que j'ai appris, ils n'avaient le soir précédent aucune intention de cette absence.

Kent, *s'éveillant.* — Salut à toi, noble maître!

Lear. — Oh! Est-ce que tu fais de cette honte ton passe-temps?

Kent. — Non, Monseigneur.

Le fou. — Ah! ah! il porte de cruelles jarretières! On attache les chevaux par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins, et les hommes par les jambes : quand un homme est trop gaillard des jambes, alors il porte des chausses de bois.

Lear. — Qui donc a oublié ta condition à ce point de te placer là?

Kent. — Lui et elle, tous les deux, votre fils et votre fille.

Lear. — Non!

Kent. — Oui.

Lear. — Non, dis-je!

Kent. — Oui, dis-je.

Lear. — Non, non, ils ne l'ont point fait.

Kent. — Oui, oui, ils l'ont fait.

Lear. — Par Jupiter, je jure que non!

Kent. — Par Junon, je jure que oui.

Lear. — Ils n'auraient pas osé faire cela; ils n'auraient pu, ils n'auraient pas voulu le faire; commettre un tel violent outrage sur qui mérite



EDGAR. J'ai entendu la proclamation rendue contre moi, et j'ai échappé heureusement à la chasse qui m'était donnée en me cachant dans le creux d'un arbre.

(Acte II, sc. III.)



LEAR. Ô Régane, est-ce que tu vas lui prendre la main?
GONERIL. Pourquoi ne me prendrait elle pas la main, Sire? (Acte II, sc. IV.)

respect est pire qu'un meurtre : explique-moi bien vite, mais avec calme, comment tu as pu mériter ce traitement, et comment ils ont pu te l'imposer à toi qui venais de notre part.

KENT. — Monseigneur, lorsque je leur remis à leur résidence les lettres envoyées par Votre Altesse, avant que je me fusse relevé de la place où se montrait mon respect agenouillé, voici qu'arriva un courrier fumant de sueur, rôti par le feu de sa rapidité, à demi hors d'haleine, qui tout essoufflé présenta les salutations de Goneril, sa maîtresse, et remit des lettres qu'ils lurent immédiatement sans se donner le temps nécessaire d'en finir avec la mienne. Sur le contenu de ces lettres, ils appelèrent leur suite, montèrent immédiatement à cheval, me commandèrent de suivre, et d'attendre qu'ils eussent le loisir de répondre; le tout en me faisant froide mine. Alors, moi, rencontrant ici l'autre messager dont la bienvenue, comme je venais de le voir, avait empoisonné la mienne, — ce messager étant d'ailleurs ce même garçon qui s'était conduit tout récemment avec tant d'impertinence envers Votre Altesse, — j'ai eu plus de colère virile que d'esprit, et j'ai dégainé; il s'est mis à pousser des cris perçants et lâches, et il a fait accourir toute la maison : votre fils et votre fille ont trouvé cette faute digne de la honte qu'elle subit ici.

LE FOU. — Ah bien, l'hiver n'est pas encore fini si les oies sauvages volent de ce côté.

Les pères qui portent des guenilles
Rendent aveugles leurs enfants;
Mais les pères qui portent des sacoches
Verront leurs enfants très-affectueux.
La fortune, cette fieffée putain,
Ne tourne jamais la clef pour le pauvre.

Mais à part cela tu recevras de tes filles autant de *croix* (*a*) que tu pourrais en compter en un an.

Lear. — Oh ! comme cette faiblesse de femme, la révolte de la sensibilité, monte vers mon cœur ! *Hysterica passio !* Rebrousse chemin, douleur envahissante, ton élément est en bas ! Où est cette mienne fille ?

Kent. — Ici, à l'intérieur, Sire, avec le comte.

Lear. — Ne me suivez pas ; restez ici. (*Il sort.*)

Le gentilhomme. — N'avez-vous pas commis d'autre offense que celle que vous nous avez dite ?

Kent. — Aucune autre. Comment se fait-il que le roi vienne avec une aussi petite escorte ?

Le fou. — Si tu avais été mis dans les ceps pour cette question, tu l'aurais bien mérité.

Kent. — Pourquoi, fou ?

Le fou. — Nous te mettrons à l'école chez une fourmi pour t'enseigner que ce n'est pas en hiver qu'on travaille. Tous ceux qui suivent leurs nez sont conduits par leurs yeux, sauf les aveugles ; il n'y a pas un nez sur vingt qui ne puisse flairer celui qui pue. Lâche prise lorsqu'une grande roue descend une colline ; de peur de te casser le cou en voulant la suivre ; mais quand un grand montera la colline, laisse-le te traîner après lui. Lorsqu'un homme sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien : je voudrais qu'il n'y eût que des drôles qui le suivissent, puisque c'est un fou qui le donne.

Le Monsieur qui sert et cherche le gain,
Ne te suit que pour la forme ;
Il décampera dès que la pluie tombera,
Et te laissera sous l'orage.
Mais moi je te suivrai ; le fou restera
Et laissera fuir l'homme sage ;
Le drôle qui s'enfuit devient un fou ;
Mais le fou, pardi, n'est pas un drôle.

Kent. — Où avez-vous appris cela, fou ?

Le fou. — Ce n'est pas dans les ceps, fou.

Rentre LEAR *avec* GLOUCESTER.

Lear. — Ils refusent de me parler ? ils sont malades ? ils sont fatigués ? ils ont voyagé dur toute la nuit ? pures échappatoires, où se laissent lire la révolte et le faux-fuyant. Allez me chercher une meilleure réponse.

Gloucester. — Mon cher Seigneur, vous connaissez le caractère intraitable du duc ; vous savez combien il est obstiné et inébranlable dans ses décisions.

Lear. — Vengeance ! peste ! mort ! confusion ! *Intraitable !* qu'est-ce que signifie ce mot-là ? Gloucester, Gloucester, je dis que je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

Gloucester. — Eh bien, mon bon Seigneur, je les en ai informés.

Lear. — *Tu les en as informés !* Me comprends-tu, l'ami ?

Gloucester. — Oui, mon bon Seigneur.

Lear. — Le roi voudrait parler à Cornouailles ; le cher père voudrait parler à sa fille, réclame ses services : les as-tu informés de cela ? Par mon souffle et mon sang ! *Intraitable ?* le duc *intraitable ?* Dis à ce duc bouillant que.... mais non, pas encore : peut-être n'est-il pas bien : une disposition maladive néglige toujours tout devoir qui exige pour être rempli l'état de santé ; nous ne sommes pas nous-mêmes, lorsque la nature opprimée commande à l'âme de souffrir avec le corps. Je patienterai : j'en veux à ma précipitation de jugement d'avoir pris pour un homme en état d'équilibre parfait un homme indisposé et dans un accès de maladie. (*Jetant les yeux sur Kent.*) Mort de ma grandeur ! pourquoi est-il là captif ? Cet acte me persuade que cette reclusion du duc et d'elle n'est qu'une manœuvre. Qu'on me délivre, mon serviteur. Vas, dis au duc et à sa femme que je voudrais leur parler, maintenant, sur-le-champ ; ordonne-leur de sortir et de m'entendre, ou je battrai le tambour à la porte de leur chambre, jusqu'à ce que ce tapage ait donné le coup de mort à leur sommeil.

Gloucester. — Je voudrais que tout se passât bien entre vous. (*Il sort.*)

Lear. — Oh, mon cœur ! mon cœur qui se gonfle ! mais contiens-toi !

Le fou. — Crie à ton cœur, *nononcle*, comme la cuisinière criait aux anguilles en les mettant vivantes dans la pâte ; elle les frappait sur la tête avec une baguette, et leur criait : « Contenez-vous, petites folles, contenez-vous. » C'était le frère de cette cuisinière qui, par pure tendresse pour son cheval, lui beurrait son foin.

(*a*) Il y a dans le texte un calembour portant sur le mot *dolour*, douleur, qui se prononce à peu près comme *dollar*. Nous avons substitué aux dollars les écus à la croix, *crosses*, qui nous permettaient de conserver la cruelle plaisanterie du fou.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOUCESTER, *et des serviteurs.*

LEAR. — Bonjour à vous deux.

CORNOUAILLES. — Salut à Votre Grâce! (*Kent est remis en liberté.*)

RÉGANE. — Je suis joyeuse de voir Votre Altesse.

LEAR. — Régane, je crois que vous l'êtes; je sais bien la raison que j'ai de penser ainsi : si tu n'étais pas joyeuse de me voir, je me divorcerais de la tombe de ta mère comme renfermant une adultère. (*A Kent.*) Ah, vous voilà libre! nous parlerons plus tard de cela. — Bien-aimée Régane, ta sœur est une créature de rien du tout : ô Régane, elle a attaché ici (*montrant son cœur*) l'ingratitude aux dents aiguës, comme un vautour : je puis à peine te parler; tu ne pourras croire avec quelle dépravation.... Ô Régane!

RÉGANE. — Je vous en prie, Sire, prenez patience : j'ai l'espérance qu'il vous est plus aisé de mal apprécier son mérite qu'à elle de manquer à son devoir.

LEAR. — Comment cela, dis-moi?

RÉGANE. — Je ne puis croire le moins du monde que ma sœur soit coupable de manquer à ses obligations : Sire, si par hasard elle a mis arrêt aux désordres des gens de votre suite, c'est sur de tels motifs, et dans un but si salutaire, qu'elle est exempte de tout blâme.

LEAR. — Mes malédictions sur elle!

RÉGANE. — Oh! Sire, vous êtes vieux; la nature est arrivée chez vous à la limite même de son domaine : vous devriez vous laisser gouverner et conduire par une prudence capable de discerner votre état mieux que vous-même. Je vous en prie donc, retournez auprès de notre sœur; dites-lui que vous l'avez outragée, Sire.

LEAR. — Lui demander pardon? Remarquez seulement comme cela est bien d'accord avec la dignité d'un père : (*Il s'agenouille.*) « Ma chère fille, je confesse que je suis vieux; les vieillards sont gens inutiles : je vous supplie à genoux de m'accorder le vêtement, le lit et la nourriture. »

RÉGANE. — Noble Sire, assez; ces plaisanteries sont désagréables à voir. Retournez auprès de ma sœur.

LEAR, *se levant.* — Jamais, Régane! elle a réduit ma suite de moitié; elle m'a regardé avec des yeux pleins de mauvais sentiments; elle m'a blessé de sa langue, au cœur même, comme un serpent : que toutes les vengeances que le ciel tient en réserve tombent sur sa tête ingrate! et vous, malsaines vapeurs, frappez d'infirmités ses jeunes os!

CORNOUAILLES. — Fi! Sire, fi!

LEAR. — Éclairs agiles, dardez vos flammes aveuglantes sur ses yeux pleins de mépris! Infectez sa beauté, brouillards pompés des marécages par le puissant soleil, afin d'abattre et de flétrir son orgueil!

RÉGANE. — Ô Dieux saints! c'est là ce que vous me souhaiterez, lorsque votre colère vous emportera.

LEAR. — Non, Régane, tu n'auras jamais ma malédiction : ta nature où respire la tendresse ne te livrera jamais à la dureté : ses yeux sont féroces; mais les tiens consolent et ne brûlent point. Ce n'est pas toi qui voudrais me chercher querelle sur mes plaisirs, réduire ma suite, me lancer des mots hâtivement injurieux, rogner mes dépenses, et, pour conclusion, me tirer les verrous pour m'empêcher d'entrer : tu connais mieux les sentiments de la nature, les obligations des enfants, les règles de la courtoisie, les dettes de la reconnaissance; tu n'as pas oublié cette moitié du royaume dont je t'ai dotée.

RÉGANE. — Mon bon Sire, au fait.

LEAR. — Qui a mis mon serviteur aux ceps? (*Fanfare au dehors.*)

CORNOUAILLES. — Quelle est cette trompette?

RÉGANE. — Je le sais; c'est celle de ma sœur : cela est d'accord avec sa lettre qui nous annonçait qu'elle serait bientôt ici.

Entre OSWALD.

RÉGANE. — Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR. — Voici un esclave dont l'orgueil facilement emprunté repose sur la faveur inconstante de celle qu'il sert. Dehors, valet! hors de mes yeux!

CORNOUAILLES. — Que veut dire Votre Grâce?

LEAR. — Qui a mis mon serviteur aux ceps? Régane, j'espère bien que tu ne savais rien de cela. — Qui vient ici?

Entre GONERIL.

LEAR. — Ô cieux! si vous aimez les vieillards, si votre doux pouvoir approuve l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, faites de ma cause la vôtre, descendez sur terre — et prenez mon parti! (*A Go-*

neril.) N'es-tu pas honteuse de regarder cette barbe? — Ô Régane, est-ce que tu vas lui prendre la main?

Goneril. — Pourquoi ne me prendrait-elle pas la main, Sire? En quoi ai-je commis offense? tout n'est pas offense de ce que l'indiscrétion trouve tel, et de ce que le radotage appelle de ce nom.

Lear. — Ô mes flancs, vous êtes trop solides! quoi, vous n'éclatez pas? — Comment mon serviteur a-t-il été mis aux ceps?

Cornouailles. — C'est moi qui l'y ai mis, Sire; mais sa mauvaise conduite lui méritait une beaucoup moindre faveur.

Lear. — Vous! c'est vous!

Régane. — Je vous en prie, mon père, puisque vous êtes faible, conformez votre conduite à cette faiblesse. Si, jusqu'à l'expiration de votre mois, vous voulez retourner et séjourner chez ma sœur, en congédiant la moitié de votre suite, venez ensuite me trouver; pour le moment, je suis hors de ma résidence, et je n'ai pas les ressources nécessaires à votre réception.

Lear. — Retourner chez elle, et cinquante hommes congédiés! Non, je renonce plutôt à tout abri; je préfère lutter contre l'inimitié de l'air, devenir le camarade du loup et du hibou, c'est-à-dire subir ce que la nécessité a de plus dur! Retourner chez elle! Parbleu, j'aimerais autant aller trouver l'impétueux roi de France qui prit sans dot notre plus jeune fille, m'agenouiller devant son trône, et comme un écuyer mendier une pension pour maintenir un état de vie servile. Retourner chez elle! Persuade-moi plutôt d'être l'esclave et la bête de somme de ce détestable valet! (*Il désigne Oswald.*)

Goneril. — A votre choix, Sire.

Lear. — Je t'en prie, ma fille, ne me rends pas fou: je ne te troublerai plus, mon enfant; adieu: nous ne nous rencontrerons plus, nous ne nous verrons plus l'un l'autre: mais cependant tu es ma chair, mon sang, ma fille; ou plutôt une maladie qui est dans ma chair et que je suis obligé de déclarer mienne: tu es une tumeur, une pustule pestilentielle, une dartre protubérante dans mon sang corrompu. Mais je ne veux pas te gronder: que la honte vienne te trouver quand elle voudra, je ne l'appelle pas: je n'invite pas à te frapper celui qui porte le tonnerre, je ne raconte pas ta conduite au souverain juge Jupiter: amende-toi quand tu pourras, deviens meilleure à ton loisir: je puis être patient; je puis rester avec Régane, moi et mes cent chevaliers.

Régane. — Il n'en est pas tout à fait ainsi: je ne vous attendais pas encore, et je n'ai pas pris mes mesures pour vous recevoir convenablement. Prêtez l'oreille à ma sœur, Sire; ceux qui sont obligés de modérer votre impétuosité par leur raison, doivent se contenter de penser que vous êtes vieux, et par conséquent.... Mais elle sait ce qu'elle fait.

Lear. — Est-ce là bien parler?

Régane. — J'ose l'affirmer, Sire. Comment! cinquante hommes pour votre suite! n'est-ce pas suffisant? Quel besoin en avez-vous d'un plus grand nombre? Qu'avez-vous même besoin d'en avoir autant, puisque la dépense et le danger à la fois parlent contre un si grand nombre? Comment tant de gens pourraient-ils vivre en amitié dans la même maison, sous deux commandements séparés? c'est difficile, presque impossible.

Goneril. — Pourquoi, Monseigneur, ne pourriez-vous pas recevoir les services de ceux qu'elle appelle ses serviteurs, ou des miens?

Régane. — Pourquoi cela ne se pourrait-il pas, Monseigneur? Si alors ils venaient à se montrer négligents avec vous, nous pourrions les censurer. Si vous voulez venir chez moi, je vous engage (car maintenant je soupçonne un danger) à n'en amener que vingt-cinq: je ne puis en autoriser et en loger davantage.

Lear. — Je vous donnai tout....

Régane. — Et vous l'avez donné au bon moment.

Lear. — Je vous ai fait mes tutrices, mes dépositaires, ne me réservant qu'une suite de ce nombre. Quoi! je dois aller chez vous avec vingt-cinq hommes? Est-ce là ce que vous avez dit, Régane?

Régane. — Et je le répète, Monseigneur; je n'en veux pas davantage chez moi.

Lear. — Les créatures méchantes se présentent à nous sous un bel aspect, lorsque nous en voyons d'autres plus méchantes encore; mériter qu'on dise de vous qu'il y a pire, c'est obtenir un certain éloge. (*A Goneril.*) J'irai avec toi; tes cinquante doublent ses vingt-cinq, et ton affection vaut deux fois la sienne.

Goneril. — Écoutez-moi, Monseigneur; quel besoin en avez-vous de vingt-cinq, de dix, ou de cinq, pour vous assister dans une maison où des serviteurs en nombre double des vôtres ont l'ordre de vous obéir?



LEAR. Je ne vous accuse pas d'ingratitude, vous éléments; je ne vous donnai jamais un royaume; je ne vous appelai jamais mes enfants, vous ne me devez aucune obéissance. (Acte III, sc. II.)

Régane. — Quel besoin en avez-vous d'un seul?

Lear. — Oh ! ne raisonne pas sur le besoin : nos plus vils mendiants connaissent le superflu au sein de la plus pauvre existence : n'accordez à la nature que ce qu'exige la nature, et la vie de l'homme est à aussi bas prix que celle de la bête. Tu es une Dame ; si avoir des vêtements chauds était la même chose que d'avoir des vêtements riches, parbleu, la nature n'aurait pas besoin des riches vêtements que tu portes et qui te tiennent à peine chaude. Mais quant au véritable besoin.... Ô cieux, donnez-moi patience, c'est de patience que j'ai besoin ! Vous me voyez ici, ô Dieux, pauvre vieillard aussi plein de chagrin que d'années, misérable par ces deux choses ! Si c'est vous qui excitez les cœurs de ces filles contre leur père, ne me rendez pas assez stupide pour supporter leur conduite avec docilité ; insinuez en moi une noble colère, et ne permettez pas que ces armes des femmes, des larmes, tachent mes joues d'homme ! Non, sorcières dénaturées, je tirerai de vous deux de telles vengeances que tout le monde verra.... je ferai de telles choses.... lesquelles, je ne le sais pas encore ; mais elles seront l'effroi de la terre. Vous croyez que je vais pleurer ; non, je ne pleurerai pas ; j'ai grande cause de pleurer ; mais ce cœur se brisera en cent mille pièces, avant que je pleure. Ô insensé, je vais devenir fou ! (*Sortent Lear, Gloucester, Kent, et le fou. On entend le bruit d'un orage.*)

Cornouailles. — Retirons-nous, il va y avoir un orage.

Régane. — La maison est petite ; le vieillard et ses gens ne peuvent y être aisément logés.

Goneril. — Le blâme doit en retomber sur lui ; il s'est arraché lui-même au repos, il faut qu'il subisse les conséquences de sa sottise.

Régane. — Pour ce qui est de lui en particulier, je le recevrai avec plaisir ; mais pas un seul des hommes de sa suite.

Goneril. — C'est aussi mon intention. Où est Monseigneur de Gloucester ?

Cornouailles. — Il a suivi le vieillard : — le voici qui revient.

Rentre GLOUCESTER.

Gloucester. — Le roi est dans une rage extrême.

Cornouailles. — Où va-t-il?

Gloucester. — Il demande son cheval ; mais je ne sais où il va.

Cornouailles. — Il vaut mieux le laisser faire ; il se guide lui-même.

Goneril. — Monseigneur, n'insistez en aucune façon pour qu'il reste.

Gloucester. — Hélas ! la nuit s'approche et les vents froids soufflent avec âpreté ; c'est à peine si on trouve un buisson à plusieurs milles à la ronde.

Régane. — Ô Seigneur, les maux que s'attirent les hommes opiniâtres doivent leur servire de précepteurs. Fermez vos portes ; il est accompagné d'une escorte de gens exaspérés, et la sagesse doit redouter ce qu'ils sont capables de lui faire entreprendre, à lui dont l'oreille est si facilement abusée.

Cornouailles. — Fermez vos portes, Monseigneur ; voilà une terrible nuit qui s'apprête : ma Régane vous conseille ; bien mettons-nous à l'abri de la tempête. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une bruyère.

Une tempête avec tonnerre et éclairs. Entrent en se rencontrant, KENT *et* UN GENTILHOMME.

KENT. — Qui donc est là, en plus du mauvais temps?

LE GENTILHOMME. — Quelqu'un qui est dans la disposition d'humeur du temps, fort agité.

KENT. — Je vous reconnais. Où est le roi?

LE GENTILHOMME. — Il lutte avec les éléments courroucés; il ordonne au vent de souffler la terre dans la mer, ou de gonfler les vagues frisées au-dessus de la terre ferme, afin que les choses changent ou cessent d'être; il arrache ses cheveux blancs dont les rafales impétueuses, avec une rage aveugle, se saisissent dans leur furie et se servent comme de jouets. Toutes les forces du petit monde de son moi humain, il les oppose avec mépris au grand tohu-bohu du vent et de la pluie en lutte. Cette nuit où l'ourse qui allaite ses petits reste couchée, où le lion et le loup au ventre creux tiennent leur fourrure sèche, lui, il court tête nue, et appelle ce qui peut le délivrer de tout.

KENT. — Mais qui est avec lui?

LE GENTILHOMME. — Personne d'autre que le fou qui s'efforce de lui faire oublier par ses plaisanteries les injures dont son cœur est blessé.

KENT. — Seigneur, je vous connais, et j'ose, sur la foi de la bonne note que j'ai prise de vous, vous communiquer un secret de précieuse importance. Il existe entre Albanie et Cornouailles une division, quoiqu'elle ne soit pas encore apparente, cachée qu'elle est par une dissimulation mutuelle : ils ont près d'eux — et qui n'a point de tels gens parmi ceux que leurs grandes étoiles ont mis sur le trône et placés haut? — des serviteurs qui ont l'air de l'être, et qui font le métier d'espions et d'observateurs intelligents de notre état pour le compte de la France. Est-ce la conséquence de ce qu'ils ont surpris des bisbilles et des manœuvres des ducs? est-ce la dure conduite qu'ils ont tenue tous deux à l'égard du bon vieux roi? est-ce quelque chose de plus grave dont par hasard ces incidents ne sont que les accessoires? toujours est-il qu'une armée se dirige de France sur ce royaume en désordre; et cette armée, profitant prudemment de notre négligence, a déjà secrètement mis le pied dans quelques-uns de nos meilleurs ports, et se trouve sur le point de se montrer à bannière ouverte. — Maintenant, venons à vous : si vous osez vous fonder assez sur la vérité de mes paroles, pour aller en toute hâte jusqu'à Douvres, vous y trouverez certaines personnes qui vous remercieront, quand vous leur ferez un rapport exact du traitement dénaturé, douloureux, propre à le rendre fou, dont le roi a cause de se plaindre. Je suis gentilhomme de sang et d'éducation, et c'est en connaissance de cause et sûr de mon fait que je vous offre cet office.

LE GENTILHOMME. — Nous en parlerons plus en détail.

KENT. — Non, c'est inutile. Pour vous prouver que je suis beaucoup plus que ne l'indique mon extérieur, ouvrez cette bourse, et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélia, et il n'est pas à craindre que vous ne la voyiez pas, montrez cet anneau, et elle vous dira quel est ce compagnon que vous ne connaissez pas encore. (*Tonnerre.*) Diable soit de cette tempête! je vais me mettre à la recherche du roi.

LE GENTILHOMME. — Donnez-moi votre main : n'avez-vous rien d'autre à me dire?

KENT. — Peu de chose, mais ce peu de chose est plus important encore que tout le reste : lorsque nous aurons trouvé le roi, — et dans cette recherche je requiers votre service, prenez de ce côté, moi je vais de celui-là, — le premier qui l'apercevra en avertira l'autre par un cri. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la bruyère.

Entrent LEAR *et* LE FOU.

Lear. — Soufflez, vents, et faites éclater vos joues! faites rage! soufflez! Cataractes et trombes, vomissez vos flots, jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers, noyé les coqs de leurs cimes! Flammes sulfureuses, rapides comme la pensée, avant-courrières des foudres qui fendent les chênes, grillez mes cheveux blancs! Et toi, tonnerre qui ébranles tout, aplatis l'épaisse rotondité du monde! brise les moules de la nature, et détruis d'un coup tous les germes qui produisent l'homme ingrat!

Le fou. — Ô *nononcle*, l'eau bénite de cour dans une chambre sèche est préférable à cette eau de pluie à ciel ouvert. Bon *nononcle*, rentre, et demande la bénédiction de tes filles; voilà une nuit qui n'a pitié ni des gens sages, ni des fous.

Lear. — Gronde à plein ventre! Crache, feu! vomis, pluie! Ni la pluie, ni le vent, ni le tonnerre, ni le feu, ne sont mes filles: je ne vous accuse pas d'ingratitude, vous éléments; je ne vous donnai jamais un royaume, je ne vous appelai jamais mes enfants, vous ne me devez aucune obéissance : eh bien, laissez tomber votre horreur, selon votre plaisir; me voici là, moi, votre esclave; un vieillard pauvre, faible, infirme, méprisé : — mais cependant je veux vous appeler de serviles ministres, puisque vous vous liguez avec deux perverses filles pour diriger vos guerres nées en haut lieu contre une tête aussi vieille et aussi blanche que celle-là. Oh! oh! c'est odieux!

Le fou. — Celui qui a une maison pour y fourrer sa tête possède un bon chapeau.

Celui qui voudra loger sa braguette
Avant que sa tête ait un logement,
Sa tête et lui attraperont des poux;
Ainsi se marient beaucoup de mendiants.
L'homme qui fait pour son orteil,
Ce qu'il devrait faire pour son cœur,
Criera bientôt de la douleur d'un cor
Et changera son sommeil en veille.

Car il n'y eut jamais encore une jolie femme qui ne fît des minauderies devant son miroir.

Lear. — Non, je serai le modèle de la parfaite patience, je ne dirai rien.

Entre KENT.

Kent. — Qui est ici?

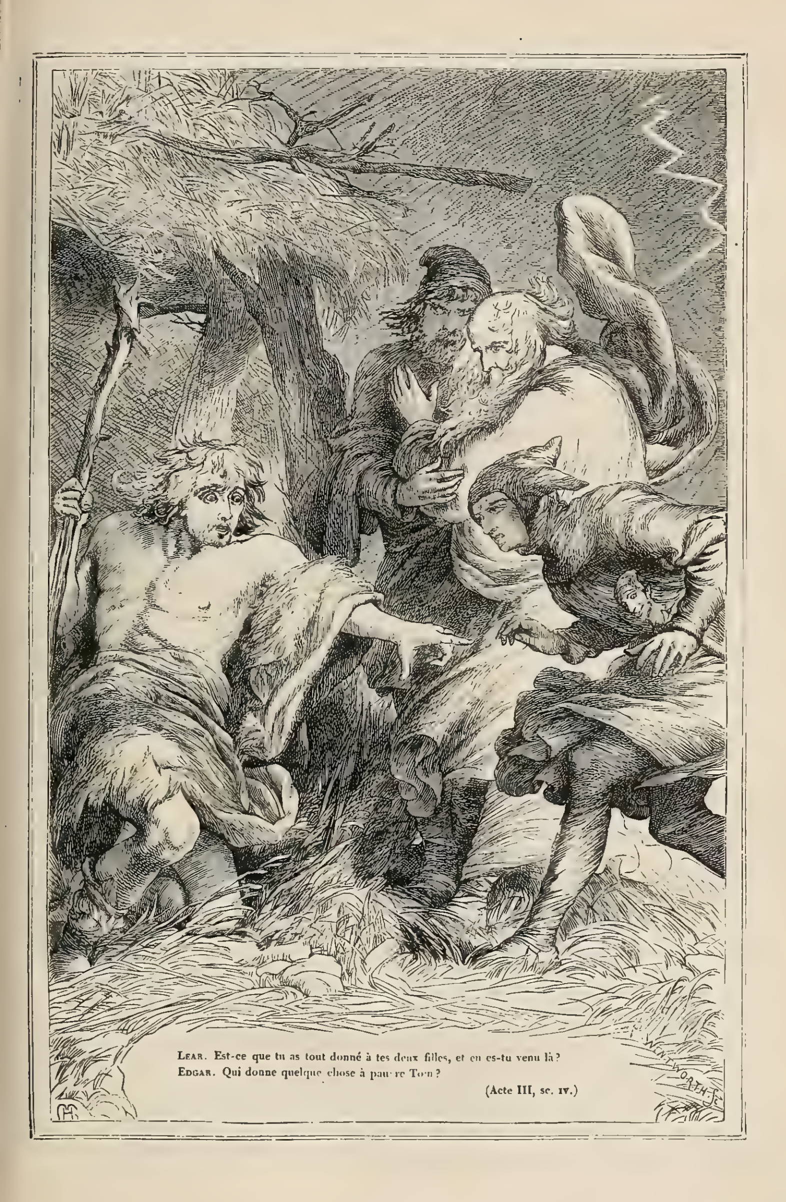
Le fou. — Pardi, une Altesse et une braguette, c'est-à-dire un sage et un fou.

Kent. — Hélas, Sire, êtes-vous ici? Les êtres qui aiment la nuit n'aiment pas les nuits pareilles à celle-là; les cieux courroucés effrayent les rôdeurs des ténèbres eux-mêmes, et les obligent à garder tanière: depuis que j'existe je ne me rappelle pas avoir entendu parler de telles nappes de feu, de tels craquements horribles de tonnerre, de tels grondements de vent rugissant et de pluie : la nature de l'homme ne saurait supporter ni la violence, ni les menaces d'une telle nuit.

Lear. — Que les grands Dieux qui font au-dessus de nos têtes ce redoutable tintamarre, se découvrent à cette heure à leurs ennemis! Tremble, misérable, qui portes en toi des crimes non divulgués que la justice n'a pas châtiés! Cache-toi, meurtrier à la main sanglante! cache-toi, parjure! et toi aussi, incestueux revêtu de semblants de vertu! tremble de tous tes membres, méchant qui sous le couvert d'une honnête apparence as manœuvré contre la vie de l'homme! Forfaits étroitement tenus sous les verrous du secret, brisez les portes qui vous gardent cachés, et criez grâce à ces redoutables agents qui vous somment d'apparaître! — Pour moi, je suis un homme qu'on a plus offensé qu'il n'a offensé.

Kent. — Hélas, tête nue! Mon gracieux Seigneur, tout près d'ici, il y a une hutte qui vous prêtera quelque secours contre la tempête: venez vous y reposer, tandis que moi je retournerai vers cette dure maison, plus dure que les pierres dont elle est bâtie, et dont on m'a à l'instant même refusé l'entrée, lorsque je suis allé vous demander; j'y retournerai, et j'essayerai de contraindre leur avare hospitalité.

Lear. — Ma raison commence à s'égarer. — Marchons, mon enfant : comment vas-tu, mon enfant? as-tu froid? j'ai froid moi-même. — Où est cette chaumière, mon ami? Art étrange que possèdent nos besoins; des choses viles ils peuvent en faire de précieuses. Allons, où est votre hutte? — Mon fou, mon pauvre drôle, j'ai encore dans mon cœur une place qui souffre pour toi.



LEAR. Est-ce que tu as tout donné à tes deux filles, et en es-tu venu là?
EDGAR. Qui donne quelque chose à pauvre Tom?

(Acte III, sc. IV.)

LE FOU, *chantant :*

Celui qui a un tout petit peu d'esprit,
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Doit se contenter du lot de sa fortune,
Quand même la pluie tomberait chaque jour.

LEAR. — C'est vrai, mon enfant. — Allons, mène-nous à cette hutte. (*Sortent Lear et Kent.*)

LE FOU. — Voilà une belle nuit pour refroidir une courtisane. Je vais dire une prophétie avant de m'en aller :

Quand les prêtres diront plus de mots que de choses ;
Quand les brasseurs gâteront leur bière avec de l'eau ;
Quand les nobles donneront des leçons à leurs tailleurs ;
Quand il n'y aura d'autres hérétiques brûlés que les coureurs de filles;
Quand tous les procès seront bien jugés ;
Quand il n'y aura ni écuyer endetté, ni chevalier pauvre ;
Quand les langues cesseront d'être médisantes ;
Quand les coupe-bourses ne chercheront plus les foules ;
Quand les usuriers compteront leur or en plein champ ;
Quand les maquerelles et les putains bâtiront des églises ;
Alors le royaume d'Albion
Tombera en grande confusion :
Alors viendra le temps, qui vivra le verra,
Où pour marcher on se servira des pieds.

Merlin fera cette prophétie plus tard; car je vis avant son époque. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le château de Gloucester.

Entrent GLOUCESTER *et* EDMOND.

GLOUCESTER. — Hélas, hélas, Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée. Lorsque je leur ai demandé la permission d'avoir pitié de lui, ils m'ont enlevé la maîtrise de ma propre maison, et m'ont interdit, sous peine de leur perpétuel déplaisir, de parler de lui, de solliciter pour lui, et de le soutenir de quelque manière que ce soit.

EDMOND. — C'est très-sauvage et très-dénaturé!

GLOUCESTER. — Mais sois tranquille, et ne dis rien. Il existe une division entre les ducs, et il y a pis que cela : j'ai reçu une lettre cette nuit ; — il est dangereux d'en parler ; — j'ai mis la lettre sous clef dans mon cabinet : les injures que le roi supporte à cette heure seront amplement vengées : une armée a déjà débarqué en partie : nous devons pencher pour le roi. Je vais me mettre à sa recherche, et lui porter secours en secret. Vous, allez, et entretenez conversation avec le duc afin que ma charité ne soit pas aperçue de lui : s'il me demande, dites que je suis malade et au lit. Si je meurs pour cet acte, comme on m'en a menacé sérieusement, eh bien, le roi mon vieux maître aura été assisté. Il se prépare d'étranges événements, Edmond; je vous en prie, soyez prudent. (*Il sort.*)

EDMOND. — Le duc aura immédiatement avis de cette courtoisie qu'on t'a interdite, et de cette lettre aussi : c'est ce me semble un beau service, et qui doit me faire gagner ce que mon père va perdre, c'est-à-dire rien moins que tout : les jeunes s'élèvent lorsque les vieux tombent. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une partie de la bruyère avec une hutte. La tempête continue.

Entrent LEAR, KENT *et* LE FOU.

KENT. — Voici l'endroit, Monseigneur ; entrez, mon bon Seigneur : la rigueur de la nuit en plein air est trop brutale pour que la nature puisse la supporter.

LEAR. — Laisse-moi seul.

KENT. — Entrez ici, mon bon Seigneur.

LEAR. — Veux-tu me briser le cœur?

KENT. — J'aimerais mieux briser le mien. Entrez, mon bon Seigneur.

LEAR. — Il te semble bien dur que cette furieuse tempête nous perce jusqu'aux os : cela te semble ainsi; mais là où une grande maladie est invétérée, on en sent à peine une moindre. Tu éviterais un ours, mais si ta fuite devait te mener t'engloutir dans la mer rugissante, tu irais droit à la gueule de l'ours. Le corps est délicat quand l'âme est libre : mais la tempête de mon âme enlève à mes organes tout autre sentiment que celui qui m'accable. Ingratitude filiale! n'est-ce pas comme si cette bouche déchirait cette main pour avoir porté jusqu'à elle la nourriture? Mais je punirai cela sévèrement : — non, je ne pleurerai

pas davantage. — Par une nuit pareille, me mettre dehors! — Tombe, pluie; je te supporterai. — Par une nuit comme celle-ci! — Ô Régane! ô Goneril! votre vieux bon père dont le cœur franc vous donna tout.... — Oh! ce chemin-là conduit à la folie; évitons-le; assez là-dessus.

Kent. — Mon bon Seigneur, entrez ici.

Lear. — Je t'en prie, entre toi-même; cherche tes propres aises: cette tempête au moins ne me permettra pas de réfléchir à des choses qui me feraient plus de mal qu'elle. Cependant je vais entrer. (*Au fou.*) Entre, mon enfant, passe le premier. — Oh, indigence sans asile! — Allons, entre. Je vais prier, et puis je dormirai. (*Le fou entre dans la cabane.*) Pauvres misérables nus, où que vous soyez, qui recevez l'averse de cette tempête sans pitié, comment vos têtes sans toits et vos ventres sans nourriture, comment votre dénûment en loques et percé à jour de toutes parts, pourront-ils vous protéger contre des temps pareils à celui-ci? Oh! j'ai pris trop peu de souci de votre condition! Accepte cette médecine-là, pompe; expose-toi de manière à sentir ce que les misérables sentent, afin de verser sur eux ton superflu, et de montrer les cieux plus justes.

Edgar, *de l'intérieur de la cabane.* — Une brasse et demie d'eau, une brasse et demie! Pauvre Tom! (*Le fou se précipite hors de la cabane.*)

Le fou. — N'entre pas ici, *nononcle*, il y a un esprit. Secourez-moi, secourez-moi!

Kent. — Donne-moi ta main. — Qui est là?

Le fou. — Un esprit, un esprit; il dit que son nom est pauvre Tom.

Kent. — Qui es-tu, toi qui grommelles là dans la paille? Sors.

Entre EDGAR *déguisé comme un fou.*

Edgar. — Arrière! le méchant démon me poursuit! — A travers la piquante aubépine souffle le vent froid. — Hum, vas à ton lit froid, et réchauffe-toi dedans.

Lear. — Est-ce que tu as tout donné à tes deux filles? et en es-tu venu là?

Edgar. — Qui donne quelque chose à pauvre Tom? le méchant démon l'a poursuivi à travers le feu et à travers la flamme, à travers gués et gouffres d'eau, par-dessus bourbiers et fondrières; il a mis des couteaux sous son oreiller, et des cordes dans son banc d'église; il a mis de la mort au rat dans son potage; il lui a insinué l'orgueil dans le cœur, afin qu'il fît trotter son cheval bai sur des ponts larges de quatre pouces, et cela pour courir après son ombre qu'il prenait pour un traître. — Dieu bénisse tes cinq sens! — Tom a froid. — Oh! da, da, da, da, da, da. — Que Dieu te préserve des ouragans, des astres malins et du refroidissement! Faites quelque charité à pauvre Tom que le méchant démon tourmente. — Oh! si je pouvais le tenir là maintenant, — et là, — et là encore, — et là. (*L'orage continue.*)

Lear. — Comment est-ce que ses filles l'ont amené à cette passe-là? — Ne pouvais-tu rien te réserver? leur as-tu tout donné?

Le fou. — Non, il s'est réservé une couverture, sans quoi il nous aurait fait honte à tous.

Lear. — Eh bien, que toutes les pestes que la destinée suspend sur les crimes des hommes tombent sur tes filles!

Kent. — Il n'a pas de filles, Sire.

Lear. — A mort, traître! rien n'aurait pu précipiter la nature dans un tel degré d'abjection, si ce n'est des filles ingrates. Est-ce la coutume que les pères, quand ils se sont dépouillés, trouvent aussi peu de pitié pour leur chair? Judicieux châtiment! ce fut cette chair qui engendra ces filles de pélican.

Edgar, *chantant :*

Pillicock s'assit sur la colline de Pillicock :
Holla, ho, holla, ho, ho, ho!

Le fou. — Cette froide nuit nous changera tous en fous et en insensés.

Edgar. — Prends garde au méchant démon: obéis à tes parents; tiens religieusement ta parole; ne jure pas; ne te commets pas avec la femme légitime d'un autre; ne revêts pas ta bonne amie d'étoffes de somptueux brocarts. Tom a froid.

Lear. — Qu'est-ce que tu étais?

Edgar. — Un serviteur, orgueilleux de cœur et d'âme, qui frisais ma chevelure, qui portais des gants à mon chapeau, qui servais les convoitises du cœur de ma maîtresse et commettais avec elle l'acte des ténèbres, qui jurais autant de serments que je prononçais de paroles et les brisais à la face patiente du ciel, qui m'endormais en méditant le péché et m'éveillais pour le commettre. J'aimais profondément le vin, tendrement les dés, et pour ce qui est des femmes, je dépassais le Turc en paillardise: j'étais faux de cœur, léger d'oreille, sanguinaire de main; un cochon pour la luxure, un renard pour la subtilité, un loup

pour la voracité, un chien pour la folie, un lion pour la proie. Ne livre pas ton pauvre cœur aux femmes sur le craquement d'un soulier, ou le *frou frou* d'une robe de soie: garde ton pied loin des bordels, ta main hors des jupons, ta plume des livres de l'usurier, et défie le méchant démon. (*Il chante :*)

Toujours à travers l'aubépine souffle le vent froid;
Il dit *zou ou ou*, *mou ou ou*, ah, ah, ah!

Dauphin, mon garçon, mon garçon, arrête! laisse-le trotter. (*L'orage continue.*)

Lear. — Parbleu, tu serais mieux dans ton tombeau que d'avoir à affronter avec ton corps nu cette colère des cieux. L'homme n'est-il pas plus que cela? Considérez-le bien. Tu ne dois pas de soie au ver, pas de peau à la bête, pas de laine au mouton, pas de parfum à la civette. Ah! ah! il y en a trois d'entre nous qui sont sophistiqués! Toi, tu es l'être humain lui-même: l'homme sans les commodités de la civilisation n'est qu'un pauvre animal nu et ébouriffé comme te voilà. — A bas, à bas, choses d'emprunts! Allons, dépouillons-nous ici. (*Il arrache ses vêtements.*)

Le fou. — Je t'en prie, *nononcle*, sois calme; c'est une mauvaise nuit pour nager. A cette heure un petit feu dans une vaste campagne ressemblerait assez bien au cœur d'un vieux paillard, — une petite étincelle, et tout le reste froid. Voyez, voici venir un feu errant.

Edgar. — C'est le méchant démon Flibbertigibbet: il commence ses courses au couvre-feu, et se promène jusqu'au premier chant du coq; il donne la goutte sereine, fait loucher les yeux, et contracte les lèvres en forme de bec-de-lièvre; il jette la nielle sur le froment, et endommage la pauvre créature de la terre. (*Il chante :*)

Saint Withold parcourut trois fois la plaine;
Il rencontra la jument de nuit (*a*) et ses neuf pouliches;
Il lui commanda de filer,
Et le lui fit jurer;
Et file, sorcière, file!

Kent. — Comment se trouve Votre Grâce!

Entre GLOUCESTER *avec une torche.*

Lear. — Quel est cet homme?

Kent. — Qui est là? Qu'est-ce que vous cherchez?

(*a*) Le cauchemar.

Gloucester. — Qui êtes-vous, vous ici? vos noms?

Edgar. — Le pauvre Tom, qui mange la grenouille nageuse, le crapaud, le têtard, le lézard des murailles et le lézard d'eau; qui, dans la furie de son cœur, quand le méchant démon fait rage, mange de la bouse de vache en guise de salade; avale le vieux rat et le chien des fossés; boit l'eau croupissante de l'étang au vert manteau; qui est fouetté de paroisse en paroisse, et mis aux ceps, et puni, et emprisonné; qui a eu trois vêtements pour son dos, six chemises pour son corps, un cheval pour se promener, et une épée pour se défendre. (*Il chante :*)

Mais les souris et les rats, et autre petit gibier pareil,
Ont été la nourriture de Tom pendant sept longues années.

Prends garde au démon qui me suit. — Paix, Smukin; paix, démon que tu es!

Gloucester. — Quoi! votre Grâce n'a pas de meilleure compagnie?

Edgar. — Le prince des ténèbres est un gentilhomme: on l'appelle Modo et Mahu.

Gloucester. — Notre chair et notre sang, Monseigneur, sont devenus si vils qu'ils haïssent qui les a engendrés.

Edgar. — Pauvre Tom a froid.

Gloucester. — Rentrez avec moi: ma loyauté ne peut pas me permettre d'obéir en tout aux durs commandements de vos filles: quoiqu'elles m'aient ordonné de verrouiller mes portes, et de vous laisser à la merci de cette nuit cruelle, je me suis cependant hasardé à venir vous chercher, pour vous amener là où vous trouverez tout prêts feu et nourriture.

Lear. — Laissez-moi converser d'abord avec ce philosophe. — Quelle est la cause du tonnerre?

Kent. — Mon bon Seigneur, acceptez son offre; rentrez dans sa maison.

Lear. — Je veux causer un instant avec ce Thébain érudit. — Quel est l'objet de vos études?

Edgar. — Les moyens de se préserver du démon et de tuer la vermine.

Lear. — Laissez-moi vous dire un mot en particulier.

Kent. — Pressez-le une fois encore de vous suivre, Monseigneur; sa raison commence à s'ébranler.



KENT, *au fou*. Allons, aide à enlever ton maître; tu ne dois pas rester par derrière nous.
GLOUCESTER. Allons, allons, partons.

(Acte III, sc. VI.)

GLOUCESTER. — Peux-tu l'en blâmer? ses filles cherchent sa mort. — Ah, ce brave Kent! il avait dit qu'il en serait ainsi, le pauvre exilé! — Tu dis que le roi devient fou; je te le dis, l'ami, je suis presque fou moi-même: j'avais un fils que j'ai maintenant renié pour mon sang; il cherchait à attenter à ma vie, tout récemment, dans ces derniers jours même: je l'aimais, ami, autant que père aima jamais fils: pour te dire la vérité, le chagrin a dérangé mes esprits. — Quelle nuit que celle-ci! (*L'orage continue.*) J'en supplie Votre Grâce....

LEAR. — Oh! je vous demande pardon, Seigneur. — Votre compagnie, noble philosophe.

EDGAR. — Tom a froid.

GLOUCESTER. — Rentre, mon garçon, là, dans la cabane: tiens-toi chaud.

LEAR. — Allons, rentrons-y tous.

KENT. — Par ici, Monseigneur.

LEAR. — Avec lui; je veux encore entretenir compagnie avec mon philosophe.

KENT. — Mon bon Seigneur, soyez-lui complaisant; laissez-le prendre avec lui ce garçon.

GLOUCESTER. — Prenez-le avec vous.

KENT. — Allons, marchons, maraud; viens avec nous.

LEAR. — Viens, mon bon Athénien.

GLOUCESTER. — Ne parlons pas, ne parlons pas: chut!

EDGAR, *chantant*. —

Child Roland s'en vint à la tour noire,
Son mot était toujours, *fi*, *foh*, *fum*,
Je flaire ici le sang d'un Breton. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans le château de Gloucester.

Entrent CORNOUAILLES *et* EDMOND.

CORNOUAILLES. — J'aurai ma vengeance avant de quitter sa maison.

EDMOND. — Cependant, Monseigneur, je suis tant soit peu effrayé en pensant au blâme que je puis encourir pour avoir fait céder ainsi la nature à la fidélité.

CORNOUAILLES. — Je m'aperçois maintenant que ce n'était pas entièrement par suite d'une disposition mauvaise que votre frère a cherché sa mort; mais qu'une provocante indignité fit naître la pensée coupable en elle-même de le punir selon ses mérites.

EDMOND. — A quel point cruelle est ma fortune, puisqu'il me faut me repentir d'être juste! Voici la lettre dont il parlait, et qui le montre d'intelligence avec le roi de France pour le plus grand avantage de celui-ci. O cieux! si vous aviez voulu que cette trahison ne fût pas, ou que je n'en fusse pas le délateur!

CORNOUAILLES. — Venez avec moi trouver la duchesse.

EDMOND. — Si le contenu de cette lettre est véritable, vous avez de fortes affaires sur les bras.

CORNOUAILLES. — Vraie ou fausse, cette lettre t'a fait comte de Gloucester. Cherche où peut être ton père, afin qu'il soit à notre portée quand nous voudrons l'arrêter.

EDMOND, *à part.* — Si je le découvre prêtant secours au roi, cela ne fera que confirmer plus fortement ses soupçons. (*A Cornouailles.*) Je persévérerai dans ma voie de loyauté, quoique le combat entre ma fidélité et mon sang soit bien douloureux.

CORNOUAILLES. — Je mets ma confiance en toi, et tu trouveras dans mon affection un père plus cher que le tien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une chambre dans une ferme attenante au château.

Entrent GLOUCESTER, LEAR, KENT, LE FOU *et* EDGAR.

GLOUCESTER. — Il fait meilleur ici qu'en plein air; soyez heureux d'être à l'abri. Je vais achever de vous accommoder du mieux que je pourrai : je ne resterai pas longtemps absent.

KENT. — Toute la force de sa raison a cédé à son impatience : — que les Dieux récompensent votre bonté! (*Sort Gloucester.*)

EDGAR. — *Fraterctto* m'appelle; il me dit que Néron est pêcheur dans le lac des ténèbres. — Prie, innocent, et prends garde au méchant démon.

LE FOU. — Dis-moi, je t'en prie, *nononcle*, un fou est-il un gentilhomme ou un bourgeois?

LEAR. — C'est un roi, c'est un roi!

LE FOU. — Non, c'est un bourgeois qui a pour fils un gentilhomme; car c'est un fou de bourgeois celui qui voit son fils gentilhomme avant de l'être lui-même.

LEAR. — Oh! que n'ai-je mille diables avec des broches chauffées au rouge qui les embrocheraient en sifflant....

EDGAR. — Le méchant démon me mord au dos.

LE FOU. — Il est fou celui qui se confie à l'apprivoisement d'un loup, à la santé d'un cheval, à l'amour d'un bambin, ou au serment d'une putain.

LEAR. — Cela sera fait; je vais les juger sur-le-champ. (*A Edgar.*) Assieds-toi ici, très-savant justicier. (*Au fou.*) Et toi, sage Seigneur, assieds-toi là. — Maintenant, à vous, renards femelles!

EDGAR. — Voyez, comme il se dresse et comme ses yeux brillent! — As-tu besoin d'yeux qui te regardent juger, Madame? (*Il chante.*)

Traverse la rivière pour venir me trouver, Bessy....

LE FOU, *chantant :*

Son bateau a une fente,
Et elle ne doit pas dire
Pourquoi elle n'ose venir te trouver.

EDGAR. — Le méchant démon hante le pauvre Tom avec la voix d'un rossignol. Hopdance crie dans le ventre de Tom pour demander deux harengs saurs. Ne croasse pas, ange des ténèbres; je n'ai pas de nourriture pour toi.

KENT. — Comment allez vous, Sire? Ne soyez donc pas effaré ainsi : voulez-vous vous coucher et vous reposer sur les coussins?

LEAR. — Je veux les voir juger d'abord. —

Introduisez les témoins. (*A Edgar.*) Homme de justice en robe, prends ton siége. (*Au fou.*) Et toi, son compagnon en équité, assieds-toi à son côté. (*A Kent.*) Vous faites partie de la commission, asseyez-vous aussi.

Edgar. — Procédons avec équité. (*Il chante.*)

Dors-tu, ou veilles-tu, jolie bergère?
Tes moutons sont dans les blés;
Un appel seulement de ta mignonne bouche,
Et tes moutons ne prendront aucun mal.

Ronron, le chat est gris!

Lear. — Jugez celle-là la première; c'est Goneril. — Je fais serment devant cette honorable assemblée qu'elle a repoussé du pied le pauvre roi, son père.

Le fou. — Avancez ici, maîtresse. Votre nom est-il Goneril?

Lear. — Elle ne peut le nier.

Le fou. — Je vous demande bien pardon, je vous prenais pour un escabeau.

Lear.—Et en voici une autre dont les regards faux proclament de quelle étoffe son cœur est fait. — Arrêtez-la ici! — Des armes, des armes! l'épée et le feu! — La corruption est dans ces lieux! —Faux justicier, pourquoi l'as-tu laissée échapper?

Edgar. — Dieu bénisse tes cinq sens!

Kent. — Ô pitié! — Sire, où est à cette heure cette patience dont si souvent vous vous êtes vanté d'être pourvu?

Edgar, *à part.* — Mes larmes commencent à prendre tellement son parti, qu'elles vont me faire gâter mon rôle.

Lear. — Les petits chiens comme tous les autres, Tray, Blanche, Maîtresse, voyez, ils aboient tous après moi.

Edgar. — Tom va leur jeter sa tête. Arrière, mâtins!

Que ta bouche soit blanche ou noire,
Que ta dent empoisonne si elle mord,
Que tu sois mâtin, lévrier, hargueux métis,
Chien courant ou épagneul, braque ou limier,
Queue écourtée ou queue en trompette,
Tom vous fera tous pleurer et gémir :
Car en leur jetant ainsi ma tête,
Les chiens sautent la porte, et tous s'enfuient.

Do, de, de, de. Sessa! Allons, va-t'en aux fêtes, et aux foires, et aux villes de marchés. Pauvre Tom, ta sébile est vide.

Lear. — Alors qu'ils anatomisent Régane; qu'ils regardent l'état de son cœur. Y a-t-il une cause dans la nature qui fasse de tels cœurs durs? (*A Edgar.*) Vous, Monsieur, je vous retiens pour un de mes cent chevaliers : seulement je n'aime pas la façon de vos vêtements : vous me direz que c'est le costume persan; mais changez-les cependant.

Kent. — Allons, mon bon Seigneur, couchez-vous ici, et reposez-vous un instant.

Lear. — Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit; tirez les rideaux. Comme ça, comme ça : nous irons souper dans la matinée.

Le fou. — Et moi j'irai au lit à midi.

Rentre GLOUCESTER.

Gloucester. — Viens ici, l'ami : où est le roi mon maître?

Kent. — Ici, Seigneur; mais ne le troublez pas; sa raison est partie.

Gloucester. — Mon bon ami, prends-le dans tes bras, je t'en prie ; j'ai surpris un complot de mort contre lui : il y a là une litière prête, place-l'y, et dirige-toi vers Douvres où tu trouveras à la fois bienvenue et protection, mon ami. Enlève ton maître : si tu tardes une demi-heure, sa vie, la tienne, et celles de tous ceux qui se sont dévoués à sa défense sont sous le coup d'une perte assurée. Enlève-le, enlève-le; et suis-moi, je vais te conduire bien vite en un lieu où j'ai préparé quelques-unes des choses nécessaires.

Kent. — La nature accablée sommeille : ce repos aurait encore pu répandre son baume sur tes sens brisés, qui, à moins de quelque circonstance heureuse, se rétabliront difficilement. (*Au fou.*) Allons, aide à enlever ton maître; tu ne dois pas rester par derrière nous.

Gloucester. — Allons, allons, partons. (*Sortent Gloucester, Kent et le fou en emportant Lear.*)

Edgar. — Lorsque nous voyons que nos supérieurs supportent les mêmes maux que nous, c'est à peine si nous pensons que nos misères sont nos ennemies. Qui souffre seul, souffre surtout dans son âme, parce qu'il laisse derrière lui des êtres exempts de chagrin et des spectacles de bonheur : mais lorsque le malheureux a des compagnons, et que la douleur est associée à d'autres douleurs, l'âme esquive de grandes souffrances. Combien ma peine me semble maintenant légère et facile à porter, lorsque la même douleur qui me fait m'in-

cliner fait courber le roi; il est traité par ses enfants comme moi par mon père! — En route, Tom! Fais bien attention à ces grands événements dont la rumeur t'arrive; et découvre-toi, lorsque la fausse opinion qui te salit de ses calomnies sera détruite par les preuves de ton innocence, et que tu seras rétabli dans ton honneur. Arrive ce qui pourra cette nuit, pourvu que le roi échappe! Aux aguets, aux aguets. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Un appartement dans le château de Gloucester.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND, *et des serviteurs.*

Cornouailles. — Allez rejoindre en toute hâte Monseigneur votre époux; montrez-lui cette lettre: l'armée du roi de France est débarquée! — Cherchez le traître Gloucester. (*Sortent quelques-uns des serviteurs.*)

Régane. — Pendez-le sur-le-champ.

Goneril. — Arrachez-lui les yeux.

Cornouailles. — Laissez-le à mon déplaisir. Edmond, tenez compagnie à notre sœur; il n'est pas convenable que vous soyez spectateur des vengeances que nous sommes obligé de tirer de votre traître père. Avertissez le duc chez lequel vous vous rendez de se préparer en toute hâte: nous nous engageons à en faire autant. Nous établirons entre nous un service actif de courriers. Adieu, chère sœur: — adieu, Monseigneur de Gloucester.

Entre OSWALD.

Cornouailles. — Eh bien, que se passe-t-il? Où est le roi?

Oswald. — Monseigneur de Gloucester l'a fait partir d'ici: quelque trente-cinq ou six de ses chevaliers qui le cherchaient avec une ardente inquiétude l'ont rencontré à la porte, et accompagnés de quelques autres Seigneurs de sa dépendance, ils se sont dirigés avec lui vers Douvres, où ils se vantent d'avoir des amis bien armés.

Cornouailles. — Préparez des chevaux pour votre maîtresse. (*Sort Oswald.*)

Goneril. — Adieu, mon aimable Seigneur et ma sœur.

Cornouailles. — Adieu, Edmond. (*Sortent Goneril, et Edmond.*)

Cornouailles. — Allez chercher le traitre Gloucester, liez-le comme un voleur, amenez-le devant nous. (*Sortent d'autres serviteurs.*) Quoique nous n'ayons pas le droit de porter condamnation contre sa vie sans les formes de la justice, notre puissance cependant fera à notre colère une courtoisie que les hommes pourront bien blâmer, mais non contrôler. Qui est là? — Le traître?

Rentrent les serviteurs avec GLOUCESTER.

Régane. — L'ingrat renard! c'est lui.

Cornouailles. — Attachez solidement ses vieux bras de momie.

Gloucester. — Quelle est l'intention de Vos Grâces? — Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes: ne me faites pas subir d'indigne traitement, mes amis.

Cornouailles. — Liez-le, dis-je. (*Les serviteurs le lient.*)

Régane. — Solidement, solidement. Oh! le hideux traître!

Gloucester. — Dame impitoyable que vous êtes, je ne suis pas un traître.

Cornouailles. — Liez-le à ce fauteuil. — Scélérat, tu t'apercevras.... (*Régane lui arrache la barbe.*)

Gloucester. — Par les dieux bons, c'est un acte très-ignoble que de m'arracher la barbe.

Régane. — Si blanchi, et traître à ce point!

Gloucester. — Détestable Dame, ces poils que tu arraches de mon menton, revivront et t'accuseront: je suis votre hôte; ce n'est pas ainsi qu'avec des mains de voleurs vous devriez déchirer le visage de celui qui vous donne l'hospitalité. Que voulez-vous faire?

Cornouailles. — Voyons, Monsieur, quelles lettres avez-vous reçues de France?

Régane. — Répondez franchement, car nous connaissons la vérité.

Cornouailles. — Et quelle alliance avez-vous faite avec les traîtres qui ont récemment débarqué dans le royaume?

Régane. — En quelles mains avez-vous envoyé le roi lunatique? Parlez.

Gloucester. — J'ai reçu une lettre contenant de simples conjectures, écrite par une personne de sentiments neutres, et non par une personne qui vous soit ennemie.

Cornouailles. — Voilà qui est rusé.

Régane. — Et faux.

Cornouailles. — Où as-tu envoyé le roi?



GLOUCESTER. Quelle est l'intention de Vos Grâces? — Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes : ne me faites pas subir d'indigne traitement, mes amis.

CORNOUAILLES. Liez-le, dis-je. (Acte III, sc. VII.)

GLOUCESTER. — A Douvres.

RÉGANE. — Pourquoi à Douvres? N'avais-tu pas reçu l'ordre à tes risques et périls....

CORNOUAILLES. — Pourquoi à Douvres? Laissez-le d'abord répondre à cela.

GLOUCESTER. — Je suis lié au poteau, et il me faut soutenir le combat.

RÉGANE. — Pourquoi à Douvres?

GLOUCESTER. — Parce que je ne voulais pas voir tes cruels ongles arracher ses pauvres vieux yeux; ni ta féroce sœur enfoncer dans sa chair ointe ses crocs de truie sauvage. Sous une tempête pareille à celle que sa tête nue a supportée durant cette nuit noire comme l'enfer, la mer se serait soulevée, et serait allée éteindre le feu des étoiles; et cependant, pauvre vieux cœur, il accroissait de ses larmes la pluie du ciel. Si par ce temps affreux, les loups avaient hurlé à ta porte, tu aurais dit: « bon portier, tournez la clef. » Tout ce qu'il y avait de cruel dans la nature s'était apaisé.... mais je verrai la vengeance aux ailes rapides s'abattre sur de tels enfants.

CORNOUAILLES. — Tu ne verras jamais cela! — Camarades, tenez le fauteuil. — Je m'en vais poser mon pied sur tes yeux.

GLOUCESTER. — Que celui qui désire parvenir à la vieillesse, me donne quelque secours! — Ô cruel! — Ô vous dieux!

RÉGANE. — Un de tes yeux se moquerait de l'autre; l'autre aussi.

CORNOUAILLES. — Si vous voyez la vengeance....

PREMIER SERVITEUR. — Retenez votre main, Monseigneur! Je vous ai servi depuis mon enfance; mais je ne vous ai jamais rendu de meilleur service qu'en vous invitant à vous arrêter maintenant.

RÉGANE. — Qu'est-ce à dire, chien?

PREMIER SERVITEUR. — Si vous portiez une barbe au menton, je la secouerais dans cette querelle. Que prétendez-vous faire?

CORNOUAILLES. — Mon serf! (*Il dégaine.*)

PREMIER SERVITEUR. — Eh bien, avancez donc, et affrontez les chances de la colère. (*Il dégaine. Ils combattent. Cornouailles est blessé.*)

RÉGANE. — Donne-moi ton épée — Un paysan nous tenir tête ainsi! (*Elle prend l'épée d'un autre serviteur, et blesse le premier.*)

PREMIER SERVITEUR. — Oh! je suis tué! — Monseigneur, il vous reste un œil pour voir quelque malheur tomber sur lui. Oh! (*Il meurt.*)

CORNOUAILLES. — Pour qu'il n'en voie pas davantage, prenons nos précautions. — A terre, vile gelée! où est maintenant ton éclat?

GLOUCESTER. — Tout est ténèbres et désolation. — Où est mon fils Edmond? Edmond, réveille en toi tout le feu de la nature pour venger cet acte horrible.

RÉGANE. — Dehors, traître scélérat! Tu appelles celui qui te hait: c'est lui qui nous a révélé tes trahisons, lui qui est trop honnête pour avoir pitié de toi.

GLOUCESTER. — O ma folie! En ce cas, Edgar a été calomnié. Dieux bons, pardonnez-moi ma faute, et faites-le prospérer!

RÉGANE. — Allons, jetez-le hors des portes, et qu'il flaire sa route vers Douvres. — Qu'est-ce donc, Monseigneur? Pourquoi pâlissez-vous?

CORNOUAILLES. — J'ai reçu une blessure: — suivez-moi, Madame. — Chassez hors des portes ce scélérat sans yeux; — jetez sur le fumier cet esclave. — Régane, je saigne à grands flots: cette blessure vient mal à propos; donnez-moi votre bras. (*Sort Cornouailles, conduit par Régane. Quelques-uns des serviteurs détachent Gloucester et le conduisent hors du théâtre.*)

SECOND SERVITEUR. — Si cet homme prospère, je veux commettre toute scélératesse possible sans en prendre souci.

TROISIÈME SERVITEUR. — Si elle vit longtemps, et qu'à la fin elle meure selon la vieille et naturelle méthode, les femmes deviendront toutes des monstres.

SECOND SERVITEUR. — Suivons le vieux comte, et cherchons l'insensé pour qu'il le conduise où il voudra aller: la folie de ce drôle se prête à tout.

TROISIÈME SERVITEUR — Vas-y, toi; je vais me procurer un peu de chanvre et des blancs d'œuf pour les appliquer sur sa face saignante. Que Dieu le soutienne à cette heure! (*Ils sortent de divers côtés.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La bruyère.

Entre EDGAR.

Edgar. — Il vaut encore mieux être ainsi, se savoir méprisé, que d'être méprisé en étant flatté. L'homme qui est dans la pire condition, l'être le plus bas et le plus méprisé de la fortune, se repose encore sur l'espérance et ne connaît pas la crainte : le changement lamentable est celui qui change le mieux en pire, mais l'homme qui est dans la pire condition ne connaîtra de changements qu'heureux. Salut donc à toi, air insubstantiel que j'embrasse! le misérable que ton souffle a précipité dans le pire état, ne doit rien à tes rafales. — Mais qui vient ici?

Entre GLOUCESTER, *conduit par* un vieillard.

Edgar. — Mon père, conduit par ce pauvre homme? — Ô monde, monde, monde! si tes étranges révolutions ne nous forçaient pas à te haïr, la vie ne voudrait pas céder à la vieillesse.

Le vieillard. — Ô mon bon Seigneur, j'ai été votre tenancier, et le tenancier de votre père, pendant ces dernières quatre-vingts années.

Gloucester. — Pars, va-t'en; mon bon ami, retourne-t'en : tes consolations ne peuvent me faire aucun bien, et elles peuvent te faire du mal.

Le vieillard. — Hélas, Seigneur, vous ne pouvez pas voir votre chemin.

Gloucester. — Je n'ai pas de chemin, et par conséquent je n'ai pas besoin d'yeux; j'ai trébuché lorsque j'y voyais. Très-souvent nos ressources nous aveuglent en nous inspirant trop de sécurité, tandis que nos dénûments sont notre salut. Ô mon cher fils Edgar, victime de la colère de ton père abusé! Si je pouvais seulement vivre pour te voir par le toucher, je dirais que j'ai retrouvé mes yeux!

Le vieillard. — Qu'est-ce donc? qui est là?

Edgar, *à part.* — Ô Dieux! qui peut dire, je suis au comble du malheur? Je suis maintenant plus malheureux que je ne le fus jamais.

Le vieillard. — C'est Tom, le pauvre fou.

Edgar. — Et je puis être encore pis : le pire n'est pas aussi longtemps que nous pouvons dire « voilà le pire. »

Le vieillard. — Camarade, où vas-tu?

Gloucester. — Est-ce un mendiant?

Le vieillard. — Un fou et un mendiant aussi.

Gloucester. — Il a quelque raison, sans quoi il ne pourrait pas mendier. Durant la tempête de la dernière nuit, je vis un camarade de cette sorte qui me fit penser que l'homme était un ver : mon fils se présenta alors à ma pensée; et cependant mon âme lui était à ce moment peu amie : j'en ai appris davantage depuis. — Nous sommes pour les Dieux ce que les mouches sont pour les enfants joueurs, — ils nous tuent pour s'amuser.

Edgar, *à part.* — Comment cela se passerait-il? — C'est un mauvais métier que de jouer le fou devant la douleur, en affligeant soi-même et les autres. (*A Gloucester.*) Dieu te bénisse, maître!

Gloucester. — Est-ce là ce garçon tout nu?

Le vieillard. — Oui, Monseigneur.

Gloucester. — En ce cas, je t'en prie, retourne-t'en : si à ma considération, tu veux nous accompagner à un mille ou deux d'ici sur la route qui conduit à Douvres, fais cela par ancienne affection; et porte quelques hardes pour couvrir cette pauvre âme nue que je prierai de me conduire.

Le vieillard. — Hélas! Seigneur, il est fou.

Gloucester. — C'est un temps maudit, lors que les fous conduisent les aveugles. Fais ce que je t'ai commandé, ou plutôt fais à ton plaisir; par-dessus tout, pars.

Le vieillard. — Je vais lui porter le meilleur costume que je possède, arrive ce qui voudra. (*Il sort.*)

Gloucester. — Maraud, garçon nu?

EDGAR. — Pauvre Tom a froid. (*A part.*) Je ne puis jouer ce rôle plus longtemps.

GLOUCESTER. — Viens ici, garçon.

EDGAR, *à part.* — Et cependant je le dois. — (*Haut.*) Bénis soient tes doux yeux, ils saignent.

GLOUCESTER. Connais-tu la route de Douvres?

EDGAR — Je la connais, barrière et porte, chemin pour les chevaux et chemin pour les piétons. Pauvre Tom a été privé de l'usage de son bon sens : Dieu te garde du méchant démon, fils de brave homme! Il y a cinq démons à la fois qui sont entrés dans pauvre Tom; Obidicut, prince de la luxure; Hobbididance, prince des muets; Mahu, prince du vol; Modo, prince du meurtre; Flibbertigibett, prince des grimaces et des simagrées, qui maintenant possède les femmes de chambre et les suivantes. Là-dessus, béni sois-tu, maître!

GLOUCESTER. — Tiens, prends cette bourse, toi que les fléaux du ciel ont humilié sous tous leurs coups : que moi qui suis misérable, il me soit donné de te faire plus heureux. Cieux, agissez toujours ainsi! faites que l'homme gorgé de superflu et nourri dans le péché, qui méprise vos ordres, et ne veut pas voir parce qu'il ne sent pas, sente promptement votre pouvoir, de façon qu'une juste distribution détruise l'excès de richesses, et que chaque homme ait assez. — Connais tu Douvres?

EDGAR. — Oui, maître.

GLOUCESTER. — Il s'y trouve une falaise dont la tête haute s'avançant par-dessus la mer qui est à ses pieds s'y mire avec terreur. Conduis-moi seulement sur la pointe de sa cime, et je te tirerai de la misère que tu supportes par le don d'un objet précieux que j'ai sur moi : quand je serai à cette place, je n'aurai plus besoin d'aide.

EDGAR. — Donne-moi ton bras; pauvre Tom te conduira. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERIL *et* EDMOND ; OSWALD *vient à leur rencontre.*

GONERIL. — Soyez le bienvenu chez moi, Monseigneur; je m'étonne que notre doux époux ne soit pas venu à notre rencontre sur la route. — Dites-moi, où est votre maître?

OSWALD. — Madame, il est dans le palais; mais jamais homme ne fut si changé. Je lui ai parlé de l'armée qui a débarqué; il a souri à cette nouvelle : je lui ai dit que vous arriviez; il a répondu *tant pis:* lorsque je l'ai informé de la trahison de Gloucester et du loyal service de son fils, il m'a appelé sot, et m'a dit que je prenais les choses à l'envers. Ce qui devrait lui déplaire est ce qui semble lui plaire, et ce qu'il devrait aimer est ce qu'il semble haïr.

GONERIL *à Edmond.* — En ce cas vous n'irez pas plus loin. C'est l'effet de la pusillanime terreur de son esprit qui n'ose rien entreprendre : il ne veut pas sentir les outrages qui l'obligent à en demander compte. Les vœux que nous avons exprimés en route pourront s'accomplir. Retournez auprès de mon frère, Edmond; assemblez ses milices en toute hâte et conduisez ses forces : moi je vais changer les armes dans mon palais, et déposer la quenouille entre les mains de mon mari. Ce loyal serviteur nous servira d'intermédiaire : avant longtemps, si vous savez oser pour votre bien, il est probable que vous recevrez l'ordre d'une maîtresse. Portez ceci ; épargnez les paroles; (*elle lui donne une faveur*) baissez votre tête : ce baiser, s'il osait parler, transporterait ton âme hors d'elle-même : — comprends, et adieu.

EDMOND. — A vous jusque dans les rangs de la mort.

GONERIL. — Mon très cher Gloucester! (*Sort Edmond.*) Oh ! quelle différence il y a entre un homme et un autre homme! C'est à toi que sont dus les services d'une femme; mon imbécile de mari usurpe ma possession.

OSWALD. — Madame, voici venir Monseigneur. (*Il sort.*)

Entre ALBANIE.

GONERIL. — J'ai valu la peine d'être sifflée, ce me semble (*a*).

ALBANIE. — Ô Goneril, vous ne valez pas la poussière que le vent brutal vous souffle au visage. Je crains votre caractère : la nature qui méprise son origine, ne peut trouver en elle-même ses règles et ses contraintes; la branche qui se détache et se retranche elle-même du tronc où elle puisait la séve, doit nécessairement se flétrir et servir à des usages coupables (*b*).

(*a*) Allusion au proverbe, c'est un pauvre chien celui qui ne vaut pas la peine d'être sifflé.

(*b*) Les branches sèches étaient employées dans diverses pratiques de sorcellerie.



GLOUCESTER. Maraud, garçon nu?
EDGAR. Pauvre Tom a froid. (*A part.*) Je ne puis jouer ce rôle plus longtemps. (Acte IV, sc. I.)

GONERIL. — Assez; ce sermon est absurde.

ALBANIE. — La sagesse et la vertu semblent viles aux vils : les infâmes n'ont de goût que pour eux-mêmes. Qu'avez-vous fait? tigres et non pas filles! qu'avez-vous accompli? O action très-barbare, très-dénaturée! vous avez rendu fou un père, un gracieux vieillard, que même l'ours à la tête branlante aurait léché par respect. Comment mon bon frère a-t-il pu permettre que vous fissiez pareille chose! lui, un homme, un prince, qui avait reçu du roi un tel bienfait! Si les dieux n'envoient pas bien vite leurs anges sous formes visibles pour châtier ces viles offenses, il arrivera que les hommes en viendront à se dévorer eux-mêmes comme les monstres de l'abîme.

GONERIL. — Homme au foie blanc, qui portes une joue pour les soufflets, une tête pour les outrages, qui n'as pas au front d'œil capable de discerner ce qui intéresse ton honneur de ce qui lui porte préjudice, ne sais-tu donc pas que les sots seuls s'apitoient sur les scélérats qui sont punis avant d'avoir commis leur méfait? Où est ton tambour? France déploie ses bannières sur notre pays silencieux; déjà ton assassin commence à menacer le heaume empanaché en tête, tandis que toi, sot moral, tu continues à rester assis, et tu cries : « hélas, pourquoi fait-il cela? »

ALBANIE. — Vois-toi telle que tu es, diablesse! la difformité morale ne semble pas aussi horrible dans un démon que dans une femme.

GONERIL. — Oh! le ridicule imbécile!

ALBANIE. — Être perverti et métamorphosé par toi-même, par pudeur, ne change pas tes traits en ceux d'un monstre! S'il m'était permis de laisser mes mains obéir à mon sang en courroux, elles n'auraient que trop d'envie de disloquer et de dé-

chirer tes os et ta chair : quoique tu sois un démon, une forme de femme te protége !

GONERIL. — Morbleu, voilà que vous êtes un homme à cette heure !

Entre UN MESSAGER.

ALBANIE. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — Ô mon bon Seigneur, le duc de Cornouailles est mort; il a été tué par son serviteur, au moment où il se disposait à arracher le second œil de Gloucester.

ALBANIE. — Les yeux de Gloucester!

LE MESSAGER. — Un serviteur nourri chez lui, frémissant d'indignation, s'est opposé à cet acte, en dirigeant son épée contre son puissant maître ; ce dernier, furieux de cette action, s'est précipité sur lui, et l'a étendu mort dans la lutte qui s'est engagée, mais non pas avant d'avoir reçu cette grave blessure qui depuis l'a emporté.

ALBANIE. — Cela montre que vous habitez en haut, vous justiciers qui pouvez venger si rapidement nos crimes d'ici-bas ! — Mais, oh, le pauvre Gloucester! a-t-il perdu son autre œil?

LE MESSAGER. — Les deux, les deux, Monseigneur. Cette lettre, Madame, demande une prompte réponse; elle est de votre sœur.

GONERIL, *à part*. — D'un côté, cela me plaît beaucoup; mais maintenant que Régane est veuve, et que mon Gloucester est avec elle, tout l'édifice construit par mon imagination peut s'écrouler sur ma vie maudite : d'un autre côté la nouvelle n'est pas si désagréable. (*Au messager.*) Je lirai et je ferai réponse. (*Elle sort.*)

ALBANIE. — Où était son fils pendant qu'on lui arrachait les yeux?

LE MESSAGER. — Il accompagnait Madame ici.

ALBANIE. — Mais il n'est pas ici.

LE MESSAGER. — Non, mon bon Seigneur, je l'ai rencontré qui s'en retournait.

ALBANIE. — Connaît-il cette scélératesse?

LE MESSAGER. — Oui, mon bon Seigneur ; c'est lui qui avait dénoncé son père, et il avait quitté sa demeure dans le but de laisser à leur vengeance un plus libre cours.

ALBANIE, *à part*. — Gloucester, je vivrai pour te remercier de l'amour que tu as montré au roi, et pour venger tes yeux. — Viens ici, l'ami ; dis-moi ce que tu sais encore.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp français, près de Douvres.

Entrent KENT *et* UN GENTILHOMME.

KENT. — Pourquoi le roi de France est-il reparti si soudainement? En savez-vous le motif?

LE GENTILHOMME. — Il avait laissé non résolue dans son état une affaire qui depuis son départ a pris une grande importance; elle inspire de telles inquiétudes et fait courir à son royaume de tels dangers que son retour personnel était nécessaire et très-urgent.

KENT. — Qui a-t-il laissé derrière lui comme général?

LE GENTILHOMME. — Le maréchal de France, M. Le Far.

KENT. — Vos lettres ont-elles arraché à la reine quelque démonstration de chagrin?

LE GENTILHOMME. — Oui, Monsieur; elle les prit et les lut en ma présence; de temps à autre, une grosse larme roulait sur sa joue délicate : elle s'efforçait, aurait-on dit, d'être reine de son chagrin, qui, tout pareil à un rebelle, cherchait à être son roi.

KENT. — Oh, alors cette nouvelle l'a émue.

LE GENTILHOMME. — Mais non jusqu'à la colère : la patience et le chagrin luttaient à qui lui donnerait la plus sainte expression. Vous avez vu le soleil et la pluie mêlés ensemble : ses sourires et ses larmes ressemblaient à ce spectacle, mais en mieux encore : ces heureux petits sourires qui jouaient sur ses lèvres roses ne semblaient pas savoir quels hôtes contenaient ses yeux, et ces hôtes se séparaient de ses yeux comme des perles qui découleraient de diamants. Bref, le chagrin serait une rareté très-convoitée s'il allait aussi bien à tous qu'à elle.

KENT. — N'a-t-elle pas fait de questions verbales?

LE GENTILHOMME. — En vérité, une ou deux fois elle a soupiré le nom de *père;* mais avec effort, et comme s'il oppressait son cœur; elle s'est écriée : « *Mes sœurs! mes sœurs! Honte du sexe féminin! Kent! mon père! mes sœurs! mes sœurs! Quoi! au milieu de la tempête? dans la nuit? qu'on ne croie plus à la pitié!* » Alors elle secoua l'eau sainte qui coulait de ses yeux célestes, et

en mouilla ses exclamations de douleur : puis elle partit pour converser seule avec son chagrin.

KENT. — Ce sont les étoiles, les étoiles au-dessus de nous qui gouvernent nos conditions; sans cela un même couple d'êtres humains ne pourrait pas engendrer des rejetons si différents. Vous ne lui avez pas parlé depuis?

LE GENTILHOMME. — Non.

KENT. — Cela se passait-il avant le départ du roi?

LE GENTILHOMME. — Non, après.

KENT. — Eh bien, Monsieur, le pauvre malheureux Lear est dans la ville : quelquefois, dans ses bonnes heures, il se rappelle pourquoi nous y sommes venus; mais il ne veut absolument pas consentir à voir sa fille.

LE GENTILHOMME. — Pourquoi, mon bon Monsieur?

KENT. — Une honte suprême le hante; la dureté avec laquelle il l'a privée de sa bénédiction, laissée à la merci de sa bonne étoile à l'étranger, dépouillée de ses précieux droits pour les transporter à ses filles aux cœurs de chiennes, tous ces souvenirs piquent si venimeusement son âme qu'une honte brûlante le tient éloigné de Cordélia.

LE GENTILHOMME. — Hélas! pauvre gentilhomme!

KENT. — N'avez-vous pas des nouvelles des armées d'Albanie et de Cornouailles?

LE GENTILHOMME. — C'est comme on l'avait dit, elles sont sur pied.

KENT. — Eh bien, Monsieur, je vais vous conduire auprès de notre maître Lear, et je vous laisserai pour le veiller : un motif très-important m'oblige à m'envelopper de secret pour quelque temps; lorsque je serai reconnu pour ce que je suis, vous ne vous repentirez pas de m'avoir donné ces renseignements. Je vous en prie, venez avec moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une tente dans le camp français.

Entrent CORDÉLIA, UN MÉDECIN, *et des soldats.*

CORDÉLIA. — Hélas, c'est lui : on l'a rencontré il n'y a qu'un instant, aussi fou que la mer agitée; chantant tout haut; couronné de fumeterre à l'odeur nauséabonde et d'herbes des sillons, de bardanes, de ciguës, d'orties, de fleurs du coucou, d'ivraies, et de toutes les herbes stériles qui croissent dans notre blé nourricier. — Qu'on mette une centurie en campagne; qu'on visite chaque pouce de terre dans la campagne couverte de moissons, et qu'on le conduise sous nos yeux. (*Sort un officier.*) Que peut la sagesse de l'homme pour le rétablissement de sa raison en délire? Tout ce que nous possédons de biens à qui le guérira.

LE MÉDECIN. — Il y a des moyens, Madame : l'élément nourricier de la nature est le repos, et c'est de repos qu'il manque; pour le provoquer en lui, nous avons de nombreux simples très-actifs dont le pouvoir fermerait les yeux de la douleur elle-même.

CORDÉLIA. — Ô vous tous, secrets bénis, et vous toutes, vertus encore non révélées de la terre, jaillissez avec mes larmes! portez aide et remède à la détresse de cet homme noble! — Cherchez, cherchez-le, de crainte que sa rage non gouvernée ne détruise sa vie à qui manquent les moyens de direction.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Des nouvelles, Madame! les troupes bretonnes sont en marche se rendant ici.

CORDÉLIA. — Cela était déjà connu; nos préparatifs sont faits pour les recevoir. — Ô cher père, c'est ta cause qui seule me met en campagne, et c'est pourquoi le grand roi de France a eu pitié de ma douleur et de mes larmes importunes. Nulle superbe ambition ne pousse nos armes, c'est l'amour seul qui fait cela, le tendre amour et le droit de notre vieux père : puissé-je bientôt l'entendre et le voir! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans le château de Gloucester.

Entrent RÉGANE *et* OSWALD.

RÉGANE — Mais les troupes de mon frère sont-elles en marche?

OSWALD. — Oui, Madame.

RÉGANE. — Est-il là lui-même en personne?

OSWALD. — Oui, Madame, mais avec beaucoup de répugnance : votre sœur est des deux le meilleur soldat.

Régane. — Le Seigneur Edmond ne s'est-il pas entretenu avec votre maître à sa résidence?

Oswald. — Non, Madame.

Régane. — Que peut lui faire tenir ma sœur dans cette lettre?

Oswald. — Je ne sais pas, Madame.

Régane. — Il est parti d'ici pour d'importantes affaires vraiment. Ce fut une grande sottise de laisser vivre Gloucester après lui avoir arraché les yeux : en quelque lieu qu'il aille, il soulève tous les cœurs contre nous. Edmond est parti, je crois, par pitié de sa misère, pour le débarrasser de sa vie aveugle, et en outre pour s'assurer de la force de l'ennemi.

Oswald. — Il faut absolument que je coure après lui avec ma lettre, Madame.

Régane. — Nos troupes se sont mises en marche ce matin : reste avec nous; les routes sont dangereuses.

Oswald. — Je ne peux pas, Madame. Ma maîtresse a recommandé cette affaire à ma fidélité.

Régane. — Quel besoin avait-elle d'écrire à Edmond? Ne pouviez-vous pas lui transmettre verbalement ses messages? Peut-être y a-t-il quelque chose — je ne sais quoi : — je t'aimerai beaucoup, laisse-moi décacheter cette lettre.

Oswald. — Madame, j'aimerais mieux ...

Régane. — Je sais que votre maîtresse n'aime pas son mari; je suis sûre de cela : la dernière fois qu'elle était ici, elle adressait de singulières œillades et des mines fort parlantes au noble Edmond. Je sais que vous êtes son confident.

Oswald. — Moi, Madame?

Régane. — Je parle en pleine connaissance de cause. Vous êtes son confident, je le sais; par conséquent, je vous en avertis, retenez bien ce renseignement-ci : mon époux est mort; nous avons eu une conférence, Edmond et moi; et il convient mieux à ma main qu'à celle de votre maîtresse : vous pouvez conclure maintenant. Si vous le trouvez, remettez-lui ceci de ma part, je vous prie; et lorsque votre maîtresse apprendra par vous cette affaire, invitez-la, je vous en prie, à prendre conseil de sa sagesse. Là-dessus, portez-vous bien. Si par hasard vous entendez parler de ce traître aveugle, sachez que la faveur attend celui qui l'expédiera.

Oswald. — Puissé-je le rencontrer, Madame! je montrerai quel parti je sers.

Régane. — Porte-toi bien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

La campagne, près de Douvres.

Entrent GLOUCESTER, *et* EDGAR *habillé comme un paysan.*

Gloucester. — Quand arriverai-je au sommet de cette colline?

Edgar. — Vous la gravissez en ce moment : remarquez comme nous fatiguons.

Gloucester. — Il me semble que le terrain est plane.

Edgar. — Horriblement escarpé. Écoutez! entendez-vous la mer?

Gloucester. — Non vraiment.

Edgar. — Ah bien, alors, c'est que vos autres sens s'affaiblissent par suite de la douleur de vos yeux.

Gloucester. — Cela se peut, en vérité : il me semble que ta voix est changée, et que tu parles en meilleurs termes et avec plus de sens que tu ne faisais.

Edgar. — Vous vous trompez beaucoup; je n'ai rien de changé en moi que mes vêtements.

Gloucester. — Il me semble que tu parles en meilleurs termes.

Edgar. — Avancez, Seigneur; voici l'endroit en question : tenez-vous immobile. — Comme c'est terrible et comme cela donne le vertige de regarder une telle profondeur! Les corbeaux et les choucas qui volent à moitié de la distance paraissent à peine aussi gros que des escarbots : à mi-côte, en bas, est suspendu un homme qui cueille du fenouil marin, — terrible métier! il me semble qu'il n'est pas plus gros que sa tête : les pêcheurs qui se promènent sur la plage, apparaissent comme des souris; là-bas la grande barque à l'ancre s'est rapetissée à la taille de sa chaloupe, et sa chaloupe à celle de la bouée qui disparaît presque à la vue : le bruit de la vague qui se fâche contre les innombrables cailloux inutiles de la plage ne peut être entendu de la hauteur où nous sommes. Je ne veux pas regarder davantage, de crainte que la tête ne vienne à me tourner, et que la vue me manquant, je ne tombe en bas, la tête la première.

Gloucester. — Placez-moi où vous êtes.

Edgar. — Donnez-moi votre main : vous êtes maintenant à un pied de l'extrême bord : pour tout ce qui est sous la lune, je ne voudrais pas faire un simple saut sur place.



GLOUCESTER. Quand arriverai-je au sommet de cette colline?
EDGAR. Vous la gravissez en ce moment remarquez comme nous fatiguons.
GLOUCESTER. Il me semble que le terrain est plane. (Acte IV, sc. VI.)

GLOUCESTER. — Laisse aller ma main. Voici une autre bourse, ami ; elle contient un joyau qui vaut bien qu'un pauvre homme l'accepte : que les fées et les Dieux te fassent prospérer par son moyen ! Éloigne-toi ; dis-moi adieu, et laisse-moi t'entendre partir.

EDGAR. — Allons, portez-vous bien, bon Seigneur.

GLOUCESTER. — Je te rends ton souhait de tout mon cœur.

EDGAR, *à part.* — Je ne badine ainsi avec son désespoir que pour le guérir.

GLOUCESTER. — O vous Dieux puissants ! je renonce à ce monde, et sous vos yeux même, je secoue de mes épaules le fardeau de mon immense affliction : si je pouvais le supporter plus longtemps sans entrer en querelle avec vos puissantes et irrésistibles volontés, je laisserais brûler jusqu'au bout ce lumignon fumeux et abhorré de mon existence. Si Edgar vit, oh, bénissez-le ! — Maintenant, mon garçon, porte-toi bien.

EDGAR. — Me voilà parti, Seigneur : adieu. (*Gloucester saute et tombe tout de son long.*) (*A part.*) Et cependant je ne sais pas jusqu'à quel point l'imagination n'est pas capable de dérober le trésor de la vie, lorsque la vie elle-même se livre au vol : s'il avait été où il pensait être, en cet instant il aurait cessé de penser. — Vivant ou mort ? (*A Gloucester.*) Hé ! Seigneur ! ami ! Entendez-vous, Seigneur ? parlez ! (*A part.*) Il se pourrait bien qu'il fût mort ainsi ? — Cependant le voilà qui revit. — Qui êtes-vous, Monsieur ?

GLOUCESTER. — Va-t'en, et laisse-moi mourir.

EDGAR. — Si tu avais été autre chose qu'une toile de fils de la vierge, une plume, de l'air, tu te serais écrasé comme un œuf, en te précipitant de si haut : mais quoi ! tu respires ; tu as une substance pesante ; tu ne saignes pas ; tu parles ; tu es sain et sauf ! Dix mâts mis au bout l'un de l'autre ne font pas la hauteur perpendiculaire de l'espace que tu as parcouru : ta vie est un miracle. Cependant, parle encore.

GLOUCESTER. — Mais suis-je tombé, ou non ?

EDGAR. — De l'effroyable cime de ce précipice de craie ! Regardez seulement en haut ; l'alouette à la voix perçante ne peut être ni vue, ni entendue si haut : regardez seulement.

GLOUCESTER. — Hélas ! je n'ai pas d'yeux. — Est-ce que la misère est privée du bienfait de mettre fin à son existence par la mort ? C'était encore une consolation pour la misère quand elle pouvait tromper la rage du tyran et frustrer son orgueilleuse volonté.

EDGAR. — Donnez-moi votre bras : — relevez-vous : — là. — Comment cela va-t-il ? Sentez-vous vos jambes ? Vous vous tenez droit.

GLOUCESTER. — Trop bien, trop bien.

EDGAR. — C'est singulier au delà de toute croyance. Sur la cime de la falaise, quel était cet être qui s'est séparé de vous ?

GLOUCESTER. — Un pauvre malheureux mendiant.

EDGAR. — D'en bas là où j'étais, il m'a semblé que ses yeux étaient comme deux pleines lunes ; il avait mille nez, trompes qui se gonflaient et ondulaient comme la mer houleuse : c'était quelque génie : par conséquent, heureux père, pense que les Dieux très-purs qui se font gloire d'accomplir les choses impossibles aux hommes t'ont préservé.

GLOUCESTER. — Je me souviens maintenant : désormais je supporterai l'affliction jusqu'à ce qu'elle crie d'elle-même : *assez*, *assez*, et qu'elle meure. Cet être dont tu parles, je l'avais pris pour un homme ; souvent il disait *l'esprit*, *l'esprit !* il m'avait conduit à cette place.

EDGAR. — Ayez courage et patience. — Mais qui vient ici ?

Entre LEAR *fantasquement accoutré de fleurs sauvages.*

EDGAR. — Jamais raison en santé n'habillera ainsi son maître.

LEAR. — Non pas, ils ne peuvent pas me toucher pour avoir battu monnaie ; je suis le roi en personne.

EDGAR. — Ô spectacle qui perce le cœur !

LEAR. — La nature est à cet égard au-dessus de l'art. — Voici l'argent de votre enrôlement. — Ce garçon tient son arc comme un paysan qui effarouche les corneilles : tire-moi une flèche de la longueur d'une aune de drapier. — Regardez, regardez, une souris ! Paix, paix ; ce morceau de fromage rôti suffira. — Voici mon gantelet ; je veux l'essayer sur un géant. — Faites avancer les hallebardiers. — Bien volé, mon oiseau ! — Dans le blanc ! dans le blanc ! bing ! — Donne le mot de passe.

EDGAR. — Douce marjolaine.

LEAR. — Passe.

GLOUCESTER. — Je connais cette voix.

LEAR. — Ah! Goneril! — contre une barbe blanche! — Ils me flattaient comme un chien; ils me disaient que j'avais des poils blancs à ma barbe avant que les poils noirs eussent poussé. Dire *oui* et *non* à tout ce que je disais! — *Oui* et *non* ne constituait pas d'ailleurs une bonne théologie. Lorsqu'un jour la pluie vint à me mouiller, et que le vent vint à me faire claquer des dents; lorsque le tonnerre refusa de s'apaiser sur mon ordre, alors je les ai bien connus, alors je les ai bien dépistés. — Allez, ils ne sont pas gens de parole : ils me disaient que j'étais tout; c'est un mensonge; je ne suis pas à l'épreuve du rhumatisme.

GLOUCESTER. — Je me rappelle parfaitement le caractère de cette voix : n'est-ce pas celle du roi?

LEAR. — Oui, roi, jusqu'à la plus petite parcelle de lui-même! Lorsque je prends mon air sévère, voyez comme les sujets tremblent. — Je fais grâce de la vie à cet homme. — Quel était ton crime? — L'adultère? — Tu ne mourras pas: mourir pour un adultère! Non : la poule s'en va le commettre à ma face, et la petite mouche dorée se livre à la paillardise sous mes yeux. Faites prospérer la copulation, car le fils bâtard de Gloucester a été plus tendre pour son père que ne l'ont été pour moi mes filles engendrées entre des draps légitimes. En avant, luxure! pêle-mêle! car j'ai besoin de soldats. Voyez-moi là-bas cette Dame mijaurée dont le visage ferait croire que la neige règne entre ses cuisses; sa vertu fait la petite bouche, et secoue la tête en entendant le mot de plaisir, — eh bien, la belette et le cheval en chaleur ne se ruent pas au plaisir avec un appétit plus libertin. A partir de la taille elles sont des Centaures, quoiqu'elles soient femmes par en haut: les Dieux les possèdent jusqu'à la ceinture, au-dessous tout appartient aux diables; là est l'enfer, là sont les ténèbres, là est le puits de soufre, brûlant, bouillant, la puanteur, la consomption! Fi, fi, fi! pouah, pouah! Donne-moi une once de civette pour parfumer mon imagination, bon apothicaire : voici de l'argent pour toi.

GLOUCESTER. — Oh! laissez-moi baiser cette main!

LEAR. — Laisse-moi l'essuyer d'abord; elle sent la mortalité.

GLOUCESTER. — Oh, fragment ruiné de la nature! Ce grand univers se réduira de même en néant. — Me reconnais-tu?

LEAR. — Je me rappelle parfaitement bien tes yeux. Est-ce que tu me regardes de travers? Non, fais tout ce que tu pourras, Cupidon aveugle, je ne veux pas aimer. Lis-moi ce défi, remarques-en seulement l'écriture.

GLOUCESTER. — Quand bien même toutes les lettres seraient des soleils, je ne pourrais pas voir.

EDGAR. — Je n'aurais pas pu croire à une telle scène si on me l'avait racontée; — elle est, et sa vue brise mon cœur.

LEAR. — Lis.

GLOUCESTER. — Comment, avec la case de mes yeux?

LEAR. — Oh, oh! en êtes-vous là avec moi? Pas d'yeux dans votre tête, ni d'argent dans votre bourse? vos yeux sont dans un *cas* grave, et votre bourse dans un *cas* léger : cependant vous voyez comment va le monde.

GLOUCESTER. — Je le vois par le sentiment.

LEAR. — Comment, est-ce que vous êtes fou? Un homme peut voir sans yeux comment va le monde. Regarde avec tes oreilles : vois comme ce juge s'emporte là-bas contre ce niais de voleur. Écoute à l'oreille : change les places; et puis devine-moi quel est le juge et quel est le voleur. Tu as vu un chien de fermier aboyer contre un mendiant?

GLOUCESTER. — Oui, Sire.

LEAR. — Et la créature s'enfuir devant le roquet? Eh bien tu as contemplé la grande image de l'autorité : un chien qui est obéi quand il est en fonctions. — Canaille de bedeau, retiens ta main sanguinaire! Pourquoi fouettes-tu cette putain? Déculotte ton propre dos; tu as chaudement désiré employer cette fille à cet usage en punition duquel tu la fouettes. L'usurier pend le filou. A travers les habits en haillons les petits vices apparaissent; les robes et les manteaux fourrés cachent tout. Cuirassez d'or le péché, et la forte lance de la justice va se briser sans lui avoir fait de blessure : donnez-lui une armure de haillons, et la paille d'un pygmée va la traverser. Personne ne commet d'offense, — je dis personne; je les amnistierai. Accepte cela comme vrai, venant de ma part, à moi qui ai le pouvoir de fermer la bouche aux accusateurs, mon ami. — Prends-moi des lunettes; et comme un piètre politique, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, allons, allons : enlevez-moi mes bottes; — plus ferme, plus ferme! — là.

Edgar. — Oh ! mélange de sens et de délire! raison dans la folie !

Lear. — Si tu veux pleurer sur ma fortune, prends mes yeux. Je te connais parfaitement bien, ton nom est Gloucester : il te faut prendre patience; nous sommes venus ici-bas en pleurant : tu sais que la première chose que nous faisons en sentant l'air est de piailler et de gémir. — Je vais te prêcher; fais attention!

Gloucester. — Hélas! hélas! malheureux temps!

Lear. — Lorsque nous sommes nés, nous pleurons parce que nous sommes venus dans ce grand théâtre de fous. — Voilà un bon couvre chef : — ce serait un ingénieux stratagème que de chausser de feutre une troupe de cavalerie : je l'essayerai; et lorsque je me serai glissé ainsi jusqu'à ces gendres, — alors tue, tue, tue, tue, tue, tue!

Entre un gentilhomme *avec une escorte.*

Le gentilhomme. — Oh! le voilà, emparez-vous de lui. — Sire, votre très-chère fille....

Lear. — Pas de rescousse ! Comment, me voilà prisonnier? Je suis tout à fait le fou né de la Fortune. Traitez-moi bien, vous obtiendrez rançon. Procurez-moi des chirurgiens; je suis blessé au cerveau.

Le gentilhomme. — Vous aurez tout ce que vous désirerez.

Lear. — Personne qui me seconde? on me laisse à moi-même? Vraiment cela transformerait un homme en homme de sel, et ferait de ses yeux des arrosoirs de jardin pour abattre la poussière d'automne.

Le gentilhomme. — Mon bon Sire....

Lear. — Je mourrai bravement comme un nouveau marié va à sa noce! Allons donc! je serai d'humeur joviale : allons, allons, je suis un roi; mes maîtres, savez-vous cela?

Le gentilhomme. — Vous êtes roi, et nous vous obéissons.

Lear. — Eh bien, il a encore de la vie, ce roi. Parbleu, si vous pouvez l'attraper, ce ne sera qu'à la course. Zest, zest, zest, zest! (*Il sort en courant. Les gens de l'escorte le suivent.*)

Le gentilhomme. — Spectacle lamentable à l'excès chez le plus pauvre misérable, éloquent au plus haut degré chez un roi! — Tu as une fille qui rachète la nature de l'immense malédiction que les deux autres ont jetée sur elle.

Edgar. — Salut, noble Seigneur!

Le gentilhomme. — Monsieur, Dieu vous bénisse! que voulez-vous?

Edgar. — Avez-vous entendu dire quelque chose d'une bataille qui s'apprêtait, Seigneur?

Le gentilhomme. — C'est très sûr et très-connu; toute personne capable de distinguer un son en a entendu parler.

Edgar. — Mais, avec votre permission, à quelle distance est l'autre armée?

Le gentilhomme. — Tout proche, et faisant grande diligence ; on s'attend d'heure en heure à voir arriver le gros de l'armée.

Edgar. — Je vous remercie, Seigneur, c'est tout.

Le gentilhomme. — Bien que des raisons particulières arrêtent ici la reine, son armée est en mouvement.

Edgar. — Je vous remercie, Seigneur. (*Sort le gentilhomme.*)

Gloucester. — Ô dieux toujours cléments, retirez-moi vous-mêmes mon souffle; ne permettez pas à mon mauvais esprit de m'induire de nouveau en la tentation de mourir avant votre bon plaisir!

Edgar. — Bien prié, père.

Gloucester — Maintenant, mon bon Monsieur, qui êtes-vous?

Edgar. — Un très pauvre homme, dompté par les coups de la fortune, qui, par suite des chagrins qu'il a connus et ressentis, est accessible à l'humaine pitié. Donnez-moi votre main, je vous conduirai vers quelque asile.

Gloucester. — Mes cordiaux remercîments : et par-dessus tout, par-dessus tout, les bienfaits et les bénédictions du ciel sur toi!

Entre OSWALD.

Oswald. — La prise proclamée! Chance heureuse! Ta tête sans yeux fut à l'origine revêtue de chair pour édifier ma fortune. — Allons, vieux traître malheureux, fais bien vite ton examen de conscience : — l'épée qui doit te détruire est tirée.

Gloucester. — Eh bien, que ta main amicale frappe avec la force nécessaire. (*Edgar s'interpose.*)

Oswald. — Audacieux paysan, pourquoi oses-tu soutenir un traître proclamé hors la loi ? Éloigne-toi, de crainte que la contagion de sa fortune ne s'étende sur toi. Lâche son bras.

ns en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a l'honneur de nous adresser :

Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu-urs années, je me donne le paternel plaisir de raconter stoire de France à mes petits-enfants, et vous me de-ndez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa-le sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et ıx seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur e vraiment comprendre notre histoire et de les y inté-ser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima-ition, en la leur montrant à la fois claire et vivante. te histoire, celle de la France surtout, est un vaste et drame où les événements s'enchaînent selon des lois rminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré-ats, non-seulement de leur situation native, mais de propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans stoire des peuples, deux séries de causes à la fois essen-ement diverses et intimement unies; les causes natu-es, qui président au cours général des événements, et causes libres, qui viennent y prendre place. Les hom-ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien-de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y cent une influence dont ils sont responsables. Les cau-fatales et les causes libres, les lois déterminées des évé-ents et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle es deux éléments que consistent la vérité et la moralité es récits.

Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de toire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé-x; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro-gé des événements, ou quand les personnages historiques levenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di-s de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne léveloppait pas devant eux clair et animé, je voyais leur ntion inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, ruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfant*[s] ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêm[es] tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d[u] récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur [de] vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fra*[nce] de l'homme d'État auquel, durant bien des années, [nul] dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honn[eur] d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et app[elée] à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendr[ons] à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants form[era] trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, don[t le] goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plu[s de] cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesq[uels] M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son ta[lent] aussi correct que dramatique. Ces gravures représente[nt] des scènes et des personnages historiques, des portraits, [des] costumes, des monuments; les éléments en seront p[ris] aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livrais[ons]; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande grav[ure], contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

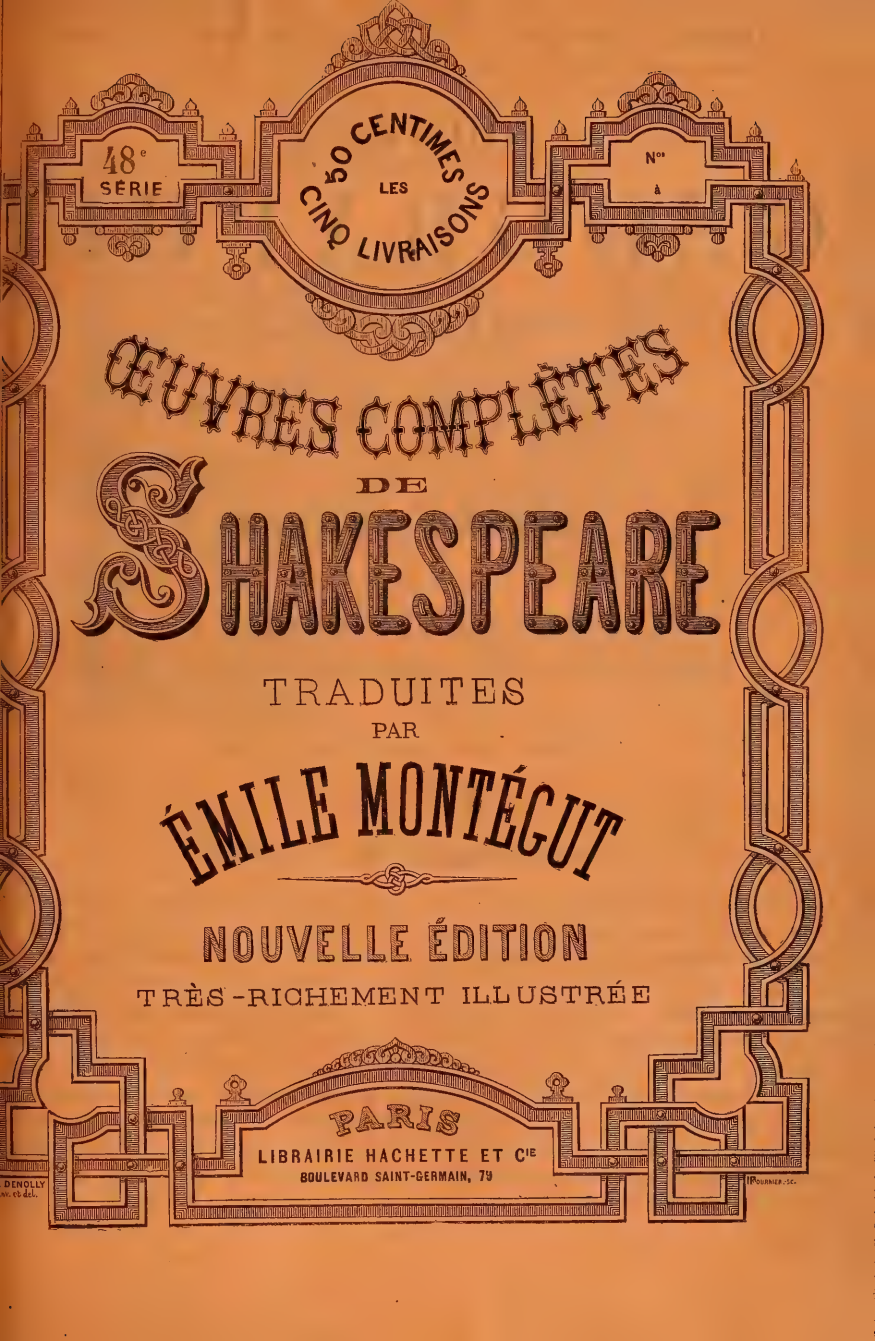
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — [Ri]chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, p[lats] en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET C[ie]

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


48e
SÉRIE
50 CENTIMES
LES
CINQ LIVRAISONS
Nos
à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY
inv. et del.
FOURNIER. sc.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le ré dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte- A une période nouvelle, il faut des livres nouveau

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire t les contrées de la terre et les faire apparaître aux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les courir moi-même et de les contempler sous leur vers aspects; mais, relativement à l'homme isol Terre est presque sans limites, et c'est par l'interméd des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succe des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne j



GLOUCESTER. Je me rappelle parfaitement le caractère de cette voix : n'est-ce pas celle du roi?
LEAR. Oui, roi, jusqu'à la plus petite parcelle de lui-même. (Acte IV, sc. VI.)

EDGAR. — *Che* ne le lâcherai pas, *Mósieur*, sans *mailleures raichons*.

OSWALD. — Lâche son bras, esclave, ou tu meurs!

EDGAR. — Mon bon *chentilhomme*, allez votre chemin, et *laichez pacher* les pauvres *chens*. Si *ch'avais* été capable de *laicher* prendre ma vie par des fanfarons, elle *cherait* maintenant *raccourchie de quinche chours décha*. Là, ne vous approchez pas du vieillard, gardez-vous-en bien, ou *che* vous en avertis, *ch'échaierai* quel est le plus dur, de votre caboche ou de mon gourdin : *che cherai* franc avec vous.

OSWALD. — A bas, fumier!

EDGAR. — *Che* vous *casherai* les dents, *Mósieur: avanchez; che* me *souchie* peu de vos bottes. (*Ils combattent. Edgar abat Oswald d'un coup de bâton.*)

OSWALD. — Esclave, tu m'as tué! — Vilain, prends ma bourse; si tu veux jamais prospérer, ensevelis mon corps, et remets les lettres que tu trouveras sur moi, à Edmond, comte de Gloucester : tu le rencontreras dans le camp breton. — O mort malencontreuse! (*Il meurt.*)

EDGAR. — Je te connais parfaitement : tu fus un obligeant scélérat; aussi complaisant pour les vices de ta maîtresse que la perversité pouvait le désirer.

GLOUCESTER. — Comment, est-ce qu'il est mort?

EDGAR. — Asseyez-vous, père; reposez-vous. — Voyons ses poches : il se peut que ces lettres dont il parle me rendent de bons services. — Il est mort; je suis seulement fâché qu'il n'ait pas eu un autre exécuteur que moi. — Voyons un peu : — romps-toi, cire complaisante; et vous, nobles manières, ne me blâmez pas : pour connaître les âmes

de nos ennemis, nous ouvrons bien leurs cœurs; combien n'est-il pas plus légitime d'ouvrir leurs papiers? (*Il lit.*) « Rappelez-vous nos vœux réciproques. Vous aurez de nombreuses facilités pour le faire disparaître : si la volonté ne vous manque pas, l'heure et le lieu propices vous seront offerts en abondance. Il n'y a rien de fait s'il revient vainqueur : alors je me trouve prisonnière, et son lit devient ma geôle. De la chaleur exécrée de ce lit, délivrez-moi, je vous prie, et prenez sa place pour votre peine. Votre affectionnée servante, qui voudrait pouvoir se dire votre épouse, Goneril. » — Ô inconstance de la volonté féminine, qu'il est difficile de suivre tes rapides évolutions! Un complot contre la vie de son vertueux mari; et pour remplaçant, mon frère! — Je vais te couvrir ici sous ces sables, messager impie de meurtriers paillards : en temps opportun, j'étonnerai de cet exécrable papier, la vue du duc menacé de mort; il est heureux pour lui que je puisse l'informer de ta mort et de l'affaire dont tu étais chargé. (*Il sort en traînant le corps.*)

Gloucester. — Le roi est fou : combien il faut que ma vile raison soit coriace, pour que je résiste, et que je garde le sentiment exact de mes immenses douleurs! Mieux vaudrait que je fusse fou; de la sorte mes pensées seraient séparées de mes chagrins, et mes malheurs perdraient connaissance d'eux-mêmes par le fait de fausses imaginations. (*Bruit de tambours dans le lointain.*)

Rentre EDGAR.

Edgar. — Donnez-moi votre main, il me semble que j'entends au loin battre le tambour: venez, père, je vais vous remettre à un ami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Une tente dans le camp français.

LEAR *est endormi sur un lit; une douce musique joue;* un médecin, un gentilhomme, *et d'autres personnes le veillent. Entrent* CORDÉLIA *et* KENT.

Cordélia. — Ô mon bon Kent, comment ma vie et mes efforts pourront-ils suffire à rendre ta récompense égale à tes bons services? Ma vie sera trop courte, et mes efforts resteront toujours au-dessous de ce que je te dois.

Kent. — Se voir reconnu pour ce qu'on est, Madame, c'est être payé avec usure. Tous les rapports que je vous ai faits vont d'accord avec la simple vérité; je n'ai rien ajouté, rien retranché, les choses sont ainsi.

Cordélia. — Prends un plus beau costume : ces vêtements sont des souvenirs de ces mauvaises heures; je t'en prie, quitte-les.

Kent. — Pardonnez-moi, chère Madame; être reconnu maintenant mutilerait mon plan : je vous demande comme faveur de ne pas me reconnaître, jusqu'à ce que le temps et moi nous le jugions convenable.

Cordélia. — Soit, en ce cas, mon bon Seigneur. (*Au médecin.*) Comment va le roi?

Le médecin. — Madame, il dort toujours.

Cordélia. — Ô vous, Dieux compatissants, réparez cette grande brèche qu'a reçue sa nature outragée! Oh! rétablissez l'harmonie dans les sens désordonnés et délirants de ce père redevenu enfant!

Le médecin. — Plairait-il à Votre Majesté de nous permettre d'éveiller le roi? il a longtemps dormi.

Cordélia. — Obéissez à votre science, et agissez absolument selon les inspirations de votre volonté. Est-il costumé?

Le gentilhomme. — Oui, Madame; la lourdeur de son sommeil nous a permis de le revêtir d'habillements frais.

Le médecin. — Trouvez-vous près de lui, quand il se réveillera, Madame; je ne doute pas qu'il ne soit calme.

Cordélia. — Très-bien.

Le médecin. — S'il vous plaît, approchez-vous. — Holà! que la musique ici joue plus haut!

Cordélia. — O mon cher père! Guérison, suspends ta médecine à mes lèvres, et que ce baiser répare ces outrages violents que mes deux sœurs ont infligés à ta vénérable personne!

Kent. — Tendre et chère princesse!

Cordélia. — Quand bien même vous n'auriez pas été leur père, ces mèches blanches auraient dû suffire pour provoquer leur pitié. Était-ce là une tête qu'on dût exposer aux vents en guerre, à la merci du tonnerre grondant, à la redoutable foudre, aux coups terribles et rapides de l'éclair aux feux agiles et croisés, sans autre protection (pauvre abandonné) que ce mince heaume pour supporter la tempête? Le chien de mon ennemi, quand bien même il m'aurait mordu, aurait cette nuit-là reçu place à mon foyer; et tu fus contraint, pauvre père, de te gîter avec des pour-

ceaux et des drôles vagabonds sur une paille brisée et moisie? Hélas! hélas! c'est merveille que tu n'aies pas tout perdu à la fois, vie et raison. — Il se réveille; parlez-lui.

Le médecin. — Parlez-lui, vous, Madame; c'est ce qui vaut le mieux.

Cordélia. — Comment se trouve mon royal Seigneur? Comment se porte Votre Majesté?

Lear. — Vous me faites dommage en m'arrachant à la tombe: — tu es une âme bienheureuse; mais je suis attaché sur une roue de feu, si bien que mes propres larmes brûlent comme du plomb fondu.

Cordélia. — Sire, me connaissez-vous?

Lear. — Vous êtes un esprit, je vous connais; quand êtes-vous morte?

Cordélia. — Toujours, toujours, égaré à l'excès!

Le médecin. — Il est à peine éveillé; laissez-le tranquille un instant.

Lear. — Où est-ce que j'étais? Où suis-je? — Est-ce la belle lumière du jour? — Je suis le jouet d'étranges illusions. — Je pourrais vraiment mourir de pitié en en contemplant un autre dans mon état. — Je ne sais que dire. — Je ne jurerais pas que ce sont mes mains: — voyons; je sens que cette épingle pique. Oh, que je voudrais être assuré de ma condition!

Cordélia. — Oh! levez les yeux sur moi, Sire, et étendez vos mains au-dessus de ma tête pour me bénir: — non, Sire, vous ne devez pas vous agenouiller.

Lear. — Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi: je suis un vieillard imbécile et radoteur de quatre-vingts ans accomplis, pas une heure de plus ni de moins; et pour vous parler franchement, je crains que ma raison ne soit pas parfaitement dans son assiette. Il me semble que je vous connais, et que je connais cet homme; cependant je reste dans le doute; car j'ignore absolument quel est le lieu où je suis, et malgré tous mes efforts, je ne puis parvenir à me rappeler ces vêtements, et je ne sais pas davantage où j'ai logé la dernière nuit. — Ne riez pas de moi, car, aussi vrai que je suis un homme, je crois que cette Dame est ma fille Cordélia.

Cordélia. — Et je suis elle, en effet, je suis elle.

Lear. — Vos larmes sont-elles humides? oui, ma foi. Je vous en prie, ne pleurez pas: si vous avez du poison pour moi, je le boirai. Je sais que vous ne m'aimez pas; car vos sœurs, comme je m'en souviens, m'ont fait outrage: vous, vous avez pour cela quelque raison, elles n'en ont pas.

Cordélia. — Je n'en ai aucune raison, aucune raison.

Lear. — Suis-je en France?

Kent. — Dans votre propre royaume, Sire.

Lear. — Ne me trompez pas.

Le médecin. — Soyez rassurée, bonne Madame; sa grande furie s'est apaisée, vous le voyez, et cependant il y a danger à faire repasser à sa pensée les jours écoulés. Invitez-le à entrer; ne le troublez pas davantage, jusqu'à ce qu'il soit mieux raffermi dans sa raison.

Cordélia. — Plairait-il à Votre Altesse de se promener?

Lear. — Il vous faut être patiente avec moi: je vous en prie maintenant, oubliez et pardonnez: je suis vieux et imbécile. (*Sortent Lear, Cordélia, le médecin, et les gens de la suite.*)

Le gentilhomme. — Se confirme-t-il que le duc de Cornouailles ait été tué de cette manière, Monsieur?

Kent. — Cela est très-certain, Monsieur.

Le gentilhomme. — Qui conduit ses hommes?

Kent. — Le fils bâtard de Gloucester, dit-on.

Le gentilhomme. — On dit qu'Edgar, son fils banni, est avec le comte de Kent en Allemagne.

Kent. — Les *on dit* sont sujets au changement. Il est temps de prendre nos mesures; les forces du royaume avancent à marches forcées.

Le gentilhomme. — La décision de l'affaire sera probablement sanglante. Bonne santé, Monsieur. (*Il sort.*)

Kent. — Mon projet et mes stratagèmes vont avoir leur résultat, ou bon ou mauvais, selon l'issue de cette bataille. (*Il sort.*)



LEAR. Ne riez pas de moi, car, aussi vrai que je suis un homme, je crois que cette Dame est ma fille Cordélia.

CORDÉLIA. Et je suis elle, en effet, je suis elle (Acte IV, sc. VII.)



· Lear. Les maladies pestilentielles dévoreront ces gens-là, chair et cuir, avant qu'ils nous fassent pleurer; nous les verrons crever de faim auparavant. (Acte V, sc. iii.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp breton près de Douvres.

Entrent avec tambours et drapeaux EDMOND, RÉGANE, *des officiers, des soldats, et autres.*

Edmond. — Sachez du duc s'il s'en tient à son dernier avis, ou si depuis lors il s'est passé quelque chose qui l'ait décidé à changer de plan : il ne fait que se contredire et condamner les propres opinions qu'il a émises : apportez-nous sa détermination définitive. (*Un officier sort.*)

Régane. — Il est certainement arrivé malheur au messager de notre sœur.

Edmond. — C'est à craindre, Madame.

Régane. — Maintenant, aimable Seigneur, vous savez le bien que je me propose pour vous : dites-moi, — mais là franchement, — dites-moi la vérité, — n'aimez-vous pas notre sœur ?

Edmond. — Je l'aime en tout bien et tout honneur, Madame.

Régane. — Mais n'avez-vous jamais trouvé le chemin de mon frère pour vous introduire à certaine place défendue?

Edmond. — Cette pensée vous abuse.

Régane. — Je ne sais trop si vous n'êtes pas entré assez avant dans son intimité et son affection pour que nous soyons forcée de vous appeler sien.

Edmond. — Non, sur mon honneur, Madame.

Régane. — Je ne pourrai jamais plus la supporter : mon cher Seigneur, ne soyez pas familier avec elle.

Edmond. — Ne craignez rien de moi : — la voici avec le duc son époux!

Entrent avec tambours et drapeaux, ALBANIE, GONERIL, *et des soldats.*

Goneril, *à part.* — J'aimerais mieux perdre la bataille que de laisser cette sœur nous désunir, lui et moi.

Albanie. — Vous êtes la bien rencontrée, ma très-chère sœur. Seigneur, voici ce que j'apprends: le roi s'est rendu auprès de sa fille, avec d'autres personnes que la rigueur de notre gouvernement a contraintes d'appeler au secours. Quand je n'ai pas pu être honnête, je n'ai jamais été vaillant : cette affaire nous touche, en tant que la France envahit notre pays, mais non parce qu'elle soutient le roi et d'autres, qui, je le crains, peuvent nous opposer de très-justes et très-criants griefs.

Edmond. — Seigneur, c'est noblement parler.

Régane. — A quel propos ce raisonnement?

Goneril. — Unissons-nous ensemble contre l'ennemi; car ces querelles intérieures et ces griefs particuliers ne sont pas ici la question.

Albanie. — Alors arrêtons nos mesures de concert avec les généraux expérimentés dans la guerre.

Edmond. — Je vais vous accompagner sur-le-champ à votre tente.

Régane. — Sœur, viendrez-vous avec nous?

Goneril. — Non.

Régane. — Cela est très-convenable; je vous en prie, venez avec nous.

Goneril, *à part.* — Oh, oh! je connais le mot de l'énigme. (*Haut.*) J'irai.

Au moment où ils se disposent à sortir, entre EDGAR *déguisé.*

Edgar. — Si jamais Votre Grâce a conversé avec un homme aussi pauvre que moi, qu'elle daigne m'accorder de lui dire un mot.

Albanie. — Je vais vous rejoindre. — Parle. (*Sortent Edmond, Régane, Goneril, les officiers et les soldats.*)

Edgar. — Avant de livrer la bataille, ouvrez cette lettre. Si vous remportez la victoire, faites appeler par un trompette l'homme qui l'a portée: bien que je semble misérable, je puis produire un champion qui certifiera la vérité de ce qui est révélé par ce papier. Si vous avez mauvaise chance, vos affaires dans ce monde prennent fin, et dès lors toute machination cesse. Puisse la fortune vous être amie!

Albanie. — Attends jusqu'à ce que j'aie lu la lettre.

Edgar. — Cela m'est défendu. Lorsque le temps en sera venu, le héraut n'aura qu'à crier, et j'apparaîtrai de nouveau.

Albanie. — En ce cas, porte-toi bien; j'examinerai ton papier. (*Sort Edgar.*)

Rentre EDMOND.

Edmond. — L'ennemi est en vue; mettez vos forces en ligne. Voici l'état vrai de leurs ressources et de leurs troupes surpris par d'habiles espions; — mais la situation réclame toute votre promptitude.

Albanie. — Nous serons prêt à temps. (*Il sort.*)

Edmond. — J'ai juré mon amour à l'une et à l'autre de ces sœurs; chacune est détestée de l'autre, comme la vipère de celui qu'elle a piqué. Laquelle des deux prendrai-je? Toutes les deux? une seule? ou aucune? Je ne puis jouir d'aucune si elles restent vivantes toutes les deux : prendre la veuve, c'est exaspérer, pousser à la folie sa sœur Goneril, et je puis difficilement gagner la partie avec cette dernière tant que son mari vivra. Nous commencerons toutefois par nous servir de son appui pour la bataille; cela fait, que celle qui a tant d'envie d'être débarrassée de lui, invente le moyen le plus expéditif de le faire disparaître. Quant à la clémence qu'il se dispose à montrer pour Lear et Cordélia, — la bataille une fois gagnée, et eux en notre pouvoir, ils ne connaîtront jamais son pardon; car ma situation veut que je me défende et non pas que je me jette dans des discussions. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Un champ de bataille entre les deux armées.

Alarme au loin. Entrent avec tambours et drapeaux LEAR, CORDÉLIA, *et leurs forces; puis ils sortent. Entrent* EDGAR *et* GLOUCESTER.

Edgar. — Ici, père, acceptez la bonne hospitalité que vous offre l'ombre de cet arbre; priez que le droit l'emporte : si je reviens encore vers vous, je vous apporterai une consolation.

Gloucester. — La grâce divine aille avec vous, Monsieur! (*Sort Edgar.*)

Combat, puis retraite. Rentre EDGAR.

Edgar. — Fuis, vieillard! donne-moi ta main, fuis! Le roi Lear a perdu, ils sont pris lui et sa fille : donne-moi ta main; partons.

Gloucester. — Je n'irai pas plus loin, Monsieur; un homme peut pourrir ici aussi bien qu'ailleurs.

Edgar. — Comment! encore de mauvaises pensées? Les hommes doivent attendre leur sortie d'ici-bas, comme ils y attendent leur entrée; le tout est d'être prêt à l'heure voulue : — partons.

Gloucester. — Et cela est aussi bien vrai. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp breton près de Douvres.

Entrent EDMOND *victorieux avec tambours et drapeaux;* LEAR *et* CORDÉLIA *prisonniers;* UN CAPITAINE, *des officiers, des soldats, etc.*

Edmond. — Que quelques officiers les emmènent : qu'on fasse bonne garde, jusqu'à ce que soient connues les volontés souveraines de ceux à qui il appartient de prononcer sur leur sort.

Cordélia. — Nous ne sommes pas la première qui, avec les meilleures intentions, avons subi la pire fortune. C'est pour toi que je m'afflige, roi opprimé; sans cela je pourrais bien aisément rendre à la fortune mépris pour mépris. — Ne verrons-nous pas ces filles et ces sœurs?

Lear. — Non, non, non, non! Viens, allons en prison : tous deux seuls ensemble nous chanterons comme des oiseaux en cage : lorsque tu me demanderas ma bénédiction, je m'agenouillerai et je te demanderai pardon. Nous vivrons ainsi, nous prierons, nous chanterons, nous dirons de vieux contes, nous rirons aux papillons dorés, et nous écouterons de pauvres hères parler entre eux des nouvelles de la cour; et nous causerons avec eux de qui perd et de qui gagne, de qui entre et de qui sort; et nous nous donnerons permission d'expliquer le système des choses, comme si nous étions les espions des Dieux : et entre les murailles de notre prison, nous regarderons se succéder les partis et les coteries des grands qui fluent et refluent au gré de la lune.

Edmond — Emmenez-les.

Lear — Sur des sacrifices comme celui-ci, ma Cordélia, les Dieux eux-mêmes jettent de l'encens. T'ai-je donc retrouvée? Celui qui voudra nous séparer devra prendre au ciel un brandon, et nous chasser d'ici en nous enfumant comme des renards. Essuie tes yeux; les maladies pestilentielles dévoreront ces gens-là, chair et cuir, avant qu'ils nous fassent pleurer : nous les verrons crever de faim auparavant. Marchons. (*Sortent Lear et Cordélia sous escorte.*)

Edmond.— Viens ici, capitaine; écoute. Prends cette note. (*Il lui remet un papier.*) Vas, suis-les à la prison : j'ai fait faire un pas à ton avancement; si tu agis conformément à ces instructions, tu t'ouvres la route d'une noble fortune. Sache bien que les hommes sont ce que les font les circonstances : avoir une âme tendre ne convient pas à qui porte une épée : l'important emploi dont je te demande de te charger n'admet pas la discussion; dis que tu exécuteras ces ordres, ou bien cherche fortune par d'autres moyens.

Le capitaine. — Je les exécuterai, Monseigneur.

Edmond. — A l'œuvre, alors et proclame-toi heureux lorsque la chose sera faite. — Remarque bien, — je dis qu'elle doit être faite immédiatement; exécute-la telle qu je l'ai couchée par écrit.

Le capitaine. — Je ne puis traîner un chariot, ni manger de l'avoine sèche; mais si c'est chose qu'un homme puisse faire, elle est faite. (*Il sort.*)

Fanfares. Entrent ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, *des officiers, et des gens de la suite.*

Albanie. — Seigneur, vous avez montré aujourd'hui de quelle vaillante race vous sortez, et

la fortune vous a bien guidé : vous avez en votre pouvoir les captifs qui étaient nos adversaires dans la lutte de ce jour : nous vous les réclamons pour les traiter selon qu'en ordonneront les mérites de leur rang et notre sûreté.

EDMOND. — Seigneur, j'ai jugé convenable de placer le vieux et misérable roi dans un lieu où il est détenu sous garde. Son âge a des sortiléges, son titre en a davantage encore pour attirer à lui la faveur populaire, et pour faire exécuter volte-face aux lances que nous avons levées, sous nos yeux mêmes, à nous qui les commandons. J'ai envoyé la reine avec lui, et pour les mêmes raisons; demain, ou plus tard, ils seront prêts à comparaître au lieu où vous tiendrez vos assises. A cette heure, nous suons et nous saignons: l'ami a perdu son ami; et les meilleures guerres sont, dans la chaleur de l'action, maudites par ceux-là qui sentent le tranchant de leurs coups; la question de Cordélia et de son père requiert une place plus convenable.

ALBANIE. — Seigneur, avec votre permission, je vous tiens dans cette guerre pour un sujet, non pour un frère.

RÉGANE. — C'est justement le titre dont il nous plaît de l'honorer. Il me semble que vous auriez pu nous demander notre bon plaisir, avant de pousser si loin vos paroles. Il a conduit nos forces, exercé l'autorité de ma charge et de ma personne : un tel délégué direct de notre pouvoir peut bien tenir la tête haute devant vous, et vous nommer son frère.

GONERIL. — Pas tant de chaleur: il se tient plus haut par son propre mérite que par le titre que vous lui donnez.

RÉGANE. — Investi de mes droits par moi-même, il marche de pair avec le plus grand.

GONERIL. — Vous n'en diriez pas plus s'il devait être votre mari.

RÉGANE. — Les plaisants sont souvent prophètes.

GONERIL. — Tout beau, tout beau! l'œil qui vous a fait voir cela louchait quelque peu.

RÉGANE. — Madame, je ne suis pas bien; sans cela je vous répondrais avec toute l'indignation dont mon cœur déborde. — Général, prends mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine, dispose d'eux et de moi; la citadelle se rend à toi sans conditions: que le monde soit témoin que je te crée ici mon maître et mon Seigneur.

GONERIL. — Prétendez-vous l'épouser?

ALBANIE. — Cette décision ne dépend pas de votre simple volonté.

EDMOND. — Ni de la tienne, Seigneur.

ALBANIE. — Elle en dépend, garçon de demi-sang.

RÉGANE. — Fais battre le tambour, et prouve-lui que mon titre est le tien.

ALBANIE. — Arrêtez encore; écoutez la voix de la raison. — Edmond, je t'arrête comme coupable de haute trahison; et avec toi, (*montrant Goneril*) j'arrête ce serpent doré Quant à vos prétentions, ma sœur, je m'y oppose dans l'intérêt de ma femme; elle a secrètement contracté engagement avec ce Seigneur, et moi, son mari, je m'oppose à vos bans. Si vous voulez vous marier, faites-moi la cour à moi; ma femme a donné sa promesse.

GONERIL. — Quelle comédie!

ALBANIE. — Tu es armé, Gloucester: — que la trompette sonne: si nul ne paraît pour prouver sur ta personne tes trahisons détestables, évidentes et multipliées, voici mon gage (*il jette à terre un gant*); je prouverai sur ton cœur, et cela avant de manger encore du pain, que tu n'es pas autre chose que ce que je t'ai proclamé!

RÉGANE. — Malade! oh! je me sens malade!

GONERIL, *à part*. — Si vous ne l'étiez pas, je ne me fierais plus au poison.

EDMOND. — Voici mon gage en échange (*il jette à terre un gant*): quel que soit au monde celui qui me nomme traître, celui-là ment comme un goujat! Que ta trompette appelle : s'approche qui osera; contre lui, contre vous, contre n'importe qui, je maintiendrai avec fermeté ma loyauté et mon honneur.

ALBANIE. — Un héraut, holà!

EDMOND. — Un héraut, holà! un héraut!

ALBANIE. — Confie-toi à ton seul courage; car tes soldats, tous levés en mon nom, ont en mon nom reçu leur licenciement.

RÉGANE. — Mes douleurs augmentent.

ALBANIE. — Ell n'est pas bien; conduisez la à ma tente. (*Sort Régane accompagnée.*)

Entre UN HÉRAUT.

ALBANIE. — Avance ici, héraut. — Que la trompette sonne, — et toi, lis ceci tout haut.

UN OFFICIER. — Sonnez, trompette! (*Une trompette sonne.*)

LE HÉRAUT, *lisant*. — « S'il est quelque homme de qualité ou de grade dans les rangs de l'ar-



LEAR. Si j'avais vos langues et vos yeux, je les emploierais de telle sorte que la voûte du ciel en craquerait. — Elle est partie pour toujours! (Acte V, sc. III.)

mée qui soit disposé à soutenir contre Edmond, supposé comte de Gloucester, qu'il est plusieurs fois traître, que celui-là paraisse au troisième son de la trompette. Edmond se déclare prêt à se défendre. »

EDMOND. — Sonnez! (*Premier son de trompette.*)

LE HÉRAUT. — Encore! (*Second son de trompette.*)

LE HÉRAUT. — Encore! (*Troisième son de trompette*) — (*Une trompette répond de l'extérieur du théâtre.*)

Entre EDGAR, *armé et précédé d'un trompette.*

ALBANIE. — Demandez-lui son dessein, et pourquoi il apparaît à la sommation de cette trompette.

LE HÉRAUT. — Qui êtes-vous? votre nom? votre qualité? et pourquoi répondez-vous à la présente sommation?

EDGAR. — Sachez que j'ai perdu mon nom; il a été rongé par la dent de la trahison, et piqué par le ver : cependant je suis aussi noble que l'adversaire avec lequel je viens me mesurer.

ALBANIE. — Quel est cet adversaire?

EDGAR. — Qui est-ce qui parle pour Edmond, comte de Gloucester?

EDMOND. — Lui-même : — qu'as-tu à lui dire?

EDGAR. — Tire ton épée, afin que si mes paroles offensent un noble cœur, ton bras te fasse justice : voici la mienne. Sache-le bien, ce privilége est celui de mes dignités, de mon serment, et de ma profession. Je le déclare, — malgré ta force, ta jeunesse, ta charge et ton éminence, en dépit de ton épée victorieuse et de ta fortune toute nouvellement chaude, en dépit de ta vaillance et

de ton courage, — tu es un traître! faux envers les dieux, ton frère et ton père ; conspirateur contre ce haut et illustre prince; traître taché de trahison comme crapaud, depuis l'extrême sommet de ta tête jusqu'à la plante de tes pieds et à la poussière qui s'y attache! Dis *non!* et cette épée, ce bras, et mon meilleur courage sont prêts à prouver sur ton cœur, auquel j'adresse cette accusation, que tu en as menti.

Edmond. — En bonne sagesse, je devrais te demander ton nom; mais puisque ton extérieur est si noble et si militaire, puisque tes discours se sentent d'une certaine éducation, je dédaigne et je rejette ces délais de prudence minutieuse que j'aurais droit de réclamer pour ma sécurité de par les règles de la chevalerie: je te rejette ces trahisons à la tête; j'écrase ton cœur sous le poids de ton mensonge odieux comme l'enfer; et comme mes démentis passent encore à côté de toi sans te blesser, cette épée que voici va leur ouvrir immédiatement la route de la place où elles reposeront pour toujours. — Sonnez, trompettes! (*Fanfares de signal. Ils combattent; Edmond tombe.*)

Albanie. — Sauvez-le, sauvez-le!

Goneril. — C'est une machination, Gloucester; tu n'étais pas obligé par la loi des armes de répondre à un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, mais trompé et dupé.

Albanie. — Taisez votre bouche, Madame, ou je vais la fermer avec ce papier. — Tenez, Seigneur : — ô toi qui es plus mauvaise qu'aucun nom dont on pourrait te nommer, lis ton propre méfait : — veuillez ne pas la déchirer, Madame; je vois que vous la connaissez. (*Il donne la lettre à Edmond.*)

Goneril. — Supposons que je l'aie écrite; — les lois m'obéissent et non pas à toi : qui osera me mettre en jugement pour cela? (*Elle sort.*)

Albanie. — Oh! monstrueux à l'excès! — Connais-tu ce papier?

Edmond. — Ne me demandez pas ce que je connais.

Albanie. — Suivez-la : elle est désespérée; tâchez de la gouverner. (*Un officier sort.*)

Edmond. — Ce dont vous m'avez accusé, je l'ai commis, ainsi que d'autres, beaucoup d'autres choses encore que le temps dévoilera : cela est passé, et moi-même je suis passé aussi. — Mais qui es-tu, toi qui as eu contre moi cette chance? Si tu es noble, je te pardonne.

Edgar. — Faisons échange de charité. Je ne suis pas d'un moindre sang que toi, Edmond; et si je suis d'un meilleur sang, tu ne m'en as offensé que davantage. Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. Les Dieux sont justes, et de nos vices agréables ils font des fouets pour nous punir : pour t'avoir engendré en un lieu obscur et vicieux, il en a coûté les yeux à ton père.

Edmond. — Tu as dit vrai : cela est exact; la roue de la fortune a fini de tourner, et me voici là.

Albanie. — Il me semblait bien que ta seule démarche prédisait une noblesse royale : il faut que je t'embrasse. Que le chagrin brise mon cœur, si je vous ai jamais haï, toi ou ton père!

Edgar. — Je le sais, digne prince.

Albanie. — Où vous êtes-vous caché? Comment avez-vous connu les infortunes de votre père?

Edgar. — En en prenant soin, Monseigneur. — Écoutez un court récit; et lorsque je l'aurai terminé, oh! si mon cœur pouvait se briser! Pour échapper à la proclamation sanguinaire qui me serrait de si près, — ô douceur de l'existence qui nous rend capables de subir à toutes les heures la souffrance de la mort, plutôt que de mourir une bonne fois! — j'eus l'idée de me dissimuler sous les haillons d'un mendiant, de revêtir une forme que les chiens même dédaignaient : ce fut sous ce costume que je rencontrai mon père avec les anneaux sanglants de ses yeux qui venaient de perdre leurs pierres précieuses; je devins son guide, je le conduisis, je mendiai pour lui, je le sauvai du désespoir. Jamais — oh! ce fut une faute! — je ne me révélai à lui avant cette dernière demi-heure, lorsque je fus armé : n'étant pas sûr de cet heureux succès, bien que je fusse plein d'espérance, je lui demandai sa bénédiction, et je lui racontai mon pèlerinage depuis le premier jour jusqu'au dernier : mais son cœur fêlé, — trop faible, hélas! pour supporter ce conflit, — surpris entre ces deux extrémités de la passion, la joie et la douleur, s'est brisé en souriant.

Edmond. — Ce récit que vous venez de faire m'a ému, et peut être amènera-t-il quelque bien : mais continuez; vous avez l'air d'avoir quelque chose de plus à dire.

Albanie. — Si vous avez à dire encore autre chose, autre chose qui soit plus cruel encore, taisez-le; car je suis déjà prêt à défaillir pour avoir entendu ce que vous venez de raconter.

Edgar. — Cela aurait semblé un dénouement

suffisant à ceux qui n'aiment pas la douleur ; mais un autre pour trop amplifier en ajouterait bien davantage, et conduirait son récit jusqu'à l'extrême point de l'angoisse. Tandis que ma douleur s'exhalait en cris perçants, vint un homme qui m'ayant vu dans mon état dégradé évitait ma société abhorrée; mais alors, ayant découvert quel était celui qui endurait ces souffrances, de ses bras vigoureux il se colla à mon cou, et poussa des mugissements comme s'il avait voulu faire éclater le ciel. Il se jeta sur mon père, et raconta sur Lear et lui-même la plus lamentable histoire que jamais oreille ait entendue : en la racontant, son chagrin devint si violent, que les liens de la vie commencèrent à craquer en lui : à ce moment-là les trompettes sonnèrent deux fois, et je le quittai évanoui.

Albanie. — Mais quel était cet homme?

Edgar. — Kent, Seigneur, Kent le banni, qui, sous un déguisement, avait suivi le roi son ennemi, lui rendant des services qu'un esclave n'aurait pas voulu lui rendre.

Entre en toute hâte un gentilhomme, *un poignard ensanglanté à la main.*

Le gentilhomme. — Au secours! au secours! oh! au secours!

Edgar. — Quel genre de secours?

Albanie. — Parle, l'ami.

Edgar. — Que signifie ce poignard sanglant?

Le gentilhomme. — Il est chaud, il fume, il sort à l'instant même du cœur de.... oh! elle est morte!

Albanie. — Qui morte? parle, l'ami!

Le gentilhomme. — Votre épouse, Seigneur, votre épouse : et sa sœur est empoisonnée par elle; elle l'a confessé.

Edmond. — J'avais contracté promesse avec toutes les deux; nous voilà tous trois mariés en un instant!

Edgar. — Voici venir Kent.

Albanie. — Apportez leurs corps, qu'elles soient mortes ou vivantes; ce jugement du ciel nous fait trembler, mais ne nous touche pas de pitié. (*Sort le gentilhomme.*)

Entre KENT.

Albanie. — Oh! est-ce lui? l'heure présente ne nous permettra pas les compliments qu'exigent les simples bonnes manières.

Kent. — Je suis venu pour faire à mon roi et maître un éternel adieu. N'est-il pas ici?

Albanie. — O grande chose par nous oubliée! Parle, Edmond, où est le roi? et où est Cordélia? (*On apporte les corps de Goneril et de Régane.*) Vois-tu ce spectacle, Kent?

Kent. — Hélas! et d'où vient cela?

Edmond. — Et cependant Edmond était bien aimé : c'est par amour pour lui que l'une empoisonna l'autre, et se tua elle-même après.

Albanie. — Exactement ainsi. — Couvrez leurs visages.

Edmond. — Ma vie lutte avec la mort : — en dépit de ma nature, je veux faire quelque bien. Envoyez vite au château, ne perdez pas un instant pour cela; car mes ordres concernent les existences de Lear et de Cordélia : — vite, envoyez pendant qu'il est temps.

Albanie. — Courez! courez! oh! courez!

Edgar. — Vers qui, Monseigneur? Qui a reçu l'ordre? Envoie un signe de surseoir.

Edmond. — Bien pensé; — prends mon épée, donne-la au capitaine.

Albanie. — Fais hâte, sur ta vie. (*Sort Edgar.*)

Edmond. — Le capitaine a reçu commission de ta femme et de moi de pendre Cordélia dans sa prison, et d'attribuer le blâme de cet acte à son désespoir qui l'aurait portée à se défaire d'elle-même.

Albanie. — Que les Dieux la protégent! Emportez-le hors d'ici un instant. (*On emporte Edmond.*)

Rentrent LEAR *avec* CORDÉLIA *morte dans ses bras;* EDGAR, un officier *et d'autres le suivent.*

Lear. — Hurlez, hurlez, hurlez, hurlez! Oh, vous êtes des hommes de pierre; si j'avais vos langues et vos yeux, je les emploierais de telle sorte que la voûte du ciel en craquerait. — Elle est partie pour toujours! — Je sais quand quelqu'un est mort, et quand quelqu'un vit; elle est morte comme la terre. — Prêtez-moi un miroir; si son souffle répand un nuage ou fait tache sur la surface, eh bien! alors, elle vit.

Kent. — Est-ce la fin du monde qui nous a été prédite?

Edgar. — Ou l'image de cet horrible jour?

Albanie. — Ah! qu'elle vienne, et que le monde cesse d'exister!

Lear. — Cette plume remue, elle vit! s'il en

est ainsi, c'est un bonheur qui rachète toutes les douleurs que j'ai jamais ressenties.

Kent, *s'agenouillant.* — O mon bon maître!

Lear. — Je t'en prie, va-t'en.

Edgar. — C'est le noble Kent, votre ami.

Lear. — La peste tombe sur vous tous tant que vous êtes, meurtriers, traîtres! J'aurais pu la sauver; maintenant elle est partie pour toujours! Cordélia! Cordélia! — attends un peu. Ah! qu'est-ce que tu disais? — Sa voix était toujours douce, caressante, chuchotante, chose adorable chez une femme. — J'ai tué l'esclave qui était en train de te pendre.

L'officier. — C'est vrai, Messeigneurs, c'est ce qu'il a fait.

Lear. — N'est-ce pas que je l'ai fait, mon garçon? J'ai vu le temps où avec ma bonne épée tranchante je les aurais fait déguerpir : je suis vieux maintenant, et ces douleurs-ci m'écrasent. — Qui êtes-vous? mes yeux ne sont pas des meilleurs : — je vais vous reconnaître tout à l'heure.

Kent — Si la fortune se vante de deux hommes qu'elle ait aimés et haïs, ils se regardent ici tous les deux.

Lear. — Ma vue est bien mauvaise; n'êtes-vous pas Kent?

Kent. — Lui-même, votre serviteur Kent. — Où est votre serviteur Caïus?

Lear. — C'est un brave garçon, je puis vous dire cela; il peut frapper et vivement encore : — il est mort et pourri.

Kent. — Non, mon bon Seigneur, je suis cet homme même...,

Lear. — Je vais voir cela tout de suite.

Kent. — L'homme qui depuis le premier jour de votre changement de fortune et de vos revers, a suivi vos tristes pas.

Lear. — Vous êtes le bienvenu ici.

Kent. — Le bienvenu? non; ni moi, ni personne. Tout est tristesse, ténèbres et mort. Vos filles aînées se sont détruites elles-mêmes, et sont mortes désespérées.

Lear — Oui, je crois qu'il en est ainsi.

Albanie. — Il ne sait pas ce qu'il dit, et il est vain de vouloir nous présenter à lui.

Edgar. — C'est bien inutile.

Entre un officier.

L'officier. — Edmond est mort, Monseigneur.

Albanie. — Ce n'est ici qu'une bagatelle. — Seigneurs et nobles amis, connaissez nos intentions. Tous les soulagements qui pourront être appliqués à cette grande ruine humaine, lui seront accordés, et pendant la vie de cette vénérable Majesté nous résignerons entre ses mains notre pouvoir absolu. (*A Edgar et à Kent.*) A vous le rétablissement de vos droits, avec l'addition des titres que Vos Honneurs ont plus que mérités. — Tous nos amis goûteront les récompenses de leurs vertus, et tous nos ennemis videront la coupe de leurs démérites. — Oh, voyez! voyez!

Lear. — Et ma pauvre innocente est pendue! Non, non, non, plus d'existence! Quoi! un chien, un cheval, un rat, ont vie, et toi, tu n'as pas de souffle du tout? tu ne reviendras plus, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais! — Je vous en prie, défaites ce bouton : merci, Monsieur. Voyez-vous cela? regardez là! — regardez, — regardez ses lèvres, regardez ici, regardez ici! (*Il meurt.*)

Edgar. — Il s'évanouit! Monseigneur, Monseigneur!

Kent. — Brise-toi, mon cœur; je t'en prie, brise-toi!

Edgar. — Relevez la tête, Monseigneur.

Kent. — Ne tourmentez pas son fantôme : oh laissez-le partir! il le hait celui qui voudrait l'étendre plus longtemps sur le chevalet de ce monde brutal.

Edgar. — Il est mort, en vérité.

Kent. — Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il ait pu résister si longtemps : il ne faisait qu'usurper sa vie.

Albanie. — Emportez-les d'ici. — Un deuil général est ce qui nous réclame à cette heure. (*A Kent et à Edgar.*) Amis de mon âme, gouvernez, vous deux, dans ce royaume, et soutenez l'état ensanglanté.

Kent. — J'ai à faire sous peu un voyage, Sire; mon maître m'appelle, — je ne dois pas lui dire non.

Albanie. — Il nous faut céder au poids de ce triste jour, dire ce que la douleur nous fait sentir, non tout ce que nous aurions d'autre à dire. Le plus vieux est celui qui a le plus supporté : nous qui sommes jeunes, nous n'en verrons jamais autant, et nous ne vivrons pas si longtemps.

(*Ils sortent. — Marche funèbre.*)


CYMBELINE.

PERSONNAGES DU DRAME.

CYMBELINE, roi de Bretagne.

GUIDERIUS, ARVIRAGUS, fils de CYMBELINE, cachés sous les noms de POLYDORE et de CADWAL, et supposés fils de MORGAN.

CLOTEN, fils de LA REINE par un premier mari.

LÉONATUS POSTHUMUS, mari d'IMOGÈNE.

BELARIUS, Seigneur banni, déguisé sous le nom de MORGAN.

CORNÉLIUS, médecin.

PISANIO, serviteur de POSTHUMUS.

Deux capitaines bretons.

Deux gentilshommes bretons.

Un devin.

Deux geôliers bretons.

CAIUS LUCIUS, général des forces romaines.

IACHIMO, PHILARIO, gentilshommes italiens.

Un capitaine romain.

Un gentilhomme français, Un gentilhomme espagnol, Un gentilhomme hollandais, amis de PHILARIO.

LA REINE, femme de CYMBELINE.

IMOGÈNE, fille de CYMBELINE par une première femme.

HÉLÈNE, dame suivante d'IMOGÈNE.

Seigneurs, Dames, Sénateurs romains, Tribuns, Officiers, Soldats, Musiciens, un Messager, apparitions, gens des suites.

Scène. — Tantôt en Bretagne, tantôt en Italie.

CYMBELINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Bretagne. — Le jardin du palais de Cymbeline.

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. — Vous ne rencontrez pas un homme qui ne fronce le sourcil : nos tempéraments n'obéissent pas plus docilement aux influences de l'air ambiant, que nos courtisans ne conforment docilement leur visage à la physionomie du roi.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Mais que se passe-t-il?

PREMIER GENTILHOMME. — Sa fille, et l'héritière de son royaume, qu'il réservait au fils unique de sa femme (une veuve qu'il a récemment épousée), s'est éprise d'un pauvre mais digne gentilhomme : elle s'est mariée; son époux est banni, elle est emprisonnée : tout est chagrin au dehors, quoique le roi, je le crois, soit sincèrement touché au cœur.

SECOND GENTILHOMME. — Le roi seul?

PREMIER GENTILHOMME. — L'époux aussi qui l'a perdue : et aussi la reine qui désirait surtout le mariage : mais quant aux courtisans, quoiqu'ils aient mis leurs visages à l'unisson de la physionomie du roi, il n'en est pas un seul qui ne soit joyeux dans son cœur de la chose contre laquelle ils grommellent.

SECOND GENTILHOMME. — Et pourquoi cela?

PREMIER GENTILHOMME. — Celui qui a manqué la princesse est un être au-dessous même d'un mauvais renom; et celui qui la possède (j'entends qui l'a épousée — hélas! l'homme noble! — et qui en conséquence est banni) est un être tel que si l'on cherchait son pareil à travers toutes les régions de la terre, il manquerait toujours quelque chose à celui qu'on lui comparerait : — je ne crois pas qu'aucun homme au monde possède une plus belle enveloppe, et soit riche intérieurement de plus beaux dons.

SECOND GENTILHOMME. — Votre éloge va loin.

PREMIER GENTILHOMME. — Ma louange reste encore au-dessous de son mérite, Seigneur; je le rapetisse, plutôt que je ne lui fais juste et due mesure.

SECOND GENTILHOMME. — Quel est son nom, et quelle est sa naissance?

PREMIER GENTILHOMME. — Je ne sais pas à fond ses origines : son père se nommait Sicilius, et conquit son renom contre les Romains sous les drapeaux de Cassibelan; mais ses titres lui vinrent de Tenantius, qu'il servit avec une gloire et un succès dignes d'admiration, et c'est ainsi qu'il gagna le surnom de Leonatus : outre ce gentilhomme en question, il eut deux autres fils, qui moururent leurs épées à la main dans les guerres de leur temps; par suite de quoi, leur père, qui alors était vieux et passionnément désireux de laisser une postérité, ressentit un tel chagrin qu'il en quitta ce monde; et sa charmante femme, alors grosse du gentilhomme qui fait le sujet de notre conversation expira après lui avoir donné nais-

sance. Le roi prit l'enfant sous sa protection; l'appella Leonatus Posthumus; l'éleva, et le fit l'hôte de ses appartements intimes : il lui fit donner toute l'instruction que son temps le mettait à même de recevoir, instruction qu'il absorba comme nous absorbons l'air, — aussi vite acquise que présentée, — et qui lui permit dans son printemps même de porter une moisson : il vécut à la cour, — ce qu'il est rare de faire, — très-loué, très-aimé, modèle pour les plus jeunes, pour les plus mûrs miroir où ils pouvaient corriger leurs défauts; mis en face des plus graves, il présentait le spectacle d'un enfant qui conduirait des radoteurs : quant à la maîtresse pour laquelle il est maintenant banni, — son propre prix à elle proclame à quel point elle estimait sa personne et sa vertu; son choix permet de découvrir en toute vérité quel genre d'homme il est

SECOND GENTILHOMME. — Je l'honore rien que sur votre rapport Mais, dites-moi, je vous en prie, est-ce qu'elle est l'unique enfant du roi?

PREMIER GENTILHOMME. — Son unique enfant. Il avait deux fils, — si cela vaut la peine que vous l'appreniez, apprenez-le, — l'aîné avait trois ans, et le second était encore dans ses langes lorsqu'ils furent volés dans la chambre de leurs nourrices; et jusqu'à cette heure, on n'a jamais pu soupçonner où ils avaient été emportés.

SECOND GENTILHOMME. — Combien y a-t-il de temps de cela?

PREMIER GENTILHOMME. — Quelques vingt années.

SECOND GENTILHOMME. — Comment! les enfants d'un roi ont pu être ainsi enlevés? ils ont pu être si négligemment gardés! et la recherche a pu être assez peu active pour qu'on n'ait pas découvert trace d'eux!

PREMIER GENTILHOMME. — Quelque étrange que cela soit, ou quelque moquerie que mérite cette négligence, le fait n'en est pas moins certain, Seigneur.

SECOND GENTILHOMME. — Je vous crois parfaitement.

PREMIER GENTILHOMME. — Il nous faut nous retirer : voici venir le gentilhomme en question, la reine et la princesse. (*Ils sortent.*)

Entrent LA REINE, POSTHUMUS *et* IMOGÈNE.

LA REINE. — Non, soyez bien assurée, ma fille, que je ne justifierai pas la mauvaise réputation des belles-mères, et que je ne vous verrai pas d'un mauvais œil : vous êtes ma prisonnière, mais votre geôlier vous remettra les clefs qui verrouillent votre liberté. Quant à vous, Posthumus, aussitôt que je pourrai apaiser le roi offensé, je serai ouvertement votre avocat : mais vraiment, il est encore en proie au feu de la rage, et il serait bon que vous vous soumissiez à sa sentence avec toute la patience que votre sagesse peut vous conseiller.

POSTHUMUS. — Plaise à Votre Altesse, je partirai d'ici aujourd'hui.

LA REINE. — Vous savez quel péril vous courrez; — je vais faire un tour dans le jardin, en me lamentant sur les souffrances de vos affections contrariées, bien que le roi ait ordonné qu'on ne vous laissât pas parler ensemble. (*Elle sort.*)

IMOGÈNE — Oh, l'hypocrite courtoisie! Avec quelle finesse cette âme tyrannique peut chatouiller là même où elle blesse! Mon très-cher époux, je redoute quelque peu la colère de mon père; mais, — le respect sacré que je lui dois mis à l'écart, — je ne redoute rien de ce que sa rage peut faire contre moi : il vous faut partir; et moi il me faudra rester ici pour soutenir à toute heure la fusillade des regards courroucés, sans consolation pour exister, si ce n'est la pensée qu'il se trouve dans le monde, ce joyau que je pourrai contempler encore.

POSTHUMUS. — Ma reine! ma maîtresse! Ô Dame, ne pleurez pas davantage, de crainte que je ne donne occasion d'être soupçonné de plus de sensibilité qu'il ne convient à un homme d'en avoir! Je resterai l'époux le plus loyal qui ait jamais engagé sa fidélité : ma résidence dans Rome sera chez un certain Philario, qui fut un ami de mon père et qui ne m'est connu que par correspondance : écrivez à cette adresse-là, ma reine, et mes yeux boiront les mots que vous m'enverrez quand bien même votre encre serait faite de fiel.

Rentre LA REINE.

LA REINE. — Dépêchez-vous, je vous en prie : si le roi vient, je vais encourir son déplaisir en forte dose. (*A part.*) Cependant je vais faire en sorte de l'amener à se promener de ce côté : toutes les fois que je lui fais quelque tort, il ne manque jamais d'acheter mes injures pour s'en faire des amies; il paye mes offenses à un fort prix. (*Elle sort.*)

POSTHUMUS. — Quand nous mettrions à prendre congé l'un de l'autre aussi longtemps que



Posthumus. Portez ceci, à ma considération : c'est une menotte d'amour, je vais la mettre à ce très-beau prisonnier. (Acte I, sc. ii.)

nous avons encore à vivre, ce retard ne ferait qu'accroître notre regret d'avoir à nous séparer. Adieu !

Imogène. — Non, restez un peu : quand bien même vous ne partiriez que pour faire une promenade à cheval afin de prendre l'air, un tel adieu serait encore trop court. Regardez, mon bien-aimé ; ce diamant était à ma mère : prenez-le, mon cher cœur ; mais gardez-le jusqu'à ce que vous fassiez la cour à une autre femme, quand Imogène sera morte.

Posthumus. — Comment ! comment ! une autre femme ? Ô dieux bons, donnez-moi seulement celle que j'ai, et avant de me permettre d'en embrasser jamais une autre après elle, garrottez-moi des liens de la mort ! — (*Plaçant la bague à son doigt.*) Reste, reste ici, tant que ce doigt aura sentiment de vie ! Et vous, ma très-douce, ma très-belle, ainsi que j'ai fait échange de mon pauvre individu contre votre personne, à votre perte infinie, de même dans nos bagatelles de mince importance, je gagne encore sur vous : portez ceci, à ma considération ; c'est une menotte d'amour ; je vais la mettre à ce très-beau prisonnier. (*Il lui met un bracelet au bras.*)

Imogène. — Ô dieux ! quand nous reverrons-nous ?

Posthumus. — Hélas, le roi !

Entrent CYMBELINE *et des* seigneurs.

Cymbeline. — Être très-vil, pars, hors d'ici, loin de ma vue ! Si après cet ordre tu encombres la cour de ton indignité, tu es mort : fuis ! tu es un poison pour mon sang.

Posthumus. — Les dieux vous protégent ! et qu'ils bénissent les hommes vertueux qui restent à la cour ! Me voici parti. (*Il sort.*)

Imogène. — La mort ne peut avoir de douleur plus poignante que celle-là.

Cymbeline. — Ô créature déloyale qui devais renouveler ma jeunesse, tu m'as accablé sous le fardeau d'une vieillesse d'un siècle!

Imogène. — Je vous en conjure, Sire, ne vous faites point de mal en vous tourmentant : votre courroux me laisse insensible : une douleur très-exceptionnelle étouffe en moi toutes autres souffrances, toutes autres craintes.

Cymbeline. — Avez-vous perdu toute grâce? toute obéissance?

Imogène. — J'ai perdu toute espérance et je vis dans le désespoir; de cette façon, je puis dire que j'ai perdu toute grâce.

Cymbeline. — Toi qui aurais pu avoir le fils unique de ma reine!

Imogène. — Oh, bienheureuse suis-je de ne l'avoir pu! j'ai choisi un aigle, et j'ai refusé un busard.

Cymbeline. — Tu as pris un mendiant; aurais-tu voulu faire de mon trône un siége de bassesse?

Imogène. — Non, je lui ajoutais plutôt un lustre.

Cymbeline. — Oh! toi, vile créature!

Imogène. — Sire, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus : vous l'avez élevé comme mon compagnon de jeux, et c'est un homme qui est digne de toute femme; en m'épousant, on peut presque dire qu'il paye mon prix avec usure.

Cymbeline. — Comment! êtes-vous folle?

Imogène. — Presque, Sire : que le ciel me guérisse! Je voudrais être la fille d'un vacher, et que mon Leonatus fût le fils du berger notre voisin!

Cymbeline. — Ô folle créature!

Rentre LA REINE.

Cymbeline. — Ils étaient encore ensemble : vous n'avez pas agi d'après notre ordre. Partez avec elle, et enfermez-la!

La reine. — Je fais appel à votre patience. — Paix, chère Dame ma fille, paix! — Doux souverain, laissez-nous à nous-mêmes, et que votre raison la mieux conseillée vous donne quelque consolation.

Cymbeline. — Non, qu'elle languisse lentement, à une goutte de sang par jour : et lorsqu'elle sera vieille, qu'elle meure des suites de cette folie! (*Sortent Cymbeline et les Seigneurs.*)

La reine. — Fi! il vous faut céder : voici votre serviteur.

Entre PISANIO.

La reine. — Eh bien, Monsieur! quelles nouvelles?

Pisanio. — Monseigneur votre fils a dégainé contre mon maître.

La reine. — Ah! il n'est arrivé aucun accident, j'espère?

Pisanio. — Cela aurait pu arriver, si mon maître n'avait pas plutôt joué que combattu, et n'avait pas été dépourvu du stimulant de la colère : ils ont été séparés par des gentilshommes qui se trouvaient là.

La reine. — J'en suis très-heureuse.

Imogène. — Votre fils est l'ami de mon père, il prend son parti. Dégainer contre un exilé! Oh, le brave Seigneur! Je voudrais qu'ils fussent en Afrique face à face l'un de l'autre, et que j'y fusse moi-même avec une aiguille, afin de piquer celui qui tournerait le dos. Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

Pisanio. — C'est sur son ordre : il n'a pas voulu me permettre de le conduire jusqu'au port : il m'a laissé ces notes sur les ordres auxquels je devrais obéir, lorsqu'il vous plairait de m'employer.

La reine. — Cet homme a été votre fidèle serviteur : j'ose engager mon honneur qu'il continuera à rester tel.

Pisanio. — Je remercie humblement Votre Altesse.

La reine. — Je vous en prie, faisons un tour de promenade.

Imogène, *à Pisanio.* — D'ici à une demi-heure environ, venez me parler : vous devrez au moins aller voir embarquer mon Seigneur : pour le moment, laissez-moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

En Bretagne. — Une place publique.

Entrent CLOTEN *et* deux seigneurs.

Premier seigneur. — Seigneur, je vous conseillerais de changer de chemise : la violence de l'action vous a fait fumer comme un sacrifice : lorsqu'un courant d'air sort, un autre courant d'air entre : il n'y en a pas dans l'atmosphère d'aussi salubre que celui que vous exhalez.

Cloten. — Si ma chemise était ensanglantée, je pourrais en changer. — L'ai-je blessé?

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Non, sur ma foi; pas même sa patience.

PREMIER SEIGNEUR. — S'il est blessé! s'il n'est pas blessé, son corps est une carcasse perméable: c'est un carrefour pour l'acier, s'il n'est pas blessé.

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Son épée avait des dettes; il est sorti par les derrières de la ville.

CLOTEN. — Le scélérat n'a pas voulu me tenir tête.

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Non, mais il a fui toujours en avant, en vous regardant en face.

PREMIER SEIGNEUR. — Vous tenir tête! Vous avez suffisamment de terres à vous appartenant: mais il a ajouté à votre avoir; il vous a cédé quelque peu de terrain.

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Autant de pouces que vous avez d'océans. — Ah, pantins que vous êtes!

CLOTEN. — Je voudrais qu'on ne nous eût pas séparés.

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Et moi aussi, jusqu'à ce que vous eussiez pris sur le terrain la mesure du sot que vous êtes.

CLOTEN. — Et dire qu'elle a pu aimer ce garçon, et me refuser!

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Si c'est un péché de faire un bon choix, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR. — Seigneur, comme je vous l'ai toujours dit, sa beauté et sa cervelle ne vont pas ensemble: c'est une bonne enseigne, mais je n'ai pu apercevoir qu'un médiocre reflet de son esprit.

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Elle ne brille pas sur les sots de crainte que leur réflexion ne la blesse.

CLOTEN. — Venez, je vais me rendre dans mon appartement. Que je voudrais qu'il y eût eu un peu de mal de fait!

SECOND SEIGNEUR, *à part.* — Ce n'est pas mon souhait; à moins que cela n'eût amené la chute d'un âne, ce qui n'est pas un grand mal.

CLOTEN. — Voulez-vous venir avec nous?

PREMIER SEIGNEUR. — J'accompagnerai Votre Seigneurie.

CLOTEN. — Allons, venez, partons ensemble.

SECOND SEIGNEUR. — Bien, Monseigneur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

En Bretagne. — Un appartement dans le palais de Cymbeline.

Entrent IMOGÈNE *et* PISANIO.

IMOGÈNE. — Je voudrais que tu eusses pris racine sur les rivages du port, et que tu eusses questionné tous les navires. S'il écrivait et que sa lettre ne me parvînt pas, cette perte me serait aussi sensible que pourrait l'être un pardon trop tard arrivé. Quel est le dernier mot qu'il t'a adressé?

PISANIO. — Ce fut, *ma reine, ma reine!*

IMOGÈNE. — Et puis il a agité son mouchoir?

PISANIO. — Et il l'a baisé, Madame.

IMOGÈNE. — Linge insensible, et plus heureux que moi par cette faveur! Et ce fut là tout?

PISANIO. — Non, Madame; car aussi longtemps qu'il put se faire distinguer des autres par l'œil et l'oreille de votre serviteur ici présent, il se tint sur le pont, ne cessant d'agiter gant, mouchoir ou chapeau, selon que les mouvements et les transports de son esprit lui permettaient le mieux d'exprimer avec quelle lenteur s'éloignait son âme, avec quelle rapidité au contraire courait son vaisseau.

IMOGÈNE. — Ton œil n'aurait pas dû cesser de le suivre avant de l'avoir vu aussi petit qu'une corneille ou moins.

PISANIO. — Madame, c'est ce que j'ai fait.

IMOGÈNE. — J'aurais rompu les nerfs de mes yeux, je les aurais fait craquer rien que pour le regarder, jusqu'à ce que l'éloignement l'eût fait paraître aussi mince que mon aiguille; bien mieux, je l'aurais suivi du regard jusqu'à ce qu'il se fût fondu dans l'air, après avoir été réduit à la petitesse d'un moucheron; puis j'aurais détourné mes yeux, et j'aurais pleuré. Mais, mon bon Pisanio, quand apprendrons-nous de ses nouvelles?

PISANIO. — A sa première occasion favorable, soyez-en sûre, Madame.

IMOGÈNE. — Je n'ai pas pris mon congé de lui, mais j'avais encore une foule des plus jolies choses à dire. Avant que j'eusse pu lui dire comment je penserais à lui à certaines heures, avec telles ou telles pensées; ou avant que j'eusse pu lui faire jurer que les femmes d'Italie ne trahiraient pas mon intérêt et son honneur; ou avant que je lui eusse fait promettre de se réunir avec moi par ses

prières, à six heures du matin, à midi, à minuit, car à ces heures-là je suis dans le ciel pour lui; ou avant que j'eusse pu lui donner ce baiser de départ que je voulais enchâsser entre deux mots préservateurs des sortiléges, arrive mon père, et comme le souffle tyrannique du Nord, il a fait tomber tous nos bourgeons avant qu'ils fussent éclos.

Entre une Dame.

La dame. — La reine, Madame, désire la compagnie de Votre Altesse.

Imogène. — N'oubliez pas d'exécuter les choses que je vous ai recommandées. Je vais me rendre auprès de la reine.

Pisanio. — Vos ordres seront exécutés, Madame. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la demeure de Philario.

Entrent PHILARIO, IACHIMO, un Français, un Hollandais *et* un Espagnol.

Iachimo. — Croyez-le, Seigneur, je l'ai vu en Bretagne : sa renommée était alors en croissance; on s'attendait à le voir donner les preuves de mérite qui depuis lui ont conquis son nom : mais à cette époque j'aurais pu le contempler sans ressentir le moindre besoin de l'admirer, quand bien même le catalogue de ses qualités aurait été affiché à son côté, et que j'aurais eu facilité de le parcourir article par article.

Philario. — Vous parlez d'une époque où il était moins qu'aujourd'hui pourvu de tout ce qui le rend au moral comme au physique un homme accompli.

Le Français. — Je l'ai vu en France : nous avions là bien des personnes qui pouvaient regarder le soleil d'un œil aussi ferme que lui.

Iachimo. — Cette affaire de son mariage avec la fille de son roi, affaire qui le fait apprécier au taux du mérite de sa femme plutôt qu'au taux du sien, lui donne une renommée, je n'en doute pas, fort au-dessus de sa valeur.

Le Français. — Et puis son bannissement....

Iachimo. — Oui, et l'approbation de ceux qui sous les couleurs de la princesse pleurent ce lamentable divorce sert merveilleusement à le grandir, ne fût-ce qu'en contribuant à fortifier son jugement à elle, jugement que sans cela on pourrait aisément mettre à bas, en l'amenant à s'apercevoir qu'elle a choisi un mendiant sans autres qualités. Mais comment se fait-il qu'il vienne séjourner avec vous? Comment est née votre connaissance?

Philario. — Son père et moi nous fûmes compagnons d'armes, et à ce père je fus souvent redevable de rien moins que de la vie. Voici venir le Breton : qu'il soit reçu par vous comme doit l'être un étranger de sa qualité par des gentilshommes de votre éducation.

Entre POSTHUMUS.

Philario. — Je vous en conjure tous, faites bonne connaissance avec ce gentilhomme, que je vous recommande comme un de mes nobles amis : à quel point montent ses mérites, je le laisserai lui-même vous en donner les preuves par la suite, au lieu de le louer à ses propres oreilles.

Le Français. — Seigneur, nous nous sommes connus à Orléans.

Posthumus. — Depuis lors j'ai toujours été votre débiteur pour vos courtoisies, courtoisies que je vous payerai sans cesse sans pouvoir cependant m'acquitter.

Le Français. — Seigneur, vous appréciez trop haut mon pauvre service : je fus heureux de vous réconcilier mon compatriote et vous ; c'eût été pitié que vous en fussiez venu aux prises avec la colère mortelle qui possédait alors chacun de vous, pour une occasion de si triviale et si légère nature.

Posthumus. — Je vous demande pardon, Seigneur; j'étais alors un jeune voyageur; je préférais plus volontiers me conduire d'après mes propres connaissances que me laisser guider dans mes actions par l'expérience des autres : mais, d'après mon jugement aujourd'hui plus mûr (si je ne vous offense pas en vous disant qu'il est plus mûr), ma querelle n'était pas du tout légère.

Le Français. — Si, sur ma foi, elle était trop légère pour être soumise à l'arbitrage des épées, et par deux hommes qui, selon toute apparence, se seraient abîmés l'un l'autre, ou se seraient tués tous les deux.

Iachimo. — Pourrions-nous, sans manquer à la politesse, demander quel était le sujet de la querelle?

Le Français. — Sans inconvénient, je crois : ce fut une dispute en public, qui peut, sans donner crainte de s'attirer les réclamations de personne, être rapportée. C'était beaucoup une discussion



POSTHUMUS. J'ose tenir ce pari contre vous ; voici ma bague.

(Acte I, sc. IV.)

comme celle qui fut soulevée la nuit dernière, lorsque nous nous mîmes tous à tour de rôle à chanter les louanges de nos maîtresses de nos divers pays : ce jour-là, ce gentilhomme soutenait (et cela sur la garantie de son sang) que sa maîtresse était plus belle, plus vertueuse, plus chaste, plus constante, plus réservée, et moins accessible à la séduction qu'aucune des plus rares parmi nos Dames de France.

IACHIMO. — Cette Dame n'est plus vivante aujourd'hui, ou bien l'opinion de ce gentilhomme, à l'heure qu'il est, doit être détruite.

POSTHUMUS. — Elle conserve toujours sa vertu, et moi mon opinion.

IACHIMO. — Vous ne devez pas lui donner le pas à ce point-là sur nos Dames d'Italie.

POSTHUMUS. — Si j'étais provoqué au point où je le fus en France, je ne rabattrais rien de mon opinion ; quand même je devrais passer pour en être superstitieusement idolâtre plutôt que pour en être amoureux.

IACHIMO. — Si vous aviez dit, par une comparaison qui aurait conservé l'égalité, qu'elle était aussi belle et aussi bonne que nos Dames d'Italie, cette louange eût été encore trop belle et trop bonne pour n'importe quelle Dame de Bretagne. Si elle avait une supériorité aussi certaine sur d'autres que j'ai vues, que votre diamant que voici dépasse le lustre de la plupart de ceux que j'ai admirés, je serais bien forcé de croire qu'elle est au-dessus de beaucoup de femmes; mais je n'ai pas vu le plus précieux diamant qui existe, ni vous la plus précieuse Dame.

POSTHUMUS. — Je l'ai louée au taux où je l'estime : ainsi fais-je de mon diamant.

IACHIMO —Et combien estimez-vous ce diamant?

Posthumus. — Plus que le monde ne possède.

Iachimo. — Ou bien votre maîtresse sans pareille est morte, ou bien son prix est dépassé par celui d'une bagatelle.

Posthumus. — Vous vous trompez : l'un pourrait être vendu ou donné, si l'acheteur avait une fortune suffisante, ou si le mérite rehaussait suffisamment celui qui le recevrait en don ; l'autre n'est pas une chose qui puisse s'acheter, et n'est le don que des Dieux seuls.

Iachimo. — Et les Dieux vous ont fait ce don?

Posthumus. — Et avec leur faveur je le conserverai.

Iachimo. — Vous pouvez en conserver le titre de possession, mais, vous l savez, les oiseaux étrangers s'abattent sur les étangs de notre voisinage. Votre bague peut vous être volée aussi; ainsi, de vos deux objets inappréciables, l'un est fragile et l'autre peut se perdre; un voleur rusé ou un courtisan accompli dans ce métier-là, pourrait essayer de s'emparer de l'un et de l'autre.

Posthumus. — Votre Italie ne contient pas de courtisan assez acccompli pour vaincre l'honneur de ma maîtresse, si en l'appelant fragile vous voulez faire allusion à la defense ou à la perte de son honneur Je ne doute pas que vous n'ayez abondance de voleurs; néanmoins, je ne crains pas pour ma bague.

Philario. — Brisons là, gentilshommes.

Posthumus. — Seigneur, de tout mon cœur. Ce digne Signor, je l'en remercie, ne me traite pas comme un étranger; nous sommes familiers dès la première entrevue.

Iachimo. — Avec cinq fois autant de conversation, je prendrais possession de votre belle maîtresse; je la ferais reculer jusqu'à se rendre, si j'étais admis auprès d'elle et si j'avais l'occasion de devenir son ami.

Posthumus. — Non, non.

Iachimo. — J'engage sur cette conviction la moitié de ma fortune contre votre diamant, gage qui dans mon opinion dépasse quelque peu sa valeur : mais je fais ce pari plutôt contre votre confiance que contre sa réputation; et, de crainte de vous offenser, je vous dirai que j'oserais tenter l'épreuve contre toute Dame au monde.

Posthumus. — Votre persuasion téméraire vous abuse grandement; et je ne doute pas que vous ne receviez ce dont vous rendra digne votre entreprise.

Iachimo. — Quoi donc?

Posthumus. — Un échec; bien que votre entreprise, comme vous l'appelez, mérite davantage, — mérite un châtiment aussi.

Philario. — Gentilshommes, assez sur ce sujet : cette discussion s'est engagée trop soudainement; qu'elle meure comme elle est née, et, je vous en prie, faites meilleure connaissance.

Iachimo. — Plût au ciel que j'eusse engagé ma fortune et celle de mon voisin sur la certitude dont j'ai parlé!

Posthumus. — Sur quelle Dame tombe votre choix pour cette tentative?

Iachimo. — Sur la vôtre, dont vous tenez la constance pour si sûre. Recommandez-moi à la cour où vit votre Dame, et je gage dix mille ducats contre votre bague, que, sans autre avantage que l'opportunité d'une seconde conférence, je vous rapporterai cet honneur que vous vous figurez si bien gardé.

Posthumus. — J'engagerai de l'or contre votre or : quant à ma bague, je la tiens pour aussi chère que mon doigt ; elle en est une partie.

Iachimo. — Vous avez peur, et vous n'en montrez que mieux en cela votre sagesse. Quand vous achèteriez de la chair de Dame à un million l'once, vous ne pourriez l'empêcher de se corrompre; mais je vois que vous avez en vous quelque religion, puisque vous avez de la crainte (*a*).

Posthumus. — Ce n'est là chez vous qu'une manière de parler; vos pensées ont plus de gravité que vos paroles, j'espère.

Iachimo. — Je suis maître de mes paroles, et j'entreprendrai ce que j'ai dit, je le jure.

Posthumus. — Vous le voulez? soit; après tout, cela consistera simplement à mettre mon diamant en dépôt jusqu'à votre retour. — Arrêtons des conventions entre nous : ma maîtresse surpasse en vertu l'énormité de vos indignes pensées : j'ose tenir ce pari contre vous; voici ma bague.

Philario. — Je ne veux pas de ce pari.

Iachimo. — Par les dieux, c'est chose faite. Si je ne vous apporte pas de preuve suffisante que j'ai joui de la plus délicieuse partie du corps de votre maîtresse, mes dix mille ducats sont à vous, ainsi que votre diamant ; si j'échoue, et si je la quitte en la laissant en possession de cet honneur auquel vous avez confiance, elle votre joyau, cet autre joyau-ci, et mon or sont à vous;

(*a*) Plaisanterie qui fait allusion à l'adage : la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

— pourvu toutefois que j'aie votre recommandation pour l'entretenir plus librement.

Posthumus. — J'accepte ces conventions ; dressons les articles entre nous. Seulement vous aurez à répondre à ces deux conditions : si vous exécutez votre voyage, et que vous me fassiez bien positivement comprendre que vous l'avez conquise, je ne suis pas plus longtemps votre ennemi ; elle n'est pas digne de notre différend : mais si elle n'est pas séduite, — vos discours ne donnant pas la preuve du contraire, — vous me répondrez avec votre épée, et de votre mauvaise opinion, et de la tentative que vous aurez faite contre sa chasteté.

Iachimo. — Votre main, affaire conclue : nous allons faire dresser ces conventions par conseil légal, et puis droit en Bretagne, afin que l'affaire ne se refroidisse pas et ne tombe pas dans l'eau. Je vais aller chercher mon or, et faire dresser acte de nos deux paris.

Posthumus. — Accordé. (*Sortent Posthumus et Iachimo.*)

Le Français. — Cela tiendra-t-il, croyez-vous?

Philario. — Le seigneur Iachimo ne reculera pas. Je vous en prie, suivons-les. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

En Bretagne. — Un appartement dans le palais de Cymbeline.

Entrent LA REINE, *des* Dames, *et* CORNÉLIUS.

La reine. — Pendant que la rosée est encore sur la terre, rassemblez ces fleurs ; dépêchez-vous : qui en a la note?

Première dame. — Moi, Madame.

La reine. — Dépêchez-vous. (*Sortent les Dames.*) Maintenant, Monsieur le docteur, avez-vous apporté ces drogues?

Cornélius. — Oui, plaise à Votre Altesse : les voici, Madame (*il lui présente une petite boîte*) : mais j'en conjure Votre Grâce, si je puis vous adresser cette question sans offense, ma conscience m'oblige à vous demander pourquoi vous m'avez commandé ces mixtures d'un poison très-actif, mixtures qui sont les moyens d'amener une mort lente, mais qui quoique lente est certaine?

La reine. — Je m'étonne, docteur, que tu m'adresses une telle question. N'ai-je pas été longtemps ton élève? Ne m'as tu pas appris à faire des parfums? à distiller? à faire des conserves? oui, et cela si bien que notre grand roi me câline souvent pour avoir de la confiserie de ma façon? Étant allée aussi loin dans cet art, — à moins que tu ne me juges diabolique, — n'est-il pas logique que je veuille pousser mes connaissances dans une autre province de la science? Je veux essayer la force de ces mixtures-ci sur des créatures qui ne valent pas la peine d'être pendues, — mais non sur aucune créature humaine, — afin d'éprouver leur vigueur, d'appliquer des antidotes à leur action, et par ce moyen d'arriver à me rendre compte de leurs vertus et de leurs effets divers.

Cornélius. — Par cette pratique, Votre Altesse ne fera que s'endurcir le cœur : en outre, l'opération de ces effets sera à la fois bruyante et infecte.

La reine. — Oh! ne t'inquiète pas. (*A part.*) Voici venir un gredin de flatteur ; j'essayerai d'abord ces poisons sur lui : car il tient pour son maître, et il est ennemi de mon fils.

Entre PISANIO.

La reine. — Eh bien, qu'y a-t-il, Pisanio? Docteur, votre service pour l'heure est terminé ; vous pouvez aller à vos affaires.

Cornélius, *à part.* — Je vous soupçonne, Madame ; mais vous ne ferez aucun mal.

La reine, *à Pisanio.* — Écoute, un mot.

Cornélius, *à part.* — Je me défie d'elle. Elle s'imagine qu'elle tient en sa possession des poisons d'une lenteur étrange : je connais son âme, et je ne voudrais pas confier à une personne aussi méchante une drogue d'une aussi infernale nature. Celles qu'elle a entre les mains, stupéfieront et engourdiront les sens pour un temps ; peut-être les essayera-t-elle d'abord sur des chats et des chiens, et puis ensuite sur des créatures d'un ordre plus élevé ; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente qu'elles amènent, et leur effet consiste tout simplement à mettre sous clef les esprits vitaux pendant un temps, pour qu'ils se redressent plus frais, quand ils se réveillent. Elle s'abuse en comptant sur un résultat qui se trouvera faux, et moi je n'en suis que plus loyal en étant ainsi déloyal avec elle.

La reine. — Je n'ai plus besoin de ton service, docteur, jusqu'à ce que je te fasse appeler de nouveau.

Cornélius. — Je prends humblement mon congé. (*Il sort.*)

La reine. — Elle pleure encore, dis-tu? Ne penses-tu pas qu'avec le temps, elle séchera ses larmes, et laissera les conseils entrer dans son âme qu'aujourd'hui la folie possède toute entière? Travaille à ce résultat : lorsque tu m'apporteras avis qu'elle aime mon fils, je te répondrai sur-le-champ que tu es désormais aussi grand que ton maître : plus grand même, car sa fortune est à cette heure complétement muette, et sa renommée est à l'agonie ; il ne peut ni revenir, ni continuer à rester où il est : changer de mode d'existence n'est pour lui qu'échanger une misère contre une autre; et chaque jour qui se lève, se lève pour accomplir sur lui une journée de destruction. Qu'as-tu à attendre, en t'appuyant sur un individu qui penche, qui ne peut pas être relevé à nouveau, et qui n'a pas même assez d'amis pour lui servir d'étais? (*La Reine laisse tomber la boîte : Pisanio la ramasse.*) Tu ramasses quelque chose que tu ne connais pas; mais prends cela pour ta peine : c'est un remède que j'ai composé, et qui cinq fois a racheté le roi de la mort; je ne connais pas de cordial pareil : — voyons, je t'en prie, prends-le, ce sera le gage du bien futur que je te destine. Montre à ta maîtresse dans quelle situation elle est placée; fais cela comme venant de toi-même. Songe quel changement d'avenir cela sera pour toi ; — mais songe aussi que tu conserves ta maîtresse — et en outre mon fils prendra bonne note de toi : je pousserai le roi à te donner n'importe quel avancement qu'il te plaira, et puis moi-même, moi surtout, qui t'aurai poussé à cette œuvre méritoire, je suis engagée à récompenser dignement tes services. Appelle mes femmes : pense à mes paroles. (*Sort Pisanio.*) Un drôle matois et constant qu'on ne peut ébranler; c'est l'agent de son maître, l'homme qui le rappelle à son souvenir pour qu'elle tienne ferme en faveur de son époux. Je lui ai donné une chose qui, s'il la prend, séparera Imogène de tout serviteur dévoué à son bien-aimé; et quant à elle, si dans la suite elle ne change pas d'humeur, elle est bien sûre d'en tâter aussi.

Rentre PISANIO *avec* les Dames.

La reine. — Là, là; voilà qui est bien, voilà qui est bien; portez à mon cabinet les violettes, les primevères et les coucous. — Adieu, Pisanio; réfléchis à mes paroles. (*Sortent la Reine et les Dames.*)

Pisanio. — Et ainsi ferai-je : mais lorsque je me montrerai déloyal envers mon bon Seigneur, je m'étranglerai moi-même : voilà tout ce que je ferai pour vous. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Un autre appartement dans le palais.

Entre IMOGÈNE.

Imogène. — Un père cruel, et une fausse belle-mère; un sot qui poursuit de son amour une Dame mariée dont l'époux est banni; — oh! cet époux! ma suprême couronne de douleur! et ces tourments répétés à son sujet! Heureuse eussé-je été, si j'avais été volée comme mes deux frères! mais l'aspiration la plus glorieuse est la plus certaine d'avoir un résultat misérable : bienheureux sont ceux-là, quelque médiocre que soit leur condition, qui possèdent les objets de leurs honnêtes vœux, et qui en tirent leur durable satisfaction. — Qui cela peut-il être? Fi!

Entrent PISANIO *et* IACHIMO.

Pisanio. — Madame, un noble gentilhomme de Rome vient de la part de Monseigneur avec des lettres.

Iachimo. — Vous changez de couleur, Madame? Le noble Léonatus est en sûreté et fait présenter ses plus tendres compliments à Votre Altesse. (*Il lui présente une lettre.*)

Imogène. — Je vous remercie, mon bon Seigneur : vous êtes le très-bienvenu.

Iachimo, *à part.* — Tout ce qui se voit d'elle, aux portes de sa personne, est d'une extrême beauté! Si elle est pourvue d'une âme aussi rare que son corps, elle est le phénix d'Arabie, et j'ai perdu le pari. Hardiesse, sois-moi amie! audace, arme-moi de la tête aux pieds! ou, comme le Parthe, il me faudra combattre en fuyant, ou plutôt fuir tout droit et sans me retourner.

Imogène, *lisant.* — « C'est un homme de très-noble marque, à qui je suis infiniment attaché pour ses bontés. Veuillez, en conséquence, laisser tomber sur lui un reflet de l'estime que vous gardez pour votre Léonatus. » Je n'en lirai pas davantage tout haut : mais mon cœur est échauffé jusque dans son centre par le reste de cette lettre, et il la reçoit avec reconnaissance. Vous



La reine, *à Pisanio*. Écoute, un mot.

Cornelius. Je me défie d'elle. Elle s'imagine qu'elle tient en sa possession des poisons d'une lenteur étrange. (Acte I, sc. v.)

êtes le bienvenu, noble Seigneur, autant que j'ai de mots pour vous le dire, et je m'efforcerai de vous le prouver par tous les moyens en mon pouvoir.

Iachimo. — Je vous remercie, très-belle Dame. — Eh quoi! est-ce que les hommes sont fous? La nature leur a donné des yeux pour voir cette voûte élevée du ciel et les riches produits de la terre et de la mer, des yeux qui peuvent faire la distinction entre les orbes enflammés au-dessus de nous et les cailloux, tous d'une égale insignifiance, déposés en nombre incalculable sur les plages; et avec des lunettes aussi précieuses nous ne pouvons pas faire la différence entre le beau et le laid?

Imogène. — Qu'est-ce qui cause votre admiration?

Iachimo. — Cela ne peut être la faute de l'œil; car des singes et des babouins, placés entre deux telles créatures, viendraient pousser leurs cris de joie du côté de celle-ci, et mépriseraient l'autre par leurs grimaces : cela n'est pas non plus un défaut de jugement, car dans le cas de cette beauté, des idiots prononceraient un sage verdict : ce n'est pas non plus le fait de l'appétit; la souillonnerie mise en face de cette excellence sans tache, forcerait le désir à vomir à vide, au lieu de l'exciter à se satisfaire.

Imogène. — Que veut dire cela, je vous prie?

Iachimo. — L'appétit excité à force d'être repu, ce désir rassasié et cependant jamais satisfait, ce tonneau à la fois rempli et laissant couler son contenu, après avoir fait proie de l'agneau, soupire après la tripaille.

Imogène. — Qu'est-ce qui vous transporte ainsi, mon cher Seigneur? Êtes-vous bien?

Iachimo. — Je vous remercie, Madame; bien. (*A Pisanio.*) Je vous en conjure, Monsieur, invitez mon valet à rester là où je l'ai laissé : il est étranger et d'esprit simple.

Pisanio. — Je me disposais à aller lui souhaiter la bienvenue, Seigneur. (*Il sort.*)

Imogène. — Mon Seigneur continue-t-il d'être en bonne santé, je vous prie?

Iachimo. — Sa santé est bonne, Madame.

Imogène. — Est-il disposé à la gaieté? j'espère que oui.

Iachimo. — Extrêmement aimable : il n'y a pas un étranger qui soit aussi gai et qui ait autant d'entrain : on l'appelle le bon vivant Breton.

Imogène. — Lorsqu'il était ici, il inclinait à la tristesse, et souvent sans savoir pourquoi.

Iachimo. — Je ne l'ai jamais vu triste. Il y a dans sa compagnie, un Français, un éminent Monsieur, qui, paraît-il, adore dans son pays une fille de la Gaule : c'est une vraie fournaise de soupirs; à ce spectacle le joyeux Breton, — votre époux, veux-je dire, — rit à pleins poumons, crie, « oh! les côtes me font mal, tant je ris en pensant qu'un homme qui sait par l'histoire, les récits du monde, sa propre expérience, ce qu'est la femme, ce qu'elle ne peut s'empêcher d'être, ce qu'elle doit être, peut passer ses heures de liberté à languir dans un esclavage assuré! »

Imogène. — Est ce que Monseigneur parle ainsi?

Iachimo. — Oui, Madame, et avec les yeux en larmes à force de rire : c'est un divertissement d'être présent alors et de l'entendre railler le Français. Mais les cieux savent que certains hommes sont fort à blâmer.

Imogène. — Mais non pas lui, j'espère.

Iachimo. — Lui, non : mais cependant les prodigalités du ciel à son endroit pourraient être employées avec plus de reconnaissance. Les dons du ciel dans sa personne même sont grands; par vous, que je compte au nombre de ses dons, ils sont au-dessus de toute estimation. Au moment même où je suis forcé d'admirer, je suis forcé de m'apitoyer aussi.

Imogène. — Sur quoi vous apitoyez-vous, Seigneur?

Iachimo. — Je m'apitoie de tout mon cœur sur deux créatures.

Imogène. — Suis-je l'une d'elles, Seigneur? Vous me regardez : quel délabrement remarquez-vous en moi qui mérite votre pitié?

Iachimo. — Lamentable! Eh quoi! se cacher du radieux soleil, et trouver joie dans une prison éclairée par une chandelle!

Imogène. — Je vous en prie, Seigneur, veuillez faire accorder vos réponses plus directement à mes demandes. Pourquoi vous apitoyez-vous sur moi?

Iachimo. — Parce que d'autres peuvent.... j'étais sur le point de dire jouir de votre.... mais c'est l'office des dieux de venger cela, et ce n'est pas le mien de le révéler.

Imogène. — Vous semblez connaître quelque chose sur moi, ou me concernant : je vous en prie, — puisque douter que les choses vont mal cause

souvent plus de souffrance que d'être sûr qu'elles vont mal en effet; car les choses certaines, ou bien sont sans remède, ou bien connues à temps peuvent trouver leur remède, — découvrez-moi quel est ce secret que vous poussez en avant et puis que vous arrêtez court.

Iachimo. — Si j'avais cette joue pour y baigner mes lèvres, cette main dont l'attouchement, dont chaque attouchement forcerait à un serment de fidélité l'âme de celui qui la sentirait, si je possédais cet objet qui fait prisonnier le mobile regard de mon œil, en le fixant sur lui et rien que sur lui; et si néanmoins mes baisers étaient esclaves de lèvres aussi banales que les degrés qui conduisent au Capitole, — maudit serais-je alors! — si j'échangeais des étreintes avec des mains rendues calleuses par les étreintes menteuses de toutes les heures, — par le mensonge aussi bien que par le travail, — si je me mirais dans des yeux vulgaires et sans lustre, pareils à la lumière fumeuse engendrée par un suif puant, il serait bien juste que tous les fléaux de l'enfer punissent à un moment donné une telle trahison.

Imogène. — Mon Seigneur, je le crains, a oublié la Bretagne.

Iachimo. — Et lui-même. Ce n'est pas volontiers, et par penchant à l'indiscrétion que je vous révèle la bassesse de l'échange qu'il a fait; mais c'est la force de votre grâce qui, agissant sur ma langue comme un charme, tire ce secret des profondeurs muettes de ma conscience.

Imogène. — Je ne veux pas en entendre davantage.

Iachimo. — O très-chère âme, votre sort frappe mon cœur d'une telle pitié que j'en suis malade! Une Dame si belle, qui mariée à un empire doublerait la valeur du plus grand roi, être associée à des créatures payées avec cette même pension qui sort de vos coffres, à de malsaines aventurières qui pour de l'or vont se risquer à toutes les infirmités que la corruption peut infliger à la nature, à des pestes qui empoisonneraient le poison même! Vengez-vous; ou celle qui vous enfanta n'était pas reine, ou vous dégénérez de votre grande origine.

Imogène. — *Me venger!* comment pourrais-je me venger? Si ce que vous dites est vrai, — j'ai un cœur qui ne veut pas permettre à mes deux oreilles de l'abuser trop vite, — si ce que vous dites est vrai, comment pourrais-je me venger?

Iachimo. — Comment! il vous ferait vivre comme une prêtresse de Diane, entre des draps froids, tandis qu'il se livre aux cabriolades de ses caprices changeants, à votre offense, aux dépens de votre bourse? Tirez-en vengeance! Je me dévoue à vos doux plaisirs; je suis plus noble que ce renégat de votre lit, et je resterai attaché à votre tendresse, toujours aussi discret que fidèle.

Imogène. — Holà, Pisanio!

Iachimo. — Laissez-moi inféoder mon dévouement sur vos lèvres.

Imogène. — Arrière! je condamne mes oreilles pour t'avoir si longtemps écouté. — Si tu étais un homme d'honneur, tu m'aurais fait cette révélation dans une fin vertueuse, non dans la fin aussi basse qu'inconcevable que tu recherches. Tu calomnies un gentilhomme qui est aussi loin des actions que tu lui prêtes que tu es loin de l'honneur; et tu sollicites ici une Dame qui vous dédaigne également, toi et le diable. — Holà, Pisanio! — Le roi, mon père, sera informé de ta tentative. S'il trouve convenable qu'un impertinent étranger vienne dans sa cour proposer ses marchés comme dans un lieu de prostitution romain, et nous ouvrir son âme bestiale, il tient une cour dont il ne se soucie guère, et il possède une fille qu'il ne respecte pas du tout. Holà, Pisanio!

Iachimo. — O heureux Leonatus! je puis le dire : la foi que ta Dame te porte mérite ta confiance, et ta très-parfaite vertu mérite sa foi inébranlable. Vivez longtemps heureuse, Dame du plus noble Seigneur que jamais nation se vanta de posséder, vous sa maîtresse qui êtes née seulement pour le plus noble! Accordez-moi votre pardon. J'ai parlé de la sorte pour savoir si votre confiance avait de profondes racines; je vais vous rendre votre mari tel qu'il était et tel qu'il est encore : c'est un homme des plus parfaites manières; un tel vertueux magicien qu'il enchante toutes les sociétés dans lesquelles il se trouve : la moitié des cœurs lui appartient.

Imogène. — Vous faites réparation.

Iachimo. — Il est au milieu des hommes comme un dieu descendu du ciel; il possède une sorte de dignité qui lui donne plus que l'apparence d'un mortel. Ne soyez pas courroucée, très-puissante princesse, si je me suis aventuré à vous éprouver par un faux rapport; mon expérience a confirmé en l'honorant le profond jugement que vous avez montré en choisissant un Seigneur si rare qui, vous le saviez, est impeccable. C'est l'a-

mour que j'ai pour lui qui m'a porté à vous vanner de la sorte; mais les Dieux vous ont faite à l'inverse de toutes les autres, c'est-à-dire sans paille. Je vous en prie, votre pardon.

Imogène. — Tout est bien, Seigneur : considérez ma puissance à la cour comme étant toute à votre service.

Iachimo. — Mes humbles remercîments. J'avais presque oublié d'importuner Votre Grâce d'une toute petite requête, qui a pourtant son importance, car elle concerne votre Seigneur, moi-même, et d'autres nobles amis, qui sommes associés dans l'affaire.

Imogène. — Quelle est-elle, je vous prie?

Iachimo. — Une douzaine de Romains de notre société, et votre époux, — la plus belle plume de notre aile, — se sont cotisés afin d'acheter un présent pour l'empereur; acquisition que moi, comme chargé d'affaires des autres, j'ai faite en France : elle se compose de pièces d'argenterie d'un goût rare, et de joyaux d'une forme riche et exquise; leur valeur est grande, et je suis quelque peu désireux, à cause de ma qualité d'étranger, de les déposer en lieu sûr : vous plairait-il de les prendre sous votre protection?

Imogène. — Volontiers; et j'engage mon honneur pour leur sécurité : puisque mon époux est intéressé à ces objets, je les garderai dans ma chambre à coucher.

Iachimo. — Ils sont dans un coffre surveillé par mes gens : je prendrai la hardiesse de vous les envoyer seulement pour cette nuit; je dois m'embarquer demain.

Imogène. — Oh, non, non.

Iachimo. — Si, je vous en conjure; sans cela, je manquerais à ma parole en retardant mon retour. Après avoir quitté la France, je ne traversai la mer que dans le dessein de voir Votre Grâce et pour remplir la promesse que j'avais faite de la voir.

Imogène. — Je vous remercie pour vos peines; mais ne partez pas demain!

Iachimo. — Oh! il le faut, Madame; par conséquent, s'il vous plaît d'envoyer à votre Seigneur vos compliments par écrit, faites-le ce soir, je vous prie : j'ai dépassé le temps qui m'était accordé, circonstance importante pour notre présent qui doit être offert au jour voulu.

Imogène. — J'écrirai. Envoyez-moi votre coffre; il sera gardé avec sûreté, et vous sera rendu fidèlement. Vous êtes le très-bienvenu. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Bretagne. — La cour devant le palais de Cymbeline.

Entrent CLOTEN *et* DEUX SEIGNEURS.

Cloten. — Jamais homme eut-il une chance pareille! au moment où ma boule allait baiser le but, la voilà qui est envoyée au diable par une boule adverse! J'avais cent livres engagées sur cette partie : et voilà un faquin de fils de garce qui vient me faire des remontrances parce que je jure; comme si je lui empruntais les jurons que je profère, et si je n'étais pas libre de dépenser à mon gré la provision que j'en ai.

Premier seigneur. — Qu'a-t-il gagné à cela? Vous lui avez cassé la caboche avec votre boule.

Second seigneur, *à part.* — Si son esprit avait ressemblé à celui qui lui a cassé la tête, il n'en aurait plus un brin à cette heure.

Cloten. — Lorsqu'un gentilhomme a envie de jurer, n'est-il pas impertinent aux assistants, quels qu'ils soient, de couper la queue à ses jurons? Ah!

Second seigneur. — Oui, Monseigneur; (*à part*) moins impertinent que de leur couper les oreilles.

Cloten. — Ce chien, fils de putain! moi lui donner satisfaction? que je voudrais qu'il eût été un homme de mon rang!



IACHIMO. J'ai assez de preuves : dans le coffre derechef, et fermons-en l'ouverture.

(Acte II, sc. II.)

Second seigneur, *à part.* — Pour puer le sot comme vous.

Cloten. — Je ne suis vexé de rien sur la terre autant que de cette contrainte! la vérole soit d'elle! J'aimerais bien mieux n'être pas aussi noble que je le suis; ils n'osent pas se battre avec moi, parce que la reine est ma mère : le premier goujat de Jacquot venu peut se battre tant et aussi souvent que le cœur lui en dit, et moi, il me faut aller et venir comme un coq que personne ne peut attaquer sur un pied d'égalité.

Second seigneur, *à part.* — Vous êtes le coq, et le chapon aussi; et vous faites *cocorico*, coq, votre crête baissée.

Cloten. — Tu dis?

Second seigneur. — Je dis qu'il ne convient pas que Votre Seigneurie donne satisfaction à tout compagnon qu'elle offense.

Cloten. — Non, je sais cela : mais il convient que j'offense mes inférieurs.

Second seigneur. — Oui, cela convient à Votre Seigneurie seulement.

Cloten. — Eh bien, c'est ce que je dis.

Premier seigneur. — Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé à la cour ce soir?

Cloten. — Un étranger, et je n'en suis pas informé!

Second seigneur, *à part.* — Il est un *étrange* compagnon lui-même, et il ne s'en doute pas.

Premier seigneur. — Il est arrivé un Italien, et à ce qu'on croit, un ami de Leonatus.

Cloten. — Leonatus! Un gredin banni; et cet individu en est un autre, quel qu'il soit. Qui vous a parlé de cet étranger?

Premier seigneur. — Un des pages de Votre Seigneurie.

Cloten. — Serait-il convenable que j'allasse lui faire visite? N'y aurait-il pas dérogation à cela?

Premier seigneur. — Vous ne pouvez déroger, Monseigneur.

Cloten. — Cela me serait difficile, je le crois.

Second seigneur, *à part.* — Vous êtes un sot garanti; par conséquent vos enfants, s'ils sont des sots, ne dérogeront pas.

Cloten. — Allons, j'irai voir cet Italien; ce que j'ai perdu aux boules aujourd'hui, je le lui gagnerai ce soir. Allons, partons.

Second seigneur. — Je vais suivre Votre Seigneurie. (*Sortent Cloten et le premier Seigneur.*) Dire qu'une diablesse aussi rusée que sa mère a pu mettre au monde cet âne! une femme qui triomphe de tout avec sa tête; et voilà son fils qui est incapable de retenir que deux ôtés de vingt, reste dix-huit. Hélas! pauvre princesse, divine Imogène, que ne te faut-il pas endurer, placée entre un père gouverné par ta belle-mère, une belle-mère qui machine des complots à toute heure, et un amoureux plus haïssable encore que ne sont haïssables l'indigne expulsion de ton cher mari et l'acte horrible du divorce qu'il voudrait te porter à commettre! Puissent les cieux conserver inébranlables les remparts de ton précieux honneur! qu'ils préservent contre toute secousse ce temple, ta belle âme, afin que tu puisses te maintenir pour posséder un jour ton époux banni et ce grand royaume! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher dans le palais de Cymbeline. Un coffre est placé dans un coin.

IMOGÈNE *est au lit, lisant;* une Dame de compagnie *est de service dans sa chambre.*

Imogène. — Qui est là? est-ce Hélène, ma dame de compagnie?

La dame. — Oui, s'il vous plaît, Madame.

Imogène. — Quelle heure est-il?

La dame. — Près de minuit, Madame.

Imogène. — En ce cas, j'ai lu trois heures : mes yeux sont fatigués : plie la page à l'endroit où je me suis arrêtée : va te coucher : n'enlève pas le flambeau, laisse-le allumé; et si tu peux te réveiller vers quatre heures, je t'en prie, appelle-moi. Le sommeil s'est entièrement emparé de moi. (*Sort la Dame.*) Je me remets à votre protection, ô Dieux! des fées et des démons tentateurs de la nuit, préservez-moi, je vous en conjure! (*Elle s'endort. Iachimo se glisse hors du coffre.*)

Iachimo. — Les grillons chantent, et les sens surmenés de l'homme se refont dans le repos. C'est ainsi que notre Tarquin pressait doucement de ses pas les nattes de roseaux avant de réveiller la chasteté qu'il blessa. — O Cythérée, de quelle beauté tu pares ta couche! Frais lys, plus blanc que tes draps! Ah si je pouvais te toucher! un baiser seulement! rien qu'un baiser! Rubis sans pareils de ses lèvres, quelle douceur vous donnez au baiser qu'on vous prend! — C'est son haleine qui parfume ainsi la chambre : la flamme

du flambeau s'incline vers elle; elle voudrait pénétrer à travers ses paupières pour y contempler les lumières encloses de ses yeux, maintenant fermées sous ces fenêtres blanches et azurées, veinées du bleu même du ciel. — Mais mon but est de passer cette chambre en revue : je vais tout prendre en note : — telles et telles peintures; — ici la fenêtre : — voici comment son lit est décoré: — la tapisserie, les figures, sont ainsi et ainsi parbleu; et le sujet qu'elle représente.... — Eh mais, quelques notes sur les particularités de son corps enrichiraient mon inventaire de preuves autrement sérieuses que les descriptions de dix mille misérables meubles. — O sommeil, singe de la mort, pèse lourdement sur elle, et donne-lui l'insensibilité d'une statue funèbre étendue comme la voilà dans une chapelle! — Enlevons cela, enlevons cela; — (*il enlève le bracelet d'Imogène*) aussi facile à détacher que le nœud gordien était dur à défaire! Il est à moi; et ce témoignage apparent agissant aussi fortement qu'agit le témoignage intime de la conscience suffira pour rendre fou son Seigneur — Sur son sein gauche, un signe composé de cinq taches pareilles aux marques rouges qui se trouvent au fond d'une primevère : voici une garantie plus forte que la loi elle-même n'en pourrait produire au grand jamais : ce secret surpris le contraindra de croire que j'ai forcé la serrure et pris le trésor de son honneur. Assez. — A quelle fin? pourquoi noterais-je par écrit ce qui est si bien gravé, imprimé dans ma mémoire? Elle lisait il y a un instant l'histoire de Térée; la page est pliée à l'endroit où Philomèle se rendit; j'ai assez de preuves : — dans le coffre derechef, et fermons-en l'ouverture. — Vite, vite, dragons de la nuit, afin que l'aurore puisse ouvrir l'œil du corbeau! Je suis blotti au sein même de la crainte : bien qu'elle soit un ange du ciel, l'enfer est ici. (*L'horloge sonne.*) Une, deux, trois, — il est temps, il est temps! (*Il rentre dans le coffre.*)

SCÈNE III.

Une antichambre attenante à l'appartement d'Imogène.

Entrent CLOTEN *et* DES SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. — Votre Seigneurie est l'homme le plus patient quand il perd, le plus froid qui ait jamais retourné un as.

CLOTEN. — Perdre rendrait tout homme froid.

PREMIER SEIGNEUR. — Mais non pas patient à la noble façon de Votre Seigneurie. Vous êtes vraiment chaud et furieux, lorsque vous gagnez.

CLOTEN. — Gagner donnerait du courage à n'importe qui. Si je pouvais obtenir cette sotte Imogène, j'aurais de l'or en quantité suffisante. Il est presque matin, n'est-ce pas?

PREMIER SEIGNEUR. — Il est jour, Monseigneur.

CLOTEN. — Je voudrais que cette musique arrivât : on me conseille de lui donner de la musique le matin; on me dit que cela la pénétrera.

Entrent DES MUSICIENS.

CLOTEN. — Avancez; jouez. Si vous pouvez la pénétrer avec vos jeux de doigts, bon; nous essayerons aussi avec la langue : si rien de cela ne réussit, comme il lui plaira; mais moi je ne céderai jamais. Commencez par quelque chose d'excellemment bien inventé; continuez ensuite par un air d'une douceur merveilleuse sur des paroles d'une richesse admirable, — et puis — laissons-la réfléchir.

CHANSON.

Écoutez! écoutez! à la porte du ciel chante l'alouette,
Et Phœbus commence à se lever
Pour abreuver ses coursiers à ces eaux
Qui dorment dans les calices des fleurs;
Et les soucis clignotants commencent
A ouvrir leurs yeux d'or.
En même temps que toutes les jolies choses,
Ma douce Dame, levez-vous :
Levez-vous, levez-vous!

CLOTEN. — Là-dessus, partez. Si cela *pénètre*, je tiendrai votre musique pour ce qu'il y a de meilleur au monde : si cela ne *pénètre* pas, c'est qu'il y a un vice dans ses oreilles que des crins de cheval, des boyaux de chat, et une voix d'eunuque châtré par-dessus le marché ne guériront jamais. (*Sortent les musiciens.*)

SECOND SEIGNEUR. — Voici venir le roi.

CLOTEN. — Je suis heureux d'être debout si tard, car c'est la raison pour laquelle je suis debout si matin : il ne peut que donner son approbation paternelle à la galanterie que je viens de faire.

Entrent CYMBELINE *et* LA REINE.

CLOTEN. — Bonjour à Votre Majesté, ainsi qu'à ma gracieuse mère.

Cymbeline. — Est-ce que vous faites ici faction à la porte de notre opiniâtre fille? ne sortira-t-elle pas?

Cloten. — Je l'ai attaquée avec de la musique, mais elle n'y accorde aucune attention.

Cymbeline. — L'exil de son favori est trop récent, elle ne l'a pas encore oublié : un peu de temps encore sera nécessaire pour effacer l'empreinte de sa ressemblance, et alors elle est à vous.

La reine. — Vous êtes très-redevable au roi qui ne laisse passer aucune circonstance de nature à vous faire obtenir sa fille. Prenez sur vous de lui faire la cour selon les règles, et soyez toujours prêt à saisir les occasions; que ses refus ne fassent qu'accroître votre zèle à la servir : ayez l'air d'exécuter comme par impulsion nécessaire ces devoirs que vous lui rendez; obéissez-lui en toute chose, excepté lorsque ses ordres auront pour but de vous congédier; là-dessus soyez insensible.

Cloten. — Insensible! non pas.

Entre un messager.

Le messager. — Qu'il vous plaise, Sire, d'apprendre l'arrivée d'ambassadeurs de Rome; l'un d'eux est Caïus Lucius.

Cymbeline. — Un noble personnage, bien qu'il vienne à cette heure dans un dessein de violence; mais ce n'est en rien sa faute : nous devons le recevoir comme il convient à la dignité de celui qui l'envoie; et quant à lui-même personnellement, les services passés qu'il nous a rendus nous invitent à le mieux accueillir encore. — Notre cher fils, lorsque vous aurez souhaité le bonjour à votre maîtresse, venez nous rejoindre, la reine et nous; nous aurons besoin de vous employer auprès de ce Romain. — Venez, notre reine. (*Sortent Cymbeline, la reine, les Seigneurs et le messager.*)

Cloten. — Si elle est levée, je lui parlerai; sinon qu'elle dorme encore, et qu'elle rêve. — Avec votre permission, holà! (*Il frappe à la porte d'Imogène.*) Je sais que ses femmes sont avec elle : si je dorais la main de quelqu'une d'elles? C'est l'or qui achète entrée; souvent il l'obtient; oui certes, et souvent il amène les suivantes de Diane à se mentir à elles-mêmes, et à conduire leur biche à l'embuscade du braconnier; c'est l'or qui fait tuer l'honnête homme et qui sauve le voleur, qui quelquefois même fait pendre à la fois honnête homme et voleur. Qu'est-ce qu'il ne peut pas faire et défaire? Je vais prendre une de ses femmes pour avocat; car je n'entends pas trop bien l'affaire moi-même. Avec votre permission. (*Il frappe.*)

Entre une dame.

La dame. — Qui frappe ici?

Cloten. — Un gentilhomme.

La dame. — Et rien de plus?

Cloten. — Si, le fils d'une Dame noble aussi.

La dame. — C'est plus que ne peuvent se vanter d'être à bon titre quelques individus qui ont des tailleurs aussi chers que les vôtres. Que demande Votre Seigneurie?

Cloten. — La personne de votre maîtresse : est-elle prête?

La dame. — Oui, à garder sa chambre.

Cloten. — Voici de l'or pour vous; vendez-moi vos bons éloges.

La dame. — Qu'entendez-vous par là? ma bonne renommée? ou les rapports que je pourrai faire en bien sur vous? — La princesse!

Entre IMOGÈNE.

Cloten. — Bonjour, ma sœur très-belle : votre douce main. (*Sort la Dame.*)

Imogène. — Bonjour, Seigneur. Vous dépensez beaucoup trop de peine pour n'acheter que du trouble : les remercîments que j'ai à votre service se bornent à vous dire que je suis pauvre en remercîments, et que je puis à peine en accorder.

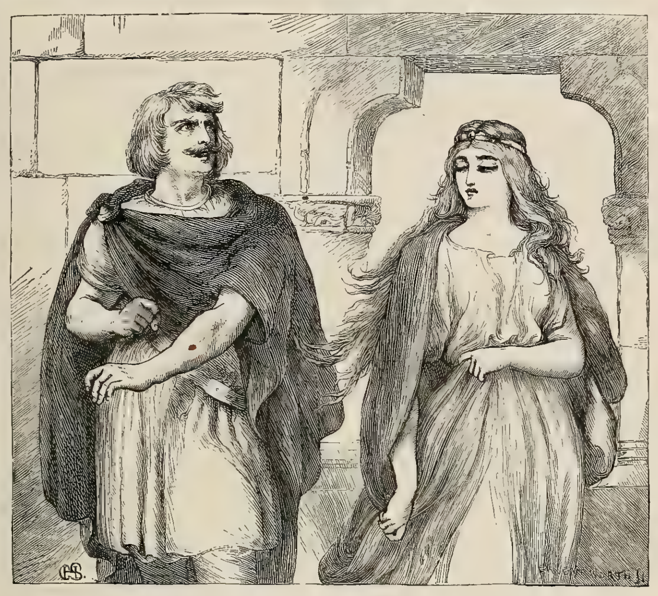
Cloten. — Néanmoins, je vous jure que je vous aime toujours.

Imogène. — Si vous vous contentiez de le dire, cela ferait tout autant d'effet sur moi : mais si vous continuez à le jurer, votre récompense consistera toujours à vous répondre que cela m'est égal.

Cloten. — Ce n'est pas une réponse.

Imogène. — Je ne parlerais pas, si je ne craignais que vous n'allassiez dire que je vous cède en restant silencieuse. Je vous en prie, laissez-moi tranquille : sur ma foi je montrerai à vos plus courtoises prévenances la même discourtoisie que maintenant : quelqu'un d'une aussi grande intelligence que vous devrait apprendre à s'arrêter lorsqu'on lui enseigne à le faire.

Cloten. — Vous laisser dans votre folie, serait à moi une faute : je ne la ferai pas.



Cloten. Vous m'avez insulté : — *son plus pauvre vêtement!*
Imogène. Oui, c'est ce que j'ai dit, Seigneur : si vous voulez m'intenter une action en justice pour cela, prenez des témoins. (Acte II, sc. III.)

Imogène. — Les so s ne sont pas des fous.

Cloten. — M'appelez-vous sot?

Imogène. — Oui, comme vous m'appelez folle : si vous voulez vous tenir en patience, je ne serai plus folle ; cela nous guérira tous deux. Je suis très-peinée, Seigneur, que vous me forciez d'oublier les manières d'une Dame au point de me servir de paroles si nettes : et apprenez, une fois pour toutes, que moi qui connais mon cœur, je vous déclare ici, sur la plus entière franchise, que je n'ai point souci de vous; et que je suis si près de manquer de charité, que je m'accuse moi-même de vous haïr, — chose que j'aurais mieux aimé vous laisser sentir que de m'en vanter.

Cloten. — Vous péchez contre l'obéissance que vous devez à votre père; car le contrat que vous alléguez avec ce bas misérable, — un individu élevé par le moyen d'aumônes, nourri des plats froids, des miettes de la cour, — n'est pas un contrat, du tout, du tout. Il est permis aux gens de condition inférieure, — et qui est de condition plus inférieure que lui? — d'enchaîner leurs âmes dans des liens volontairement noués par eux, car cela n'a pour eux d'autres conséquences que les marmots et la misère; mais à vous cette liberté est interdite par l'héritage de la couronne, et vous ne devez pas en souiller le précieux éclat avec un vil esclave, un misérable à livrée, un individu qui est du drap dont on fait les écuyers, un panetier, et moins encore que cela.

Imogène. — Profane drôle! quand bien même tu serais le fils de Jupiter, si tu n'étais pas sous tous les autres rapports autre que tu n'es, tu serais trop vil pour être son laquais : tu serais as-

sez honoré, même aux yeux de l'envie, si, pour te récompenser dignement selon tes mérites, on te nommait bourreau en second dans son royaume; et tu serais encore haï pour cette promotion-là.

Cloten. — Le brouillard du midi le pourrisse!

Imogène. — Il ne pourra jamais courir de plus mauvaise chance que d'être seulement nommé par toi. Son plus pauvre vêtement, pourvu qu'il ait seulement collé à son corps, est plus précieux pour moi que tous les cheveux de ta tête, quand bien même tous ces cheveux devraient se transformer en autant d'hommes tels que toi. — Holà, Pisanio!

Entre PISANIO.

Cloten. — *Son vêtement!* Le diable soit....

Imogène. — Va t'en trouver immédiatement ma femme de chambre Dorothée....

Cloten. — *Son vêtement!*

Imogène. — Je suis hantée par un sot; effrayée par lui, et courroucée encore davantage. — Va dire à ma femme de chercher un joyau qui, par un trop mauvais hasard, a glissé de mon bras : il me venait de ton maître; que je sois maudite, si je voudrais le perdre pour le revenu de n'importe quel roi de l'Europe. Je crois que je l'ai vu ce matin : je suis sûre que la dernière nuit il était à mon bras; je l'avais baisé : j'espère qu'il n'est pas parti pour informer mon Seigneur que j'accorde mes baisers à autre chose qu'à lui.

Pisanio. — Il ne sera pas perdu.

Imogène. — Je l'espère bien : va, et cherche le. (*Sort Pisanio.*)

Cloten. — Vous m'avez insulté : — *son plus pauvre vêtement!*

Imogène. — Oui, c'est ce que j'ai dit, Seigneur : si vous voulez m'intenter une action en justice pour cela, prenez des témoins.

Cloten. — Je vais en informer votre père.

Imogène. — Informez-en aussi votre mère : elle est ma bonne amie, et j'espère qu'elle n'en pensera que pis de moi. Là-dessus, je vous laisse, Seigneur, à votre pire mécontentement. (*Elle sort.*)

Cloten. — Je serai vengé : — *son plus pauvre vêtement!* — Bon. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la demeure de Philario.

Entrent POSTHUMUS *et* PHILARIO.

Posthumus. — Ne craignez rien de pareil, Seigneur : je voudrais être aussi sûr de gagner la bonne grâce du roi, que je suis sûr que son honneur à elle lui restera sain et sauf.

Philario. — Quels moyens employez-vous pour vous le réconcilier?

Posthumus. — Aucun; si ce n'est attendre le changement du temps; me résigner à grelotter dans ce présent état d'hiver de ma fortune, et souhaiter que les jours plus chauds reviennent : c'est sur ces espérances bien exposées à la gelée que je compte pour m'acquitter envers vous, et sur rien d'autre; si elles me manquent, je mourrai avec une grosse dette envers vous.

Philario. — Votre mérite et votre compagnie payent avec usure tout ce que je puis faire. A l'heure présente, votre roi a entendu parler du grand Auguste. Caïus Lucius remplira jusqu'au bout sa mission; et je pense que votre roi consentira au tribut, et enverra les arrérages, plutôt que de se résigner à revoir nos Romains dont le souvenir est encore frais dans la douleur de ses sujets.

Posthumus. — Je crois, — bien que je ne sois guères homme d'état, et que probablement je ne doive jamais l'être, — que cela engendrera une guerre; et vous entendrez dire que les légions qui sont maintenant en Gaule ont débarqué dans notre Bretagne exempte de craintes, plutôt que vous n'apprendrez qu'on a payé un tribut d'un seul denier. Nos compatriotes sont gens beaucoup mieux organisés qu'à l'époque où Jules César souriait de leur inhabileté, mais trouvait cependant que leur courage valait la peine qu'il fronçât le sourcil : leur discipline unie maintenant à leur courage fera connaître à ceux qui les mettront à l'épreuve qu'ils sont un peuple capable de se perfectionner dans ce monde.

Philario. — Voyez! Iachimo!

Entre IACHIMO.

Posthumus. — Les cerfs les plus agiles vous auront sans doute mené sur terre, et les vents de tous les points cardinaux auront sans doute ensemble baisé vos voiles pour faire rapide votre navire.

Philario. — Soyez le bienvenu, Seigneur.

Posthumus. — Je présume que la brièveté de la réponse que vous avez reçue a causé la rapidité de votre retour.

Iachimo. — Votre Dame est une des plus belles que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS. — Et la plus vertueuse en outre ; sans quoi sa beauté pourrait à son aise se mettre à une fenêtre pour agacer les cœurs vicieux et agir vicieusement avec eux.

IACHIMO. — Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS. — La teneur en est bonne, j'espère.

IACHIMO. — C'est très-probable.

PHILARIO. — Caïus Lucius était-il à la cour de Bretagne, lorsque vous y étiez?

IACHIMO. — Il y était attendu; mais il n'était pas encore arrivé.

POSTHUMUS. — Tout est bien encore. Ce diamant brille-t-il toujours selon son habitude? ou bien n'est-il pas devenu trop éteint pour que votre élégance le porte?

IACHIMO. — Si je l'avais perdu, j'en aurais perdu la valeur en or, voilà tout. Je ferais un voyage deux fois aussi lointain pour jouir d'une seconde nuit aussi délicieusement courte que celle que j'ai passée en Bretagne ; car la bague est gagnée.

POSTHUMUS. — Le diamant est trop dur pour céder.

IACHIMO. — Pas le moins du monde, puisque votre femme est si facile.

POSTHUMUS. — Seigneur, ne vous faites pas une plaisanterie de votre défaite : j'espère que vous savez que nous ne pouvons pas continuer à être amis.

IACHIMO. — Nous pouvons continuer à l'être, mon bon Seigneur, si vous tenez nos conventions. Si je ne vous rapportais pas la connaissance bien complète de votre maîtresse, j'accorde que nous devrions pousser les choses plus loin : mais je me déclare à cette heure le conquérant de son honneur en même temps que de votre bague, et je ne suis pas votre offenseur, ou le sien, puisque je n'ai agi que d'accord avec vos volontés, à tous les deux.

POSTHUMUS. — Si vous prouvez d'une manière évidente que vous avez tâté de sa couche, voici ma main, et voici ma bague : s'il en est autrement, l'indigne opinion que vous avez eue de son honneur sans tache conquiert ou perd votre épée ou la mienne, ou bien les laisse toutes les deux sans maîtres à la disposition du premier venu qui les trouvera.

IACHIMO. — Seigneur, mes preuves portent tellement le visage de la vérité que lorsque je vous les donnerai, elles commenceront par vous forcer de croire : mon serment confirmera encore leur évidence; mais, je n'en doute pas, ce serment vous me l'épargnerez, lorsque vous découvrirez que vous n'en avez pas besoin.

POSTHUMUS. — Exposez vos preuves.

IACHIMO. — En premier lieu, sa chambre à coucher, — où, je le confesse, je ne dormis point, mais où j'obtins une chose qui valait bien la peine de veiller, je vous en réponds, — est tendue d'une tapisserie en soie et argent; le sujet qu'elle représente est celui de la fière Cléopatre allant à la rencontre de son Romain, et le Cydnus débordant sur ses rives, soit d'orgueil, soit sous le poids des barques : cet ouvrage est si merveilleusement exécuté, si riche, que la main d'œuvre y lutte avec la valeur des matières; je me demandai avec étonnement comment cet ouvrage pouvait avoir été poussé à ce point de perfection et de réalité, puisque la vie qui palpitait en lui, était....

POSTHUMUS. — C'est exact; mais vous avez pu entendre parler de cet ouvrage, ici même, par moi, ou bien par quelque autre.

IACHIMO. — D'autres particularités justifieront la connaissance que j'ai d'elle.

POSTHUMUS. — C'est ce qu'elles doivent faire en effet, sinon, vous portez atteinte à votre honneur.

IACHIMO. — La cheminée est au sud de la chambre, et le manteau de cette cheminée représente la chaste Diane se baignant : je ne vis jamais figures qui parussent si capables de se révéler par la parole : le sculpteur fut une seconde nature, mais une nature muette; il la dépassa, le mouvement et le souffle étant exceptés.

POSTHUMUS. — C'est encore là une chose que vous aurez pu recueillir de la bouche d'autrui, l'œuvre étant en effet très-souvent vantée.

IACHIMO. — Le plafond de la chambre est animé de chérubins dorés : les chenets, — je les avais oubliés, — sont deux Cupidons aveugles en argent, debout sur un pied, et prenant délicatement leurs points d'appui sur leurs flambeaux.

POSTHUMUS. — Et ce sont là vos preuves contre son honneur! Accordons que vous avez vu tout cela, — et donnons de justes louanges à la fidélité de votre mémoire, — la description de ce qui se trouve dans sa chambre ne peut vous faire gagner le pari que vous avez engagé.

IACHIMO. — Eh bien, en ce cas, pâlissez, si cela vous est possible : je demande seulement la permission de faire prendre l'air à ce joyau : voyez! (*Il produit le bracelet.*) Ah! maintenant le voilà re-

venu à son éclat : il doit être marié à votre diamant; je les garderai ensemble.

Posthumus. — Jupiter! Accordez-moi de le contempler une fois encore : est-ce celui que je lui avais laissé?

Iachimo. — Celui-là même, Seigneur, — j'en remercie votre femme : elle le détacha de son bras, je la vois encore; la gentillesse de son action avait bien plus de prix que son cadeau, et cependant elle l'enrichissait aussi : elle me le donna, et me dit qu'elle y tenait beaucoup autrefois.

Posthumus. — Peut-être l'a-t-elle détaché pour me le renvoyer.

Iachimo. — C'est là ce qu'elle vous écrit, n'est-ce pas?

Posthumus. — Oh, non, non, non, c'est vrai! Tenez, prenez aussi cette bague (*il lui remet la bague*); c'est un basilic pour mon œil, cela me tue de le regarder. — Admettons donc que l'honneur n'est jamais là où est la beauté, la vérité là où est la vraisemblance, l'amour là où il y a un autre homme : les serments des femmes ne les lient pas plus à ceux qui les reçoivent, qu'elles ne sont liées elles-mêmes à leurs vertus qui sont néant. Oh, fausse au delà de toute mesure!

Philario. — Ayez patience, Seigneur, et reprenez votre bague; elle n'est pas encore gagnée : il est probable qu'elle a perdu ce bracelet; ou qui sait, si quelqu'une de ses femmes n'a pas été corrompue et ne le lui a pas volé?

Posthumus. — C'est très-vrai; et c'est ainsi, j'espère, qu'il l'a obtenu. — Rendez ma bague; — indiquez-moi quelque signe qu'elle ait sur le corps qui soit une preuve plus évidente que cet objet; car cela a été volé.

Iachimo. — Par Jupiter, c'est de son bras qu'il a passé dans mes mains.

Posthumus. — L'entendez-vous, il jure! il jure *par Jupiter!* Cela est vrai : — allons, gardez la bague; — cela est vrai; je suis sûr qu'elle n'a pas perdu ce bracelet : ses suivantes sont toutes femmes qui ont prêté serment de fidélité et qui sont honorables : — elles, corrompues pour le voler! et par un étranger! Non, il a joui d'elle; voilà le gage de reconnaissance de son incontinence; c'est à ce prix bien cher qu'elle s'est acheté le nom de putain. — Tiens, prends ton salaire, et que tous les diables de l'enfer se partagent entre elle et toi!

Philario. — Seigneur, soyez patient; ce n'est pas là une preuve suffisante pour enlever la croyance de quelqu'un bien persuadé de....

Posthumus. — Ne parlons plus de cela; elle a été chevauchée par lui.

Iachimo. — Si vous tenez à d'autres preuves encore, — sous son sein (qui vaut bien la peine d'être pressé), se trouve un signe, justement fier de ce très-délicat logement : sur ma vie, je l'ai baisé, et, quoique je fusse pleinement rassasié, il me donna appétit de manger encore. Vous vous rappelez cette tache qu'elle a sur elle?

Posthumus. — Oui, et cela confirme une autre tache, assez vaste pour remplir tout l'enfer, y fût-elle seule.

Iachimo. — Voulez-vous en entendre davantage?

Posthumus. — Épargnez vous votre arithmétique; ne comptez pas vos récidives : une fois, et un million de fois!

Iachimo. — Je jurerai....

Posthumus. — Pas de serment. Si vous jurez que vous ne l'avez pas fait, vous mentez; et je te tuerai si tu nies que tu m'as fait cocu.

Iachimo. — Je ne nierai rien.

Posthumus. — Oh! que ne l'ai-je ici pour la déchirer, membre à membre! Mais j'irai là-bas, et je le ferai; dans la cour; devant son père : — je ferai quelque chose.... (*Il sort.*)

Philario. — Tout à fait incapable d'entendre raison dans l'état ou il est! — Vous avez gagné : suivons-le, et tâchons de détourner la fureur qu'il a contre lui même en ce moment.

Iachimo. — De tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Rome. — Un autre appartement dans la demeure de Philario.

Posthumus. — N'y a-t-il donc pas moyen que les hommes viennent au monde, sans que les femmes fassent la moitié de la besogne? Nous sommes tous bâtards, et cet homme très-honorable que je nommais mon père était je ne sais où lorsque je fus forgé. Quelque faux monnayeur avec ses outils fit de moi une contre-façon de monnaie légale : cependant ma mère semblait la Diane de son époque, comme ma femme semble la merveille de la sienne. — Ô vengeance, vengeance! Souvent elle me restreignait dans mes plaisirs légitimes, et me priait de me modérer;



Iachimo. Eh bien, en ce cas, pâlissez, si cela vous est possible : je demande seulement la permission de faire prendre l'air à ce joyau : voyez !

(Acte II, sc. iv.)

elle faisait cela avec une pudeur si rougissante, que cet aimable spectacle aurait vraiment échauffé le vieux Saturne; si bien que je la croyais chaste comme la neige que le soleil n'a pas visitée. — Oh, de par tous les diables! — Ce jaunâtre Iachimo, en une heure, n'est-ce pas cela? — ou moins peut-être, — dès la première entrevue? — peut-être même, n'a-t-il pas parlé, mais comme un sanglier repu de glands, un sanglier allemand, a-t-il crié, Oh! et a-t-il grimpé? peut-être n'a-t-il trouvé d'autre barrière que celle que lui a opposée l'objet qu'il désirait, cet objet qu'elle devait garder de toute attaque? — Oh, si je pouvais découvrir en moi ce qui me vient de la femme! car il n'y a pas chez l'homme d'inclination au vice qui, je l'affirme, ne vienne de la femme. Est-ce le mensonge? cela est de la femme, soyez-en sûr; la flatterie? cela est encore d'elle; la fourberie? toujours d'elle; la paillardise et les mauvaises pensées? d'elle, d'elle; la vengeance? d'elle; ambitions, convoitises, changeant orgueil, dédain, mignons caprices, médisances, versatilité, tous les défauts qu'on peut nommer, bien mieux, tous ceux que l'enfer connaît, lui appartiennent, parbleu, en tout ou en partie; mais plutôt en tout qu'en partie: car elles ne sont pas constantes même envers le vice, mais elles sont toujours à échanger un vice vieux d'une minute, contre un vice qui n'est pas de moitié aussi vieux. Je veux écrire contre elles, les détester, les maudire: — et cependant il est bien plus habile à une solide haine de prier pour qu'elles agissent à leurs têtes: les diables eux-mêmes ne peuvent pas les châtier mieux qu'elles ne se châtient. (*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle d'état dans le palais de Cymbeline.

Entrent d'un côté, CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN *et* DES SEIGNEURS; *de l'autre* CAIUS LUCIUS *et les personnes de sa suite.*

Cymbeline. — Maintenant, parle; que nous veut Auguste César?

Lucius. — Lorsque Jules César, — dont l'image vit encore dans le souvenir des hommes comme si elle était présente à leurs yeux, et qui sera éternellement pour leurs langues et leurs oreilles matière à parler et à écouter, — vint dans cette Bretagne et la conquit, Cassibelan, ton oncle, — tout aussi fameux par les louanges de César que par les exploits qui les lui méritèrent, — accorda à Rome un tribut annuel de trois mille livres, tribut que dans ces derniers temps tu t'es abstenu d'acquitter.

La Reine. — Et que, pour couper court à cet étonnement, il s'abstiendra d'acquitter toujours.

Cloten. — Il y aura bien des Césars, avant qu'on revoie un autre Jules. La Bretagne s'appartient à elle-même, et nous ne voulons rien payer pour porter nos propres nez.

La Reine. — Cette occasion qu'ils trouvèrent de nous imposer tribut, nous la retrouvons aujourd'hui pour le refuser. — Sire, mon Suzerain, rappelez-vous les rois vos ancêtres; songez en même temps aux défenses naturelles de votre île qui, pareille au parc de Neptune, se dresse entourée d'une ceinture et d'une palissade d'eaux rugissantes et de rochers infranchissables, et protégée par des sables qui ne livreront pas passage aux vaisseaux de vos ennemis, mais qui les avaleront jusqu'au bout de leurs mâts. César fit ici une manière de conquête; mais ce n'est pas ici qu'il prononça sa vanterie, « je suis venu, j'ai vu, et j'ai vaincu: » il fut repoussé de nos côtes, deux fois battu, avec honte, — la première qui l'eût jamais atteinte, — et ses vaisseaux, pauvres joujoux inexpérimentés, furent secoués comme des coquilles d'œufs sur les vagues de nos terribles mers, et aisément brisés contre nos rochers: en réjouissance de quoi, l'illustre Cassibelan, qui fut un jour sur le point, —

ô trompeuse fortune ! — de s'emparer de l'épée de César, fit resplendir de feux de joie la ville de Lud, et étinceler de courage les Bretons.

CLOTEN. — Allons donc, il n'y a plus de tribut à payer : notre royaume est plus fort qu'il ne l'était à cette époque ; et comme je le disais, il n'y a plus de Césars comme celui-là : d'autres peuvent avoir des nez crochus comme lui, mais quant à avoir des bras capables de frapper des coups aussi droits, non.

CYMBELINE. — Mon fils, laissez votre mère achever.

CLOTEN. — Nous en avons encore beaucoup parmi nous qui ont le poignet aussi fort que Cassibelan : je ne dirai pas que j'en suis un ; cependant j'ai une main. Pourquoi un tribut ? Pourquoi payerions-nous tribut ? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture, ou mettre la lune dans sa poche, nous lui payerons tribut pour avoir de la lumière ; sinon, plus de tribut, je vous en prie, Seigneur.

CYMBELINE. — Vous devez savoir que nous fûmes libres jusqu'au jour où les injurieux Romains nous arrachèrent ce tribut. L'ambition de César qui s'était tellement gonflée qu'elle atteignait presque aux confins du monde, sans prétexte aucun, vint ici nous imposer le joug, joug qu'il convient de secouer à un peuple guerrier, et nous nous flattons d'en être un. Rapportez donc à César que c'est là ce que nous sommes en train de faire. Notre ancêtre fut ce Mulmutius qui établit nos lois, dont l'épée de César a beaucoup trop mutilé l'autorité, dont le rétablissement avec toutes leurs franchises sera, en vertu du pouvoir que nous exerçons, l'acte méritoire de notre règne, quand bien même Rome devrait en être irritée ; — il fit nos lois, ce Mulmutius, qui, le premier en Bretagne, ceignit ses tempes d'une couronne d'or, et prit le titre de roi.

LUCIUS. — Je suis désolé, Cymbeline, d'avoir à te déclarer l'inimitié de César Auguste, — de César qui a plus de rois pour serviteurs, que tu n'as d'officiers de ta maison : reçois donc cette déclaration : au nom de César, je proclame contre toi la guerre et la ruine : attends-toi à un orage irrésistible. — Ce défi porté, je te présente mes remercîments pour ce qui me concerne.

CYMBELINE. — Tu es le bienvenu, Caïus. Ton César me fit chevalier ; je passai sous lui une grande partie de ma jeunesse ; par lui j'acquis cet honneur qu'il veut me reprendre aujourd'hui par violence, et que je saurai défendre à outrance. Je suis parfaitement informé que les Pannoniens et les Dalmates sont maintenant en armes pour défendre leurs libertés ; si les Bretons ne savaient pas lire le sens d'un tel exemple, il faudrait qu'ils fussent bien froids : César ne les trouvera pas tels.

LUCIUS. — Laissons parler les faits.

CLOTEN. — Sa Majesté vous souhaite la bienvenue. Amusez-vous un jour ou deux avec nous, ou même plus longtemps : si vous nous cherchez ensuite sur d'autres termes, vous nous trouverez au milieu de notre ceinture d'eau salée : si vous nous en chassez, elle est à vous ; mais si vous succombez dans cette aventure, nos corbeaux, grâce à vous, n'en seront que plus gras, et voilà tout.

LUCIUS. — Bien, Seigneur.

CYMBELINE. — Je connais les intentions de votre maître, il connaît les miennes : tout ce qui reste après cela, c'est, soyez le bienvenu. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

Un autre appartement dans le palais.

Entre PISANIO *avec une lettre.*

PISANIO. — Comment ! d'adultère ? Pourquoi n'avez-vous pas écrit quel est le monstre qui l'accuse ? Leonatus ! mon maître ! quel poison étrange a pénétré dans ton oreille ! Quel fourbe Italien, — aussi empoisonneur de langue que de main, — a persuadé ton oreille trop complaisante ? Déloyale ! non : elle est punie pour sa loyauté, et elle soutient plus encore avec la force d'une déesse qu'avec la force d'une épouse, des assauts qui réduiraient toute autre vertu. Ô mon maître ! ton âme comparée à la sienne est à cette heure aussi basse, qu'était basse ta fortune comparée à sa fortune. Comment ! que je l'assassine ? Voilà ce que tu m'ordonnes au nom de l'affection, de la foi que mes serments ont enchaînées à ton obéissance ? — Moi, elle ? — Son sang ? — Si c'est là ce qu'on appelle rendre un bon service, qu'on ne me tienne jamais pour bon serviteur. Quelle figure ai-je donc pour paraître dépourvu d'humanité au degré que supposerait cette action ? (*Lisant.*) « Fais cela : la lettre que je lui ai envoyée t'en fournira l'opportunité par l'ordre qu'elle-même te donnera. » Ô papier damné ! noir comme l'encre qui te couvre ! Ô chiffon insensible, peux-tu bien

être le complaisant d'un tel acte, et cependant conserver extérieurement cette virginale blancheur? Ah! la voici qui vient. — Je vais paraître ignorant de l'ordre que j'ai reçu.

Entre IMOGÈNE.

Imogène. — Eh bien, Pisanio!

Pisanio. — Madame, voici une lettre de Monseigneur.

Imogène. — De qui? de ton Seigneur! qui est mon Seigneur! de Leonatus! Oh! savant, en vérité, serait l'astronome qui connaîtrait les étoiles, comme moi son écriture; tout l'avenir lui serait ouvert. Ô vous, Dieux bons, faites que ce qui est ici contenu embaume d'amour, de nouvelles de la santé de mon Seigneur, de son contentement, — non pas cependant que nous soyons séparés, je tiens au contraire à ce que cela l'afflige; certains chagrins sont des médecines salutaires, et celui-là en est une, car il empêche l'amour de s'altérer; — de son contentement donc, en toutes choses, sauf celle-là! — Bonne cire, avec ta permission: — soyez bénies, abeilles qui formez ces serrures de secrets! Les amants et les hommes qui sont liés par de dangereux engagements ne prient point de la même manière; quoique vous jetiez les débiteurs en prison, vous scellez cependant les tablettes du jeune Cupidon. — De bonnes nouvelles, ô Dieux! (*Elle lit.*) « La justice, et le courroux de votre père, s'il me surprenait dans son royaume, ne pourraient pousser si loin envers moi la cruauté, que vous ne pussiez me ressusciter par vos yeux, ô vous la plus chère des créatures. Sachez que je suis en Cambrie, à Milford-Haven; suivez le conseil que vous dictera votre amour en recevant cet avis. Là-dessus, il vous souhaite tout bonheur, celui qui reste fidèle à son serment et qui, toujours croissant en amour, se dit votre Leonatus Posthumus. » — Oh, un cheval avec des ailes! Entends-tu, Pisanio? Il est à Milford-Haven: lis, et dis-moi à quelle distance est cette localité. Si une personne poursuivant des affaires vulgaires peut atteindre à ce lieu en une semaine, pourquoi moi ne pourrais-je pas y glisser en un jour? — Fidèle Pisanio, qui aspires comme moi à voir ton Seigneur: — qui aspires, — oh retranchons-en, — mais non pas comme moi; — qui aspires cependant, mais d'une manière plus faible: — oh, non pas comme moi; car mon impatience à moi est au-dessus et au-dessus.... — parle et parle vite, — un conseiller d'amour devrait encombrer de ses paroles le tuyau de l'oreille à y étouffer l'ouïe, — dis moi combien il y a d'ici à ce bienheureux Milford: en chemin, tu m'apprendras comment le pays de Galles a été assez heureux pour mériter un tel port: mais d'abord, et avant tout, dis-moi comment nous pouvons nous esquiver d'ici, et quelle excuse nous pourrons trouver pour expliquer l'emploi de notre temps entre notre départ et notre retour: — mais avant tout, comment partir d'ici: après tout, pourquoi chercher d'avance des excuses, et quelle nécessité même d'en chercher jamais une? nous parlerons de cela plus tard. Parle, je t'en prie, combien pouvons-nous parcourir de vingtaines de milles d'une heure à une autre?

Pisanio. — Une vingtaine entre un soleil et un autre, est une étape assez forte pour vous, Madame, et même beaucoup trop forte, beaucoup trop.

Imogène. — Vraiment, quelqu'un qui se rendrait à son exécution ne pourrait pas marcher plus lentement, ami: j'ai entendu parler de parieurs aux courses, dont les chevaux se sont montrés plus rapides que le sable faisant office d'horloge: — mais cela est enfantillage: — vas, invite ma dame de compagnie à feindre une maladie, qu'elle dise qu'il lui faut se rendre chez son père: et procure-moi sur-le-champ un habit de cheval, qui ne soit pas plus riche qu'il ne conviendrait à la femme d'un franklin.

Pisanio. — Madame, vous devriez d'abord bien considérer....

Imogène. — Je vois tout droit devant moi, ami: quant à ce qui se trouve à droite, à gauche, ou à ce qui doit s'ensuivre, un tel brouillard recouvre tout cela que mes yeux ne peuvent le percer. Partons, je t'en prie; fais ce que je t'ai recommandé: il n'y a rien de plus à dire, il n'y a d'autre route à prendre que la route de Milford. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une contrée montagneuse.

Sortent d'une grotte, BELARIUS, ARVIRAGUS *et* GUIDERIUS.

Belarius. — Voilà un jour superbe, un jour à ne pas garder la maison, pour des gens dont le toit est aussi bas que le nôtre! Baissez-vous, enfants: cette porte vous apprend comment vous

re mes guides en aveugle, et je me suis efforcé d'incessantes lectures de contrôler les descriptions es récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou- s attendu de m'en être rendu un compte exact; fait revivre la nature autour de moi.

ais cette nature elle-même change constamment les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté- rs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux antes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, courants sapent les falaises et reconstruisent les ar- iels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans la surface de la Terre, enfin les peuples changent l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, pect et les conditions premières des continents qui portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes les migrations et les croisements. La mobilité de ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface 'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve- ts généraux qui se produisent à la surface du globe; ntenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à ers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le , est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve use de ma hardiesse dans la grandeur même de la é et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es- reflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni- qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es- de réfléchir le monde environnant.

a géographie conventionnelle qui consiste à citer les itudes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil- s, les divisions politiques et administratives, ne pren- qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, dictionnaires, les documents officiels fournissent sur e partie de la science géographique tous les rensei- ments désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant acile besogne d'intercaler en grand nombre des ta- aux de noms et de chiffres, accroître inutilement les ensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je indrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la tographie et de la statistique pure. En ajoutant à n livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

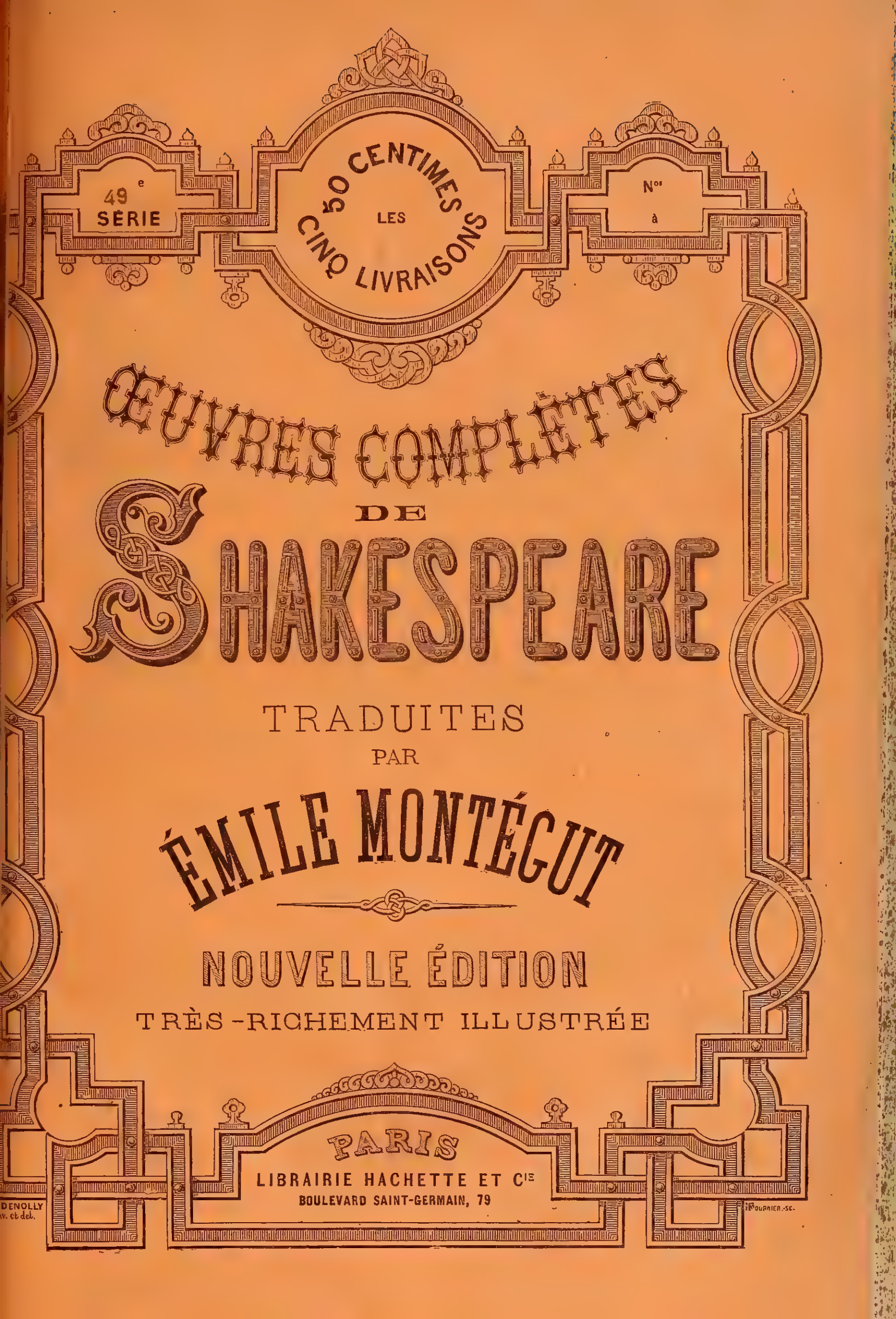
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées) ; le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique ; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes intercalées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



49e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pa[s] consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseign[ement] du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un de[s] illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-pr[ochai]nement sous le titre « L'HISTOIRE DE FRANCE RACO[NTÉE A] MES PETITS ENFANTS » la publication d'un ouvrage écr[it sur]tout pour ces jeunes générations qui entreront bien[tôt en] possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ou[vrage ?] Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces



Belarius. Salut, beau ciel! Nous habitons dans le roc, et cependant nous n'avons pas pour toi un cœur aussi fermé que les hommes qui mènent une vie plus pompeuse. (Acte III, sc. III)

devez adorer le ciel, et vous courber pour une pieuse prière du matin : les portes des monarques ont des arches si hautes, que les géants aux allures fanfaronnes peuvent les traverser, en gardant leurs turbans impies sur leurs têtes, et sans adresser le bonjour au soleil. — Salut, beau ciel! Nous habitons dans le roc, et cependant nous n'avons pas pour toi un cœur aussi fermé que les hommes qui mènent une vie plus pompeuse.

Guiderius. — Ciel, salut!

Arviragus. — Ciel, salut!

Belarius. — Maintenant à notre chasse dans les montagnes : escaladez-moi cette colline là-bas, vos jambes sont jeunes ; moi je battrai ces plaines. Lorsque d'en haut vous m'apercevrez de la taille d'un corbeau, considérez que c'est la place qui amoindrit ou qui met en pleine évidence ; alors vous pourrez ruminer tous les récits que je vous ai faits sur les cours, les princes, les intrigues de la guerre : là le service rendu n'est pas un service parce qu'il est exécuté, mais parce qu'il est accepté pour tel : en comparant de la sorte, nous tirons un profit de toutes les choses que nous voyons ; et souvent, nous découvrons, à notre grande consolation, que l'escarbot avec ses ailes dans son étui est plus en sécurité que l'aigle à la vaste envergure. Oh! cette vie est plus noble que celle qui se résigne aux échecs, plus riche que celle qui tire son oisiveté d'un salaire de corruption, plus fière que celle qui se pavane dans des vêtements de soie non payés : ces gens-là peuvent bien obtenir le coup de chapeau du marchand qui fait leur élégance, mais en même temps ils restent couchés sur ses livres : il n'est pas de vie comparable à la nôtre.

Guiderius. — Vous parlez d'après votre expé-

rience : mais nous, pauvres oiseaux sans plumes, nous n'avons jamais dans notre vol perdu le nid de vue, et nous ignorons de quelle nature est l'air loin de notre logis. Peut-être cette vie est-elle la meilleure, si la vie au sein du repos est la meilleure ; elle vous est d'autant plus douce que vous en avez connu une plus âpre ; elle est en harmonie parfaite avec votre vieillesse aux membres roidis ; mais pour nous, elle est une cellule d'ignorance, un voyage dans un lit, la prison d'un débiteur qui n'ose pas enjamber la limite prescrite.

Arviragus. — De quoi parlerons-nous quand nous serons vieux comme vous ? Lorsque nous entendrons le vent et la pluie fouetter le sombre Décembre, comment dans cette grotte froide ferons-nous passer par nos discours les heures glacées ? Nous n'avons rien vu : nous sommes comme des bêtes ; subtils comme le renard pour trouver la proie ; belliqueux comme le loup pour notre pâture : notre valeur consiste à chasser ce qui fuit ; comme l'oiseau emprisonné, nous faisons un chœur de notre cage, et nous chantons notre esclavage avec l'entrain de la liberté.

Belarius. — Comme vous parlez ! Ah, si vous connaissiez les mœurs des cités, et si vous les connaissiez pour les avoir senties ! Si vous connaissiez les artifices de la cour, qu'il est aussi difficile de quitter qu'il est difficile de s'y maintenir : le faîte ne peut en être escaladé que par une chute certaine, ou bien il est si glissant que la crainte de tomber fait autant souffrir que la chute ! Si vous connaissiez le travail de la guerre, fatigue qui semble avoir pour seul but de chercher le danger au nom de la gloire et de l'honneur ! mais cette espérance expire dans la recherche même, et celui qui la poursuit attrape aussi souvent une épitaphe infâme que la mémoire d'une belle action. Combien de fois le mal n'est-il pas la récompense du bien accompli ! Et ce qui est pis, combien de fois ne faut-il pas faire la révérence à la censure ! Ô mes enfants, le monde peut lire une telle histoire dans ma personne : mon corps porte les marques des épées romaines, et j'étais renommé autrefois parmi les plus illustres : Cymbeline m'aimait, et lorsqu'un soldat faisait le sujet d'une conversation, mon nom n'était pas loin ; alors j'étais comme un arbre dont les rameaux s'inclinent sous la charge de leurs fruits ; mais en une seule nuit, une tempête, ou un vol, — appelez cela comme vous voudrez, — secoua mes fruits mûrs, abattit jusqu'à mes feuilles, et me laissa nu exposé aux rigueurs de l'hiver.

Guiderius. — Ô faveur incertaine !

Belarius. — Toute ma faute, comme je vous l'ai dit souvent, consistait en ceci, — deux scélérats dont les faux serments prévalurent sur mon parfait honneur, jurèrent à Cymbeline que j'étais confédéré avec les Romains : mon bannissement s'ensuivit, et pendant ces vingt années, ce rocher et ces domaines ont été mon univers ; j'y ai vécu en honnête liberté ; j'y ai payé plus de pieuses dettes envers le ciel que je n'avais fait pendant toute ma vie précédente. — Mais, allez, aux montagnes ! ce que nous disons là n'est pas langage de chasseurs. — Celui qui tuera la première pièce de gibier sera le roi du festin ; les deux autres le serviront, et nous ne craindrons pas le poison qui menace souvent dans de plus hauts parages. Je vous retrouverai dans les vallées. (*Sortent Guiderius et Arviragus.*) Comme il est difficile de cacher les étincelles de la nature ! Ces jeunes gens se doutent peu qu'ils sont les fils du roi, et Cymbeline ne rêve guère qu'ils sont vivants. Ils croient qu'ils sont mes enfants, et quoiqu'ils soient élevés pauvrement dans cette grotte qui leur tient la tête basse, leurs pensées vont atteindre les plafonds des palais ; la nature les pousse à prendre les choses même simples et vulgaires d'une façon princière qui laisse bien loin les manières des autres. Ce Polydore, l'héritier de la Bretagne et de Cymbeline, que le roi son père appelait Guiderius, — par Jupiter ! lorsque je suis assis sur mon escabeau à trois pieds, et que je lui raconte mes exploits guerriers, toute son âme se précipite dans mon récit. Si je dis, « c'est ainsi que tomba mon ennemi, c'est ainsi que je mis le pied sur son cou » immédiatement son sang princier monte à sa joue, la sueur l'inonde, il roidit ses jeunes nerfs, et il prend la posture qui peut traduire mes paroles par l'action. Le frère cadet, autrefois Arviragus, maintenant Cadwal, dans une attitude semblable, frappe de vie mon récit, et montre qu'il le sent bien plus encore. — Écoutons ! le gibier est lancé ! — Ô Cymbeline ! le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni : c'est pourquoi j'enlevai ces enfants, lorsqu'ils n'étaient âgés que de trois et de deux ans, dans la pensée de te priver de postérité comme tu m'avais privé de mes terres. Euriphile, tu fus leur nourrice ; ils te prenaient pour leur mère, et chaque jour ils vont honorer ton tombeau : moi-

même, Belarius, qui me nomme aujourd'hui Morgan, ils me prennent pour leur père selon la nature. — Le gibier est lancé ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Le pays de Galles. — Près de Milford-Haven.

Entrent PISANIO *et* IMOGÈNE.

Imogène. — Lorsque nous sommes descendus de cheval, tu m'avais dit que le lieu était tout proche ; — jamais ma mère ne désira me voir pour la première fois, comme je désire maintenant.... Pisanio ! ami ! où est Posthumus ? Qu'as-tu donc dans l'âme pour tressaillir ainsi ? Pourquoi ce soupir s'échappe-t-il du fond de ta poitrine ? Un personnage peint qui aurait ton visage de l'heure présente serait pris pour le portrait d'un homme perplexe à en être incapable de s'expliquer : prends une contenance qui exprime moins la crainte, sans quoi la frayeur va finir par terrasser mes sens plus fermes. Qu'y a-t-il ? Pourquoi me présentes-tu ce papier avec un regard mauvais ? Si ce sont des nouvelles de beau temps, annonce-les par un sourire ; si ce sont des nouvelles de mauvais temps, tu n'as qu'à conserver cette physionomie. — L'écriture de mon mari ! cette damnée empoisonneuse Italie l'aura fait tomber dans quelque piége, et il est maintenant dans quelque passe difficile. — Parle, ami ; tes paroles pourront atténuer quelque chose d'excessif qui s'y trouve peut-être, et dont la lecture serait pour moi la mort.

Pisanio. — Lisez, je vous en prie, et vous verrez que je suis, moi misérable, l'être le plus dédaigné de la fortune.

Imogène, *lisant.* — « Ta maîtresse, Pisanio, a joué la catin dans mon lit : les preuves en sont enfoncées dans mon cœur qui en saigne. Je ne parle pas sur de faibles conjectures, mais sur des preuves aussi fortes que ma douleur, et aussi certaines que la vengeance que j'attends. Ce rôle de vengeur, tu dois le jouer pour moi, Pisanio, si tu n'as pas souillé ta fidélité en favorisant la brèche qu'elle a faite à la sienne. Enlève-lui la vie de tes propres mains : je t'en fournirai l'opportunité à Milford-Haven ; elle a reçu une lettre de moi dans ce but ; si tu crains de frapper et de me donner la preuve certaine que c'est chose faite, tu es le complaisant de son déshonneur, et tu m'es déloyal à son exemple. »

Pisanio. — Qu'ai-je besoin de tirer mon épée ? cette lettre lui a déjà coupé la gorge. — Non, c'est le résultat de la calomnie dont le tranchant est plus affilé que celui de l'épée, dont la langue dépasse en venin tous les serpents du Nil, dont le souffle porté en poste sur tous les vents, répand le mensonge à tous les coins du monde ; rois, reines, états, vierges, matrones, — secrets de la tombe même où elle trouve moyen de se glisser, cette vipère de la calomnie souille tout. — Eh bien, Madame, comment vous sentez-vous ?

Imogène. — Fausse à son lit ! Qu'est-ce que c'est qu'être fausse ? est-ce y rester étendue sans dormir et en pensant à lui ? est-ce pleurer d'un tour de cadran à l'autre ? et si la fatigue contraint enfin la nature, est-ce dormir d'un sommeil interrompu par un rêve effrayant qui le concerne, et me réveiller en criant ? est-ce là ce qui s'appelle être fausse à son lit ? est-ce cela ?

Pisanio. — Hélas, bonne Dame !

Imogène. — Moi, fausse ? j'en prends à témoin ta conscience. — Iachimo, tu l'accusas d'incontinence ; à ce moment-là tu me fis l'effet d'être un scélérat ; maintenant il me semble que ton visage était suffisamment honnête. Quelque geai femelle d'Italie qui a son fard pour mère de ses attraits, l'aura séduit. Je suis un vêtement suranné, passé de mode, et comme je suis de trop riche étoffe pour être pendue aux murailles, je dois être découpée : — qu'on me mette en pièces ! Oh ! les serments des hommes sont les vrais traîtres des femmes ! Ô mon époux, grâce à ta mauvaise action, tous les vertueux dehors seront désormais regardés comme des vêtements mis par scélératesse, séparables de celui qui les présente, et seulement affichés comme une amorce pour séduire les femmes.

Pisanio. — Bonne Madame, écoutez-moi.

Imogène. — Lorsqu'Énée eut été faux, bien des hommes honnêtes, à son époque, furent tenus pour faux comme lui : les pleurs de Sinon décrièrent plus d'une sainte larme, et privèrent de pitié plus d'un malheur bien réel : de même, toi Posthumus, tu seras le levain qui aigrira la réputation de tous les hommes de nobles mœurs ; les vaillants et les vertueux seront, à cause de ta grande erreur, tenus pour faux et parjures. — Allons, mon ami, sois honnête . exécute le commandement de ton maître : lorsque tu le verras, rends un peu témoignage à mon obéissance : regarde ! je tire moi-même l'épée : prends-la, et frappe l'innocent palais de mon amour, mon cœur :

ne crains pas ; il est vide de toutes choses, sauf de douleur : ton maître n'y est plus, ton maître qui en était la vraie richesse : exécute ses ordres, frappe. Tu peux bien être vaillant dans une meilleure cause ; mais à cette heure tu parais couard.

Pisanio. — Loin de moi, vil instrument ! tu ne damneras pas ma main.

Imogène. — Mais quoi, je dois mourir ; si ce n'est pas par le fait de ta main, tu n'es pas le serviteur de ton maître : et contre le meurtre de soi-même, il y a des défenses si divines qu'elles paralysent ma faible main. Allons, voici mon cœur : — il y a quelque chose devant : — doucement, doucement ! nous ne voulons pas de défense ; obéissante comme le fourreau. (*Elle enlève des papiers de son sein*). Qu'est-ce que cela? Les épîtres du loyal Leonatus changées en autant d'écrits hérétiques ? Arrière, arrière, corruptrices de ma foi, vous ne servirez plus de cuirasse à mon cœur! C'est ainsi que de pauvres folles peuvent croire à de faux docteurs. Bien que celles qui sont trahies sentent la trahison avec une douleur poignante, une douleur pire encore cependant attend le traître ; et toi, Posthumus, qui soulevas ma désobéissance contre le roi mon père, et qui me fis mépriser les instances des princes, mes égaux, tu t'apercevras par la suite que ce que je fis n'était pas un acte d'occurrence ordinaire, mais une détermination très-rare : et je souffre moi-même en pensant combien ta mémoire te torturera de mon souvenir, lorsque tu seras rassasié de celle dont tu te repais maintenant. — Dépêche-toi, je t'en prie : l'agneau supplie le boucher : où est ton couteau? tu es trop lent à accomplir l'ordre de ton maître, lorsque je désire moi-même qu'il soit exécuté.

Pisanio. — Ô gracieuse Dame, depuis que j'ai reçu cet ordre, je n'ai pas fermé l'œil d'une minute.

Imogène. — Exécute le, et puis va-t'en au lit.

Pisanio. — Avant de faire cela, je me tiendrai éveillé à m'en rendre aveugle.

Imogène. — Pourquoi, en ce cas, as-tu entrepris de l'exécuter? Pourquoi me tromper en me faisant faire tant de milles sous un faux prétexte? pourquoi ce lieu ? mon voyage et le tien? la fatigue de nos chevaux? à quoi bon cette occasion qui t'invite? à quoi bon troubler de mon absence la cour où je ne me propose pas de revenir jamais? Pourquoi venir si loin pour détendre ton arc, lorsque tu as pris position, et que la biche vouée à tes coups est là devant toi?

Pisanio. — Rien que pour gagner du temps, afin de m'exempter d'un si détestable office; pendant ce voyage, je me suis avisé d'un expédient. Ma bonne Dame, écoutez-moi avec patience.

Imogène. — Parle à en fatiguer ta langue; expose ce que tu as à dire : je viens d'entendre que je suis une catin, et mon oreille ainsi frappée par cette menteuse injure, ne peut recevoir ni plus grande blessure, ni remède qui guérisse celle là : mais parle.

Pisanio. — Eh bien, Madame, j'étais persuadé que vous ne voudriez pas revenir à la cour.

Imogène. — C'est très-probable puisque tu m'amenais ici pour me tuer.

Pisanio. — Ce n'est pas cela non plus : mais si je pouvais être aussi sage qu'honnête, mon projet tournerait à bien. Il est impossible que mon maître ne soit pas trompé : quelque scélérat, oui, et un scélérat consommé dans son art, vous a fait à tous deux cette maudite injure.

Imogène. — Quelque courtisane romaine.

Pisanio. — Non, sur ma vie. Je lui donnerai avis que vous êtes morte, et je lui enverrai quelque signe sanglant que c'est la vérité ; car j'ai reçu l'ordre de faire ainsi : on vous trouvera disparue de la cour, et cela confirmera parfaitement mon dire.

Imogène. — Mais, mon garçon, comment ferai-je pendant ce temps-là? où logerai-je ? comment vivrai-je? et quelle joie aurai-je dans ma vie, quand je serai morte pour mon époux?

Pisanio. — Si vous voulez retourner à la cour....

Imogène. — Pas de cour, pas de père ; plus de tracas nouveaux avec cet insupportable, noble, nul, imbécile Cloten, dont les sollicitations d'amour ont été pour moi aussi terribles qu'un siége!

Pisanio. — Si vous ne retournez pas à la cour, alors vous ne pouvez pas habiter en Bretagne.

Imogène. — Où, en ce cas? Est-ce que le soleil ne brille qu'en Bretagne? N'y a-t-il qu'en Bretagne des jours et des nuits? Dans le volume du monde notre Bretagne apparaît comme si elle en faisait partie sans y être incluse ; un nid de cygne dans un immense étang : pense, je t'en prie, qu'il y a des vivants ailleurs qu'en Bretagne.

Pisanio. — Je suis très-joyeux que vous pensiez à un autre pays. L'ambassadeur de Rome, Lucius, vient demain à Milford-Haven ; maintenant, si vous pouviez vous faire une âme aussi impénétrable que votre fortune est sombre, et déguiser seulement ce qui ne pourrait être encore



Pisanio. Qu'ai-je besoin de tirer, mon épée? cette lettre lui a déjà coupé la gorge. (Acte III, sc. iv.)

découvert sans danger pour vous, une carrière heureuse et pleine de promesses s'ouvrirait devant vous : oui, peut-être même vivriez-vous près de la résidence de Posthumus, ou à tout le moins assez voisine pour que la rumeur vous apprît d'heure en heure comment il vit réellement, si vous ne pouviez pas suivre de vos propres yeux ses mouvements.

Imogène. — Oh, les moyens d'exécution ! Quoiqu'il y ait péril pour ma pudeur dans ce projet, elle ne court pas risque de mort, et je m'y hasarderais.

Pisanio. — Eh bien alors, voici le plan. Vous devrez oublier que vous êtes une femme; échanger le commandement contre l'obéissance; la crainte et la délicatesse qui sont les compagnes inséparables de toutes les femmes, ou, pour parler avec plus de vérité, qui sont l'être charmant de la femme elle-même, vous devrez les remplacer par un courage téméraire; être prompte aux quolibets, vive aux reparties, impertinente, et querelleuse comme la belette; bien plus encore, vous devrez oublier ce très-rare trésor de vos joues, au point de l'exposer, — oh! que c'est dur, mais, hélas! il n'y a pas de remède! — aux voraces morsures de Titan, l'embrasseur universel, et oublier aussi vos élégances laborieuses et recherchées par lesquelles vous vous attiriez le courroux de la grande Junon.

Imogène. — Allons, sois bref: je vois clair dans ton plan, et je suis déjà presque un homme.

Pisanio. — Pour commencer, prenez-en l'aspect. En prévision de la chose, je me suis déjà pourvu, — tout cela est dans mon sac de voyage, — d'un pourpoint, d'un haut de chausses, d'un chapeau, de toutes les différentes pièces d'un costume d'homme. Voulez-vous vous en revêtir, et, imitant avec autant de perfection que vous le pourrez les manières d'un jeune homme de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, solliciter ses services, lui dire quels sont vos talents, — qu'il appréciera bien vite s'il a l'oreille musicale ; — incontestablement, il vous accueillera avec joie; car il est plein d'honneur, et d'une piété qui double cet honneur. Quant à vos moyens d'existence à l'étranger, disposez de moi qui suis riche, et je ne vous laisserai pas manquer de ressources ni maintenant, ni par la suite.

Imogène. — Tu es tout l'appui que les Dieux veulent me laisser. Je t'en prie, pars : il y a bien d'autres choses à considérer; mais nous les exécuterons à mesure que l'occasion propice nous le permettra : j'affronte cette entreprise avec l'audace d'un soldat, et je la soutiendrai avec le courage d'un prince. Pars, je t'en prie.

Pisanio. — Bien, Madame, nous devons nous souhaiter un court adieu, de crainte que si on remarque mon absence, je ne sois soupçonné d'avoir favorisé votre évasion de la cour. Ma noble maîtresse, prenez cette boîte; elle me vient de la reine ; son contenu est précieux : si vous êtes malade sur mer, ou que vous ayez des douleurs d'estomac sur terre, une goutte de cet élixir chassera toute indisposition. — Cherchons quelque endroit écarté, et costumez-vous pour votre rôle d'homme : — puissent les dieux vous mener à bon port!

Imogène. — *Amen* : je te remercie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans le palais de Cymbeline.

Entrent CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, *et* DES SEIGNEURS.

Cymbeline. — Je ne vais pas plus loin; et maintenant, adieu.

Lucius. — Merci, royal Sire. Mon empereur a écrit; il me faut partir d'ici ; et je suis fort chagrin d'avoir à rapporter que vous êtes l'ennemi de mon maître.

Cymbeline. — Nos sujets, Seigneur, ne veulent pas supporter son joug; et il serait peu royal à nous certainement de nous montrer moins jaloux qu'eux-mêmes des prérogatives de la souveraineté.

Lucius. — Sur ce, Sire, je vous demande une escorte qui me conduise jusqu'à Milford-Haven. — Madame, que toutes les joies arrivent à Votre Grâce, — ainsi qu'à vous, Seigneur!

Cymbeline. — Messeigneurs, cette charge vous incombe; n'omettez aucun des honneurs qui lui sont dus. — Maintenant, adieu, noble Lucius.

Lucius. — Votre main, Monseigneur.

Cloten. — Recevez-la, à cette heure, comme celle d'un ami; mais à partir d'aujourd'hui, je l'emploierai comme votre ennemie.

Lucius. — Seigneur, les événements ont encore à décider quel sera le vainqueur : portez-vous bien.

Cymbeline. — Ne quittez pas le noble Lucius avant qu'il ait passé la Severne, mes bons Seigneurs. — Parfait bonheur. (*Sortent Lucius et les Seigneurs.*)

La reine. — Il s'en va en fronçant le sourcil ; mais cela nous fait honneur de lui en avoir donné cause.

Cloten. — Tout est pour le mieux : de cette façon, vos vaillants Bretons ont l'accomplissement de leurs désirs.

Cymbeline. — Lucius a déjà écrit à l'empereur quelle tournure les choses prenaient ici. Il nous convient donc de préparer à temps nos chariots et nos cavaliers : les forces qu'il a déjà en Gaule seront bien vite rassemblées et dirigées sur la Bretagne pour cette guerre.

La reine. — Il n'y a pas à s'endormir ; il faut nous mettre en mesure promptement et vigoureusement.

Cymbeline. — Nous nous attendions si bien que les choses se passeraient ainsi que nous avons pris nos avances. Mais mon aimable reine, où est notre fille? elle n'a pas paru devant le Romain, et elle n'est pas venue nous rendre ses devoirs de chaque jour : elle nous fait l'effet d'avoir à notre égard plus de malice que de respect : nous avons déjà fait cette remarque. — Mandez-la devant nous, car nous avons supporté trop débonnairement sa conduite. (*Sort un serviteur.*)

La reine. — Royal Sire, depuis l'exil de Posthumus, sa vie a été très-retirée; il faut attendre du temps la guérison, Monseigneur. Je conjure Votre Majesté de lui épargner les paroles dures : c'est une Dame si sensible aux reproches, que les paroles sont pour elle des coups, et les coups la mort.

Rentre le serviteur.

Cymbeline. — Où est-elle, Monsieur? Comment justifie-t-elle ses mépris?

Le serviteur. — Ne vous en déplaise, Sire, tous ses appartements sont fermés à clef, et le plus fort tapage qu'on peut faire n'obtient aucune réponse.

La reine. — Monseigneur, la dernière fois que je suis allée la voir, elle m'a priée de l'excuser, si elle gardait la chambre; sans cette indisposition qui la retient, elle n'aurait pas manqué de venir vous rendre les devoirs qu'elle est tenue de vous offrir chaque jour : voilà ce qu'elle m'avait chargée de vous dire; mais les affaires de notre grande cour ont mis ma mémoire en faute.

Cymbeline. — Ses portes fermées à clef? et on ne l'a pas vue dans ces dernières heures ? Fassent les cieux que mes craintes soient fausses! (*Il sort.*)

La reine. — Mon fils, suivez le roi, entendez-vous.

Cloten. — Cet homme de sa confiance, Pisanio, son vieux serviteur, je ne l'ai pas vu de ces deux derniers jours.

La reine. — Allez, voyez vous-même. (*Sort Cloten.*) Pisanio, l'homme qui tient si fort pour Posthumus ! — Il a reçu de moi une drogue : je prie les Dieux que son absence vienne de ce qu'il l'a avalée; car il croit que c'est une chose très-précieuse. Mais quant à elle, où est-elle allée? Peut-être le désespoir l'a-t-il saisie? ou bien, ailée par la ferveur de son amour, peut-être s'est-elle envolée vers son désiré Posthumus? Elle est allée soit à la mort, soit au déshonneur, et je puis tirer bon profit pour mon but de l'une ou de l'autre circonstance. Elle de moins, je dispose de la couronne de Bretagne.

Rentre CLOTEN.

La reine. — Eh bien, mon fils ?

Cloten. — Elle s'est enfuie, c'est certain. Entrez, et apaisez le roi, il est en rage; personne n'ose l'approcher.

La reine. — Tant mieux : puisse cette nuit ne pas lui permettre de voir le jour de demain ! (*Elle sort.*)

Cloten. — Je l'aime et je la hais, car elle est belle et royale : toutes les qualités dignes d'amour, elle les a plus exquises qu'aucune Dame, que toutes les Dames, qu'aucune femme ; elle a ce qu'il y a de mieux dans chacune, et composée de parties de toutes, elle les dépasse toutes, et c'est pourquoi je l'aime : mais en me dédaignant et en portant ses faveurs sur le vil Posthumus, elle fait tellement tort à son jugement que tout ce qu'elle a de rare en disparaît : cela étant, je conclurai en disant que je la hais, bien plus, que je veux me venger d'elle, car lorsque les imbéciles sont....

Entre PISANIO.

Cloten. — Qui est là? Ah! ah! est-ce que vous êtes là à manœuvrer, maraud? Venez ici : ah! précieux entremetteur! Scélérat, où est ta maîtresse? Réponds d'un seul mot, ou bien tu vas aller tout droit trouver la compagnie des diables!

Pisanio. — Oh! mon bon Seigneur!

Cloten. — Où est ta maîtresse? ou par Jupiter, je ne le demanderai pas une fois encore! Discret scélérat, ton cœur me livrera ce secret, ou je t'arracherai le cœur pour l'y trouver. Est-elle avec Posthumus? ce Posthumus dont la masse énorme de bassesse ne pourrait rendre une once de mérite!

Pisanio. — Hélas, Monseigneur, comment pourrait-elle être avec lui? Depuis quand est-elle absente? Il est à Rome.

Cloten. — Où est-elle, Monsieur? Avancez plus près : plus de réponses boiteuses : dites-moi nettement ce qu'elle est devenue.

Pisanio. — Oh! mon tout digne Seigneur!

Cloten. — Mon tout digne scélérat! Révèle-moi sur-le-champ où est ta maîtresse, d'un seul mot, — plus de *digne Seigneur*, — parle, ou ton silence est ta condamnation et ta mort immédiates.

Pisanio. — En ce cas, Seigneur, ce papier contient le résumé de tout ce que je sais touchant sa fuite. (*Il lui présente une lettre.*)

Cloten. — Voyons cela : — je la poursuivrai jusqu'au trône même d'Auguste.

Pisanio, *à part.* — Il me faut faire cela, ou périr. Elle est assez loin, et tout ce que ce papier lui apprendra, pourra bien le faire mettre en route, mais ne lui fera courir, à elle, aucun danger.

Cloten. — Hum!

Pisanio, *à part.* — J'écrirai à mon Seigneur qu'elle est morte. O Imogène, puisses-tu saine et sauve errer à l'aventure, et saine et sauve revenir!

Cloten. — Maraud, cette lettre est-elle vraie?

Pisanio. — Autant que je sache, Seigneur.

Cloten. — C'est l'écriture de Posthumus; je la connais. — Maraud, si tu voulais bien ne pas être un scélérat, mais être pour moi un loyal serviteur, remplir avec une sérieuse exactitude tous les offices dont j'aurais besoin de te charger, — autrement dit accomplir directement et franchement n'importe quelle scélératesse que je t'ordonnerais, — je te regarderais comme un honnête homme; mes ressources ne te feraient pas défaut pour tes besoins, ni ma voix pour ton avancement.

Pisanio. — Bien, mon bon Seigneur?

Cloten. — Veux-tu me servir? — Puisque tu as pu rester attaché constamment et patiemment à la fortune indigente de ce mendiant de Posthumus, il ne se peut pas que la reconnaissance ne fasse de toi mon zélé serviteur. Veux-tu me servir?

Pisanio. — Oui, Seigneur.

Cloten. — Donne-moi ta main; voici ma bourse. As-tu en ta possession quelques-uns des vêtements de ton dernier maître?

Pisanio. — Oui, Monseigneur; j'ai à mon logement le vêtement même qu'il portait le jour où il prit congé de ma Dame et maîtresse.

Cloten. — Le premier service que tu me rendras sera d'aller me chercher ce vêtement et de me le porter ici : que ce soit ton premier service; va.

Pisanio. — Oui, Monseigneur. (*Il sort.*)

Cloten. — *Te rencontrer à Milford Haven!* J'ai oublié de lui demander une chose; je tâcherai d'y penser tout à l'heure : — c'est là, là même, que je te tuerai, scélérat de Posthumus! — Je voudrais que ces vêtements fussent apportés. Elle a dit une fois, — je vomis à cette heure le fiel que cela m'avait mis au cœur, — qu'elle tenait le simple vêtement de Posthumus en plus de respect que ma noble personne toute entière, avec toutes les qualités dont elle est ornée. Je me saisirai d'elle avec ce vêtement sur mon dos : d'abord, je le tuerai, lui, et cela sous ses yeux, à elle; par là, elle verra ma valeur, ce qui sera un tourment pour son mépris. Lui une fois à terre, quand j'aurai fini d'insulter son cadavre, et que j'aurai satisfait ma luxure (chose que j'exécuterai comme je le dis sous les habits qu'elle a loués si fort, afin de la vexer), je vous la reconduis vers la cour, et je lui fais faire la route à pied. Elle prenait un malin plaisir à me mépriser, je prendrai un malin plaisir à me venger.

Rentre PISANIO *avec les vêtements.*

Cloten. — Sont-ce là les vêtements?

Pisanio. — Oui, mon noble Seigneur.

Cloten. — Combien y a-t il de temps qu'elle est partie pour Milford-Haven?

Pisanio. — C'est à peine si elle peut y être rendue.

Cloten. — Apporte ces hardes dans ma chambre; c'est la seconde chose que je te commande; la troisième, c'est d'être un muet volontaire sur mon dessein. Sois seulement bon serviteur, et un bon avancement ne te manquera pas. — Ma vengeance est maintenant à Milford : que n'ai-je des ailes pour la poursuivre! — Va, et sois loyal. (*Il sort.*)



PISANIO. En ce cas, Seigneur, ce papier contient le résumé de tout ce que je sais touchant sa fuite.
(Acte III, sc. v.)

PISANIO. — Tu me recommandes ce qui serait ma perte : car être loyal envers toi serait me montrer déloyal, — ce que je ne serai jamais, — envers celui qui est la loyauté même. — Cours à Milford pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. — Tombez, tombez sur elle, bénédictions du ciel ! Puisse la diligence de ce sot être traversée par des retards, et que sa fatigue soit sa seule récompense ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Le pays de Galles. — Devant la grotte de Belarius.

Entre IMOGÈNE *en habits de garçon.*

IMOGÈNE. — Je vois que la vie d'un homme est une vie pénible : je me suis fatiguée, et deux nuits de suite, la terre m'a servi de lit. Je serais malade, n'était que ma résolution me soutient. Milford, lorsque du haut de la montagne, Pisanio te montra à mes yeux, tu étais cependant à portée de la vue. O Jupiter, je crois que les asiles fuient devant les misérables ; les asiles, au moins, où ils pourraient trouver secours. Deux mendiants m'ont dit que je ne pouvais me tromper de chemin : mentent-ils donc aussi les pauvres gens sur qui pèse l'affliction, eux qui savent quel châtiment ou quelle épreuve est la misère ? Certes, et ce n'est pas étonnant, lorsque les gens riches disent si rarement la vérité : pécher dans l'abondance est plus coupable que mentir dans le besoin, et la fausseté est plus criminelle chez les rois que chez les mendiants. Mon cher Seigneur ! tu es, toi, un des hommes les plus faux de la terre : maintenant que ma pensée se porte

sur toi, ma faim est passée ; cependant, il n'y a pas une minute, j'étais sur le point de succomber sous le besoin de nourriture. — Mais qu'est-ce que je vois là-bas ? Il y a un sentier qui y mène : c'est quelque repaire sauvage. Je ferais mieux de ne pas appeler : je n'ose pas appeler : cependant la faim, avant d'anéantir la nature, commence par la rendre vaillante. L'abondance et la paix engendrent les lâches : nécessité est toujours mère de courage. Holà ! y a-t-il quelqu'un ici ? Si c'est quelqu'un de civilisé, qu'il parle ; si c'est quelqu'un de sauvage, qu'il prenne ou demande ce qu'il voudra en échange de ma nourriture. — Holà ! — Pas de réponse ? En ce cas, je vais entrer. Il est bon que je tire mon épée ; et si mon ennemi craint une épée seulement autant que moi, il osera à peine y jeter les yeux. Donnez-moi un tel ennemi, ô cieux bons ! (*Elle entre dans la grotte.*)

Entrent BELARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

Belarius. — Vous, Polydore, qui vous êtes montré le meilleur batteur de buissons, vous êtes roi du festin : Cadwal et moi, nous jouerons le cuisinier et le serviteur ; c'est notre convention : l'effort de l'industrie dépérirait et mourrait bientôt, sans la nécessité qui le stimule. Venez ; nos appétits feront paraître savoureux ce qui est grossier : la fatigue peut ronfler sur un lit de cailloux, alors que l'inerte indolence trouve dur l'oreiller de duvet. — Maintenant, que la paix soit ici, pauvre maison qui te gardes toi-même !

Guiderius. — Je suis moulu de fatigue.

Arviragus. — Je suis affaibli de travail, mais robuste d'appétit.

Guiderius. — Il y a des vivres froids dans la grotte ; nous allons paître là-dessus, jusqu'à ce que nous ayons fait cuire le gibier que nous avons tué.

Belarius, *regardant dans la grotte.* — Arrêtez, n'entrez pas. N'était que cet être mange nos victuailles, je croirais qu'il y a ici une fée.

Guiderius. — Qu'est-ce, Seigneur ?

Belarius. — Un ange, par Jupiter ! ou sinon, une merveille terrestre ! Contemplez la nature divine sous la forme et à l'âge d'un jeune garçon !

Rentre IMOGÈNE.

Imogène. — Mes bons maîtres, ne me faites pas de mal : j'ai appelé avant d'entrer ; et je croyais pouvoir mendier ou acheter ce que j'ai pris · en bonne vérité, je n'ai rien volé ; et je n'aurais rien volé, quand bien même j'aurais trouvé le plancher jonché d'or. Voici de l'argent pour ma nourriture : je l'aurais laissé sur la table aussitôt mon repas terminé, et je serais parti en faisant des prières pour celui qui avait fourni à mes besoins.

Guiderius. — De l'argent, jeune homme ?

Arviragus. — Que tout l'or et tout l'argent se changent plutôt en boue ! car il n'est apprécié à un taux plus élevé que de ceux qui adorent les dieux de la boue.

Imogène. — Je vois que vous êtes en colère : sachez-le, si vous me tuez pour ma faute, je serais mort en m'abstenant de la commettre.

Belarius. — Où allez-vous ?

Imogène. — A Milford-Haven.

Belarius. — Quel est votre nom ?

Imogène. — Fidèle, Monsieur. J'ai un parent qui se dirige sur l'Italie ; il s'est embarqué à Milford ; j'allais le rejoindre, lorsque presque mort de faim, j'ai dû commettre cette offense à votre égard.

Belarius. — Je t'en prie, beau jeune homme, ne nous crois pas des rustres, et ne juge pas de l'humanité de nos âmes sur notre habitation sauvage. Vous êtes le bien rencontré ! il est presque nuit : vous ferez meilleure chère avant de partir, et nous vous remercierons de rester et de la manger. Enfants, souhaitez-lui la bienvenue.

Guiderius. — Si vous étiez femme, jeune homme, je vous ferais une cour pressante rien que pour être votre valet : — en bonne honnêteté, je vous le dis comme je le ferais.

Arviragus. — Pour moi, je suis très-heureux qu'il soit homme : je l'aimerai comme mon frère : et la bienvenue que je souhaiterais à mon frère après une longue absence, je vous la souhaite : — vous êtes le très-bienvenu. Soyez d'humeur gaie, car vous êtes tombé parmi des amis.

Imogène. — Parmi des amis en effet, si je suis tombé parmi des frères.... (*A part.*) Ah ! plût au ciel qu'ils eussent été les fils de mon père ! alors mon prix aurait été moindre, et il y aurait eu plus d'égalité entre nous, Posthumus.

Belarius. — Quelque chagrin le torture.

Guiderius. — Oh ! que je voudrais l'en délivrer !

Arviragus. — Et moi aussi, quelque fatigue

que cela me coûtât, quelque danger que cela me fît courir ! Dieux !

Belarius. — Écoutez, enfants. (*Il leur chuchote à l'oreille.*)

Imogène. — Des grands dont la cour ne serait pas plus étendue que cette grotte, qui se serviraient eux-mêmes, et qui, laissant de côté le creux hommage des multitudes inconstantes, s'en tiendraient aux vertus dont les assureraient leurs consciences, ne pourraient éclipser ces deux frères. Pardonnez-moi, ô Dieux ! mais puisque Leonatus est faux, je changerais volontiers de sexe pour être leur compagnon.

Belarius. — Il en sera ainsi. Enfants, nous allons apprêter notre gibier. — Entre, beau jeune homme : la conversation à jeun est fatigante ; lorsque nous aurons soupé, nous te prierons poliment de nous raconter de ton histoire ce que tu voudras nous en dire.

Guiderius. — Entrez, je vous en prie.

Arviragus. — La nuit est moins bienvenue pour le hibou, le matin moins bienvenu pour l'alouette, que vous ne l'êtes pour nous.

Imogène. — Merci, Monsieur.

Arviragus. — Je vous en prie, entrez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Rome. — Une place publique.

Entrent DEUX SÉNATEURS *et des* TRIBUNS.

Premier sénateur. — Voici la teneur de l'édit de l'empereur : Puisque l'armée ordinaire est maintenant occupée contre les Pannoniens et les Dalmates, et que les légions maintenant en Gaule sont trop faibles pour entreprendre la guerre contre les Bretons révoltés, nous sommes invités à stimuler pour cette affaire le zèle de la noblesse. Il crée Lucius proconsul, et c'est à vous, tribuns, qu'il remet ses ordres absolus pour la levée immédiate des recrues. Longue vie à César !

Premier tribun. — Est-ce que Lucius est général des troupes ?

Second sénateur. — Oui.

Premier tribun. — Il est maintenant en Gaule ?

Premier sénateur. — Avec ces légions dont j'ai parlé, et que vos recrues sont destinées à renforcer : les termes de votre commission vous en diront le chiffre, et vous indiqueront l'époque où elles doivent être envoyées.

Premier tribun. — Nous nous acquitterons de notre devoir. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Bretagne. — Le pays de Galles. — La forêt près de la grotte de Belarius.

Entre CLOTEN.

Cloten. — Me voici près de la place où ils devaient se rencontrer, si Pisanio m'a dressé exactement son itinéraire. Comme ses habits me chaussent bien ! Et pourquoi sa maîtresse qui fut faite par celui qui fit le tailleur ne me chausserait-elle pas bien aussi? d'autant mieux, — pardon du mot, — qu'on dit qu'une femme vous chausse, pour dire qu'on serait aise de la posséder. Je m'en vais en conséquence me mettre à l'œuvre. — J'ose me le déclarer à moi-même, — car il n'y a pas de vaine gloire pour un homme à conférer avec son miroir dans sa propre chambre, — les lignes de mon corps sont aussi bien dessinées que celles du sien ; je ne suis pas moins jeune, je suis plus fort, je ne lui suis pas inférieur par la fortune, j'ai sur lui l'avantage des circonstances, je lui suis supérieur par la naissance, je suis aussi expérimenté que lui dans la guerre générale, et je suis plus remarquable dans les combats singuliers : et cependant cette créature sans discernement l'aime au mépris de moi. Ce que c'est que la vie humaine ! Posthumus, la tête qui est maintenant sur tes épaules sera tombée d'ici à une heure ; ta maîtresse sera violée, tes vêtements mis en pièces sous tes yeux : et tout cela fait, je la ramènerai



IMOGÈNE. Holà ! y a-t il quelqu'un ici? Si c'est quelqu'un de civilisé, qu'il parle ; si c'est quelqu'un de sauvage, qu'il prenne ou demande ce qu'il voudra en échange de ma nourriture. — Holà ! — Pas de réponse? En ce cas, je vais entrer.

(Acte III, sc. VI.)



BELARIUS. Qu'est-ce que tu as fait?
GUIDERIUS. Je le sais parfaitement ce que j'ai fait : j'ai coupé la tête d'un certain Cloten, fils de la reine, d'après ses propres dires. (Acte IV, sc. II.)

à son père à coups de pied. Peut-être sera-t-il bien un peu courroucé de ce traitement légèrement brutal; mais ma mère, qui sait gouverner sa mauvaise humeur, fera tourner tout cela à ma louange. Mon cheval est attaché en lieu sûr : dehors, mon épée, et pour un cruel dessein! Fortune, fais les tomber sous ma main! C'est la description même qu'on m'a donnée de leur lieu de rendez-vous, et ce garçon n'oserait pas me tromper. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Devant la grotte de Belarius.

Sortent de la grotte BELARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS *et* IMOGÈNE.

BELARIUS, *à Imogène.* — Vous n'êtes pas bien : restez ici dans la grotte; nous vous retrouverons après la chasse.

ARVIRAGUS, *à Imogène.* — Frère, reste ici; ne sommes-nous pas des frères?

IMOGÈNE. — Oui, comme l'homme devrait être le frère de l'homme; mais une argile diffère d'une autre par la dignité, et cependant leur poussière est égale. Je suis très-malade.

GUIDERIUS. — Allez chasser; je resterai avec lui.

IMOGÈNE. — Je ne suis pas si malade que cela, — cependant je ne suis pas bien; mais je ne suis pas un citadin efféminé, comme ceux qui ont l'air de mourir avant d'être malades : ainsi, je vous en prie, laissez-moi; ne renoncez pas à votre course journalière; rompre avec ses habitudes, c'est rompre avec tout. Je suis malade; mais vous ne pourriez me guérir en restant avec moi : la so-

ciété n'est pas un soulagement pour quelqu'un qui n'est pas en dispositions sociables : je ne suis pas d'ailleurs très-malade, puisque je puis raisonner de mon mal. Je vous en prie, laissez-moi ici en toute confiance ; je ne volerai personne que moi-même, et si je meurs, le larcin sera bien misérable.

GUIDERIUS. — Je t'aime ; je l'ai dit : je t'aime d'un amour aussi grand, aussi profond que j'aime mon père.

BELARIUS. — Eh bien ! qu'est-ce à dire ? qu'est-ce à dire ?

ARVIRAGUS. — Si c'est un péché de parler ainsi, Seigneur, eh bien, je partage la faute de mon bon frère ! Je ne sais pas pourquoi j'aime ce jeune homme, et je vous ai entendu dire que la raison de l'amour est sans raison : mais si la bière était à la porte, et qu'on me demandât qui doit mourir, je dirais, « mon père, non ce jeune homme. »

BELARIUS, *à part.* — Ô noble élan ! ô dignité de la nature ! grandeur native ! les lâches sont les pères de lâches, et les êtres vils engendrent des êtres vils : la nature a farine et son, matière méprisable et matière précieuse. Je ne suis pas leur père ; mais qui peut être celui-ci qui accomplit un miracle même, se faire aimer avant moi ? (*Haut.*) Il est la neuvième heure du matin.

ARVIRAGUS. — Frère, adieu.

IMOGÈNE. — Je vous souhaite bonne chasse.

ARVIRAGUS. — Et à vous bonne santé. — S'il vous plaît, Seigneur.

IMOGÈNE, *à part.* — Ce sont de bonnes créatures. Dieux, quels mensonges j'ai entendus ! Nos courtisans disent que tout est sauvage sauf la cour : expérience, oh ! comme tu réfutes les opinions reçues ! Les mers impérieuses nourrissent des monstres ; les pauvres rivières leurs tributaires nous donnent pour nos tables des poissons aussi délicats que les leurs. Je suis toujours malade, malade au cœur : — Pisanio, je vais prendre un peu de ta drogue. (*Elle avale quelques gouttes de l'élixir.*)

GUIDERIUS. — Je n'ai pas pu le décider à parler ; il m'a dit qu'il était noble mais malheureux, déshonnêtement frappé, mais cependant honnête.

ARVIRAGUS. — C'est ce qu'il m'a répondu à moi aussi : cependant il m'a dit que par la suite je pourrais en savoir davantage.

BELARIUS. — En campagne ! en campagne ! (*A Imogène.*) Nous vous laissons pour le moment ; rentrez et reposez-vous.

ARVIRAGUS. — Nous ne serons pas longtemps absents.

BELARIUS. — Je vous en prie, n'allez pas être malade ; car il faut que vous nous teniez lieu de ménagère.

IMOGÈNE. — En bonne ou mauvaise santé, je vous reste attaché.

BELARIUS. — Et pour toujours. (*Imogène entre dans la grotte.*) Quoique dans la détresse, ce jeune homme paraît avoir eu de nobles ancêtres.

ARVIRAGUS. — Avec quelle voix d'ange il chante !

GUIDERIUS. — Et son élégante cuisine ! il a découpé nos racines comme des dessins, et assaisonné notre potage, comme si Junon eût été malade et qu'il fût son infirmier.

ARVIRAGUS. — Noblement il associe un sourire avec un soupir, si bien qu'on dirait que le soupir n'est ce qu'il est que par regret de ne pas être un sourire, et que le sourire raille le soupir de s'échapper d'un temple aussi divin pour aller se mêler aux vents qu'invectivent les matelots.

GUIDERIUS. — Je remarque que le chagrin et la patience, également implantés en lui, mêlent ensemble leurs racines.

ARVIRAGUS. — Grandis, patience ! et que ce sureau infect, le chagrin, débarrasse de ses racines frappées de mort la vigne croissante !

BELARIUS. — Il est grand matin. Allons, partons. — Qui est ici ?

Entre CLOTEN.

CLOTEN. — Je ne puis trouver ces fugitifs : ce scélérat s'est moqué de moi : — je suis anéanti de fatigue.

BELARIUS. — *Ces fugitifs !* n'est-ce pas de nous qu'il veut parler ? Je le reconnais à peu près ; c'est Cloten, le fils de la reine. Je crains quelque embûche. Voilà bien des années que je ne l'ai pas vu, et cependant je le reconnais. — Nous sommes mis hors la loi. — Partons vite !

GUIDERIUS. — Ce n'est après tout qu'un homme seul : vous et mon frère, allez reconnaître s'il a près d'ici des compagnons : allez, je vous en prie ; laissez-moi seul avec lui. (*Sortent Belarius et Arviragus.*)

CLOTEN. — Doucement ! — Qui êtes-vous, vous qui fuyez ainsi devant moi ? quelques scélérats

des montagnes? J'ai entendu parler de gens de ce genre. — Quel esclave es-tu?

GUIDERIUS. — Je ne fis jamais une action plus digne d'un esclave, qu'en répondant à ce mot « esclave » autrement que par un coup.

CLOTEN. — Tu es un larron, un violateur des lois, un scélérat : rends-toi, voleur!

GUIDERIUS. — A qui? à toi? Qui es-tu? N'ai-je pas un bras du volume du tien? un cœur du même volume? Tes paroles, je l'accorde, ont plus de volume que les miennes, car je ne porte pas mon poignard dans ma bouche. Dis-moi qui tu es, pour qu'il me faille me rendre à toi?

CLOTEN. — Bas manant que tu es, est-ce que tu ne connais pas qui je suis à mes habits?

GUIDERIUS. — Non, gredin, pas plus que je ne connais ton tailleur qui est ton vrai grand-père; il fit ces habits qui, à ce qu'il paraît, te font à leur tour.

CLOTEN. — Incroyable valet, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDERIUS. — Hors d'ici alors, et va remercier l'homme qui te les donna. Tu es quelque sot; il me répugne de te rosser.

CLOTEN. — Injurieux voleur, apprends seulement mon nom, et tremble.

GUIDERIUS. — Quel est ton nom?

CLOTEN. — Cloten, manant!

GUIDERIUS. — Et toi, double manant, en admettant que Cloten soit ton nom, il ne peut me faire trembler : si c'était crapaud, vipère, araignée, il pourrait plus sûrement m'émouvoir.

CLOTEN. — Tu sauras, pour ta plus extrême terreur, oui, et pour ta complète confusion, que je suis le fils de la reine.

GUIDERIUS. — J'en suis fâché : ton apparence n'est pas aussi noble que ta naissance.

CLOTEN. — Tu n'as pas peur?

GUIDERIUS. — Ceux que je respecte, ceux-là je les crains, — ce sont les sages : quant aux sots, je ris d'eux, je ne les crains pas.

CLOTEN. — Meurs donc : lorsque je t'aurai tué de ma propre main, je poursuivrai ceux qui viennent de s'enfuir tout à l'heure, et je placerai vos têtes sur les portes de la ville de Lud : rends-toi, rustre montagnard! (*Ils sortent en combattant.*)

Rentrent BELARIUS *et* ARVIRAGUS.

BELARIUS. — Il n'y a aucune escorte aux environs.

ARVIRAGUS. — Pas la moindre : à coup sûr vous vous serez mépris.

BELARIUS. — Je ne saurais dire : — il y a longtemps que je ne l'ai vu, mais le temps n'a nullement modifié les traits qu'il avait alors; les éclats de cette voix, cette façon de parler par saccades lui étaient propres : je crois fermement que c'était Cloten lui-même.

ARVIRAGUS. — Nous les avons laissés en cet endroit : je souhaite que mon frère se soit bien tiré d'affaire avec lui, puisque vous dites qu'il est si cruel.

BELARIUS. — Lorsqu'il était à peine formé, je veux dire arrivé à l'âge d'homme, il n'avait aucun sentiment des menaces du danger; car le défaut de jugement est souvent l'antidote de la crainte. — Mais, vois, ton frère.

Rentre GUIDERIUS *avec la tête de* CLOTEN.

GUIDERIUS. — Ce Cloten était un sot, une vraie bourse vide, sans argent aucun : Hercule lui-même n'aurait pas pu lui faire sauter la cervelle, car il n'en avait pas : néanmoins, si je n'avais pas fait ce que j'ai fait, le sot porterait ma tête à cette heure comme je porte la sienne.

BELARIUS. — Qu'est-ce que tu as fait là?

GUIDERIUS. — Je le sais parfaitement ce que j'ai fait : j'ai coupé la tête d'un certain Cloten, fils de la reine, d'après ses propres dires, lequel m'avait appelé traître montagnard, et avait juré qu'il nous prendrait tous de sa propre main, qu'il changerait nos têtes de la place où elles sont encore, — loués en soient les Dieux! — et les planterait sur les murs de la ville de Lud.

BELARIUS. — Nous sommes tous perdus!

GUIDERIUS. — Pourquoi, noble père? qu'avons-nous à perdre, sinon ce qu'il jurait de nous enlever, nos existences? La loi ne nous protége pas : pourquoi alors serions-nous assez délicats pour laisser un arrogant morceau de chair nous menacer, faire à la fois les rôles de juge et de bourreau, tout cela de sa seule autorité, parce que nous craignons la loi? Quelle escorte avez-vous découverte aux environs?

BELARIUS. — Nous n'avons pu découvrir une seule âme, mais le bon sens dit qu'assurément il devait avoir quelques personnes d'escorte. Quoique son humeur ne fût que changement, — et changement de mal en pire encore, — il n'y a pas de frénésie, de complète folie, qui ait pu le faire délirer au point de l'amener seul ici. Il est

possible qu'on ait dit à la cour que des gens répondant à notre signalement logeaient ici dans une grotte, chassaient ici, menaient la vie de proscrits, et à l'occasion pourraient entreprendre quelque coup audacieux : en apprenant ce fait, peut-être aura-t-il eu un accès de fureur, — cela lui ressemblerait, — et aura-t-il juré de venir nous empoigner ; mais il est improbable qu'il soit venu seul pour entreprendre une chose semblable, ou que les personnes de la cour l'aient laissé faire : notre crainte a donc de bons fondements, si nous craignons que ce corps n'ait une queue plus dangereuse que la tête.

Arviragus. — Que les choses arrivent comme les dieux les ont d'avance décrétées : quelque chose qui arrive, mon frère a bien fait.

Belarius. — Je n'avais pas de cœur à la chasse aujourd'hui . la maladie de ce jeune Fidèle me faisait paraître ma course longue.

Guiderius. — Je lui ai coupé la tête avec sa propre épée qu'il dirigeait contre mon cou : je vais la jeter dans la crique qui est derrière le rocher ; qu'elle aille à la mer et dise aux poissons qu'il est Cloten, le fils de la reine : voilà comment je m'en soucie. (*Il sort.*)

Belarius. — Je crains que cela ne soit vengé : plût au ciel que tu ne l'eusses pas fait, Polydore, quoique la valeur t'aille bien.

Arviragus. — Plût au ciel que je l'eusse fait, et que la vengeance me poursuivît seul ! Polydore, je t'aime comme un frère ; mais je te porte grande envie pour m'avoir frustré de cette action : je voudrais que toutes les vengeances avec lesquelles la force humaine peut se mesurer vinssent nous trouver et nous missent à l'épreuve.

Belarius. — Bien, c'est chose faite : nous ne chasserons pas davantage aujourd'hui, et nous n'irons pas chercher le danger là où il n'y a pas profit. Je t'en prie, à notre rocher : faites les cuisiniers, toi et Fidèle ; j'attendrai que le trop bouillant Polydore soit revenu, et je l'amènerai dîner immédiatement.

Arviragus. — Pauvre Fidèle malade ! je vais le rejoindre de bien bon cœur : pour rendre la couleur à ses joues, je ferais saigner toute une paroisse de Clotens comme celui-là, et je me louerais pour ma charité. (*Il sort.*)

Belarius. — O toi, Déesse, divine Nature, comme tu fais apparaître ton blason dans ces deux enfants princiers ! Ils sont aussi doux que les zéphyrs qui courbent la violette sans agiter sa tête odorante, et cependant, dès que leur sang royal bouillonne, aussi violents que le plus irrésistible des vents qui, saisissant par la cime le pin de la montagne, le force à s'incliner jusque dans la vallée. Il est merveilleux de voir comment un obscur instinct leur a fait trouver cette royauté sans étude, cet honneur sans leçons, cette politesse sans imitation d'autrui, cette valeur qui pousse d'elle-même en eux, mais y porte une moisson comme si elle y avait été semée ! — Il est cependant bien inquiétant de savoir ce que nous présageait la présence de Cloten en ces lieux, ou ce que nous amènera sa mort.

Rentre GUIDERIUS.

Guiderius. — Où est mon frère ? J'ai envoyé dans le courant la sotte caboche de Cloten en ambassade à sa mère ; je garde son corps pour otage jusqu'à son retour. (*Musique solennelle.*)

Belarius. — Mon instrument d'inspiration ! Écoute, Polydore, il résonne ! mais à quel propos Cadwal le fait-il retentir à cette heure ? Écoutons !

Guiderius. — Est-ce qu'il est au logis ?

Belarius. — Il vient d'y rentrer à l'instant même.

Guiderius. — A quel propos fait-il cela ? Depuis la mort de ma très-chère mère, cet instrument n'avait pas parlé. Toutes les choses solennelles devraient correspondre à des accidents solennels. Quel en est le sujet ? des triomphes pour rien, et des lamentations pour des bagatelles, sont joies de singes et chagrins d'enfants. Est-ce que Cadwal est fou ?

Belarius. — Regarde, le voici qui vient et qui nous apporte entre ses bras la cruelle occasion de cette musique que nous blâmions !

Rentre ARVIRAGUS, *portant dans ses bras* IMOGENE, *qui paraît comme morte.*

Arviragus. — Il est mort, l'oiseau que nous aimions tant. J'aurais mieux aimé passer d'un coup de mes seize ans à soixante, échanger mon âge alerte contre l'âge de la béquille que d'avoir vu cela.

Guiderius. — Ô lys très-beau et très-pur ! porté entre les bras de mon frère, tu n'es pas de moitié aussi gracieux que lorsque tu te soutenais toi-même.

Belarius. — Ô mélancolie ! qui jamais a plongé jusqu'à ton fonds ? qui jamais a sondé ton limon pour montrer la côte où ton lent petit navire



GUIDÉRIUS. O lys très-beau et très-pur! porté entre les bras de mon frère, tu n'es pas de moitié aussi gracieux que lorsque tu te soutenais toi-même.

(Acte IV, sc. II)

pourrait le plus aisément s'abriter? Ô bienheureuse créature! Jupiter sait quel homme tu aurais pu devenir, mais moi je sais, enfant très-rare, que tu es mort de mélancolie! En quel état l'avez-vous trouvé?

ARVIRAGUS. — Roide comme vous le voyez : souriant ainsi, comme si quelque mouche avait chatouillé son sommeil de manière à le faire rire, et non comme si le dard de la mort l'avait percé : sa joue droite reposant sur un coussin.

GUIDERIUS. — Où ça?

ARVIRAGUS. — Sur le plancher, les bras ainsi croisés : je croyais qu'il dormait, et j'ai retiré de mes pieds mes souliers ferrés dont la pesanteur faisait trop retentir mes pas.

GUIDERIUS. — En effet, on dirait qu'il dort seulement; s'il nous a quittés, il fera de sa fosse un lit : les fées féminines hanteront sa tombe, et les vers ne s'en approcheront pas.

ARVIRAGUS. — Tout le long de l'été, tant que je vivrai ici, Fidèle, je parfumerai ta triste tombe des plus belles fleurs : il ne te manquera ni la fleur qui ressemble à ton visage, la pâle primevère, ni la jacinthe azurée comme tes veines, ni la feuille de l'églantine qui, sans vouloir lui faire tort, n'égalait pas en parfums ton haleine : le rouge-gorge avec son bec charitable, — ô bec qui fais cruellement honte à ces riches héritiers qui laissent leurs pères sans monument! — t'apporterait lui-même tout cela pour t'en couvrir; oui, et lorsque les fleurs seront passées, il t'apporterait aussi des fourrures de mousse pour protéger ton corps contre l'hiver.

GUIDERIUS. — Cesse, je t'en prie, et ne joue plus avec des paroles bonnes pour une fillette sur une circonstance si sérieuse. Ensevelissons-le, et que notre admiration ne retarde pas le payement de ce qui est maintenant une dette réclamée par la tombe.

ARVIRAGUS. — Dis, où le déposerons-nous?

GUIDERIUS. — A côté de la bonne Euriphile, notre mère.

ARVIRAGUS. — Soit, et Polydore, quoique nos voix aient maintenant acquis le son rauque de la virilité, chantons-lui nos adieux, comme nous l'avons fait autrefois pour notre mère : servons-nous de la même mélodie et des mêmes paroles, sauf que nous échangerons le nom d'Euriphile contre celui de Fidèle.

GUIDERIUS. — Cadwal, je ne puis chanter : je pleurerai, et je répéterai les paroles avec toi : car des mélodies douloureuses hors de ton sont pires que des prêtres et des temples qui mentent.

ARVIRAGUS. — Nous réciterons le chant alors.

BELARIUS. — Les grands chagrins, je le vois, guérissent des moindres; car Cloten est tout à fait oublié. C'était le fils d'une reine, enfants : quoiqu'il fût venu ici comme notre ennemi, souvenez-vous qu'il en a été bien puni. Bien que les puissants et les petits, également condamnés à pourrir, ne soient qu'une même poussière, cependant le respect (cet ange du monde) établit une distinction de place entre le haut et le bas. Notre ennemi était prince, ensevelissez-le donc comme un prince, quoique vous lui ayez arraché la vie comme notre ennemi.

GUIDERIUS. — Apportez-le ici, je vous prie : le corps de Thersite vaut celui d'Ajax, lorsque tous deux sont morts.

ARVIRAGUS. — Si vous voulez aller le chercher, nous réciterons pendant ce temps-là notre chant funèbre. — Frère, commence. (*Sort Belarius.*)

GUIDERIUS. — Mais, Cadwal, nous devons placer sa tête du côté de l'orient : notre père a ses raisons pour cette cérémonie.

ARVIRAGUS. — C'est vrai.

GUIDERIUS. — Viens, en ce cas, et changeons-le de place.

ARVIRAGUS. — Ainsi. — Commence.

CHANT FUNÈBRE.

GUIDERIUS :

Ne redoute plus la chaleur du soleil,
Ni les colères de l'hiver furieux;
Tu as accompli ta tâche terrestre,
Tu as fait retour dans la patrie et reçu tes gages :
Les beaux jeunes gens et les belles jeunes filles, tous,
Doivent comme les ramoneurs aller à la poussière.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus le courroux du puissant,
Tu es à l'abri des coups du tyran;
N'aie plus souci du vêtement et de la nourriture;
Pour toi le roseau est comme le chêne :
Le roi, le savant, le médecin, tous,
Doivent subir ton sort, aller à la poussière.

GUIDERIUS :

Ne crains plus le jet de l'éclair,

ARVIRAGUS :

Ni la pierre du tonnerre redoutée de tous ;

GUIDERIUS :

Ne crains plus la calomnie, la censure téméraire ;

ARVIRAGUS :

Tu en as fini avec la joie et les pleurs.

ARVIRAGUS *et* GUIDERIUS *ensemble :*

Tous les jeunes amants, tous les amants doivent
Aller où tu vas, retourner à la poussière.

GUIDERIUS :

Que nul enchanteur ne te fasse de mal !

ARVIRAGUS :

Que nulle sorcellerie ne jette un charme sur toi !

GUIDERIUS :

Que les fantômes sans sépulture te respectent !

ARVIRAGUS :

Que rien de mauvais ne s'approche de toi !

ARVIRAGUS *et* GUIDERIUS *ensemble :*

Que ta dissolution soit paisible,
Et que renommé soit ton tombeau !

Rentre BELARIUS *avec le corps de* CLOTEN.

GUIDERIUS. — Nous avons terminé nos obsèques : allons, couchons-le à terre.

BELARIUS. — Voici quelques fleurs; mais vers minuit j'en porterai davantage : les herbes qui ont sur elles la fraîche rosée de la nuit sont celles qui conviennent le mieux pour en parsemer un tombeau. — Là, sur leurs visages. — Vous étiez comme des fleurs, et maintenant vous voilà desséchés : ainsi en sera-t-il de ces herbes que nous semons sur vous maintenant. — Allons, partons : éloignons-nous pour nous mettre à genoux. La terre qui leur donna naissance les a repris maintenant : leurs plaisirs ici-bas sont passés comme leurs peines. (*Sortent Belarius, Guiderius et Arviragus.*)

IMOGÈNE, *se réveillant.* — Oui, Monsieur, à Milford-Haven ; quelle est la route ? Je vous remercie. — Par ce buisson là-bas ? — Je vous en prie, combien y a-t-il d'ici ? Cieux bons ! peut-il bien y avoir encore six milles ? — J'ai voyagé toute la nuit : sur ma foi, je vais me coucher et dormir. (*Voyant le cadavre de Cloten.*) Mais doucement ! pas de camarade de lit. Ô Dieux et déesses, ces fleurs sont l'image des plaisirs du monde, et cet homme ensanglanté l'image de leurs peines. J'espère que je rêve ; car je me figurais que j'habitais une grotte comme celle-là, et que j'apprêtais les repas d'honnêtes créatures : mais il n'en est pas ainsi ; ce n'était qu'une de ces visions sorties de rien, ne s'appliquant à rien, que le cerveau forme de fumées : nos yeux même sont quelquefois comme nos jugements, aveugles. Sur ma bonne foi, je tremble encore de crainte : mais s'il reste encore dans le ciel une goutte de pitié aussi petite que l'œil d'un roitelet, ô Dieux redoutés, accordez-m'en une partie ! Le rêve me tient encore : même éveillée, il existe en dehors de moi aussi bien qu'en dedans de moi ; il est senti, non imaginé ! Un homme sans tête ! — Les vêtements de Posthumus ! Je reconnais la forme de sa jambe : voici sa main ; voici son pied de Mercure ; sa cuisse de Mars ; ses bras d'Hercule ; mais sa face de Jupiter.... Au meurtre dans le ciel ! — Qu'est-ce à dire ? — Enlevée ! — Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube désespérée lança contre les Grecs, avec les miennes par-dessus le marché, soient lancées contre toi ! Tu as conspiré avec ce démon sans pareil de Cloten, et tu as ici assassiné mon Seigneur. — Que lire et écrire soient désormais tenus pour trahisons ! — Ce damné Pisanio, avec ses lettres forgées, — ce damné Pisanio a coupé le grand mât du plus brave vaisseau de ce monde ! — Ô Posthumus ! hélas ! où est ta tête ? où est-elle ? Hélas ! où est-elle ? Pisanio aurait bien pu te poignarder au cœur, et laisser ta tête où elle était. — Comment cela a-t-il pu se faire ? Est-ce Pisanio ? C'est lui et Cloten : la malice d'une part, le lucre de l'autre ont opéré ici ce spectacle de douleur. Oh, c'est évident, évident ! La drogue qu'il m'a donnée, qu'il disait si précieuse, et qui devait me servir de cordial, ne l'ai-je pas trouvée meurtrière pour mes sens ? Cela confirme mon opinion : c'est l'acte de Pisanio et de Cloten : oh ! — Colore de ton sang ma pâle joue, afin que je paraisse plus horrible encore à ceux que j'aurai chance de rencontrer : oh, mon Seigneur, mon Seigneur ! (*Elle s'évanouit.*)

Entrent LUCIUS, UN CAPITAINE *et d'autres* OFFICIERS, *et* UN DEVIN.

LE CAPITAINE. — Les légions qui tenaient garnison en Gaule ont, selon vos ordres, traversé la mer ; elles vous attendent ici à Milford-Haven avec vos vaisseaux : elles sont prêtes à agir.

Lucius. — Mais quelles nouvelles de Rome ?

Le capitaine. — Le Sénat a remué les habitants des frontières et les gentilshommes d'Italie : une foule de volontaires dont le courage promet un noble service se sont enrôlés, et ils viennent sous la conduite du hardi Iachimo, le frère du gouverneur de Sienne.

Lucius. — Quand les attendez-vous ?

Le capitaine. — Au premier vent favorable.

Lucius. — Cette promptitude nous donne de belles espérances. Ordonnez qu'on passe la revue des troupes ici présentes ; invitez les capitaines à s'en occuper. — Maintenant, Messire, qu'avez-vous rêvé récemment sur cette guerre ?

Le devin. — La nuit dernière, les dieux m'ont envoyé une vision ; — j'avais jeûné et prié pour qu'ils me révélassent leurs volontés sous cette forme : — j'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romain, étendant ses ailes depuis le moite midi jusqu'à cette partie-ci de l'occident ; là, il s'est évanoui dans l'éclat du soleil : cela présage, — si mes péchés ne troublent pas ma divination, — succès aux armées romaines.

Lucius. — Faites souvent de tels rêves, et qu'ils ne soient jamais faux. — Doucement, holà ! quel est ce tronc sans tête ? La ruine dit que le bâtiment fut beau. — Qu'est-ce là ! un page ! Est il mort, ou dort-il sur ce corps ? Il est mort plus probablement ; car la nature a horreur de se coucher avec un cadavre, ou de dormir sur un mort. Voyons le visage de l'enfant.

Le capitaine. — Il est vivant, Monseigneur.

Lucius. — En ce cas, il nous apprendra ce que c'est que ce corps. — Jeune homme, informe-nous de tes aventures, car il me semble qu'elles ont besoin d'être connues. Quel est cet homme dont tu fais ton sanglant oreiller ? Et quel est celui qui s'est permis de mutiler cette belle image que la noble nature avait faite ? Quel intérêt as-tu à ce triste accident ? Comment cela s'est-il fait ? Quel est cet homme ? Qui es-tu ?

Imogène. — Je ne suis rien, ou si je suis quelque chose, mieux vaudrait n'être rien. Cet homme était mon maître, un très-vaillant et vertueux Breton qui a été tué ici par les montagnards. Hélas ! il n'y a plus de tels maîtres : je puis errer de l'orient à l'occident, demander partout du service, essayer des milliers de maîtres, tous bons, les servir loyalement, jamais plus je n'en trouverai un pareil.

Lucius. — Hélas, bon jeune homme ! tes plaintes ne me touchent pas moins que la vue du sang de ton maître : dis-moi son nom, mon bon ami.

Imogène. — Richard Du Champ. (*A part.*) Si je ne fais pas ce mensonge pour faire le mal, quoique les Dieux l'entendent, j'espère qu'ils me le pardonneront. — Vous demandez, Seigneur ?

Lucius. — Ton nom ?

Imogène. — Fidèle, Seigneur.

Lucius. — Tu justifies tout à fait ce nom-là : ton nom s'accorde à merveille avec ta fidélité, ta fidélité avec ton nom. Veux-tu chercher fortune auprès de moi ? Je ne te dirai pas que tu trouveras un maître aussi remarquable ; mais à coup sûr tu ne seras pas moins aimé. Des lettres de l'empereur de Rome, à moi remises par un consul, ne te recommanderaient pas plus sûrement auprès de moi que ton propre mérite : viens avec moi.

Imogène. — Je vous suivrai, Seigneur. Mais d'abord, s'il plaît aux dieux, je vais dérober mon Seigneur aux mouches, et le déposer dans une fosse aussi profonde que ces pauvres outils-ci (*montrant ses doigts*) pourront la creuser : puis lorsque j'aurai fait à sa fosse une couverture de feuilles et d'herbes, et récité, par deux fois, les quelques prières que je sais dire, je pleurerai et je sangloterai ; et quittant ainsi son service, je vous suivrai, s'il vous plaît de me prendre à vos gages.

Lucius. — Oui, bon jeune homme, et je serai plutôt ton père que ton maître. — Mes amis, l'enfant nous a enseigné nos devoirs d'humanité ; cherchons la plus jolie place fleurie que nous pourrons trouver, et creusons-lui un tombeau avec nos piques et nos pertuisanes : allons, enlevez-le sur vos bras. — Enfant, c'est toi qui le recommandes à nos soins, et il sera enterré comme des soldats peuvent le faire. Sois gai ; essuie tes yeux : il est des chutes qui nous servent à nous relever plus heureux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais de Cymbeline.

Entrent CYMBELINE, des seigneurs, PISANIO, *et des gens de la suite.*

Cymbeline. — Retournez-y, et venez me dire comment elle se trouve ? (*Sort un assistant.*) Une fièvre causée par l'absence de son fils, un délire qui met sa vie en danger : — cieux, de quels



Pisanio. Sire, ma vie est à vous, et je la remets humblement à votre volonté : mais quant à ce qui est de ma maîtresse, je ne sais pas où elle est, pourquoi elle est partie, ni quand elle se propose de revenir.

(Acte IV, sc III.)

coups redoublés vous m'accablez en même temps! Imogène, la plus grande partie de mes consolations, disparue ; ma reine, au lit, dans un état désespéré, et cela au moment où des guerres terribles me menacent ; son fils qui serait si nécessaire pour le moment, parti : tout cela me frappe, à m'enlever tout espoir de succès ! — Mais quant à toi, camarade, qui nécessairement dois savoir où elle est allée et qui fais si bien l'ignorant, nous t'arracherons la vérité par de cruelles tortures.

Pisanio. — Sire, ma vie est à vous, et je la remets humblement à votre volonté : mais quant à ce qui est de ma maîtresse, je ne sais pas où elle est, pourquoi elle est partie, ni quand elle se propose de revenir. Je conjure Votre Altesse de me considérer comme son loyal serviteur.

Premier seigneur. — Mon bon Suzerain, le jour où l'on a découvert que la princesse était absente, il était ici : j'oserais jurer qu'il est sincère, et qu'il accomplira loyalement tous ses devoirs de soumission. Pour ce qui est de Cloten, on le cherche avec toute la diligence imaginable, et sans aucun doute on le trouvera.

Cymbeline. — C'est un moment plein de tracas. — (*A Pisanio.*) Nous voulons bien vous lâcher pour l'heure ; mais nos soupçons n'en continuent pas moins à se porter sur vous.

Premier seigneur. — Plaise à Votre Majesté, les légions romaines, toutes venues des Gaules, ont débarqué sur vos côtes, avec un renfort de gentilshommes romains envoyé par le Sénat.

Cymbeline — Ah ! que j'aurais besoin des conseils de mon fils et de la reine ! tant d'affaires me font tourner la tête.

Premier seigneur. — Mon bon Suzerain, les forces qui sont à votre disposition sont plus que suffisantes pour affronter celles qui vous sont annoncées : qu'il en vienne d'autres, vous êtes prêt à les affronter aussi : tout ce que réclame la situation, c'est de mettre en mouvement ces forces, qui ne demandent qu'à marcher.

Cymbeline. — Je vous remercie. Retirons-nous, et prenons les circonstances comme elles nous arrivent. Nous ne craignons pas les ennuis qui peuvent nous venir d'Italie ; mais nous gémissons sur ce qui se passe ici. — Partons ! (*Tous sortent excepté Pisanio.*)

Pisanio. — Je n'ai pas reçu de lettres de mon maître, depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée : c'est étrange : je n'entends pas davantage parler de ma maîtresse qui m'avait promis de me faire passer souvent des nouvelles : je ne sais pas non plus ce qui est advenu à Cloten ; mais je suis dans l'inquiétude de tous ces côtés à la fois : — les cieux peuvent encore y pourvoir. Je suis honnête dans les choses où je mens ; je ne suis pas sincère afin d'être sincère : les guerres actuelles prouveront aux yeux même du roi que j'aime mon pays, ou j'y périrai. Laissons éclaircir par le temps tous les autres doutes : la fortune conduit au port bien des barques sans pilote. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Le pays de Galles. — Devant la grotte de Belarius.

Entrent BELARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

Guiderius. — Le tapage est grand autour de nous.

Belarius. — Éloignons-nous-en.

Arviragus. — Quel plaisir, Seigneur, trouvons-nous dans la vie, pour la soustraire ainsi à toute action et à toute aventure ?

Guiderius. — Et d'ailleurs quel espoir avons-nous en nous cachant ? De cette façon les Romains ou bien nous tueront comme Bretons, ou bien nous accepteront comme des révoltés barbares, fils ingrats de leur patrie, et nous tueront après s'être servis de nous.

Belarius. — Mes fils, nous monterons plus haut sur les montagnes ; là nous nous mettrons en sûreté. Il ne faut pas songer à nous joindre au parti du roi : la mort récente de Cloten, — nos personnes n'étant ni connues, ni enregistrées sur les rôles de l'armée, — pourrait bien nous valoir un interrogatoire pour nous faire dire où nous avons vécu, interrogatoire qui finirait par nous arracher l'aveu de notre action, dont le châtiment serait la mort par la torture.

Guiderius. — Seigneur, c'est là une supposition qui en temps pareil vous fait peu d'honneur, et qui ne nous satisfait pas.

Arviragus. — Il n'est guère probable que les Bretons, entendant de si près le hennissement des chevaux romains, contemplant les feux de campements de leurs ennemis, ayant les yeux et les oreilles si fort occupés, aillent perdre leur temps à nous remarquer et à se demander d'où nous venons.

Belarius. — Oh ! je suis connu de beaucoup de gens dans l'armée, et vous le voyez, les nombreuses années n'avaient pu effacer Cloten de ma mémoire, quoiqu'il fût enfant lorsque je l'avais vu. D'ailleurs le roi n'a mérité ni mon service, ni vos dévouements, à vous que mon exil a condamnés au manque d'éducation, à la certitude de toujours mener cette vie dure, qu'il a privés des douceurs que vous promettait votre naissance, pour faire de vous à jamais les esclaves hâlés des étés brûlants, les esclaves grelottants de l'hiver.

Guiderius. — Plutôt que de vivre ainsi, mieux vaut cesser de vivre. A l'armée, Seigneur, je vous en prie : mon frère et moi, nous ne sommes pas connus, et quant à vous, on y pense si peu, et vous êtes d'ailleurs si changé qu'on ne vous questionnera certainement pas.

Arviragus. — J'irai, par ce soleil qui brille là-haut ! Quelle chose cela est d'être obligé de me dire que je n'ai jamais vu mourir un homme ! que c'est à peine si j'ai jamais contemplé de sang, excepté celui de lièvres poltrons, de boucs lascifs, et de gibiers ! que je n'ai jamais chevauché d'autre cheval qu'un seul qui ne connaissait d'autre cavalier que moi, cavalier qui jamais ne porta éperon ou fer à son talon ! J'ai honte de regarder le divin soleil, de recevoir le bienfait de ses rayons bénis, en restant si longtemps un pauvre inconnu.

Guiderius. — Par les cieux, j'irai. Si vous voulez me donner votre bénédiction, et me permettre de partir, j'en prendrai plus de soin de moi, Seigneur ; mais si vous me refusez, eh bien ! que le hasard se serve des mains des Romains pour faire tomber sur moi le sort dont votre refus me menacera !

ARVIRAGUS. — J'en dis autant. *Amen.*

BELARIUS. — Puisque vous tenez vos existences à si peu de prix, je n'ai aucune raison de conserver ma vieille personne pour de nouveaux soucis. Je suis à vous, mes garçons! Si le sort veut que vous mouriez dans les guerres de votre patrie, mon lit est là aussi, enfants, et je m'y coucherai : conduisez-moi, conduisez-moi! (*A part.*) Le temps leur semble long; leur sang se trouve humilié de ne pouvoir jaillir et montrer qu'ils sont princes.

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Bretagne. — Une campagne entre les camps Breton et Romain.

Entre POSTHUMUS *avec un mouchoir sanglant.*

POSTHUMUS. — Oui, linge sanglant, je te conserverai, car j'ai souhaité que tu fusses teint de cette couleur. Ô vous, maris, si chacun de vous prenait une telle résolution, combien massacreraient des femmes bien meilleures qu'eux-mêmes, pour le plus petit écart! — Ô Pisanio! les bons serviteurs n'exécutent pas tous les ordres; on n'est tenu qu'à exécuter ceux qui sont justes. Ô Dieux! si vous aviez tiré vengeance de mes fautes, je n'aurais jamais vécu pour accomplir cette action : vous auriez sauvé la noble Imogène par le repentir, et vous m'auriez frappé, moi misérable, bien plus digne de votre vengeance. Mais hélas! il en est que vous enlevez d'ici pour de petites fautes; c'est par amour, c'est afin qu'ils ne puissent plus pécher : à d'autres vous permettez de faire succéder le crime au crime, chaque nouveau forfait pire que le précédent, et puis vous les remplissez de terreur à leur sujet pour le plus grand bien de leurs âmes. Mais Imogène est à vous maintenant : faites vos divines volontés, et rendez-moi heureux de vous obéir! — On m'a conduit ici dans les rangs de la noblesse italienne, et pour combattre contre le royaume de ma Dame : c'est assez que j'aie tué ta maîtresse, ô Bretagne; paix! je ne te ferai pas de blessure. En conséquence, cieux bons, écoutez patiemment mon dessein : — je vais me dépouiller de ces vêtements italiens, et m'habiller comme un paysan breton : sous ces habits je combattrai contre le parti avec lequel je suis venu; et ainsi, Imogène, je mourrai pour toi, pour toi dont le souvenir fait de ma vie une mort qui se renouvelle avec chacun de mes souffles; et ainsi, inconnu, ni plaint, ni haï, je m'exposerai en face du péril. Je ferai voir aux hommes qu'il y a plus de valeur en moi que n'en montrent mes habits. Dieux, faites passer en moi la vigueur des Leonati! Pour faire honte à la coutume du monde, je veux commencer la mode de cette devise, — « moins au dehors, plus au dedans. » (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Même lieu

Entrent d'un côté LUCIUS, IMOGÈNE, IACHIMO, *et l'armée romaine; de l'autre l'armée bretonne;* LEONATUS POSTHUMUS *la suit comme un pauvre soldat. Ils traversent le théâtre et sortent. Alarmes. Puis entrent en combattant* IACHIMO *et* POSTHUMUS; *ce dernier triomphe de* IACHIMO *et le désarme, puis il le laisse.*

IACHIMO. — Le sentiment de mon crime pèse sur mon cœur, et m'enlève toute virilité : j'ai calomnié une Dame, la princesse de cette contrée, et l'air de ce pays m'affaiblit par vengeance; sans cela, est-ce que ce rustre, rebut même de la nature, m'aurait vaincu dans mon métier des armes? Chevaleries et honneurs, portés comme je porte les miens, ne sont que des titres de mépris. Bretons, si vos nobles sont autant au-dessus de ce

lourdaud, qu'il est au-dessus de nos Seigneurs, alors il y a entre vous et nous cette différence, que nous sommes à peine des hommes et que vous êtes des Dieux. (*Il sort.*)

La bataille continue ; les Bretons fuient ; CYMBELINE *est pris ; alors entrent, s'élançant à sa rescousse,* BELARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

Belarius. — Arrêtez, arrêtez ! Nous avons l'avantage du terrain ; le défilé est gardé : rien ne nous oblige à prendre la fuite, si ce n'est la lâcheté de nos craintes.

Guiderius *et* Arviragus. — Arrêtez, arrêtez ! et combattons !

Rentre POSTHUMUS *qui seconde les Bretons ; ils délivrent* CYMBELINE, *et sortent. Puis rentrent* LUCIUS, IMOGÈNE *et* IACHIMO.

Lucius. — Retire-toi des troupes, enfant, et sauve-toi ; car les amis tuent les amis, et le désordre est tel qu'on dirait une guerre à colin-maillard.

Iachimo. — C'est le fait de leurs nouveaux renforts.

Lucius. — C'est une journée qui a singulièrement changé : reprenons l'avantage bien vite, ou fuyons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Entrent POSTHUMUS *et* un seigneur breton.

Le Seigneur. — Viens-tu de l'endroit où ils ont fait la résistance ?

Posthumus. — J'en viens ; mais vous, il me semble, vous venez du côté des fuyards.

Le Seigneur. — Oui.

Posthumus. — Il n'y a pas à vous en blâmer, Seigneur, car tout était perdu si les cieux n'avaient pas combattu : le roi lui-même était coupé de ses ailes, et son armée était en déroute ; des Bretons on ne voyait que les dos, tous fuyaient à travers un étroit défilé ; l'ennemi plein d'ardeur, tirant la langue à force de tuer, ayant plus de besogne à faire que d'outils pour l'exécuter, frappait ceux-ci mortellement, ceux-là légèrement, tandis que d'autres se laissaient tomber à terre par simple frayeur ; si bien que l'étroit défilé était encombré de morts blessés par derrière, ou de lâches qui vivaient pour mourir après un déshonneur prolongé.

Le Seigneur. — Où était ce défilé ?

Posthumus. — Tout près du champ de bataille, en forme de tranchée, et fortifié de remparts de gazon, avantage qu'a saisi un vieux soldat, et un brave soldat, je vous en réponds ; celui-là a bien mérité de vivre aussi vieux qu'en témoigne sa barbe blanche, pour rendre ce service à son pays. Suivi de deux bambins, — gars plus faits pour jouer aux barres que pour accomplir un tel carnage, porteurs de visages faits pour des masques, ou pour mieux dire plus blancs que ceux qui se protégent du masque par pudeur ou par précaution contre le soleil, — il s'est ouvert le passage à travers le défilé, criant à ceux qui fuyaient : « Ce sont nos daims et non pas nos hommes de Bretagne qui meurent en fuyant : allez au séjour des ténèbres, âmes qui fuyez ! Arrêtez, ou bien nous serons pour vous des Romains, et nous vous donnerons comme des bêtes sauvages cette mort que vous fuyez comme des bêtes, et que vous pourriez éviter, en vous retournant et en la regardant en face avec résolution : arrêtez, arrêtez ! » Ces trois hommes, fermes comme trois mille, et en valant autant que trois mille dans cette action, — car trois combattants sont un front d'armée dans une position où les autres ne peuvent pas agir, — secondés par l'avantage de la situation, et plus encore par le sortilége de leur noblesse qui aurait été capable de transformer un fuseau en lance, rendirent l'étincelle aux yeux éteints d'effroi ; la honte s'éveille chez les uns, chez les autres le courage, si bien que ceux qui n'avaient été lâches que par imitation — oh! c'est à la guerre un crime maudit que de donner le premier un tel exemple ! — se retournèrent, et parcourant du regard le chemin qu'ils avaient fait, commencèrent à rugir comme les lions devant les piques des chasseurs. Alors les poursuivants ont commencé par s'arrêter, puis ils ont reculé ; puis est arrivée une débâcle, une incroyable confusion : les voilà qui s'enfuient comme des poulets par le chemin d'où ils étaient venus comme des aigles, et qu'ils refont captifs les mêmes pas qu'ils avaient faits vainqueurs : et maintenant nos lâches, — pareils à des débris de provisions dans un dur voyage, — commencent à devenir des auxiliaires d'existence pour ceux qu'assiége le péril ; trouvant ouverte la porte de derrière de cœurs qui n'étaient plus gardés,



Posthumus Oui, linge sanglant, je te conserverai, car j'ai souhaité que tu fusses teint de cette couleur.

(Acte V, sc. i.)

oh ciel, comme ils frappent! les uns ceux qui étaient déjà morts, les autres les mourants, quelques-uns leurs amis qui avaient été portés en avant par les premières vagues : tout à l'heure, dix étaient chassés par un seul; maintenant chacun de ces dix devient l'égorgeur de vingt : les mêmes gens qui aimaient mieux mourir que de résister sont devenus les terreurs mortelles du champ de bataille.

Le Seigneur. — Voilà un étrange hasard! un étroit défilé, un vieillard et deux enfants!

Posthumus.— Parbleu! ne vous en étonnez pas : mais vous êtes fait plutôt pour vous étonner des choses que vous entendez dire que pour en accomplir aucune. Voulez-vous rimer là-dessus, et en faire le sujet d'une épigramme :

Deux enfants, un vieillard double enfant, un étroit chemin,
Sauvèrent les Bretons, perdirent les Romains.

Le Seigneur. — Voyons, ne vous mettez pas en colère, Monsieur.

Posthumus. — Hélas! et pourquoi serais-je en colère? Je consens bien volontiers à être l'ami de quiconque fuit son ennemi; car s'il agit conformément à sa nature, je sais qu'il fuira bien vite aussi mon amitié. Vous m'avez mis en veine d'épigrammes.

Le Seigneur. — Adieu; vous êtes en colère. (*Il sort.*)

Posthumus. — Le voilà qui fuit encore? — Et c'est un Seigneur! Oh, noble bassesse! se trouver sur le champ de bataille et me demander, quelles nouvelles! Combien aujourd'hui auraient donné leurs honneurs pour sauver leurs carcasses! combien auraient joué des talons volontiers pour ce faire, et qui cependant sont morts! Et moi ensorcelé dans mon malheur, je n'ai pu apercevoir la mort là même où je l'entendais gémir; je n'ai pu

la sentir là même où elle frappait : il est étrange que ce monstre, hideux comme il l'est, possède le privilége de se cacher dans les coupes brillantes, les doux lits, les douces paroles, et qu'il compte bien d'autres ministres que nous qui tenons ses poignards à la guerre. — Mais bon, je la trouverai ; j'étais tout à l'heure du parti des Bretons, maintenant je ne suis plus Breton, et je retourne au parti avec lequel je suis venu : je ne veux plus combattre, mais je me rendrai au premier goujat qui me touchera l'épaule. Grand est le carnage qu'ont fait ici les Romains, et grand doit être aussi le carnage par lequel les Bretons y ont répondu ; pour moi, ma rançon est la mort ; je suis venu pour rendre mon souffle sous les coups de l'un et de l'autre parti : je ne veux ni conserver ma vie en ces lieux, ni la remporter ailleurs, mais la terminer par un moyen quelconque au nom d'Imogène.

Entrent DEUX CAPITAINES BRETONS *et des soldats.*

PREMIER CAPITAINE. — Le grand Jupiter soit loué ! Lucius est pris : on croit que le vieillard et ses fils étaient des anges.

SECOND CAPITAINE. — Il y avait un quatrième individu, en habits de campagnard, qui a fait front à l'ennemi avec eux.

PREMIER CAPITAINE. — C'est ce qu'on rapporte ; mais on ne peut retrouver aucun d'eux. — Halte ! qui est là ?

POSTHUMUS. — Un Romain, qui ne serait pas maintenant ici à languir, s'il avait été secondé.

SECOND CAPITAINE. — Emparons-nous de lui ; un chien ! Il ne retournera pas à Rome une seule jambe de Romain pour dire quels sont les corbeaux qui les auront becquetées ici : il se targue de ses services comme si c'était quelqu'un de marque : conduisons-le au roi.

Entre CYMBELINE *suivi par* BELARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO *et les captifs romains.* LES CAPITAINES *présentent* POSTHUMUS *à* CYMBELINE *qui le remet à* UN GEÔLIER. *Après quoi tous sortent.*

SCÈNE IV.

En Bretagne. — Une prison.

Entrent POSTHUMUS *et* DEUX GEÔLIERS.

PREMIER GEÔLIER. — On ne vous volera pas à cette heure ; vous voilà fermé à verrous : maintenant broutez selon que vous trouverez pâturage.

SECOND GEÔLIER. — Ou que l'appétit vous en dira. (*Sortent les geôliers.*)

POSTHUMUS. — Sois le bienvenu, esclavage ! car tu es, je le crois, une route qui conduit à la liberté : après tout, je suis en meilleure condition que celui qui a la goutte, puisqu'il aimerait mieux gémir sous ses souffrances à perpétuité, que d'être guéri par ce sûr médecin, la mort, clef qui ouvre ces portes. Ô ma conscience, tu es plus enchaînée que mes jambes et mes poignets : ô Dieux bons, accordez-moi l'instrument du repentir pour m'ouvrir ce verrou-là, et puis que je sois libre à jamais ! Est-ce assez d'être affligé ? C'est ainsi que les enfants apaisent leurs pères selon la nature, et plus remplis de clémence sont les Dieux. Me faut-il me repentir ? Je ne puis mieux le faire que dans ces chaînes désirées plutôt que portées avec contrainte : pour vous payer ma dette, ô Dieux, si ma vie doit être le prix capital de mon affranchissement, n'épargnez rien de moi, prenez-moi tout entier. Je sais que vous êtes plus cléments que des hommes vils qui prennent à leurs créanciers ruinés un tiers, un sixième, un dixième, et les laissent se relever de leur naufrage : tel n'est pas mon désir : pour compenser la précieuse existence d'Imogène, prenez la mienne ; quoiqu'elle ne soit pas aussi précieuse, cependant c'est une existence ; vous l'avez frappée à votre coin : entre les hommes on ne pèse pas toutes les pièces de monnaie ; on les accepte pour leur empreinte quoiqu'elles soient légères : ô Dieux, agissez ainsi, d'autant mieux que mon existence est votre propriété : et maintenant, puissances suprêmes, s'il vous plaît d'écouter cette requête, prenez ma vie, et brisez ces froides entraves. — O Imogène ! je te parlerai au sein du silence. (*Il s'endort.*)

Musique solennelle. Entrent comme dans une vision, SICILIUS LEONATUS, *père de* POSTHUMUS, *vieillard sous des habits de guerrier, conduisant par la main une respectable* MATRONE, *sa femme, mère de* POSTHUMUS ; *de la musique les précède. Puis, précédés par une autre musique, viennent les deux jeunes* LEONATI, *frères de* POSTHUMUS, *avec les blessures dont ils moururent à la guerre. Ils entourent* POSTHUMUS, *pendant qu'il est endormi.*

SICILIUS :

Pas plus longtemps, maître du tonnerre,
Ne fais tomber ton dépit sur ces mouches, les mortels ;
Querelle Mars, gronde Junon,
Elle qui te reproche tes adultères et s'en venge.
Mon pauvre enfant dont je ne vis jamais le visage,
A-t-il agi jamais autrement que bien?
Je mourus pendant qu'il attendait dans le sein de sa mère
Le terme marqué par la loi de nature :
Si, comme les hommes le disent, tu es le père de l'orphelin,
Tu aurais dû être le sien et le protéger de ton égide
Contre les blessures cruelles de cette terre.

LA MÈRE :

Lucine ne me prêta point son aide,
Mais m'enleva au milieu de mes souffrances,
Et c'est ainsi que Posthumus, arraché de mon sein,
Vint en pleurant parmi ses ennemis,
Créature digne de compassion !

SICILIUS :

Comme elle avait fait pour ses ancêtres, la grande nature
Donna à sa substance une forme si belle,
Qu'il mérita les louanges du monde,
Comme héritier du grand Sicilius.

PREMIER FRÈRE :

Lorsqu'une fois il atteignit l'âge d'homme,
Où était-il en Bretagne
Celui qu'on pouvait lui comparer?
Ou qui était digne de paraître un désirable objet
Aux yeux d'Imogène, qui sut mieux que tous
Estimer sa valeur ?

LA MÈRE :

Pourquoi donc le raillâtes-vous par un mariage,
Pour être exilé, et chassé
De la demeure des Leonati, et banni
Loin de celle qui lui était si chère,
La douce Imogène?

SICILIUS :

Pourquoi souffrîtes-vous que Iachimo,
Misérable créature de l'Italie,
Souilla son noble cœur et son cerveau
D'une inutile jalousie?
Pourquoi permîtes-vous qu'il devînt la dupe et la risée
De la scélératesse de l'autre?

SECOND FRÈRE :

C'est pour cela que nous avons quitté nos demeures plus paisibles que le monde,
Nos parents et nous deux,
Nous deux qui, en combattant dans la cause de notre contrée,
Tombâmes bravement et fûmes tués
Pour maintenir avec honneur
Notre féauté et le droit de Tenantius.

PREMIER FRÈRE :

Du même valeureux service, Posthumus
S'est acquitté envers Cymbeline.
Ô Jupiter, toi roi des dieux,
Pourquoi as-tu ainsi ajourné
Les faveurs dues à ses mérites,
Et les as-tu toutes changées en douleurs?

SICILIUS :

Ouvre ta fenêtre de cristal, regarde en bas,
Et ne fais pas plus longtemps tomber sur une vaillante race
Tes âpres et puissantes injures.

LA MÈRE :

Jupiter, puisque notre fils est vertueux,
Délivre-le de ses misères.

SICILIUS :

Regarde en dehors de ton palais de marbre; secours-nous !
Ou nous, pauvres mânes, nous accuserons
Ta divinité devant le radieux synode des autres Dieux.

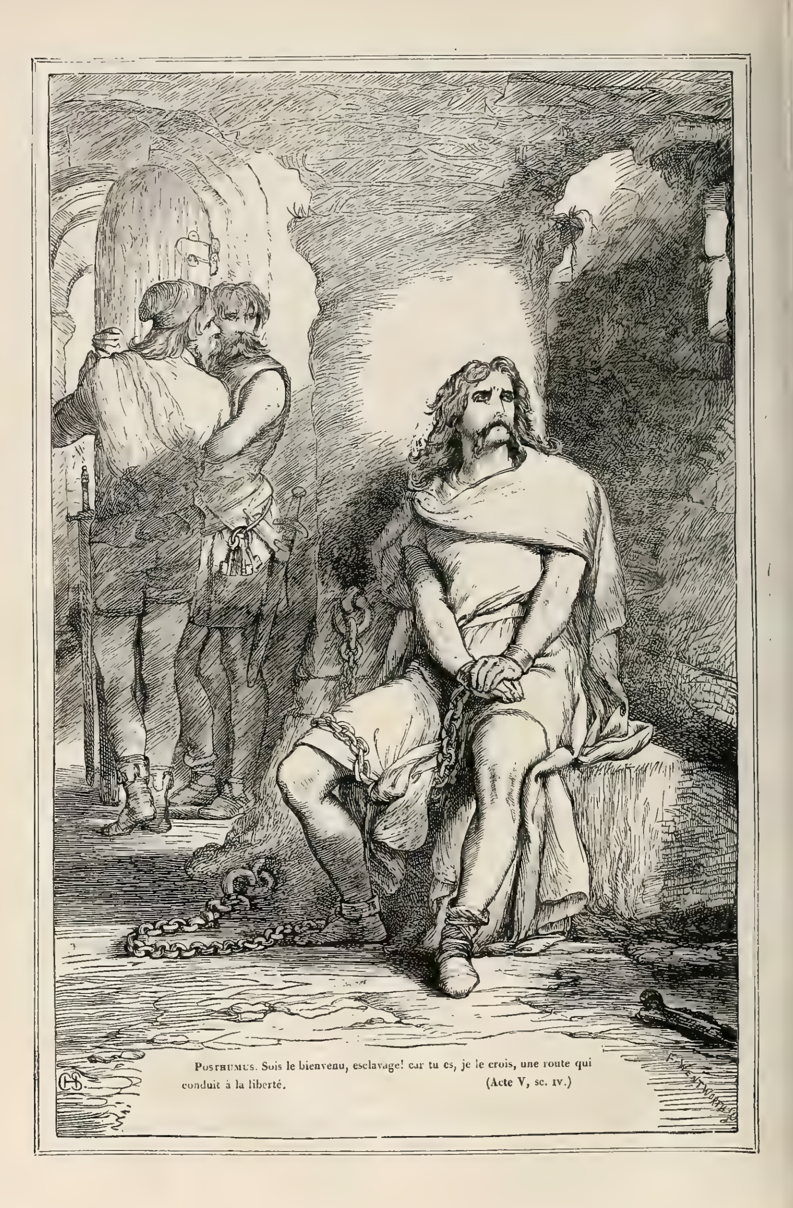
SECOND FRÈRE :

Secours-nous, Jupiter ! ou nous formons appel contre toi,
Et nous récusons ta justice.

JUPITER *descend au milieu du tonnerre et des éclairs, assis sur un aigle; il lance une foudre. Les fantômes tombent à genoux.*

JUPITER :

Assez, esprits infimes des basses régions,



Posthumus. Sois le bienvenu, esclavage! car tu es, je le crois, une route qui conduit à la liberté. (Acte V, sc. iv.)



IMOGÈNE. La faveur que je réclame est que ce gentilhomme déclare de qui il tient cette bague.
(Acte V, sc. v.)

N'offensez plus notre ouïe ; chut ! Comment osez-vous, fantômes,
Accuser le Tonitruant, dont la foudre, vous le savez,
Pointée dans le ciel, s'abat sur toutes les terres rebelles?
Pauvres ombres de l'Élysée, partez ; et reposez-vous
Sur vos lits de fleurs qui ne se dessèchent jamais :
N'ayez aucun souci des accidents des mortels;
Ce soin ne vous appartient pas, il est à nous, vous le savez.
Je traverse celui que j'aime le mieux, afin que mes dons
Soient reçus avec d'autant plus de bonheur qu'ils sont plus retardés.
Soyez rassurés : votre fils est abattu, mais notre puissance le relèvera.
Ses joies s'apprêtent, son temps d'épreuves va finir par un heureux dénouement.
Notre étoile Jupitérienne présidait à sa naissance,
Et il fut marié dans notre temple. — Relevez-vous et disparaissez !
Il sera le Seigneur de Madame Imogène,
Et son affliction présente lui prépare un plus grand bonheur futur.
Placez sur sa poitrine ces tablettes ; là
Notre bon plaisir a écrit tous ses destins :
Et maintenant, qu'un semblable carillon
N'exprime plus votre impatience, ou bien vous exciteriez la mienne.
Monte, mon aigle, à mon palais de cristal. *(Il remonte.)*

SICILIUS :

Il est venu au sein du tonnerre; son haleine céleste

Avait une odeur de soufre : l'aigle sacré
S'est abaissé comme pour nous saisir dans ses serres :
Son ascension est plus radieuse à voir que nos champs bienheureux.
Son oiseau royal lisse ses plumes et se frotte le bec,
Comme il fait quand son Dieu est content.

TOUS :

Merci, Jupiter !

SICILIUS :

Le pavé de marbre se referme, il est entré
Sous son toit radieux. — Partons, et pour être heureux
Accomplissons avec soin ses grands commandements. (*Les fantômes s'évanouissent.*)

POSTHUMUS, *s'éveillant.* — Sommeil, tu as été un aïeul, car tu m'as engendré un père, et tu as créé une mère et deux frères ; mais, — oh, dérision ! ils sont partis ! ils se sont évanouis aussi vite qu'ils étaient nés. Maintenant me voilà réveillé. — Les pauvres misérables qui comptent sur la faveur des grands rêvent comme je l'ai fait, se réveillent et ne trouvent rien. — Mais, hélas ! je divague : combien sans rêver à la fortune et sans la mériter, sont cependant comblés de ses faveurs ; et c'est là mon cas, à moi qui viens d'avoir l'heureuse chance de ce rêve, sans savoir pourquoi. Quelles fées hantent ce lieu ? Un livre ? Oh un beau livre ! Ne ressemble pas à notre monde aux trompeuses apparences, que ton vêtement ne soit pas plus noble que ton contenu : réponds à ton aspect, et, à l'inverse de nos courtisans, sois aussi bon que tes promesses. (*Il lit.*) « Lorsqu'un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans la chercher une créature délicate comme l'air et sera embrassé par elle ; lorsque les branches coupées d'un cèdre royal, mortes depuis de nombreuses années, revivront, se rejoindront au vieux tronc et reverdiront, alors Posthumus verra la fin de ses misères, la Bretagne sera fortunée et fleurira dans la paix et l'abondance. » C'est encore un rêve, ou bien cela est de l'étoffe de ces discours des fous, qui sont engendrés par la langue sans le secours du cerveau : c'est l'une de ces deux choses, ou ce n'est rien. Ou bien ces paroles n'ont pas de sens, ou bien elles en ont un que le bon sens ne peut à lui seul découvrir. Qu'il soit ce qu'il voudra, les péripéties de mon existence ressemblent à ce livre, et je veux le garder, ne fût-ce que par sympathie.

Rentre LE PREMIER GEÔLIER.

PREMIER GEÔLIER. — Avancez ici, Monsieur, êtes-vous à point pour la mort ?

POSTHUMUS. — A point, dis plutôt trop rôti ; je suis à point depuis longtemps.

PREMIER GEÔLIER — La potence est le mot d'ordre, Monsieur ; si vous êtes à point pour elle, vous êtes bien cuit.

POSTHUMUS. — Eh bien, si je suis un bon repas pour les spectateurs, le plat payera l'écot.

PREMIER GEÔLIER. — C'est un terrible compte pour vous, Monsieur. Mais ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est qu'on ne vous demandera plus de nouveaux payements, que vous n'aurez plus à craindre les notes de taverne, lesquelles procurent souvent au départ autant de tristesse qu'elles avaient auparavant procuré de joie : en effet, vous allez à la taverne prêt à vous évanouir par besoin de manger, et vous en sortez zigzaguant pour avoir bu avec excès ; désolé d'avoir trop payé, et désolé d'être trop bien payé, la bourse et le cerveau également vides, — le cerveau d'autant plus pesant qu'il est plus léger, et la bourse d'autant plus légère qu'elle a été débarrassée de son poids : vous allez être tout à l'heure débarrassé de ces contradictions-là. Oh, quelle charité vous a une corde d'un sou ! elle vous acquitte en un clin d'œil de milliers de dettes ; vous n'avez pas d'autre balance de comptes que la sienne ; elle vous donne décharge et du passé et de l'avenir. Votre cou, Monsieur, c'est la plume, le livre, les cachets dus ; et puis quittance arrive.

POSTHUMUS. — Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

PREMIER GEÔLIER. — En vérité, Monsieur, celui qui sommeille ne craint pas le mal de dents ; mais quand un homme s'apprête à dormir votre sommeil, et qu'il a un bourreau pour l'aider à aller au lit, je crois qu'il changerait volontiers de place avec son officier ; car, voyez-vous, Monsieur, vous ne savez pas par quel chemin vous passerez.

POSTHUMUS. — Oui, je le sais, mon ami.

PREMIER GEÔLIER. — Votre mort à vous alors a des yeux dans sa tête ; ce n'est pas ainsi que je l'ai vue peinte. Mais de trois choses l'une, ou bien vous acceptez de croire ceux qui prennent sur eux de savoir quel est ce chemin ; ou bien vous prenez

sur vous-même de savoir ce que je suis sûr que vous ne savez pas; ou bien il vous faut hasarder vous-même l'enquête à vos risques et périls, ce que vous allez faire; et comment votre voyage se passera, et s'il se terminera d'une manière heureuse, voilà, je crois, ce que vous ne reviendrez dire à personne.

Posthumus. — Je te le dis, l'ami, ceux-là seuls n'ont pas d'yeux pour se diriger dans la route où je m'apprête à entrer, qui les ferment et refusent de s'en servir.

Premier geôlier. — Quelle énorme plaisanterie cela est de dire que le meilleur usage qu'un homme puisse faire de ses yeux est de voir le chemin de l'aveuglement! Moi, je suis sûr que la potence est le chemin des yeux fermés.

Entre un messager.

Le messager. — Enlevez-lui ses fers; conduisez votre prisonnier au roi.

Posthumus. — Tu m'apportes de bonnes nouvelles; on m'appelle pour me faire libre.

Le geôlier. — C'est moi qu'on va pendre, en ce cas.

Posthumus. — Tu serais alors plus libre qu'en restant geôlier; il n'y a pas de verrous pour les morts. (*Sortent Posthumus et le messager.*)

Le geôlier. — A moins de trouver un homme qui voudrait épouser la potence, et procréer de petits gibets, je n'en ai jamais vu qui fût aussi chaud pour elle. Cependant, sur ma conscience, tout Romain qu'il est, il y a de plus vrais coquins que lui qui désirent vivre; et il y en a bien aussi parmi les Romains quelques-uns qui meurent contre leurs volontés; ainsi ferais-je, si j'en étais un. Je voudrais que nous fussions tous d'accord, et d'un bon accord : oh, ce serait la désolation des geôliers et des potences! Je parle contre mon profit présent; mais mon souhait renferme son avantage. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Bretagne. — La tente de Cymbeline.

Entrent CYMBELINE, BELARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *Seigneurs, officiers, gens de la suite.*

Cymbeline. — Placez-vous à mes côtés, vous que les Dieux ont faits les sauveurs de mon trône. Mon cœur s'afflige qu'on ne puisse trouver ce pauvre soldat qui a combattu avec une si riche vaillance, dont les haillons ont humilié les armures dorées, dont la poitrine nue marchait au-devant des boucliers impénétrables : il sera heureux, si notre faveur a pouvoir et moyens de le rendre heureux, celui qui parviendra à le découvrir.

Belarius. — Je n'ai jamais vu une si noble furie dans un si pauvre être, ni de tels rares exploits chez un homme qui n'annonçait rien que misère et piteux état.

Cymbeline. — On n'en a pas de nouvelles?

Pisanio. — On l'a cherché parmi les morts et les vivants, mais on n'en trouve pas de traces.

Cymbeline. — Je regrette d'hériter de la récompense qui lui était due; je l'ajouterai aux vôtres (*à Belarius, Guiderius et Arviragus*), vous, le foie, le cœur et le cerveau de la Bretagne, vous par qui je déclare qu'elle vit. Il est temps à cette heure de vous demander d'où vous venez : — apprenez-nous cela.

Belarius. — Sire, nous sommes nés en Cambrie, et nous sommes gentilshommes; nous vanter d'autre chose ne serait ni loyal ni modeste, à moins d'ajouter, nous sommes honnêtes gens.

Cymbeline. — Fléchissez vos genoux. — Relevez-vous, mes chevaliers de la bataille; je vous crée compagnons de notre personne, et je vous investirai de dignités conformes à votre rang.

Entrent CORNELIUS *et* des dames.

Cymbeline. — Voici des visages qui ont l'air affairé. Pourquoi saluez-vous notre victoire avec des mines aussi tristes? On vous dirait des Romains et non des gens de la cour de Bretagne.

Cornelius. — Salut, grand roi! Je suis obligé de mêler l'amertume à votre bonheur en vous apprenant que la reine est morte.

Cymbeline. — A qui un pareil message peut-il convenir plus mal qu'à un médecin? Cependant je considère que si la vie peut être prolongée par la médecine, la mort se saisira cependant aussi du docteur. — Comment a-t-elle fini?

Cornelius. — Par l'horreur, par une agonie furieuse comme sa vie qui, après avoir été cruelle au monde, a conclu par être cruelle surtout contre elle-même. Si tel est votre bon plaisir, je vous rapporterai ce qu'elle a confessé : ses femmes qui, les joues mouillées de larmes, étaient présentes lorsqu'elle mourut, peuvent me relever d'erreur, si je mens.

CYMBELINE. — Parle, je t'en prie.

CORNELIUS. — D'abord, elle a confessé qu'elle ne vous a jamais aimé; que ce qu'elle chérissait c'était non pas vous, mais la grandeur conférée par vous; qu'elle s'était mariée à votre monarchie, était l'épouse de votre trône, mais abhorrait votre personne.

CYMBELINE. — Elle seule savait cela, et si elle ne l'avait pas déclaré en mourant, je n'en aurais pas cru l'aveu de ses lèvres. Continue.

CORNELIUS. — Votre fille qu'elle faisait semblant de si sincèrement aimer, elle a confessé qu'elle était pour elle un scorpion, et qu'elle l'aurait tuée par le poison que je lui avais donné, si elle n'avait pas prévenu sa mort par la fuite.

CYMBELINE. — Ô très-subtil démon! Qui pourrait pénétrer une femme? — Y a-t il encore autre chose?

CORNELIUS. — Oui, Sire, et de pires choses. Elle a confessé qu'elle vous réservait un poison mortel qui, une fois pris, se serait nourri de votre vie, minute par minute, et vous aurait consumé lentement, atome par atome; pendant ce temps-là, elle comptait, à force de vous veiller, de vous tenir compagnie, de pleurer, de vous embrasser, vous entortiller par ses comédies; oui, et une fois qu'elle vous aurait tenu par ses ruses, vous amener à déclarer son fils héritier de la couronne; mais, trompée dans ses fins par l'étrange absence de ce dernier, elle s'abandonna à un désespoir sans pudeur; découvrit ses desseins, au mépris du ciel et des hommes; se repentit de n'avoir pu faire éclore les crimes qu'elle avait couvés, et mourut ainsi, désespérée.

CYMBELINE. — Avez-vous entendu tout cela, vous, ses femmes?

PREMIÈRE DAME. — Nous l'avons entendu, plaise à Votre Altesse.

CYMBELINE. — Mes yeux ne furent point coupables puisqu'elle était belle; ni mes oreilles, puisqu'elles entendaient ses flatteries; ni mon cœur, puisqu'il la croyait telle qu'elle se montrait. Se défier d'elle eût été vicieux : cependant, ô ma fille, tu pourrais bien dire que ce fut chez moi folie, et en trouver la preuve dans ce que tu as dû sentir. Puisse le ciel réparer tout!

Entrent LUCIUS, IMOGÈNE, IACHIMO, LE DEVIN, *et autres prisonniers romains sous garde;* POSTHUMUS *vient par derrière.*

CYMBELINE. — Tu ne viens plus maintenant pour demander le tribut, Caïus; ce tribut, les Bretons l'ont aboli, en perdant, il est vrai, bien des braves, dont les parents ont demandé que les mânes fussent apaisés par votre massacre, à vous, leurs captifs, demande que nous leur avons accordée : ainsi, préparez-vous à votre sort.

LUCIUS. — Sire, considérez les chances de la guerre : la journée vous appartient par accident; si elle nous eût appartenu, nous n'aurions pas, une fois notre sang refroidi, menacé vos prisonniers du glaive. Mais puisque les Dieux veulent qu'il n'y ait pour nous d'autre rançon que la mort, qu'elle vienne : il suffit à un Romain de savoir souffrir avec un cœur romain : Auguste existe et pensera à ce qu'il doit faire; voilà pour ce qui me touche particulièrement. J'implorerai de vous une seule grâce : permettez que mon page, né Breton, soit racheté; jamais maître n'eut page si tendre, si fidèle à ses devoirs, si diligent, si scrupuleux, si loyal, si adroit, si bonne ménagère en quelque sorte. Que sa vertu appuie ma requête que Votre Altesse ne me refusera pas, j'ose l'affirmer; il n'a fait aucun mal aux Bretons, quoiqu'il ait servi un Romain. Sauvez-le, Sire, et n'épargnez ensuite le sang d'aucun de nous.

CYMBELINE. — Pour sûr je l'ai vu; sa physionomie m'est familière. — Enfant, tes regards t'ont conquis ma faveur, et tu m'appartiens désormais. Je ne sais pourquoi ni comment, je suis poussé à te dire : « Vis, enfant. » Allons, ne remercie pas ton maître : vis : et demande à Cymbeline n'importe quel présent que ma générosité puisse t'accorder et qui convienne à ta condition, je te le donnerai; oui, quand bien même tu me demanderais un prisonnier, et le plus noble de tous.

IMOGÈNE. — Je remercie humblement Votre Altesse.

LUCIUS. — Je ne te recommande pas de solliciter pour ma vie, mon bon garçon; je sais que tu le feras.

IMOGÈNE. — Non, non; hélas, bien autre chose me réclame : je vois une chose qui pour moi est plus amère que la mort : votre vie, mon bon maître, devra prendre soin d'elle-même.

LUCIUS. — L'enfant me dédaigne, il m'abandonne, il me méprise : courtes sont les joies de ceux qui se fient à la fidélité des filles et des garçons. — Pourquoi a-t-il l'air si perplexe?

CYMBELINE. — Que désirerais-tu, enfant? Je t'aime de plus en plus : pense aussi de plus en



CYMBELINE. Que mes larmes qui tombent soient pour toi une eau de bénédiction !
(Acte V, sc. v.)

plus à ce que tu aimes mieux me demander. Est-ce que tu connais l'homme que tu regardes? Parle, veux-tu qu'il vive? est-il ton parent? ton ami?

Imogène. — Il est Romain, et ne m'est pas plus parent que je ne le suis à Votre Altesse, moi qui étant né votre vassal, vous suis cependant un peu plus proche.

Cymbeline. — Pourquoi le regardes-tu ainsi?

Imogène. — Je vous le dirai en particulier, Sire, s'il vous plaît de m'accorder audience.

Cymbeline. — Oui, de tout mon cœur, et je te prêterai ma meilleure attention. Quel est ton nom?

Imogène. — Fidèle, Sire.

Cymbeline. — Tu es mon bon jouvenceau, mon page; je serai ton maître : fais un tour avec moi; parle librement. (*Cymbeline et Imogène conversen à part.*)

Belarius. — Est-ce que cet adolescent n'est pas ressuscité d'entre les morts?

Arviragus. — Un grain de sable ne ressemble pas plus à un autre, qu'il ne ressemble à cet aimable garçon aux joues de rose qui mourut, et s'appelait Fidèle. Qu'en pensez-vous?

Guiderius. — Je pense que c'est ce même mort qui est vivant.

Belarius. — Paix, paix! Observons un peu plus longtemps : il ne nous remarque pas; prenons garde; deux créatures peuvent être semblables : si c'était lui, je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

Guiderius. — Mais nous l'avons vu mort.

Belarius. — Soyez silencieux; continuons à regarder.

Pisanio, *à part.* — C'est ma maîtresse : puisqu'elle est vivante, que les choses tournent bien ou mal, comme il leur plaira. (*Cymbeline et Imogène s'avancent.*)

Cymbeline. — Viens, tiens-toi à notre côté, fais tout haut ta demande. (*A Iachimo.*) Seigneur, avancez ici; répondez à cet enfant, et répondez-lui franchement, ou par notre grandeur, et par notre justice qui est notre honneur, une cruelle torture saura séparer la vérité du mensonge. (*A Imogène.*) Commence, parle-lui.

Imogène. — La faveur que je réclame est que ce gentilhomme déclare de qui il tient cette bague.

Posthumus, *à part.* — En quoi cela lui importe-t-il?

Cymbeline. — Ce diamant qui est à votre doigt, parlez, comment est-il venu en votre possession?

Iachimo. — Tu me tortureras pour ne pas te dire, ce qui, une fois dit, te torturerait.

Cymbeline. — Comment! moi?

Iachimo. — Je suis heureux d'être contraint de déclarer une chose dont le secret est un tourment pour moi. C'est par vilenie que j'ai acquis cette bague : c'était le joyau de Leonatus que tu as banni, — et ce qui doit t'affliger davantage, comme cela m'afflige moi-même, — un plus noble Seigneur ne respira jamais entre le ciel et la terre. Veux-tu en entendre davantage, Monseigneur?

Cymbeline. — Tout ce qui se rapporte à cette affaire.

Iachimo. — Cette merveille, ta fille, dont le souvenir fait saigner mon cœur et frissonner mon âme menteuse.... pardon.... je m'évanouis.

Cymbeline. — Ma fille! que sais-tu d'elle? Rappelle tes forces : j'aimerais mieux que tu vécusses tant qu'il plaira à la nature, que si tu mourais sans que j'en apprisse davantage : fais effort, l'ami, et parle.

Iachimo. — Une fois, — maudite soit l'horloge qui frappa l'heure! — c'était à Rome, — maudit soit le palais où cela se passa! — à un festin, — oh! que nos mets ne furent-ils empoisonnés, au moins ceux que je portais à ma bouche! — le vertueux Posthumus! — que dirai-je? il était trop vertueux pour se trouver en compagnie d'hommes mauvais, et parmi les plus rares des hommes vertueux, il était le meilleur de tous; — comme il était assis tristement, nous écoutant louer nos maîtresses d'Italie, pour leur beauté, qui réduisait à l'impuissance l'éloquence enthousiaste des plus beaux parleurs; pour leurs formes, qui faisaient paraître incomplètes ces statues des autels de Vénus ou de Minerve à la taille élancée dont les attitudes ne peuvent être atteintes par la trop hâtive nature; pour leur caractère, boutique de toutes les qualités que l'homme aime chez la femme, en outre pour cet hameçon du mariage, la grâce qui accroche l'œil....

Cymbeline. — Je suis sur des charbons ardents : arrivons au fait.

Iachimo. — J'y viendrai trop vite, à moins que tu ne tiennes à être promptement désolé. Ce Posthumus, — tout à fait comme un noble Seigneur amoureux et un homme qui avait une royale maîtresse, — releva le gant, et sans déprécier celles dont nous faisions l'éloge — il fut à leur sujet calme comme la vertu, — il commença le portrait de sa maîtresse; ce portrait une fois

achevé par sa langue fut tel, qu'en lui supposant la vie, ou bien les femmes dont nous nous vantions étaient des souillons de cuisine, ou bien sa description nous réduisait à l'état de sots ne sachant pas parler.

Cymbeline. — Voyons, voyons, au fait.

Iachimo. — La chasteté de votre fille.... c'est ici que cela commence. Il parla d'elle comme si Diane était habituée aux rêves lubriques, et qu'elle seule fût chaste au monde : là-dessus, moi misérable, je fis l'incrédule à l'endroit de ce panégyrique, et je lui pariai une somme d'or contre cette bague, que son honneur portait alors à son doigt, que j'obtiendrais la faveur d'entrer dans son lit, et que je gagnerais ce joyau par son adultère et le mien : lui, loyal chevalier, ayant dans l'honneur de sa femme toute la confiance que j'ai découvert qu'elle méritait, engagea cette bague, et il l'aurait engagée quand bien même elle eût été un des diamants du char de Phébus, et il aurait pu vraiment l'engager en toute sécurité quand bien même elle eût valu le char tout entier. Je me rends en toute diligence en Bretagne pour ce dessein : — vous devez, Sire, vous rappeler ma présence à votre cour; c'est là que votre chaste fille m'apprit l'immense différence qu'il y a entre amoureux et luxurieux. Mon espérance étant ainsi éteinte, mais non ma vanité, ma cervelle italienne s'avisa dans votre naïve Bretagne d'un très-vil stratagème, mais excellent pour mon avantage. Pour abréger, je revins avec des preuves suffisamment acceptables pour rendre fou le noble Leonatus, en blessant la confiance qu'il avait dans l'honneur d'Imogène, par tels et tels témoignages, descriptions exactes des tentures et des peintures de sa chambre, ce bracelet qui lui appartenait, — ô perfidie, de quelle manière l'ai-je acquis! — mieux encore, par certaines marques secrètes que porte sa personne, si bien qu'il ne put faire autrement que de croire qu'elle avait entièrement rompu son engagement de chasteté, et que j'en avais recueilli le bénéfice. Là-dessus, il me semble que je le vois maintenant....

Posthumus, *s'avançant avec précipitation.* — Oui, tu me vois en effet, démon italien! Hélas de moi, fou trop crédule, insigne meurtrier, voleur, digne de toutes les épithètes dues à tous les scélérats passés, présents, et à venir! — Oh, que quelque intègre justicier me donne une corde, un couteau ou du poison! O roi, envoie chercher les tourmenteurs les plus habiles : me voici, moi qui amnistie tout ce qu'il y a de plus abhorré sur la terre, tant je le dépasse. Je suis Posthumus qui tua ta fille : — mais je mens encore comme un scélérat que je suis; — j'obligeai un moindre scélérat que moi, un voleur sacrilége à faire cela : — elle était le temple de la vertu, elle était la vertu même. Crachez sur moi, jetez-moi des pierres, couvrez-moi de boue, mettez à mes trousses tous les chiens de la rue, que tout scélérat soit appelé Posthumus Leonatus, et que la scélératesse soit moins honnie qu'elle ne l'était auparavant! — O Imogène, mareine, ma vie, ma femme! O Imogène, Imogène, Imogène!

Imogène. — Paix, Monseigneur; écoutez, écoutez!

Posthumus. — Allons-nous tourner cela en comédie? Tiens, page impertinent, prends ceci pour ton rôle. (*Il frappe Imogène; elle tombe.*)

Pisanio. — O gentilshommes, au secours! Ma maîtresse et la vôtre! O Monseigneur Posthumus, vous n'avez pas tué Imogène jusqu'à ce moment-ci. — Au secours, au secours! — Mon honorée Dame!

Cymbeline. — Le monde tourne-t-il encore sur son axe?

Posthumus. — D'où me viennent ces vertiges?

Pisanio. — Revenez à vous, ma maîtresse!

Cymbeline. — S'il en est ainsi, les Dieux ont l'intention de me frapper de mort par excès de joie.

Pisanio. — Comment se trouve ma maîtresse?

Imogène. — Oh! retire-toi de ma vue; tu me donnas du poison : hors d'ici, dangereux compagnon! ne viens pas respirer là où sont les princes!

Cymbeline. — La voix d'Imogène!

Pisanio. — Madame, que les Dieux lancent sur moi leurs foudres sulfureuses, si je ne croyais pas que la boîte que je vous donnai était une chose précieuse : elle me venait de la reine.

Cymbeline. — Encore du nouveau!

Imogène. — Cela m'a empoisonné.

Cornelius. — Ô Dieux! J'avais oublié, dans la confession de la reine, une chose qui atteste ton honnêteté : « Si Pisanio, dit-elle, a donné à sa maîtresse cette composition que je lui donnai comme cordial, elle est servie comme je servirais un rat. »

Cymbeline. — Qu'est-ce que cela veut dire, Cornelius?

Cornelius. — Sire, la reine me sollicitait souvent de lui préparer des poisons, prétendant tou-

jours qu'elle se bornait à tuer pour la satisfaction de sa science de viles créatures, telles que chiens et chats sans valeur : moi, craignant que ses desseins ne fussent plus dangereux, je composai pour elle une certaine drogue qui, prise, avait le pouvoir de suspendre le pouvoir de la vie; mais au bout de peu de temps, tous les instruments de la nature retournaient à leurs dues fonctions. — Avez-vous pris de cette drogue?

Imogène. — Très-probablement, car j'ai été morte.

Belarius. — Mes enfants, voilà la cause de notre erreur.

Guiderius. — C'est Fidèle certainement.

Imogène. — Pourquoi repoussez-vous loin de vous votre épouse? Imaginez que vous êtes au haut d'un rocher, et maintenant repoussez-moi encore. (*Elle l'embrasse.*)

Posthumus. — Pends ici comme un fruit, âme de ma vie, jusqu'à ce que l'arbre meure!

Cymbeline. — Eh bien, qu'est-ce à dire, ma chair, mon enfant? Est-ce que tu me prends pour le Jocrisse de cette pièce? Ne vas-tu pas me parler?

Imogène, *s'agenouillant*. — Votre bénédiction, Sire.

Belarius, *à Guiderius et à Arviragus*. — Vous aimiez ce jeune homme et je ne vous en blâme pas; vous aviez un motif pour cela.

Cymbeline. — Que mes larmes qui tombent soient pour toi une eau de bénédiction! Imogène, ta mère est morte.

Imogène. — J'en suis désolée, Monseigneur.

Cymbeline. — Oh! elle ne valait rien, et c'est grâce à elle que nous nous retrouvons ici d'une manière si étrange; mais son fils est parti, nous ne savons pourquoi, ni où il est.

Pisanio. — Monseigneur, maintenant que je n'ai plus de craintes, je dirai la vérité. Lorsque le Seigneur Cloten connut l'absence de Madame, il vint à moi, l'épée tirée, l'écume à la bouche, et jura que si je ne lui découvrais pas quelle route elle avait prise, il allait me tuer sur-le-champ. Par hasard j'avais alors dans ma poche une lettre que mon maître avait écrite par feinte : les indications de cette lettre lui apprenaient qu'il devait la chercher dans les montagnes près de Milford; dans un accès de frénésie, il endosse les vêtements de mon maître qu'il m'avait forcé à lui donner, et part en toute hâte, avec des projets impudiques, et après serment de violer l'honneur de Madame : ce qui est advenu de lui ensuite, je ne le sais pas.

Guiderius. — Permettez moi d'achever l'histoire : je l'ai tué à l'endroit que vous dites.

Cymbeline. — Vraiment? veuillent les Dieux que non! je ne voudrais pas que tes nobles actions fussent récompensées par une dure sentence arrachée à mes lèvres : je t'en prie, vaillant jeune homme, renie tes paroles.

Guiderius. — J'ai dit, et j'ai fait comme je le dis.

Cymbeline. — C'était un prince.

Guiderius. — Un prince très impoli : les insultes qu'il me fit n'étaient rien moins que princières; car il me provoqua dans un langage qui m'aurait poussé à donner du pied à la mer, si elle avait rugi contre moi de cette façon-là. Je lui coupai la tête, et je suis très-heureux que ce ne soit pas lui qui soit là pour raconter de moi ce que je raconte de lui.

Cymbeline. — J'en suis désolé pour toi. Tu te condamnes par ta propre bouche, et tu dois subir notre loi : tu es mort!

Imogène. — J'avais pris cet homme sans tête pour mon époux.

Cymbeline. — Liez le coupable, et conduisez le hors de notre présence.

Belarius. — Arrête, Sire roi; cet homme est supérieur à l'homme qu'il tua, il descend d'aussi haut lieu que toi-même, et il a mieux mérité de toi que toute une bande de Clotens même criblés de blessures. — (*Aux gardes.*) Laissez ses bras tranquilles, ils ne furent pas créés pour l'esclavage.

Cymbeline. — Qu'est-ce à dire, vieux soldat? est-ce que par hasard tu veux te frustrer de la récompense qui t'est encore due, en tâtant de notre colère? Comment descend-il d'aussi haut lieu que nous?

Arviragus. — Il est allé trop loin en cela.

Cymbeline. — Et tu mourras pour ces paroles.

Belarius. — Nous mourrons tous trois; mais je prouverai que deux d'entre nous sont aussi élevés que j'ai dit que celui-ci l'était. — Mes fils, il me faut tenir un discours dangereux pour moi, bien qu'il puisse être avantageux pour vous.

Arviragus. — Votre danger est le nôtre.

Guiderius. — Et notre bien est le sien.

Belarius. — Eh bien, attention, s'il vous plaît! Grand roi, tu avais un sujet qui s'appelait Belarius.



POSTHUMUS. Ne vous agenouillez pas devant moi. Le pouvoir que j'ai sur vous, c'est de vous épargner....
(Acte V, sc v.)

CYMBELINE. — Pourquoi parles-tu de lui? c'est un traître banni.

BELARIUS. — C'est lui-même qui a revêtu ces vieux traits que voici : c'est un banni, en effet; traître, je ne sais pas comment il le fut.

CYMBELINE. — Emmenez-le d'ici; le monde entier ne le sauverait pas.

BELARIUS. — Pas tant d'emportement : payemoi d'abord pour avoir élevé tes fils, et puis confisque-moi le tout, aussitôt que je l'aurai reçu.

CYMBELINE. — Pour avoir élevé mes fils!

BELARIUS. — Je suis trop brutal et trop impoli : me voici à genoux; avant de me relever, j'aurai grandi mes fils; cela fait, n'épargne pas le vieux père. Puissant roi, ces deux jeunes gentilshommes qui m'appellent père, et croient qu'ils sont à moi ne m'appartiennent pas : ils sont issus de vos reins, mon Seigneur lige, et ils ont été engendrés de votre sang.

CYMBELINE. — Comment? issus de moi!

BELARIUS. — Aussi sûr que vous êtes issu de votre père. Moi, le vieux Morgan, je suis ce Belarius que vous avez autrefois banni; mon offense, ma punition, ma trahison, tout cela n'exista que par votre bon plaisir; dans ce que j'ai souffert consiste tout le mal que je fis. Ces nobles princes, — nobles ils étaient, et nobles ils sont, — je les ai élevés durant ces dernières vingt années; les arts que je pouvais leur inculquer, ils les possèdent; et vous savez, Sire, quelle était mon éducation. Euriphile, leur nourrice, que j'épousai pour ce larcin, déroba les enfants au moment où je fus banni : je la poussai à cet acte, car j'avais reçu d'avance la punition qu'il méritait : le châtiment qui fut la récompense de ma loyauté, m'excita

à la trahison. Plus la perte deces précieux êtres devait être ressentie de vous, mieux leur vol répondait à mon but. Mais, gracieux Sire, revoilà vos fils, et en vous les rendant, il me faut perdre deux des plus aimables compagnons qu'il y ait au monde : — que la bénédiction de ces cieux qui s'étendent au-dessus de nous tombe sur leurs têtes comme la rosée! car ils sont dignes d'aller ajouter des étoiles au ciel.

Cymbeline. — Tu pleures, pendant que tu parles. Le service que vous trois m'avez rendu aujourd'hui est plus incroyable que l'histoire que tu racontes. Je perdis mes enfants : si ce sont eux qui sont là, je ne pourrais désirer un couple de plus nobles fils.

Belarius. — Daignez m'écouter encore. Ce gentilhomme que j'appelle Polydore, très-noble prince, est votre véritable Guiderius; cet autre gentilhomme, mon Cadwal, est Arviragus, votre prince cadet; celui-là, Sire, fut enveloppé dans un superbe manteau, ouvrage des mains de la reine sa mère, manteau que je puis aisément produire comme preuve.

Cymbeline. — Guiderius avait au cou un signe, une étoile couleur de sang; c'était une marque singulière.

Belarius. — Voici Guiderius; il porte toujours cette marque que la nature, dans sa sagesse, lui donna pour qu'elle lui servît à cette heure de témoin.

Cymbeline. — Oh! suis-je donc comme une mère qui vient de donner naissance à trois enfants? Jamais mère ne fut aussi joyeuse de sa délivrance. — Oh! j'en prie les Dieux, soyez bénis, vous qui, après cet étrange éloignement de vos orbites, rentrez en eux pour y régner! — Oh! Imogène, tu perds un royaume à cet événement.

Imogène. — Non, Monseigneur; j'ai gagné par cet événement deux univers. — Ô mes nobles frères, nous sommes-nous donc ainsi rencontrés? Oh! ne dites pas désormais que je ne suis pas celle qui de nous trois est la plus véridique : vous m'appeliez frère, lorsque je n'étais que votre sœur; je vous appelais frères, lorsque vous étiez vraiment mes frères.

Cymbeline. — Vous êtes-vous jamais rencontrés?

Arviragus. — Oui, mon bon Seigneur.

Guiderius. — Et nous l'avons aimée dès la première entrevue, et nous avons continué de l'aimer jusqu'à l'heure où nous l'avons crue morte....

Cornelius. — De la potion de la reine qu'elle avait avalée.

Cymbeline. — Oh! merveille de l'instinct! Quand donc apprendrai-je le récit complet de ces aventures? Ce résumé à grands traits a nécessairement des circonstances dont un récit détaillé montrera l'intérêt. — Où et comment avez-vous vécu? Quand êtes-vous entrée au service de notre captif romain? Comment vous êtes-vous séparée de vos frères? Comment les avez-vous d'abord rencontrés? Pourquoi avez-vous fui de notre cour, et où avez-vous fui? Tous ces incidents, et les motifs qui vous ont poussés au combat, vous trois, ainsi que quantité d'autres choses, mériteraient autant de questions; et puis tout l'enchaînement des circonstances, l'une engendrant l'autre; mais ce n'est ni le temps ni le lieu convenables pour un long interrogatoire. Voyez, Posthumus s'accroche à Imogène, et elle, pareille à un éclair inoffensif, laisse glisser son œil sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître, frappant chacun d'un regard de joie que chacun lui rend. Quittons ce lieu, et allons faire fumer le temple par nos sacrifices. (*A Belarius.*) Tu es mon frère : nous te tiendrons toujours pour tel.

Imogène. — Vous êtes aussi mon père, et c'est à vos secours que je dois de voir ce temps de bonheur.

Cymbeline. — Nous sommes tous saturés de joie, sauf ceux qui sont enchaînés; qu'ils soient joyeux aussi, car ils doivent goûter de notre bonheur.

Imogène. — Mon bon maître, je puis encore vous rendre service.

Lucius. — Heureuse soyez-vous!

Cymbeline. — Le soldat introuvable qui a si noblement combattu aurait bien tenu sa place dans cette scène, et aurait honoré les remercîments d'un roi.

Posthumus. — Je suis, Sire, le soldat qui tint compagnie à ces trois-ci, sous un pauvre accoutrement qui convenait au but que je poursuivais alors. — Iachimo, déclarez que c'était moi : je vous ai tenu alors sous moi, et j'aurais pu mettre fin à vos jours.

Iachimo. — Je suis une seconde fois terrassé; mais à cette heure, c'est le poids de ma conscience qui me fait fléchir le genou, comme la première fois je le fléchis sous votre force. (*Il s'agenouille.*) Prenez, je vous en conjure, cette vie que je vous dois tant de fois; mais reprenez d'abord votre

bague; et voici le bracelet de la plus fidèle princesse qui jamais promit sa foi.

Posthumus. — Ne vous agenouillez pas devant moi. Le pouvoir que j'ai sur vous, c'est de vous épargner; le ressentiment que je vous porte, c'est de vous pardonner : vivez, et agissez plus honnêtement avec les autres.

Cymbeline. — Sentence noblement rendue! Notre gendre nous apprend quelle doit être notre générosité : pardon est le mot pour tous.

Arviragus. — Seigneur, vous nous avez assisté dans le combat, comme si vous aviez en effet l'intention d'être notre frère; joyeux sommes-nous que vous le soyez.

Posthumus. — Votre serviteur, princes. — Mon bon Seigneur de Rome, appelez votre devin : pendant mon sommeil, il m'a semblé que le grand Jupiter, monté sur son aigle, m'apparaissait, en même temps que d'autres fantômes, figures de mes propres parents; à mon réveil, j'ai trouvé sur ma poitrine cet écrit dont le contenu est si difficile à comprendre que je ne puis en pénétrer le sens; qu'il nous montre son talent en nous l'expliquant.

Lucius. — Philarmonus!

Le devin. — Me voici, mon bon Seigneur.

Lucius. — Lisez, et exposez-nous le sens de cet écrit.

Le devin, *lisant*. — « Lorsqu'un lionceau, à lui-même inconnu, trouvera sans la chercher et sera embrassé par une créature délicate comme l'air; lorsque les branches retranchées d'un cèdre royal, mortes depuis de nombreuses années, revivront, se rejoindront au vieux tronc, et reverdiront, alors Posthumus verra la fin de ses misères, la Bretagne sera fortunée, et fleurira dans la paix et l'abondance. » Leonatus, tu es le lionceau; ton nom décomposé donne exactement ce sens, puisqu'il est *Leo-natus*. (*A Cymbeline.*) Cette créature d'air délicat, ce que nous nommons *mollis aer*, est ta vertueuse fille; et de *mollis aer* nous faisons *mulier*, laquelle *mulier*, je le devine, est ta très-fidèle épouse (*à Posthumus*), à toi, qui, pour réaliser le texte de l'oracle, as tout à l'heure été embrassé par cette vapeur délicate, que tu ne reconnaissais pas et que tu ne cherchais pas.

Cymbeline. — Cela est assez plausible.

Le devin. — Le cèdre élevé, royal Cymbeline, te personnifie : tes branches retranchées désignent tes deux fils qui, volés par Belarius et crus morts depuis tant d'années, revivent maintenant rejoints au cèdre majestueux, tes fils dont la postérité promet la paix et l'abondance à la Bretagne.

Cymbeline. — Bien, et nous voulons commencer ces jours de paix. Caïus Lucius, bien que vainqueur, nous nous soumettons à César et à l'empire romain; nous promettons de payer le tribut accoutumé; nous ne l'avons refusé qu'à l'instigation de notre reine, que les cieux dans leur justice ont punie en abaissant sur elle et les siens une main très-pesante.

Le devin. — Les mains des puissances suprêmes accordent elles-mêmes l'harmonie de cette paix. La vision que j'ai révélée à Lucius avant le commencement de cette bataille récente, est en ce moment pleinement accomplie; car l'aigle romaine, planant haut de l'ouest au sud, s'est amoindrie et s'est évanouie dans les rayons du soleil : ce qui signifiait que notre aigle princier, l'impérial César, renouvellerait son alliance avec le radieux Cymbeline qui brille ici dans l'ouest.

Cymbeline. — Louons les Dieux, et que de nos autels bénis montent en spirales vers leurs narines les fumées de nos sacrifices! Annonçons cette paix à tous nos sujets. Mettons-nous en marche; qu'un drapeau romain et un drapeau breton flottent amicalement ensemble; traversons ainsi la ville de Lud : nous ratifierons notre paix dans le temple du grand Jupiter, et nous la scellerons par des fêtes. En marche ici! — Jamais on ne vit guerre se terminer par une telle paix, avant même que les mains ensanglantées fussent lavées. (*Ils sortent.*)

ions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a ait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu-ieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter 'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me de-nandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa-nille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas té d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et 'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur aire vraiment comprendre notre histoire et de les y inté-esser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima-ination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. 'oute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et ong drame où les événements s'enchaînent selon des lois éterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont as reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré-ultats, non-seulement de leur situation native, mais de eur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essen-ellement diverses et intimement unies; les causes natu-elles, qui président au cours général des événements, et es causes libres, qui viennent y prendre place. Les hom-nes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien-ent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, es êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y xercent une influence dont ils sont responsables. Les cau-es fatales et les causes libres, les lois déterminées des évé-ements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle e ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité e ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance n vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé-ieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro-ongé des événements, ou quand les personnages historiques e devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di-nes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne e développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur ttention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la ois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, nstruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce dou-ble désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'a-vais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes au-diteurs l'histoire de France dans sa complication et sa gran-deur. Quand Corneille a dit :

> .... aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur at-tention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de carac-tères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'au-tre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est en-clin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai tou-jours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'his-toire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célè-bres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéo-logue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut sur-tout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la phy-sionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-même tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'u récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur d vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nu dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneu d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelé à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendron à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants former trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont l goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus d cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesque M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son taler aussi correct que dramatique. Ces gravures représenteror des scènes et des personnages historiques, des portraits, de costumes, des monuments; les éléments en seront puisé aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraisons chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

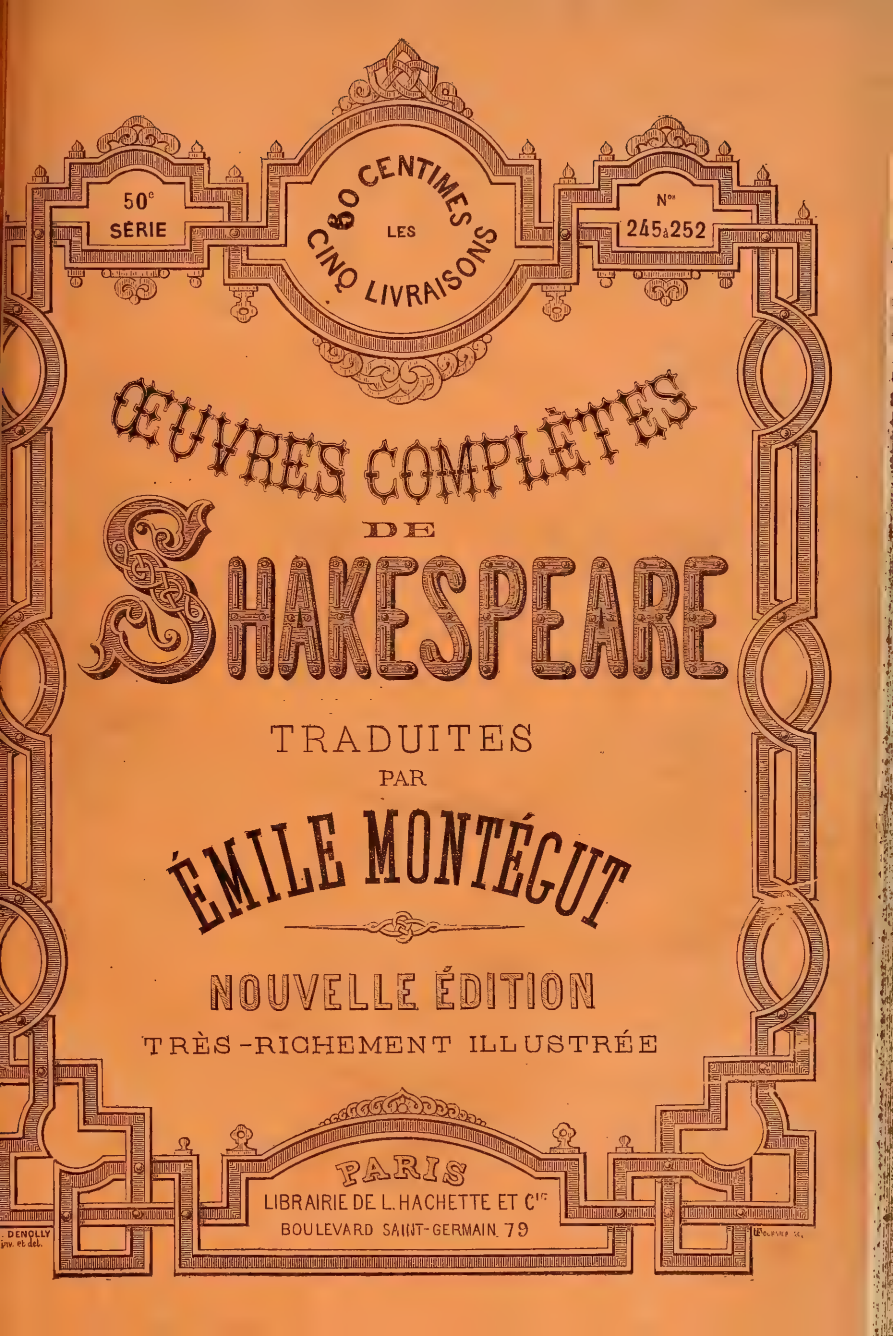
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — Ri chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, plat en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


50e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 245 à 252
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY inv. et del.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE
DE FRANC
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseig du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p nement sous le titre « L'Histoire de France raco mes petits enfants » la publication d'un ouvrage éc tout pour ces jeunes générations qui entreront bie possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ou Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces


PERICLES.
F. WENTWORTH. Sc.

PERSONNAGES DU DRAME.

ANTIOCHUS, roi d'Antioche.
PÉRICLÈS, prince de Tyr.
HÉLICANUS, } Seigneurs de Tyr.
ESCANES, }
SIMONIDES, roi de Pentapolis.
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMACHUS, gouverneur de Mitylène.
CÉRIMON, Seigneur d'Éphèse.
THALIARD, Seigneur d'Antioche.
PHILÉMON, serviteur de CÉRIMON.
LÉONINE, serviteur de DIONYSA.
Un maréchal des Joutes.
Le maître d'un mauvais lieu.
TOURNECLEF, son valet.

La fille d'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de CLÉON.
THAISA, fille de SIMONIDES.
MARINA, fille de PÉRICLÈS et de THAISA.
LYCHORIDA, nourrice de MARINA.
La femme du maître du mauvais lieu.
DIANE.

GOWER, représentant le choeur.

Seigneurs, Chevaliers, Gentilshommes, Marins, Pirates, Pêcheurs, et Messagers.

Scène. — En diverses contrées.

PÉRICLÈS,

PRINCE DE TYR.

ACTE PREMIER.

Entre GOWER *devant le palais d'Antiochus.*

Gower. — Pour chanter un chant qui fut autrefois chanté, le vieux Gower est sorti de ses cendres; il a repris les infirmités humaines afin de réjouir vos oreilles, de plaire à vos yeux. Ce chant fut chanté aux festins, les soirs des quatre temps et des saints jours; et de leur vivant, Seigneurs et Dames l'ont lu pour s'édifier. Son but est de rendre les hommes vertueux; *et bonum quo antiquius, eo melius.* S'il vous plaît à vous, nés dans ces derniers temps, où l'esprit est plus mûr, d'accepter mes rimes, si vous pouvez trouver du plaisir à écouter chanter un vieillard, je désirerais volontiers de nouveau la vie, afin de la dépenser à votre profit, comme un flambeau qui se consume. Cette ville-ci, cette Antioche, Antiochus le grand la bâtit pour en faire son principal siége : c'est la plus belle ville de toute la Syrie. Je vous dis ce que disent mes auteurs. Le roi prit une femme, qui mourut et lui laissa une héritière, si vive, si accorte, et d'un si beau visage, qu'on aurait dit que le ciel lui avait prêté toutes ses grâces; son père s'éprit d'amour pour elle, et la provoqua à l'inceste. Mauvais enfant! père pire encore! corrompre son propre sang, c'est ce qu'on ne devrait jamais faire. Mais, ô force de la coutume! une fois qu'ils eurent commencé, la longue habitude leur persuada que ce n'était pas péché. La beauté de cette Dame pécheresse engageait bien des princes à venir ici la demander pour compagne de lit, pour compagne de jeux dans les plaisirs du mariage : afin de prévenir cela, de la garder toujours, et de tenir les hommes à distance, il fit une loi d'après laquelle quiconque la demanderait en mariage, perdrait la vie, s'il ne devinait pas une certaine énigme; en sorte que pour elle mourut plus d'un galant, comme en témoignent là-bas ces têtes grimaçantes. Ce qui va suivre maintenant, je le remets au jugement de vos yeux qui ont pouvoir de me faire gagner ma cause. (*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Antioche. — Un appartement dans le palais.

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS, *et des gens de leurs suites.*

Antiochus. — Jeune prince de Tyr, vous avez été bien dûment informé du danger de la tâche que vous entreprenez.

Périclès. — J'en suis informé, Antiochus, et mon âme que les louanges de sa beauté enflam-

ment de courage ne craint pas de risquer la mort pour cette entreprise.

Antiochus. — Introduisez notre fille, revêtue des voiles d'une fiancée, digne des embrassements de Jupiter lui-même. A sa conception, bien avant le règne de Lucine, la nature lui donna cette beauté en douaire, pour que sa présence fût partout une joie, et toutes les planètes tinrent une assemblée pour la doter de leurs plus rares perfections.

Musique. Entre la fille d'ANTIOCHUS.

Périclès. — Voyez, elle s'avance, parée comme le printemps. Les grâces sont ses sujettes, et ses pensées sont les souveraines de toutes les vertus qui donnent renom aux hommes! Son visage est *le livre des louanges*, où on ne lit rien que les délicats plaisirs, comme si le chagrin en était pour jamais effacé, et que la maussade colère ne put jamais être la compagne de sa douceur. Dieux qui me fîtes homme et qui gouvernez l'amour, vous qui avez enflammé dans ma poitrine le désir de goûter le fruit de cet arbre céleste, ou de mourir en y aspirant, prêtez-moi votre aide pour conquérir un aussi infini bonheur, à moi qui suis soumis à votre volonté comme un serviteur et comme un fils!

Antiochus. — Prince Périclès....

Périclès. — Qui voudrais être fils du grand Antiochus.

Antiochus. — Voici devant toi ce beau jardin des Hespérides, avec ses fruits d'or, mais dangereux à toucher, car des dragons terribles comme la mort, te menacent pour t'en éloigner : sa face, pareille au ciel, t'invite à contempler son infinie beauté que le mérite doit gagner; mais sans ce mérite, tout ton être devra payer pour la hardiesse de ton œil qui a osé se lever sur elle. Ces princes qui sont là-bas, autrefois fameux, attirés comme toi-même par la renommée, poussés à l'aventure par le désir, sans autre abri maintenant que ce champ des étoiles d'en haut, te disent par leurs bouches muettes et leurs pâles visages, qu'ils sont ici fichés, martyrs tués dans les guerres de Cupidon : leurs joues de morts t'avertissent d'éviter le filet de mort auquel nul ne résiste.

Périclès. — Je te remercie, Antiochus, d'enseigner à ma fragile mortalité à se reconnaître elle-même, et de préparer par le spectacle de ces terribles objets mon corps tout semblable aux leurs à ce qui doit m'advenir : car nous rappeler la pensée de la mort, c'est comme nous présenter un miroir qui nous dit que la vie n'est qu'un souffle et que se fier à elle est erreur. Eh bien! je ferai mon testament, et je tâcherai de ressembler à ces malades pleins de la science du monde, qui, voient le bonheur céleste devant eux, mais qui, ayant l'expérience du malheur, ne s'accrochent plus aux joies terrestres comme ils faisaient précédemment; ainsi, comme il conviendrait à tout prince, je vous lègue, à vous et à tout homme vertueux, le souhait d'une heureuse paix; je lègue à la terre d'où elles sortirent mes richesses; (*à la fille d'Antiochus*) mais à vous je vous lègue le feu sans tache de mon amour. Me voici prêt maintenant soit pour la vie, soit pour la mort, et attendant le coup le plus cruel de la fortune.

Antiochus. — Puisque tu méprises notre avis, lis en ce cas les conséquences de ton action : il est décrété que si tu n'expliques pas l'énigme après l'avoir lue, comme ceux qui t'ont précédé, tu subiras la mort.

La fille d'Antiochus. — Puisses-tu te trouver plus heureux que ceux qui ont essayé déjà! de tous ceux qui ont essayé, tu es le seul à qui j'ai souhaité le bonheur!

Périclès. — J'entre dans la lice comme un champion résolu, et je ne demande de conseil à d'autres sentiments qu'à la fidélité et au courage. (*Il lit l'énigme.*)

Je ne suis pas vipère, cependant je me nourris
De la chair de la mère qui m'engendra.
Je cherchais un époux, et pendant cette recherche
Je trouvais cet amour dans un père.
Il est à la fois père, fils, et tendre époux,
Moi mère, épouse, et cependant son enfant.
Comment tout cela peut-il être, et en deux personnes seulement,
Si vous voulez vivre, devinez le.

Dure médecine que celle de ces derniers mots : mais, ô puissances célestes, vous qui donnez au ciel des yeux sans nombre pour contempler les actions des hommes, s'il est vrai le fait dont la lecture me rend pâle, pourquoi n'aveuglez-vous pas éternellement la vue des mortels? (*Prenant la main de la princesse.*) Beau miroir de lumière, je vous aimais, et je pourrais vous aimer encore, si cette glorieuse cassette n'était pas remplie de péché : mais je dois vous le dire, — maintenant mes pensées se révoltent, car celui-là n'est pas un homme



PÉRICLÈS. Grand roi, peu aiment à entendre nommer les péchés qu'ils aiment à commettre.
Expliquer l'énigme serait vous outrager un peu trop directement pour ma sécurité.
(Acte I, sc. 1)

suivant de la vertu, qui touchera la porte du logis où il sait que le vice réside. Vous êtes une belle viole, et vos sens en sont les cordes; l'homme qui l'aurait touchée pour en faire jaillir sa légitime musique, aurait fait descendre le ciel sur terre et tous les Dieux pour écouter; mais comme on en a joué avant le temps voulu, l'enfer seul a dansé au son d'un charivari si discordant : en bonne vérité, je ne me soucie pas de vous.

Antiochus. — Prince Périclès, ne la touchez pas sous peine de perdre la vie; car c'est un article de notre décret aussi mortel que les autres. Le temps qui vous est donné est expiré; expliquez maintenant l'énigme, ou recevez votre sentence.

Périclès. — Grand roi, peu aiment à entendre nommer les péchés qu'ils aiment à commettre. Expliquer l'énigme serait vous outrager un peu trop directement pour ma sécurité. Celui qui possède un livre où sont écrits tous les actes des monarques, agit plus sûrement en le tenant fermé qu'ouvert; car le vice raconté est pareil au vent vagabond, qui pour se répandre, est forcé de jeter de la poussière aux yeux humains; et le résultat de cela, c'est que le tourbillon passé, les yeux malades redeviennent sains, et voient clairement que vouloir aller contre le vent leur serait funeste. La taupe aveugle fait jaillir de petits monticules vers le ciel pour révéler que la terre est opprimée par la tyrannie de l'homme, et cette révélation même tue la pauvre bestiole. Les rois sont les dieux de la terre; s'ils sont vicieux, leur loi est leur volonté; et si Jupiter s'égare, qui osera dire à Jupiter qu'il fait mal. C'est assez que vous connaissiez le sens de l'énigme, et il est bon d'étouffer ce qui, connu davantage, deviendrait encore plus monstrueux. Tous aiment le ventre qui nourrit à l'origine leur être; donnez à ma langue égale permission d'aimer ma tête.

Antiochus, *à part*. — Ciel, que ne l'ai-je ta tête! Il a deviné l'énigme; mais je m'en vais ruser avec lui. (*Haut.*) Jeune prince de Tyr, quoique d'après la teneur stricte de notre édit, nous pussions mettre fin à vos jours, pour vous être mépris dans votre explication; cependant l'espoir qu'inspire un arbre aussi beau que votre belle personne, nous conseille une autre décision : nous vous accordons encore quarante jours de répit; si dans cet intervalle, notre secret est découvert, notre présente clémence indique que nous serons heureux d'avoir un tel fils : jusqu'à ce moment l'hospitalité que vous recevrez sera celle qui convient à notre honneur et à votre noblesse. (*Tous sortent excepté Périclès.*)

Périclès. — Comme la courtoisie aurait désir de dissimuler le crime! Lorsque c'est un hypocrite qui agit, il n'y a rien de bon dans ses actes que l'apparence. S'il est vrai que j'aie faussement interprété, il est certain alors que vous n'êtes pas assez dépravé pour damner votre âme par un inceste odieux; tandis que si j'ai bien deviné vous êtes à la fois père et gendre par vos embrassements défendus avec votre enfant, — plaisir qui convient à un mari, non à un père, — et elle, elle se nourrit de la chair de sa mère, en souillant le lit paternel; tous deux vous êtes pareils aux serpents qui bien qu'ils se nourrissent des plus douces fleurs, n'en engendrent pas moins le poison. Antioche, adieu! car la prudence me dit que les hommes qui ne rougissent pas de commettre des actes plus noirs que la nuit, ne reculeront devant aucun moyen pour empêcher ces actes de venir à la lumière. Un crime, je le sais, en provoque un autre; le meurtre est aussi près de la luxure, que la flamme de la fumée. Le poison et la trahison sont les mains du péché, oui, et ses boucliers aussi, afin de le préserver de la honte : par conséquent, comme ma vie pourrait fort bien m'être soustraite pour empêcher que vous ne soyez reconnu pour ce que vous êtes, j'éviterai par la fuite le danger que je crains. (*Il sort.*)

Rentre ANTIOCHUS.

Antiochus. — L'énigme ne lui a pas échappé, sa tête ne nous échappera pas. Il ne vivra pas pour trompetter mon infamie, et pour dire au monde qu'Antiochus commet un péché de si exécrable nature : ce prince doit donc mourir immédiatement; car il me faut sa mort pour que mon honneur reste intact. Qui est de service ici?

Entre THALIARD.

Thaliard. — Est-ce que Votre Altesse appelle?

Antiochus. — Thaliard, vous êtes de mes appartements, et mon âme confie à votre discrétion ses actions les plus privées : nous vous élèverons pour votre fidélité. Regarde, Thaliard, voici du poison, et voilà de l'or; nous haïssons le prince de Tyr, et il faut que tu le tues : il ne te convient pas de nous demander la raison de l'ordre que nous te donnons. Réponds, est-ce chose faite?

Thaliard. — Monseigneur, c'est fait.

Antiochus. — Cela suffit.

Entre UN MESSAGER.

ANTIOCHUS. — Reprenez haleine, et dites-nous ensuite ce qui vous fait hâter de telle sorte.

LE MESSAGER. — Monseigneur, le prince Périclès s'est enfui. (*Il sort.*)

ANTIOCHUS. — Si tu tiens à vivre, cours à sa poursuite ; et comme la flèche lancée par un archer expérimenté atteint la marque que son œil a visée, ainsi toi, atteins le prince ; songe à ne pas revenir avant de pouvoir me dire, *le prince Périclès est mort !*

THALIARD. — Monseigneur, si je peux le rencontrer à portée de mon pistolet, son affaire est bien sûre : maintenant, adieu à Votre Altesse.

ANTIOCHUS. — Adieu, Thaliard ! (*Sort Thaliard.*) Jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne pourra prêter aucune assistance à ma tête. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Tyr. — Un appartement dans le palais.

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS, *et autres Seigneurs.*

PÉRICLÈS. — Que personne ne nous trouble. (*Hélicanus et les Seigneurs se tiennent à distance.*) Pourquoi ce changement d'humeur? pourquoi cette triste compagne, la mélancolie aux yeux hébétés est-elle devenue mon hôte si assidu, que pas une heure pendant la glorieuse carrière du jour, ou pendant la nuit paisible, — tombe où devrait s'endormir le chagrin, — ne peut m'apporter le repos? Ici les plaisirs invitent mes yeux à l'envi, et mes yeux les évitent ; le danger que je redoute est à Antioche, et son bras semble trop court pour venir me frapper ici : cependant ni la séduction des plaisirs ne peut réjouir mon âme, ni la distance du danger ne peut me donner courage. Oh, oui, cela est ainsi ; les passions de l'âme qui ont été conçues dans la terreur, puisent ensuite dans l'inquiétude leur nourriture et leur vie ; ce qui d'abord n'était que la crainte de ce qui pouvait être, grandit, et devient l'inquiétude d'empêcher que cela soit. Il en est ainsi de moi ; — le grand Antiochus, contre lequel je suis trop petit pour lutter, puissant comme il l'est, pourra faire exécuter sa volonté : il croira que je parle, quand bien même je lui jurerais que je garde le silence : il me sera fort inutile de lui dire que je l'honore, s'il soupçonne que je peux le déshonorer : et il empêchera que ne soit connu ce qui le forcerait à rougir une fois connu. Il inondera notre pays de troupes ennemies, et fera une si formidable démonstration de guerre, que la terreur enlèvera tout courage à l'état, que nos soldats seront vaincus avant d'avoir résisté, et nos sujets punis sans avoir jamais soupçonné qu'ils aient donné offense. C'est par souci pour eux, et non par pitié pour moi, qui ne suis pas différent de ces cimes d'arbres dont l'office est de protéger et de défendre les plantes grandies à leur ombre, que mon corps souffre, que mon âme languit, et que je punis d'avance ce qu'Antiochus ne manquerait pas de punir. (*Hélicanus et les Seigneurs s'avancent.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Joie et parfait bonheur à votre auguste cœur !

SECOND SEIGNEUR. — Et conservez votre âme en paix et en confiance, jusqu'à votre retour parmi nous !

HÉLICANUS. — Paix, paix, et cédez la parole à l'expérience. Ils abusent le roi, ceux qui le flattent : car la flatterie est le soufflet qui fait monter la flamme du péché ; la chose à laquelle s'adresse la flatterie, n'est qu'une étincelle, et ce souffle de vent lui donne chaleur et éclat plus vif ; au contraire, les remontrances respectueuses et dans le ton convenable, sont salutaires aux rois, car ils sont hommes, et peuvent errer. Lorsque le Signor flagorneur, ici présent, proclame la paix, il vous flatte, il déclare la guerre à votre vie. (*S'agenouillant.*) Prince, pardonnez-moi, ou si cela vous plaît, frappez-moi. Je ne puis me mettre beaucoup plus bas que je ne suis ainsi agenouillé.

PÉRICLÈS. — Que tous nous laissent, sauf lui ; mais allez dans le port inspecter quels vaisseaux et quels chargements s'y trouvent, et puis revenez nous trouver. (*Sortent les Seigneurs.*) Hélicanus, tu nous as irrité ; que vois-tu sur notre physionomie?

HÉLICANUS. — Un front courroucé, redouté Seigneur.

PÉRICLÈS. — Si les froncements de sourcils des princes contiennent un tel dard, comment ta bouche a-t-elle osé braver notre colère à notre face?

HÉLICANUS. — Comment les plantes osent-elles regarder vers le ciel d'où elles tirent leur nourriture?

PÉRICLÈS. — Tu sais que j'ai le pouvoir de t'en lever la vie?

Hélicanus. — J'ai moi-même aiguisé la hache, vous n'avez qu'à frapper le coup.

Périclès. — Relève-toi, je t'en prie, relève-toi. Assieds-toi : tu n'es pas un flatteur; et le ciel défende que les rois prennent plaisir à entendre pallier leurs fautes! Excellent conseiller et serviteur pour un prince, par ta sagesse tu fais d'un prince ton serviteur; en conséquence, dis-moi, que voudrais-tu me voir faire?

Hélicanus. — Supporter avec patience les douleurs que vous vous imposez à vous-même.

Périclès. — Hélicanus, tu parles comme un médecin qui m'administres une potion que tu tremblerais de recevoir toi-même. Écoute-moi, en ce cas; je me rendis à Antioche, où comme tu le sais, bravant la mort, je cherchais à conquérir une illustre beauté, afin que d'elle me naquissent des fils pour continuer ma race, des fils bras des princes leurs pères et causes de joie pour les sujets. Son visage parut à mes yeux au-dessus de toute admiration, mais le reste (écoute à l'oreille) aussi noir que l'inceste. Voyant que j'avais découvert son secret, le père criminel sembla vouloir non pas frapper, mais couler doux : mais tu le sais, c'est le moment de craindre, quand les tyrans font mine d'embrasser. Cette crainte devint si forte en moi, que sous le couvert d'une nuit propice qui semblait ma bonne protectrice, je m'enfuis ici; et une fois que j'y fus arrivé, je réfléchis à ce qui s'était passé et à ce qui pouvait advenir. Je le savais tyran; et les craintes des tyrans ne décroissent pas avec les années, mais grandissent plus vite que les années ne passent: or, s'il se doutait — comme il s'en doute certainement — que je révélasse au vent, fût-il mon seul auditeur, combien de nobles princes ont répandu leur sang, afin que les mystères ténébreux de son lit restassent clos, pour couper court à ce soupçon, il remplirait mon état de soldats, en prenant prétexte du tort que je lui ai fait : tous, pour mon offense — si je puis appeler cela une offense, — devront donc ressentir les coups de la guerre qui n'épargne pas l'innocence. Mon amour pour tous mes sujets, dont tu es l'un, toi qui tout à l'heure me grondais pour cela....

Hélicanus. — Hélas, Seigneur!

Périclès. — Chassa le sommeil de mes yeux, le sang de mes joues, jeta mon âme dans les noires rêveries et la fit se perdre en mille recherches pour savoir comment je pourrais arrêter cette tempête avant qu'elle éclatât; et m'apercevant que j'avais peu de moyens de les protéger, je pensai que c'était charité digne d'un prince que de les plaindre.

Hélicanus. — Eh bien, Monseigneur, puisque vous m'avez donné permission de parler, je parlerai librement. Vous craignez Antiochus, et ce n'est que justement, je crois, que vous craignez ce tyran qui, soit par guerre ouverte, soit par trahison secrète, cherchera à vous enlever la vie. Par conséquent, Monseigneur, allez voyager quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait oublié sa rage et sa colère, ou que les destinées aient coupé le fil de sa vie. Confiez à quelqu'un votre gouvernement; si c'est à moi que vous le confiez, le jour n'est pas plus fidèle à la lumière que je ne vous serai fidèle.

Périclès. — Je ne doute pas de ta fidélité; mais s'il portait atteinte à mes droits en mon absence?

Hélicanus. — Nous mêlerions nos sangs à la terre où nous reçûmes l'être et la vie.

Périclès. — Tyr, je t'adresse en ce cas un dernier regard. Je me propose de me rendre à Tharse; fais-m'y tenir de tes nouvelles; tes lettres régleront ma conduite. Je dépose sur toi, dont la forte sagesse peut supporter ce fardeau le souci que nous avions et que nous continuons à avoir du bien de nos sujets. J'accepte ta parole comme parole de foi, je ne te demande pas de serment : qui ne craint pas d'en briser un, à coup sûr en violera deux : mais je sais que dans nos sphères réciproques, nous vivrons avec tant d'intégrité et de vertu, que le temps ne viendra jamais démentir que tu es un sujet loyal, moi un prince sincère. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Tyr. — Une antichambre dans le palais.

Entre THALIARD.

Thaliard. — Donc nous sommes à Tyr, et voici la cour. Il faut qu'ici même je tue le roi Périclès, et si je ne le fais pas, je suis bien sûr d'être pendu dans la patrie : c'est dangereux. Bon, je m'aperçois qu'il était un sage compère, et qu'il avait une bonne prudence, celui qui étant interrogé sur ce qu'il voudrait du roi, répondit qu'il désirerait ne savoir aucun de ses secrets. Maintenant je vois qu'il avait quelque raison pour cela; car si un roi ordonne à un homme d'être un scélérat, cet homme est obligé d'être tel de par la



ANTIOCHUS. Regarde, Thaliard, voici du poison, et voilà de l'or; nous haïssons le prince de Tyr, et il faut que tu le tues. (Acte I, sc. I.)

lettre de son serment. Chut! Voici les Seigneurs de Tyr.

Entrent HÉLICANUS, ESCANES, *et autres Seigneurs.*

HÉLICANUS. — Point n'aurez-vous besoin, pairs de Tyr, mes égaux, de me questionner davantage sur le départ de votre roi : sa commission scellée, qu'il a remise à ma confiance, vous dit suffisamment que votre roi est parti pour voyager.

THALIARD, *à part.* — Comment! le roi est parti!

HÉLICANUS. — Si vous voulez savoir plus amplement pourquoi il est parti sans prendre congé de vos affections, je vous donnerai à cet égard quelques éclaircissements. Pendant qu'il était à Antioche....

THALIARD, *à part.* — Quoi, concernant Antioche?

HÉLICANUS. — Le royal Antiochus, — pour quelle cause, je ne le sais pas, — prit contre lui quelque déplaisir; au moins il en jugea ainsi, et craignant qu'il n'eût erré ou qu'il n'eût commis quelque faute, pour bien montrer le chagrin qu'il en avait, il a voulu se punir lui-même, et il s'est remis à un vaisseau qui à chaque minute menace sa vie.

THALIARD, *à part.* — Bon, je m'aperçois maintenant que je ne peux plus être pendu quand bien même je le voudrais; mais puisqu'il est parti, le roi en sera bien aise, à coup sûr; il n'a échappé sur terre que pour périr sur mer. Je vais me présenter. Paix aux seigneurs de Tyr!

HÉLICANUS. — Le seigneur Thaliard est le bienvenu, venant de la part d'Antiochus.

THALIARD. — Je viens de sa part, avec un message pour le prince Périclès; mais depuis mon

débarquement, j'ai appris que votre maître a entrepris des voyages on ne sait où ; mon message doit donc retourner là d'où il est venu.

Hélicanus. — Nous n'avons aucun désir de le connaître, puisqu'il est adressé à notre maître, et non à nous : cependant, avant que vous repartiez, nous désirons, comme amis d'Antioche, que vous soyez fêté dans Tyr. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Tharse. — Un appartement dans le palais du gouverneur.

Entrent CLÉON, DIONYSA, *et des gens de leur suite.*

Cléon. — Ma Dionysa, reposons-nous ici, et voyons si nous raconter les douleurs des autres pourra nous apprendre à oublier les nôtres.

Dionysa. — Ce serait souffler sur le feu dans l'espoir de l'éteindre; car celui qui creuse une colline parce qu'elle monte haut, ne fait autre chose que renverser une montagne pour en élever une plus grande. O mon désespéré Seigneur, nos chagrins sont de telle nature : ici nous les sentons seulement, et ils restent invisibles aux yeux méchants ; mais ils sont semblables aux bosquets qui montent d'autant plus haut qu'on les émonde.

Cléon. — O Dionysa, qui donc, manquant de nourriture, n'avouera pas qu'il en manque? qui peut cacher sa faim, jusqu'à ce qu'il tombe d'inanition? Nos voix et nos gémissements font retentir fortement l'air de nos malheurs ; nos yeux pleurent pendant que nos poumons reprennent haleine pour proclamer plus haut encore nos douleurs, afin que, si le ciel sommeille pendant que ses créatures sont dans la détresse, leurs cris puissent appeler son secours pour les soutenir. Je veux raconter à haute voix nos malheurs depuis ces dernières années, et lorsque le souffle me manquera pour parler, je m'aiderai de mes larmes.

Dionysa. — Je ferai de mon mieux, Seigneur.

Cléon. — Cette Tharse dont j'ai le gouvernement était une cité où l'abondance se répandait à pleines mains, car les richesses y jonchaient même les rues; ses tours portaient si haut leurs têtes qu'elles baisaient les nuages, et les étrangers ne la contemplaient jamais sans l'admirer : hommes et femmes s'y pavanaient et s'y paraient si bien, qu'ils se servaient les uns aux autres de miroirs pour apprendre les arts de la toilette : leurs tables étaient luxueusement servies, pour flatter l'œil, et bien plus pour le plaisir que pour satisfaire au besoin; toute pauvreté était méprisée, et si grand était l'orgueil, que le nom de charité y était odieux à répéter.

Dionysa.— Oh ! c'est trop vrai.

Cléon. — Mais voyez ce que le ciel peut faire! Quel changement s'est opéré ! Ces bouches que la terre, la mer, l'air ne pouvaient suffire à contenter et à satisfaire, quoique fournissant leurs créatures en abondance, semblables à des maisons délabrées faute d'être habitées, sont maintenant affaissées faute d'exercice ; ces mêmes palais qui, il n'y a pas encore deux étés, avaient besoin d'inventions pour flatter le goût, seraient heureux maintenant d'avoir du pain, et mendieraient pour en avoir ; ces mères qui ne trouvaient rien d'assez délicat pour nourrir leurs enfants, sont prêtes maintenant à manger ces petits chéris qu'elles aimaient tant. Si aiguës sont les dents de la faim que l'homme et la femme tirent au sort à qui mourra le premier pour prolonger la vie de l'autre. Ici un Seigneur pleure, et là pleure une Dame ; ici combien tombent morts, et cependant ceux qui les voient tomber ont à peine assez de force pour leur donner la sépulture. N'est-ce pas la vérité?

Dionysa. — Nos joues amaigries et nos yeux creux en portent témoignage.

Cléon. — Que les cités qui vident si largement la coupe de l'abondance et qui sont repues si largement de ses libéralités, entendent nos plaintes au milieu du gaspillage de leurs orgies! La misère de Tharse peut devenir la leur.

Entre UN SEIGNEUR.

Le seigneur. — Où est le Seigneur gouverneur?

Cléon. — Ici. Raconte-nous en toute hâte les malheurs que tu nous apportes, car la consolation est trop loin pour que nous l'espérions.

Le seigneur. — Du rivage qui nous avoisine, nous venons d'apercevoir une belle suite de navires qui se dirigent ici.

Cléon. — Je m'en doutais bien. Un malheur ne vient jamais sans amener un successeur qui puisse recueillir son héritage. C'est ce qui nous arrive : quelque nation voisine, prenant avantage de notre misère, aura bourré de ses soldats les flancs de ses vaisseaux, afin de nous abattre, nous qui sommes déjà à terre, et de me vaincre, moi malheureux, par une conquête où il n'y a pas de gloire à recueillir.

LE SEIGNEUR. — C'est ce qu'il y a de moins à craindre; car à en juger par les drapeaux blancs qu'ils ont arborés, ils nous apportent la paix, et viennent comme protecteurs et non comme ennemis.

CLÉON. — Tu parles comme un homme qui ne connaît pas l'adage, *plus belle est l'apparence, plus grande la fourberie qu'elle cache*. Mais qu'ils nous apportent ce qu'ils voudront et ce qu'ils pourront, qu'avons-nous besoin de craindre? La terre est ce qu'il y a de plus bas, et nous y sommes à demi rentrés. Va dire à leur général que nous l'attendons ici, pour apprendre pourquoi il vient, d'où il vient, et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR. — J'y vais, Monseigneur. (*Il sort.*)

CLÉON. — Bienvenue est la paix, s'il apporte la paix; si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

Entre PÉRICLÈS *avec sa suite.*

PÉRICLÈS. — Seigneur gouverneur, car nous apprenons que c'est vous qui l'êtes, que nos vaisseaux et le nombre de nos hommes ne vous apparaissent pas comme un feu d'alarme allumé pour effrayer vos yeux. Les nouvelles de vos misères sont venues nous trouver jusqu'à Tyr, et nous avons vu la désolation de vos rues : nous ne venons pas pour ajouter des chagrins à vos sujets de larmes, mais pour vous soulager de votre pesant fardeau; nos vaisseaux, que peut-être vous croyez chargés intérieurement comme le cheval de Troie de guerriers sanguinaires n'attendant que le carnage, sont remplis de blé pour vous donner le pain dont vous avez besoin, et rappeler à la vie ceux que la faim a déjà à moitié tués.

TOUS. — Que les Dieux de la Grèce vous protègent! nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS. — Relevez-vous, je vous en prie, relevez-vous; ce n'est pas le respect que nous cherchons, mais l'amitié, plus un abri pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON. — Et quand cet abri vous sera refusé par qui que ce soit, quand vous serez payé d'ingratitude seulement en pensée, puisse la malédiction du ciel et des hommes tomber sur ceux qui se rendraient coupables de tels méfaits, fût-ce nous-mêmes, nos femmes et nos enfants! Jusqu'à ce moment, qui, nous l'espérons, ne se verra jamais, Votre Grâce est la bienvenue dans notre ville et auprès de nous.

PÉRICLÈS. — Bienvenue que nous acceptons : nous passerons ici quelques jours en fêtes, jusqu'à ce que nos étoiles qui menacent daignent encore sourire. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

Entre GOWER.

GOWER. — Vous venez de voir un puissant roi, amener à l'inceste son propre enfant; vous avez vu un meilleur prince et un bénin seigneur qui se montre vertueux à la fois en paroles et en actes. Gardez donc vos âmes en paix, comme il convient à des hommes, jusqu'à ce qu'il ait échappé à ses traverses. Je vous montrerai ceux qui savent supporter les désastres, perdant une babiole et gagnant une montagne. Ce prince vertueux auquel je donne ma bénédiction, séjourne encore à Tharse, où chacun regarde ce qu'il dit comme parole d'oracle; et en souvenir de ce qu'il a fait, on lui élève une statue pour perpétuer sa gloire : mais des nouvelles allant à l'encontre de cette situation arrivent sous vos yeux mêmes : qu'ai-je besoin de parler?

PANTOMIME. — *Entrent d'un côté* PÉRICLÈS *causant avec* CLÉON; *leurs suites les escortent. Entre de l'autre côté* UN GENTILHOMME *avec une lettre pour* PÉRICLÈS, *qui montre la lettre à* CLÉON; *puis il donne une récompense au mes-*



PÉRICLÈS. Hélas! la mer m'a jeté contre les rochers, m'a roulé de rivage en rivage....

(Acte II, sc. I.)

sager, et le fait chevalier. Sortent de côtés opposés PÉRICLÈS *et* CLÉON *avec leurs suites.*

GOWER. — Le bon Hélicanus est resté à Tyr, mais non comme le frelon pour manger le miel distillé par le travail des autres, car s'il s'efforce de tuer les mauvais, il fait vivre les bons; et pour remplir le désir de son prince, il lui envoie les nouvelles de ce qui se passe à Tyr : comment Thaliard y est arrivé pleinement déterminé au crime, et avec intention de l'assassiner; et il l'avertit qu'il n'est pas bon pour lui de prolonger davantage son séjour à Tharse. Lui, sachant ces choses, se remet en mer, et quand les hommes sont sur mer, ils y ont rarement aisance : il en est ainsi pour lui; car voilà que le vent commence à souffler; tonnerre en haut, gouffres en bas, font un tel tumulte que le navire qui devrait l'abriter en toute sécurité est fendu et fait naufrage; et lui, bon prince, ayant tout perdu, il est ballotté par les vagues de rivage en rivage : tout a péri, hommes et biens, il n'est échappé que lui seul; jusqu'à ce qu'enfin la fortune fatiguée de faire le mal, le jette à terre, pour lui donner joie : et le voici qui vient. Ce qui va suivre, — excusez le vieux Gower, — appartient au drame. (*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Pentapolis. — Une plage au bord de la mer.

Entre PÉRICLÈS *tout trempé.*

PÉRICLÈS. — Apaisez votre ire, astres courroucés du ciel! vent, pluie, tonnerre, souvenez-vous que l'homme de la terre est d'une substance



SIMONIDES. Et quel est ce sixième et dernier écusson que le chevalier a remis lui-même avec une grâce si courtoise?

(Acte II, sc. II.)

qui doit vous céder; et ainsi qu'il convient à ma nature d'homme, je vous obéis. Hélas! la mer m'a jeté contre les rochers, m'a roulé de rivage en rivage, et ne m'a pas laissé de vie suffisante pour penser à autre chose qu'à ma mort prochaine. Qu'il suffise à la grandeur de vos puissances d'avoir privé un prince de tous ses biens, et puisque vous l'avez rejeté hors de votre humide tombeau, tout ce qu'il vous demande est de pouvoir mourir ici en paix.

Entrent TROIS PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR. — Hé, casaquin de cuir!

SECOND PÊCHEUR. — Hohé! arrive et apporte les filets.

PREMIER PÊCHEUR. — Hé, sans culotte, dis-je!

TROISIÈME PÊCHEUR. — Que voulez-vous, maître?

PREMIER PÊCHEUR. — Vas-tu bien te dégourdir les jambes à la fin! arrive, ou je vais aller te faire marcher plus vite que ça.

TROISIÈME PÊCHEUR. — Ma foi, maître, je pensais aux pauvres gens qui viennent de faire naufrage à l'instant même devant nous.

PREMIER PÊCHEUR. — Hélas, les pauvres âmes! cela me fendait le cœur d'entendre les cris pitoyables qu'ils nous adressaient pour nous appeler au secours, alors, parbleu, que c'est à peine si nous pouvions nous secourir nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR. — Eh bien, maître, n'ai-je pas dit qu'il ferait ce temps-là lorsque j'ai vu comment les marsouins sautaient et cabriolaient? On dit qu'ils sont moitié chair, moitié poisson; la peste soit d'eux! toutes les fois que je les vois paraître, je m'attends à être trempé. Maître, je me demande comment les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR. — Pardi, comme les hommes vivent sur la terre; les grands mangent les petits. Je ne peux mieux comparer nos riches avares qu'à la baleine; elle joue et frétille, poussant devant elle tout le pauvre fretin, et à la fin, elle les dévore tous d'une seule bouchée. J'ai entendu parler aussi de baleines de terre du même genre qui n'arrêtent pas de bâiller qu'ils n'aient avalé la paroisse entière, église, clocher, cloches, et tout.

PÉRICLÈS, *à part*. — Heureuse similitude morale.

TROISIÈME PÊCHEUR. — Mais si j'étais le sacristain, maître, ce jour-là je voudrais être dans le clocher.

SECOND PÊCHEUR. — Pourquoi, l'ami?

TROISIÈME PÊCHEUR. — Parce qu'il m'avalerait aussi : alors, quand je serais dans son ventre, je vous ferais carillonner les cloches sans lui laisser de repos, jusqu'à ce qu'il eût rendu, cloches, clocher, église et paroisse. Mais si le bon roi Simonides était de mon avis....

PÉRICLÈS, *à part*. — Simonides?

TROISIÈME PÊCHEUR. — Nous purgerions le pays de ces frélons qui volent l'abeille de son miel.

PÉRICLÈS, *à part*. — Comme à l'aide des exemples des sujets à nageoires de la mer, ces pêcheurs exposent bien les infirmités des hommes : de leur humide empire, ils tirent toutes les vérités que les hommes découvrent ou tiennent pour sûres! (*Haut.*) La paix soit avec vous, dans vos travaux, honnêtes pêcheurs.

SECOND PÊCHEUR. — Honnête! qu'est-ce que ça veut dire, mon bon garçon? Si c'est un jour qui vous convienne, vous pouvez l'enlever de l'almanach et l'emporter; personne ne courra après.

PÉRICLÈS. — Comme vous pouvez le voir, la mer m'a vomi sur votre côte....

SECOND PÊCHEUR. — Quelle coquine d'ivrognesse que cette mer pour te vomir ainsi sur notre chemin!

PÉRICLÈS. — Un homme que les vents et les vagues ont pris comme balle pour s'en amuser, dans ce vaste jeu de paume de la mer, implore votre pitié; il vous demande votre assistance, celui qui ne sut jamais mendier.

PREMIER PÊCHEUR. — Vraiment, l'ami, vous ne pouvez mendier? il y en a dans notre contrée de Grèce qui gagnent plus en mendiant que vous ne pourriez faire en travaillant.

SECOND PÊCHEUR. — Eh bien, voyons, peux-tu prendre des poissons?

PÉRICLÈS. — Je ne l'ai jamais essayé.

SECOND PÊCHEUR. — Eh bien, en ce cas, tu mourras de faim à coup sûr; car on ne peut rien attraper au jour d'aujourd'hui à moins qu'on ne le pêche.

PÉRICLÈS. — Ce que je fus, je ne m'en souviens plus; mais le besoin m'enseigne à réfléchir à ce que je suis à cette heure; un homme transi de froid : mes veines sont gelées, et n'ont tout juste que la vie suffisante pour donner à ma langue la chaleur nécessaire pour implorer votre secours. si vous me le refusez, lorsque je serai mort, par respect pour ma qualité d'homme, faites-moi enterrer, je vous prie.

PREMIER PÊCHEUR. — Mourir, dis-tu? Que les

Dieux le défendent! J'ai là une tunique; allons, revêts-la; tiens-toi chaud. Un beau garçon, sur ma parole! Allons, tu viendras à la maison, et nous aurons de la viande pour les jours de fête, du poisson pour les jours de jeûne, plus des *puddings* et des crêpes; et tu seras le bienvenu.

Périclès. — Je vous remercie, Monsieur.

Second pêcheur. — Dites donc, l'ami, vous disiez que vous ne pouviez pas mendier.

Périclès. — Je sollicitais seulement.

Second pêcheur. — Il sollicitait seulement! En ce cas, je vais devenir solliciteur moi aussi, et de la sorte j'échapperai au fouet.

Périclès. — Comment, est-ce que tous vos mendiants sont fouettés?

Second pêcheur. — Oh non, pas tous, mon ami, pas tous : car si tous nos mendiants étaient fouettés, je ne souhaiterais pas de meilleur emploi que celui de bedeau. — Mais je vais aller retirer le filet, maître. (*Sortent le second et le troisième pêcheur.*)

Périclès, *à part.* — Comme cette honnête gaieté sied bien à leur travail!

Premier pêcheur. — Dites donc, Monsieur, savez-vous où vous êtes?

Périclès. — Pas très-bien.

Premier pêcheur. — En ce cas, je vais vous l'apprendre : cette ville est appelée Pentapolis; et notre roi est le bon Simonides.

Périclès. — L'appelez-vous le bon roi Simonides?

Premier pêcheur. — Oui, Monsieur, et il mérite d'être ainsi nommé pour son règne paisible et son bon gouvernement.

Périclès. — C'est un heureux roi, puisque son gouvernement lui vaut le nom de bon de la part de ses sujets. A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage?

Premier pêcheur. — Pardi, Monsieur, à une demi-journée de marche : et je puis vous le dire, il a une jolie fille, et demain est le jour anniversaire de sa naissance; et il y a des princes et des chevaliers qui viennent de toutes les parties du monde pour jouter et faire tournoi pour l'amour d'elle.

Périclès. — Si ma fortune était égale à mes désirs, je souhaiterais d'être l'un d'eux.

Premier pêcheur. — Oh! Monsieur, les choses sont ce qu'elles peuvent; un homme peut ne pas conquérir le cœur de sa femme, mais il lui est toujours permis d'essayer.

Rentrent le second *et* le troisième pêcheur *traînant un filet.*

Second pêcheur. — A l'aide, maître, à l'aide! il y a un poisson qui est dans le filet, comme le droit d'un pauvre homme dans la loi; il aura peine à s'en tirer. Ah, va-t'en aux vers! le voilà à la fin, et il s'est changé en une armure rouillée.

Périclès. — Une armure, amis! je vous en prie, laissez-la-moi voir. Je te remercie, Fortune, puisqu'après toutes mes traverses, tu me rends quelque chose pour réparer ma détresse; je te remercie, quoique ce que tu me donnes fût mien, une partie de mon héritage que feu mon père me légua lorsqu'il laissa la vie, avec cette expresse recommandation : « Conserve-la, mon Périclès, elle a été une égide entre moi et la mort; » et dirigeant son doigt sur ce brassard, « puisqu'il me sauva, conserve-le; et que dans une nécessité pareille, — dont te préservent les Dieux! — il puisse te défendre. » Je la gardai avec moi, partout où j'allai, si tendrement je l'aimais, jusqu'au moment où les mers brutales qui n'épargnent aucun homme, s'en saisirent dans leur rage : redevenues calmes, elles l'ont rendue cependant; je t'en remercie; mon naufrage n'est pas si désastreux, puisqu'il me laisse le legs suprême de mon père.

Premier pêcheur. — Que prétendez-vous, Monsieur?

Périclès. — Vous mendier cette armure de guerre, chers amis; elle était autrefois la protection d'un roi, je la reconnais à cette marque. Il m'aimait tendrement, et par amour pour lui, je souhaiterais l'avoir, et aussi que vous voulussiez bien me guider à la cour de votre souverain, où, sous cette armure, je pourrai paraître comme un gentilhomme; et si jamais ma mauvaise fortune s'améliore, je payerai vos bontés; jusqu'alors je reste votre débiteur.

Premier pêcheur. — Vraiment, est-ce que tu veux entrer en lice pour la Dame?

Périclès. — Je veux montrer le mérite que j'ai acquis sous les armes.

Premier pêcheur. — Eh bien, prenez-la, et que les Dieux vous envoient bonheur par son moyen!

Second pêcheur. — Oui, mais écoutez, mon ami; c'est nous qui avons sorti cet habit-là de dessous les vagues brutales; il y a eu de la peine pour l'en sortir, il a fallu du tirage. J'espère, Monsieur, que si vous prospérez, vous vous rappellerez de qui cela vous vient.

PÉRICLÈS. — Je me le rappellerai, croyez-le. Grâces à vos peines, me voilà revêtu d'acier, et en dépit de tous les larcins de la mer, ce bijou a gardé sa place à mon bras. Avec son prix, je pourrai monter un coursier, dont le pas bien rhythmé fera plaisir à regarder à ceux qui le verront. Seulement, mon ami, il me manque encore une paire de jambières.

SECOND PÊCHEUR. — Nous pourvoirons à cela, bien sûr : tu auras ma meilleure tunique pour t'en faire une paire; et je te conduirai à la cour moi-même.

PÉRICLÈS. — Allons, que l'honneur soit le but de ma volonté ! Aujourd'hui je me relèverai, ou bien j'ajouterai malheur au malheur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Pentapolis. — Une plate-forme conduisant aux lices : un pavillon sur le côté pour recevoir le roi, la princesse, les Seigneurs, etc., etc.

Entrent SIMONIDES, THAISA, *des Seigneurs et des gens de leurs suites.*

SIMONIDES. — Les chevaliers sont-ils prêts à commencer le défilé triomphal ?

PREMIER SEIGNEUR. — Ils sont prêts, mon Suzerain; et ils n'attendent que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDES. — Avertissez-les que nous sommes prêts, et que notre fille, dont ces triomphes célèbrent l'anniversaire, siége ici comme l'enfant de la beauté, que la nature engendra pour montrer aux hommes et les faire s'émerveiller à sa vue. (*Sort un Seigneur.*)

THAISA. — Il vous plaît, mon royal père, de me donner de grandes louanges, tandis que mon mérite est petit.

SIMONIDES. — Il est bon qu'il en soit ainsi, car les princes sont un modèle que le ciel calque sur lui-même : de même que les joyaux perdent leur éclat s'ils sont négligés, ainsi les princes perdent leur renom quand ils ne sont pas respectés. Maintenant, ma fille, il vous est réservé l'honneur d'expliquer les sentiments qui animent chaque chevalier par sa devise.

THAISA. — Et je m'acquitterai de cet honneur de manière à mettre mon honneur à moi à l'abri.

Entre UN CHEVALIER; *il traverse le théâtre, et son écuyer présente son bouclier à la princesse.*

SIMONIDES. — Quel est le premier qui se présente ?

THAISA. — Un chevalier de Sparte, mon illustre père : l'emblème qu'il porte sur son bouclier est un noir Éthiopien qui atteint le soleil; la devise est, *lux vita tua mihi.*

SIMONIDES. — Il vous aime bien celui qui reçoit de vous sa vie. (*Un second chevalier passe.*) Quel est ce second chevalier qui se présente lui-même ?

THAISA. — Un prince de Macédoine, mon royal père; l'emblème qu'il porte sur son bouclier est un chevalier tout armé conquis par une dame; la devise est en espagnol, *piu por dulzura que por fuerza.* (*Un troisième chevalier passe.*)

SIMONIDES. — Et quel est le troisième?

THAISA. — Le troisième est d'Antioche; son emblème est une couronne de chevalier, et sa devise, *me pompæ provexit apex.* (*Un quatrième chevalier passe.*)

SIMONIDES. — Quel est le quatrième ?

THAISA. — Une torche brûlante, tournée la flamme en bas, avec cette devise, *quod me alit, me extinguit.*

SIMONIDES. — Ce qui veut dire que la beauté a pouvoir d'enflammer si elle veut, et de tuer si elle veut aussi. (*Le cinquième chevalier passe.*)

THAISA. — Le cinquième écusson porte une main environnée de nuages, tenant un morceau d'or éprouvé par la pierre de touche; la devise est, *sic spectanda fides.* (*Le sixième chevalier passe.*)

SIMONIDES. — Et quel est ce sixième et dernier écusson que le chevalier a remis lui-même avec une grâce si courtoise ?

THAISA. — Il semble être étranger, mais l'écusson qu'il a présenté porte une branche desséchée qui n'est verte qu'au sommet; la devise est : *in hac spe vivo.*

SIMONIDES. — Gentille sentence morale; il espère que grâce à vous, sa fortune refleurira et le sortira de l'état délabré où il est.

PREMIER SEIGNEUR. — Il aurait besoin que ses actes parlassent plus en sa faveur que ne peut justement le faire son appareil extérieur; car, à en juger par son armure rouillée, il semble avoir manié plutôt le manche du fouet que la lance.

SECOND SEIGNEUR. — C'est bien un étranger



HÉLICANUS. Comme il était assis sur un char d'une valeur inestimable, avec sa fille à ses côtés, un feu descendit du ciel, et vous grilla leurs corps à en faire un objet d'exécration. (Acte II, sc. IV.)

vraiment, car il vient à un tournoi d'honneur étrangement accoutré.

Troisième seigneur. — C'est à dessein qu'il a laissé son armure se rouiller jusqu'à ce jour, afin d'avoir l'occasion de la fourbir dans le sable de l'arène.

Simonides. — L'opinion qui nous fait mesurer la valeur intrinsèque d'un homme à son accoutrement extérieur est une sottise. Mais, arrêtez; les chevaliers s'avancent; nous allons nous retirer dans la galerie. (*Ils sortent. Grands applaudissements au dehors, et tous crient*, le chevalier pauvre !)

SCÈNE III.

Pentapolis. — Une salle d'apparat dans le palais. Un banquet est dressé.

Entrent SIMONIDES, THAISA, le maréchal de la joûte, les seigneurs, les chevaliers du tournoi, *et les gens du service.*

Simonides. — Chevaliers, vous dire que vous êtes les bienvenus, serait paroles superflues. Exposer votre valeur chevaleresque en guise de page de titre au volume de vos exploits, serait faire chose à laquelle vous ne pensez guère, et qui serait peu convenable, puisque chacune de vos valeurs se recommande par elle-même. Disposez-vous à la joie, car la joie convient à une fête; vous êtes princes, et vous êtes mes hôtes.

Thaisa. — Mais à vous, mon chevalier et mon hôte, je donne cette couronne de victoire, et je vous proclame roi de ce jour de bonheur.

Périclès. — Je la dois plus à la fortune qu'à mon mérite, Madame.

Simonides. — Devez-la à ce qu'il vous plaira, la journée vous appartient, et j'espère qu'il n'est ici personne qui vous l'envie. En formant des artistes, l'art a voulu que les uns fussent bons, mais que d'autres excellassent, et vous êtes son disciple le plus favorisé de ses soins. Venez, reine de la fête, — car vous l'êtes, ma fille, — prenez ici votre place : placez les autres, selon le rang qu'ils méritent.

Les chevaliers. — Le vertueux Simonides nous fait grand honneur.

Simonides. — Votre présence réjouit notre vieillesse; nous aimons l'honneur; car qui hait l'honneur, hait les dieux qui sont au-dessus de nous.

Le maréchal. — Seigneur, votre place est là-bas.

Périclès. — Une autre est plus convenable.

Premier chevalier. — Ne vous y refusez pas, Seigneur; car nous sommes des gentilshommes dont les cœurs et les yeux n'envient pas les grands et ne méprisent pas les petits.

Périclès. — Vous êtes de très-courtois chevaliers.

Simonides. — Asseyez-vous, Seigneur, asseyez-vous.

Périclès, *à part.* — Par Jupiter, qui est le roi de nos pensées, je m'étonne que ces mets résistent à mon appétit, et que je ne puisse penser qu'à elle.

Thaisa, *à part.* — Par Junon, qui est la reine du mariage, toutes les viandes que je mange me semblent sans saveur, tant je le désire pour ma seule nourriture : à coup sûr c'est un galant gentilhomme.

Simonides, *à part.* — Ce n'est qu'un gentilhomme campagnard; il n'a fait ni plus ni moins que les autres chevaliers; il a brisé une lance, ou deux; laissons cela.

Thaisa, *à part.* — Il me semble comme un diamant mis à côté du verre.

Périclès, *à part.* — Ce roi là-bas m'apparaît comme le portrait de mon père qui me dit de quelle gloire il était environné jadis : des princes étaient assis tout autour de son trône comme des étoiles qui lui payaient leur respect, à lui le soleil : tous ceux qui levaient les yeux sur lui, comme des lumières plus petites, abaissaient leurs couronnes devant sa suprématie : tandis que maintenant son fils est comme un ver luisant dans la nuit, n'ayant de feu que dans les ténèbres et non dans la lumière : je vois par là que le temps est le roi des hommes, car il est leur père, et il est leur tombe, et il leur donne ce qui lui plaît, et non ce qu'ils désirent.

Simonides. — Eh bien, êtes-vous joyeux, chevaliers?

Premier chevalier. — Qui pourrait être autrement en cette royale présence?

Simonides. — Allons, si vous aimez, remplissez une coupe jusqu'aux bords, et buvez aux lèvres de votre maîtresse : nous vous portons cette santé.

Les chevaliers. — Nous remercions Votre Grâce.

Simonides. — Arrêtez un peu cependant; ce

chevalier là-bas est trop mélancolique; on dirait que l'hospitalité de notre cour n'offre pas un seul objet capable de se mettre de pair avec son mérite. Ne remarquez-vous pas cela, Thaisa?

THAISA. — Qu'est-ce que cela me fait, mon père?

SIMONIDES. — Oh! ma fille, entendez-moi bien: les princes doivent vivre comme vivent en haut les Dieux qui donnent généreusement à quiconque s'approche pour les honorer : les princes qui n'agissent pas ainsi sont semblables aux moucherons qui font un bourdonnement, mais qui, une fois tués, étonnent par leur insignifiance : ainsi pour lui rendre sa rêverie plus douce, dites-lui que nous buvons à sa santé cette coupe de vin.

THAISA. — Hélas, mon père, il ne me convient pas d'être si hardie avec un chevalier étranger; il peut prendre ma politesse pour une offense, puisque les hommes prennent les dons des femmes pour une impudence.

SIMONIDES. — Qu'est-ce à dire! Faites comme je vous l'ordonne, ou vous allez me mettre en colère.

THAISA, *à part.* — Vraiment, par les Dieux, il ne pouvait pas me faire plus de plaisir.

SIMONIDES. — Et dites-lui, en outre, que nous désirons savoir de lui, d'où il est, quel est son nom, et quelle est sa parenté.

THAISA. — Le roi mon père vient de boire à votre santé.

PÉRICLÈS. — Je le remercie.

THAISA. — En souhaitant que ce fût autant de sang ajouté au vôtre.

PÉRICLÈS. — Je vous remercie, lui et vous, et je vous fais cordialement raison.

THAISA. — Et en outre, il désire savoir de vous, d'où vous êtes, quel est votre nom, et quelle est votre parenté.

PÉRICLÈS. — Je suis un gentilhomme de Tyr, mon nom est Périclès; mon éducation a porté sur les arts et sur les armes : m'étant mis à courir le monde en quête d'aventures, les mers brutales m'ont dépouillé de mes vaisseaux et de mes hommes, et après un naufrage m'ont jeté sur ce rivage.

THAISA. — Il remercie Votre Grâce; il se nomme Périclès, c'est un gentilhomme de Tyr, qui par la mauvaise fortune d'un naufrage a perdu ses vaisseaux et ses hommes, et a été jeté sur ce rivage.

SIMONIDES. — Par les Dieux, je déplore vraiment son infortune, et je vais le réveiller de sa mélancolie. — Venez, gentilshommes, nous nous amusons trop longtemps à des bagatelles, et nous dépensons le temps qui nous invite à d'autres plaisirs. Une danse de soldats ferait un beau spectacle, là dans vos armures, tels que vous voici. Je ne veux pas d'excuse, je ne veux pas que vous veniez me dire que cette bruyante musique est trop tapageuse pour des oreilles de Dames : elles aiment les hommes sous les armes autant que leurs lits. (*Les chevaliers dansent.*) Parfait; demandé de bonne grâce, et exécuté de même. — Avancez, Seigneur; voici une Dame qui a besoin d'un peu d'exercice, et j'ai ouï dire que vous autres, chevaliers de Tyr, vous excellez à faire sauter les Dames, et que vos danses sont d'une grâce parfaite.

PÉRICLÈS. — Elles sont telles, Monseigneur, selon ceux qui les dansent.

SIMONIDES. — Oh! on dirait que vous voulez vous abstenir de cette aimable courtoisie. (*Les chevaliers et les dames dansent.*) Allons, séparons-nous, séparons-nous; je vous remercie tous, gentilshommes; tous se sont bien montrés, (*à Périclès*) mais vous le mieux de tous. Pages et porte-flambeaux, conduisez ces chevaliers à leurs logements respectifs! Quant au vôtre, Seigneur, nous avons donné ordre de le placer tout à côté du nôtre.

PÉRICLÈS. — Je suis aux ordres de Votre Grâce.

SIMONIDES. — Princes, il est trop tard pour parler d'amour, et je sais que c'est là marque à laquelle vous visez : que chacun donc aille se livrer au repos; et que tous demain fassent de leur mieux pour réussir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Tyr. — Un appartement dans la maison du gouverneur.

Entrent HÉLICANUS *et* ESCANES.

HÉLICANUS. — Non, Escanes, apprenez-le de moi, Antiochus vivait dans l'inceste; aussi les très-puissants Dieux n'ont pas voulu retarder plus longtemps la vengeance qu'ils réservaient justement à cette odieuse et capitale offense : à l'heure où il était dans tout l'orgueil de sa gloire à son apogée, comme il était assis sur un char d'une valeur inestimable, avec sa fille à ses côtés, un feu descendit du ciel, et vous grilla leurs corps à en faire un objet d'exécration; car ils puaient tellement, que tous ceux qui les adoraient avant

leur chute refusent maintenant leurs mains pour leur donner la sépulture.

Escanes. — Ce fut vraiment étrange.

Hélicanus. — Et cependant ce ne fut que juste; car bien que ce roi fût grand, sa grandeur n'était pas une protection contre la flèche du ciel; le péché devait avoir sa récompense.

Escanes. — C'est très-vrai.

Entrent trois seigneurs.

Premier seigneur. — Voyez un peu, tant dans les conférences particulières qu'au conseil, il n'a d'égards que pour lui.

Second seigneur. — Nous ne souffrirons pas plus longtemps cela sans nous plaindre.

Troisième seigneur. — Et maudit soit celui qui ne nous secondera pas dans ce projet.

Premier seigneur. — Suivez-moi, en ce cas. — Seigneur Hélicanus, un mot.

Hélicanus. — Avec moi? bien volontiers. Heureuse journée, Messeigneurs!

Premier seigneur. — Sachez que nos griefs sont au comble, et que maintenant ils débordent à la fin.

Hélicanus. — Vos griefs! A quel propos? Ne faites point de tort au prince que vous aimez.

Premier seigneur. — Ne vous faites pas tort à vous-même, noble Hélicanus; mais si le prince vit, laissez-nous le saluer, ou apprenez-nous quel pays a le bonheur de le posséder. S'il existe en ce monde, nous nous mettrons à sa recherche; s'il repose dans son tombeau, nous irons l'y reconnaître: nous voulons savoir s'il vit, pour qu'il nous gouverne; s'il est mort, pour pleurer son trépas, et procéder à notre libre élection.

Second seigneur. — De ces deux suppositions, la mort est celle qui nous paraît la plus probable, et alors voyant que ce royaume reste sans chef, — les beaux édifices laissés sans toit tombent bientôt en ruines, — nous nous soumettons à votre noble personne qui de nous tous sait le mieux l'art de gouverner et celui de régner, et nous vous saluons notre souverain.

Tous. — Vive le noble Hélicanus!

Hélicanus. — Au nom de l'honneur, retirez vos suffrages: retirez-les, si vous portez affection au prince Périclès. Si je cédais à vos désirs, je me jetterais dans une mer, ou pour une minute de tranquillité, j'aurais des heures de troubles sans fin. Permettez-moi de vous supplier d'attendre encore une année votre roi; ce temps expiré, s'il n'est pas revenu, j'accepterai de porter le joug que vous voulez m'imposer avec la patience que donne la vieillesse. Mais si je ne puis vous déterminer à cet acte de loyale affection, allez à sa recherche comme de nobles Seigneurs et de nobles sujets, dépensez dans cette recherche tout ce que vous avez d'ardeur aventureuse; si vous trouvez le prince, et si vous le déterminez à revenir, vous serez comme des diamants autour de sa couronne.

Premier seigneur. — C'est un fou celui qui refuse de céder à la sagesse; et puisque le Seigneur Hélicanus nous y engage, nous nous mettrons en voyage pour essayer de trouver le prince.

Hélicanus. — Allons, vous m'aimez, je vous aime, et nous allons nous serrer les mains: lorsque des pairs sont amis de la sorte, un royaume se tient toujours debout. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Pentapolis. — Un appartement dans le palais.

Entre SIMONIDES *lisant une lettre:* les chevaliers *viennent à sa rencontre.*

Premier chevalier. — Bonjour au vertueux Simonides.

Simonides. — Chevaliers, je suis chargé de vous apprendre de la part de ma fille qu'elle refuse d'ici à un an d'entrer dans la vie conjugale: la raison de cette détermination n'est connue que d'elle-même, et je n'ai pu la lui faire avouer par aucun moyen.

Deuxième chevalier. — Ne pouvons-nous obtenir accès auprès d'elle, Monseigneur?

Simonides. — En aucune façon, sur ma foi; elle s'est si strictement engagée à garder sa chambre que cela est impossible. Douze lunes encore elle gardera la livrée de Diane; elle l'a juré par l'œil de Cynthia, et sur son honneur de vierge elle ne rompra pas son serment.

Troisième chevalier. — Quoi qu'il nous en coûte de vous dire adieu, nous prenons nos congés. (*Sortent les chevaliers.*)

Simonides. — Bon, les voilà bien congédiés; maintenant à la lettre de ma fille: elle me dit qu'elle épousera le chevalier étranger, ou bien qu'elle ne verra plus ni jour ni nuit. C'est bien,



SIMONIDES. Eh bien, êtes-vous d'accord?
PÉRICLÈS *et* THAISA *ensemble*. Oui, s'il plaît à Votre Majesté. (Acte II, sc. v.)

Madame; votre choix s'accorde avec le mien; cela me plaît fort : — mais comme elle se montre absolue à ce sujet sans s'inquiéter de savoir si cela me déplaît ou non! Bon, j'approuve son choix, et je ne veux pas retarder la chose plus longtemps. Doucement! le voici qui vient : je dois dissimuler.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS. — Toute fortune au vertueux Simonides!

SIMONIDES. — Je vous en souhaite autant, Seigneur! Je vous suis bien obligé pour votre délicieuse musique de cette dernière nuit : je déclare que mes oreilles n'avaient jamais encore été régalées d'une harmonie aussi délicieusement agréable.

PÉRICLÈS. — C'est le bon plaisir de Votre Grâce qui me vaut ces louanges, et non mon mérite.

SIMONIDES. — Seigneur, vous êtes le maître de la musique.

PÉRICLÈS. — Le plus mauvais de tous ses écoliers, mon bon Seigneur.

SIMONIDES. — Laissez-moi vous demander une chose. Que pensez-vous de ma fille, Seigneur?

PÉRICLÈS. — C'est une très-vertueuse princesse.

SIMONIDES. — Et elle est belle aussi, n'est-ce pas?

PÉRICLÈS. — Comme un beau jour d'été, merveilleusement belle.

SIMONIDES. — Seigneur, ma fille pense très-bien de vous; oui, si bien, qu'il faut que vous soyez son maître et qu'elle soit votre écolière : ainsi, pensez-y.

PÉRICLÈS. — Je suis indigne d'être son professeur.

SIMONIDES. — Elle ne pense pas ainsi : lisez plutôt cet écrit.

PÉRICLÈS, *à part*. — Que vois-je ici ! Une lettre par laquelle elle déclare aimer le chevalier de Tyr ! c'est une ruse du roi pour avoir ma vie. (*Haut.*) O gracieux Seigneur, ne cherchez pas à me tendre d'embûches, à moi un gentilhomme étranger et malheureux qui n'ai jamais aspiré aussi haut que l'amour de votre fille, mais qui me suis borné à mettre tous mes soins à l'honorer.

SIMONIDES. — Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un scélérat.

PÉRICLÈS. — Par les Dieux, je ne l'ai pas ensorcelée; jamais aucune de mes pensées n'a médité d'offense; et jamais je n'ai entamé la plus petite action pouvant me faire gagner son amour, ou votre déplaisir.

SIMONIDES. — Tu mens, traître.

PÉRICLÈS. — Traître !

SIMONIDES. — Oui, traître.

PÉRICLÈS. — Il n'est personne, à moins que ce ne soit un roi, qui puisse s'aviser de m'appeler traître, sans que je lui fasse rentrer son démenti dans la gorge.

SIMONIDES, *à part*. — Maintenant, par les Dieux, j'applaudis à son courage.

PÉRICLÈS. — Mes actions sont aussi nobles que mes pensées qui ne se sentirent jamais d'une basse origine. Je suis venu à votre cour, mû par un désir d'honneur, et non pas pour porter atteinte à la grandeur de votre fille ; et à celui qui parlera autrement de moi, cette épée prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDES. — Non ! voici venir ma fille; elle peut en témoigner.

Entre THAISA.

PÉRICLÈS. — Allons, vous qui êtes vertueuse autant que belle, dites à votre père irrité si ma langue a jamais prononcé, ou si ma main a jamais écrit la moindre syllabe d'amour à votre adresse ?

THAISA. — Et quand vous l'auriez fait, Seigneur, qui donc pourrait prendre offense de ce qui me rendrait joyeuse ?

SIMONIDES. — Oui-dà, Madame, vous êtes si décidée ? (*A part.*) J'en suis charmé de tout mon cœur. (*Haut.*) Je vous dompterai, je vous ferai rentrer dans la soumission. Pouvez-vous bien, sans avoir mon consentement, accorder votre amour et vos affections à un étranger ? (*A part.*) Un étranger qui, autant que je suppose, pourrait bien (et rien ne me fait penser le contraire) être d'un sang aussi illustre que moi-même. (*Haut.*) En conséquence, écoutez-moi, Madame ; ou bien mettez d'accord votre volonté avec la mienne, — et vous, Seigneur, entendez-moi ; — ou bien laissez-vous gouverner par moi, ou bien je vous ferai mari et femme. Allons, approchez, et que vos lèvres et vos mains signent aussi ce contrat : et maintenant que vous êtes unis, je veux ainsi détruire vos espérances, et pour plus ample chagrin, vous dire : — Dieu vous donne joie ! Eh bien, êtes-vous satisfaits tous les deux ?

THAISA — Oui, si vous m'aimez, Seigneur.

PÉRICLÈS. — Comme ma vie même, et le sang qui la nourrit.

SIMONIDES. — Eh bien ! êtes-vous d'accord ?

THAISA *et* PÉRICLÈS *ensemble*. — Oui, s'il plaît à Votre Majesté.

SIMONIDES — Cela me plaît si bien que je veux vous voir marier ; et puis, allez aussi vite que possible vous mettre au lit. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

Entre GOWER.

Gower. — Maintenant le sommeil s'est saisi de toute la compagnie; dans tout le palais, pas d'autre tapage que celui des ronflements, d'autant plus hauts que les convives se sont plus gorgés au festin pompeux de ce mariage. Le chat, avec ses yeux brillants comme braise, se couche maintenant devant le trou de la souris, et les cri-cris, mis en joie par la chaleur, chantent à la bouche du four. L'hymen a conduit au lit la fiancée; et là, par suite de la perte de sa virginité, un enfant a été fabriqué. Soyez attentifs, et que vos imaginations allongent ingénieusement le temps qui si rapidement s'écoule : je vous expliquerai par la parole le jeu muet qui va se passer devant vous.

Pantomime. — *Entrent d'un côté* PÉRICLÈS *et* SIMONIDES *avec leurs suites;* un messager *vient à leur rencontre, et donne une lettre à* PÉRICLÈS : *il la montre à* SIMONIDES; les seigneurs *s'agenouillent devant* PÉRICLÈS. *Alors, entrent* THAISA *enceinte, et* LYCHORIDA, *une nourrice.* SIMONIDES *montre la lettre à sa fille : elle fait éclater sa joie; elle et* PÉRICLÈS *prennent congé de son père, et ils partent avec* LYCHORIDA *et leurs suites. Puis sortent* SIMONIDES *et les autres.*

On a fait bien des longues et tristes lieues aux quatre coins du monde pour découvrir Périclès; et avec quelle ardeur cette recherche a été faite! chevaux, voiles, grandes dépenses, tout ce qui pouvait activer la découverte a été employé. A la fin, la renommée ayant répondu à cette recherche exceptionnelle, des lettres de Tyr sont apportées à la cour du roi Simonides; leur teneur est celle-ci : Antiochus et sa fille sont morts; les citoyens de Tyr ont voulu placer la couronne sur la tête d'Hélicanus, mais il a refusé; il s'est dépêché d'arrêter ces mutins, et leur a dit que, si le roi Périclès n'est pas revenu dans deux fois six lunes, il obéira à leur invitation, et prendra la couronne. Le résumé de ces nouvelles, apporté ici à Pentapolis, a ravi les régions d'alentour, et chacun s'écrie en claquant des mains : « Notre héritier présomptif est un roi! Qui aurait rêvé, qui aurait pensé semblable chose? » Bref, il est nécessaire qu'il parte pour Tyr; sa reine, — qui pourrait l'en blâmer? — désire le suivre quoique enceinte : passons sur les larmes et les chagrins du départ : elle amène Lychorida, sa nourrice, et maintenant, — en mer. Leur vaisseau fend les vagues de Neptune; il a déjà parcouru la moitié du voyage : mais l'humeur de la fortune change encore; le terrible vent du nord vomit une telle tempête, que le pauvre vaisseau s'enfonce et remonte, pareil à un canard qui plonge pour sauver sa vie. La Dame pousse des cris, et dans sa frayeur elle accouche : les aventures subséquentes de cette cruelle tempête vont se raconter elles mêmes en se représentant devant vous; je ne narrerai rien; l'action peut plus aisément vous faire connaître le reste que je ne le pourrais par le discours. Que votre imagination se figure ce théâtre comme le vaisseau, et sur le pont de ce vaisseau, Périclès battu des mers paraît pour parler comme suit. (*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Un vaisseau en mer.

Entre PÉRICLÈS.

Périclès. — Dieu de ce vaste élément, fais rentrer dans l'ordre ces vagues qui vont laver à la fois le ciel et l'enfer; et toi qui as les vents sous tes ordres, enchaîne-les de chaînes d'airain après les avoir appelés des profondeurs de tes cavernes! Oh, apaise tes tonnerres terribles et assourdissants! éteins par clémence tes flammes agiles et sulfureuses! — O Lychorida, comment va ma reine? — Veux-tu donc dans ta rage te cracher jusqu'à extinction de toi-même, ô ouragan? — Le sifflet du marin est comme un chuchotement aux oreilles des morts; on ne l'en-

tend pas. — Lychorida! — O Lucine, très-divine patronne, et compatissante accoucheuse de celles qui crient la nuit en mal d'enfant, que ta divinité consente à descendre à bord de notre vaisseau ballotté par les vagues, et fais qu'elles soient courtes les souffrances de ma reine en travail!

Entre LYCHORIDA *avec un enfant.*

Périclès. — Eh bien, Lychorida?

Lychorida. — Voici un être trop jeune pour une telle place, et qui s'il avait sentiment demanderait à mourir, comme je suis moi-même prête à le faire; prenez dans vos bras cette partie vivante de votre reine morte.

Périclès. — Eh quoi, eh quoi, Lychorida?

Lychorida. — Prenez patience, vertueux Sire, n'aidez pas la tempête. Voici tout ce qui reste vivant de votre reine, — une petite fille : pour l'amour d'elle, soyez homme, et prenez courage.

Périclès. — O Dieux! Pourquoi nous faites-vous aimer vos dons précieux, et nous les retirez-vous aussitôt? Nous ici-bas, nous ne reprenons pas ce que nous donnons, et en cela nous pouvons lutter d'honneur avec vous.

Lychorida. — Patience, vertueux Sire, en considération du fardeau confié à vos soins.

Périclès. — Ah! que douce puisse être ta vie! car jamais enfant n'eut une naissance plus agitée : que tes qualités soient paisibles et aimables! car à ton arrivée au monde, tu reçois bien la plus brutale bienvenue qu'ait jamais reçue enfant de prince. Que la suite de ta vie au moins soit heureuse! Tu as une nativité aussi turbulente qu'ont pu la faire le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel, réunis pour annoncer ta sortie du ventre de ta mère. Dès ton entrée au monde, tu perds plus que ne pourra jamais te donner ta vie ultérieure ici bas. Maintenant, que les Dieux bons jettent sur toi leurs plus bienveillants regards!

Entrent DEUX MATELOTS

Premier matelot. — Eh bien, Sire, avez-vous bon courage? Dieu vous protége!

Périclès. — Le courage n'est pas ce qui me manque : je ne crains pas la tempête ; elle m'a fait le pire mal qu'elle pouvait me faire : cependant, pour l'amour de cette pauvre enfant, de cette voyageuse sur mer tout fraîchement embarquée en ce monde, je voudrais bien que l'ouragan s'apaisât.

Premier marin. — Relâchez les boulines ici! — Tu ne veux pas t'apaiser? veux-tu bien t'apaiser! Eh bien, souffle, et crève à force de souffler.

Second marin. — Si nous avions seulement du champ, vague et écume pourraient bien aller baiser la lune, je n'en aurais souci.

Premier marin. — Sire, il faut qu'on jette votre reine par-dessus bord; la mer se gonfle prodigieusement, le vent est furieux, et la tempête ne s'apaisera pas avant que le vaisseau soit débarrassé de la morte.

Périclès. — C'est superstition de votre part.

Premier marin. — Pardonnez-nous, Sire; c'est une chose qui a été constamment observée par nous sur mer, et nous tenons fortement à nos coutumes : par conséquent, consentez bien vite à nous la céder, car elle doit être jetée par dessus bord, sans retards.

Périclès. — Faites comme vous le jugerez convenable. — O très-malheureuse reine!

Lychorida. — Elle est couchée dans cette chambre-ci, Sire.

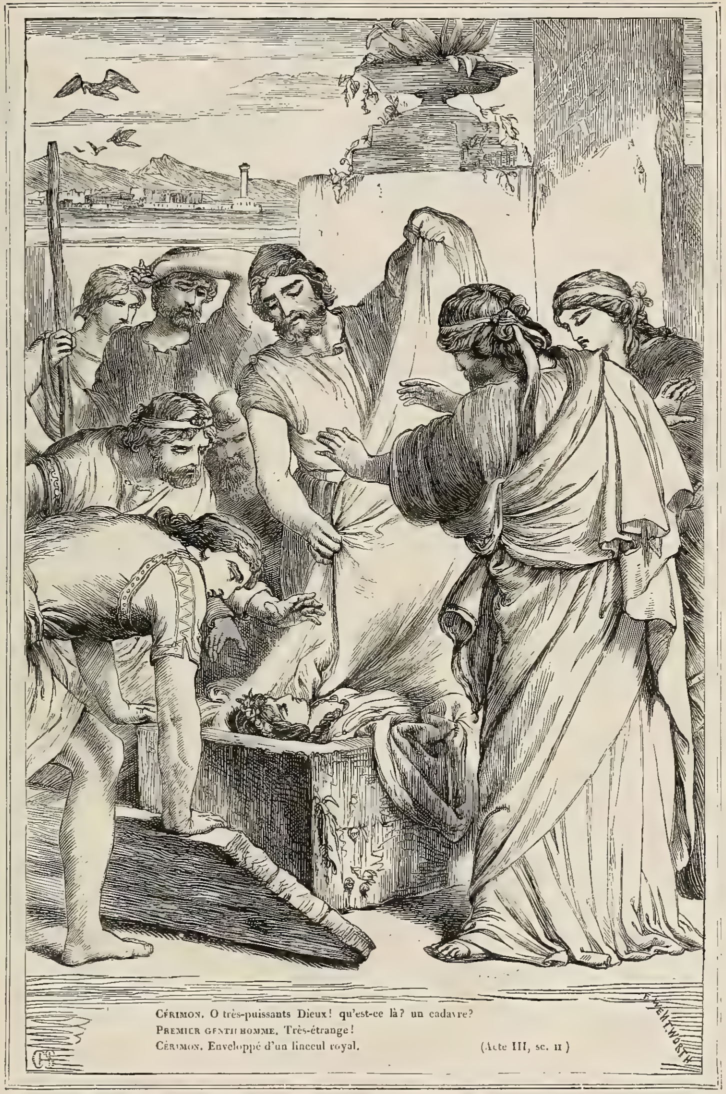
Périclès. — Tu as eu un terrible accouchement, ma chérie; pas de lumière, pas de feu : les éléments ennemis t'ont complétement oubliée, et l'occasion même m'est refusée de te donner une tombe sanctifiée : il faut que je te voie jeter précipitamment, privée presque même d'un cercueil, dans le limon marin; et là, en place du monument où tes os auraient dû dormir, et des lampes qui auraient dû brûler éternellement devant eux, la baleine aux naseaux vomissants, et l'eau mugissante passeront sur ton cadavre couché avec les simples coquilles. — O Lychorida! avertis Nestor d'avoir à m'apporter des parfums, de l'encre, du papier, ma cassette et mes joyaux; avertis Nicander de m'apporter le coffre doublé de satin : place l'enfant sur l'oreiller : dépêche-toi, tandis que je vais réciter sur elle une prière d'adieu : vite, ma bonne femme. (*Sort Lychorida.*)

Second marin. — Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse calfatée et goudronnée toute prête.

Périclès. — Je te remercie. — Matelot, quelle est cette côte?

Second marin. — Nous sommes près de Tharse.

Périclès. — Dirige-toi sur cette ville, gentil



Cérimon. O très-puissants Dieux! qu'est-ce là? un cadavre?
Premier gentilhomme. Très-étrange!
Cérimon. Enveloppé d'un linceul royal. (Acte III, sc. ii)

matelot, et détourne-toi de la route de Tyr; quand pourrons-nous arriver à Tharse?

SECOND MARIN. — Au point du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS. — Oh! fais route pour Tharse! — Là, j'irai voir Cléon, car l'enfant ne pourrait soutenir le voyage jusqu'à Tyr, et je le laisserai à ses tendres soins. — Continue ta manœuvre, bon matelot; je vais t'apporter le corps immédiatement. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Éphèse. — Un appartement dans la demeure de Cérimon.

Entrent CÉRIMON, UN SERVITEUR, *et quelques personnes qui ont fait naufrage.*

CÉRIMON. — Philémon, holà!

Entre PHILÉMON.

PHILÉMON. — Monseigneur appelle?

CÉRIMON. — Fais du feu pour ces pauvres gens, et donne-leur à manger : quelle nuit de vacarme et d'ouragan a été la dernière!

LE SERVITEUR. — Je me suis trouvé dans bien des tempêtes, mais jamais aucune ne fut comparable à celle que j'ai dû supporter la nuit dernière.

CÉRIMON. — Votre maître sera mort avant votre retour; la nature n'offre aucun remède qui puisse le rappeler à la vie. (*A Philémon.*) Remettez cette note à l'apothicaire, et venez me dire comment ce remède aura opéré. (*Tous sortent, sauf Cérimon.*)

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. — Bonjour.

SECOND GENTILHOMME. — Bonjour à Votre Seigneurie.

CÉRIMON. — Pourquoi levés de si bon matin, mes gentilshommes?

PREMIER GENTILHOMME. — Seigneur, nos maisons qui donnent sur la mer, branlent comme si la terre tremblait; les grosses poutres semblent vouloir se fendre, et tout s'effondrer : ce sont simplement la surprise et la crainte qui m'ont fait quitter ma maison.

SECOND GENTILHOMME. — Voilà pourquoi nous venons vous troubler de si bon matin : ce n'est point pour veiller aux soins de nos ménages que nous sommes levés à cette heure.

CÉRIMON. — Oh! vous parlez bien.

PREMIER GENTILHOMME. — Mais je m'étonne beaucoup que Votre Seigneurie, ayant tant de richesses autour d'elle, consente à secouer à ces heures matinales l'heureux repos du sommeil. Il est bien étrange que la nature consente à entretenir commerce avec la fatigue, lorsqu'elle n'y est pas forcée.

CÉRIMON. — J'ai toujours regardé la vertu et le talent comme de plus grands biens que la noblesse et les richesses. D'insouciants héritiers peuvent obscurcir ou dépenser ces derniers biens; mais l'immortalité suit les premiers, et fait d'un homme un Dieu. Vous savez que j'ai toujours étudié la médecine, et grâce aux secrets de cet art, secrets acquis tant par ma science des autorités en cette matière que par mon expérience, je me suis soumis, à mon profit et au profit de ma charité, les vertus salutaires qui résident dans les végétaux, les métaux, les pierres; je puis savamment parler des maladies qu'engendre la nature et de leurs remèdes; et je goûte dans cette étude plus de contentement, plus de vraies joies, que je n'en sentirais si j'étais altéré de dignités toujours trébuchantes, ou si j'empilais mes trésors dans des sacs de soie pour faire plaisir aux sots et à la mort.

SECOND GENTILHOMME. — Votre Honneur a répandu sa charité dans Éphèse entière, et des milliers de personnes, rendues par vous à la santé, vous proclament leur sauveur et leur père : et ce n'est pas seulement par sa science, par ses peines personnelles, mais aussi par sa bourse toujours ouverte que le Seigneur Cérimon s'est acquis un si grand renom que le temps ne pourra le détruire.

Entrent DEUX SERVITEURS *avec une caisse.*

PREMIER SERVITEUR. — Là, enlevons-la.

CÉRIMON. — Qu'est-ce que cela?

PREMIER SERVITEUR. — Seigneur, à l'instant même, la mer vient de pousser cette caisse sur notre rivage. Elle vient de quelque naufragé.

CÉRIMON. — Déposez-la ici, voyons ce qu'elle contient.

SECOND GENTILHOMME. — Elle ressemble à un cercueil, Seigneur.

CÉRIMON. — Qu'elle soit ce qu'elle voudra, elle est étonnamment pesante; déclouez-la tout de suite : si l'estomac de la mer est surchargé d'or, c'est une bonne pensée de la Fortune de la faire vomir de notre côté.

Second gentilhomme. — C'est bien vrai, Monseigneur.

Cérimon. — Comme elle est soigneusement calfatée et goudronnée! Est-ce que c'est la mer qui l'a rejetée?

Premier serviteur. — Je n'ai jamais vu une vague plus énorme que celle qui l'a poussée sur le rivage, Seigneur

Cérimon — Ouvrez-la; doucement! — elle m'envoie une délicieuse odeur.

Second gentilhomme. — Une odeur exquise.

Cérimon. — Aussi exquise que ma narine en ait jamais flairé; bon, — enlevez cela. — O Dieux très-puissants! qu'est-ce là? un cadavre?

Premier gentilhomme. — Très-étrange!

Cérimon. — Enveloppé d'un linceul royal, embaumé, et déposé comme un trésor précieux au milieu de sacs entiers de parfums! Un papier de reconnaissance aussi! Apollon, fais que je puisse en connaître l'idiome! (*Il lit.*)

Ici je vous donne à comprendre,
Si jamais ce cercueil terre va prendre,
Que moi, roi Périclès, j'ai perdu
Cette reine plus précieuse que toutes nos richesses du monde
Elle était la fille d'un roi;
Que celui qui la trouvera lui donne la sépulture :
Outre le trésor ci-inclus qui sera sa récompense,
Que les Dieux reconnaissent sa charité.

Si tu vis, Périclès, ton cœur doit se briser de douleur! — Cette mort est arrivée cette nuit.

Second gentilhomme. — Très-probablement, Seigneur

Cérimon — Oh, bien certainement c'est cette nuit; car voyez, comme elle a le visage frais encore! — Ils furent trop brutaux, ceux qui la jetèrent à la mer.— Faites du feu là dedans. Allez chercher toutes les boîtes qui sont dans mon cabinet. (*Sort le second serviteur.*) La mort peut s'emparer de la nature pendant bien des heures, et cependant le feu de la vie peut ranimer ensuite les esprits accablés. — J'ai entendu parler d'un Égyptien qui avait été tenu pour mort pendant neuf heures, et qui fut ressuscité par des soins intelligents. (*Rentre le second serviteur avec des boîtes, des serviettes et du feu.*) Fort bien, fort bien, les linges et le feu. Je vous en prie, faites entendre un peu de musique, quelque barbares et misérables que soient nos instruments — Passez-moi de nouveau la fiole. — Comment! tu remues, corps insensible! — De la musique ici! — Je vous en prie, laissez-lui de l'air. — Messieurs, cette reine vivra : la nature se réveille; la chaleur émane d'elle : elle n'est pas restée évanouie plus de cinq heures : voyez comme la fleur de la vie commence à se redresser en elle!

Premier gentilhomme. — Les cieux ont voulu par votre moyen accroître le nombre des merveilles que nous avons vues, et fonder pour jamais votre renommée.

Cérimon. — Elle vit : regardez; ses paupières, étuis de ces joyaux célestes que Périclès a perdus, commencent à séparer leurs franges d'or brillant; des diamants de l'eau la plus renommée apparaissent pour enrichir le monde une seconde fois. Vivez, et faites couler nos larmes en nous racontant votre destinée, belle créature qui semblez si rare!

Thaisa, *s'éveillant.* — O bien-aimée Diane, où suis-je? où est mon Seigneur? et quel monde est celui-là?

Second gentilhomme. — N'est-ce pas étrange?

Premier gentilhomme. — Fort singulier.

Cérimon. — Chut, mes gentils voisins! prêtez-moi le secours de vos mains : portons-la dans la chambre à côté. Allez chercher du linge : maintenant il faut faire grande attention, car la rechute serait mortelle. Venez, venez, et qu'Esculape nous guide! (*Ils sortent emportant Thaisa.*)

SCÈNE III.

Tharse. — Un appartement dans la demeure de Cléon.

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, *et* LYCHORIDA *portant* MARINA *sur ses bras.*

Périclès. — Très-honoré Cléon, il faut absolument que je parte; mes douze mois sont expirés, et Tyr se trouve dans un état de paix litigieuse. Vous, et votre épouse, acceptez toute l'expression de la reconnaissance de mon cœur! que les Dieux se chargent de vous donner tout le reste!

Cléon. — Quoique ce soit vous que frappent mortellement les flèches de votre fortune, nous ne sommes pas sans les sentir passer près de nous avec douleur.

Dionysa. — Oh! votre douce reine! pourquoi les sévères destinées n'ont-elles pas permis que vous l'amenassiez ici pour faire le bonheur de mes yeux!

Périclès. — Nous ne pouvons qu'obéir aux puissances qui sont au-dessus de nous. Quand bien même je tempêterais et rugirais comme la mer qui lui sert de sépulture, les choses seraient toujours ce qu'elles sont. Ma gentille enfant Marina, que j'ai nommée ainsi parce qu'elle est née sur mer, je la confie à votre charité, je vous la laisse comme la fille de votre bienveillance, en vous recommandant de lui donner une éducation princière, afin que ses manières répondent à sa naissance.

Cléon. — Ne craignez rien, Monseigneur, et croyez que nous saurons nous rappeler pour votre fille du prince qui nourrit mon pays de son blé, bienfait en reconnaissance duquel les prières du peuple montent encore au ciel pour vous. Si j'étais assez vil pour être négligent, le corps de la nation par vous secourue me forcerait à mon devoir : mais si ma nature a besoin d'un éperon, eh bien! que les Dieux vengent la négligence dont je serais coupable sur moi et les miens jusqu'à la dernière génération!

Périclès. — Je vous crois; votre honneur et votre vertu me persuadent sans que j'aie besoin de vos serments. Jusqu'à ce qu'elle soit mariée, Madame, j'en atteste cette brillante Diane que nous adorons, je ne couperai pas ma chevelure, même au risque de paraître laid. Maintenant, je prends mon congé. Bonne Madame, donnez-moi lieu de bénir vos soins, par l'éducation que vous donnerez à ma fille.

Dionysa. — J'en ai une moi-même, et elle ne me sera pas plus chère que la vôtre, Monseigneur.

Périclès. — Tous mes remercîments et toutes mes prières, Madame.

Cléon. — Nous allons accompagner Votre Grâce jusqu'au bord du rivage; là nous recommanderons à Neptune de masquer son terrible visage et aux plus doux vents du ciel de souffler pour vous.

Périclès. — J'accepte votre offre. Venez, très-chère Madame. — Oh! pas de larmes, Lychorida, pas de larmes. Veillez bien sur votre petite maîtresse dont dépend votre faveur future. — Allons, Monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Éphèse. — Un appartement dans la demeure de Cérimon.

Entrent CÉRIMON *et* THAISA.

Cérimon. — Madame, dans votre coffre, se trouvaient avec vous cette lettre, et certains bijoux qui sont à votre disposition. Connaissez-vous l'écriture?

Thaisa. — C'est celle de mon Seigneur. Je me rappelle fort bien que j'étais embarquée sur mer, et sur le point d'accoucher; mais si j'y ai ou non été délivrée, par les Dieux saints, je ne puis le dire : mais puisque je ne verrai plus jamais le roi Périclès, mon époux, je veux revêtir l'habit de vestale et ne jamais plus connaître la joie.

Cléon. — Madame, si votre intention est celle que vous dites, le temple de Diane est tout près d'ici, et vous pourrez y élire domicile jusqu'à la fin de vos jours. En outre, si cela vous convient, j'ai une nièce qui vous y tiendra compagnie.

Thaisa. — Mes remercîments sont toute la récompense que je puis vous donner : cependant quoique le don soit petit, grande est ma bonne volonté. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

Entre GOWER.

Gower. — Imaginez Périclès arrivé à Tyr, reçu et installé à son désir. Nous laissons ici à Éphèse sa reine malheureuse, prêtresse de Diane. Tournez votre esprit vers Marina, que notre scène aux enjambées rapides doit aller chercher à Tharse, où elle a été élevée par Cléon, dans la musique



TROISIÈME PIRATE. A demi part! camarades, à demi-part! Allons, portons-la bien vite à bord.

(Acte IV, sc. I.)

et les lettres : elle a su acquérir toutes les grâces d'une bonne éducation, ce qui en fait l'objet de l'admiration générale et la favorite de tous les cœurs. Mais, hélas! le monstre envie qui si souvent est l'écueil de la louange méritée cherche à trancher par le poignard de la trahison la vie de Marina. Il arrive donc que notre Cléon possède une fille, une grande demoiselle complétement formée et mûre pour le mariage. Cette jeune fille s'appelle Philoten, et il est dit par certains narrateurs de notre histoire qu'elle voulait toujours être avec Marina. Mais soit qu'elle tisse de ses doigts longs, petits et blancs comme lait la soie filée, soit que de sa perçante aiguille elle blesse la toile qu'elle rend plus solide en la piquant; soit qu'elle chante en s'accompagnant du luth, et qu'elle rende muet l'oiseau nocturne qui toujours répand ses souvenirs en plaintes; soit qu'elle honore sa patronne Diane par quelque production de sa plume riche et vertueuse, cette Philoten lutte toujours en vain d'habileté avec l'accomplie Marina; aussi bien pourrait le corbeau lutter pour la blancheur du plumage avec la colombe de Paphos. Marina obtient toutes les louanges, qui lui sont payées comme choses dues, et non octroyées comme choses données en cadeau. Cela rejette tellement dans l'ombre toutes les gracieuses qualités de Philoten, que la femme de Cléon, poussée par une jalousie extraordinaire, prépare un meurtrier pour la bonne Marina, afin que par ce meurtre, sa fille puisse briller sans craindre les comparaisons. Pour donner à ses vils projets une certitude de succès plus rapide, il se trouve que Lychorida notre nourrice est morte. La maudite Dionysa tient tout prêt pour ce coup l'instrument de ses vengeances. L'issue encore à

naître de ce complot, je vais vous la montrer à votre satisfaction : seulement il me faut transporter le temps ailé sur le vers au pied boiteux, et je ne pourrais jamais y parvenir, si vos pensées ne me suivaient pas sur le chemin. Voici Dionysa qui apparaît avec Léonin, un meurtrier. (*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Tharse. — Un espace près de la mer.

Entrent DIONYSA *et* LÉONIN.

DIONYSA. — Rappelle-toi ton serment; tu as juré de faire cela; ce n'est qu'un coup à frapper, et ce coup ne sera jamais connu. Tu ne peux rien faire au monde qui te rapporte autant de profit que t'en rapportera cette action. Ne permets pas que la conscience, qui n'est que vent froid, soufflant sur ton cœur pour y allumer l'amour, l'enflamme trop niaisement; ne te laisse pas attendrir par la pitié que des femmes même ont été capables d'étouffer en elles, mais agis dans cette affaire comme un soldat.

LÉONIN. — Je l'exécuterai; mais cependant elle est une vertueuse créature.

DIONYSA. — Elle n'en est faite que plus vite pour les Dieux. La voici qui vient en pleurant pour la mort de la seule personne qu'elle aimât. Es-tu résolu?

LÉONIN. — Je suis résolu.

Entre MARINA *avec une corbeille de fleurs.*

MARINA. — Non, je dépouillerai Tellus de ses plantes pour semer de fleurs ton tertre de gazon. Fleurs de genêt, bleuets, violettes pourprées, soucis, recouvriront ta tombe comme un tapis aussi longtemps que durera l'été. Hélas de moi, pauvre vierge! née dans une tempête au moment où mourut ma mère, ce monde est pour moi comme un perpétuel ouragan qui m'arrache à mes amis.

DIONYSA. — Qu'est-ce à dire, Marina? Comment vous trouvez-vous seule? Comment se fait-il que ma fille ne soit pas avec vous? Ne vous consumez pas le sang à force de vous lamenter; vous avez en moi une nourrice. Seigneur, comme cet inutile chagrin a changé votre visage! Allons, donnez-moi vos fleurs avant que l'air de la mer les gâte. Promenez-vous avec Léonin; l'air est vif ici; cela prépare et aiguise l'appétit. Allons, Léonin, donnez-lui le bras, promenez-vous avec elle.

MARINA. — Non, je vous en prie, je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA. — Allons, allons, j'aime le roi votre père, et je vous aime d'un tout autre amour que celui d'une étrangère. Nous l'attendons ici de jour en jour : lorsqu'il arrivera, et qu'il verra notre merveille renommée de tous avec un si mauvais visage, il se repentira d'avoir fait son grand voyage; il nous blâmera, mon Seigneur et moi, de n'avoir pas pris plus de soin pour vous rendre raisonnable. Allez, je vous prie, promenez-vous, et redevenez gaie; conservez soigneusement ce beau teint qui ravissait les yeux des vieux et des jeunes. Ne vous inquiétez pas de moi; je puis m'en retourner seule au logis.

MARINA. — Bien, je vais me promener; mais cependant je n'en ai aucune envie.

DIONYSA. — Allons, allons, je sais que cela vous est bon. Promenez-vous au moins une demi-heure. Léonin, rappelez-vous ce que je vous ai dit.

LÉONIN. — Je vous le promets, Madame.

DIONYSA. — Je vais vous laisser un instant, mon aimable Dame : je vous en prie, promenez-vous doucement, ne vous échauffez pas le sang : eh vraiment! il faut que je prenne soin de vous.

MARINA. — Mes remercîments, aimable Dame. (*Sort Dionysa.*) Est-ce le vent de l'ouest qui souffle?

LÉONIN. — Le vent du sud-ouest.

MARINA. — Lorsque je suis née le vent soufflait du nord.

LÉONIN. — Vraiment?

MARINA. — Mon père, à ce que me racontait ma nourrice, n'eut jamais peur, mais il criait aux marins : « Hardi, bons matelots! » il ne craignait pas d'écorcher ses mains royales en manœuvrant les cordages, et embrassant le grand mât il résistait à une mer qui faisait presque éclater le pont.

LÉONIN. — Quand cela se passait-il?

MARINA. — Au moment de ma naissance; jamais il n'y eut vagues ni vent plus furieux : voilà que la tempête vous balaye du haut de l'échelle de cordes un matelot monté pour arranger les toiles. « Hé, dit un autre, est-ce que tu t'en vas? » et avec précaution ils se laissent glisser de la poupe à la proue : le maître d'équi-

page siffle, le capitaine appelle, et cela triple leur désordre.

Léonin. — Allons, dites vos prières.

Marina. — Que prétendez-vous faire?

Léonin. — Si vous avez besoin d'un peu de temps pour faire vos prières, je vous l'accorde : priez, mais ne soyez pas longue, car les Dieux ont l'oreille vive, et j'ai juré d'accomplir promptement ma besogne.

Marina. — Quoi, vous voulez m'assassiner?

Léonin. — Pour obéir à ma maîtresse.

Marina. — Pourquoi veut-elle me faire tuer? Sur ma foi, j'ai beau chercher à me rappeler, je ne l'ai jamais blessée en ma vie : je n'ai jamais dit de mauvaise parole, ni fait un mauvais tour à âme qui vive : croyez-moi, là, je n'ai jamais tué une souris, je n'ai jamais blessé une mouche; quand j'ai marché sur un ver, c'était contre ma volonté et j'en ai pleuré. Comment l'ai-je offensée? En quoi ma mort lui profitera-t-elle? Et quel danger ma vie lui fait-elle courir?

Léonin. — Ma commission n'est pas de raisonner sur cette action, mais de l'exécuter.

Marina. — Vous ne feriez pas cela pour le monde entier, j'espère. Vous avez bon visage, et vos yeux disent que vous avez bon cœur. Je vous ai vu dernièrement lorsque vous avez reçu cette blessure pour avoir voulu séparer deux hommes qui se battaient : vraiment, cela vous montrait sous un beau jour : agissez de même à cette heure : votre maîtresse en veut à ma vie, mettez-vous entre nous, et sauvez-moi, moi la plus faible.

Léonin. — J'ai juré, et il faut que je me dépêche.

Entrent des pirates *pendant que* MARINA *se débat.*

Premier pirate. — Arrête, scélérat! (*Léonin s'enfuit.*)

Second pirate. — Une prise! une prise!

Troisième pirate. — A demi-part! camarades, à demi-part! Allons, portons-la bien vite à bord. (*Sortent les pirates en emportant Marina.*)

Rentre LÉONIN.

Léonin. — Ces coquins de voleurs servent le grand pirate Valdès, et ils ont saisi Marina. Qu'elle s'en aille; j'espère qu'elle ne reviendra pas. Je jurerai qu'elle a été jetée dans la mer. Mais je vais observer un peu mieux; peut-être prendront-ils seulement leur plaisir sur elle, sans la transporter à bord. Si elle reste, il me faut tuer celle qu'ils auront violée. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Mitylène. — Une chambre dans un mauvais lieu.

Entrent le maître *et* la maîtresse *du mauvais lieu, et* TOURNECLEF.

Le maître. — Tourneclef!

Tourneclef. — Monsieur?

Le maître. — Fouille-moi soigneusement le marché; Mitylène est plein de galants; nous avons perdu beaucoup trop d'argent cette foire-ci pour avoir été trop à court de filles.

La maîtresse. — Nous ne fûmes jamais plus dépourvus de créatures. Nous n'avons que trois pauvrettes, et elles ne peuvent faire que ce qu'elles peuvent faire; à force d'être continuellement en action, elles sont aussi bonnes que viande pourrie.

Le maître. — Par conséquent, il faut que nous en ayons de fraîches, à quelque prix que ce soit. Si dans tout métier on ne met pas de la conscience, on ne peut jamais prospérer.

La maîtresse. — Tu dis bien vrai, ce n'est pas en éduquant de pauvres bâtardes, et je crois bien que j'en ai élevé, quelque chose comme onze....

Tourneclef. — Oui, élevé jusqu'à onze ans, et puis vous les avez abaissées. Mais irai-je fouiller le marché?

La maîtresse. — Et que faire d'autre, l'ami? les marchandises que nous avons, un fort vent les ferait tomber en pièces, tant elles sont pitoyablement délabrées.

Le maître. — Tu dis vrai; en conscience, elles sont trop malsaines. Le pauvre Transylvanien qui avait couché avec la petite drôlesse en est mort.

Tourneclef. — Ah oui, elle vous l'a vivement expédié; elle en a fait du rôti pour les vers : — mais je vais aller fouiller le marché. (*Il sort.*)

Le maître. — Si nous avions trois ou quatre mille sequins, ça ferait une jolie fortune pour vivre paisiblement, et nous pourrions nous retirer des affaires.

La maîtresse. — Pourquoi nous retirer, s'il vous plaît? Est-ce une honte d'amasser du bien quand on est vieux?

Le maître.—Oh! notre crédit ne marche pas de pair avec nos profits, et nos profits n'égalent pas nos dangers; par conséquent, si dans notre jeu-

nesse nous avons pu butiner une jolie fortune, il ne serait pas mal de garder notre porte bien close. En outre, les mauvais rapports dans lesquels nous sommes avec les Dieux, seront une raison assez forte pour nous faire abandonner le commerce

LA MAÎTRESSE. — Allons donc, il y a bien d'autres gens qui pèchent aussi bien que nous.

LE MAÎTRE. — *Aussi bien que nous !* Oui, et même mieux ; nous, nous péchons en pire. D'ailleurs, notre profession n'est pas un commerce, ce n'est pas un métier. — Mais voici venir Tourneclef.

Rentre TOURNECLEF *avec* MARINA *et* LES PIRATES.

TOURNECLEF, *à Marina.* — Allons, avancez. — Mes maîtres, vous dites qu'elle est vierge?

PREMIER PIRATE. — Oh, Monsieur, nous n'en doutons pas.

TOURNECLEF. — Maître, j'ai promis un fort prix pour le morceau que vous voyez : si elle vous plaît, bon ; sinon, j'ai perdu mon zèle.

LA MAÎTRESSE. — A-t-elle quelques qualités, Tourneclef?

TOURNECLEF. — Elle a une belle figure, elle parle bien, et elle a de très-beaux habits ; je ne vois pas quelles autres qualités sont nécessaires pour la faire accepter.

LA MAÎTRESSE. — Quel est son prix, Tourneclef?

TOURNECLEF. — Mille pièces ; je n'ai pas pu leur en faire rabattre un liard.

LE MAÎTRE — Eh bien, suivez-moi, mes maîtres ; je vais vous compter votre argent sur-le-champ ; — femme, introduisez-la ; instruisez-la de ce qu'elle doit faire, afin qu'elle ne soit pas novice dans la besogne. (*Il sort avec les pirates.*)

LA MAÎTRESSE. — Tourneclef, prends le signalement de sa personne, la couleur de sa chevelure, son teint, sa taille, son âge, avec la garantie de sa virginité, et va-t'en crier, « celui qui en donnera le plus fort prix, l'aura le premier. » Un tel pucelage ne serait pas une chose à bon marché, si les hommes étaient encore ce qu'ils étaient autrefois. Fais comme je te commande.

TOURNECLEF. — Immédiatement exécuté. (*Il sort.*)

MARINA. — Hélas ! pourquoi Léonin a-t-il tant tardé, a-t-il été si lent? il aurait dû frapper au lieu de parler ; — ou pourquoi ces pirates n'ont-ils pas été plus barbares, et ne m'ont-ils pas jetée par-dessus bord, pour aller chercher ma mère?

LA MAÎTRESSE. — Pourquoi vous lamentez-vous, jolie fille?

MARINA — Parce que je suis jolie.

LA MAÎTRESSE. — Allons, les Dieux ont joué leur rôle à votre égard

MARINA. — Je ne les accuse pas.

LA MAÎTRESSE. — Vous êtes tombée entre mes mains, où il vous faudra vivre selon toute probabilité.

MARINA. — Je n'en suis que plus malheureuse d'avoir échappé aux mains par lesquelles, selon toute probabilité, j'aurais dû recevoir la mort.

LA MAÎTRESSE. — Oui, et vous vivrez dans le plaisir.

MARINA. — Non.

LA MAÎTRESSE. — Si vraiment, et vous goûterez des Messieurs de toutes les façons. Vous ferez bonne chère, vous apprendrez les différences de tous les tempéraments. Comment ! vous vous bouchez les oreilles?

MARINA. — Êtes-vous une femme ?

LA MAÎTRESSE. — Et que voulez-vous que je sois, si je ne suis pas une femme ?

MARINA. — Une honnête femme, ou pas femme du tout.

LA MAÎTRESSE. — Parbleu, je vous fouetterai, ma petite ; je vois que j'aurai quelque peu de peine avec vous. Allons, vous êtes un jeune plant tout sot, et il faudra bien que vous incliniez selon ma volonté.

MARINA. — Les Dieux me défendent!

LA MAÎTRESSE. — S'il plaît aux Dieux de vous défendre par le moyen des hommes, alors ce sont les hommes qui doivent vous consoler, les hommes qui doivent vous nourrir, les hommes qui doivent vous faire trémousser. — Ah ! voici Tourneclef de retour.

Rentre TOURNECLEF.

LA MAÎTRESSE. — Eh bien, Seigneur, l'as-tu criée sur le marché?

TOURNECLEF. — Je l'ai criée presque jusqu'à compter son dernier cheveu ; j'ai dessiné son portrait avec ma voix.

LA MAÎTRESSE. — Et dis moi, je te prie, dans quelles dispositions as-tu trouvé les individus, particulièrement les jeunes gens?

TOURNECLEF. — Sur ma foi, ils m'ont écouté comme des gens qui entendraient la lecture du



La maîtresse du mauvais lieu. Vous êtes tombée entre mes mains, où il vous faudra vivre, selon toute probabilité.

Marina. Je n'en suis que plus malheureuse d'avoir échappé aux mains par lesquelles, selon toute probabilité, j'aurais dû recevoir la mort. (Acte IV, sc. II.)

testament de leur père. Il y avait un certain Espagnol, à qui l'eau en est venue tellement à la bouche, que sur la description de sa personne il est allé se mettre au lit.

La maîtresse. — Nous le verrons ici demain avec sa plus belle collerette.

Tournenclef. — Ce soir, ce soir. Mais, maîtresse, connaissez-vous le chevalier français qui plie des jambons?

La maîtresse. — Qui ça? M. Véroles?

Tournenclef. — Oui; il a eu envie de faire un saut de joie en l'honneur de mon annonce; mais il lui a fallu se contenter de la saluer d'un gémissement, et il a juré qu'il la verrait demain.

La maîtresse. — Bon, bon; quant à celui-là, il ne fait pas autre chose ici qu'entretenir la maladie qu'il y a portée. Je sais qu'il viendra à notre ombre pour étaler ses *couronnes* à notre soleil.

Tournenclef. — Bon, s'il nous venait un voyageur de chaque nation, nous les logerions tous, grâces à cette belle enseigne.

La maîtresse. — Je vous en prie, venez ici un instant. Voilà que la fortune vient vous trouver Écoutez-moi bien; vous devrez avoir l'air de faire à contre-cœur ce que vous ferez volontairement; de mépriser le profit, là même où vous obtenez le plus de gain. Pleurer de mener la vie que vous menez excite la pitié chez vos amants : il est rare que cette pitié n'amène pas à avoir de vous une bonne opinion, et cette bonne opinion est un profit.

Marina. — Je ne vous comprends pas.

Tournenclef. — Oh! conduisez-la dans la chambre, maîtresse, conduisez-la dans la chambre : ses rougeurs de honte ont besoin pour se dissiper d'un peu de pratique immédiate.

La maîtresse. — Tu dis vrai, sur ma foi. C'est ce qu'il faut; car même la nouvelle épousée qui va faire la chose avec permission légale, n'y va pas pour la première fois sans un peu de honte.

Tournenclef. — Pour ça, ma foi, les unes en ont, et les autres n'en ont pas. Mais, maîtresse, puisque c'est moi qui ai fait marché pour le rôti....

La maîtresse. — Tu voudrais bien en embrocher un petit morceau pour ta part?

Tournenclef. — Je le voudrais bien.

La maîtresse. — Qui pourrait te refuser cela? Venez, jeune personne, j'aime beaucoup la façon de vos vêtements.

Tournenclef. — Oui, par ma foi, ils ne seront pas changés de si tôt.

La maîtresse. — Tournenclef, va-t'en prodiguer ta personne dans la ville : racontes-y quelle fraîche débarquée nous avons; tu ne perdras rien à l'achalander. Lorsque la nature créa ce morceau-là, elle voulut te réserver un moment de bon temps; va donc raconter quelle merveille cela est, et tu recueilleras la moisson des nouvelles que tu auras semées.

Tournenclef. — Je vous garantis, maîtresse, que le tonnerre ne réveille pas mieux les anguilles dans leurs trous, que mon annonce de sa beauté ne réveillera les paillards. J'en ferai venir quelques-uns ce soir au logis.

La maîtresse. — Allez votre chemin; — suivez-moi.

Marina. — Si les flammes peuvent brûler, les couteaux percer, les eaux noyer, je saurai bien empêcher mon nœud virginal d'être dénoué. Diane, viens en aide à mon dessein.

La maîtresse. — Qu'avons nous à faire avec Diane? Voulez-vous venir avec nous, je vous prie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Tharse. — Un appartement dans la demeure de Cléon.

Entrent CLÉON *et* DIONYSA.

Dionysa. — Ah çà, êtes-vous insensé? Est-ce que cela peut être réparé?

Cléon. — Oh! Dionysa, le soleil et la lune n'ont jamais été témoins d'un meurtre pareil!

Dionysa. — Je crois que vous allez retomber en enfance.

Cléon. — Fussé-je le maître souverain de tout ce vaste monde, je le donnerais pour que cet acte n'eût pas été commis. O Dame, moins éminente encore par la naissance que par la vertu, tu étais, par tes mérites hors de pair, une princesse égale à la plus haute couronne de la terre! O scélérat de Léonin! Tu l'as empoisonné lui aussi; si tu avais goûté du breuvage que tu lui as administré, tu lui aurais fait une politesse bien d'accord avec ton exploit : que pourras-tu dire lorsque le noble Périclès demandera sa fille?

Dionysa. — Qu'elle est morte; les gouvernantes ne sont pas les Destinées pour avoir puissance d'entretenir la vie, ni même toujours de la préserver. Elle mourut subitement la nuit; voilà ce que je dirai. Qui peut contredire cela? à moins cependant que vous n'alliez jouer le pieux

imbécile, et que pour vous acquérir un renom d'honnêteté, vous n'alliez crier : « elle mourut par trahison. »

Cléon. — Ah! oui, allez. Pour sûr, pour sûr, de tous les crimes commis sous les cieux, il n'en est pas que les Dieux abhorrent autant que celui-là.

Dionysa. — Ah çà, est-ce que vous allez vous imaginer, comme le feraient les gens simples, que les petits oiseaux de Tharse vont s'envoler d'ici pour aller révéler la chose à Périclès? Je suis honteuse en pensant combien noble est votre origine, et combien pourtant lâche est votre âme.

Cléon. — Celui qui ajouta jamais seulement son approbation à un tel acte, même sans lui avoir donné d'avance son consentement, ne sortit jamais d'une honorable source.

Dionysa. — Admettons que cela soit, alors : cependant personne, si ce n'est vous, ne sait comment elle est morte, et personne ne peut le savoir, maintenant que Léonin n'est plus au monde. Elle éclipsait ma fille, elle s'interposait entre elle et sa fortune : nul ne la regardait, mais tous portaient leurs regards sur le visage de Marina; notre fille était pendant ce temps-là dédaigneusement négligée, et considérée comme une fille de cuisine qui ne valait pas la peine de lui dire bonjour. Cela me traversait le cœur, et quoique vous appeliez ma conduite dénaturée, vous qui ne savez pas bien aimer votre enfant, moi je trouve au contraire que cette action me fait honneur, comme étant une entreprise de tendresse exécutée par amour pour votre unique fille.

Cléon. — Les cieux pardonnent cet acte!

Dionysa. — Et quant à Périclès, que pourrait-il dire? Nous avons suivi son cercueil en pleurant, nous la pleurons encore; son monument funèbre est presque fini, et son épitaphe en brillantes lettres d'or raconte les louanges que tous lui donnaient, et notre sollicitude à nous, aux frais de qui ce monument est élevé.

Cléon. — Tu es semblable à la harpie, qui, lorsqu'elle veut trahir, en même temps qu'elle montre une face d'ange, saisit avec des serres d'aigle.

Dionysa. — Et vous, vous ressemblez à ces gens superstitieux qui affirment aux Dieux avec force lamentations que l'hiver tue les mouches : mais bon, je sais parfaitement que vous ferez comme je vous dis de faire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Tharse — Devant le monument funèbre de Marina.

Entre GOWER.

Gower. — C'est ainsi que nous dévorons le temps, et que nous faisons courtes les plus longues lieues; traversant les mers sur des coquilles de noix, s'il nous en prend fantaisie; voyageant, pour amuser votre imagination, de frontière en frontière, de région en région. Par vous excusés, nous ne commettons pas de crime en nous servant d'une seule et même langue pour tous les pays divers où se transporte notre scène. Je vous prie de vouloir bien apprendre de moi, qui me tiens au courant de ce qui se passe dans les intervalles de nos scènes pour vous le rapporter, les péripéties de notre histoire. Périclès suivi d'un nombreux cortége de Seigneurs et de chevaliers défie de nouveau les mers cruelles pour voir sa fille, unique joie de sa vie. Le vieux Escanes, qu'Hélicanus a élevé à de hautes et grandes dignités, est chargé de gouverner en leur absence. Ayez bien présent à la pensée que le vieux Hélicanus est du voyage Les vaisseaux bons voiliers et les vents favorables ont amené ce roi à Tharse, — confiez-vous à ce pilote, l'imagination, et vos pensées feront le voyage avec lui, — pour conduire dans sa patrie sa fille qui est partie de Tharse avant son arrivée. Regardez-les se mouvoir un instant comme des fétus et des ombres; je réconcilierai ensuite vos oreilles avec vos yeux.

Pantomime. — *Entrent d'un côté* PÉRICLÈS *avec sa suite; de l'autre* CLÉON *et* DIONYSA. CLÉON *montre à* PÉRICLÈS *la tombe de* MARINA; *alors* PÉRICLÈS *fait des lamentations, se revêt d'un sac en signe de deuil, et part en proie à une grande douleur. Ensuite sortent* CLÉON *et* DIONYSA.

Voyez comme la bonne foi peut être abusée par une criminelle apparence! Ce chagrin d'emprunt de Cléon et de Dionysa passe pour un chagrin sincère d'ancienne date, et Périclès, tout en proie à la douleur, le cœur déchiré de soupirs, le visage trempé de grosses larmes, quitte Tharse et se rembarque. Il jure de ne jamais se laver la face, de ne jamais se couper les cheveux, il se revêt d'un sac, et se met en mer. Il supporte une tempête qui brise presque le vaisseau de son

corps, et cependant il lui résiste. Maintenant vous plairait-il de connaître l'épitaphe qui a été écrite pour Marina par la criminelle Dionysa? (*Gower lit l'inscription placée sur le tombeau de Marina.*)

Ici gît la plus belle, la plus aimable, la plus vertueuse vierge,
Qui se soit flétrie dans le printemps de ses jours.
Celle sur qui l'odieuse mort a commis ce meurtre
Était la fille du roi de Tyr;
Elle était appelée Marina : à sa naissance,
Thétis, toute fière, engloutit une certaine portion de la terre;
Aussi la terre, craignant d'être submergée,
A préféré céder aux cieux la filleule de Thétis :
Et c'est pourquoi Thétis bat en brèche, en jurant de ne jamais s'arrêter,
Les remparts de cailloux du rivage de la terre, avec le bélier de ses vagues.

Il n'y a pas de masque qui cache mieux la noire scélératesse que la douce et tendre flatterie Laissons Périclès croire que sa fille est morte, et poursuivre ses voyages au gré de dame Fortune, pendant que notre scène vous montrera les jours malheureux et pénibles que passe sa fille au sein de sa profane servitude. Patience, donc, et supposez que vous êtes tous à cette heure dans Mitylène. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Mitylène — Une rue devant le mauvais lieu.

Entrent DEUX MESSIEURS *qui sortent de la maison.*

PREMIER MONSIEUR. — Avez-vous jamais entendu parler de chose pareille?

SECOND MONSIEUR. — Non, et jamais on n'entendra parler de rien pareil, dans un tel lieu, une fois qu'elle l'aura quitté.

PREMIER MONSIEUR. — Mais dire qu'on vous prêche la religion dans cet endroit-là! Auriez-vous jamais rêvé d'une telle chose?

SECOND MONSIEUR. — Non, non. Allons, je ne suis pas pour les bordels à l'heure présente; allons-nous entendre chanter les vestales?

PREMIER MONSIEUR. — Je ferai à cette heure n'importe quoi de vertueux; mais je crois bien que je suis sorti pour toujours de la route de la paillardise. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Mitylène — Un appartement dans le mauvais lieu.

Entrent LE MAÎTRE *et* LA MAÎTRESSE *de la maison, et* TOURNECLEF.

LE MAÎTRE. — Ma foi, je donnerais deux fois la somme qu'elle a coûté pour qu'elle ne fût jamais entrée ici.

LA MAÎTRESSE. — Fi, fi d'elle! Elle est capable de geler le Dieu Priape et d'empêcher toute une génération. Il nous faudra ou bien lui faire faire violence, ou bien nous en débarrasser. Lorsqu'elle devrait accommoder les clients, et me rendre les bons offices de notre profession, elle me répond par ses arguties, ses raisons, ses raisons majeures, ses prières, ses génuflexions, si bien qu'elle ferait un puritain du diable, s'il voulait lui demander le prix d'un baiser.

TOURNECLEF. — Ma foi, il faut que je la viole, sans quoi elle dégarnira notre maison de tous nos cavaliers, et fera des prêtres de tous nos sacreurs.

LE MAÎTRE. — La vérole soit de ses fleurs blanches de scrupules!

LA MAÎTRESSE. — Ma foi, il n'y a en effet d'autre moyen d'en être débarrassés que le moyen qui mène à la vérole. — Voici venir le Seigneur Lysimachus déguisé.

TOURNECLEF. — Nous aurions à la fois Seigneur et manant si cette drôlesse de mijaurée voulait seulement se prêter aux chalands.

Entre LYSIMACHUS.

LYSIMACHUS. — Eh bien, comment ça va? Combien une douzaine de virginités?

LA MAÎTRESSE. — Les Dieux bénissent Votre Honneur!

LYSIMACHUS. — Vous faites bien de faire cette prière; cela n'en vaut que mieux pour vous quand vos habitués sont solides sur leurs jambes. Eh bien, salutaire iniquité, avez-vous quelque chose qu'on puisse tripoter en faisant nargue au chirurgien?

LA MAÎTRESSE. — Nous en avons une ici, Seigneur, si elle voulait.... mais il n'y eut jamais sa pareille dans Mitylène.

LYSIMACHUS. — Si elle voulait faire l'acte de nuit, veux-tu dire?



CLÉON. Que pourras-tu dire lorsque le noble Périclès demandera sa fille?
DIONYSA. Qu'elle est morte.

(Acte IV, sc. III.)

LA MAÎTRESSE. — Votre Honneur sait suffisamment bien ce que parler veut dire.

LYSIMACHUS — Bon; fais-la venir, fais-la venir.

TOURNECLEF. — Pour la carnation et le teint, Seigneur, elle est blanche et rouge à croire que vous voyez une rose; et elle serait une rose vraiment, si seulement on lui mettait....

LYSIMACHUS. — Quoi, je t'en prie?

TOURNECLEF. — Oh, Monseigneur, je sais être pudique. (*Il sort.*)

LYSIMACHUS. — Être chaste de langage donne en effet bonnes façons à une maquerelle et apparence d'honnêteté à nombre de catins.

LA MAÎTRESSE. — Voilà celle dont la rose tient encore à sa tige; — pas encore cueillie, je puis vous l'assurer. N'est-ce pas une belle créature?

Rentre TOURNECLEF *avec* MARINA.

LYSIMACHUS. — Ma foi, elle serait de bon usage après un long voyage sur mer. Bon, voici pour vous; — laissez-nous.

LA MAÎTRESSE. — Je supplie Votre Honneur de vouloir bien le permettre : un mot, et j'ai fini immédiatement

LYSIMACHUS. — Faites donc, je vous prie.

LA MAÎTRESSE, *à Marina*. — D'abord, je voudrais que vous en prissiez note, c'est un homme honorable.

MARINA. — Je désire le trouver tel, afin de prendre de lui note honorable.

LA MAÎTRESSE. — Ensuite, c'est le gouverneur de ce pays, et un homme envers qui je suis redevable.

MARINA. — Si c'est le gouverneur du pays, vous

lui êtes en effet redevable; mais à quel point il est honorable en cela, je ne le sais pas.

La maîtresse. — Dites-moi, sans parer davantage mes questions par votre escrime de pucelle, voulez vous avoir des bontés pour lui? Il remplira d'or votre tablier.

Marina. — J'accepterai avec reconnaissance ce qu'il fera gracieusement.

Lysimachus. — Avez-vous fini?

La maîtresse. — Monseigneur, elle n'est pas encore bien au pas; il vous faudra prendre un peu de peine pour la dresser à votre manége; venez, nous allons laisser Son Honneur avec elle. (*Sortent le maître, la maîtresse et Tourneclef.*)

Lysimachus. — Allez votre train. — Eh bien, jolie fille, depuis combien de temps faites-vous ce métier?

Marina. — Quel métier, Seigneur?

Lysimachus. — Celui que je ne puis nommer sans offense.

Marina. — Je ne puis être offensée de mon métier; qu'il vous plaise de le nommer.

Lysimachus. — Depuis combien de temps êtes-vous dans cette profession?

Marina. — Depuis aussi longtemps que remontent mes souvenirs.

Lysimachus. — L'avez-vous donc exercée si jeune? étiez vous déjà une pratiquante à cinq ans ou à sept?

Marina. — Plus tôt même, Monseigneur, si j'en suis une à cette heure-ci.

Lysimachus. — Mais parbleu, la maison que vous habitez proclame que vous êtes une créature à vendre et à acheter.

Marina. — Comment? vous connaissez cette maison pour être le lieu d'un pareil commerce, et vous y venez? J'entends dire que vous êtes un homme d'honorables qualités, et le gouverneur de cette ville?

Lysimachus. — Est-ce que c'est votre supérieure qui vous a informée de cela?

Marina. — Quelle est ma supérieure?

Lysimachus. — Parbleu, votre jardinière, la femme qui sème et plante honte et iniquité. Ah, ah! vous avez entendu parler de mon autorité, et vous vous tenez sur la réserve, pour m'amener à vous faire une cour plus sérieuse. Mais je te le déclare, ma jolie petite, mon autorité ne veut pas te voir autrement que comme ça, et faire amitié avec toi sur un autre pied. Allons, amène-moi en quelque endroit particulier : voyons, voyons.

Marina. — Si vous êtes né au sein de l'honneur, montrez-le à cette heure; si l'honneur vous a été conféré, justifiez le bon jugement de ceux qui vous en crurent digne.

Lysimachus. — Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire? continuez donc un peu : — soyez sage.

Marina. — Ah, malheureuse que je suis! Je suis vierge, quoique la brutale fortune m'ait conduite dans cette auge, où depuis que j'y suis entrée, j'ai vu vendre les maladies plus cher que ne coûteraient les remèdes! Oh! si les Dieux voulaient me retirer de ce lieu impur, quand bien même ils devraient me changer en le plus petit des oiseaux qui volent dans l'air plus pur!

Lysimachus. — Je ne croyais pas que tu parlais si bien, et je n'aurais jamais rêvé que tu le pouvais. J'aurais apporté ici une âme corrompue, que ton langage l'aurait amendée. Tiens, voici de l'or pour toi, persévère dans cette route si claire où tu marches, et que les Dieux te donnent courage!

Marina. — Les bons Dieux vous protégent!

Lysimachus. — Croyez bien que pour ce qui est de moi, je ne suis pas venu ici dans une intention mauvaise; car pour moi les portes et les fenêtres d'ici puent odieusement. Adieu. Tu es un modèle de vertu, et je ne doute pas que ton éducation n'ait été noble. Tiens; voici encore de l'or pour toi. Maudit soit celui qui te volera de ta vertu, et qu'il meure comme un voleur! Si tu entends parler de moi, ce sera pour ton bien.

Rentre TOURNECLEF.

Tourneclef. — La pièce pour moi, je vous en prie, Monseigneur.

Lysimachus. — Au diable, portier damné! Votre maison, sans cette vierge qui l'étaye, s'effondrerait et vous écraserait tous. Arrière! (*Il sort.*)

Tourneclef. — Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire? Il nous faut suivre une autre conduite avec vous. Si votre mijaurée de chasteté qui ne vaut pas un déjeuner sur l'herbe dans la plus pauvre campagne arrive à ruiner toute une maison, je veux bien être châtré comme un épagneul. Allons, venez un peu.

Marina. — Où voulez-vous m'amener?

Tourneclef. — Je veux vous décapiter votre pucelage, ou bien le bourreau public l'exécutera. Allons, venez un peu. Nous n'aurons plus de Messieurs congédiés. Venez un peu, dis-je.

Rentre LA MAÎTRESSE.

LA MAÎTRESSE. — Eh bien, eh bien! qu'y a-t-il donc?

TOURNECLEF. — Cela va de pis en pis, maîtresse; voilà-t-il pas qu'elle s'est mise à faire des sermons religieux au Seigneur Lysimachus?

LA MAÎTRESSE. — O abominable!

TOURNECLEF. — Elle traite notre profession comme si elle puait au nez des Dieux.

LA MAÎTRESSE. — Morbleu, qu'on la pende une fois pour toutes!

TOURNECLEF. — Le gentilhomme aurait agi avec elle comme un Seigneur, et elle vous l'a renvoyé froid comme une boule de neige, et récitant ses prières encore.

LA MAÎTRESSE. — Tourneclef, prends-la avec toi; use d'elle à ton plaisir : casse le cristal de sa virginité, et rends le reste malléable.

TOURNECLEF. — Quand elle serait une terre encore plus pleine de ronces qu'elle ne l'est, elle sera labourée.

MARINA. — Entendez-vous, entendez-vous, ô Dieux!

LA MAÎTRESSE. — La voilà qui fait ses conjurations; emmène-la! Ah, pourquoi a-t-elle jamais passé ma porte! Morbleu, pendue soyez-vous! Elle est née pour nous ruiner. — Vous ne voulez pas faire comme toutes les femmes? Eh morbleu, merde alors, mon beau plat de chasteté avec garniture de romarin et de capucines! (*Sort la maîtresse.*)

TOURNECLEF. — Allons, ma belle Dame, venez-vous-en un peu avec moi.

MARINA. — Où veux-tu m'amener?

TOURNECLEF. — Là où je vous prendrai ce joyau que vous estimez si cher.

MARINA. — Je t'en prie, dis-moi d'abord une chose.

TOURNECLEF. — Eh bien, voyons votre chose.

MARINA. — Que souhaiterais tu que fût ton ennemi?

TOURNECLEF. — Parbleu! je souhaiterais qu'il fût comme mon maître, ou plutôt comme ma maîtresse.

MARINA. — Aucun des deux n'est aussi mauvais que toi, puisqu'ils te sont supérieurs par le commandement. Tu remplis une place dont le démon le plus subalterne de l'enfer ne voudrait pas pour sa réputation; tu es le damné portier qui ouvre la porte à tout polisson qui vient demander sa Margot; ton oreille est exposée au poing brutal de tout drôle en colère; ta nourriture est le vomissement d'estomacs infectés.

TOURNECLEF. — Et qu'est-ce que vous voudriez que je fasse? Voudriez-vous que j'aille à la guerre, par hasard? à la guerre où un homme est obligé de servir sept ans pour perdre une jambe, après quoi, il n'a pas même assez d'argent pour s'acheter une jambe de bois?

MARINA. — Fais n'importe quoi, sauf ce que tu fais. Va vider les latrines pleines, ou curer les égouts publics; entre en apprentissage chez le bourreau de la ville; tous ces métiers sont encore préférables au tien; car pour celui que tu exerces, un singe, s'il pouvait parler, déclarerait qu'il ne veut pas déshonorer le nom de son espèce. Oh, si les Dieux voulaient permettre que je sortisse saine et sauve de ce lieu! Tiens, voilà de l'or pour toi. Si ton maître tient à gagner quelque chose par mon moyen, publie que je puis chanter, tisser, coudre, danser, talents accompagnés d'autres dont je ne veux pas tirer vanité; j'essayerai d'enseigner tout cela, et je ne doute pas que cette ville populeuse ne me donne nombre d'écolières.

TOURNECLEF. — Mais pouvez-vous enseigner tout ce dont vous parlez?

MARINA. — Si je prouve que je ne le puis pas, reconduis-moi au logis, et prostitue-moi au plus bas valet qui fréquente votre maison.

TOURNECLEF. — Bon, je verrai ce que je puis faire pour toi : je te placerai, si je puis.

MARINA. — Mais parmi d'honnêtes femmes?

TOURNECLEF. — Sur ma foi, mes connaissances parmi elles sont peu nombreuses. Mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, il n'y a pas à songer à partir sans leur consentement : en conséquence, je vais les informer de votre projet, et je ne doute pas que je les trouverai suffisamment traitables. Allons, je ferai pour toi ce que je pourrai; allez vous-en.

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

Entre GOWER.

Gower. — C'est ainsi que Marina échappe au bordel, et, dit notre histoire, qu'elle a la chance d'entrer dans une honnête maison. Elle chante comme une immortelle, elle danse comme une déesse au son de ses chants admirés. Elle ferme la bouche à de savants clercs; elle compose avec son aiguille toutes sortes de formes de la nature, boutons de fleurs, oiseaux, branches, fruits; son art fraternise avec la nature au point de créer des sœurs aux roses, et sa soie filée double produit les jumelles des cerises couleur de rubis. Elle trouve en abondance des élèves de noble race qui déversent sur elle leur générosité, et son gain, elle le donne à la damnée maquerelle. Nous la quitterons ici, et nous tournerons maintenant nos pensées vers son père que nous irons chercher là où nous l'avons laissé, c'est-à-dire sur mer. Nous l'y avons perdu de vue, mais poussé par les vents, il est arrivé dans la ville où réside sa fille; supposez-le maintenant à l'ancre sur cette côte. La ville est occupée à célébrer la fête annuelle de Neptune : Lysimachus aperçoit du rivage notre vaisseau tyrien avec ses bannières noires, brodées à grands frais, et il s'empresse de monter dans sa barque pour aller à sa rencontre. Que votre imagination dirige encore une fois ses yeux sur le triste Périclès; supposez que voici sa barque; de ce qui s'y passe, notre action va vous en dire tout ce que l'action dramatique peut dire, et plus encore si c'est possible; je vous en prie, asseyez-vous, et écoutez. (*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mitylène. — A bord du rivage, le vaisseau de Périclès. Un pavillon sur le pont, fermé par un rideau. Une barque au repos, près du vaisseau tyrien.

Entrent deux matelots, *l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la barque de Mitylène.*

Le matelot de Tyr. — Où est le Seigneur Hélicanus? il peut vous donner une réponse. Oh! le voilà.

Entre HÉLICANUS.

Le matelot de Tyr. — Seigneur, voici une barque de Mitylène; elle a porté Lysimachus, le gouverneur, qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté?

Hélicanus. — Que la sienne soit satisfaite. Appelez quelques gentilshommes.

Le matelot de Tyr. — Holà, Messieurs! Monseigneur appelle.

Entrent deux gentilshommes.

Premier gentilhomme. — Votre Seigneurie appelle?

Hélicanus. — Messieurs, il y a certaine personne de haut rang qui voudrait venir à bord; allez, je vous prie, l'accueillir avec égards. (*Les gentilshommes et le marin descendent à bord de la barque.*)

Entrent venant de la barque LYSIMACHUS *avec sa suite*, les gentilshommes *et* le marin.

Le matelot de Tyr. — Seigneur, voici l'homme qui peut donner réponse à toutes les questions que vous voudrez lui poser.

Lysimachus. — Salut, respectable Seigneur! que les Dieux vous protégent!

Hélicanus. — Et qu'ils vous permettent, à vous, Seigneur, de dépasser l'âge que j'ai atteint, et de mourir comme je voudrais mourir.

Lysimachus. — Merci de vos bons souhaits. Comme j'étais sur le rivage, occupé à faire célébrer les triomphes de Neptune, j'ai vu ce beau vaisseau s'avancer vers notre port, et je suis venu à sa rencontre pour savoir de quel lieu vous êtes?

Hélicanus. — Avant d'aller plus loin, quelle est votre place?

Lysimachus. — Vous voyez le gouverneur de cette ville qui est en face de vous.

Hélicanus. — Seigneur, notre vaisseau est de Tyr; il contient le roi, un homme qui de ces trois



LYSIMACHUS. Voyez, elle va lui parler.

(Acte V, sc. 1).

derniers mois n'a parlé à personne, et qui n'a pris de nourriture que pour soutenir sa douleur.

LYSIMACHUS. — De quelle nature est son chagrin?

HÉLICANUS. — Cela serait trop ennuyeux à répéter; mais la principale cause vient de la perte d'une fille bien aimée et d'une épouse.

LYSIMACHUS. — Ne pouvons-nous le voir?

HÉLICANUS. — Vous le pouvez, — mais inutile sera votre visite; il ne veut parler à personne.

LYSIMACHUS. — Permettez cependant que mon désir soit satisfait.

HÉLICANUS. — Contemplez-le (*un rideau est tiré, et on aperçoit Périclès*); ce fut un prince accompli, jusqu'au désastre d'une mortelle nuit qui le jeta dans l'état où vous le voyez.

LYSIMACHUS. — Salut, Sire roi! Que les Dieux vous protégent! Salut, royal Seigneur!

HÉLICANUS. — C'est en vain, il ne vous parlera pas.

UN SEIGNEUR. — Seigneur, nous avons dans Mitylène une jeune fille qui, je le gage, lui arrachera quelques mots.

LYSIMACHUS. — Bien pensé. Très-certainement par sa douce musique, et ses autres rares séductions, elle éveillerait et battrait en brèche l'assourdissement de ses facultés qui sont maintenant à moitié suspendues : la plus belle des femmes n'est pas douée de plus de charmes, et en cet instant, elle se trouve avec ses compagnes dans le bosquet attenant à ce côté de l'île. (*Il chuchote à l'oreille du Seigneur qui descend dans la barque du gouverneur.*)

HÉLICANUS. — A coup sûr, tout cela sera sans effet; mais nous ne devons rien omettre de ce qui peut porter le nom de guérison. Mais puisque

vous poussez si loin votre bienveillance, laissez-nous vous prier de nous faire procurer en échange de notre or des provisions; nous n'en sommes pas dépourvus, mais celles que nous avons nous fatiguent par leur vétusté.

Lysimachus. — O Seigneur, les Dieux justes, si nous nous refusions à cette courtoisie, puniraient notre province en nous envoyant une chenille pour chaque bourgeon. — Cependant laissez-moi une fois encore vous prier de me faire connaître en détail la cause du chagrin de votre roi.

Hélicanus. — Asseyez-vous, Seigneur, je vous raconterai cela : mais voyez, on va m'en empêcher.

Rentre venant de la barque le seigneur *avec* MARINA *et* une jeune dame.

Lysimachus. — Oh! voici la Dame que j'avais envoyé chercher. Soyez la bienvenue, belle vierge! — N'est-elle pas une belle personne?

Hélicanus. — C'est une charmante Dame.

Lysimachus. — C'est une telle personne, que si j'étais bien assuré qu'elle sort d'un sang gentil et d'une noble souche, je ne souhaiterais pas faire un meilleur choix, et je m'estimerais marié avec un rare bonheur. — Belle vierge, ici est un royal malade de qui tu as droit d'attendre tous les dons que la libéralité a pouvoir d'accorder; si par l'heureux artifice de tes talents, tu peux l'amener à répondre à une quelconque de tes questions, ta médecine bénie recevra toute récompense que pourront souhaiter tes désirs.

Marina. — Seigneur, je mettrai en jeu toutes les ressources de mes talents pour sa guérison, pourvu qu'on ne laisse approcher de lui que moi et ma compagne.

Lysimachus. — Venez, laissons-la, et que les Dieux la fassent réussir. (*Marina chante.*) — A-t-il fait attention à votre musique?

Marina. — Non, et il ne nous a pas regardées.

Lysimachus. — Voyez, elle va lui parler.

Marina. — Salut, Sire! Monseigneur, prêtez-moi l'oreille.

Périclès. — Hum! ha!

Marina. — Je suis une vierge, Monseigneur, qui jamais encore n'a invité les yeux à se porter sur elle, mais qui fut toujours regardée comme une comète : celle qui vous parle, Monseigneur, a éprouvé peut-être un malheur égal au vôtre, si tous deux étaient également pesés : quoique l'inconstante fortune ait renversé ma condition, je tiens mon être d'ancêtres qui marchaient de pair avec les puissants rois : mais le temps a déraciné ma parenté, et m'a rendue serve du monde et des circonstances contraires. (*A part.*) Je cesserais, cependant il y a quelque chose qui me fait monter le rouge à la joue, et qui me chuchote à l'oreille : « Ne pars pas avant qu'il n'ait parlé. »

Périclès. — Ma fortune.... ma parenté.... une noble parenté...., égale à la mienne! N'était-ce pas ce que vous disiez? n'était-ce pas cela?

Marina. — Je disais, Monseigneur, que si vous connaissiez ma parenté, vous me traiteriez avec ménagements.

Périclès. — Je le pense. Je vous en prie, tournez vos yeux sur moi. Vous ressemblez à quelqu'un qui.... De quelle contrée êtes-vous? êtes-vous de ces rivages?

Marina. — Non, ni d'aucun rivage : cependant je suis venue au monde selon les lois de la mortelle nature, et je ne suis pas autre que je ne semble.

Périclès. — J'étouffe de douleur, et il faut que je me soulage en pleurant. Ma très-chère épouse ressemblait à cette vierge, et ma fille aurait pu lui ressembler; elle aurait eu sa stature à un pouce près; elle aurait été ainsi que celle-ci droite comme une verge; elle aurait eu sa voix argentine; ses yeux auraient été deux joyaux pareils enchâssés dans une aussi riche monture : sa démarche aurait été comme la sienne, celle d'une autre Junon; comme elle, elle aurait affamé les oreilles qu'elle aurait nourries de ses paroles, et plus les oreilles les auraient entendues, plus elles auraient voulu les entendre. Où vivez-vous?

Marina. — En un lieu où je suis seulement étrangère : du pont de ce navire vous pouvez l'apercevoir.

Périclès. — Où fûtes-vous élevée? et comment avez-vous acquis ces talents que vous rehaussez encore en les possédant?

Marina. — Si je vous disais mon histoire, elle vous paraîtrait un de ces mensonges qu'on dédaigne d'écouter.

Périclès. — Parle, je t'en prie; la fausseté ne peut venir de toi, car ta physionomie est modeste comme celle de la justice, et tu sembles un palais fait pour l'habitation de la vérité couronnée : aussi je te croirai, et je forcerai mes sens à accepter la

réalité de choses qui pourraient paraître impossibles; car tu ressembles à certaine personne que j'aimai sincèrement. Quels furent tes parents? Ne me disais-tu pas, lorsque je t'ai repoussée (ce que j'ai fait au moment où tu t'es approchée de moi), que tu descendais d'un bon lignage?

Marina. — C'est en effet ce que j'ai dit.

Périclès. — Dis-moi quelle fut ta parenté : je crois que tu as dit que tu avais été ballottée du malheur à l'outrage, et que tu croyais que tes chagrins pourraient égaler les miens, si les uns et les autres étaient révélés.

Marina. — J'ai dit quelque chose de semblable, et je n'en ai pas dit plus que ne m'autorisait à en dire l'intime conviction que je m'écartais peu de la vérité.

Périclès. — Raconte-moi ton histoire; si la tienne renferme une millième partie de mes souffrances, alors tu es un homme, et moi j'ai souffert comme une fillette : cependant tu ressembles à la Patience contemplant les tombeaux des rois, et enchaînant par son sourire la puissance de l'extrême détresse. Quels furent tes parents? Comment les as-tu perdus? Ton nom, ma très-tendre vierge? Je t'en conjure, raconte-moi tout cela; allons, assieds-toi à mon côté.

Marina. — Mon nom est Marina.

Périclès. — Oh! le destin me raille, et tu es envoyée par quelque Dieu irrité pour faire rire de moi le monde.

Marina. — Soyez patient, vertueux Sire, ou je vais m'arrêter dès maintenant.

Périclès. — Oui, je serai patient; mais tu ne sais guère quels sentiments éveille en moi ce nom de Marina que tu portes.

Marina. — Ce nom me fut donné par quelqu'un qui eut de la puissance, par mon père qui était un roi.

Périclès. — Comment! tu étais la fille d'un roi? et tu t'appelles Marina?

Marina. — Vous aviez dit que vous consentiez à me croire; mais pour ne pas troubler votre paix, je vais m'arrêter ici.

Périclès. — Mais êtes-vous de chair et de sang? Avez-vous un pouls qui batte? n'êtes-vous pas une fée? marchez-vous? — Bon, continuez. Où êtes-vous née, et pourquoi vous appelez-vous Marina?

Marina. — Je m'appelle Marina, parce que je suis née sur mer.

Périclès. — Sur mer? de quelle mère?

Marina. — Ma mère était la fille d'un roi, elle mourut à l'heure même de ma naissance, comme me l'a souvent raconté en pleurant ma bonne nourrice Lychorida.

Périclès. — Oh! arrêtez un peu ici! (*A part*) Voici bien le plus étrange rêve dont le lourd sommeil ait jamais moqué les fous mortels; cela ne peut être; ma fille est ensevelie. (*Haut.*) Bon, où avez-vous été élevée? Je veux entendre votre histoire jusqu'au bout, et je ne vous interromprai plus.

Marina. — Vous dédaignez de me croire; je ferais mieux de renoncer à mon récit.

Périclès. — Je vous croirai jusqu'à votre plus petite syllabe. Cependant, permettez-moi.... Comment êtes-vous venue dans ces régions, et où avez-vous été élevée?

Marina. — Le roi, mon père, me laissa dans Tharse, jusqu'au jour où le cruel Cléon et sa méchante femme cherchèrent à m'assassiner : ils gagnèrent un scélérat pour exécuter ce forfait; mais au moment où il avait tiré son arme pour accomplir leurs ordres, un équipage de pirates vint et me sauva; puis ils m'amenèrent dans Mitylène. Mais, vertueux Sire, quel récit voulez-vous que je vous fasse encore? Pourquoi pleurez-vous? Peut-être croyez-vous que je vous en impose; non, sur ma bonne foi; je suis la fille du roi Périclès, si le vertueux Périclès existe.

Périclès. — Holà, Hélicanus!

Hélicanus. — Monseigneur appelle?

Périclès. — Tu es un grave et noble conseiller, très-sage d'ordinaire; dis-moi, si tu le peux, ce qu'est cette vierge, et ce qu'elle peut être, pour me faire ainsi pleurer.

Hélicanus. — Je ne sais pas; mais, Sire, il y a ici présent le gouverneur de Mitylène qui parle noblement d'elle.

Lysimachus. — Elle n'a jamais voulu dire quelle était sa parenté; quand on lui posait cette question, elle restait muette, et pleurait.

Périclès. — O Hélicanus, honoré Seigneur, frappe-moi, fais-moi une blessure, cause-moi une souffrance immédiate, de crainte que la grande mer de joie qui se précipite en moi, ne dépasse les rivages de ma nature mortelle, et ne me noie sous ses flots de douceur. Oh, viens ici, toi qui as engendré celui qui t'engendra, toi qui naquis sur mer, qui fus ensevelie à Tharse, et que je retrouve encore sur mer! O Hélicanus, tombe à genoux, et remercie les saints Dieux d'une voix aussi

haute que celle dont nous menace le tonnerre! Cette vierge est Marina. Quel était le nom de ta mère? Dis-moi cela d'abord, car la vérité ne peut jamais être assez confirmée, même quand les doutes dorment pour toujours.

Marina. — D'abord, Seigneur, quel est votre titre?

Périclès. — Je suis Périclès de Tyr; mais dis-moi maintenant le nom de ma reine noyée (car jusqu'ici tes réponses ont été divinement parfaites), dis-moi cela, toi héritière de deux royaumes, et seconde vie de Périclès, ton père.

Marina. — Suffit-il pour être votre fille de vous dire que le nom de ma mère était Thaisa? Thaisa était ma mère, et elle expira à l'heure même de ma naissance.

Périclès. — Ma bénédiction descende à cette heure sur toi! Lève-toi, tu es ma fille. — Donnez-moi de frais vêtements. — Mon Hélicanus, elle n'est pas morte à Tharse, comme elle aurait dû y mourir par le fait du sauvage Cléon : elle te dira tout, lorsque agenouillé devant elle, tu acquerras la certitude qu'elle est la princesse même. — Quel est cet homme?

Hélicanus. — Sire, c'est le gouverneur de Mitylène qui, ayant entendu parler de votre état mélancolique, est venu pour vous voir.

Périclès. — Je vous embrasse. — Donnez-moi mes robes. — Je m'enivre de la contempler. — O cieux, bénissez ma fille! — Mais, écoutez! quelle est cette musique? dites à Hélicanus, ma Marina, dites-lui point par point, car il semble douter, comment vous êtes ma fille. — Mais quelle est cette musique?

Hélicanus. — Monseigneur, je n'en entends aucune.

Périclès. — Aucune! en ce cas, c'est la musique des sphères! — Écoute, ma Marina.

Lysimachus. — Il n'est pas bon de le contrarier; cédez-lui.

Périclès. — Oh, les sons merveilleux! n'entendez-vous pas?

Lysimachus. — J'entends, Monseigneur. (*Musique.*)

Périclès. — Très-céleste musique! Elle me force à écouter, et un épais sommeil pèse sur mes yeux. Laissez-moi reposer. (*Il s'endort.*)

Lysimachus. — Placez un oreiller sous sa tête : et laissons-le tous.

Marina. — Eh bien, compagnons, mes amis, si les événements répondent à ma juste croyance, je me souviendrai de vous. (*Tous sortent sauf Périclès.*)

DIANE *apparaît en songe à* PÉRICLÈS.

Diane. — Mon temple s'élève à Éphèse; rends-toi dans cette ville, et fais un sacrifice sur mon autel. Là, quand toutes mes virginales prêtresses seront rassemblées, raconte publiquement comment tu perdis ta femme sur mer; ressuscite par ton récit tes malheurs lamentables et ceux de ta fille. Obéis à mes ordres, ou tu vivras dans le malheur : exécute-les, et tu seras heureux : par mon arc d'argent! réveille-toi, et raconte ce rêve. (*Diane disparaît.*)

Périclès. — Céleste Diane, déesse à l'arc d'argent, je t'obéirai! — Hélicanus!

Entrent LYSIMACHUS, HÉLICANUS *et* MARINA.

Hélicanus. — Sire?

Périclès. — Je me proposais d'aller à Tharse pour y frapper Cléon criminel envers l'hospitalité; mais une autre affaire me réclame d'abord; tournons vers Éphèse nos voiles gonflées par le vent; plus tard, je te dirai pourquoi. (*A Lysimachus.*) Nous reposerons-nous sur votre rivage, Seigneur, et trouverons-nous dans votre ville, pour de l'or, les provisions dont nous avons besoin?

Lysimachus. — De tout mon cœur, Sire, et lorsque vous serez descendu à terre, je vous adresserai de mon côté une requête.

Périclès. — Elle vous sera accordée, eût-elle pour objet de nous demander notre fille en mariage; car il paraît que vous vous êtes conduit noblement envers elle.

Lysimachus. — Sire, prêtez-moi votre bras.

Périclès. — Viens, ma Marina. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Éphèse. — Devant le temple de Diane.

Entre GOWER.

Gower. — Maintenant le sable de notre sablier est à peu près écoulé; encore un peu de temps, et puis nous serons muet. Comme dernière faveur (car une telle obligeance doit me venir en aide) accordez-moi que vous voudrez bien imaginer les fêtes, les passes d'armes, les spectacles, les chants, et tout le gentil carillon que le gouverneur fait dans Mitylène pour accueillir le roi. Il



GOWER. Qu'un plaisir nouveau vienne récompenser votre patience! Notre drame prend ici fin. (Acte V, sc. III.)

réussit si bien auprès du roi, qu'il en obtient la promesse d'épouser la belle Marina, mais pas avant qu'il n'ait accompli le sacrifice ordonné par Diane. Puisque le voilà engagé, nous pouvons sauter à pieds joints sur l'intervalle. Les vaisseaux mettent bien vite à la voile, et les désirs sont exaucés selon le cœur de chacun. Voyez à Éphèse le temple, notre roi, et toute sa compagnie. Qu'il soit si vite arrivé, c'est à votre imagination que nous en sommes redevables, et nous lui en gardons reconnaissance. (*Il sort.*)]

SCÈNE III.

Éphèse. — L'intérieur du temple.

THAISA *se tient debout près de l'autel comme grande prêtresse; un grand nombre de vierges sont à chacun de ses côtés;* CÉRIMON, *et d'autres habitants d'Éphèse l'assistent. — Entrent* PÉRICLÈS *avec sa suite*, LYSIMACHUS, HÉLICANUS, MARINA *et* UNE DAME.

PÉRICLÈS. — Salut, Diane! Pour accomplir avec exactitude tes commandements, je confesse ici que je suis le roi de Tyr, qui, chassé par la frayeur de ma patrie, épousai à Pentapolis la belle Thaisa. Elle mourut sur mer, en accouchant, mais elle mit au monde une fille nommée Marina, qui porte encore, ô Déesse, ta ceinture d'argent. Elle fut élevée à Tharse, chez Cléon, qui essaya de l'assassiner lorsqu'elle eut atteint quatorze ans; mais ses étoiles plus propices la conduisirent à Mitylène; et là, comme nous avions jeté l'ancre sur le rivage de cette ville, sa fortune nous l'amena, et par des preuves certaines, elle nous découvrit qu'elle était notre fille.

THAISA. — Sa voix, et ses traits mêmes! — Vous êtes, vous êtes.... O royal Périclès! (*Elle s'évanouit.*)

PÉRICLÈS. — Que veut dire cette femme? Elle se meurt! Au secours, gentilshommes!

CÉRIMON. — Noble Sire, si vous avez prononcé la vérité devant l'autel de Diane, voici votre femme.

PÉRICLÈS. — Respectable assistant, cela n'est pas; je l'ai précipitée dans la mer avec ces bras-ci.

CÉRIMON. — Sur cette côte, je vous le garantis.

PÉRICLÈS. — C'est très-certain.

CÉRIMON. — Prenez soin de la Dame.... — Oh, ce n'est que d'excès de joie qu'elle est malade. Aux premières heures du matin, par un temps de tempête, cette Dame fut jetée sur ce rivage. J'ouvris le cercueil, j'y trouvai de riches joyaux; je la rendis à la vie, et je la plaçai ici dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS. — Pouvons-nous voir ces joyaux?

CÉRIMON. — Puissant Sire, ils vous seront présentés dans ma demeure où je vous invite à vous rendre. Regardez, Thaisa est revenue à elle.

THAISA. — Oh! laissez-moi le regarder! S'il ne m'appartient en rien, mon caractère sacré ne permettra pas à mon cœur d'écouter la voix licencieuse des sens, mais je saurai le contraindre, en dépit de mes yeux. O Monseigneur, n'êtes-vous pas Périclès? Vous parlez comme lui, vous lui ressemblez: n'avez-vous pas mentionné une tempête, une naissance, une mort?

PÉRICLÈS. — La voix de Thaisa la morte!

THAISA. — Je suis cette Thaisa supposée morte et noyée.

PÉRICLÈS. — Immortelle Diane!

THAISA. — Maintenant je vous reconnais mieux encore. Lorsque nous quittâmes Pentapolis avec des larmes, le roi mon père vous donna un anneau semblable à celui-ci. (*Il lui montre un anneau.*)

PÉRICLÈS. — C'est le même, c'est le même : ô Dieux, assez! votre présente bonté fait paraître comme un jeu mes misères passées: vous agirez avec tendresse, si vous permettez que je m'éteigne en touchant ses lèvres, et que je disparaisse pour jamais. Oh, viens, sois ensevelie une seconde fois dans ces bras.

MARINA. — Mon cœur s'élance pour se réfugier dans le sein de ma mère. (*Elle s'agenouille devant Thaisa.*)

PÉRICLÈS. — Regarde celle qui s'agenouille ici! C'est la chair de ta chair, Thaisa, le fardeau que tu portais sur mer, et qui fut nommée Marina, parce que c'est sur mer qu'elle prit naissance.

THAISA. — Soyez bénie, ma fille bien-aimée!

HÉLICANUS. — Salut, Madame, et ma reine!

THAISA. — Je ne vous connais point.

PÉRICLÈS. — Vous m'avez entendu raconter que lorsque je m'étais enfui de Tyr, j'y avais laissé un vieillard comme mon délégué. Pouvez-vous vous rappeler comment j'appelais cet homme? je vous l'ai nommé souvent.

THAISA. — C'est donc Hélicanus?

PÉRICLÈS. — Encore une preuve nouvelle : embrasse-le, ma chère Thaisa; c'est lui. Maintenant

je brûle d'apprendre comment vous fûtes trouvée, par quel moyen rendue à la vie, et qui, en outre des Dieux, je dois remercier pour ce grand miracle.

THAISA. — Le Seigneur Cérimon, Monseigneur; cet homme par lequel les Dieux ont montré leur puissance, peut tout vous expliquer du commencement à la fin.

PÉRICLÈS. — Respectable Seigneur, les Dieux ne peuvent avoir un ministre mortel plus semblable à un Dieu que vous. Voulez-vous nous apprendre comment cette reine morte est ressuscitée?

CÉRIMON. — Oui, Monseigneur; mais, je vous en prie, venez d'abord avec moi dans ma demeure où je vous montrerai tout ce qui fut trouvé avec elle; je vous dirai comment elle fut placée dans ce temple; rien d'essentiel ne sera omis.

PÉRICLÈS. — Pure Diane! sois bénie pour ta vision! Je t'offrirai des oblations nocturnes. — Thaisa, ce prince, le beau fiancé de notre fille, l'épousera à Pentapolis. — Et maintenant, cette chevelure qui me fait paraître hideux, je la raccourcirai en toute convenance, et pour faire honneur à la fête du mariage, je veux embellir ce que le rasoir n'a pas touché depuis quatorze ans.

THAISA. — Le Seigneur Cérimon a des lettres méritant toute créance qui nous apprennent, Sire, que mon père est mort.

PÉRICLÈS. — Que les cieux en fassent une étoile! Cependant, c'est dans cette ville, ma reine, que nous célébrerons leur mariage, et c'est dans ce royaume que nous deux nous passerons le reste de nos jours; notre fils et notre fille régneront dans Tyr. Seigneur Cérimon, nous brûlons d'impatience d'apprendre ce que nous ne savons pas encore. — Ouvrez la marche, Seigneur. (*Tous sortent.*)

Entre GOWER.

GOWER. — Vous avez contemplé dans Antiochus et sa fille la récompense justement due à une monstrueuse concupiscence; dans Périclès, sa reine et sa fille, vous avez vu, bien qu'assaillie par une fortune âpre et haineuse, la vertu préservée des coups de la cruelle destruction, conduite par le ciel, et finalement couronnée de bonheur. Dans Hélicanus, vous pouvez admirer une figure loyale, fidèle et véridique; dans le respectable Cérimon apparaît cette noblesse qui est toujours l'apanage de la charité. Quant au misérable Cléon et à sa femme, lorsque la renommée a eu publié leur acte maudit et l'honneur de Périclès, les citoyens de Tharse sont entrés en telle rage qu'ils les ont brûlés dans son palais, lui et les siens. Les Dieux parurent ainsi vouloir les punir pour meurtre, bien que le meurtre n'eût pas été accompli, mais seulement résolu. Maintenant qu'un plaisir nouveau vienne récompenser votre patience toujours plus attentive. Notre drame prend ici fin. (*Il sort.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

8127 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

tions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a fait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas été d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. Toute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et long drame où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats, non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans l'histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles, qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est là l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien prolongé des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés.

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

> .... aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France*, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneur d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelée à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendrons à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants forme trois volumes grand in-8, imprimés sur beau papier des papeteries de Vizille, par M. Raçon, dont le goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus de 200 gravures d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son talent aussi correct que dramatique. Ces gravures représentent des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en sont puisés aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le mois de mai 1870.

Cette publication paraît aussi par série de 10 livraisons; la première est en vente.

HACHETTE ET Cie

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

